



HAL
open science

**Barthélemy Faujas de Saint-Fond, parcours d'un homme
de science mondain au tournant des Lumières
(1741-1819)**

Guillaume Comparato

► **To cite this version:**

Guillaume Comparato. Barthélemy Faujas de Saint-Fond, parcours d'un homme de science mondain au tournant des Lumières (1741-1819). Histoire. Université Grenoble Alpes, 2018. Français. NNT : 2018GREAH021 . tel-02070558

HAL Id: tel-02070558

<https://theses.hal.science/tel-02070558>

Submitted on 18 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE LA COMMUNAUTE UNIVERSITE
GRENOBLE ALPES**

Spécialité : **Histoire**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

Guillaume COMPARATO

Thèse dirigée par **Gilles BERTRAND, Professeur, Université
Grenoble-Alpes**

préparée au sein du Laboratoire **LUHCIE** dans l'École Doctorale
SHPT

Barthélemy Faujas de Saint- Fond, parcours d'un homme de sciences mondain au tournant des Lumières (1741-1819)

Thèse soutenue publiquement le 7 décembre 2018,
devant le jury composé de :

Monsieur Gilles BERTRAND

Professeur, Université Grenoble-Alpes, Directeur de thèse

Monsieur Jean-Luc CHAPPEY

Professeur, Université Panthéon-Sorbonne, Président.

Monsieur Pascal DURIS

Professeur, Université de Bordeaux, Rapporteur.

Madame Isabelle LABOULAIS

Professeur, Université de Strasbourg, Rapporteur.

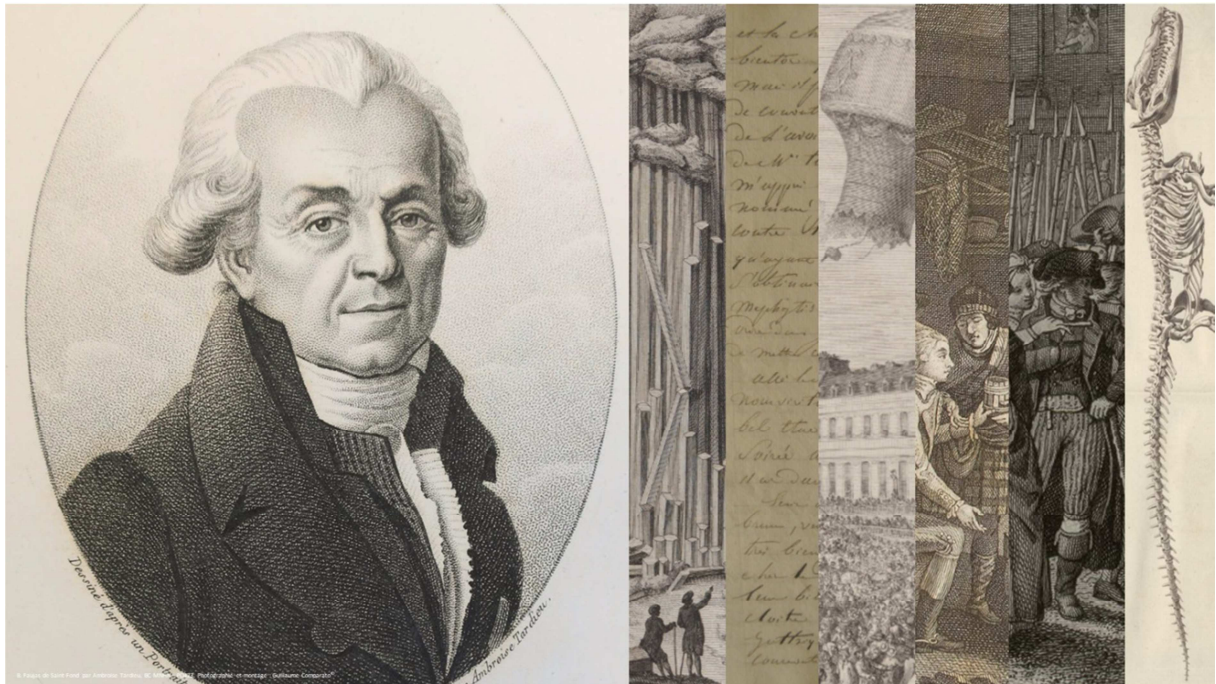
Monsieur Ezio VACCARI

Professeur, Università degli Studi dell'Industria (Varese, Italie), Membre.



Guillaume Comparato

Barthélemy Faujas de Saint-Fond, parcours d'un homme de science mondain au tournant des Lumières (1741-1819)



Thèse de doctorat en histoire sous la direction de Gilles BERTRAND

ABRÉVIATIONS

A.D.	Archives Départementales
A.N.	Archives Nationales
B.C.	Bibliothèque Centrale
B.M.	Bibliothèque Municipale
B.N.F.	Bibliothèque Nationale de France
I.G.N.	Institut national de l'information géographique et forestière
I.S.P.R.A.	Istituto Superiore per la Protezione e la Ricerca Ambientale
M.N.H.N.	Muséum National d'Histoire Naturelle
N.A.	National Archives (États-Unis)
O.S.M.	Open Street Map

REMERCIEMENTS

Après ces dix années de recherche en compagnie de Faujas, qui n'était au début qu'un personnage parmi d'autres, j'aimerais tout d'abord remercier monsieur Gilles Bertrand qui a eu la patience d'encadrer et de diriger mes travaux, de la maîtrise jusqu'au doctorat. Il a su me guider, me reprendre, me corriger et aussi m'apprendre à m'arrêter quand je partais trop loin.

J'adresse mes remerciements à monsieur Pierre-Jacques Chiappero, maître de conférence en minéralogie au Muséum national d'histoire naturelle pour avoir eu la gentillesse de me communiquer les photographies du beau manuscrit de voyage en Angleterre que je croyais perdu. Je tiens également à remercier madame Lydie Touret, ancienne conservatrice du cabinet de minéralogie de l'École de Mines de Paris, pour m'avoir transmis la correspondance entre Faujas et Martinus Van Marum, sans laquelle je n'aurais jamais pu reconstituer avec précision le voyage que Faujas entreprit dans les territoires occupés de Belgique, d'Allemagne et de Hollande.

J'ai une pensée tout particulière pour mes correcteurs et surtout le premier d'entre eux, Julien Caranton, qui a eu la (très) grande patience de relire le premier jet de plus la moitié de ce manuscrit (ainsi que d'autres textes) et qui, par nos nombreuses conversations, m'a considérablement aidé pendant ces quatre dernières années. Un très grand merci à Camille Barjou et à Thomas Lerosier pour leurs relectures attentives et leurs commentaires avisés !

Je ne peux évidemment pas oublier tous mes collègues & amis de « l'espace doctorant » qui depuis un peu plus de trois ans supportent ma compagnie, agréable certes, mais tout de même. Mes pensées vous accompagnent pour la suite : monsieur Grégoire Besson mon binôme de thèse, Andreas, Chloé, Emma, Yann, Pascale, Benjamin, Perrine, Renaud, Laura, Maddalena, Marta, Raphaël, Haris, Ismaël, Nicolas, Salomé, Mourad et Olivier.

J'aimerais également remercier mes collègues du personnel de l'UFR ARSH : Agnès Souchon, Juliette Davin, Isabella Tarricone et Anne Lanfranchi, avec qui j'ai eu le plaisir de travailler et d'échanger en toute amitié. À Lourdemarie Luète et Sophie Ribotta, secrétaires de l'ED SHPT pour leur disponibilité et tous leurs conseils, notamment pendant cette période de fin de thèse mouvementée. Merci également à Valérie Chambon et Isabelle Combes du

service PEB de la BU Droit-Lettres pour avoir toujours fait en sorte de me trouver les livres dont j'avais besoin et de ne pas m'avoir « tiré les oreilles » pour mes retards à répétition.

Un très grand merci à Catherine Brun, gestionnaire du Laboratoire LUHCIE, qui a toujours été disponible et à l'écoute, à tous les moments de ma thèse, et avec qui j'ai eu beaucoup plaisir à travailler. C'est également grâce à Catherine que j'ai aujourd'hui la chance de rebondir professionnellement et de démarrer une nouvelle vie. Pour tout cela, je lui serai toujours reconnaissant.

Mes pensées vont aussi à ma famille, mes parents Marie-Hélène et Charles, ma sœur Véronique, Éric et mes neveux Nicolas et Éva, qui ont réussi courageusement à supporter la bien étrange situation du doctorant financé puis non financé, enseignant, mais bizarrement rémunéré, au chômage, mais travaillant à l'université, etc., etc. Qu'ils se rassurent, maintenant j'ai (presque) un vrai travail. Je ne peux pas non plus oublier ma belle-famille, Nanette, Jack, Jo, Annabelle, Quentin, Lydie, Abi, Kéwin, Criquet, Stéphanie, GG, Robin et tous les autres pour tout leur soutien.

Pour finir, toutes mes pensées, mes remerciements et tout le reste vont à Candice. C'est elle qui m'a le plus soutenu, jour après jour, pendant les moments les plus difficiles. Elle a supporté mes changements de situations et d'humeur, mes doutes, ainsi que mon absence mentale souvent très pesante. Elle a également supporté cette vie étrange, partagée avec ce vieux géologue (mort) qui a envahi notre vie pendant de si longues années. C'est grâce à sa présence, à son soutien indéfectible et à sa patience que ce travail a pu aboutir. Sans elle, je ne serais certainement jamais arrivé au bout de ce marathon qu'est la thèse. Ce travail, c'est aussi un peu le sien.

À tous ceux que j'oublie aujourd'hui, je penserai certainement à vous demain...

SOMMAIRE

ABRÉVIATIONS	3
REMERCIEMENTS	4
SOMMAIRE	7
INTRODUCTION.....	9
PREMIÈRE PARTIE LES EXPÉRIENCES LOCALES DU JEUNE NATURALISTE	41
PREMIER CHAPITRE PREMIERS PAS, PREMIÈRES IDÉES	43
CHAPITRE DEUX À LA DÉCOUVERTE DES VOLCANS DU MASSIF CENTRAL	75
CHAPITRE TROIS ENTRE SCIENCE ET AUTOPROMOTION, LES PREMIERS OUVRAGES DU NATURALISTE	109
DEUXIÈME PARTIE L'ENTRÉE DANS LE GRAND MONDE	167
CHAPITRE QUATRE PARIS, CŒUR DES RÉSEAUX DE FAUJAS.....	169
CHAPITRE CINQ À L'ASSAUT DE LA CAPITALE DES SCIENCES.....	217
CHAPITRE SIX LE VOYAGE EN GRANDE-BRETAGNE : SOCIABILITÉ SAVANTE ET « ESPIONNAGE INNOCENT »	257
TROISIÈME PARTIE DE LA PROFESSIONNALISATION À LA MARCHÉ VERS LE MUSÉUM.....	299
CHAPITRE SEPT RÊVES EXAUCÉS, ESPÉRANCES BRISÉES	301
CHAPITRE HUIT FAUJAS ET LA CRÉATION DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE.....	335
CHAPITRE NEUF SUR LE FRONT NORD : UNE MISSION ENTRE SPOILIATIONS ET DIPLOMATIE SAVANTE	365
QUATRIÈME PARTIE LES DERNIERS COMBATS DU PROFESSEUR-ADMINISTRATEUR	405
CHAPITRE DIX FAUJAS FACE AUX MUTATIONS DE LA SCIENCE ET DES INSTITUTIONS SAVANTE	407
CHAPITRE ONZE LES VOYAGES EN ITALIE ENTRE MISSIONS IMPÉRIALES ET OBJECTIFS SAVANTS	445
CHAPITRE DOUZE LES DERNIÈRES LUEURS D'UN SAVANT EN PERTE DE VITESSE	489
CONCLUSION	535
SOURCES.....	548
SOURCES MANUSCRITES.....	549
SOURCES IMPRIMÉES	568
SOURCES IMPRIMÉES DANS DES RECUEILS	581
SOURCES WEB.....	586
BIBLIOGRAPHIE.....	591
INDEX ET TABLES	613
INDEX DES NOM PROPRES	614
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	618
TABLE DES MATIÈRES	621

INTRODUCTION

Pendant sa captivité dans une prison de Messine entre 1799 et 1801, le célèbre géologue Déodat de Dolomieu, armé d'un morceau de bois, taillé puis calciné, écrit sa vie et ses états d'âme entre les lignes d'un petit in-octavo intitulé : *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*. Dissimulé dans sa poche, ce traité ne lui a pas été pris par les gardes. Dolomieu fait passer le temps en lisant et relisant cet ouvrage qui le relie à la France. Ce livre, paru dix ans plus tôt, est l'œuvre d'un de ses proches amis et confrères : Barthélemy Faujas de Saint-Fond. Dolomieu, qui a tout loisir de s'adonner à une véritable introspection, en profite pour se souvenir de ses « principaux amis » :

« Faujas — Ses manières et ses formes ont toujours été extrêmement aimables. Si son esprit, sa facilité et son temps eussent été constamment employés à la culture des sciences, il aurait pu figurer parmi les plus célèbres du siècle. Mais toutes les dissipations du monde s'allient mal avec des occupations très sérieuses. D'ailleurs, le plaisir d'obliger et l'espèce de considération attachée à une banalité de services à rendre, lui ont fait trop rechercher la faveur et le crédit des gens en place. C'est lui qui m'a introduit à l'étude des volcans, et il m'a pardonné d'avoir été plus loin que lui¹. »

Dolomieu, dont on connaît le caractère aventurier, dresse ici le tableau d'un autre type de savant : le savant mondain. Faujas de Saint-Fond, est un acteur représentatif d'une période au cours de laquelle les hommes de sciences doivent lutter pour acquérir une position au sein des champs savant, mondain et institutionnel. Cette lutte s'exerce autant au niveau de l'acquisition et de la constitution de savoirs savants que de la construction de réseaux mondains solides afin de pallier leurs conditions roturières.

Les Lumières et le tournant du XIX^e siècle constituent une période essentielle dans la reconfiguration des sciences et des savoirs. Comme le rappelle Stéphane van Damme dans l'introduction de l'ouvrage *Histoire des sciences et des savoirs*, le XVIII^e siècle est un moment

¹ Notes de captivité, écrites à Messine de 1799 à 1801 par Déodat Dolomieu (1750-1801), les notes sont prises dans les marges et les blancs d'un exemplaire de la *Minéralogie des volcans* de Faujas de Saint-Fond. Bibliothèque centrale du M.N.H.N. ms/2120. Alfred LACROIX, *Déodat Dolomieu, Membre de l'Institut National (1750-1801). Sa correspondance - sa vie aventureuse - sa captivité - ses œuvres*, Académie des Sciences, Paris, Perrin, 1921, vol.II/I, p. 48 et 49.

de transition¹. Les sciences commencent alors à s'extirper de la démarche philosophique et deviennent de plus en plus expérimentales. La controverse entre Boyle et Hobbes sur la question du vide représente un exemple frappant de la lutte qui s'opère entre ces deux conceptions des savoirs dès la fin du XVII^e siècle. En France, c'est l'opposition entre les cartésiens et les newtoniens qui, jusqu'au milieu du XVIII^e, anime les débats, et les combats, à l'Académie des sciences. Cependant, force est de constater que l'expérience devient le moteur de la preuve scientifique. De son côté, la couronne de France finance les expéditions et les grands travaux du Jardin des plantes ainsi que le nouvel Observatoire de Paris. Maupertuis et La Condamine parcourent le monde pour le mesurer, William Herschel observe inlassablement les étoiles depuis son jardin, Joseph Banks accompagne le capitaine Cook pour inventorier la nature et Pieter van Musschenbroek se tue à petit feu en appliquant, sur lui-même, des bouteilles de Leyde chargées d'électricité. La mesure du monde et la mesure du temps deviennent, au siècle des Lumières, un enjeu de savoir primordial. Les savants veulent comprendre le monde dans lequel ils vivent, ils veulent le mesurer, le classer et l'appriivoiser.

Avec l'arrivée de Buffon au Jardin des plantes en 1739, les sciences de la nature, alors appelées histoire naturelle, commencent elles aussi à se séparer. Rapidement, le naturaliste commence à s'entourer de nombreux collaborateurs, comme Bexon ou Daubenton, pour l'aider à ériger le monument littéraire qu'est l'*Histoire naturelle*. Dans cette marche, les sciences de la terre, prémisses de la géologie, sont elles aussi en pleine évolution. L'âge du monde, calculé à un peu plus de 6000 ans par les théologiens, est un élément central dans le développement des géosciences. En 1748, Benoît de Maillet, dans le *Telliamed*, ne croit plus à la version chrétienne de la formation des montagnes par le seul Déluge. Buffon remet rapidement en question les dogmes érigés par le Genèse en proposant d'abord en 1749 sa « théorie de la terre » puis en 1778, dans ses *Époques de la nature*, une réévaluation bien à la hausse de l'âge terrestre. De plus, avec le développement des études sur le volcanisme, les savants voient de leurs propres yeux que la nature est en perpétuelle évolution.

C'est dans ce contexte que grandit Barthélemy Faujas de Saint-Fond, fils de bourgeois de Montélimar, formé aux lettres et au droit, et vice-sénéchal de sa ville natale. Ce personnage peut être perçu comme un savant moyen qui n'a pas révolutionné sa discipline, la géologie, mais qui est assez bien inséré dans la hiérarchie des savants français du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Le dictionnaire de Michaud dresse un portrait de lui qui complète assez bien celui de Dolomieu :

¹ Stéphane VAN DAMME, *Paris, capitale philosophique: de la Fronde à la Révolution*, Paris, Jacob, coll. « Histoire », 2005, 311 p.

« Si l'on ne peut classer Faujas parmi ces grands hommes qui ont renouvelé la face des sciences et créé un mouvement, il serait injuste de lui refuser un honorable souvenir. Son nom est inséparable de l'histoire de la géologie et de la paléontologie¹. »

Cette citation illustre le regard porté *a posteriori* sur ce personnage. C'est un acteur important dans l'évolution de l'histoire des sciences de la terre aussi bien sur le plan intellectuel qu'institutionnel. Faujas est un homme qui a participé : il a participé à l'étude du volcanisme, à l'élaboration de taxinomies minéralogiques, à l'émergence de la paléontologie, à la définition de la géologie et il a participé à l'institutionnalisation des sciences de la vie et de la terre à travers la constitution du Muséum national d'histoire naturelle dont il devient le premier professeur de Géologie.

Ce concept de savant moyen n'est pas ici une façon de déprécier le personnage de Faujas ou de faire preuve d'une fausse modestie visant à se protéger de l'hagiographie. Ce statut a ceci d'intéressant que Faujas doit se démener tout au long de sa vie pour réussir à se hisser le plus haut possible dans la hiérarchie. De fait, il voit souvent le monde des savants d'un point de vue éclairé, mais sans dominer, sans contrôler le champ dans lequel il évolue. Ce statut particulier lui offre alors un poste d'observation assez central dans le monde des sciences de son époque.

De fait, c'est en marchant à ses côtés, sur les chemins de montagne et dans les rues de Paris, de Londres ou d'Amsterdam que nous accompagnerons Barthélemy Faujas de Saint-Fond. Ainsi, par le truchement de sa plume, il nous ouvre une porte sur le fonctionnement du champ savant entre Lumières et Romantisme. Ce personnage nous servira d'ancrage dans l'optique de parcourir la France et l'Europe des Lumières et de comprendre comment les savoirs scientifiques se sont construits, se sont renouvelés et ont été encadrés par le pouvoir politique au cours de cette période très mouvementée qu'est le tournant des Lumières.

La biographie de savant entre histoire et histoire des sciences

En 2006, l'historienne Mary Terrall dans la revue *Isis* relate son expérience de biographe² et les circonstances qui ont concouru à la convertir. Au moment d'entreprendre une étude sur Maupertuis, l'auteure a une vision assez péjorative du travail biographique :

I had imagined biographers as unfortunate souls chained indefinitely to their subjects, turning up school notebooks and laundry tickets and other such minutiae, drowning in a sea of details of no interest to anyone but the obsessed researcher¹.

¹ Louis-Gabriel MICHAUD (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome LXIV, supplément*, Paris, Michaud, 1838, p. 13 à 19.

² Mary TERRALL, « Biography as Cultural History of Science », *Isis*, 2006, vol. 97, n° 2, « The History of Science Society », p. 306 à 313.

Cependant, au cours de ses recherches, la voie biographique s'impose à elle, car elle constate que l'équation entre science et individus ne peut se résoudre qu'en abordant de front l'histoire de vie. En relisant notamment Thomas Hankins, Mary Terrall se constitue une identité méthodologique correspondant à son travail sur Maupertuis. L'idée de construire la biographie historique d'un savant permet, selon l'auteure, d'appréhender des potentialités contextuelles beaucoup plus larges qu'il n'y paraissait au début de sa recherche :

Through this character, and his works, I set out to uncover all that was involved in doing science in the Enlightenment and, even more, to investigate how people thought about their own identities as "men of science" or "men of letters" or "philosophers" or "physicists" or "geometers". I hoped to finesse the old internal/external problem by looking closely at the place of this one man in his many contexts².

Ici, nous touchons à un point essentiel de l'étude de vie. À travers un personnage, c'est bien un contexte qui se dévoile. C'est la figure du savant au XVIII^e siècle qui est étudiée en même temps que Maupertuis en tant que personne physique.

Toutefois, depuis les années 1970, la biographie est contrainte à des contorsions méthodologiques pour tenter d'esquiver les innombrables attaques dont elle a été la cible. À la faveur des débats autour de la biographie comme « illusion », « problème » ou « pari » méthodologique³, l'histoire de vie est aujourd'hui mieux considérée par les historiens. La plupart des recherches relevant de l'analyse biographique que nous avons consultées pour préparer ce travail reviennent sur *L'illusion biographique* de Pierre Bourdieu. Dans cet article, le sociologue déplore l'abondance de biographies des grands personnages historiques et l'aspect téléologique de ces ouvrages. Il pense que l'étude des acteurs ne doit pas passer par un récit à la gloire des personnages étudiés, mais repose plutôt sur l'analyse du déplacement de trajectoires individuelles dans un champ. Ce qui l'intéresse ce sont non pas les individus comme cas particuliers, mais le champ, les positions et les rapports de domination au sein de ceux-ci, ainsi que les échanges entre champs. C'est pourquoi il parle « d'agent » et préfère la statistique au récit de vie.

En 1990, Jean-Claude Passeron, qui partageait auparavant le modèle théorique de Bourdieu, identifie trois manières d'envisager l'individu en sciences sociales⁴. Tout d'abord, il y a « l'agent » qui est pris dans un champ dont il est un des nombreux éléments. L'analyse

¹ *Ibid.*, p. 307.

² *Ibid.*

³ Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, pp. 69-72 ; Sabrina LORIGA, « La biographie comme problème », in Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil, 1996, p. 210 à 231 ; François DOSSE, *Le pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

⁴ Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, p. 3 à 22.

des trajectoires des agents permet de construire un discours sur le champ et non pas sur les agents. Ensuite, il y a « l'acteur » placé au-devant de la scène, qui joue le rôle de personnage principal. L'étude est centrée sur ce protagoniste. Enfin, il y a « l'actant », une notion intermédiaire où un personnage peut être mis en avant, mais où le champ et le contexte dans lesquels il évolue sont tout aussi importants. En 2005, le même auteur, en collaboration avec Jacques Revel, continue d'étudier ces notions en dirigeant *Penser par cas*¹, où les contributeurs explorent l'importance des acteurs comme objets d'analyse. Ainsi Pierre Livet invite-t-il à penser le cas grâce à une catégorisation des raisonnements. Il distingue quatre types d'études de cas : le raisonnement allant du général vers le particulier (ou inversement), l'étude d'un prototype, le raisonnement par révision, normalité ou exception, et le raisonnement par double révision². Le genre biographique peut être assimilé à plusieurs de ces catégories. Parfois l'objet étudié est comparé au cadre général, intégré au contexte. Parfois c'est l'acteur qui devient central et peut s'avérer être un modèle transposable. L'historien peut donc varier les échelles : quel est le contexte (social, politique, intellectuel, géographique, etc.) dans lequel s'inscrit le cas étudié ? en quoi un cas en est-il représentatif ou non ?

En histoire des sciences, la biographie détient un statut plus privilégié. Cependant, elle souffre de nombreux travers dont celui qui pousse certains auteurs à rechercher l'excellence de leur discipline dans un passé glorieux. En 1979, dans la revue *History of Science*, Thomas L. Hankins publie un manifeste pour la défense de la biographie de savant³. Son idée de la discipline est très actuelle et très en avance sur le débat français : « the historical biographer tries to see through the personality to obtain a better understanding of contemporary events and ideas⁴. » Toutefois, Hankins reconnaît que « the old bad history of science » a toujours recours aux biographies hagiographiques écrites comme autant de vies de saints patrons de telles ou telles disciplines. C'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui. Finalement, ce type d'hagiographie disciplinaire tombe dans les travers que Bourdieu déplorait en 1986. La tentation de la biographie « sa vie, son œuvre » est, selon Hankins, une faute méthodologique impardonnable parce qu'elle sépare des éléments complémentaires et parfois intimement liés :

The failure to do this adequately is the greatest weakness of the nineteenth century biography.
By describing life and character in one set of volumes, and scientific works in another set, the

¹ Jean Claude PASSERON et Jacques REVEL (dirs.), *Penser par cas*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Enquête », n° 4, 2005.

² Pierre LIVET, « Les diverses formes de raisonnement par cas », in Jean Claude PASSERON et Jacques REVEL (dirs.), *Penser par cas, op.cit.*, p. 229 à 254.

³ Thomas L. HANKINS, « In defence of biography : the use of biographie in the history of science », *History of Science*, 1979, n° 17, p. 1 à 17.

⁴ *Ibid.*, p. 2.

author of the life-and-letters removes any chance of understanding how the science came about. His reluctance to delve deeply into technical details of his subject is understandable¹.

La plus récente biographie de Lacépède est assez représentative de ce problème, car elle nous livre un Lacépède savant, un Lacépède musicien, un Lacépède politique, etc². Un récit de vie, s'il n'est pas bien pensé, amène à créer des catégories trop arbitraires qui peuvent nuire à la compréhension globale d'un individu dans son époque. Certes, il n'est pas question ici de remettre en cause le bien-fondé de biographies thématiques de savants, à l'instar du *Buffon* de Jacques Roger qui reste aujourd'hui un modèle du genre³. Mais la biographie linéaire ou chronologique peut s'avérer parfois trop descriptive et apparaître comme un récit d'événements plutôt que comme un objet d'analyse.

L'étude des savants doit sortir de la simple étude disciplinaire et créer, comme le dit Simon Schaffer, un « tissu sans coutures⁴ ». Les sciences ne sont pas séparées de leur contexte de création, qu'il soit politique ou social. Le savant n'étant pas un ermite coupé du monde, le contexte sociopolitique exerce une influence sur la production du contenu scientifique. La biographie de savant doit tisser les liens entre le savant et son contexte sans créer une séparation entre les deux. Pour Thomas Hankins le genre biographique se rapproche donc de l'étude de cas telle que l'entendent les auteurs de *Penser par cas*. Il préconise de bien lier tous les aspects de la vie d'un savant dans, dit-il, « a single and coherent picture ». Comme Schaffer, Hankins n'entend pas dissocier contexte et contenu. Le savant représente un champ disciplinaire à un moment précis, dans un contexte précis, dans un réseau précis. L'étude ne doit donc en aucun cas séparer le personnel et le professionnel en ce sens que l'un peut influencer l'autre à tout moment. De la même façon, pour Laurent Rollet, la biographie de savant, si elle est menée avec justesse, doit permettre de comprendre les « pratiques scientifiques » à différentes périodes, mais également de rendre compte de cheminements individuels pour ce qu'ils sont : des vies d'intellectuels dans un contexte donné. En effet, ces savants ont eu une formation, une vie, des relations sociales, économiques, administratives et amoureuses, qui peuvent influencer leurs décisions à un moment de leur parcours intellectuel. Le parcours savant ne peut être dissocié du parcours personnel ou politique. Si un scientifique ne publie plus pendant une période, quelle en est la raison ? Peut-être s'est-il lancé en politique comme Lacépède, peut-être a-t-il eu un chagrin d'amour, peut-être manque-t-il d'argent ? Ainsi, l'ouvrage de Passeron et Revel ouvre-t-il la voie à de nouvelles recherches

¹ *Ibid.*, p. 8.

² Bernard QUILLIET, *Lacépède : savant, musicien, philanthrope et franc-maçon*, Paris, Tallandier, coll. « Biographie », 2013.

³ Jacques ROGER, *Buffon : un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.

⁴ Simon Schaffer cité par Stéphane VAN DAMME, « Laborieuse Nature », *La Vie des idées*, 27 mai 2014.

sur les savants¹. Laurent Rollet ne compte pas pour autant revenir aux « éloges historiques » de l'Académie. La biographie en histoire des sciences est, pour ce chercheur, un moyen concret de faire l'histoire d'une discipline par le biais de ceux qui ont contribué à la faire vivre. De plus, selon lui, l'histoire des savants ne doit plus être segmentée :

Pourtant, alors que depuis le tournant sociologique de l'histoire des sciences les pratiques des scientifiques ne peuvent plus être envisagées sans penser leurs ancrages sociaux, un questionnement spécifique de l'entreprise biographique en histoire des sciences n'a que très récemment émergé et les biographes de scientifiques continuent souvent de séparer (si ce n'est des arguments de commodité) le scientifique du citoyen, de l'administrateur, du professeur, du personnage privé²...

Laurent Rollet invite donc les biographes de savants autant à bien reconstruire le champ qu'à ajouter « des facettes à la reconstruction du personnage scientifique » grâce à la diversification des sources, notamment archivistiques.

Le principal défi du biographe de savants est par là de sortir de la simple analyse des traités de sciences et de comprendre leur élaboration, aussi bien intellectuelle que matérielle. Le livre, objet de science par excellence, apparaît alors comme un agencement de facteurs multiples. L'expérience, le voyage, les moyens financiers ou le libraire sont des facteurs qui font que les sciences ne sont pas que des vues de l'esprit, mais des objets bien réels, constitués par des individus tout aussi réels et sujets aux affres de la vie. D'Alembert aurait-il été d'Alembert si ses parents biologiques l'avaient élevé ? Cette question, somme toute très téléologique, soulève pourtant le problème de la configuration des parcours individuels dans le processus d'écriture des sciences.

De leur côté, les historiennes Sabrina Loriga³ et Isabelle Laboulais ont fait évoluer la méthode biographique en lui retirant sa réputation ancienne et en transformant la biographie en un véritable objet historiographique. Dans l'introduction de l'ouvrage *Lectures et pratiques de l'espace, l'itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'État (1755-1831)*, Isabelle Laboulais revient longuement sur la méthode biographique et sur la façon dont les historiens abordent, non sans réticence pour certains, l'aspect scientifique d'une biographie historique⁴. Ce qu'il y a d'essentiel dans ce texte, pour la compréhension des choix opérés ici, est le fait que Coquebert de Montbret, comme Faujas de Saint-Fond, est un savant. Dans les deux cas, les « trajectoires » étudiées ont pour but de mettre en lumière plusieurs éléments complémentaires. Le premier élément est d'ordre social. Le savant ne construit pas

¹ Laurent ROLLET et Philippe NABONNAND (dirs.), *Les uns et les autres : biographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2012.

² *Ibid.*, p. 17 et 18.

³ Sabrina LORIGA, « La biographie comme problème », *op. cit.*

⁴ Isabelle LABOULAIS, *Lectures et pratiques de l'espace : l'itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'Etat ; (1755 - 1831)*, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 1999.

seul le fait scientifique. Il échange et débat, par le biais de plusieurs canaux (lettres, revues, voyages) avec d'autres savants. Ses discussions et controverses participent grandement à la constitution du fait scientifique¹. Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, la problématique des liens politiques est particulièrement déterminante. Ces liens peuvent être des leviers sociaux importants pour permettre à un individu d'accéder à une position dominante dans le champ savant. Le deuxième élément relève de l'identité scientifique. La biographie aide l'historien à constater l'évolution d'une pensée à travers le temps. Elle peut être transversale à l'émergence ou à l'évolution d'une discipline. Ainsi, l'individu offre un éclairage sur l'histoire de la science étudiée. Le cas de Faujas n'est pas sans rappeler celui de Coquebert de Montbret. Il évolue dans un domaine émergent puisque la géologie n'est pas encore une science tout à fait construite et demeure une composante philosophique de l'histoire naturelle de la terre. Le troisième élément soulevé par Isabelle Laboulais est quelque peu différent et relève de l'intime. L'auteure évoque, au sujet du genre biographique, la notion « d'empathie² ». Cette question est très intéressante, car ce sentiment est une composante de la biographie qui tend à mettre en lumière l'évolution psychologique de l'enquête sur une vie.

L'une des problématiques méthodologiques de la biographie tient aux liens presque personnels qui se tissent entre l'enquêteur et l'enquêté. Alors que la biographie purement scientifique ou disciplinaire prend le personnage comme prétexte pour étudier un courant de pensée, le récit de vie a ceci de particulier que l'historien et le sujet deviennent presque contemporains. La biographie thématique permet parfois d'esquiver ce problème d'attachement sentimental, car ce sont les grandes thématiques d'une vie, d'une carrière ou d'une pensée qui y sont théorisées. Cependant, l'approche chronologique, qui permet de comprendre l'évolution, les transformations et les charnières, est bien plus cruelle. C'est en effet une fatalité, à la fin tout le monde meurt... son personnage, ses amis, ses collègues. Au moment d'écrire ses dernières lignes, c'est comme si l'on enterrait un ami, un collègue, un parent dont on a partagé la vie, des années durant. L'historien se retrouve seul, incapable de conclure, ce qui signifierait abandonner une personne bien vivante. Pourtant, la nécessité de se rapprocher le plus possible de son sujet permet, comme le rappelle Isabelle Laboulais, d'éviter les anachronismes. L'objectif est d'acquérir un « regard contemporain » sur l'objet étudié. François Dosse, dans le *Pari Biographique*, revient lui aussi sur cette question de

¹ Bruno LATOUR et Steve WOOLGAR, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche Sciences humaines et sociales », n° 18, 2013 (1^{ère} éd. 1979).

² Isabelle LABOULAIS, *Lectures et pratiques de l'espace*, op. cit., p. 71.

l'empathie et du lien très fort entre le biographe et le biographié¹. Bien qu'il base plutôt son propos sur des vivants, l'auteur pointe le rapprochement, voire l'adhésion, avec les idées et la philosophie du sujet en citant la déclaration d'amour d'André Parinaud à Gaston Bachelard. François Dosse convient tout de même que l'adhésion est plus difficile quand il s'agit d'étudier la vie de fascistes². Pourtant, ces sentiments d'attraction et de répulsion sont, sous la plume de François Dosse comme d'Isabelle Laboulais, un trait caractéristique des biographes.

Mary Terrall insiste enfin sur le fait que, contrairement à certains historiens des sciences, sa biographie n'a pas pour but de juger. Il faut, dans les études de vies d'intellectuels ou de savants, supprimer le pendant justificateur, ou au contraire, contradicteur. Il convient de s'éloigner d'une histoire des sciences jugée. Celle-ci ne doit pas chercher des pionniers, des ruptures ou des révolutions, mais tenter de comprendre, à l'instar de Bruno Latour et de la sociologie des sciences pour le présent³, comment fonctionne le développement des idées dans des périodes anciennes. Cependant, il faut également garder à l'esprit, comme le rappelle Dominique Pestre, que l'historien a aussi besoin des connaissances scientifiques actuelles pour comprendre les controverses du passé. Parfois, ce n'est que par simple curiosité que l'on est amené à essayer de décrypter les objets de savoirs étudiés. Dans le cas d'un naturaliste, le fait d'aller chercher à quoi correspondent tels ou tels pierres, roches ou cristaux dans des dictionnaires anciens et récents, ou de vouloir savoir comment fonctionne une machine, un four ou une méthode d'observation, représente une action de distanciation avec le sujet. L'histoire d'un acteur qui participe à l'évolution d'une ou de plusieurs sciences nous amène à constater, de fait, des erreurs de raisonnement, des contestations contemporaines et a posteriori. Il ne s'agit donc pas de nier les torts, les erreurs, les approximations (volontaires ou non), les vols et les emprunts, autrement dit de diviniser la figure du savant, de l'intellectuel et de l'individu, en lissant les travers de sa personnalité. L'important, en histoire des sciences, est de comprendre et d'expliquer comment, à une certaine époque, une théorie devient dominante et le cas échéant pourquoi elle est remise en question.

Thomas Hankins donne un dernier conseil qui est cette fois d'ordre stylistique. En tant qu'exercice particulier, une biographie doit être bien écrite :

¹ François DOSSE, *Le pari biographique*, op. cit.

² Au début de sa biographie de Lucien Rebatet, Robert Belot se sent obligé de stipuler qu'il n'adhère pas aux idées de son sujet.

³ Bruno LATOUR et Steve WOOLGAR, *La vie de laboratoire*, op. cit. ; Bruno LATOUR, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Découverte / Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », n° 202, 2010 ; Christian TOPALOV, *Histoires d'enquêtes : Londres, Paris, Chicago : (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque des sciences sociales », n° 5, 2015.

A third requirement of scientific biography is that it be readable. Writing biography is unquestionably a literary art. It requires constant focus on the character, bringing in just enough of the lives of others to illustrate and enliven the life of the central subject¹.

Le lecteur doit comprendre comment le savant se forme, comment ses idées se construisent. Cela ne va pas de soi ; une théorie est une construction intellectuelle qui se forge et évolue parfois pendant toute une vie. Pour Hankins, la biographie est donc un compromis entre la discipline et sa construction historique, le contexte et le sujet étudié.

Finalement, et malgré la pluralité des approches biographiques, nous avons opté pour une approche chronologique. Pendant la construction du corpus des sources, présentées à la fin de ce volume, il nous est apparu que la vie de Faujas est constituée de plusieurs grandes étapes qui jalonnent son parcours scientifique et professionnel. Dans la lignée de l'ouvrage d'Isabelle Laboulais sur Coquebert de Montbret, nous ne voulions pas perdre de vue la façon dont Faujas réussit à gravir, un par un, les échelons du monde des savants du XVIII^e siècle et à passer du statut d'amateur provincial à celui de professeur-administrateur d'une grande institution européenne. Tout cela, en survivant aux changements politiques sans perdre tous ses privilèges, et aussi, sans perdre la tête.

Ce travail biographique sur le personnage de Barthélemy Faujas de Saint-Fond tente ainsi de faire ressortir, au fil du temps, des voyages et des rencontres, l'évolution d'une pensée en même temps que l'évolution celle d'une carrière.

Histoire des sciences ou histoire sociale des sciences ?

En France, l'histoire de la géologie est aujourd'hui un champ disciplinaire étudié par de nombreux historiens/géologues réunis autour d'un comité de scientifiques, d'historiens et de passionnés. Nous n'entendons pas par là que l'histoire des sciences en général était le pré carré de chercheurs (en sciences dures) reconvertis. Cependant dans le cas des sciences de la Terre, l'émergence d'historiens de la géologie n'ayant aucune formation de géoscience est assez rare.

Faujas à l'extrême fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle apparaît encore comme un représentant de l'encyclopédisme associant sinon diverses sciences naturelles (il n'était pas vraiment botaniste, par exemple) du moins une vision non spécialisée des savoirs, volontiers mondaine et toujours liée aux belles lettres. Or, au même moment, se dessine (avec par exemple Cuvier) une forte spécialisation des différentes branches du savoir. On peut penser

¹ Thomas L. HANKINS, « In defence of biography : the use of biographie in the history of science », *op. cit.*, p. 9.

que c'est ce phénomène qui a, dans la longue durée, amené les géologues à revendiquer leur « territoire » comme autonome.

Il reste que pour traiter de Faujas, il est extrêmement précieux de recourir aux approches décloisonnées qui ont été proposées plus récemment, certes sans perdre de vue l'apport des historiens-épistémologues qui ont revendiqué une spécialisation dans le domaine de la géologie.

Une réaction disciplinaire en faveur de la géologie ?

L'*Histoire générale des sciences* de René Taton accorde quelques pages aux sciences de la terre en retraçant, dans la partie sur le XVIII^e siècle, l'évolution des théories non diluviennes de Buffon, Dolomieu ou Soulavie¹. Cependant, l'ouvrage réserve peu de place aux pratiques savantes et la géologie s'y apparente à une philosophie du globe (ce qu'elle est en partie) sans base expérimentale, ce qui est pourtant impensable aux yeux des savants du XVIII^e siècle. Plus récemment, on remarque une quasi-disparition de la géologie dans les manuels d'histoire des sciences. La géologie est traitée généralement comme une composante de l'histoire naturelle, ce qu'elle est, mais elle n'est généralement pas considérée comme une discipline à part entière, telle que peuvent l'être la physique ou l'astronomie².

Ainsi, le relatif repli disciplinaire des géologues/historiens de la géologie peut s'expliquer par un apparent désintérêt pour l'histoire de leurs ancêtres. En 1976, François Ellenberger avec entre autre le concours de Gabriel Gohau et de Jean Gaudan, crée le Comité Français d'HIstoire de la GÉologie (COFRHIGÉO). Cette association de géologues passionnés se donne alors deux objectifs :

Le Comité français d'Histoire de la Géologie (COFRHIGÉO) a pour but essentiel de contribuer au développement des recherches consacrées à l'histoire de la Géologie de langue française. Son second objectif est de promouvoir une réflexion méthodologique sur les moyens et les finalités de la recherche géologique en analysant aussi bien les controverses du passé que les débats récents. Il est en effet tout aussi important de comprendre les raisons profondes des erreurs et des aveuglements de nos prédécesseurs que d'écrire l'histoire des progrès et des découvertes³.

¹ René TATON (dir.), « Les sciences de la terre », in René TATON (dir.), *Histoire générale des sciences Tome II : La science Moderne*, Paris, PUF, 1969, p. 658 à 678.

² Michel BLAY et Robert HALLEUX (dirs.), *La science classique : XVI^e - XVIII^e siècle ; dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998. Robert HALLEUX, « Histoire Naturelle », in Michel BLAY et Robert HALLEUX (dirs.), *La science classique : XVI^e - XVIII^e siècle ; dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 712 à 733. Simone MAZURIC, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Colin, coll. « Collection U Histoire », 2009.

³ Encadré de la lettre du COFRHIGÉO (ici avril 2016) <http://www.anales.org/archives/cofrhigeo/lettre-cofrhigeo-1.pdf>

Cet énoncé des objectifs du collectif parle ici des moyens et des finalités de la recherche, c'est-à-dire de la façon de construire les savoirs et de la manière dont ces savoirs sont débattus par la communauté scientifique. En tant que géologues (pour la plupart), les membres du COFRHIGÉO se donnent aussi pour but de comprendre les «erreurs et aveuglements» de leurs «prédécesseurs». C'est bien une histoire jugée qui se profile alors dans l'énoncé de ces objectifs. Pourquoi nos ancêtres se sont-ils trompés ? Qui a eu tort, qui a eu raison ? Qui sont les précurseurs, les pionniers ? Cette histoire jugée semble ici plutôt bienveillante dans le sens où c'est l'évolution de la discipline qui compte le plus. Un élément est toutefois absent de ces objectifs, à savoir l'impact de la géologie sur le public. Deux auteurs ont publié des ouvrages devenus des références en histoire de la géologie. Ces livres traduisent une persistance de l'histoire des idées scientifiques et de leur évolution au fil du temps. Le premier auteur est François Ellenberger avec son *Histoire de la géologie*¹. L'ouvrage, qui se compose de deux tomes publiés entre 1988 et 1994, a été pensé comme une grande revue de littérature chronothématique intégrant autant des repères culturels que des notices biographiques sur certains «grands précurseurs». Très dense, il permet de se repérer dans les publications des «géologues»² et de voir défiler l'évolution des idées. Le second auteur, Gabriel Gohau, est aussi l'un des membres fondateurs du COFRHIGÉO. Parmi ses deux ouvrages d'importance sur l'histoire de la géologie, le premier, publié en 1987 et intitulé *Histoire de la Géologie*³, est un manuel relatant de façon plus concise et pédagogique l'évolution des idées en sciences de la Terre de Strabon jusqu'au XX^e siècle. En 1990, Gohau en publie un second qui devient le grand ouvrage de référence de cette discipline : *Les sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles, naissance de la géologie*⁴. Ce livre permet de comprendre l'évolution de la perception du minéral, mais également du fonctionnement, de l'âge et de la construction de la Terre depuis Vinci et ses questionnements sur les fossiles, jusqu'à Elie de Beaumont et la compréhension de la tectonique. Ayant réduit la temporalité de sa recherche, Gabriel Gohau prend le temps d'analyser les théories, les débats et les courants de pensée géologiques. Il s'intéresse plus marginalement aux pratiques de la science à travers ses réflexions sur ce qui fait preuve : le voyage, le laboratoire, etc. Cependant, cet ouvrage,

¹ François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie : Des anciens à la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Technique et Documentation - Lavoisier, coll. « Petite collection d'histoire des sciences », 1988, vol. I ; François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie : La grande éclosion et ses prémices, 1660 - 1810*, Paris, Technique et Documentation - Lavoisier, coll. « Petite collection d'histoire des sciences », 1994, vol. II.

² Nous utilisons ici «géologues» comme terme générique pour désigner les savants, amateurs et intellectuels ayant joué un rôle dans la construction de la géologie.

³ Gabriel GOHAU, *Histoire de la géologie*, Paris, Éd. La Découverte, coll. « Histoire des sciences », 1987.

⁴ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVII^e et XVIII^e siècles : naissance de la géologie*, Paris, Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1990.

essentiellement basé sur des traités de sciences imprimés, est davantage une histoire des idées que des pratiques savantes. La remarque n'enlève rien au fait que cette étude reste encore l'une des plus intéressantes dont nous disposons en ce qui concerne l'évolution des idées en géologie.

Un tel courant historiographique, pourtant très utile sur le plan des idées, ne semble toutefois pas encore correspondre à toutes les exigences d'une histoire des sciences qui tient à la compréhension de la connexion entre le fait scientifique et son impact sur la société. En quelque sorte, il ne répond pas à la méthodologie de l'histoire des sciences que Christian Topalov reprend à son compte dans l'introduction de son *Histoire d'enquêtes*¹. Sociologue de formation, Christian Topalov s'intéresse dans ce livre à trois enquêtes de sociologie urbaine menées entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle : celle de Charles Booth à Londres, celle de Maurice Halbwachs à Paris, et celle de l'École de Chicago. Pour ne pas tomber dans le piège d'une description hagiographique des auteurs de ces enquêtes, Topalov adopte une méthode « historienne » reposant sur cinq éléments.

Il faut, selon lui, tenter de sortir de l'effet de « tunnel », c'est-à-dire d'une longue marche rectiligne et borgne des anciennes aux nouvelles idées. Le passé étant « un enjeu du présent » pour toutes les disciplines (chez lui la sociologie), un des premiers défis est d'éviter une histoire du progrès. Le deuxième élément consiste à considérer, comme a pu le faire Roger Chartier, l'ouvrage comme un objet matériel, ce qui amène à contextualiser le livre de science. Le troisième élément est le recours aux documents d'archives qui permet d'identifier les « conversations » entre les savants. C'est le contexte social des sciences. Les conversations permettent également de traquer les informations échangées entre des correspondants et de comprendre comment ces informations circulent dans la sphère privée. Le quatrième élément consiste à replacer la science dans son contexte spatial et temporel. Un savoir n'est pas, selon Topalov, universel ; il répond aussi au moment et à l'endroit où il est produit. Cinquième et dernier élément, il convient de ne pas mettre de côté les pratiques des acteurs. Afin de découvrir comment les savants travaillent, produisent et érigent leurs théories et leurs ouvrages. En d'autres termes, l'histoire des sciences et des savoirs doit être une recherche de l'élaboration des normes scientifiques créées par des acteurs, dans un temps et un espace donné, et contraint par des facteurs sociaux, intellectuels, financiers, institutionnels et politiques. Le savoir, comme l'histoire, ne va pas de soi.

¹ Christian TOPALOV, *Histoires d'enquêtes*, op. cit., p. 11 à 47.

La mise en place d'une tradition est un phénomène important de l'histoire d'une discipline. Ainsi, le repli disciplinaire de l'histoire de la géologie, science qui n'apparaît en tant que telle qu'à la toute fin du siècle des Lumières, est-t-il réellement dû à un oubli, ou à un déclassement de cette discipline, ou plus simplement à un décloisonnement des sciences vers une histoire globale des savoirs et des techniques en société à l'époque moderne.

Le décloisonnement disciplinaire de l'histoire des sciences

Depuis environ 25 ans, l'histoire des sciences et techniques, ou plutôt l'histoire des savoirs, connaît une production très importante. La question d'histoire moderne aux concours de l'enseignement secondaire a propulsé cet objet sur le devant de la scène. Il est vrai que depuis les travaux de René Taton¹, de Maurice Daumas² ou de Bertrand Gille³, peu de grandes synthèses généralistes traitant de l'histoire des sciences et des techniques avaient vu le jour. Toutefois, quand on relit ces grandes synthèses d'après-guerre, deux éléments ressortent. D'une part, la recherche d'un progrès scientifique et technologique, des anciens jusqu'à aujourd'hui, semble révéler une marche inexorable des Grecs jusqu'à Neil Armstrong. D'autre part, ces synthèses sont calquées sur le découpage disciplinaire contemporain. L'histoire générale des sciences de René Taton en est l'exemple le plus frappant. Son autre ouvrage célèbre et pourtant plus thématique : *Enseignement et diffusion des sciences au XVIII^e siècle*, suit exactement le même schéma.

Aujourd'hui, comme l'écrivent Liliane Hilaire-Pérez, Fabien Simon et Marie Thébaud-Sorger dans l'introduction de *L'Europe des sciences et techniques*⁴, le dynamisme des études sur les savoirs, couplé avec un fort rapprochement entre sciences et techniques, a permis un renouvellement historiographique. En plus de favoriser les publications dans ce domaine, un véritable « *cultural turn*⁵ » a alors opéré un détachement l'histoire des sciences d'une histoire des disciplines qui a longtemps prévalu. Dominique Pestre l'avait déjà perçu dès les années 1990. Très influencé par les travaux des sociologues des sciences, il publiait en 1995, dans les *Annales*, un véritable plaidoyer pour une nouvelle histoire des sciences : « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », article reformulé et augmenté en 2006 dans un petit ouvrage intitulé

¹ René TATON (dir.), *Histoire générale des sciences*, Paris, PUF, 1957-1964.

² Maurice DAUMAS, *Histoire générale des techniques*, Paris, PUF, 1962.

³ Bertrand GILLE, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, 1978.

⁴ Liliane HILAIRE-PÉREZ, Fabien Dimitri SIMON et Marie THÉBAUD-SORGER, *L'Europe des sciences et des techniques, XVe-XVIIIe siècle : un dialogue des savoirs*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, 2016.

⁵ *Ibid.*, p. 9 à 13.

Introduction aux sciences studies. Ces deux textes, qui ont été très importants dans la redéfinition de l'histoire des sciences, ainsi que pour la compréhension de cette histoire au cours de l'élaboration de ce travail, reprennent notamment les problématiques du développement d'une histoire des sciences ancrée dans le réel.

En Grande-Bretagne, l'histoire des sciences se renouvelle assez tôt, notamment sous l'impulsion des travaux de Simon Schaffer. Son dernier ouvrage publié en français, *La fabrique des sciences modernes*, reprend ses travaux menés depuis les années 1980. Centrés sur les sociétés d'Ancien Régime, ses écrits nous invitent à penser les sciences en les axant, non plus sur une frénétique marche intellectuelle, mais sur la globalité du travail scientifique. C'est de façon culturelle et sociale que l'histoire des sciences peut véritablement comprendre les pratiques et les stratégies savantes, dans l'optique de sortir du « progrès », de la segmentation et surtout des « révolutions ». Cependant, ce tournant culturel historique n'est pas une génération spontanée. Schaffer est notamment épaulé par une génération d'historiens et de sociologues des sciences tels Bruno Latour ou Steven Shapin qui veulent observer et comprendre « la science en action¹ ». Ainsi, dans sa préface, Schaffer formule finalement les questions que l'historien des sciences doit constamment se poser :

Voici donc quelques questions que l'on pourrait se poser à l'égard des sciences, telles qu'elles figurent dans cet ouvrage. S'il s'agit de mettre l'accent sur la nature et les sites d'activités scientifiques, quelle différence existe-t-il – si tant est qu'il y en ait une – entre science et technologie, entre savoir et pratique ? Si les sciences sont à ce point ancrées dans le local, comment ce qui fonctionne à tel endroit fonctionne-t-il à tel autre et, en principe, partout ? Est-ce que ce mode de raisonnement ne contribue pas à renforcer le clivage entre le travail brut – décrire la manière dont le savoir s'accumule – et la tâche, tout aussi importante, qui consiste à évaluer et à examiner la façon dont le savoir se construit, et ce à quoi il sert² ?

Le décroisement des disciplines amène à considérer que l'histoire de la géologie est avant tout, dans le cadre des études sur le tournant des Lumières, une histoire des naturalistes. Les historiens s'intéressent aujourd'hui aux sciences de la terre et à ceux qui la font dans le cadre de cette grande discipline, multiforme et œcuménique, qu'est l'histoire naturelle. Les enjeux des naturalistes s'étendent sur de nombreux thèmes. L'histoire des pratiques savantes, l'histoire du voyage, des techniques minières, du génie civil, des institutions, des rapports entre les intellectuels et les pouvoirs étatiques, la conquête de l'espace public, la maîtrise des réseaux, de la réputation, sont autant de composantes mobilisables lorsqu'on a pour objectif de considérer tous les aspects de la vie et de la carrière d'un savant naturaliste.

¹ Steven SHAPIN et Simon SCHAFFER, *Leviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, Ed. La Découverte, 1993 ; Bruno LATOUR, *La science en action*, op. cit.

² Simon SCHAFFER, *La fabrique des sciences modernes*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2014, p. 9.

Une histoire des naturalistes comme analyse des pratiques en histoire des sciences

Pour contrebalancer le repli disciplinaire décrit plus haut, un historien, que Dominique Pestre cite comme ayant une grande influence sur l'histoire des controverses scientifiques, semble assurer le lien entre l'histoire de la géologie et l'histoire des sciences ancrée dans le contexte de la fin de l'Ancien Régime. Martin Rudwick (historien et géologue de formation) s'est en effet beaucoup intéressé à la question des controverses géophilosophiques à l'époque moderne. Les fossiles, la Genèse, la géohistoire, tous ces thèmes sont traités au regard du champ des naturalistes pendant le tournant des Lumières. En cela, ses travaux ont été d'une très grande aide pour comprendre comment Faujas s'intègre dans ces controverses. Son ouvrage intitulé *The Meaning of Fossils : Essays in the History of Paleontology*¹ apparaît déjà comme faisant partie intégrante du tournant culturel en histoire des sciences, car, bien que traitant d'une histoire disciplinaire, celle des sciences de la terre, c'est avant tout la controverse autour des fossiles et leur signification pour la compréhension du monde qui y est étudiée. De fait, cette étude sort du champ des études sur la géologie. C'est en quelque sorte une histoire disciplinaire décloisonnée, car la géologie apparaît comme un cas permettant d'étudier les mondes savants, et non comme une finalité. Son récent ouvrage, *Bursting the Limits of Time : The Reconstruction of Geohistory in the Age of Revolution*², suit le même schéma. Cette histoire de la géohistoire, c'est-à-dire de la perception du temps géologique, est observée à travers le filtre de ceux qui vivent les controverses sur l'allongement du temps. Rudwick observe également comment les naturalistes s'expriment à une époque où « Révolution » est un mot qui transcende les sciences, la philosophie et la politique.

Cette période et ce milieu sont également bien étudiés par Isabelle Laboulais, dont nous avons déjà parlé plus haut. Après avoir analysé le cas précis de Coquebert de Montbret, cette historienne s'intéresse, depuis quelques années, au monde des minéralogistes et des géologues par le biais d'une ouverture sur le milieu des ingénieurs de Mines. En étudiant ses travaux, on se rend bien compte que le métier de minéralogiste au tournant des Lumières est un enjeu stratégique de contrôle du territoire et de connaissance de ses richesses. Un récent article, qui s'intéresse au « coup d'œil des ingénieurs des mines³ », reprend bien ces

¹ Martin J. S. RUDWICK, *The Meaning of Fossils : Episodes in the History of Palaeontology*, University of Chicago Press, 1976.

² Martin J. S. RUDWICK, *Bursting the limits of time : the reconstruction of geohistory in the age of revolution*, Chicago London, The University of Chicago Press, 2005.

³ Isabelle LABOULAIS, « Le coup d'œil des ingénieurs des Mines, enjeu de la construction d'une culture professionnelle (1750-1830) », in Liliane HILAIRE-PÉREZ, Michèle VIROL et Stéphane BLOND (dirs.), *Mobilités d'ingénieurs en Europe, XVe-XVIIIe siècle*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, 2017, p. 211 à 229.

problématiques. Le cas de Brongniart est d'autant plus intéressant qu'il participe en France à l'avènement de la cartographie géologique qui devient autant « une création du savoir » que « créatrice de savoir »¹. De plus, ce cas, longtemps étudié sous l'ombre de Cuvier avec lequel il collabore étroitement, peut apparaître comme représentatif de la mouvance réformatrice qui anime le renouvellement des méthodes en histoire naturelle au début du XIX^e siècle.

Enfin, dans l'optique de resituer Faujas de Saint-Fond dans la multiplicité des savants de son époque, un ouvrage, dirigé par Gilles Bertrand et Alain Guyot, intitulé *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature*, dévoile, à travers une série de contributions, que nombre de savants des Lumières étaient, à l'instar de Buffon, autant écrivains que naturalistes². Ainsi, l'exigence conjointe du beau style et de la preuve par l'expérience est une dimension primordiale dans l'appréhension du caractère littéraire des hommes de sciences au XVIII^e siècle. En cela, Faujas est, semble-t-il, un exemple tout à fait représentatif de « passeur ». Il sait allier les belles lettres, le goût du pittoresque, du beau, de l'insolite et la rigueur scientifique. Il veut divertir autant que prouver, pour être acheté, lu et reconnu par ses pairs, et par les mondains.

Cette perspective d'une histoire des naturalistes nous amène également à considérer avec intérêt l'histoire des voyages savants. Au tournant des Lumières, le voyage est une des composantes principales de l'analyse géologique et l'observation de terrain revêt un statut de preuve par l'expérience. Le voyage savant est un domaine qui intéresse beaucoup d'historiens. Les pérégrins naturalistes représentent un des champs étudiés par Gilles Bertrand et Marie-Noëlle Bourguet. Ils proposent tous deux, et ce depuis de nombreuses années, des travaux sur les pratiques du voyage, la perception des espaces et des villes, ainsi que sur le rôle des instruments scientifiques pour les naturalistes.

Gilles Bertrand, depuis *Le Grand Tour revisité*, s'est plusieurs fois intéressé aux voyageurs naturalistes et à leur perception des espaces naturels qu'ils traversent à travers l'étude de différents cas comme ceux de Faujas de Saint-Fond, de Guettard³, de Lalande¹ et,

¹ Ana CARNEIRO, « L'usage technique et symbolique des cartes à la Commission géologique du Portugal (1857-1908) », in Isabelle LABOULAIS (dir.), *Les usages des cartes (XVIIe-XIXe siècle) ; pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. « Sciences de l'histoire », 2008, p. 257 à 270.

² Gilles BERTRAND et Alain GUYOT (dirs.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature : contribution à l'étude de la construction des savoirs, 1750-1840*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2011.

³ Gilles BERTRAND, « Le voyage des hommes de science vers l'Italie, de Guettard à Faujas de Saint-Fond (1773-1805) », in Gilles BERTRAND et Maria Teresa PICETTO (dirs.), *Le vie delle Alpi : il reale e l'immaginario = Les chemins du voyage en Italie : du réel à l'imaginaire*, Quart (Aoste), Musumeci, 2001, p. 221 à 235 ; Gilles BERTRAND, *Le Grand Tour revisité : pour une archéologie du tourisme ; le voyage des Français en Italie (milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle)*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de

plus récemment, des ingénieurs des Ponts et Chaussées². Ces réflexions nous invitent à nous pencher sur le rapport des naturalistes au voyage et à l'altérité, qu'elle soit humaine ou naturelle. Marie-Noëlle Bourguet, qui a publié en 2017 un ouvrage sur le carnet de voyage d'Alexander von Humboldt³, nous a, quant à elle, amené à réfléchir sur le statut de la source manuscrite dans l'écriture des savoirs scientifiques. Le manuscrit de voyage se dévoile non plus seulement comme un recueil d'informations brutes, mais comme un objet détenant une matérialité particulière. Ce type de document est un outil. Il peut être démonté, remonté, modifié, annoté a posteriori, en somme c'est un cahier de travail. Cet ouvrage est très important, car il permet de reconsidérer le manuscrit de voyage et de le replacer dans un contexte matériel qui nous renvoie à la pratique des sciences en voyage. Le savant voit, note, puis réorganise et parfois publie. Ainsi, le manuscrit est autant un outil pour le savant que pour l'historien qui peut l'appréhender comme un instrument du voyage et non plus seulement comme une source d'informations intellectuelles.

Enfin, concernant le voyage géologique à proprement parler, c'est vers Ezio Vaccari que nous nous sommes tournés. Cet historien des sciences, après avoir consacré une partie de ses recherches au milieu minier dans l'Italie du XVIII^e siècle, a étudié la méthodologie des géologues explorateurs, ainsi que les manuels d'instructions écrits par des naturalistes pour les futurs naturalistes de terrain. La typologie des voyages géologiques, qu'il a dressée en 1998 et en 2007, permet de situer assez facilement un savant et sa démarche dans le champ de voyageurs naturalistes⁴. Des trois grands types de voyages géologiques qu'il dégage, le premier est court, très localisé autour d'un camp de base et réalisé à pied, à même le sol. Le second type est plus intermédiaire, pointant sur un déplacement généralement régional qui fait alterner des périodes de déplacements et des arrêts pour l'étude de lieux intéressants. Le dernier type représente les voyages au long cours qui, eux, ont pour but de visiter des espaces

Rome », n° 398, 2008 ; Gilles BERTRAND, *Les transformations du voyage à l'époque de la Révolution et de l'Empire : le cas italien*, <http://viatica.univ-bpclermont.fr/donner-voir-et-comprendre/varia/les-transformations-du-voyage-l-epoque-de-la-revolution-et-de-l-empire-le-cas-italien>, consulté le 18 juin 2018.

¹ Gilles BERTRAND, « Le laboratoire montagnard de l'astronome Lalande. Du voyage en Italie à ses comptes rendus dans le Journal des Savants », in Sophie LINON-CHIPON et Daniela VAJ (dirs.), *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, Presses de l'Univ. Paris-Sorbonne, 2006, p. 299 à 325.

² Gilles BERTRAND, « Quand le voyage sert à inventer un nouvel espace. Le cas des inspecteurs des Ponts et chaussées français en mission en Italie à l'époque napoléonienne (1805-1812) », *Annales historiques de la Révolution française*, 26 octobre 2016, n° 385, p. 133 à 152.

³ Marie-Noëlle BOURGUET, *Le monde dans un carnet : Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Édition du Félin, coll. « Les marches du temps », 2017.

⁴ Ezio VACCARI, « Quelques réflexions sur les instructions scientifiques destinées aux géologues voyageurs aux dix-huitième et dix-neuvième siècles », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 1998, Troisième série XII, p. 39 à 57 ; Ezio VACCARI, « The organized traveller : scientific instructions for geological travels in Italy and Europe during the eighteenth and nineteenth centuries », *Geological Society, London, Special Publications*, 2007, vol. 287, n° 1, p. 7 à 17.

lointains. Souvent les trois types s'entremêlent dans un seul journal de voyage quand le savant réalise des étapes, ce qui est souvent le cas de Faujas.

Dans le cadre d'une étude sur un savant de la seconde moitié du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, à l'image de Faujas de Saint-Fond, la question du rapport qu'il entretient avec l'État et l'argent est primordiale. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur ces deux éléments très récemment. Deux auteurs ont traité l'histoire des institutions du Jardin des plantes/Museum National d'Histoire Naturelle. Ceux-ci apportent une vision globale de cette institution au cours du tournant des Lumières. D'une part, Emma Spary, dans son *Jardin d'Utopie*¹, reconstitue les enjeux liés à la transition d'une institution royale, dirigée par un intendant, vers une institution républicaine administrée de façon collégiale. D'autre part, Pierre-Yves Lacour, avec ses différentes publications sur le Muséum et ses naturalistes, nous permet d'observer et de comprendre le fonctionnement du Muséum et de cette « république naturaliste » parallèle et intégrée à la république des sciences, au cours de la période révolutionnaire².

À travers leur étude sur « les demandes de pensions des écrivains³ », Jean-Luc Chappey et Antoine Lilti engagent quant à eux les historiens à se poser la question des moyens matériels des gens de savoir, de leur rapport à l'argent et surtout au rôle que la France joue dans une forme de mécénat étatique. Cette approche nous invite aussi à étudier au cas par cas ces demandes de pension pour montrer que la vie intellectuelle n'était pas faite que de savoir et d'eau fraîche. Ce champ de recherche expose les liens d'interdépendance entre un État qui centralise la pensée et des intellectuels parfois peu connus et pourtant soutenus.

Du point de vue d'une histoire des sciences naturalistes, deux autres ouvrages nous ont paru particulièrement importants. C'est d'abord à la lecture de l'ouvrage de Pietro Corsi sur Lamarck et le transformisme⁴, que l'évolution de la pensée de Faujas de Saint-Fond s'est véritablement dévoilée à nous sous un autre angle. Son rôle dans la controverse transformiste ayant été plus important que nous ne l'avions imaginé au départ, ce travail est décisif pour la compréhension de l'une des transitions entre savoirs des Lumières et empirisme contemporain. Lamarck cristallise autour de lui un débat qui va bien au-delà des espèces en

¹ Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, traduit par Claude DABBAK, Paris, Publ. Scientifiques du Muséum National d'Histoire Naturelle, coll. « Archives / Muséum National d'Histoire Naturelle », 2005.

² Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste : collections d'histoire naturelle et Révolution française : 1789-1804*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, coll. « Collection Archives », 2014.

³ Jean-Luc CHAPPEY et Antoine LILTI, « Les demandes de pensions des écrivains, 1780-1820 », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 2011, vol. 57, n° 4, p. 156 à 184.

⁴ Pietro CORSI, *Lamarck : genèse et enjeux du transformisme ; 1770-1830*, Paris, CNRS Éd., coll. « CNRS histoire des sciences », 2001.

participant à l'évolution de la philosophie de la perception de la Terre et de ses variations autant géologiques que vivantes.

Enfin, les écrits de Stéphane Van Damme et de Bruno Belhoste sur les villes savantes et en particulier sur Paris¹, ainsi que ceux de Jean-Luc Chappey ou d'Antoine Lilti sur les pratiques sociables et politiques de la réputation², nous ont particulièrement éclairés sur la manière dont les mondes naturalistes évoluent dans la société. La ville, l'espace du savoir et la réputation des savants sont autant de thèmes d'études qui s'entremêlent dans le cadre d'une biographie. Il faut se demander si le cas étudié est en adéquation – ou en inadéquation – avec son milieu, de quelle manière il est perçu au sein de son propre champ et quelles sont les stratégies déployées pour faire évoluer la perception de soi et sa réputation.

Ainsi, en nous appuyant sur les précieux outils historiographiques et méthodologiques que nous ont légués les historiennes et les historiens des sciences, c'est bien Faujas qui reste au centre de ce travail. Ce sont ses choix qui influencent les nôtres et au final, tel un premier de cordée, c'est lui qui nous dicte le chemin à suivre. C'est à travers ses écrits que ruissellent les informations qui nous permettent aujourd'hui de reconstruire son parcours, à partir des documents d'archives.

Un corpus entre vocation savante et passion personnelle

Comme nous l'avons vu, l'étude d'un homme de science tel que Faujas au tournant des Lumières relève de nombreux champs historiographiques et méthodologiques. Mais, pour construire notre objet historique sur des fondations solides, il nous a fallu nous appuyer sur un corpus multiforme permettant de répondre à tous les enjeux d'une vie de naturaliste. Les sources étudiées peuvent être regroupées en trois grands types. D'abord des sources « scientifiques », qui ont trait à la compréhension intellectuelle du naturaliste, puis les sources administratives et politiques qui nous permettent d'étudier le statut du savant et ses rapports avec le pouvoir, et enfin les sources plus intimes qui nous aideront à nous rapprocher de l'être humain qu'était Faujas de Saint-Fond.

¹ Stéphane VAN DAMME, *Paris, capitale philosophique: de la Fronde à la Revolution*, Paris, Jacob, coll. « Histoire », 2005, 311 p ; Stéphane VAN DAMME, « La grandeur d'Édimbourg », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, vol. 55, n° 2, p. 152 à 181 ; Bruno BELHOSTE, *Paris savant : parcours et rencontres au temps des Lumières*, Paris, Colin, 2011 ; Bruno BELHOSTE et Nicole EDELMAN (dirs.), *Mesmer et mesmérismes : le magnétisme animal en contexte*, Montreuil, Omniscience, coll. « Histoire des savoirs », 2015.

² Jean-Luc CHAPPEY, *Ordres et désordres biographiques: dictionnaires, listes de noms, réputation: des Lumières à Wikipédia*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « La chose publique », 2013, 394 p ; Antoine LILTI, *Figures publiques : l'invention de la célébrité 1750 - 1850*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2014.

Les sources scientifiques

Les sources dites « scientifiques » ou « savantes » constituent le premier grand type de documents et tiennent une place prépondérante dans cette recherche. Ces sources nous ont permis d'analyser le processus intellectuel de l'acteur qu'est Faujas. C'est vers le manuscrit

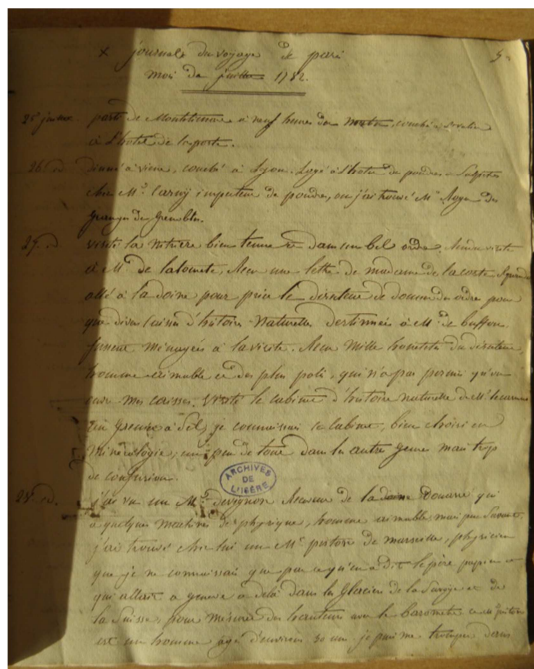


Figure 1. Journal de voyage à Paris (1782-1783), A.D. Isère, J546

qu'il faut se tourner pour reconstituer ses itinéraires intellectuels et physiques. Or, une belle collection des manuscrits de Faujas de Saint-Fond avait été réunie au XIX^e siècle par Eugène Chaper, un notable grenoblois. Ces fonds, ensuite conservés par les archives départementales de l'Isère, nous ont permis, pendant les premiers mois de recherche, de repérer les différentes méthodes et les objectifs que se fixe Faujas en amont de son travail de publication. Ce dernier a laissé un certain nombre de journaux de voyage qui permettent de se représenter la manière dont il appréhende sa passion de naturaliste quand il se trouve dans le laboratoire à ciel ouvert que sont

les montagnes. Les journaux de voyage de Faujas retrouvés aux archives départementales de l'Isère à Grenoble¹ ainsi qu'au Muséum national d'histoire naturelle² et à la BNF³ à Paris, relatent généralement les déplacements et la vie du naturaliste en voyage. En fonction des circonstances, il prend plus ou moins bien en note ses observations naturalistes dans les cahiers étudiés. Parfois, il précise tenir un autre journal plus savant ou bien avoir écrit de « petits mémoires » spécifiques sur les objets qui l'intéressent le plus. Ce sont certainement ces documents, comme l'analyse Marie-Noëlle Bourguet avec le carnet de Humboldt, qui sont démembrés et utilisés comme base de travail pour une partie des ouvrages. Ces textes permettent de comprendre comment Faujas appréhende à chaud le monde et la nature dans lesquels il évolue. Bien entendu, nous sommes conscients des temporalités de l'écriture des

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », 1782 ; « Voyage dans la Belgique », 1794, « Voyage d'Italie », 1805, A.D. Isère J546.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », 1784, Bibliothèque centrale du M.N.H.N., ms 3384.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », 1775 ; « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », 1777 ; « Voyage de Montélimar à Toulon », 1777 ; « Quatrième voyage en Vivarais », 1778 ; « Voyage dans le midi », 1779 ; « Dixième voyage en Vivarais », 1779, BNF NAF 749.

manuscrits : sur place, le soir à l'auberge, en voiture. Cependant, la surprise et l'émerveillement révèlent un certain amour pour les milieux naturels visités.

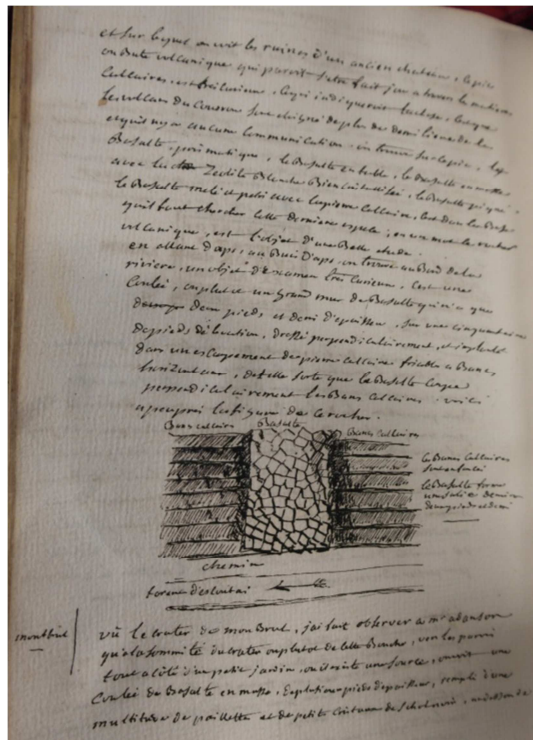


Figure 2. Journal de voyage dans le Vivarais (1777), BNF, NAF 749

Ces textes offrent donc la possibilité de reconstituer une histoire concrète des pratiques savantes pendant les excursions, mais également pendant les temps de repos, de stagnation, les visites de cabinets, les conversations, etc. Le *Voyage de Paris*, texte très statique, nous aide par exemple à retracer le « Paris savant » et mondain de Faujas. Ce texte est une porte d'entrée sur ses réseaux sociaux, sur son degré d'intégration dans les cercles mondains parisiens ainsi que sur sa relation avec son mentor, le comte de Buffon, avec lequel il travaille sur l'*Histoire Naturelle des minéraux*. Les manuscrits de voyages dans les Alpes, le Vivarais et le Velay montrent bien, quant à eux, comment le naturaliste s'est construit

son identité voyageuse. Écrits entre 1775 et 1777, ces textes, conservés à la Bibliothèque nationale de France, sont les premières traces des excursions scientifiques du jeune Faujas. Enfin, les journaux des missions en Belgique, Allemagne, Pays-Bas et Italie dépeignent des voyages savants en temps de guerre, contraints par une gestion étatique plus regardante.

Avec la découverte très tardive du manuscrit de voyage en Angleterre, c'est une autre utilisation du manuscrit qui s'est offerte à nous. Pour la première fois dans le cours de nos recherches, la comparaison directe entre le manuscrit et l'imprimé est devenue possible et a alors révélé l'ampleur des montages littéraires et éditoriaux de Faujas. Ce manuscrit, que nous avons cru perdu pendant presque toute la durée de nos recherches, a été retrouvé quasiment par hasard. Grâce à Pierre-Jacques Chiappero, maître de conférences en minéralogie au Muséum national d'histoire naturelle, qui nous a communiqué les photographies du manuscrit que nous avons ensuite retranscrit, ce très beau document a pu être récemment valorisé et coté par les services patrimoniaux du Muséum.

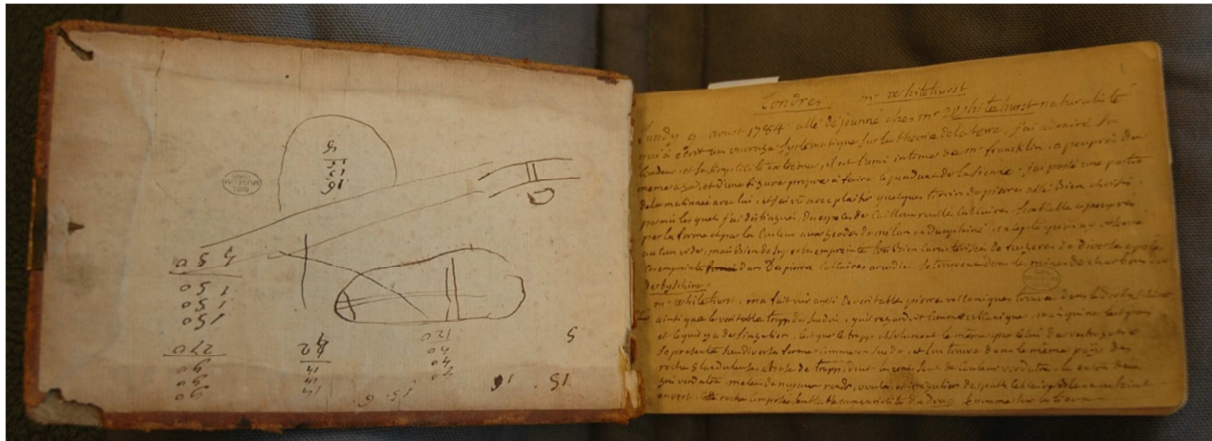


Figure 3. Journal de voyage en Angleterre et en Écosse, manuscrit relié cuir rouge, Bibliothèque centrale du M.N.H.N.°ms/3384

La correspondance savante permet quant à elle d'identifier la nature collective du processus d'écriture des sciences à l'époque moderne. Les lettres de Dolomieu ont notamment permis de reconstituer toute une partie de la création de *l'Essai sur les volcans éteints* et de d'observer comment les deux naturalistes ont construit leur relation d'amitié autant que leur perception des volcans. La correspondance savante sert à enrichir le volet « conversations », pour reprendre le terme employé par Christian Topalov. Les lettres mettent en exergue la nature des échanges entre savants et, parfois, la perception d'autres acteurs du même champ. C'est grâce à une lettre personnelle de Dolomieu que l'on comprend pourquoi Faujas se détache du duc de Chaulnes, que l'on sait d'où lui viennent les informations sur la paléontologie américaine ou comment il est perçu avant et après son passage en Grande-Bretagne. Cette correspondance dévoile aussi comment le petit monde des naturalistes perçoit Faujas et quelle est sa réputation. De plus, la correspondance savante peut aider à reconstituer les blancs dans les journaux de voyage. Par exemple, la correspondance entre Faujas et Martinus van Marum, qui nous a été transmise par Lydie Touret, a été un élément primordial dans la reconstitution de l'itinéraire de Faujas aux Pays-Bas.

Enfin, les textes imprimés, traités et articles de Faujas ou d'autres savants, permettent de repérer les choix du naturaliste dans son processus éditorial. Quelles informations sélectionne-t-il, comment les arrange-t-il ? A-t-il une méthode éditoriale ? Ces informations et théories sont-elles brutes ou valorisées, romancées ? Quel est son positionnement épistémologique au sein des sciences naturalistes au cours de ses quarante ans de carrière ? Les productions scientifiques imprimées de Faujas sont assurément, en histoire des sciences, les textes les plus exploités. Aujourd'hui, les travaux de numérisation les ont rendus tellement accessibles que l'historien n'a même plus besoin de se déplacer pour les lire. Cependant, n'étudier que les traités et articles est un piège. Ce sont des productions finies qui répondent à

de nombreuses contraintes. Le temps, l'argent, le contexte politique peuvent influencer le produit final, comme c'est le cas de l'*Histoire naturelle du Dauphiné*. Les traités et articles doivent donc être mis en relation avec des productions extérieures comme les recensions, les commentaires et les attaques que l'on peut glaner dans la presse savante et généraliste de l'époque. L'épisode de l'aérostation est un exemple assez frappant de la forte médiatisation de la science dans les années 1780, passant de Mesmer à Bleton puis aux montgolfières. Ces productions doivent également être mises en relation, autant que faire se peut, avec les manuscrits antérieurs. Comparer manuscrits et imprimés, comprendre les méthodes, les constructions, les montages, et parfois, comme avec le *Voyage en Angleterre*, les mensonges et les arrangements, permet de retracer l'intégralité du travail de savant du terrain jusqu'à ce que la théorie finale arrive entre les mains des lecteurs. Il faut enfin mesurer l'impact et les résultats que les livres peuvent avoir sur les publics visés, et comment Faujas réutilise ses livres pour faire évoluer sa carrière.

Les documents administratifs

Les documents administratifs constituent le deuxième grand type de sources employées pour cette recherche. Même s'ils n'apparaissent souvent qu'en filigrane, l'administration des gens de savoirs est un sujet qui a suscité de notre part de nombreuses recherches d'archives, souvent infructueuses. Ces sources se concentrent sur les procédures qui émanent du savant ou des administrations qui employaient Faujas. Le fonds des Archives nationales F/17/1537-FG regroupe près d'une centaine de documents (lettres, rapports, attestations) concernant les interactions et échanges entre Faujas, son entourage et l'État. On y trouve la trace des demandes de pensions, des brevets, des privilèges, de la procédure de liquidation de ces derniers¹, de l'obtention de nouveaux postes et surtout des problèmes financiers liés aux voyages naturalistes. Faujas, tout au long de sa carrière, est confronté à ces multiples difficultés qui le poussent à engager de nombreuses procédures visant pour la plupart à récupérer des sommes perdues ou avancées de sa propre poche. La richesse de ce fonds est complétée par la cote J547 des Archives départementales de l'Isère qui regroupe de nombreux documents, concernant ou appartenant à Faujas, comblant les blancs laissés par le fonds des Archives nationales². Nous avons eu l'opportunité de réaliser un véritable suivi de

¹ Cette procédure consiste à étudier les dossiers de pensions et privilèges et d'estimer s'ils sont justifiés ou non.

² D'autres documents sont également disséminés çà et là (particulièrement dans la série AJ/15 des Archives Nationales), mais ce n'est pas comparable avec le fort regroupement de documents administratif de ces deux fonds.

ces échanges tout au long de la carrière de Faujas. Ces sources administratives invitent à s'intéresser aux différents stratagèmes que le naturaliste utilise en fonction des situations et révèlent parfaitement que l'État ne se trouve plus tout à fait dans l'ancienne posture de mécène, mais qu'il devient un véritable « responsable de ressources humaines » qui tente de gérer tant bien que mal un personnel difficile. Elles donnent concrètement la mesure de ce qu'étaient les conditions matérielles d'exercice du métier de naturaliste.

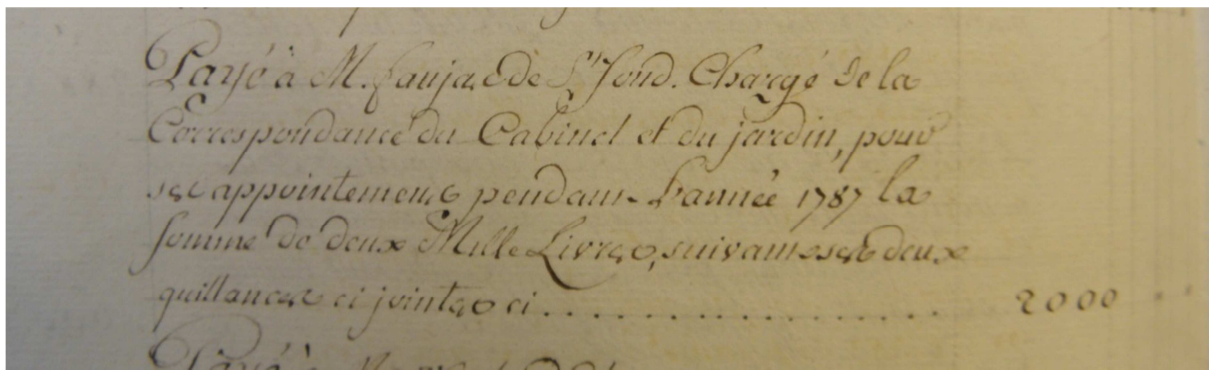


Figure 4. État des dépenses faites pour la culture du jardin du roi, et pour l'entretien des cabinets d'histoire naturelle et des appointements étages des personnes qui y sont attachées ; pendant l'année 1787. AN O/1/2126

La cote O/1/2126 et la série AJ/15 des Archives nationales concernent, de la cote 150 à 170, la comptabilité du Jardin de plantes et du Muséum et contiennent les paies de chacun des agents attachés à cette institution. Elles permettent de constater les rémunérations des professeurs et parfois de voir quand ils apparaissent pour la première fois, ce qui est synonyme d'embauche, ou quand leurs situations particulières les empêchent de toucher leur solde. Grâce à la corrélation de ces fonds, nous avons pu reconstituer le réseau de correspondance de Faujas au cours de sa liquidation et mesurer à quel point le professeur qu'il est alors en train de devenir est bien inséré dans les milieux politiques et institutionnels de l'époque. Ainsi, les sources administratives aident à évaluer le positionnement d'un personnage, non pas dans un champ seulement constitué d'intellectuels, mais également de politiques et de hauts fonctionnaires.

The image shows a handwritten document with a list of names and financial entries. The names are written in cursive. The entries are organized into columns, with some numbers underlined. The text is written in French and appears to be a list of expenses or salaries.

Item	Francs	Centimes	Deniers
Faujas	416	13	4
pour son voyage en Thionville	208	6	8
à recevoir en compte pour l'année primaire	583	6	8
Mise à son payeur	458	6	8
Total	18166	13	11
Total	128750		

Figure 5. État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la République française une et indivisible. A.N. AJ/15/151.

La série AJ/15 regroupe également tout ou partie des sources de fonctionnement du Muséum. Déjà très bien utilisés par Pierre-Yves Lacour, ces documents rendent compte des conditions matérielles du métier de savant, notamment en voyage. Lors de la mission de Faujas et Thouin dans les territoires du nord, les fonds F/17/1276, 1277, 3902 et 3979 nous ont aidés à mettre en lumière le déroulement de leur travail et à compléter les informations que Faujas donne dans son journal et dans son livre sur Maastricht. Les lettres de Bosc en Italie nous ont aussi montré la genèse du *Voyage en Italie* de 1805, puis comment Faujas gère les convois depuis Vérone. Les retards, les blessures, les problèmes de transports ou de batailles sont tous présents dans ce type de correspondance. En effet, à son retour le savant en retard doit justifier ses actes et utilise alors ses péripéties pour se disculper, mais sans pour autant les faire figurer dans ses journaux de voyage.

Ces sources administratives s'accompagnent des fonds d'archives notariales, des cadastres et de plans qui, en plus de nous donner des indications sur les biens matériels de Faujas, permettent aussi de se représenter ses espaces de vies et de travail. L'inventaire après décès est notamment assez intéressant, car les objets de la collection parisienne du naturaliste ainsi qu'une partie de sa bibliothèque y figurent. Ainsi, ces sources juridiques sont en quelque sorte un pont administratif qui donne accès à la dimension privée des biens meubles et immeubles, de l'agencement des pièces, de la disposition des champs et des jardins, etc.

Les sources privées et intimes

Les documents relevant de l'intime forment le troisième et dernier grand type de sources. En étudiant un personnage tel que Faujas, on ne peut se priver d'aller à la rencontre de son intimité. Il est aussi nécessaire, pour donner de l'épaisseur et du vécu au travail du savant, de s'immiscer dans sa vie privée. Toutefois, le principal problème, quand on tente de réaliser une biographie prenant en compte l'intimité, est qu'autant certains auteurs sont

prolifères sur l'écriture honnête des sentiments et ont produit des textes devenant pour le biographe un incroyable moyen de comprendre une personne en profondeur, autant il arrive que d'autres auteurs, comme c'est le cas ici, laissent peu de traces de leur « moi » intérieur. Devons-nous alors, tout comme Arnaud de Maurepas et Florent Brayard, dans leur *Anthologie des mémorialistes du XVIII^e siècle*¹, placer le témoin comme « seul héros » décidant de « s'effacer devant lui » ? On peut aussi envisager de raconter l'intimité comme Anne Corneloup² qui s'intéresse à l'évolution de cette histoire des émotions en se demandant si le « dessein de l'historien » n'est pas d'analyser les émotions et perceptions des sujets étudiés ? Cette histoire des sentiments peut être alors envisagée comme une entreprise psychologique où il faut tenter de comprendre comment ce personnage perçoit le monde et se perçoit lui-même.

Le problème, c'est que Faujas brûle ses papiers. Il le dit dans l'un de ses journaux de voyage ; il ne conserve pas les courriers qui ne l'intéressent pas assez. De fait, il faut parfois aller chercher les informations de l'ordre du privé, du goût, du chagrin, de la maladie et de l'amour dans les autres textes étudiés à la base pour leurs aspects scientifiques. Les manuscrits de voyage, et en particulier celui de Paris, s'approchent du journal intime dans lequel Faujas décrit ses états d'âme et ses problèmes de santé.

Un parcours humain, intellectuel et social

Grâce aux outils méthodologiques qui nous ont permis de déterminer notre ligne de conduite dans la construction de cette biographie, mais également aux nombreuses traces laissées par notre objet d'étude, nous avons choisi de suivre de manière chronologique la vie et le parcours de ce naturaliste.

Ainsi, en quoi le parcours de Faujas, ce savant « moyen », nous permet-il d'entrer dans une compréhension plus fine des rouages politiques, sociaux et économiques du fonctionnement du monde savant de la seconde moitié du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle ? Et comment son parcours, marqué par une alternance entre exploration, mondanité, écriture et recherche du profit, nous dévoile-t-il, à travers les yeux d'un contemporain, l'évolution des savoirs, des institutions et d'une partie de la société française et européenne au tournant des Lumières ?

¹ Arnaud de MAUREPAS et Florent BRAYARD, *Les Français vus par eux-mêmes : le XVIII^e siècle ; anthologie des mémorialistes du XVIII^e siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1998.

² Anne Corneloup, *Affects, émotions, convictions : l'intime et l'historien, présentation*, revue *Source(s)*, n° 5, Strasbourg, Équipe ARCHE, 2014, p. 7 à 14.

À travers le personnage de Faujas, nous étudierons d'une part la manière dont les naturalistes conçoivent leur discipline en éprouvant la nécessité d'expérimenter la nature, et dont, à partir de ces expériences de terrain, s'élaborent les traités de sciences. D'autre part, nous essaierons de reconstituer les parcours sociaux pour comprendre comment, de notable provincial, un passionné a réussi à se faire une place et à obtenir de nombreux privilèges. Cela nous amène à étudier également les rapports de domination et de subordination au sein des sciences des XVIII^e et XIX^e siècles, ainsi que le jeu des amitiés et des rivalités.

Afin de bien comprendre les évolutions des différents statuts scientifiques, politiques et sociaux de Faujas de Saint-Fond, nous suivrons son parcours, en distinguant quatre moments dans sa vie. D'abord le temps de l'expérimentation et des premiers pas, ensuite celui des rencontres et des mondanités, puis la transition révolutionnaire et les grands changements qu'elle implique, et enfin le temps du Muséum et la vieillesse d'un naturaliste au moment de la reconfiguration des sciences au XIX^e siècle.

Premièrement, Faujas commence, dans les années 1770, par explorer des espaces régionaux relativement voisins de ses lieux de vie. Sa perception de la nature est largement modelée par cette première approche empreinte de considérations locales. Il se forme, se construit et pense la science et la nature en s'inscrivant dans cette logique de précision expérimentale. Le goût pour l'exploration localisée, pour l'expérience sensible de la nature, le désir d'aventure même à quelques encablures de chez soi, tout cela l'entraîne sur les routes et les chemins des Alpes, du Vivarais et du Velay. Après avoir fait le point sur son ascendance, sa famille et sa formation, c'est bien la construction de sa méthode qui est envisagée dans cette première étape. Son autoformation au métier de naturaliste, alors qu'il n'est encore qu'un amateur, passe d'abord par la découverte du terrain. Avant de commencer à véritablement écrire ses premiers grands traités, Faujas doit parcourir la nature, s'en imprégner et s'en inspirer. Ainsi, il nous faut, nous aussi, suivre sa méthode de travail en l'accompagnant dans ses premiers voyages naturalistes. Nous nous construirons une image de son projet en même temps que lui en décrivant sa marche, sa méthode et sa perception des espaces au jour le jour.

Cette méthode descriptive nous permet ensuite d'aborder ses écrits avec une base de travail solide. Sachant ce qu'il voit, ce qui l'émeut, nous pouvons mieux comprendre ce qu'il choisit de faire entrer dans les écrits qu'il destine à être lus. Nos deux premiers chapitres s'emploient à décrire la rencontre avec ce naturaliste et avec ses façons de procéder. Enfin, avec la publication des résultats de son travail de terrain, c'est une autre facette, celle de l'auteur, qui est abordée. Les publications en tant que construction intellectuelle et financière

sont envisagées autant de leur point de vue littéraire et scientifique que comme tremplins vers une notoriété encore à acquérir. Cette logique promotionnelle est un élément important de la vie savante de Faujas qui, comme le dit Dolomieu, cherche les faveurs des grands.

Deuxièmement, dans le but de faire évoluer sa carrière, c'est le Paris de la « fin des Lumières » que Faujas doit conquérir. La capitale des sciences, centre des arts, des sciences et des mondanités, représente un carrefour extrêmement important pour son parcours. C'est là qu'il se forge une légitimité scientifique, sociale et médiatique à travers l'entretien d'un puissant réseau de sociabilité et un désir de reconnaissance qui guide une bonne partie de ses choix. Dans la continuité de son travail de promotion de ses travaux, Faujas monte à Paris, ville qu'il connaît déjà depuis les années 1770, pour renforcer les nœuds de son réseau. Il doit se faire connaître du monde, de ceux qui ont le pouvoir de le faire accéder aux postes clefs du monde des savants. Même si il n'est pas explicite à ce sujet, Faujas veut accéder à l'Académie des sciences. Cependant, c'est avant tout pour collaborer avec Buffon qu'il effectue ce déplacement. L'intendant du Jardin du roi représente pour lui autant un mentor qu'une porte d'entrée vers cette institution. Ainsi, grâce au long journal intime qu'il écrit pendant son séjour à Paris entre 1782 et 1783, nous nous pencherons d'abord sur l'entretien par Faujas de son réseau d'influence. Ses nombreuses relations, politiques, savantes et parfois intimes, s'entremêlent et se croisent pendant tout ce séjour. Certaines figures très importantes émergent comme Buffon, bien sûr, mais également le duc de Chaulnes ou les Guillemot et Condorcet qu'il tente de courtiser. Ensuite nous nous arrêterons sur ce que Paris lui offre en tant que savant. Avec ses cabinets, ses galeries, ses artisans et ses démonstrateurs, la capitale des sciences regorge de merveilles scientifiques qui peinent à rassasier cet esprit en quête d'objets. C'est d'ailleurs cet intérêt pour la nouveauté, couplé avec son désir de conquête de l'espace public qui le pousse à s'envoler avec Jacques Charles et les frères Montgolfier. Enfin, après avoir écumé les rues de Paris, Faujas s'embarque pour la Grande-Bretagne avec pour objectif de continuer à apprendre, d'internationaliser sa posture de savant auprès de Joseph Banks et du réseau académique anglais, mais également de rapporter, pour lui et pour Buffon, les fleurons de l'industrie anglaise dont Watt et Boulton sont le fer de lance. Ce voyage nous invite alors à penser autrement la méthodologie du naturaliste qui, quand il est à l'étranger, s'articule non plus autour de la seule étude naturaliste, mais en trois temps : un temps des sciences, un temps des hommes et un temps de l'industrie.

Il s'agira de comprendre comment Faujas évolue dans les mondanités parisiennes et anglaises et comment concrètement il tente de construire sa carrière, et ce tout en restant aussi

un savant vorace qui nous ouvre les portes des capitales philosophiques que sont Paris et Londres.

Troisièmement, à son retour d'Angleterre, Faujas entame une période assez mouvementée. Tout s'accélère et ses efforts commencent à porter leurs fruits. Il rentre de voyage avec des techniques innovantes sur des ressources stratégiques, utiles au pouvoir et à la société. Ayant pour objectif principal de faire évoluer sa carrière, il met à profit ses découvertes anglaises avec l'appui de Buffon. Entre 1785 et 1789, le naturaliste peut vraiment espérer faire carrière comme savant au service de la couronne et engrange de plus en plus de privilèges. Mais c'est sans compter les grands changements de la « fin des Lumières ». Le comte de Buffon est déjà âgé et malade, et le château de cartes politico-scientifique qui tient le Jardin des plantes est aussi fragile que la santé de son intendant qui disparaît en 1788. Avec les grands chamboulements de la Révolution, Faujas, se découvre une âme dauphinoise fédéraliste, influencée par de nombreuses déceptions professionnelles. Ensuite, avec la « fin des privilèges » et la reconfiguration des institutions, il doit, après l'euphorie fédéraliste, lutter, non pas pour sa patrie, mais pour ses biens personnels récemment obtenus. Il rejoint à Paris la famille des naturalistes du Jardin des plantes pour préserver de la destruction l'héritage de leur grand mentor. Enfin, en tant que savant d'État, Faujas reprend la route en compagnie d'André Thouin avec pour mission d'accompagner les armées du Nord pour découvrir, inventorier et récupérer les objets intéressants contenus dans les cabinets de curiosités de Belgique, d'Allemagne et des Pays-Bas.

Cette période permet de découvrir comment la Révolution a profondément modifié les rapports de force et de domination entre les savants et le pouvoir. Leur statut change et leur travail s'en trouve irrémédiablement transformé.

Quatrièmement, à l'aube du XIX^e siècle et après une longue carrière, Faujas, savant naturaliste des Lumières, influencé par une vision de la nature élargie grâce à ses lectures et à de nombreux voyages, se retrouve bousculé par l'émergence des jeunes scientifiques issus des grandes écoles et de la « révolution chimique » de Lavoisier. Le naturaliste, qui jouit d'un statut stable de professeur de Géologie au Muséum national d'histoire naturelle, institution qu'il a aidé à créer, peut se concentrer de nouveau sur ses publications géologiques. Il continue à voyager, d'abord pour diffuser l'influence du Muséum en province et à l'étranger, trouver des partenaires et augmenter son réseau. Cependant, il élargit également sa vision du monde qui est de moins en moins régionale et de plus en plus systémique. En outre, Faujas commence à être particulièrement influencé par les idées du chevalier de Lamarck. Avec l'avènement de l'Empire et l'élargissement des collections paléontologiques du Muséum, le

ministère de l'Intérieur lui confie en 1805 une ultime mission en Italie. Ainsi Faujas, boucle-t-il en quelque sorte son Grand Tour entamé avec sa visite de l'Angleterre et de l'Écosse en 1784. Ce voyage lui permet de visiter des régions volcaniques, des espaces fossilifères, des cabinets et des collections, mais sans oublier l'industrie. Au cœur de la campagne de Masséna, c'est encore une fois avec les troupes françaises, non plus républicaines, mais impériales, qu'il effectue ses déplacements entre espaces naturels et champs de cadavres. Pour finir, le vieux savant, fort de ses expériences de terrain, de ses lectures et de sa stature, rédige son dernier traité général de géologie. Cependant, Faujas est alors un survivant de l'école naturaliste et a du mal à prendre le tournant du XIX^e siècle et de la scientification des savoirs. Devenu lamarckien, il défend l'expérience du voyage et le contact charnel avec la nature, contre les jeunes ingénieurs des mines, contre Cuvier, contre la science de laboratoire qui représente pour lui un retour aux « faiseurs de cabinets ».

La fin de carrière de Faujas, assez productive sur le plan intellectuel, notamment grâce à une plus grande stabilité, nous permet de suivre son évolution philosophique à travers ses derniers écrits et de dresser en quelque sorte un état des sciences de la Terre à une époque où la transition méthodologique révolutionnaire est véritablement effectuée.

Depuis Montélimar jusqu'à Paris, et des chemins des Alpes aux routes d'Europe, ce travail invite donc à suivre les parcours de Barthélemy Faujas de Saint-Fond, un amateur d'histoire naturelle qui tente, tout au long de sa vie, de se créer une place dans un monde qu'il a choisi et de faire de ses deux passions, la nature et les belles lettres, un véritable métier qui lui permet de devenir, comme le définissent Gilles Bertrand et Alain Guyot, un « passeur » entre lettres, sciences et culture¹.

¹ Gilles BERTRAND et Alain GUYOT (dirs.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature*, op. cit., p. 18.

PREMIÈRE PARTIE

LES EXPÉRIENCES LOCALES DU JEUNE

NATURALISTE

La jeunesse de Barthélemy Faujas de Saint Fond est un des aspects les plus insaisissables de sa vie. Pourtant, à bien des égards, l'enfance, la formation, l'évolution d'un acteur, dans ses premières années, peut permettre de comprendre pourquoi, dans son parcours, il décide de prendre un chemin plutôt qu'un autre. Barthélemy Faujas de Saint-Fond, avant de se faire naturaliste a eu une famille, une enfance, une formation. Une cruelle rareté des sources directes mutile sa ligne temporelle et nous prive d'informations sur la vie courante du jeune Faujas. Cependant grâce aux traces et aux commentaires et éloges, il nous faut tenter de reconstituer ses débuts. Le jeune homme, se forme dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle où les intellectuels sont encore pluridisciplinaires et attachés autant aux belles lettres qu'à l'importance de la méthode scientifique inspiré des expériences anglaises de la fin du XVII^e siècle¹ et par les travaux de Newton qui supplante le cartésianisme² à l'époque où Faujas commence à émerger. Comment ce jeune provincial passe-t-il d'une formation classique jusqu'à décider de tout quitter pour se vouer à l'histoire naturelle ?

Cette partie est alors plus tournée vers les débuts de Faujas en tant qu'amateur de science. Il se forme, s'intéresse, puis commence à publier quelques articles et observations sur les espaces qu'il connaît le mieux : le Dauphiné, sa « patrie », où il apprend à gravir les monts et à explorer les vallées. Il se passionne également beaucoup pour le Vivarais, province qui jouxte sa ville de Montélimar. Faujas, formé par Guettard, découvre une région bosselée et riche en cratères. Afin de comprendre comment Faujas a construit son chemin à travers la nature et les sciences, nous tenterons de le suivre depuis sa naissance et jusqu'à ses quarante ans. Nous examinerons d'abord ses premiers pas et la manière dont sa vie et sa formation

¹ On pense ici aux différents travaux de Simon Shaffer et Steven Shapin sur l'évolution précoce de la méthode expérimentale en Angleterre.

² Elisabeth BADINTER, *Les passions intellectuelles*, Paris, Fayard, 1999, vol. III.

l'ont conduit sur les routes des Alpes. Ensuite, nous nous attacherons à voir comment il mène ses premiers voyages, que ce soit pour l'expérience, pour promouvoir ses écrits ou pour promouvoir ses intérêts. Enfin cette période se termine avec les publications de trois grands ouvrages fondateurs pour le système de pensée de Faujas de Saint-Fond. Ceux-ci découlent des différentes ballades géologiques effectuées les années précédentes et qui ont plus ou moins de succès en librairie et dans la presse.

PREMIER CHAPITRE

PREMIERS PAS, PREMIÈRES IDÉES

La jeunesse de Barthélemy Faujas de Saint-Fond, depuis la petite ville du sud du Dauphiné jusqu'à ses premières publications représente une période très large, mais peu documentée. Les sources directes concernant ses premières années ou sa famille sont rares. Ce sont les récits écrits au XIX^e siècle qui nous éclairent le mieux sur cette période. Il s'agit tout d'abord de l'éloge rédigé par Louis de Freycinet : *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*. L'avantage de cet auteur est qu'il a connu le naturaliste de son vivant et qu'il est même présent lors de son décès¹. Toutefois, ce texte est à prendre avec beaucoup de recul. La pratique de l'éloge nous amène parfois nous questionner sur la véridicité des événements qui y sont décrits. Un autre ouvrage intéressant est celui écrit par le Baron Coston sur *l'Histoire de Montélimar* et de ses grandes familles. Il nous permet en effet de retracer une partie de sa généalogie. À la mort de Barthélemy Faujas de Saint-Fond, le géologue belge Bory de Saint-Vincent² écrit également un éloge dans les *Annales Générales de Science Physique*³. La jeunesse de Faujas de Saint-Fond, de son enfance à ses trente ans, constitue une étape importante certes, mais qui ne constitue son développement naturaliste qu'à la fin de sa vie de jeune-garçon. Ainsi, du berceau aux chemins des Alpes, quelles ont été les étapes du début de sa formation d'amateur de science ?

Les indices retrouvés nous permettent de reconstituer une partie de son parcours avant qu'il ne devienne un célèbre minéralogiste et vulcanologue. Premièrement, Barthélemy Faujas est issu d'un milieu aisé qui lui permet d'avoir accès à une bonne éducation et de cultiver peu à peu son désir de découvrir une nature sauvage qu'il côtoie pendant sa jeunesse. Deuxièmement, le naturaliste amateur nous fait entrer, dès ses trente ans, dans son univers grâce à un journal de voyage qui nous permet d'appréhender sa façon d'explorer les montagnes. Troisièmement, très tôt dans sa carrière, le minéralogiste regarde avec un grand intérêt les pétrifications animales dont l'énigme de leur constitution commence à questionner les fondements de la compréhension du monde et du temps.

¹ Jean VINGTAIN, « Inventaire après décès de Barthélemy Faujas de Saint-Fond, géologue et vulcanologue, décédé le 18 juillet 1819, à Saint-Fond (Drôme). », Paris, 1819, 29 p.

² Ancien élève de Déodat de Dolomieu, ami et confrère de Faujas.

³ Jean-Baptiste BORY DE SAINT-VINCENT, « Eloges de MM. Brugmans et Faujas de Saint-Fond », *Annales Générales des Sciences Physiques*, 1819, II, p. 7 à 32.

1. La jeunesse de Faujas, d'une formation classique à l'amour de la nature

La famille Faujas est installée depuis plusieurs générations dans la ville de Montélimar située dans le sud du Dauphiné. Elle y occupe une position de bourgeois notables plutôt aisés. Jacques Faujas y est procureur au milieu du XVII^e siècle (marié en 1660 à Louise Chabane). Barthélemy Faujas est quant à lui notaire (marié en 1687 à Louise Laurans) ainsi que Barthélemy Faujas II, qui exerce le métier de greffier.

Barthélemy Faujas II se marie avec Marie Boisset en 1740¹ et l'année suivante naît Barthélemy Faujas troisième du nom, le 17 mai 1741.

Ascendance et formation

Une copie de l'acte baptismal de Barthélemy Faujas, indique qu'il était « enfant naturel et légitime » de Barthélemy Faujas notaire à Montélimar et de Marie Boisset. Il est baptisé le dix-neuf mai et à la lecture des personnes présentes, on remarque tout de suite que cette famille appartenait à un milieu de notables. Il a comme parrain Claude Devaux, son oncle maternel et pour marraine Louise Faujas, sa tante, épouse d'un notaire Royal de Montélimar. Sont également présents Jean-Louis Pellapra, avocat et Louis Moussier, marchand².

Barthélemy Faujas III a certainement vécu son enfance dans la maison de famille acquise par Jacques Faujas comme dot en 1660. Elle est située dans l'actuel centre de la ville de Montélimar, en face d'un ancien couvent Récollet. Il est fort possible, étant donné la disposition du couvent³, que la maison des Faujas donne alors sur l'actuelle rue Pierre Julien et de l'autre sur la rue Faujas de Saint-Fons⁴.

¹ Baron COSTON, *Histoire de Montélimar*, Tome 1, Montélimar, Bourron, 1878, page 515.

² Copie de l'acte de naissance de Barthelemy Faujas, A.D.Isère. J.547.

³ Frédéric MEYER, *Pauvreté et assistance spirituelle : les franciscains récollets de la province de Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles*, [Saint-Etienne], Université de Saint-Etienne, 1997, p. 443.

⁴ Il s'agit bien de notre Faujas, mais la ville de Montélimar a fait une erreur dans l'orthographe du nom d'un de ses compatriotes.

À douze ans (1753), il est envoyé comme de nombreux jeunes gens de son milieu au collège jésuite de Lyon et d'après Freycinet, il est placé sous la direction du père Amiot, un « professeur de haute réputation¹ ». Ici, il faut bien se rendre compte que Faujas ne peut pas avoir été l'élève de ce prestigieux ecclésiastique. Joseph Marie Amiot est bien ordonné prêtre



Figure 6. Vue aérienne du collège jésuite de Lyon

jésuite à Lyon en 1746. Mais il n'a jamais eu pour but d'enseigner dans cette même ville, car en 1749, il s'embarque pour la Chine et y reste jusqu'à sa mort en 1751². Sur ce point, on ne sait pas vraiment si Freycinet ment délibérément ou si la mention du père Amiot vient de la bouche de Faujas. Freycinet décrit ensuite dans un court passage sa formation chez les jésuites, mais encore une fois, la dimension élogieuse de son essai nous invite à beaucoup de prudence. Freycinet peint un jeune homme qui « parcourt avec rapidité les diverses classes [...] les professeurs eux-mêmes en furent étonnés » : si l'on en croit Freycinet, Faujas est alors plus qu'un élève studieux. En note, il narre une performance poétique écrite en latin sur le sort tragique d'une pauvre femme qui vivait non loin du collège et qui aurait permis à Faujas de remporter le prix de poésie de son établissement. Son professeur lui aurait alors tenu ce propos : « Jeune homme, votre facilité à faire des vers est très grande ; mais si vous voulez être heureux, ne soyez jamais poète ; attachez-vous aux hautes sciences, et soyez plus utile qu'agréable. » et Freycinet ajoute en conclusion : « Il devint l'un et l'autre³. »

Après le collège à ses dix-sept ans (1758), Faujas est envoyé à Grenoble pour y étudier le droit. Grenoble est doté d'un Parlement depuis 1455, et ce malgré la proximité avec la grande ville de Lyon. D'après Freycinet, c'est à ce moment que Faujas entouré par la Chartreuse, le Vercors et Belledonne, découvre et développe sa passion pour la nature. Grenoble semble avoir un certain pouvoir sur les curieux, Rousseau se plaint, en 1765, à visiter les Alpes accompagné de Servan pendant son exil à Grenoble où il séjourne sous le nom de Ranou. L'éloge nous dit également que Faujas prend alors souvent avec lui un guide qui

¹ Louis (de) FREYCINET, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, Valence, J. Montal, 1820, p. 4.

² Il est l'auteur de nombreux livres sur la Chine, notamment des commentaires sur *L'art de la guerre*, des mémoires sur les sciences et la musique chinoise. Voir : Camille ROCHEMONTEIX, *Joseph Amiot et les derniers survivants de la mission française à Peking (1750-1795)*, Paris, A. Picard et fils, 1915.

³ Louis (de) FREYCINET, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, *op. cit.*

l'aide à découvrir les massifs environnants. C'est aussi pendant cette période grenobloise, que Faujas commence à fréquenter les milieux savants de la ville et si en 1775 il part en excursion avec Jean-Étienne Guettard, savant reconnu, et surtout Dominique Villars, médecin et botaniste de Grenoble, il est fort probable qu'il avait déjà noué des relations avec ces hommes de sciences¹.

Faujas reste vraisemblablement à Grenoble jusqu'en 1764, mais il doit rentrer dans sa ville, car son père obtient pour lui l'office de Vice-Sénéchal de Montélimar. D'avocat, Faujas devient alors juge de première instance. La même année, il est marié à Marguerite Richon-Desmarest, une riche héritière originaire de Taulignan, commune voisine de Montélimar² :

L'an mille sept cent soixante cinq et le vingt deuxieme janvier j'ay beni le mariage d'entre mr Barthelemy Faujas avocat natif et habitant de cette ville fils legitime de feu maitre Barthelemy Faujas greffier en l'election de cette ville et de d^{lle} Marie Boisset d'une part, et d^{lle} Marie Marguerite Richon native et habitante du lieu de Taulignan fille légitime de s^r Pierre Richon Demaret bourgeois et de feu d^{lle} Marguerite Magnet d'autre après qu'il ma apparu du contract de mariage d'entre les parties passé en cette ville par devant maitre Boisset notaire royal y residant, le onzième du courant le susdit epouse avant agi du consentement de d^{lle} Marie Boisset la mere et de plus de l'autorité et consentement de s^r Louis Faujas son consenteur ad actum, et la susdite epouse du consentement de son père ainsi qu'il compte par ledit contract, après avoir fait la publication d'un ban dans cette église a la messe du prône sans qu'il ait lu aucun empêchement ni opposant, y ayant lu dispense des deux autres accordée par m^r Dauvelle vicaire general du diocese de Valence daté du seizieme du courant duëment insinuée et controllée au greffe royal des insinuations ecclesiastiques par le s^r Mollet. Le dit jour m'ayant aussi apparu d'une publication faite dans l'eglise paroissiale de Taulignan dimanche dernier par le s^r Cornud curé aussi sans empechement ni opposant suivant son certificat du vingtieme du courant après avoir obtenu dispense des deux autres par m^r Arnaud vicaire général du diocèse de Die daté du quinzisième du courent et après avoir oui et reçu leurs consentements mutuels par parole de present le tout en presence de m^e Joseph Boisset con^{er} du roy receveur des tailles de l'election de cette ville, de m^e Andre Aribert con^{er} du roy président de la d. election, m^e Jacques Raymond Richon procureur en la senechaussee de cette ville, de m^r Louis Richon Decombe commandant d'infanterie chevalier de l'ordre royal et militaire de S^t-Louis habitant de cette ville temoins requis et signés avec moy et les parties Faujas & Richon

Faujas

Boisset Aribert [signature illisible]

Richon Decombe Morzelas sacristain³

Il est intéressant de noter que dans toutes les biographies et notices sur Faujas, son épouse est toujours citée pour sa fortune, par contre on ne sait pas comment ils se sont rencontrés ni qu'elles sont les conditions de ce mariage apparemment arrangé. Freycinet introduit même cette union comme une entrave à l'élévation intellectuelle de Faujas, mais admet tout de même que la fortune de la famille Richon-Desmarest est « un moyen de bonheur⁴ ». Il s'installe ensuite à Saint-Fond, domaine que lui lègue son oncle.

¹ On pensait notamment au père Ducros qui rassemble tous les contributeurs de la jeune Bibliothèque de Grenoble, mais son important fonds d'autographe ne contient aucun document faisant même mention de Faujas.

² Les deux communes se trouvent à environ 40km l'une de l'autre.

³ Acte de mariage de B. Faujas et M. Richon A.D.D. : 5 Mi 83/R63 page 41 ?

⁴ Louis (de) FREYCINET, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, op. cit.

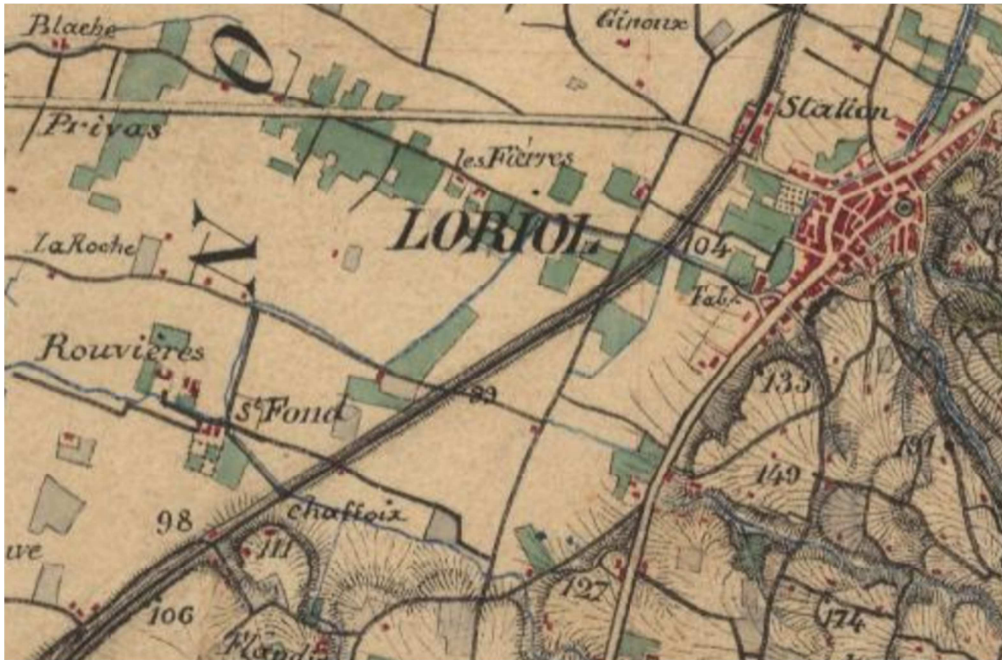


Figure 7. Saint-Fond sur une carte d'État-Major de 1820 (IGN)

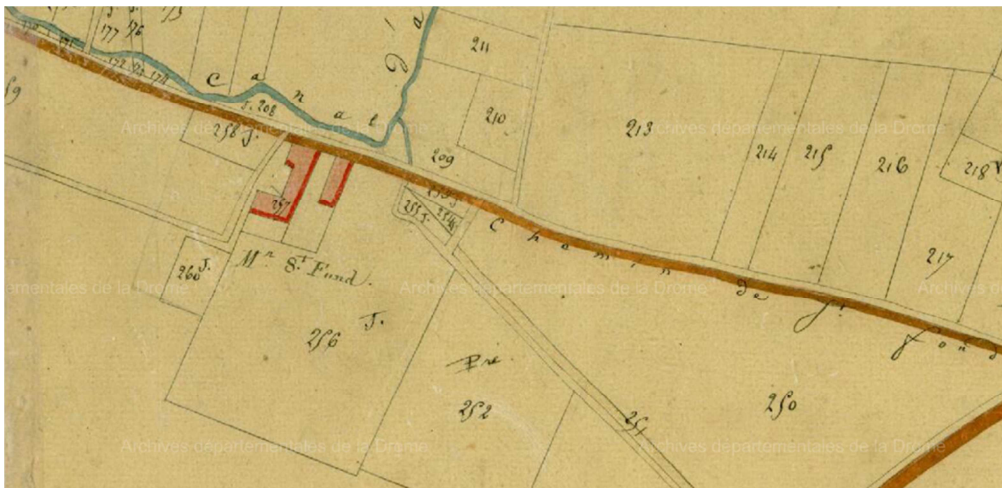


Figure 8. Plan cadastral de Loriol, A.D. Drôme 3P3418/23

De la charge de vice-sénéchal, nous n'avons retrouvé que peu de documents, à part une facture de serrurerie et menuiserie de vingt-trois livres et quinze sols pour la réparation du mobilier de la prison de Montélimar en date du 30 décembre 1766. Le jeune vice-sénéchal commente et signe : « Vu le présent état que nous déclarons véritable et que nous avons arrêté et modéré à la somme de vingt-trois livres. À Mont^{art} le 30 xbre 1766, Faujas^{vicenat} ». Ce document n'a à première vue rien de bien surprenant, mais la signature est encore au nom de Faujas et non pas de Faujas de Saint-Fond. Il ne s'attache son artificielle particule que plusieurs années plus tard. Il remplit enfin ses fonctions administratives et judiciaires, que

Freycinet décrit avec beaucoup d'hyperboles en soulignant sa « forte répugnance à appliquer la loi dans les cas de peine capitale¹ ».

Le 20 mai 1765, Faujas, en tant que magistrat, auditionne l'abbé Gui de Mortessagne, un ancien jésuite de Pradelle. Depuis 1762, les jésuites doivent prêter serment devant les institutions royales et jurer fidélité à l'Église Gallicane². Cette rencontre est importante, car Mortessagne est un des premiers collaborateurs connus de Faujas dont on peut attester formellement le lien grâce à des sources primaires. C'est ensemble que, quelques années plus tard, ils découvrent les reliefs volcaniques du Haut-Vivarais dont Mortessagne est originaire³. Mortessagne était le compagnon idéal pour le jeune Faujas qui désirait explorer le midi de la France que l'abbé connaissait déjà.

En 1774, Faujas commence à entretenir une correspondance avec le prestigieux Jean-François Séguier⁴ qui rencontre son frère alors en garnison dans la ville de Nîmes. Séguier écrit dans son carnet de visiteurs : « M^r Faujas, officier au régiment de Conti, frère de M^r Faujas vice-sénéchal et lieutenant-général de Montélimar⁵. » Cette correspondance dure apparemment jusque dans les années 1780. Dans cette même période, il semble que Faujas commence à écrire à Guettard qui est certainement son premier mentor. Une lettre assez énigmatique datée de 1774 colle bien avec les premières visites de cet académicien en Dauphiné :

Je réponds, M., avec le plus de vif empressement et la plus sincère reconnaissance à la lettre polie et obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je désire bien ardemment de trouver une occasion de lier connaissance avec vous, j'avois toujours entendu parler si avantageusement de vous, qu'une belle connaissance ne pourroit que me flatter infiniment. On nous fait espérer que votre établissement pourroit peut-être vous déterminer à fixer ici votre séjour, du moins pendant une partie de l'année, je le désirois en particulier de toute mon âme, pour être plus emporté par la déclaration de votre amitié.
J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus distingués et en même temps les plus respectueux

M.
votre très humble
est très obéissant serviteur
Faujas

C'est la formule « fixer ici votre résidence » qui est la plus problématique, car on sait que Guettard est allé plusieurs fois séjourner chez Faujas et notamment pendant l'année 1775

¹ *Ibid.*

² Marie-Madeleine COMPÈRE et Dominique JULIA, *Les collègues français 16e - 18e siècles. 1 : Répertoire France du Midi*, Paris, INRP, 1984.

³ Sur Mortessagne en particulier, voir : Jean MERGOIL et Juliette MERGOIL-DANIEL, « Gui de Mortessagnes (1714-1796), « géologue » : Biographie-OEuvres-Collaborations », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 2011, vol. 3, tome 25, 6, p. 139-176.

⁴ Emmanuelle CHAPRON (dir.), *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier (1732-1783)*, Avignon, ed. Barthélemy, coll. « Institut européen Séguier », n° 4, 2008, p. 34.

⁵ *Ibid.*, p. 73.

où ils parcourent les bords du Rhône en quête de fragments volcanisés. En tout cas, il est fort probable que cette lettre ait été écrite pour un savant en tournée, car Faujas figure parmi les attractions naturalistes du sud du Dauphiné grâce à son riche cabinet.

Découvrir la nature

Dans ses études sur les voyages naturalistes, Ezio Vaccari pointe le XVIII^e siècle comme celui qui lance véritablement la mode des voyages géologiques et surtout de la publication de relations où d'instructions aux naturalistes voyageurs¹. Pour lui, ce style explose dans les années 1780 à 1840 qui voient se multiplier les publications de voyages naturalistes qui forgent leur style sur l'énonciation du parcours du voyageur couplé avec un désir de donner les indications nécessaires pour que le lecteur puisse à son tour parcourir les mêmes chemins avec les bons outils intellectuels. Mais il insiste aussi sur le fait que cette temporalité est poreuse et admet des prémisses allant même jusqu'à Sténon qui donne déjà des indications méthodologiques.

L'exploration de Faujas adopte au début de sa carrière une dimension régionale. C'est avec la découverte des montagnes du Dauphiné que le jeune naturaliste fait ses premières armes. On trouve dans le second tome de l'année 1773 des *Observations sur la physique et l'histoire naturelle* de l'abbé Rozier², un texte signé M. D.F.L.G à Montélimar. François Ellenberger attribuait déjà ce texte à Faujas en 1982, mais sans en avoir la certitude³. À première vue cet article peut être écrit par n'importe qui. Pourtant, les initiales font tout de même fortement penser à Monsieur De Faujas Lieutenant Général à Montélimar. Guettard confirme cette hypothèse en 1779 dans le premier tome de sa *Minéralogie du Dauphiné* qui reprend cette lettre l'attribuant au « Lieutenant-Général de Montélimar⁴ ». Plus de doutes possibles, c'est bien la première publication connue de Faujas, avant même le mémoire sur les bois de cerfs fossiles qui nous intéresseront plus loin.

¹ Ezio VACCARI, « Quelques réflexions sur les instructions scientifiques destinées aux géologues voyageurs aux dix-huitième et dix-neuvième siècles », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 1998, Troisième série XII, p. 39 à 57. Ezio VACCARI, « The organized traveller : scientific instructions for geological travels in Italy and Europe during the eighteenth and nineteenth centuries », *Geological Society, London, Special Publications*, 2007, vol. 287, n° 1, p. 7 à 17. Ezio VACCARI, « Travelling with Instruments : Italian Geologists in the Field in the 18th and 19th Centuries », *Centaurus*, mai 2011, vol. 53, n° 2, p.102 à 115.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai sur l'étude des montagnes », in *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle*, Hôtel de Thou, Paris, Abbé Rozier (dir.), 1773, vol 2, p. 416 à 432.

³ François ELLENBERGER, « Les premières cartes géologiques en France : projets et réalisations », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO)*, 1982.

⁴ Jean-Étienne GUETTARD, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Tome I, Paris, De l'imprimerie de Clousier, rue Saint-Jacques. M. DCC. LXXIX, 1779.

Cet essai énonce une méthodologie d'analyse et de cartographie des montagnes. La dimension locale et précise de ces études y est mise en avant. En bon héritier de Guettard¹, c'est un Faujas passionné qui expose ses idées et ses sentiments. Dès les premières lignes, d'un ton un brin vindicatif, il énonce ce qui, selon lui, devrait constituer la base des études sur les montagnes. Après un court laïus sur le goût du siècle pour l'histoire naturelle du monde, il tente une relocalisation des recherches dans les archives de la terre :

On commence à s'apercevoir seulement qu'on a été cherché bien loin, & à grands frais, ce qu'on avoit, pour ainsi dire sous la main, qu'on a pris le change, en donnant toute son attention à ce qui nous vient des climats lointains, tandis qu'on dédaigne de jeter les yeux sur ce qui s'offre de tous côtés à nos regards dans notre propre sol. N'est-ça pas un abus en effet que nous ayons des notions détaillé, des nomenclatures suivies de tout ce qui se trouve dans les diverses parties du Globe, tandis que nous ne connoissons que très superficiellement les productions de nos montagnes, de nos cavernes, de nos plaines, de nos côtes maritimes².

Il fustige ensuite les collectionneurs (qu'il est pourtant lui-même), leur reprochant de n'être que des glaneurs de jolies pierres : « on ramasse avec soin des débris épars [...] on [les] étale avec complaisance aux yeux des amateurs [...] et on en reste là³. » On voit que c'est bien une forme d'étude géologique locale, c'est-à-dire du système terrestre sur des zones ciblées que l'auteur défend. Il nous parle « d'étude profonde » du fait de « considérer la nature en elle-même [...] dans son ensemble et dans ses parties détachées ». Le mot géologie est attribué en 1778 à Jean-André Deluc. Pourtant, les voyageurs et naturalistes auxquels Faujas tente de ressembler peuvent déjà être considérés comme de véritables géologues. Car cette étude conjointe de « l'ensemble » de la nature se rapproche de celle des systèmes terrestres. Mais contrairement à Buffon qui, grâce à ses moyens en argent et en hommes, se concentre sur du global, Faujas prône la découverte de lieux ciblés. Il se rapproche donc plus de la modestie de Réaumur, passé à son disciple Guettard en ce sens que ce sont des observateurs minutieux qui veulent étudier la nature de près avant de disserter sur des grands systèmes⁴. Sur ce thème, Faujas devance même Bougainville et Lapérouse qui eux aussi ne manquent pas de fustiger les « faiseurs de cabinets » et les « faiseurs de systèmes⁵ ». Après ces considérations générales, Faujas livre un véritable traité pratique concernant les archives extérieures de la terre. Les naturalistes savent déjà comment gravir la plupart des montagnes, et depuis la fin du XVII^e siècle, l'importance des instruments de sciences est maintes fois répétée par les

¹ Formule emprunté à François ELLENBERGER, « Les premières cartes géologiques en France : projets et réalisations », *op. cit.*

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai sur l'étude des montagnes », *op. cit.*, p. 418.

³ *Ibid.*

⁴ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVII^e et XVIII^e siècles*, *op. cit.*, p. 210.

⁵ Numa BROU, « Voyages et géographie au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 1969, vol. 22, n° 2, p. 137 à 154.

explorateurs¹. Il insiste tout de même sur les dangers que l'altitude engendre sur le travail de mesure et donne sa vision de l'étude des montagnes. D'abord, le naturaliste doit connaître la montagne qu'il va gravir. Il doit donc mesurer sa base, puis son « élévation ». Ensuite il peut s'intéresser à l'analyse de ses formes, puis de ses productions. Tout doit se faire dans l'ordre de la marche, car le naturaliste doit savoir rendre compte des changements qu'il observe en fonction de l'endroit où il se trouve. La végétation change-t-elle avec l'altitude, la faune, les minéraux sont-ils les mêmes ? Le savant, selon Faujas, doit être prêt à revenir sans cesse sur ses pas, et à parcourir le plus de fois possible les lieux qu'il étudie, car c'est dans la répétition que l'on s'approche de la vérité scientifique. Mais, étudier l'extérieur des montagnes ne permet pas, selon lui, de comprendre la totalité de son histoire naturelle. La seconde étape de ce travail réside dans l'exploration intérieure, c'est-à-dire souterraine, pour voir si la nature y a évolué différemment.

Pour Faujas, celui qui tente de s'enfoncer dans les entrailles de la Terre doit s'armer de courage et d'un bon matériel s'il veut mener ses explorations à bien. Il énonce alors les instruments indispensables selon lui et détaille parfois leur utilité. Car comme les mathématiciens, nous dit-il, les naturalistes doivent avoir leurs propres outils. Il préconise d'abord de partir accompagné, en « caravane », soit avec un guide, soit avec des « hommes intelligents » pour multiplier les paires d'yeux. Puis, il faut s'équiper d'objets et d'instruments de survie en milieu souterrain. Pour se déplacer, il faut apporter une quantité non négligeable de flambeaux, avec une boîte de matériel d'allumage. Ensuite, pour assurer sa sécurité, l'explorateur doit disposer de cordes et d'échelles (de bois ou de cordes). Et pour le confort, une bouteille ou deux d'alcool, protégées par une enveloppe d'osier (pour les coups durs), une lanterne fermée pour éviter qu'elle ne s'éteigne à la première goutte d'eau et des crampons de fer. Ensuite pour mener ses observations, Faujas préconise un marteau, un ciseau, un pied du roi, un levier de fer, du papier, des plumes et de l'encre ainsi qu'un crayon et un compas et pour finir un bon thermomètre. Avec tout cet attirail, l'explorateur peut aisément prendre des notes, récolter des roches, de l'eau souterraine et se mouvoir. Faujas conseille à ses lecteurs d'attacher une corde assez longue à l'entrée de la grotte qui servira pour l'équipe d'exploration à mesurer la distance parcourue et éventuellement sa profondeur et de fil d'Ariane en cas de problème de lumière.

En avançant dans les cavernes, le naturaliste doit savoir d'où cette dernière provient : est-elle volcanique, naturelle, creusée par l'homme ? Comment sont ses parois, dures, friables,

¹ Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des lumières », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1997, vol. 52, n° 5, p. 1115 à 1151.

composées de plusieurs strates de roches ? Ces roches sont-elles les mêmes qu'à l'extérieur, etc. ? Après les roches, l'explorateur avisé doit analyser l'eau. Il doit en recueillir, la goûter¹, remonter le lit des rivières souterraines et parfois s'immerger pour continuer sa marche.

Ensuite Faujas prend part au débat sur les « airs ». Très en vogue dans la presse scientifique depuis que le père Cotte et Benoît Duvernin, auteur en 1748 d'un *Discours sur le climat de la province d'Auvergne*², se disputent sur l'utilité de l'air. Deluc en 1773 prenait aussi part au débat en démontrant l'intérêt des baromètres et surtout de l'égalisation des méthodes de création de ces outils. Faujas, dans cette même veine, en détaille plusieurs types qui font d'après lui partie de la méthode de cartographie des cavernes : « épais, ferré, vif, léger, doux, aisé à respirer, égal partout ? ». C'est finalement le même type d'observations qu'à l'extérieur, l'enfermement en plus. Faujas insiste sur la dangerosité de ce type d'exploration, d'abord avec cette énonciation du matériel nécessaire puis en rappelant au lecteur qu'il « doit poursuivre quoi qu'il faille marcher droit, incliné, ramper sur le ventre ou se traîner sur le derrière » en gardant toujours les yeux grands ouverts. Il rappelle enfin les pièges des cavernes, les gouffres et puits que l'humidité rend glissants et qui nécessitent souvent cordes, échelles et observations.

Le métier de naturaliste tel que le décrit Faujas est dangereux et réservé aux aventuriers. Il distingue trois qualités essentielles. Il lui faut d'abord « de la sagacité », car il doit voir ce que les autres ne voient pas dans la nature et savoir suivre ses progrès dans la progression de sa marche. Il lui faut ensuite de « la patience », car le naturaliste, nous dit Faujas, doit revenir sans cesse sur ces pas et refaire les mêmes trajets s'il veut connaître parfaitement le milieu qu'il étudie. L'histoire naturelle est donc pour Faujas une science newtonienne au même titre que la physique, car elle est répétitive et expérimentale. La différence est que le savant expose son propre corps à la nature, face à la noirceur des grottes, aux dangers des précipices, au froid, au vent, il marche, gravit des pentes et s'use pour la science. Il lui faut donc une dernière vertu :

le courage pour ne point abandonner dans l'immensité des plaines, sur le sommet de plus hautes montagnes, dans les profondeurs des eaux, pour se plonger dans les abîmes les plus effrayants, & aller dans les entrailles de la terre même découvrir ses plus secrètes opérations³.

Cet article nous permet aussi de voir qui Faujas lit pendant sa formation intellectuelle. On constate que Buffon est déjà présent. Cité dès la deuxième ligne et encensé pour l'élégance et le style de son écriture autant que pour la qualité scientifique de ses théories, Faujas prend le

¹ Comme le font les médecins avec le sang et les urines.

² Gilles BERTRAND, « Le laboratoire montagnard de l'astronome Lalande. Du voyage en Italie à ses comptes rendus dans le Journal des Savants », *op. cit.*, p. 312.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai sur l'étude des montagnes », *op. cit.*, p. 418.

chemin de l'éloge de son futur maître. Cette admiration est ici palpable et même dans ses écrits privés, Faujas garde cet émerveillement pour Buffon et son œuvre. Pourtant il n'hésite pas à appuyer sur le fait que les *Théories de la terre* de Buffon, malgré leurs qualités, sont encore trop peu axées sur des considérations locales et que l'histoire naturelle du Dauphiné y est négligée. Il cite ensuite Bernard Palissy dans une longue note, il loue ses vertus et son courage dans un temps où, dit-il « on se savoit plus étudier que l'art de s'égorger ». On peut d'ailleurs lire entre les lignes quelques considérations plutôt personnelles sur les problèmes de confessions qu'il juge tout à fait futiles. Il s'inspire également de Tournefort (1656-1708), ecclésiastique botaniste de la fin du XVII^e siècle qui a parcouru lui aussi le Dauphiné¹ pour y développer son herbier. Il invoque d'autres Dauphinois comme Salvaing de Boissieux et Nicolas Chorier, qui selon lui ont contribué, à leur époque, à l'*Histoire naturelle du Dauphiné*, mais en poète pour le premier et en y ajoutant trop de fables pour le second. Il utilise plus facilement Réaumur (Faujas loue en quelque sorte son antériorité, car le savant était le maître de Guettard, premier mentor du jeune Faujas) et critique les observations de Patrik et Ray ou encore de Thomas Brunet, qui selon lui, ont négligé les typologies minérales. Whiston, de son côté n'a vu que des colonnes basaltiques. Plus précis d'après Faujas, les yeux d'Élie Bertrand, auteur d'un *Essai sur les montagnes* en 1766. Le vice-sénéchal lit aussi Carl Von Linné, pourtant l'adversaire de Buffon, mais cité de façon plus élogieuse que les autres auteurs présents dans cet article. La méthodologie de Faujas se rapproche d'ailleurs assez de celle que Linné énonce dans ses *Instructio Peregrinatoris*.

Enfin, ce texte fait preuve d'un scientisme presque à contre-courant des ouvrages de Deluc, Saussure ou Ramond de Carbonnières dont Alain Guyot dresse un large panorama où il montre comment la littérature accompagne le discours scientifique sur les montagnes². Faujas marque son rapprochement avec Guettard et sa géographie physique. Il n'est jamais question de beau ou d'émerveillement, seule compte cette cartographie des espaces que Guettard tente de mettre en place depuis 1746³. Mais son exposé est tellement précis que François Ellenberger se demande comment l'auteur pourrait dresser une carte géologique des Alpes en intégrant toutes ses données. D'autant plus que Faujas reste très évasif quant à la façon de rendre compte de toutes ses expériences sur le terrain. Il informe sur une

¹ Il est également académicien et professeur de Botanique au Jardin du Roi à partir de 1663

² Alain GUYOT, « Le « laboratoire montagnard » La littérature au service de la connaissance. L'exemple de Deluc et Ramond de Carbonnières », in Sophie LINON-CHIPON et Daniela VAJ (dir.), *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, Presses de l'Univ. Paris-Sorbonne, 2006, p. 289 à 298.

³ François ELLENBERGER, « Les premières cartes géologiques en France : projets et réalisations », *op. cit.*

méthodologie du déplacement, de l'observation et de la prise de notes, mais on ne sait pas vraiment comment il propose de les mettre en forme une fois renté.

Pourtant ce texte est fondateur, peut-être pas pour l'histoire des sciences en général, mais au moins pour la compréhension de la nature d'après le jeune Faujas. Et il faut maintenant se demander comment, au cours de sa vie, il continue à suivre les méthodes qu'il énonce dans cette toute première publication.

2. De Grenoble aux Écrins, la première promenade géologique

L'année 1775 est marquée par l'apparition des premières sources concernant les voyages géologiques de notre naturaliste. La Bibliothèque nationale de France détient une compilation de divers manuscrits de voyages dans les Alpes et dans le midi que Faujas commence à écrire à partir de cette même année.

Une des premières excursions connues de Faujas de Saint-Fond se déroule dans le massif de Belledonne dès juin 1775¹. C'est par le biais de Dominique Villars² et de Jean-Étienne Guettard³ qu'on sait que Faujas parcourt les environs de Grenoble⁴. Parti le 10 juillet 1775, Faujas gravit les routes menant à Allevard dans le but de monter jusqu'à Prapoutel puis aux Sept-Laux. La troupe peut alors contempler la vallée de la Maurienne et, en redescendant, visiter Pontcharra. Ensuite elle s'attaque au massif de la Chartreuse où elle écume les sommets les plus connus comme le Petit Som, Grand Som, le Charmant Som⁵. Le groupe de savants passent au monastère de la Grande Chartreuse, puis à Saint-Laurent-du-Pont. Ceux-ci traversent ensuite le Guié-vif pour longer la frontière avec la Savoie et enfin redescendre à Voiron puis dans la vallée de l'Isère à Saint-Égrève avant de rentrer à Grenoble le 24 juillet 1775⁶.

¹ Le 3 juin 1775, Faujas et Guettard se trouvent encore à Montélimar. Guettard écrit à Séguier qu'ils s'affèreront à lui communiquer les productions florales des Alpes pendant leurs exécutions. BnF, NAF 6568, fol. 52-53

² Dominique VILLARS, *Histoire des Plantes du Dauphiné*, Grenoble, chez l'auteur, 1786, vol.1.

³ Jean-Étienne GUETTARD, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné.*, *op. cit.*

⁴ Concernant les explorations alpines de Guettard et Villars, voir : Grégoire BESSON, *La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)*, Mémoire sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble, 2011.

⁵ Entre Saint-Christophe-sur-Guiers, Saint-Laurent-du-Pont et Saint-Pierre-de-Chartreuse, non loin du monastère de la Grande Chartreuse.

⁶ Guettard a également laissé son itinéraire de Voyage dans les « Itinéraires empruntés » de son ouvrage sur le Dauphiné, pages 12 à 15 (numérotation à partir du chapitre « Itinéraires empruntés »).

Première étape : de Grenoble à Briançon

Faujas, accompagné de Villars, de Guettard, de Liotard (botaniste) et de Margot Duvernay (ingénieur géographe), repart de Grenoble le premier août 1775 avec l'intention de découvrir le massif des Écrins. Le groupe prend donc la route de l'Est en direction d'Eybens, puis Vizille, dans le but de remonter le lit de la Romanche jusqu'à Bourg d'Oisans puis Huez. Faujas dès le début de ce premier manuscrit de voyage adopte un style d'écriture qu'il garde jusqu'au dernier. Ses journaux s'articulent autour de ses journées et il y décrit avec plus ou moins de précision, les informations importantes qu'il pourra réutiliser par la suite. Faujas commence toujours par énoncer son itinéraire, puis il commente ce dernier avec ses observations géologiques :

Au village d'Eybens à une lieue de Grenoble, schistes. À Tavernolles schistes et cailloux roulés. Aux Angonnes cailloux roulés dont plusieurs de granite et d'autres schistes. À Herbeys schistes et cailloux roulés. Toute la décente des alberges qui est le long est de schiste¹.

On le voit parfaitement, chaque étape du trajet est augmentée d'une analyse des minéraux présents sur chaque site, ce qui colle bien avec sa vision cartographique de l'étude des montagnes. Notons également que s'agissant de cette partie du voyage, Guettard fait les mêmes analyses que Faujas sur le même itinéraire². On peut imaginer que les savants ne sont pas vraiment seuls face à la nature, mais que leurs observations peuvent donner lieu à discussions. On peut alors penser que Faujas, encore relativement jeune, suit et note les idées de Guettard, plus reconnu et expérimenté. Ce voyage fait aussi figure de formation pour l'apprenti naturaliste.

Après Vizille et les zones habitées, le petit groupe remonte le lit de la Romanche. Faujas explique aux hypothétiques lecteurs comment les crues et les éboulements ont créé des bassins d'eau retenue jusqu'à Bourg d'Oisans. Il s'attarde bien entendu sur la minéralogie des lieux et se plaint de la difficulté de voyager dans un terrain si accidenté. Les hommes se rendent ensuite à la Garde puis à Huez. Sur le chemin, Faujas est particulièrement attentif aux carrières à ciel ouvert. On ne sait pas combien de temps prend l'ascension, mais le minéralogiste explique qu'il « entra dans toutes les fosses » des mines de cristal de roche sur fond de schistes et de pierres ollaires³ qui longent le chemin. On apprend aussi que les locaux exploitent ces « filons de quartz blanc » pendant l'hiver pour augmenter leurs maigres revenus.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », *op. cit.*

² Jean-Étienne GUETTARD, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné.*, *op. cit.*, p. 12.

³ Roche très tendre appelée aujourd'hui stéatite ou pierre à savon. Ollaire vient du latin *ollare* signifiant « faire des pots ».

D'Huez, le 9 août 1775, Faujas part pour Brandes où se trouvent les ruines d'anciennes carrières d'argent. Pendant sa promenade sur le plateau, il s'étonne de la pauvreté des pâturages. Il semble assez concerné, voire ému par les conditions de vie particulièrement difficiles des habitants des environs qui ne peuvent apparemment couper au plus beau de l'été que cinq quintaux¹ de foin par journée de travail. Faujas, accompagné du curé d'Huez, fait une visite plutôt poussée du site de Brandes. Il scrute ses maisons de granite qu'il ne manque pas de mesurer², son ancien château de granite, son église de granite et son bénitier de granite que le curé d'Huez a fait descendre de Brandes pour les baptêmes. Tout ce village, note-t-il, est construit avec le même granite et lié simplement par de la terre, car cette région ne possédant pas le calcaire nécessaire pour faire de la chaux est contrainte de trouver d'autres mortiers. Il est intéressant de constater ici que si Faujas note et décrit assez fidèlement le paysage pittoresque qu'il a sous les yeux, le plus important pour lui reste les matériaux et les techniques de construction des bâtiments. Il enchaîne lui-même rapidement, comme pour couper court à l'étude archéologique dans laquelle il s'était lancé juste avant :

Mais ce qu'il y a d'intéressant ici, ce sont les restes des anciennes mines qui existoient auprès de ce village qui doit être peuplé de mineurs selon toutes les apparences. Les débris de ces mines annoncent des ouvrages prodigieux³.

Avec cette phrase, on retrouve rapidement le savant plus prompt aux sciences qu'à la contemplation⁴. Il étudie, mesure les galeries des carrières de Brandes⁵ et remarque la présence de quartz et d'argent avant de repartir et de monter à la « Grande Cristallière » située à trois heures de marche des ruines.

Il faut bien se rendre compte que le site de Brandes, aujourd'hui ouvert au public et facile d'accès, se trouve tout de même à 1830 mètres d'altitude et que la région est alors enneigée près de six mois par ans. Le simple fait que Faujas nous explique qu'il doit encore faire trois heures d'ascension, dans des conditions apparemment difficiles pour le jeune homme qu'il est, montre que le lieu ne devait pas être aussi fréquenté :

il faut monter pendant une heure et demie par un chemin des plus rapides et des plus escarpé sur la montagne nommée *la petite Herpie* [...] de la petite Herpie on monte encore pendant deux heures et un quart à pied, par un chemin horrible, tantôt parmi les neiges tantôt parmi des masses de rocher ruinés, tantôt il faut escalader des murs de rocher au bout desquels on voit des

¹ Soit environ 244,7kg.

² Dix-huit pieds de large par trente-six de long, soit 5,847m sur 11,694m, soit environ 68,37m².

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », *op. cit.*, p. 10v.

⁴ Pourtant il semble s'intéresser à l'histoire de Brandes car il étudie les chroniques et les archives locales dans le but de se faire une idée de l'évolution du village. Toutefois cela ressortira assez peu dans son *Histoire Naturelle du Dauphiné*.

⁵ « Des entonnoirs de dix-huit pieds de diamètre sur trente de profondeur » soit 5,84 mètres de diamètre sur 9,745 de profondeur soit 56m².

précipices effrayants ; on parvient enfin, non sans peine à la partie qu'on nomme la grande cristallière¹.

Faujas parle certainement ici de deux sites, situés plus en altitude, la Charbonnière à environ 2300 mètres et l'Herpie à 2700 mètres. En nous basant sur ces hypothèses, le naturaliste aurait alors parcouru près de cinq kilomètres et 900 mètres de dénivelés. Quoiqu'il en soit, Faujas est particulièrement ravi par ce qu'il trouve en haut de cette montagne. Il développe son analyse sur presque deux pages en expliquant la formation des quartz qui composent ce lieu. Des résidus de calcaires soudent les roches entre elles dont la présence est certainement due à l'abondance d'eau sur le site. En fin de journée, Faujas et ses compagnons redescendent sur Auris pour y dormir. Le lendemain (10 août), ils reprennent leurs mulets pour se rendre à la Grave et visiter les glaciers situés à quatre heures de route². Enfin ils couchent à la Grave dans une auberge malpropre avant de se diriger au sud, vers Briançon.

Briançon, premier camp de base des naturalistes

Après trois jours de repos, ils reprennent la route pour visiter les alentours de la ville. Ils s'intéressent d'abord aux fortifications environnantes. Faujas en profite pour analyser les roches qui composent les forts. C'est un trait assez récurrent chez les minéralogistes. Que ce soit à l'état naturel ou dans des constructions humaines, les sciences de la terre permettent de rationaliser les techniques de maçonnerie et aussi d'art.

Le 17 août, Faujas, Liotard et Duvernay se séparent de Guettard (qui se rend par la route à la frontière), pour retourner au nord, dans le but de visiter les environs de Névache³. Ils remontent le lit de la Clarée en parcourant un paysage fait de calcaires et de schistes, puis après avoir vu Névache, ils prennent le chemin du sud pour retourner au Monétier. Le lendemain, au lieu de rentrer à Briançon, ils décident de continuer leur route pour se rendre à Vallouise en passant par le col de l'Eychauda. Faujas le décrit avec beaucoup de précision et le col de 1775 paraît assez proche de ce que le randonneur peut encore voir. Cette route escarpée dans « la pelouze » ressemble à s'y méprendre au Pas de l'Âne, un chemin à flanc de colline que l'on empreinte pour se rendre au lac de l'Eychauda.

Le naturaliste prend apparemment beaucoup de temps pour observer les alentours du lieu et en particulier le lac d'altitude, un bassin d'eau claire au centre du col à 2514 mètres. Il fait quelques tests chimiques sur place pour analyser la composition des sédiments du lac.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », *op. cit.*

² Certainement les glaciers de l'actuelle Alpes d'Huez.

³ Écrit « neuf vaches » dans le manuscrit.

Il est ici intéressant de noter que, malgré la primauté que le récit de voyage de Faujas donne aux principaux personnages, les savants ne courent pas seuls les routes. Il leur faut transporter leurs instruments et les divers produits nécessaires aux analyses des pierres et des sols¹. C'est d'autant plus vrai que Duvernay est géographe et que son rôle est avant tout de faire des relevés des lieux, dans le but de parfaire les connaissances topographiques des Alpes. Faujas, de son côté, utilise à plusieurs reprises des produits sur les roches qu'il trouve en chemin. Il est d'ailleurs fort probable que les jours de repos aient été également consacrés à tester la résistance des minéraux à divers acides. Ce procédé d'analyse permet aux savants du XVIII^e siècle de dresser des catégories de roches plus précises si elles avaient été basées que sur de simples observations.

Il faut quatre heures et demie à la troupe pour descendre jusqu'au village de Vallouise situé à environ 10 km au sud, soit huit heures de marche au total. Donc si on en croit le naturaliste, qui nous dit être arrivé à Vallouise à treize heures trente, la troupe quitte Le Monêtier vers cinq heures trente du matin et aurait marché environ 19 km. De Vallouise, le petit groupe part étudier les alentours avec pour but de reconnaître les productions locales, dont un plâtre apparemment fameux, de l'ardoise et surtout une carrière de marbre blanc veiné de rouge. Faujas constate que ce marbre a même été utilisé pour construire l'église de Vallouise. En note, le naturaliste ajoute que la mine de fer de Vallouise peut alors tirer cinquante livres du métal par quintal de cristal de roche. Après cette excursion dans les environs de Vallouise, les naturalistes rentrent à Briançon en suivant les crêtes. De cette tournée, ils ramènent également une espèce de gentiane assez rare destinée à Dominique Villars².

Mont-Dauphin et Embrun : études au sud des Écrins

Après quelques jours de repos à Briançon le groupe se dirige vers le sud en direction de Mont-Dauphin en suivant le lit de la Durance³. La route entre les deux villes est plutôt directe et la troupe n'a besoin que d'une demi-journée pour faire le trajet. À leur arrivée, ils sont reçus par le commandant du fort et son ingénieur militaire. Mont-Dauphin est alors une place forte importante, car proche de l'Italie. Le reste de la journée, Faujas inventorie les productions minéralogiques du lieu qu'il écrit même dans un petit paragraphe détaché du texte. Mont-Dauphin et les paroisses avoisinantes tirent différents plâtres ainsi que du marbre.

¹ Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments », *op. cit.*

² Dominique VILLARS, *Histoire des Plantes du Dauphiné*, *op. cit.*, p. 529.

³ Ils partent pour Mont-Dauphin le 20 août.

Faujas visite également les sources thermales du Plan de Phazy (écrit Fazi dans le manuscrit). Elles sont déjà fréquentées et utilisées pour leurs bienfaits thérapeutiques et Faujas nous rappelle que ces eaux servaient aussi bien pour s'y tremper que pour les boire. Le lendemain, la troupe est à nouveau divisée en deux groupes. Guettard, Villars, et Duvernay prennent à l'est pour rejoindre le Queyras. Faujas et Liotard décident de descendre vers le sud et la vallée de Vars. Ces derniers empruntent la route principale qui passe encore entre les deux cours d'eau du Chagne et du Rif Bel (que Faujas orthographie Rioubé). Ils prennent par Peyre Haute et longent la Magdeleine pour descendre sur Vars qui est encore séparé en plusieurs hameaux indépendants : Sainte Catherine et Sainte Marie. Ensuite, Faujas nous dit qu'il monte à partir de Sainte-Marie sur une montagne dominant toute la vallée de Vars et surmontée de ruines : « les restes d'une vieille redoute ». Il est donc fort probable qu'il se soit dirigé vers l'actuelle Pointe du Châtelet. Ce sommet est doté d'une situation surplombante et se trouve non loin de la route du Col de Vars, que les armées de Savoie avaient traversée en 1692 en ravageant tout sur leur passage. Seule la ville de Briançon est épargnée alors que Guillestre et Embrun sont saccagés¹. Les jours suivants, Faujas parcourt les environs de Mont-Dauphin avant de se diriger vers Embrun.

La troupe de nouveau réunie reprend la route le 25 août pour faire ensemble la vingtaine de kilomètres séparant les deux villes. Ils longent alors la rive gauche de la Durance et passent par Saint-Clément noyée dans les schistes et les spaths calcaires, puis Châteauroux et enfin Embrun par un chemin de poudingues avant d'atteindre un plateau fait de cette même roche. La petite ville fortifiée ne plaît guère au naturaliste qui la trouve mal bâtie, mal pavée et dotée d'une ancienne cathédrale (XIII^e siècle) dont la composition minéralogique est dite laide et surtout fragile. Ce qui l'intéresse davantage est le tombeau de Charles Brûlart de Genlis (1628-1714), archevêque d'Embrun entre 1668 et 1714. Faujas est particulièrement attentif à ce tombeau, car un de ces correspondants - le comte de Tressan - lui a écrit de Paris à ce sujet (il reçoit la lettre à Briançon). Il s'agit plutôt du comte de Tencin dont la famille tient l'archevêché d'Embrun après la mort de Genlis. Le naturaliste, déjà très soucieux de ses relations, copie sur-le-champ l'épithaphe de cette sépulture pour le comte à qui il semble répondre dès son arrivée à Embrun. Faujas loue cet archevêque qui en plus d'avoir consacré sa vie au bonheur de ses ouailles, a eu la modestie de se faire enterrer hors de sa cathédrale en

¹ François TAULELLE, « Frontière et fortifications en Briançonnais » Ce texte est une synthèse de l'exposition « Briançon, trois siècles d'architecture militaire », tenue du 4 juillet au 20 septembre 1992. <http://mappemonde.mgm.fr/> revue en ligne soutenue par l'Institut des sciences humaines et sociales du CNRS, Université d'Avignon et des pays de Vaucluse.

rompant la tradition¹. Apparemment l'éloge que fait Faujas n'est pas trop éloigné de la réalité. L'archevêque de Genlis, pour marquer par son attachement à son diocèse, va même jusqu'à créer avec ses propres deniers un séminaire et finance le remplacement des cloches de sa cathédrale, détruite en 1692 par Victor-Amédée de Savoie. À sa mort il lègue ses biens aux pauvres et au chapitre d'Embrun. Quoi qu'il en soit, Faujas omet un détail concernant ce tombeau. Genlis s'était fait construire sa sépulture plus loin dans la ville, proche de la porte de la métropole. Au moment où Faujas visite Embrun, l'édifice ainsi que la pierre portant l'épithaphe ont déjà été déplacés à côté de la grande porte entourée d'une grille.

Faujas fait une retranscription du texte et on peut constater qu'elle comporte par moments quelques différences avec celle réalisée par l'abbé Antoine Albert dans son ouvrage sur le diocèse d'Embrun².

Transcription de Faujas	Transcription d'Antoine Albert	Après deux jours de repos sur place, Faujas et Liotard décident de partir vers le sud-ouest ³ pour visiter la vallée dite de Boscodon. Ils suivent le lit de ce qu'il appelle encore la Durance, mais qui correspond aujourd'hui au lac artificiel de Serre-Ponçon, passent par Savines pour trouver un guide et marchent vers le sud. On ne peut pas vraiment déterminer
MEMORUM CRUCIS ET MORTIS TUMULUM SUIS SUBIECIT OCVLIS CRUCIFERUM UT SALVUS PER CRUCEM INTUMULO JACEAT CAROL BRULLARD DE GENLIS ARCHIEP PRINC EBERD SISTEUIATOR SIC VIVE ET MORERE ANN DOMIN MDCCXX	Memor Crucis & mortis tumulum Suis suis subiecit oculis Cruciferum, ut salvus per cruce in tumulo jaceat, Carolus Brullart de Genlis, Archiepiscopus, Princeps Ebredunensis. Siste viator Sic vive & morere Anno Domini. M. D. CC. IX.	

quelle route les deux hommes prennent pour rejoindre leur but : Le pic de Morgon. Mais il est probable, au vu des cartes Cassini et des indications de Faujas, qui nous dit attaquer l'ascension en face de la Durance (donc en face du lac), qu'ils remontent soit le lit du Branafret, soit celui du Biaret. Faujas explique d'ailleurs ses impressions sur ces courants violents qui selon lui font « beaucoup de mal » c'est-à-dire qui produisent une érosion

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », *op. cit.*

² Antoine ALBERT, *Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun. Tome premier. Histoire ecclésiastique du diocèse d'Embrun pour servir de continuation à l'Histoire générale du Diocèse.* Tome second, Plus tard, Honoré FISQUET dans son *Histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, divisée en 18 provinces ecclésiastiques*, Métropole d'Aix - Aix, Arles, Embrun - Première partie, deuxième édition, Paris, 1864, insiste même sur le fait que l'épithaphe aurait été gravée après le déplacement du corps à la porte de la cathédrale.

³ Le 29 août exactement.

particulièrement accentuée, l'abondance de cailloux roulée étant symptomatique de ce genre de paysages.

De Savines Faujas, Liotard et leur guide mettent une heure et demie pour rejoindre (à cheval) leur première étape : une bergerie située avant l'ancien « Bois de Morgon » (Cassini). Ils continuent ensuite à pied pour arriver juste avant la zone déboisée du Pic pour analyser les pyrites cubiques apparemment rares qui constituent ce relief. Faujas réalise de nombreuses observations des roches avoisinantes qui semblent fragiles et très calcaires. Il découvre également un filon de houille sous exploité, dit-il, du fait de la dangerosité des lieux. Enfin, en bon collectionneur il termine sa journée de travail avec des échantillons d'agates qui après polissages viendront agrémenter son cabinet. Pour quelqu'un qui fustigeait deux ans plus tôt les « faiseurs de cabinets », le goût pour la cueillette est plus fort que les idéaux affichés dans la fougue de la jeunesse.

Le mercredi 30 août 1775, Faujas rebrousse chemin pour se diriger vers Châteauroux¹. Dans ce village, ce n'est exceptionnellement pas la minéralogie du lieu qui l'intéresse, mais sa curiosité de savant. Cette excursion a pour but de rencontrer un certain Guillaume Gay, qui, durant son enfance, aurait passé près de quatre ans sans boire ni manger. L'histoire de ce jeune homme était déjà bien connue par le public et est même remontée jusqu'à Paris. La *Gazette de Paris* du 20 juin 1761², les *Affiches de Paris* du premier juillet 1761³ et le *Mercure de France* de juillet 1761⁴, rapportent que depuis le 14 avril 1760, le garçon de Châteauroux ne boit ni ne mange et que le curé du lieu le garde chez lui pour constater la véridicité du fait. Guettard dans sa partie « Itinéraire » reprend d'ailleurs cette information qu'il dit tenir de « Monsieur Faujas⁵ ». Cette anecdote traverse le temps, car Albert de Rochas en 1902 utilise lui aussi cet exemple dans un mémoire sur « La suspension de la vie » qu'il publie en 1913⁶.

Il n'est donc pas étonnant que cela soit arrivé aux oreilles de Faujas qui est toujours friand de curiosités. La description que donne le naturaliste de l'histoire de Guillaume Gay est très détaillée et on sent qu'il veut rendre compte de ce phénomène de façon plus exhaustive que les quelques lignes publiées dans la presse. Il réussit à inviter le jeune homme de 23 ans à

¹ Aujourd'hui Châteauroux-les-Alpes.

² *La Gazette*, n°25, 20 juin 1761, in *Recueil des Gazettes de France*, 1761, page 304. Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4-LC2-1 (Gallica).

³ *Annonces Affiches, annonces, et avis divers* (feuille hebdomadaire), n°26, Paris, 01-07-1761, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4-Z LE SENNE-2742 (Gallica).

⁴ *Le Mercure de France*, Juillet 1761, Paris, Chaubert, Jorry, Prault, Duchesne, page 212. New York Public Library, (Google Books via *Le Gazetteur Universel*).

⁵ Jean-Étienne GUETTARD, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné.*, op. cit., p. 38.

⁶ Albert de ROCHAS, « La suspension de la vie », in *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, Grenoble, la Veuve Rigaudin, p. 55 à 66.

dîner avec lui grâce à l'intermédiaire d'un habitant de la commune. Faujas, très intéressé, est particulièrement attentionné envers Guillaume Gay qui est décrit comme assez timide et peu rassuré en présence du fougueux personnage. Cette apparente timidité peut aussi se comprendre. Faujas nous dit que la famille Gay a déjà reçu de nombreuses visites de savants et de médecins. L'intendant du Dauphiné avait même dépêché un curé (le Prieur Fournier d'après le *Mercur*) pour l'aider dans sa convalescence (ou le surveiller).

Faujas nous fait d'abord la description physique de l'homme, de sa taille, de ses proportions, de la couleur de son teint, de ses yeux, de ses cheveux et ajoute quelques commentaires : « le teint blanc, mais animé », « ses yeux bruns et vifs ». Il est dépeint comme un homme en pleine santé, paraissant « fort doux » et même « un peu délicat pour un homme de la campagne ». Il nous apprend aussi que Guillaume Gay est agriculteur et propriétaire d'un domaine plutôt important, Faujas ajoute même « pour un homme de son état ». On peut dire que Faujas applique la méthode classique de description d'un sujet, à l'œil, avant de passer à une analyse plus poussée du cas étudié.

Victime d'une grave maladie à l'âge de quatorze ans (et non pas treize comme le disent les journaux cités), le garçon avait perdu toute capacité de déglutition et après quelque temps de jeûne, son apparence changea. Il devint apparemment extrêmement maigre¹, sa peau pendait et ses parties génitales rentrèrent presque totalement. Pourtant l'absence d'alimentation l'avait débarrassé de sa maladie. Il resta dans cet état pendant quatre ans jour pour jour selon sa famille. Pendant ce temps, bien que chétif, il s'adonnait aux activités de son âge et allait parfois à l'école. D'abord forcé de reprendre peu à peu l'habitude de l'alimenter, il reprit des forces et du goût. Enfin, quatre ans après le début de ses premiers symptômes, il fut définitivement guéri.

Faujas décrit sur plus de trois pages, avec beaucoup de précision, cet épisode qui occupe proportionnellement bien plus de place que ses observations géologiques. Ceci prouve d'abord que le goût pour les curiosités scientifiques est déjà très présent chez Faujas. De plus, le battage médiatique autour de ce jeûne miraculeux avait certainement encouragé le naturaliste à faire cette excursion. D'ailleurs ce passage sur Châteauroux et Guillaume Gay ne contient étonnamment aucune analyse minéralogique. Cela surprend d'autant plus que les nombreuses visites plus culturelles comme celles des forts ou des églises sont systématiquement accompagnées d'observations savantes. Pour finir, avant de partir, Faujas semble s'évertuer à démystifier l'événement auprès des gens du village qui voyaient en

¹ Faujas dit exactement : « La peau du ventre se détendit, les intestins se collèrent contre l'épine du dos... ».

Guillaume Gay et en sa guérison un aspect miraculeux. Le naturaliste conclut que même si le cas est particulièrement étrange, la cause est certainement naturelle (et donc explicable) et que d'autres cas de la sorte doivent exister, mais ne sont pas encore connus du grand public. En tentant de démystifier et de convaincre son auditoire de la rationalité des prétendus miracles, Faujas s'inscrit parfaitement dans cette catégorie de savants de Lumières qui lutte pour un certain désenchantement du monde.

Faujas reprend seul la route des montagnes pour se rendre d'Embrun aux Orres. Le paysage reste classique aux yeux du naturaliste qui note les roches présentes, mais sans les détailler (schistes et calcaires). Arrivé aux Orres, Faujas remarque que l'église du village possède la même particularité que d'autres églises des environs : « l'église paroît assez ancienne et l'on remarque auprès de la porte d'entrée un très gros lion en marbre fort mal sculpté. Dans cette partie du Dauphiné, « telle qu'à neuf vaches (Névache), Guillestre, les Orres & à Embrun on en aperçoit deux à l'entrée de la cathédrale¹. » Ces sculptures appelées « lions stylophores » sont une tradition architecturale ancienne importée d'Italie. Cette décoration s'est développée en Lombardie entre le XIe et le XIIe siècle dans la vallée du Pô. Cette mode a eu un certain succès en Italie et on trouve ces lions notamment à Modène à Côme ou à Pavie. Mais ces lions ont aussi traversé les Alpes et se retrouvent dans les églises des Alpes du Sud². D'après Caroline Roux et Jacques Thirion³, c'est un bon exemple d'une « intrusion des décorateurs lombards dans les Alpes françaises⁴ » dont le cas le plus magistral se trouve à l'entrée de la Cathédrale Notre-Dame d'Embrun.



Figure 9. Notre-Dame d'Embrun, portail nord

Le premier septembre, le groupe quitte Embrun en direction de l'ouest pour se rendre à Chorges en passant par Savine et prendre le pont pour traverser le lit de la Durance. Le village de Chorges - au moment où Faujas le visite - est complètement en ruine⁵. Le

¹ Barthelémy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », *op. cit.*, f.22v.

² Caroline ROUX, *La pierre et le seuil : portails romans en Haute-Auvergne*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, coll. « Collection Études sur le Massif Central », 2004, p. 241 à 244.

³ Jacques THIRION, « L'influence lombarde dans les Alpes françaises du Sud », *Bulletin monumental*, 1970, vol. 128, n° 1, p. 7 à 40.

⁴ *Ibid.*

⁵ À en croire les nombreux ouvrages sur l'histoire des Alpes du Sud et du Dauphiné, la ville de Chorges, bourg romain assez important, a eu une histoire assez chaotique. La ville plusieurs fois détruite et reconstruite semble être restée longtemps en ruine. Voir : Nicolas CHORIER : *Histoire Générale du Dauphiné*, Valence, Chenevier et

naturaliste parle en effet de « restes de maisons », « de morceaux de portes », « de masses éparses », etc. Ce qui l'intéresse le plus à Chorges est ce qu'on appelle encore la « Pierre de Néron¹ », une tablette romaine en marbre posée sur le piédestal d'une statue de l'empereur. Bien que l'inscription intrigue, Faujas ne manque pas d'analyser le marbre dans lequel la tablette est taillée. Il conclut que tout l'ensemble devait venir des carrières locales.

Face I	Face II	Après cette escale
f·invi·aug·V con·pro·rom·con·civit catur·D·n·E·Curia p·E·div·fe·p·curo·al·felici inoicto augusto secundo consuli provin ciae romanae conservatori civitas caturigum domitio neroni et curiae pelunia erexit dicare fecit procurator romanarum alpium.	Pioprincipi invicto augusto restitutoriae orbis providentissimo, annius rustinus ut procurator alpium maritimarum divo e jus numini majestati que jus.	dans les ruines de Chorges, puis une seconde à La Batie, Faujas se remet en route pour Gap, le nouveau point de départ des naturalistes. La compagnie arrive dans la ville le lendemain (peut-être se sont-ils arrêtés dormir à la

Batie) et on constate qu'elle est tout à fait du goût de Faujas qui la trouve même « riante ». Il ne note rien de « curieux », mais souligne la beauté du lieu.

Gap point de départ vers le Champsaur

Le quatre septembre, le groupe part de Gap pour Les Beaux visiter un homme très important dans la vie de Dominique Villars : le curé Dominique Chaix. La relation entre Chaix et Villars est minutieusement détaillée dans la thèse de Joëlle Rochas², et on sait que les deux hommes sont notamment à l'origine de la création du Muséum d'Histoire naturelle de Grenoble. Au moment où écrit Faujas, Chaix est déjà passionné de botanique et apparemment très compétent : « ce curé cultive avec succès la botanique et connoit parfaitement les plantes des environs de Gap dont il a promis de me donner le catalogue. » Sur le chemin des Beaux, Faujas se livre à une explication assez détaillée du granite qui décore les environs et suppose

Chavet, 1661-1692. Honoré Bouche, *La chorographie ou Description de Provence, et l'histoire chronologique du même pays*, Aix, C. David, 1664. Gustave DERENNES, *Géographie du département des Hautes-Alpes : physique, politique, historique, administrative, économique et commerciale*, Gap, chez Follin et Cie, 1886. François-Napoléon NICOLLET, *Études sur les patois du midi de la France : origine des noms géographiques de notre région, recherches étymologiques, étymologie des noms de lieu tirés de la racine Bord*, Gap, Jean et Peyrot, 1897.

¹ Isabelle GANET, Michel PROVOST et Isabelle GANET, *Les Hautes-Alpes*, Paris, Ed. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, coll. « Carte archéologique de la Gaule », 1995.

² Joëlle ROCHAS, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, Thèse sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble II, Grenoble, 2006, 878 p.

sur ses origines. Il décrit cette roche comme plus jeune que d'autres naturalistes « ont voulu le prétendre » et observe des « lardons » d'ardoise à l'intérieur du granite. Pour lui il n'y a pas de doutes, c'est un liquide qui a aggloméré les différents éléments présents dans la vallée de Gap. Il a d'ailleurs parfaitement raison sur un point, car le granite est bel et bien une roche détritique formée par l'agglomération de quartz, feldspath et mica mélangés à l'état de magma puis solidifiés entre eux lors du refroidissement¹. Pourtant ce liquide dont il nous parle ne peut être de la lave, car dans le système actuel Faujas, le granite n'est pas un produit du feu souterrain. C'est pour lui un bain fait d'eau ou de boues dont il s'agit. En son sein, les minéraux ont été agglutinés, érodés et ont fusionné au fil des siècles. Le lendemain, Faujas repart de Gap pour aller observer les minéraux de la vallée de Jarjayes situé à environ dix kilomètres au sud de Gap à 900 mètres d'altitude.

Le six septembre la troupe quitte définitivement Gap dans le but de remonter vers le nord. Elle décide de faire de la ville Ancelle leur nouvelle étape. Le but de Faujas est d'aller observer les « pétrifications » de la région, c'est-à-dire les fossiles. Ici nous touchons à la seconde passion de Faujas. Bien que la minéralogie soit une de ses spécialités, le naturaliste accorde également une grande importance à l'étude de la conchyliologie, et ce depuis le début de sa carrière comme nous pouvons le constater. Sur son chemin, il croise plusieurs types de fossiles, dont un « assez gros » nautilaire aux abords de La Rochette, puis d'autres après une heure et quart d'ascension vers ce qu'il appelle le « petit Ancelle » puis le « Grand Ancelle ». À ce moment-là, il semble que Faujas décide de partir sans son groupe, certainement accompagné par un guide local, explorer les hauteurs avoisinantes. Il précise en effet dans son journal : « je me fis conduire ». Cette mention est importante dans la prise en compte des troupes de voyageurs scientifiques car le savant ne voyage donc pas seul. Il est bien accompagné par des domestiques, des guides ou des dessinateurs. L'aventurier, seul face à la nature est, nous le verrons, un des arguments littéraires que Faujas met en avant dans ses publications, mais on voit ici, avec cette simple mention, que la réalité est tout autre et que ce sont de véritables caravanes qui parcourent les routes de montagne. Après une heure et quart d'ascension, vraisemblablement vers le sud, Faujas arrive vers l'actuelle Crête des Auréous. Là encore il fait état des nombreux types de fossiles marins qu'il croise avant d'arriver dans

¹ Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie*, Paris, Dunod, 2014.

les ruines de Faudon¹. Ce village est une ancienne ville de montagne fréquentée, d'après les différents rapports de fouilles, depuis l'Antiquité jusqu'au XIIe siècle².

Au moment où Faujas passe sur les lieux, il constate d'abord qu'une croix a été plantée au sommet sur des restes de ruines antiques et il observe que les pierres pouvaient avoir formé une ancienne tour. Il trouve tout de même une pierre taillée encore reconnaissable. Il en fait le dessin et la décrit :



Figure 10. Dessin de Faujas de la pierre trouée

« j'observai non loin de là une très grande pierre qui peut avoir neuf pieds de largeur sur six de diamètre³ et qui est taillée dans la forme suivante elle est percée dans le milieu par un trou qui la traverse de part en part le rebord du trou forme un bourrelet saillant de quelques pouces, les rainures qu'on remarque sont des gouttières qui paraissent avoir été pratiquées pour donner un étalement à quelques liquides qui devoient couler sur cette pierre⁴ »

Il nous dit ensuite que les « gens du village » croient que cette pierre taillée était la fermeture d'un puits à cause de son trou central. Faujas lui est plutôt dubitatif (comme souvent avec les histoires locales) et pense que la situation de la pierre et le fait qu'elle soit à moitié ensevelie ne permet pas encore de tirer des conclusions. Il observe ensuite le bassin artificiel qui servait alors au village de Faudon et, qui, lui est bien présent⁵. Enfin, après avoir fait le tour des restes du village, qui semblent bien plus visibles qu'aujourd'hui, il se donne pour tâche de vérifier les origines de cette ville dans les « comptes du Dauphiné⁶ ». Dans la même veine que sa visite du site de Brandes, Faujas est aussi attiré par les vestiges du passé, pour leur valeur minéralogique bien entendu, mais également culturelle. De plus cela lui permet de comprendre comment l'exploitation minière de la région pouvait influencer la topographie des Alpes du Sud. Cela donne tout de même un aspect assez global aux recherches de savants qu'on classe assez aisément dans des cases, mais qui en réalité ont une ouverture de vue importante et tentent de donner une vision plus large à leurs études. Il conclut sur Faudon en expliquant que, d'après lui, le village aurait subi au cours de son histoire un violent tremblement de terre le détruisant et forçant les habitants à fonder la ville d'Annelle. Cette

¹ Au niveau du Lac de Faudon.

² Deux vagues de fouilles sur le site de Foudon : Georges de MANTEYER, « Les fouilles de Faudon opérées par M. Jean Brenier », Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes, 1908-1, Gap, Société d'études des Hautes-Alpes, pages 129 à 200. François Ricou, « Ancelle », ADLFI. Archéologie de la France - Informations [En ligne], ProvenceAlpes-Côte d'Azur, mis en ligne le 01 mars 2007, consulté le 07 janvier 2016. URL : <http://adlfi.revues.org/6321>

³ Environ 3m de large sur 2 de diamètre.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans les Alpes », *op. cit.*, p. 24r.

⁵ Sous le nom de lac de Foudon.

⁶ Il compte chercher les mentions « villa fodonis » en rentrant à Grenoble.

conclusion colle assez bien avec une vision « catastrophiste » de la formation des montagnes qu'adopte Faujas dans de nombreux cas.

Le six septembre, les savants reprennent la route du nord, en suivant le versant occidental du Champsaur. Faujas souligne que leur trajet d'Ancelle à Saint-Julien en Champsaur, bien que géographiquement court, leur prend plus de deux heures avant de traverser le Drac. Le lendemain matin, Faujas décide de visiter les reliefs avoisinants, et notamment L'Écherenne pour y observer des « cornes d'ammon argileuses », autrement dit des ammonites¹, situées à environ un quart d'heure de Saint-Julien. En fin d'après-midi les savants se rendent un peu plus haut, à Saint-Bonnet en Champsaur, ville de foires à bestiaux. Le manuscrit de Faujas s'arrête ici, sans que l'on puisse savoir si la troupe remonte au nord pour retourner à Grenoble ou s'ils décident de changer de route. Il faut se replonger dans les itinéraires de Villars et Guettard pour voir comment ils finissent leur tour du massif des Écrins.

3. La question paléontologique, l'autre passion de Faujas

Au moment où Faujas parcourt les chemins de la vallée de Boscodon, non loin de Montélimar, un jardinier du nom de Ballard, déterre le 28 août 1775, de bien étranges pierres ressemblant à des bois de cerfs. Cette découverte arrive aux oreilles de Joseph Cuchet, libraire grenoblois qui fait alors appel à Faujas, savant local qu'il avait certainement connu lorsqu'il résidait dans la capitale des Alpes. On apprend dans l'avant-propos rédigé par Cuchet, qu'il est allé de lui-même voir Faujas chez lui - lors d'un voyage à Montélimar - pour obtenir ce mémoire. Page v, le libraire grenoblois se fend d'une note de bas de page publicitaire pour les ouvrages de Guettard et de Faujas en préparation. Il nous renseigne aussi sur le fait que Faujas n'avait pas signé son mémoire et qu'il se sent alors obligé de révéler aux lecteurs qui est à l'origine de cette étude. Cuchet ouvre, avec cette publication, une collaboration avec le savant qui va durer de nombreuses années.

La question paléontologique au XVIII^e siècle

La question des fossiles est depuis l'Antiquité, une énigme insoluble pour les savants. Bien que les Grecs admettent l'hypothèse que les mers avaient jadis recouvert les montagnes et que les coquilles étaient des animaux disparus, le retrait des eaux était encore difficile à appréhender. Avec l'avènement de l'ère chrétienne, la doctrine diluvienne règle relativement

¹ Fossiles de mollusques céphalopodes.

bien le problème que toutes les théories sur la terre étaient autant de moyens de comprendre le livre de la *Genèse*¹. Mais comme affirme Maria Susana Seguin, les savants « se heurte à la déconcertante complexité de la nature »² et ne peuvent expliquer comment les coquillages se sont retrouvés en haut des montagnes alors qu'ils auraient dû couler ! Ainsi la question du transport des fossiles devient centrale, car en plus de devoir comprendre ce qu'étaient ces animaux avant d'être des empreintes gravées sur des roches, les savants doivent aussi saisir comment ils ont pu atterrir en haut des montagnes. Au milieu du XVIII^e siècle, Buffon reprend le flambeau de l'étude sur les fossiles dans ses *Théories de la terre* et tente de prouver qu'on peut les trouver soit sur, soit dans les montagnes. Donc, d'après lui, le diluvianisme n'expliquerait qu'en partie la présence d'animaux pétrifiés. Le problème quand on parle des débats sur les fossiles, et particulièrement sur la conchyliologie, c'est que cette dernière est étroitement liée aux théories sur l'élévation des montagnes. Les Neptuniens affirment que les montagnes primitives (hautes) sont constituées de résidus fossilisés. Buffon, lui, est un des précurseurs du plutonisme, car il pense que les reliefs sont arrivés avant le Déluge. Enfin une autre théorie monte au cours de la fin du XVIII^e : le volcanisme, qui, lui, démontre que la formation des montagnes est plus récente et que le basalte est une création des volcans.

Pour en revenir à Faujas, il ne semble pas encore appartenir à un camp particulier, mais comme il l'écrivait en 1773, avant de créer des systèmes, il faut observer la nature. C'est ce qu'il a fait toute l'année 1775 avec sa compagnie savante. Faujas entame l'étude des bois de cerfs fossiles directement après être rentré des Alpes : « On me fit part à mon arrivée des Alpes, d'une découverte qu'un jardinier nommé Ballard, venoit de faire [...] à un quart de lieu de Montélimar³. » Cela nous permet de comprendre qu'il n'a certainement pas suivi ses collègues à Orange comme le suggère Villars, mais qu'il serait tout simplement rentré chez lui.

L'observation et la chimie des corps fossiles

Cet opuscule d'une trentaine de pages est intéressant, car on y découvre rapidement la méthodologie d'analyse utilisée par Faujas. Ce mémoire fait exactement 24 pages de texte plus une planche. Les six premières pages, soit 25% du total, sont consacrées aux observations.

¹ Sur ce sujet, voir Maria Susana SEGUIN, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e siècle : le mythe du déluge universel*, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », n° 52, 2001.

² *Ibid.*, p. 143.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Mémoire sur des bois de cerfs fossiles, trouvés en creusant un puits, dans les environs de Montélimar en Dauphiné*, Grenoble, J. Cuchet, 1776, 24 p.

D'abord, il avertit directement le lecteur que ces bois ne sont pas, selon lui, de véritables fossiles, car leur « coloris » et leur « légèreté » ne correspondent pas à une pétrification ancienne. Il les compare certainement aux fossiles de coquillages, très en vogue,



Figure 11. Bois de cerf fossile, planche par Dagoty le *Mémoire sur les bois de cerfs fossiles* (1776)

et dont l'aspect minéral est évident. Ensuite il décrit chaque pièce en sa possession :

I°. En une portion de méraïn, de 11 pouces de longueur, sur six pouces & demi de tour, ce bois devait être considérable. Ce méraïn, qui est garni de sa fraise, porte avec lui un cornichon de 6 pouces ; il en existoit un autre, mais ce dernier [...] a été détruit. Ce méraïn [...], est recouvert, dans certaines parties, de leur écorce qui est forte & bien perlée, mais que sa vétusté a fait soulever & même entièrement détacher dans quelques endroits. Cette écorce, dans les bois de cerfs non fossiles, ne paroît jamais distincte du tronc ; elle fait au contraire un corps inséparable avec lui [...], mais ici elle se dépouille & s'enlève d'une épaisseur toujours égale, l'exemple de certains arbres trop desséchés ou prêts à tomber en pourriture, dont l'écorce se détache à grandes lames avec une facilité singulière. Cette observation [...] prouve l'analogie très-rapprochée du bois avec les substances ligneuses & confirme que le bois du cerf participe peut-être autant de la nature végétale que celle de l'animal¹.

Cette posture très descriptive est symptomatique de la pensée linnéenne qui place l'observation à nu comme première étape de l'analyse d'un objet d'histoire naturelle. Enfin, Faujas prélève quelques échantillons dans le but de réaliser des analyses chimiques. Il en soumet un échantillon au feu pour tester sa résistance aux fortes chaleurs. Il le plonge ensuite dans un bain d'acide « nitreux » (nitrique) qui dissout totalement le morceau d'écorce.

L'importance du contexte naturel

Après les descriptions des objets *in-situ*, Faujas se livre à une longue analyse du terrain où les bois ont été trouvés (environ 41% du volume total du texte). Il commence par une observation stratigraphique des lieux en nous donnant les mesures des couches étudiées. Il dégage quatre strates, une de terre de 5 pieds (environ 1m62) et trois de sables de moins en moins purs sur 11 pieds et deux pouces (environ 3m63), les fossiles apparaissant entre le 13^e et le 14^e pied de profondeur. Pour finir, il note que les ouvriers n'ont alors rien trouvé d'autre à partir du niveau de l'eau.

Faujas conclut de cette analyse des sols que les bois ont certainement été transportés par les eaux de la rivière voisine et que la terre a recouvert ces bois au fil du temps par

¹ *Ibid.*, p. 2 à 4.

l'action des eaux. Il se montre donc plutôt « actualiste », car il admet l'idée que la situation hydrogéologique puisse peu à peu transformer le paysage.

Les actualistes font partie d'une branche du plutonisme et a fortiori du vulcanisme qui pense les modifications paysagères constantes et sur la durée. Ils s'opposent donc aux tenants de la Genèse qui induit que Dieu par son action a remodelé toute la terre lors du Déluge et que la formation des paysages en est une conséquence immuable. Il ajoute même qu'il est « superflu de s'occuper ici d'une de ces révolutions antiques & primordiales qui se perdent dans l'éloignement du temps ». On reconnaît clairement ici les théories de Buffon sur la multiplicité des « révolutions » qui ont modelé la planète au cours des *Époques de la Nature*.

« Mais d'où viennent ces bois ? » continue Faujas, et comment sont-ils arrivés dans une région où il n'y a pas de cerfs ? Le naturaliste tente d'abord de comprendre comment a évolué le site. Pour ce faire il se comporte en véritable historien :

« Je n'ai donc pas négligé de faire des recherches dans les archives anciennes pour tâcher de découvrir si cette rivière n'avoit pas été autrefois plus rapprochée du terrain dont il s'agit, & j'ai eu à ce sujet la satisfaction de me convaincre par de bons documents, tels que les reconnaissances seigneuriales & les procédures de limites que le *Roubion* n'étoit pas éloigné de 80 pas des possessions du jardinier, il y a trois cents ans & quelques années¹... »

Ici, Faujas mêle histoire et histoire naturelle en étudiant les « archives de la nature » à la lumière des archives humaines. Il constate que le lit du Roubion s'est déplacé au cours des siècles. Il insiste aussi sur le fait que la rivière étant assez impétueuse, il n'est pas impossible que les bois de cerfs aient été transportés jusque-là et déposés par un débordement pour ensuite être recouverts par le temps. Faujas décide alors de remonter le lit des cours d'eau environnants et notamment le Roubion. Ce cours d'eau est une large rivière passant par



Figure 12. Zone de découverte du bois fossile, Carte Cassini 1740 via IGN

Montélimar et augmentée par le torrent du Jabron. Il a, selon Faujas, accumulé le même type de sable que les ouvriers ont trouvé dans les puits de fouille. Cela prouve pour lui que les bois de cerfs ont été transportés depuis un lieu lointain par l'action des eaux. Notons que Faujas précise que les bois ont été trouvés après la jonction entre les deux rivières, et nous permet de situer le site assez précisément, car on sait aussi que la maison du jardinier est située à un quart de lieu de Montélimar (environ 1km). Mais ne sachant pas sur quelle rive se situe la maison, le jardinier devait vraisemblablement habiter soit dans le hameau des Combes soit dans celui de Ravière. Dans de but d'émettre des hypothèses sur la provenance de ces

¹ *Ibid.*, p. 9.

bois de cerf, le naturaliste remonte d'abord le lit du Jabron qui prend sa source à Comps. Il traverse des zones plutôt boisés, notamment vers Taulignan qui possède encore une vaste forêt. Toutefois Faujas avoue que cette zone ne compte plus de cerfs, mais imagine qu'ils aient pu vivre dans ces bois il y a quelques centaines d'années. Il fait de même pour le Roubion qui prend sa source à Chaudebonne et qui lui aussi traverse des espaces encore plus boisées que son affluent. La rivière est proche de la forêt de Guisan qui est alors très vaste et peu éloignée de la montagne d'Angelle où vivent ces animaux.

Faujas conclut donc que ces bois de cerfs semi-fossiles si l'on peut dire viennent d'une des zones boisées que ces rivières traversent et que l'action du courant les auraient transportés jusqu'à la maison du jardinier Ballard. Un débordement les aurait alors fait sortir du lit du Roubion juste avant son entrée dans le Rhône. Enfin, c'est tout simplement le temps et aussi la vie des hommes qui auraient permis d'enterrer peu à peu ces bois sous quatre strates successives.

Des justifications méthodologiques appuyées par une riche bibliographie

Après ces conclusions, Faujas nous livre ses intentions méthodologiques. Il rappelle qu'en histoire naturelle, rien ne doit être négligé si on veut se rapprocher de la vérité. Il reproche même à « certains », c'est-à-dire aux « faiseurs de systèmes », d'avoir oublié le travail sur le terrain¹ ce qui leur fait commettre des erreurs sur les temporalités terrestres. Comment ne pas voir ici Buffon, qui comme le pense François Ellenberger n'est plus, à la sortie des *Époques de la Nature*, « un écrivain de cabinet. »

Mais Faujas reste tout de même sur une note amère : il avoue « qu'il est à la vérité, bien difficile & même impossible de fixer exactement [des époques], mais dont on peut quelques fois fixer des degrés de probabilité ». Cette humilité face à la nature est assez intéressante, car elle est une prémisse aux travaux dits régionalistes de Faujas que Gabriel Gohau analyse dans son ouvrage de 1990². Et on voit que quelques années avant la publication de ces deux grands ouvrages, Faujas adopte déjà une posture proche de celle de Guettard. Il termine enfin son mémoire dans la même veine, avec une note plus personnelle :

Je me suis particulièrement attaché, dans plusieurs voyages minéralogiques que j'ai faits, à étudier sur les lieux cette partie pénible & rebutante, mais très instructive de l'histoire naturelle, & je commence à m'apercevoir qu'il est possible, avec beaucoup de patience, & d'après l'examen fréquent & réitéré de cette multitude d'atterrissements qui se font voir sous tant d'aspects [...] qu'il est possible, dis-je dans quelques-uns des cas, d'établir des probabilités satisfaisantes qui tendroient si non à fixer les époques, au moins à faire voir qu'on peut établir

¹ *Ibid.*, p. 16.

² Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 241.

des différences dans la série des révolutions qu'a éprouvée & qu'éprouve journallement la planète que nous habitons¹.

On se rapproche encore une fois du modèle méthodologique énoncé dans l'article de 1773². Faujas est déjà un régionaliste, non pas au sens politique qu'on lui donne aujourd'hui, mais au sens scientifique. C'est un explorateur local qui pense que la science doit partir du particulier avant de se diriger lentement vers des généralités appuyées sur des faits précis. On est dans un type d'expérimentation totalement en accord avec l'esprit newtonien qui régit les sciences des Lumières, mais placé hors des murs. Le laboratoire des sciences naturelles est dehors, et le bon naturaliste se doit de sortir de son cabinet pour observer l'agencement de la nature. Il reprend même purement et simplement la formule qu'il utilisait dans son article de 1773, mais son « on commence à s'apercevoir » est devenu « je commence à m'apercevoir » que les études locales et répétées, etc.

Faujas nous donne aussi dans ce texte, qui fait clairement écho au précédent, quelques références bibliographiques qui nous permettent de positionner le savant dans le champ scientifique de son époque. Il cite de nombreux auteurs entre 1646 et 1768 dont Guettard et son ouvrage sur les sciences et les arts. Il s'en inspire d'ailleurs, particulièrement du « Troisième Mémoire » traitant des os fossilisés trouvés sur la route d'Orléans vers 1748³. Guettard déjà, disait aimer observer les lieux, les couches et les strates de sable, et la minéralogie environnante. Il y a fort à parier que Faujas, venant de rentrer de voyage avec son premier mentor, qui était alors en pleine cartographie régionale du Dauphiné, soit influencé par cette pratique minutieuse de l'étude des productions terrestres.

Pour finir, les derniers mots de ce passage illustrent parfaitement le fait que Faujas est un géologue de son temps, pas forcément visionnaire, mais en tout cas situé dans une frange avant-gardiste du champ minéralogique. D'abord, quand il parle « d'époque », Faujas fait référence aux *Époque de la Nature* qu'il entend étudier par le biais d'observations sur le terrain comme il le fait avec Guettard. Il entre parfaitement dans cette mouvance des savants explorateurs qui doivent aller constater les faits géologiques et fouiller ce que l'intendant du Jardin du Roi appelle « les archives du monde ». De même, il reste dans une position duale quand il dit vouloir mesurer « les révolutions » qui ont fait les paysages. Il adopte ainsi le modèle catastrophiste des Plutonistes ou peut-être même des vulcanistes. Ensuite, au moment

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Mémoire sur des bois de cerfs fossiles, trouvés en creusant un puits, dans les environs de Montélimar en Dauphiné*, *op. cit.*, p. 17.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai sur l'étude des montagnes », *op. cit.*

³ Jean-Étienne GUETTARD, « Troisième mémoire sur des os fossiles d'animaux terrestres », in *Mémoires sur différentes parties de la physique, de l'histoire naturelle, des sciences et des arts, Tome I*, Paris, Laurent Prault, 1768, p. 29 à 77.

où Faujas réalise ses premières études, Nicolas Desmarest a déjà publié, en 1771, son *Mémoire sur l'origine des Basaltes*. De fait, l'influence des idées de Guettard et de Desmarest sur la compréhension géognostique du monde est sans doute très importante pour le jeune naturaliste. Enfin, Faujas adopte également une posture plutôt actualiste quand il nous dit que la planète subit « journallement » des révolutions par l'érosion, les vents et les hommes.

C'est dans ces lignes de pensée que Faujas s'inscrit au début de sa carrière d'amateur de science. On sent avec ces quelques lectures préliminaires qu'il tâtonne : il se place, il réfléchit à sa propre manière de décrire une nature qui, à n'en pas douter, le passionne et le fascine. Il est d'autant plus difficile de se positionner dans ce champ, car peu de spécialistes des sciences de la terre et de son histoire replacent ce jeune Faujas. François Ellenberger est un des seuls à avoir étudié le texte de 1773 et surtout à avoir senti qu'il s'agissait de Faujas. Dans un article de 1982¹, il parle du jeune naturaliste comme de quelqu'un d'enthousiaste et de passionné, puis dans le second tome de son *Histoire de la Géologie*, il revient sur cet article en plaçant Faujas parmi les cartographes « utopiques »².

Faujas n'est considéré, par les historiens de la géologie, comme un véritable savant à part entière à partir de la parution de ses deux grands ouvrages sur le Dauphiné et sur les volcans. Pourtant, avant d'écrire les deux « études » qui le rendent célèbre, le naturaliste s'est livré à de nombreuses expérimentations sur le terrain, comme il le préconise depuis le début. C'est aussi grâce à ses rencontres et amis qu'il commence peu à peu à se hisser dans la hiérarchie des savants respectés.

¹ François ELLENBERGER, « Les premières cartes géologiques en France : projets et réalisations », *op. cit.*

² François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie. T. 2, op. cit.*, p. 219.

CHAPITRE DEUX

À LA DÉCOUVERTE DES VOLCANS DU MASSIF CENTRAL

La question de la préparation des écrits scientifiques est certainement aussi intéressante que les écrits eux-mêmes. Sans se borner à analyser simplement les publications comme des objets absolus, il faut également étudier les notes que tout homme de lettres laisse derrière lui. Le cas Faujas est assez pertinent ici, car on retrouve de nombreux travaux préparatoires qui préfigurent ses publications. Que ce soit des brouillons sur l'étude de volcans, des catalogues de pièces minéralogiques, des manuscrits de voyages ou des correspondances, Faujas n'hésite pas à noircir le plus de papier possible. Il nous faut, si l'on veut comprendre le processus de construction intellectuelle d'un personnage, analyser et comparer ces productions informelles avant de nous lancer dans le commentaire d'ouvrages célèbres et souvent déjà décortiqués par l'historiographie.

Ses recherches sur les volcans ont notamment conduit Faujas à parcourir plusieurs fois les chemins du Vivarais et du Velay, accompagné d'un dessinateur. Le but est bien sûr de voir, de noter et de faire dessiner les éléments marquants de l'histoire naturelle des volcans. Mais le naturaliste nous montre aussi dans ces carnets qu'il ne voyageait pas que pour la beauté de l'art et de la nature. C'est également un homme d'affaires qui se constitue peu à peu un réseau économique et politique dans l'optique de défendre ses intérêts. Ainsi Faujas se rend à Toulon pendant l'hiver 1777 pour faire constater la solidité de sa pouzzolane vivaroise auprès des instances décisionnelles de la marine française. De ce voyage, il en tire des relations solides et écrase in extremis des concurrents gênants. Enfin c'est également à Toulon qu'il fait une des rencontres les plus importantes de sa vie. Ce voyage est utile à court terme, pour son système de pensée sur les volcans qu'il met en place, mais aussi à long terme, car le port militaire lui offre également une amitié qui va durer tout au long de sa vie.

1. Relations naturalistes autour du volcanisme

Le volcanisme français ne naît pas avec Faujas de Saint-Fond et loin de là. Cette mode explose quand Jean-Étienne Guettard fait la découverte des volcans d'Auvergne en 1751 alors qu'il voyageait avec Malesherbes. Entre 1763 et 1765 Desmarest après avoir parcouru l'Auvergne écrit plusieurs observations sur les laves et les basaltes de France et participe en

1768 à l'*Encyclopédie* pour sa partie sur les prismes basaltiques. Enfin en 1771 il confirme l'aspect volcanique du Velay. Ensuite, Hervey parcourt l'Auvergne en 1772, puis Strange en 1773 et l'abbé Monnet en 1774¹.

Guettard, Mortessagne et la construction intellectuelle de Faujas

En 1775, entre deux voyages dans les Alpes, Guettard et Faujas mènent leurs observations sur le bas Vivarais. Il ne fait aucun doute que Guettard, plus âgé, plus expérimenté et jouissant de la primauté de la découverte des volcans, a formé Faujas à l'étude des produits des feux souterrains. Ce voyage est cité par Faujas dans son ouvrage sur les volcans et Guettard le mentionne aussi dans celui sur le Dauphiné. Mais l'animosité entre les deux hommes est forte en 1779 (lorsque Guettard publie son *Histoire naturelle du Dauphiné*) et on ne peut pas se fier totalement à l'académicien qui parle de Faujas avec beaucoup d'ironie. Toutefois, cette expédition de 1775 est confirmée par Giraud-Soulavie dans le second tome de son *Histoire naturelle de la France méridionale*² : « En 1775, M. Guettard et M. Faujas de Saint-Fond visitèrent le volcan de la Coupe d'Antraigues³. » C'est également pendant cette période que Faujas découvre, à quelques lieues de chez lui, le volcan de Chenavari. D'après François Ellenberger, c'est après cette tournée que les deux savants se brouillent⁴ et entament un combat par écrits interposés.

L'abbé Rozier dans les « nouvelles littéraires » de décembre 1775, annonce clairement que c'est bien Faujas qui guide ses confrères vers les prismes basaltiques. C'est ensemble qu'ils ont l'idée de traverser le Rhône pour explorer plus loin les déjections volcaniques des alentours. Remontant jusqu'à la source des minéraux volcaniques, ils découvrent : « une bouche d'environ 80 de diamètre⁵ ».

Mais plus que Guettard, c'est la relation entre Faujas et l'abbé Mortessagne qui est primordiale pour comprendre l'ouvrage de Faujas sur les volcans. On l'a vu dans la présentation de la jeunesse du naturaliste, Faujas et Mortessagne se sont rencontrés à Montélimar en 1765 lors de l'enregistrement de l'ecclésiastique par le vice-sénéchal. Comme

¹ Kenneth L. TAYLOR, « Geological travellers in Auvergne, 1751-1800 », *Geological Society, London, Special Publications*, 1 janvier 2007, vol. 287, n° 1, p. 73 à 96.

² Jean-Louis SOULAVIE, *Histoire naturelle de la France méridionale*, Nîmes, Belle, 1780, p. 13.

³ Ce volcan est aujourd'hui appelé « Coupe d'Aizac », c'est un strombolien situé entre la commune d'Aizac et la commune d'Antraigues-sur-Volaine, situées à environ 60km au nord d'Aubenas.

⁴ François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie. T. 2, op. cit.*, p. 221.

⁵ Abbé ROZIER (dir.), « Nouvelles littéraires », *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, 1775, p. 517.

l'écrivent Jean Mergoïl et Juliette Mergoïl-Daniel¹, l'abbé Gui de Mortessagne est originaire de Pradelles, paroisse située en plein cœur des volcans du Bas-Vivarais. Il arrive à Montélimar à l'âge de 51 ans et, comme tous les anciens jésuites, il doit jurer fidélité à l'Église gallicane devant les instances administratives de la ville².

Grâce aux lettres que Faujas décide de publier dans ses *Recherches sur les Volcans Éteints*, on peut mieux comprendre pourquoi cet abbé est si important dans la formation volcanologique de Faujas. Les deux hommes ont vraisemblablement parcouru des terrains volcaniques ensemble, et à n'en pas douter, Faujas, formé lui-même par Guettard, transmet cette passion volcanique à Mortessagne :

Avant de partir du Dauphiné pour me rendre ici, nous avons eu de fréquentes conversations à ce sujet [...]. Chaque fois que nous faisons des promenades volcaniques, nous ne manquons pas de considérer attentivement des basaltes qui se rencontraient sur nos pas, & d'autres fragments de diverses pierres, presque toujours des cristaux d'une substance vitreuse que vous m'aviez appris être du schorl³.

Pourtant, il semble que ce soit l'abbé qui ait, le premier, découvert l'aspect volcanique de sa région natale. D'ailleurs de nombreux savants dont Faujas⁴ reconnaissent l'importance des travaux de Mortessagne. C'est notamment le cas de Genssane qui ne tarit pas d'éloges sur l'abbé⁵.

Le 1^{er} juillet 1776, date de la première lettre insérée dans l'ouvrage, Mortessagne commence ainsi : « Je vous tiens parole, & sans autre prétention que de vous faire part de mes découvertes, pour vous engager à venir les voir & les perfectionner vous-même⁶ ». Cette phrase nous montre que c'est l'abbé qui a l'initiative des recherches de terrains qui ont vraisemblablement été mûries par des discussions entre les deux hommes. Il continue plus loin en affirmant avoir subi quelques dommages dans ces explorations, mais en garder « la satisfaction d'avoir été le premier à découvrir que le pays de *Pradelles* & ses environs se trouvent criblés de cratères de volcans anciens⁷... ». Dès 1776 Antoine de Genssane explique que c'est l'abbé qui le conduit sur les bouches près de Pradelles et lui fait découvrir la région. Mortessagne confirme dans une lettre à Faujas, qu'il a bien accompagné Genssane dans ses

¹ Jean MERGOÏL et Juliette MERGOÏL-DANIEL, « L'abbé Gui de Mortessagnes (1714–1796), collaborateur de Faujas de Saint-Fond et pionnier de la volcanologie en Vivarais-Velay (France) », *Comptes Rendus Geoscience*, 2011, vol. 343, n° 5, p. 370 à 378.

² A.D. Drôme, B717.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, Grenoble, Joseph Cuchet, 1778, p. 384.

⁴ La présentation des lettres de Mortessagne est on ne peut plus élogieuses.

⁵ Antoine (de) GENSSANE, *Histoire naturelle de la province de Languedoc, partie minéralogique et géoponique*, 1776, vol.III, p. 185.

⁶ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. 369.

⁷ *Ibid.*, p. 369.

excursions pendant le mois d'août 1775¹. Les observations que Gui de Mortessagne reporte dans ses courriers sont extrêmement précises et font apparaître un véritable œil d'expert. En plus de bien connaître sa région, l'abbé est un fin naturaliste.

Voyage et analyse de terrain dans les jeunes volcans et les coulées du Vivarais

Les excursions que Faujas couche sur le papier, en vue de publications à venir, commencent finalement assez tardivement. La première tournée connue n'est rédigée qu'en octobre 1777. Suivent plusieurs autres récits de voyage écrits avant et après la publication des *Recherches sur les Volcans éteints*. Ces textes manuscrits sont tous insérés dans la même reliure que le « Voyage dans les Alpes » dont nous avons parlé plus haut, mais sans ordre chronologique.

Quoi qu'il en soit, Faujas part de Montélimar le mardi 13 octobre 1777 pour, dit-il, « le voyage du haut Vivarais et du Velay². » Il traverse d'abord le Rhône en direction d'Aubenas où il doit rejoindre Gautier-Dagoty son dessinateur, ami commun du libraire Cuchet et graveur des planches du *Mémoire sur les bois de cerfs*. À cheval et sous une pluie mêlée de grêle, Faujas arrive à Aubenas détrempé et est contraint d'y rester à cause du temps. Cela lui permet tout de même d'entretenir son réseau local, car il nous dit avoir dîné avec les nobles de la région : les seigneurs d'Antraigues, de Rochemaure, de Rochesauve, le marquis Geoffre de Chabrignac, etc. Après avoir récupéré Gautier-Dagoty, Faujas se dirige vers sa première étape : La Gravenne de Montpezat³, à travers un paysage qui est déjà fait de basaltes de laves puis de granites. Comme dans son voyage dans les Alpes, il détaille minutieusement son parcours et ce qu'il croise, les routes, les ponts, les rivières. Il mesure également les coulées qu'il longe et la concentration des sécrétions volcaniques. Il chemine donc vers le sud de la Gravenne en passant par le Colombier, puis Meyras, Champagne et enfin Montpezat. Outre le paysage parfaitement volcanisé qu'il parcourt et analyse, il s'arrête sur un élément qui l'intrigue plus particulièrement. Il observe des « cailloux roulés » très gros, et situés à plus de quinze toises au-dessus de la rivière la plus proche. Selon lui, il est à première vue impossible que ce cours d'eau ait pu, dans des temps reculés, rouler et transporter ces rochers. D'autre part, il exclut également que le volcan lui-même ait eu la force de faire jaillir de telles masses rondes hors de son cratère. Faujas en bon savant de son époque s'en remet à

¹ *Ibid.*, p. 376.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », 1777, f. 35r.

³ La Gravenne de Montpezat est un volcan de type strombolien culminant à 810m d'altitude. Faujas utilise le terme de « Graviene du côté de montpezat » pour identifier le versant étudié.

l'hypothèse marine, pour ne pas dire diluvienne et sous-estime la puissance éruptive : « J'aime mieux croire que la mer a ainsi manié ces cailloux, dans le tems même où ces volcans bouilloient peut-être¹. ». On sent que même s'il est rangé comme volcaniste, l'emprise biblique reste encore particulièrement forte dans l'esprit du savant.

Le vendredi 16 octobre, après avoir terminé ses analyses sur le versant sud de la Granvenne, Faujas entreprend de mener des expériences du côté de Neyrac² et de sa « Grotte du Chien ». Cette toponymie est un réemploi de la *Grotta del Cane* près de Naples qui détient les mêmes caractéristiques gazeuses. Plus précisément, ce type de phénomène géologique s'appelle une mofette (fumerolle froide). Elle est souvent liée, comme c'est le cas ici, à une ancienne activité volcanique débouchant sur la formation d'eaux thermales³. Le hameau de Neyrac possède des ouvertures dégageant de l'air fixe⁴ et le naturaliste s'y rend pour tester la résistance d'êtres vivants à ces aires. La particularité de ce trou, nous dit Faujas qui rapporte les dires des locaux, c'est que les animaux y entrant meurent assez rapidement, mais qu'une fois sortis, ils reviennent étrangement à la vie après quelque temps. Faujas avant d'expérimenter les effets de ces cratères analyse d'abord les sols des lieux et voit que ses excavations font partie d'un réseau de roches granitiques. Faujas est donc certain de se trouver dans un environnement volcanique. En arrivant au premier trou, il remarque l'abondance d'eau et surtout la multitude de bulles « d'air fixe ». Le naturaliste décide alors de goûter cette eau pour voir si elle dégage un goût acidulé, synonyme de présence de ce gaz. Pour tester la teneur en dioxyde de carbone dans le trou, Faujas prend l'initiative de descendre une poule, puis une bougie afin de constater si l'air fixe est assez abondant pour l'éteindre. Malheureusement, les pluies ayant été fortes, le gaz carbonique s'est noyé et le naturaliste est forcé de remettre ses expériences à plus tard. L'eau accumulée au fond du trou ne permet pas de mener des tests, car le CO₂ étant un gaz plus lourd que l'air, il est dilué dans l'eau rendant la grotte vivable.

Après Neyrac, Faujas et Gautier-Dagoty reprennent la route vers Thueyts pour analyser la Gravenne de Thueyts, un second volcan strombolien d'Ardèche. La région apparaît aux yeux du naturaliste comme encore plus volcanisée que l'autre. Arrivé sur les lieux, Faujas fait faire deux dessins Gautier-Dagoty, dont un sur le paysage proche du pont de la Gueule de l'Enfer. Depuis ce pont, Faujas a une vue plongeante sur toute la vallée.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 36r.

² Neyrac fait aujourd'hui partie de la commune de Meyras, département de l'Ardèche.

³ Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie*, *op. cit.*, p. 150.

⁴ Du CO₂

Notamment sur la coulée de lave qui part de la Gravenne de Thueyts et descend sur le versant sud-ouest du volcan, parcourt la ville elle-même et traverse la Gueule de l'Enfer en se dirigeant ensuite vers l'ouest. Cela est dû au cratère qui est égueulé plein ouest. Enfin, Faujas observe également, mais plus rapidement le volcan du Prat situé au nord de Thueyts.

Étrangement, les notes minéralogiques de Faujas sur cette partie sont assez maigres. Les deux Gravennes sont décrites assez sommairement, alors même que ces sites sont encore aujourd'hui particulièrement représentatifs de la formation des basaltes en prismes. On peut envisager que ce n'est peut-être pas le premier passage de Faujas dans ce milieu, malgré qu'il ne nous donne aucune indication dans le titre de son manuscrit, ce qu'il fait pourtant systématiquement par la suite. L'autre hypothèse est qu'il voyage pour voir et confirmer les analyses qu'il a déjà lues dans les lettres de l'abbé Mortessagne, qui n'est pas présent à ce moment-là.

Il s'attache plus minutieusement à décrire l'apparence et les mœurs des habitants des villages alentour sur un folio et demi. Les paysans du cru ne sont jugés « ni durs ni féroces », indiquant les chemins contre un peu de tabac et toujours curieux. En revanche leurs conditions de vie sont dites dures et fatigantes, Faujas les voit comme des gens tristes, car accablés par le travail et les impôts. Les femmes sont, elles, « mal faites » et souvent édentées. Faujas constate également une grande abondance de goîtreux, ce qui l'étonne, car c'est un mal plus souvent localisé chez les alpins. Le goître est en réalité une inflammation de la glande thyroïde. Dans les espaces alpins, c'est généralement une carence en iode qui cause cette maladie. Le sel consommé étant minéral l'apport en iode est nul¹. En Vivarais, il semble que le problème soit le même, la région n'étant pas productrice de sel. Les paysans doivent vendre leur seigle pour s'en procurer². Faujas à une hypothèse personnelle sur la question, il pense que cette maladie est une conséquence du changement de température dans l'alimentation des paysans : « j'ai toujours soupçonné que cet accident étoit occasionné par le passage trop prompt et trop souvent réitéré du froid au chaud. » Cette introduction lui permet de décrire ensuite le régime des locaux :

Ici par exemple dans l'hiver, la nourriture ordinaire des habitants de Thueyts, de Colombier ; Neyrac &c. consiste en un potage composé, avec beaucoup de choux, de navets, de racines et d'autres légumes, cuits dans l'eau ou l'on jette un morceau de beurre, ou quelques fois un peu de lard ; ils ne mettent point de pain dans le potage, parce qu'outre qu'ils ne cueillent que du seigle, c'est qu'ils en font fort commerce, et qu'ils vendent leur grain, pour se procurer du sel³, ou pour payer leurs impositions. Ils mangent donc habituellement de la soupe de légumes sans pain, mais pour le remplacer, ils mangent alternativement, une cuiller de soupe et un marron

¹ Philippe FRAGU, « Goître », in Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 521 à 525.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 39r.

³ Il s'agit certainement de sel minéral n'ayant pas d'iode.

cuit à l'eau bouillante, ils préfèrent de manger ces marrons extrêmement chauds, ils ont donc toujours la bouche et le gosier pénétrés ; par une chaleur bien au-dessus de la chaleur naturelle. Dès qu'ils ont soif, ce qui leur arrive souvent en mangeant un aliment de la nature du marron, ils boivent alors de l'eau glacée de leur fontaine, ou de torrents, qui sont très froids dans ces contrées. Ce passage, rapide du froid au chaud, leur détruit bientôt les dents, et peut même souvent leur occasionner le gouestre¹.

Les deux hommes partent de Thueyts en allant vers l'ouest pour se rendre à Pradelles, ville de l'abbé Mortessagne. Il leur faut huit heures pour parcourir les cinq lieues², car la route pour le midi est encore en construction. Ils passent à Mayres dans un terrain granitique pour ensuite remonter vers Peyre Beille puis Pradelles sur ce plateau culminant à environ 1200m d'altitude. Le paysage totalement désert attriste le naturaliste qui ne manque pas de décortiquer toutes les roches alentour et en particulier la cristallisation. Arrivé à Peyre Beille il constate que ces sommets volcaniques ont été selon lui ensevelis et il s'arrête encore sur les grosses masses roulées qu'il attribue une fois de plus à l'action des mers. Arrivé à Pradelles, il dirige ses observations vers la butte d'Ardenne où se trouvent des produits du feu souterrain particulièrement intéressants pour lui et qu'il détaille sur deux folios. Il observe que sur le versant ouest d'Ardenne, de gros rochers de basalte roulés, dont les plus volumineux atteignent trois pieds de diamètre (près d'un mètre de diamètre). Faujas fait dessiner deux vues du rocher d'Ardenne par Gautier-Dagoty. Le paysage que voit alors le naturaliste est composé de basaltes en table (ou mesa) déplacés et devenus saillants sur la butte. Faujas mesure également une grosse boule de basalte brisée qui lui donne l'occasion d'observer son noyau. Cette butte est assez peu détaillée dans les lettres de Mortessagne, contrairement aux basaltes de Saint-Clément, un autre quartier de Pradelles. Inversement, Faujas décrit avec minutie les coulées d'Ardenne délaissant Saint-Clément.

Le 19 octobre 1777, Faujas et Gautier-Dagoty, sont accompagnés d'un homme d'Église originaire de Pradelles en guise de guide, partent vers le nord-est en direction de Lafarre où la rivière de Langnognoulle a creusé son lit directement dans une coulée basaltique. Notons tout de même que Faujas conclut encore son observation journalière par des considérations catastrophistes :

« L'engougnole paroît s'être creusée un lit d'environ deux cents pieds de profondeur dans le basalte, mais ce torrent qui n'est pas des plus considérable, n'a jamais pû produire un pareil effet : on le voit à peine dans la profondeur de la gorge, et cette gorge ou coule le torrent, est alignée d'un bord à l'autre de plus de cinq cents pieds. J'aime mieux croire, ou qu'il y avoit un torrent de mer dans cette partie, ou qu'il y a eu un courant de mer dans cette partie, ou qu'il y a eu des déplacements occasionnés par des tremblements de terre³. »

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 39r et 39v.

² Environ 19,5km.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 42r.

Faujas refuse clairement l'argument de l'érosion et préfère les « grandes révolutions ». Mais outre ses recherches, qui sont somme toute assez classiques, c'est son retour de Lafarre vers Pradelles qui est rocambolesque.

N'ayant pas vu le temps passer, les trois hommes se font surprendre par le brouillard en haut du plateau de Lafarre. À seulement trois heures de l'après-midi, la visibilité est nulle et le chemin dangereux. Ils tentent alors désespérément de retrouver leur route, mais en vain. Jusqu'à ce que la nuit les rattrape. Perdus et transits de froid, ils avancent péniblement en tâtonnant et surtout en écoutant scrupuleusement le bruit des sabots de leurs chevaux qui leur annoncent s'ils approchent des précipices environnants. Enfin après plusieurs allées et retours dans cette purée de pois compacte, ils réussissent à trouver le hameau de Meiserac et découvrent qu'ils sont en train de prendre la route opposée à leur destination. Ils sont alors obligés de payer un paysan pour les guider jusqu'à Pradelles, mais lui aussi se perd dans le brouillard ce qui allonge encore le trajet du retour.

Cela nous permet de voir comment les naturalistes, même dans des endroits qui peuvent nous sembler communs, se retrouvent parfois dans des situations périlleuses et que les locaux eux aussi vivaient au rythme du climat et de ses changements. De plus, Faujas nous précise dans cet extrait que le chemin n'est pas balisé, contrairement à ceux des Alpes - hérissés de piquets rouges pour montrer la route aux voyageurs. En plus de cela, ce chemin est lui-même si peu emprunté qu'il est alors presque invisible, même pour les guides. Ce sont des espaces vides et sauvages, en plein cœur d'une région somme toute peu exotique, que ces aventuriers des choses banales parcourent pour y découvrir, décrire et dessiner les paysages.

Le Puy, les volcans et les rochers du Velay

Après ces péripéties, Faujas et Gautier-Dagoty ne repartent pour le Puy que le 21 octobre. Ils suivent un chemin de granite, puis de basalte jusqu'à faire étape à Costaros. Ce village intéresse le naturaliste, car il est construit entièrement en basalte. Faujas montre un intérêt particulier vis l'utilisation des roches volcaniques dans les constructions. Et nous avons déjà pu voir qu'il était toujours friand d'architecture et de génie civil. Le chemin de Pradelles au Puy qui fait monter Faujas en altitude lui permet de contempler le massif volcanique qui d'après lui s'apparente « à une mer agitée par les vagues »¹.

¹ *Ibid.*, f. 43r.

Cette omniprésence diluvienne se ressent encore quand Faujas, arrivé à une demi-lieue du Puy, s'arrête dans un lieu-dit nommé la Chaponnade¹ pour y scruter la structure. Il commence par une analyse visuelle des environs :

on est encore sur la plaine en montagne et j'ai observé une chose bien digne d'attention ; on voit tout auprès du chemin et dans la partie gauche qui fait face à la maison de la *chaponnade* une butte ou éminence d'environ cinquante pas de longueur sur environ cinquante pieds de hauteur. [...] dans un pays de cette nature tout est absolument volcanisé, ou l'on ne voit pas un atome de granite, on voit ici une butte, dont la base est formée par un sable volcanique gris noir mêlé de petits points de lave poreuse².

Ensuite il enchaîne avec une analyse minéralogique et stratigraphique plus précise :

On voit que ce sable est établi par couches horizontales parfaitement caractérisées, ce sable est très friable, tandis qu'en l'examinant sur la superficie de la butte, on voit qu'il est extrêmement argileux.

Pour enfin émettre des hypothèses :

1° qu'il est incontestable ici que les matières volcaniques ont été maniées par les eaux. Qu'on ne m'objecte pas que j'avois déjà observé de pareils sables dans beaucoup d'endroits. Même sur des masses de basalte. Cela est vrai j'ai fait mention d'un pareil sable, je l'ai même regardé comme dépôts volcaniques formés par les eaux dans le tems que les volcans brulloient ; mais on pourroit m'objecter que les cratères vomissent souvent des matières boueuses pétries dans l'eau bouillante.

Mais cette objection tombe ici, puisque la partie dont je viens de parler est sur une plaine en montagne très élevée, et qu'il n'existe aucun *cratère* qui domine ici, excepté qu'on suppose que le cratère seroit abîmé, ce qui me paroît difficile, car cette butte auroit dut avoir le même sort, et elle n'a souffert aucun dérangement, puisque les couches sont encore horizontales.

2° la matière véritablement argileuse qui recouvre cette butte, sur laquelle on voit encore quelques laves poreuses annonce en effet, ainsi que l'a très bien observé Mr le chevalier Hamilton, que les matières volcaniques passent quelques fois à l'état d'argile, par l'intermède du sel marin.

Dans ce petit paragraphe, on voit une fois de plus le mode opératoire d'analyse des milieux que Faujas traverse. D'abord on observe de loin, on mesure. Ensuite on se rapproche, on touche, on goûte et on décrit l'évolution des couches. Après cela on émet des hypothèses qu'on peut réfuter ou accepter et on anticipe aussi les éventuelles objections. Mais, outre le procédé analytique, Faujas nous renseigne sur plusieurs points. Tout d'abord, au niveau de l'appréhension du volcan lui-même, Faujas nous indique que l'on parlait encore de la présence de l'eau pendant les éruptions et il imagine de la lave comme une matière boueuse, intégrant donc de l'eau dans sa composition. De plus il appuie la thèse diluvianiste pour expliquer les caractères de cette butte. Son analyse stratigraphique lui permet de balayer une autre hypothèse plus actualiste, car la disposition horizontale des couches du sol lui indique que cette terre a été lissée par l'action des eaux. Enfin on voit qu'il soutient les travaux

¹ Il existe toujours un lieu nommé la Chaponnade situé sur la commune de Saint-Christophe-sur-Dolaison à environ 5km au sud du Puy.

² Pour cette citation et les suivantes : Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 43v.

d'Hamilton¹ et fait du sel marin l'agent chimique transformant le basalte en argile. C'est une construction paysagère en deux époques que peint Faujas. En premier lieu, les buttes et les montagnes volcaniques se forment d'elles-mêmes dans des temps reculés. Puis l'eau en montant recouvre et reforge les milieux naturels, enfin et dans certains cas, des événements plus récents comme l'action des cours d'eau ou des éruptions, comme en Italie, viennent encore modifier le paysage. C'est un processus long et multiple qui fait que le catastrophisme est une partie de la création et comme chez Buffon ce sont bien des révolutions successives qui ont contribué à former les paysages.

Le 22 octobre Faujas et Gautier-Dagoty vont du Puy vers Espaly² pour voir sa coulée basaltique en orgue. Le naturaliste la fait dessiner et les deux hommes rentrent au Puy, car Gautier-Dagoty doit partir pour Lyon. Faujas nous renseigne alors sur les croquis effectués durant le début de ce voyage. Dix dessins ont déjà été réalisés : un au Colombier, deux à Montpezat, deux à la Gueule de l'Enfer, deux à Pradelles sur la butte d'Ardenne, un à la Farre et enfin un à Espaly. En plus de ceux-là, il y a deux dessins qui ne font pas partie de ce manuscrit de voyage et qui ont été réalisés avant cette excursion : le premier est le dessin d'une chaussée proche de la rivière du Bridon³ entre Vals et Entraigues et le second est réalisé non loin du pont du Rigaudel⁴ dans le même espace.

Au Puy, Faujas ne s'intéresse qu'à l'église Notre-Dame du Puy et à ce qu'elle contient. L'abbé de Mortessagne lui en parle déjà dans ses lettres, mais pas de façon très détaillée. Faujas, lui, décrit sur plus de cinq folios l'église, son histoire, ses reliques, dont le prépuce du Christ ainsi que la peau de son nombril, des souliers de Marie, un morceau de la Vraie Croix, de la Sainte Éponge, etc. Faujas est assez dubitatif quant à certaines de ces reliques, notamment les souliers qu'il estime dater de « 1400 ou 1500 » et qui « paroissent des souliers d'hommes ». Concernant l'éponge il nous décrit simplement un morceau d'étoffe. Par contre il est plus attiré par les peaux du Christ qui éveillent un rare moment de dévotion. Lui qui est toujours si réticent avec les miracles parle ici assez volontiers de la coupe de « notre

¹ William Hamilton est membre de la Société Royale des Sciences et Londres et a voyagé en Italie comme envoyé plénipotentiaire. Il publiait les lettres envoyées à la Royal Society sur la minéralogie des volcans italiens. Faujas fait ici référence à une lettre de 1771 où il explique comment les laves du Solfatare sont transformées en poudre plus changées en argile du fait des pluies. Voir également William HAMILTON, *Campi phlegraei : observations on the volcanos of the two Sicilies, as they have been communicated to the Royal society of London.*, Naples, Peter Fabris, 1776, vol.II, 90 p.

² Commune d'Espaly-Saint-Marcel située à l'ouest du Puy-en-Velay. Il existe aujourd'hui un lieu-dit « Les orgues d'Espaly » référencé sur les cartes IGN pour faciliter le tourisme volcanique.

³ Faujas parle certainement de la Cascade de la chaise du diable, entre les communes d'Asperjoc et de Saint-Andéol-de-Vals.

⁴ Il existe toujours un quartier nommé le Rigaudel sur la commune d'Asperjoc.

seigneur », la cruche « ou notre seigneur changea l'eau en vin¹ » Il utilise également les récits des « historiens du Puy » qu'il compare avec ses propres observations. Cependant, ce qui le passionne le plus dans cette même église, c'est la statue de la vierge noire qui y trône. Il commence par citer le père Théodore qui avait décrit cette œuvre en 1693. Ce n'est qu'à partir du samedi 25 octobre, qu'il mène sa propre analyse de l'objet. Mais la grande affluence de fidèles l'oblige à limiter ses observations et il doit attendre le 30 octobre pour continuer son étude.

Avant cela, Faujas, partant de son nouveau camp de base du Puy, va visiter les sommets environnants. Il décide de se diriger vers le nord afin d'aller observer les buttes autour de Saint-Paulien. Il commence par « la montagne de Danis » ou Mont Denise situé au nord-ouest du Puy. Elle est exploitée par les locaux qui la creusent peu à peu. Cela donne à Faujas tout loisir d'en décrire les strates et de conclure d'une part qu'elle a été forgée par les eaux, et d'autre part qu'elle sert de matériaux de construction aux maisons et à la cathédrale du Puy.

Il monte ensuite jusqu'à Saint-Paulien en observant le paysage volcanique, mange dans une auberge apparemment détestable avant de repartir. En redescendant vers le Puy, Faujas fait une escale par Polignac. Faujas suit encore les conseils de l'abbé Mortessagne qui lui a déjà parlé de ce village dans une lettre du 28 septembre 1776² et dans une autre du 1^{er} novembre 1776³. Faujas s'arrête pour voir une montagne non loin du village et qui fait face au château. Il s'agit sûrement de la butte de Flayac⁴. C'est elle qui correspond le mieux à la localisation que nous donne le naturaliste : c'est-à-dire à un quart de lieue avant Polignac, orientée au couchant, et faisant face à la tour de la ville. Quoi qu'il en soit Faujas utilise ce lieu évocateur pour dresser une analyse de ses strates que nous pouvons résumer par ce schéma :

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 47r.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, *op. cit.*, p. 386 et 397.

³ *Ibid.*, p. 402.

⁴ Cette butte volcanique culmine à 801m d'altitude.

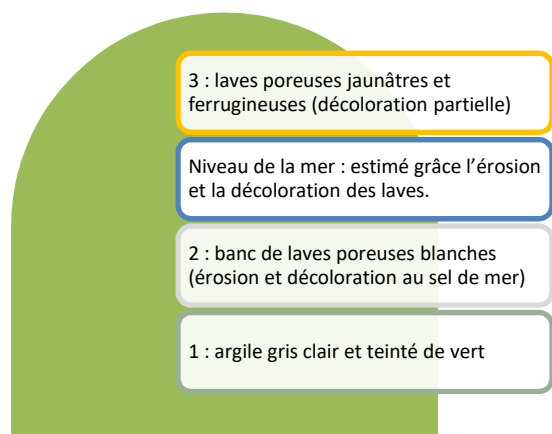


Figure 13. Schéma stratigraphique de la butte de Flayac d'après Faujas (22 octobre 1777)

Faujas reste en phase avec sa théorie et se sert encore une fois de la stratigraphie pour prouver que le bassin volcanique a subi une présence marine antique qui a désagrégé une partie de ses laves. Il nous précise à la toute fin de sa démonstration qu'il fait réaliser des dessins de ce rocher. Mais on ne peut savoir par qui, car Gautier-Dagoty est parti pour Lyon quelques jours plus tôt et Faujas nous informe quelques lignes plus loin qu'il doit attendre son

second dessinateur Veyrenc pour croquer une statue. Le savant visite enfin la ville de Polignac qui est construite autour d'un fort juché sur un monticule basaltique culminant à 806 mètres d'altitude soit à environ 100 mètres plus haut que le village. De plus, le rocher de Polignac étant particulièrement saillant et à pic, il peut constater à l'œil sa formation minéralogique avant de rentrer au Puy.

Le vendredi 24, Faujas part visiter les mines du Puy, dont une carrière de plâtre à l'intérieur de la ville même, appartenant aux frères de la doctrine chrétienne. Il s'étonne d'ailleurs de voir une excavation en plein milieu d'un terrain où tout n'est fait que de matières volcaniques. Le gypse étant une roche plutôt tendre, Faujas se demande comment elle a pu résister à l'activité éruptive de la région. Il visite également les carrières de calcaire à la sortie de la ville pour y chercher des fossiles. Il ne trouve que quelques rares coquilles marines, mais qui lui permettent de confirmer sa théorie d'occupation des eaux. Il prend enfin le chemin d'Espaly pour revoir sa chaussée de basaltes prismatiques qu'il semble particulièrement aimer :

« un des plus beau pavé de basalte qu'on puisse voir, les colonnes sont toutes perpendiculaires, ont plus de cinquante pieds d'élévation, et forment un groupe conique les prismes qui sont d'un gros volume, ont depuis cinq jusqu'à sept angles¹. »

Accompagné d'un vieil homme du cru, Faujas se rend dans le cours d'eau voisin pour récolter des grenats. Ce villageois exerce (nous dit Faujas) le métier de chercheur de pierres et sa femme les vend depuis une trentaine d'années. Le naturaliste sonde la rivière pendant quelque temps avant de rentrer bredouille et se voit obligé d'aller acheter un véritable grenat dodécaèdre à l'épouse de son compagnon.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 50v.

Le lendemain (26 octobre), Faujas continue ses investigations volcaniques en allant observer les rochers de Corneilles et de Saint-Michel. Là encore, il suit les indications que l'abbé de Mortessagne lui a données dans ses lettres¹. Comme celui de Polignac, ces deux rochers sont parfaitement saillants et à pic. À Saint-Michel, Faujas visite l'église construite en haut du rocher et accessible par un escalier. Enfin il se rend à la chartreuse de Brives pour y dîner avec l'évêque du Puy. Il explore ensuite les environs pour augmenter ses connaissances sur l'histoire naturelle des environs du Puy. Tout se présente presque comme à Flayac. Faujas imagine donc comment le contact entre les roches et la mer a pu altérer les roches et donner différentes couches plus ou moins dures, blanches, etc. On peut également lire dans ce passage que Faujas commence à imaginer la durée infinie qui permet aux eaux de transformer la pierre :

L'examen très réfléchi que j'en ai fait, me porte à croire, qu'il est possible, que les matières volcanisées passant à l'aide de l'acide marin, ou de quelque autre agent qui nous est inconnu, 1° de l'état de lave terreuse, même le basalte le plus dur, 2° à l'état d'argile friables, 3° à l'état d'argile douce et savonneuse, il peut se faire encore qu'un laps de temps plus considérable, que d'autres combinaisons, formées à l'acide des eaux de nature encore cette argile².

On voit qu'il est tout de même prudent, car il ne donne pas d'estimation, il reste sur « un temps considérable », mais ne s'engage pas dans un calcul de datation. Il reconnaît également ne pas savoir si d'autres agents que les sels marins sont entrés en contact avec les roches.

Le lundi 27 octobre, Faujas quitte le Puy pour la dernière excursion de son voyage. Il compte redescendre vers le sud pour parcourir le mont Mézenc, plus haut sommet volcanique du Vivarais. Faujas loge à la Chartreuse de Bonnefoy. Après quelques problèmes avec son matériel de mesure, Faujas estime l'altitude du mont Mézenc à 850 toises³ soit environ 1656m. Il n'est finalement pas si loin de la vérité, car les deux sommets du Mézenc culminent à 1744m (sommet nord) et 1753m (sommet sud). En redescendant, Faujas liste ses trouvailles du sommet à la chartreuse toujours dans ce même esprit de comparaison. Il quitte la chartreuse le mercredi 29 octobre en compagnie du prieur et de chartreux qui l'accompagnent jusqu'au Puy.

Par la suite, Faujas séjourne quelques jours au Puy avec l'évêque, ce qui lui permet de reprendre ses observations sur la statue de Notre-Dame du Puy sans être préoccupé par les fidèles. Le 1^{er} novembre, il est reçu à la Chartreuse de Brives dont on lui fait visiter les

¹ L'abbé décrit le rocher de Corneille dans des lettres : 3 (28 septembre 1776), 4 (1^{er} novembre 1776) et 6 (1^{er} décembre 1776). Et le rocher de Saint-Michel dans les lettres 3 et 4.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.* f. 52v.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, *op. cit.*, f. 55r.

jardins. Les moines du lieu semblent assez portés sur les sciences. L'un d'eux donne au naturaliste deux lentilles de microscope qu'il prépare lui-même. Un autre plus porté sur la botanique cultive des fraises jusqu'en hiver. Un dernier, le « dom Archer procureur de Bonnefoy¹ », est instruit en minéralogie et accompagne Faujas. En descendant vers le sud et en direction de Lantriac, Faujas constate que le terrain est passé du basalte au granite et voit un cône de basalte posé sur une masse de granite. Il imagine alors que cette masse parfaitement perpendiculaire est sortie de terre par l'action des feux. Pour Faujas, c'est une montagne formée d'elle-même. Le naturaliste remarque que le basalte du haut du cône est incrusté de granite, preuve selon lui qu'en « sortant de l'intérieur » de la terre, la lave a emporté le granite et qu'ils ont en quelque sorte fusionnés. Cet exemple semble être tellement parfait pour ses démonstrations que Faujas le fait illustrer par Veyrenc. Enfin avant de partir définitivement du Puy, le 5 novembre 1777, Faujas et Veyrenc font un passage par Polignac pour permettre au dessinateur de croquer la statue de l'oracle d'Apollon et au naturaliste de recopier l'inscription latine de la chapelle.

Faujas ne retourne en Vivarais que le 13 mars 1778 pour mener ses expériences au trou de Neyrac. Ses précédentes tentatives ayant échoué. Il intitule cette courte excursion : « Quatrième voyage en Vivarais ». Si on tente de faire le compte de ses voyages, on peut penser que celui que nous avons étudié est le troisième. Le premier voyage étant certainement celui effectué avec Guettard et le second avec Mortessagne. Faujas change d'ailleurs le nom de ces grottes. Il parlait plus tôt de « la grotte du chien » en référence aux trous de Pouzzoles, il modifie ce nom en « trou de la poule ». Il emmène Veyrenc avec lui pour faire dessiner plusieurs lieux, à commencer par le volcan de Chenavari² situé juste après Montélimar. Les deux hommes font une première escale à Aubenas où ils recrutent toute une troupe formée de « Mr de la Boissiere, Mr le comte de Chalender, Mr Calonne, Mr Bernandy, Mr Baume ». La compagnie passe d'abord par Jaujac qui détient un orgue basaltique dont la coulée descend jusqu'à la rivière de Lignon. Ils suivent ensuite le lit du Lignon pour se rendre à Neyrac. Arrivé au village, Faujas peut alors se lancer dans ses expériences sur les effets du trou de Neyrac et de sa forte concentration en gaz carbonique. Le naturaliste compte descendre plusieurs animaux, par ordre de taille, dans le trou pour analyser leurs réactions à l'exposition prolongée à l'air fixe.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, f. 58r.

² Sur la commune de Rochemaure.

Ces expériences s'inscrivent dans un contexte de découvertes sur le méphitisme par le duc de Chaulnes (ami et protecteur de Faujas¹) et de Lavoisier sur la respiration, portées en France par Antoine de Lavoisier. En mai 1777, ce dernier présente devant l'Académie des sciences ses « Expériences sur la respiration des animaux² ». Il met en évidence l'absorption d'air déphlogistiqué et le rejet ou la formation d'air fixe. Comme l'explique Philippe Hecketsweiler dans son *Histoire de la médecine*, Lavoisier désigne déjà deux types d'airs impropres à la respiration :

1. Le premier était le "résidu méphitique d'air atmosphérique" c'est-à-dire l'azote obtenu après la calcination du mercure :

Mercuré + Air – calcination → Oxyde de mercure + Azote.

2. Le second était un "air vicié par la respiration" d'un moineau, c'est-à-dire un mélange d'azote et de gaz carbonique. Le moineau était mort d'asphyxie dans une cloche étanche.

Air (Oxygène + Azote) – respiration du moineau → CO₂ + Azote³.

Une de ses autres conclusions est que voyant que son moineau mort dans le bocal où il l'avait mis, il en déduit que l'animal placé dans un environnement fermé consomme l'air déphlogistiqué et meurt dès qu'il est remplacé par l'air fixe.

Faujas entend bien mener un type d'expérience similaire, car c'est pour constater la résistance des vivants à l'air fixe qu'il les descend au fond du trou. Le premier animal testé est une poule. Elle s'asphyxie peu à peu et tombe au bout de trois minutes, il la ressort et tente en vain de la réanimer avec de « l'alkali volatil », c'est-à-dire une solution concentrée en hydroxyde d'ammonium pour lui donner un choc. Il descend ensuite un chat qui commence à s'agiter au bout de quelques secondes, ses pupilles se dilatent et au bout de sept minutes d'agonie, il tombe. Après l'avoir hissé, le naturaliste fait respirer au pauvre animal sa solution et le plonge dans l'eau. Le félin se réveille enfin, mais son état ne semble pas au beau fixe :

il ne tarda pas à respirer d'une manière à la vérité fort gênée, mais insensiblement, il respira plus lentement miaula, leva la tête, et après quelques minutes il se releva sur ses jambes ; ayant l'air étourdy et comme ivre, je le fis porter auprès du feu chez un paysan, qui le mit auprès du feu dans une chambre pleine de fumée, ce qui le rendit de nouveau malade, je le fis exposer en plein air, et je partis en le laissant très malade⁴.

En réalité, ce chat n'est pas véritablement mort et ressuscité, il est anesthésié par asphyxie au CO₂. Marguerite Zimmer nous explique dans son *Histoire de l'anesthésie* qu'au XIX^e siècle que la recherche d'agents nouveaux amène les médecins à utiliser des acides carboniques dans les processus d'anesthésie par suffocation :

¹ Nous parlerons plus en détail du duc de Chaulnes dans le chapitre 4.

² Renato G. MAZZOLINI, « Les lumières de la raison : des systèmes médicaux à l'organologie naturaliste », in Mirko GRIMEK (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident : De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1997, vol.II, p. 112.

³ Philippe HECKETSWEILER, *Histoire de la médecine : des malades, des médecins, des soins et de l'éthique biomédicale*, Paris, Ellipses, 2010, p. 234.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Quatrième voyage en Vivarais », 1778, f. 28v.

Lorsque l'inhalation de l'acide carbonique pur est continue [...] le patient éprouve une sensation de vertiges, de nausées, de vomissements, des troubles de la vision, de la faiblesse musculaire et, finalement, de l'engourdissement. Ces symptômes sont rapidement suivis de sommeil comateux. Cinq minutes de symptômes asphyxiques peuvent entraîner la mort. Au contact des voies respiratoires, le gaz produit des phénomènes d'anoxémie et d'asphyxie, liés au blocage des échanges gazeux¹.

Les deux types d'explication des symptômes sont finalement assez proches et on comprend que des animaux fragiles comme les oiseaux meurent assez facilement dans ces trous.

Enfin, comme dernier test, Faujas descend une simple bougie, qui s'éteint bien entendu aussitôt, privée de l'oxygène nécessaire à sa combustion. Les locaux expliquent que selon le temps, la grotte est plus ou moins dangereuse. Ce qui paraît logique quand on a conscience des flux gazeux qui règnent dans l'air. Mais l'invisible est encore une chose mystérieuse que l'on découvre peu à peu au cours du XVIII^e siècle sous l'impulsion de savants de renom comme Lavoisier, Nollet ou Franklin qui font de l'immatériel leur objet d'étude.

Faujas termine ses observations sur une analyse du terrain, comme pour souligner le fait que c'est bien l'aspect volcanique du lieu qui comme à Pouzzoles crée ce phénomène. Il y a dans la rivière des granites et des basaltes roulés par le courant. Plus bas, il constate que le sable est chargé de basaltes et de granites et que les fontaines d'air fixe se mélangent aux eaux environnantes.

C'est la dernière observation manuscrite que Faujas fait du Vivarais. Après être passé par Neyrac, il se rend à Thueyts pour y dormir et dessiner. Le 15 mars, le naturaliste part pour le Colombier puis va au château de la Bastide pour y séjourner et le manuscrit s'arrête ici.

2. Les expériences sociables et scientifiques d'un savant mondain

Entre ses deux excursions au pays des volcans, Faujas est envoyé en mission à Toulon par le comte de Sartine alors ministre de la Marine. Le but premier de ce voyage est de réaliser des expériences sur un nouveau mortier à base de pouzzolane. Cette matière volcanique, tirant son nom de la ville de Pouzzoles, non loin du Vésuve, est en fait une cendre faite de scories décomposées, crachée lors d'une éruption et qui entre parfois dans la composition de mortiers de construction². Les mortiers classiques, à base de chaux vives, sont « aériens », car ils ont la propriété de durcir et de lier lentement à l'air par la fixation du CO₂.

¹ Marguerite ZIMMER, *Histoire de l'anesthésie méthodes et techniques au XIX^e siècle*, Les Ulis, France, EDP sciences, 2008, p. 393-394.

² Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie*, *op. cit.*, p. 295.

Le mortier que Faujas propose est « hydraulique », c'est son contact avec l'eau qui enclenche la réaction chimique du durcissement¹. Cette technique, déjà connue en Italie, est utilisée depuis l'époque romaine et on peut la trouver sur des monuments célèbres comme le panthéon de Rome². Le mortier à la pouzzolane est toujours employé dans les constructions maritimes et Toulon en possède des quantités assez importantes pour ses travaux. Faujas précise même que dans cette ville est employée une recette « habituelle », ce qui prouve que la technique est connue.

La nouveauté réside dans les découvertes que fait Faujas au volcan de Chenavari à Rochemaure, près de Montélimar. Voyant que l'endroit regorge de matières volcaniques et notamment de pouzzolane, il fait alors ouvrir une mine au début de l'année 1777 et dote la France de sa propre pouzzolane. Le royaume peut s'affranchir d'importer des cendres italiennes. Mais le ministre veut d'abord savoir si cette poussière volcanique française est aussi bonne que l'Italienne. Même si Faujas commence déjà à tester son mortier à divers endroits du Dauphiné, notamment chez lui et chez le Marquis de Geoffre de Chabrignac³, la couronne souhaite mener une expérience comparative. Si elle réussit, la France pourrait alors se passer d'importer cette terre d'Italie. Faujas, dans son mémoire sur la pouzzolane, publié seul en 1778⁴, nous informe que le ministre de la Marine lui demande en novembre 1777 d'envoyer des caisses de matériaux pour préparer les expériences.

On ne sait pas exactement comment les travaux de Faujas sont arrivés aux oreilles du ministre, mais quelques sources nous permettent d'y voir plus clair. Dans une lettre du 13 juillet 1777⁵, le comte de Buffon demande à son jeune disciple s'il serait toujours à Paris à son retour de Montbard (fin août début, septembre). Le naturaliste montilien est alors en pleine promotion pour la souscription de son ouvrage sur les volcans. Il croise d'ailleurs des hommes qu'on retrouvera plus tard comme l'évêque d'Agde et le comte de Milly et peut-être

¹ *Ibid.*, p. 76.

² *Ciment et béton romain haute performance, bâtiment durable et résistant – Institut Géopolymère*, <https://www.geopolymer.org/fr/archeologie/ciment-romain/ciment-et-beton-romain-haute-performance-batiment-durable-et-resistant/>. Les calculs sont réalisés dans un second article, nous remercions au passage Benjamin Pelizzari (laboratoire 3S-R) agrégé et docteur en génie-civil pour ses leçons sur les matériaux : *Archaeological Analogues (Roman Cements) – Geopolymer Institute*, <https://www.geopolymer.org/applications/archaeological-analogues-roman-cements/>, consulté le 9 décembre 2016.

³ Les procès-verbaux de ces premières expériences sont publiés dans Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur la Pouzzolane, sur la théorie de la chaux et sur la cause de la dureté du mortier...*, Paris, Nyon, Grenoble, J. Cuchet, 1778, p. 121 à 126.

⁴ *Ibid.*, p. 123.

⁵ Lettre de BUFFON à Faujas, 28 mars 1777, concernant une collection envoyée par Faujas pour le Cabinet. Collection Nadault de Buffon L272, Thierry HOQUET et Pietro CORSI, *Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne*, <http://www.buffon.cnrs.fr/?lang=fr>.

même Michel Adanson comme le suggère Buffon. Il ne serait pas étonnant que le directeur du Jardin du Roi ait touché quelques mots au ministre de la Marine concernant les travaux de son nouveau protégé¹. Sartine de son côté est en état de guerre, car le conflit entre l'Angleterre et ses colonies tend le contexte international. En novembre 1777, la couronne décide de garder les ports en alerte. À Brest, l'armada est laissée armée dans la rade par crainte d'une razzia. À Toulon il faut tenir les troupes occupées².

Faujas, quant à lui, exécute les ordres du ministre assez rapidement, car il ne s'écoule qu'un mois et un jour depuis la dernière date annotée dans son « Voyage en Vivarais et Velay ». Il nous dit prendre le chemin du retour du Puy vers Annonay le 5 novembre 1777. Le six décembre il reprend la route pour Toulon avec Veyrenc comme dessinateur. De fait, les deux hommes ne se sont finalement pas quittés. Ils partent de Montélimar à trois heures du matin pour embarquer dans la diligence d'Avignon où le bruit et les conversations contraignent les oreilles chastes de Faujas à finir le voyage sur le pont. Faujas, avant d'arriver à Avignon, nous indique que ce trajet de douze heures entre Montélimar et la cité des papes lui coûte pour trois personnes 7^{lt}4^s, soit environ 2^{lt}46^s par personne. Au passage, Faujas fait dessiner quelques vues à Veyrenc et passe le dimanche 7 décembre à Avignon pour faire du tourisme. Le lendemain, les deux hommes reprennent la route, cette fois en carrosse. Ils font escale à Orgon pour dormir, puis s'arrêtent à Lambesc pour déjeuner avant d'arriver à Aix-en-Provence le soir du mardi 9 décembre 1777. Le jour suivant, ils louent une voiture pour Toulon. Moyennant 18^{lt}, et font encore deux étapes, une à Roquevaire pour manger et une dernière à Cuche pour dormir. Faujas et ses compagnons arrivent à Toulon le jeudi onze décembre 1777 après cinq jours de voyage.

Toulon représente plusieurs opportunités pour le naturaliste. D'abord, il doit impérativement se présenter rapidement devant les instances dirigeantes de la Marine, car son procédé expérimental peut lui permettre de devenir le nouveau fournisseur de pouzzolane de la couronne, et dégager des rentes minières intéressantes. Ainsi il doit faire entendre sa voix de savant et d'expert dans ce milieu noble et militaire. Ensuite ce voyage dans son aspect plutôt stagnant, en ce sens qu'il ne fait que très peu de déplacements une fois arrivé à Toulon, lui permet de tisser des liens avec la bonne société locale et de faire des rencontres. Enfin en

¹ Nous étudierons un peu plus en détail la relation entre Buffon et Faujas dans le chapitre IV

² Jacques MICHEL, *Du Paris de Louis XV à la marine de Louis XVI : l'oeuvre de Monsieur de Sartine*, Paris, Éd. de l'Érudit, coll. « Gens de terre - gens de mer », 1983, vol.II/II, p. 85.

naturaliste, il ne résiste pas au plaisir d'accomplir quelques promenades géologiques dans les environs de son camp de base.

Enjeux et négociations politico-scientifiques

Faujas se présente devant les hauts dignitaires de la marine de Toulon le vendredi 12 décembre 1777. Il est reçu par Paul-Hippolyte de Beauvillier marquis de la Ferté-Saint-Aignan, vétéran la guerre de Sept Ans devenu commandant de la marine de Toulon depuis le 22 janvier 1773¹ ; par le directeur général de l'arsenal Louis de Fabry² et par l'intendant de la Marine Jacques Prévost de la Croix. Faujas, bien que satisfait des politesses de ces influents messieurs, est accueilli avec une très mauvaise nouvelle. Prévost de la Croix informe Faujas que sa pouzzolane vivaroise ne se sera pas la seule à être comparée à l'italienne lors des expériences à venir. En effet, au cours d'une réception chez la marquise de Saint-Aignan, le seize décembre 1777, Faujas apprend que l'évêque d'Agde, Charles François de Rouvroy de Saint-Simon Sandricourt (qu'il avait rencontré à Paris chez le comte de Milly) a bien réutilisé le prospectus de son ouvrage sur les volcans dans lequel il énonce ses découvertes sur la pouzzolane. Faujas nous dit que l'évêque se serait empressé d'acheter des terrains volcanisés près d'Apt dans le but de faire ouvrir une carrière de pouzzolane et d'en tirer profit. L'ecclésiastique s'est ensuite empressé de contacter l'intendant de Marine en lui demandant de dépêcher un ingénieur sur place pour sonder le terrain. Son objectif est de présenter sa pouzzolane à Toulon le plus rapidement possible pour devancer Faujas. De son côté, l'intendant, en plus d'avoir dépêché l'ingénieur de manière privée, tente de tenir Faujas à l'écart pour lui faire rater les expériences. Le naturaliste nous explique qu'il avait contacté Prévost de la Croix pour lui envoyer les caisses de cendres du Vivarais et venir les tester à son retour du Puy-en-Velay. Ce dernier lui répond : « de ne point [se] gêner » et de « venir quand [il] voudrait³ ». Pour Faujas tout est clair. L'intendant a essayé de l'éloigner de Toulon pour que l'évêque et lui puissent mener les expériences sur la pouzzolane et écarter le naturaliste : « C'est pourquoy il desiroit que j'arrivasse tard, pour pouvoir faire faire les expériences sur les pouzzolanes d'Agde, avant de faire les miennes⁴ ». Le passage entier est assez évocateur de l'état d'esprit dans lequel peut être Faujas à ce moment-là, car on le voit répéter deux fois les mêmes informations et traiter l'évêque d'intrigant « de métier ».

¹ Claude ABOUCAYA, *Les intendant de la marine sous l'ancien régime. Contribution à l'étude du département, du port et arsenal de la marine de Toulon*, Thèse de Doctorat soutenue le 9 février 1951, Gap, Louis-Jean, 1958.

² Faujas lui donne le titre de « commandant de l'armement »

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », 1777, f. 62v.

⁴ *Ibid.*

Le lendemain, dix-sept décembre, Faujas se rend à neuf heures chez le marquis de Saint-Aignan pour assister au conseil de la marine. L'enjeu est donc de taille. Faujas doit absolument tenir tête à l'intendant pour faire imposer l'aspect prioritaire de son travail, soutenu directement par le ministre. Le naturaliste décrit assez bien la pièce dans laquelle a lieu la réunion :

Le conseil de la marine se tient dans une grande salle au rez-de-chaussée de la maison de Mr. Saint-Aignan. Il y a au milieu de cette pièce une grande table couverte d'un tapis vert et de sièges tout autour, il y avoit sur la table un gros livre blanc relié pour écrire les procès-verbaux¹.

Faujas se fait asseoir à côté du marquis, mais sa chaise est légèrement en retrait. Saint-Aignan commence par lire la lettre du ministre de Sartine comme preuve de la primauté des expériences sur les cendres vivaroises et que ces dernières doivent être faites en présence du principal intéressé. Il occulte donc d'entrée de jeu l'intendant et l'évêque d'Agde. Prévost de la Croix contre-attaque en demandant à l'assemblée que le comité pour l'examen des pouzzolanes du Vivarais éprouve également celles d'Apt. Mais le commandant tient sa position en s'appuyant sur les instructions du ministre. Faujas sort vainqueur de ce duel et l'évêque d'Agde et son complice sont déboutés.

Ce qu'il faut savoir ici c'est que l'administration de Toulon est à cette époque le terrain de luttes entre le commandant et l'intendant. L'ordonnance maritime de 1776 avait alors divisé la gestion des ports du royaume en deux entités. L'une dirigée par l'intendant qui est en charge de l'administration du bureau du magasin général, des chantiers et ateliers, des fonds et revenus, des armements, des vivres, des hôpitaux et des chiourmes². Le commandant, lui, gérait le détail des constructions, du port et de l'artillerie³. De plus, comme l'explique Claude Aboucaya, chaque directeur de « détails » pouvait prendre lui-même des décisions ce qui réduit le travail de l'intendant à une fonction essentiellement consultative. L'épée a supplanté la plume et « en opposition constante, une certaine effervescence régna dans le port, entre l'intendant et le commandant⁴ ».

Nous pouvons constater que ce contexte politique plutôt tendu a en fin de compte bien profité à Faujas. Saint-Aignan, à la fin de la réunion, nomme les inspecteurs chargés de mener les expériences comparatives sur la pouzzolane. On remarque que la liste des personnages que

¹ *Ibid.*, p. 63r.

² Ordonnance de 1776, titre 1 article 4, Claude ABOUCAYA, *Les intendant de la marine sous l'ancien régime. Contribution à l'étude du département, du port et arsenal de la marine de Toulon*, Thèse de Doctorat soutenue le 9 février 1951, Gap, Louis-Jean, 1958, p. 137.

³ Ordonnance de 1776, titre 1 article 11, *Ibid.*

⁴ Claude Aboucaya, *Les intendant de la marine sous l'ancien régime. Contribution à l'étude du département, du port et arsenal de la marine de Toulon*, Thèse de Doctorat soutenue le 9 février 1951, Gap, Louis-Jean, 1958, p. 142.

le naturaliste énonce dans manuscrit¹ diffère légèrement de celle du procès-verbal publié dans son mémoire².

Tableau 1. Membres de la commission d'étude de la pouzzolane (1777-1778)

Noms cités dans le manuscrit Naf 749 (1777)	Noms cités dans le procès-verbal retranscrit dans le <i>Mémoire sur la Pouzzolane</i> (1778)
M. le Chevalier d'Albert : capitaine de vaisseau	M. Lombard
M. de Broades	M. le Chevalier d'Albert
M. de la Clue	M. Saint-Hippolyte
M. Vidal de Lery	M. Champorcin
M. Verrier : ingénieur en chef	M. d'Albert de Rions
	M. de Broades
	M. de la Clue
	M. Vidal de Lery
	Verrier et Paul

Le lundi 22 Faujas est convoqué à l'arsenal pour commencer les tests sur les pouzzolanes. Il en avait préalablement envoyé deux types : une rouge et une grise, toutes deux du Vivarais. Il est reçu dans le bureau du chevalier d'Albert et effectue quelques épreuves chimiques à petite échelle pour comparer le degré de similitude entre la pouzzolane italienne et la Vivaroise. Il n'est précisé, ni dans le manuscrit ni dans le mémoire, quelles expériences Faujas a mené pendant cette journée. Pourtant les commissaires semblent satisfaits et décident de continuer et de faire éprouver le contact de la mer aux mortiers créés avec les trois types de pouzzolane présents. Le mémoire ajoute une petite précision en cela que les commissaires pèsent les trois terres dans un pied de cube et constatent que la pouzzolane rouge est plus légère que les deux autres.

Le mercredi 24 décembre 1777, Faujas retourne à l'arsenal pour préparer les mortiers à base des trois pouzzolanes. Les commissaires se rendent au bureau de l'ingénieur des fortifications où se trouvent les terres et le matériel. Ils érigent trois caissons qu'ils remplissent avec les mortiers préparés (d'après Faujas) « comme à l'accoutumée ». La recette est détaillée dans le procès-verbal de façon précise :

Douze parties de Pouzzolane,
Six parties de gros sable non terreux,
Neuf parties de chaux vive bien cuite,
Seize parties de blocaille,
Et la quantité d'eau douce nécessaire pour éteindre la chaux & lier le ciment³.

Faujas ne donne que très peu de précisions sur l'expérience en tant que telle. Mais le procès-verbal mentionne que la pouzzolane rouge du Vivarais, étant plus grasse, pouvait permettre de réduire l'apport de chaux vive et donc économiser un élément essentiel du

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 63r.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur la Pouzzolane, sur la théorie de la chaux et sur la cause de la dureté du mortier...*, *op. cit.*, p. 108 à 110.

³ *Ibid.*, p. 109.

ciment commun. Enfin après un repos de six heures, les caisses de mortier liées à des coupes de pierres sont plongées dans l'eau du port « dans le bassin de l'arsenal, au sud du pavillon des peintres¹ » et ce, nous dit Faujas, pendant quatre ou cinq mois.

Juste avant de partir pour Marseille, le 31 décembre 1777², Faujas récupère une copie du procès-verbal des expériences, signé de la veille par quelques personnes supplémentaires. C'est ce document qu'il insère tel quel dans ses *Recherches sur la pouzzolane*, comme une justification de plus à l'utilité de ses travaux.

Toulon comme camp de base vers des balades géologiques

Pendant son séjour, Faujas ne se contente pas de réaliser des expériences et de résister à un odieux complot. On a pu voir que les différentes réunions et sessions ne sont pas consécutives et en bon naturaliste, Faujas profite de son temps libre pour aller visiter les environs de la cité portuaire.

Au cours du trajet d'aller, Faujas commence déjà à observer et à récolter les productions minéralogiques qui se trouvent sur sa route. C'est peut-être pour cette raison qu'il décide de prendre un carrosse plutôt qu'un coche pour se rendre d'Avignon à Toulon. Le coût du transport est bien plus élevé, mais la liberté d'action est aussi plus importante. Le 8 décembre, il s'arrête en chemin ramasser des variolites un peu après le passage de la Durance. Le 9 entre Orgon et Lambesc, il découvre des fossiles de pholades (coquilles bivalves creusant des trous dans les rochers pour s'y réfugier³) et un « gland de mer » ou *balanus* (petit crustacé s'accrochant aux rochers et s'entourant de plaques de calcaire⁴). Le mercredi 10, entre Aix et Cuhe, Faujas visite des carrières de charbons où il trouve encore quelques fossiles d'huîtres et récupère des morceaux de calcaire incrustés d'éclats de charbon. Le lendemain, vers le village du Beausset, Faujas se rend compte que la route est parsemée de petits cailloux roulés de pierres volcaniques, indiquant la présence d'un volcan dans les environs qui aurait craché ces pierres ensuite transportées vers lui. Le naturaliste décide de descendre de voiture pour y voir plus clair. En avançant, Faujas constate que la rivière du Venau⁵ regorge de productions volcaniques. Faujas se trouve certainement entre Évenos et Ollioules. Il nous informe en effet être à environ deux lieues de Toulon, si on suit les courants

¹ *Ibid.*, p. 110.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 61v.

³ Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie*, *op. cit.*, p. 281.

⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁵ Nous n'avons pas réussi à retrouver de quel ruisseau il s'agit exactement, peut-être un ancien affluent de la Reppe.

des rivières qui partent du volcan d'Évenos pour se jeter dans la Reppe. En tout cas le naturaliste est particulièrement intrigué par ses découvertes, car il ne semble pas connaître le terrain. Avant d'arriver à Toulon il s'étonne du paysage offert par les gorges d'Ollioules qu'il attribue justement à l'action des eaux.

Faujas doit attendre le vendredi 19 pour pouvoir retourner à Évenos. Il est accompagné par Herbert et Buret qui avaient vraisemblablement parlé du volcan à Guettard. Ce dernier avait dédaigné (d'après Faujas) le visiter. Faujas, qui passe voir le cabinet de Buret, est décidé à occuper son temps libre le 14 pour augmenter ses connaissances de la région. Il est également en compagnie de deux officiers, un de Navarre, l'autre de Piémont.

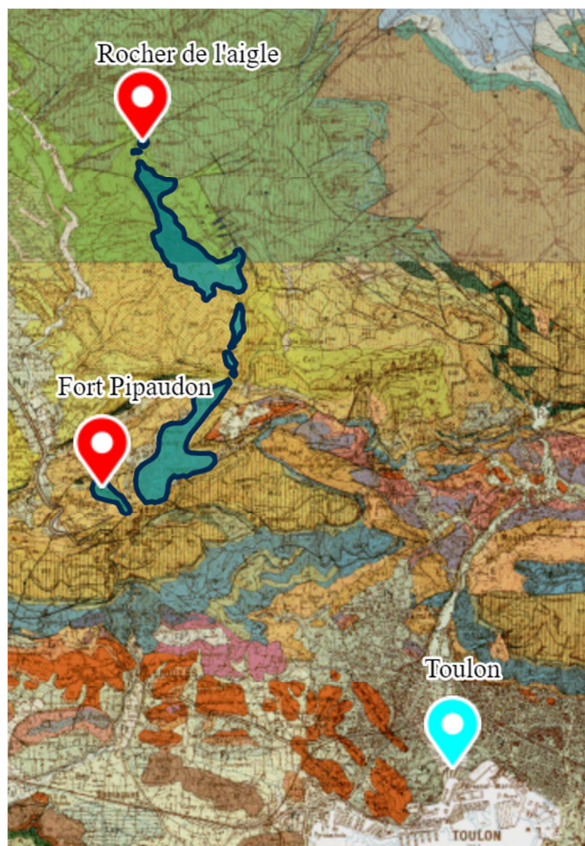


Figure 14. Coulées volcaniques de la région de Toulon (IGN)

Après avoir parcouru les Gorges d'Ollioules, la troupe monte à Évenos, qui est construit sur une véritable masse volcanique située au milieu d'un paysage calcaire. Quand on regarde l'actuelle carte géologique de la région, on remarque une coulée de lave allant du Rocher de l'Aigle et descendant jusqu'à Fort Pipaudon. Faujas constate à Évenos que le château comme les maisons sont tous faits de roches volcaniques certainement extraites des environs. Il remarque également des traces de batailles sur le château. Leur particularité est que les boulets de canon tirés contre la place n'ont fait que la trouser sans faire tomber intégralement les murs. Il continue ensuite ses observations, mais lui et sa troupe commettent deux erreurs :

On voit que les matières volcaniques reposent ici sur les matières calcaires, et paroissent se prolonger même fort au loin, puisqu'on m'a assuré qu'elles vont jusqu'à Baulieu qui est du côté d'Aix. Je n'en ai point vû à Évenos de vestige de coulée¹.

La première erreur est faite par un de ses compagnons qui affirme donc que l'explosion du Rocher de l'Aigle fut tellement forte que les matières allèrent voler jusqu'à la région d'Aix-en-Provence. Beaulieu est effectivement un volcan situé à treize kilomètres au nord-ouest d'Aix sur la commune de Rogne. Il est sorti de terre il y a environ 17,5 milliards

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 64v.

d'années et est surnommé « l'unique volcan de Provence¹ ». L'autre erreur vient de Faujas qui ne voit pas qu'Évenos n'est pas le point culminant de la coulée, mais simplement une partie. C'est en regardant vers le nord-est qu'il aurait pu envisager l'entièreté du paysage volcanique de la région. Quoi qu'il en soit, il récupère tout de même quelques pierres et fait dessiner à Veyrenc « la partie méridionale du rocher sur lequel repose le château ».

Enfin, le lundi 29 décembre 1777, Faujas, Herbert et le Chevalier D'Angos font une tournée dans les abords d'Hyères située à environ seize kilomètres à l'est de Toulon. Ils y trouvent quelques pierres et cristaux, mais rien d'aussi intrigant qu'à Évenos.

Une ville importante pour le réseau du naturaliste

La ville de Toulon est aussi un endroit où Faujas peut élargir le cercle de ses connaissances. Il utilise quelques-uns de ces moments de repos pour aller visiter les cabinets et rencontrer la bonne société militaire de Toulon. Qui plus est, l'ordre de Malte vient de faire escale à Toulon avant de partir pour le Portugal.

Le naturaliste profite de son séjour à Toulon pour faire le tour des curiosités et des personnes savantes de la région. Le 13 décembre il se rend chez Antoine Groignard, ingénieur de la marine, qui est en 1777 en train de repenser toute l'architecture du port de Toulon. En effet c'est lui qui lance en 1783 la construction des bassins de Toulon puis de Brest en 1784². L'idée de Groignard est d'ériger une immense structure de bois immergée pour créer une caisse étanche et couler la maçonnerie ensuite. Les travaux ne débutent qu'en 1774 et se terminent en 1778. Les ingénieurs de Toulon, utilisant des mortiers à base de pouzzolane italienne, sont donc d'autant plus intéressés par les découvertes de Faujas qu'elles leur évitent de l'importer d'Italie. Faujas a l'occasion de se rendre sur le chantier le 15 décembre et parle de l'ouvrage comme de « la belle machine de Mr Groignard³ ».

Le naturaliste visite également quelques cabinets d'Histoire naturelle. Il dîne le 13 décembre chez Herbert, médecin de Toulon qui est intéressé par sa région, mais qui d'après Faujas n'y « comprend pas grand-chose ». Cela n'empêche pas les deux hommes de se voir plusieurs fois et même de partir ensemble en balade géologique. Le 14 Faujas visite le cabinet de M. Buret, lui aussi médecin, qui l'accompagne en excursion. Il est plus impressionné par le

¹ Jean-Pierre AGUILAR, Georges CLAUZON, Alain LE GOËR DE HERVE, Laurence MESLIN et Jacques MICHAUX, *L'unique volcan de Provence*, <http://www.chateaubeautilieu.fr/lunique-volcan-de-provence/4>.

² Louis-Gabriel Michaud, « Antoine Groignard » in *Biographie universelle ancienne et moderne...*, tome 17, Paris, Desplaces, Michaud 1857, p. 580 et 581.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 62r.

cabinet de monsieur Darpe, commissaire de la Marine, le « seul qui soit en règle » précise Faujas. Le commissaire possède quelques animaux étrangers, des minéraux, des pétrifications et plus particulièrement des madrépores¹ « de la plus belle conservation ». Le lieutenant général de la Sénéchaussée de Toulon détient également un riche cabinet, mais qui privilégie les médailles, les gravures et les curiosités. Il entretient aussi d'après Faujas une belle bibliothèque contenant un exemplaire rare et ancien des « Hommes illustres » de Pétrarque. En plus des cabinets privés, le naturaliste est invité à visiter l'Arsenal et les magasins du port militaire de Toulon. Il est vraisemblablement accompagné par le marquis de Saint-Aignan lors de sa première visite le 15 décembre, ensuite le 22 décembre ce sont les commissaires à l'examen de la pouzzolane qui lui font découvrir le magasin.

Faujas, bien que de passage dans cette ville, est tout de suite assez bien intégré à la vie mondaine de Toulon. Lors de son voyage, il rencontre des hommes importants, pour la couronne et pour lui-même. Bien entendu, Saint-Aignan et Prévôt de la Croix sont à ce moment précis les personnages principaux de ce voyage. Mais leur rencontre est déterminée par la mission que Faujas tient du ministre de Sartine. Ce qui n'empêche pas le naturaliste d'être invité aux dîners mondains organisés chez Prévôt de la Croix le 14, ou chez la marquise de Saint-Aignan le 15 décembre. Le 13 il est même convié à une partie de Brellan avec Madame Prévôt de la Croix.

La présence des navires maltais dans le port de Toulon permet aussi à Faujas de faire de nouvelles rencontres. Le naturaliste est invité le 24 décembre 1777 à un grand dîner sur la frégate « Le Fantasque » par l'amiral Pierre-André de Suffren dit « le bailli » :

J'ai dîné ce jour-là sur le vaisseau de M^f le commandeur de Suffren où nous étions un grand nombre de convives. Le commandant des trois vaisseaux de Malte qui étoit dans la rade, pour le voyage du prince Camille² en Portugal étoit de ce dîner qui fut magnifique³.

Enfin Faujas fait une dernière rencontre notable lors de ce voyage. Depuis quelque temps l'armada de l'ordre de Malte mouille dans le port de Toulon et les chevaliers présents se mêlent à la bonne société de la ville. Le soir du 22 décembre 1777, Faujas reçoit la visite d'un jeune chevalier de Malte :

J'ai lu, eu le soir la visite de M^f Deodat d'olomieux⁴ Ch^{er} de malthe jeune homme du plus grand mérite extrêmement instruit en chimie & en minéralogie il arrivoit de Malte, étoit à la veille de passer en Portugal, ou il se propose de faire un séjour de trois mois¹.

¹ Les madrépores sont des organismes marins coloniaux sécrétant des squelettes calcaires comme protection.

² Camille de Rohan.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 65v.

⁴ Nous avons volontairement laissé l'orthographe identique à celui du manuscrit pour étayer notre propos.

Il est certain que Faujas ne connaissait pas Déodat de Dolomieu² avant cette rencontre, car dans aucune autre source son nom n'est mal orthographié. Les deux hommes se découvrent ce soir et Faujas est tout de suite séduit par les capacités intellectuelles de ce jeune chevalier. De cette rencontre naît une amitié qui ne quittera pas les deux naturalistes, tout au long de leur vie.

3. Une histoire d'amitié volcanique

Dieudonné Sylvain Guy Tancrède Déodat Gratet de Dolomieu est né le 23 juin 1750 à Dolomieu dans le Dauphiné³. Son père le fait admettre dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem⁴ à l'âge de deux ans, moyennant 6200 livres. Mais pour être reçu comme aspirant chevalier, sa famille doit prouver la noblesse de sa lignée. C'est à douze ans que son père lance l'enquête qui prend environ un an. Dolomieu est ensuite envoyé en pension à Paris chez Claude Louis Berthaud jusqu'en 1765, date à laquelle il signe pour intégrer le régiment des Carabiniers. Il a quinze ans. L'année suivante, Dolomieu embarque pour Malte et le début de son noviciat⁵. En 1777, devenu chevalier de l'ordre, il fait partie de la mission commandée par le « bailli de Suffren » qui doit escorter le prince Camille de Rohan jusqu'au Portugal. L'armada fait escale à Toulon fin décembre 1777, il a alors vingt-sept ans et Faujas trente-six quand ils se rencontrent.

L'introduction au volcanisme

Dans ses notes de captivité, écrite à l'eau cendrée entre les lignes d'un ouvrage de son ami Faujas, Dolomieu précise que c'est ce dernier qui l'a « introduit à l'étude des volcans ». Alfred Lacroix en 1921 reprend dans une note sur Faujas le même type de présentation en le présentant comme « initiateur de Dolomieu dans l'Étude des volcans⁶ ». Cette formule est réutilisée en 2005 par Philippe Grandchamps dans son article sur la place de Dolomieu dans

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, p. 65r et 65v.

² Déodat de Dolomieu (1750-1801) : Philippe JAUSSAUD, Édouard-Raoul BRYGOO et MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (dirs.), *Du jardin au muséum en 516 biographies*, Paris, Publ. Scientifiques du Muséum National d'Histoire Naturelle, coll. « Archives / Muséum National d'Histoire Naturelle », 2004, p. 188 à 190.

³ Commune proche de la Tour-du-Pin.

⁴ L'ordre de Malte.

⁵ Thérèse CHARLES-VALLIN, *Les aventures du chevalier géologue Déodat de Dolomieu*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « L'empreinte du temps », 2003.

⁶ Alfred LACROIX, *Déodat Dolomieu, Membre de l'Institut National (1750-1801). Sa correspondance - sa vie aventureuse - sa captivité - ses œuvres*, *op. cit.*, p. 48.

l'enseignement au début du XIX^e siècle¹ : « c'est à l'époque où paraissait son monumental ouvrage sur les Volcans éteints du Vivarais que Faujas de Saint-Fond initia Dolomieu aux études sur les anciens volcans et que ce dernier débuta alors, comme géologue, par la découverte des roches volcaniques de Lisbonne ». On voit que l'auteur sent bien la temporalité de la relation entre les deux hommes, mais on a encore peu de précisions.

Cette initiation commence donc le 22 décembre 1777 dans une auberge de Toulon. Les deux savants se voient plusieurs fois pendant la semaine passée dans le port. Le 23 décembre, Faujas est invité chez le chevalier d'Angos officier du régiment de Navarre pour le dîner. Faujas insiste sur le fait d'avoir « beaucoup parlé d'Histoire naturelle » et surtout d'avoir « passé une soirée fort agréable avec luy² ». Dans cet extrait Faujas orthographie une seconde fois de travers le nom de son jeune confrère en « d'olomieux », preuve qu'il ne connaît pas encore bien le chevalier³.

Dolomieu et Faujas se croisent également sur le bâtiment de Suffren où le jeune chevalier fait don d'objets à son nouvel ami dont « un fungus malitensis⁴ » qui avait appartenu au Grand Maître de l'ordre. C'est une espèce de champignon dont les hommes du XVIII^e pensaient qu'il avait des vertus aphrodisiaques. Le Grand Maître de l'ordre de Malte, Pinto Fonseca, avait décidé de fermer l'île en 1744 pour devenir le seul exploitant du rocher où se trouvent les champignons. C'est donc un objet plutôt rare dont Dolomieu fait don à Faujas. Le 26 décembre, on retrouve Dolomieu chez le chevalier d'Angos où il va dîner en présence de Faujas. Les trois hommes décident ensuite de se rendre le long de la mer pour trouver des objets intéressants, dont des schistes. On se doute bien que ces ballades n'étaient pas silencieuses et que les naturalistes devaient échanger des idées et se former au contact des autres. Enfin le 30 décembre, alors même que les bateaux de Malte doivent repartir en direction du Portugal, le mauvais temps permet à Dolomieu d'aller visiter Faujas :

« Mr le chevalier de Dolomieu profita de ce moment pour venir passer quelques heures avec moy, comme j'étois dans la persuasion qu'il étoit déjà loin en mer, j'éprouvois la plus agréable surprise⁵ ».

On peut considérer que ces quelques rencontres sont pour Dolomieu le moment où Faujas l'a introduit au volcanisme. Chronologiquement, il n'y a pas vraiment d'autres

¹ Philippe GRANDCHAMP, « La place faite aux travaux de Dolomieu dans l'enseignement de la Géologie en France au début du XIX^e siècle », in J GAUDANT (dir.), *Dolomieu et la géologie de son temps*, Paris, École des mines de Paris, 2005, p. 144.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 65v.

³ Cette preuve pourrait paraître un peu maigre au lecteur sceptique, mais ce sont les deux seules fois où Faujas commet cette erreur orthographique. Dans le reste du manuscrit, Faujas rattache de « d » au reste du nom mais en maintenant le « x ». Ensuite il orthographie correctement le nom de son ami.

⁴ Le *fungus malitensis* (Linné) ou *Cynomorium coccineum* aussi appelé champignon ou éponge de Malte.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Montélimar à Toulon », *op. cit.*, f. 66r.

solutions, car le chevalier part ensuite pour le Portugal. Pendant ce voyage, Dolomieu écrit à Faujas quelques lettres relatives à l'Histoire naturelle du pays. Alfred Lacroix qui a retranscrit et publié de nombreuses sources émanant de son nouvel ami, mais la correspondance avec Faujas, conservée à la Bibliothèque Municipale de Grenoble, n'a été que peu étudiée. Pourtant Dolomieu se livre déjà à des observations très fines et qui aident grandement Faujas dans ses propres travaux.

Les lettres de la mission portugaise

Le voyage commandé par Camille de Rohan, cousin du grand maître de l'Ordre de Malte, dure un peu plus de trois mois. Dolomieu y est employé en tant que secrétaire particulier du prince. Pendant son séjour le chevalier a tout loisir de visiter les formations géologiques d'un pays récemment frappé par le violent séisme de 1775. Grâce aux lettres manuscrites conservées à la Bibliothèque Municipale de Grenoble et celles que Faujas publie dans son livre sur les volcans, on peut reconstituer la mission portugaise du chevalier Dolomieu et comprendre que ses observations ont parfaitement servi les intérêts de son ami Faujas.

Cette lettre est écrite alors que Dolomieu accompagne en 1778 le prince Camille de Rohan dans son ambassade au Portugal. L'armada maltaise fait escale le 10 janvier 1778 à Carthagène et après avoir visité les lieux, Dolomieu envoie le 20 janvier une lettre à Faujas pour lui faire part de ses premières aventures :

De Carthagène, ce 20 janvier 1778.

Combien de fois, Monsieur, je vous ai appelé à mon secours dans l'étude de tous les phénomènes que ce pays présente au naturaliste. Je suis ivre du grand nombre de choses que j'ai vues et que la nature a entassées devant le peuple le moins susceptible de reconnaissance et d'admiration. J'ai fait retenir de votre nom le centre des montagnes où j'ai trouvé les mines les plus abondantes et les pierres les plus précieuses. J'ai vu rassemblées dans le même endroit toutes les productions qui se trouvent dispersées dans les autres pays. En un mot autant je suis dans l'enthousiasme de tout ce que la nature fait pour les Espagnols, autant je suis indigné, par ces mêmes Espagnols, de leur indifférence pour ces productions.

Je suis arrivé à Carthagène il y a dix jours ; après avoir visité l'arsenal et toutes les parties relatives à la marine militaire, j'ai été comme naturaliste reconnoître les environs de la ville. J'ai trouvé des mines de fer, de plomb, d'alun, d'améthyste, etc. des pierres de toutes les espèces, une entr'autre qui ressemble parfaitement à une production volcanique et qui cependant n'est pas produite du feu. Je vous garde des échantillons. Je me suis enfoncé dans une grotte très fameuse et qui a une étendue considérable ; j'y ai vu de très beaux cristaux, et de la mine de plomb, d'améthystes, des stalactiques curieuses, etc. Vous aurez de tout cela Monsieur, par ce que je me suis fait une douce habitude de penser [f.1v] journallement à vous et je vous mets de moitié dans ma récolte minéralogique.

Toutes les montagnes de Carthagène sont remplies de filons métalliques. Plusieurs même ne sont qu'une masse entière de mines de fer très riches au milieu de laquelle se trouve du plomb. Mais aucune n'a les caractères volcaniques, quoique la forme conique de plusieurs semble l'annoncer. Je les ai par rapport à vous, examinés avec une grande attention et je n'y ai rien trouvé qui put avoir rapport à ce qui fait maintenant l'objet de votre principale étude.

Nous attendons les vents pour partir d'ici, nous irons peut-être à Malaga et à Cadix et alors je vous acquierai de nouvelles richesses par ce que je rassemblerai pour vous et pour moi. Si je découvre quelques vestiges de volcans, je vous en communiquerai tout de suite les observations. Le Ch^r de Fay¹ a formé un bon commencement de cabinet, il me charge de vous faire ses compliments et de vous dire que lorsqu'il sera assez heureux pour vous rencontrer, il pourra vous parler d'histoire naturelle tout comme un autre.

Je voudrais vous écrire plus longuement parce que j'ai un million de choses à vous dire ; mais je vous écris de S^t Barbe, où je suis entouré de 50 personnes qui font un bruit affreux et je ne sais même si ce que je vous ai dit jusqu'à présent a le sens commun.

En tout cas vous recevez mon excuse.

[f.2r] J'espère que vous me donnerez de vos nouvelles et qu'il s'établira dorénavant entre nous un commerce épistolaire que j'entame avec plaisir et qui resserrera de plus en plus les liens de l'amitié que je vous ai vouée. Je finis sans compliments parce qu'ils ne me servent ordinairement qu'à remplacer les sentiments, et que je vous aime trop pour en avoir besoin. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Le Ch^r Déodat de DOLOMIEU²

On voit que le jeune chevalier est plus que satisfait de sa rencontre avec le savant montilien, mais également des productions minéralogiques qu'il découvre dans les environs de Carthagène. Dolomieu est plein d'attentions envers Faujas, il tente d'introduire du Fay, son meilleur ami, lui réserve la moitié de ses trouvailles et il est particulièrement enthousiaste de communiquer ses observations à son nouvel ami volcaniste. Cette posture que prend Dolomieu est assez intéressante, car elle place Faujas dans une situation de mentor. Quand le chevalier dit regarder la minéralogie espagnole par rapport aux études de Faujas, il se positionne comme collaborateur. D'un point de vue purement scientifique, Dolomieu témoigne de la même passion que Faujas pour la minéralogie et semble chercher des produits volcaniques, qu'il ne trouve pas à Carthagène. Mais on sent bien qu'il travaille autant pour lui que pour Faujas et il insère dans cette relation son ami intime, le chevalier du Fay, qui est montré en naturaliste constituant un cabinet. On peut aussi penser que cette lettre est la première de la longue relation épistolaire entre les deux hommes. En effet, nous pouvons lire dans le dernier paragraphe que Dolomieu est dans une posture d'attente vis-à-vis de Faujas. Même sa formule de politesse est surprenante et fait penser que cette rencontre à Toulon a pu être plus intense que Faujas ne le laisse entendre dans son journal. En d'autres termes, il travaille pour Faujas, comme Mortessagne avant lui.

D'après la biographie de Dolomieu, l'armada de Malte commandée par le bailli de Suffren arrive dans le Tage à Lisbonne le 8 février³. Sur place Dolomieu est accaparé par ses tâches de secrétaire, mais se livre tout de même à de nombreuses observations géologiques qu'il décrit dans ses lettres adressées à Faujas. La première véritablement écrite depuis le Portugal est insérée dans *Les recherches sur les Volcans éteints*, mais l'originale s'est

¹ Philippe du Fay, chevalier de Malte, le plus intime ami de Dolomieu.

² Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-1

³ Thérèse CHARLES-VALLIN, *Les aventures du chevalier géologue Déodat de Dolomieu*, op. cit., p. 66.

vraisemblablement perdue. Faujas la date au 23 mars ce qui semble juste, car Dolomieu insiste sur le fait qu'il se trouve au Portugal depuis « près de deux mois¹ ». Cela correspond bien avec la date d'arrivée du 8 février. Dolomieu, comme promis dans sa précédente lettre, prend le temps d'observer les productions minéralogiques de Lisbonne et cherche à savoir si elles peuvent convenir aux définitions des pierres volcaniques apprises auprès de Faujas. On croirait presque que toutes les recherches qu'effectue Dolomieu sont réalisées pour plaire et entrer dans le système géologique du montilien. Il écrit dès les premières lignes : « j'ai voulu étudier Lisbonne et ses environs pour vous donner des détails qui pussent vous intéresser². », et il continue plus loin : « vous pouvez affirmer ou détruire ce que j'ai cru entrevoir, & je me soumetts entièrement à votre décision ». Plus bas, quand il détaille ses observations sur les basaltes et les volcans des environs de Lisbonne, il précise qu'il le fait en fonction des descriptions que lui en a faites Faujas (à Toulon) et qu'il pourra les ajouter aux volcans qu'il a déjà découverts.

Nous pouvons constater deux choses dans cette lettre. D'abord Dolomieu se place encore en position de subordination vis-à-vis de Faujas, car à chaque observation, il se cache derrière sa modestie et son initiation récente. Mais on voit que son œil est déjà très aiguisé et qu'il s'attache aux recherches minéralogiques avec la même passion que son ami.

La seconde lettre publiée dans l'ouvrage de Faujas est datée du 6 janvier 1778. Mais il est tout à fait impossible que Dolomieu ait pu lui écrire de Lisbonne à peine sept jours après leur dernière rencontre. Le problème de cette lettre ne peut également pas être résolu grâce à l'originale conservée à la Bibliothèque de Grenoble, car elle a été mélangée avec une autre comme faisant partie du même tout et le début a disparu, elle commence à la page numérotée « 5 » par Faujas³. En effet, que ce soit pour cette lettre ou pour les suivantes, Faujas a délibérément coupé les passages privés ou personnels pour se concentrer, assez logiquement, sur la minéralogie.

Si on veut tout de même laisser un peu de crédit à la datation de Faujas, on peut alors penser que cette lettre est plutôt du 6 avril. Elle se trouve insérée en tant que « Seconde Lettre » entre la première datée du 25 mars et une troisième du 21 avril, soit une tranche de trois semaines.

Dolomieu commence d'ailleurs en rebondissant sur la précédente : « Je m'aperçois, Monsieur, que je vous ai beaucoup parlé de cette pierre basaltique ; sans vous l'avoir décrite

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. 440 et 441.

² *Ibid.*, p. 440.

³ Concernant cette numérotation, c'est une hypothèse faite sur la base de l'habitude de l'écriture de Faujas.

exactement¹. » Le voyageur se livre alors à une description très précise des basaltes qu'il voit dans les environs de Lisbonne et termine encore une fois en demandant des conseils à son initiateur :

D'après ces détails dans lesquels je viens d'entrer, j'ai beaucoup de doutes à vous proposer et de questions à vous faire. D'abord ; est-il bien reconnu que toutes les pierres basaltiques soient le produit du feu ? Ne se pourroit-il pas que la nature par la voie humide donnât un semblable produit ? Une pierre noire telle que celle que j'ai décrite ci-dessus peut-elle être regardée comme de même nature que les basaltes orgetallisés en prisme ? Ou la cristallisation est-elle un caractère distinctif et nécessaire du basalte ? Peut-on dire qu'une telle montagne soit avec plusieurs autres de nature différente et semble faire masse commune ; et qu'on ne lui voit point de cratère ? Peut-on assurer qu'un volcan a brûlé dans un lieu où on ne trouve ni scories, ni pierres ponce, ni courants de lave, ni pouzzolane ? D'un autre côté, qui autre que le feu pourroit avoir produit dans un pays dont le sol peut être regardé comme calcaire, des pierres vitrifiables dans lesquelles on ne voit point d'arrangements symétriques et qui n'ont point les *strati* qui caractérisent les produits et les dépôts des eaux ? Qui autre qu'un volcan auroit pu donner des pierres vitrifiables qui portent par leur partie vitreuse et a une espèce de grenat les caractères de certaines laves ? Peut-on regarder autrement que comme secondaire la formation d'une montagne dont la base est appuyée sur une pierre calcaire pleine de testacée ? D'ailleurs la propriété qu'a notre pierre basaltique de se vitrifier sans addition et de se décomposer à l'air pour former une argile ferrugineuse, ne lui est-elle pas commune avec toutes les laves compactes ? Et n'est-elle pas un caractère distinctif et indubitable des productions volcaniques ? C'est à vous, Monsieur à fixer invariablement mon opinion sur tous ces objets et à décider si ce que je crois être une production du feu n'est point le résultat d'une autre opération de la nature².

On voit bien que Dolomieu est en pleine formation intellectuelle sur le volcanisme et qu'il s'allie aux thèses de Faujas sur cette origine ignée des basaltes. Mais la situation du Portugal le place aussi dans un certain embarras, car il ne retrouve pas exactement le modèle volcanique de l'Italie ou de la France que Faujas a pu lui décrire lors de leurs entrevues toulonnaises. Pourtant dans tout le passage descriptif, et ensuite quand Dolomieu donne ses conclusions on constate qu'il prend de l'assurance et que ses observations sont solides et réfléchies. Et Faujas le sent aussi, car en plus de publier cette lettre, il modifie à la fin du texte un simple mot qui change la posture du savant :

Version Manuscrite :	Version imprimée :
« Vous me pardonnerai, Monsieur, mon long bavardage ; mais la nature des faits demendoit tous ces détails. »	« Vous me pardonneriez, Monsieur, mes longs raisonnements, mais la nature des faits demendoit tous ces détails. »

De « bavardage » au singulier, qui déprécie le travail effectué, Faujas préfère « raisonnements » au pluriel plus scientifique et ce qui met Dolomieu en position d'observateur éclairé. Cela n'est bien entendu pas seulement une marque de reconnaissance de la part de Faujas qui se sert de ces lettres pour étayer son propos. Raisonnements et

¹ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-4 [f.3r] et dans Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. 441.

² Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-4 [f.4r] et *Ibid.*, p. 442.

bavardages sont tout à fait opposés. L'un induit une réflexion rapide et frivole, l'autre une analyse scientifique sur des observations.

Le basalte semble en tout cas particulièrement intéresser Dolomieu qui revient sur le sujet dans une troisième lettre écrite à Lisbonne le 21 avril 1778 : « La nature de la pierre dont je vous ai parlé, Monsieur, me paraît toujours plus problématique¹. » Le savant n'en démord pas, il essaye de répondre sans le secours de Faujas qu'il invoquait plus tôt sur la question de la présence de roches volcaniques dans les plaines portugaises. Comme il le dit plus haut, la principale énigme tient au fait que le caractère traditionnel de la zone volcanique n'est pas observable, car Dolomieu ne voit que du basalte et pas les autres productions. Il écrit alors à Faujas qu'il scrute, parcourt des « plaines ondoyées » et commence à monter son propre système. Dans cette lettre son ton change également, il pose moins de questions, il affirme par ses observations minéralogiques et même stratigraphiques :

On voit bien clairement ici que postérieurement à la formation de la pierre basaltique il y a eu des dépôts des eaux caractérisés par des strates de la pierre calcaire et par des fragments de coquillages que l'on y trouve et que par conséquent ladite pierre basaltique est antérieure au dernier dessèchement de cette partie du globe².

Dolomieu sent bien qu'il se rapproche d'un modèle explicatif et surtout de comprendre comment se forment les strates et les roches qu'il étudie. Cependant, l'absence de moyens matériels l'empêche de prouver ses dires, car il aurait besoin de réaliser des expériences « pyrotechniques » pour constater chimiquement la nature des roches de Lisbonne. Il tourne ensuite ses phrases au conditionnel, comme pour prendre de la distance :

on pourrait dire que les volcans qui l'ont formée [la pierre basaltique] étaient antérieurs à la dernière élévation de cette partie du globe ; que l'agitation des flux aura détruit les pierres de moindres circonstances [...]. Que les dépôts successifs des eaux qui sont calcaires auront recouvert [...] ces laves³

Pourtant c'est bien un schéma systémique de Dolomieu énoncé et celui-ci s'inscrit tout à fait dans celui de Faujas : avec des « révolutions » violentes et multiples, des élévations volcaniques recouvertes par la montée des eaux, etc. Il n'est donc pas étonnant que Faujas reprenne ces lettres *in extenso* dans ses pages, car elles permettent parfaitement d'étayer ses propres théories. Dolomieu sait alors reconnaître à Lisbonne les formations volcaniques à une époque où l'origine éruptive du basalte est en cause. En raison de ces découvertes, Dolomieu se fait un nom, car dès 1778, l'Académie Royale des Sciences le rattache comme correspondant.

¹ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-4 [f.1r] et *Ibid.*, p. 443.

² Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-4 [f.1v] et *Ibid.*, p. 444.

³ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-4 [f.2v] et *Ibid.*

Pour en finir avec cette correspondance portugaise, la dernière lettre est écrite le 5 août 1778 de Berne où Dolomieu doit se rendre au chevet de son père gravement malade¹. Dans son livre Faujas coupe délibérément toute la partie privée où Dolomieu lui parle de son père et de la lenteur avec laquelle son ami savant répond à ses lettres et préfère suivre les observations géologiques qui font suite aux précédentes lettres. Dolomieu est ici bien plus sûr de ses analyses qu'il compte rendre publiques après avoir consulté Faujas et les académiciens influents que sont Adanson et Desmarest. Il se dit « persuadé » que les basaltes sont des productions du feu. Ce ne sont plus des questions que le chevalier pose à Faujas, il cherche simplement des appuis pour se prémunir d'éventuelles attaques.

Faujas, lui, utilise environ un quart cette lettre en ajoutant un passage qui n'est pas dans le manuscrit, mais dans un catalogue que Dolomieu a joint pour donner du corps aux lettres publiées par Faujas. Mais il n'est pas vraiment content de se faire citer sans vergogne, notamment parce qu'il veut montrer lui-même ses observations au public et que ces lettres parfois assez enflammées le présentent tout de même sous les traits d'un amateur. On le voit dans un passage de la lettre manuscrite, cité par Faujas :

Je suis fâché, Monsieur que vous vouliez faire imprimer les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Lisbonne. Ne les croyant point destinées à voir le grand jour, et comptant sur votre indulgence, il doit y avoir des fautes de diction qui m'auroient fait désirer qu'elles ne fussent pas rendues publiques. Mais au cas où celle-ci vous arrive trop tard pour en empêcher l'impression ; je crois au moins nécessaire que vous y fassiez mettre par supplément, un extrait du catalogue raisonné des objets d'histoire naturelle que je vous ai destiné et que je vous joins ici. Les articles correspondants aux N^os 1.2.3.4.5.6 et 7 pourroient faire connaître davantage les productions basaltiques dont je vous ai parlé dans mes lettres de Lisbonne &c².

Ce catalogue est cité par Faujas après ce passage et la lettre retranscrite dans *l'Histoire naturelle des Volcans* s'arrête ici. Mais dans la version manuscrite, Dolomieu se plaint une seconde fois d'être utilisé dans l'ouvrage de son ami avant de se résigner :

Je suis réellement fâché, Mon cher Faujas, que vous vouliez faire imprimer des lettres peu dignes du public auquel vous voulez les présenter. Mais puisque vous croyez qu'elles sont nécessaires pour appuyer votre système et qu'elles sont déjà imprimées, je crois absolument nécessaire que vous y joigniez l'extrait ci-dessus compris dans les deux paragraphes. Il apprendra au public, le motif des lettres que je vous ai écrites, les raisons qui m'ont fait rechercher votre suffrage et celui de plusieurs membres de l'académie des sciences, et m'excuser de la négligence de mon style. D'ailleurs vous ferez ce que vous voudrez je tire peu de vanité de tout ceci, puisque c'est au hasard auquel on doit une partie des découvertes de ce genre ; quand une fois la première impulsion est donnée³.

¹ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-2 [f.1v]

² Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-2 [f.2r] et Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. 445.

³ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-2 [f.2r]

Dolomieu a bien conscience que Faujas tire parti des observations et des expéditions qu'il a faites au Portugal, car il insiste sur le fait qu'il a été un élément du « système » que Faujas met en place dans son ouvrage.

La rencontre entre Dolomieu et Faujas a donc des conséquences directes sur le travail de ce dernier. Les aventures du « chevalier géologue » dans les plaines basaltiques du Portugal sont vite réutilisées pour étoffer les propres observations que Faujas de Saint-Fond transcrit dans les pages de son livre alors en construction. Mais on ne peut réduire cette relation à un échange de notions et à l'utilisation intéressée qu'en fait Faujas. Ce lien tissé par le hasard des vents marins dans le port de Toulon est plus fort que cela. Les deux hommes restent intimes tout au long de leur vie. Dolomieu est un des personnages les plus importants de la carrière de Faujas et leur amitié est sans doute tout à fait sincère.

Avant de publier ses différents ouvrages, Faujas a donc partiellement suivi la méthode qu'il avait énoncée en 1773, qui consistent à aller se renseigner sur le terrain et ensuite à tirer des conclusions et à ériger des systèmes. Dans les Alpes d'abord, puis en Ardèche et en Auvergne, le naturaliste n'a cessé de courir les chemins et de ramasser les produits que les montagnes et les volcans lui ont mis sous les pieds et dans les mains. Mais ces voyages ont bien sûr tous un but. Le premier est savant, le second plus intéressé. Car Faujas n'est pas qu'un aventurier, c'est aussi un homme du monde qui cherche à se faire sa place de choix dans le gratin des sciences officielles. Le voyage à Toulon en est un bon exemple, ce n'est pas que pour la science, mais également pour ses intérêts économiques et miniers que le savant se rend auprès des principaux représentants de la marine royale.

Enfin Faujas est aussi un homme qui sait former des collaborateurs. Il transmet sa passion à Mortessagne et à Dolomieu. Certes dans les deux cas, on a vu qu'il en tire des bénéfices scientifiques immédiats. Le premier est un fin connaisseur du Vivarais où il a longtemps vécu, l'autre est un jeune savant en passe de partir pour une région d'Europe forte d'une actualité géologique violente. Dans les deux cas, le retour sur investissement est immédiat et même quantifiable, si on prend en compte la proportion des lettres utilisées dans les ouvrages de Faujas.

Mais les balades et le commerce d'idées et de poussières ne suffisent pas un homme tel que Faujas. Ses excursions préparatoires sont autant d'exemples utilisés pour noircir les pages d'ouvrages qui ont aussi pour but de propulser la carrière d'un savant en marche vers le métier de naturaliste.

CHAPITRE TROIS

ENTRE SCIENCE ET AUTOPROMOTION, LES PREMIERS

OUVRAGES DU NATURALISTE

Les trois premiers ouvrages de Faujas parus entre 1777 et 1781 sont un véritable tremplin pour sa carrière. Dans cette période de construction de sa notoriété, le naturaliste va faire paraître trois ouvrages importantes, dont un qui reste aujourd'hui comme une de ses principales contributions à la genèse des sciences de la terre. Ces ouvrages découlent bien entendu des voyages qu'il a effectués les années précédentes dans les Alpes et dans le Vivarais et le Velay. Mais dès 1777 Faujas fait publier un livre différent des autres, car ce n'est pas le fruit de ses travaux de recherche sur le terrain, mais une réédition des œuvres d'un vieux naturaliste huguenot, idole de Faujas depuis plusieurs années. C'est également pendant cette période abondantes en publications que Faujas, d'après le Baron de Coston, vend son office de vice-sénéchal à Alphonse-Laurent-Antoine de Salamon en 1778, pour la modique somme de 24000 livres¹. Par cet acte, Faujas renonce donc à son ancienne vie pour devenir un véritable auteur scientifique.

Nous envisagerons alors ces trois publications à travers les aspects laissés par les sources en notre possession. C'est-à-dire que - plus qu'une analyse du contenu des ouvrages - nous observerons les problèmes que Faujas rencontre avec ses différents éditeurs, comment sont-ils agencés, s'ils sont complets ou non, s'ils sont bien reçus par la critique ? En effet, Faujas ne semble pas être un auteur très facile à vivre. Où est-ce son enthousiasme pour les sciences qui l'amène à se brouiller avec deux éditeurs sur les trois avec qui il travaille durant cette période ?

1. La conquête de Palissy

Le premier véritable ouvrage qui porte le nom de Faujas de Saint-Fond est une réédition en 1777 des œuvres de Bernard Palissy. Celle-ci est assez peu utilisée, car les textes de Palissy ont été plusieurs fois réédités au XIX^e siècle. Aujourd'hui le nom de Bernard Palissy est associé à deux disciplines. D'abord pour les historiens de l'art, il fait écho à la

¹ Louis Adolphe (de) COSTON, *Histoire de Montélimar et des principales familles qui ont habité cette ville*, Palais Royal, 1883, vol.II, p. 33.

céramique artistique, qui était le métier principal de cet auteur. Pour les historiens des sciences, ce Palissy est synonyme de fossiles. En effet, il est reconnu depuis des siècles comme un des précurseurs, voire un des inventeurs de la paléontologie, bien que l'étude des pétrifications ait déjà été pratiquée par les Grecs et plus récemment par De Vinci¹. Il est considéré par les historiens de la géologie² comme un des auteurs les plus importants dans la genèse de cette science de la terre et du vivant. Et ce au même titre que Nicolas Sténon qui, lui, introduit la stratigraphie dans l'étude des corps marins fossilisés.



Figure 15. Bernard Palissy d'après un dessin envoyé de Sainte à Faujas de Saint-Fond (INHA)

Mais qui est exactement Bernard Palissy ? Il est vraisemblablement né en 1510 à Agen en Aquitaine. D'après Leonard N. Amico, qui a étudié sa vie et son art³, le jeune Agenais aurait beaucoup voyagé jusqu'en 1530 avant de s'installer à Saintes, ville qu'il appelle plus tard « sa patrie ». C'est dans cette cité qu'il développe son goût pour la philosophie naturelle, pour les métiers de la céramique ainsi que pour la foi protestante. Sa maîtrise de la céramique et des émaux l'amène à devenir le protégé du connétable de Montmorency. De plus, tout protestant qu'il est, il devient également le protégé de Catherine de Médicis pour qui il réalise, avec ses fils, une « grotte

rustique ». Ce style est une des grandes spécialités de cet artiste qui se plaît à représenter la nature au fil de ses œuvres. Survivant de la Saint-Barthélemy, il est arrêté et embastillé en 1587. Il décède en prison deux ans plus tard, laissant sa femme et six enfants.

Mais outre ses qualités d'artisan, Bernard Palissy est avant tout pour Faujas un amoureux de la nature et en particulier des fossiles. Dès 1563, il admet le fait que les espèces fossilisées qu'il utilise déjà allègrement dans ses compositions⁴ sont des animaux disparus ou

¹ Cédric GRIMOULT, *Le développement de la paléontologie contemporaine*, Genève, Droz, coll. « Travaux de sciences sociales », n° 190, 2000, p. 13.

² Rappelons que la paléontologie est jusqu'au XIX^e siècle une science de la terre avant de passer du côté de l'anatomie comparée sous l'influence de Cuvier. Pour ensuite se stabiliser entre ces deux sciences, donnant naissance à la paléontologie actuelle.

³ Leonard N. AMICO, *Bernard Palissy : in search of earthly paradise*, Paris, Flammarion, 1996.

⁴ Mireille GAYET et Claude BABIN, *Histoire pittoresque de la paléontologie*, Paris, Ellipses, 2009, p. 110.

vivants dans d'autres parties du globe¹. Pourtant il reste attaché à l'idée selon laquelle le Déluge est à l'origine de tous les déplacements des espèces marines, en s'appuyant sur la Genèse (7 et 8) et sur Jérémie (5, 22)².

Pour Jean-Claude Palizat, Faujas est le premier géologue à s'être correctement documenté sur cet auteur avant de republier ses textes. En effet, Palissy est redécouvert près de cent cinquante ans après sa mort et est bien exploité par les savants du XVII^e et du XVIII^e siècle. Avec toutefois un certain chauvinisme qui les pousse à voir en lui le personnage héroïque dépeint par Agrippa d'Aubigné qui, avant Sténon, avait déjà révolutionné les sciences de la terre³. Mais Faujas n'est pas seul à s'arrêter à la cette réécriture des textes de cet ancien savant. Il ne faut pas, dans cette affaire, oublier Ruault le libraire et Gobet le concurrent !

Deux années de problèmes éditoriaux, un livre et un procès

L'édition de cette compilation des écrits de Palissy est problématique pour Faujas. En effet on trouve dans les Archives départementales de l'Isère deux mémoires, rédigés par le libraire Ruault, responsable de l'impression des *Œuvres de Bernard Palissy*, pour sa défense lors d'un procès que lui intente le naturaliste. À cela il faut ajouter trois lettres échangées entre Faujas, Saussure et Voltaire datant du dix et du vingt-six avril. D'après le premier mémoire de Ruault, l'ouvrage sur Bernard Palissy est d'abord une initiative de l'Abbé Rozier. C'est lui qui aiguille le libraire et lui propose Faujas comme rédacteur des notes. On sait maintenant que Faujas avant ses premières grandes œuvres a publié au moins deux articles dans le journal bien connu de l'abbé⁴. Ruault se contredit pourtant dans un mémoire qu'il fait parvenir à Camus de Neuville et à Hue de Miromesnil⁵ où il insiste sur le fait que Faujas l'aurait presque harcelé malgré ses réticences : « M. Faujas vint me trouver pour m'inviter à publier cette édition [...] je fis d'abord quelques difficultés. Le nom de Faujas profondément inconnu dans la République des lettres n'était pas un garant de succès... Mais le nom de Palissy [...] les conseils de l'abbé Rozier et les vives sollicitations de M. Faujas [...] me

¹ *Ibid.*, p. 137.

² François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie : Des anciens à la première moitié du XVII^e siècle*, op. cit., p. 140.

³ Jean-Claude PLAZIAT, « Bernard Palissy (1510-1590), près de trois siècles de malentendus de la part des géologues, qu'il convient de dissiper à l'occasion de son 500^e anniversaire », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 2010, vol. 3, tome 24, p. 131 à 151.

⁴ En 1773 et en 1774.

⁵ Respectivement maître des requêtes et garde des sceaux.

déterminèrent à mettre la main à l'œuvre¹. » Ruault décide donc d'accéder à la requête des deux savants et de lancer la publication de l'ouvrage dès le mois de février 1775. Il obtient comme censeur Michel Adanson en avril ainsi que le privilège du Roi. Faujas, en 1775, est plutôt apprécié par le libraire qui ne manque pas d'ajouter quelques épithètes moins flatteuses tout au long de son développement (orgueil, empressement, ignorance, etc.). Le Montilien est d'abord seul à figurer comme auteur dans le catalogue que publie Ruault dès 1775, indiquant que l'ouvrage est alors encore sous presse². De plus c'est le même Ruault qui se charge en 1776 de la distribution du Mémoire sur les bois de cerfs fossiles, preuve que les deux hommes commencent à mettre en place une collaboration plutôt pérenne.

Faujas de son côté connaît l'œuvre de Palissy depuis déjà quelques années. En effet dans l'article de 1773 publié dans la revue de l'abbé Rozier, il s'était fendu d'une note très élogieuse sur son ancêtre naturaliste³. Dans cette longue note (une page entière), Faujas décrit Palissy comme le héros protestant qui malgré un « tems de fanatisme et de barbarie » avait su lire dans la terre les traces du passé. Il cite en fin de note sa source qui n'est autre que la reproduction datant de 1636 et intitulée *Le moyen de devenir riche*. C'est le premier problème impardonnable que soulève Ruault dans son argumentaire. En effet il reproche à Faujas d'avoir utilisé une version non conforme et totalement biaisée de l'œuvre de Palissy, remettant en cause son professionnalisme. Le libraire nous explique que c'est son ami Nicolas Gobert, bibliothécaire du comte d'Artois⁴, qui lui fait part de l'erreur de Faujas. Ruault décide donc d'associer Gobet à l'édition et Faujas semble accepter, avec circonspection d'après Faujas, avec enthousiasme d'après Ruault.

Au début de l'année 1777, au moment de l'impression définitive, le nom de Gobet se trouve sur le frontispice à côté de celui de Faujas. Le naturaliste reproche alors au libraire d'avoir remplacé sa « vie » par celle de Gobet et d'avoir inséré des notes jugées satiriques envers Voltaire et les philosophes. Avec l'aide du comte de Milly, de l'Académie des sciences, il saisit la chancellerie et fait interdire le livre.

¹ Nicolas RUAULT, *Réponse au premier mémoire de M. Faujas de Saint-Fond, lieutenant général et Vice-Sénéchal de Montélimar en Dauphiné et à ses réclamations contre la nouvelle édition des œuvres de Bernard Palissy ; communiqué à M^r Camus de Neuville maître des requêtes, directeur général de la librairie & imprimeries de France sous autorité de M^{gr} Hue de Miromesnil garde des sceaux de France, 1777*, copie manuscrite in folio, A.D. Isère, Fonds Chaper, J547.

² Nicolas RUAULT, *Catalogue des livres, qui se trouvent chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, à Paris, 1775*, 1775, p. 7.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai sur l'étude des montagnes », *op. cit.*, p. 416 et 417.

⁴ Charles MICHAUD (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome XVII, Goadby-Gryphius*, Paris, C. Desplace, 1847, p. 3-4.

Dans une lettre du 19 avril 1777¹, Faujas explique à Voltaire, par l'intermédiaire de son collègue Horace-Bénédict de Saussure², les griefs qu'il impute à son éditeur. Il interpelle le vieux philosophe sur le fait que Ruault l'aurait escroqué. D'abord il soutient qu'il ne veut pas être associé à Gobet qu'il dit ne pas connaître. Ensuite dans la partie de la lettre adressée à Saussure, Faujas explique que Ruault aurait délibérément tronqué son travail biographique sur Palissy pour d'obscures raisons religieuses. En effet il accuse son libraire d'avoir échangé sa vie de Palissy contre celle de Gobet, car Faujas se montrait trop complaisant avec la Réforme. Cet argument est assez plausible, en tout cas du côté d'un Faujas qui ne prend pas en compte la confession de Palissy dans son éloge en 1773. Il présente le céramiste comme le faisait plus tôt Agrippa D'Aubigné. Palissy est une sorte de rayon anticipateur des Lumières dans un temps, dit Faujas en 1773, « où l'on ne savoit plus y étudier que l'art de s'égorger & de faire de méchants livres contre les Calvinistes, qui en écrivoient à leur tour des ridicules contre les Catholiques Romains ». Enfin Faujas reproche à son éditeur d'avoir inséré des notes de Gobet sans son aval, notes qu'il trouve satiriques, voire même insultantes pour Voltaire et les philosophes. Il tente donc de s'éloigner d'abord de Gobet, et ensuite de Ruault. Pour terminer sa lettre et montrer son désaccord avec cette édition à paraître, Faujas informe Saussure et Voltaire, que lui et son ami le comte de Milly ont adressé un mémoire à Neville dans le but d'intenter un procès au libraire. Il demande donc au philosophe si son réseau pourrait lui permettre de mettre l'éditeur à genoux.

Ruault, de son côté, répond aux premières accusations de Faujas dès le 17 mars 1777. Dans un premier texte, il tente de justifier la pression que Faujas lui met sur les épaules pour ensuite se rétracter uniquement à cause du partage du frontispice. Pour le libraire, Faujas pêche par excès d'orgueil. Il accuse aussi le vice-sénéchal d'avoir négligé son travail en choisissant une très mauvaise édition de l'œuvre de Palissy. Selon Ruault, Gobet est le sauveur pour cette édition qui devint grâce à lui véritablement intéressante et honorable pour Bernard Palissy. Il défend donc l'action de Gobet sur les notes et sa présence sur le frontispice. Le point de friction tient à la publicité de Gobet. Faujas affirme qu'il ne connaissait pas le bibliothécaire, alors que Ruault soutient que Faujas avait écrit à Gobet pour le remercier.

Un second conflit porte sur les droits d'exploitation de l'édition. Faujas réclame apparemment un pourcentage des gains. Ruault le lui refuse, argumentant sur le fait que le

¹ VOLTAIRE, *Correspondence and related documents XLIV. 1776- 1777 : letters D20377 - D20799*, Voltaire foundation., Oxford, coll. « The Complete works of Voltaire », n° 128, 1976, vol.XLIV, p. 242.

² Faujas passe par Saussure qui est venu le voir à Montélimar cette même année 1777, avec sa femme et ses enfants. Ils avaient ensemble visité les productions volcaniques au bord du Rhône.

privilège est à son nom propre et que la famille de Palissy ayant disparu, il est légalement seul à posséder l'usufruit de cette édition. Faujas reproche à Gobet d'avoir violemment attaqué Voltaire dans une note, page 434 ainsi que tous les encyclopédistes dans une seconde note, page 667. Ruault répond que les arguments de Gobet étaient là simplement pour remettre des vérités au jour concernant notamment des points d'alchimie. En effet, à la lecture de ces notes, le ton ne semble ni insultant ni sarcastique et la typographie sépare bien les productions des deux auteurs, comme le rappelle l'éditeur (page ILVIII). Ruault confesse enfin qu'il a effectivement changé une seule note de Faujas, car, selon lui, elle portait atteinte à l'honneur de Guettard, mais nous n'en savons pas plus. En tout cas, il est bien possible que la brouille entre les deux hommes ait pu se manifester dès cet ouvrage précocé.

Le dernier problème éditorial de cette affaire, porte sur la vie de Palissy. On l'a vu, Faujas accuse Ruault d'avoir censuré sa position de complaisance avec la foi protestante de Palissy. À cela, le libraire répond simplement que la version de Gobet est plus savante que celle de Faujas. Ce dernier ne se serait pas assez concentré sur le personnage de Palissy, faisant une histoire du « huguenotisme », dans un « français cisalpin » qui n'avait rien à faire dans un ouvrage de science. On sent là que Ruault prend une posture différente en plaçant Faujas dans la position d'un provincial trop peu instruit pour son édition, contrairement à un Gobet sous les ordres d'un grand seigneur. Les autres griefs sont plutôt secondaires, Faujas parlant notamment des « procédés odieux de l'imprimeur¹ » pour salir sa réputation.

Ruault écrit un second mémoire le 28 mars 1777 pour se défendre des nouvelles accusations de Faujas portant sur les aspects plus personnels. Le libraire dans son argumentaire se doute plusieurs fois que ces attaques ne viennent pas directement du comte de Milly, car Faujas étant à Montélimar, il se demande comment une réponse si rapide a pu être transmise à Paris. Il conclut en recommandant à Faujas de faire attention à ne pas froisser tous les libraires de Paris, lui qui veut faire publier ses ouvrages sur le Dauphiné et les volcans.

En fin de compte, c'est Ruault qui obtient gain de cause. Le jugement rendu le 12 mai 1777², ne l'oblige à changer que la seule épître dédicatoire adressée à Benjamin Franklin à cause de la situation géopolitique. Cela fait de cet ouvrage un montage plutôt hétéroclite entre les travaux de Faujas dont la vie de Palissy est perdue, et celui de Gobet identifiée par une typographie particulière pour les notes et les textes.

¹ Nicolas RUAULT, *Réponse au premier mémoire de M. Faujas de Saint-Fond*, op.cit, f.8v.

² Nicolas RUAULT, *Réponse au premier second de M. Faujas de Saint-Fond*, communiqué à M^r Camus de Neuville 1777, copie manuscrite in folio, A.D. Isère, Fonds Chaper, J547. f.8r

L'agencement de la publication

La publication des *Œuvres de Bernard Palissy* n'est donc pas un ouvrage tout à fait linéaire. Il s'agit d'un véritable montage où se mêlent l'éditeur et deux auteurs qui au début de l'aventure n'auraient jamais dû se côtoyer.

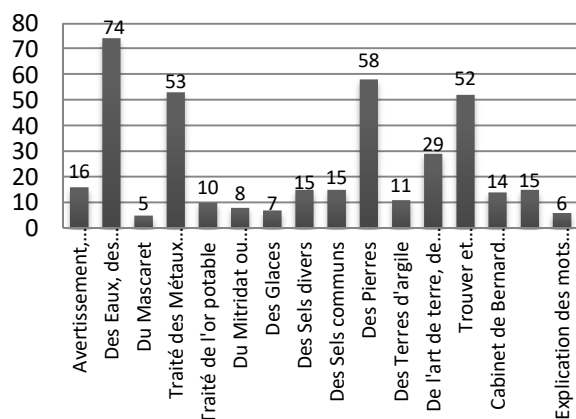


Tableau 2. Volumes des mémoires en nombre de pages dans les *Discours Admirables* de Palissy (1580)

Pour bien comprendre comment cet ouvrage a pu être érigé de toutes pièces, il faut s'intéresser aux autres éditions. La première édition des théories de Bernard Palissy remonte à 1580, elle est publiée à Paris chez Martin le Jeune et est intitulée : *Discours admirables, de la nature des eaux et fontaines*¹... C'est un agencement de mémoires et d'observations sur divers sujets.

Publiée du vivant de l'auteur, cette édition est l'ouvrage d'origine et le graphique nous permet de saisir l'enchaînement des titres ainsi que l'importance respective de chaque mémoire. On remarque que quatre parties se détachent du reste de l'œuvre : le traité sur les

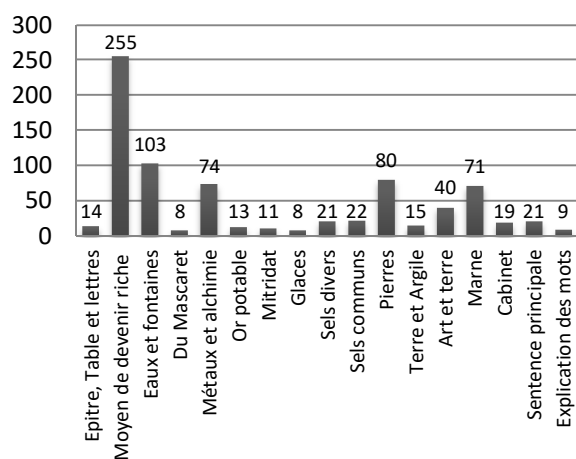


Tableau 3. Volume des mémoires en nombre de pages dans le *Moyen de devenir riche* de Palissy (1636)

eaux et fontaines, puis ceux sur les métaux, la marne et les pierres. Cet enchaînement suit une certaine logique élémentaire : l'eau, puis les métaux, puis les sels, la pierre et la terre.

Plus tard, en 1636, une seconde édition des écrits de Palissy paraît sous le titre de *Moyen de devenir riche et la manière véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs trésors*...².

Ce titre tant décrié par le libraire Ruault n'est pas aussi saugrenu qu'il le pense. En réalité, il fait écho à celui d'un autre livre de

¹ Bernard PALISSY, *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux...*, 1580.

² Bernard PALISSY, *Le moyen de devenir riche et la manière véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier & augmenter leurs trésors & possessions avec plusieurs autres excellens secrets des choses naturelles, desquels jusques à present l'on n'a ouy parler*, Paris, Robert Foüet, 1636.

Palissy, publié en 1563 par B. Berton et adressé aux protecteurs du céramiste : le connétable de Montmorency et la reine Catherine de Médicis. Cet ouvrage est intitulé *Recepte véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors...*¹. Le second éditeur de Palissy a tout simplement retiré le titre de la première édition et lui en a accolé un autre plus racoleur. Pourtant, on peut constater sur le Tableau 3 que l'agencement de l'œuvre est similaire à l'original. L'édition de 1636 est absolument identique à celle de 1580, ce qui donne une prépondérance manifeste au premier mémoire. Cependant, l'équilibre des parties est respecté. Si on compare le taux de répartition des pages par titre, les chiffres correspondent parfaitement. Les deux éditions sont donc plutôt proches et on est assez loin de l'impression « ignoble » dont parle Ruault dans sa défense.

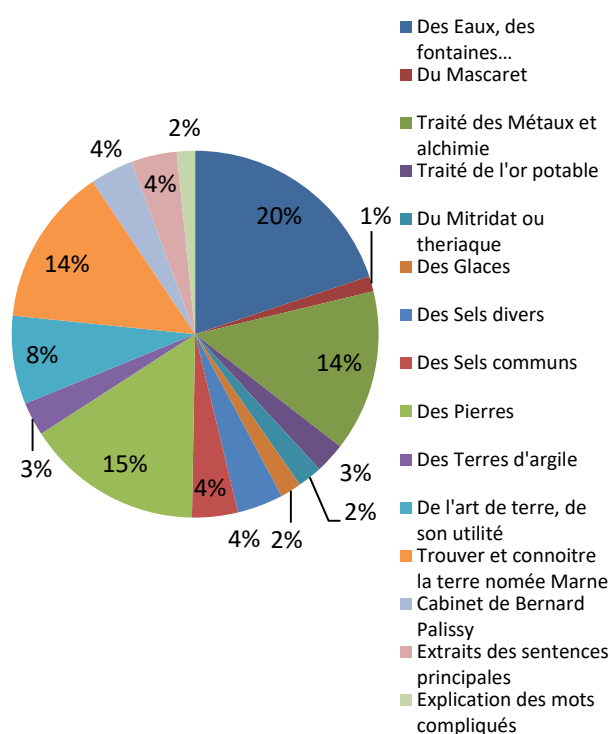


Figure 16. Répartition du volume des mémoires (1580)

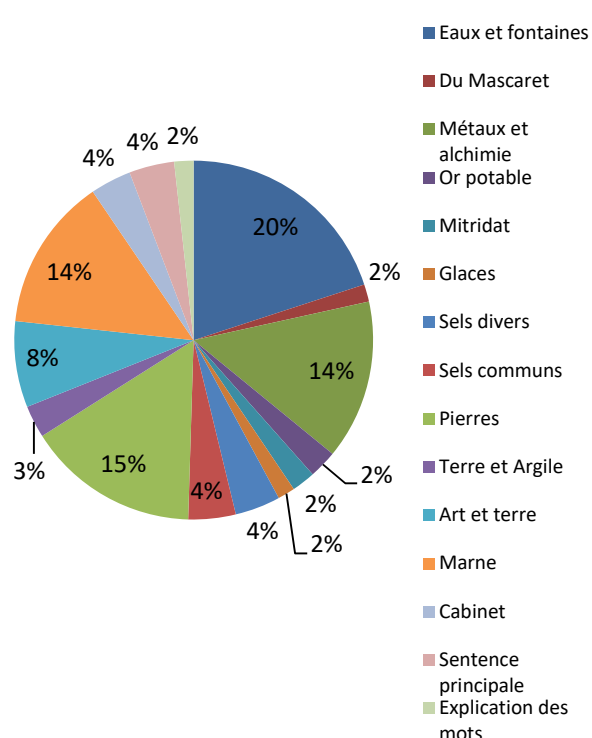


Figure 17. Répartition du volume des mémoires (1636)

En 1777 et après avoir été « sauvé de la catastrophe » par Nicolas Gobet, la nouvelle mouture des œuvres de Palissy est imprimée à Paris. Concernant cette édition, il est difficile de comparer la répartition des titres avec les versions antérieures, car les notes de Faujas et Gobet pourraient à elles seules remplir un volume complet. Dans cet important volume de 810 pages que l'ordre des titres a été fortement chamboulé comme le montre la Figure 18. Le

¹ Bernard PALISSY, *Recepte véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors*. Item ceux qui n'ont jamais eu connaissance des lettres pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitans de la terre. Item en ce livre est contenu le dessein d'un jardin délectable... Item le dessein et ordonnance d'une ville de forteresse la plus imprenable qu'homme ouyt jamais parler, La Rochelle, Breton, 1563.

« traité sur les eaux et fontaines », placés au début des versions précédentes a été relégué à la douzième position, derrière « les sels ». De plus, les *Observations sur la marne* et *L'essai sur*

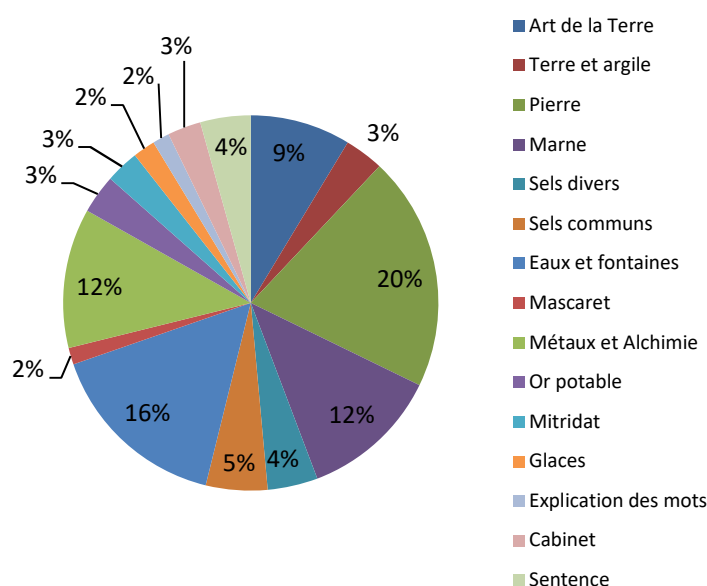


Figure 18. Répartition du volume des mémoires (1777)

trois ouvrages, le « Traité sur la pierre » devient le plus représenté du fait de l'abondance des notes qu'écrit Faujas. On comprend alors que le but du Vice-Sénéchal n'est pas uniquement de rendre hommage à un de ses prédécesseurs, mais bien d'utiliser cette publication pour pouvoir s'exprimer et montrer ses propres idées des systèmes terrestres. C'est sûrement pour cette raison qu'il a très mal pris le fait qu'un « inconnu » lui vole la vedette. Et il n'a finalement pas vraiment tort. Si on compare le taux d'occupation de l'ouvrage par les deux hommes, on constate qu'ils sont presque sur un même pied d'égalité, ce qui peut justifier la présence de Gobet sur le frontispice.

la Terre ne sont absolument pas de Palissy. Ce sont des textes écrits de la main de Faujas et ajoutés dans le but d'illustrer les propos de l'auteur. Ce nouvel agencement des titres est peut-être l'œuvre d'un Faujas qui veut encadrer les traités de minéralogie et de paléontologie de Palissy autour de ses propres écrits.

Du point de vue de la répartition, quand on tronque l'étude aux titres présents dans les

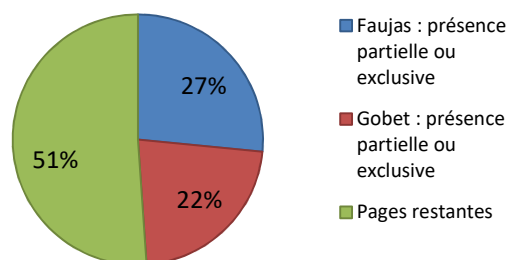


Figure 19. Répartition de la présence de Faujas et Gobet dans *Les œuvres de Bernard Palissy* (1777)

Le système de Faujas de Saint-Fond expliqué en notes

Nous avons pu remarquer que pendant toute cette période, où Faujas tente de se faire reconnaître comme un savant à part entière, il se concentre exclusivement sur ces deux pans des sciences de la terre que sont la minéralogie et la paléontologie. Mais celui qui fustige en 1773 les faiseurs de systèmes est le même qui en 1777 utilise la parution d'une réédition

commentée pour y insérer ses idées et son propre système de pensée. En effet, tout au long des notes et des sommaires, Faujas prépare ses lecteurs aux grandes théories qu'il prévoit de mettre en page dans ses deux ouvrages à venir¹.

Les premiers textes véritablement systémiques se trouvent accolés au traité sur les « Pierres », qui est particulièrement annoté. Faujas en bon minéralogiste fait une place de choix à ce mémoire qu'il entend utiliser pour son propre intérêt. Dès sa première note Faujas, commence déjà à montrer un certain attachement pour la longue durée. Aux pages 54 à 57, il explique comment les éléments, la végétation et la main de l'homme, qui n'est pour lui « qu'un atome », remodelent les paysages au fil du temps. Il conclut ce passage plein de poésie par un sérieux allongement de la perception des temps géologiques :

Que des surfaces en évidence, que des corps durs de toutes espèces à découvert, affaiblis sans cesse, non seulement par l'action des feux souterrains, des pluies, des vents, des frimas, mais encore attaqués, minés, & insensiblement détruits par les forces réunies & multipliées d'une végétation constante.

Qu'on ne nous dise pas que cette manière imperceptible d'opérer ne doit être comptée pour rien, puisqu'elle exigeroit des millions de siècles pour produire des effets remarquables, & quand cela seroit, ignore-t-on que pour l'ouvrier suprême, des millions de siècles ne sont qu'un point².

L'ambiguïté du terme « d'ouvrier suprême » soulève deux problèmes. D'abord l'auteur reste prudent quant à l'action supérieure de Dieu. En effet, l'expression « ouvrier suprême » n'est pas forcément une allégorie divine, mais peut être simplement l'action de la nature. D'autre part, l'énonciation de ces millions de siècles est plutôt risquée, car Buffon s'était déjà fait accuser de non-respect des textes sacrés par la Sorbonne pour ses 75000 ans. Là Faujas va beaucoup plus loin. Si l'on veut être tatillon, rien qu'un million de siècles représentent cent millions d'années c'est-à-dire le milieu du Crétacé. Notre naturaliste reste vague, mais parle tout de même au pluriel ce qui prouve qu'il envisage déjà des époques extrêmement longues. De ce problème de temporalité découle le débat autour de la création de la terre et du façonnement des paysages. En effet, admettre ici que c'est au temps que revient la primauté des changements, c'est remettre en cause les théories diluvianistes des auteurs classiques. Le Déluge ne peut donc pas être le seul facteur de l'évolution géologique.

Plus bas, page 81, lorsque Palissy tente d'expliquer le déplacement des animaux marins par les effets du Déluge, Faujas apporte une note plutôt ironique sur le sujet :

On a beaucoup écrit pour & contre le Déluge universel. Tout bien examiné, la question doit être réduite à deux points, qui sont de savoir si l'on entend que ce grand événement se soit opéré d'une manière naturelle & sans le secours d'une force majeure, & qu'une pluie qui n'a duré que quarante jours et quarante nuits ait pu, à l'aide des eaux de l'abyme, non seulement inonder

¹ Ruault à la fin de son deuxième mémoire nous fait penser que Faujas a déjà préparé ses deux ouvrages suivants.

² Bernard PALISSY, Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND et Nicolas GOBET, *Oeuvres de Bernard Palissy*, Paris, chez Ruault, 1777, p. 57.

toute la surface de la Terre, mais encore couvrir toutes les plus hautes montagnes, *qui sont sous toute l'étendue du ciel*, & surpasser encore de quinze coudées, il faut savoir encore si l'on prétend que ce même événement, toujours opéré d'une manière naturelle, ait pu produire les différentes couches ou parallèles ou inclinées de la plupart des montagnes & y ait introduit cette immensité de corps marins qu'on y aperçoit toujours avec étonnement. Pour peu alors qu'on ait observé la Nature, & qu'on réfléchisse sur les circonstances de cet événement, & sur son peu de durée, on sent l'impossibilité que la chose se soit faite de cette manière. Une révolution aussi terrible auroit tout bouleversé & n'auroit jamais produit cet assemblage tranquille & successif de matières qui annoncent pour l'ordinaire le plus grand ordre & la plus admirable harmonie. Si l'on veut au contraire, comme il est plus sage de le croire, qu'un miracle ait dirigé cette opération, toute dispute doit cesser, il faut se taire & soumettre humblement¹.

C'est une véritable charge à laquelle Faujas se livre sans vergogne dans ces deux notes. En effet il se place du côté de la longue durée, contre les dogmes chrétiens traditionnels. Mais il ne fait pas non plus voir cette diatribe comme totalement révolutionnaire, car le naturaliste ne peut être considéré comme un visionnaire, c'est un savant de son temps qui suit un courant de pensée relativement dominant au XVIII^e siècle². Mais la dernière phrase, même si elle peut aujourd'hui être perçue comme de l'ironie, est également un « artifice » stylistique qui permet à certains auteurs partisans du temps long de ne pas être inquiétés par la Sorbonne³.

En ce qui concerne cette controverse sur le Déluge, l'épisode est décrit dans le livre de la *Genèse* de 7 : 1 à 8 : 22. Dieu déçu par la violence des hommes et la mixité entre les « fils de dieu » et les « femmes des hommes » décide de purger son œuvre. Dieu choisit alors Noé et le charge de sauver les animaux innocents. Avec ses trois fils (Sem, Cham, Japhet), Noé construit l'arche et ils embarquent tous ensemble avec leurs femmes et avec les bêtes. Ensuite Dieu ouvre les écluses du ciel et de la terre et l'eau recouvre tout en 40 jours et 40 nuits. Il faut compter encore 150 jours avant le début de la décrue (l'épisode dure environ un an). C'est ce moment de montée, de stagnation et de descente des eaux qui est problématique pour les sciences de la terre, car de nombreux savants ont tenté d'expliquer scientifiquement et de dater cet événement grâce aux méthodes géologiques. L'étude des montagnes est un point crucial dans l'adaptation de la vision traditionnelle/chrétienne de la formation de la terre. Le but est d'abord de comprendre la constitution des paysages comme l'écrit la Bible, mais en utilisant la méthode scientifique. Le neptunisme fait partie de cet essai d'explication. Cette école de pensée géologique part du principe que la formation des reliefs est due aux bouleversements que la Bible appelle le Déluge. Il existait aux temps antédiluviens des montagnes primitives dessinées, comme tout le reste de la Terre, par Dieu lors du 1^{er} et du 2^e

¹ *Ibid.*, p. 81-82.

² François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie. T. 2, op. cit.*, p. 44.

³ *Ibid.*

jour de la Création¹. Mais les péchés des hommes ayant conduit la main divine à purger ses créations, la violence de la montée et de la descente des eaux du Déluge engendre une refonte complète de la Terre. Les mers et les océans ont donc recouvert l'intégralité du globe et soumis les paysages à la contrainte des sels marins. Georges Louis Leclerc de Buffon dans sa *Théorie de la Terre* en 1749 reprend relativement l'idée d'érosion, mais sans y intégrer la décrue. Il y voit plutôt de la longue durée et il va bien plus loin que ses prédécesseurs en estimant l'âge du Globe à 75000 ans à l'époque de la publication de son livre. En réalité et par crainte de l'Église, il a délibérément travesti son résultat initial qui culminait à trois millions d'années². Bien que d'autres auteurs aient déjà envisagé la longue durée, le statut de Buffon fait que ses écrits font office de loi dans la France des Lumières.

Faujas fait donc preuve d'une certaine retenue quant à l'approche diluvienne. Pourtant nous avons pu constater plus tôt que lors de ses excursions en Vivarais et en Velay, il se montre plutôt ouvert à une action primordiale des feux, mais aussi de l'eau sur la décomposition des roches. Le fond de la question ne porte donc pas forcément sur un problème d'événement, mais plutôt sur un problème de temporalité. Les naturalistes voient bien qu'une petite année de montée et de descente de la mer ne peut avoir eu autant d'effets sur les strates qu'ils apprennent peu à peu à lire.

Un autre indice dans le sommaire du traité sur Palissy sur la marne³ nous prouve que Faujas est un savant bien inséré dans le champ scientifique de son temps. Lorsqu'il commente ce que Palissy entend par « cinquième élément », Faujas tente de montrer que cette idée doit être reliée aux théories sur le phlogistique. Les savants pensent alors que le fluide phlogistique dans lequel baigne toute chose peut créer par son absence la combustion des corps. Il fait partie des nombreux fluides dérivés de l'éther newtonien :

Les Naturalistes, je parle de ceux qui [comme Faujas] allient la physique & la chimie à l'Histoire naturelle, n'ignorent pas que le fluide igné, que ce phlogistique universel, ou le feu élémentaire [...], s'insinue dans toutes les matières & s'y combine de cent manières. Les différents métaux qu'on trouve quelquefois dans le sein de la terre sous leur forme métallique, tel que l'or, l'argent, le cuivre &c. ne se trouvent-ils pas pour l'ordinaire dans des couches de quartz, de schistes ou de spath, & ces couches ne sont-elles par l'ouvrage de l'eau ? [...] Ce phlogistique, ce feu élémentaire qui donne la vie aux métaux, n'a point perdu de son action parmi les eaux ; il y élabore même journellement les différents minéraux ; [...] Cette même substance générative est également suspendue dans le fluide qui tient en dissolution la matière des différentes cristallisations⁴.

¹ I-1 : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre [...] Dieu dit : « que les eaux de dessous le ciel s'amassent en un seul lieu et qu'apparaisse ce qui est sec », etc.

² Gabriel GOHAU, *Histoire de la géologie, op. cit.*, p. 102.

³ Terre argileuse à qui on donnait des vertus bénéfiques pour les sols agricoles.

⁴ Bernard PALISSY, Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND et Nicolas GOBET, *Oeuvres de Bernard Palissy, op. cit.*, p. 138-139.

L'idée des fluides invisibles est très inscrite dans la science des Lumières. L'électricité, les météores, l'action de l'eau sur l'érosion des roches, les fluides sont à peu près partout, visibles ou non.

Enfin c'est sur la méthodologie de Palissy que Faujas se calque et ne manque pas de souligner l'importance de l'étude analytique des lieux. Faujas est particulièrement friand, on l'a constaté, des ballades géologiques, car il aime voir, toucher et goûter la nature. Et en quelques sortes, il reprend cette méthode de Palissy. En 1773, dans sa longue note sur le potier, il louait déjà le fait que Palissy s'était fait seul, en observant la nature. C'est un aspect des sciences qui est primordial chez Faujas. En cela son rapprochement avec Buffon est presque étrange, car il est bien plus proche de l'école de Guettard qui, lui, voyage pour se fondre le plus possible dans son objet. Mais une querelle inconnue éclate entre les deux hommes entre le moment où Faujas commence à réaliser ses notes de Palissy et la parution de l'ouvrage. En effet la première note concernant Guettard est particulièrement élogieuse. Pourtant Ruault affirme avoir dû expurger l'édition de 1777 d'une note à charge contre le géologue. La relation entre les deux savants devient conflictuelle dès 1775, sans que l'on sache vraiment ce qui s'est passé. Mais il est certain que c'est pour cette raison que Faujas entame seul son ouvrage sur les volcans du Vivarais et du Velay. À moins que Faujas, voulant sortir de l'ombre de Guettard, ait décidé de faire cavalier seul.

2. Recherches sur les volcans éteints : un ouvrage hétéroclite ?

La découverte des volcans du Vivarais est attribuée à Faujas par l'Abbé Rozier dès 1775 dans ses « nouvelles littéraires ». Le journal précise dans sa description de l'excursion que la troupe effectuée au bord du Rhône : « Ces MM. pendant le séjour qu'ils ont fait à Montélimar, ont trouvé sur la rive gauche du Rhône, & assez avant dans le pays, des très gros fragments de basalte à colonnes, que M. Faujas avoit reconnu depuis longtemps¹ ». Ces quelques lignes permettent à Faujas d'obtenir l'antériorité de la découverte des basaltes du Vivarais. Cette édition représente un grand pas en avant pour la carrière scientifique de notre Faujas. C'est le premier véritable ouvrage signé Faujas de Saint-Fond et c'est réellement la finalité de tout le travail sur les feux souterrains que le naturaliste insère dans ce recueil de mémoires.

¹ Abbé ROZIER (dir.), « Nouvelles littéraires », *op. cit.*, p. 516.

Faujas de son côté se sert des quelques déplacements qu'il effectue à Paris pour faire la promotion de son ouvrage à paraître. Ainsi, il fait imprimer un prospectus¹ pour lui permettre de trouver des souscripteurs. Celui-ci est encore une fois publié dans le *Journal de Physique* du mois de juin 1777 sous le titre *Description des Volcans éteints du Vivarais et du Velay ; par M. Faujas de Saint-Fond*². Après avoir décrit sa contribution aux sciences en se hissant sur les épaules de Guettard, il fait remarquer aux lecteurs qu'il n'entend pas s'occuper de l'Auvergne qui est la « région de MM. Guettard et Desmarest ³ ». Le journal nous donne ensuite les conditions de souscription. L'ouvrage présenté en in-folio peut être souscrit à Grenoble chez Cuchet et à Paris, pour le prix de 24 livres d'avance et 36 à la réception du « volume en feuilles, avec toutes les planches ». Détail intéressant, la date de publication finale est annoncée au mois de février 1778⁴.

Les souscripteurs

Cet ouvrage, publié à Paris et à Grenoble, connaît un véritable succès éditorial. En effet l'édition comprend les noms des souscripteurs, ce qui nous permet d'avoir une idée des premiers lecteurs de l'œuvre du naturaliste.

D'abord, on constate que Faujas aurait au moins vendu 316 unités réparties sur 281 entrées nominatives. C'est Necker qui fait la plus grosse commande avec 20 unités, ensuite vient Roux libraire à Mayence avec 12 unités, puis quelques graveurs et marchands de livres, la Chartreuse de Grenoble et les États du Languedoc avec 2 unités. Les personnes morales, soit institutions, marchands et métiers du livre, représentent 6 % des souscripteurs. Quantitativement c'est assez faible, mais on retrouve quelques institutions intéressantes comme la Bibliothèque de Grenoble, la Chartreuse de Bonnefoy qui avait accueilli Faujas durant ses périples ainsi que les États du Languedoc et du Vivarais. Une dernière catégorie représentant 4 % des souscripteurs ont acheté (nous dit la liste) « plusieurs ouvrages » sans qu'on en connaisse la quantité.

Passé cette courte étude sur les volumes des commandes, nous pouvons noter que le livre se vend dans pas moins de neuf pays d'Europe. Le plus représenté (hors France) est l'Allemagne avec sept ouvrages (32 %), puis vient l'Italie avec cinq ouvrages (23 %).

¹ Pierre M. CONLON, *Le siècle des Lumières: bibliographie chronologique. T. 18: 1776 - 1778*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », n° 367, 1998, p. 309.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des volcans éteints du Vivarais & du Velay », in Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, 1777, p. 469 à 474.

³ *Ibid.*, p. 470.

⁴ *Ibid.*, p. 474.

Quand on étudie la répartition des noms en genre et en nombre, on remarque que le portrait-robot du lecteur type de Faujas est un homme (86 %) noble (36 %) appartenant au royaume de France (92 %).

La répartition par catégories nous montre que la clientèle savante n'est pas surreprésentée. Mais Faujas compte tout de même quelques lecteurs du même champ d'études comme Buffon, Saussure, Genssane, Romé de l'Île, Lavoisier ou encore ses amis parisiens le comte de Milly et le duc de Chaulnes¹. Par contre on n'est pas vraiment étonné de ne pas voir apparaître le nom de Guettard avec qui Faujas est maintenant en concurrence directe. Ensuite, on retrouve d'anciennes connaissances de Faujas, comme l'évêque du Puy, monsieur Pascal prieur au Colombier, et la Chartreuse de Bonnefoy, qui avaient tous accueilli et aidé Faujas lors de ses excursions en Vivarais et en Velay. Enfin le naturaliste compte parmi ses souscripteurs quelques personnes très haut placées, comme Monsieur et Madame Necker, Turgot, Sartine, d'Angiviller, etc. On remarque surtout sur ce graphique que la catégorie des « Nobles (sans précisions) » est surreprésentée. En fait il s'agit de tous les noms à particule qui ne comportent pas de précision dans leur dénomination mise à part leur titre nobiliaire. En effet, l'éditeur a pris soin de détailler certains titres de souscripteurs comme les académiciens, les militaires, les agents de la couronne (comme les fermiers généraux, les ministres, etc.). Mais on constate que ce livre touche tout de même un auditoire assez large et surtout particulièrement bien installé. C'est une véritable vitrine pour Faujas et cela lui permet également de se faire reconnaître comme le seul et unique découvreur des volcans du Vivarais, titre qu'il garde toujours aujourd'hui, malgré les quelques réserves que nous avons émises plus tôt.

Pourtant cet ouvrage est à première vue assez hétéroclite et monté comme un agrégat de différents mémoires. Les thèmes se suivent pour la plupart, mais ce recueil pourrait apparaître comme plutôt déroutant notamment dans son titre.

Agencement quantitatif

Contrairement aux ouvrages de ses confrères, comme Genssane ou Giraud-Soulavie, qui écrivent leurs synthèses de recherche de façon classique (en chapitres et en parties), Faujas se rapproche davantage du modèle de son ancien mentor : Jean-Étienne Guettard. Cet

¹ On reparlera beaucoup de lui lors du Voyage de Paris, plutôt absent des sources avant les années 1780, il apparaît plus tard comme un véritable sponsor pour Faujas.

ouvrage sur les volcans du Vivarais et du Velay est construit comme une succession de mémoires distincts sur plusieurs parties de l'Histoire naturelle des volcans, en général.

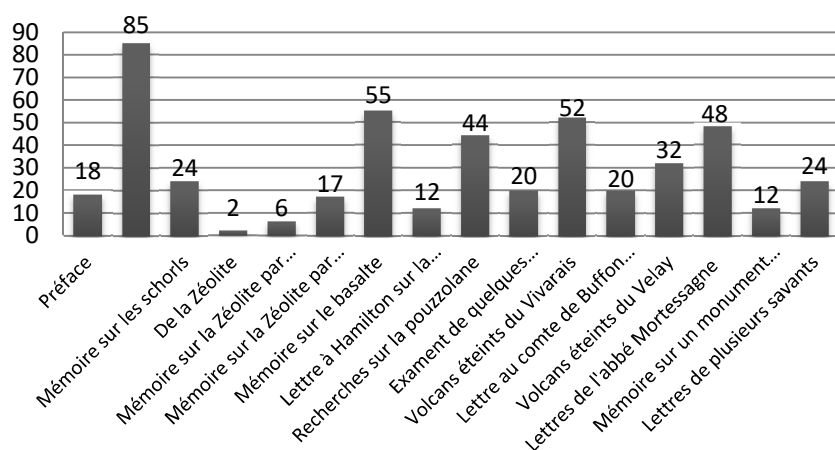


Tableau 4. Volume de pages par chapitre dans les *Recherches sur les Volcans éteints...* (1778)

En lieu et place de chapitres, c'est une grande disparité de titres plus ou moins longs qui s'enchaînent sur la minéralogie et la physique des paysages volcaniques. Le tout est entrecoupé de lettres et de passages qui n'ont pas été écrits

par Faujas lui-même.

Mais le naturaliste dresse dans sa préface le déroulement méthodologique de son ouvrage, qui reste dans la même ligne que toutes ses productions parues depuis 1773. Faujas nous dit qu'il ne compte pas ici livrer un texte totalement exhaustif de ce qu'est le volcanisme, ou le système volcanique en général. Pour lui, l'histoire naturelle des volcans est « encore dans son berceau » et il désire seulement apporter sa pierre à cet édifice en train de se construire. Cet ouvrage est donc intitulé « Recherches », car c'est de cela qu'il s'agit. Faujas entend clairement énoncer les résultats qu'il a obtenus au cours de ses voyages. Il nous donne d'abord son point de départ : Montélimar, sa ville natale située selon lui « à la porte du Vivarais ». Il passe le Rhône vers Rochemaure puis Chenavari, puis, en fonction des monts volcaniques qu'il veut étudier, il se dirige soit à l'ouest vers Saint-Jean-le-Noir, soit au sud, en passant par Aubenas pour ensuite remonter vers le Puy. Cela lui permet de couvrir une zone de recherche plutôt importante et qui correspondrait aujourd'hui à l'actuel parc des monts d'Ardèche, étendu aux alentours du Puy-en-Velay.

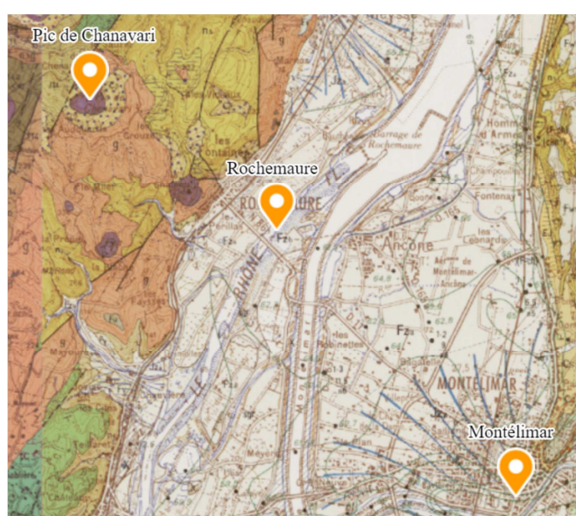


Figure 20. Alentours de Montélimar (carte géologique IGN)

De plus, la science d'après Faujas de Saint-Fond n'est pas que visuelle. Il doit, dans le but d'être à la fois exhaustif et illustratif, faire prendre des dessins pour montrer aux lecteurs comment s'agence la nature. Il doit également ramasser, peser, goûter les productions volcaniques. Puis c'est en rentrant que la seconde partie du travail du naturaliste commence. En effet Faujas est très intéressé par le travail du chevalier Hamilton dans le sens qu'il n'est pas seulement géographe, mais il ajoute une composante chimique à ses recherches de terrain. Faujas fait de même et le souligne quand il dit que « j'eus fait à tête reposée une suite d'expériences & d'analyses sur un grand nombre d'espèces ou de variétés de laves & d'autres riches matières volcaniques¹. »

À première vue, Faujas énonce une étude plutôt locale, comme le titre l'indique, sur les volcans des provinces du Vivarais (Ardèche) et du Velay (Haute-Loire). En effet, nous avons pu voir que Faujas dans son article de 1773 fustige les faiseurs de systèmes. Pour lui, le seul moyen de réaliser une recherche exhaustive en Histoire naturelle est de se rendre sur le terrain de nombreuses fois pour effectuer un travail précis et localisé, une microhistoire naturelle. Mais, en observant les titres et les volumes de pages, on voit que l'ouvrage de Faujas va plus loin qu'une simple étude locale. Cet aspect est d'autant plus visible quand on regarde la part de chaque mémoire par rapport au volume total de l'ouvrage.

On constate que son plus long mémoire est consacré à une étude globale sur les « Volcans brûlants ». Ces 18 % introductifs ont pour but d'expliquer de façon étendue comment s'amorce la science vulcanologique et ils donnent un aperçu et un ressenti de la naissance de cette science à travers les yeux d'un de ses ouvriers. Mais les deux mémoires sur les Volcans éteints du Velay et sur ceux du Vivarais n'occupent eux que 11 % et 7 % du volume total de l'ouvrage. C'est vraiment étonnant si l'on envisage que le titre laissait présager une étude précise sur les paysages de ces deux espaces.

On remarque ensuite que Faujas s'attache finalement plus à des explications minéralogiques qu'à des considérations systémiques. En cela, il reste un observateur local et précis d'exemples lui servant autant à ériger des idées sur les volcans, qu'à utiliser des productions volcaniques pour l'industrie. Son mémoire sur la pouzzolane, qu'il fait en outre publier à part de l'ouvrage montre l'usage de cette matière comme un agent liant dans la composition du mortier qu'il teste à Toulon. Il soutient cette idée pratique de l'histoire naturelle dès la préface :

On a souvent, hors de Paris & des grandes capitales, le désagrément, lorsqu'on s'applique à quelques sciences, & qu'on en fait son objet principal, de s'entendre crier aux oreilles, dans les

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. II.

provinces & surtout dans les petites villes, à quoi bon ces études qui ne mènent à rien, à quoi servent ces quantités de pierres que vous ramassez à grands frais & qu'on trouve partout ? Il étoit bon de faire voir à ces hommes qui, sans aucune espèce de talent, se plaisent à devenir les détracteurs de la science, que celle de l'Histoire naturelle peut non seulement procurer la jouissance douce & tranquille, mais encore conduire à la découverte de mille objets intéressants les arts & humanités, que l'étude des volcans n'est pas sans utilité ; je m'appliquai dès lors à la recherche des quelques mines de pouzzolane, d'un accès & d'une exploitation facile, & surtout à portée de quelque grande rivière ; j'en trouvais une non loin du Rhône, je la fis ouvrir à mes dépens, j'en fis faire divers essais, & j'eus bientôt un ciment semblable en tout à celui que procure la pouzzolane qu'on ne peut tirer qu'à grands frais des environs de Pouzzole. J'eus donc la satisfaction d'avoir le premier fait employer en grand nos pouzzolanes de France¹.

À l'aspect théorique et l'intérêt purement scientifique des études minéralogiques, Faujas ajoute un bénéfice pécuniaire et industriel. Il répond à l'éternelle question sur l'utilité des sciences par un argument imparable, car en plus d'augmenter les revenus d'éventuels propriétaires de mines, la science permet par le truchement de ses passeurs de créer de nouvelles technologies. Ici, un mortier hydrophile certes déjà connu, mais que Faujas théorise et rationalise.

Ensuite, on a vu avec les exemples de Mortessagne et de Dolomieu que Faujas est assez friand des idées de ses contemporains. Mais pas n'importe lesquels. En effet s'il loue ces rares auteurs français, il botte en touche la question du champ des sciences nationales assez rapidement en affirmant avoir « lu avec attention les écrits des quelques Naturalistes François », mais ajoute que « les uns et les autres ont voulu dans un temps regarder avec obstination & sans raison plausible, les prismes de basalte comme le produit de l'eau² ». Bien entendu il s'agit d'une charge contre les neptunistes et contre Guettard, que Faujas a pourtant convaincu de l'origine ignée des basaltes en 1775. Mais où est donc Desmarest ? Le naturaliste français à l'origine de la découverte du véritable caractère des basaltes³ est totalement oublié. Il est remplacé par Feber et Hamilton et les Français en sont réduits à n'être que des neptunistes virulents.

Enfin, après avoir annoncé et expliqué l'enchaînement de ses idées et pour terminer sa préface, Faujas admet une étrangeté dans son œuvre. En effet le petit mémoire sur la vierge noire du Puy fait office d'ajout hors sujet à un ouvrage de minéralogie. Il justifie cet ajout par le seul fait que cette statue est pour lui une curiosité intéressante et qu'il la présente au public pour son étrangeté.

¹ *Ibid.*, p. VIII et IX.

² *Ibid.*, p. III et IV.

³ Nicolas DESMAREST, « Minéralogie : Sur le basalte », *Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1773, I, p. 39 à 42.

Mais outre un agencement à première vue hétéroclite, ne peut-on pas déceler chez Faujas un désir caché de faire de ses études un tremplin lui permettant d'ériger un système géologique plus global en se servant de cette région comme d'un cas ?

Minéralogie régionale ou systémique ?

Dans l'introduction de Faujas le « Discours sur les volcans brûlants » fait office de revue de littérature. Il y fait en quelque sorte un tour du monde et des auteurs qui ont écrit, de son point de vue, des ouvrages importants sur les volcans.

Presque évidemment, le naturaliste fait la part belle aux volcans italiens et en particulier à un Vésuve dont l'activité est particulièrement intense depuis une centaine d'années. Il va même jusqu'à dresser une frise chronologique des éruptions. On retrouve donc Hamilton, Ferber et le couple Nollet et de la Torre qui se sont chargés des mesures, et il invoque « Pline le naturaliste » qui pour Faujas est un des pères de l'étude des volcans. Faujas passe en revue les éruptions, les productions et cite des ouvrages, des correspondances, le tout en 46 pages, sur les 85 que compte ce discours, soit plus de la moitié. Faujas cite ensuite les auteurs de l'histoire naturelle de l'Etna. Il utilise encore abondamment le chevalier Hamilton et son collègue Saussure dont il nous dit qu'il est déjà monté sur l'Etna, mais qu'il attend un ouvrage de sa part. Faujas transcrit également quatre lettres de Brydone qui sont pour lui « pleines d'intérêt et de bonnes observations », pour ensuite revenir à Hamilton dans sa partie sur les « laves et matières de l'Etna ». Comme précédemment, les productions minéralogiques y sont numérotées et détaillées. L'étude sur l'Etna court elle jusqu'à la page 74 soit encore 26 pages consacrées à un volcan italien. La suite du discours s'attache à des descriptions plus ou moins rapides des volcans du reste du monde, dont le mont Hecla en Islande, les volcans du Kamtchatka, puis d'Asie en quelques lignes. Pour l'Afrique, il cite le voyage de Michel Adanson au Sénégal avant de terminer avec Bourguer¹ et les volcans d'Amérique du Sud. En conclusion, Faujas s'excuse pour ce « court index » des études sur les volcans du monde, mais informe son lecteur que ce sont des objets plus concrets qui vont l'intéresser dans la suite de l'ouvrage.

À partir du « Mémoire sur les Schorls », il entre véritablement dans le vif du sujet en se rapprochant avec sa spécialité : la minéralogie. Il est vrai que depuis le début, nous avons beaucoup parlé de systèmes terrestres et de grandes idées fédératrices, mais il ne fait pas oublier l'aspect local du travail de ce naturaliste. Dans ce texte, Faujas s'attache d'abord à

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. 82.

décrire des productions minéralogiques qu'il apparente aux schorls, en nous donnant à chaque fois ses idées et les résultats de ses expériences. Sa méthodologie d'étude est toujours identique. Il commence par une justification sémantique sur ce terme et s'appuie sur la francisation du mot apporté par le Baron d'Holbach dans sa traduction du *Traité de Minéralogie* de Wallerius en 1759. Concernant sa méthode, il reste dans un cadre classique, assez linnéen, de description analytique des roches. Mais il y ajoute un aspect cristallographique emprunté à un Romé de l'Isle qui est énormément cité. Il est toujours très attaché aux travaux d'Hamilton et à l'utilisation de la chimie dans l'étude de la résistance des matériaux. Faujas tire donc parti de ses lectures en réalisant, dans ses descriptions minéralogiques, une étude tripartite : d'abord il décrit, il touche, et parfois il goûte ; ensuite il se rapproche, il coupe, il ponce, il brise ; et enfin il teste des échantillons en laboratoire. L'analyse minéralogique se base sur quatre critères : la couleur, la dureté, la cristallographie et la résistance chimique. Le mémoire est alors divisé entre différentes « variétés » qu'il entend décrire puis analyser. Il commence par donner en titre un aspect descriptif et visuel de l'objet : « Schorl noir vitreux, en prisme quadrangulaire, à pas rhomboïdaux, sans pyramides, dont les extrémités forment un rhombe.¹ » La description visuelle est primordiale, car c'est elle qui donne lieu à la première classification. Ensuite Faujas donne les éléments de contextes des objets trouvés. C'est en mettant toutes ses observations bout à bout qu'on constate qu'il s'attache avant tout à décrire les schorls qu'il a lui-même ramassés dans les espaces qu'il a parcourus. C'est bien une étude sur les schorls du Vivarais et du Velay qu'il réalise tout en y ajoutant des éléments de comparaison avec des pierres d'autres lieux, vues dans des cabinets, comme celui de Romé de l'Isle. Là on sent que Faujas sort du système pour se diriger vers une véritable étude régionale.

En conclusion de ce mémoire, le naturaliste se pose une question absolument essentielle : « Les Schorls sont-ils des produits du feu ? » Ici on entre dans un débat très en vogue sur les origines des produits du feu que Desmarest démarre en 1773. En effet pour le clan des volcanistes dont fait partie Faujas, la grande nouveauté est d'accepter que le basalte soit une roche ignée, ce qui éloigne un peu plus l'importance de l'eau souterraine. Mais ce cristal qu'est le schorl est-il lui aussi généré par les incendies souterrains ?

Sur ce point, Faujas est explicite dès le début. Le schorl n'est pas un produit du feu, car la lave n'est pas assez chaude pour faire fondre ce cristal et il préfère y voir la lenteur et la tranquillité « d'un fluide aqueux ». On retrouve donc cette idée de la très longue durée et de

¹ *Ibid.*, p. 87.

l'action des mers calmes sur la formation des paysages. Ici ce sont le temps et les eaux qui vitrifient les roches et forgent des cristaux. Faujas se justifie en utilisant ses observations locales dans le Vivarais, notamment grâce à ses voyages à Montbrul et à la Gravenne de Thueyts. Un premier point dans sa démonstration montre que Faujas n'a pas encore la conscience de l'extrême chaleur du magma. Cela tient sûrement au fait qu'il fait partie de ces savants attachés aux incendies souterrains et localisés¹. Cette posture méthodologique est intéressante, car Faujas réalise un changement de focale en allant du général au particulier et inversement. C'est une méthode de recherche par cas, une microgéologie, qui l'aide à dégager des enjeux plus larges et plus systémiques.

Faujas réitère ces jeux d'échelle dans son mémoire sur la zéolite qu'il partage avec un autre savant, monsieur Pasumot, un ingénieur géographe dont il édite le mémoire à cause de la lenteur de l'Académie. Cette publicité n'est évidemment pas innocente. Sous couvert de modestie, de reconnaissance et d'amitié, Faujas se joint à la découverte de Pasumot sur la zéolite. Ce dernier l'a pourtant déjà présentée à l'Académie², mais Faujas explique qu'il ne connaissait pas ce travail au moment de sa propre étude sur la zéolite en 1775. Il tente donc de créer un rapport horizontal sur une découverte dont il n'a pas la primauté.

Le mémoire de Faujas sur la zéolite est dans la lignée de celui sur les schorls. Il classe, décrit et teste ses trouvailles pour enfin arriver à la question de la nature ignée de cette nouvelle cristallisation. Pour Faujas et d'après ses observations sur les zéolites, cette matière est « mixte ». C'est-à-dire que dans la majorité des cas, elle est formée par les eaux et le temps comme les autres cristaux. Mais Faujas pense aussi « que les feux souterrains doivent aussi former des combinaisons de matières calcaires avec la terre vitrifiable [...], propres à servir de base aux zéolites », mais cette ouverture est de courte durée, car il conclut par : « il faut que l'eau vienne perfectionner ce que le feu n'a fait qu'ébaucher³. » On se rapproche timidement des produits du feu, mais l'eau est encore la plus forte.

Les seules véritables matières ignées sont pour Faujas les laves et les basaltes. C'est le plus long mémoire de l'ouvrage après le « discours sur les volcans brûlants », preuve que Faujas est bien déterminé à laisser sa marque dans l'étude des basaltes. Il est d'ailleurs plutôt

¹ L'idée de véritable magma est plus récente car il faut attendre Dolomieu.

² Le 15 juin 1776.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, op. cit., p. 133.

vindictif envers ses éventuels détracteurs, car il n'entend écouter que les « observateurs » et leur répondra avec plaisir. Les autres dit-il :

ceux qui [le] critiqueront du fond de leur cabinet, sans avoir examiné & suivi la nature sur place, je leur déclare d'avance que quelque science, quelque pénétration qu'ils aient, ils courent le risque de s'exposer à bien des erreurs & qu'il seroit inutile de repousser des objections qui portoient probablement des fondements ruineux¹.

On retrouve les attaques contre les fameux « faiseurs de cabinets » que le naturaliste fustige déjà en 1773. Faujas entend bien se poser comme un homme de terrain, qui se met en scène pour montrer au lecteur que l'Histoire naturelle peut être une science périlleuse. Pour ce faire, il utilise deux anecdotes plutôt évocatrices des dangers des voyages géologiques, même quand ceux-ci se déroulent à quelques lieues de chez soi :

Dans les premières courses que je faisais, ils [les paysans] ne me voyoient qu'avec une sorte d'ombrage & de méfiance. J'étois pris d'abord pour un homme envoyé par le gouvernement pour reconnoître la nature de leurs possessions, afin d'augmenter les tributs royaux. D'autres fois on me regardoit comme l'espion du seigneur : cette méprise m'auroit été certainement funeste, si je ne n'avois pas compris un peu la langue du pays, & si je n'avois mis la plus grande circonspection à mes démarches. Je courus même des dangers dans un petit village au-dessus de la *Bastide* [...]. J'étois logé dans un misérable cabaret isolé [...], une troupe de muletiers étoit logée dans cette maison : ces hommes, peu doux de leur naturel, parurent d'abord offusqués de ma présence et de mon attirail [...]. Toutes les têtes échauffées déjà par le vin ne tardèrent pas à fermenter, lorsqu'elles crurent que nous venions leur nuire, nous fûmes traités de *drôles*, de *fripons*.

Une autre fois (en 1775) M. Guettard, de l'académie des sciences, étant venu en Dauphiné, me parut fort curieux de voir quelques volcans du Vivarais. Je le conduis à Vals [...] où il existe de belles colonnes de basalte. Nous fumes obligés de coucher dans une mauvaise gargote, où se touvoit également une troupe de muletiers fort inquiets de notre présence. Nous étions en chambre avec quatre voituriers d'une autre bande, & ces messieurs forts ivres dormoient et ronfloient de tout leur pouvoir. J'entendois de mon lit la première troupe de muletiers qui mangeoit, buvoit, juroit, & s'entretenoit sur notre compte [...] ; ces gens étoient fort mécontents contre l'hôtesse de ce qu'elle nous avoit reçu, & l'injurioient à ce sujet...

Je ne rapporte ici ces épisodes que pour faire voir que l'histoire naturelle a ses peines et ses dangers, mais particulièrement pour rassurer les observateurs sur les craintes qu'on ne manquera pas de leur inspirer, dans le voisinage du Vivarais, au sujet des habitants qui passent [...] pour des gens dangereux & féroces : ces gens tuent à la vérité quelques fois entr'eux par esprit de vengeance, à coups de fusil & à coup de couteaux, mais les étrangers peuvent y voyager avec sécurité²

Bien que Faujas tente de rassurer les voyageurs sur les qualités sélectives des meurtriers du Vivarais, au début de sa démonstration, il nous dit s'en sortir grâce à la connaissance de la langue du pays. En somme, être naturaliste, même accompagné d'un dessinateur et d'un domestique, peut s'avérer être un métier dangereux. Le plus étonnant c'est que ce passage est inséré sous le titre « variétés de basalte du Vivarais & du Velay » comme une introduction pratique à une analyse minéralogique. Dans ses démonstrations Faujas joint toujours son objet : le basalte en général, à un enjeu et à des études de terrain avant tout locales. Chaque type de roche observé est pris dans les deux régions, et Faujas n'hésite pas à

¹ *Ibid.*, p. 134.

² *Ibid.*, p. 140.

resituer les productions volcaniques dans leurs milieux naturels : Chenavari, Montbrul, le Mezinc, Pradelles, le Puy, *etc.* En sommes, tous les lieux qu'il a décrits dans le journal de voyage que nous avons étudié au chapitre II. C'est bien une recherche minéralogique locale, mais à portée systémique, car il distille tout au long de ses observations minéralogiques habituelles des éléments de sa perception de ce que sont les basaltes et les laves. C'est dans cette optique qu'il élargit son étude aux quelques morceaux de basalte égyptien, fournis par le duc de Chaulnes «pour démontrer [nous dit-il] qu'on trouve sur une des plus hautes montagnes du Velay un basalte qui se rapproche beaucoup de celui-ci [le basalte égyptien] ». Il critique par là même les travaux de Guettard¹ qui ne pensait pas que les basaltes soient volcaniques, avant de se raviser grâce à Faujas. Il attaque aussi Desmarest² qui ne s'occupe que des basaltes anciens sans se préoccuper de ce qui se trouve dans son propre pays, au point que Faujas l'invite même «à laisser là les livres anciens & les statues antiques, sur l'origine desquelles il n'y a rien absolument de bien positif.³ » Faujas exagère d'ailleurs, car si Desmarest parle bien des basaltes antiques, c'est pour mieux rebondir sur ceux d'Auvergne.

Ce mémoire sur le basalte débouche sur un dernier consacré à une production volcanique : la pouzzolane. Il y a une logique dans cette organisation. En effet, nous avons vu que pour le naturaliste, la pouzzolane est un détritrus de lave. C'est bien un produit du feu, mais endommagé et désagrégé par l'action lente des mouvements aquatiques et des acides marins. Ce texte apparaît comme un véritable traité pratique d'utilisation de cette «terre volcanique ». Faujas y énonce le résultat de plusieurs expériences et en particulier de celles réalisées à Toulon en 1777⁴ en donnant ensuite des recettes et des exemples de l'usage de ce mortier particulier. Cela lui permet également de justifier sa mainmise sur la vente des pouzzolanes françaises puisqu'il en devient le découvreur. De fait, il fait éditer ce dernier texte chez ses deux libraires, Cuchet à Grenoble et Nyon à Paris. Cette publication à côté de son ouvrage a certainement pour but d'élargir un lectorat peut-être peu intéressé par la minéralogie, mais davantage par le génie civil. Le mémoire détaché est imprimé en petit in-octavo de 125 pages, ce qui est bien plus pratique et bien moins cher que le grand in-quarto de près de 500 pages.

Après toutes ces explications minéralogiques, Faujas rentre plus profondément dans ce qu'il a promis dans son titre : les Volcans éteints du Vivarais et du Velay. Il annonce ce

¹ Jean-Étienne GUETTARD, « Troisième mémoire sur des os fossiles d'animaux terrestres », *op. cit.*

² Nicolas DESMAREST, « Minéralogie : Sur le basalte », *op. cit.*

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, *op. cit.*, p. 136.

⁴ Voir, Chapitre II.

changement de ton grâce à une page de titre. Le lecteur est donc bien informé qu'il change de « partie ». C'est aussi cette partie qui est la plus richement fournie en planches que Faujas fait prendre par Gauthier-Dagoty puis par Veyrenc tout au long de ses excursions. On note tout de même un déséquilibre entre les deux régions. Le Vivarais est privilégié, certainement du fait que Faujas connaît bien mieux cet espace qui jouxte sa propre juridiction. Toute cette partie est rédigée d'après les journaux de voyages de Faujas, qu'ils aient survécu ou non au temps. En effet les premiers volcans étudiés sont ceux de Rochemaure, de Chenavari et de Montbrul, dont nous n'avons pas retrouvé les manuscrits. En revanche, tous les passages sur les productions du sud du Vivarais sont repris presque à l'identique du journal que nous avons étudié plus haut. Faujas y retrace son parcours, ses observations et ses rencontres, mais en y retranchant les indications de dates¹. L'ordre de sa marche est parfaitement respecté et l'auteur montre que les résultats qu'il a présentés tout au long de son ouvrage sont bien le fruit de ses observations de terrains. Il retranscrit même mot pour mot l'épisode de sa perte de chemin dans le brouillard où le petit groupe frôlait la mort à chaque pas.

Faujas est toujours très friand de ces anecdotes périlleuses. Il aime se peindre en héros des sciences, bravant fièrement le danger, s'exposant aux éléments et aux indigènes féroces des campagnes françaises. Mais il apporte aussi un aspect très littéraire à son propos. Après plus de 200 pages d'observations minéralogiques, on dirait qu'il s'évertue à faire une pause et à peindre par ses descriptions et ses planches les paysages qu'il parcourt. On retrouve parfaitement ce type de récit dans les ouvrages de Guettard et notamment dans son *Histoire naturelle du Dauphiné* qui paraît un plus tard, mais également chez Dominique Villars dans « ses itinéraires ». Genssane dans son *Histoire naturelle du Languedoc* utilise lui aussi cette méthode autobiographique pour décrire les espaces qu'il visite. Ces ouvrages, ou parties d'ouvrages, sont écrits dans l'ordre de la marche, tels les journaux publiés des voyageurs partant explorer de nouvelles terres ou réalisant leur Grand Tour. Ici, les aventuriers sont locaux, parcourent des espaces moins exotiques que les Andes et moins terrifiants que le Mont-Blanc, mais non pas sans intérêts scientifiques. C'est une exploration intérieure, à quelques lieux de chez soi, pour découvrir comme le dit Faujas « ce qui est sous nos pieds ».

¹ Ce qui fait que nous ne pouvons pas dater les voyages précédents, à part celui de 1775 avec Guettard et la commission d'étude sur le Dauphiné.

Un mémoire étonnant sur une étrange statue

Dans un dernier mémoire, inséré avant les « lettres », Faujas change de registre et tente de mener une enquête sur la vierge noire de la cathédrale du Puy. Il le dit lui-même, cette étude est un « loisir » qui l'occupe entre ses différentes excursions autour du Puy. Faujas commence sa visite de la cathédrale le 22 octobre 1777, mais doit attendre le 25 pour pouvoir accéder à la statue, car le public n'est alors pas follement heureux qu'un étranger vienne toucher et déshabiller cet objet de vénération. Il reprend donc ses observations le samedi 25 octobre. Ce qu'il faut bien comprendre c'est que la vierge est normalement recouverte d'un lourd manteau qui ne laisse passer que la tête. En effet, comme le rappelle Sylvie Villate « seuls les visiteurs privilégiés pouvaient contempler la statue sans son manteau¹. » C'est donc la relation que Faujas entretient avec l'évêque du Puy qui lui permet de donner cette description tant utilisée chez les historiens intéressés par la question des vierges noires :

« Le samedi 25 8bre Mr l'évêque qui étoit à la campagne au Monistout a sept lieues du Puy m'ayant fait l'honneur de répondre à la lettre que je lui avois écrit, m'a adressé un chanoine de sa cathédrale qui étoit chargé de me procurer toutes facilités pour voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans l'église². »

Comme il l'indique dans son manuscrit de voyage, Faujas fait, dès le départ, les démarches dans le but d'obtenir les autorisations qui lui faut pour observer la statue en détail. Plus tard, il dîne plusieurs fois avec l'évêque qui est bien conscient de son travail.

Pascal Griener voit ce passage dans l'église du Puy comme une entorse au programme scientifique de Faujas³. Mais le naturaliste, qui prend toujours le temps de visiter les églises et les monuments, est bien conscient que cette statue représente un enjeu de curiosité. Et ce, au même titre que les étranges lions de pierre qu'il a systématiquement observés lors de son voyage alpin⁴. D'ailleurs Faujas est obligé de prendre plusieurs rendez-vous avec les ecclésiastiques du Puy, car c'est à cause du monde présent dans l'église que Faujas ne peut étudier la statue en une seule fois. Le 30 octobre il est pressé par les chanoines de réaliser ses observations : « Nous n'avions qu'une demi-heure pour faire cette opération ; parce qu'à une heure et demie, les chanoines entrent à l'église pour l'office⁵. » Le naturaliste doit donc se dépêcher de déplacer la statue pour pouvoir en faire le tour correctement et terminer les observations commencées quelques jours plus tôt.

¹ Sylvie VILATTE, « La «dévote Image noire de Nostre-Dame» du Puy-en-Velay : histoire du reliquaire roman et de son noircissement », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1996, vol. 74, n° 3, p. 729.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, p. 45v.

³ Pascal GRIENER, *La république de l'œil : l'expérience de l'art au siècle des Lumières*, Paris, O. Jacob, coll. « Collège de France », 2010, p. 170.

⁴ Tout au long de ses voyages, on verra que Faujas est friand de tous ce qu'il peut se mettre sous les yeux.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Journal de mon voyage [en Vivarais et Velay] », *op. cit.*, p. 56v.

C'est bien ici, comme le dit l'auteur de la *République de l'œil*, une méthode « rationnelle »¹ de l'étude de cette statue. Faujas, tout comme d'autres savants, est très attaché à l'analyse scientifique, dans son cas minéralogique, des monuments et œuvres qu'il croise². Cela lui permet de montrer que cette statue n'est qu'en bois de cèdre peint et recouvert de bandelettes et que son origine est d'après lui bien plus récente que l'Égypte antique. Dans son manuscrit, il lui donne environ 400 ans. Puis dans son ouvrage il ouvre cette estimation aux chrétiens du Liban qui auraient copié les traits sur des statues antiques. Elle aurait été ensuite rapportée par les croisés et notamment Aimar de Monteil, ancien évêque du Puy. Faujas n'a donc jamais vraiment cru à l'aspect antique de cette œuvre, mais comme à son habitude, il propose des conjectures, en appuyant sur le fait que ses données sont parcellaires et que d'autres études pourraient lui donner tort.

En tout cas, c'est avec la même rigueur que Veyrenc croque la statue « d'après nature » et sans son manteau. C'est la dernière image de cet objet de culte brûlé sur la place du Martouret en 1793³.

« Les lettres », un positionnement dans le champ des sciences

Pour terminer son ouvrage, Faujas cite des lettres de savants qu'il a reçus avant la fin de l'impression. On a vu que les lettres de Mortessagne et de Dolomieu ont été particulièrement importantes dans la construction intellectuelle de notre naturaliste. Mais Faujas ne fait pas que louer et publiciser ses amis. Il se sert d'autres lettres et notamment de celles de Pasumot pour attaquer certains de ses concurrents.

Dans une lettre du 4 août 1778, Faujas exprime son étonnement à Pasumot sur le fait que Desmarest affirme (dans la publication, en 1777, de son mémoire lu en 1771) qu'il serait le premier à avoir découvert la zéolite dans les minéraux volcaniques d'Italie et d'Auvergne. Pasumot répond dix jours plus tard en démontrant que Desmarest, après avoir entendu son discours devant l'Académie, aurait ajouté les passages sur la zéolite pour lui voler sa découverte. Il s'appuie notamment sur le fait que Sage et Daubenton n'auraient jamais soumis son mémoire à la lecture de l'Académie si son propos n'avait pas été neuf. Pasumot est parfaitement explicite tout au long de sa lettre, pour lui : « Il est clair que les assertions de

¹ Pascal GRIENER, *La république de l'œil*, op. cit., p. 172.

² Dans sa charge contre le mémoire de Desmarest sur les basaltes, Faujas en profite d'ailleurs pour mettre en cause Winckelmann sur les basaltes égyptiens et sur l'absence d'utilisation de sa méthode comparative. Dolomieu, quelques années plus tard, fait le même travail sur les marbres, mais de façon encore plus précise.

³ Louis BRÉHIER, « À propos de l'origine des vierges noires », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1935, vol. 79, n° 3, p. 379 à 386.

M. Desmarest ne sont que de redire ce que j'ai dit avant lui » et il conclut par cette formule : « Comme je ne crains pas d'être démenti dans tout ce que j'ai avancé dans cette lettre, vous pouvez, Monsieur, en faire tel usage qu'il vous plaira. » Sous-entendu, rendez cette lettre publique. Faujas dans l'affaire utilise cette lettre, non pas pour la beauté de la science, mais pour attaquer violemment Desmarest en le traitant de plagiaire.

Tout de suite après, c'est à Guettard de subir les coups de Faujas. En effet dans une lettre de monsieur Ozy, un chimiste de Clermont, affirme que deux Anglais, Olzendorff et Bows, lui avaient, un an avant Guettard et Malesherbes, appris l'existence de cratères et de laves au Puy-de-Dôme. Par cette lettre, Faujas tente d'enlever à Guettard sa découverte des volcans d'Auvergne et donc des volcans français en général. Faujas essaye désespérément de se détacher de l'ombre de Guettard en lui retirant la primauté de ses observations. Sur ce point, François Ellenberger, qui a beaucoup travaillé la question, ne croit pas à la version de Faujas¹. De même, l'historien des sciences américain Kenneth L. Taylor qui a étudié les géologues voyageurs en Auvergne² ne voit pas la déclaration d'Ozy comme fiable³.

Enfin, Faujas termine son ouvrage en appuyant sur les qualités de ce jeune chevalier de Malte qu'il a rencontré quelques mois plus tôt et qu'il a introduit à l'étude des volcans. Il publie *in extremis* dans les dernières pages une « Notice des matières volcanisées du Portugal » que Dolomieu a sommé Faujas d'ajouter dans son ouvrage pour donner du corps à des lettres qu'il juge privées⁴.

En conclusion, nous pouvons donc affirmer que cet ouvrage de Faujas, le premier qu'il fait paraître à son nom, sans invité indésirable a une triple fonction. D'abord ce travail est centré sur le local, bien ancré dans les régions qui sont étudiées : le Vivarais et le Velay. Mis à part le mémoire sur la vierge du Puy qui est quelque peu différent, Faujas est dans une posture analytique qui convient à son idéal de minutie. Ensuite ses visées sont tout de même de créer une vision plus globale en comparant notamment les productions de plusieurs pays dans le but de montrer que le Vivarais et le Velay sont bien des régions volcaniques à part entière. Enfin Faujas se sert de cet ouvrage pour se positionner dans les champs scientifiques de son époque. Il invoque ceux qui lui sont proches intellectuellement comme Hamilton et Romé de l'Isle, et

¹ François ELLENBERGER, « Précisions nouvelles sur la découverte du volcanisme en France : Nicolas Guettard, ses prédécesseurs, ses émules clermontois », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO)*, 1978, n° 11.

² Kenneth L. TAYLOR, « Geological travellers in Auvergne, 1751-1800 », *Geological Society, London, Special Publications*, 1 janvier 2007, vol. 287, n° 1, pp. 73 à 96.

³ Il dit exactement « As Ozy clamed ».

⁴ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152-2.

il attaque frontalement son ancien maître Guettard et Nicolas Desmarest. Le tout, en mettant sur le devant de la scène un nouvel allié, le jeune et talentueux Déodat de Dolomieu.

Finalement, cet ouvrage est-il si hétéroclite ? Nous pouvons dire que non. Même si à première vue on pouvait penser à une apparente agrégation de mémoires divers, Faujas suit une logique en allant du très général (le Discours) au particulier (les mémoires). Il réalise enfin une remontée en généralité de son étude régionale après avoir bien cerné les aspects techniques des espaces parcourus.

Le naturaliste réitère trois ans plus tard avec cette idée d'étude régionale, en publiant son Histoire naturelle du Dauphiné. Il entre alors en concurrence directe avec Guettard, lui aussi auteur d'une synthèse sur cette province.

3. La réception des « Recherches sur les volcans éteints »

Nous avons pu voir que cet ouvrage sur les volcans bénéficie d'une large diffusion et que ce bel in-folio permet à Faujas de se faire connaître de la communauté des savants. En effet en publiant son livre en 1778, il fait un pied de nez à son ancien mentor Guettard qui ne contre-attaque qu'un an plus tard avec un petit mémoire inséré dans ses mémoires sur le Dauphiné.

Excursions et promotion de ses idées avant l'entrée dans le grand monde

Après la publication de son ouvrage, Faujas, devient de plus en plus célèbre. Pour faire la promotion de son récent ouvrage, il reprend la route. D'une part, il fait découvrir le Vivarais à Michel Adanson, collaborateur de Buffon au Jardin du Roi. Le naturaliste transcrit ce « Dixième voyage en Vivarais¹ » dans un petit manuscrit d'une dizaine de pages, qui représente une courte excursion, une ballade géologique entre le 15 et le 20 juin 1779, mais qui politiquement lui permet d'éveiller l'intérêt d'un personnage central dans le champ scientifique. D'autre part, il se redirige dans le midi pour aller vendre ses nouvelles de construction aux officiers de la marine.

Faujas et Adanson partent de Montélimar le samedi 15 juin 1779 dans l'optique de marcher dans les traces que le montilien a laissé derrière ses récentes excursions. Ils se

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Dixième voyage en Vivarais », *op. cit.*

dirigent d'abord vers Thueyts puis au château d'Aps, ce qui permet à Faujas de montrer à son prestigieux compagnon une cristallisation basaltique qu'il ne manque pas de croquer. Ce manuscrit est le seul où Faujas se met à autant dessiner ce qu'il voit. Pour ce voyage qui ressemble plus à du tourisme volcanique qu'à un voyage d'études, les deux compagnons ne se sont pas encombrés d'un illustrateur professionnel, comme le fait d'habitude Faujas lors de ses tournées. On peut aussi se demander si les schémas n'ont pas aussi une valeur pédagogique visant à informer le voyageur parisien de l'organisation des paysages traversés.

Le dimanche, les deux hommes se rendent à Montbrul où Faujas se livre sur le terrain à toutes les explications qu'il avait fournies dans son ouvrage. Ensuite Faujas emmène son hôte au « puits de la poule » pour reproduire les expériences sur la résistance des animaux aux airs de cette grotte et y laisser mourir un coq, un chat et un chien. En passant par Neyrac, il semble que Faujas, en bon guide, fait une sorte de petit cours de volcanisme. En décrivant un sable trouvé non loin du puits, il s'adonne à des réflexions systémiques sur la région. Faujas maintient ses deux principes de recouvrement marin du Vivarais : « les volcans brûloient sous la mer¹ » et le caractère non igné du granite « des ruisseaux de sable graniteux ou mêlés d'eau bouillante² ». De Neyrac les deux hommes vont dîner au Colombier où Faujas connaît bien le prieur du lieu, puis repartent pour Burzet, situé à 4 km au nord. Le village détient une curiosité architecturale : une église dont la façade de granite dodeline en même temps que les cloches lorsqu'on les fait sonner.

À partir du 18 juin, Faujas accompagne Adanson sur les lieux qu'il a décrits dans son journal de 1777. Ils se rendent à la Chartreuse de Bonnefoy en passant par la Gravenne de Thueyts avant de faire une halte à Usclade³ pour aller manger dans une auberge peu engageante :

l'auberge est une espèce de chenil, sombre, sale, tout enfumé, l'hôtesse une grosse femme lourde et malpropre, on nous offrit un pain de seigle pesant et à demi cuit, ce ne fut qu'à force de peine que nous obtînmes un pain pesant environ d'une livre, du beurre plein de malpropretés et un morceau de lard froid, je ne parle pas de deux petites saucisses, si noires, si crasseuses, si dégoûtantes, qu'il falloir avoir une faim d'enragé pour oser les attaquer ; on nous offrit aussi une tranche de beurre pleine de malpropretés. Le tout étoit pèle et mêle sur une vieille et lourde machine, qu'on appelloit une table, qui avoit tout l'air d'une auge à cochon recouverte par une serviette pleine de taches de vin, et de graisse, qui avoit servi probablement à tous les muletiers du pays. Par surcroît de bonne fortune, nous avions sur notre tête deux ou trois véritables bandits du Vivarais, de véritables coquins de suc et de corde, ivres, et furieux qui injurioient l'hôtesse qui en gémissoit et étoit dans de grandes inquiétudes au sujet de cette canaille, qui se faisoit obéir à cette malheureuse femme en l'accablant des injures les plus grossières, Mr Pascal prieur du colombier, nous exhorta à ne rien dire en nous avertissant que ces gens étoient de véritables scélérats qui au moindre mot, nous répondront à coup de couteaux. Nous sortîmes le

¹ *Ibid.*, p. 74r.

² *Ibid.*

³ Aujourd'hui Usclades-et-Rieutord

plutôt que nous pûmes de ce véritable coupe-gorge, et où par-dessus le marché ; on nous fit payer fort cher ce que nous n'avions pas pris. Je m'amusois de voir la surprise de Mr Adanson¹.

Ce passage ressemble aux quelques extraits de l'ouvrage que Faujas a utilisé pour décrire les mésaventures de voyages que les naturalistes rencontrent sur leur chemin. Ici Faujas ne semble pas forcément inquieté lui-même et se moque de son compagnon parisien apparemment très surpris par cet événement.

Arrivés à la Chartreuse de Bonnefoy, les deux hommes repartent le mercredi 19 juin 1779 pour le Mont Mézenc, plus haut sommet volcanique du Vivarais. Ils y prennent des mesures et y décrivent la minéralogie et en particulier les laves et les basaltes. Contrairement à son précédent voyage, Faujas se laisse aller à une écriture plus littéraire, « une géologie préromantique » dirait François Ellenberger. Le naturaliste va au-delà des considérations purement scientifiques et écrit ce que la nature et le paysage de montagne ont comme effet sur son âme :

Rien n'est aussi curieux que le grand et magnifique tableau qui se présente à tous [et] de toute part. Quelqu'acoutumé que je suis à voir de très hautes montagnes. J'éprouve toujours une des sensations nouvelles lorsque je me trouve élevé dans cette haute région. L'âme y éprouve un certain sentiment qui la resserre, qui la rapetisse, qui même la rend triste, le champ immense qui se présente à l'œil, est trop grand pour elle, on ne voit que pins, que montagne, la verdure dispaioit, tout est gris, tout est déchiré, tout annonce le défendu et la destruction, toutes ces masses irrégulières offrent plutôt l'image d'un chaos, que le séjour des êtres animés, et on s'oblige de penser que son semblable, que l'homme, que le roi de la terre, est réduit à occuper quelques pouces de terre, dans les recoins cachés de cette immense masse de matière, qui paroît n'être formée que pour le détruire².

Après avoir ramassé quelques pierres et quelques primevères, la troupe repart à la chartreuse puis le jeudi 20, ils repartent pour le Colombier et le journal s'arrête là. Faujas est donc bien dans la continuité de ce cycle sur les volcans et passe du statut d'explorateur à celui de guide éclairé, un spécialiste des volcans et du Vivarais auprès d'un savant influent de l'Académie et du Jardin du Roi.

Le 1^{er} décembre 1779, Faujas repart pour le midi. Ce journal de voyage est écrit assez différemment des autres, car il est bien découpé. Chaque jour fait office de titre et le naturaliste y décrit ses pérégrinations au fur et à mesure du temps qui passe. Lui et son domestique prennent donc une chaise de poste à Montélimar. Faujas fait escale à Orange pour visiter le cabinet d'un certain Chopard, « honnête, mais peu instruit ». Puis il s'accorde quelques jours de repos à Avignon. Dans la cité des papes, Faujas assiste, avec le baron de Weinheim à une messe hébraïque qui l'intrigue beaucoup. D'Avignon, il part visiter Fontaine

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Dixième voyage en Vivarais », *op. cit.*, p. 76v-77r.

² *Ibid.*, p. 78r.

de Vaucluse et Carpentras. C'est dans l'auberge de cette dernière que Faujas nous offre une petite scène de travail, la seule véritable description de ce qu'il vit quand il réalise ses analyses, le soir en rentrant d'excursion :

J'arrivai fort tard à Carpentras, l'on m'indique comme le meilleur cabaret la Croix d'or, hors de la ville en face de l'hôpital [...] Quoique ce lit ne soit pas excellent j'en fus dédommagé par une hôtesse aimable et jolie nommée Solèl, je ne sais pas si elle s'apelloit Agnès, mais elle la valoit bien, par malheur pour moy je n'étois ni roi ni page, et toutes les faveurs de la belle à mon égard se réduisirent à me préparer un soupé simple et frugal, mais fait avec propreté, et à venir me faire compagnie au dessert dans une chambre, où j'avois, mes livres, mes papiers, mon écritoire, des pierres, et mon souper sur la même table ce qui intriguoit bien assez la belle dame¹.

On peut parfaitement bien imaginer cette scène : de la même façon que dans *Le repas de saint Charles Borromée*² Faujas, assis devant une table encombrée non pas d'une bible mais d'objets d'histoire naturelle d'un côté, son assiette de l'autre. Lui, la plume à la main, est en train d'écrire sur ses trouvailles du jour, noircissant les grandes feuilles aujourd'hui reliées et conservées à la Bibliothèque Nationale, mais qui à ce moment-là étaient volantes et éparpillées sur la table. Entre alors sa charmante hôtesse, qui franchit la porte de la chambre avec son dessert en interrompant cette curieuse séance de travail. Ce passage est rare dans les sources concernant Faujas. Il nous permet de faire fonctionner notre imagination en suivant ce récit, dans un manuscrit qui n'est pas destiné à être lu par d'autres et où le naturaliste décrit des moments qui lui ont paru importants dans son voyage. Ici c'est bien sûr grâce à son petit coup de cœur pour cette fameuse madame Solèl, qui le met dans l'embarras, que le naturaliste expose ce sentiment de gêne. Il nous permet aujourd'hui de comprendre comment il travaille hors de son cabinet.

De retour à Avignon le mardi 7 décembre, Faujas rend visite à monsieur Guichard, imprimeur de métier. Les deux hommes sont en train de monter une édition du *Mémoire sur la Pouzzolane* qu'il fait imprimer en surplus des *Recherches sur les Volcans*. C'est peut-être une édition de 1780 qu'on retrouve dans les fonds d'archives, mais qui est généralement imprimée à « Amsterdam » et distribuée chez Nyon à Paris. Une autre, sortie en même temps que les *Recherches*, est publiée comme ces dernières chez Cuchet. Pourtant Faujas prépare bien une édition, car ce même jour et les suivants sont occupés à corriger des épreuves et à « aller dans le monde ». Le dimanche 12 décembre 1779, Guichard apporte à Faujas des exemplaires finis qui le satisfont amplement.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans le midi », *op. cit.*, p. 85r.

² Daniel Crespi, *Le Repas de saint Charles Borromée*, début du XVIIIe siècle, église S. Maria della Passione, Milan.

Le naturaliste part d'Avignon pour Nîmes le mercredi 15 décembre. Les quelques jours passés dans cette cité antique sont riches en rencontres. D'abord, Faujas se rend chez un de ses correspondants : Jean-François Séguier, avec qui il entretient une relation épistolaire depuis 1774. Il est absolument émerveillé par le cabinet du Nîmois et surtout par la « demoiselle », une libellule préhistorique pétrifiée¹. Cette visite se confirme dans les carnets de Jean-François Séguier qui note bien au 16 décembre la présence « dud^t M^f Faujas de Saint Fonds² ». D'ailleurs les deux hommes semblent avoir débattu sur la question de la Vierge Noire du Puy, car Séguier dans une lettre adressée à Faujas rappelle son doute sur la provenance égyptienne de la statue³.

Le vendredi 17 décembre, Faujas, qui loge à l'auberge du Chapeau Rouge, y rencontre monsieur de Genssane, auteur de l'*Histoire naturelle de la province de Languedoc* et qui connaît bien le Vivarais et l'abbé Mortessagne⁴. Faujas est très critique par rapport à son collègue, voire presque méprisant :

c'est sans contre dit un honnête homme, mais il ne savoit rien en histoire naturelle et cet homme est correspondant de l'académie des sciences, et cet homme a été choisi pour faire l'histoire naturelle du Languedoc qu'il a estropié et faite de travers⁵

Faujas est dur avec Genssane. Il écorche même son nom alors qu'il semble avoir lu son ouvrage sur le Languedoc, dans lequel il est pourtant cité comme un des premiers arpenteurs du Vivarais. Plus tard, lorsqu'il se rend chez un certain Jaubert receveur des États, il tombe nez à nez sur l'abbé Bertholon, un physicien et enseignant à l'université de Montpellier⁶, et surtout, Guettard. Il apprend également que Desmarest (qui a été reçu chez Séguier la veille de la visite de Faujas) n'est pas très loin non plus. Faujas, très surpris, se fend alors d'une remarque un brin sarcastique : « je ne m'attendais pas à une telle collection de naturalistes ». Notons que pour des collectionneurs de pierres, les termes choisis font tout de même sourire.

Le dimanche 19, alors que Faujas séjourne à Sète, il charge encore Genssane pour qui l'étang de Tau est une production volcanique. Faujas lui rétorque que la surabondance de calcaire rend impossible cette affirmation. Du reste, il passe chez un naturaliste local nommé Pouget pour vérifier si, comme le dit Genssane, la ville de Sète a bien trouvé des os humains

¹ Pièce numéro 53 de l'inventaire après décès de Jean-François Séguier, section « règne minéral » : François PUGNIÈRE, « Inventaire du cabinet de Jean-François Séguier vers 1794 », *Liame. Histoire et histoire de l'art des époques moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries*, 20 janvier 2016, n° 26.

² Emmanuelle CHAPRON (dir.), *L'Europe à Nîmes*, op. cit., p. 98.

³ Lettre de Séguier à Faujas, 21 juillet 1780, Bibliothèque Municipale de Nîmes, Ms 94-60.

⁴ Jean MERGOIL et Juliette MERGOIL-DANIEL, « L'abbé Gui de Mortessagne (1714–1796), collaborateur de Faujas de Saint-Fond et pionnier de la volcanologie en Vivarais-Velay (France) », op. cit.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans le midi », op. cit., p. 88v.

⁶ Jean-Paul POIRIER, *Un électricien des Lumières en province : l'abbé Bertholon*, Paris, Hermann, 2008.

pétrifiés dans ce lieu. Le Sétois est plus circonspect et pense que ce pourrait aussi être des restes animaux ou aquatiques.

Puis, Faujas se rend à Agde pour y admirer les productions volcaniques. On se souvient de la controverse entre Faujas et l'évêque lors des expériences de Toulon, là le naturaliste entre en territoire ennemi. Étonnamment il ne parle jamais de l'évêque à qui il ne rend apparemment pas visite, mais il préfère se rendre à Bessan pour aller voir des pouzzolanes difficilement exploitables selon lui.

Enfin il rentre à Montpellier le mardi 21 pour y passer quelques jours avant de repartir. Il croise tout de même le comte de Périgord, l'archevêque de Narbonne et passe quelques soirées en compagnie des élites de la ville, à la comédie et chez un certain Joubert. Avec l'archevêque de Narbonne, Faujas réussit à avoir une longue conversation concernant des droits de passage pour sa mine de pouzzolane. Celui-ci lui promet de faire pression sur le syndic du Vivarais :

J'ai vu Mr l'archevêque de Narbonne avec qui j'ai eu une conférence très longue, je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, il est très aimable et il m'a comblé de toute sorte de bonté, je lui ai présenté un mémoire pour lui demander un chemin pour ma mine de pouzzolane, et il m'a assuré que ce chemin se faisait, il a en conséquence donné des ordres au syndic du Vivarais de se transporter sur les lieux pour y examiner le local et voir où ce chemin pouvoit être placé¹.

Finalement, entre la nouvelle impression du *Mémoire sur la Pouzzolane*, la rencontre avec Séguier, correspondant de longue date, et cette dernière tractation routière, ce court voyage de moins d'un mois est une bonne promotion pour ce naturaliste fraîchement publié.

Mais, outre le tissage d'un réseau national étendu, la presse savante aussi permet de faire connaître l'ouvrage de Faujas sur les volcans et ce dernier est plutôt bien reçu.

L'accueil des *Recherches sur les Volcans éteints*

L'ouvrage de Faujas et le mémoire qui en découle arrivent à se positionner dans la presse avec plus ou moins de visibilité. Bien entendu, le *Journal de Physique* est rapidement sur le pont et publie un article dans ses nouvelles littéraires dès l'année de sortie de l'ouvrage. On peut facilement imaginer que les auteurs du journal ont dû avoir assez vite accès aux feuilles au fur et à mesure de l'impression.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans le midi », *op. cit.*, p. 91v.

Dès janvier 1778, une lettre de Geoffre de Chambrignac¹ interpelle Faujas sur le puits de la Poule de Neyrac dont le naturaliste parle déjà dans son article intitulé « description des volcans du Vivarais² » qui préfigure la sortie de l'ouvrage. De cette lettre découle le quatrième voyage en Vivarais que Faujas effectue avec Geoffre et d'autres nobles de la région. Après la publication, le journal de l'abbé Rozier s'empresse d'insérer une note dans le numéro de juillet 1778³. Mais il s'attarde davantage sur le « Mémoire sur la pouzzolane » que sur l'ouvrage en lui-même dont il reporte le compte-rendu à plus tard. Ce court passage plein de superlatifs est une véritable vitrine pour cet ouvrage « supérieurement bien fait, bien vu », comme le martèle le journal.

L'année 1779 débute plutôt bien pour Faujas qui obtient une place dans le *Journal des Savants* dès le mois de janvier. Les nouvelles littéraires annoncent la sortie des *Recherches sur la Pouzzolane* et nous en donnent le prix : 36 sols. Puis dans le numéro de mars, c'est l'astronome Jérôme-Lefrançois de Lalande qui se charge du compte-rendu des *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*⁴. Le ton du commentaire est assez neutre, Lalande reprend le plan de l'ouvrage en y résumant les thèses soulevées. Il conclut sur le même ton :

On voit par ce court extrait que M. Faujas a fait les plus pénibles recherches & les plus savantes discussions sur toutes les productions des volcans, & que son Ouvrage est très intéressant pour la Lithogéognosie⁵.

Ce terme de « lithogéognosie » prouve que la notion de géologie, soit l'étude des systèmes de la Terre, n'est pas encore reconnue par l'Académie alors que le terme commence à être utilisé l'année précédente par Deluc.

En février et mars 1779, deux autres journaux enchaînent les articles sur les œuvres de Faujas. Il s'agit du *Journal Encyclopédique* et du *Mercur de France*. Le 1^{er} février, le *Journal Encyclopédique* démarre un feuilleton de trois articles⁶. Le premier est écrit sur un ton beaucoup plus enthousiaste que celui de Lalande, qui est dans sa posture de recenseur. En effet l'article commence dès les premières lignes à encenser le livre de Faujas. L'auteur de l'article parle de « sujet absolument neuf » et d'un ouvrage « d'autant plus intéressant » qu'il

¹ Marquis GEOFFRE DE CHAMBRIGNAC, « Lettre de M. le Marquis DE GEOFFRE DE CHABRIGNAC, Colonel en second du Régiment de Barrois, à M. FAUJAS DE SAINT-FOND, Auteur de la Description des Volcans éteints du Vivarais & du Velay, sur une nouvelle Grotte du Chien, près d'Aubenas, », in Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la Physique et l'Histoire naturelle*, janvier 1778, p. 62 à 64.

² Voir page 83

³ Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la physique sur l'histoire naturelle et sur les arts*, décembre 1778, p. 478-479.

⁴ Jérôme Lefrançois (de) LALANDE, « Compte rendu : Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay... », *Journal de Savants*, mars 1779, p. 461 à 476.

⁵ *Ibid.*, p.476.

⁶ Jérôme Lefrançois (de) LALANDE, « Compte rendu : Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay... », *op. cit.*

« dévoile un nouveau genre de richesses du royaume », etc. Ensuite l'article suit le plan de Faujas en reprenant les thèmes abordés et les laves étudiés, etc. Le passage sur Pasumot est assez différent, car il insiste sur le caractère courtois et honnête de l'échange et du partage des découvertes entre les deux hommes. Pasumot est présenté comme un « savant assez connu » qui expose une théorie similaire à celle de Faujas. Faujas « rend hommage » à Pasumot en publiant son mémoire et ce dernier abandonne une partie de sa primauté à Faujas dans une lettre où il dit que chacun d'eux est premier sur son domaine. Bref, une belle vitrine pour la République des Sciences. Ce premier passage s'arrête au milieu du mémoire sur les basaltes. Le « second extrait » sort le 15 février¹ et reprend au niveau de la lettre de Faujas à Hamilton, en oubliant de traiter de la fin de ce dernier texte. De la page 74 à 82, l'article détaille les *Recherches sur la Pouzzolane* avec beaucoup de minutie en le réécrivant pratiquement en entier sous forme d'extraits et il n'oublie pas non plus de préciser que ce mémoire spécifique est publié à part par rapport au grand ouvrage. Il termine par le résumé plutôt neutre du mémoire sur le Vivarais et renvoie le lecteur au prochain numéro. Ce dernier paraît le 1^{er} mars 1779² et conclut cette longue série sur l'ouvrage de Faujas. L'article se prend même à résumer les lettres insérées à la fin de l'ouvrage. Et surtout, il revient rapidement sur la Vierge Noire, ce qui n'a pas retenu l'attention de Lalande dans son article qui laisse totalement de côté ce dernier mémoire. En tout cas, le *Journal Encyclopédique* termine lui aussi sur une note positive en faveur de notre naturaliste :

C'est par-là que se termine son grand & bel ouvrage sur les volcans, qui, comme l'a dit M. le comte de Buffon, *ne peut que lui faire un honneur infini tant par la netteté du style que par la précision de l'exécution des planches* qui sont insérées & que nous avons eu grand soin de faire connaître.

Le *Mercur de France* publie deux articles sur Faujas qui concernent directement ses travaux. Le premier paraît dans les *Nouvelles Littéraires* du 5 février 1779³. C'est Pierre Macquer qui se charge de ce premier compte-rendu qui porte seulement sur les *Recherches sur la Pouzzolane*. Il explique que ce mémoire est extrait du grand ouvrage sur les Volcans, mais que ce mémoire très demandé par le public est offert aux yeux des intéressés par cette publication extérieure. Même s'il tempère la découverte originelle des matières volcaniques en revenant sur la primauté des Guettard et Desmarest, il n'en est pas moins élogieux envers Faujas et son « zèle ». Il parle de beaucoup de travail, de « voyages dispendieux », de recherches précises. Il loue aussi les avantages de la découverte de la mine de Chenavari tout au long de sa description du mémoire de Faujas. Mais il ne faut pas oublier que la spécialité

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, 5 février 1779, p. 54 à 61.

de Macquer est la chimie. Et d'après lui, Faujas manque de pratique et bien qu'il soit zélé, il n'a pas la maîtrise totale de son sujet et ses expériences n'ont pas encore assez de recul pour être parfaitement fiables. Pour mesurer cette ambivalence entre enthousiasmes et doutes scientifiques, il faut se pencher sur son assez longue conclusion qui reprend bien le ton de ce compte-rendu :

Il résulte de ces considérations que les recherches de M. Faujas peuvent devenir d'une utilité beaucoup plus générale qu'on ne le croiroit d'abord, & qu'il ne l'a peut-être pensé lui-même. Ce Physicien zélé ne s'est point borné à la pratique dans l'ouvrage dont nous venons de donner une légère idée ; il y a répandu de grandes explications sur la théorie de la chaux, & sur la cause de la dureté des mortiers. Nous ne dirons rien ici de ces matières scientifiques, abstraites, douteuses, & par cela même peu intéressantes en comparaison des faits. Nous observons seulement que M. Faujas de Saint-Fond a suivi pas à pas, & avec une docilité surprenante, un seul guide, dont la marche, pour être hardie & précipitée, n'en paroît aux Chimistes que plus sujette à des chutes graves & à des faux pas très fréquents¹.

C'est en quelque sorte un début. Macquer est plutôt bienveillant envers Faujas. Son attitude et l'utilité de sa découverte sont appuyées. Mais sur la théorie à proprement parler, il reste plus dubitatif et pense que ce travail devrait être étayé par des chimistes professionnels qui peuvent mener des expériences fiables et comparer des productions minérales à plus grande échelle.

Le *Mercur*e publie le compte-rendu complet des *Recherches sur les Volcans éteints* le 25 janvier 1779². Cette fois-ci ce n'est pas Macquer, mais l'abbé Remy, rédacteur général du journal, qui se charge de l'écrire. Faute de conclusion, c'est dans ses premières lignes que l'abbé expose son sentiment de façon grandiloquente :

Nous en sommes fâchés pour les détracteurs de ce siècle des Lumières ; voici un ouvrage qui présente encore des faits incroyables, des vérités nouvelles, des choses inouïes, que nos ancêtres les Gaulois & les Celtes n'ont peut-être jamais soupçonnés.

Et il continue un peu plus loin en affirmant que « M. Faujas de Saint-Fond est le premier qui ait découvert & démontré l'existence des volcans du Velay & du Vivarais. » Ce compte-rendu est bien moins exhaustif que celui du *Journal Encyclopédique* et ne traite véritablement que des parties régionales et des *Recherches sur la Pouzzolane*. L'Abbé Remy en toute fin d'article cite tout de même son confrère : l'abbé Mortessagne, dont les lettres sont à ses yeux les plus intéressantes.

Pour terminer cette revue de presse, un dernier journal a retenu notre attention. C'est le célèbre *Journal de Paris*, qui, avec un peu de retard, couvre tout de même cette actualité scientifique qu'est l'ouvrage de Faujas sur les volcans. Le 23 mars 1779³, dans sa rubrique

¹ *Ibid.*, p. 61.

² Jérôme Lefrançois (de) LALANDE, « Compte rendu : Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay... », *op. cit.*, 5 février 1779, p. 54 à 61.

³ INCONNU, « Livres divers », *Journal de Paris*, 23 mars 1779.

« Livres divers », le journal renvoie à l'article de Lalande dans le *Journal des Savants* du mois de janvier. Ensuite, dans le numéro du dimanche 2 mai 1779¹, il ouvre sur un compte-rendu du *Mémoire sur la pouzzolane* qui semble particulièrement plaire aux divers commentateurs. Ce court texte est très neutre et informatif, il note cependant l'utilité de cette découverte pour le royaume, augmentée par le fait que la proximité du Rhône rend le transport de la pouzzolane beaucoup plus rapide.

Ce tour d'horizon de quelques titres de la presse savante et parisienne nous montre que Faujas est plutôt bien accueilli par ces commentateurs. Macquer, le plus pointu sur la chimie, est finalement assez logiquement le plus critique vis-à-vis de l'étude théorique de la pouzzolane. Il pense qu'elle doit être revue et augmenté par de vains chimistes, mais il complimente tout de même Faujas pour avoir lancé une branche d'étude utile pour la science et la pratique. Ensuite on remarque que c'est le mémoire sur la pouzzolane qui remporte le plus de succès. Certainement grâce à son aspect de manuel de construction, son faible coût et son format avantageux par rapport au grand in-folio plutôt réservé à un lectorat aisé.

Faujas est donc de plus en plus connu à Paris et cela porte ses fruits à la toute fin de cette année faste. Dans un arrêt du Conseil du Roi du 23 août 1783, les membres du conseil renouvellent une décision prise dans un arrêté du 10 décembre 1779 garantissant à Faujas le monopole d'exploitation des pouzzolanes du Vivarais². Cela lui accorde donc un statut privilégié d'entrepreneur d'État. Dolomieu en profite d'ailleurs pour taquiner son ami dans une lettre du 18 février 1779, preuve que la décision était déjà sur les rails depuis près d'un an et que le travail de publicité de l'ouvrage, du petit mémoire et certainement le lobbying de Buffon ont bien fonctionné :

Vos travaux, vos recherches sur les volcans, mon cher Faujas, et surtout le bel ouvrage sur le Vivarais vous ont acquit des droits sur toutes les matières volcaniques de l'univers³.

Cette petite pique amicale nous montre que Faujas entend bien tenir la barre et se servir de sa spécialité comme d'un moyen de maintenir un certain niveau de vie et de renommée. Il ne faut pas oublier que Faujas n'est pas un aristocrate, mais un bourgeois de province et cette reconnaissance lui permet aussi d'acquérir un statut qu'il n'a plus depuis la vente de son office de vice-sénéchal.

¹ INCONNU, « Belles Lettres », *Journal de Paris*, 2 mai 1779.

² *Arrêt du conseil d'état du Roi concernant le commerce des pouzzolanes françaises*, 10 décembre 1779, collection personnelle.

³ Lettre de Dolomieu à Faujas, 18 février 1779, BMG N.2152-3.

Mais cette période que nous avons appelée « régionaliste » ne se limite pas à cette seule synthèse sur les volcans du Vivarais et du Velay. En effet, depuis 1775, Faujas parcourt non seulement les espaces vallonnés de la rive droite du Rhône, mais également les Alpes et plus largement le Dauphiné. Il désire bien l'étudier et le valoriser dans une grande édition, encore plus ambitieuse que cet ouvrage sur les volcans.

4. L'Histoire naturelle du Dauphiné, une synthèse régionale ?

Cet ouvrage, que Faujas imprime en 1781 chez Giroud à Grenoble, Nyon et Cuchet à Paris, peut apparaître comme un moyen de concurrencer la grande œuvre de Guettard publiée en 1779 sur le même espace géographique : le Dauphiné. Cela faisait quelques années que ce travail avait été annoncé par le journal de l'abbé Rozier. Dans les « Nouvelles littéraires » de 1775, Faujas n'est alors pas présenté comme seul auteur. En effet, dans son article sur la commission du Dauphiné, commandé par Pajot de Marcheval, Rozier appuie sur le couple Guettard & Faujas, plutôt que sur un savant en particulier. Pour les rédacteurs du *Journal de Physique*, c'est bien un ouvrage collectif qui était censé voir le jour : « Nous ne nous flattons pas de pouvoir ajouter du lustre au nom du premier ; le second, qui au mérite de ses talents, de l'activité et des connaissances, réunit la jeunesse, ne tardera pas à occuper un rang distingué parmi les savants naturalistes. Aussitôt que les Mémoires nous seront parvenus, nous nous empresserons de les insérer dans notre Journal¹. » Ensuite, en 1776, Cuchet annonce l'arrivée des découvertes des deux savants dans les avertissements du mémoire sur les bois de cerf fossiles. Tout présageait à ce que les deux hommes publient leurs recherches sur le Dauphiné sous le même titre. Mais l'animosité entre eux a conduit Faujas à publier ses observations sur les volcans sans Guettard qui se fend d'un mémoire dans son *Histoire naturelle du Dauphiné* en 1779. Enfin c'est la contre-attaque de Faujas qui paraît en 1781.

Une œuvre colossale... en théorie

Les archives départementales de l'Isère renferment une partie de la correspondance entre le libraire et le naturaliste, qui nous renseigne sur les quelques doutes et problèmes que Faujas a eus pour faire paraître cette seconde *Histoire naturelle du Dauphiné*. On trouve dans une liasse accolée à une lettre du 18 octobre 1781² que Faujas a bien prévu au départ quatre tomes in-8 qu'il présente à la souscription chez Giroud. Mais il est fort probable que ces

¹ Abbé ROZIER (dir.), « Nouvelles littéraires », *op. cit.*, p. 518.

² Lettre du 18 octobre 1781 : Archives Départementales de l'Isère, Fonds Chaper, J547

feuilles aient été mal triées, car on trouve également ce prospectus, cette fois-ci imprimé, à la Bibliothèque de Grenoble¹. Les deux sources sont quasiment identiques, l'imprimé est simplement écrit avec plus de style que le manuscrit :

Histoire naturelle de la province de Dauphiné
4 vol. in 8 ° avec une carte et des gravures
proposés à la souscription

Cet ouvrage est le résultat d'une suite de voyages entrepris dans la seule intention d'étudier à fond tout ce que cette province justement renommée offre de rare et de curieux, il sera divisé en quatre volumes in 8°.

Les trois premiers contiendront dix planches gravées par d'excellents artistes, relatives aux objets les plus instructifs et les plus rares de cette province ; le quatrième renfermera une carte géographique supérieure pour le dessin et pour l'exécution à tout ce qui a paru dans ce genre, et d'une exactitude telle qu'on y lira le nom des principales montagnes, de tous les lacs, rivières, torrents ruisseaux et généralement toutes les mines connues de Dauphiné².

Faujas, dans cette entrée en matière, ne manque pas de rappeler que ce travail est pensé comme le résultat de toutes les observations de terrain qu'il a pu réaliser au cours des années précédentes. Il reste attaché à sa méthodologie d'étude locale et précise d'espaces connus, visités et analysés. Il se présente bien comme un homme de la nature, pas un voyageur en chambre ou un savant de cabinet.

Il donne ensuite une table des matières très détaillée qui nous permet de voir que cette œuvre devait, sur le papier, être une grande synthèse régionale capable de rivaliser avec celle de Guettard. Faujas est très ambitieux, il entend faire une grande histoire naturelle, pas seulement minéralogique, mais globale. Il veut clairement faire comme Buffon avec qui il commence à nouer des relations de plus en plus étroites. Cette série doit être le chef-d'œuvre de son début de carrière. Il a quarante ans et jouit du succès de son ouvrage sur les volcans d'où il a même réussi à retirer la partie pratique et industrielle pour toucher le plus large public possible. Le naturaliste annonce, sur 4 folios manuscrits³, les thèmes sur lesquels il compte travailler dans l'optique d'englober toute l'histoire naturelle de sa région : minéralogie, paléontologie, botanique, agriculture, tout y passe.

Le premier volume doit, d'après lui, être axé sur les voyages scientifiques qu'il a réalisés durant l'année 1775 avec la commission Pajot de Marcheval. C'est un volume plutôt généraliste et un peu éclaté qu'il présente dans ce manuscrit. Il prévoit en effet un discours sur la géographie physique du Dauphiné, un sur la marne, un sur les mûriers et les vers à soie, un sur le vin et les eaux minérales, puis sur les animaux vivants et fossiles. Enfin il compte terminer par un mémoire sur les géants.

¹ Barthélémy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire Naturelle de la province de Dauphiné [prospectus], Proposé à la souscription*, Grenoble, Veuve Giroud, 1780, 27 p.

² *Ibid.*

³ La transcription de cette table des matières étendue est disponible en annexe.

Ensuite les volumes deux et trois doivent se concentrer sur l'histoire naturelle des différents diocèses du Dauphiné. D'abord Faujas veut aborder les diocèses du nord avec Grenoble, Embrun et Gap dans son second volume puis ceux du sud avec Die, Saint-Paul-Trois-Châteaux, et Orange. Dans le volume deux, Faujas a même prévu un mémoire complet sur le cabinet d'Histoire naturelle de Grenoble. Joëlle Rochas, dans sa thèse, montre parfaitement comment le réseau savant grenoblois a mis en place un des premiers muséums publics d'Histoire naturelle. Faujas ayant participé à l'élaboration de cette entreprise désire lui rendre un hommage et réaliser une sorte de guide¹.

Faujas annonce enfin un quatrième volume orienté comme un véritable dictionnaire du Dauphiné. Il décrit même comment il compte agencer ses notices :

Un exemple pris au hasard servira mieux à nous faire entendre.
 Dieu le fit [Bourg]
 Longitude 2.degré 26 min.o
 Latitude, 44.degré 33 min. 38
 Diocèse de Die. Juridiction, subdélégation et élection de Montélimar.
 Rivière du Jambron.
 Production économique. Grain, vignes, noyers, châtaigniers, et mûriers.
 Histoire naturelle. Pierre corps marins pétrifiés d'une belle conservation, grès durs à gros grains, grandes dunes de sable blanc très pur, autres dunes de sable jaunâtre ferrugineux ; mines de vitriol martial abondantes et riches, dans laquelle on trouve des pyrites en masse détachées, du bois fossile converti en charbon, passant quelquefois à l'état de joyet ; mines d'argile réfractaire blanchâtre, qui s'exporte pour les creusets des verreries, et s'emploient sur les lieux, pour de la poterie qui résiste au feu ; terre à foulon ; eaux minérales varioliques ; vid.pag....et pag.
 Art et manufacture. Commerce étendu en étoffe de laines fabriquées et teintes dans le pays, exportées à Genève et dans la Suisse ; foulons, faïencerie, poteries, tuileries et fours à chaux. C'est ainsi que l'on procédera pour les autres lieux, en s'étendant plus ou moins, en raison des objets qui se présenteront jusque dans les moindres détails².

Nous pouvons constater que Faujas prévoit un travail colossal, une véritable synthèse, une encyclopédie du Dauphiné. On devine aussi que son travail préparatoire a dû être très intense et étendu sur toute la province. Ce quatrième volume est finalement plus un dictionnaire de géographie à l'image de ceux du XIX^e qu'un ouvrage d'Histoire naturelle plus classique.

Enfin cette lettre nous offre également les conditions de souscription de l'ouvrage qui apparaît comme beaucoup moins onéreux que celui sur les volcans. La souscription est d'ailleurs bien détaillée à la fin du texte :

Conditions de la souscription.
 L'on payera en se faisant inscrire, 3lt ou l'on aura la liberté de ne rien avancer, mais en ce dernier cas ceux qui voudront le 1er volume paroîtra exactement dans le mois de juin prochain 1781. Ceux qui auront avancé 3lt donneront autres trois livres en retirant, ceux qui n'auront rien compté payeront 6lt.
 En retirant le second volume en janvier 1782.....6lt.
 Pour le 3e volume en juin de la même année.....6lt.

¹ Joëlle ROCHAS, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, op. cit.

² Lettre du 18 octobre 1781, A.D. l'Isère, Fonds Chaper, J547.

Pour le 4e en juin 1783.....6lt.

Total... 24lt.

La souscription sera exactement fermée le premier de mai prochain, ceux qui n'auront pas souscrit payeront l'ouvrage 30lt. On souscrit à Grenoble, chez la veuve Giroud lib. au Palais, à Paris chez Nyon libraire rue du Jardinnet, chez Esprit lib. au Palais Royal. Au bureau du Journal de physique Hôtel et rue Serpente et chez les principaux libraires de chaque ville du royaume¹.

La version imprimée offre une variante aux conditions de souscription et nous donne quelques informations complémentaires sur les libraires qui attendaient l'ouvrage de Faujas :

Ceux qui ne voudront souscrire que pour la carte, paieront 3l., & en la retirant, 3Liv : quoi que cette carte soit destinée au 4^e volume, elle paroîtra néanmoins au plus tard dans le courant de 1782, époque où elle sera livrée à messieurs les souscripteurs.

On souscrit

À GRENoble, chez la veuve Giroud, libraire au Palais.

À PARIS, chez PANCKOUCKE, Libraire rue des Poitevins, Hôtel du Thou ;

Chez Nyon, rue Saint-Jean de Beauvais ;

Et au bureau du Journal de Physique.

Et à [espace vide] chez [espace vide] Libraire.

Et chez tous les principaux Libraires de chaque Ville de Dauphiné & du Royaume².

Cette série de volumes est donc programmée sur deux ans de juin 1781 à juin 1783. Nous pouvons remarquer que les trois premiers volumes sont finalement assez resserrés, sept mois entre le premier et le second volume puis cinq mois avant la sortie du troisième. Faujas doit certainement avoir prévu et peut être as-t-il déjà commencé à écrire une partie des mémoires, d'autant plus que les diocèses d'Embrun et de Gap ont déjà été étudiés et transcrits durant la tournée de l'été 1775. Il est fort possible que Faujas ait tenu des journaux de ses autres voyages, mais que les manuscrits n'aient pas traversé le temps³. La diffusion se veut plutôt large. Faujas garde ses assises à Grenoble en se faisant imprimer chez Giroud, mais on voit qu'il travaille une seconde fois avec Nyon et également avec son vieux soutien : *Le Journal de Physique*. C'est là qu'il fait ses premières armes et il continue à collaborer avec lui presque dix ans plus tard. Un nouveau protagoniste entre en jeu, c'est le puissant libraire parisien Panckoucke, promoteur de l'*Encyclopédie Méthodique* qui se rapproche des travaux de Faujas. On en déduit que Faujas devient de plus en plus influent et que son précédent ouvrage lui permet de se hisser dans le cercle des naturalistes importants et intéressants.

Mais cette table des matières n'est qu'un projet, un prévisionnel. Le reste de la correspondance entre Faujas et son libraire, qui compte une douzaine de lettres, nous montre que les relations auteur-libraire avec Faujas ne sont pas une sinécure et que l'ambition du savant est toujours sous-jacente et créatrice de problèmes.

¹ *Ibid.*

² Barthélémy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire Naturelle de la province de Dauphiné [prospectus], Proposé à la souscription.*, op. cit., p. 26.

³ En effet nous n'avons retrouvé que trop peu de sources antérieures à 1775 alors que Faujas était certainement déjà actif.

La correspondance Faujas-Giroud ou la chute d'un rêve éditorial.

Les Giroud sont une ancienne famille de Libraires lyonnais (1660) puis grenoblois (1663). Justine Souverant, dite la veuve Giroud, est née vers 1730. Elle épouse le libraire André Giroud le 17 août 1752 et à sa mort, en 1767, elle reprend avec ses fils les affaires de la librairie, avec qui elle s'associe légalement à partir de 1782. Justine Giroud est célèbre pour avoir été une femme d'affaires plutôt exceptionnelle, car elle fait passer sa maison de simple éditeur parlementaire à véritable maison incontournable dans le Dauphiné avec notamment les *Affiches du Dauphiné*, principal journal de la région. Selon Jean Sgard qui écrit la fiche prosopographique dont sont tirées ces informations : « son édition la plus ambitieuse fut en 1781 *l'Histoire naturelle de la province de Dauphiné* de Faujas de Saint-Fond, en quatre vol. in-8°, ornés de gravures et d'une carte de la province¹ », mais cette entreprise est assez rapidement plus difficile qu'il n'y paraît. Les relations entre les deux parties, Faujas comme les Giroud, qui au départ sont très enthousiastes, deviennent moins cordiales au fur et à mesure que les délais s'accumulent.

La première lettre retrouvée entre les deux protagonistes est datée du 7 juin 1781². Faujas écrit à Giroud, car il attend des feuilles de son ouvrage qui ne sont pas arrivées. Il désire en effet commencer son errata, sa table et ensuite tout faire passer à Michel Adanson qui se charge de la censure. De plus Faujas en est encore au montage. Il dit au libraire qu'il va lui envoyer son mémoire sur les vins qu'il vient de terminer. Le délai annoncé par la souscription est d'ores et déjà dépassé alors même que Faujas fait encore des ajouts et que sa table et son errata ne sont pas commencés. On sent tout de même un peu d'empressement dans cette lettre, mais le ton est très cordial. Le mémoire sur les vins est envoyé le 19 juin 1781. Il est accompagné d'un billet³ où Faujas demande encore à son libraire de faire imprimer le plus vite possible le reste des feuilles pour les passer à Adanson. La lettre suivante datée du 30 juin 1781 est moins pressante. Faujas a reçu des pages de son ouvrage qu'il semble apprécier : « je suis très satisfait du caractère, de la correction et du papier », dit-il au début de sa lettre. Par contre il semble que le passé éditorial des Giroud n'est pas tout à fait en adéquation avec les traditions scientifiques. En effet Faujas insiste sur le fait que ce premier jet ne comporte pas d'en-tête contrairement aux usages. Il appuie donc sur la

¹ Jean SGARD, « Justine Souverant, veuve Giroud (?-1798) », in *Dictionnaire des journalistes 1600-1789* <http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/>.

² Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 7 juin 1781, A.D. Isère, J547.

³ Billet de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 19 juin 1781, A.D. Isère, J547.

nécessité d'intégrer cette coquetterie en affirmant que son ouvrage mérite tout le soin possible :

Ou je me trompe, ou ce petit oubli déparera un peu cette édition, qui sera sans doute la plus belle et la plus soignée sortie des presses de Grenoble¹

Pourtant, cette demande n'a pas été prise en compte. Ce premier tome de l'*Histoire naturelle du Dauphiné* ne comporte pas d'en-tête. Le numéro de page est resté où il était « trônant » entre crochets au milieu de l'en-tête comme *les factums* qu'impriment les Giroud depuis près d'un siècle².

Dix jours plus tard³, Faujas réécrit à Giroud pour lui faire part de son enthousiasme vis-à-vis de la forme de son ouvrage. Apparemment, les deux hommes avaient eu une discussion sur la taille des lettres, car Faujas renchérit sur le fait qu'elles sont semblables à celles d'un in-quarto. On apprend également qu'un vieux camarade de Faujas assure les corrections et la bonne tenue de l'ouvrage. C'est Prunelle de Lierre, Grenoblois et contributeur à l'élaboration du cabinet public, qui aide Faujas tiraillé entre Montélimar et Paris et qui ne semble pas repasser souvent par Grenoble. Il s'appuie donc sur son réseau de jeunesse pour l'assister dans son entreprise. À cette date, le naturaliste est encore en train de rédiger les derniers mémoires du premier tome. Il envoie alors à Giroud la « description des corps marins » qui, dit-il, doit être placée au-dessous du mémoire sur les grottes de Sassenage. Faujas joint aussi la première partie du mémoire suivant sur le tremblement de terre de Clanssaye. Giroud respecte d'ailleurs bien ses recommandations, car l'ordre se retrouve dans le texte final. Mais on est ici à plus d'un mois après la date prévue. Cela n'alarme pas particulièrement Faujas dont le ton reste très cordial, voire amical. Enfin le 14 juillet, Faujas envoie son mémoire sur les granites à faire passer à Prunelle de Lierre pour les corrections. Jusqu'ici tout semble assez bien aller, les remarques sont courtoises et constructives, et on voit, du côté de Faujas en tout cas, un désir de bien faire.

Mais à partir du 18 août suivant⁴, Faujas commence à sentir le temps passer. Dans un billet inséré avec l'envoi d'un paquet de feuilles, le naturaliste manifeste un début d'impatience. Le champ lexical change et il se met à utiliser des formules comme : « ne perdez donc pas un moment » ou « Je [dois] absolument finir la table... ». Le ton commence à monter quelques jours plus tard dans la lettre que Faujas envoie le 22 août⁵. Apparemment, Pajot de Marcheval, intendant du Dauphiné de 1761 à 1783, tente de mettre des bâtons dans

¹ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 30 juin 1781, A.D. Isère, J547.

² Jean SGARD, « Justine Souverant, veuve Giroud (?-1798) », *op. cit.*

³ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 9 juillet 1781, A.D. Isère, J547.

⁴ Billet de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 18 août 1781, A.D. Isère, J547.

⁵ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 22 août 1781, A.D. Isère, J547.

les roues du naturaliste. En effet, selon ca dernier, l'intendant aurait écrit que le « mémoire sur la marne » et celui sur les vers à soie que Faujas veut insérer dans son ouvrage seraient tout à fait inutiles. Faujas est particulièrement irrité et le fait savoir à son libraire :

Comme je ne reçois plus de vos nouvelles, Monsieur Giroud, et que je viens d'apprendre [...] que l'intendant du Dauphiné venoit d'écrire pour contrarier notre édition, et que cet homme est très peu instruit pour avoir osé dire que j'aurois du me dispenser de donner un mémoire sur la marne, sur les vers à soie et sur d'autres objets d'utilité première pour la province, par ce que dit-il on trouve tout cela partout, tandis que les trois mémoires, m'ont coûté des travaux, des recherches, et des peines infinies ; je commence à croire et je crois qu'il n'ait décacheté mes paquets et qu'il ne vous ait pas fait parvenir tout ce que je vous ai adressé. C'est-à-dire la totalité de la préface, en conséquence, je me hâte de vous écrire pour vous prier de me donner le plus promptement possible des nouvelles sur cet objet ; observez, je vous prie, qu'il n'a aucun ordre à vous donner, et que s'il vous avoit défendu de son autorité privée de continuer l'impression, je pense que vous m'en auriez donné avis¹.

Le ton monte, mais pas encore contre Giroud. Faujas finit en effet sa lettre par un « mon cher ami » comme pour calmer le jeu, mais tout en le pressant de terminer les impressions tardives qui ralentissent le censur. Ce qui est plus intéressant dans cet extrait c'est la posture que prend Faujas vis-à-vis de l'intendant. Il dit bien à Giroud qu'il n'a pas d'ordre à recevoir de lui. C'est la seconde fois que Faujas se rebelle contre une autorité supérieure à la sienne. En effet, même avec l'assise de Sartine, on l'a vu batailler contre l'intendant de Toulon qui intriguait avec l'évêque d'Agde pour le marché des pouzzolanes françaises. Là le naturaliste récidive en affirmant son idéal de liberté de créer un discours scientifique qui doit être jugé par un pair, Adanson, mais pas par une instance politique « peu instruite ». On retrouve le schéma de décalage entre les intellectuels et le politique que décrit Roger Chartier dans les *Origines culturelles de la Révolution française*². C'est un positionnement intéressant qui préfigure peut-être un désir de liberté.

On reprend le fil de la conversation, deux mois plus tard le 18 octobre 1782³, avec une lettre très sèche de Faujas. Apparemment cette lettre fait suite à une autre du naturaliste et une de Giroud qui ont vraisemblablement disparu. Faujas dit en effet à Giroud qu'il aurait dû lui répondre il y a trois semaines soit dans la semaine du 4 au 7 octobre 1781⁴. Il se plaint de la lenteur avec laquelle Giroud daigne lui écrire, et attend « toujours » 24 exemplaires de son *Histoire naturelle du Dauphiné* qu'il doit faire passer à des académiciens. Ce n'est pas la

¹ *Ibid.*

² Roger CHARTIER, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Collection points : Histoire », n° 268, 2000, *passim*.

³ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 22 août 1781, A.D. Isère, J547.

⁴ Les dates ont été vérifiées grâce au *Journal de Paris*, Philippe RÉGNIER, Denis REYNAUD et CNRS USR 3385 INSTITUT DES SCIENCES DE L'HOMME, *Périodiques / Le gazetier universel*, <http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/>.

première fois que Faujas tente un rapprochement avec l'Académie des Sciences. Ruault l'accusait déjà en 1777 d'utiliser l'édition de Palissy pour se faire une place au sommet de l'échelle savante du royaume. Ensuite un nouvel élément vient se glisser entre Faujas et Giroud : l'argent. En effet, à partir de cette lettre le débat commence à se tendre du fait de l'allongement du temps de l'édition et des problèmes de frais que cela engendre. Ici Faujas parle de « quatre misérables louis » que Giroud rechignerait à payer à l'imprimeur des figures et que le naturaliste a dû avancer de sa poche par la poste. Il commence d'ailleurs à sérieusement s'irriter et à se positionner en galant homme face à ce pingre de libraire :

je n'ai au moyen de cela aucune espèce d'obligations à personne et je m'en réjouis, car autant j'aime à rendre service aux autres en tout et partout, autant je déteste qu'on m'en rende à moi, c'est une de mes manies, et j'en ai donné dans plusieurs occasions des preuves non équivoques à différentes personnes¹.

On dirait bien que Faujas n'a pas apprécié de devoir sortir ces « quatre misérables louis » de sa poche. Il continue sa lettre de façon particulièrement irritée en laissant au libraire le soin d'imprimer le frontispice « tel que vous le désirez » dit-il, du moment que cela soit rapide. Enfin Faujas revient sur les exemplaires à faire venir rapidement et informe Giroud que le Baron de Serrières lui apportera les 400 planches manquantes. L'édition du premier tome ne comporte pourtant aucune illustration. Donc, soit elles ont été retirées faute de temps, soit le premier tome est sur le point d'être bouclé et les deux protagonistes sont déjà en train de lancer la production du second tome qui est censé paraître en janvier 1782. Cette lettre froide et même plutôt sèche marque un véritable revirement dans la relation entre Faujas et son libraire. On commence à ne plus être sur la même longueur d'onde et cela ne fait qu'empirer par la suite. Le neuf novembre² suivant, Giroud n'a toujours pas répondu au naturaliste qui le relance dans une courte lettre :

Je ne comprends pas, Monsieur, quels sont les motifs qui me privent de l'avantage de recevoir de vos nouvelles ; j'avois eu l'honneur de vous écrire il y a plus de quinze jours pour vous prier de m'envoyer un certain nombre d'exemplaires qui me devenoient absolument nécessaires ; et je n'ai eu aucune réponse. Marquez moy je vous prie si Mr le baron de Serrières vous a adressé les gravures, si vous ne les avez pas encore reçus, je vais prendre le parti de me rendre à Paris, quoi que mon départ ne fut fixé que pour le quinze du mois prochain ; l'on fait toujours mieux ses affaires soy même³.

Giroud de son côté attend le 22 novembre⁴ pour faire suite par une lettre tout aussi froide. Il rétorque aux relances de Faujas que n'ayant pas obtenu les illustrations tant désirées, il ne compte pas se presser pour envoyer un ouvrage non terminé. Néanmoins, même s'il trouve cela inutile, l'imprimeur donne un délai de 10 jours pour l'envoi de ces exemplaires

¹ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 18 octobre 1781, A.D. Isère, J547.

² Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 9 novembre 1781, A.D. Isère, J547

³ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 15 novembre 1781, A.D. Isère, J547.

⁴ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 22 novembre 1781, A.D. Isère, J547.

tronqués. Il en profite également pour se plaindre à son tour du naturaliste et de la « lenteur interminable de [ses] graveurs ». Giroud tente donc de retourner l'argument du délai en sa faveur, car il ne peut terminer son travail à cause d'un retard externe dans sa chaîne de production. Pour enfoncer le clou, il appuie sur le fait que cette entreprise ne lui rapporte que peu d'argent et que si les délais venaient à se rallonger ce serait à Faujas de payer l'impression :

~~Je vous prévins qu'il y a assez longtemps que mes fonds dorment et que si vous n'y pourvoyez pas d'ici à Noël prochain, c'est à dire de manière que j'ai fait argent à cette époque, je me verrai forcé de prendre un parti. Dès, Monsieur, que je m'abonnois à un très médiocre bénéfice, vous auriez dû au moins prendre des arrangements pour me payer, ou me faire rentrer mon argent sans retard¹.~~

Ici, Giroud passe à l'offensive. Les mots d'amitié et d'enthousiasme se sont envolés et les désaccords semblent avoir brisé cette relation pourtant plutôt intelligente et constructive.

C'est encore cette question financière qui anime une réponse de Faujas datée du 7 janvier 1782², adressée, non pas à Giroud fils, mais directement à madame Giroud. Entre-temps, l'interlocuteur du naturaliste a changé, mais pas les raisons du désaccord. Dans cette lettre qui fait suite à l'envoi d'un paquet et de quelques mots l'accompagnant, Faujas est cette fois-ci tout à fait furibond. C'est une des rares sources retrouvées où il apparaît si en colère. Le conflit est toujours le même, Faujas se plaint de la gestion même de cette édition. D'abord il est particulièrement vindicatif sur les problèmes de transport des exemplaires qu'il a dû plusieurs fois payer de sa poche : « je me mettrois dans le cas de supporter des frais de port qui sont chers pour les traverses », il renchérit plus loin : « dans le cas d'avoir besoin d'argent, faites moy le plaisir d'en agir différemment, et de vouloir vous concilier auparavant par lettre avec moy, afin que des voituriers ne me tombent pas ainsi sur le corps sans dire gare. », et insiste une troisième fois pour conclure sa lettre : « il faut avoir la bonté de le fixer avec le voiturier, par ce qu'en mettant prix à l'ordinaire cela fait souvent des difficultés. » On constate que Faujas s'est plusieurs fois retrouvé à payer ou à rembourser les frais de transport, ce qui l'irrite particulièrement. Une fois n'est pas coutume, ce courtois naturaliste frise le sarcasme voire l'injure envers son interlocutrice :

Ces procédés sont d'autant moins galants, que vous avez une fortune des plus considérable, et que d'un autre coté je me pique d'assez de délicatesse pour avoir égard a quelques avances que vous auriez pu faire j'ose me flatter, que Mr Cuchet dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, et vis-à-vis duquel je n'ai pas été ingrat, pourra vous dire ou vous écrire qu'on peut dans tous les cas s'en rapporter avec confiance à moi.

¹ *Ibid.*

² Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 7 janvier 1782, A.D. Isère, J547.

Ici nous avons tous les ingrédients d'une dispute, voire d'une rupture. Faujas attaque frontalement la famille Giroud sur son avarice et la compare avec son ancien libraire, Joseph Cuchet, avec qui il a publié les *Recherches sur les volcans éteints* et le petit *Mémoire sur les bois de cerfs fossiles*. Outre ces chamailleries, cette lettre nous permet de voir que gérer une édition à distance n'est pas chose aisée. Les deux partis sont obligés de s'envoyer constamment des paquets de feuilles, manuscrites d'un côté, imprimées de l'autre. Il faut ensuite corriger, renvoyer et honorer les commandes passées ici et là, les faire relier, etc. Tous ces allers et retours prennent du temps et coûtent de l'argent en port. D'autant plus que Faujas travaille avec son propre relieur, monsieur Bonteau, qui au vu de la lettre est plus proche de Faujas que de Giroud. En effet, le naturaliste se plaint que l'imprimeur lui a envoyé pour 216 livres de feuilles non reliées que Faujas doit se charger de faire brocher. Enfin on remarque aussi qu'il veut réitérer les remerciements qu'il a faits à ses souscripteurs dans l'édition des *Recherches sur les volcans éteints*. Il demande en effet à Giroud les noms des souscripteurs, des acquéreurs et des libraires qui ont reçu des souscriptions. Il est fort probable que l'un des volumes suivants aurait dû comporter une liste des bienfaiteurs de l'œuvre de Faujas.

Madame Giroud attend le 18 février pour répondre à cette lettre, soit un mois et demi plus tard¹. Elle explique à Faujas que son édition est très chère et qu'elle ne s'y retrouve pas du tout. De plus elle se plaint de ne pouvoir envoyer les ouvrages de Faujas où elle le voudrait, car l'approbation et le privilège tardent à venir. En effet, bien que la machine soit enclenchée depuis plus d'un an, l'approbation n'est datée que du 1^{er} décembre 1781 et le privilège du roi du 8 février 1782. Pendant ce temps la veuve et ses fils perdent leur maigre bénéfice restant et les 180 abonnés sont loin de couvrir l'investissement.

Cette lettre du 18 février 1782 est la dernière retrouvée de ce dialogue entre les deux protagonistes. En tout cas la collaboration entre Faujas et la famille Giroud s'arrête après cela et les trois autres tomes de *l'Histoire naturelle de la Province de Dauphiné* n'ont jamais vu le jour. Devant cette déconfiture, la seconde avec un imprimeur en seulement cinq ans, Faujas retourne à ses spécialités : le volcanisme et les mondanités qu'il décrit dans un journal manuscrit qui débute le 25 juillet 1782². Mais pour l'heure, la question qui reste en suspens est celle du contenu de ce premier et seul volume. Est-ce véritablement une synthèse régionale qui marque la fin de toute cette période, ou est-ce une œuvre inachevée et inaboutie, qui ne traite finalement de ce qu'elle devait traiter à la base : une vue générale du Dauphiné ?

¹ Lettre de Faujas à Giroud imprimeur à Grenoble 18 février 1782, A.D. Isère, J547

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire Naturelle de la province de Dauphiné*, Grenoble, Veuve Giroud, 1781.

Une véritable synthèse ou une œuvre inachevée ?

Cette *Histoire naturelle de la province de Dauphiné* est perçue par Gabriel Gohau comme une des études fondatrices du mouvement géologique régionaliste, qui s'implante en France dans les années 1770-1780. Nous avons pu voir que depuis le début, Faujas affirme et réitère que sa géologie se veut plus locale et précise que systémique. Pourtant, ses *Recherches sur les Volcans éteints* prennent parfois un chemin plus général que son titre ne l'annonce. Ici, Faujas dit bien aux lecteurs son intention de traiter sa région de la façon la plus fine possible. D'ailleurs, le projet en quatre tomes répond *a priori* à ces attentes.

En même temps que Faujas, d'autres naturalistes entrent en concurrence directe avec *l'Histoire naturelle du Dauphiné* en proposant le même type d'étude. Le plus marquant est bien entendu Guettard avec sa *Minéralogie du Dauphiné* en 1779 à qui Faujas tente de damer le pion avec cette édition. Mais Giraud-Soulavie, sous l'impulsion des théories sur les volcans, publie à partir de 1781 une grande œuvre sur *l'Histoire naturelle de la France Méridionale*, qui augmente considérablement l'étude du Vivarais. Antoine de Gensanne¹ aussi met le pied à l'étrier avant les autres et propose entre 1776 et 1779 son *Histoire naturelle de la province de Languedoc* quadrillée par diocèse. C'est cette méthode que Faujas a tenté de reproduire dans les trois tomes abandonnés.

Cet ouvrage représente pour Faujas, un véritable essai d'ouverture. On ressent bien dans la préface que le naturaliste se positionne comme un passeur de science². Il veut être lu par tous, par les savants comme par les gens du Dauphiné pour qui il décide de décrire les termes « de l'art » dans le cours du texte ou dans les notes. Faujas est également très attaché à la nature utile du savant naturaliste. D'après lui il repousse les limites du savoir. Il creuse la terre pour l'exploiter, il classe les plantes pour en faire des remèdes et en comprenant cette même terre dans laquelle elles croissent, il augmente les connaissances et les techniques agricoles. C'est bien le naturaliste « qui a fait connoître au cultivateur des procédés aussi simples que faciles, pour distinguer les qualités constitutives d'un sol sur lequel l'on n'avoit auparavant que des idées vagues ou fausses, & lui a fait voir que l'agriculture peut avoir ses

¹ Les historiens du COFHIGEO, et notamment les fondateurs (Ellenberger et Gohau), lient presque toujours les destins de Guettard, Gensanne, Giraud-Soulavie et Faujas. Leur régionalisme et leur amour des volcans en font quatre naturalistes assez proches, autant dans leurs études que par les régions qu'ils parcourent : « A partir de 1775, le bas Vivarais prend le relais de l'Auvergne. Ses volcans récents sont découverts simultanément par Guettard, Faujas de Saint-Fond, de Genssane et Giraud-Soulavie. » Voir François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie. T. 2, op. cit.*

² Cette notion de « passeur » est bien définie dans Gilles BERTRAND et Alain GUYOT (dirs.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature, op. cit.*

principes, & que cette première & véritable richesse d'un état, est susceptible des plus grandes augmentations... »

En effet, si on calcule la répartition des mémoires contenus dans cet ouvrage, on

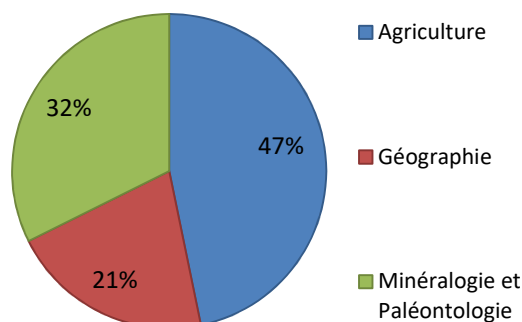


Figure 21. Répartition des thèmes de l'*Histoire naturelle du Dauphiné* (1781)

remarque que c'est l'agriculture qui occupe le plus d'espace avec un taux de 47 %¹. Cela comprend les mémoires sur la marne, sur les mûriers, sur les vers à soie et sur les vins du Dauphiné. Ce choix d'y placer le mémoire sur les vers qui s'approche pourtant de l'entomologie est dû à son projet de donner une étude des vers à soie dans le but d'une utilisation professionnelle. C'est plus un traité

d'industrie qui va de pair avec celui sur les mûriers (où les vers vivent) qu'un véritable mémoire vétérinaire. Ensuite, Faujas réserve à sa spécialité une part de choix. Les deux sciences aujourd'hui séparées que sont la Minéralogie et la Paléontologie ici réunies. Au XVIII^e siècle elles faisaient partie d'un même ensemble disciplinaire lié à l'émergence de la Géologie qui avait pour but d'ériger des systèmes terrestres en fonction d'une large palette de facteurs, dont les fossiles. Ensuite la géographie physique du Dauphiné est abordée dans deux mémoires qui balayent plus largement la province. D'une part, le Discours général, qui fait office d'introduction, et, d'autre part, le mémoire sur les fleuves qui lui aussi offre une vision globale de l'hydrologie dauphinoise. Enfin, comme a déjà été montré plus tôt, Faujas est particulièrement scrupuleux quant à l'étude chimique des objets de minéralogie. La chimie lui permet de classer, de tester et d'adapter l'histoire naturelle, puis de s'en servir dans l'industrie, comme il le fait lui-même en génie civil, mais également en agriculture.

L'agriculture, même si cet aspect du personnage est plutôt oublié aujourd'hui, est un des sujets favoris de Faujas. En effet, son domaine de Saint-Fond est parfois décrit comme un véritable terrain d'expérimentation. Déjà, en 1778, le naturaliste écrit que sa première construction en pouzzolane du Vivarais est sa propre terrasse, qui lui permet de tester les dosages de son mortier. D'autre part, on remarque tout de suite que Faujas reprend l'idée de la marne sur laquelle il a déjà écrit un court mémoire dans son édition de Palissy. Ce traité sur la marne est véritablement pédagogique. Faujas explique en introduction d'où vient la marne et

¹ Comprend les mémoires et la lettre à Saussure, la préface et la notice bibliographique ne sont pas pris en compte.

qui s'en servait. Il invoque, comme à son habitude, Pline et ses commentaires sur les anciens Bretons et Gaulois qui enrichissaient déjà leurs champs avec cette terre. Le terme de « marne » est bien un mot hérité du gaulois : *maërl*. Dans son premier chapitre : « *Que doit-on entendre par le mot Marne ?* », Faujas commence par définir ce qu'est la marne. C'est une roche sédimentaire composée d'un mélange de calcaire et d'argile (pour 35 à 65 %). Cette roche est un point d'équilibre entre le calcaire argileux ou calcaire marneux (5 à 35 % d'argile) et les argiles calcareuses (65 à 95 % d'argile)¹. Faujas dans son texte insiste bien sur les matières non marneuses, mais considérées alors comme telles. Il décide de classer comme marne, les terres utiles pour les végétaux et les classes selon leur composition, de la « Marne calcaire » à la « Marne boliaire » qui est une terre ferreuse. En fait, il fait du mot marne une sorte de terme générique pour représenter des terres-engrais utiles en agriculture. Mais l'excellence réside dans une terre plus fertile que les autres, qui réunit les normes anciennes d'équilibre et une petite particularité animale chère au naturaliste :

Il est reconnu que la terre calcaire qui a été élaborée par les filtres animaux, & qui a un si parfait rapport avec les coquilles actuellement existantes dans le sein des mers, a la propriété de fertiliser les terres : c'est elle probablement qui dans les marnes où elle se trouve mélangée en portion à peu près égale avec l'argile, produit le meilleur effet.

Faujas insère donc dans son traité sur les engrais naturels, une dose de paléontologie qui entre plutôt bien dans son système de pensée. Il fait des fossiles des espèces disparues, vivant à des temps immémoriaux et pris dans les couches terrestres, et notamment le calcaire. Il réitère cet aspect de leçon sur les systèmes terrestres dans son chapitre IV sur les terres argileuses. Il dit aux lecteurs que le sable et l'argile sont souvent disposés côte à côte, car

les uns & les autres sont l'ouvrage des grands courants, à l'époque où la mer couvrait la terre ; & il en est des courants de mer, comme de ceux des fleuves, c'est dans leur sein que se forment les ensablements, les dépôts argileux & les couches de cailloux roulés ; c'est une observation de fait, constante en histoire naturelle².

En plus d'être un traité d'éducation agricole, Faujas explique de façon tout à fait abordable, voire vulgarisée, ses idées sur la formation de certaines roches par l'action longue et répétée des eaux de la mer et des fleuves. Ce mémoire apparaît alors comme étant bien davantage qu'un traité d'agriculture. L'auteur réalise véritable un essai d'ouverture des sciences, à la portée du plus grand nombre, mais aussi le plus utile possible pour que le savant dise enfin à quoi son travail sert pour la société et qu'il n'ait plus « *à tourner la tête et à se taire* ».

¹ Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie*, *op. cit.*, p. 221-222.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire Naturelle de la province de Dauphiné*, *op. cit.*, p. 55.

Quoi qu'il en soit, il ne fait pas qu'édicter des leçons de théorie. C'est un essai pratique et utilisable. Le chapitre II par exemple donne les recettes pour tester chimiquement les marnes et dégager leur taux de calcaire. Une fois qu'on a reconnu une marne au toucher, au « tact » comme dit Faujas, il faut la tester dans l'eau :

§. 2. L'on reconnoit sans peine à la vue & au tact, toute marne où le sable domine;

§. 3. Les paillettes minces & luisantes qui se distinguent dans certaines argiles marneuses, sont appelées mica, du mot latin *micare*, briller.

§. 4. Les molécules produites par le détrit des corps marins, ou par d'autres substances analogues sont appelées calcaires, parce qu'elles se réduisent en chaux lorsqu'on les soumet à un feu soutenu; propriété constante, qui sert à les caractériser. La terre calcaire se trouve dans presque toutes les marnes dans des proportions variées.

On constate que Faujas n'a pas menti quand il promet dans sa préface de rester à la portée de son lecteur et d'expliquer les termes qu'il utilise. Du reste il est assez étonnant de voir qu'il arrive à donner des recettes de minéralogiste de la façon la plus pédagogique possible. Cet extrait ressemble plus à une leçon qu'à un essai.

Après l'observation par les sens, place est faite à la chimie. Ici Faujas entre dans la partie minéralogique ouverte aux tests et aux produits qu'il défend depuis quelques années. Il recommande d'abord de bannir le vinaigre communément utilisé pour lui préférer « l'acide nitreux » ou « eau-forte ». Ensuite on procède à un mélange avec de l'eau pure et on immerge le morceau de pierre en notre possession. Le calcaire réagissant à l'acide devient effervescent et se décompose. Il ne reste donc plus que l'argile et parfois du sable. Cela permet de calculer la composition de la marne. C'est un procédé simple et rapide que Faujas décrit en donnant à chaque fois les mesures pour la recette des acides.

Dans la suite logique, il s'attelle à montrer comment utiliser la marne et ses différents types pour amender les sols en fonction des situations : terrain trop argileux, trop calcaire, trop sableux, etc. Ainsi dans son chapitre V, Faujas explique précisément la meilleure manière de fertiliser son champ avec cette terre. La méthode est simple, répandre et labourer sur un champ libre et par temps calme pour enterrer la marne sans qu'elle s'envole ou que la pluie ne la dénature trop. Sur terrain sablonneux, il faut juste poser la marne en tas à l'automne, et laisser les éléments la mélanger au champ pendant l'hiver. Ce chapitre contrairement aux autres est écrit à la deuxième personne du pluriel. Faujas s'adresse donc directement à ses lecteurs en leur donnant des conseils et des recettes concrètes d'amendement.

Ce traité est rédigé sur un ton différent. Faujas tente de perdre ses habitudes de savant. Et même s'il s'excuse de son style auprès de Giroud, il est dans une posture pédagogique, dans un rôle de passeur de savoirs qu'il a réalisé en laboratoire. Il veut en faire profiter le plus

grand nombre en affinant ses explications et en retirant de son style les quelques envolées lyriques qu'on trouve dans d'autres ouvrages.

Les deux mémoires suivants concernent deux objets parallèles : les mûriers et les vers à soie. Le premier, sur les mûriers nains, est un traité entre une histoire de l'implantation de ces arbustes et des considérations et des constatations plus personnelles. En effet, Saint-Fond, le terrain d'expérimentation de Faujas, est doté de mûriers que le naturaliste étudie. Il parle alors souvent en « je », donnant ses propres observations et interprétations des problèmes et des maladies. En fait, Faujas précise bien au début de son mémoire que sa vision n'est pas directive. La culture des mûriers est d'après lui bien connue et bien maîtrisée, mais il tente de soulever des questionnements et de donner des idées pour améliorer leur culture. La suite concerne les vers et leurs maux. Faujas livre une sorte de double dictionnaire pratique sur ses insectes. D'abord il décrit les caractéristiques physiologiques des vers à soie, pour ensuite montrer comment distinguer leurs différentes maladies. Encore une fois, il précise qu'il n'entend pas donner des leçons d'élevage, car il se dit bien conscient que ce travail est déjà bien réalisé et notamment en Languedoc. Il en vient même à s'excuser de son style parfois trop technique qui nuit à la compréhension et demande à ses lecteurs d'être patients, car ce traité est là pour les aider :

je m'appliquerai à les présenter d'une manière claire ; & je terminerai ces recherches par un manuel simple & à la portée de chacun, dans lequel on trouvera une suite de préceptes propres à instruire & à diriger les personnes qui élèvent des vers à soie, & à prévenir des maladies qui détruisent dans un moment l'espoir des plus belles récoltes, & ruinent de pauvres agriculteurs, qui ont sacrifié vainement leur temps, leurs peines & leur argent dans l'espoir d'un bénéfice, dont la privation leur est d'autant plus sensible qu'ils touchoient au moment du succès¹.

Faujas utilise avec raison le terme de manuel qui est particulièrement représentatif de ce mémoire. À chaque chapitre correspond une maladie précise dont peuvent souffrir ces larves. Elles sont d'abord nommées et sont ensuite décrites point par point : dangerosité, rapidité, caractères des vers infectés, couleur, aspects, tonicité, etc. Faujas use de la même méthode que quand il nous parle de pierres, le goût en moins. À partir du chapitre XIV, le naturaliste change de science et offre un lexique des airs à ses lecteurs dans le but de la familiariser avec la chimie. Pour nous aussi, ce lexique est très utile, car il nous permet d'avoir une vision succincte et claire de la perception et de la classification des gaz.

Enfin, Faujas donne ses dernières recommandations en expliquant comment monter un local pour faire croître le mûrier et élever ses vers. Il termine avec une remise au propre d'un « journal d'observation » qu'il tient au printemps 1781 et où il réalise des relevés de température, teste la salubrité de l'air et fait diverses observations sur les vers. Il agrmente

¹ *Ibid.*, p. 91.

ces conseils et ce manuel d'une planche montrant un schéma de l'architecture idéale d'un local à mûrier, capable de gérer la température, l'ensoleillement et l'humidité¹. Le procédé est assez ingénieux, et assez simple. C'est un rectangle de 13 mètres par 6,5 sur 3,25 de hauteur. Un des petits côtés doit être orienté au nord. L'intérieur est composé de deux rangées de cinq tables de 2 m par 1m40cm dans la longueur. La pièce comporte deux ouvertures sur chaque pan de mur, les portes situées au Sud. Enfin, pour réchauffer cette véritable serre, les murs est et ouest sont tous deux dotés d'une cheminée et les murs nord et sud d'un poêle à bois. Tout est bien entendu calculé à l'échelle et donc facile à reproduire grandeur nature.

Ces trois mémoires, sur la marne et la culture de la soie, rappellent bien sûr celui sur la *Pouzzolane et la théorie de la chaux*, tout aussi industriels, que Faujas publie en 1778 dans ses *Recherches sur les volcans éteints* et en version détachée. Il rejoue ce rôle d'enseignant en inventant, en compilant et en restituant des connaissances scientifiques et technologiques dans le but de les mettre à portée des plus proches bénéficiaires de ces conseils.

Par la suite, l'ouvrage reprend un cours plus classique et retombe dans la description d'histoire naturelle du Dauphiné. Le mémoire sur les vins n'est ni plus ni moins que l'équivalent plaquette publicitaire pour les grands crus de la vallée du Rhône : l'Hermitage et le Côte-Rôtie déjà célèbres et appréciés. Mais il met surtout l'accent sur les productions de son propre terroir avec les vins de Montélimar, la Clairette de Die et la région de Donzère et va même jusqu'à décrire les cépages (types de raisins, feuilles, plants).

On ne retrouve véritablement le Faujas savant qu'à la page 273 où il reprend ses observations scientifiques sur des objets de minéralogie et de paléontologie. Le mémoire sur les grottes et les pierres de Sassenage est en fait la continuation d'un article de Faujas publié en 1774 dans les pages du *Journal de Physique*². Les deux textes commencent presque de la même façon avec un mot sur leur célébrité à Grenoble et la découverte d'une citation de Nicolas Chorier avec la même note de bas de page citant la page 48 de son *Histoire générale du Dauphiné*. Mais entre 1774 et 1781, Faujas change de ton et dit être retourné plusieurs fois à Sassenage accompagné par l'avocat général de Grenoble. Seule la partie exploratoire a été modifiée entre les deux textes et certains passages entiers sont identiques mot pour mot. Le moment le plus visible étant celui sur « *Les Pierres de Sassenage* ». Il est inchangé depuis le titre, à la page 286, jusqu'à la mise en expérience page 289. Enfin la conclusion du mémoire

¹ *Ibid.*, p. 128.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des grottes de Sassenage en Dauphiné, suivie d'une analyse & de l'examen critique des Pierres de Sassenage, connues sous le nom de Pierres d'hirondelles », in Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, Paris, Ruault, 1774, p. 246 à 257.

est également reprise à l'identique de l'article de 1774, preuve que les nouvelles observations de Faujas n'ont pas vraiment variées.

On retrouve enfin le système géologique que Faujas met en place depuis ses premiers écrits dans ses deux derniers mémoires. En effet le mémoire sur les coquilles est très descriptif et ne comporte pas d'ouverture. Faujas reste très proche de son objet pour donner un plan de classement précis de ces crustacés éteints. Les derniers textes répondent aux deux pans du système Faujas : les catastrophes et la longueur.

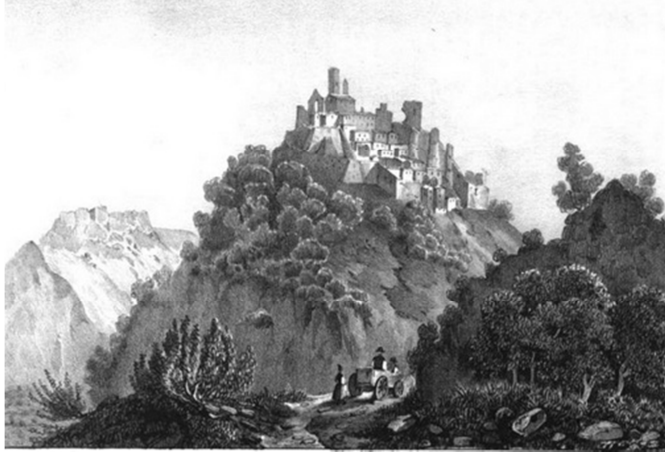


Figure 22. Clansayes par Victor Cassien, *Album du Dauphiné* (1838).

Le village de Clansayes situé à l'est de Saint-Paul-Trois-Châteaux est au XVIII^e siècle juché sur une colline escarpée à l'image de sa voisine la Garde-Adhémar. On trouve dans la *Gazette de France* du lundi 22 février 1773¹ un article sur le tremblement de terre qui a ravagé le village et le clocher de Clansayes « à une lieue de Saint-Paul-Trois-Châteaux ». La

Gazette, d'après Gregory Quenet², est très friande en anecdotes sur les tremblements de terre qui deviennent, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, « un nouvel objet³ ». Le mois suivant, le *Journal de Physique* publie une lettre de « monsieur F..., Lieutenant général à Montélimar »⁴. Bien entendu, on reconnaît Faujas qui n'a que quelques kilomètres à faire de Montélimar pour se rendre dans le village sinistré. De la même façon qu'avec le Mémoire sur les grottes de Sassenage, Faujas réutilise son vieil article. Notamment la chronologie des secousses qui est presque identique. L'article de 1773 était écrit sous forme de lettre et à la première personne, contrairement au mémoire de 1781 qui se veut plus neutre et explicatif. Pourtant Faujas n'oublie pas de s'intégrer dans le local pour justifier sa présence sur les lieux et alterne le récit personnel et les analyses à froid. Ce qui ressort de ce ou de ces textes, c'est la théorisation du tremblement de terre. En effet, c'est en observant des saucissons accrochés

¹ *Gazette de France*, 22 février 1773, n°16.

² Grégory QUENET, *Les tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles : la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2005.

³ *Ibid.*, p. 265.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Lettre ou Observation sur effets & les suites du tremblement de terre de Saint Paul-Trois-Châteaux communiquées à M. de la Lande, de l'Académie royale des Sciences, par M. F... Lieutenant-Général de Montelimar le 11 Février 1773 », in Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, Paris, Hotel du Thou, 1773, vol.I, p. 205 à 209.

par des fils à une tige suspendue à la cheminée du prier de Tulette¹ que Faujas remarque un mouvement d'attraction et de répulsion. Il constate que cela ressemble à l'action d'un carillon électrique en mouvement et en conclut que le tremblement a un lien avec le fluide électrique :

Assez accoutumé à suivre les expériences électriques, je suis comme assuré que mon œil ne m'a pas trompé ; cependant, quoique dans ce moment, & depuis cette époque, plusieurs physiciens, à qui le phénomène que j'ai observé étoit inconnu, aient écrit qu'il existoit dans l'intérieur de la terre des courants de fluide électrique, qui donnoient lieu à des tonnerres souterrains & à des tremblements de terre, ce qui paroît être véritable, néanmoins je ne dois me permettre aucune conjecture à ce sujet ; c'est un fait seulement que j'ai voulu donner ; qu'il soit d'accord avec les principes connus de l'électricité, ou qu'il ne le soit pas, c'est ce que je ne discuterai pas ; mais je ne devois pas passer sous silence ce que j'avois vu, parce qu'il peut se faire que dans la suite quelqu'un se trouve à portée de recueillir un fait analogue à celui-ci, & qui serviroit à le confirmer².

Ce parallèle entre physique électrique et géologie est assez révélateur de la période dans laquelle Faujas évolue. En effet, les Français confrontés à la problématique de séismes locaux et peu violents commencent à penser que le fluide électrique crée, comme le dit Faujas, un « tonnerre souterrain » qui fait bouger la terre et raisonner le sol. Mais il reste dans l'ouvrage de 1781 plus prudent que dans sa lettre de 1773. Entre temps, le savant, s'appuyant sur les théories catastrophistes et volcanistes, commence aussi à douter du tonnerre et se tourne plus volontiers vers le brasier ou l'éruption. C'est pour cela qu'il se défend de faire des systèmes en ne notant que des observations personnelles et de terrain.

Enfin, Faujas dans cet ouvrage se présente comme plus pédagogique et concret, et il se laisse parfois aller, comme il l'esquisse avec l'électricité sismique, à des considérations plus systémiques. Il réintroduit la question diluvianiste dans la préface³ avant de l'explicitier dans son *Discours sur l'Histoire naturelle du Dauphiné*, il revenant sur cette question diluvienne, toujours sous-jacente dans ses différents écrits :

La Grotte de Notre-Dame de la Balme dans le Viennois, est moins recommandable sans doute par son élévation & son étendue, qui faisoient autrefois son principal mérite, que par une découverte moderne propre à répandre du jour sur l'histoire des révolutions diluviennes de la terre, puisqu'on trouve dans la profondeur de cette étonnante caverne de véritables madrépores de la plus belle conservation, fixés sur une base de stalagmites calcaires ; de manière qu'il n'est pas possible de révoquer en doute que ces productions marines n'aient été formées par les insectes qui y habitoient à une époque où la grotte & les stalagmites qui la tapissent, existaient déjà, époque où les eaux sont venues la submerger, & y ont fait de longs séjours, puisqu'elles ont donné le temps à ces madrépores de s'y fixer, d'y croître et de s'y multiplier⁴.

Cette paléontologie exploratoire que présente ici Faujas entre parfaitement dans son système de pensée catastrophiste. Il se sert des fossiles marins, non pas pour les décrire, mais pour

¹ La commune de Tulette est située à environ 15km au sud-est de Clansayes.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire Naturelle de la province de Dauphiné*, op. cit., p. 333.

³ *Ibid.*, p. XXXIII.

⁴ *Ibid.*, p. 29.

prouver la présence d'eau, et qui plus est d'eau marine, dans les espaces qu'il analyse. Encore une fois, cette omniprésence de l'eau est typique chez Faujas. Il parle bien « des révolutions diluviennes », ce qui pour le lecteur peut induire que le Déluge peut tout à fait être une de ces révolutions, une parmi les autres en somme.

Cette œuvre est-elle donc une synthèse ou une esquisse ? C'est un peu les deux. En effet, on peut voir que Faujas met beaucoup de choses dans cet ouvrage qui arrive à parler de sujets divers et variés et à couvrir une bonne partie de la province. Les mémoires agricoles en font un véritable traité pratique et ceux plus minéralogiques collent davantage aux spécialités du savant. Mais cette œuvre est très incomplète et ne reflète certainement pas le travail que Faujas a fourni depuis près de dix ans sur cet espace. Où sont passés les idéaux de 1773 ? Les tournées de 1775 ? Où sont la Chartreuse, le Vercors, Belledonne et le Champsaur ? Ils se sont perdus dans les querelles intestines entre savant et libraire. Alors que l'incongru tome IV aurait pu aisément être abandonné, les trois autres sont indispensables pour clôturer cette œuvre ambitieuse, mais qui au bout du compte ne concurrencera jamais celle de Guettard.

Nous voulions ici donner un aperçu du rayonnement médiatique de cet ouvrage dans la presse scientifique de l'époque, mais étonnamment, la portée de cette œuvre incomplète subit un sort à l'image des difficultés d'édition. Alors que les *Recherches sur les volcans éteints* engendrent une petite mode pour les découvertes du même genre un peu partout en France, l'*Histoire naturelle du Dauphiné* ne semble pas conquérir le cœur des foules. Dans les périodiques précédemment étudiés : le *Journal de Physique*, le *Journal de Paris*, le *Journal des Savants*, le *Journal Encyclopédique* et le *Mercure de France*, on ne retrouve qu'une seule mention de l'*Histoire naturelle du Dauphiné*. Elle se trouve dans *Le Journal de Physique* du mois d'août 1782 et se limite au titre suivi de « On parlera de cet Ouvrage dans le prochain journal. » Mais il n'en est rien. Faujas semble disparaître peu à peu des journaux savants pendant quelques années. En effet en cherchant dans les tables, on remarque que la mode du volcanisme est quelque peu passée et que l'électricité prend de plus en plus de place. On voit apparaître alors les noms de Bertholon et de ses concurrents dans le champ de l'étude des effets du fluide électrique sur le corps et la nature.

C'est ainsi que se tourne cette page de recherches scientifiques autour des montagnes et des volcans. Elle se clôt sur l'échec d'un projet qui aurait peut-être permis au petit naturaliste montilien de devenir un des grands géologues de l'Ancien Régime. Mais cet échec n'est pas dramatique pour un savant qui continue à être cité pour ses travaux sur les volcans. On peut dire que Faujas de Saint-Fond, durant ce début de carrière d'amateur de sciences, n'a

pas réussi à se faire reconnaître comme un naturaliste complet, ce que l'édition de *l'Histoire naturelle du Dauphiné* aurait pu contribuer à faire. Mais il acquiert un autre statut, celui d'expert : un expert en vulcanologie, un expert en construction à base de produits volcaniques et un expert en minéralogie volcanique. Cela lui ouvre en grand les portes d'une capitale des sciences et des mondanités. Il la connaît certes déjà, mais elle se met à contribuer de plus en plus à son rayonnement, au point de devenir peu à peu plus importante pour lui et pour sa carrière que sa vieille patrie dauphinoise qu'il a déjà tant étudiée.

C'est une nouvelle période qui s'ouvre, faite de sciences, mais aussi de rencontres de soirées et de mondanités propres aux capitales des arts et de savoirs.

DEUXIÈME PARTIE

L'ENTRÉE DANS LE GRAND MONDE

Après ses déboires éditoriaux avec Giroud, Faujas ne s'avoue pas vaincu pour autant. Le naturaliste connaît bien la capitale où il y cultive amitiés et soutiens. À l'automne 1782, Faujas monte à Paris une fois de plus pour continuer à tisser son réseau et faire de nouvelles rencontres. La particularité de ce séjour est qu'il en reste une trace écrite qui oscille entre récit de voyage et journal intime. Dans son journal, Faujas fait part de ses peines et de ses joies, il commente les personnes qu'il rencontre et s'amuse de la bêtise des uns, s'émerveille devant l'esprit des autres et ne manque jamais une occasion de regarder les jolies filles. Durant son séjour, il sort dans le monde, il dîne avec des savants et des grands de Paris. Il travaille aussi, chez lui ou ailleurs. Paris représente pour lui bien plus qu'une ville de jeux et de plaisirs. C'est une cité où l'on va de cabinet en cabinet, de laboratoire en atelier. Il achète chez les marchands d'outillages, il offre et il reçoit des cadeaux, il parle, il observe, il teste, il expérimente. Après avoir passé tant d'années dans un laboratoire à ciel ouvert, Faujas dépeint un autre type de lieu où savoir qui se façonne. La nouveauté fait loi dans cette période où les sciences se retrouvent partagées entre deux mondes. D'un côté celui des cabinets et des séances privées, de l'autre celui de la rue et du spectacle populaire. Son amour des sciences et son désir de reconnaissance le mènent à devenir un personnage médiatique mais aussi un sujet de critiques et de quolibets.

Ainsi, nous nous intéresserons dans cette partie d'une part à la manière dont Faujas entretient son réseau parisien pendant les années 1782-1783. C'est le rapport maître-élève élève entre Faujas et Buffon qui est questionné. Ce déplacement est certainement lié à l'écriture de l'*Histoire Naturelle des minéraux* à laquelle Faujas participe en tant qu'expert des volcans. De plus, ce voyage est aussi l'occasion pour le naturaliste de se faire connaître, ou de retrouver de nombreuses personnes politiquement influentes tel le comte d'Angiviller, Condorcet ou madame Necker. D'autre part, nous nous intéresserons à la ville de Paris à travers les yeux du naturaliste. Faujas est à Paris pour apprendre et pour satisfaire son appétit de savoirs et de nouveautés. Ce Paris savant, il veut en faire partie. Ainsi, avant de repartir,

c'est sur le devant de la scène médiatique qu'il termine son passage dans la capitale du royaume de France.

Cependant, ce voyage n'est pas le seul déplacement important de cette période. Après Paris, Faujas, soutenu notamment par Buffon, quitte la France pour un autre royaume tout aussi versé dans les sciences : la Grande-Bretagne. Le périple en Angleterre en Écosse et dans ses îles est très connu grâce à l'édition de son récit de voyage en 1797. Cependant, cette publication, déjà beaucoup étudiée est une réécriture très *a posteriori*. Le Muséum National d'Histoire Naturelle possède depuis 2009 le manuscrit de ce voyage en Angleterre, mais ne l'a catalogué que réclament. Bien plus honnête que la version imprimée, ce journal permet de comprendre les conditions de voyages de Faujas ainsi que la méthodologie qu'il déploie pendant l'exploration de ce nouvel espace riche en industrie. Comme à Paris, Faujas désire étendre son réseau outre-manche en se liant avec les membres influents de la Royal Society, nommant Joseph Banks et Charles Blagden. La sociabilité tient, comme à Paris une place importante dans ce voyage, mais Faujas organise son journal autour de trois principaux thèmes. D'abord il s'intéresse aux êtres humains, aux grands comme aux petits. Il décrit leurs coutumes, leurs habitats où leur alimentation. Ensuite, en bon naturaliste, c'est la nature qui retient également son attention. L'Écosse et son volcanisme sont pour lui un sujet d'émerveillement qu'il transmet avec ferveur dans son journal. Enfin, il est extrêmement intéressé par l'industrie britannique et en particulier par le charbon et ses applications.

Ainsi, de Montélimar à Paris, à Londres, à Édimbourg et jusqu'aux confins des Hébrides, Faujas continue inlassablement son parcours de naturaliste en recherche de reconnaissance, mais également d'opportunités personnelles et professionnelles.

CHAPITRE QUATRE

PARIS, CŒUR DES RÉSEAUX DE FAUJAS

Après ses nombreuses publications, Faujas qui est déjà lu par la société savante de la capitale¹, tente de renforcer son influence sur le milieu politico-scientifique. Il se rend à Paris pour être vu et entendu. L'objectif principal de ce déplacement parisien, bien que l'attrait scientifique de la ville également soit important, reste l'augmentation et la consolidation d'un large réseau de d'influence. Faujas côtoie déjà des hommes influents du royaume, notamment grâce à son travail sur la pouzzolane qui lui vaut la reconnaissance du ministre de la Marine. En plus de son nom, le naturaliste vend également son expertise.

La maîtrise de ce réseau passe par trois principaux nœuds que le naturaliste tend à resserrer au cours de son séjour. Premièrement, c'est au Jardin du roi qu'il continue de se rapprocher de plus en plus du compte de Buffon, qu'il admire et qui revêt pour le jeune homme qu'il est alors, la figure de mentor et de principal soutien. Voir Buffon reste vraisemblablement le but et la raison de ce voyage. Deuxièmement, Faujas tente également de cultiver et d'élargir un réseau multiple, mais toujours bien inséré dans la société parisienne. Ceci passe par la fréquentation de grandes figures, comme le duc de Chaulnes (pair de France), les Guillemot (architecte du roi) et, grâce à eux, le comte d'Angiviller. Troisièmement, Faujas tente, par l'intermédiaire du duc de Chaulnes, d'entrer dans le monde. Il veut être connu des grands et des puissants et pour ce faire, participe aux nombreuses mondantés qui réunissent autant les savants que les grands nobles.

Pendant les deux années qu'il passe dans la capitale le naturaliste évolue, non sans délectation, dans ce bouillon de sciences, de plaisirs, mais également de politique.

En termes de spatialité, ce premier voyage se caractérise par une très faible dispersion géographique. La Carte 1 représente une projection des lieux fréquentés par Faujas. Les points étant géoréférencés, ils correspondent à l'adresse exacte, ou alors au segment de rue le plus proche de la réalité. Du fait de l'abondance de points très rapprochés, chaque lieu correspond à un numéro. Les correspondances, détaillées dans les tableaux 6 à 10, permettent de se repérer. Nous avons séparé les lieux visités en cinq thèmes. Les points bleus représentent les

¹ Voir l'étude des souscripteurs des *Recherches*, Chapitre III.

grandes institutions savantes, les verts les cabinets privés, les jaunes les marchands de science, les rouges les personnes influentes du réseau du naturaliste et pour finir les points roses correspondent aux lieux de plaisirs mondains. Cette carte nous permet donc d'avoir une idée assez précise des mouvements de Faujas dans la capitale du royaume de France. Cependant, pour éviter la surcharge de points, certains noms, notamment celui de Buffon, qui sont crédités en « cabinet » ne le sont pas une seconde fois en « personnage important ». Si l'on compare cette projection avec la carte que Bruno Belhoste expose dans *Paris Savant*¹, l'on remarque que Faujas se tient toujours près des lieux de savoirs et de sociabilité à la mode. Les marchands de sciences sont tous très proches des cabinets, qui eux restent concentrés autour du Palais Royal où se tient l'Académie Royale des Sciences. Les grands savants et collectionneurs ne s'éloignent que peu des grandes institutions savantes. Seuls le Jardin des Plantes et l'Observatoire font exception.

Concernant le type de périple que le naturaliste réalise. Nous pouvons affirmer que Faujas effectue plutôt un déplacement qu'un véritable voyage. Se rendant d'un espace maîtrisé à un autre espace maîtrisé. Le déplacement n'est d'ailleurs pas l'objectif. Il entend profiter de Paris, des hommes qu'il rencontre et des sciences qui s'y déploient. Dans son journal, il ne s'étend absolument pas sur son voyage entre Montélimar et Paris et reporte simplement ses dépenses dans cette comptabilité de déplacement². Ceci nous montre que voyager reste dispendieux, de surcroît lorsqu'on est accompagné d'un domestique³ :

Dépenses du voyage	
Pour ma place de Lyon à Paris	100lt
Étrennes aux bateliers.....	1= 16s
Étrennes aux commis de la diligence de Paris	6=
Étrennes aux postillons et aux servants	3=4S
Pour le port de mon sue de nuit	6=
Transport de mon sue de nuit et ----	3=
<hr/>	
120	
Pour mon domestique.....	50=
Nourriture	12
<hr/>	
182 ⁴ .	

On remarque qu'en plus du prix pour la place dans la voiture allant de Lyon à Paris, Faujas doit donner un pourboire à toutes les petites mains en charge des bagages, de la conduite, etc.

¹ Bruno BELHOSTE, *Paris savant*, *op. cit.*, p. 123.

² De la même façon qu'il l'avait fait lors de son exécution à Toulon en 1778.

³ Environ 27% du coût total du voyage.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 7. Les pages de ce manuscrit ayant été numérotées par Faujas, nous avons privilégié cette numérotation plutôt que de calculer les folios.

C'est un déplacement par conséquent assez coûteux où il dort et mange plusieurs fois à l'auberge, ces dernières faisant peut-être office de lieux d'économies compensatoires par rapport aux prix de location de la voiture. D'autant plus que Faujas est un habitué des auberges crasseuses. Il dit s'arrêter dans dix villes différentes dans le seul but de dormir ou se restaurer. Seul Lyon lui procure un bref intérêt. C'est une course vers la capitale que réalise le naturaliste et qu'il relate dans les premières pages de son journal.

Ce déplacement tout à fait bref – il dure neuf jours – nous montre qu'il lui faut arriver le plus tôt possible à Paris où ses attentes peuvent enfin être comblées. De plus, Faujas connaît la capitale. Dans tous les cas, le but premier de ce voyage est pour lui de retrouver, le comte de Buffon, avec qui il correspond et travaille dans le cadre de *l'Histoire naturelle*.

Tableau 5. Institutions scientifiques

Numéro	Nom	Adresse
1	Académie des Sciences	Louvre
2	Observatoire	
3	Académie Royale de Médecine	
4	Jardin du Roi	
5	École de Chirurgie	

Tableau 8. Personnages importants du réseau de Faujas

Numéro	Nom	Adresse
25	Angiviller	Oratoire, mine d'or
26	Cuchet	Hôtel Serpente
27	Née et Masquelier	Rue des Franc-Bourgeois
28	Nyon	Rue Saint-Jean de Beauvais
29	duc de Chaulnes	Rue d'Enfer proche Chartreux

Tableau 6. Cabinets de curiosité visités par Faujas

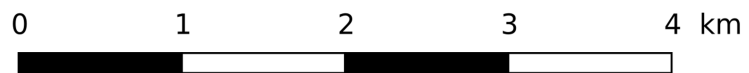
Numéro	Nom	Adresse
6	Adanson	Place Vendôme
7	Besson	Rue Bussy Fbx St-Germain proche rue de Seine
8	Buffon	Jardin du Roi
9	Charles	Place des Victoires
10	Chaulnes (cabinet)	Rue de Bondy
11	Gigot d'Orcy	Place Vendôme
12	La Rochefoucauld	Rue de Seine
13	Milly	Rue Dauphine
14	Romé de l'Isle	Rue des Bons Enfants
15	Tolosan	Rue du Grand Chantier
16	Valmont de Bomare	Rue Verrerie au coin de Billette
17	Lavoisier (laboratoire)	Petit Arsenal

Tableau 9. Lieux de plaisir et de culture fréquentés par Faujas

Numéro	Nom	Adresse
30	Champ de Mars	
31	Comédie Française	
32	Comédie Italienne	
33	Galerie du duc de Chartres	Palais Royal
34	Redoute Chinoise	Foire Saint-Martin
35	Tuileries	
36	Wauxhall	
37	Café du Caveau	
38	Opéra des Boulevards	Boulevard Saint-Martin
39	Panthéon (Ed. Ste Geneviève)	
40	Halle aux Bleds	
41	Pahin de Lablancherie	Rue de la Harpe
42	Atelier de Greuze	Bibliothèque du Roi

Tableau 7. Marchands d'objets de sciences sollicités par Faujas

Numéro	Nom	Adresse
18	Bianchi	Rue Saint-Honoré / rue de l'Arbre Sec
19	Carrochez	Place de Greve
20	Fortin	Rue de la Sorbonne
21	L'Esguiller	Rue des Lombards
22	Nozéda	Café du Caveau & Rue St Honoré / Mont d'or
23	Sykes	Palais Royal
24	Watin	Porte Saint Martin



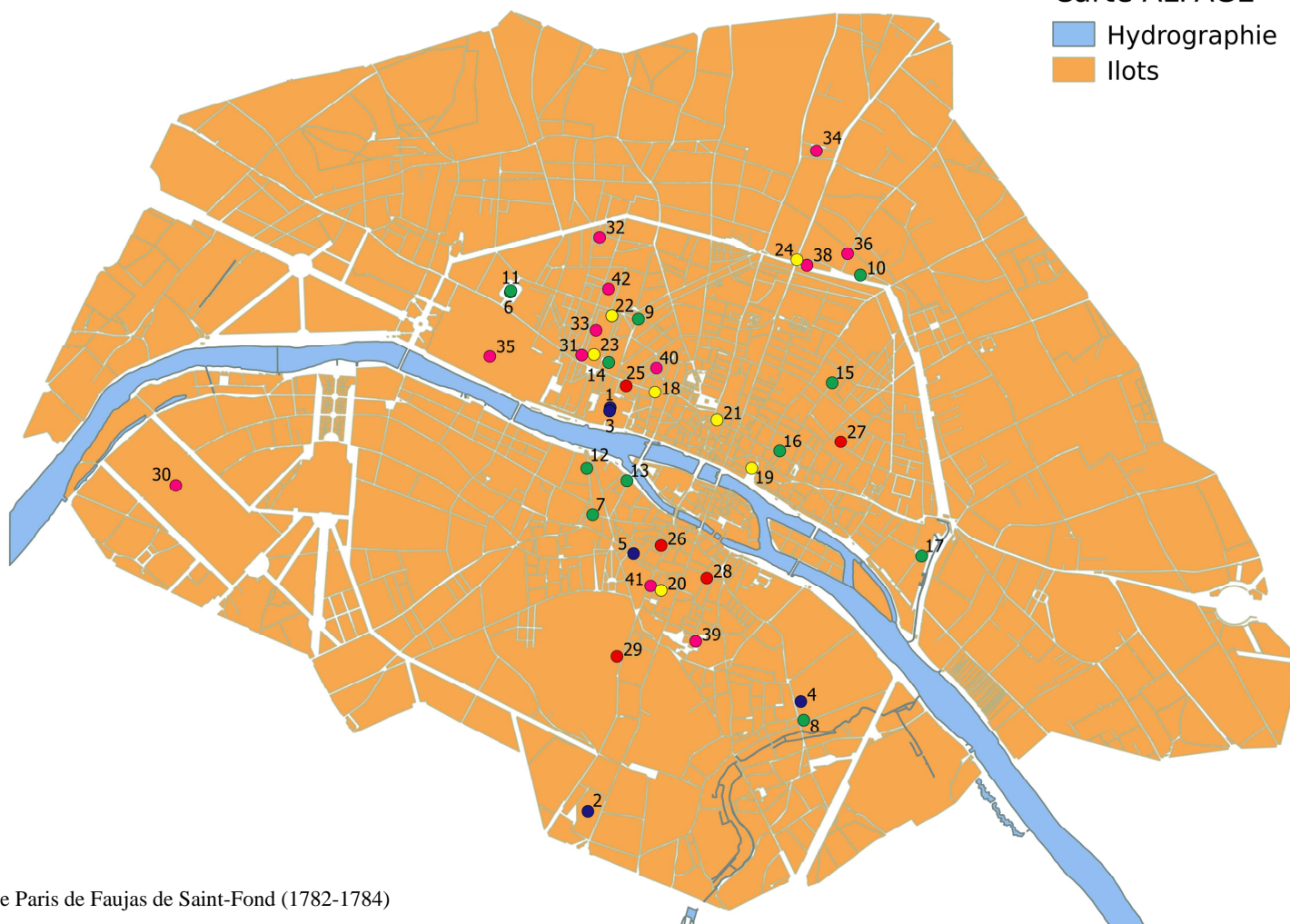
Légende

Principaux lieux fréquentés par Faujas

- Institutions scientifiques
- Cabinets savants
- Marchants de matériel scientifique
- Neuds du réseau de Faujas
- Lieux de plaisirs & de culture

Carte ALPAGÉ

- Hydrographie
- Ilots



Carte 1. Le Paris de Faujas de Saint-Fond (1782-1784)

1. Georges-Louis Leclerc de Buffon le grand mentor de Faujas

Pour Faujas, les années 1780 sont une période de forte reconnaissance de la part de ses pairs. C'est le moment où l'œuvre majeure de Buffon débouche sur une ultime série de volumes consacrés aux minéraux. *L'Histoire naturelle des minéraux*, nous dit Gabriel Gohau, est réalisée avec « l'aide de Faujas de Saint-Fond¹ », qui se retrouve plusieurs fois cité dans l'article sur le basalte. Jacques Roger ajoute même que c'est Faujas qui a inspiré à Buffon son goût pour le genre minéral².

Retours sur une relation épistolaire maître-élève

Les deux naturalistes correspondent au moins depuis 1777, peut-être même plus tôt. Les lettres que Buffon écrit à Faujas ont été réunies au XIX^e siècle par la famille Nadault, descendants du savant. Les autres, celles de Faujas à Buffon, ont certainement disparu, car Buffon avait pour habitude de brûler son courrier. La première lettre connue entre les deux naturalistes date du 28 mars 1777³. Buffon remercie son jeune correspondant pour l'envoi d'une caisse d'objets volcaniques en lui écrivant que ce colis va lui permettre d'élargir sa *Théorie de la Terre*. Faujas recherche donc déjà l'attention et de soutien de la part du grand savant. Après avoir été plutôt critique envers son œuvre, Faujas se retrouve finalement à lui envoyer des cadeaux. Le 13 juillet suivant, Buffon répond à une série de lettres de Faujas⁴. On apprend ainsi qu'il a souscrit à son ouvrage sur les volcans, mais que Faujas compte tout de même lui en offrir un exemplaire supplémentaire. Buffon dit ensuite à Faujas qu'il a touché quelques mots au comte d'Angiviller en vue d'obtenir plus facilement la signature du Roi pour le privilège de son ouvrage. Enfin, il demande à Faujas s'il prévoit rester encore quelque temps à Paris et s'il aura le plaisir de le voir. Donc dès 1777, Faujas a déjà changé de camp, passant de Guettard à Buffon. L'intendant représente déjà un tremplin pour la carrière du jeune naturaliste. Le 14 août 1778, Buffon remercie Faujas pour son mémoire sur la pouzzolane et commence à parler des expériences qu'ils pourraient mener ensemble à Paris. Buffon aborde également la question des contraintes techniques pour faire venir cette pouzzolane au moindre coût :

¹ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 230.

² Jacques ROGER, *Buffon*, op. cit., p. 521.

³ Lettre de Buffon à Faujas de Saint-Fond, Lettre CCLXVIII, 28 mars 1777, Thierry HOQUET et Pietro CORSI, *Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne*, <http://www.buffon.cnrs.fr/?lang=fr>, consulté le 30 août 2016.

⁴ Lettre de Buffon à Faujas de Saint-Fond, Lettre CCLXXIV, 13 juillet 1777, *Ibid.*

Si vous trouvez le moyen de procurer à Paris le quintal de la pouzzolane à raison de 3 livres 10 sous ou 4 livres le quintal, il y a tout lieu de penser qu'elle n'y paraîtra pas chère. Mais j'ai encore bien de la peine à le croire, à moins que vous n'employiez la route de la Loire et du canal de Briare¹.

Faujas par l'intermédiaire de Buffon tente donc bien de vendre ses ouvrages, sa personne et sa pouzzolane aux grands du royaume. Le 25 du même mois², Buffon confirme la présence de Faujas à Paris, car il lui demande de passer par Montbard avant de rentrer en Dauphiné. Il réagit aussi aux analyses que le Montilien donne dans ses *Recherches sur les volcans éteints* en validant un des points clefs de son système : le calcaire présent dans certaines coulées de lave a été incrusté par l'action de la mer du fait de l'infiltration de l'eau dans les « boursouflures ». Il transmet enfin à Faujas des feuilles de son *Histoire naturelle* concernant les volcans. Ici, Buffon franchit une étape dans sa relation avec Faujas. Il commence à le consulter en tant qu'expert en volcanisme. Cette lettre marque également une évolution dans l'emploi des formules de politesse. Alors que les précédentes se terminent par « respectueuse considération » puis « respectueuse estime », Buffon souligne cette fois son « respectueux attachement » envers Faujas, en plus des « sentiments d'estime » déjà exprimés. C'est autant sur les plans personnels que professionnels que les liens entre les deux savants se resserrent peu à peu. Bien entendu, c'est n'est pas un rapport horizontale et Faujas à tout à gagner à devenir le protégé de l'intendant du Jardin du roi.

La correspondance retrouvée s'interrompt jusqu'au 2 février 1781. Dans cette lettre, on constate que Faujas a encore envoyé deux caisses de produits volcaniques pour le Cabinet d'histoire naturelle. Buffon, qui est de plus en plus amical avec Faujas lui demande avec insistance de venir lui rendre visite à Montbard :

Je vois avec le plus grand plaisir que vous y viendrez à peu près dans le même temps, et si vous vouliez me traiter avec toute amitié, monsieur, vous vous détermineriez à passer par Montbard, où je résiderai constamment jusqu'au 8 ou 10 d'avril. Je serai, je vous le proteste, très enchanté de vous recevoir chez moi, de vous garder quelques jours, et de conférer à fond du feldspath et des différents granites, sur lesquels vous verrez, monsieur, que j'ai fait un assez bon travail que je ne craindrai pas de vous communiquer, étant pour ainsi dire assuré que mes recherches confirmeront vos observations. Il n'y a nul inconvénient à prendre la route que je vous propose ; la poste passe à Montbard ainsi que la diligence, et de Montbard l'une et l'autre peuvent vous conduire à Paris. Ainsi, monsieur, lorsque vous serez arrivé de Montélimar à Lyon, prenez la route de Bourgogne, et venez d'abord à Dijon, dont Montbard n'est plus qu'à quinze lieues. J'espère que vous serez assez bon pour vous rendre à ma prière, et le plus tôt serait le mieux, parce que j'espérerais jouir de vous plus longtemps³

¹ Lettre de Buffon à Faujas de Saint-Fond, Lettre CCCXXVII, 14 août 1778, *Ibid.*

² Lettre de Buffon à Faujas de Saint-Fond, Lettre CCCXXX, 25 août 1778, *Ibid.*

³ Lettre de Buffon à Faujas de Saint-Fond, Lettre CCCCXV, 2 février 1781, *Ibid.*

Buffon est particulièrement insistant dans cette lettre. La relation entre les deux hommes est de plus en plus chaleureuse. Selon Nadault, Faujas a effectivement accepté cette invitation et c'est à partir de ce moment que leur relation devient intime.

Faujas écrit de nouveau à Buffon le 28 juillet et le 11 septembre 1781¹, pour lui transmettre les premières feuilles de son *Histoire Naturelle du Dauphiné* qu'il est en train de monter avec Giroud. Buffon lui répond le 3 octobre² 1781 pour le remercier et lui faire quelques commentaires. C'est aussi Buffon qui sert d'intermédiaire entre Faujas, Pasumot et Adanson. Nous retrouvons donc bien tout ce petit cercle de savants qui gravitent autour du Jardin du Roi. Adanson qui est pourtant le censeur privilégié de Faujas fait bien partie des familiers du grand naturaliste. Buffon fait également quelques commentaires sur les « basaltes de l'abbé Soulavie » qu'il regarde comme du simple grès. Mais il est assez bienveillant avec l'abbé, en mettant cette erreur sur le compte de la jeunesse. C'est Buffon qui conseille à Faujas de prendre son privilège à la Librairie plutôt qu'à l'Académie et de s'arranger pour avoir Adanson comme censeur. D'ailleurs, il reproche à Faujas la lenteur avec laquelle il avance son travail sur l'*Histoire naturelle du Dauphiné*. L'année 1781 est en effet marquée par la naissance du premier dauphin de France. Le fait de publier une étude sur le Dauphiné, représentant un hommage rendu au premier fils du roi, serait une bonne chose pour la carrière de Faujas. De plus, le naturaliste a de la concurrence. D'un côté, Jean Benjamin de Laborde prépare son grand livre sur le Dauphiné, de l'autre, c'est Guettard qui publie sa minéralogie de la région. Enfin Buffon termine sur les tractations de Faujas pour rentrer à l'Académie des Sciences :

À l'égard de la correspondance avec l'Académie, je pense, monsieur, que vous êtes du petit nombre des hommes auxquels on devrait non seulement l'accorder, mais même l'offrir. J'en parlerai sur ce ton ; mais M. Adanson pourra vous dire que le nombre des correspondants est limité, et qu'il faut attendre qu'il vaille des places par mort, et je suis persuadé qu'il pourra vous faire inscrire comme expectant, parce que vos ouvrages sont bien connus de l'Académie³.

Faujas, après le succès de son ouvrage sur les volcans, a donc bien l'intention de tenter l'entrée à l'Académie des sciences comme le pressentait déjà Ruault en 1777. Dans la note de bas de page insérée par Nadault, reprise dans la transcription CNRS, affirme que Buffon aurait effectivement réussi à obtenir un brevet de correspondant pour son protégé. Mais rien dans les sources ne nous permet de le prouver, d'autant plus que Faujas n'est jamais parvenu à entrer à l'Académie et n'est cité comme membre dans aucun texte et aucune base de données. Buffon termine sa lettre en demandant une fois de plus à Faujas s'il pense venir le voir

¹ Lettre de Buffon à Faujas de Saint-Fond, Lettre CCCCLI, 3 octobre 1781, *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

prochainement. Mais Faujas est englué dans ses problèmes avec Giroud et ne semble pas avoir refait le voyage jusqu'à Paris pendant l'année 1781¹. Il reprend la route de la capitale qu'au printemps 1782 pour se rendre auprès de son maître.

À la recherche du comte de Buffon

Buffon n'est pas ce que l'on peut appeler un pur citoyen. Dès que le soleil revient, c'est à Montbard que le comte aime s'isoler pour réfléchir et composer. Élisabeth Badinter souligne que même pour l'élection de son ami Cramer en 1748, Buffon préfère rentrer chez lui plutôt que d'attendre quelques jours de plus dans la capitale². Pourtant, en 1782 Buffon a déjà soixante-quinze ans et souffre depuis plusieurs années de calculs rénaux qui ne facilitent pas ses voyages.

Les investigations de Faujas commencent dès le 12 août 1782. Il commence vraisemblablement par transmettre un premier billet au Jardin du roi pour « voir si m. le comte de Buffon qui est encore à Montbard n'est pas arrivé ». Le Dauphinois, fraîchement débarqué de Montélimar, tente rapidement de prendre contact avec son mentor. Accompagné du duc de Chaulnes, Faujas se rend une première fois au Jardin du Roi les 21 août et. Ils sont accueillis par Pierre-Clément Grignon³, visitent le jardin et passent la soirée ensemble. Toutefois, Buffon est toujours absent et Faujas ne se prive pas de le rappeler dans son journal. Le 6 septembre 1782, Faujas retente sa chance, mais Buffon n'est toujours pas là. C'est alors André Thouin⁴ lui qui fait visiter les serres chaudes. Le comte arrive finalement le 3 octobre 1782, et Faujas s'empresse de lui écrire pour prendre rendez-vous. Faujas a d'une part, apporté avec lui une caisse d'objets d'histoire naturelle qu'il veut offrir à son mentor. D'autre part, il travaille sur un mémoire concernant les produits volcaniques.

Pour Faujas, le fait de côtoyer et de travailler avec Buffon sont les principaux buts de ce déplacement. Bien entendu, il monte à Paris pour entretenir d'autres relations, et le tableau des rencontres montre qu'il côtoie de nombreuses personnalités prestigieuses telles que Condorcet ou madame Necker. Mais cet empressement à trouver Buffon est assez révélateur

¹ Voir chapitre III-4

² Élisabeth BADINTER, *Les passions intellectuelles*, op. cit., p. 350.

³ Pierre-Clément Grignon (1723-1784) est un savant proche de Buffon qui se passionne pour de nombreux domaines, comme l'archéologie, la métallurgie et l'histoire naturelle. Il est également correspondant de l'Académie Royale des Sciences et membre des Académies de Dijon et de Chalon. On le retrouve également à plusieurs reprises dans la correspondance de Buffon.

⁴ André Thouin (1747-1824) : Philippe JAUSSAUD, Édouard-Raoul BRYGOO et MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (dirs.), *Du jardin au muséum en 516 biographies*, op. cit., p. 491 et 492.

de cette idée de déplacement professionnel. L'expert en volcans de *l'Histoire naturelle des Minéraux* remplit une des missions que son protecteur lui a fixées.

Histoire naturelle et sociabilité au Jardin du Roi

Le travail que Faujas effectue pour Buffon, pendant son séjour à Paris, est intimement lié à la création de *l'Histoire Naturelle des Minéraux*. Buffon l'emploie pour des tâches diversifiées qui ont trait à la vulcanologie. Il passe une partie de son temps à reprendre les brouillons du grand livre, vérifier les théories d'autres naturalistes et enfin il doit restituer ses idées à Buffon et Bexon lors de séances de travail nocturnes. Le jeune naturaliste occupe bien une place d'expert ou de spécialiste des minéraux volcaniques. Son implication dans *l'Histoire naturelle* est bien plus importante que ne le laissaient présager les quelques citations dont lui parlait Buffon.

La première visite de Faujas chez Buffon ne survient donc que le 7 octobre 1782¹, soit plus de deux mois après son arrivée à Paris, lors d'un dîner typique des savants et de mondains où se issues de plusieurs sphères. Le comte invite, en plus de Faujas une série d'autres naturalistes dont certains demeurent inconnus². Buffon convie également la marquise de Loire et madame Necker, sa très chère amie, ainsi « que beaucoup d'autres personnes ». La date du dîner est elle aussi intéressante. Jacques Roger nous apprend que Buffon tient son salon tous les dimanches dans la maison du Jardin du Roi³. Or le calendrier de l'année 1782 stipule que le 7 est un lundi. Or Buffon n'étant pas présent le dimanche 7, il est fort probable qu'il ait simplement reporté son salon d'une journée en y a donc convié son jeune apprenti.

Faujas, très enthousiaste, souligne le fait que Buffon l'invite à s'asseoir à côté de lui et le comble de politesses durant toute la soirée. Ensemble, ils parlent des lettres écrites par l'impératrice de Russie que Buffon fait lire à Faujas. L'intendant lui montre également sa collection de médailles estimée à 600 louis. La discussion en vient enfin au sujet de prédilection des deux hommes : l'histoire naturelle, et en particulier celle des minéraux. Buffon dit notamment à son protégé que son ouvrage sur les minéraux qui doit sortir sous peu comporte des notes où il le cite :

M. de Buffon m'a annoncé qu'il allait publier un premier volume de minéralogie qui paraîtrait dans un mois, qu'on imprimoit le second, où il feroit souvent mention de moi, et il m'a prié de

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 49 à 51.

² Faujas n'a tout simplement pas retenu tous les noms et laisse des blancs dans le manuscrit.

³ Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 496.

jeter un coup d'œil sur ce qu'il feroit imprimer dans ce moment sur la partie des volcans, il m'a dit qu'il me feroit passer les feuilles¹.

La série de l'*Histoire naturelle* consacrée à la minéralogie est particulièrement élogieuse envers Faujas. Ici, Buffon ne parle que des deux premiers tomes. Mais déjà, le naturaliste montilien est présent dans ces pages. Dans le Tome I qui paraît en 1783, on retrouve Faujas à la page 211, où Buffon fait référence à l'*Histoire naturelle du Dauphiné* dans une note de bas de page². Ce dernier justifie son explication sur la marne en citant les travaux de Faujas sur cette matière. Non seulement, Buffon lit les œuvres de son disciple, mais elles lui servent pour son propre exposé ce qui étaye l'idée de Faujas comme consultant en minéralogie. Cela s'accroît dans le second tome paru la même année. Faujas est en effet particulièrement cité dans la partie sur les matières volcaniques³. Après avoir disserté sur Ferber et Dietrich, Buffon se rapproche de la vulcanologie française et utilise les grands classiques de l'époque :

Aux observations de M. Ferber et de M. le baron de Dietrich sur les matières volcaniques et volcanisées, nous ajouterons celles de Mrs Desmarest, Faujas de Saint-Fond et de Gensanne, qui ont examiné les volcans éteints de l'Auvergne, du Velay, du Vivarais et du Languedoc, et quoique j'aie déjà fait mention de la plupart de ces volcans éteints, il est bon de recueillir et de présenter ici les différentes substances que ces Observateurs ont reconnues aux environs de ces mêmes volcans, et qu'ils ont jugé avoir été produites par leurs anciennes éruptions⁴.

Chaque protagoniste est spécialisé et localisé : Gensanne pour le Languedoc, Desmarest pour l'Auvergne et Faujas pour tout le reste. Les pages 84 à 86 sont en effet consacrées aux deux premiers auteurs. Puis Buffon invoque Faujas et ses écrits et jusqu'à la fin de la partie sur les productions volcaniques, soit de la page 86 à la page 106, ne fait référence qu'à ce dernier. Presque chaque page comporte le nom du naturaliste ou une mention à son ouvrage, que ce soit en note ou dans le texte. Le grand livre de Faujas auquel Buffon a souscrit est abondamment cité lui sert de base véritable de travail. Buffon dit aussi utiliser la collection de minéraux que son expert lui a offert :

Il m'a remis, pour le Cabinet du Roi, une très belle Collection en ce genre, dans laquelle on peut voir tous les passages du basalte noir le plus dur à l'état argileux. Les différents morceaux de cette collection présentent toutes les nuances de sa décomposition ; l'on y reconnoît de la manière la plus évidente, non-seulement toutes les modifications du fer, qui en se décomposant a produit les teintes les plus variées ; mais l'on y voit jusqu'à des prismes bien conformés, entièrement convertis en substance argileuse, de manière à pouvoir être coupés avec un couteau,

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 51.

² Georges-Louis Leclerc (comte de) BUFFON, *Histoire naturelle des minéraux, Tome I*, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1783, vol.V/II, p. 211.

³ Georges-Louis Leclerc (comte de) BUFFON, *Histoire naturelle des minéraux, Tome II*, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1783, vol.V/I, p. 48 à 107.

⁴ *Ibid.*, p. 83.

aussi facilement que la terre à foulon, tandis que le schorl noir, renfermé dans les prismes, n'a éprouvé aucune altération¹.

Les travaux de Faujas, représentent bien pour Buffon un moyen d'accéder à la minéralogie et à la vulcanologie assez facilement et sans bouger du Jardin ou de Montbard. De plus, Adanson, accessoirement censeur de Faujas, peut confirmer les dires du Montilien, s'étant rendu lui-même en voyage dans les vallons du Vivarais. Cette relation entre travail et sociabilité se resserre au cours du séjour de Faujas à Paris. Ces séances de travail ont certainement influencé quelques notes du Tome II et plus particulièrement le texte des tomes III et IV où Faujas est encore cité à de nombreuses reprises.

Faujas et Buffon se voient plusieurs fois durant le passage de Faujas à Paris, et le vieux naturaliste utilise son minéralogiste pour l'assister dans quelques tâches. Le 16 octobre 1782, il donne quelques devoirs à Faujas, car il a besoin de son avis sur une question de minéralogie :

Il [Buffon] m'a remis une boîte que Wallerius lui a envoyée plein de diverses pierres relatives à sa nomenclature comme M. de Buffon croit que Wallerius s'est trompé il m'a prié de lui donner par écrit mon avis sur cet envoi².

Buffon demande donc à Faujas de reprendre le travail d'un des plus éminents spécialistes d'Europe. Johan Gottschalk Wellerius est en quelque sorte l'alter ego minéralogiste de Karl Von Linné. Et même si en 1782 il est déjà à la retraite et a laissé sa chaire d'Uppsala à son disciple Torben Olof Bergman, il n'en reste pas moins une référence. Buffon a donc assez de confiance envers son protégé pour lui faire examiner des productions minéralogiques et éventuellement remettre en cause les idées de son collègue suédois. Faujas s'exécute le 23 octobre suivant et passe sa matinée à travailler sur la caisse et les observations de Wallerius. Nous ne connaissons pas cependant les conclusions qu'il en tire. Le 27 octobre 1782, Faujas est de nouveau mis à contribution, car il reçoit des feuilles de *l'Histoire naturelle* à lire et à corriger. Le lendemain Faujas est prié d'aller au Jardin du Roi pour y travailler :

Je me rendis le même jour chez M^o. de Buffon qui désiroit me voir. M. de Buffon eut une grande conférence avec moi sur son volume de minéralogie il m'en remit plusieurs feuilles où je cru remarquer des changements nécessaires, il fut convenu que je remettrai au cabinet du roi la moitié de ma collection volcanique et qu'elle me serait payée trois mille francs, dont il me serait fait un mandat qui me serait compté que dans deux ans à cause de la guerre³.

Cet extrait montre bien que cette relation oscille entre une sociabilité courtoise et professionnelle. Ici, Faujas ne parle pas de politesses, de dîner, ou de rencontres, mais bien de l'élaboration d'un des tomes de *l'Histoire naturelle des minéraux* à laquelle il participe

¹ *Ibid.*, p. 88.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 58.

³ *Ibid.*, p. 64.

activement en tant que conseiller. Faujas tire également quelques bénéfices de cette situation, car cela lui permet de gagner de l'argent sur les collections qu'il ramasse en voyage, tout en participant à l'augmentation de celles du cabinet. Dans ce cas précis, Faujas est employé par le Jardin et il n'est plus dans une position de courtisan offrant des trésors pour se faire bien voir.

Le montilien retourne dîner chez Buffon le 1^{er} novembre et ressort avec une mission de plus. Le lendemain il s'attelle à écrire des observations sur le basalte égyptien destinées à *l'Histoire naturelle*. Le 3 novembre, il passe sa journée à finir de lire et de corriger les écrits de son mentor avant d'aller dîner chez lui au Jardin du Roi en présence de l'abbé Bexon, son principal collaborateur et secrétaire :

Écrit toute la journée pour faire les notes que j'avais promises à M^o de Buffon. Dîner chez monsieur de Buffon avec M. l'abbé Bexon. J'ai fait voir à Buffon une partie de ma collection volcanique et il en a été enchanté, j'ai examiné ensuite avec lui les feuilles qu'il imprime sur les minéraux, mais comme il veut faire cadrer sa minéralogie et toute l'histoire de la pierre avec son système, j'ai trouvé de grandes erreurs à côté des plus sublimes beautés, il est à craindre que ces deux volumes qu'il veut publier, ne soient exposés aux rudes attaques des naturalistes et des chimistes. J'ai fait des observations sur quelques faits à ce sujet à M. de Buffon et il s'y est rendu sans peine en conséquence il a fait plusieurs corrections et ne s'est point fait une peine d'avouer qu'il s'étoit trompé il m'a retenu jusqu'à dix heures du soir¹.

Cet exemple illustre bien la façon dont Buffon met à contribution ses collaborateurs et apparaît comme un véritable directeur d'ouvrage. Il crée une œuvre de synthèse en s'appuyant sur les travaux de ses proches qu'il cite ensuite en note, comme il le fait avec Faujas. Pour ce dernier, collaborer avec Buffon est très stimulant. Il retire une grande fierté quand il réussit à faire changer des pans entiers de *l'Histoire naturelle* des minéraux, qui en quelque sorte, devient aussi la sienne. Il ne ménage pas sa peine. Les 4 et 5 novembre 1783, Faujas se retire du monde et consacre tout son temps à son travail sur *l'Histoire naturelle*. Le soir est ensuite consacré aux séances d'écriture :

nous avons examinés ensemble ces notes et corrections que j'ai faites à quelques chapitres déjà imprimés et elles ont été adoptées, j'ai été ravi de la manière grande et modeste avec laquelle M^o. de Buffon est convenu que les corrections que je lui ai proposées lui convenoient mieux que ce qu'il avait fait et il m'en a fait mille remerciements à la modestie de ce grand homme et que pour ceux qui ne le connaissent pas, ont tort et très grand tort de la taxer d'amour propre, j'admire encore une chose de lui qui me fait encore grand plaisir c'est que les observations que j'avais faites en exigeant des suppressions tantôt dans un paragraphe tantôt dans un autre ce qui ôtoit nécessairement la liaison, je le vis saisir l'ensemble des parties delà pour rejoindre le tout d'une manière merveilleuse, il a une mémoire si belle que rien ne lui échappait et qu'il dictoit à M^o. l'abbé Bexon qui écrivait les phrases intermédiaires qui donnaient de la connexité aux additions qu'il étoit obligé de faire, il n'a point existé à mon gré d'écrivains dans la langue française qui posséda si bien l'art d'écrire et ce mécanisme indispensable que donne l'habitude d'écrire, je restai chez M^o. de Buffon jusqu'à dix heures du soir².

¹ Barthélémy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 66-67.

² *Ibid.*, p. 67-68.

Lorsqu'on met de côté les superlatifs et l'expression de la grande satisfaction que ressent Faujas, on constate que une fois de plus comment cet ouvrage cet ouvrage colossal qu'est l'*Histoire naturelle des Minéraux* est monté et agencé. Nous commençons bien à comprendre l'utilité de Faujas dans l'évolution de ce travail. Ici, Faujas nous dépeint aussi le fonctionnement presque symbiotique entre l'abbé Bexon et Buffon. L'un dicte ses pensées, en accord avec les corrections, l'autre écrit et lie les idées de lui-même entre elles. Faujas remarque la façon dont son mentor réussit à adapter oralement son œuvre en fonction de ses travaux. Ces descriptions nous permettent surtout de visualiser la scène au fur et à mesure de la lecture. De plus, quand on lit ces passages les uns après les autres, le brouillard de l'imagination s'estompe de plus en plus et nous pouvons nous figurer ces séances de travail assez nettement¹.

La dernière mention à Buffon dans ce journal de voyage est une simple évocation à une lettre que lui écrit Faujas le 10 décembre 1782². Plus d'un mois est passé depuis leur dernière entrevue, mais chacun d'eux semble avoir repris le cours de ses affaires. Après cela Faujas ne reparle pas une seule fois de Buffon et retourne dans le monde sous l'aile d'un autre protecteur : le duc de Chaulnes. Buffon est retourné chez lui à Montbard et prévient Faujas le 16 décembre 1782³, qu'il ne reviendra à Paris qu'au mois de mars 1783. Il ne pourra pas s'occuper de l'estimation des morceaux d'histoire naturelle que le Jardin doit payer à Faujas. Buffon demande également à Faujas si ce dernier sera rentré d'Angleterre à son retour, preuve qu'un voyage en Grande-Bretagne est bien au programme de la formation de son disciple.

Bien entendu, la capitale des sciences et de lettres ne peut se résumer aux seuls occupants du Jardin du Roi. De la même façon que dans ses précédentes excursions sociales et politiques dans le Sud de la France, Faujas adopte une position de mondain, voire de courtisan bien inséré dans la sociabilité parisienne. Il y navigue avec aisance et s'y plaît. De plus, ce passage à Paris est également l'occasion de tisser la toile de son réseau qui va du savant de cabinet jusqu'aux grands serviteurs de l'État. Ces hommes et ces femmes sont souvent utiles pour la carrière de Faujas qui continue son parcours de professionnalisation.

¹ C'est d'ailleurs pour forcer ce travail d'imagination que nous avons choisi de laisser une place de choix aux textes originaux.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 84.

³ Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, Lettre DIII, 16 décembre 1782, Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

2. La capitale des réseaux et de la sociabilité

L'ascension d'un homme de science dans une société où la hiérarchie sociale est centrale ne peut aboutir sans un minimum de soutien. Les jeux de pouvoir à l'intérieur du champ scientifique sont au cœur de tout un système où la politique est aussi importante que le talent. La « nouvelle Atlantide » de Condorcet, cette République des Sciences au sein de laquelle la production des savoirs devrait naître dans l'harmonie et l'égalité de ses représentants est alors bien loin de la réalité des faits. Ce système, couplé à la société d'Ancien Régime où l'ordre social est déterminant oblige des hommes de plus petite extraction à avoir recours à un réseau de relations haut placées. En effet, quand Bruno Belhoste se penche sur le caractère mondain de son *Paris Savant*, il dépasse la question des seuls salons comme lieux de mondanité :

Le monde ne se limitait pas aux salons. La sociabilité mondaine était beaucoup plus morcelée. Les grands recevaient à toutes heures, leur hospitalité allant de la simple visite à la table ouverte. Si les savants évitaient les jours marqués et les grands dînés, ils n'en allaient pas moins dans la société¹.

Faujas, lui, entretient son réseau sur ces deux plans. C'est un savant de salon comme de cabinet. Il aime la fête et le monde autant que les démonstrations et les expériences et cultive autant sa réputation d'homme affable que d'homme de savoir. Les relations et les rencontres de Faujas sont multiples. Toutefois, de grandes tendances se dégagent et des personnages clés apparaissent. Ils représentent pour le minéralogiste des expériences relationnelles professionnelles ou amicales, voire les deux. Le Tableau 10 expose les noms les plus cités dans la base de données que nous avons constituée en parallèle de la transcription du journal de Faujas, dans lequel celui-ci répertorie toutes les personnes qu'il rencontre au cours de son voyage.

Tableau 10. Principaux nœuds du réseau de sociabilité de Faujas de Saint-Fond dans le Journal de Paris

Classement ²	Nom	Nombre d'entrées	Taux d'apparition
1	Chaulnes (duc de)	43/427	10,07 %
2	Dolomieu	16/427	3,74 %
2	Vaughan	16 / 427	3,74 %
3	Guillemot (madame)	15/427	3,51 %
4	Guillemot (mmonsieur)	11/427	2,57 %
5	Lacoste (chevalier de)	8/427	1,87 %
6	Cuchet	7/427	1,63 %
6	Milly (comte de)	7/427	1,63 %
7	Buffon	6/427	1,40 %
7	Court de Gibelin	6/427	1,40 %

¹ Bruno BELHOSTE, *Paris savant, op. cit.*, p. 110.

² Les personnages à représentation égale sont classés par ordre alphabétique.

7	Hell	6 / 427	1,40 %
7	Lacroix	6/427	1,40 %
7	Romé de l'Isle	6/427	1,40 %

Grâce à son urbanité, il réussit au cours de ces quelques mois à tisser ou à renforcer des liens de sociabilité dans le but d'influencer le plus positivement possible une carrière en construction.

Les grands amis et les grandes rencontres

Comme on le montre le Tableau 10, certains personnages reviennent plus souvent que d'autres.

Le duc de Chaulnes occupe la première place des relations de Faujas tout au long de son déplacement. Du même âge que le Dauphinois, le duc fait office de protecteur. C'est lui qui héberge et introduit de nombreuses fois le naturaliste dans des milieux fréquentés par la bonne société parisienne. Faujas vit pendant plusieurs mois chez le duc de Chaulnes dans son hôtel particulier de la rue de Bondy qui abrite son cabinet de curiosité¹. Il nous parle de ce « nouveau logement » le 8 août. Le duc vient d'y installer son cabinet dans ce qui était encore un quartier totalement neuf puisqu'il se développe entre 1744 et 1840. Sa première adresse, avant de déménager, se situe rue de Richelieu. Elle est donc proche du Palais Royal et de toutes les instances scientifiques de Paris. C'est dans cette maison que le duc organise ses drôles de soirées. Le duc est également un homme très riche. Paire de France, il juché en haut de la hiérarchie sociale. Cependant, il occupe également une place de choix dans le milieu savant de son temps. C'est donc un grand noble et un savant.

Grâce au duc de Chaulnes, Faujas est invité à des soirées, des dîners et des réunions scientifiques. Les deux hommes vont ensemble au théâtre et à l'opéra. Faujas est introduit au cours de médecine à l'école de chirurgie, comme chez monsieur Charles, et dans de nombreux cabinets. Avec Chaulnes, Faujas visite les catacombes, des maisons de luxe en construction, des lieux de production, des musées, etc. Grâce au duc, Faujas rencontre de nombreux personnages importants, comme les ambassadeurs anglais et notamment Vaughan avec qui il se lie d'amitié. Dans le champ scientifique, le duc de Chaulnes est considéré comme chimiste, membre de l'Académie Royale de Londres. Après une carrière militaire qui le hisse au rang de colonel, il se réoriente vers les sciences. On lui doit la découverte du gaz carbonique en 1775, dit « air méphitique », par l'analyse des bières en fermentation. La même année, il

¹ Il s'agit aujourd'hui du 32 rue René Boulanger.

découvre comment cristalliser l'alcali grâce à ce même gaz. Enfin, dans la continuité de ce travail sur le gaz carbonique, il propose de soumettre les asphyxiés au charbon et à l'ammoniaque. Pour ce faire, il réalise l'expérience sur lui-même, aidé de ses domestiques¹. Les expériences sur le « méphitisme » sont reprises par Faujas dans ses ouvrages. Il revient souvent sur l'importance de cette découverte comme étant capitale dans la compréhension des airs. Il met également les théories du duc de Chaulnes en pratique quand il fait descendre des animaux dans le puits de Neyrac pour les réveiller ensuite à l'ammoniaque. Le duc est présent dans la liste des souscripteurs de l'histoire naturelle des volcans et il est cité comme y ayant contribué. C'est lui qui offre à Faujas le basalte ramené de son voyage en Égypte². Ce don permet en effet au naturaliste de le comparer avec la statue de la vierge noire et avec les basaltes du Vivarais et du Velay. C'est donc un vieil allié de Faujas bien que l'on ne sache pas à quand remontent leurs premiers échanges.

Le duc de Chaulnes jouit également d'une grande lignée avec un ancêtre favori de Louis XII et son propre père était membre de l'Académie des sciences et proche de Louis XV. Michaud le décrit comme une personnalité au « caractère singulier », avec une connotation péjorative. On retrouve ce trait de caractère dans une description du duc par Faujas lors d'une soirée organisée le onze août 1782. Faujas en parle comme d'« un des hommes les plus aimables et des plus savants, mais en même temps un des plus cyniques et des plus...³ » Bien que le mot n'ait pas été écrit par l'auteur, le duc semble tout aussi amusant qu'irritant. Faujas cite même quelques mots proclamés par l'intéressé lors de cette soirée : « *j'ai renoncé à tout dans ce monde excepté aux catins que je n'aimerai bientôt plus*⁴ ». Cette étrangeté que Faujas souligne l'amène aussi à virer de bord et à lâcher son protégé quelque temps plus tard. C'est le grand ami de Faujas, le commandeur de Dolomieu qui l'avertit de cette trahison dans une lettre du 21 mars 1783⁵ et incite Faujas à s'éloigner du duc. Faujas change ensuite d'adresse.

Dolomieu est en quelque sorte le troisième homme de ce voyage. C'est un fidèle ami de Faujas. Les deux hommes s'apprécient depuis plusieurs années et échangent autant sur les

¹ Louis-Gabriel MICHAUD (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne : histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes, Tome VIII, Chassiron-Comte*, Paris, A. Thoisnier Desplaces, 1844, p. 38.

² Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly (duc de) CHAULNES, *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, auprès de Saccara, et qui a été consacré par la superstition à la sépulture des animaux adorés pendant leur vie*, Paris, Clousier, 1777.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 11. Souligné dans le texte.

⁴ *Ibid.*, souligné dans le texte.

⁵ Lettre de DOLOMIEU à Faujas, 21 mars 1783, concernant l'attitude calomnieuse qu'aurait le duc de Chaulnes à l'égard de Faujas. BMG N.2152-5. Peu de temps après Faujas change d'adresse à Paris.

questions volcaniques que sur leur vie. Le 27 novembre 1782, Faujas reçoit une lettre de Dolomieu lui disant qu'il est à Paris et qu'il le cherche depuis une semaine. Cela ravit Faujas qui ne manque pas de commenter l'événement dans son journal :

Rentré à onze heures du soir après avoir passé la journée la plus agréable, en m'occupant d'art. J'ai trouvé en rentrant une lettre de M. le chevalier de Dolomieu, qui m'annonça son arrivée et qui m'apprend qu'il me cherche depuis huit jours. Cette lettre m'a enchanté je me suis levé de grand matin pour aller le voir¹.

Le lendemain, Faujas passe toute la matinée avec Dolomieu :

Sorti à huit heures pour aller voir le chevalier de Dolomieu, j'ai eu le plus grand plaisir à le voir et il a été grandement question de son voyage en Sicile qu'il a fait avec tout le fruit possible, il a vu ce volcan sous toutes formes et en a pris plusieurs belles vues, ayant un dessinateur avec lui. Je l'ai quitté à midi lui ayant donné rendez-vous à quatre heures chez M. le duc de Chaulnes².

Les conversations ont tourné autour de la minéralogie de l'île que Dolomieu explore assez précisément et dont il publie un ouvrage important en 1783³. Puis, après un intermède de deux heures chez Condorcet, Faujas retrouve son ami chez le Duc de Chaulnes pour un dîner et une séance de dissection de crapauds qui ont été découverts coincés dans une cavité rocheuse. Ces quelques épisodes confirment la relation d'amitié qui s'est tissée entre les deux hommes. Dolomieu cherche Faujas pendant près d'une semaine, et ce dernier se lève aux aurores pour aller au plus vite accueillir le voyageur fraîchement débarqué de Sicile. La visite chez le secrétaire perpétuel de l'Académie est ensuite résumée en deux lignes pour enfin revenir à la soirée de dissection.

À Paris, ils visitent également plusieurs lieux et Faujas emmène son collègue à l'Opéra et l'introduit à une séance de dissection de batraciens, découverts coincés dans une cavité rocheuse, en présence de Benjamin Franklin. Faujas présente Dolomieu au savant américain dans une lettre du 19 janvier 1783 dans laquelle s'entretient de minéralogie : « Voilà aussi un morceau d'une pierre très curieuse, qu'un de mes amis, le Commandeur de Dolomieu, chevalier de Malthe, m'a apporté d'un voyage qu'il vient de faire en Sicile⁴. » Dolomieu, quant à lui, fait à deux reprises cadeau à Faujas de parties de ses collections volcaniques. Cette relation entre les deux vulcanologues, sous la plume de ce dernier, revêt un aspect plus horizontal qu'avec le duc de Chaulnes. Les deux amis sont sur le même pied d'égalité et

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 77.

² *Ibid.*

³ Déodat (de) DOLOMIEU, *Voyage aux îles de Lipari fait en 1781, ou Notices sur les îles Aeoliennes pour servir à l'histoire des volcans ; suivi d'un mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malthe et sur la différence de la chaleur réelle et de la chaleur sensible*, Paris, J.-M. Boursy, 1783, 216 p.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Benjamin Franklin Papers - From Barthélemy Faujas de Saint Fond (unpublished) - Sunday, January 19, 1783*, <http://franklinpapers.org/franklin//framedVolumes.jsp;jsessionid=DAF58FB3BC7C2C51BAD46069078AD7CE> consulté le 30 août 2016.

travaillent, sortent et devisent en toute sérénité. Après trois mois de séjour à Paris, Dolomieu quitte la capitale, et pour l'occasion Faujas dîne avec lui et d'autres savants :

Diné avec le commandeur de Dolomieu qui part demain, nous avons fait un dîner de naturaliste et nous nous sommes séparés de cet aimable commandeur avec bien du regret. J'en ai été véritablement affligé et je suis rentré chez moi à 10 heures du soir¹.

Nous pouvons parfaitement ressentir la tristesse qu'éprouve Faujas lorsqu'ils doivent se séparer. Les termes « véritablement affligé » montrent à quel point la compagnie de Dolomieu est une source de joie pour Faujas. Dès lors de leur première rencontre, Faujas est tout à fait ravi des discussions sur les voyages de Dolomieu, et l'émulation intellectuelle fonctionne parfaitement entre ces deux passionnés de vulcanologie.

Dans le cadre de cette sociabilité de réseaux, la visite tient une place assez importante. Faujas, à plusieurs reprises, se rend par courtoisie ou par stratégie chez les personnes influentes du milieu scientifique. L'espace de rencontre que représente la capitale est incontestable pour ceux qui veulent monter dans la hiérarchie académique.

Les visites que Faujas effectue chez Condorcet en sont un bon exemple. Bien entendu, c'est une sociabilité courtoise où les conversations sur l'actualité sont de mise. Mais pour un scientifique de second rang comme Faujas, passer du temps chez le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences ne peut être qu'une aubaine. D'autant plus que celui qui signe « marquis de Condorcet » est d'ascendance dauphinoise, la branche paternelle de sa famille étant originaire d'Orange². Cette région fait partie intégrante du projet initial de Faujas concernant son grand ouvrage avorté sur le Dauphiné et on peut envisager que ce levier lui serve d'axe de discussion avec ce savant très influent.

En l'espace de dix jours, les deux hommes se voient quatre fois et c'est généralement Faujas qui se déplace. Lors de leur première rencontre connue le 16 août 1782, Faujas précise que le marquis « a voulu me retenir très longtemps³ », comme si le détail du temps passé était un gage de la qualité de la visite. Cet aspect quantitatif est de nouveau présent le 28 novembre 1782 où Faujas précise être resté près de deux heures chez le marquis. Il sous-entend qu'ils ont matière à deviser, ou que sa conversation est d'un grand intérêt pour son interlocuteur. Faujas ne décrit pourtant qu'une seule de ces conversations. Les deux savants s'entendent sur les problèmes de charlatanisme qui sont dans ces années fort à la mode. Le baquet de Mesmer fait le bonheur des salons, et le malheur des académiciens qui fulminent à l'idée d'avoir perdu

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 106.

² Simone CHAMOIX, « L'ascendance dauphinoise de Condorcet », Paris, ENS éditions, 1997.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 14.

la gloire des années Nollet au profit d'un Allemand qu'ils jugent hérétique. Mais Condorcet s'intéresse plus particulièrement à Barthélemy Bleton, un sourcier dauphinois que Faujas connaît bien :

[J'ai] passé le reste de la matinée chez M^o. le marquis de Condorcet, il m'a beaucoup parlé de Bleton, ayant assisté à des expériences qui furent faites en sa présence. Il est très décidé et je n'en ai jamais douté que M^o. Thouvenel est un fanatique et Bleton un imposteur. Comme il a été découvert sur l'article de la baguette, elle ne lui tourne plus en ce moment et il n'en veut plus cure, il ne prend plus la fièvre, parce que comme les médecins et les chirurgiens abondent dans ce pays, l'on reconnoitra bientôt que cette prétendue fièvre est une moquerie, mais il prend une sorte de tremblement, des espèces de convulsions. M^o. le duc de Chaulnes m'a assuré de l'avoir pris en défaut à l'observatoire en présence de M^o. Thouvenel lui-même¹.

Ce fameux Barthélemy Bleton, parfois orthographié Bléton, est un orphelin dauphinois devenu hydroscope à la mode pendant l'année 1782. Il serait vraisemblablement né vers 1740 à Bouvante, commune non loin de Saint-Jean-en-Royans (Drôme). À l'âge de 7 ans, alors qu'il s'occupait à apporter des repas à des ouvriers, il est pris de spasmes convulsifs. La crise passe quand les ouvriers le déplacent. Le curé du lieu constate que c'est la proximité avec de l'eau souterraine qui cause ses crises. Le jeune Bleton commence alors à parcourir le Dauphiné pour trouver des sources ici et là. En 1778, Pierre Thouvenel, médecin du comte d'Artois, le remarque et en fait son protégé. En 1781, il rédige les conclusions des expériences réalisées sur Bleton dans un ouvrage qui regroupe ses observations et des lettres anonymes de « gens de confiance » pour appuyer ses dires². En 1782, après avoir parcouru la province, Bleton monte à Paris et devient le centre des discussions³. Mais Faujas est déjà sur le pont depuis plusieurs années et il est annoncé comme commentateur du phénomène dès 1772 dans le *Journal des Savants* du mois de décembre : « M. Faujas, Vice-Sénéchal de Montélimar, a rassemblé des faits circonstanciés...⁴ » Pour résumer, Bleton fait tourner une baguette métallique entre ses mains censées l'aider à se connecter aux flux terriens et le rapprocher des sources souterraines. Mais il est piégé par Jacques Charles et Lalande qui rédigent une lettre à charge dans le *Journal des Savants*. L'histoire est donc encore fraîche et les discussions vont bon train. Faujas en tant qu'observateur de longue date, trouve une place de choix dans le débat et se range, bien entendu, du côté des académiciens. Cet épisode colle parfaitement avec le contexte des sciences irrationnelles que Robert Darton décrit dans son travail célèbre sur la

¹ *Ibid.*, p. 17 et 18.

² Pierre THOUVENEL, *Mémoire physique et médicinal, montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la Baguette Divinatoire, du Magnétisme et de l'Électricité*, Paris, Didot le jeune, 1781.

³ Sur la vie de Barthélemy Bleton, consulter : Guillaume COMPARATO, « Bleton », in Bruno BELHOSTE et David ARMANDO (dirs.), *Harmonia Universalis*, coll. « LabEx Hastec ».

⁴ « Compte rendu : L'hydroscope et le ventriloque, par l'abbé Sauri », *Journal de Savants*, décembre 1772, p. 874.

fin des Lumières¹ et a été réétudié par Bruno Belhoste dans un ouvrage collectif : *Mesmer et le mesmérisme en contexte*².

Les déplacements de Faujas le mènent également chez des censeurs ou éventuels censeurs. Il rencontre plusieurs fois Antoine Court de Gébelin qui, en plus d'être l'auteur du *Monde Primitif*³, fut nommé censeur royal vers 1776. Cité par *l'Almanach du Voyageur à Paris* de Luc-Vincent Thiery comme un des hommes les plus sollicités de la capitale, il y est classé en cinquième position dans la catégorie des « personnes les plus distinguées », section « Gens de Lettres » après Buffon, Franklin, d'Alembert et Diderot⁴. Faujas se rend plusieurs fois chez lui et semble faire en sorte de se faire bien voir. Le 21 août 1782, Faujas apporte des dessins de momie à son hôte, spécialiste des civilisations anciennes et passionné d'égyptologie. Le naturaliste et Court de Gébelin, ont quelques semaines plus tard, une longue discussion sur les façons de décrypter les hiéroglyphes. Faujas s'intéresse à ces questions et qu'il est connu pour son analyse de la vierge noire du Puy, qui est alors la plus solide étude sur le sujet. Court de Gébelin fait partie des personnages les plus présents du journal. Comme nous pouvons le voir sur le Tableau 10, il représente 1,41% du total des rencontres de Faujas à Paris. C'est un savant fort apprécié de Faujas qui parle de lui de manière toujours élogieuse comme d'un savant « aussi modeste qu'estimable, qui gagne infiniment à être connu⁵. » La modestie est une vertu importante dans la définition du mythe du bon philosophe modeste et créateur. Faujas réitère ses louanges et semble fasciné par le goût de Court de Gébelin la graphie égyptienne : « je suis toujours de plus en plus enchanté de la modestie et du savoir profond de cet homme habile⁶. » Ainsi, Court de Gébelin suscite une double satisfaction pour Faujas. C'est un intellectuel reconnu et brillant qui occupe un poste clef et qui a de la curiosité pour les civilisations antiques que Faujas ne manque jamais d'étudier pendant ses voyages⁷.

¹ Robert DARNTON, *La fin des lumières : le mesmérisme et la Révolution*, traduit par Marie-Alyx REVELLAT, Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire », 1984.

² Bruno BELHOSTE et Nicole EDELMAN (dirs.), *Mesmer et mesmérismes, op. cit.* Cet ouvrage est accompagné par un projet de recherche intitulé *Harmina Universalis* et qui a vocation à créer une base de données protagonistes et des institutions en lien avec la mouvance mesmérisme : <https://harmoniauniversalis.univ-paris1.fr/#/>

³ Antoine COURTS DE GÉBELIN, *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne considéré dans l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier ou almanach*, Paris, l'auteur, Boudet, Valleyre, Duchesne, Saugrain, Ruault, 1776.

⁴ Luc-Vincent THIERY, *Almanach du Voyageur à Paris*, Paris, Hardoin, 1783, p. 51.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 17. Le 21/08/1782.

⁶ *Ibid.*, p. 23. Le 30/08/1782.

⁷ Bien plus tard, Faujas s'intéresse toujours activement à l'égyptologie et suit les travaux des frères Champollion avec intérêt. Voir : Joëlle ROCHAS, « Curiosité et momies: la part de l'égyptologie dans les cabinets dauphinois (XVIIIe-XIXe siècles) », *Les momies, savoirs et représentations. De l'Égypte ancienne à Hollywood*, 2009, p. 155 à 169.

D'autres entrevues, plus sporadiques, ont également de l'importance dans ce voyage, qui, on le sent bien, a tout de même pour but d'étendre la toile du réseau de Faujas. Le comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments du Roi, que Faujas rencontre le 1^{er} octobre 1782, lui commande des mémoires sur la façon la moins coûteuse de faire venir sa pouzzolane du Vivarais jusqu'à Versailles. En relation avec Sartine et Guillemot, le duc est au courant des différentes inspections que Faujas fait à «l'aqueduc d'Arcueil», ancien nom donné à l'aqueduc Médicis, dans le but de renforcer sa construction grâce à son mortier. C'est une aubaine pour le naturaliste et industriel pour qui ce déplacement permet d'ouvrir de nouvelles opportunités commerciales autour une matière première dont il a le monopole d'exploitation.

Les Guillemot tiennent eux aussi une place de très importante dans ce voyage. Charles Axel Guillemot, architecte royal constitue une relation professionnelle primordiale pour Faujas. Il a pour lourde tâche de réhabiliter les catacombes de Paris pour les rendre praticables et de maintenir en état l'aqueduc d'Arcueil. En 1777, la catastrophe du Boulevard Saint-Michel met à jour les galeries souterraines de la ville de Paris¹. Guillemot, déjà Architecte des bâtiments du roi, est promu par le comte d'Angiviller inspecteur des carrières. Ainsi, dans le courant des années 1780, l'Inspection des carrières est en pleine période d'exploration et de renforcement des galeries souterraines. De plus, Guillemot est également chargé par la couronne de rénover l'aqueduc Médicis et donc tout le réseau d'approvisionnement en eau de Paris². Faujas, en tant que spécialiste et principal fournisseur de pouzzolane, est mis à contribution et fournit plusieurs fois son expertise sur ces sites en pleine rénovation. C'est pour cela que Guillemot est tant cité dans ce journal, les deux hommes travaillent ensemble et semblent souvent être d'accord sur la marche des travaux. Grâce à cette relation, Faujas a le privilège de visiter les catacombes et ses recoins les moins explorés et les plus dangereux.

Pour Faujas, cette vie parisienne n'est pas faite que d'échanges intéressés, l'exemple de Dolomieu montre parfaitement que Faujas est aussi à la recherche de relations plus intimes.

¹ Caroline GIRARD, « Charles-Axel Guillaumot (1730-1807), architecte et administrateur de la manufacture des Gobelins », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 2004, vol. 8, n° 1, p. 97 à 106.

² Suzanne (de) JENLIS, *Charles Axel GUILLAUMOT (1730-1807)*, <http://www.anales.org/archives/x/guillaumot.html>, consulté le 15 septembre 2016. Suzanne de Jenlis affirme dans sa notice biographique que Guillemot découvre l'aqueduc Médicis en 1784. Toutefois, l'apport de Faujas dans le projet montre qu'il travaille déjà sur ce réseau dès 1782.

Intimité et amitiés dauphinoises

Si le voyage à Paris est, sous bien des aspects, très profitable à Faujas, l'éloignement de sa ville ainsi que son état de santé, souvent détestable pendant ce séjour, le font parfois plonger dans une mélancolie que peu de remèdes arrivent à soigner. Il souffre alors de ce qu'il appelle « des maux de nerf » qui lui attaquent les jambes et l'obligent à se retirer pour prendre des bains qui l'aident à calmer ses douleurs¹. Ces moments d'amitié, qui lui offrent le plaisir de partager ses sentiments, sont alors pour lui les meilleurs de remèdes.

Dans cette société urbaine multirégionale et internationale, Faujas éprouve parfois aussi le besoin de se rapprocher de ses compatriotes, Dolomieu entre autre. Ainsi, dans le courant du manuscrit, que ce soit par les échanges épistolaires ou par les fréquentations parisiennes, Faujas pointe systématiquement l'origine Dauphinoise des personnes qu'il rencontre. Ce rapprochement est flagrant dans sa correspondance. Faujas rédige par ailleurs de nombreuses lettres à des connaissances de sa ville natale. On peut noter tout d'abord une correspondance abondante avec madame de Lacoste qui représente 11 % des lettres citées par Faujas². On peut aussi noter la lettre à monsieur Boisset, certainement un membre de sa famille maternelle et proche de sa cousine Valériane Boisset avec qui il fait son second mariage. C'est une des seules lettres que Faujas destine à sa famille. Mise à part une lettre à son frère (qui est militaire³), une autre destinée à une branche des Faujas résidant à Annonay⁴ et une dernière à sa fille à qui Faujas fait parvenir un bijou en forme de croix en or⁵, il ne parle jamais de sa famille. C'est une des seules références à sa fille que nous avons trouvée dans toutes nos sources. Elle n'est citée ni dans sa correspondance privée, ni dans son testament, ni dans les personnes conviées à l'inventaire de ses biens parisiens en novembre 1819. Une autre grande absente de ce relevé des correspondances est la femme de Faujas, Marguerite Richon-Desmarest à qui il n'envoie vraisemblablement aucune lettre. Le 5 décembre 1782, il montre également qu'il n'a pas rompu ses liens avec ses parents. Il envoie cinq Louis à sa mère, dit-il « pour des commissions », ce paquet étant sûrement accompagné d'une note précisant lesdites commissions, car aucune autre lettre à sa mère n'est répertoriée.

¹ C'est une des rares sources où Faujas se plaint de sa santé, avant sa vieillesse.

² Les mentions de cette correspondance sont cités dans le manuscrit de voyage à Paris, mais nous n'avons pas retrouvé les lettres elles-mêmes.

³ Il s'agit certainement de Josèphe Faujas, Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 86.

⁴ *Ibid.*, p. 20.

⁵ *Ibid.*, p. 88.

Depuis Montélimar, c'est le père Receveur¹ qui tient Faujas au courant des dernières nouvelles de sa ville dans une lettre du six octobre 1782 :

Je suis rentré chez moi à huit heures du soir où j'ai trouvé diverses lettres, il y en avait une du père receveur Cordelier de mes amis, qui m'a donné un chagrin très sensible sur la calomnie que quelques ennemis m'ont élevé à Montélimar. Je n'ai jamais eu l'intention de nuire au moindre de mes concitoyens, j'ai au contraire quand je l'ai pu taché de leur rendre service, je ne l'ai jamais fait dans l'intention d'être payé de retour mais je n'aurais jamais cru qu'on me rendit ainsi le mal pour le bien, n'ayant pas la plus petite chose à me reprocher. Je supportois sans peine les injustices qu'on me fait, parce que le témoignage intérieur d'un cœur honnête, est un confortable bien assuré, mais j'avoue que mon cœur a éprouvé un moment d'amertume et que mes yeux se sont mouillés de larmes en songeant qu'une amie de douze ans que j'ai aimée d'un attachement qu'il m'eut été bien dur et bien difficile de rompre et pour laquelle j'ai fait des choses que moi seul connoit et qui ont arrêté mon ambition et ma fortune, j'ai vu dis-je avec une mortelle douleur que cette ancienne amie m'a peut-être dans un moment de dépit suscité ces calomnies, comme la vérité est triomphante quelques jours, je la pardonne d'avance si elle se répand et je l'espère, mais si contre mon attente elle persévéroit dans son injuste persécution il faut ne pas que lui vouloit du mal elle est à plaindre, mais il faut absolument l'oublier. Je n'eus ces réflexions, que parce que je ne me remets jamais du mal que l'on me fait je veux me rappeler pourtant que cette femme m'a donné de plus grands chagrins et qu'il seroit temps enfin de la chasser de mon cœur qui est depuis trop longtemps dupe de sa trop grande sensibilité².

En marge de ce passage est noté : « madame Cheynet épouse de monsieur Cheynet député à l'assemblée constituante³ », commentaire ajouté a posteriori, mais qui a le mérite de nous donner le nom de cette amie que Faujas aimait tant. Il s'agit de Jeanne Claudine Élisabeth Nicolas du Roure fille d'un avocat du roi à Montélimar. Son mari Jean-Louis Cheynet est natif de Montélimar et conscrit de Faujas, il fait son droit à Grenoble à la même période que le naturaliste et devient échevin de la ville en 1768⁴. Ce sont donc deux Montiliens du même niveau social que Faujas et qui fréquentent certainement les mêmes cercles. De plus Arthur Young nous apprend lors de son passage à Montélimar que madame Cheynet est, comme Faujas, passionnée d'histoire naturelle⁵. Le naturaliste fait mention de plusieurs lettres à cette dame les 8 et 27 août 1782, puis le 3 novembre suivant. La lettre du père Receveur met un terme aux envois jusqu'au 31 octobre 1782 où Faujas précise lui écrire une lettre de quatre pages, certainement pour lui réclamer des explications. Puis il n'est plus fait mention de madame Cheynet. Cette amie doit être très proche de Faujas, car il précise avoir fait des concessions pour elle et avoir intrigué pour elle en sacrifiant ambition et fortune. Madame Cheynet est certainement plus qu'une amie pour le naturaliste, une confidente et peut-être même une amante. Cependant, sachant que Faujas brûle régulièrement sa correspondance

¹ Cet ecclésiastique nous fait étrangement penser à Louis Cordelier, naturaliste et frère mineur, qui part en plus tard sur l'Astrolabe pour ne jamais revenir.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 48 et 49.

³ *Ibid.*, p. 49.

⁴ Louis Adolphe (de) COSTON, *Histoire de Montélimar et des principales familles qui ont habité cette ville*, Palais Royal, 1973, vol.IV, p. 14.

⁵ Arthur YOUNG, *Voyage en France en 1787, 1788, 1789*, traduit par Henri SÉE, Armand Colin, coll. « Les classiques de la Révolution Française », 1931, vol.I, p. 404.

durant ce voyage¹, le contenu de cette lettre a disparu. Cette affaire réapparaît brusquement le 28 décembre 1782 quand Faujas en reprend brièvement les tenants et aboutissants, mais encore une fois sans préciser sur quoi elle porte. Cela provoque par ailleurs en lui une crise de malaise :

J'ai eu du chagrin et de la mélancolie sur les tracasseries et les calomnies odieuses qu'on m'élève le plus injustement du monde à Montélimar où une dame que je croyais avoir de l'attachement pour moi m'a suscité par un motif que je ne veux pas rappeler ici parce que je la chérie toujours par l'amitié sans borne que j'ai toujours eu pour elle de lui faire entendre de bien si la chose m'ait possible qu'elle m'a fait du mal. Enfin j'ai été tiré d'une langueur affreuse d'un soulèvement de cœur qui m'eut rendu très malade s'il eut duré encore quelques minutes par des visites qui m'ont dissipé et qui ont fait diversion à mes maux².

Les maux du corps et du cœur se rencontrent et infligent au savant beaucoup de souffrance. Cette crise ressemble tout de même à s'y méprendre à un chagrin d'amour.

Pour en terminer avec madame Cheynet, Arthur Young écrit que les deux protagonistes sont toujours amis lors de sa visite en 1789. Cet épisode n'est donc qu'un accrochage passager surmonté avec les années. Ces extraits révèlent une autre dimension du personnage de Faujas, plus sensible, plus humain, touché par des événements qui lui font mal. Encore une fois, il fait état d'une rare honnêteté et on devine que ces écrits sont plus proches du journal intime que du carnet de recherches. De la même façon que dans son voyage à Toulon, l'aspect statique de ce séjour lui laisse le temps d'écrire sur ses sentiments, plus que sur la magnificence de la nature dont il se délecte pendant ses excursions géologiques.

Ce sont les seuls passages de tout le journal où Faujas est si triste. Parfois il nous dit éprouver de la mélancolie à cause du temps ou d'une baisse d'énergie, mais en aucune façon il ne paraît aussi touché, choqué et en même temps en colère que dans ces passages précis. Peut-être que ses talents d'ancien poète lui permettent de rajouter une once de théâtralité, mais le sentiment et le verbe restent néanmoins liés dans une symbiose mélancolique.

Une seconde famille de la région natale du naturaliste est également très présente dans ce journal. La famille de Lacoste elle est connue de Faujas depuis ses voyages en Vivarais. Le Chevalier de La Coste est cité dans les *Recherches sur les Volcans éteints*³. Cette famille est certainement liée avec le Baron Antoine-Clément de Lacoste (1773-1809), natif de Romans en Dauphiné, un militaire actif durant les guerres révolutionnaires et le Premier Empire⁴.

¹Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 10. : « brûlé des billets dans la matinée. »

²*Ibid.*, p. 89.

³Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Recherches sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*, *op. cit.*, p. 140n.

⁴Louis-Gabriel MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome XXII, Klaas-La Luzerne*, Paris, C. Desplace, 1843, p. 377.

Faujas utilise en effet à plusieurs reprises « de Lacoste » ou encore « de La Coste » en parlant de la dame ou du chevalier. Du point de vue épistolaire, on peut noter que la famille de Lacoste représente 17,39 % de la correspondance citée par Faujas dans son manuscrit. Madame de Lacoste semble être assez importante pour le naturaliste. C'est en effet à elle qu'il écrit le plus de « longues lettres » et le 3 septembre, il s'occupe de lui acheter un dictionnaire d'anglais. Cette correspondance se termine abruptement le 4 septembre avec une dernière lettre « de huit pages¹ », contenant certainement le dictionnaire acheté la veille. Ensuite il n'a plus aucune mention de contact entre les deux Montiliens. Peut-être que les « calomnies » dont Faujas est « victime », pendant son absence dans sa ville natale, ont raison de la confiance de madame de Lacoste. À Paris, le Chevalier de Lacoste représente une des fréquentations privilégiées de Faujas. Les deux hommes se voient, huit fois au cours de ses déplacements et les rencontres durent dans le temps². Faujas expédie également deux lettres au chevalier, mais sans mention de réponse. Quoi qu'il en soit, le naturaliste ne cache pas son attachement pour cette famille :

« Diné avec le chevalier de Lacoste qui m'a mené chez son avoué et m'a parlé toute la journée des affaires de son frère qu'il est occupé à poursuivre ici, il a été charmé que je m'édifiasse moi-même de démarches qu'il avait faites jusqu'à ce jour, j'ai consenti avec plaisir par attachement pour lui à m'ennuyer toute cette journée³. »

Cette amitié pour le Chevalier de Lacoste pousse Faujas à mettre de côté sa curiosité et son besoin de bouger. Lacoste estime le jugement de son compatriote montilien et paraît heureux que Faujas prenne le même parti que lui. Cette relation entre les deux hommes est apparemment de nature plutôt horizontale et place le minéralogiste dans une position de confident. En conséquence, Faujas joue sa connaissance avec le duc de Chaulnes pour obtenir l'hébergement du Chevalier de Lacoste à Chaulnes (près d'Amiens) dans le château du duc, et lui permettre d'effectuer une retraite au calme. Il exprime aussi un réel intérêt pour le bonheur de son ami : « je désire de tout mon cœur qu'il soit heureux et je m'applaudirais d'avoir contribué à sa félicité⁴. » C'est bien une véritable marque de bienveillance et d'amitié que Faujas exprime dans ce passage envers son compatriote et ami.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 26.

² Le chevalier de Lacoste représente 1,89% des rencontres de Faujas pendant son séjour.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 91 et 92.

Spectateur d'affaires de cœur

Par ses rencontres et ses relations, Faujas se retrouve parfois au centre des problèmes sentimentaux et même conjugaux de ses proches. Ainsi, il nous donne son avis sur les affaires de cœur de bonnes gens du Tout-Paris.

Fréquentant l'entourage de madame Guillemot, Faujas a l'occasion de rencontrer une femme issue de la haute noblesse provençale dont le nom est toujours connu aujourd'hui. Le soir du 2 septembre 1782, Faujas est invité à dîner chez celle qu'il nomme « l'intendante des bâtiments du roi ». Parmi les convives se trouve la marquise de Cabris. Cette dame est la fille du Marquis de Mirabeau, c'est-à-dire de Victor Riquetti, quatrième marquis de Mirabeau. Cet intellectuel physiocrate est surtout connu pour comme l'auteur du célèbre *Ami des Hommes* paru en 1756. Louise de Mirabeau, marquise de Cabris, s'est mariée en 1770, à l'âge de dix-sept ans. Guy Chaussinant-Nogaret explique, dans sa biographie de Gabriel de Mirabeau, que le mari de Louise, le marquis de Cabris, n'est pas exactement le parti dont rêve la jeune femme alors « d'une vive intelligence¹ ». Mis à part l'aspect financier de l'affaire, Cabris est jugé : « impuissant, d'une hérédité malsaine, et d'un esprit dérangé² ». En cette même année 1770, Louise rencontre pour la première fois son frère Gabriel, alors âgé de 21 an et qui ne sait pas encore qu'il deviendra un des tribuns de la Révolution. Entre le frère et la sœur, le coup de foudre est immédiat. Leur idylle incestueuse entraîne Gabriel de Mirabeau vers son emprisonnement au château d'If en 1774³.

Après plusieurs rencontres avec la marquise et son avocat, monsieur Lacroix, Faujas est invité à dîner chez ce dernier le 9 décembre 1782. La marquise est alors plus précisément décrite par Faujas. Cette jeune femme de 28 ans plaît beaucoup au savant :

« la dame elle-même qui est aimable a beaucoup d'esprit, elle est grande et bien faite et d'une belle figure et quoi qu'elle soit jeune encore, les peines et les inquiétudes l'ont vieilli, elle se conduit avec fermeté et son courage me plaît infiniment⁴. »

Cette marquise semble être une femme tourmentée. Elle est secouée par un procès de famille intenté avec sa mère et Gabriel de Mirabeau contre le père Victor de Mirabeau pour des affaires d'argent. Elle est ensuite rejetée par son frère qui change subitement de camp en 1780, allant jusqu'à la qualifier de « prostituée⁵ ». Faujas nous dit alors que la marquise est

¹ Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Mirabeau*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Biographie », n° 2, 1984, p. 57.

² *Ibid.*

³ Dauphin MEUNIER, *Louise de Mirabeau, marquise de Cabris, 1752-1807*, Emile-Paul, 1914.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 83.

⁵ Louis LOMÉNIE, *Les Mirabeau : nouvelle étude sur la société française au XVIIIe siècle*, Paris, Dentu, 1879, vol.IV/II, p. 577.

dans une position très inconfortable, prise entre les membres de cette famille qu'il juge tyranniques, l'ayant mariée de force avec un homme qui n'est pas fait pour elle. D'après Faujas, la marquise se serait éprise du chevalier de Briançon qui l'accompagne lors d'un dîner chez Lacroix :

il est clair qu'il y a de la galanterie dans son aventure et que le chevalier de Briançon est son chevalier dans toute la force de ce terme, mais cette pauvre femme ayant un mari fou et des parents qui la maltraitoient, et ayant trouvé un homme qui s'intéressoit à son sort il est naturel quelle s'y soit attaché¹.

C'est là une façon assez tendre et bienveillante de décrire les relations amoureuses de la marquise de Cabris qui, quelques années plus tôt, avait créé un véritable scandale. Cette situation d'adultère entre la marquise et le chevalier ne dérange pas du tout Faujas. Il faut garder à l'esprit que lui-même est, comme la marquise, marié à cette Marguerite Richon à qui il n'adresse, à notre connaissance, aucune lettre et dont il ne parle absolument jamais. Faujas dont on soupçonne un rapprochement avec madame Cheynet, puis avec sa cousine Valériane Boisset, est finalement dans une situation proche de Louise de Cabris. Marié pour l'argent et placé à un poste administratif bien loin des montagnes et des volcans, Faujas se bat pour gagner le droit de vivre comme il le souhaite. Quoi qu'il en soit, le cercle d'amis dîne une dernière fois le soir du 1^{er} janvier.

La marquise n'est pas la seule personne dont on peut suivre les péripéties amoureuses. Faujas entre dans la confidence des deux amants et nous livre les deux versions de la même affaire de cœur. Le 24 octobre 1782, il rend visite à madame Adanson à laquelle il a écrit la veille. Il s'agit vraisemblablement de Jeanne Adanson, mariée au collègue de Faujas en 1770 (elle a 17 ans et lui 42). Apparemment, madame Adanson a pris Faujas comme confident d'une histoire entre elle et un certain monsieur Girard :

J'ai été voir madame Adanson qui arrivait de la campagne, que j'ai trouvé aussi aimable qu'intéressante, j'ai eu un entretien fort long avec elle au sujet de M^o. Girard son ancien ami, avec qui elle est brouillée, et j'ai trouvé une fermeté de caractère à cette femme qui m'a véritablement étonné².

Après être sorti de chez madame Adanson, Faujas se rend chez l'autre protagoniste de cette affaire, monsieur Girard.

Je suis allé dîner à trois heures chez M^o. Girard homme de beaucoup d'esprit, mais d'un caractère un peu cynique. Cet homme est très malheureux avec 50 mille livres de rente et sa séparation avec madame Adanson fera longtemps son malheur. Je crois qu'il ne reverra jamais cette femme, mais je crois aussi qu'il ne l'oubliera jamais³.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 83.

² *Ibid.*, p. 60.

³ *Ibid.*, p. 61.

Il semble bien que la curiosité de scientifique ait des répercussions sur sa vie sociale. On voit que Faujas veut tout savoir et peser le pour et le contre, même dans les affaires de cœur de ses amis. Girard, quant à lui, est certainement le riche propriétaire parisien Antoine Girard de Buisson. Cependant, bien que cette histoire de cœur compliquée paraisse mal se terminer, les deux amis se retrouvent après la Révolution, au moment où madame Adanson divorce de Michel. C'est alors monsieur Girard son qui l'accueille chez lui, dans son hôtel particulier. Faujas qui joue ici le rôle de confident des deux partis apparaît comme étant un ami à l'écoute. Quand Faujas se brouille avec le duc de Chaulnes, c'est Girard qui accueille le naturaliste et son cabinet et qui donne au naturaliste une place de choix, à quelques pas du Palais Royal.

Nous avons pu le voir lors de son passage à Toulon, Faujas de Saint-Fond aime le monde et il y évolue de façon assez naturelle. Paris est alors pour lui un endroit de plaisir dans lequel il montre sa présence en s'intégrant dans les lieux de la mondanité parisienne.

3. Faujas au cœur du monde

La ville de Paris est, pour le voyageur du XVIII^e siècle, une expérience particulière. Quand vient le soir, les savants comme les mondains abandonnent tracas et travaux pour jouir de l'aisance d'une vie souvent privilégiée. Ce journal de voyage nous plonge dans ce bain de foule que représente la nuit parisienne des mondains de la fin du XVIII^e siècle. Cependant, Faujas n'est pas un homme perdu dans le monde. Il en fait partie et s'y complaît parfaitement. C'est un milieu et un espace maîtrisé qu'il décrit tout au long de son journal. Même quand il s'agit de jeux et de plaisirs, le monde est aussi l'instance où se forge la réputation qui comme le rappelle Antoine Lilti dans *Figures Publiques* « repose moins sur l'évaluation directe des mérites que sur des phénomènes d'opinion collectives¹ »

Témoignages des fêtes, dîners et soirées

Le duc de Chaulnes, protecteur de Faujas pendant une partie de son séjour à Paris, est un homme qui sait recevoir. Au vu du calendrier et des types de rendez-vous, le duc ne tient vraisemblablement pas de salon régulier, mais il propose plutôt des moments de détente ou de

¹ Antoine LILTI, *Figures publiques, op. cit.*, p. 135.

travail pendant lesquels il réunit à sa table des amis et savants¹. Antoine Lilti nous rappelle que le dîner au XVIII^e siècle est une pratique assez libre où les convives se mettent à table et mangent, jouent ou devisent. On est loin des grands dîners bourgeois du XIX^e, beaucoup plus rigides². Le 11 août 1782, Faujas est invité à une soirée bien plus mondaine et ambiguë qu'accoutumé. Il nous explique brièvement comment se déroule sa soirée. La scène a lieu dans la maison du duc située rue de Richelieu. C'est en plein cœur du quartier savant de Paris, à quelques pas du Louvre, du Jardin des Tuileries et du Palais Royal :

Diné chez M. le duc de Chaulnes dans sa maison rue de Richelieu avec des savants, des gens de beaucoup d'esprit et des *filles* ce mélange m'a bien amusé. J'aime infiniment la tournure du duc, c'est incontestablement un des hommes les plus aimables et des plus savants, mais en même temps un des plus cyniques et des plus..... On lui parloit de publier son ouvrage d'Égypte [...] Il répondit sur le champ, *j'ai renoncé à tout dans ce monde excepté aux catins que je n'aimerais bientôt plus, mais comme j'ai mon voyage d'Égypte fort à cœur et que je ne veux pas cependant le publier, je veux prier Faujas de le rédiger et de le rendre publié, à condition qu'il mette en tête de l'ouvrage, par feu M. le duc de Chaulnes actuellement vivant et demeurant dans son hôtel de Bondi. Les parisiens ne méritent pas qu'on les traite autrement et ils trouveront cela fort drôle.* Après le dîner nous sommes allés à la foire de Saint Laurent faubourg Saint Denis où tout Paris ce porte³.

D'une part, on remarque que Faujas se trouve dans une situation privilégiée. Même s'il s'agit d'une boutade, le naturaliste apparaît comme assez intime avec le duc pour se charger de publier un de ses voyages. D'autre part, et sans tomber dans le cliché cinématographique, cette description est assez troublante et nous fait nous interroger sur le véritable but de ce dîner. Tout d'abord, nous pouvons observer que Faujas ne parle de personne en particulier, mis à part Chaulnes. Il fait ensuite une distinction entre deux types d'hommes : d'un côté des savants comme lui, et de l'autre, des « gens d'esprit ». Le cultivé ou l'homme de lettres se détache dans cette soirée du savant. La pratique d'une sociabilité mondaine autour d'un repas lie ces deux nouvelles « classes ». Enfin, une troisième entité évolue dans cette soirée. Faujas cite et souligne ces « *filles* », présentes et apparemment amusantes. Nous savons bien que l'espace mondain est un lieu où les mères pouvaient emmener leurs filles souvent dans un but de stratégie matrimoniale. Ici, l'impersonnalité de la situation montre que ces filles ne sont pas des « filles de » mais des filles publiques. Chaulnes dit, lors de la même soirée, qu'il n'aime plus que les « catins », il a donc bien pu réunir ces invités avec des filles de joie. De plus, d'après D.A. Coward, les prostituées sont plutôt bien admises dans le grand monde et le

¹ Sur les quarante-trois occurrences où Faujas et le duc se côtoient, trente sont en rapport avec un repas, soit 69,7 % de ces moments.

² Antoine LILTI, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2007, p. 226.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 11. Les passages soulignés le sont dans le manuscrit.

terme « catin » est assimilé aux « élégantes » ou « coureuses de bals »¹. C'est une sociabilité libertine, dans son sens trivial, qui se dessine dans cet extrait². Cette scène nous fait penser aux « soupers galants » organisés par le duc de Fronsac au milieu du siècle et dont parle E.M. Benabou dans son *Histoire de la prostitution au XVIII^e siècle*³.

Le duc de Chaulnes n'est pas le seul à proposer des soirées mondaines. Faujas qui est assez bien intégré dans le monde est invité à participer à quelques-unes d'entre-elles. Les 29 et 30 mars 1783⁴, deux de ces fêtes fastueuses sont organisées par des connaissances de Faujas.

Assisté à une fête publique qu'on donnait chez Monsieur de Lablancherie et à laquelle j'avois été invité, car on n'y entroit qu'avec des billets⁵.

Faujas peut alors, grâce à ce réseau qu'il a travaillé durant près de six mois, être invité à une soirée totalement privée et apparemment bien réglementée. Claude Pahin de La Blancherie est l'instigateur du célèbre « Salon de la Correspondance » qui réunit dans sa maison, rue de la Harpe, des artistes jeunes ou confirmés avec une société de gens intéressés. Faujas se rend chez ce mécène le samedi 29 mars 1783. Le rendez-vous du salon de La Blancherie se déroule tous les mercredis matin avec une grande régularité de 1779 à 1787⁶. C'est donc une soirée particulière qu'organise La Blancherie. Il fait entrer ses convives sur invitation et non plus « librement » comme il le fait toutes les semaines. De plus, à partir du 19 mars 1783, le salon de Pahin de La Blancherie s'est lancé dans un cycle de rétrospective du peintre Vernet. Il regroupe, le 26 mars 1783, 49 tableaux de ce peintre, prêtés par de nombreux contributeurs tels le duc de La Rochefoucauld et le comte d'Orcay que Faujas connaît bien⁷. Habituellement, au salon de Pahin de La Blancherie, toutes les œuvres présentées sont à vendre⁸. Cependant, cette soirée semble plus proche de l'exposition.

Une fois entré, l'observateur fait part de ses impressions sur les invités qui semblent convenir aux canons d'une mondanité qu'il apprécie :

Les huit pièces qui composent la maison étoient pleines des plus charmantes personnes en habits élégants et l'on donnoit sept contre danses à la fois. Il y'avoit dans la salle qui étoit à l'extrémité un concert de musiciens, la salle étoit bien éclairée et décorée des plus beaux

¹ D.A. COWARD, « Eighteenth-century attitude to prostitution », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 1980, vol. 189, p. 363 à 399.

² Nous reparlerons du rapport aux femmes de Faujas un peu plus bas.

³ Erica-Marie BENABOU, *La prostitution et la police des mœurs au XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, 1987, p. 391.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 111.

⁵ *Ibid.*

⁶ Patrick MICHEL, *Le commerce du tableau à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : acteurs et pratiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Histoire de l'art », 2008, p. 155.

⁷ Charlotte GUICHARD, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2008, p. 321 à 325.

⁸ Patrick MICHEL, *Le commerce du tableau à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 156.

tableaux de vertu, et il y'avoit un grand nombre de femmes distinguées par leur rang et leurs charmantes figures. Retiré à 11 heures¹.

Ici, Faujas ne regarde la tenue et le rang des convives, sans s'intéresser à leur esprit. Il fait ses commentaires habituels sur les présences féminines qui, là encore, paraissent lui convenir. Cette fête semble également très fastueuse. Faujas décrit son organisation en huit salles dont une « bien éclairée » où La Blancherie expose des tableaux et fait jouer de la musique. Contrairement à la veillée libertine chez le duc de Chaulnes, cette fête a davantage l'allure d'une soirée classique où l'on devise, danse ou écoute de la musique en appréciant les convives et les lieux. Faujas nous ouvre donc les portes d'un autre type de mondanité, celle la bonne société en action dans un endroit dit « public », mais qui reste pourtant très fermé et avec des invités triés sur le volet.

Le lendemain Faujas se rend à une autre fête organisée par la comtesse de Sabran qu'il connaît plutôt bien. En effet, il lui écrit avant son arrivée à Paris alors qu'elle se détend aux eaux de Spa. Il lui rend visite et dîne également chez elle à plusieurs reprises dont une fois en présence de son grand ami le chevalier de Boufflers. Il assiste alors à représentation théâtrale organisée et jouée par la comtesse elle-même :

J'ai été prié chez Madame la comtesse de Sabran à une fête fort extraordinaire. C'étoit la comédie du *Misanthrope* de Molière qui devoit être joué avec les courtisanes de la cour de Louis 14. Madame la comtesse Jules de Polignac jouoit le principal role de femme, Monsieur de Romansoff, seigneur russe le rôle du misanthrope, Madame de Sabran le rôle de la prude, Madame d'Andelot le 3^{me} rôle de femme. Le prince de Pois, Monsieur de Jaucourt, M. de Fronsac, les autres rôles².

Il s'agit bien d'une soirée mondaine agrémentée de pièces où la sociabilité et le plaisir sont au rendez-vous. Pourtant, bien que cette soirée dépeinte par Faujas puisse paraître assez classique de prime abord, le statut du savant est ici assez particulier. Faujas commence par décrire une partie des acteurs du *Misanthrope*, dont madame de Sabran et d'autres grands nobles comme la duchesse de Polignac ou le comte d'Artois. Mais il précise qu'une autre pièce devait se jouer aux alentours de minuit :

Il devoit y avoir aussi une petite pièce, mais comme les costumes qui devoient être magnifiques et recherchés jusqu'au scrupule, avoient attiré une affluence considérable, il fut convenu d'abord qu'on ne jouoit qu'à minuit. Secondement que les dames et messieurs qui jouoient n'auroient le droit que d'inviter 3 laquais et 3 femmes de chambre qui viendroient en habits de livrée et dans le plus extrême négligé. J'arrivois donc à minuit dans un grand négligé, la salle étoit pleine de femmes et il y avait très peu d'hommes en grand négligé. M. le comte d'Artois y arriva en 2 actes en habit de livrée rouge avec des galons en soie, il y avoit avec lui trois de ses gentilshommes dans le même costume. La pièce fut en général assez bien jouée particulièrement par Madame de Polignac, et Madame d'Andelot joua avec intelligence dans la petite pièce. Le costume dans *Le Misanthrope* étoit fort beau, les habits magnifiques, mais très

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 111.

² *Ibid.*

extraordinaires et cette comédie fit grand plaisir. Le spectacle finit à 3 heures il y eut alors un magnifique ambigu. Je me retiroit qu'il étoit presque jour¹.

Faujas décrit donc une soirée à thème vestimentaire imposé pour les invités des acteurs. Ce Faujas mondain enfile alors pour l'occasion un costume « négligé » en tant qu'invité de la comtesse de Sabran. On peut aussi se demander si Faujas n'est pas mis sur le même pied d'égalité que les « laquais » et les « femmes de chambre » qui doivent se présenter en livrée ou en négligé. De plus, il doit être d'autant plus remarquable qu'il fait partie des rares hommes invités de cette grande fête. Quoi qu'il en soit Faujas écrit avoir aimé cette longue nuit, car c'est la seule fois où il ne rentre chez lui qu'au petit jour. En tant qu'invité privilégié, il évolue avec une certaine aisance dans cette mondanité où le jeu, l'art et le plaisir se mêlent. Son amitié avec la comtesse de Sabran est plusieurs fois représentée dans ce journal. Faujas l'invite quelques semaines plus tard à une visite des catacombes de Paris et ensemble, ils ouvrent la marche à toute une troupe de bonnes gens du monde et des sciences².

Ces moments relatés plus haut sont que des exemples. Tout au long de ce voyage, Faujas n'a de cesse de parcourir Paris pour côtoyer la société privilégiée des Lumières. Il fait, par exemple, des brunchs aux huîtres et au champagne avec Benjamin Franklin pour renforcer encore plus sa réputation auprès des grands savants de son époque. Il prend des cours d'anglais avec Vaughan, ambassadeur des États-Unis, dans le but de préparer son voyage en Angleterre. Il se rapproche de plus en plus de madame Guillemot. Plus qu'une amie, c'est elle représente une véritable opportunité d'entrée dans le monde. La relation particulière avec cette dame soulève le dernier point que nous voulons aborder dans ce Paris social et mondain et qui est très présent dans son journal. Le rapport aux femmes est, chez Faujas, marqué par de fortes disparités dans la perception de catégories très normées : les savantes, les dames et les filles.

Un rapport aux femmes dans l'air du temps ?

En 1777 le libraire Ruault évoque dans un court paragraphe de son mémoire contre Faujas le rapport que ce dernier entretient avec les dames de la capitale :

Si par représailles, j'allais à Montélimar et que j'apprise pas les rues quelques histoires désagréables sur le compte de monsieur le sénéchal, ses aventures scandaleuses avec les petites

¹ *Ibid.*, p. 111 et 112.

² Nous reparlerons de ce moment.

& les grandes filles de la ville, la manière odieuse & barbare avec laquelle il traite sa femme & c. & c.¹.

Le naturaliste apparaît comme un satyre plus intéressé par les aventures que par sa vie maritale. Cela interroge sur le rapport qu'entretient Faujas avec le sexe opposé et Ce journal permet d'en faire quelques constats. Durant ce voyage, deux aspects du rapport de l'homme envers la femme sont présents. Faujas oscille entre respect des «dames» et mépris des «filles», et se place dans une double vision, parfois respectueuse et parfois totalement misogyne.

Premièrement, Faujas entretient avec madame Guillemot une relation d'amitié assez soutenue. Sa présence dans le journal, évaluée à 3,54 % du total des rencontres de ce voyage², place madame Guillemot en quatrième position des personnes les plus fréquentées. S'il paraître assez peu élevé, ce taux de fréquentation est à mettre en relation avec le temps que Faujas a passé avec madame Guillemot, qui en comptant le séjour dans sa maison de la Rochette, est relativement important. La première rencontre avec madame Guillemot³ remonte au 28 août⁴ lors d'un dîner chez monsieur Guillemot où Faujas la qualifie de «femme de beaucoup d'esprit». Le premier moment estampillé «chez madame de Guillemot» est daté du 2 septembre. Dans le réseau de «l'intendante», on trouve des personnalités qui plaisent à Faujas, comme la marquise de Cabris ou encore son avocat monsieur de Lacroix qui apparaît souvent dans les dîners et à la Rochette. Madame Guillemot est une femme qui aime recevoir et sur les quinze rencontres répertoriées, treize sont des repas, dont douze chez elle, plus les quelques jours passés exclusivement à la Rochette. Quelques individus, comme madame de Cabris ou Delacroix, sont souvent présents à ces dîners. Delacroix et Faujas, grâce à ces rencontres, se sont liés d'amitié : «M. Delacroix célèbre avocat que je vois souvent chez madame Guillemot et qui a beaucoup d'amitié pour moi⁵.» On voit aussi apparaître dans ces dîners et soupers monsieur de Saint-Germain qui rentre de Suez et Jean-François Guillard poète et auteur de *l'Iphigénie en Tauride*. C'est un mélange en somme assez hétéroclite de «gens de lettres», «gens de science» et «gens d'esprit» qui rassemble les intellectuels du temps à l'instar des grands salons.

¹ Nicolas RUAULT, *Réponse au premier second de M. Faujas de Saint-Fond, communiqué à M^r Camus de Neuville 1777*, copie manuscrite in folio, A.D. Isère, Fonds Chaper, J547, f.4v.

² Voir Tableau 10.

³ Nous n'avons jamais réussi à retrouver son prénom, on sait quelle est la fille de l'architecte royal Le Blanc, prédécesseur de son mari, mais rien de plus.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 22.

⁵ *Ibid.*, p. 58.

Du 6 au 21 novembre 1782, Faujas de Saint-Fond est l'invité de madame Guillemot dans sa maison de campagne située dans le village de La Rochette, près de Melun. Ce village en bordure est également le fief de François-Thomas Moreau de la Rochette, nommé en 1765 inspecteur général des pépinières de royaume. Il possède une riche pépinière que Faujas ne manque pas de remarquer et de consigner : « d'immenses plantations en arbres étrangers et en fruits de plusieurs espèces. » L'intérêt pour cette pépinière dévoile un autre intérêt scientifique de Faujas : l'agriculture et la botanique. Saint-Fond fait en effet office de jardin d'acclimatation et de terrain d'expérimentation. Faujas développe déjà, dans son domaine, des techniques pour les muriers à soie et certainement pour d'autres espèces. Après son retour d'Angleterre, il commence à acclimater des espèces plus exotiques et continue ce travail jusqu'à sa mort.

C'est également durant ce séjour que Faujas visite des carrières de Grès de Fontainebleau qui alimentent Paris en pierres de taille et permet au minéralogiste de visiter des lieux qu'il n'aurait peut-être pas vus en restant enfermé intra-muros. Les sorties se succèdent et les sujets diffèrent. Faujas visite l'Abbaye royale de Lys fondée par Blanche de Castille, ainsi que le château de Fontainebleau qui est, à cette époque, totalement à l'abandon.

Mais qu'en est-il du salon ? Faut-il prendre en compte la dimension de la régularité comme Madame Geoffrin, les lundis et mercredis ? Dans ce cas présent, les éléments que nous donne Faujas ne permettent pas d'établir une régularité dans les soirées de madame Guillemot. Cependant, il peut s'avérer que le témoignage est tronqué par le fait que Faujas ne soit pas assidu aux différentes manifestations organisées chez madame Guillemot. Toutefois, la régularité de la communauté qui se réunit autour de madame Guillemot ainsi que la fréquence des rencontres organisées est assez importante pour parler de salon. Nonobstant des considérations faites sur cet éventuel salon, madame Guillemot est une des relations les plus appréciées de Faujas, et il semble jouir de la compagnie de ce réseau, à table, à l'opéra et au théâtre.

D'autres femmes d'importance gravitent dans le monde que fréquente Faujas, à commencer par la Reine qu'il observe de plus ou moins loin et qui provoque chez lui une certaine admiration.

Suzanne Necker, amie intime de Buffon, est d'après Jacques Roger le dernier amour de sa vie. Elle n'est présente que deux fois dans ce texte. Toutefois Faujas se félicite de pouvoir lui parler lors d'une soirée chez Buffon. Tout d'abord, elle apparaît le 5 octobre 1782 pendant la représentation de la pièce « Les insulaires de la Nouvelle-Zélande » à la Comédie Française. Faujas nous dit que quelques vers portant sur le bon gouvernement étaient adressés

directement à l'ancien ministre, ce qui a eu pour effet de générer un tonnerre d'applaudissements. La présence de cette famille est, même après la disgrâce de Jacques Necker et sa démission le dix-neuf mai 1781, fort appréciée du public, voire même de l'opinion publique. Une véritable rencontre survient deux jours après la représentation lors d'une soirée chez le comte de Buffon :

J'ai eu ensuite un long entretien avec madame Necker sur le sieur Bleton auquel elle écrivoit un fort, on lui en avoit dit des merveilles et cité des faits. Elle m'a paru satisfaite de ce que je lui ai dit à ce sujet, elle m'a dit du moins que personne ne lui avait parlé aussi raisonnablement sur cette matière¹.

On constate, d'une part, que madame Necker est une femme très au fait de l'actualité des sciences parallèles qui noircissent de nombreuses pages des journaux généralistes et scientifiques. Bleton comme nous l'avons vu plus haut est sur une pente descendante à cause de Lalande, mais le sourcier reste un sujet de discussion de salon. Faujas étant expert et précurseur, on ne doute pas de l'intérêt qui doit lui être porté. D'autre part, on sent également une certaine satisfaction de la part d'un Faujas qui apprécie les compliments d'une telle dame et ne manque pas de préciser que c'est bien son propre avis qui a prévalu parmi d'autres.

Une autre femme, assez peu présente, mais très intrigante, madame Démaret, contacte Faujas dès son arrivée à Paris le 23 décembre 1782² : « Reçu une lettre de Madame Démaret naturaliste qui m'a appris son arrivée à Paris ». Le plus intéressant ici est le titre que lui donne Faujas. Lui qui est toujours prompt à dire qui est « vrai savant » ou « vrai philosophe » et surtout à ironiser sur le contraire, dit de cette femme qu'elle est « naturaliste ». Ce terme est très important, car Faujas n'emploie pas « savante » ou « pleine d'esprit », mais il écrit clairement dans son journal qu'elle est « naturaliste ». Dans ses journaux, Faujas qualifie généralement les personnes rencontrées en précisant leur métier. Ici il est certain que Faujas considère cette dame comme une consœur qui est en train d'ériger son propre cabinet. Il répond à cette invitation et dîne chez madame Démaret le 29 décembre 1782³ réitérant son observation élogieuse envers elle : « cette femme est pleine d'esprit et passionnée pour l'histoire naturelle, elle forme un cabinet ». Faujas est très enthousiaste à l'idée de voir cette consœur qui entretient la même passion que lui pour l'histoire naturelle. Peut-être retrouve-t-il en elle un peu de son amie madame Cheynet, éprise d'histoire naturelle et dont l'abandon fait souffrir Faujas.

On ne sait pas vraiment comment Faujas appréhende réellement tout cela. Il montre pour nombre de dames beaucoup de respect et parfois de la tendresse et de l'admiration.

¹ *Ibid.*, p. 51.

² *Ibid.*, p. 88.

³ *Ibid.*, p. 92.

Cependant, il fait très clairement une distinction entre deux genres de femmes qu'il considère avec plus ou moins de considération.

Il existe en effet chez le naturaliste un certain antagonisme entre deux types de femmes qu'il distribue entre les « dames » ou les « filles ». Bien entendu, le substantif « fille » ne saurait s'analyser dans le cas présent comme l'expression du lien de parenté : la fille de quelqu'un est alors considérée vis-à-vis de son ascendance. Il existe un autre emploi du terme fille, c'est celle qui se vend dans un contexte plus ou moins chic, plus ou moins galant. En tout cas, de la « boucanière » à la « coureuse de bal ¹ », le naturaliste est particulièrement critique vis-à-vis de ces femmes, alors qu'il est le premier à les regarder et à s'en amuser chez le duc de Chaulnes.

D'abord, c'est l'intérêt intellectuel des femmes que Faujas remet en cause lors de la critique d'une représentation de la pièce *l'Écueil des mœurs* où « la scène se passe chez des filles » et, dit-il, « devient par là même d'un médiocre intérêt. » Il est très clair sur sa critique : le genre des personnages nuit à une pièce qu'il trouve pourtant bien écrite. Le 15 août 1782, lors de sa première visite à la Redoute Chinoise ², il se plaint d'une « trop grande affluence de monde et surtout de filles », encore une fois comme si elles étaient une nuisance pour le savant. On croirait presque avoir affaire à une forme de misogynie populaire et acceptée qui place la femme sur un plan caricatural, comme Faujas a pu le voir lors d'une représentation du *Roi Lear*. Il parle de « personnages horribles » et une fille démesurément ingrate. Peut-être que ce mouvement participe à la réaction « anti-féminine » illustrée par la demande de Ducis en cette année 1782 qui ne veut « plus donner de billets aux femmes pour les assemblées publiques afin de rendre à ces assemblées la gravité qu'elles avaient autrefois ». De plus, comme nous l'explique Erica-Marie Benamou dans son chapitre sur la perception de la prostitution au XVIII^e siècle : « La corruption des mœurs est certes un thème traditionnel, mais l'invasion des prostituées devient un leitmotiv à partir du milieu du siècle ³. » C'est bien de ce caractère de concentration dont Faujas se plaint assez souvent dans son journal. Les « filles » représentent des nuisances pour le Dauphinois, seulement quand elles ne sont pas à son goût. Lors de ses sorties au Vauxhall, il nous informe sur des « filles aux tournures agréables » ou sur la « multitude de jolies filles » présentes dans la salle.

Ensuite, et même s'il est parfois difficile de savoir si cette misogynie est totalement consommée dans un esprit que l'on n'appréhende que par la plume, une discussion entre

¹ D.A. COWARD, « Restif de la Bretonne and the reform of prostitution », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 1979, vol. 176, p. 352.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 14.

³ Erica-Marie BENABOU, *La prostitution et la police des mœurs au XVIIIe siècle*, *op. cit.*, p. 446.

Faujas et le peintre Greuze confirme notre sentiment. Le soir du 9 février 1783, les deux hommes se rencontrent au Vauxhall. Ils entrent alors dans une conversation sur les « filles publiques ». S'ensuit une avalanche de considérations sur le caractère presque inhumain de la femme :

M. Greuze c'est approché de moi, pour me parler d'un tableau qu'il est à la veille de terminer et dont le sujet est un curé qui fait la manche à une jeune demoiselle en raisonnant avec lui sur le caractère qu'il avoit donné à ses têtes, je lui ai demandé si lui qui avoit beaucoup dessiné beaucoup étudié et beaucoup vu de filles publiques n'étoit pas de mon sentiment à ce sujet, si il n'avoit pas reconnu qu'elles étoient en général sans caractère, sans physionomie, et si la nature ne s'étoit pas épuisée dans de belles formes et n'avoit pas oublié de leur faire une âme. Il m'a répondu que j'avois parfaitement raison et que 30 ans d'expérience et d'études profondes lui avoient appris que l'espèce de filles fait une race à part dans l'espèce humaine, et qu'il sembleroit que la nature les avoit créés pour mener la conduite où leurs penchants les entraînoient, quelles n'avoient en effet que de belles et agréables formes, mais que leur âme étoit pour ainsi dire impassible, vivant du jour à jour et ne voyant absolument que le moment présent et rien au-delà, quelles étoient folâtres, étourdies, inconséquentes capricieuses aimant la joie, la table et presque tous les vins. Que sur quatre mules, une cinquantaine faisoient fortune et les autres mourroient presque toutes au bout de dix ans à l'hôpital ou à Bicêtre ; que lorsqu'on faisoit de sérieuses réflexions sur le sort de ces malheureuses, brillantes et couvertes de diamants, l'on voyoit qu'elles n'étoient pas l'espèce la plus privilégiée et que leur bonheur étoit bien passager et avoit la plus funeste suite¹.

Dans cette conversation très détaillée, Faujas et Greuze montrent tout leur mépris pour les filles. Elles ne sont considérées que sous leur aspect charnel et quand il en parle, Faujas ne s'arrête que sur leur apparence et en aucune façon sur leur éventuelle capacité de raisonnement. Ce Graal n'est réservé qu'à une infime partie de ses connaissances du genre féminin et qui portent l'épithète de « dames ».

Enfin, Faujas s'amuse d'ailleurs beaucoup des histoires coquines de son ami Schwediauer. Ce médecin anglais, correspondant de Joseph Banks, parle des femmes comme d'objets sexuels qui, dit-il à Faujas, aime « attaquer » tout en se vantant de la douzaine de maladies vénériennes qu'il a déjà contracté :

Diné chez M. le duc de Chaulnes avec M. Swediar² médecin allemand établi à Londres très bon chimiste et très exercé dans les maladies vénériennes il nous dit pendant le dîner que s'il étoit versé dans ces maladies il le devoit à une multitude d'expériences faites sur sa personne, m'ayant assuré qu'il avoit eu plus de 12 fois cette maladie, je doute en effet qu'il existe un être si singulièrement amateur du beau sexe, car étant allé avec lui à la Redoute Chinoise, cet homme avec une petite figure maigre, mais musculeuse et vive attaquoit toutes les filles³.

Au milieu de cette conversation, Faujas se trouve entre le duc de Chaulnes qui « n'aime plus rien dans ce monde à part les catins » et ce médecin lubrique. Cette situation amuse assez le naturaliste pour qu'il la retranscrive.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 105.

² Faujas n'arrive pas une seule fois à écrire son nom correctement et l'orthographe fluctue tout au long du journal.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 37 et 38.

Dans sa relation avec l'autre, Faujas révèle ici une face inverse comparée à toutes les paroles bienfaisantes qu'il écrit concernant les «dames». Madame Guillemot, madame Necker et bien d'autres femmes de rang, sont traitées dans ce journal avec plus de déférence.

Amitiés pittoresques au cœur de Paris

De 1781 à 1786, à l'initiative de Jean-Benjamin de la Borde, premier valet de chambre de Louis XV et de l'abbé de Saint-Non¹, sont publiés les cinq luxueux volumes du *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*. C'est un ouvrage considérable qui regroupe 417 estampes et 125 vignettes. Il tire son succès de ces nombreuses images qui permettent aux lecteurs, même si le texte n'est pas de bonne qualité, de se transporter dans un autre pays. Il est également bien différent du voyage naturaliste qui s'occupe plus de répertorier les caractères physiques des lieux dans un « style austère et précis » plutôt que de s'intéresser aux paysages. Au moment où il navigue avec Faujas dans le Tout-Paris, Saint-Non a déjà publié trois des cinq tomes prévus². C'est un moment propice où il tente de s'agréger de nouveaux collaborateurs, dont des savants comme Dolomieu³, qui revient juste de Sicile, sans oublier son ami Faujas. Popularisé par Rousseau et sa fascination pour la nature, le pittoresque apparaît alors comme une entreprise préromantique. C'est une charnière, un passage entre deux époques, des Lumières au Romantisme. Faujas de Saint-Fond fait partie de ce mouvement voguant souvent entre ses deux passions : les sciences et les arts. On le voit bien dans son ouvrage sur les volcans, où il met de sa personne dans ses récits. Il mêle littérature, gravures et analyse minéralogique et géologique dans le but d'informer, mais également de captiver son lecteur grâce à des anecdotes de voyage. Comment expliquer la si forte présence d'observations purement stylistiques sur les bâtiments des lieux parcourus, sur la magnificence des paysages et cette dissertation sur la vierge noire qui dénote complètement avec le reste de l'ouvrage ? C'est bien ce goût pour le beau, le marquant, le pittoresque, qui l'emmène parfois à l'orée des sciences naturelles, là où commence la contemplation. Dans ses relations également, il est pris dans ce courant littéraire. Il est donc en contact avec l'abbé de Saint-Non avec qui il dîne à plusieurs reprises⁴, et qui, grâce à sa relation avec l'architecte

¹ Jean-Claude Richard (de) SAINT-NON, *Voyage pittoresque ou Description des royaumes de Naples et de Sicile.*, Paris, Clousier, IV vol, 1781-1786.

² Hélène TUZET, « Une querelle littéraire en 1785 l'abbé de Saint-Non et ses collaborateurs », *Revue de littérature comparée*, 1947, n° 21, p. 428 à 435.

³ Hélène TUZET, *La Sicile au XVIIIe siècle vue par les voyageurs étrangers. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, Strasbourg, P.H. Heitz, 1955, p. 82.

⁴ Les 6, 9, 13 et 16 août 1782. Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 8,9,12 et 14.

Renard¹, le fait entrer le 9 août 1782 dans la maison du comte d'Arcy². Cet homme que Faujas croise également plusieurs fois est un des collaborateurs de Saint-Non, qu'il l'a recruté pour une expédition à Naples et en Sicile alors qu'il était, à l'époque, pensionnaire du Roi à l'Académie de France à Rome. Dans le quatrième tome de l'ouvrage, Saint-Non cite le nom de Dolomieu comme collaborateur pour la partie de la Sicile méridionale que les dessinateurs de l'abbé ne peuvent alors visiter. Faujas est donc en relation et participe, avec trois autres protagonistes, à ce qui est à l'époque un véritable succès de librairie.

Une seconde connaissance de Faujas, le peintre Houël, publie la même année un autre livre du même genre, le *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari*³, qui contient 264 planches. Le peintre réalise un ouvrage plus proche du journal de voyage dans lequel il insère les dates et les événements en nous donnant l'occasion de voir ce qu'il voit grâce aux planches qui ponctuent les visites. Faujas rencontre Houël chez Dolomieu le dix-neuf décembre 1782⁴. C'est une véritable réunion sicilienne que Dolomieu organise avec Houël (les deux hommes sont en Sicile à peu près au même moment). Dans le cadre de cette concurrence littéraire, l'ouvrage d'Henri Swinburne, traduit par Jean-Benjamin de la Borde et annoté par Vivant Denon, paraît en France en 1785⁵. Les deux plus proches collaborateurs de l'abbé lui tournent donc le dos pour réaliser leur propre projet et produire une nouvelle œuvre sur cette Sicile si pittoresque.

Dans ce contexte, Faujas fait partie, avec son ami Dolomieu, d'équipe de l'abbé de Saint-Non et participe aux commentaires sur certaines parties d'histoire naturelle. Il est notamment présent dans ce second tome du *Voyage pittoresque* et est d'abord cité en note dans la description du Môle de Pouzzoles. Son ouvrage sur la pouzzolane y est utilisé pour expliquer pourquoi les constructions du lieu ont pu tenir malgré le temps et les attaques de la nature : c'est grâce aux mortiers à base de pouzzolane que Faujas a récemment fait tester⁶. Le naturaliste est aussi en charge de la rédaction de la description du lac volcanique d'Agnano⁷. Saint-Non est d'ailleurs très explicite en note où il rappelle bien que « cette description [...]

¹ *Ibid.*, p. 9 et 10.

² Elle est située rue de Varenne dans le Faubourg Saint-Germain.

³ Jean-Pierre-Louis-Laurent HOUEL, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari : où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore, des principaux phénomènes que la nature y offre, du costume des habitants, et de quelques usages*, Paris, Imp. de Monsieur, 1782, vol.IV/.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 86.

⁵ Henry SWINBURNE, *Voyage de Henri Swinburne dans les Deux Siciles, en 1777, 1778, 1779 et 1780*, traduit par Benjamin (de) LABORDE, Paris, Didot l'aîné, 1785, vol.V/.

⁶ Jean-Claude Richard (de) SAINT-NON, *Voyage pittoresque ou Description des royaumes de Naples et de Sicile. Tome II*, Paris, Clousier, 1782, p. 166.

⁷ *Ibid.*, p. 187 et 188.

est de M. Faujas de Saint-Fond. » De la même façon que Guettard contribue à l'entreprise de Laborde, Faujas, Dolomieu et même le duc de Chaulnes représentent la « caution scientifique » de Saint-Non.

Cependant, il y a plus important encore. Ces exemples montent bien, la porosité entre les lettres et les sciences. Ces savants correspondent parfaitement au schéma de « passeur » de science tel qu'il est défini par Gilles Bertrand et Alain Guyot. L'histoire naturelle, en tant que science de la nature, peut et doit être transmise au plus grand nombre. L'idéal de transmission philosophique, cher aux Lumières, est très prégnant dans cette démarche scientifique et littéraire. De plus, l'entreprise de Saint-Non est de donner une édition importante, très imagée et dont la puissance d'impact est large. En employant Faujas, Dolomieu, Chaulnes ou Guettard, Saint-Non et Laborde participent à faire rayonner les voyageurs naturalistes. Ce sont eux qui voient, qui touchent, qui goûtent la terre et qui parfois se mettent en danger pour faire avancer la compréhension du monde. De fait, il n'est pas étonnant de retrouver, dans les écrits de Faujas, cet amour de la littérature et l'anecdote de voyage. Il insère du pittoresque pour donner à voir et à ressentir. Puis il décrit pour aider à comprendre.

Ainsi, ce lien, très fort, entre belles lettres, sciences, culture et transmission est un élément extrêmement important pour Faujas, son œuvre et sa carrière. C'est en quelque sorte ce qui le définit en tant que savant, qui le suit jusqu'à sa mort, et même après.

Ce goût pour le lointain et l'exotisme, européen ou non, se décline dans de nombreuses situations et dans de nombreux endroits. Du récit de table aux lieux exotiques de la sociabilité parisienne, les gens du monde, friands d'évasions, peuvent parcourir la capitale pour découvrir des lieux de plaisir.

S'évader grâce à l'exotisme

L'exotisme est une notion intimement liée au pittoresque. Il s'agit dans les deux cas de comprendre comment s'articule le rapport à l'autre. Cette altérité¹ culturelle et artistique se différencie par le prisme d'un jeu d'échelles entre des espaces plus ou moins proches. D'après Jean-Marc Moura², repris par Anaïs Flechet³, l'exotique est une appréhension du lointain :

¹ Jean-Michel RACAULT, « Instances médiatrices et production de l'altérité dans le récit exotique aux 17e et 18e siècles », *L'exotisme*, 1988, Cahiers CRLH.CIRAOI, n° 5, p. 33 à 43.

² Jean-Marc MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, coll. « Collection Lettres supérieures Les genres littéraires », 1992, p. 4 à 6.

³ Anaïs FLÉCHET, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, 1 décembre 2008, vol. 11, n° 1, p. 15 à 26.

« une peinture de l'étranger » qui contribue à concevoir ou à consolider les fantasmes sur des espaces et des cultures lointaines, en distance ou en temps. Ce désir d'exotisme et de nouveaux horizons n'est pas toujours l'objet d'un grand voyage. Les Parisiens à la mode le cultivent dans des lieux de détente et de démonstration de soi, mais aussi par leurs collections et leurs relations. L'espace de la capitale, selon le moment où l'on est et avec qui l'on vit, peut se transformer en véritable rêve d'ailleurs.

Dans l'édition de 1783 de l'*Almanach du Voyageur Parisien* d'Augustin Thiéry, le cabinet du duc de Chaulnes apparaît dans plusieurs catégories : sciences, tableaux, médailles, mais également dans « estampes et dessins¹ ». Thiéry précise que ce cabinet contient de nombreux objets venant de Chine. L'empire du Milieu devient en effet au XVIII^e siècle le pays à la mode. Jean-Marc Moura précise que la culture chinoise est perçue comme une altérité raffinée, une civilisation millénaire et tolérante qui remet en question l'hégémonie chrétienne très discutée par la philosophie des Lumières². L'Extrême-Orient représente pour les mondains, et notamment pour ceux qui fréquentent les ventes du duc d'Aumont, une passion qui peut leur coûter très cher. Le jeu de la vente aux enchères s'emballe rapidement à cause de la montée des instincts compétitifs entre les participants, dans des moments où le plus riche et le meilleur stratège s'illustre³. Faujas assiste à un déferlement de dépenses qu'il n'apprécie pas du tout : « C'est là où j'ai appris jusqu'à quel point les fantaisies portent certains hommes » dit-il en décrivant des objets venus de Chine, qu'il juge comme absolument horribles et qui se vendent à des prix exorbitants. Il assiste aux ventes jusqu'au 21 décembre 1782 et chaque jour le constat reste le même. Le 17 décembre 1782, il dit avoir vu « des porcelaines de Chine à des prix extravagants », le 19, il décrit l'effervescence de la salle où « tout y étoit au feu » et où l'on vend d'horribles pièces chinoises pour plus de cinquante Louis. Enfin, le 20, il ponctue sa visite par « même concours, même folie dans les prix ». C'est un emballement certain qui transparaît à travers ses lignes et l'on comprend bien l'ambiance de ces enchères où l'on se bat à coup d'or pour remporter les lots convoités. Pour évaluer combien se vendaient ses divers objets, nous avons regroupé les informations que Faujas glane dans son journal⁴.

¹ Luc-Vincent THIÉRY, *Almanach du Voyageur à Paris*, op. cit., p. 122.

² Jean-Marc MOURA, *Lire l'exotisme*, op. cit., p. 155.

³ Charlotte GUICHARD, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 122 à 131.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », op. cit., p. 85 à 88.

Tableau 11. Types et coûts des objets vendus aux enchères

Date	Types d'articles	Prix
13 décembre 1782	« Petites et vilaines figures chinoises »	2000lt
17 décembre 1782	Deux éperviers en porcelaine de Chine	2000lt
17 décembre 1782	Un vase porphyre vert de six pouces de diamètre sur environ neuf de hauteur	9000lt
19 décembre 1782	Deux petites tables de porphyre ont été vendues	24000lt
19 décembre 1782	« magots de la Chine les plus horribles »	50 à 60 Louis
21 décembre 1782	Trépied dessiné par « monsieur Pari »	12000lt

Nous voyons bien à quel point ces objets que Faujas juge sans intérêt sont coûteux et cela l'amènent à manifester un certain dégoût pour les excès de richesse. Lors de sa dernière visite aux enchères, il conclut de façon assez équivoque en parlant d'un endroit un peu à part où « les objets de luxe ont été vendus à des prix exorbitants. » Peut-être est-ce simplement cela qui provoque son émoi : une débauche de luxe et une grande frénésie pour l'inutile.

Le désir d'apporter de l'exotisme chez soi participe donc bien à cette pratique du voyage en chambre portée par les lectures et par la construction d'un environnement qui devient un morceau de lointain à l'intérieur de la maison. Le duc de Chaulnes détient, si l'on en croit le guide de voyage, le seul cabinet chinois assez vaste pour que la mention de cette collection y soit présente : « estampes dessins & curiosité chinoises ». Faujas a l'occasion de visiter ce cabinet qui se situerait, d'après le guide, rue d'Enfer. Cette information montre également que le duc de Chaulnes est un homme très riche qui détient au moins trois logements parisiens : un au Palais Royal rue de Richelieu, un rue d'Enfer et un rue de Bondi dans les nouveaux quartiers à la mode¹. Le duc apparaît alors comme un amoureux de l'exotisme et du lointain :

Diné chez M. le duc de Chaulnes, dans son nouveau logement rue de Bondi sur les boulevards, j'ai été enchanté de son cabinet composé d'un grand nombre de pièces ; c'est le plus riche cabinet en objets chinois, tous les arts de luxe et d'agrément de ce vaste empire s'y trouvent réunis et en grande quantité, meubles chinois de toute espèce, ajustements des plus riches, miroirs, instruments de musique en un mot tout ce que la Chine a de plus rare est réuni dans cette belle collection².

Outre ses compétences de chimiste, Chaulnes est aussi un voyageur qui publie en 1777 son mémoire sur les monuments de Sakkarah dans lequel il disait des hiéroglyphes qu'ils représenteraient « autant de livres sur les sciences et les arts dans ces temps reculés, et peut-

¹ Gilles-Antoine LANGLOIS, « « Les charmes de l'égalité », éléments pour une urbanistique des loisirs publics à Paris de Louis XV à Louis-Philippe », *Histoire urbaine*, 2000, vol. 1, n° 1, p. 7.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 9.

être même de l'histoire de siècles qui les ont précédés¹. » De l'Égypte, dont le récit de voyage se fait attendre, à la Chine, le duc est un homme d'exotisme qui aime les objets de luxe venant de terres lointaines. Sa collection est d'autant plus fastueuse que les échanges commerciaux entre l'Europe et l'Asie sont encore relativement défavorables pour les biens occidentaux qui n'intéressent guère les Chinois. On devait alors les payer en argent ce qui avait pour effet de faire exploser le prix des marchandises.

À Paris, l'Empire du Milieu s'invite dans le monde par le biais d'une maison de détente et de plaisirs bien particulière : « Redoute Chinoise ». Située à la foire Saint-Laurent et ouverte depuis le vingt-huit juin 1781. Les amusements d'intérieur et d'extérieur sont à la disposition du public pour la somme de trente sols. La Redoute Chinoise fut construite et décorée par les architectes Mellan et Moech. Ce bâtiment contient un café souterrain, un restaurant, des jeux, une salle de bal et des jardins. Ce lieu, qui ressemble à s'y méprendre au Vauxhall déjà bien installé à Paris, tient sa particularité du thème de sa décoration. Faujas de Saint-Fond, lors de sa première visite le 15 août 1782, accompagné presque comme toujours par le duc de Chaulnes, nous décrit le lieu en ces termes :

Ensuite de chez Arteley nous allâmes voir la redoute chinoise manière de vauzal dont l'architecture, les jardins, les bosquets, les pavillons, les différents jeux, la décoration, les statues sont absolument dans le costume chinois ; l'on a copié ce que Chambert architecte anglais, qui avoit voyagé en chine a publié et gravé sur les monuments de cet opéra².

On ne peut douter une seconde que l'initiative de cette visite vienne du duc, qui est réellement passionné par la Chine. D'une foire à l'autre, les Parisiens peuvent changer d'espace et de temps. Ce lieu de plaisir inspire également quelques vers au poète de Nicolas Bulidon :

Plantes, Chemins, Architecture,
Sculpture,..., ici t'out est Chinois,
Oui, tout... hors les jolis minois,
Dont Pékin feroit sa parure ;
Dont les Lettrés prendroient des loix ;
& dont les Mandarins, je crois,
Dévotement feroient capture³.

Ces vers continuent ensuite dans un registre plus galant, mais c'est bien cette Redoute Chinoise qui en est le décor. On remarque également que le visiteur a la chance de pouvoir découvrir la Chine sans la Chine. Tout l'inerte est ici asiatique, mais le public, les « jolis minois », sont partie intégrante de la mondanité parisienne, avec ses codes et ses mœurs. Le poète ajoute quelques vers plus loin :

¹ Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly (duc de) CHAULNES, *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, auprès de Saccara, et qui a été consacré par la superstition à la sépulture des animaux adorés pendant leur vie*, Clousier, 1777.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 14.

³ Nicolas BUILDON, *La Redoute chinoise, poème éphémère*, p. 4.

J'y trouve la cour et la ville,
Tous les Ordres y sont même :
On peut y voir tous les usages,
Et les tons les plus différents¹

La bonne société transportée à Beijing ou à Canton, voilà ce que propose cet endroit atypique qui est, aux dires de Faujas, largement fréquenté. Le savant s'en plaint par ailleurs. L'exotisme, une denrée sociable et mondaine, est offert pour quelques pièces à la bonne société parisienne qui se retrouve pour jouer ou discuter dans un décor enchanteur. On s'évade à deux pas, on voyage sans se déplacer pour une livre et seize sous².

De l'Extrême-Orient à l'Antiquité, l'exotisme est un thème mondain où les privilégiés peuvent, le temps d'une soirée, sortir de Paris pour entrer dans des décors enchanteurs. Le Vauxhall (ou Waux-Hall) est une sorte de cabaret où les Parisiens se réunissent alors pour prendre du plaisir et se détendre. Il existe deux types de Vauxhall : un pour l'hiver et un autre pour l'été. Faujas fréquente celui d'hiver entre le 15 janvier 1782 et le 9 février 1783. Celui-ci se trouve dans l'enceinte de la foire Saint-Germain. Lors de sa première visite, il donne quelques descriptions, mais reste assez peu précis, parlant comme quelqu'un qui connaît déjà un lieu :

Je suis allé au Wauxal qui étoit très agréable et décoré d'une multitude de jolies personnes, je fus enchanté de la manière dont les jeunes enfants dansoient il y avait de ces enfants qui n'avoient que 8 ans qui dansoient avec toute la dignité et toutes les grâces inimaginables³.

Les spectacles d'enfant dansant en suivant les instructions d'un maître sont monnaie courante dans ce cabaret. Le guide de voyage de poche de Thiéry, dans son édition de 1783, décrit parfaitement bien cette salle d'exception dans un article assez long pour son format. La salle du Vauxhall, dit-il, est une création de l'architecte Le Noir qui est aussi à l'origine de l'Opéra. La salle d'hiver est composée de deux étages, dans un style totalement antique. Tout le bâtiment est réalisé dans le thème d'un jardin antique avec tout autour de la «Salle de Bal», vingt-quatre colonnes ornées de reliefs fleuris. À côté du salon est, se trouve un café décoré «à la Turc». À l'étage, une grande mezzanine permet de se placer en hauteur pour observer la salle de bal, et à gauche et à droite prennent place des salons ornés comme des jardins. Le Vauxhall est donc un lieu de détente et de goût où toute la passion des contemporains pour l'antique et pour l'exotisme explose. Faujas, pour sa part, aime particulièrement cet endroit et y passe huit soirées en seulement un mois et demi. De plus, cette salle remet légèrement en cause les présomptions du savant sur le prix des loisirs qui,

¹ *Ibid.*, p. 5.

² *Journal de Paris*, 3 juillet 1782

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 85.

d'après lui, trierait le public comme il le fait remarquer à propos du cirque d'Astley. Le Vauxhall, bien qu'il renvoie l'image d'une mondanité cultivée et courtoise, reste un loisir relativement peu onéreux si l'on en croit l'Almanach qui annonce un prix d'entrée à une livre et seize sols.

Ce séjour parisien permet, grâce au témoignage qu'en donne Faujas, de voir comment se déroulent la vie parisienne et mondaine des Lumières. À travers le prisme de sa plume, c'est la bonne société qui s'anime dans tous ces lieux particuliers, traversée par des modes et principalement dominée par des hommes aisés. Cette étude sur la sociabilité de Faujas pendant sa vie parisienne nous montre également que le savant n'est pas fait que de savoir. Quand cela est possible, appréhender l'être humain, ses envies, ses défauts, sa sensibilité permet aussi de le comprendre plus en profondeur. Surtout, cette propension mondaine sert aussi les intérêts de ce savant en quête une large reconnaissance. C'est bien cela qu'il part chercher à Paris. Cette visibilité sociale et mondaine qui doit lui offrir un statut de savant reconnu en tant que tel, et ce, même dans les bals et les salons.

Cependant ce séjour parisien n'est pas uniquement fait de relations, de réseaux et de plaisirs. Faujas est avant tout un savant en quête d'objets qui a besoin de participer aux activités scientifiques. Il parcourt donc cette ville de long en large, visitant les cabinets plus ou moins intéressants et assistant à des démonstrations parfois à la limite de la bienséance. Que ce soit chez Lavoisier, au palais Royal ou chez une hermaphrodite de la rue Saint-Nicaise¹, Faujas reste un savant actif et boulimique. Mais n'essaye-t-il pas aussi de devenir à son tour un des centres d'intérêt de cette dernière ?

¹ Nous détaillerons cette visite prochain chapitre.

CHAPITRE CINQ

À L'ASSAUT DE LA CAPITALE DES SCIENCES

La conquête de l'espace public est une des armes qu'utilisent certains savants pour se faire reconnaître dans la société des « gens de science ». La démonstration expérimentale, dans le contexte d'une science spectacle où notamment triomphe le magnétisme animal est une méthode d'autopromotion à double tranchant. La période de vulgarisation des années de l'*Encyclopédie* et des ouvrages pédagogiques comme ceux d'Algarotti¹, de Voltaire² ou de Newton traduit par Émilie du Châtelet³, se referme peu à peu. De fait, en réponse à un public en demande de science et d'extraordinaire, les charlatans se font savants. Antoine Lilti, dans *Le monde des salons*, nous apprend que la seconde moitié du XVIII^e siècle connaît un retranchement des sciences dans les cabinets. Les démonstrations deviennent de plus en plus spécialisées et sous l'impulsion de savants de renom comme Lavoisier ou Franklin, l'expérience cesse d'être un spectacle pour redevenir un véritable travail⁴. Le paradigme entre mondanité et curiosité scientifique se transforme peu à peu et l'âge d'or des salons cartésiens fait place à une culture de laboratoire, souvent réservée aux initiés. C'est en quelque sorte un retour vers la science expérimentale originelle, celle de Boyle⁵, avec un public choisi et réceptif, en mesure de confirmer les expériences réalisées par leur expertise. Dans le même temps, les années 1780 sont le théâtre de nouvelles façons de répondre à cette demande. En conséquence, cette vulgarisation a amené de plus en plus de Parisiens à s'intéresser aux sciences et a débouché sur une forte présence de l'actualité scientifique dans la presse parisienne. Cela prend également forme dans l'émergence d'un anticonformisme qui débouche sur les luttes mesmériennes défendues par des hommes comme Charles Deslon ou Jean-Claude Marat.

Le Paris savant de Faujas correspond assez bien à ce contexte. D'abord, il vogue de cabinets en laboratoires pour voir la science se faire. Avec un insatiable appétit, il visite, discute, commente et tente de voir le plus d'objets possibles. Ensuite, en tant qu'observateur, aisé mais guère riche, il est très attentif au milieu des artisans et commerçants de science qu'il

¹ Francesco ALGAROTTI, *Le Newtonianisme pour les dames, ou Entretiens sur la lumière, sur les couleurs et sur l'attraction*, Paris, Montalant, 1738.

² VOLTAIRE, *Éléments de la Philosophie de Newton*, Amsterdam, Etienne Ledet & compagnie, 1738.

³ Isaac NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, traduit par Émilie (du) CHÂTELET, Paris, J. Gabay, 1759.

⁴ Antoine LILTI, *Le monde des salons*, op. cit., p. 263.

⁵ Steven SHAPIN et Simon SCHAFFER, *Leviathan et la pompe à air*, op. cit., p. 115 à 117.

fréquente et commente. Enfin, il tente, à la toute fin de la période, de se placer sur le devant de la scène en animant le spectacle de l'aérostatisme.

1. Un séjour fait de sciences et de curiosités

Les conversations et les visites de Faujas font assez bien ressortir ce contexte que l'historiographie souligne avec justesse : le goût pour l'irrationnel de Mesmer qui remet en cause (surtout selon Darnton) l'image presque idyllique des Lumières. Faujas, bien que conscient des débats, n'attache pas de réel intérêt aux sciences alternatives. Malgré tout, allant de démonstrations en cabinets, chez les grands et chez les petits, c'est tout une sphère scientifique curieuse et en ébullition qu'il dépeint au long de son journal.

Cabinets et démonstrations entre grands savants et charlatans

Les cabinets de curiosités – bien que Faujas les fustigeait dans sa jeunesse – font partie de la culture scientifique de son temps. Bruno Belhoste montre parfaitement que les cabinets d'histoire naturelle tiennent une part importante des lieux de savoir dans le Paris des Lumières¹. La visite des collections est un moment duale. D'un côté, Faujas pose son regard de savant sur des objets exposés, sur des séances de travail, ou sur les productions naturelles exposées dans certains cabinets particulièrement bien tenus. De l'autre, il observe une sociabilité mondaine où les curieux devisent et se positionnent dans leur champ de recherche. Parfois ils s'échangent et s'offrent des objets, soit pour participer à l'avancée de la science, soit pour se faire bien voir par les puissants et les influents.

Assez logiquement, les cabinets de minéralogie tiennent une place prépondérante dans les visites scientifiques du naturaliste dauphinois. Faujas porte d'ailleurs sur ces cabinets un regard particulièrement critique. En effet il promeut une définition de la classification des roches qui dépasse l'observation visuelle et microscopique pour aller vers la chimie. Il dresse des catégories de roches et surtout de laves selon leur résistance aux feux, aux acides, etc. Le 27 juillet 1782², durant son trajet entre Montélimar et Paris, Faujas effectue à Lyon sa première visite de cabinet chez un certain Lecan qui collectionne des objets de minéralogie. Ce cabinet, bien que riche, est décrit comme confus et mal organisé, mais on peut constater que Faujas ne tarde pas avant de commencer ces visites. De minéralogie, il en est également

¹ Bruno BELHOSTE, *Paris savant, op. cit.*, p. 123.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 5.

question chez l'abbé Bellonet, le 3 octobre¹ 1782, qui détient notamment des pierres précieuses ; chez le comte d'Arcy, le 12 décembre² 1782, qui outre des insectes et des oiseaux, possède aussi des pierres ; chez la Rochefoucauld³ qui est quant à lui en pleine construction de son cabinet de minéralogie. Dolomieu, le grand ami de Faujas tient également un cabinet de lave de l'Etna⁴. Mais c'est monsieur Besson au Faubourg Saint-Germain, rue de Bussy, qui semble détenir aux yeux de Faujas une des plus riches collections de Paris. Il en fait la visite le premier janvier 1783 et le décrit avec ces mots :

Je me suis rendu à dix heures chez M. Besson, pour y voir sa belle collection de laves du Vésuve et des volcans éteints de diverses parties de l'Italie. J'ai vu avec un plaisir très grand cette précieuse collection, où toutes les productions du Vésuve se trouvent. L'on y voit toutes les pierres calcaires intactes ou un peu frappées du feu du volcan en les rejetant.

2. Les granites, les pierres micacées, les matrices d'hyacinthes également vomies par le Vésuve, divers tiroirs renferment les laves complètes, les laves poreuses, les substances salines sulfureuses, les laves altérées de la Solfatare⁵ offrent les variétés les plus intéressantes et les plus curieuses, en un mot, j'ai étudié la plume à la main, mais avec beaucoup de plaisir cette admirable collection⁶.

Au final, ce cabinet volcanique correspond parfaitement à la spécialité de Faujas. Dans cette description, les pierres sont classées par types. Faujas est par ailleurs si enthousiasmé par cette visite qu'il dit prendre des notes directement sur place. Mis à part les marques de plaisir que l'on peut lire ici, un autre terme plus scientifique retient l'attention. On apprend en effet que ces pierres volcaniques ne sont que peu frappées. L'intérêt pour l'étude de ces objets se fait alors grâce au bon état de conservation. Il met aussi l'accent sur la présence de calcaire. Faujas a besoin de constater la présence de cette composante, qu'il attribue à l'action marine, pour étendre son système diluvianiste à d'autres espaces que ceux qu'il a particulièrement bien étudiés. Il est d'autant plus attentif à ces laves qu'il se trouve en pleine préparation de sa *Minéralogie des Volcans* qui paraîtra en 1784. Faujas réalise ce grand tour des collections parisiennes de minéralogie pour augmenter ses connaissances et les exemples de minéraux à insérer dans son système minéralogique. D'ailleurs monsieur Besson et son cabinet sont plusieurs fois cités la *Minéralogie des Volcans*. Faujas se sert de ce qu'il a vu et noté chez Besson, notamment dans les chapitres II, III, XIII et XVI. Il parle plus particulièrement de ce cabinet dans son chapitre XIII sur les « Basaltes & laves de différentes espèces avec des corps

¹ *Ibid.*, p. 45 et 46.

² *Ibid.*, p. 85.

³ *Ibid.*, p. 95. Le 06/01/1783.

⁴ *Ibid.*, p. 91. Le 28/12/1782.

⁵ La Solfatare est un cratère volcanique non loin de Pouzzoles. Il y règne une forte présence de fumerolles projetant de la vapeur d'eau contenant de l'hydrogène sulfuré qui donnent son nom au lieu. Faujas y voit certainement une lave mêlée de soufre, caractéristique du milieu. Voir : Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie, op. cit.*, p. 340.

⁶ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 94.

étrangers¹ ». Faujas utilise notamment tous les morceaux qui renferment le précieux calcaire, apporté, selon son système, par l'exposition aux eaux marines pendant des centaines de siècles.

L'histoire naturelle est alors un large domaine qui regroupe un grand nombre des sciences naturelles. Faujas, amoureux des curiosités savantes, ne se limite donc pas aux seules pierres et visite des cabinets diversifiés. Comme souvent c'est un certain idéal pluridisciplinaire qui se dégage de ces collections. L'abbé Bellonet par exemple est un ecclésiastique qui vit, nous dit Faujas, comme « un vrai philosophe » et dont le cabinet est apparemment vaste. Le naturaliste s'étend plus volontiers sur l'herbier de l'homme d'Église que sur sa collection de minéraux. Il décrit celui-ci comme « un des plus beaux [...] de l'Europe, pour la richesse des plantes leur ordre et leur belle conservation². » Faujas précise que cet herbier a été acheté à un capitaine de cavalerie nommé Pingre, un proche de Bernard de Jussieu, lequel était botaniste académicien vu comme un des successeurs de Linné³. C'est donc un herbier prestigieux venant d'un savant reconnu que Bellonet reprend et augmente. Le comte d'Arcy également, qui occupe une charge de receveur général des finances, détient en plus de ses possessions en minéralogie, détient un cabinet d'histoire naturelle « précieux » en ornithologie et en entomologie. Enfin, un dernier cabinet retient l'attention de Faujas par son aspect unique. Le 15 mars 1783, Faujas en sortant d'une exposition de peinture se rend chez un chirurgien du nom de Pinçon⁴. Ce dernier détient un cabinet d'anatomie où sont conservés différents types de modèles, certains en cire et d'autres au naturel. Ces modèles d'après nature semblent toucher de plus près la sensibilité de Faujas qui en parle comme « ce qu'on peut voir de plus fini dans ce genre ». Au regard des indications de *l'Almanach du voyageur à Paris*, il apparaît que ce type de collection n'est pas très répandue. Faujas indique ensuite que d'après ses critères, ces modèles anatomiques doivent être d'une grande précision, car l'expert vétérinaire a « injecté jusqu'aux vaisseaux les plus capillaires de la peau », rendant par là même les parties du système sanguin parfaitement visibles.

D'autres connaissances de Faujas entretiennent des collections qu'il n'indique pas, mais qu'on peut toutefois retrouver dans *l'Almanach du Voyageur à Paris*⁵ de 1783 dans une catégorie intitulée « Histoire naturelle ». On y retrouve les ducs de Chaulnes et de La

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Minéralogie des volcans, ou Description de toutes les substances produites ou rejetées par les feux souterrains*, Paris, J. Cuchet, 1784, p. 104 à 258.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 45 et 46.

³ René TATON et Charles BEDEL (dirs.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au dix-huitième siècle*, 2. éd., Éd., Paris, Hermann, coll. « [Histoire de la pensée », 1986, p. 598.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 110.

⁵ Luc-Vincent THIERY, *Almanach du Voyageur à Paris*, *op. cit.*, p. 124 à 126.

Rochefoucauld que Faujas connaît bien, le Comte de Milly ami et protecteur de Faujas, chez qui il se rend sans jamais parler du cabinet qu'il doit certainement déjà connaître, monsieur Adanson ami de Buffon et censeur de Faujas. Tous ces personnages célèbres pour par le nom, mais également par leur collection font tous partie du réseau que Faujas est en train de renforcer pendant ce voyage. De fait, le prestige de ces hommes et de leurs collections s'avèrent être un argument de recevabilité pour les théories que Faujas veut insérer dans ses ouvrages. Un minéral, venant d'une collection prestigieuse peut donner plus de visibilité à une publication. D'autres individus que croise Faujas sont présents dans le guide de Thiéry et montrent que le cabinet est une pratique de démonstration scientifique qui participe également à une ouverture et à un partage des savoirs dans la communauté parisienne. Ces cabinets privés, répertoriés dans un guide, peuvent nous faire penser que la sphère privée et l'exposition au public ne peuvent être dissociées. Bruno Belhoste comme Antoine Lilti insistent sur le fait qu'une forme de la science est en train de se professionnaliser, dont le champ se réduit aux spécialistes des disciplines d'histoire naturelle, de chimie et de physique. Ces disciplines devenant de plus en plus précises se retranchent dans des cabinets privés. Mais ces cercles restent parcourus par nombre d'observateurs, pas seulement par des professionnels, et la mode des cabinets d'histoire naturelle pousse également les grands du monde à se constituer des collections par goût de la nouveauté.

Le public parisien, qui s'abreuve des actualités scientifiques avec un engouement particulier. Le *Journal de Paris* entretient des rubriques de physique et d'histoire naturelle où les savants peuvent deviser par journaux interposés. Au moment où Faujas parcourt Paris, c'est l'affaire Bleton qui défraie la chronique depuis quelques mois et donne l'occasion d'un enchaînement de démonstrations publiques. Faujas, faisant partie intégrante du champ des sciences professionnelles, se concentre bien plus sur les expériences de cabinets en laissant de côté les tumultes de de mode parisienne. La démonstration n'est pas un exercice qui satisfait à coup sûr l'auditorat. Chacun ne peut se prévaloir d'être aussi bon que l'abbé Nollet, qui rassemble dans ses cours des centaines de curieux. Le 8 août 1782, Faujas fait l'expérience d'une de ces présentations désastreuses. Accompagné du duc de Chaulnes, il se rend boulevard du Temple pour visiter le cabinet du célèbre Comus¹, soit Nicolas Philippe Ledru, physicien moitié prestidigitateur, moitié savant, qui exécute pour les deux hommes des expériences électriques sur des marbres et des roches. Ce protégé du duc de Chartres se fait

¹ Le parcours de Comus a été très bien résumé par Jean TROLAIS, « Un prestidigitateur célèbre chef de service d'électrothérapie au XVIIIe siècle. Ledru dit Comus (1731-1807) », *Histoire de la Médecine*, 1955, n° 2, p. 13 à 25.

connaître grâce aux succès de ses spectacles savants qui continuent à passionner les curieux¹. Il s'intéresse également, à l'instar de l'abbé Bertholon de Saint-Lazare, à la médecine électrique. Pendant l'année 1782, Comus ferme son cabinet d'agrément et s'installe avec son fils rue des Rosiers pour ouvrir un cabinet de thérapie électrique. Il a pour habitude d'annoncer la tenue de ses cours dans le *Journal de Paris* en indiquant les thèmes abordés.

Ces premières tentatives devant deux savants académiques sont jugées par le minéralogiste comme « assez bien faites ». Mais sur le fond, les controverses naissent assez rapidement. D'après Faujas, bien que les démonstrations étaient correctes, le discours de Comus l'a particulièrement agacé : « il n'a cessé de déraisonner, ce charlatan m'a ennuyé à l'excès, on ne peut pas parler avec autant de confiance, d'effronterie et en même temps d'obscénité sur toutes ces matières.² » Le degré de mécontentement est tel que le Dauphinois n'hésite pas à traiter Comus de charlatan. L'objet principal de ce désastreux épisode vient d'un désaccord sur des matières électrisables. La seconde moitié du XVIII^e siècle connaît un véritable engouement pour la physique électrique et l'étude d'éléments sensibles à ce fluide permet de noircir des pages de rapports expérimentaux. Il est ici question de lin, de chanvre et de nerfs organiques séchés. Comus prétend que le lin n'est pas électrisable, ainsi que les nerfs de personnes paralytiques. Faujas, lui, défend l'idée que le lin porté à bonne température est tout à fait électrisable et que le recul expérimental sur les nerfs malades n'est pas assez bon pour aboutir à de telles affirmations. En bon empiriste newtonien, ce dernier conclut que des expériences devraient être faites et refaites. Cette controverse sur les nerfs intervient dans un moment où Comus tente d'accéder au titre de physicien du Roi à la Faculté de Médecine. Les reproches de Faujas préfigurent les violentes attaques que Comus subit de la part de Jacques Charles, en mars 1783, alors que son dossier est en plein examen à la Faculté de Médecine de Paris³.

Outre les démonstrateurs de cabinets, d'autres « charlatans » sont au centre des débats scientifiques de l'époque. Nous avons constaté plus haut que Faujas à son arrivée à Paris est au cœur de la controverse soulevée par Barthélemy Bleton. Par ailleurs, plusieurs protagonistes très à la mode sont en cause. L'hydroscope, qui se dit relié au « principe général de la terre⁴ » est alors proche des thèses que défend alors le médecin allemand Franz Anton Mesmer dont la technique médicale fait l'objet de vives critiques. Faujas suit la tendance

¹ Bruno BELHOSTE, *Paris savant, op. cit.*, p. 118.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 28.

³ Bruno BELHOSTE, *Paris savant, op. cit.*, p. 150 à 152.

⁴ Franz Anton MESMER, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, Didot le jeune, 1779.

académique de rejet de ces sciences alternatives et n'apporte pas vraiment sa pierre à l'édifice. S'il est baigné dans ce contexte, il ne s'y intéresse que très peu pendant son séjour parisien.

Du côté des savants reconnus et respectés, le comte de Lavoisier pratique aussi l'art de la démonstration. Le 28 décembre 1782, devant un cercle réduit, il réalise, avec l'aide de son épouse, une première série d'expériences chimiques « sur l'air déphlogistiqué qui produit sur un charbon un feu d'une force extraordinaire », et une seconde sur l'électricité.

Les expériences chimiques, divisées en six sections, ont pour but de tester ce que l'on appelle alors les airs inflammables sur différentes matières. Cela permet de classer ces matières et ces gaz en fonction de leur résistance à la chaleur ou de la puissance de cette même chaleur. Pour Faujas, cette méthodologie est très importante. Il doit acquérir les notions de chimie nécessaires pour pouvoir ensuite réaliser ses propres expériences afin de mieux classer ses roches.

D'abord, Lavoisier se consacre donc ici aux travaux qui vont, quelques années plus tard, redéfinir toutes les anciennes nomenclatures chimiques que Faujas utilise encore, tel le phlogistique. Ce gaz n'est autre que l'oxygène, particulièrement inflammable. Durant cette démonstration, des métaux précieux (or et argent) ainsi que divers minéraux (alun, basalte, laves, etc.) sont soumis à divers produits, acides et fortes chaleurs. À n'en pas douter, pour un homme comme Faujas, passionné par la minéralogie, ces expériences sur la résistance des minéraux sont certainement très appréciables pour la constitution de ses propres nomenclatures. Ensuite, après un quart d'heure de travail, les Lavoisier passent à des expériences sur l'électricité avec le test d'un nouvel outil : « le conducteur de Volta » :

Composée d'un plateau supérieur en cuivre jaune d'environ 20 pouces de diamètre avec une manivelle en cuivre, mais le plateau inférieur au lieu d'être en cuivre est simplement en marbre blanc, l'on adapte au plateau supérieur un fil de fer isolé qui aboutit dans une cour et s'élève d'une 40ne de pieds¹.

Cette machine est reliée à un électromètre de Cavallo, appareil ayant pour tâche de mesurer l'intensité électrique. Le mode opératoire de cette seconde expérience est relativement simple. Grâce aux fils situés en hauteur, l'électricité de l'air est recueillie par la machine, amassée sur le plateau de cuivre, pour être enfin mesurée par l'électromètre. Dans ces passages, le ton et la façon d'écrire et de décrire ces « belles expériences » sont à l'opposé des critiques émises à l'encontre de Comus. Faujas retranscrit fidèlement la description du mode opératoire, les moyens employés, les ustensiles et matières. C'est un étudiant qui prend en note la leçon délivrée par le représentant d'une institution supérieure. Ces démonstrations sont pour lui

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 91.

donc des modèles méthodologiques à réutiliser pour des expériences à venir. D'autant plus que Faujas est alors dans une dynamique de classification et d'écriture. Cependant, fait que Lavoisier, souscripteur de *l'Essai sur les volcans éteints*, réalise des tests sur des basaltes en présence d'un spécialiste, peut aussi montrer que Faujas est tout de même dans un rôle d'expert des roches volcaniques.

Le corps en scène

Avec l'émergence de l'anatomie comparée et de l'anatomie pathologique, la médecine et l'histoire naturelle se rejoignent peu à peu¹. L'humain devient un sujet de comparaisons et de mesures au même titre que les animaux. En 1761, Giovanni Battista Morgagni marchant sur les traces d'Albinus, parle de la médecine en ces termes : « établir si la construction interne du corps suit la nature ou non.² » La recherche sur la normalité et de l'anormalité et la création d'une nomenclature sont l'un des enjeux qui passionne les intellectuels du XVIII^e siècle. Cependant, il faut aussi souligner sur le goût prononcé pour la recherche sur les monstres de la nature. Encore une fois, Faujas ne déroge pas à la règle et se porte là où va la mode. Dans ce cadre, les académies, outre leur rôle de validation des savoirs, ont aussi la charge de promouvoir les sciences et leurs avancées à travers l'enseignement et la formation. Des cours sont ainsi délivrés au sein des académies où membres et invités ont l'occasion d'étancher leur soif constante de connaissance et de curiosité.

Le duc de Chaulnes, en contact avec le premier professeur de l'école de chirurgie (un certain monsieur Louis), est invité avec Faujas à assister à un cours le 19 septembre 1782³. Faujas et le duc se rendent au lieu-dit et Faujas ne tarde pas à s'émerveiller devant la beauté du site allant jusqu'à le décrire comme « un des plus beaux monuments de Paris ». Les deux hommes, considérés comme des invités prestigieux, sont placés au premier rang de l'amphithéâtre décoré à l'antique. Le cours de chirurgie auquel ils assistent porte alors sur les aspects physiques d'êtres humains qui s'éloignent d'une certaine normalité. Il s'agit d'un hydrocéphale, une maladie déformant les têtes et les visages. La séance est donc particulièrement spectaculaire et est peut-être préparée spécialement pour venue de Faujas et du duc de Chaulnes :

Je vis des têtes humaines monstrueuses et la grosseur énorme étoit occasionnée par cette maladie, entre autres de la tête d'un enfant de cinq ans d'une grosseur presque double de celle

¹ Philippe HECKETSWEILER, *Histoire de la médecine*, *op. cit.*, p. 220.

² Cité dans : Renato G. MAZZOLINI, « Les lumières de la raison : des systèmes médicaux à l'organologie naturaliste », *op. cit.*, p. 114.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 37.

d'un homme ordinaire, une tête d'homme faite d'une grosseur étonnante fort allongée par le derrière.

Pour ajouter au décorum, le professeur présente cette leçon en habit d'apparat : « robe de palais avec un bonnet de chirurgie ». Le spectateur, assis au premier rang, ne peut qu'être impressionné par ce cérémonial et par les détails de ces curiosités anatomiques placées à quelques mètres. Pourtant Faujas n'émet aucun commentaire sur son ressenti à la vue de ces objets. Il finit simplement sa description par la mention de « && ». Le sujet éveille chez lui un intérêt digne de quelques lignes, mais sans provoquer de réaction. Seul le terme de « monstrueuses » peut faire office de réaction répulsive, mais il peut également s'agir d'un simple rapport d'éloignement avec la normalité.

En termes de curiosité anatomique, les hydrocéphales de la faculté de chirurgie sont en concurrence avec un autre épisode. Le 27 août 1782, après un dîner chez le duc de Chaulnes, le médecin anglais Schwediauer a préparé une visite rue Sainte-Niçaise chez une jeune femme possédant un caractère de virilité :

Diné chez M. le duc de Chaulnes avec M. Swediar¹ ce médecin anglais nous a proposé d'aller voir une fille qui se disait hermaphrodite. Nous nous sommes rendus dans sa maison dont le médecin anglais avait l'adresse, rue *S^{te} Niçaise* en face du vitrier. Nous avons trouvé cette fille qu'on nomme Mademoiselle *Dupuis*, elle m'a dit quelle étoit de Bourgogne et avait été séparée de son Mari par arrêt du parlement de Dijon. Elle n'est ni jolie ni laide et paroît âgée de 26 à 28 ans, elle débûta par des propos vigoureux et proposa sans cérémonie au duc de Chaulnes de lui faire une caresse c'est-à-dire de la faire elle-même au Duc, qui par la singularité du fait faillit l'accepter. Mademoiselle Dupuis fit exhibition de sa pièce de la meilleure grâce possible et nous fit voir qu'elle étoit femme dans toute la force du terme, le clitoris n'excédoit nullement la grosseur ordinaire, mais une excroissance de chair se présentoit du côté de la lèvre droite dans l'état de mollesse et de la grosseur du doigt d'un petit enfant et d'une demie pouce de [ill.], mais lorsqu'elle l'allongoit en le tirant il avait au moins deux pouces à l'extérieur elle nous le fit toucher en cet état et un instant après ayant fait venir une de ces camarades, elle la plaça contre le pied du lit se mit en devoir de lui faire une caresse et après environ quatre minutes de temps pendant lequel elle s'excitoit en agitant cette partie, et en faisant des caresses à cette fille elle parut prendre du plaisir et nous fit voir qu'elle étoit en érection et en effet je touchois moi-même le corps qui étoit dur et pointu et prolongé d'environ deux pouces et demi², j'observois qu'elle y tenait constamment la main et qu'en cet état elle introduisit ce prétendu caractère de virilité dans le vagin de cette fille et parut prendre le plus grand plaisir, enfin elle se retira dans l'instant où le plaisir sembloit être à sa dernière période et là en notre présence éclairée par trois chandelles que nous tenions à la main, elle fit une forte éjaculation qui fut projetée à plus d'un pied et avec autant d'abondance qu'un homme et ce corps cessa subitement d'être en érection, voilà ce que nous vîmes d'une manière très distincte et ce qu'en général beaucoup de gens voient journellement sans autres examens.

La question des hermaphrodites est très à la mode au cours du siècle des Lumières. On trouve en effet dès le premier numéro du *Journal de Physique* un article sur une hermaphrodite corse. Par ailleurs le succès des expositions de Gauthier-Dagoty, graveur de

¹ Il s'agit bien du même Schwediauer mais Faujas écrit le nom de cet homme de façon différente presque à chaque fois.

² Environ 67,7mm

Faujas, sur ce même thème rencontre un large public¹. Faujas et ses amis suivent encore une fois la mode de Paris et vont visiter mademoiselle Dupuy. Faujas précise par ailleurs, qu'elle est bien connue du public et connaît un franc succès. Dans cet exemple, on ne sait à quelle distance se tiennent les savants des démonstratrices, mais on constate que la pièce n'a pas l'air assez éclairée pour que les curieux puissent tout distinguer avec discernement. C'est alors à grand renfort de mise en scène que cette séance se déroule dans une théâtralité érotique visant à perturber l'observation savante de ce cas. Cette sexualité scénique entre deux femmes est d'ailleurs plutôt admise au XVIII^e siècle comme un « avant-goût [...], un éveil des sens avant une pénétration hétérosexuelle² ». Ce jeu est parfait pour stimuler un public essentiellement masculin. Apparemment, cela satisfait l'auditoire de mademoiselle Dupuis, car Faujas précise que son numéro a beaucoup de succès. La mise en scène semble donc être efficace, mais cette fois-ci la curiosité aiguisée du Dauphinois est bien au-delà des aspirations habituelles des visiteurs de l'hermaphrodite. Ce trop-plein démonstratif ne marche pas aussi bien sur Faujas qui dit avoir du mal à y croire :

mais j'avoue que la chose me parut si extraordinaire que je voulus y voir de plus près. Ayant donc fait coucher cette fille sur le lit, je pris ce prétendu corps viril, je le touchois dans tous les sens et je vis très clairement que ce n'étoit que la nymphe droite qui étoit fort allongée et d'un très gros volume en second lieu voulant examiner la nymphe gauche je vis avec surprise qu'elle manquait ce qui rendait l'autre plus difforme, mais je distinguois très clairement dans la partie où cette lèvre paroissoit avoir été coupée un trou oblong de la grosseur d'une petite lentille qui paroissoit s'enfoncer et communiquoit avec un vide intérieur, il est donc clair que c'étoit ici quelque genre de charlatanerie et qu'il n'y avoit d'extraordinaire dans ce tout cela que le prolongement de la nymphe gauche, et son érection après les frottements ce qui nous étonna, quant à l'éjaculation elle ne part certainement pas de cette partie et c'est un tour d'adresse. Au reste si nous l'examinions encore une fois, actuellement que nous sommes sur la voye nous connaissons bientôt ce mécanisme³.

Le naturaliste se lance alors dans un examen détaillé des attributs de la jeune femme, en vue de trouver des irrégularités. Il conclut cette séance par la certitude d'une démonstration flagrante de charlatanerie. À l'aide une mise en scène, l'auditoire est distrait pendant que sont réalisés deux « tours d'adresse », que sont l'érection et la simulation de l'éjaculation. Cependant, les trois hommes n'en comprennent pas encore le mécanisme.

Cet épisode tout à fait atypique montre de façon frappante que les curiosités dont les gens du XVIII^e sont si friands peuvent donner lieu à des actes de charlatanerie. Anatomie, médecine, sciences, les démonstrations sont tant à la mode que les non avisés peuvent facilement se faire entourlouter par des tours finement orchestrés. De plus, ce qui est

¹ Jean-Pierre GUICCIARDI, « Hermaphrodite et le prolétaire », *Dix-huitième Siècle*, 1980, vol. 12, n° 1, p. 49 à 77.

² Georges VIGARELLO, Jean-Jacques COURTINE et Alain CORBIN (dirs.), *Histoire du corps. I- De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éd. du Seuil, 2011, p. 239.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 42 à 44.

absolument fascinant dans cet extrait, c'est la façon dont Faujas semble apprécier cette scène et la manière dont il la décrit. Il utilise en effet le même procédé que dans ses autres descriptions scientifiques, en donnant des indications de temps comme les quatre minutes de caresses, de taille avec la grosseur « virile » et la distance de l'éjaculation. Il observe un regard de scientifique en toute circonstance, une distance prise avec un objet à analyser, un « regard froid » dirait Jean Dhombres¹. C'est cette aptitude au détachement qui permet à Faujas de ne pas être dupe. C'est peut-être là aussi la marque du savant : avoir la capacité de rester éloigné des événements et faire prévaloir un regard objectif et réfléchi sur le monde qui nous entoure, sans y accoler ses passions et ses états d'âme.

Ce scepticisme peut également être analysé comme un autre aspect de la personnalité de Faujas. En effet, il dit clairement trouver cela « si extraordinaire », c'est-à-dire irréel. Comment une femme pourrait-elle posséder un caractère masculin alors que dans le mythe d'origine, c'est un homme qui obtient un caractère féminin et non l'inverse² ? Ainsi, la recherche de la charlatanerie, surtout venant d'une « fille », soulève la question de la perception des « filles ». Même si mademoiselle Dupuis est dotée de ce « corps viril », elle ne détient pas les « témoins de virilité³ » nécessaires à la constitution d'un véritable homme. Le second élément presque plus perturbant que la scène elle-même est la façon dont Faujas dispose du corps de cette jeune femme. Elle n'est pas expressément qualifiée de prostituée, mais elle se laisse observer sous toutes les coutures. Faujas la déshumanise même en parlant de sa « pièce » comme d'un véritable morceau de viande mis à leur disposition⁴.

Les catacombes de Paris : un lieu de découverte et d'autopromotion

Le parcours de Faujas, d'une curiosité à une autre, l'amène parfois à sortir des cabinets pour s'enfoncer littéralement sous la terre et visiter les recoins secrets de la capitale. Les catacombes de Paris représentent pour le naturaliste un double intérêt. D'abord, c'est une

¹ Jean G. DHOMBRES, « Les atours de la science républicaine en voyage à la toute fin du XVIII^e siècle et les effets du retour », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dirs.), *La République en Voyage 1770-1830*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, 2013, p. 299 à 330.

² OVIDE, *Métamorphoses*, livre IV, cité par Luc BRISSON, *Le sexe incertain : androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes Sources », n° 13, 1997, p. 41 à 57.

³ Ces témoins sont plus particulièrement les testicules, *testes* voulant dire témoin en latin et la barbe, représentation virile de la sagesse masculine : Rafael MANDRESSI, « La chaleur des hommes. Virilité et pensée médicale en Europe », in Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité. I- L'invention de la virilité. de l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, vol. I/III, p. 235 à 258.

⁴ On pense ici à la démonstration sur la contrainte féminine et la dichotomie entre le regard masculin et le ressenti féminin dans : Sébastien JAHAN, *Le corps des lumières : émancipation de l'individu ou nouvelles servitudes?*, Paris, Belin, coll. « Histoire & société », 2006.

curiosité de plus pour ce savant en quête d'objets. Ensuite, Faujas trouve aussi dans ce lieu en rénovation un moyen de se faire connaître en tant que spécialiste des sciences de la Terre.

Entre 1773 et 1777, la ville de Paris qui était alors posée sur un véritable réseau de galeries souterraines exploitées depuis l'Antiquité, commence à sentir la terre trembler. Après de nombreux accidents Louis XVI crée l'Inspection des carrières le 4 avril 1777¹. La charge de superviser tout le chantier est confié à monsieur Guillemot. Il s'y attelle d'ailleurs jusqu'à sa mort en 1807. Son rôle, en plus de consolider les galeries souterraines de la capitale pour éviter que les maisons ne s'effondrent, est de dresser une carte du sous-sol². Faujas est donc le bienvenu, car en tant qu'ancien élève de Guettard, il est particulièrement touché par la question cartographique et il a derrière lui une expérience non négligeable des grottes de montagnes.

L'ouverture et la reconquête des catacombes de Paris sont un chantier que Faujas découvre avec beaucoup de plaisir. Lui qui était tellement passionné par les cavernes se voit offrir l'occasion de parcourir les sous-sols de la capitale par des chemins presque inexplorés. Il visite le site de fouilles une première fois le 9 septembre 1782 en compagnie du duc de Chaulnes et de trois ambassadeurs anglais de sa connaissance : Vaughan, Whitford et Oswald. C'est monsieur Guillemot qui les reçoit à l'Observatoire avec plusieurs ingénieurs géomètres. L'architecte commence à montrer les cartes de projet de réaménagement des catacombes à ses invités avant de leur faire prendre le chemin des souterrains. En voyant ces plans, Faujas est en même temps surpris et enthousiasmé :

on a de la peine à se persuader qu'il y ait sous une ville comme Paris cette quantité immens, d'abîmes, de galeries, de manière qu'il y a des rues entières telles par exemple que celle de St Jacques sous laquelle on peut se promener et qui sont pour ainsi dire en l'air³.

Pour cette première visite, Faujas et ses amis parcourent le souterrain pendant trois heures en mesurant les températures grâce à un « thermomètre anglais ». Ils démarrent dans les caves de l'Observatoire qui monte à 10°C. Puis, ils se rendent jusque sous de l'aqueduc d'Arcueil où la température descend à 8°C. Ils passent ensuite par des galeries en construction soutenues par des piliers de bois où l'air est rare et où les lichens pullulent. Puis ils croisent des galeries aérées par des puits faisant — d'après l'auteur — entre 40 et 50 pieds de profondeur⁴, et qui ont pour effet de modifier la température des salles. Ils passent ensuite

¹ André THEPOT, *Ingénieurs des mines et ville de Paris: le service des Carrières - travaux souterrains*, <http://www.annales.org/archives/carrieres.html>.

² Gilles THOMAS et Xavier RAMETTE, « La création et l'aménagement des catacombes. Premier musée souterrain de France au début de l'Empire, sous l'égide de L.É.F. Héricart Ferrand, entre 1809 et 1815 », *Napoleonica La Revue*, 2011, vol. 10, n° 1, p. 66.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 29.

⁴ Entre environ 12 et 16 mètre de haut.

sous la rue Saint-Jacques, puis sous les jardins du Luxembourg dont on apprend qu'ils sont soutenus par des piliers et des voûtes. Ils sortent enfin par la Cour des Dames du Val de Grâce. Ce pittoresque périple, que Faujas décrit avec beaucoup d'exactitude, éveille chez le lecteur un certain sentiment d'aventure et de découverte surtout qu'il ne connaît pas les catacombes. Une autre excursion se déroule le premier novembre 1782. La visite souterraine passe cette fois-ci dans le Faubourg Saint Marceau en compagnie de Thouin, l'Houien et Lucas du Jardin du Roi. Les explorateurs se trouvent alors à quarante pieds de profondeur sous l'abbaye Saint-Victor et sous la rue de Seine jusqu'à la maison de Buffon. Cette excursion a clairement posé des problèmes à Faujas qui ne la décrit pas avec autant d'émerveillement que ses visites sous l'Observatoire :

l'air y étoit mauvais, je m'y trouvais fort mal à l'aise et mon inquiétude étoit augmentée par les dangers qu'il y'a de voyager dans une carrière aussi ruinée et où l'on a fait encore que peu de réparations¹.

Cette carrière souterraine, malodorante et qui menace de s'écrouler à tout moment n'est pas vraiment du goût de Faujas que l'on sait pourtant d'un caractère aventurier. Ces catacombes sont alors en période d'ouverture et les travaux de mise en état ne sont pas aussi avancés que dans le quartier de l'Observatoire où les promenades souterraines sont bien plus praticables pour des gens du monde. Faujas s'aventure une nouvelle fois dans les carrières le 25 décembre 1782. Il partant de l'Observatoire, avec des amies anglaises et suit le même parcours en faisant un détour sous les Gobelins². Le mardi 15 avril 1783, la dernière visite que Faujas organise à la toute fin de son voyage revêt un aspect plutôt promotionnel. Il invite alors des personnes du grand monde à se joindre à lui dans une excursion touristique dans les catacombes de Paris :

Je me suis rendu à neuf heures du matin avec l'intendant des bâtiments du Roi à l'Observatoire, pour attendre les personnes que j'avois engagées à faire le voyage souterrain de Paris, elles ne tardèrent pas à arriver et je les ai reçus chez M. le comte Cassini qui voulut bien nous prêter son appartement. Voici les noms des personnes

Madame la comtesse de Sabran	}	5 femmes
Mademoiselle de Sabran		
Madame la comtesse de Brancas		
Madame la marquise de Bondie		
Mademoiselle de la Rochette		
M. le comte de Gand		
Milord Fillantere		
M. le baron de Bath		
le marquis de Carbonière		
M. de Cassini		
le comte de ...		
M. l'abbé Gébeline		
M. Guillemot		

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 65.

² *Ibid.*, p. 88.

avec une 20^{ne} de domestiques de suite et tous les ingénieurs et inspecteurs des carrières. Chacun fut muni à la porte des caves de l'Observatoire d'une bougie allumée et comme nous étions fort nombreux, cette grande illumination sur ce sombre vestibule de l'Observatoire avoit un air de magie et de singularité, nous ressemblions beaucoup à des gens qui vont au Sabat. Enfin Madame de Sabran et moi ouvâmes la marche et nous descendâmes les premiers par l'escalier tournant et suspendu composé de 180 marches, une fois que nous fumes tous dans l'escalier, nous eûmes l'avantage de jouir d'un coup d'œil singulier, celui d'un escalier tournant où nous nous voyons tous avec une bougie à la main et l'illumination tournante étoit d'autant plus longue, qu'on ne peut absolument aller que deux à deux dans cet étoit mais charmant escalier. Arrivés dans les caves nous vîmes d'abord ce qu'on nomme le rocher croissant qui est une masse considérable de spath calcaire dans une chambre séparée. Delà nous suivîmes la galerie où nous trouvâmes à la droite une petite madone et l'on ne manqua pas de nous faire l'histoire quelle étoit posée là en mémoire des deux capucins¹.

Le reste de l'excursion n'est pas détaillé, mais on comprend parfaitement le but de la manœuvre. Faujas organise cette sortie avec des savants, des ingénieurs, mais surtout avec plusieurs dames importantes. Il a notamment le soutien de la comtesse de Sabran qui, bien qu'elle apparâit peu dans ce journal, semble être assez proche de Faujas. Entre science et sociabilité, cette excursion est un parfait exemple qui montre que la mise en scène des curiosités n'est pas le monopole de la physique. Faujas prend le rôle de guide, c'est lui qui mène sa troupe à travers les boyaux souterrains de Paris pour partager son savoir. Cette posture passeur de science préfigure le grand succès médiatique qu'il obtiendra un an plus tard avec les ballons volants.

La capitale n'est donc pas pour Faujas qu'un moyen de se cultiver, il se sert aussi de cet espace comme d'une plateforme promotionnelle. Il vise la gloire et la reconnaissance des grands du royaume. Ainsi Faujas monte à Paris pour travailler, pour faire avancer sa carrière de savant et d'expert. Cependant, bien qu'il passe le plus clair de son temps dans le monde, il arrive à dégager assez de temps pour s'occuper de plusieurs chantiers importants.

Paris comme espace de travail

Bien que les plaisirs et la sociabilité tiennent une place prépondérante pendant ce voyage, Faujas se déplace aussi pour exercer son métier de naturaliste. Comme cela apparâit avec le travail qu'il mène pour *l'Histoire naturelle* de Buffon, Faujas est un consultant de premier ordre quand il s'agit de vulcanologie. Cette spécialité l'amène également à être sollicité pour ses découvertes. À Paris, Faujas continue à travailler d'arrache-pied sur sa *Minéralogie des Volcans*. Il passe de nombreuses journées à écrire et se rend parfois chez quelques collègues, notamment Romé de l'Isle pour dialoguer et vérifier des points en matière

¹ *Ibid.*, p. 112 et 113.

de cristallographie¹. D'ailleurs ressortent quelques mentions de ses conversations dans l'ouvrage de Faujas² et l'on constate que leur relation n'est pas concurrentielle. C'est une entente parfaitement horizontale entre deux minéralogistes qui s'entraident et font avancer conjointement leurs branches d'étude respectives.

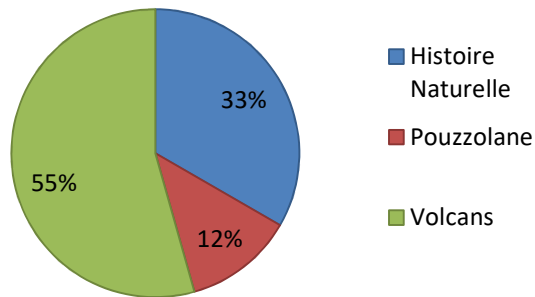


Figure 23. Répartition du travail en chambre à Paris (1782-1783)

Sur ce travail d'écriture qui court tout au long du journal, on note 58 passages dans lesquels le naturaliste parle de « travailler » ou « d'écrire ». On peut d'ailleurs constater quand on les rassemble que Faujas est sur trois fronts principaux : l'*Histoire naturelle de Buffon*, un mémoire sur la pouzzolane et son nouvel ouvrage sur la minéralogie des

volcans. L'*Histoire naturelle* de Buffon pour laquelle il travaille sans relâche l'occupe spécifiquement pendant le début de son voyage. Sa relation avec Buffon est une des principales raisons de la venue de Faujas sur Paris. Il commence à œuvrer pour son maître dès le 31 août 1782 et on compte une vingtaine de séances préparatoires pendant lesquelles Faujas travaille seul. En parallèle à ce travail pour Buffon, Faujas s'occupe également à faire reconnaître l'utilité de la pouzzolane de sa mine aux grands de Paris. La première mention de son entreprise sur la pouzzolane date du 26 août 1782. L'examen de cette matière volcanique et son commerce sont un des enjeux de ce voyage. Faujas réalise à Paris les mêmes expériences que celles qu'il avait lancées à Toulon en 1778 et qui lui avaient permis d'obtenir l'exclusivité du commerce de la pouzzolane française grâce à la décision du conseil du Roi du 10 décembre 1779³. Faujas réitère une fois de plus le même type d'expériences à Paris le 6 septembre 1782 pour montrer à la société académicienne les bienfaits de son procédé. Sous la houlette du comte d'Angiviller, à part Brebion, ce sont des proches ou des connaissances de Faujas qui sont nommés commissaires :

Diné chez M. le duc de Chaulnes, après diné c'est à dire vers les cinq heures je me suis rendu aux Tuileries où étoient messieurs Guillemot intendant du bâtiment du roi ; M. Brebion contrôleur des bâtiments commissaire nommé par le comte d'Angiviller pour présider à la vérification de la pouzzolane grise et rouge du Vivarais, les caisses ayant été ouvertes et le cube brisés avec des coins de fer, les pouzzolanes ont été reconnues de la plus excellente qualité le revêtement qu'on avait fait au premier bassin de l'allée des Feuillais à très bien résisté aux

¹ *Ibid.*, p. 96.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Minéralogie des volcans, ou Description de toutes les substances produites ou rejetées par les feux souterrains*, *op. cit.* On compte dix mentions de Romé de l'Isle dans cet ouvrage, en plein texte et en note.

³ Voir : Chapitre III.

gelées et aux intempéries de la saison pendant trois ou quatre mois, M. Adanson et M. de Laplace étoient présent à cette expérience il en a été dressé un procès-verbal¹.

C'est bien la même méthode qu'à Toulon. Faujas immerge des blocs de ciment à la pouzzolane pour tester leur solidité et effectuer des comparaisons avec d'autres blocs constitués à l'aide de pouzzolanes italiennes, utilisées traditionnellement pour les mortiers hydrophiles. Chez lui, Faujas travaille sur les résultats des expériences parisiennes du 6 septembre les 10 et 12 du même mois. De plus, comme le test est couronné de succès, le résultat est annoncé officiellement dans le *Journal de Paris* du mercredi 18 septembre 1782². L'article est élogieux et décrit Faujas en homme industriel et une découverte particulièrement importante dans ce contexte de raréfaction des ressources en bois. À la suite de cela, le comte d'Angiviller lui commande, le 1^{er} octobre 1782, un mémoire sur lequel il travaille depuis quelques semaines et qui l'occupe encore jusqu'à la fin décembre 1782. Ceci permet à Faujas de faire la publicité de sa découverte auprès des puissants comme du public et de relancer le mouvement enclenché avec la publication de son mémoire de 1778. Après ces expériences réussies, Angiviller commande de la pouzzolane à Faujas pour le compte de la couronne et Buffon tire les ficelles de son côté. D'ailleurs, ce mortier tombe à point nommé. Monsieur Guillemot, qui entreprend la rénovation des chemins d'approvisionnement d'eau de la capitale a alors besoin d'un bon ciment hydrophile pour solidifier le bâti existant.

Sa maîtrise de la pouzzolane dans le génie civil l'amène également à travailler sur le chantier de l'aqueduc d'Arcueil qui est confié à son ami Guillemot. La première expertise qu'il effectue a lieu le vingt-cinq septembre 1782. Faujas et Guillemot se rendent au village de « Rongy »³ pour observer un des regards de l'édifice francilien⁴. Le minéralogiste analyse l'organisation et la solidité de la structure qui lui paraissent bonnes. Puis il dit ne voir que quelques couches légères de sédiments, gage selon lui d'un faible dépôt. L'eau transportée par cette construction antique est donc pure et apte à la consommation. Après leur repas, ils se rendent à Bourg-de-la-Reine⁵ pour visiter un autre de ces regards. Cette partie de l'aqueduc fournit l'eau à l'Observatoire et à tout le faubourg Saint-Germain. À la vue de ce grand édifice, Faujas est assez enthousiaste et dresse un tableau plutôt admiratif de ce qu'il observe :

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 27.

² INCONNU, « Art », *Journal de Paris*, n°261, 18 septembre 1782.

³ Certainement Rungis, Val-de-Marne.

⁴ CRLT : « Ouverture, puits ménagé(e) pour permettre la visite, l'entretien d'une conduite souterraine, d'un égout, d'un aqueduc, fermé ordinairement par une plaque ou parfois surmonté d'un petit édicule. »

⁵ Bourg-de-la-Reine, Haut-de-Seine.

j'ai été étonné à l'aspect de l'aqueduc extérieur qui longe la vallée d'Arceuil et qui joint les deux montagnes qui la circonscrivent, cet aqueduc est digne des Romains par la beauté, la simplicité du style, le choix des pierres et par la grande élévation de ce monument¹.

Toutefois Faujas note quelques problèmes sur cet édifice. Il pointe notamment l'accumulation de calcaire qui est dit considérable. Des bouchons de sédiments pourraient occasionner des dégâts et des désagréments pour les parties desservies de la capitale. De plus, Faujas note une seconde avarie dans l'aqueduc. Un raccord réalisé avec un ciment de chaux et de poudre de brique est en train de se désagréger rapidement à cause de la difficulté de ce ciment à se lier à une structure constamment humide. La solution naturellement apportée par le minéralogiste est de créer un ciment à l'aide de pouzzolane. L'expertise de Faujas permet donc de tester et de juger de la qualité de l'eau et de jauger les risques grâce à une analyse des accumulations transportées par l'eau et dont il connaît bien les aspects. Faujas et Guillemot effectuent une seconde visite trois jours plus tard² pour vérifier « les rentes de l'aqueduc ». Enfin une dernière inspection a lieu le neuf octobre : Faujas se rend au regard de Rongy où il répète des expériences qu'il ne détaille malheureusement pas. Il réalise ensuite des relevés de température à des profondeurs différentes. Puis fait une description analytique des couches de terre qui se trouvent autour. Le procédé d'analyse est le même que dans les carrières. Il décrit et nomme chaque strate différente, dans le but d'analyser le type de sol et sa conception : « une terre végétale, après la terre végétale la pierre calcaire. Sous ces matines une argile d'un verd de pomme³. » L'analyse stratigraphique lui permet alors de dresser un diagnostic sur la résistance du sol à l'humidité et au transport des sédiments dans le réseau d'eau.

Faujas travaille également pendant son séjour à la rédaction d'un nouvel ouvrage, *Minéralogie des Volcans*. La première mention de son travail n'intervient pas avant le 4 janvier 1783. Et bien que sa visite chez Besson montre qu'il prospecte depuis bien avant, il n'arrive véritablement à se dégager du temps pour cela qu'après avoir bien travaillé pour Buffon et pour le couple Angiviller-Guillemot. Bien entendu ces deux chantiers lui permettent d'accumuler du prestige et certainement de l'argent avec la vente de sa pouzzolane, mais pendant ce temps son œuvre n'avance que peu alors qu'il n'a rien publié depuis l'*Histoire naturelle du Dauphiné*. Malgré tout, ce travail lui prend une bonne partie de son temps dès le mois de février 1783. Alors que ses autres séances d'écritures sont plutôt sporadiques, il se cloître dans sa chambre des jours entiers. Du 14 au 26 février 1783, il n'y a pas un seul jour sans travail de même que du premier au 16 mars 1783. Parfois il reçoit des visites qui le

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 40 et 41.

² *Ibid.*, p. 44.

³ *Ibid.*, p. 53.

dérangent, comme le 22 février 1783 où il s'en plaint dans son journal et refuse des invitations, même si elles viennent de grandes dames comme la marquise de Sabran. En tout cas, Faujas semble de plus en plus pressé au fur et à mesure que les semaines passent et malgré une difficile chute de voiture, il continue son travail avec la même intensité, et ce jusqu'à la fin de ce journal. Faujas est bien dans un processus d'édition, car il se rend de nombreuses fois chez son libraire. En faisant le compte des entrevues entre Faujas et Cuchet qui est redevenu son collaborateur après le succès des *Recherches*, nous voyons parfaitement que ce dernier joue un rôle de premier plan dans ce séjour. Il figure dans les 10 personnes les plus présentes du journal de voyage.

Faujas apparaît alors comme un homme qui multiplie les tâches. Malgré son goût pour les mondanités, il se trouve bien à Paris pour exercer son travail de savant. Tantôt avec Buffon, tantôt avec l'administration des bâtiments royaux, Faujas se dévoile comme un véritable expert des produits du feu dans les domaines théoriques et pratiques. Le savant utilise sa maîtrise de l'histoire naturelle pour s'imposer dans le champ politico-scientifique de la fin du XVIII^e siècle. Charles Coulston Gillispie dans son *Science and polity in France*¹ ne parle de Faujas que comme d'un courtisan de Buffon. Comme le dit cet auteur, Faujas « s'est fait lui-même » et « possède un certain charme² », Dolomieu soutiendra le même discours dans son cahier de captivité. Certes, la capacité d'adaptation de Faujas aux impératifs de la mondanité est une des qualités qui lui permet de se promouvoir. Cependant, au regard de tous les efforts déployés dans ce journal, Faujas apparaît aussi comme un homme actif et dont la stature d'expert et déjà bien établie.

Faujas est autant acteur que témoin de la vie parisienne. Et en tant que savant des Lumières, ses intérêts sont multiples. Ainsi, au cours de ses pérégrinations parisiennes, le naturaliste est en première ligne pour assister à une véritable course à l'innovation technique entre différents marchands et ingénieurs qui ont fait des sciences leur fonds de commerce.

2. Une science matérielle

En France, depuis le triomphe des idées de Newton sous l'impulsion du clan Maupertuis dans les années 1740-1750³, l'instrument et l'expérience prennent peu à peu le pas sur la philosophie naturelle. Pour ce faire, l'ingéniosité des machines et des instruments

¹ Charles Coulston GILLISPIE, *Science and polity in France : the end of the old regime*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 2004.

² *Ibid.*, p. 172 et 173. « Like Lacépède, he made himself [...] For Faujas had a certain charm. »

³ Élisabeth BADINTER, *Les passions intellectuelles*, op. cit.

de science devient de plus en plus perfectionnée, leurs prix de plus en plus accessibles. L'agrégation des résultats des expérimentations permet également de générer des théories scientifiques considérées comme fiables.

Nous avons pu constater, au cours des visites de cabinets et même plus avant pendant les excursions que Faujas effectue dans les Alpes ou en Vivarais, il est évident que le matériel scientifique est absolument indispensable, voire vital¹. Comme l'explique Françoise Waquet, l'instrument est déjà alors une véritable « augmentation » de l'humain². Ce transhumanisme moderne aiguise les sens en améliorant la vue, le toucher (en mesurant la pression ou l'air), et fait apparaître l'invisible en montrant l'infiniment grand ou l'infiniment petit. La mécanique devient alors une science à part entière qui contribue à la construction d'un marché des instruments de sciences dont Faujas rend compte dans son journal de voyage. En infatigable curieux, mû par ce besoin de d'instruments et de produits divers, il visite des boutiques et note de précieuses informations sur les prix et qualités des produits rencontrés. Ces belles mécaniques sont décrites, apprêtées, évaluées par l'auteur dans ses diverses pérégrinations. Des machines scientifiques aux machines artistiques, l'ingénierie mécanique est, pour ces savants, une gourmandise de tous les instants qui touche à tous les domaines. En tout cas, pour ceux qui peuvent payer le prix de la science.

Le prix de la science

Sur les traces de Maurice Daumas³, d'autres historiennes d'envergure comme Liliane Hilaire-Perez⁴ ou Hélène Verin⁵, se sont intéressées au domaine des objets de savoir. L'étude du marché des objets et matériaux scientifiques nous permet de constater que l'organisation du travail scientifique ne vient pas uniquement de l'esprit. Les laborantins ont un besoin de s'approvisionner constamment. Le rôle de ces passeurs entre économie commerciale et économie intellectuelle est donc très important. Le journal de Faujas nous donne de nombreuses indications sur les prix et les marchands de science. Quand il fait ses

¹ En cela l'extrait sur l'expérience de mort imminente que vie ... est un bon exemple de l'importance que revêtent les instruments scientifiques : Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments », *op. cit.*

² Françoise WAQUET, *L'ordre matériel du savoir: comment les savants travaillent, XVIe - XXIe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p. 225 à 241.

³ Maurice DAUMAS, *Les instruments scientifiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Gabay, 2003.

⁴ Liliane HILAIRE-PÉREZ, *L'invention technique au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. « Evolution de l'humanité », 2000.

⁵ Hélène VÉRIN, *La gloire des ingénieurs: l'intelligence technique du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1993.

« emplettes », Faujas indique généralement les prix des articles, qu'il les ait achetés ou non. Nous pouvons classer ces objets en plusieurs catégories, selon les types.

Nous rencontrons tout d'abord une catégorie où les biens sont vendus au poids ou à la mesure, et dans de nombreux cas, Faujas retranscrit les rapports poids-mesure/prix de manière précise.

Tableau 12. Types et coûts des consommables de science au poids ou à la taille

Date	Marchand	Type	Prix	Rapport
16 septembre 1782	Magasin de taffetas	Taffetas imperméable	9fr. l'aune	$\frac{1}{4}$ de pied, soit 130cm.
24 septembre 1782		Huile de ricin	10fr. la livre	
28 décembre 1782		Air déphlogistiqué	30lt. consommation pour 1h15 de chimie.	Soit 8 sols brûlés par minute
30 décembre 1782	L'ÉSGUILLIER	Huile de girofle pure de hollande	4lt. et 10sols l'once	1/16 de livre soit 30,594g.
30 décembre 1782	L'ÉSGUILLIER	Huile de girofle coupée au pavot	40sols l'once	1/16 de livre soit 30,594g.
30 décembre 1782	L'ÉSGUILLIER	Souffre de (poudre de cobalt et silex)	3lt. et 12sols la livre	

L'Ésguillier est un apothicaire important dans Paris. En effet Faujas souligne dans son journal que cette boutique est une des « plus célèbres de Paris. » Dans *Les tablettes* de 1786¹, l'Ésguillier est cité comme « apothicaire du roi » et son enseigne est agrémentée de la mention « Ancienne Maison ». Selon cette même source, il est situé rue des Lombards entre les rues Saint-Denis et Saint-Martin. On remarque que Faujas s'éloigne assez peu du centre de Paris et que les grandes enseignes se trouvent non loin des quartiers fréquentés par les savants. Ce marché des consommables n'est bien entendu pas la seule source de revenu des marchands de science. Les instruments petits ou grands sont également présents chez les marchands et souvent présentés au détail avec ou sans accessoires.

Tableau 13. Types et coûts des instruments de science au détail

Date	Marchand	Type	Prix
27 novembre 1782	CAROCHEZ	Bouteille de gomme élastique	4 lt.
31 décembre	MOTIER	Lampe à air inflammable	48 lt.
31 décembre	MOTIER	Eudiomètre de Volta	3 livres
2 février	MOTIER (?)	Lampe à air inflammable	2 louis
2 février	MOTIER (?)	Canon à air inflammable	5 lt.
2 février	MOTIER (?)	Loupe	3 lt.
23 février	FORTIN	Thermomètre à mercure gradué et sa boîte	30 lt

Noël Simon Carochez et Nicolas Fortin sont deux ingénieurs très connus dans le milieu et bénéficient d'une bonne réputation et d'un bon emplacement. Carochez est logé au

¹ Mathurin ROZE DE CHANTOISEAU, *Tablettes royales de renommée ou de correspondance et d'indication générales des principales fabriques, manufactures et maisons de commerce, d'épicerie-droguerie, vins, liqueurs, eaux-de-vie et comestibles de Paris et autres villes du royaume et des pays étrangers...*, Paris, Vve Duchesne [etc.], 1786.

Louvre¹ et est plutôt spécialisé dans l’optique, son atelier est situé place de Grève non loin de l’hôtel de ville², soit à deux pâtés de maison de l’Ésguillier. Fortin est aussi connu que son collègue, car c’est un des fondateurs du système métrique. Lui aussi est bien placé dans le marché des instruments, son atelier est installé depuis 1780 rue de la Sorbonne. Il est légèrement plus excentré que les autres par rapport à l’Académie mais il se trouve entre l’Observatoire et le Jardin qui sont deux lieux bien fréquenté par les savants.

Enfin, une dernière subdivision présente dans cette source concerne le commerce de machines très chères et de haute qualité. La mécanique des instruments de physique est une science à part entière qui nécessite un savoir-faire qui fait bien entendu fortement monter certains prix.

Tableau 14. Types et coûts des machines électriques

Date	Marchand	Type	Prix
22 novembre 1782	SYKES	Aéromètre	
25 novembre 1782	FORTIN	Machine pneumatique	600 livres
27 novembre 1782	FORTIN	Machine pneumatique « parfaite »	25 louis
5 décembre 1782	SYKES	Machine électrique de Londres	1000 francs
7 décembre 1782	SYKES	Petite machine électrique de poche avec accessoires	9lt

On remarque Fortin exerce aussi ses talents dans le domaine de l’ingénierie physique. Les machines pneumatiques sont en effet une de ses spécialités et lui ont déjà permis de se faire reconnaître comme un des grands artisans de Paris³. D’autres exemples d’instruments sont cités dans ce journal, mais les indications de prix ne sont malheureusement pas systématiques. En tout cas, nous pouvons d’ores et déjà observer que des classes d’articles existent de haut comme de bas de gamme, comme pour l’huile de girofle pure ou coupée. On peut parfaitement imaginer que les savants et les amateurs de science puissent être intéressés par des instruments moins coûteux. Faujas, grâce à la fortune de son épouse, fait partie de cette catégorie de personnes qui estiment la qualité des articles et pour qui les prix élevés — s’ils semblent justifiés — ne sont pas un réel problème. Ces quelques exemples de variations et surtout de commentaires que fait Faujas sur les différentes boutiques visitées nous permettent de dégager certaines grandes tendances en ce qui concerne les marchands dont nous avons les noms. Le prix fixé est également dû à la renommée de l’ingénieur ou du revendeur et la situation géographique nous montre aussi à quel public il s’adresse.

¹ Maurice DAUMAS, *Les instruments scientifiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 134.

² *Ibid.*, p. 372.

³ *Ibid.*, p. 365 à 368.

Le 5 décembre 1782, Faujas visite au Palais Royal une boutique de machines électriques chez un Anglais nommé Sykes. Là, c'est la localisation de la boutique qui prime car elle est placée dans un lieu de prestige, proche du lieu de vie de Faujas et des instances officielles de savoir. Elle est d'après le texte installée au Palais-Royal, ce qui lui permettrait de toucher la clientèle la plus aisée de Paris. Mais la grande différence avec les autres est que Sykes n'est pas un ingénieur, c'est un marchand¹ spécialisé dans les produits de luxe et de curiosité. De plus, on a pu voir dans les tableaux de prix combien sa machine londonienne est chère :

Vu chez Sykes au Palais Royal une superbe machine électrique à cylindre venue de Londres, donnant des étincelles à 16 pouces de distance, elle coûte mille francs du moins il en demande cette somme².

Sur ce point Faujas est sceptique quant au bien-fondé du prix de cette machine. On peut alors se questionner sur la validité de ce prix. Pour Faujas il résulte plus de la réalité du marché en présence, destiné à satisfaire une clientèle de prestige et peu regardante sur le tarif. Toutefois, la qualité des articles semble être au rendez-vous. Faujas retourne chez Sykes le 7 décembre 1782 pour acheter une machine électrique dite « de poche ». Cette dernière est cent fois moins chère que la grande. Sykes est également un marchand assez généraliste. Pendant une visite le trente et un décembre 1782, on constate qu'il vend « de terres anglaises imitant des vases étrusques. » Enfin, Faujas se procure aussi une écritoire chez Sykes. Instruments de physique, mais également objets d'art antique et accessoires de travail, le marchand des beaux quartiers, offre à sa clientèle un panel d'articles assez diversifié. Mais ces stocks peuvent également être assujettis aux différents arrivages et on peut émettre une autre hypothèse reposant sur une éventuelle spécialisation de Sykes dans les importations anglaises haut de gamme.

Motier par contre est moins connu. Pourtant, Faujas visite sa boutique le 31 décembre 1782 et apprécie ce qu'il voit, et surtout combien les objets coûtent :

Sorti de bon heure pour aller chez le sieur Motier faiseur d'instruments de physique, j'ai trouvé que cet artiste étoit encore moins cher que Caroché³.

L'étonnement qu'éprouve le naturaliste pour les prix particulièrement bas de Motier laisse donc supposer que Caroché doit être connu pour son attractivité. Faujas conclut ce passage en détaillant ses achats : « je lui ai acheté un petit carillon électrique et je lui ai commandé une lampe à air inflammable pour le prix de 48^{lt} plus un eudiomètre de Volta pour 3 Louis. » Il est

¹ *Ibid.*, p. 228, 317 et 318.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 82.

³ *Ibid.*, p. 93.

alors fort possible que le 2 février 1783¹ le marchand à qui Faujas achète une autre lampe, un canon, et une loupe, soit le même Motier à qui il avait passé commande.

Le commerce des instruments scientifiques fait donc partie d'un marché relativement étendu qui ne se limite pas à une ou deux enseignes. La concurrence est bien présente et Faujas ne cesse de s'émerveiller devant les nouvelles trouvailles qu'il réalise. Il se rend à plusieurs reprises chez les différents marchands pour faire son marché : une fois chez un certain Lombard², une, voire deux fois chez Motier, deux fois chez Caroché, deux fois chez un Nozada et quatre fois chez Sykes. Il est entendu que tout ce matériel a un coût, ne serait-ce que celui des matières premières, et surtout en chimie où l'on incinère et où l'on fond ces dernières, ainsi qu'on le voit avec Lavoisier qui brûle littéralement 8^{lt} par minute.

Les « artistes » ne sont pas les seuls à proposer des instruments de science aux Parisiens curieux et fortunés. Les savants eux-mêmes font parfois commerce de leur savoir-faire en vendant un certain nombre d'outils qu'ils fabriquent. Faujas distingue deux classes de commerçants. La première et celle des marchands et des artisans, la seconde celle des savants artisans. Lors du récit d'une visite chez Bianchi. Au sortir d'une vente aux enchères le 20 décembre 1782, Faujas et le duc de Chaulnes se rendent rue Saint-honoré :

nous sommes allé avec le duc de Chaulnes dans la rue S^t Honoré chez M^o. Bianchi physicien qui a de très beaux instruments qu'il vend³.

Le naturaliste présente Bianchi comme un « physicien » contrairement à Sykes qui est simplement marchand et Motier qui est qualifié d'« artiste ». Certains scientifiques utilisent donc leurs statuts de savant à des fins commerciales. La vente d'objets permet par ailleurs de financer leurs propres recherches. Si l'on en croit la dureté avec laquelle de Faujas s'exprime quand il identifie de faux scientifiques, Bianchi apparaît alors comme un homme estimable. Faujas parle de machines « excellentes » et d'objets « forts ingénieux », ce qui ajoute au prestige de ce marchand-physicien ou de ce physicien-marchand. Faujas réalise une seconde visite chez Bianchi seulement sept jours plus tard⁴. On peut alors se demander si des savants, peut-être moins aisés, jouent sur les deux tableaux de la science et du commerce. Nollet au début de sa carrière donnait ses grands cours privés, dont Émilie du Châtelet était cliente⁵, en plus de ces grands cours publics, dans le but de gagner quelques rétributions.

¹ *Ibid.*, p. 102.

² *Ibid.*, p. 104.

³ *Ibid.*, p. 87.

⁴ *Ibid.*, p. 89.

⁵ Élisabeth BADINTER, *Les passions intellectuelles. I- Désirs de Gloire (1735-1751)*, Paris, Fayard, 1999, p. 215.

Cependant, les savants peu connus ou peu aisés ne sont pas les seuls à tirer un profit pécuniaire de leur art. Jacques Charles, le célèbre professeur de physique et spécialiste de thermodynamique (dont le cabinet ravit Faujas), est également l'auteur de machines et d'instruments que l'on retrouve dans d'autres collections, notamment dans celle des Chaulnes.

Boutiques, cabinets ou connaissances, la pratique de la vente d'objets de sciences est assez courante, voire normalisée. Les collectionneurs ne sont pas bouleversés par la cession de quelques pièces de leurs collections. Dans certains cas la vente est un moyen d'avoir un salaire, ou de se faire connaître.

La physique au même titre que d'autres sciences peut s'avérer être une pratique inaccessible pour le commun des mortels. Daniel Roche, dans *Le peuple de Paris*, évalue la fortune moyenne d'un salarié à sa mort à 1776 livres entre 1750 et 1790¹. Mais sur tous les salariés de Paris, qui compte environ 600000 à 660000² âmes, la moitié meurt avec une fortune inférieure à 500 livres. Deux vies de labeur pour une machine, voilà ce que représente le prix de la science chez un marchand du Palais Royal. En revanche, la petite machine peut être un accès à la science expérimentale. Il est clair que, plus que la main d'œuvre, ce sont les coûts des matières premières qui déterminent le prix d'une machine. Il est fort logique qu'entre un disque de verre d'un mètre cinquante et un petit morceau de « verre bleu » l'écart soit conséquent. Pourtant, cela représente tout de même une semaine de travail pour un Parisien lambda, et seulement quelques pierres volcaniques pour Faujas

Une ébullition technique

Le XVIII^e siècle est un temps d'innovation et les progrès fulgurants de la mécanique sont palpables. On voit des machines bouger comme des êtres vivants où s'envoler en transportant des hommes. Le talent des ingénieurs, artistes ou savants est mis à rude épreuve par des personnages dont la curiosité les pousse à savoir et à essayer toujours plus de choses.

La chaleur est une énergie considérable. Au XVIII^e siècle, l'utilisation de cette énergie connaît une réelle explosion mécanique. L'invention des pompes à feu permet aux scientifiques de tester la puissance de la chaleur, encore une fois invisible, mais qui produit des effets concrets sur l'environnement alentour. La pompe à feu fait partie de la genèse de toute la technologie du XIX^e siècle basée sur la vapeur. Elle fonctionne à cette époque en deux

¹ Daniel ROCHE, *Le peuple de Paris : essai sur la culture populaire au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1998, p. 104.

² *Ibid.*, p. 30.

temps. D'une part, ce procédé consiste à utiliser la force de la chaleur pour faire monter un piston dans un corps de pompe à l'aide de la vapeur d'eau. D'autre part, quand le piston est en haut, une soupape se ferme pour bloquer la vapeur. On arrose le corps de pompe avec de l'eau froide pour générer de la condensation qui retombe avec le piston, grâce à la pression de l'atmosphère¹. Ce procédé, répandu en Europe depuis le milieu de XVIII^e siècle, est appelé procédé de Newcomen. Faujas assiste au fonctionnement d'une de ces pompes le quatre septembre 1782 en compagnie du duc de Chaulnes, d'un abbé nommé Rey, et des quatre ambassadeurs de la couronne d'Angleterre :

J'ai la vue de ces formidables machines qui m'en ont singulièrement imposé et que je ne me serais jamais persuadé que des hommes pussent inventer et mettre en exécution des machines d'un si grand ordre, et qu'une mécanique aussi formidable, n'eût pour mobile que des simples vapeurs d'eau chaude. L'eau est élevée à cent vingt pieds au-dessus de la Seine en un volume tel qu'on croirait que c'est un ruisseau que les pompes élèvent cette eau se dépose dans des grands réservoirs qui distribuent de là dans Paris par des conduits souterrains².

Il s'agit certainement dans ce cas d'une machine à vapeur dite « pompe aspirante » et qui permet de drainer l'eau grâce à la force de la roue activée par le piston qui crée une dépression dans le cœur de pompe. Comme l'explique Faujas, cette mécanique, surtout s'il s'agit d'un modèle de Watt, est une machinerie impressionnante et précise. De plus, si le jet d'eau s'élève effectivement à cent vingt pieds³, le spectacle devait être d'autant plus spectaculaire. Si on se fie aux informations apportées par *l'Almanach du Voyageur à Paris* de 1781, la pompe observée par Faujas se trouve sur le pont Notre-Dame dans le quartier de la Samaritaine⁴. Antoine de Lavoisier porte en 1771⁵ un projet qui prévoit l'installation de sept pompes à feu pouvant drainer environ deux mille pouces à chaque rotation⁶, et élever l'eau à environ cent dix pieds de haut. De fait, d'après Roland Mousnier, si une machine à vapeur réalise 15 mouvements par minute⁷, elle peut tirer 30000 pouces d'eau par minute⁸, ce qui est considérable. Or, si la machine qu'observe Faujas élève son panache aussi haut, la quantité d'eau drainée dans la Seine devait dépasser celle annoncée par Lavoisier, ce qui peut expliquer pourquoi il parle d'un véritable « ruisseau ». La chaleur est une énergie en devenir,

¹ MONGE, CASSINI, BERTHOLON, « Pompe à feu », *Encyclopédie Méthodique, Physique*, Tome IV, Paris, veuve Agasse, 1822, pages 357 et 358.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 26.

³ Soit 38,980 mètres

⁴ Jean-François LA CROIX et Luc-Vincent THIÉRY, *Almanach du voyageur à Paris, et dans les lieux les plus remarquables du royaume*, Paris, Hardouin & Gattey, 1781, p. 62.

⁵ Antoine (de) LAVOISIER, « Calculs et observations sur le projet d'établissement d'une pompe à feu pour fournir de l'eau à la ville de Paris », *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1771, p. 227 à 254.

⁶ Soit 39,672 litres.

⁷ Roland MOUSNIER, *Progrès scientifique et technique au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », 1958, p. 402.

⁸ Soit 595,08 litres.

et la machine dans sa grande précision permet aux êtres humains de réaliser des prouesses encore inattendues.

La machine humaine est un art scientifique qui depuis Vaucanson est devenu une réelle passion. Mêlant mécanique, anatomie et art, c'est un émerveillement pour le visiteur qui voit des corps non vivants s'animer comme de véritables personnes. Cette mise en mouvement de corps mécaniques est le résultat de deux avancées majeures dans le domaine de l'anatomie et de la reproduction des corps et dans celui de l'horlogerie. Vaucanson lui-même joue sur les deux tableaux grâce d'une part à sa famille horlogère, et d'autre part à sa rencontre avec Claude Nicolas Le Cat, chirurgien parisien¹. Faujas a lui aussi l'occasion, lors de ses pérégrinations parisiennes, de visiter l'exposition d'automates de l'horloger suisse Jacquet-Droz est considéré par Jean-Claude Heudin comme le successeur de Vaucanson². Pierre Jacquet-Droz et son fils Henri-Louis sont deux maîtres horlogers originaires de Neuchâtel. Ils réalisent dans les années 1770 plusieurs automates luxueux dont trois sont aujourd'hui conservés au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel. Ces pièces très célèbres font le tour de toute l'Europe jusqu'en 1789 où elles sont vendues et passent entre différentes mains jusqu'en 1906 où elles entrent dans la collection du musée³.

Le treize octobre 1782, après un dîner chez le duc de Chaulnes⁴, Faujas se rend chez le mécanicien suisse pour observer ses œuvres⁵. Il décrit tout d'abord *Le dessinateur*⁶, un automate qui sous les traits d'un enfant, réalise des esquisses au crayon et souffle la poussière avec sa bouche :

La belle mécanique de l'enfant qui dessine plusieurs choses, tel qu'un petit chien, un amour traîné dans un char par un papillon le portrait de la reine et du roi de France et celui de la reine d'Angleterre⁷.

D'après Rossella Baldi, ce qui plaît dans cette œuvre, c'est la spontanéité et la légèreté du mouvement⁸. La réalisation des dessins semble être restée à peu près la même.

¹ Stéphanie ROUANET, « Parcours d'un biomécanicien », in Chantal SPILLEMAECKER (dir.), *Vaucanson & l'homme artificiel: des automates aux robots*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010, p. 17 à 29.

² Jean-Claude HEUDIN, « Les créatures artificielles au siècle des Lumières : Jacques Vaucanson un précurseur », in Véronique ADAM et Anna CAIOZZO (dirs.), *La fabrique du corps humain la machine modèle du vivant*, Grenoble, Publications de la MSH Alpes, 2010, p. 17 à 29.

³ Rossella BALDI, « Entre anatomie, mécanique et illusion : les automates des Jacquet-Droz », in Véronique ADAM et Anna CAIOZZO (dirs.), *La fabrique du corps humain la machine modèle du vivant*, Grenoble, Publications de la MSH Alpes, 2010, p. 59 et 60.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 56 et 57.

⁵ Pour avoir une idée du visuel, du fonctionnement et du bruit de ces œuvres, nous vous conseillons le reportage du « Carillon d'or » : <https://www.youtube.com/watch?v=IeTOqDb-86s>

⁶ Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « *Le Dessinateur* », Neuchâtel, 1774, Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 3.

⁷ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 56.

⁸ Rossella BALDI, « Entre anatomie, mécanique et illusion : les automates des Jacquet-Droz », *op. cit.*

Toutefois, au sujet des portraits, le journal de Faujas diverge quelque peu des commentaires actuels. Quand le naturaliste parle du couple royal français et le la reine d'Angleterre, Rossella Baldi et le musée de Neuchâtel émettent l'hypothèse du couple royal britannique. Cependant, on ne sait pas si Jacquet-Droz, qui sait programmer ses automates, a la capacité de changer le tracé des dessins effectués par son œuvre mécanique¹.

Une seconde œuvre ayant traversé les siècles est décrite par Faujas, il s'agit de *La musicienne*² :

La seconde pièce est une fille de dix à douze ans touchant du clavecin, avec le mouvement de ses yeux de sa tête et celui de sa gorge parfaitement bien imité³

Cette jeune fille mécanique est capable d'exécuter cinq morceaux de clavecin écrits, nous dit Rossella Baldi, par Henri-Louis Jacquet-Droz lui-même. Le mouvement des yeux et de la tête décrit par Faujas est suivi des mains durant le jeu d'un morceau, et sa poitrine se gonfle en imitation de la respiration. Enfin, le minéralogiste donne des descriptions de deux autres pièces aujourd'hui perdues :

la 3^{em} est un paysage avec diverses figures, où l'eau est très bien imité, la 4^{me} pièce est un oiseau dans une cage qui siffle, qui meut son bec, sa queue et ses ailes ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il change de place et saute d'un bâton à un autre avec une vitesse inconcevable. Il y a aussi divers autres pièces harmoniques très curieuses ; ce spectacle m'a fait grand plaisir⁴.

Pour ce qui est de la troisième pièce, il s'agit peut-être de l'œuvre intitulée « La grotte ». L'oiseau, quant à lui, n'est pas mentionné ailleurs, mais on peut penser que les Droz en reproduisant un volatile s'inscrivaient dans la lignée de Vaucanson et de son célèbre *Canard* capable d'ingurgiter, de digérer et de déféquer, tout cela avec une grande précision : « un canard artificiel en cuivre doré qui boit, mange, cacane, barbotte dans l'eau et fait la digestion comme un canard vivant⁵ ». On ne peut donc douter du fort intérêt que Faujas, si friand de techniques, porte à cette riche collection.

Ce Journal de voyage se termine assez abruptement le 17 avril 1783 par une visite à Versailles. Entre-temps, le naturaliste change d'adresse. Après avoir habité chez le duc de Chaulnes rue de Bondy (et certainement rue d'Enfer avant cela) Faujas — dont la relation s'est refroidie avec le duc — loge chez monsieur Girard au 33 rue des Bons-Enfants, à deux

¹ Jaquet-Droz, pour son œuvre intitulé *L'écrivain*, a inventé un disque de programmation mécanique qui permet à son automate d'écrire une quarantaine de symbole sur quatres lignes.

² Pierre et Henri-Louis Jacquet-Droz, « *La Musicienne* », Neuchâtel, 1774 Musée d'art et d'Histoire de Neuchâtel, inv. AA 1.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 56 et 57.

⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁵ Vaucanson en 1741, citation tiré de l'article de Jean-Claude HEUDIN, « Les créatures artificielles au siècle des Lumières : Jacques Vaucanson un précurseur », *op. cit.*, p. 85.

pas du Palais Royal. En effet Dolomieu avertit Faujas dans une lettre du 21 mars 1783¹, que le duc se livre à une entreprise de calomnie sur sa personne notamment auprès du comte d'Antraigues. Mais Faujas ne rentre pas chez lui pour autant. Il reste bien à Paris pendant plusieurs mois et l'été 1783 est pour lui une période très agitée. Après la réussite de l'expérience des Montgolfier à Annonay, une nouvelle fièvre s'empare de Faujas et de la capitale tout entière : celle des ballons aérostatiques.

3. L'aérostation, de l'envol d'une renommée

Cela fait de nombreuses années que la première édition du livre de Charles Coulston Gillispie sur les frères Montgolfier a permis de reprendre la chronologie des deux papetiers d'Annonay. La question des ballons volants ressort régulièrement dans les ouvrages traitant du Paris des Lumières comme le point d'orgue de cette science spectacle qui fait du public et de la conquête de l'opinion le véritable moteur de l'ascension. Récemment, deux auteurs se sont attelés à réétudier cette histoire des ballons en élargissant quelque peu le propos. D'abord Luc Robène en 1998² reprend la chronologie de l'aéronautique. Ce livre a le mérite de bien identifier les questions pratiques comme l'étude et la définition des « airs » avant de rentrer dans le vif du sujet. Mais concernant Faujas, il recopie la description plutôt erronée de l'ouvrage de Gillispie :

En 1783 Faujas a 42 ans. Issu d'une famille de propriétaires terriens du Dauphiné, il a renoncé à devenir avocat comme l'aurait souhaité son père. Au lieu de cela, il réussit, grâce à son goût pour l'histoire naturelle, à se faire une place mineure en géologie, dans l'entourage de Buffon dont les cinquante ans d'intendance du Jardin botanique royal arrivent alors à terme. Faujas cherchant à être scientifiquement reconnu complète les observations géologiques de Desmarest sur les pics d'Auvergne. En 1778, il publie un immense in-folio sur la vulcanologie³.

Gillispie va plus loin en parlant de son ouvrage sur les volcans comme d'une vision simplement touristique des lieux. Et bien que ces deux auteurs louent l'affabilité de Faujas (en s'appuyant notamment sur Young) et son enthousiasme, ils ne font pas un tableau très reluisant. Pourtant nous avons vu que, même si Faujas n'est pas le grand scientifique de renom de son époque, il jouit tout de même d'une place de choix dans l'échiquier et dispose de nombreux soutiens influents.

Plus récemment, l'étude de Marie Thébaud-Sorger met en contexte et en lumière les différents moments de cette découverte de l'aérostation. En sortant d'une démarche

¹ Bibliothèque municipale de Grenoble, Fonds Dauphinois, N.2152

² Luc ROBÈNE, *L'homme à la conquête de l'air : des aristocrates éclairés aux sportifs bourgeois. Le règne des aéronautes 18e et 19e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998, vol.II/I.

³ *Ibid.*, p. 51. Repris de Charles Coulston GILLISPIE, *Les Frères Montgolfier et l'invention de l'aéronautique*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 61.

chronologique, elle nous permet d'appréhender précisément chaque point important de cette affaire qui supplante les sieurs Bleton et Thouvenel et leur quête de sources d'eau courante.

Faujas tient pourtant une place très importante dans la promotion de cette découverte. D'ailleurs, sa passion pour l'envol ne vient pas des Montgolfier. C'est à Paris que le naturaliste commence à s'intéresser pour l'aérostation. Le 19 août 1782, le duc de Chaulnes l'emmène chez l'abbé de Viennay, rue de Taranne, pour voir la machine volante de Jean-Pierre Blanchard. Cet aéronaute avant l'heure est tristement connu pour avoir lamentablement raté son premier vol en « bateau volant » qui lui aurait certainement valu de devenir aussi célèbre que les Montgolfier. Dans le *Journal de Paris* du 28 août 1781¹, Blanchard annonce son projet par une longue lettre insérée dans les « Variétés ». Il raconte que depuis douze ans, c'est-à-dire depuis 1769, il s'affaire à créer la première machine volante : une petite barque d'un mètre trente sur soixante-cinq centimètres armée de longues tiges et d'ailes actionnables par une sorte de vélo écliptique. Dans cette lettre, la thèse de Blanchard tient au fait que les mouches, les papillons et les chauves-souris n'ont pas besoin de plumes et qu'un simple taffetas le soulèvera de terre. Il termine son texte de façon optimiste :

L'on me verra fendre l'air avec plus de vivacité que le corbeau, sans qu'il puisse m'intercepter la respiration, étant garanti pas un masque aigu & une construction singulière.

La boussole, qui sera sur la poupe de mon Vaisseau, servira à diriger ma course que rien de pourra arrêter, sinon la violence des vents contraires ; mais *omne violentum non est durable*. Il n'y aura donc que les ouragans & les forces des vents contraires qui pourront m'arrêter dans ma course.

Malheureusement, comme le rappelle Marie Thébaud-Sorger « l'insuccès [de sa démonstration] fait de lui la risée de tout Paris² » et cela malgré le soutien du duc de Chartres et du comte d'Artois³. Faujas est néanmoins enthousiaste à l'idée de voir cette machine de ses yeux même si, à n'en pas douter, il a certainement eu vent des mésaventures de cette machine et de son inventeur :

J'ai diné chez le duc de Chaulnes. Après le diner nous sommes allé chez l'abbé de Viennay, pour voir le bateau volant de M. Blanchard, car il faut enfin voir par soi-même enfin d'être en état de porter un jugement raisonnable sur une chose surtout lorsqu'elles paraissent extraordinaires cet abbé ne se trouva pas chez lui, M. le duc de Chaulnes doit lui écrire afin qu'il nous donne jour. Ce savant a vu il y a quelques mois la machine non terminée de M. Blanchard, il est encore dans les doutes sur cette singulière machine. Ne trouvant pas M. Blanchard, nous nous rabattîmes sur l'édifice de S^{te} Geneviève⁴

¹ Jean-Pierre BLANCHARD, « Aux auteurs du Journal », *Journal de Paris* n°240, 28 août 1781.

² Marie THÉBAUD-SORGER, *L'aérostation au temps des Lumières*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Histoire », 2009, p. 40.

³ Bruno BELHOSTE, *Paris savant*, *op. cit.*, p. 135.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 16.

On ne sait pas si Faujas recroise Blanchard avant les expériences d'Annonay, mais il ne va pas oublier Blanchard qui devient rapidement un aéronaute respectable.

Faujas saisit cette opportunité pour élargir sa notoriété. Déjà bien connu des savants, des ministres et des mondains de Paris, c'est maintenant le grand public qu'il vise. L'affaire des ballons peut lui servir à se propulser du statut de petit minéralogiste de province à celui de savant médiatisé. Mais quelle est sa stratégie ? Il entend d'abord faire feu de tout bois en contribuant en tant que sponsor aux deux grandes entreprises aérostatiques : la montgolfière et la charlière. Ensuite, il tente de mener une bataille médiatique afin de se poser en héraut des sciences. Enfin, c'est grâce à une publication élargie et documentée qu'il veut clore ce chapitre.

La souscription du Café du Caveau, une mise en scène plus qu'un soutien aux sciences ?

Le 28 juillet 1783, Faujas ouvre une souscription au café du Caveau, récemment refait à neuf, pour financer les expériences de Jacques Charles portant sur l'aérostation. C'est un fait connu qui est repris dans la plupart des études sur les montgolfières. Cela ne vient pas de nulle part. Faujas connaît déjà Jacques Charles et ses expériences sur « les airs ». Le 25 novembre 1782, le naturaliste accompagné du duc de Chaulnes se rend place des Victoires pour visiter « l'appartement superbe où est un très beau et très vaste cabinet¹... » dans lequel il se concentre d'abord sur les machines électriques et les cerfs-volants. Le 19 janvier 1783, Faujas retourne chez Charles pour réaliser plusieurs expériences et notamment celles sur les airs :

Parti le matin avec le duc de Chaulnes pour aller chez M. Charles, dans son cabinet de physique où il devait nous faire des expériences sur le nouvel eudiomètre de Volta nous y avons trouvé une grande assemblée de physiciens de naturalistes. [...] nous avons vu de très belles expériences sur l'air déphlogistiqué et sur l'air inflammable.

1^o. une bouteille quelconque de verre blanc rempli d'air déphlogistiqué très peu dans laquelle on introduit un petit fil de fer en spirale au bout duquel on a mis un petit morceau d'amadou, qu'on allume à une chandelle jusqu'à ce qu'il soit converti en charbon et ne fume plus, introduit à long dans la bouteille se rallume cette fois avec une rapidité extrême le feu prend ensuite au fil de fer qui s'allume avec des jets lumineux charmants et le fer tombe en petites grenailles fondues, qui par leur chaleur brisent ordinairement la bouteille.

2^{ne} une bougie introduite dans l'air déphlogistiqué quoi qu'éteinte pourvu qu'il un atome de feu se rallume et brûle avec une flamme très vive.

3^{ne} 2 mesures d'air déphlogistiqué avec une mesure d'air inflammable introduite dans une vessie à robinet à l'aide d'un récipient semblable à celui que j'ai fait faire, forme un air capable de produire une telle explosion, qu'en adoptant au bout de la cannelle qui est à la vessie une grosse paille et en formant des bulles de cet air dans l'eau de savon, lorsqu'on applique une bougie allumée à ces bulles de savon il se forme une explosion terrible, l'on peut aussi faire voltiger de ces bulles en l'air et y mettre le feu et elles forment explosion. Cette expérience est très

¹ *Ibid.*, p. 74.

curieuse. Sorti de chez M. Charles à 3 heures, nous sommes allés diner plusieurs ainsi ensemble, de là, rentré chez moi¹.

On constate que Faujas et ses comparses ont déjà connaissance des expériences de Charles sur l'effet de l'hydrogène sur l'envol de bulles de savon, mais rien d'autre, alors que dans le même temps les frères Montgolfier préparent leurs essais à l'air chaud à Annonay². Faujas connaît également Pilâtre de Rozier qu'il est allé visiter plusieurs fois au cours de l'année 1783 et notamment pour assister à une expérience sur la résistance aux airs le 25 novembre 1782 et le 22 mars 1783. Nous avons vu que Faujas est un homme bien inséré dans les sciences mondaines et spectaculaires du Paris des Lumières et qu'il est bien au courant de toutes les modes savantes du moment. Mais comme le dit Charles C. Gellispie, les Montgolfier ne se connaissent pas Faujas avant leur montée à Paris. C'est peut-être pour cette raison que ce dernier soutient d'abord les savants parisiens qu'il connaît déjà. D'autant plus que Charles est un protégé de Franklin que Faujas courtise également³. Toutefois, Gellispie affirme « qu'il n'était pas dans le secret des délibérations l'Académie », mais c'est mal connaître le naturaliste qui entretient des relations très proches avec de nombreux académiciens comme Buffon, bien entendu, le comte de Milly qui le soutient depuis longtemps ou encore Adanson, son censeur et collègue. Il est donc plus probable qu'il se soit rapproché de Charles par son appartenance au même champ parisien, plutôt qu'aux deux Vivarois.

Les études sur le sujet montrent que Faujas se place directement comme le premier promoteur des expériences aérostatiques. Et cela fonctionne, car au début, même Bachaumont est assez élogieux avec le naturaliste :

25 août. On ne fait que parler du ballon de M. de *Montgolfier*, & tout Paris se porte aujourd'hui dans la maison de M. *Charles*, place des Victoires où l'on peut le voir suspendu... C'est M. *Faujas de Saint-Fond*, grand amateur de physique & ayant écrit sur cette matière, qui a parlé le premier d'ouvrir une souscription pour exécuter une machine semblable à celle de monsieur *Montgolfier*. Il a bientôt rassemblé des amateurs. On est convenu de donner huit cents billets à un écu, ce qui formoit une somme de cent louis : elle n'a pas tardé à être complète. On l'a déposée entre les mains du seigneur Dubuisson le maître du café du Caveau, lieu de l'assemblée des souscripteurs⁴.

Faujas est donc vu comme un amateur et un promoteur de sciences. Il n'est d'abord pas décrit comme un homme se servant de cet événement pour faire avancer sa carrière. Le naturaliste

¹ *Ibid.*, p. 98 et 99.

² Charles Coulston GILLISPIE, *Les Frères Montgolfier et l'invention de l'aéronautique*, op. cit., p. 46.

³ Pendant le printemps 1783, Faujas écrit plusieurs fois à Franklin et à William Temple, notamment pour leur présenter son ami Dolomieu.

⁴ Louis Petit (de) BACHAUMONT, Mathieu-François PIDANSAT DE MAIROBERT et Barthélemy-François-Joseph MOUFFLE D'ANGERVILLE, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle, les relations des assemblée littéraires*, Londres, John Adamson, 1784, p. 118.

est bien présent tout au long de l'affaire des ballons et il apporte son soutien aux deux partis en ouvrant une seconde souscription pour les Montgolfier dans le but de frapper une médaille à leur effigie.

Le bas-relief d'origine est réalisé par Houdon que Faujas est déjà allé voir dans son atelier le 11 octobre 1782. Les deux hommes avaient alors conversé, échangé quelques objets, et étaient allés dîner ensemble chez le duc de Chaulnes.

Cette médaille a ceci de particulier qu'elle montre bien que c'est Faujas qui est à l'origine de la souscription. Au recto, on voit le portrait des deux frères Montgolfier avec la mention : « Pour avoir rendu l'air navigable. ». Au verso, apparaît le nom du naturaliste :



Figure 24. Médaille commémorative en l'honneur des Montgolfier (1784)

« EXPÉRIENCES DU CHAMP DE MARS 27·AOUST·1783·EN VERTU D'UNE SOUSCRIPTION SOUS LA DIRECT·DE M·FAUJAS DE S^TFOND· » Avec cette médaille, Faujas arrive aussi à se placer entre les deux concurrents. D'un côté, ce sont les deux frères vivarois qui sont remerciés et de l'autre, ce sont Charles et les Robert, mais sous la direction de Faujas. Ce dernier réalise donc un véritable coup médiatique.



Figure 25. Médaille commémorative en l'honneur des Montgolfier (1784)

Pourtant, la participation du vulcanologue à cette affaire est assez loin dans ses préoccupations premières. Depuis le début de sa carrière de savant, son objectif reste de se faire connaître par les grands de ce monde en tant que naturaliste, spécialiste des volcans et de leurs productions. Avec cette médaille, c'est à la célébrité à laquelle qu'il accède en participant à l'actualité scientifique. Il parvient donc bien à toucher un nouveau public élargi. Cependant,

cette célébrité, qui s'exprime par une forte présence du naturaliste dans les journaux parisiens, est à double tranchant.

Célébrité et polémiques dans l'actualité parisienne

Faujas occupe une place de choix dans la scène médiatique de 1783 et 1784. Même s'il est d'abord présenté comme le principal instigateur des expériences aérostatiques, Charles

et les frères Robert l'accusent rapidement d'opportunisme. Dans le *Journal de Paris*, les deux ingénieurs affirment qu'ils n'ont jamais attendu Faujas pour penser l'aérostat dans le plus grand secret et que la souscription « faite à leur insu » leur a occasionné des désagréments inutiles¹. La bataille entre Charles et les Robert d'un côté contre Faujas est alors lancée. Avec eux sont entraînés les Montgolfier, rivaux de Charles et des Roberts. En tant que personnage de premier plan, Faujas cristallise les critiques et les attaques.

C'est le magasin encyclopédique qui est le plus dur avec Faujas :

Le ballon vide, à 9 heures, on recommença l'opération. M. Faujas de Saint-Fond, le chef de la souscription, arrive avec quelques souscripteurs du Caveau : ils espéraient déjà voir la sphère en l'air & la voient déprimée. Ils apprennent l'accident, le découragement les prend. Le bruit court qu'on ne peut remplir le ballon, qu'on ne sait plus où donner de la tête. M. Faujas éperdu va trouver M. de Mongolfier pour le supplier de donner son moyen de lui sauver le désagrément d'avoir cru en nous ; il n'osera plus reparaitre au Caveau ; il va laisser tout & sortir même de Paris, &c.²

Les mots de Charles sont très sarcastiques. Ils dépeignent Faujas comme capricieux et fébrile quant à son image, ce qui peut être plutôt vrai si on en croit les notes de captivité de Dolomieu. Mais le trait reste assez gros et caricatural, d'autant plus que la notice est écrite un mois après l'expérience du champ de Mars. Charles, on le voit, est très en colère contre Faujas et il veut le tourner en ridicule. Cette caricature n'est pas que textuelle. L'engagement de Faujas d'un côté et de l'autre du grand fossé séparant la Charlière de la Montgolfière le fait passer pour un intrigant dans la revue de Bachaumont. Ce dernier publie une lettre du 8 décembre 1783. Elle vient de Londres et pourrait bien être attribué au duc de Chaulnes. Cette lettre est particulièrement critique à l'égard du naturaliste :

Mr Faujas de Saint-Fond est un intrigant, demi-savant, qui, ne pouvant avoir d'existence par lui-même, cherche à s'enter sur la célébrité des autres ; c'est ainsi que, sous prétexte de former des souscriptions, de faire frapper des médailles, ériger des monuments, il a voulu faire croire qu'il avoit quelque chose dans découvertes de messieurs de *Montgolfier, Charles, Roberts* ; mais ce n'est que la mouche du coche, qu'un rapsodiste, qui a recueilli dans une brochure ennuyeuse, tout ce qui a été dit, écrit et fait sur les ballons, sans rien ajouter du sien. Il a même un esprit de dénigrement & de tracasserie auquel on a attribué la bouillerie entre Messieurs de Montgolfier & Charles, & qui l'a fait depuis rejeter des deux partis³.

¹ Frères ROBERT, « Physique, Lettre de MM. Robert aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 14/09/1783 p.

² Jacques CHARLES, « Notice communiquée aux auteurs de ce journal, sur l'expérience du globe ascendant, faite à Paris au champ de Mars, le 27 août dernier par MM. Charles & Robert », *Journal encyclopédique*, octobre 1783.

³ Louis Petit (de) BACHAUMONT, Mathieu-François PIDANSAT DE MAIROBERT et Barthélemy-François-Joseph MOUFFLE D'ANGERVILLE, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle, les relations des assemblée littéraires*, Londres, John Adamson, 1784, p. 83 et 84.



Figure 26. *Le Volomaniste*, eau-forte ; 20,5 x 14,4 cm, BNF, département estampes et photographie, QB-201 (115)-FOL

La lettre est longue et continue plus loin sur une nouvelle affaire. L'auteur reproche à Faujas de s'attribuer la découverte de la pouzzolane alors qu'elle serait du fait de Desmarest dès 1764. Donc près de cinq ans après la parution des *Recherches sur les Volcans éteints*, cet auteur relance une autre bataille sur une vieille affaire. De la célébrité naissent les polémiques qui en engendrent d'autres. Cet épisode est déclencheur pour Faujas. Ce statut médiatique, cette exposition font de lui une cible.

Un portrait caricatural du minéralogiste, qui circule à Paris pendant l'affaire, s'ajoute aux attaques des Robert, de Charles et de l'inconnu d'Angleterre : le *Volomaniste*. Cette image apparaît certainement fin 1783 ou début 1784. Il existe deux versions. La Figure 26, que la BNF date du XVIII^e siècle sans plus de précisions, est la version du *Volomaniste* que les parisiens de 1783 ont eu en main. Certaines ont été coloriées. *Le Magasin pittoresque* de 1853 publie une autre version de cette caricature mais le visage de Faujas est claqué sur une gravure du XIX^e siècle.

D'abord, cette gravure représente à l'évidence Faujas de Saint-Fond. En effet, le livre qui pend dans le dos du personnage s'intitule *Recherches sur les volcans éteints*. Dans la caisse posée en bas à droite git la *Description des expériences de la machine aérostatique*. « Description » est changée en « Résumé » pour minimiser son travail de compilation, qui pourrait être symbolisé par la truie. Ce volomaniste déambule dans un décor de ruines sur des patins à glace tout en enjambant deux épées croisées. Il transporte son ancien succès dans son dos, mais celui-ci est en train de se faire dévorer par des rats. Il tient dans sa main droite une médaille où est écrit « J'ai fait parler de moi ». Deux ballons attachés à son col, une montgolfière et une charlière, flottent de part et d'autre de son visage, évoquant le contexte de cette course à l'air. Faujas est en effet accusé, comme nous l'avons vu, d'avoir échauffé les esprits entre les deux camps. Cependant, le visage du personnage est tourné vers la montgolfière comme pour signifier qu'il a choisi les papetiers vivarois. Le croisement des épées au sol représentent cette bataille médiatique dont Faujas se nourrit en essayant de se placer en médiateur entre les deux camps. Il a clairement pour objectif de devenir célèbre grâce à la médaille qu'il tient et qui comporte cette fameuse mention qu'il regarde fixement. Cependant, son succès dans les sciences est ici derrière lui, les rats dévorant les vestiges de sa gloire passée.

Ensuite, le personnage se dirige vers une grotte dont les portes ouvrent sur un autel sur lequel sont posés une coupe et une carafe. Nommé « le temple du goût » la bâtisse évoque le Café du Caveau dessiné comme une ruine, ou une grotte aménagée. L'écriteau, très

sarcastique, accuse ce haut lieu de la sociabilité parisienne d'être devenu une partie intégrante de la ruine intellectuelle qu'a engendré cette affaire des ballons portés par le perfide Faujas.

Enfin, cette caricature rejoint parfaitement les différentes accusations parues dans la presse où Faujas est décrit comme opportuniste, excitant les passions et marchant contre la science pour son propre intérêt et son propre succès. En d'autres mots : pour faire parler de lui.

Toutes ces polémiques n'empêchent pas Faujas de rédiger deux volumes sur ce sujet qui le passionne. Comme le dit Charles Coulston Gillispie, ce n'est qu'une agrégation de textes, tout comme son ouvrage sur les volcans qui est jugé « constitué de textes empreintés et de visions touristiques¹. » Faujas reprend donc son rôle de passeur et de pédagogue en remettant dans l'ordre toute l'affaire des aérostats depuis Annonay. Cette compilation ou cet historique des premières heures des vols en ballons est devenu une référence.

La fin de la « ballomania » : deux livres et de nouvelles polémiques

En 1783 et 1784, dans ce contexte « de délire² » pour des ballons aérostatiques, Faujas publie deux ouvrages. Le premier, intitulé *Description des expériences de la machine aérostatique*³, obtient son privilège le 7 novembre 1783. Cependant, il faut attendre le 8 janvier 1784 pour que le *Journal de Paris* en fasse un commentaire élogieux. Il est vrai que le quotidien est le meilleur interlocuteur de Faujas pendant ces deux années et mis à part les lettres à charges, les articles vont plutôt dans son sens. Lalande, dans le *Journal des Savants*, est, lui aussi, du côté de Faujas lors de sa recension dans le numéro du mois de janvier 1784, où il loue le livre et l'homme dans sa conclusion :

On a obligation à M. Faujas d'avoir été instigateur d'une partie des expériences qui ont été faites sur les Globes des MM. Montgolfier & d'avoir fait connoître le premier par un très-bon ouvrage sur tout ce qui, s'étoit fait à ce sujet jusqu'à la fin Novembre, en y ajoutant des idées & des remarques dignes d'un Physicien distingué & dont nous avons eu l'occasion d'annoncer plusieurs ouvrages, surtout un grand *Traité des Volcans éteints du Vivarais*⁴.

Le second tome des *Descriptions* est commenté par Lalande dans le numéro d'octobre 1784. Mais il ne s'étend pas sur l'ouvrage en lui-même, disant que Faujas avait prévu de donner une

¹ Charles Coulston GILLISPIE, *Les Frères Montgolfier et l'invention de l'aéronautique*, op. cit., p. 61 ; Marie THÉBAUD-SORGER, *L'aérostation au temps des Lumières*, op. cit., p. 17.

² Formule empruntée à Jean SGARD, « Les philosophes en montgolfière », *Transactions on the Eighth International Congress on the Enlightenment*, 1992, n° 303, « Studies on Voltaire and the eighteenth century », p. 102.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND (dir.), *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, Paris, J. Cuchet, 1783.

⁴ Jérôme Lefrançois (de) LALANDE, « Compte rendu : Description des expériences de la machine aérostatique [...] par monsieur Faujas de Saint-Fond », *Le journal des sçavans*, janvier 1784, p. 29.

suite dans la droite ligne du précédent. Il préfère se concentrer sur un historique complet des 22 voyages aériens alors réalisés.

Ces deux livres déjà très utilisés dans l'historiographie sur les ballons depuis le XIX^e siècle sont aujourd'hui bien connus. Leur contenu a été maintes fois repris par les chercheurs et les amateurs d'aérostats. Ce qui est rarement, ou jamais dit, c'est qu'il s'agit d'une « *Description* ». On ne peut pas reprocher à Faujas de ne pas avoir livré un manuel de physique, car ce n'est absolument pas son but. Ce que donne Faujas c'est la première histoire du vol en ballon, et cette posture historienne est parfaitement assumée. En effet, Faujas écrit dans son second tome en parlant d'une lettre de Blanchard : « Je ne me permettrais donc aucune réflexion à ce sujet, me contentant, en qualité d'historien, de publier cette lettre & de l'insérer dans ce recueil comme une pièce authentique et originale¹. » D'ailleurs le passage le plus technique et mathématique est réalisé par monsieur Meusnier, du corps du génie, qui, lui, effectue un véritable travail de physicien².

D'abord, le premier tome commence comme une revue de littérature sur l'art et le désir de voler. Faujas oriente son propos pour montrer que les Montgolfier sont bien les maîtres de leur expérience et pour les dédouaner de toutes les accusations de reproduction. Il parle quelque peu de l'hydrogène par le biais de Cavallo, mais sans mentionner le cabinet de Charles chez qui il s'est rendu un an plus tôt. De même lors de la description de la journée du 24 août 1783, les frères mécaniciens et leur mentor ne sont nommés qu'à la toute fin. Faujas tente délibérément de minimiser leur travail pour d'autant plus auréoler les Vivarois. Faujas détaille ensuite les expériences chez Réveillon et à Versailles, puis laisse la parole à Meusnier. La lettre de ce dernier, un véritable mémoire, représente à elle seule un tiers de l'ouvrage³. Mais ce que Faujas livre de plus parlant dans cet ouvrage, ce sont des recettes, des méthodes. De la page 163 à 195, Faujas donne aux lecteurs les moyens de réaliser leurs propres expériences. Il parle d'abord des gaz et de la façon de les obtenir, puis du caoutchouc et des vernis à appliquer sur les toiles. Dans ce dernier passage, il en profite d'ailleurs pour égratigner la méthode des frères Robert au champ de Mars. Il termine en donnant l'adresse de

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND (dir.), *Première suite de la description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, Paris, J. Cuchet, 1784, p. 180.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND (dir.), *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, *op. cit.*, p. 49 à 162.

³ Le commentaire précis des propos et calculs de Meusnier de la Place ont été analysés dans : Marie THÉBAUD-SORGER, « La mesure de l'envol à la fin du XVIII^e siècle. Les premiers ballons: affaires d'opinions ou d'exactitude? », *Histoire & mesure*, 2006, vol. 21, XXI-1, p. 35 à 78.

son propre fournisseur parisien de vernis à ballons¹. Nous avons pu le constater dans son journal de voyage à Paris, Faujas fait preuve d'une grande précision quand il s'agit de prix et de mesures. Il ne déroge pas à cette habitude dans son ouvrage où il consigne les dimensions, les poids et le coût des expériences. Il donne donc aux curieux les moyens de réaliser eux même leurs ballons et de les tester. Et c'est peut-être pour cela que ce livre est tant vendu, traduit et contrefait. D'ailleurs la lettre de Meusnier disparaît rapidement, car elle détonne de par sa grande complexité. En effet le reste de l'ouvrage est simple est peut être lu par tous.

Ensuite, le second tome reprend là où l'autre s'arrête, c'est-à-dire avec l'expérience de la Muette le 21 novembre 1783. Faujas poursuit l'historique des envols de Paris et de province et les compile. Il fait également parler les acteurs des missions habités, mais seulement ceux qui sont de son côté. Il donne donc la parole à Blanchard, Pilâtre de Rozier, d'Arland et Montgolfier, mais surtout à son ami de longue date le comte de Milly (pages 301 à 339). On voit aussi ressortir dans un second mémoire sur le caoutchouc ses deux anciens compagnons : le docteur Schwediauer et le duc de Chaulnes. Le médecin est cité pour sa technique de constitution d'une gomme élastique à partir d'huile de ricin dont Faujas parle brièvement dans son manuscrit de voyage². Le duc quant à lui est convoqué pour son cabinet et les quelques expériences réalisées ensemble. Faujas continue à donner des chiffres et des recettes pour permettre d'améliorer les ballons. Ce second tome relève, dans sa composition, du le même esprit que le précédent, Faujas parle peu en dehors des descriptions des expériences, qui sont parfois reprises de journaux locaux. Il termine ce volume par un supplément qui résume d'autres expériences effectuées pendant l'impression. Il conclut par l'annonce des thèmes de son prochain ouvrage censé continuer ce travail, mais qui ne verra jamais le jour. Le terme de « Première suite » est véritablement pensé comme un volume faisant partie d'une collection plus étendue et Faujas a bien pour intention de continuer ce travail de compilation et de publier d'autres « Recueil[s]³ ».

Enfin, si on y regarde de plus près, parler de Faujas comme de l'auteur de cet ouvrage est peut-être une erreur de jugement. Quel est son travail finalement ? Il compile, il cite, il contacte des acteurs et des savants et les fait participer, contribuer à ce livre qu'il nomme lui-même un recueil. Il est donc beaucoup plus judicieux de le voir comme un directeur de publication qui réalise, à son initiative, un ouvrage collectif.

¹ Monsieur Watin, porte Saint-Martin : Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND (dir.), *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, op. cit., p. 194.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », op. cit., p. 39.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND (dir.), *Première suite de la description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, op. cit., p. 357.

Cet épisode du *Volomaniste* qui permet à Faujas de devenir un personnage public engendre une autre polémique bien plus problématique pour sa carrière de naturaliste. Si son goût pour l'art de voler le sort pendant quelques mois de sa spécialité et masque presque la parution de sa *Minéralogie des volcans*, certains n'ont pas oublié que Faujas est le vulcanologue de Buffon.

Pendant que son nom se fait malmener par Charles et les Robert, il se fait aussi attaquer sur son propre terrain. Le duc de la Rochefoucauld dégage le premier sa plume dans le *Journal de Paris* du 16 décembre 1783¹. Il s'élève contre l'arrêt du conseil du roi du 23 août 1783. Le duc réclame que l'antériorité de la découverte de la pouzzolane soit rendue à Desmarest pour son travail de 1764. Faujas répond dans le numéro du 28² en citant un extrait des *Recherches* dans lequel il parle en bien du travail de Desmarest, de Guettard, etc.

Cette affaire en engendre une seconde quelques jours plus tard. Dans le *Journal de Paris* du 29 décembre³, la rubrique « Art » annonce que des bouteilles en verre volcanique ont été créées grâce à une idée de Faujas reprise par Chaptal. Cette courte note rend Sage – minéralogiste de renom, censeur de la *Description*, et maître de Chaptal – fou de rage. Les deux hommes accusent alors Faujas dans le *Journal de Paris* de leur avoir ravi l'antériorité de l'utilisation de laves dans la confection de verre. De la même façon qu'avec les Robert, le *Journal de Paris* sert d'arène pour les deux camps. Le journal fait aussi publier des « Suppléments » les 27 et 29 février avec les longues lettres des deux camps⁴. Quelques mois plus tard et après s'être lassé de Mesmer, les rédacteurs du *Journal de Paris* réenclenchent le débat, selon eux, sous la pression de Chaptal. En réalité, ce n'est pas sous pression que Cadet de Vaulx rouvre le dossier, mais parce qu'il a perdu le procès que lui a intenté Faujas et son avocat de La Croix⁵ pour faux et usage de faux et pour avoir monté de toutes pièces la polémique entre ces deux parties. Chaptal, dans cette dernière lettre, avoue à demi-mot que ses lettres ont probablement été éclatées et remontées avant d'être publiées. Dans la conclusion de sa lettre, Chaptal accuse Faujas de se chercher des ennemis pour occuper

¹ François XII (duc de) LA ROCHEFOUCAULD, « Histoire Naturelle, Lettre aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 16 décembre 1783.

² Barthélémy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Histoire naturelle, réponse aux réclamations faites par M. le duc de la Rochefoucauld dans sa lettre insérée dans le Journal de Paris du 16 de ce mois, en faveur de M. Desmarest », *Journal de Paris*, 28 décembre 1784.

³ INCONNU, « Art », *Journal de Paris*, 29 décembre 1784.

⁴ Jean-Antoine CHAPTAL, « Histoire Naturelle, Lettre de M. Chaptal [...] aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 27 février/1784 p. ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Histoire Naturelle, Lettre de M. Faujas de Saint-Fond aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 29 février 1784.

⁵ LA CROIX, *Mémoire pour M. Faujas de Saint-Fond ... contre les Auteurs du Journal de Paris*, Paris, Chardon, 1784.

l'espace médiatique. Pourtant dans son mémoire Faujas, par la voix de La Croix, admet volontiers que les bouteilles de lave ne sont aucunement de son fait et qu'il ne revendique en rien l'antériorité de l'expérience. On se demande donc si, comme le dit Jean Sgard¹, le *Journal de Paris* ne se comporte pas en fin stratège qui crée et attise les frictions entre les personnages médiatiques du moment. Après cet événement qui a mis dos à dos le *Journal de Paris* avec un de ses bons clients, le nom de Faujas se fait plus discret dans les colonnes du quotidien. De son côté, le naturaliste tourne la page des mois agités qui ont fait de lui une petite célébrité à l'instar de Bleton ou de Mesmer.

¹ Jean SGARD, « Les philosophes en montgolfière », *op. cit.*, p. 101.

CHAPITRE SIX

LE VOYAGE EN GRANDE-BRETAGNE : SOCIABILITÉ

SAVANTE ET « ESPIONNAGE INNOCENT »

À la suite de ses déboires médiatiques, Faujas s'embarque en août 1784 pour son premier grand voyage hors de France. C'est certainement à l'initiative de Buffon que le Dauphinois est envoyé en Angleterre. Faujas, qui devait initialement partir pendant l'hiver 1782, devient alors de plus en plus proche de son mentor. De fait, il continue de corriger l'*Histoire naturelle des Minéraux* et Buffon lui témoigne de nombreuses marques d'affection. Dans une lettre du 1^{er} août 1783, ce dernier utilise pour la première fois la formule « mon cher ami » en s'adressant à Faujas et conclut en parlant de la femme de Faujas¹ : « Adieu, mille tendresses à ma bonne amie, je vous embrasse tous deux du meilleur de mon cœur². ». Le 10 du même mois, le vieux savant demande à Faujas de servir d'intermédiaire avec son fils³. Plus tard, le 27 février 1784, le ton de ses lettres est tout aussi amical : « Comme je dîne tous les jours chez moi, vous pourrez me faire l'honneur de venir manger ma soupe tel jour qu'il vous plaira⁴ ».

Faujas reste plus de deux ans en France pour continuer ses affaires et tisser son réseau. Du fait de la guerre d'indépendance américaine, qui a refroidi les relations entre la France et l'Angleterre, le départ du naturaliste est retardé jusqu'à la signature du traité de Versailles le 3 septembre 1783. De plus, après la publication de la *Première suite* qui clôture sa vive participation à l'épisode des ballons, Faujas arbitre brièvement la controverse sur le prétendu volcan du Champsaur⁵. Après cela, à l'été 1784, il est libre de reprendre ses explorations.

¹ C'est une des rares preuves d'interaction entre Faujas et sa femme qui donne à penser qu'il l'aurait emmené avec lui à Montbard.

² Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXXV, 1^{er} août 1783, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

³ Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXXVIII, 10 août 1783, in *Ibid.*

⁴ Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXLIV, 27 février 1784, in *Ibid.*

⁵ Il écrit ses conclusions sur les roches dauphinoises à Lamanon le premier août 1784, quelques jours avant son départ en Angleterre. Voir Robert de Paul (de) LAMANON, *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et la montagne de Drouveire, dans le Haut-Dauphiné*, Paris, J. Cuchet, 1784, p. 92. Et sur la controverse des volcans du Dauphiné : Grégoire BESSON, *La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)*, *op. cit.*, p. 62 à 65.

Comme le pensent plusieurs historiens dont Daniel Fauque¹, Jean-Pierre Poussou² et John R. Harris³, ce voyage commandé par Buffon est aussi le moyen de faire entrer un œil indiscret dans les industries du meilleur ennemi du Royaume de France.

¹ D. M. E. FAUQUE, « An Englishman abroad : Charles Blagden's visit to Paris in 1783 », *Notes and Records of the Royal Society*, 20 décembre 2008, vol. 62, n° 4, p. 373 à 390.

² Jean-Pierre POUSSOU, « Le dynamisme de l'économie française sous Louis XVI », *Revue économique*, 1989, vol. 40, n° 6, p. 965 à 984 ; Jean-Pierre POUSSOU, *L'économie française du XVIIIe au XIXe siècle, Perspectives nationales et internationales. Mélanges offerts à François Crouzet*, Paris, PUPS, 2000.

³ John R. HARRIS, *Industrial espionage and technology transfer : Britain and France in the eighteenth century*, Aldershot, Hants, England ; Brookfield, VT, Ashgate Pub, 1998.

Tableau 15. Détail du voyage en Angleterre (1784)

1	09/08/1784	Londres
2	13/08/1784	Obs. Greenwich
3	15/08/1784	Banks's House
4	15/08/1784	Herschel
5	16/08/1784	Kew Garden
6	16/08/1784	Londres
7	18/08/1784	Greenwich
8	18/08/1784	Londres
9	19/08/1784	Westminster
10	19/08/1784	Windsor
11	19/08/1784	Londres
12	29/08/1784	Barnet
13	29/08/1784	Hatfield
14	29/08/1784	Stevenage
15	29/08/1784	Biggles Wade
16	30/08/1784	Dugen
17	30/08/1784	Stilton
18	30/08/1784	Stamford
19	30/08/1784	Witham-Common
20	30/08/1784	Grantham
21	31/08/1784	Newark
22	31/08/1784	South Muskham
23	31/08/1784	Tuxford
24	31/08/1784	Barnby-moor
25	31/08/1784	Doncaster
26	31/08/1784	Ferry Bridge
27	01/09/1784	Brotherton
28	01/09/1784	Fairburn
29	01/09/1784	Micklefield
30	01/09/1784	Aberford

31	01/09/1784	Bramham
32	01/09/1784	Wetherby
33	01/09/1784	Walshford Bridge
34	01/09/1784	Allerton Park
35	01/09/1784	Boroughbridge
36	01/09/1784	Dishforth
37	01/09/1784	Topcliff
38	01/09/1784	Burshby Stoop
39	01/09/1784	Sand Hutton
40	01/09/1784	South Otterington
41	01/09/1784	Northallerton
42	01/09/1784	Lovesome Hill
43	01/09/1784	Little Smeaton
44	01/09/1784	Great Smeaton
45	01/09/1784	Dalton
46	01/09/1784	Croft
47	01/09/1784	Darlington
48	01/09/1784	Coatham Mundeville
49	01/09/1784	Woudham
50	01/09/1784	Ferryhill
51	01/09/1784	Sunderland Bridge
52	01/09/1784	Durham
53	01/09/1784	Durham Moor
54	01/09/1784	Plawsworth
55	01/09/1784	Chester-le-Street
56	01/09/1784	Pelaw
57	01/09/1784	Birtley
58	01/09/1784	Galteshed
59	01/09/1784	Newcastle
60	03/09/1784	Wooler
61	04/09/1784	Cornhill
62	04/09/1784	Andenter

1784		
63	04/09/1784	Coldstream
64	04/09/1784	Greenlaw
65	04/09/1784	Tibby's inn
66	04/09/1784	Thirlestane
67	04/09/1784	Dod Mill
68	04/09/1784	Édimbourg
69	08/09/1784	Livingstone
70	09/09/1784	Moonhead Craggs
71	09/09/1784	Hearst Hill
72	09/09/1784	Glasgow
73	14/09/1784	Dumbarton
74	15/09/1784	Luss
75	15/09/1784	Tarbet
76	16/09/1784	Inverrary
77	20/09/1784	Dalmally
78	20/09/1784	Oban
79	24/09/1784	environs de Lismore
80	24/09/1784	Arros
81		Torloisk
82		Staffa
83		Kenoc
84	06/10/1784	Auchnacraig
85		Kerrera
86	07/10/1784	Oban
87		Dalmally
88	08/10/1784	Tyndrum
89	09/10/1784	Kenmore
90		Kilin
91	10/10/1784	Dunkeld
92		Perth
93	11/10/1784	Kinnoull hill
94	14/10/1784	Copper (Cupar?)
95		St Andrews
96		Largo

97		Leven
98		Dysart
99		Kirkaldy
100	16/10/ 1784	Kinghorn
101		Leith
102	17/10/ 1784	Edimbourg
103	20/10/ 1784	Prestonpans
104		Edimbourg
105	21/10/ 1784	Lilithgrov
106		Falkirk
107		Carron
108		Edimbourg
109		Stirling
110		Édimbourg
111	31/10/ 1784	Lasswade
112		Middleton
113		Bankhouse
114		Stagehall
115		Crosslee
116		Ternyhall
117		Crostweed
118		Selkirk

119	01/11/ 1784	Ashkirk
120		Hawick
121		...kirk
122		Allanmouth
123		Binks [Branxholm]
124		Mospanlgreen
125		Redpath
126		Langholm
127		Kirk Andrews
128		Longtown
129		Westlinton
130		Carlisle
131	02/11/ 1784	Harraby
132		Calton
133		Lowhesketh
134		Penrith
135		Eamont Bridge
136		Clifton
137		Thrimby
138		Shap
139		Hausefoot
140		Kendal
141		Syzergh

142		Heversham
143		Milnthorpe
144		Holme
145		Burton-in- Kendal
146		Dare Bridge
147		Carnforth
148		Bolton-le-Sands
149		Slyne
150		Lancaster
151	03/11/ 1784	Manchester
152	04/11/ 1784	Buxton
153		Poole's Hole
154	07/11/ 1784	Castleton
155		Buxton
156	08/11/ 1784	Derby
157	09/11/ 1784	Birmingham
158	11/11/ 1784	Priestley

Légende

- Etapes du voyage en Angleterre
- Itinéraire du voyage en Angleterre
- Hydrographie

0 100 200 300 km



Carte 2. Voyage de Faujas en Angleterre (1784)

Concernant la méthodologie employée pour réaliser cette carte, du fait de l'abondance des points, nous avons jugé préférable d'attribuer des numéros aux étapes. Les lignes droites représentent des allers et les courbes des retours, ce qui permet de bien visualiser les points d'ancrage principaux et les excursions sporadiques réalisées depuis ces camps de base. Les numéros sont attribués en fonction de l'ordre des étapes mentionnées dans le journal de Faujas. Quant aux points jaunes, ils représentent des étapes où les villes importantes. Ils matérialisent des camps de base ou des villes dans lesquelles le travail est conséquent.

Du point de vue spatio-temporel, ce voyage comporte des moments de stagnation et de fortes accélérations. Faujas passe d'abord vingt jours à Londres où il profite des mondanités de la capitale, tant scientifiques que courtoises. S'en suit un périple effréné de plusieurs jours jusqu'à Édimbourg où Faujas et ses compagnons font une courte escale. Faujas prend tout de même le temps de s'arrêter à Newcastle pour étudier le charbon. Puis en revenant de ses excursions, il reste plusieurs jours dans la capitale écossaise avant de repartir pour Birmingham. Il semble suivre les itinéraires de Thomas Pennant qui est connu pour son exploration de l'Écosse. Mais à bien des égards, ces pérégrinations ressemblent aussi aux *Voyages métallurgiques* de Jars effectués vers 1750 et publiés en 1774 ou encore ils peuvent nous faire penser à Young ou à Berchthold qui lient la pratique du voyage à un regard sociologique des peuples rencontrés, à une étude technique, économique et agricole des fleurons nationaux et à une réelle intention d'informer et de prendre le meilleur de chaque région parcourue.

1 : Un voyageur déjà bien connu

Avant même de quitter Paris, Faujas est connu en Angleterre depuis quelques années. La correspondance scientifique de Joseph Banks révèle que le travail du naturaliste dauphinois n'est pas passé inaperçu. Faujas travaille ce réseau grâce à quelques amis, mais il doit surtout faire face à sa nouvelle réputation médiatique et à des détracteurs qui tentent de le tourner en ridicule d'un côté et de l'autre de la Manche.

Le naturaliste apparaît dans cette correspondance dès 1780. John Strange¹ parle du livre de Faujas comme « [d'] un travail nouveau et étendu dans cette branche, [...], [il] me fait

¹ Lettre de John STRANGE à Joseph Banks, 30 juin 1780, 185, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol.VI/I, p. 230 et 231.

douter de mon propre système¹. » William Hamilton, souvent cité dans les ouvrages de Faujas, reconnaît aussi la qualité de ses recherches sur les volcans dans une lettre du 23 avril 1782², mais il juge les volcanistes français avec plus de distance :

J'ai trouvé que les naturalistes français sont en ce moment très intéressés par les volcans et je reçois fréquemment des lettres de mes camarades volcanistes qui se plaisent à m'appeler *Le Pline moderne du Vésuve*³ — ils m'ont envoyé les volumineux travaux sur les Volcans Éteints du Vivarais et du Velay — ils viennent tous du plus ingénieux des systèmes imaginables, mais s'ils se faisaient la peine de venir à nos volcans actifs ils seraient rapidement, ou ils devraient être, convaincus qu'ils ne connaissent rien de cette question⁴.

Le 22 octobre suivant, c'est le docteur Schwediauer, un des compagnons de Faujas pendant son périple parisien, qui parle de lui au directeur de la Royal Society. On apprend dans cette lettre que Faujas a fait transmettre son ouvrage sur les volcans par l'intermédiaire de Benjamin Vaughan, un ami commun qui est l'un des ambassadeurs des États-Unis en construction⁵. Les milieux savants anglais ont vraisemblablement connaissance du travail de Faujas bien avant d'accoster sur leurs terres.

Ensuite, c'est véritablement pendant le printemps et l'été 1783 que Faujas resserre ses liens avec la Royal Society. Il rencontre et accueille Charles Blagden, secrétaire de Joseph Banks, lors de son voyage à Paris en 1783⁶. Dès son arrivée à Paris le 11 juin, Blagden écrit une lettre à son protecteur dans laquelle il dit avoir déjà rencontré Faujas⁷. Cette lettre a ceci d'intéressant qu'elle fait la lumière sur la relation ambiguë que le naturaliste entretient avec le duc de Chaulnes :

Le duc de Chaulnes je ne l'ai pas encore vu, mais je vais chez lui demain avec monsieur Faujas de Saint-Fond : ce gentilhomme, qui est son ami intime parle de lui avec respect ; alors que j'ai vu tous les autres en parler en ricanant⁸.

Dans une seconde lettre le 18 juin suivant¹, Blagden décrit Faujas comme un homme sensé (*sensible man*) et surtout très utile à ses pérégrinations que Daniel Fauque voit comme de

¹ M^r Faujas de S^t Fond's new & extensive work in that branch, and other reasons, make me at present somewhat doubtful in my Plan...

² Lettre de William HAMILTON à Joseph Banks, 23 avril 1782, 252, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 320 et 321.

³ En français dans le texte.

⁴ I find the french naturalists are greatly occupied at present upon the subject of Volcanoes and I receive letters frequently from my brethen Volcanistes who are pleas'd to call me *Le Pline moderne du Vesuve* – they send me voluminous works upon the Volcans Éteints du Vivarais e du Velay – they all from ingenious Systems imaginable, but il they would be at the trouble of coming to our active Volcano they would soon be, or ough be, convinced that they know nothing of the matter.

⁵ Lettre de Franz Xavier SCHWEDIAUER à Joseph Banks, 22 octobre 1782, 295, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol. VI/II, p. 26.

⁶ D. M. E. FAUQUE, « An Englishman abroad », *op. cit.*

⁷ Lettre de Charles BLAGDEN à Joseph Banks, 11 juin 1783, 345, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 86 et 87.

⁸ The Duke de Chaulnes I have not yet seen, but go to him with M. Faujas de St Fond tomorrow : that gentleman, who is his particular friend speaks of him with respect ; but I have seen with a sneer.

l'espionnage (*M. Faujas de S^t Fond has been hitherto my most useful acquaintance, & there is reason to believe he will be still more so*)². Blagden est bien décidé à employer Faujas qui ne cache pas son désir de voyager en Angleterre durant l'hiver (*his intention to spend next winter in England*). Grâce à Blagden, Faujas entre en correspondance avec Joseph Banks. Le 28 juillet 1783³, le naturaliste écrit à son homologue anglais pour le remercier de lui avoir transmis la publication de la relation de voyage de Thomas Pennant dans les îles Hébrides⁴. Il en profite également pour promouvoir deux de ses collègues les plus proches : son collègue Romé de l'Isle qui vient d'envoyer à la Royal Society son ouvrage de cristallographie, ainsi que Dolomieu qui fait paraître au même moment son *Voyage aux îles Lipari*. Cette lettre nous permet de voir que Faujas prépare son périple en Angleterre. L'ouvrage de Pennant est clairement le guide qu'il compte utiliser pour tester et comparer ses résultats.

Enfin, suite aux expériences des Montgolfier, c'est la mode des ballons qui rythme la correspondance des savants anglais. Blagden, de retour chez lui, est peu élogieux envers Faujas dans ses lettres à Joseph Banks. Le 25 septembre 1783⁵, il affirme que l'engagement de Faujas dans la course à l'envol n'est qu'un moyen de se faire voir :

Je ne doute pas que [cet article dans *S^tJames Chronicles*] ait été inséré par Faujas dans le simple but de se faire mousser. En effet il y a quelques coupures à ce sujet dans un nombre conséquent de numéros du Journal [de Paris] dont il en est quasiment l'auteur, & donc bien placé pour s'attribuer tout le crédit dans cette affaire, dans laquelle il n'a eu aucun mérite. Il apparaît qu'il suffit de mettre sur pied la souscription, toute la partie scientifique ayant été arrangée par Charles et les Robert, *avant l'apparition de M. Faujas*. Ce trait est exactement dans son caractère.⁶

Ce terme de « puffing himself » (se faire mousser) attaque vivement Faujas sur le point qui a été le plus souvent soulevé pendant l'affaire des ballons. L'actualité savante de Paris anime de nombreux courriers que Banks reçoit de l'été à l'automne 1783. Une lettre très injurieuse de Jacques Charles circule chez des Britanniques grâce aux indiscretions du duc de Chaulnes. Le 9 octobre 1783⁷, Blagden transmet à Banks les humeurs véritables de Charles. « Votre bon

¹ Lettre de Charles BLAGDEN à Joseph Banks, 18 juin 1783, 346, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 88 à 90.

² D. M. E. FAUQUE, « An Englishman abroad », *op. cit.*, p. 384.

³ Lettre de FAUJAS à Joseph Banks, 28 juillet 1783, 365, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 112 à 114.

⁴ Thomas PENNANT, *A tour in Scotland, and voyage to the Hebrides*, John Monk, Chester, 1774, vol.II/, 532 p.

⁵ Lettre de Charles BLAGDEN à Joseph Banks, 25 septembre 1783, 390, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 145 à 147.

⁶ I have no doubt was inserted by Faujas de S^t Fond, for the simple purpose of puffing himself. Indeed there are some stricture upon that account in a subsequent number of the Journal, in which he is nearly charged with being the author, & exposed for attributing credit to himself in that business, to which he had no claim. It appears that the merely set on foot the subscription, all the scientific part of the experiment being arranged by Charles & Roberts, *avant l'apparition de M. Faujas*. This trait is exactly in his character.

⁷ Lettre de Charles Blagden à Joseph Banks, 9 octobre 1783, 402, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 164 à 166.

Faujas » dit Charles à Chaulnes, « s'est couvert de ridicule, et son nom est devenu un proverbe pour désigner un menteur et un fourbe¹ » Blagden note que les deux savants étaient comme des frères pendant son passage à Paris (*sworn brothers*). Charles continue ensuite sa diatribe de façon plus vulgaire :

Vous savez actuellement la belle cacade que lui et Montgolfier ont fait à Versailles. Jamais un projet téméraire de Montgolfier n'a fasciné les yeux. Où êtes-vous M. le Duc ? Jamais Paris n'a été si bruyant pour une misérable vessie de taffetas que je leur ai fait voler en l'air il y a cent fois plus de tapage que pour la destitution du Parlement. Pauvre François ! Comme on doit rire de nous à Londres ! Il y a pourtant six semaines que ça dure. En vain l'on essaye à parler d'opéra ou de guerre, tous les esprits sont à califourchon sur un ballon, et bon gré malgré ils vous forcent à monter en croupe. Puisqu'ainsi va, je me propose de leur prolonger ce petit plaisir là encore long tems. Je leur prépare actuellement une espérance qui va, à ce que j'espère, augmenter furieusement l'envie de Faujas, et de tous ces sots fripons qui lui ressemblent.

Le passage prend fin avec quelques vers assassins :

Sous les yeux du Roi même,
Quoi cet homme suprême,
Faujas manque son thème :
A qui donc se fier ?
De son beau feu de pailles,
On rit dans tout Versailles :
Au diable sa médaille,
Et son dieu Mongolfier.

Après cela la réputation de Faujas outre-Manche aurait pu être totalement compromise. Toutefois, Blagden reste prudent quant aux attaques peut-être trop virulentes de Charles. Il écrit qu'à ce moment, il est « difficile de déterminer si monsieur Charles révèle plus ici de propre fatuité que la friponnerie de Faujas² ». Nous pouvons également noter que Dolomieu a effectivement prévenu Faujas contre la duplicité de son ami le duc de Chaulnes. Ce dernier n'hésite pas à faire passer des informations plus qu'outrancières alors même qu'il ne peut ignorer que Faujas souhaite se rendre en Angleterre et en Écosse. Faujas disparaît de cette correspondance jusqu'au 18 octobre 1783³. Jonas Dryander⁴ qui suit de près l'affaire des ballons informe Banks que le prospectus de Faujas vient de paraître et qu'il attend sa sortie du livre. Deux jours plus tard⁵, un autre correspondant, John Sibthorp, prévient Banks que Faujas

¹ *Ibid.*

² It may be difficult to determine whether M. Charles here expose more his own puppyism, or Faujas's knavery.

³ Lettre de Jonas Dryander à Joseph Banks, 18 octobre 1783, 414, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 185 et 186.

⁴ Jonas Dryander est un botaniste proche de Banks qui est probablement un des élèves de Linné lui-même. Il est conservateur de la bibliothèque de botanique de Banks en remplacement de Solander. Voir : Pascal DURIS, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz, 1993, p. 59.

⁵ Lettre de John SIBTHORP à Joseph Banks, 20 octobre 1783, 417, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 188 et 189.

lui a envoyé ledit prospectus. Le 1^{er} novembre 1783¹, Dryander cite l'intégralité d'un article de Faujas publié dans le *Journal de Paris*² dans lequel le naturaliste fait l'inventaire de l'actualité aérostatique. Cela nous prouve que malgré les attaques, le volomaniste est toujours lu par les savants anglais qui restent proches de cette actualité. Franklin lui aussi traite Faujas comme le commentateur principal de la « *ballomania*³ » parisienne. Dans une lettre du 21 novembre 1783⁴, il parle des *Expériences* comme un livre attendu de longue date et ne manque pas de préciser qu'il comporte le procès-verbal de l'expérience qu'il a encadré la veille. Puis le 30 novembre suivant⁵ Franklin informe son correspondant qu'il lui a envoyé un exemplaire de l'ouvrage de Faujas. Joseph Banks le reçoit le 9 décembre.

Entre temps, c'est le naturaliste Pierre Marie Auguste Broussonet qui vole au secours de Faujas dans une lettre du 4 décembre 1783⁶. Originaire de Montpellier, Broussonet connaît certainement Faujas depuis quelques années quand il était étudiant en médecine⁷. Après lui avoir expliqué la différence entre les deux types de ballons, il conclut en défendant Faujas :

M. Faujas dans toute cette affaire a agi par zèle pour les Sciences, ce M^r qui est du côté de mon pays jouit d'un rang et d'une réputation bien acquise il a dépensé une grande partie de son bien après les sciences, [...] j'ai pris la liberté de vous parler au long de cette affaire parceque je crains qu'on ne vous présente les choses du mauvais côté.

Broussonet tente donc de rattraper le portrait peu avantageux que Charles et Chaulnes ont fait circuler à Londres.

Sa dernière apparition dans cette correspondance avant son arrivée en Angleterre remonte au 11 février 1784⁸. Elle concerne encore une fois l'actualité aérostatique. Henry Smeathman qui est alors à Paris et en plein travail sur la création d'un ballon dirigeable reçoit, dit-il, des sollicitations de la part de savants français, bien qu'il préfère trouver des investisseurs anglais :

Les Français ici sont extrêmement curieux de découvrir mon invention. Ils sont sur le point de construire une autre Montgolfière par souscription. M. Faujas m'a proposé de m'en confier la

¹ Lettre de Jonas DRYANDER à Joseph Banks, 1^{er} novembre 1783, 426, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 216 et 217.

² Bertélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Physique », *Journal de Paris*, n°295, 22 octobre 1783.

³ Terme employé par Banks dans une précédente lettre mais qui résume bien l'état de Paris à ce moment-là.

⁴ Lettre de Benjamin FRANKLIN à Joseph Banks, 21 novembre 1783, 436, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 215 et 216.

⁵ Lettre de BENJAMIN Franklin à Joseph Banks, 30 novembre 1783, 440, in *Ibid.*, p. 223.

⁶ Lettre de Pierre Marie Auguste BROUSSONET à Joseph Banks, 4 décembre 1783, 443, in *Ibid.*, p. 226 et 227.

⁷ Broussonet termine ses études le 27 mai 1779, voir : Jacques CAILLÉ, *Un savant montpelliérain : Le professeur Auguste Broussonet*, Paris, A. Pedon, 1972, p. 29.

⁸ Lettre de Henry SMEATHMAN à Joseph Banks, 11 février 1784, 471, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 258 à 261.

direction. J'ai refusé d'accepter sa proposition avant que je puisse savoir de quels encouragements je pourrais bénéficier de la part de mon propre pays¹.

Faujas est ensuite absent du reste des échanges sur les ballons. On assiste alors à une véritable réappropriation par les savants britanniques qui veulent reprendre cette innovation à leur compte. Cependant, cet engouement commence à lasser et même à irriter Joseph Banks. Benjamin Franklin continue certes à s'intéresser au sujet depuis Paris, mais les Anglais sont passés à autre chose.

Cette correspondance nous révèle donc que Faujas est déjà un personnage attendu outre-Manche. Les débats parisiens sont suivis par la communauté intellectuelle d'Angleterre. Mais il est beaucoup plus difficile de savoir quelle véritable opinion ces hommes ont du naturaliste. Des éléments contradictoires s'entrecroisent. La réputation de Faujas est suspendue entre Jacques Charles, très virulent et revanchard, et Broussonet soucieux de défendre son ami. Banks se trouve entre ces deux opinions, mais Blagden, plutôt critique envers les deux partis, voit bien que Faujas est un homme qui recherche avant tout la reconnaissance de ses pairs et du public.

C'est donc en personnage connu que Faujas débarque en Angleterre au début du mois d'août 1784. Ses objectifs sont multiples : étudier les Anglais et leur industrie autant que leurs sciences et leurs richesses volcaniques.

2 : Le regard d'un Français sur la société britannique

Dans ce voyage, Faujas est très intéressé par la culture britannique. Son manuscrit s'ouvre le 9 août 1784 par des visites aux hommes et dans les cabinets de la bonne société londonienne. La première partie de son voyage est consacrée exclusivement à Londres. Le manuscrit montre bien l'intention d'en faire un guide de voyage. D'ailleurs la publication de ce récit, surtout dans la partie concernant Londres, est une construction qui ne va pas du tout dans le sens du voyage que Faujas a effectué. Le naturaliste est logé à Howard Street avec ceux qui deviennent ou sont peut-être déjà ses compagnons de voyage : le comte d'Andreani

¹ The French here are exceedingly curious to know my invention. They are about constructing another *Montgolfier* by subscription. M^r Faujas has offered me to procure me the direction of it. I have declined accepting his proposal till I could know what kind of encouragement I might expect in my own country.

et William Thoron. Ils sont ensuite rejoints par James Macie, un jeune aristocrate dont l'éducation voyageuse leur est confiée par sa mère¹.

Rencontres avec les grands intellectuels de son temps

Au cours de son voyage, Faujas a l'occasion de rencontrer les grands savants et hommes de lettres de Londres d'abord, puis de toute l'Angleterre. Un des objectifs du naturaliste est d'étendre son réseau à un nouvel espace. Dans la continuité de ses péripéties parisienne il garde son habitude de visiter les cabinets et les savants en place dans les villes qu'il parcourt. Pour bon nombre d'entre eux, les hommes que Faujas croise sont tous très bien insérés dans la sphère savante de Grande-Bretagne. Le naturaliste, grâce à sa proximité avec Buffon mais également avec Benjamin Franklin, réussit à se faire ouvrir de nombreuses portes.

Ce journal de voyage commence avec une visite. Faujas se rend chez John Whitehurst, grâce à une lettre de recommandation de Benjamin Franklin dont il est « ami intime² ». Cet amateur autodidacte a étudié et publié en 1778 ses recherches sur le Derbyshire. Comme Faujas, c'est un géologue local qui s'intéresse à sa région. Il tente donc d'en connaître plus sur les lieux qu'il compte visiter. Whitehurst lui fait découvrir son cabinet et le familiarise avec les termes miniers des différentes parties d'Angleterre. Ce dernier charge ensuite Faujas de parcourir lui aussi le Derbyshire et de vérifier si les roches qu'il avait vues dans cette région sont bien des coulées de lave. Lors de cette première rencontre, Faujas commence également à prendre des informations sur les terminologies locales des roches et compare les pièces du cabinet de Whitehurst avec des roches françaises. Dès le début de ce voyage, Faujas adopte donc directement la méthode comparative des naturalistes des Lumières. Il veut ici créer des systèmes en reliant des espaces entre eux.

À Londres, le naturaliste passe beaucoup de temps avec Joseph Banks. La maison de Banks, située au 32 Soho Square, est alors le lieu de rendez-vous des savants les plus en vue d'Angleterre :

Allé chès mr Joseph Banks président de la société royale qui m'a comblé de politesses, j'ai trouvé chès lui mr Blagden et plusieurs autres savants de ma connaissance, une très grande bibliothèque, un herbier de la plus grande richesse. Il a eu la bonté de me donner plusieurs

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », Paris, 1784, f. 19r et f. 28v ; Nina BURLEIGH, *The Stranger and the Statesman : James Smithson, John Quincy Adams, and the Making of America's Greatest Museum*, New York, Harper Collins, 2014, p. 97.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », Paris, 1784, f. 1r.

échantillons de spath adamantins de la chine, avec de la poudre formée par la spath, telle qu'on l'a envoyée depuis la chine¹.

La société savante de la capitale se réunit dans la bibliothèque de Banks et Faujas est d'abord émerveillé par ce qu'il a sous les yeux. La bibliothèque de Banks est absolument gigantesque. Jonas Dryander en publie un inventaire en quatre tomes entre 1796 et 1800². Lors de la visite de Faujas, Banks montre, en bon savant du monde, les dernières trouvailles que ses collaborateurs ont rapportées de Chine. Parmi celles-ci, le « spath adamantin³ » posera de nombreux problèmes à Faujas quant à sa dénomination au moment de la rédaction de son ouvrage⁴.



Figure 27. Sir Joseph Banks' herbarium and library at Soho Square, Sepia painting by Francis Boott, 1820, Natural History Museum.

Le naturaliste se voit offrir une dizaine de minéraux provenant du paquet chinois. Le jeudi 12 août, Banks lui fait un autre don qui va lui être très utile. Banks vient de recevoir une cargaison de « chanvre de Chine⁵ ». Il insiste sur le fait que ce chanvre, plus imposant et robuste que l'espèce cultivée en Europe⁶, intéresse particulièrement la marine anglaise. Il se félicite d'en avoir alors récupéré deux onces dans le but de l'acclimater en France.

Grâce à Banks, Faujas découvre une bonne partie de la société savante londonienne. Il revoit Blagden ainsi que Broussonet, rencontre William Herschel et se fait inviter au célèbre « diner au club académique ». Faujas a aussi l'occasion de côtoyer les familiers de Banks lors de séances et de dîners. Le 12 août 1784, il rencontre Charles Théodore, l'électeur de Palatin, ainsi que les savants Masckeline et Cavendish. Plus tard, lors de sa visite de l'observatoire de Greenwich, il est présenté à l'astronome William Herschel qui l'invite à venir visiter sa maison et son observatoire personnel. Le 15 août 1784, Faujas quitte Londres en compagnie de Banks pour se rendre à Spring Grove House⁷. De là, il part le soir avec son compagnon de voyage, l'américain William Thorton, retrouver Herschel à Slough. Faujas est invité par

¹ *Ibid.*, f. 4r.

² Joseph BANKS et Jonas DRYANDER, *Catalogus bibliothecae historico-naturalis Josephi Banks*, London, Typis Gul. Bulmer, 1796.

³ Ce que Faujas nomme spath adamantin est en fait un corindon, oxydation qui selon le contexte peut se transformer en gemme. Le feldspath lui est une cristallisation magmatique.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 6r.

⁵ *Cannabis chinensis* Delile.

⁶ *Cannabis Sativa*.

⁷ Maison de campagne de Banks dans le Middlesex.

l'astronome à utiliser son télescope et à constater ses observations de la voûte céleste. Le lendemain le naturaliste repart en direction de Londres pour visiter Kew.

Après Banks, Faujas rend visite à d'autres personnages connus des sciences de l'époque. Il se rend notamment chez Tiberius Cavallo¹, le constructeur d'instruments de physique qu'il cite dans son journal parisien pour la qualité de ses créations. Il prend donc le temps de visiter son atelier londonien le 25 août 1784². Le savant italien est occupé à travailler sur des expériences aérostatiques. Faujas, qui est toujours très intéressé par le sujet, discute alors du problème de dissolution de la gomme élastique. Cavallo le conduit chez un apothicaire du nom de Winch qui lui montre une nouvelle technique pour créer un dissolvant parfait, mais coûteux. Faujas et Cavallo passent plusieurs jours ensemble et le savant italien offre son nouvel électromètre et un autre cristal de spath adamantin. Le naturaliste rend visite également à Nairn et Ramsden, deux célèbres constructeurs de machines électriques et de matériel scientifique.

Plus étrange, Faujas décrit le cabinet anatomique de John Sheldon sur Great Queen Street, non loin de Lincoln's inn field³. Sheldon et Faujas passent quelques jours ensemble, notamment pour parler d'aérostatisation, mais c'est son cabinet d'anatomie qui retient véritablement l'attention. Ce cabinet est si important que le voyageur a besoin de plusieurs matinées pour en faire le tour et Sheldon ne montre pas sa pièce maîtresse s'il ne connaît pas bien ses invités. Faujas se rend une première fois chez l'anatomiste le 19 août 1784 et est très intéressé par ce qu'il y voit :

Jeudi 19. Je suis allé déjeuner chès mr Sheldon très célèbre anatomiste. Il m'a fait voir un cabinet immense en anatomie avec une multitude de très belles préparations dans l'esprit de vin, une multitude de très beaux dessins relatifs à l'anatomie, j'ai vû peu d'hommes avoir autant d'ardeur pour son état, et une aussi grande vivacité, il a eu la bonté de me faire présent de ses ouvrages⁴.

Quelques jours plus tard, Faujas retourne chez Sheldon en compagnie de Cavallo avec qui il semble fort bien s'entendre. L'anatomiste leur montre alors la pièce la plus étonnante de sa collection qui est une momie faite maison :

Mardy 24. Je suis allé déjeuner chès mr Sheldon avec mr Cavallo habile physicien italien établi à Londres depuis dix-huit ans. J'ai vû chès mr Sheldon une préparation anatomique très curieuse, c'est une femme qu'il avoit préparée de manière à conserver tous les viscères et à arrêter absolument toutes espèces de putréfaction.
1 ° il avoit injecté à plusieurs reprises le corps avec de fortes injections d'esprit de vin saturé de camphre mêlé d'esprit de thérébenthine.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 24r.

² *Ibid.*, f. 26v à 27v.

³ *Ibid.*, f. 144v.

⁴ *Ibid.*, f. 19r.

2 ° il avoit préparé et comme tanné la peau avec de l'alun qu'il frottoit simplement avec la main, ce qui avoit tanné la peau sans occasionner des rides, les intestins avoient été enlevés, et puis lavés dans l'esprit de vin, puis frotté avec un mélange de camphre cantiné avec de la poix résine, [mr Sheldon m'a assuré que le camphre pillé avec la chloroforme forment une combinaison chimique, ce qu'il faudra vérifier] les intestins furent également frottés avec de l'alun, ainsi que l'estomac, et les intestins furent remis dans le corps et l'injection d'esprit de vin saturé de camphre fut faite à l'artère crurale, de bas en haut et du haut en bas ; et comme mr Sheldon vouloit donner de la couleur à la peau du visage, il fit une injection colorée par l'artère gutturale. Ce corps ainsi préparé fut placé dans un cercueil de bois d'acajou, dont le fond étoit recouvert d'un pouce de craie calcinée pour pomper toute espèce d'humidité du corps, le dessus de la boîte étoit recouvert, avec une porte de bois du cadre dont on fait les crayons. Cinq ans après cette préparation mr Sheldon ouvrit ce corps et le trouva très bien conservé, il fit l'ouverture d'une partie de la tête et trouva la cervelle solide et parfaitement bien conservée.

J'ai vû cette momie, la peau étoit bien conservée mais sèche comme un cuir encore un peu souple cependant, les intestins bien conservés, les cheveux tenant encore à sa tête et surtout les autres parties du corps, mais la figure étoit maigre et hideuse comme une harpie, il n'existoit pas la plus légère marque de putréfaction n'y de dommages occasionnés par les insectes, la cervelle que j'ai vu étoit bien conservée et avoit de la consistance ce qui est occasionné par le camphre qui s'y est cristallisé en partie, mr Sheldon m'a donné un morceau de cette cervelle, que je donnerai à quelques anatomistes¹.

Les éléments sont savamment choisis. La poudre d'alun sert à retirer l'humidité de la peau et la solution à base de camphre est antiseptique. La colophane, un vernis résineux, sert à protéger les organes retirés puis replacés. La jeune femme de 19 ou 20 ans est présentée dans une sorte de table-cercueil faite de bois et de verre. Mais le plus étonnant est que cette momie a pris ses quartiers dans la chambre à coucher personnelle de John Sheldon. Cette pièce d'anatomie était jadis l'amante du médecin qui lui a offert son corps pour que ce dernier l'embaume. Sheldon ne l'a finalement jamais quittée. Faujas, qui est plutôt bienveillant avec l'excentricité de son hôte dans son ouvrage, est plus mitigé lors de leur rencontre. Sheldon, en plus d'avoir embaumé sa maîtresse, avait également pratiqué l'autopsie de son père, ce qui gêne quelque peu Faujas :

Un tel acte suppose un homme à qui la folie de son art éteint tout sentiment, ou plutôt un fou achevé, je n'ose pas dire un barbare ou un canibale, parce que mr Sheldon, paroit un homme honnête et affable ; il est vrai qu'il a une chaleur dans l'imagination, qui le conduira ou à une très grande réputation, ou aux petites maisons, je n'oserois rester à écrire cette note qui afflige mon ame, si elle n'étoit pas utile pour les recherches que j'aime à faire sur l'esprit humain².

Avant de partir pour l'Écosse, Faujas ne réussit cependant pas à voir Hamilton qui est déjà parti pour Staffa. Il rate finalement le savant le plus proche de sa spécialité, qu'il encense, cite et dont il suit les traces depuis de nombreuses années.

Après un périple de deux semaines sur les routes, Faujas et sa troupe se fixent quelques jours à Inveraray chez l'un des plus grands nobles d'Écosse : le duc d'Argyll. La famille d'Argyll est une des plus puissantes des *Highlands*. Les ducs d'Argyll participent, et

¹ *Ibid.*, f. 24r à 25r.

² *Ibid.*, f. 25v.

même anticipent la réforme agraire de l'Écosse. Ils sont les premiers à rompre les anciens liens de solidarité claniques¹. C'est une maison plus européenne que « montagnarde » qui accueille les voyageurs. Cet arrêt permet même aux compagnons d'ouvrir leurs bagages pour sortir leurs plus belles toilettes :

Malgré l'espèce de réserve anglaise la connoissance fut bientôt faite, et nous fumes les amis du monde. Le diné fut excellent et à la française, j'eus le plaisir de manger des mets que je conaissoi, et j'étois heureux d'avoir des serviettes et des fourchettes [f. 44v] d'argent. Après diné excellente musique italienne, de beaux airs de Piccinni, chanté avec tout le guet possible, je fus guéri de mes peines, et d'une mélancholie qui me tourmentoit, et qui m'étoit inspirée par l'humidité du climat d'Angleterre et particulièrement par celui d'Écosse. Le soir je couchois dans un bon lit de duvet, garni de rideaux de Damas. La chambre étoit vaste bien décorée, d'une propreté à ravir avec toutes les commodités et tous les raffinements du gout et de l'opulence. Je trouvois dans ce moment que le luxe avoit bien son mérite.

Nous ouvrimus en reconnaissance nos mâles le lendemain, [f. 45r] nous nous parames comme des élégants, et nous nous mimes au ton de la maison : l'on sonne le déjeuné à dix heures, l'on y vient en négligé, l'on y trouve plusieurs tables avec du thé, de la crème, du beurre, et des petits pains de plusieurs espèces, des fleurs sur la table, des gazettes et des livres anglais, un billard pour jouer, un clavecin et des instruments de musique, la salle du déjeuné est très vaste, et fort élevée, et il y a des tableaux de famille en grand du Batoni et d'un des meilleurs peintres anglais, l'on promène, l'on reste dans sa chambre, l'on fait ce que l'on juge à propos jusqu'à quatre heures et demi, l'on sonne le diné, tout le monde est habillé, et nous nous trouvâmes 25 personnes à table, l'aumonier fait une petite prière [f. 45v] lorsqu'on va se mettre à table, cet usage se pratique dans la plupart des maisons d'Angleterre ; ici l'on est dispensé de boire comme dans les autres maisons, où l'on vous fatigue à force de vin.

[...] [f. 46r] L'on reste beaucoup plus longtems à table qu'en France, les dames s'en vont après le dessert et les hommes restent parmi les bouteilles et les verres, mr le duc d'Argyll m'a dit qu'il avoit conservé cette méthode pour ne pas déplaire aux gens du pays accoutumés à cet usage. Mais il ne gêne personne et boit qui veut, cette cérémonie est au moins de trois quart d'heure. Lorsqu'on se lève de table, on trouve selon l'usage Anglois dans la salle à manger des tables de [f. 46v] nuits avec des pots de chambres bien propres, et l'on en fait usage pour se débarrasser du surplus de vin qu'on a avalé ; je présume que c'est pour cette raison que les dames se retirent de table trois quart d'heures avant les hommes.

Après diné, on passe dans le feuilleton de compagnie, l'on y trouve de l'excellent thé, et du caffè toujours médiocre ; on jase, on fait de la musique, et à dix heures et demi on soupe, de manière, que la journée depuis quatre heures et demi jusqu'à minuit n'est presque entièrement employée qu'à boire à manger².

Pendant les trois jours passés sous l'hospitalité du duc, Faujas expérimente les mœurs des grands nobles d'Angleterre et fait quelques promenades. Ce séjour ressemble assez à la semaine passée au château de la Roquette en compagnie de madame Guillemot et ses amis. C'est le Faujas courtois et mondain qui observe cette vie à l'écossaise, et qui se délecte d'un peu de luxe. Le résumé d'une journée type au domaine d'Inveraray nous montre également que le naturaliste qui organise plutôt ses journées autour du travail et des marches est assez étonné pour détailler une vie tournée autour des repas. Dans cet extrait comme dans le manuscrit, on croirait presque que la vie entre les repas n'est qu'un entracte.

¹ Stéphane LEBECQ (dir.), *Histoire des îles Britanniques*, 2. [nouv.] éd., Paris, PUF, coll. « Quadrige Manuels », 2013, p. 559.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, p. 44v à 46v.

Le périple dans les terres sauvages d'Écosse devient beaucoup plus scientifique et Faujas s'éloigne de ses préoccupations sociables et mondaines pour se concentrer sur les mœurs des « *highlandois* ». Ce n'est que le 16 octobre 1784, lors de son retour à Édimbourg, qu'il recommence à s'intéresser aux gens de lettres de la ville¹. Comme le démontre Stéphane Van Damme, Édimbourg revêt le caractère particulier d'une ville intellectuelle plus que mondaine². Ce dernier cite d'ailleurs l'ouvrage de Faujas sur son voyage en Grande-Bretagne comme exemple du rayonnement scientifique de la ville. Le naturaliste, après avoir passé son dimanche à écrire, commence à reprendre les visites à partir du lundi 18 octobre 1806. Il passe beaucoup de temps avec son ami Schwediauer qu'il connaît depuis son séjour à Paris en 1782. Le médecin, qui s'est retiré des tumultes des grandes capitales, s'est installé dans un domaine de Prestonpans au bord de la mer. Grâce à Schwediauer et à ses connaissances, Faujas réussit à visiter une partie des mines de Carron.

C'est également lors de son second séjour dans la capitale écossaise qu'il rencontre Adam Smith. Cependant, la différence de traitement du personnage, entre le manuscrit et la publication de 1797, est si grande qu'il est difficile de savoir si la publication de Faujas est totalement honnête. Le naturaliste et le philosophe se voient deux fois, les 19 et 20 octobre 1784. La première rencontre semble courtoise :

J'ai passé la soirée [du 19 octobre] avec mr *Smith* auteur d'un excellent ouvrage sur l'économie qui a été traduit en français par mr l'abbé Morlais. Ce mr Smith a une belle bibliothèque et est un homme instruit³.

Une troisième mention du philosophe dans le manuscrit apparaît au folio 106r où Faujas liste les universitaires d'Édimbourg. Dans son manuscrit, le naturaliste ne va pas plus loin. Cependant, en douze ans, la renommée de l'écossais a pris de l'ampleur et Faujas fait de cette brève rencontre, la pierre angulaire de son séjour à Édimbourg :

Adam Smith, ce vénérable philosophe fut un de ceux que je vis le plus souvent ; il me combla de politesse et chercha à me procurer tous les objets d'instruction qui purent m'intéresser dans cette ville⁴.

Faujas et Smith semblent avoir de longues conversations sur la philosophie des Lumières. Ils se voient au minimum quatre fois dans ce récit du séjour du naturaliste à Édimbourg. Le grand penseur anglais accorde, d'après Faujas, une place de choix à Voltaire et à Rousseau. Smith argumente sur le génie de Voltaire lorsqu'il fait visiter sa bibliothèque. Un autre jour, ils prennent le thé en devisant sur Rousseau. Étonnamment, c'est le *Contrat Social* qui inspire le

¹ *Ibid.*, f. 100v.

² Stéphane VAN DAMME, « La grandeur d'Édimbourg », *op. cit.*

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 101v.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, Paris, H.-J. Jansen, 1797, vol.II, p. 277 et 278.

plus l'auteur de *La richesse des nations*. Adam Smith lance, lors d'une dernière journée en compagnie de Faujas, un défi musical :

Adam Smith me demandât un jour si j'aimois la musique ? Je lui répondois qu'elle faisoit mes délices lorsque j'avois le plaisir d'en entendre de la bonne. « Tant mieux, me dit-il, je vous mettrai à une épreuve très curieuse pour moi, car je vous en ferai entendre dont il est impossible que vous puissiez vous en former une idée, et je serai charmé de connoître l'impression qu'elle vous fera sur vous¹. »

D'après Ian S. Ross, cette invitation est une double occasion pour Smith. D'abord c'est une expérience. Le philosophe a en effet l'habitude de convier ses invités à des événements typiques pour analyser leurs réactions dans le cadre d'une étude qu'il mène alors. On peut d'ailleurs noter que cette pratique rappelle les méthodes de sociologie ou de psychologie sociale qui visent à mettre des cobayes en situation dans l'optique d'analyser leurs réactions. C'est ce que fait Adam Smith. D'autre part, depuis la mort de sa mère le 23 mai 1784, Smith traverse une période de dépression et ce sont ses visiteurs qui lui apportent quelques distractions. Confronter brutalement des non-initiés à des représentations de danse celtique et de cornemuse est une farce qu'il aime particulièrement faire à ses nouveaux amis. Faujas est donc pour le vieux philosophe endeuillé un cobaye et un objet d'amusement².

Dans son manuscrit, Faujas parle en effet du concours de musique auquel il assiste le mardi 19 octobre 1784 :

Je suis allé au concert des musiciens montagnards, c'étoit le jour du concours pour le prix qui est accordé à celui qui joue le mieux de la musette. Cette cérémonie est aussi curieuse qu'extraordinaire, j'auroi occasion d'en parler dans un autre endroit lorsque j'auroi pris des instructions sur l'origine de cette institution singulière.

Le soir même, il passe du temps avec le philosophe. Ceci dit, il ne parle pas d'invitation à assister à ce singulier concert, ou à des débats sur la musique. Sans remettre en cause toutes les théories érigées grâce aux écrits publiés de Faujas, les fortes variations constatées entre les deux textes peuvent nous faire douter de la fiabilité des anecdotes dont le naturaliste se sert pour donner de la couleur à ses théories géologiques et vendre plus de livres.

À la toute fin de son voyage, Faujas et ses compagnons s'arrêtent dans la ville industrielle de Birmingham avec l'intention de rencontrer le célèbre John Priestley. Faujas, qui est toujours intéressé par l'aérostatisme, désire voir et comprendre sa méthode pour obtenir de grandes quantités d'hydrogène. Ils se rendent ensemble dans le laboratoire du chimiste le 11 novembre 1784 et se livrent à diverses expériences :

Jeudy 11. À onze heures du matin le docteur Wetering est venu nous prendre pour nous conduire chès mr Priestley qui demeure à un mille et demi de la ville et qui habite une très jolie

¹ *Ibid.*, p. 280 et 281.

² Ian S. ROSS, « The Philosopher, the Geologist, and the Piobaireachd Competition : Adam Smith's Musical Experiment », *The Adam Smith Review*, 2014, p. 239 à 249.

maison au milieu d'un jardin et d'une prairie. Nous avons trouvé sa femme, qui est âgée d'environ 40 ans et qui a la tournure d'une femme vive et de beaucoup d'esprit, et une demi fille aimable, sa fille, il a un de ses fils qui étudie à Genève. Mr Priestley étoit dans son laboratoire qui est à l'extrémité de la maison.

Il nous a fait prier d'y passer, et nous l'avons trouvé avec un tablier noir sur sa personne, un soufflet à la main devant un nouvel appareil qu'il essayoit pour la première fois, pour faire des expériences sur le changement de l'eau en air inflammable¹.

Chez le chimiste, nous pouvons constater une première ébauche de séparation entre la maison et le lieu de travail. Le laboratoire de Priestley est bien séparé de la maison principale. Cette mesure de sécurité est un exemple de dissociation entre le cabinet, qui est plutôt un lieu d'échanges, semi-public, et un laboratoire, lieu où le chimiste travaille et produit du fait scientifique. De plus, nous remarquons que la tenue du chimiste interpelle Faujas. Il porte un tablier et il est en pleine séance de travail. Cette scène ne ressemble pas aux séances publiques chez Lavoisier ou chez d'autres démonstrateurs parisiens. Là, Priestley travaille et montre simplement ce qu'il fait à ses invités.

Enfin, Birmingham est aussi pour Faujas l'occasion de rencontrer James Watt. La rencontre est d'abord fortuite. Faujas et ses compagnons sont invités chez un médecin de Birmingham chez qui se trouve Watt. Faujas est ravi :

Mercedy 10. [novembre] Nous allames porter une lettre que nous avions pour le docteur Wetering médecin qui a traduit la *Seiagraphia* de Bergman² en anglais avec quelques notes très faibles, il n'étoit pas chès lui il habite une très jolie maison si élégamment meublée.

Il vint nous voir le soir à 6 heures. Je trouvai un homme très empressé, poudré en blanc, maniéré et qui entendoit à peine quelques mots de français, il nous engagea à aller prendre du thé chès lui, et nous y trouvames plusieurs femmes, parmi lesquelles une très élégante et jolye, mais ce qui nous fit le plus de plaisir, ce fut d'y rencontrer m^f Watt inventeur des pompes à feu perfectionnées, qui a fourni à monsieur Perrier de Paris les plans de la machine à feu de Chaillot³...

Pour le naturaliste présent en Angleterre pour son industrie, la rencontre est stratégiquement très importante. Les deux hommes se lancent dans des considérations techniques et Faujas est très intéressé par les propos de l'ingénieur :

il m'a tiré de l'erreur où j'étois que m^f Wilkinson avoit construit cette pompe, et il m'a assuré que ce dernier qui est un très habile fondeur avoit exercé seulement plusieurs modèles que lui mr Watt avoit fournis, et il m'en a fait voir tous les plans, que quant au régulateur et autres objets plus difficiles, c'étoit lui mr Watt qui les avoit fait executer sous ses yeux dans sa propre manufacture de Birmingham. Il me dit en même tems le plus grand bien de mr Perrier et m'assura qu'il avoit vù peu d'hommes aussi instruit que lui en mécanique, et mieux en état de diriger des grands ouvrages. Au reste mr Watt qui est écossais est un homme très extraordinaire par une multitude de connoissances profondes qu'il a en méchanique, en physique et en

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 121r et 121v.

² Torberni Bergman, *Regni mineralis. Lipsisae*, in-8^{vo}, 1782. Traduit en français par Mongez en 1784.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 120r.

chymie, cet homme m'a vraisemblablement étonné. Il nous a engagé à aller dîner le lendemain chez lui, avec mr Priestley son ami¹.

Le lendemain, après avoir passé la journée chez Priestley, Faujas se rend chez Watt. Ils parlent ensemble de Lavoisier dont les théories plaisent à l'ingénieur. Puis le manuscrit s'arrête là.

Cependant, d'après la publication de 1797, l'ingénieur lui fait visiter les manufactures de la ville et lui présente ses inventions. On ne sait combien de temps Faujas reste à Birmingham, mais il semble que son récit de voyage imprimé ne soit pas trop loin de la réalité.

Pour finir, en lisant la correspondance de Joseph Banks on remarque que Faujas n'est pas passé inaperçu². La société londonienne semble garder un souvenir amer du naturaliste :

Je m'imagine difficilement comment Faujas va de nouveau montrer son visage, ou plutôt comment cela sera perçu. L'effronterie, que ce brave homme possède à un éminent degré, peut nous le faire voir comme simple, mais ceux qui le voient n'oublieront pas son comportement pendant son voyage en Écosse³.

C'est ici la vanité, ou plutôt la fausse modestie de Faujas qui est visée. Cependant, rien dans son journal et dans son ouvrage ne permet de dire qu'il a conscience d'avoir choqué les Londoniens. Cette irritation émanant de Banks peut prendre sa source à plusieurs endroits. D'abord Faujas se plaint souvent. Il déteste le café anglais, trouve les auberges et les tables trop chères et critique la surconsommation d'alcool. De plus, une affaire avec Watt débouche sur l'implication de Banks qui se retrouve à devoir servir d'intermédiaire entre plusieurs personnes. Malgré tout, il continue à échanger avec Banks pendant de nombreuses années et en 1799, quand Alexandre Faujas de Saint-Fond est fait prisonnier, c'est Banks qui intercède en sa faveur⁴.

La réussite de tout ce périple sociable montre d'une part que Faujas jouit déjà d'un statut privilégié et fait partie intégrante des savants bien en vue. Son livre sur les volcans, l'actualité aérostatique et son insertion dans les mondanités parisiennes lui permettent de voir, d'entendre et de découvrir les grands intellectuels britanniques de l'époque. En cela, ce voyage est intellectuellement et socialement très important pour le naturaliste bien que sa notoriété ait été quelque peu entachée par une conduite qui n'a pas convenu à ses homologues britanniques. D'autre part, la multiplicité des visites et des domaines scientifiques qui piquent

¹ *Ibid.*, f. 120v et 121r.

² Lettre de Joseph BANKS à Charles Blagden, 26 octobre 1784, 526, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820, op. cit.*, p. 322.

³ How Faujas is ever to shew his face again I do not easily guess or rather how it is to be receivd effrontery which that good man possess in an eminent degree may make him fell little but those who see him will not easily forget his conduct in scotch tour.

⁴ Lettre d'Alexandre FAUJAS DE SAINT-FOND à Joseph Banks, 27 novembre 1798, BUU ms alb-25 :147.

la curiosité du savant se trouve dans la continuité du séjour à Paris où Faujas se découvre touche à tout, autant en physique, qu'en chimie ou en anatomie.

Dîners à l'anglaise

Les repas anglais sont chez Faujas des moments de bonheur qu'il aime garder en mémoire grâce à des descriptions très détaillées dans son journal. Lors de son passage à Paris, Faujas s'étonne déjà des en-cas pris avec Benjamin Franklin : « à Passy chez M^o. Franklin, j'ai déjeuné à l'anglaise avec lui, c'est-à-dire avec du beurre, du thé et du café, des huîtres et du vin de Champagne.¹ »

Dans ce *Voyage en Angleterre*, Faujas s'amuse à dépeindre avec une grande précision quelques repas marquants, qui sont d'une part des instants clefs de sociabilité, mais également des moments de découverte. Cependant, les différences culturelles sont parfois trop grandes pour le savant. Il n'y a que dans ce journal que le naturaliste a rédigé autant de descriptions d'agrément. La démarche de Faujas est d'enregistrer le plus d'anecdotes pittoresques possible. Son objectif est de créer une publication agréable sur le plan littéraire, jalonnée d'anecdotes auxquelles les séquences de tables participent. Faujas se fait journaliste culinaire en retranscrivant minutieusement tout ce qu'il boit et mange au cours de son périple.

Le premier et le plus célèbre repas, surtout dans la littérature britannique, se déroule lors d'une soirée avec les membres de la Royal society le 12 août 1784. Le passage porte le titre : « Dîné avec le club académique » et s'étend sur deux pages. Cette description du repas au « Club Académique » est un des rares témoignages de cette société très fermée². C'est un véritable festin que le voyageur dépeint avec précision en suivant les étapes du service :

À cinq heures nous sommes allé dîner au club composé de quarante membres de la société royale, qui se réunissent depuis plus de trente ans chaque jeudi de la semaine pour dîner ensemble, chaque membre a le droit d'y amener deux amis de la société royale, ou étranger, et le président peut y présenter qui bon lui semble.

Nous étions une cinquantaine de convives, Mr Bertier intendant de Paris, Broussonet, la comte Andreani, Thorton et moi étions les étrangers amis. Mr Banks présidoit et étoit à la tête de la table, Mr Maskline, Mr Aubert, Mr Cavendish, Mr Engletield &c. étoient du nombre ; le dîner étoit à l'anglaise, c'est-à-dire sans serviette, bistec et grosses viandes avec pommes de terre et autres végétaux, et porter qu'on buvoit dans de gros pots d'étain. Après le dinné, on a levé les plats et la nappe, et l'on a apporté les vins, de trois espèces, vins de Porto, de Madère, et Clairret c'est-à-dire de Bordeaux. Ces vins étoient dans de grandes carafes du plus beau verre blanc de Parker, et chaque convive avoit deux verres. Le président a d'abord porté la santé du prince de Galle, par ce que c'étoit le jour de son anniversaire ; on a bu ensuite à la santé de l'électeur de

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 67.

² Patrick O'BRIAN, *Joseph Banks : a life*, University of Chicago Press ed., Chicago, Ill, Univ. of Chicago Press, 1997, p. 212 ; Fiona KEATES, *Solid food, detestable coffee | The Repository | Royal Society*, <http://blogs.royalsociety.org/history-of-science/2013/04/11/solid-food/> ; Micah ALPAUGH, « The British Origins of the French Jacobins : Radical Sociability and the Development of Political Club Networks, 1787-1793 », *European History Quarterly*, octobre 2014, vol. 44, n° 4, p. 593 à 619.

Palatin qui doit être reçu ce jour le membre de l'académie royale, et puis à la santé des autres, le tout gravement et abondamment, et l'on est sorti de la table a sept heures et demi, pour se rendre à huit heures à une séance de la société. Je suis de plus en plus étonné de la manière dont les Anglais prennent leur repas, et j'ai vû que les savants n'y sont pas plus sobres que les autres, en tout cette manière de vivre me déplaisoit infiniment, et je crois qu'il ne me seroit jamais possible de m'y accoutumer. J'oubliais de dire que lorsqu'on a été à la fin du repas, l'on a écrit la liste de chacun des convives sur un dinné grand papier, et chacun a payé six schelling qui font 7lt4sols pour un repas qui auroit couté à Paris à peine 2lt par tête, et qui eut été bien meilleur¹.

La retranscription de ce passage dans l'ouvrage de 1797 est presque identique². Cependant, Faujas a expurgé de sa publication la dernière ligne où il s'exprime librement. En réalité, il trouve ce dîner de fête trop cher, trop arrosé et finalement peu convenable aux usages parisiens. Cette considération sur l'alcool est d'ailleurs souvent exprimée dans les descriptions des repas. À Invéary le naturaliste est soulagé de pouvoir refuser une ivresse supplémentaire : « ici l'on est dispensé de boire comme dans les autres maisons, où l'on vous fatigue à force de vin. »

Il est très loin des quelques lignes de son ouvrage où il vente les bienfaits de « boire un coup au cabaret », en bon philosophe. Le décalage culturel entre la table anglaise et la table française est très marqué. L'absence de serviettes, les étapes du repas, l'alcool et le mauvais café reviennent constamment.

Sur l'île de Mull, ce décalage s'accroît encore plus. Pendant son séjour à Torloysk, demeure du clan Maclean, Faujas est décontenancé par la façon de boire :

La dame de la maison fait les honneurs et sert le monde. Elle demande à boire la première, on lui apporte un verre de vin, et commence à boire à la santé de tout le monde, et l'on passe le verre à celui à qui on veut faire les honneurs, et il doit boire les restes de la belle dame, et boire à sa santé et à celle de tous les convives qu'on nomme les uns après les autres. Si dans le cours du repas l'on demande à boire, ou de la bière, ou de l'eau, ou du vin et de l'eau, un domestique l'apporte dans un verre énorme, si vous n'en buvez que la moitié celui qui en a soif boit après vous, dans tous les cas tout le monde boit dans le même verre qu'on ne lave jamais, il est vrai qu'il y a un verre pour l'eau, un pour la bière, et un pour le vin et l'eau³.

Faujas est surpris, voire même gêné par ce manque d'hygiène. Pendant le dessert et les digestifs, les verres de porto ne sont pas non plus lavés, ce qui l'étonne encore. Cependant, sur l'île de Mull, les femmes restent plus longtemps à table que dans les autres maisons que Faujas visite au cours de son périple. Elles ne s'éclipsent vraisemblablement qu'une demi-heure entre les digestifs et le thé.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 6v et 7r.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, Paris, H.-J. Jansen, 1797, vol. I, p. 55 à 59.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 61v.

La multiplication des descriptions des repas dans ce carnet de voyage illustre bien l'intérêt du naturaliste pour les tables anglaises. Ces moments sont aussi l'occasion pour Faujas de se faire « anthropologue » en comparant les us et coutumes de peuples, parfois culturellement très éloignés de la sociabilité « civilisée » des salons parisiens.

Les peuples britanniques

Outre son regard sur les gens de lettres et ses conseils « touristiques » sur la cuisine et les réceptions, Faujas s'intéresse de près à trois groupes sociaux bien distincts : les quakers, les « montagnards » et les travailleurs. Comme il l'avait fait avec les hommes du Vivarais, il croque les tenues et les conditions de vie des gens qu'il croise ou qu'il voit et qui n'appartiennent pas forcément aux catégories sociales des grands bourgeois et aristocrates citadins. Au cours de son périple, Faujas pose souvent son regard sur les peuples d'Angleterre. Les ouvriers, les mineurs, les matelots ne sont pas oubliés par le naturaliste. Il découvre avec une certaine curiosité les marins chinois de la Tamise. Leurs yeux, leurs longs cheveux noués en tresse et leur couleur de peau l'intriguent au point qu'il y consacre un folio intitulé « Chinois ». Il est d'ailleurs fort probable qu'il n'ait jamais vu d'Asiatique avant ce 18 août 1784. À Londres, lors d'une soirée au Vauxhall, il s'étonne de la diversité des gens qui fréquentent le lieu :

rien n'est bruyant malgré la quantité de monde qui y existe, c'est une liberté souveraine, mais grave, calme et mélancolique, l'on y est pris de toutes les manières, l'on y voit des femmes très bien vêtues conduites par de gros vilains matelots en habit frac noir et en perruque ronde sans poudre, des filles de toutes espèces, qui promènent de droite et de gauche¹

Faujas est étonné par les mœurs policées et la grande liberté de ton qui règne. Une pièce satirique qui met en scène les parlementaires britanniques lui fait dire que les Anglais sont plus libres que les Français sur le plan politique : « il est impossible de rien voir de si plaisant et de si libre contre le gouvernement » conclut-il. Il termine en soulignant un éloignement culturel très important entre les deux peuples, mais au crédit des Britanniques dont il faut, selon lui, s'inspirer. Il donc un goût certain pour la liberté de penser, la liberté politique, mais en même temps pour le contrôle des mœurs et des manières manifeste.

Avant de partir pour l'Écosse, il visite la communauté religieuse des quakers ou « Société religieuse des amis ». Cette congrégation est issue du puritanisme du XVIII^e siècle². C'est une forme de culte très stricte qui prône une rigueur comportementale et vestimentaire

¹ *Ibid.*, f. 2r.

² Michel MOURRE, « Quakers », in *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Bordas, 1978, vol.8/7, p. 3747 à 3748.

codifiée. Faujas rencontre des quakers et assiste à une de leurs réunions comme il l'avait fait avec les messes juives à Avignon en 1776. Il décrit d'abord avec précision leurs mœurs :

Dimanche 15 après déjeuner, sous sommes allé à dix heures dans une assemblée de quakers, où j'ai eu beaucoup de plaisir. Les femmes placées à gauche, les hommes à droite sur des bancs placés parallèlement, ainsi que des tribunes, les hommes d'un côté les femmes de l'autre, et au fond de l'église, un banc qui en occupe toute la longueur, sur lequel sont placés d'un côté les hommes et de l'autre les femmes, destinées à prêcher lorsque l'esprit saint les inspire. Rien ne m'a paru aussi singulier que cette assemblée, point de tableaux nulle décoration dans l'église, éclairée par le haut, tous les hommes le chapeau sans bouton sur la tête, les femmes ayant toutes des espèces de chapeaux ou capotes de taffetas, gris, blanc, ou noir ou des chapeaux de paille qui leur cachent le visage. La gorge est absolument couverte par de grands fichus blancs, leur ajustement est de la propreté la plus recherchée, quoi que de forme en général ancienne¹.

Faujas décrit parfaitement le costume typique des quakers, tout en sobriété. Il assiste ensuite à leur messe traditionnelle :

Un silence extrême régnoit dans la salle. Tout à coup une femme inspirée grosse, vieille, dont la tête et la corpulence ressembloit beaucoup à celle du défunt père Bridaine, se leva, professa lentement et de distance en distance quelques paroles, d'un air vénérable et les yeux fermés, elle s'échauffa insensiblement de manière quelle étoit en feu, et prêcha à la manière des prophètes, ses mains et son corps étoient dans un balancement continuel, et comme en convulsion, et sa manière de déclamer étoit tremblante, quoique hardie et bruyante, aussi les nomment on *trembleurs*. [f. 11v] Après que cette femme eut parlé pendant plus de demie heure, elle se tût, un silence absolu regna pendant un quart d'heure, et un homme se sentant inspiré se leva, lacha quelques paroles de distance en distance, avec l'air et le ton plus sombre et le plus mélancolique, et s'échauffant graduellement, il entra dans des espèces de convulsion et parla pendant demi heure ; la première femme fut de nouveau inspirée et bavarda pendant demi heure ; un autre fit ensuite une très belle prière ; et la séance finit. Tous les quakers se touchèrent fortement et amicalement dans la main et chacun se retira tranquillement et modestement chès lui².

Dans le manuscrit, Faujas ne commente pas du tout cette séquence, c'est lors de la publication qu'il exprime son sentiment. « J'aime les quakers » dit-il en introduction de son chapitre sur la congrégation. Il insiste sur leur sobriété et leur dévouement, mais les compare aux mesméristes à cause de l'étrange transe presque convulsive qui les prend pendant leur messe.

Les Écossais appelés montagnards ou « highlandois » sont également un objet de fascination pour Faujas. Le choc des cultures avec la population du nord de la Grande-Bretagne est plus brutal encore qu'avec les quakers. D'abord, Faujas et ses compagnons se retrouvent face à une barrière linguistique. Les Écossais ne parlent que peu anglais. La plupart des gens des campagnes et des petites villes s'expriment encore en gaélique. Les voyageurs se rendent compte à Dalmally du problème de langue et engagent le professeur de l'école locale pour les accompagner et leur servir de traducteur. C'est également à Dalmally que Faujas

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 10v.

² *Ibid.*, f. 11r et 11v.

découvre les habitats traditionnels écossais. Il en donne une description très détaillée qu'il reprendra assez fidèlement dans son ouvrage de 1797 :

Comme il y avoit deux à trois maisons voisines de celle du maréchal, un des propriétaires parent du maréchal est venu nous prier de lui rendre une petite visite en nous disant en Gallique [Gaélique] que cela l'honoreroit beaucoup. Nous nous rendîmes à son invitation, et nous entrâmes dans une espèce de grande chambre très pittoresque.

Un grand feu de tourbe étoit au milieu de la chambre sur une grande pierre ronde. La fumée s'élevoit dans le plancher fait en cône, de sorte qu'on étoit dans la cheminée même sans s'en douter. Cette cheminée s'abaissoit à quatre pieds et demi de la terre. Mais lorsqu'on étoit dedans elle servoit de chambre. Des bancs, des tables, et un petit mauvais lit y étoient dedans sur le grabbat, [...] un jeune garçon, qui a apporté une espèce de grand crochet de bois pesant huit à dix livres, recourbé par le bas en manière de console sur laquelle on a mis une plaque de fer de six pouces de diamètre, et sur cette plaque, des morceaux de bois résineux qu'on a allumé et qui éclairaient très bien. Comme leur cabane n'avoit que de très petites fenêtres et que le tems étoit obscur, on a éclairé cette lampe rustique, nous étions assis avec nos domestiques sur un banc, admirant la vie simple de ces pauvres gens et leurs costumes et les arrangements de la maison¹.

La gravure insérée dans la publication est identique à la description de la scène. Tous les convives sont réunis autour du feu de tourbe et participent à une cérémonie d'hospitalité :

Le maître qui en faisoit les honneurs, reçu de la main d'une de ses filles qui étoit fraîche et assez jolie quoique petite et rondelette un paquet de bois à hanches, plein de lait, il le prit et nous regardant avec un air honnête et hospitalier il nous salua et but, il m'offrit ensuite ce baquet et je bus, je le remis au comte d'Andreani, qui en fit autant et il parvint de main en main ou plutôt de bouche en bouche jusqu'aux femmes de la maison qui en burent aussi ; le tout se fit avec un air de cérémonie et de gravité mêlée de politesse qui m'enchant²...

¹ *Ibid.*, f. 49r à 50r.

² *Ibid.*, f. 50r.



Figure 28. Scène d'hospitalité écossaise, *Voyage en Angleterre...* (1797)

Dans le manuscrit, Faujas ne détaille que très peu les vêtements des hommes. Il en parle au détour d'une phrase quand il se trouve à Selkirk, mais sa description n'est pas aussi étayée que dans son ouvrage de 1797 basé certainement sur d'autres notes (personnelles ou bibliographiques) et sur ses souvenirs. Le costume traditionnel est encore porté par les Écossais toujours attachés à leurs coutumes. Faujas dédie également 13 pages à la description des habitants des îles d'Écosse ainsi qu'aux grands troupeaux de moutons qu'il croise sur sa route. Ses observations sont très étoffées, le naturaliste applique aux hommes la méthode de l'histoire naturelle. Il détaille les maisons, basses, montées en basalte et recouvertes de terre et d'herbe, toujours chauffées à la tourbe, sans porte et pleines de fumée : « les hottentots sont mille fois mieux logés¹ » dit-il pour conclure. Les habitants vivent dans une étonnante bonne santé, qui se manifeste d'après lui par la blancheur de leurs dents. Il pointe pourtant la misère ambiante, la vie difficile qu'offre l'île de Mull et sa vision des habitants est très sévère :

Les sauvages de l'isle de Mull, sont pieds nud tête nue, ne craignent ni la pluie ny l'humidité, n'ont ny adresse ny intelligence, les femmes ne savent que traire leurs vaches, les hommes

¹ *Ibid.*, f. 64r.

cultivent quelques pommes de terre et quelques fois un peu d'avoine, les pères de famille ont quelque fois un bonnet écossais sur la tête, mais toutes les filles et tous les jeunes gens jusqu'à ce qu'ils soient mariés n'ont absolument jamais rien sur la tête, aucuns ne porte de culotte, ils n'ont que de mauvaise jupes écossaises. Ils ne vivent que de pommes de terre et de lait.

Les habitants qui sont en bord de la mer ne sont pas mieux logés, ny plus propres. Mais ils ont la ressource de la pêche.

Les femmes sont en général petites, laides, mal faites, c'est la peine et la mauvaise nourriture qui les rend telles. J'en ai vu deux ou trois qui étoient un peu dans l'oisance qui étoient plus grandes et d'une aussi jolie figure, et comme elles sont dans un climat humide, et où les rayons du soleil ne se montrent guerre elles ont le teint très beau¹.

Pour le naturaliste, la seule vraie qualité des hommes de Mull est leur maîtrise de la mer et leur robustesse qui en font d'excellents marins.

Cette étude sur Mull, et surtout de sa population, révèle que Faujas suit Thomas Pennant à la trace. Il donne son propre avis, mais dans toutes ses considérations, on remarque que ses observations font écho à celles de l'explorateur gallois². Les mœurs, la santé, la longévité, la faune, la flore, tout y est. On dirait presque que Faujas voyage avec l'ouvrage de Pennant, et à chaque nouveau chapitre, le naturaliste donne son propre avis. Comme le rappelle Pierre Morère, les hautes terres d'Écosse ainsi que les îles sont des espaces jugés sauvages. Pennant est considéré comme un pionnier de l'exploration de ces espaces³. Marie-Hélène Thévenot-Totems a démontré dans sa thèse que les voyageurs britanniques sont, au cours de la période moderne, plutôt bienveillants avec les *highlanders* qu'ils présentent comme un peuple hospitalier. Nous sommes loin des craintes qu'ils suscitent généralement⁴. Faujas reste donc très attaché aux observations véhiculées par la littérature anglaise : une population fière, accueillante, mais qui survit dans une extrême pauvreté marquant leur culture et leurs mœurs. Plutôt que de peindre un tableau pittoresque, il dépeint des lieux gris et boueux, des maisons plus proches de grottes que de cottages et une population à la limite de la sauvagerie. C'est notamment la perception des hautes terres que transcrit Edward Burt en 1754⁵. Les *highlanders* sont souvent assimilés à des sauvages et à des hommes-loups par les Anglais. La rébellion jacobite n'a rien arrangé. D'après Clotilde Prunier, leur humanité est même niée par certains auteurs depuis le XVII^e siècle⁶. Faujas, de son côté, leur en reconnaît

¹ *Ibid.*, f. 64v et 65r.

² Thomas PENNANT, *A tour in Scotland, and voyage to the Hebrides*, *op. cit.*, p. 179 à 428.

³ Pierre MORÈRE, « L'Écosse au XVIII^e siècle. Identité(s) territoriale(s) et désir d'universalité », *XVII-XVIII. Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 2009, vol. 66, n° 1, pp. 143-162.

⁴ Marie-Hélène THÉVENOT-TOTEMS, *La découverte de l'Écosse du XVIII^e siècle à travers les récits des voyageurs britanniques*, Paris, Didier, 1990.

⁵ Marie-Hélène THÉVENOT-TOTEMS, « La vie des paysans des Highlands au début du XVIII^e siècle », in Bernard SELLIN et Dany GUILLOU-BEUZIT (dirs.), *Ecosse des Highlands, Mythes et réalité*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2003, p. 201 à 215.

⁶ Clotilde PRUNIER, « La civilisation des Highlands : le fardeau du Lowlander ? », in Bernard SELLIN et Dany GUILLOU-BEUZIT (dirs.), *Ecosse des Highlands, Mythes et réalité*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2003, p. 185 à 199.

une, mais sauvage et rude. Toutefois, sa pratique naturaliste l'amène aussi à lier le milieu naturel et les conditions de vie de cette population avec leurs mœurs. Il exclut les grandes familles, comme les Macdonald ou les Maclean qui ont de vraies habitations et des mœurs policées, plus proches des standards anglais. Cependant, la sociabilité à Torloysk reste plus rustre qu'à Inveraray :

L'on quitte la table, l'on se chauffe a un feu de tourbe, la demoiselle chante quelques airs et s'accompagne du clavecin, les autres écoutent, dix heures ne tardent pas à sonner. Les domestiques rentent pour garnir la table, et l'on soupe, jusqu'à minuit le soupé est aussi copieux, et à peu près dans le même genre que le dinné, exepté qu'on ne mène, dans un pays où il n'y a pas de chemin, pas une promenade, pas un arbre, où les montagnes sont couvertes de bruyères, et d'un gramen touffu, qui croit dans un terrain humide, car il pleut huit mois de l'année dans les Hébrides.

À travers ces quelques mots, Faujas reproche finalement à cette vie de tourner simplement autour des repas, considérant qu'entre-temps, il n'y a rien à faire. Plus Faujas monte dans les Highlands, plus le décalage culturel est grand, voire insurmontable.

La pauvreté inhérente des ouvriers anglais s'inscrit aussi dans le paysage de carrières des régions parcourues. Quand il passe à Buxton dans le Derbyshire à la fin de son voyage, Faujas se trouve interloqué par les habitations d'une centaine de familles vivant dans des conditions déplorables :

Je suis allé voir à un mille environ une colline calcaire, assez élevée ou de tems immémorial, l'on y a ouvert des carrières pour faire de la chaux. Cent familles habituées de tous tems à ce travail ne sont jamais abandonnées quoi qu'ils y gagnent à peine leur vie et ce qu'il y a de singulier, c'est que toutes leurs habitations sont souterraines. Il ne faut pas croire qu'ils soient logés dans les excavations faites dans le rocher, ils ont préféré de loger comme de véritables taupes dans les amas considérables de cendres et de mauvaise chaux, qui sont batis. Ces cendres ont pris une certaine consistance ils ont eu l'habilité d'y # [écrit sur la tranche gauche] # creuser des habitations sans peine, et les pluies ont cimenté de singulières maisons¹.

La condition ouvrière anglaise est très difficile, dès le XVIII^e siècle. L'abandon progressif de la tradition de charité paternaliste s'accompagne de la dérégulation économique impulsée par le libéralisme naissant². Les classes populaires ressemblent déjà au grand tableau du XIX^e. Mais les quartiers ouvriers typiques de l'industrialisation n'existent pas encore et ces mineurs vivent sous terre. Ainsi, Faujas regarde encore une fois les populations locales et leurs conditions de vie remettant en contexte les évolutions économiques et leur impact sur la société. Mais même si elle laisse derrière elle une grande partie de sa population, l'Angleterre n'en reste pas moins un modèle de réussite industrielle pour les savants français. Faujas n'y

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 108v.

² Philippe MINARD, « Les formes de régulation du travail en France et en Angleterre au XVIIIe siècle : une enquête en cours », *Les Cahiers de Framespa. Nouveaux champs de l'histoire sociale*, 2006, n° 2.

est pas insensible et passe une bonne partie de son temps à visiter les hauts lieux de l'industrie britannique.

3 : Intérêt pour l'industrie ou espionnage ?

Le second pan du triptyque analytique que Faujas érige au cours de son voyage est consacré à l'étude minutieuse des techniques. Il est indéniable que le travail du naturaliste oscille souvent entre les savoirs et les savoir-faire dans un idéal d'échanges et d'éducation. Il s'intéresse aux innovations et aux nouveautés telles les machines électriques, les thermomètres, et les pompes à feu et à air. Il faut également garder à l'esprit que Faujas est exploitant minier. Il s'est petit à petit spécialisé dans le génie des matériaux avec ses expériences et ses ouvrages sur la pouzzolane ainsi que sur la manière d'élever les vers à soie dont la passion lui vient des manufactures de sa femme. Les techniques sont donc aussi pour lui une façon de gagner sa vie.

D'après John R. Harris, Faujas utilise son statut de savant pour récupérer les innovations britanniques. Il entend donc découvrir des techniques pour le bien de l'industrie française. Mais les Britanniques ne sont pas dupes. John R. Harris a retrouvé dans les archives du National Maritime Museum, un rapport sur le périple du naturaliste en Angleterre et son intérêt pour le charbon :

Ce voyage de Saint-Fond n'était pas purement personnel ou scientifique, son espionnage est confirmé par un rapport de Forfait et Lescallier quelques années plus tard. Ils parlent d'un nouveau procédé anglais d'extraction du goudron : « M. Faujas de Saint-Fond... a fait à dessin un voyage vers l'Angleterre et a découvert les travaux de Dundonald [...] » À son retour il réalisa une expérience à petite échelle sur une manufacture de goudron de charbon au Jardin du Roi « en présence de M. de Castries » ministre de la Marine¹.

Le chercheur conclut sa démonstration en invoquant le titre d'un ouvrage de Norman Scarfe² sur les frères de la Rochefoucauld et leur « espionnage innocent ». C'est un idéal souvent exprimé par Faujas. Cet enthousiasme pour les prouesses des autres, il faut le mettre à profit et s'inspirer du meilleur pour participer à l'avancée des sciences. Toutefois, il faut certainement tempérer le degré d'innocence des vues de Faujas sur les techniques anglaises. Lui qui s'est battu farouchement pour promouvoir sa pouzzolane est un homme qui sait bien où est son intérêt. Danielle Fauque nous dit également que la pratique est courante. Par

¹ That Saint-Fond's tour was not purely personal or scientific is confirmed by the espionage of report Forfait and Lescallier a few years later. They refer to the new British process for extracting coal tar : « M. Faujas de Saint-Fond...maid with design a voyage to England and visited the works of Dundonald [...] ». » On his return Saint-Fond made a small-scale trial of coal tar manufacture in the Jardin du Roi « in presence of M. Ml. de Castries », the navy minister. John R. HARRIS, *Industrial espionage and technology transfer, op. cit.*, p. 531.

² Norman SCARFE, *Innocent Espionage : The La Rochefoucauld Brothers' Tour of England in 1785*, Boydell & Brewer, 1995.

exemple, Charles Blagden s'énerve en 1785 de ne pouvoir obtenir des lettres de recommandation de Lavoisier pour aller visiter Le Creusot¹.

Tout au long de son voyage, Faujas exprime un réel désir de visiter le plus de manufactures possible. Le naturaliste s'intéresse aux verreries, au textile, aux mines et à bien d'autres innovations. Certaines pourtant apparaissent comme plus nécessaires que d'autres. C'est notamment le cas de la ressource énergétique stratégique que devient le charbon qui accompagne le développement rapide des machines à vapeur. Les découvertes qu'il réalise en Angleterre peuvent être regroupées en deux principaux champs. Premièrement Faujas s'attache à recenser de près tout ce qui concerne le charbon et l'acier. Deuxièmement, il s'intéresse à toutes les innovations qui selon lui font la richesse de l'Angleterre et qui pourraient être profitables à la France. La vapeur, le textile et les routes ne sont pas oubliés.

Le charbon et l'acier, un espionnage pour le compte de la France et de Buffon

La première denrée stratégique qui attise la curiosité du naturaliste est le charbon. La « transition énergétique »² de la Grande-Bretagne est un des éléments déterminants de sa « révolution industrielle ». La sidérurgie est particulièrement concernée et bénéficie de cette source d'énergie, moins coûteuse, plus efficace et moins longue à produire que le charbon de bois. Entre 1700 et 1800, la production de charbon passe de 3 millions à 15 millions de tonnes³. En France aussi le débat fait rage entre les « fixistes », partisans du bois, et les partisans du charbon, Buffon en tête⁴. Faujas cherche à promouvoir le charbon comme élément constitutif du rayonnement proto-industriel britannique. Le naturaliste décide d'abord de faire escale à Newcastle, Faujas est ici très clair sur ses projets :

Couché le soir à Newcastle dans l'intention d'y séjourner pour étudier les mines de charbon, qui sont les plus considérables de l'Angleterre⁵.

Il ne va pas à Newcastle pour la ville, mais bien pour récupérer des informations sur l'industrie charbonnière britannique particulièrement foisonnante dans cette région. Cet

¹ D. M. E. FAUQUE, « An Englishman abroad », *op. cit.*, p. 384.

² Terminologie empruntée à Reynald ABAD, « L'Ancien Régime à la recherche d'une transition énergétique ? La France du XVIIIe siècle face au bois », in Yves BOUVIER et Léonard LABORIE (dirs.), *L'Europe en transitions : énergie, mobilité, communication : XVIIIe-XXIe siècles*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Collection histoire nouvelle de l'Europe », 2016, p. 23 à 84.

³ Stéphane LEBECQ (dir.), *Histoire des îles Britanniques*, *op. cit.*, p. 534.

⁴ Reynald ABAD, « L'Ancien Régime à la recherche d'une transition énergétique ? La France du XVIIIe siècle face au bois », *op. cit.*

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 35r.

intérêt pour le charbon et son industrie est dû à l'expansion économique de la région qui rayonne sur toute l'Angleterre et émerveille le naturaliste :

Ces mines de charbon font la richesse de l'Angleterre et lui procurent des avantages accumulés, toutes leurs terres sont en valeurs et ils peuvent se passer de bois ils doublent par là la culture des grains et de foins ils vendent le charbon à l'étranger, et ils attirent l'argent par ce moyen chers eux¹.

Le charbon permet de remplacer le bois dont l'exploitation prend de la place et les terres défrichées sont alors redéployées pour l'agriculture. De plus les revenus générés par le charbon sont en train de transformer Newcastle en véritable centre proto-industriel :

La quantité d'argent que les charbons attirent à Newcastle a si fort réveillé l'industrie des habitants, et leur a tant donné de facilité pour la mettre en vigueur, qu'on y voit des manufactures de tous genres, j'y ai visité à l'aide d'un ami de mr Thorton une manufacture de verre fin. Semblable à celle de mr Parker, une autre manufacture dans le plus grand genre de verre à vitre faite avec toute l'intelligence et l'habileté possible².

Faujas assiste à l'explosion engendrée par le développement du charbon qui entraîne dans son sillage toute l'économie locale et préfigure la « révolution industrielle » déjà bien entamée en Grande-Bretagne.

En se dirigeant vers ses excursions minières, Faujas remarque que cette région est particulièrement bien pourvue en mines et que ces dernières sont parfois exploitées en plein air en plaine ou sur des coteaux. Les mines, dit-il, appartiennent « à de simples particuliers » et ont donné un élan économique sans précédent à la ville de Newcastle. Faujas semble très étonné que cette industrie soit gérée de façon privée, et non par des instances liées à la couronne. Dans la mine qu'il visite, il se penche autant sur la stratigraphie du lieu que sur les procédés d'exploitation. En bon minéralogiste, il commence par analyser le milieu naturel :

Voici la disposition des couches.

1 ° Terre végétale de la meilleure qualité deux pieds.

2 ° Cailloux roulés

3. Argille

4. Grès micacé

5. Argille un peu micacé très dure, noire et un peu bitumeuse.

6. Argille très bitumeuse qui brule en partie avec quelques empreintes de fougère. Cette dernière argille est adhérente un bon charbon.

7. Quelques fois le bon charbon adhère immédiatement avec le grès micacé³.

Cette étude des couches du sol de la mine a pour objectif de permettre à Faujas et aux futurs naturalistes qui liront ses écrits de reconnaître des terrains propices à la découverte de charbon. Les sols de la région sont notamment riches en grès et en argile. Cependant ici, il ne calcule pas les profondeurs dans ce journal, ce qui l'aide habituellement à décrire plus

¹ *Ibid.*, f. 37r.

² *Ibid.*, f. 37v.

³ *Ibid.*, f. 36r.

précisément les couches analysées. On peut penser que la visite de la mine étant guidée par le propriétaire, Faujas ne peut pas se permettre de mener toutes les observations qu'il voudrait.

Le second intérêt de cette mine est sa méthode d'exploitation. Faujas est particulièrement sensible aux techniques déployées pour limiter le recours aux forces naturelles, en homme et en animaux. Une centaine d'ouvriers seulement travaillent sur ce site qui produit pourtant mille livres de charbon par chargement. Chaque chargement est remonté du puits à l'aide d'un treuil utilisant la force animale. Chaque panier est ensuite vidé dans un tombereau à roulette, guidé par des rails de bois vers la rivière située à environ 4 kilomètres en contrebas de la mine. La pente permet d'éviter de recourir à une autre bête pour l'acheminement, ils « marchent seuls et sans chevaux », dit Faujas. Les wagons sont ensuite montés « à cent pieds de hauteur » sur une structure en bois permettant à un bateau de se placer en dessous. Un ouvrier ouvre le bas du wagon et le charbon tombe directement dans le bateau qui repart une fois plein¹. Faujas est absolument fasciné par tant d'ingéniosité et surtout par le fait que l'exploitant n'a pas besoin de beaucoup de main-d'œuvre pour ces travaux déjà très « automatisés ». La description de l'ouvrage de 1797 est très détaillée et offre une vision plus technique de la mine qui n'apparaît pourtant pas dans le manuscrit². Pour le naturaliste, le procédé est si avantageux que le charbon de Newcastle s'avère plus économique pour le marché français que le charbon local moins bien exploité. Il termine en analysant l'impact de cette industrie pour toute cette région qui profite des rentrées d'argent générées par les mines de charbon.

Il est clair que Faujas n'est pas candide ou innocent dans sa prise d'informations. Le but de ce voyage est de servir son royaume et son maître qui est à la tête d'une fonderie et qui bénéficierait beaucoup de la « transition énergétique » offerte par les énergies fossiles.

L'influence de Buffon et de sa grande forge sur le périple de Faujas ne concerne pas que le charbon. La sidérurgie écossaise représente également une branche stratégique, très importante. Comme le rappelle John R. Harris, l'acier est une ressource que « les Français regardent avec jalousie ». La manufacture de Carron, non loin d'Édimbourg, s'avère être une excursion particulièrement intéressante pour qui voudrait se renseigner sur les façons anglaises de fondre les métaux.

Une fois de retour à Édimbourg, à partir du 17 octobre 1784, Faujas commence à explorer sérieusement la région. Le voyage est moins effréné qu'avant la visite des *Highlands*

¹ *Ibid.*, p. 35v à 37v.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, op. cit., p. 159 à 167.

et des Hébrides, et il peut prendre le temps de s'intéresser au bassin industriel. La capitale de l'Écosse se trouve être le nouveau refuge d'un ami du naturaliste : le docteur Swediauer, dont Faujas a fait la connaissance à Paris en 1782. Après avoir personnellement étudié les maladies vénériennes¹, le docteur est en train de se reconvertir dans l'exploitation du sel marin et sa transformation en ammoniac. Il est donc, pour ainsi dire, un entrepreneur local et il détient un réseau suffisamment important pour servir les intérêts de Faujas. D'ailleurs, dans l'ouvrage de 1797, Faujas stipule bien que l'entrée à Carron, située au nord-ouest d'Édimbourg (Carte 2, n° 107), est essentiellement rendue possible grâce à la réputation de son ami Schwediauer. Malgré tout, les deux savants doivent se présenter et suivre une procédure qui étonne Faujas :

Arrivés à Carron nous avons écrit un billet à mr Guscon un des directeurs de la manufacture pour lui demander l'agrément d'y entrer, mais il a fallu donner nos noms et nos demeures. On nous a envoyé dire alors que nous pouvions entrer, nous avons trouvé à la porte d'entrée de ces vastes et immenses batiments un homme qui nous attendoit et qui avoit ordre de nous conduire².

On voit que cette visite est très encadrée, non pas dans un esprit de courtoisie qui voudrait que le propriétaire anime la visite, mais plutôt dans l'optique de surveiller les visiteurs. À la lecture de la description qu'en fait Faujas, on comprend que les propriétaires de cette manufacture redoutent les fuites :

Il nous a fait traverser un emplacement considérable plein de canons, de grues pour élever des fardeaux, des mortiers de plusieurs espèces, des boulets, des bombes, et beaucoup de ces énormes canons très gros, très courts, et renflés vers la culasse, qu'on nomme Carronades, cette immense cour est bordée de hangars, de toute part, ou sont les grand ouvrages achevés, nous y avons vu des très grands canons commandés pour le nord, qui étoient sur des affuts de fer simples, très commodes, et sans attirail, ces canons étoient très longs, d'un travail très fini même à l'extérieur et ils étoient couverts d'un vernis léger couleur d'acier qui les garantit de la rouille et les rend très agréables à l'œil, ce vernis est un secret, je présume que la couleur fondamentale de ce vernis est la molybdène³, mêlée avec des huiles grasses, dans lesquelles on a mêlé du succin⁴ pour rendre le vernis tenace. Après avoir donné un coup d'œil sur toutes ces machines meurtrières et quitté cet atelier de mort, sans avoir vu la machine à forer les canons, dont on a fait absolument un secret⁵.

Cet encadrement des visiteurs vise donc bien à protéger des secrets techniques des yeux indiscrets des savants étrangers. C'est d'autant plus vrai dans le domaine militaire. Après les armes, Faujas et Schwediauer passent par les fonderies. Leur taille est sans commune mesure avec les fonderies françaises et le naturaliste est très étonné par leur gigantisme. Carron ne produit pas que des armes. Des quatre fonderies sortent des outils agricoles et des ustensiles

¹ D'après Faujas, le docteur est un homme volage qui a vraiment contracté plusieurs maladies pour les étudier sur lui-même. Voir : Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.*, p. 35, 36, 37, 39,42 à 44, 55 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 103r.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 103v.

³ Le molybdène, ou Mo, n°42 sur le tableau périodique des éléments, est un métal dit « de transition ». Il a été véritablement découvert au XVIIIe, mais utilisé à partir du XIXe pour solidifier l'acier.

⁴ Ambre jaune.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 104r.

de cuisine, des tuyaux et quelques objets plus artistiques. La visite se termine par les cours où se trouvent les ressources brutes :

Il y a une cour immense, où sont les diverses mines qu'on fond, elles forment de grands tas séparés, car il y a de la mine très riche du Cumberland, qui est sous forme de terre ocreuse douce au toucher et qui tache les mains comme la sanguine rouge. Il y a de la mine pierreuse, de la mine en géode, qui renferme de petits prismes, et qui vient d'Écosse du côté de Dunbard ; plusieurs de ces mines sont grillées sur place et coulées dans des fourneaux différents et tous sont fondus avec du charbon de terre. J'ai observé que le minerai est placé dans des paniers sous le hangar ou est la bouche du fourneau, il y a une grande balance sous ce hangar, et sous les paniers, tant de charbon que de minerai, et de matière calcaire pour servir de fondant, [f. 105v] sont exactement pesés, ils sont tous placés dans le plus bel ordre sous chaque hangar. Quant à la manière dont le charbon est converti en koc, j'ai observé quelle différoit de celle de Newcastle¹.

Faujas observe en fait la méthode de lord Dundonald qui a construit un four permettant de transformer le charbon brut en coke et en tar c'est-à-dire en charbon sec et en goudron. Faujas ne prend pas de note sur cette méthode dans ce carnet. Cependant à la toute fin on trouve deux dessins du four. Dans la description de Carron, insérée dans la publication de 1797, Faujas

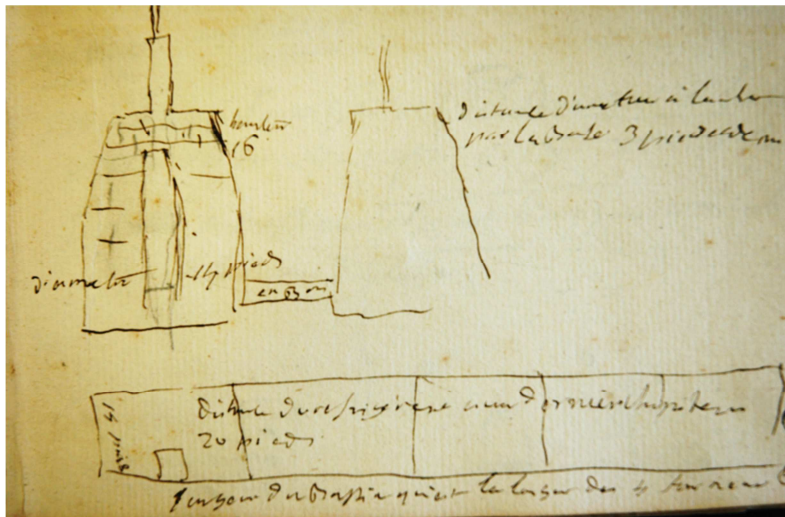


Figure 29. Dessin du procédé de Dundonald par Faujas (1794)

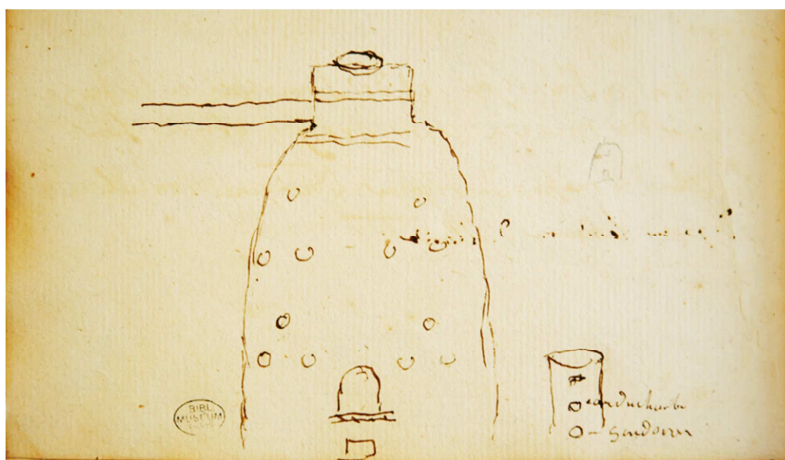


Figure 30. Dessin du four à charbon de Dundonald par Faujas (1784)

précise qu'il n'a pas eu le droit d'emporter son carnet dans la manufacture. Ces dessins ont donc pu être pris plus tard, en rentrant le soir. L'autre possibilité est que ces dessins représentent un travail préparatoire en vue de la reprise des expériences de Dundonald pour le compte de Faujas. Quoi qu'il en soit, ces deux visites représentent dans le manuscrit deux événements très importants pour le travail du naturaliste. Ils sont particulièrement détaillés, titrés et occupent de nombreux folios.

De plus, dans un cas

¹ *Ibid.*, p. 105r et 105v.

comme dans l'autre, l'étonnement, voire l'émerveillement de Faujas face à ces innovations est toujours palpable et fait vibrer sa fibre scientifique. D'ailleurs tout au long de ce voyage, le naturaliste ne manque pas une occasion de visiter les autres fleurons des villes par lesquels ils passent.

Une véritable course aux innovations

Outre sa mission charbonnière, Faujas, dans la droite ligne de ses nombreuses excursions parisiennes, profite de son passage en Grande-Bretagne pour voir les fleurons des industries de l'île. Certaines entrent en résonance avec des visites antérieures, mais c'est aussi pour lui l'occasion de s'appropriier des innovations qui n'ont pas encore franchi la Manche. Il note minutieusement dans son carnet les découvertes qui l'ont le plus marqué. Dans les villes, c'est d'abord la sociabilité savante et la pratique du don et de l'échange qui lui permettent de récupérer des graines de chanvre de Chine, du « spath adamantin », quelques autres objets chez Whitehust et chez Carvallo, ainsi que de pouvoir visiter des lieux normalement inaccessibles. Ensuite, sur la route, c'est la nature qui pourvoit à son appétit du minéralogiste. Enfin, Faujas apparaît ensuite dans le rôle d'investisseur.

Premièrement, c'est à Birmingham, patrie de la *Lunar Society* de Watt, Boulton et Priestley, que Faujas découvre une des innovations les plus révolutionnaires de son voyage et dont il fait les descriptions les plus longues. La ville est un passage obligé pour les savants de l'époque. Les machines à vapeur développées par l'ingénieur écossais commencent à s'étendre vers le continent, fortes de leur fiabilité et grâce à un « business model » novateur. D'après Marine Agogué, la *Lunar Society* est particulièrement intéressée par l'aérostation et c'est la raison pour laquelle Priestley se lance dans des expériences chimiques sur les gaz légers¹. De plus ils sont liés avec Franklin qui correspond avec plusieurs de ses membres. De fait, ils connaissent certainement Faujas qui est central dans cette affaire très médiatisée. Comme nous l'avons vu, ce dernier est très bien reçu chez Watt et Priestley qui lui montent leurs dernières trouvailles. Cependant, le manuscrit de voyage s'arrête alors que Faujas et Watt conversent sur les machines à vapeur et sur des innovations de ce domaine. Dans son livre de 1797, il explique qu'il a longuement parcouru les ateliers de Watt et Boulton. Grâce à la correspondance de Banks, on sait que Watt et Faujas ont effectivement fait affaire.

¹ Marine AGOGUÉ, « L'émergence des collectifs de conception inter-industries : le cas de la Lunar Society dans l'Angleterre du XVIIIe siècle », *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, 2012, vol. 109, n° 3, p. 55.

L'ingénieur écossais fait état de la visite du naturaliste français ainsi que des tractations en cours. Le 20 novembre 1784, Joseph Banks reçoit une lettre de Watt dans laquelle il explique qu'il a quelques problèmes avec une commande de Faujas¹. Ce dernier doit acheter une machine à Watt, mais son voyage l'ayant ruiné, il ne peut la payer directement. Banks doit jouer les intermédiaires. Cette affaire, qui a pour effet d'irriter fortement Banks, dévoile que Faujas entreprend bien ce tour d'Angleterre avec pour objectif de découvrir et de rapporter des technologies en France.

Deuxièmement, outre les machines très célèbres de James Watt, Faujas tente tout au long de son voyage de faire le tour des manufactures spécialisées. D'abord à Londres pour la bière et le luxe. La ville détient une brasserie particulièrement importante dont l'organisation est presque industrielle. Ce qui étonne le naturaliste, c'est avant tout l'impressionnante richesse qui se concentre dans cette capitale. La brasserie, dit-il, vient d'être vendue pour 2 500 000 livres et plus de dix-sept concurrents se battaient pour acquérir l'établissement. Faujas, qui connaît déjà la brasserie de Long-Champs à Paris pour y avoir vu Pilâtre de Rosier y mener des expériences, effectue certainement cette visite pour comparer les techniques françaises et anglaises :

Je n'ai vu de ma vie un établissement monté dans [f. 17v] un plus grand genre, la bière avant d'être mise dans les barriques reste deux ou trois ans dans des foudres si immenses qu'il y en a plusieurs qui contiennent jusqu'à neuf cent barriques, ces immenses tonneaux qui coutent quatre cent livres pièces, sont placés verticalement sur des supports faits en voutes de briques et en solives placées debout [rature] sont cerclés par quatorze et jusqu'à dix-huit cercles de fer, et fermés par le haut avec un fond recouvert de 6 pouces de sables. Il y a plus de trente de ces foudres dans des caves immenses. Elles se remplissent et se vident par des pompes et par des tuyaux de cuivre, la bière se distribue dans les barriques avec la plus grande aisance. Non loin de cette brasserie, il existe une manufacture de vinaigre de bière d'un aussi grand genre, et qui a couté des argents immense²...

Ensuite, avec le fort développement du coton au cours du XVIII^e siècle et la mécanisation de cette branche, le naturaliste s'intéresse aux nouvelles techniques des manufactures textiles. Une partie de la fortune de Faujas lui vient de sa femme dont la famille est spécialisée dans la soie. Son ouvrage sur le Dauphiné traite notamment de l'élevage des vers à soie dont il peut suivre les expériences dans les manufactures de Taulignan. Le textile est donc une autre branche qui le touche de près et la découverte d'innovations peut servir directement ses intérêts familiaux. Cependant, le contrôle de l'information dans ce domaine est très

¹ Lettre de J. WATT à Banks, 538, 20 novembre 1784, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, *op. cit.*, p. 336 à 338.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 17r et 17v.

réglémenté. Faujas réussit tout de même à accéder à une manufacture de coton nouvellement érigée à Perth grâce aux relations de son compagnon de voyage William Thorton :

le soir nous donnâmes à souper à un m^r *Macomie* professeur de mathématique et de dessin au collège, nommé académie. Ce m^r que Thorton connoissoit nous fut fort utile. Il nous promit de nous faire voir les manufactures les plus curieuses et de nous amener à déjeuner le lendemain, le propriétaire d'une fameuse machine à farder et à filer le coton qu'on venoit d'établir à Perth¹...

De la même façon qu'à Carron, le réseau du naturaliste lui permet de visiter des zones sensibles où le savoir est bien gardé. Au moment où Faujas et Thorton se rendent dans la manufacture, il évoque bien la chance qui lui est donnée de pouvoir inspecter cette machine :

Ces deux messieurs nous ont fait voir la fameuse machine, à carder et à filer le coton, un riche propriétaire de cette ville, l'a fait construire et venir de Manchester et quoi qu'Écossois il a été obligé de la faire venir la nuit tant les fabricants de *Manchester* sont jaloux de cette machine. Elle n'étoit arrivée à Perth que depuis quinze jours, et il n'étoit permis à personne de la voir. C'est donc une grande faveur qu'on nous a faite de nous la faire voir².

Faujas montre bien, dans sa longue description de cette machine, sa curiosité pour les techniques développées. Cependant la rentabilité économique rattrape rapidement les considérations purement intellectuelles du savant :

Elle m'a véritablement surpris, un seul homme en tournant une manivelle, carde dans la plus grande perfection le coton qui tombe tout prêt à être trié dans une caisse, et cet homme fait plus dans un jour que 20 femmes³.

Cette observation est très représentative de l'évolution du contexte de l'industrie textile. D'après Guillaume Carnino et Audrey Millet, cette branche est historiquement allouée au travail féminin. Mais l'exigence de technicité et l'important niveau de maîtrise artisanale qui était demandé dans cette industrie sont en train d'être remplacés par un modèle machiniste et capitaliste. Les hommes sur leurs machines ont pour objectif de créer de grosses quantités de produits à moindre coût, plutôt que des pièces plus luxueuses, mais plus longues à produire⁴.

Troisièmement, la fibre pérégrine du naturaliste le conduit souvent à parler des routes et des chemins. Dans ces précédents ouvrages, qui mêlent le guide de voyage et les analyses scientifiques, l'état des chemins est toujours très important. Les techniques routières britanniques retiennent son attention. La Grande-Bretagne, en tout cas jusqu'à la limite des *Lowlands*, s'est dotée d'un réseau routier ingénieux. Faujas fait des arrêts en plein milieu des

¹ *Ibid.*, f. 89r.

² *Ibid.*, f. 89v.

³ *Ibid.*

⁴ Guillaume CARNINO et Audrey MILLET, « Genre et techniques », in Guillaume CARNINO, Liliane HILAIRE-PÉREZ et Aleksandra KOBILJSKI (dirs.), *Histoire des techniques : mondes, sociétés, cultures : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 2016, p. 435 à 452.

chemins pour analyser la disposition des couches de pierres et de terre et comprendre les techniques d'aménagement de ce réseau :

La cause de l'excellente qualité des chemins est relative à plusieurs objets. [...] un chemin [...] sans la moindre pierre, et ces chemins sont couverts de terre végétale propre, bien égalée, comme si on venoit d'y passer le râteau par dessus, [...] lorsqu'on fait attention qu'il n'y a absolument aucun fossé pour l'écoulement des eaux, et que le chemin n'est pas même bombé, je suis descendu plusieurs fois de voiture pour chercher à connoître la cause de cette énigme, et enfin j'ai très bien reconnu par des ouvertures que j'ai vû à quelques cents pas du chemin, que tout le sol depuis Londres jusque-là, n'étoit absolument composé que de très petits cailloux roulés déposés dépouillés de terre mêlés de silex et de pierre à fusil, que le tout recouvert d'une couche de terre végétale de six pouces s'étendant à une grande profondeur, de manière que les pluies s'infiltrant avec une facilité extrême dans le massif graveleux, et ne se rencontrant aucun banc d'argile l'eau va se perdre à de grandes profondeurs, j'ai dit que cette circonstance étoit une énigme pour moi, par ce que la couche végétale est comme exactement partout, sur les chemins, dans les champs, la part de cailloux, et que la végétation est dans une telle vigueur, qu'on ne se doute jamais que la base d'un tel sol fut de cette nature¹.

Faujas, en tant que voyageur expérimenté, est toujours très attentif à la qualité des routes. Plus il s'approche de l'Écosse, plus le basalte devient présent dans la formation des couches drainantes des chemins. En sa qualité d'exploitant minier, il peut aussi chercher à diversifier son activité. Cependant, l'analyse du réseau routier peut également avoir des raisons politiques. Faujas est soutenu par de grands nobles comme le comte d'Angiviller, par Sartine et par Guillemot avec qui il travaille sur les aqueducs de Paris. Ces hommes sont tous de près ou de loin intéressés par le génie civil. Ainsi, l'amélioration du réseau routier de France pourrait être un atout stratégique supplémentaire.

Cette passion pour les routes et surtout pour la composition minéralogique de ces dernières renvoie inexorablement à l'attachement de Faujas à l'histoire naturelle. Un voyage en Écosse, région faite de roches volcaniques, représente pour le savant un nouvel espace « éteint » à ajouter au système qu'il développe dans ses ouvrages.

4 : La persistance du travail naturaliste sur un nouveau terrain

Ce voyage en Angleterre et en Écosse est l'occasion de faire l'histoire naturelle de cette grande île. Mais il est vrai que quand on lit ce journal de façon globale, nous pouvons affirmer que ce tour est avant tout orienté vers les richesses humaines et techniques du pays. Ceci n'empêche pas Faujas de se diriger vers des lieux importants pour le système géologique qu'il est toujours en train de construire. L'île regorge de mines et de curiosités naturelles.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 31r et 31v.

Cependant, il faut noter que ce journal n'est pas exhaustif en termes d'analyse naturaliste car Faujas précise plusieurs fois qu'il utilise d'autres supports pour ces analyses¹.

Au moment où le naturaliste visite la Grande-Bretagne, deux types de formation l'intéressent tout particulièrement. D'abord la roche appelée « trapps » qui lui est très utile pour différencier les zones prétendument volcaniques de celles qui le sont véritablement. Le débat sur les volcans du Champsaur battant son plein en France entre le chevalier de Lamanon et le milieu savant grenoblois², les trapps du Derbyshire représentent une nouvelle preuve de la différence entre trapps et basalte. Ensuite, c'est la célèbre grotte de Fingal sur l'île de Staffa qui le passionne. S'il se rend si haut en Écosse, c'est pour voir cette grotte et comparer ses observations à celles de Banks ou de Pennant.

Les trapps du Derbyshire et le problème des roches non volcaniques

Quelques jours avant de partir pour l'Angleterre, Faujas répond à Lamanon sur la controverse des volcans éteints du Champsaur, dont le milieu savant grenoblois et notamment son ami Prunelle de Lière s'empare rapidement. Ce débat ouvre un pan de la minéralogie qui vise à déterminer ce qu'est une roche volcanique. C'est un nouveau champ d'études dans la science de Faujas. Il s'intéresse alors de plus en plus près à une roche noire et compacte comme du basalte, mais qu'on ne trouve pas dans les mêmes configurations que les roches volcaniques reconnues de l'époque : les trapps. Le « trapp des Suédois » est une lave souvent due à un volcanisme de fissure. Les coulées sont régulières, parfaitement horizontales et forment des plateaux en escalier dont le plus bel exemple est le plateau du Dekkan en Inde. Le problème des trapps est qu'ils ne contiennent généralement ni quartz ni olivine, caractères déterminants au temps des Lumières.

C'est d'abord Whitehurst, lors du séjour de Faujas à Londres, qui l'aiguille sur la piste des trapps du Derbyshire. Cependant, les deux savants ne sont pas d'accord. Pour le Britannique, les trapps sont volcaniques, ce qui n'est pas l'avis de Faujas :

Mr Whitehurst m'a fait voir aussi de véritables pierres volcaniques trouvées dans le Derbyshire ainsi que le véritable trapp des suédois, qu'il regardoit comme volcanique, mais qui ne l'est pas et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce trapp absolument que celui de vestrogotie roche glanduleuse à base de trapp, dont les unes sont couleur verdâtre, les autres d'un gris verdâtre, mais de noyaux ronds, ou les et irrégularités de spath calcaire blanc ou teint en vert. Cette roche composée semblable aux variolites du *Drac*³

¹ À Dodmill et à Invenary, Faujas nous dit prendre des notes dans un autre journal que nous n'avons pas retrouvé. Voir : *Ibid.*, f. 38v, 39r et 47r.

² Grégoire BESSON, *La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)*, *op. cit.*, p. 62 à 73.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 1v.

Pendant son périple entre Londres et Édimbourg, la première semaine de septembre 1784, le naturaliste a l'occasion de rencontrer ces fameuses roches de trapp au détour des routes :

Northallerton. C'est ici où l'on commence à trouver des collines et un terrain inégal formé par des amas de gros cailloux roulés, parmi lesquels, on trouve des granites, et des espèces de pierres de corne verdâtre, et plus particulièrement encore des bleus roulées de trapp qu'il est difficile de ne pas confondre avec le véritable basalte tant la ressemblance est frappante [...]

Darlington. En sortant de cette petite ville, on trouve sur le chemin des amas considérables de trapps noirs qui ressemblent presque entièrement au basalte, et qu'on apporte du village pour former les routes¹.

Passé Newcastle, Faujas reprend ses observations sur les roches de trapp :

Passé à Cornhill [-on-Tweed], ou l'on rencontre une quantité immense de blocs de trapps roulés ressemblant au basalte et d'autant plus susceptible d'induire en erreur que les trapps, sont confondues avec de véritables blocs de basaltes. [...]

À Thirlestane. C'est près de ce village, et au dessus d'un pont qui traverse le chemin, qu'il faut s'arrêter pour observer la plus belle et la plus curieuse roche de trapp que j'ai vù en ma vie. Ce pont sur un torrent qui fait aller un moulin, qui se nomme *Dod Mill*.

Le torrent s'est creusé son lit dans le trapp noir le plus remarquable, ce trapp m'a paru si intéressant que j'ai fait un petit mémoire à ce sujet et arrivé à neuf heures du soir à Édimbourg, par ce que nous étions arrêtés longtemps en chemin pour observer la montagne de *Dod Mill*².

À plusieurs reprises, Faujas avoue que la ressemblance entre trapp et basalte est très forte et que même les naturalistes pourraient s'y tromper. C'est le cas de Lamanon et de Whitehurst. Il érige alors un argument très important pour justifier leur différence : l'expérience de l'œil et l'expérience de terrain. Faujas est donc particulièrement intéressé par cette roche qui lui permet d'étoffer sa minéralogie. Les observations qu'il nous dit prendre dans un autre petit mémoire qu'il rédige directement sur place se retrouvent dans son ouvrage sur les trapps publié en 1788. Il y reporte les mêmes analyses et lie le paysage de Dodmill aux rives du Drac³. En tout cas, dès 1784, nous pouvons affirmer que Faujas fait une réelle distinction entre le trapp et le basalte. Pour lui les deux matières sont trop différentes pour avoir été créées par le même processus de fusion.

Staffa, la découverte d'une merveille de la nature

Le basalte et ses nombreuses formations géométriques sont un véritable sujet d'émerveillement pour Faujas. Son voyage écossais est aussi l'occasion de découvrir par lui-même la grotte de Fingal, décrite par Joseph Banks dans l'ouvrage de Thomas Pennant en 1772⁴.

¹ *Ibid.*, f. 34r.

² *Ibid.*, f. 38v et 39r.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai sur l'Histoire Naturelle des roches de Trapp*, Paris, Hotel Serpente, 1788, p. 9.

⁴ Thomas PENNANT, *A tour in Scotland, and voyage to the Hebrides*, op. cit., p. 298 à 301.

Le naturaliste montilien débarque sur l'île de Mull le 24 septembre 1784, c'est la dernière étape avant la petite île volcanique de Staffa. Après de nombreuses hésitations dues à sa peur panique de l'eau, Faujas embarque le lundi 27 septembre 1784. Cette formation faite intégralement de prismes basaltiques ne pouvait le laisser indifférent :

Staffa est la plus curieuse montagne basaltique que je connoisse. La grotte de Fingal offre un spectacle d'autant plus étonnant, qu'une mer furibonde s'y engouffre et fait un fracas épouvantable, dans ce palais magique, ouvrage admirable du feu¹.

Après s'être extasié devant ce lieu si particulier, Faujas se met au travail. Il mesure et analyse les prismes qui composent la grotte avec précision :

Les colonnes qui supportent la voute, sont parfaitement verticales a angles bien conservés, il y en a d'un seul jet qui plus de 40 pieds de hauteur. Quelques unes en s'enfonçant dans la caverne du coté droit gauche entrant de la grotte sont coupées comme au puits de la Balme en Vivarais, d'autres sont aussi colées. [f. 69v] [L]a partie concave et convexe et l'articulation n'ont guère plus de 6 à 7 pouces d'épaisseur.

Les prismes, ont depuis, un pied, 2 pieds, 3 pieds et jusqu'à 4 pieds de diametre. Il y en a 3.4.5.6.7 et à 8 cotés mais ces derniers sont très gros. Les prismes sont bien séparés les uns des autres, l'on voit seulement dans les gros, des divisions d'autres petits prismes.

Le dome de la grotte est un massif composé de petits prismes tantot très réguliers tantot comprimés qui divergent en plusieurs sens.

L'on en voit sur les grands prismes de l'entrée du [f. 70r] coté gauche, qui sont posés absolument horizontalement et qui sont bien égaux, et bien caractérisés le fond de la grotte, et d'un sombre qui inspire à l'ame de la terreur par le bruit épouvantable qui fait la mer, et qui en même tems de l'admiration par la beauté, la hardiesse, et la régularité de cette espèce de sanctuaires².

La méthode de Faujas sur le terrain est avant tout descriptive et comparative. En général, les analyses chimiques sont réalisées le soir ou pendant les jours de repos avec les ustensiles adéquats. Ici, il décrit ce qu'il voit et compare avec ce qu'il connaît. Cela lui permet d'affirmer ou d'infirmer les observations qu'il a réalisées en Vivarais pendant les années 1770. Faujas tente en effet de trouver des corrélations entre les différentes zones volcaniques du globe, méthode qu'il a introduite dans son schéma de pensée avec le « Discours sur les volcans brûlants » de son *Histoire naturelle des Volcans* (Faujas, 1780).

Outre les quelques considérations sensibles en fin de paragraphe qui nous rappellent l'aspect préromantique du voyageur, nous pouvons noter que dès la prise de notes, le savant s'évertue à engranger le plus d'informations possible. De plus, ce passage a ceci de particulier qu'il comporte la mention « Fait sur les lieux le 27 [rature] 7 bre 1784³ » C'est l'unique mention de ce genre que nous ayons retrouvée dans les journaux manuscrits du naturaliste. Faujas désire garder en mémoire l'aspect extraordinaire de cette grotte, comme une image mentale dont les éléments sont reliés dans son texte. En outre, la différence flagrante entre

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », *op. cit.*, f. 69r.

² *Ibid.*, f. 69r à 70r.

³ *Ibid.*, f. 70v.

l'écriture de ces lignes et le reste du manuscrit montre que le contexte est particulier. Ce voyage et notamment ce passage illustrent donc bien que la géologie au XVIII^e n'est pas seulement une science de cabinet. De nombreux savants de cette génération sont très liés à la nature et ont besoin de ce contact avec le terrain.

Cependant, bien que l'histoire naturelle tienne une place prépondérante dans la vie et la carrière de Faujas, le voyage en Grande-Bretagne n'est pas véritablement un voyage naturaliste. L'industrie et les relations sociales prennent une telle place que la terre et les pierres font presque office de distraction. Le principal objectif que poursuit Faujas sous couvert d'excursions naturalistes est bien de voir le plus possible de technologies, d'innovations et de personnes importantes. En cela, le journal confirme les thèses de John R. Harris, de Danielle E. Fauque et de Norman Scarfe. Ce voyage entrepris par Faujas qui commence à être connu pour ses travaux et pour sa posture médiatique est un bon moyen de constater les différences entre deux pays influents et concurrents. Cependant, c'est dans les définitions des termes utilisés par Harris et Scarfe que l'on peut apporter des nuances. Harris parle bien « d'espionnage industriel » comme d'une intention délibérée. Inversement, Scarf parle « d'espionnage innocent » comme d'une pratique de sociabilité. Finalement c'est le second concept qu'utilise Harris qui reste le plus intéressant, celui de « technology transfer ». Il peut être entendu comme un entre-deux entre une pratique consciente et une réelle passion des savants pour les idées et leur circulation.

À Paris, comme à Londres, le savant est mû par cette soif intarissable de savoirs et de découvertes. C'est pour cette raison qu'il visite parfois des lieux moins stratégiques comme la brasserie de Londres ou la boutique « Mistris Phillips », spécialisée dans « les plaisirs de l'amour » mais aussi dans les outils pour « garantir les dangers auxquels cela expose¹ ». Toutefois, il n'est pas totalement candide et ses connexions politiques et savantes prouvent également que certains domaines importants sont sujets à comparaison ou à appropriation. Pour finir, il ne faut pas non plus négliger la recherche du profit personnel, intellectuel ou symbolique. Faujas est alors en pleine construction professionnelle et il développe ses domaines d'expertise.

¹ *Ibid.*, f. 26r.

TROISIÈME PARTIE

DE LA PROFESSIONNALISATION À LA MARCHE VERS LE MUSÉUM

La période allant du retour d'Angleterre (au début de l'année 1785) jusqu'à l'avènement du Muséum National d'Histoire naturelle (le 10 juin 1793) peut être perçue comme un entre-deux. Faujas, après quelques mois à l'étranger pour faire oublier ses déboires médiatiques, transforme son voyage en Angleterre en un véritable succès scientifique. Celui-ci lui permet de tisser des liens importants avec les hautes sphères de la science britannique tout en prenant aussi le temps de noter et de rapporter les nouveautés et avancées techniques de l'île.

S'ouvre alors une période courte, mais très intense, de sa vie. C'est un moment de conquêtes et de luttes politiques au cours duquel Faujas doit savoir s'entourer afin d'affronter les changements politiques de la fin du siècle. Entre 1785 et 1795, la France connaît tellement de bouleversements que la vie des sujets, puis des citoyens, en est transformée. Malgré ces bouleversements, le passage de l'Ancien Régime à la République constitue pour certains acteurs un moment où les opportunités fleurissent dans un terreau de crise.

Entre 1785 à 1788, la carrière de Faujas prend véritablement son envol. Elle n'est alors plus seulement médiatique, mais officielle et institutionnelle. De fait, Faujas s'inscrit dans le champ des savants d'État. Malheureusement pour lui, les récompenses obtenues sont éphémères et dès 1789, Faujas se fait rattraper par un contexte auquel il participe activement, mais qui va directement toucher à son porte-monnaie. Il doit alors naviguer entre sciences, guerres et politique en creusant le sillon d'une nouvelle vie savante placée sous l'égide de l'universalisme républicain. Cet universalisme politique va de pair avec l'universalisme scientifique et l'émergence d'une nouvelle branche des études de la terre, plus globalisante et systématique : la géologie.

Faujas de Saint-Fond et ses collègues doivent encore faire leurs preuves, jouer de leurs relations et de leur talent pour éviter que le Jardin des Plantes subisse le même sort que les anciennes institutions monarchiques en participant à l'effort de guerre en cours. Les savants, fer de lance de la sociabilité européenne, sont aussi en guerre. Leurs armes, dans la droite ligne de l'idéal scientifico-républicain, prend la forme d'un « soft-power » scientifique, c'est-à-dire l'exportation et le rayonnement de la culture française à l'étranger. Les lumières de la raison doivent s'étendre sur les territoires amis et conquis, tout en centralisant les richesses d'ailleurs vers Paris, foyer de tous les pouvoirs et de toutes les idées.

CHAPITRE SEPT

RÊVES EXAUCÉS, ESPÉRANCES BRISÉES

À son retour d'Angleterre, Faujas a réussi à se faire oublier par la presse parisienne qui n'a d'yeux que pour les convulsions de l'affaire Mesmer. Le naturaliste revient de son périple avec des informations importantes pour le pays et donc pour sa carrière.

Faujas, qui n'habite plus chez le duc de Chaulnes depuis plus d'un an, ouvre un nouveau cabinet. Le célèbre Martinus Van Marum, intendant du musée Teyler de Harlem, parcourt Paris pendant l'été 1785. Les deux hommes se rencontrent le 21 juillet 1785 et le savant néerlandais est très intéressé par les trouvailles que Faujas a faites en Grande-Bretagne :

Le 21 juillet, j'ai rendu visite à M. Faujas de St. Fond. Il m'a fait une bonne impression. Il est revenu il y a peu des Hébrides, d'où il a rapporté une collection complète de produits volcaniques ; il m'a également montré un dessin de la grotte de Staffa qui diffère quelque peu de celui de Banks. Il m'a dit qu'il a l'intention de publier cela en in-8^{vo} ainsi que les autres illustrations avec la description des Hébrides¹.

Les deux hommes se retrouvent les 22, 23 et 27 juillet ainsi que le 7 août 1785. En quelques jours seulement, Van Marum assiste tous les grands événements de la vie de Faujas et les décrit. Faujas a le désir de publier ses observations sur la minéralogie de l'Angleterre et de l'Écosse qui, comme à son habitude, doivent être une reprise de son carnet de voyage. Van Marum assiste également aux nouvelles expériences que Faujas entame à son retour d'Angleterre :

Le 23 juillet [...]. Par la suite, je suis allé chez M. Faujas de St. Fond. Il m'a montré une sorte de charbon, qui semblait être une sorte d'intermédiaire entre de la tourbe et du charbon².

Enfin, c'est en tant qu'expert de la minéralogie volcanique que Van Marum le sollicite le 7 août 1785 :

Le 7 août J'ai eu une dernière entrevue avec M. Faujas de St. Fond. Je lui ai intimé à plusieurs reprises mon désir d'avoir au Musée Teyler une collection de produits volcaniques qui ont été collectés selon sa *Minéralogie des Volcans*.

Le conservateur désire donc doter son institution d'une collection créée à partir de l'ouvrage de Faujas. Ce dernier lui annonçant le prix exorbitant de 100-150 louis d'or pour une

¹ Martinus VAN MARUM, « Journal Physique de mon Séjour à Paris 1785 », in R.J. FORD (dir.), *Martinus Van Marum Life and Work*, Haarlem, Dutch Society of Science, 1970, vol.II/II, p. 227.

² *Ibid.*, p. 228.

collection complète, Van Marum lui demande s'il serait capable de lui constituer une collection volcanique du Vivarais (sans les pierres précieuses) pour 300 ou 400 livres.

Ce journal de voyage nous dévoile l'actualité du travail de Faujas qui est alors en pleine ascension. Le retour d'Angleterre est l'occasion pour lui d'introduire sur le continent une nouvelle ressource stratégique pour son pays : le charbon de terre. Juste avant le basculement politique de la France, il parvient à atteindre les objectifs de sa carrière de savant. Cependant Buffon n'est plus au mieux de sa forme. Et bien que leurs liens de confiance se resserrent énormément, tout est sur le point de changer. Faujas, qui pense alors avoir gravi un palier supplémentaire, doit bientôt composer avec la nouveauté, d'abord au Jardin des Plantes puis dans toute la France.

1. Le temps des récompenses

Dans le numéro de *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences* pour l'année 1781, publié en 1784¹, Lavoisier explique qu'il avait été chargé dès 1779 de travailler sur le rapport qualité/prix des différents combustibles utilisés en France (le bois, le charbon de bois, le charbon de terre). Sans entrer dans les détails de ses calculs, le chimiste conclut qu'en raison du prix du charbon de terre en 1781, il pense que ce combustible n'est pas près de s'imposer en France. Pourtant, il rappelle que des trois matériaux étudiés, soit le bois, le charbon de bois et le charbon de terre, c'est ce dernier qui comporte le plus de « matières échauffantes ». Le supplément du mémoire ajouté en 1783 insiste sur le fait que la ville de Paris ayant été en rupture de bois pendant cette année, il est urgent d'apprendre à gérer efficacement le circuit du charbon de terre.

Charbon & goudron

Les recherches de Faujas (surtout les renseignements engrangés sur le raffinage du charbon) s'avèrent indispensable pour le pays. Le charbon et le goudron, déjà très employés en Angleterre, sont des ressources de plus en plus stratégiques. La France doit rattraper son retard et compenser la raréfaction du bois sur le territoire. Faujas, qui rentre de Grande-Bretagne pendant l'hiver 1784, se met rapidement au travail. Avec l'aide de Buffon, il se lance dans une nouvelle branche d'industrie : les mines de charbon et le raffinage. On le voit bien dans son journal de voyage et dans les commentaires qu'il insère pour sa publication, Faujas

¹ Antoine (de) LAVOISIER, « Expériences sur l'effet comparé de différents combustibles », *Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1781, p. 379 à 395.

est très intéressé par cette matière qui représente une ressource majeure. Pour lui, la France est très en retard sur l'Angleterre et ne doit pas manquer cette « transition énergétique ». Yves Caron soulève le problème de l'explosion du prix du bois dont le cours devient presque incontrôlable. Il double entre 1760 et 1785, passant d'une tranche comprise entre 8 et 10 livres à une fourchette de 18 à 20 livres¹. La spéculation sur le charbon et les concessions explosent². Le retard dans l'exploitation du charbon est également soulevé par Emmanuel Brouard dans les *Annales de Bretagne*. Ce dernier montre que le bassin nantais avant 1790 importe plus volontiers le charbon anglais, car moins cher et mieux raffiné. Faujas arrive donc dans un contexte très favorable et son procédé, fruit d'un véritable espionnage industriel, est très bien accueilli.

Le 15 avril 1785, Faujas et Buffon réunissent au Jardin du Roi Calonne (contrôleur général des Finances), le baron de Breteuil (ministre d'État), de la Boullaye (intendant des Mines), Le Pelletier (Prévôt des Marchands) et Lenoir (Lieutenant général de Police de Paris). Ces hommes sont présents pour constater les résultats d'expériences que Faujas mène sur le charbon. Le procès-verbal dressé et signé par ces grands noms de l'administration est rapidement publié dans le *Journal de Physique* de septembre 1785. Le rapport détaille le procédé employé par Faujas :

Après avoir montré le mécanisme d'un grand fourneau ainsi que la construction de diverse chambres voûtées & autres accessoires qui en composent l'appareil, [...] il a commencé à démontrer l'opération de cette fournée contenant treize mille livres pesant de charbon³, auquel il avoit mis le feu précédemment. Il a ouvert ensuite des récipients qui ont fourni du goudron d'un noir très luisant [...] : le produit a été de quatre pour cent sur le poids⁴ du charbon⁵.

Les proportions du fourneau sont assez impressionnantes et on comprend que Faujas ait dû attendre plusieurs mois pour réaliser cette expérience de grande envergure. Les résultats sont plutôt probants. En effet en plus du goudron, extrait de la combustion du charbon pur, Faujas obtient un deuxième produit : du *coke*. Il s'agit d'un charbon raffiné débarrassé de la viscosité du goudron et propre à être utilisé pour alimenter les hauts fourneaux des industries métallurgiques, comme celles d'Écosse que Faujas avait visitées, non sans une certaine fascination pour les techniques qu'il avait observées. Enfin, cette méthode d'extraction permet

¹ Yves CARON, « Aux origines de la ruée vers le charbon au XVIIIe siècle en Hainaut », *Valentiana*, juin 2001, n° 27, p. 13 à 24.

² Jean-François ECK et Didier TERRIER (dirs.), *Aux marges de la mine: représentations, stratégies, comportements autour du charbon en Nord-Pas-de-Calais, XVIIIe - XXe siècle*, Valenciennes, Presses Univ. de Valenciennes, coll. « Recherches valenciennes », n° 23, 2007.

³ Soit environ 6,363 tonnes de charbon.

⁴ Soit 252,12 kg d'huile de charbon.

⁵ INCONNU, « Procès-Verbal Contenant le procédé de M. Faujas de Saint-Fonds pour extraire du charbon de terre le goudron & l'alkali volatil. », in Abbé ROZIER, Jean-André MONGEZ et Jean-Claude DELAMETHERIE (dirs.), *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, Paris, rue Serpente, 1785, vol. XXVII, p. 188 et 189.

également de produire de l'alcali volatil¹, très utilisé en chimie. Cette expérience est donc une double victoire pour le naturaliste qui introduit une technique produisant trois ressources stratégiques. Le rapport insiste d'ailleurs sur ce point en affirmant que l'alcali retiré de l'expérience est « estimée d'une valeur au moins égale à celle du goudron. »

Dans un premier temps, il nous faut comprendre comment est construit le four de Faujas. Dans les *Annales de chimie*, Jean-Henri Hassenfratz détaille la construction du procédé de Dundonald dont Faujas s'est inspiré :

Le fourneau dans le quel Dundonald épure son charbon est de forme parabolique, & sa partie inférieure a la forme d'un cône renversé. Au sommet du cône est une petite grille qui répond à un cendrier. À la réunion des bases du cône renversé & du parabolique sont des trous percés à différentes distances tout autour des fourneaux, & afin d'établir une communication d'air de l'extérieur à l'intérieur. Il y a de ces trous depuis la base du parabolique jusqu'au sommet. Le sommet de ce fourneau a deux communications, l'une en direction de l'axe, qui est recouvert avec un chapeau lutté, & qui sert à mettre le charbon, l'autre un peu sur le côté, & de laquelle part un tuyau qui établit une communication entre ce fourneau & une grande chambre fermée hermétiquement ; cette grande chambre communique par un tuyau à une seconde & cette seconde à une troisième ; au sommet de la troisième est une cheminée très étroite & très haute. Chacune de ces chambres est percée par le bas, afin de pouvoir, par le moyen d'un robinet, en retirer le liquide ou le goudron qu'ils contiennent².

C'est presque exactement ce que Faujas dessine un an plus tôt. Ce fourneau, spécialement créé pour la distillation du goudron, ressemble à un montage entre un haut fourneau à bois utilisé dans l'industrie métallurgique et un dispositif de distillation pour les huiles et liqueurs. Le but premier de Faujas est ici de récupérer le plus de goudron possible plutôt que de convertir les charbons bruts en *coke*. Après cet essai public, Buffon ne tient pas vraiment à garder l'édifice dans son jardin. Il écrit à Thouin le 12 juillet 1785 pour avoir des nouvelles du Jardin et de son protégé et enjoint le jardinier à prendre une décision concernant les fourneaux : « Donnez-moi aussi des nouvelles de M. de Faujas de Saint-Fond et de ce que vous ferez de ses fourneaux que je crois qu'il est temps de détruire³. » On voit bien que l'utilité du fourneau à *coke* est principalement expérimentale. Une fois l'efficacité du procédé démontrée la structure n'a plus lieu d'être. C'est maintenant à la grande forge de Buffon de prendre le relais.

Quelle est l'utilité d'un tel procédé ? On sait alors très bien à quoi sert le charbon lavé de son huile : c'est le meilleur combustible à disposition. L'alcali est un élément chimique courant et demandé, et cette production simple est un avantage certain pour la chimie. Cette

¹ Le procédé de dégoudronnage du charbon génère en effet une petite part de sulfate d'ammoniaque.

² Jean-Henri HASSENFRTZ, « Compte rendu : Essai sur le goudron du charbon de terre », *Annales de chimie*, juillet 1791, II, pp. 29-37.

³ Lettre de BUFFON à André Thouin, DLXXXIX, 12 juillet 1785, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

huile de goudron est cependant plus énigmatique. En fait, Faujas reste dans son thème. D'une part, cette huile rejoint son récent travail sur la gomme élastique. Le verni à base de caoutchouc dilué est alors le meilleur moyen d'étanchéifier la toile des ballons aéostatiques.

Avec cette huile, Faujas compte faire la même chose, mais pour le bois des navires :

Il nous a ensuite présenté un bateau & des cordages enduits de ce goudron par Claude François Parossel, maître marinier des ponts de la ville de Paris, lequel a déclaré avoir reconnu, dans l'emploi qu'il en fait lui-même, qu'il en falloit un tiers moins que du goudron végétal pour couvrir la même étendue¹.

Cette expérience, qui a convaincu les ministres présents, lui permet d'obtenir une des gratifications les plus importantes de sa carrière. Le 1^{er} mai 1785, Calonne, contrôleur général des Finances, reconnaît le travail de Faujas sur les goudrons, mais revient également sur ses précédentes découvertes et notamment sur la pouzzolane :

Nous, contrôleur général des finances

Le roi nous ayant chargé de l'administration des mines et minières du royaume avec pouvoir de choisir et nommer les inspecteurs et autres personnes pour le service de la minéralogie et ayant reconnu que les mines de charbon de terre devenoient chaque jour nécessité indispensable pour suppléer à la rareté du bois et pour alimenter les manufactures à feu, et que l'on pourroit tirer avec avantage de ce combustible le goudron pour l'architecture navale, au moyen d'un procédé apporté en France par le S^r Faujas de Saint-Fond ; étant d'ailleurs informé de sa capacité et expérience en minéralogie et de ses bonnes vies et mœurs, nous Contrôleur général susdit, en vertu du dit pouvoir à nous donné, avons nommé et établi, nommons et établissons le dit S^r Faujas de Saint-Fond commissaire du roi pour l'inspection de tous les établissements relatifs à l'épurement du charbon de terre et à l'extraction du goudron, le chargeant expressément d'indiquer aux extracteurs les divers usages auxquels peuvent être propres les charbons de terre et tous autres combustibles fossiles, de ne rien négliger pour l'introduire dans les manufactures à feu et dans les fourneaux de fonte en indiquant aux entrepreneurs les changements à faire à leur usine s'il y a lieu, de reconnoître les charbons de terre auxquels le procédé de l'extraction goudron est le plus explicable enfin de contenir en tout ce qui dépendra de lui au progrès de l'exploitation des mines de charbon de terre de tout quoi il restera au surintendant des mines pour par lui nous en être rendu compte, nous recevant de statuer sur le traitement que nous croirons devoir lui accorder tant pour les frais de voyage que pour les peines et soins qu'il se donnera pour les dits établissements.

Fait à Paris le premier mai mille sept cent quatre-vingt-cinq².

Faujas acquiert donc un nouveau statut, celui de commissaire aux Mines de charbon. Il est officiellement élevé au rang des savants de la couronne, protégés et payés par elle. C'est une première consécration pour le naturaliste qui, rappelons-le, ne jouissait alors que du monopole des pouzzolanes françaises. On constate également que cette charge est intimement liée à sa capacité à transmettre son savoir. Il est clairement stipulé que sa tâche de former les « extracteurs » et les « entrepreneurs » à la découverte, à l'exploitation et à l'utilisation des diverses ressources dont il devient le spécialiste. Ce document nous montre bien ce rapport très étroit entre les savoirs, les techniques qui en découlent, et surtout, leurs impacts sur la

¹ INCONNU, « Procès-Verbal Contenant le procédé de M. Faujas de Saint-Fonds pour extraire du charbon de terre le goudron & l'alkali volatil. », *op. cit.*, p. 189.

² Copie du Brevet de commissaire du Roy pour les mines de charbon, A.D. Isère J547.

société. De plus, cela nous permet aussi de comprendre que l'État comprend bien les enjeux de la course aux matières premières et à l'utilisation des énergies fossiles. Cependant, ce premier document atteste donc le rattachement de Faujas au corps des Mines, mais sans nous donner le montant de sa pension. Ce n'est que quatre jours plus tard que de la Boullaye, intendant des Mines, transmet son avis à Calonne :

Il a été promis à M. Faujas de Saint-Fond une récompense proportionnée à l'utilité du procédé qu'il a apporté en France relativement à l'extraction du goudron du charbon de terre : pour réaliser cette promesse j'ai l'honneur de proposer de lui accorder une pension de 3000lt et la place de commissaire de Sa Majesté pour les mines de charbon du royaume : vous avez agréé ma proposition, mais ce naturaliste avoit déjà des droits à une pension de pareille somme. Sur le compte que je rendis l'année dernière que c'étoit à lui qu'on devoit l'introduction des pouzzolanes françoises dans le commerce, vous pensâtes que l'établissement de cette branche d'industrie lui méritoit cette place et vous seriez alors déterminé à lui accorder sans la circonstance de l'arrêt qui remettoit à cette année toutes les demandes de pension. D'autres motifs se réunissoient encore en faveur de M. de Saint-Fond ; il faisoit valoir les longs et pénibles voyages qu'il avoit entrepris comme naturaliste et le sacrifice de sa fortune à son goût pour les progrès de la minéralogie. Cependant la règle s'opposant à ce qu'il fût fait d'exception vous lui accordâtes en attendant une gratification de 3000lt. Vous l'auriez sans doute convertie en pension quand même il n'auroit acquis d'autres titres à la justice de l'administration ainsi que je crois qu'en réunissant ces deux objets, il y a lieu de fixer la récompense six mille livres de pension¹.

L'affaire met environ un mois à être instruite. Faujas reçoit alors un courrier de son nouveau responsable, de la Boullaye, lui confirmant son accession au corps des Mines.

Paris, le 8 août 1785

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous informer qu'en considération de vos voyages et recherches minéralogiques, et notamment des procédés sur la pouzzolane et le charbon de terre dont l'industrie nationale vous est redevable, Monsieur le contrôleur général vous a accordé une pension de six mille livres sur les fonds des mines. Je suis persuadé que cette grâce excitera de plus en plus votre zèle pour les progrès de la minéralogie en France. Ne doutez pas, je vous prie, de l'intérêt que je prendrai toujours à vos succès, et de mon non empressement à convenir à ce qui pourra vous être agréable².

Parallèlement à ces démonstrations, Faujas est intégré dans les affaires de Buffon. L'intérêt pour le charbon et le goudron n'est bien sûr pas venu de nulle part, mais bien de la grande forge de Buffon en Bourgogne. Il est vrai que l'établissement est plus proche du laboratoire que de la véritable industrie, mais Buffon voue tout de même un certain intérêt à l'amélioration de la sidérurgie militaire. Le charbon est donc un enjeu très important, car c'est la nouvelle source d'énergie du siècle. Le 15 août 1785, Buffon, dans une lettre à Faujas, nous offre un rapport sur l'état de leurs affaires :

Je vois, par le détail que vous avez la bonté de me faire, combien j'ai d'obligations à votre amitié au sujet de cette malheureuse affaire des charbons, dont je crois que M. de La Chapelle ne se serait pas tiré sans votre secours, et je suis persuadé qu'il sera comme moi très reconnaissant du service que vous nous avez rendu. Cependant, je crains que l'affaire ne soit pas terminée, puisque vos gros et lourds financiers n'ont pas encore donné l'argent qu'ils ont promis. Vous me ferez bien plaisir, mon cher monsieur, de m'écrire un mot lorsqu'on aura

¹ Lettre de DE LA BOULLAYE à Calonne, 4 mai 1785. ADI J547.

² Lettre de DE LA BOULLAYE à Faujas concernant sa nouvelle pension de 6000lt, 8 août 1785. ADI J547.

passé l'acte ; et même j'oserais vous conseiller de ne pas quitter Paris que cela ne soit fait. C'est quelques jours de plus que vous sacrifierez à cette bonne œuvre, ou plutôt à votre amitié pour nous, et je suis persuadé que ces jours ne coûteront rien à votre belle âme. Ensuite vous viendrez à Montbard, après avoir vu les mines du Vivarais et de Montcenis. Je serai enchanté non seulement de vous recevoir, mais de vous posséder le plus longtemps que vous pourrez m'accorder¹.

Buffon et Faujas joignent donc à une entreprise scientifique, une autre industrielle et rémunératrice. C'est la seconde affaire que Faujas monte en parallèle de ses recherches. Il avait déjà fait de ses « recherches sur la pouzzolane » un tremplin vers une activité commerciale. Il retente sa chance avec le charbon. D'après Nadault de Buffon, le comte s'est partiellement retiré de sa compagnie d'épurement des charbons dès avril 1784 et en a confié la direction à La Chapelle². Cependant, il reste, avec son disciple, toujours très impliqués. Faujas apporte l'expertise nécessaire pour traiter de très gros volumes de charbon brut, comme il l'a appris en Angleterre. De plus, grâce à son nouveau statut, il a la possibilité de visiter et de contrôler le rendement des mines de charbon de Montcenis en plein cœur du bassin houiller de la Bourgogne.

À l'automne 1785, Faujas, qui est maintenant commissaire aux mines de charbon, semble toujours s'occuper de l'affaire, mais en se retirant peu à peu de ce qu'il voit comme un piège. Dans une lettre envoyée à un correspondant inconnu, (très certainement à La Chapelle), Faujas fait part de ses désillusions :

Ayant appris, Monsieur, que malgré les paroles d'honneur, très claires, très positives qui vous furent données en ma présence qu'on signerait l'acte de société, qu'on y a mis encore de nouveaux délais, je m'en rapporte si peu dans le moment à de nouvelles paroles pour la semaine prochaine, que j'ai pris le parti d'abandonner la partie et de m'acheminer vers Montbard³.

De plus, Faujas semble être véritablement le porteur du projet au niveau gouvernemental. C'est en effet le charbon qui fait de lui un commissaire, et il a tout intérêt à ce que l'affaire marche :

Je vis encore mercredi m. le contrôleur général chez mr de Merly ambassadeur de l'Empereur, il fut question de charbon et de cette compagnie, et je fus si fort embarrassé de dire que cela n'étoit pas encore définitivement conclu, malgré qu'on en ait présenté il y a un mois le nom de ces messieurs à m. de Calonne⁴...

Après avoir passé quelques jours avec son maître, Faujas informe son correspondant que malgré tout, il compte reprendre son travail de commissaire et mener des inspections aux mines de Delisle, du Bourbonnais et de Montcenis. Il prévoit ensuite de continuer son chemin

¹ Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXCII, 15 août 1785, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

² Georges-Louis Leclerc (comte de) BUFFON, *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour, Tome II*, Hachette., Paris, H. Naddault de Buffon, 1860, p. 536.

³ Lettre de FAUJAS à un inconnu, 2 septembre 1785, Bibliothèque centrale du M.N.H.N., ms/2528/58.

⁴ *Ibid.*

jusqu'au Languedoc. Cependant Faujas ne se fait d'ores et déjà plus d'illusions sur le bénéfice personnel et pécuniaire qu'il pourrait tirer de cette affaire :

Je présume aussi que si l'on conclut, je ne serai pas mieux traité que vous dans l'acte de société et que l'on ne me laissera que ce qu'on ne pourra pas m'ôter¹.

Le 7 décembre suivant, Faujas qui est certainement dans ses terres à tenter d'acclimater le chanvre de Chine rapporté d'Angleterre², reçoit une nouvelle lettre de son mentor l'enjoignant à prendre conscience de l'urgence de leur affaire :

M. de La Chapelle est venu me voir hier ; l'affaire des charbons n'est pas encore entièrement terminée. Nous désirons tous les deux que vous reveniez à Paris le plus tôt qu'il vous sera possible, et il vous prie en grâce de passer par Montcenis, pour examiner la qualité du charbon et savoir s'il peut fournir du bitume.

J'attends aussi de vous, mon cher monsieur, l'article en addition que je veux imprimer sur le charbon de terre, d'après vos belles expériences³.

Finalement, les nouvelles fonctions de Faujas lui offrent un certain bénéfice. D'abord, il peut continuer à travailler et à visiter des mines aux frais de la couronne. Il touche sa pension dans ce but. Quand il visite des mines pour Buffon et sa compagnie, il travaille également un peu pour lui et pour la réussite de cette entreprise pour laquelle il a un intérêt. Si cette affaire prend suffisamment d'ampleur, le naturaliste est gagnant sur tous les tableaux.

À en croire les lettres de Buffon à Faujas et surtout les commentaires qu'en fait Nadault de Buffon dans l'édition de cette correspondance, cette compagnie n'est pas un franc succès. Après avoir cédé les parts de son entreprise, Buffon perd environ 40 000 livres :

Le Livre manuel de Buffon, déjà cité, renferme cette mention pour l'année 1787 : « Il m'est dû, par MM. Leschevin, La Chapelle et autres associés de la Compagnie de l'épurement du charbon de terre, la somme de 12 000 livres que je leur ai prêtée ; de plus, ayant cédé, par acte du 10 avril 1784, la part que j'avais dans la Société d'épurement et pour laquelle j'avais fourni une somme de 27 275 livres, la Compagnie s'est obligée à me les rembourser. » Soit en tout une perte de 39 275 livres plus que doublée par les frais et des versements isolés⁴.

De son côté, l'huile de charbon, ou « goudron de charbon de terre » comme le nomme Faujas, fait lui aussi l'objet d'une analyse détaillée. En effet, même si sa rentabilité énergétique est moindre, elle n'en reste pas moins une ressource intéressante et surtout un résidu utile issu de la distillation du charbon. Lavoisier et Berthollet reprennent le flambeau des tests sur les matières générées par le four de Faujas le 13 octobre 1785. Le travail des deux chimistes consiste alors à mesurer la qualité du goudron que Faujas produit dans son fourneau. Leur objectif est triple et répond au précédent rapport sur l'expérience faite au

¹ *Ibid.*

² Voir : note n°1 in, Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, *op. cit.*, p. 22 à 24.

³ Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXCII, 7 décembre 1785, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

⁴ *Ibid.*

Jardin : constater la rentabilité du procédé en matière de volume, l'utilité de « l'huile Faujas » sur le bois, puis sur les cordages de bateaux. D'une part, ils reviennent sur la paternité de la découverte en rappelant que Faujas n'est pas à l'origine de cette technologie, mais qu'il l'a bien rapportée d'Angleterre.

Après avoir observé, goûté, chauffé et étudié le goudron de Faujas, les deux chimistes concluent que le procédé de Faujas pourrait être amélioré en gérant mieux la mise à feu du charbon pour réduire la déperdition de goudron. D'autre part, « l'huile Faujas » est très intéressante dans le domaine de la conservation des bois. Étant plus fluide que le goudron classique, elle pénètre dans les veines du bois et le protège de l'eau et des infestations. En revanche ils jugent que son utilisation pour les cordages est peu efficace, car elle les rigidifie trop. Le procédé est selon eux très intéressant. Même si ce procédé est relativement coûteux, la préservation du bois est devenue tellement stratégique que le bénéfice n'est alors pas négligeable. Lavoisier et Bethollet approuvent donc dans leur rapport l'utilité du goudron de charbon de terre dans la construction navale.

Cette technique a bien été employée par la suite. On trouve dans le *Dictionnaire de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole* d'Alexandre Édouard Baudrimont, paru en 1837, la mention de l'utilisation du « goudron de houille » dans l'industrie navale¹. Au XIX^e siècle, on lui donne le nom de coaltar², issu de *coal* (charbon) et *tar* (goudron). Aujourd'hui, les plaisanciers l'appellent plus communément du « black » et s'en servent toujours comme un vernis.

L'entrée officielle au Jardin des Plantes

Faujas est devenu depuis des années une figure incontournable de la cour de Buffon. Cependant, ce n'est que très tard dans sa carrière de savant qu'il obtient, presque *in extremis*, un poste au Jardin. La littérature fournit de nombreux éléments contradictoires au sujet de Faujas de Saint-Fond. Les années 1778, 1781 et 1785 sont autant de dates avancées au sujet de l'entrée de Faujas au sein de cette institution. Freycinet, dans son éloge, utilise avec une très grande précision une datation et des sommes tout à fait rocambolesques :

Sur la demande de l'illustre Buffon et par lettre patente du roi du 8 novembre 1778, soutenu par la déclaration de Sa Majesté du 7 janvier 1779, Barthélemy Faujas fut nommé adjoint aux travaux du jardin du Roi, aux appointements de 6 000 fr.

¹ Alexandre BAUDRIMONT, *Dictionnaire de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole*, Paris, J. B. Baillière, vol. VI, 1837, p. 26 à 34.

² D'où l'expression « être dans le coaltar », dérivé de l'expression « être dans le cirage » à cause des vapeurs toxiques se dégageant du goudron de houille, rendant les ouvriers malades à cause du manque de ventilation.

Ces appointements furent confirmés par décision du Roi, signée de sa main, en date du 4 mai 1785.

La même année et le 1^{er} mai, Barthélemy Faujas fut encore nommé commissaire du Roi pour les mines, signé *de Calonne*.

En 1786, le roi attacha à cette place de commissaire pour les mines 4 000 fr. d'appointements.

Le 1^{er} mai 1788, par décision contresignée *le Baron de Breteuil*, Sa Majesté confirma de nouveau les appointements de 6 000 fr. en faveur de la place d'adjoint aux travaux du jardin du roi, dont la survivance était promise à Barthélemy Faujas¹.

En réalité ce n'est qu'en 1787 que Faujas obtient enfin le Graal convoité depuis si longtemps. Il existe trois preuves qui attestent que la présence officielle de Faujas n'est réelle qu'à cette date.

D'abord, dans une lettre du 15 août 1785², Buffon félicite son protégé pour sa nouvelle distinction et sa nouvelle pension de commissaire aux Mines :

Les ministres ont fait ce qu'ils devaient en vous faisant accorder par le Roi une honnête pension, et à l'égard de la place de commissaire je crois qu'il est bon et même utile pour l'État que vous l'exerciez pendant un an ou deux, et, malgré votre noble désintéressement, s'il se présentait une place qui pût nous rapprocher, je ne souffrirais pas que ce fût sans émoluments.

Nous pouvons clairement voir ici que Buffon attend que la couronne lui accorde le droit d'ouvrir de nouvelles places au Jardin pour recruter Faujas. Il est absolument impossible que Faujas puisse déjà travailler au Jardin du Roi. Qu'il œuvre bénévolement et pour le compte de Buffon lui-même, cela ne fait aucun doute, mais rien d'autre. Il est aussi intéressant de noter que la place de commissaire aux Mines représente pour Buffon une situation transitoire. Il cherche donc bien le moyen de le faire officiellement embaucher au Jardin pour le garder sous son aile et assurer la suite de son travail. Pour certains auteurs, dont Nadault de Buffon, Faujas devait devenir le continuateur de l'*Histoire Naturelle* à laquelle il contribue depuis de nombreuses années.

Ensuite, nous possédons l'original du brevet « d'adjoint à la garde du cabinet d'histoire naturelle et de chargé des correspondances du cabinet et du Jardin du Roi en faveur du S^t. Faujas de Saint-Fond ». Comme on le voit ci-après, ce document, qui a traversé la Révolution³, est paraphé par trois personnages importants : Louis XIV, le baron de Breteuil (secrétaire du roi) et Buffon qui signe-lui aussi un petit paragraphe inséré en marge et qui atteste que Faujas a prêté serment devant le Roi et en présence de Buffon.

¹ Louis (de) FREYCINET, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, *op. cit.*, p. 5.

² Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXCII, 15 août 1785, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

³ Nous donnerons une hypothèse de sa longévité au chapitre huit.

Enfin la dernière preuve se trouve (ou plutôt ne se trouve pas) dans les registres de comptabilité du Jardin du Roi que Buffon tient avec beaucoup de précision. En étudiant les fonds de des Archives nationales¹, on ne voit apparaître le nom de Faujas qu'à partir de l'année comptable 1787 :

Payé à M. Faujas de S^t Fond. Chargé de la correspondance du Cabinet et du jardin, pour ses appointements pendant l'année 1787 la somme de deux milles livres, suivant deux quittances, ci-joint.....2000².

S'ajoutent à cette somme 1732 livres « pour objets qui manquoient aux cabinets ». En 1787 Faujas fait entrer dans sa comptabilité 6000 livres pour les Mines et 3732 sur le compte du Jardin du Roi, soit une rente annuelle de 9732 livres. Au cours des deux années suivantes, les sommes varient en fonction de la quantité d'objets « donnés » au cabinet du roi.

Sur le plan relationnel, Faujas semble quelque peu négliger ses amis. En effet dans sa correspondance avec Picot de Lapeyrouse, Dolomieu se plaint de son attitude. Les deux hommes passent pourtant du temps ensemble à Paris au printemps 1787³. Cependant dès le mois d'août suivant, Faujas se fait discret :

De Dolomieu ce 20 août 1787.

[...] Je ne conçois pas pourquoi l'extrait de votre ouvrage fait par Faujas n'a pas encore paru. Il faut que ses nouvelles dignités l'occupent beaucoup, car il y a plus d'un mois qu'il ne m'a pas répondu⁴.

Deux mois plus tard, le 31 octobre 1787, Dolomieu n'en sait pas plus et se désespère du silence de son ami :

Depuis longtemps Faujas ne répond point à mes lettres ; je lui ai écrit plusieurs fois pour lui parler de l'extrait de votre ouvrage qui devait paraître dans le *Journal de Physique* du mois de juin. Je lui écrirai encore. Cet homme, fort aimable quand on est avec lui, est si léger qu'il ne pense plus à vous, lorsque vous n'êtes pas sur ses talons. J'aurais dû espérer qu'il serait exact avec moi, d'autant plus qu'il s'était chargé de faire imprimer un petit ouvrage dont je lui ai confié les manuscrits. J'ai reçu les 4 premières feuilles, et depuis lors je n'en ai plus entendu parler. Nos savants de la capitale sont tellement entraînés dans le tourbillon du monde, ils ont tant de visites à recevoir et à faire tant de diners et soupers qu'ils n'ont plus le temps de rien faire⁵.

Pour Dolomieu, qui reste provincial et surtout aventurier, Faujas a changé de statut. C'est un « savant de la capitale » et non plus un compatriote dauphinois. Ainsi, nous touchons à ce concept de professionnalisation. À force de tractations, mais aussi de travail, Faujas devient

¹ Fonds de la « Maison du roi », O/1/2126.

² État des dépenses faites pour la culture du jardin du roi, et pour l'entretien des cabinets d'histoire naturelle et des appointements étages des personnes qui y sont attachées ; pendant l'année 1787, A.N. O/2126.

³ Lettre de DOLOMIEU à Picot de Lapeyrouse, LII, 12 avril 1787, in Alfred LACROIX, *Déodat Dolomieu, Membre de l'Institut National (1750-1801). Sa correspondance - sa vie aventureuse - sa captivité - ses œuvres, op. cit.*, p. 181.

⁴ Lettre de DOLOMIEU à Picot de Lapeyrouse, LIV, 20 août 1787, in *Ibid.*, p. 188.

⁵ Lettre de DOLOMIEU à Picot de Lapeyrouse, LIV, 31 octobre 1787, in *Ibid.*, p. 190 et 191.

un savant d'État. Pris dans le tumulte d'une mondanité parisienne dans laquelle il évolue avec délectation, il semble en oublier ceux qu'il appelait «ses compatriotes dauphinois». Dolomieu est également assez critique vis-à-vis du travail de Faujas. Quand il écrit que les savants de la capitale «n'ont plus le temps de rien faire», il parle bien de la baisse de productivité de son ancien compagnon. On note un arrêt très net des contributions de Faujas depuis son retour d'Angleterre. Entre 1784 et 1788, Faujas ne publie plus rien. Aucun mémoire, ni essai, ni article ne paraît sous le nom de Faujas pendant ces quatre ans. Tout se passe comme si Faujas, ayant reçu toutes les récompenses qu'il convoite depuis tant d'années, n'avait plus besoin d'occuper la scène médiatique pour exister. C'est désormais un savant institutionnalisé, qui détient des statuts et des privilèges immuables. D'ailleurs, son «Mémoire sur le Goudron» est prêt depuis 1786-1787 mais il est bloqué à l'Imprimerie royale¹.

Malgré cette période au cours de laquelle il ne publie rien, Faujas jouit d'une certaine notoriété. Il commence à apparaître dans la presse scientifique comme une référence à citer quand on aborde la question des volcans. On trouve dans les volumes 30 et 31 du *Journal de Physique* relatifs à l'année 1787 de nombreuses mentions de Faujas et de ses travaux. Ses nouveaux statuts et la diffusion de ses travaux lui apportent un fort capital symbolique. Pour preuve, trois «articles» lui sont adressés au cours de l'année. Le premier est une lettre du 4 décembre 1786, publiée dans le numéro d'avril 1787² par monsieur Michaud, architecte niçois. Dans cette lettre, il écrit plutôt au Faujas aéronaute qu'au géologue. Il décrit un phénomène atmosphérique nommé «trombe de mer». Cette élévation lui fait bien entendu penser à la science des ballons dont l'actualité est alors un peu retombée à Paris, mais qui continue à intéresser en province. Une trombe se forme de la même façon qu'une tornade avec la convection d'un air froid entrant en contact avec de l'eau chaude. Mais l'auteur, s'adressant à Faujas et tout en faisant des rapprochements avec les ballons, attribue ce phénomène à l'électricité de l'orage ambiant et non à une action de l'air comme dans la science de l'envol. Le second article est une lettre de monsieur de Preslon publiée dans le numéro de septembre 1787³ et qui traite de la minéralogie de l'île de Gorée. Là, c'est le géologue qui est sollicité et plus particulièrement le spécialiste des volcans. En effet, l'île de Gorée et ses voisines, les îles de la Madeleine, sont des formations volcaniques typiques qui

¹ Lettre de Faujas à Anisson, imprimeur Royal, 25 septembre 1790, B.N.F. N.A.F.2760.

² MICHAUD, « Observation d'une trombe de mer, faite à Nice de Provence en 1780 : Adressé à M. Faujas de Saint-Fond », *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, 1787, XXX, p. 285 à 289.

³ PRESILON, « Extrait d'une lettre Adressée à M. Faujas de Saint-Fond », *Observation sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, 1787, XXXI, pp. 171-173.

rappellent Staffa et ses grands orgues basaltiques frappés, blanchis et grignotés par l’océan. Pour l’auteur, l’analyse est simple : ces îles sont semblables aux cristallisations du Vivarais qu’il a pu observer dans l’ouvrage de Faujas. L’article qui suit directement la lettre de Preslon traite d’une seconde île tropicale située de l’autre côté de l’Atlantique¹. Dans celle-ci, monsieur de Genton adresse au vulcanologue un essai sur l’*Histoire naturelle de la partie française de Saint-Domingue*. Ce texte est beaucoup plus précis que le précédent, mais rejoint à la perfection le système que Faujas tente d’ériger depuis 1778 :

Suivant les observations les plus récentes faites en France & ailleurs ; il me semble qu’il n’y a point de granites qui reposent directement sur des pierres calcaires, ceux qu’on trouve sur les terrains calcaires disposés en couches, ne s’y montrent que par fragments détachés qui vraisemblablement y ont été transportés par quelques révolutions violentes.

Le constat est clair : dans le système géologique catastrophiste présent ici, l’île serait en quelque sorte une zone jeune car les bancs calcaires fossilifères sur lesquels reposent généralement les zones volcaniques étudiées sont absents. Cela suggère une île post-diluvienne. La terre, dans ce schéma, est alors en constant changement et les éruptions volcaniques peuvent créer des îles *ex nihilo*. Cela n’est pas une notion incongrue pour des hommes qui constatent, par leurs lectures ou visuellement, l’évolution du paysage italien sous les attaques de ses volcans. Enfin, Faujas sert également de référence dans des travaux scientifiques. Dans un mémoire du médecin Delarbre, publié dans le *Journal de Physique* d’août 1787 et traitant des basaltes en boules, Faujas est une de ses sources d’inspiration :

Ce phénomène de la décomposition des laves dont il résulte des boules n’est pas particulier à l’Auvergne. Faujas de Saint-Fond vient d’observer [à Glasgow et aux Hébrides], des amas immenses de laves porphyriques en boule [...]. D’après les notes intéressantes qu’a bien voulu me donner M. Faujas de Saint-Fond, il est visible qu’il s’est proposé du moment qu’il les a prises en Écosse de faire quelques changements à sa théorie des basaltes en boule. Aussi heureux qu’il est possible de l’être au moment d’entreprendre une discussion, je me vois adopté par le savant observateur avec lequel il m’est agréable de me rencontrer².

Cette note montre bien que le travail et les voyages de Faujas ont acquis un certain statut et qu’ils peuvent être cités comme des exemples. Plus encore, l’auteur rattache son étude à celle d’un savant désormais reconnu. Il se dit « adopté » par Faujas et place donc son travail sous la paternité de ce dernier. Cela nous montre bien que Faujas change peu à peu de position dans un champ scientifique en plein développement. Il passe du statut de simple admirateur de la nature à celui de référence en matière de volcanisme.

Si l’on regarde en arrière, cela fait un peu plus de dix ans que Faujas est entré dans ce milieu avec ses premières publications. Il gravit une par une les marches de la hiérarchie pour

¹ GENTON, « Essai de Minéralogie de l’isle de Saint-Domingue dans la partie Française ; Adressé à M. Faujas de Saint-Fond », *Observations sur la physique, sur l’histoire naturelle et sur les arts*, 1787, XXXI, pp. 173-177.

² DELARBRE, « Mémoire lu à l’Académie des Sciences, Sur la formation & la distinction des basaltes en boules de différents endroits de l’Auvergne », *Observation sur la physique et l’histoire naturelle*, 1787, XXXI, p. 139.

se hisser officiellement au niveau des savants reconnus par la couronne. Malgré tout, l'Académie, ce « Graal » pour tous les hommes de science, lui reste totalement inaccessible.

2. Tracas et départ du comte de Buffon

La santé de Buffon est particulièrement oscillante pendant les années 1780. Alors que Faujas prend ses nouvelles fonctions, Buffon est déjà âgé et fatigué. Ses calculs sont douloureux et les voyages entre Montbard et Paris sont de plus en plus éprouvants.

Faujas et lui sont devenus très proches. Buffon le nomme depuis 1786 « mon très cher monsieur ». Le 5 août de la même année, il termine sa lettre par ces mots : « Je m'intéresse à tout ce qui vous touche, parce que je vous estime beaucoup et que je vous aime très sincèrement. » Dans la dernière lettre du corpus, adressée à Faujas le 17 janvier 1787¹, on voit que l'amitié entre les deux hommes dépasse celle du maître et de l'élève. Buffon fait bien office de père spirituel pour Faujas :

Au Jardin du Roi, le 17 janvier 1787.

Arrivez, mon cher monsieur, du moins aussitôt que les belles oranges, que je ne veux savourer qu'avec vous ; arrivez, pour vous rapprocher de moi, et parce que votre affaire, dont j'ai déjà parlé, exige votre présence, et qu'elle ne peut se terminer sans prendre langue avec vous. Ne tardez donc pas, je vous en prie, et soyez bien persuadé de tous les sentiments d'estime et du véritable attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Cette relation de confiance entre les deux hommes pousse Buffon à faire entrer Faujas dans son cercle familial. Dans les derniers moments de sa vie, Buffon est confronté aux déboires matrimoniaux de son fils et c'est vers son ami Faujas qu'il se tourne pour servir d'entremetteur.

L'affaire du Buffonet

Le fils unique de Buffon est souvent décrit dans les biographies concernant son père comme un jeune homme inconstant et turbulent. D'un côté, Jacques Roger pointe ses mauvaises relations avec le chevalier de Lamarck² lors de leur voyage en Allemagne de 1781³. De l'autre Gilbert Joseph (qui signe une volumineuse biographie de Buffon en 2011)

¹ Lettre de BUFFON à Faujas de Saint-Fond, DXXIII, 17 janvier 1787, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

² Jean Baptiste Lamarck, chevalier de (1744-1829) : Philippe JAUSSAUD, Édouard-Raoul BRYGOO et MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (dirs.), *Du jardin au muséum en 516 biographies*, *op. cit.*, p. 323 à 326.

³ Jacques ROGER, *Buffon*, *op. cit.*, p. 492.

souligne l'attitude infantilisante du savant à l'égard de son fils¹. Pourtant, comme le dit justement Jacques Roger, comment grandir dans l'ombre d'un tel père, aussi aimant soit-il ?

En 1784, le jeune comte de dix-neuf ans est uni à Marguerite-Françoise de Cépoÿ, de trois ans sa cadette. Leur mariage est vraisemblablement tendu et la marquise était alors déjà courtisée par Philippe-Égalité. Ils ne tardent pas à entretenir une relation. En 1786, comme le souligne Jacques Roger, le Buffonet prend du grade. Il se retrouve cependant capitaine au régiment de Chartres qui est sous la coupe du duc d'Orléans. Ce dernier ne manque pas d'éloigner son rival pour avoir le champ libre. Selon la légende, pendant que madame de Buffon est à Montbard, madame de Buffon reçoit fréquemment le duc de Fitz-James, dont le postillon ne serait autre que le duc d'Orléans déguisé pour venir visiter sa maîtresse au nez et à la barbe du vieux savant. Peu à peu, la relation de madame de Buffon et du duc d'Orléans devient publique et le Buffonet, d'après Gilbert Joseph, les surprend en ménage². Avant que son fils ne fasse quelque chose qu'il pourrait regretter, Buffon charge Faujas de lui remettre une lettre de sa part :

Au Jardin du Roi, le 22 juin 1787.

M. de Faujas, par amitié pour moi et pour vous, mon cher fils, a bien voulu vous porter mes ordres, auxquels il faut vous conformer.

1° L'honneur vous commande avec moi de donner votre démission et de sortir de votre régiment pour n'y jamais rentrer.

2° Vous quitterez tout de suite, en disant que les circonstances vous y obligent, et vous ferez cette même réponse à tout le monde sans autre explication.

3° Vous n'irez point à Spa, et vous ne viendrez point à Paris avant mon retour.

4° Vous irez voyager où il vous plaira, et je vous conseille d'aller voir votre oncle à Bayeux ; vous le trouverez instruit de mes motifs.

5° Ces démarches honnêtes et nécessaires, loin de nuire à votre avancement, y serviront beaucoup.

6° Conformez-vous en entier pour tout le reste aux avis de M. de Faujas, qui vous fera part de toutes mes intentions et vous remettra vingt-cinq louis de ma part ; et si vous avez besoin des trois mille livres que vous devez recevoir le 4 août, je les donnerai à M. Boursier dès à présent.

Vous savez qu'il doit remettre quinze cents francs dans ce même temps à feu votre femme.

Ce sont là, mon très cher fils, les volontés absolues de votre bon et tendre père.

Cette lettre, outre son caractère assez autoritaire, nous renseigne quelque peu sur la relation de confiance entre Buffon et Faujas. D'une part Buffon insiste sur la qualité d'ami de la famille. D'autre part, la dernière directive de Buffon est bien de se conformer aux « avis » dont Faujas et lui ont dû parler avant d'écrire cette lettre. Faujas est donc aux premières loges dans la gestion de cette affaire familiale. On voit bien que c'est vraiment un des confidents de Buffon. Au fil des années, il passe du statut de correspondant à celui de collaborateur, puis de proche à ami et, enfin, intime du grand savant au point de devenir un élément de confiance de la famille Buffon.

¹ Gilbert JOSEPH, *Buffon : le sacre de la nature*, Paris, Perrin, 2011, p. 446.

² Jacques ROGER, *Buffon, op. cit.*, p. 492 à 495 ; Gilbert JOSEPH, *Buffon, op. cit.*, p. 496 et 497.

Les espoirs de Faujas sont de courte durée. Buffon est de plus en plus faible et un nouvel adversaire se fait de plus en plus dangereux pour l'avancée de sa carrière. Faujas n'est pas le seul homme à se rapprocher de Buffon. Un autre brillant savant participe à l'*Histoire Naturelle* et entre au Jardin du roi comme aide-démonstrateur. Il s'agit du comte de Lacépède.

Lacépède, Faujas et l'*Histoire Naturelle*

Bernard Germain Étienne de La Ville sur Illon, comte de Lacépède, est né à Agen en 1756¹. Initié très jeune à la musique, il se dirige vers une carrière d'artiste. Il se lie avec Gluck et tente de monter un opéra sur le thème d'Omphale. Sa relation avec mademoiselle Saint-Huberti, cantatrice vedette de l'époque, est tellement difficile qu'il renonce. Dans les années 1780, il est happé par la passion des sciences et se met à fréquenter le Jardin du Roi. Les talents de savant du comte sont vite remarqués par Buffon qui le fait entrer dans son cercle. Il participe activement aux parties sur les aimants. Au départ, Lacépède et Faujas semblent être des collaborateurs.

Si on en croit une lettre de Buffon à Faujas, datée du 15 août 1785, les échanges d'informations entre les trois savants se font facilement :

Comme M. de Lacépède a bien voulu se charger de me faire quelques extraits sur le magnétisme et l'électricité, je vous serais très obligé, mon cher monsieur, si vous aviez la bonté de lui confier l'ouvrage qui contient le recueil d'expériences faites à Harlem, cela vous dispenserait d'apporter ici ce livre dont M. de Lacépède saura tirer ce qui peut m'être utile pour mon travail sur l'aimant.

Chacun détient sa spécialité : à Faujas les roches volcaniques, à Lacépède les aimants. Tous les deux travaillent sous l'égide de Buffon. À l'hiver 1785 le comte lui permet de remplacer Daubenton le jeune² comme « aide-démonstrateur » au Jardin. Comme il le dit lui-même :

Je pus cultiver l'amitié de MM. Daubenton³, Thouin, Portal, de Jussieu, Van Spaendonck, de Fourcroy, et quelque temps après de MM. Desfontaines⁴, Faujas de Saint-Fond et de Lamarck⁵...

À la mort de Buffon, leur relation semble se tendre. D'après Jacques Roger, Lacépède, qui avait récupéré les notes de Buffon, veut alors « voler de ses propres ailes ». Il publie son *Histoire Naturelle des quadrupèdes* et se place de fait comme le continuateur de Buffon. La

¹ Philippe JAUSSAUD, Édouard-Raoul BRYGOO et MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (dirs.), *Du jardin au muséum en 516 biographies*, op. cit., p. 318 à 320.

² Edmée-Louis Daubenton (1732-1785) : *Ibid.*, p. 164 et 165.

³ Louis Daubenton (1716-1800) : *Ibid.*, p. 165 et 166.

⁴ René Desfontaines (1750-1833) : *Ibid.*, p. 183 et 184.

⁵ Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de) LACÉPÈDE, « Notice de ma vie à son altesse sérénissime Madame la comtesse Ferdinand de la Ville sur Illon, née Princesse de Hesse Philipsthal », *Dix-huitième Siècle*, 1975, n° 7, p. 64.

même année Faujas publie son traité sur les trapps¹. Ce court essai, qui constitue une réponse argumentée à la polémique avec Lamanon, lui permet surtout d'affirmer que ces roches ne sont pas des produits volcaniques et qu'il ne faut pas voir des volcans partout. L'ouvrage est bien accueilli dans le *Journal de Savants*² et le *Journal de physique*³. Les officiers du Jardin continuent donc à travailler malgré la maladie et la mort de leur maître.

Pourtant, madame Blesseau et les Nadault de Buffon font de Lacépède un véritable traître à la mémoire de son ancien mentor⁴ :

C'est à tort que Lacépède s'est présenté comme choisi par Buffon pour continuer son œuvre, tandis que celui-ci, après avoir songé à son frère le chevalier de Buffon, avait désigné Faujas de Saint-Fond. Après avoir publié sous son nom, au lendemain de la mort de Buffon, en 1789, l'Histoire des reptiles, ouvrage préparé par Buffon et qui devait paraître sous le nom de Buffon, comme les autres volumes de l'Histoire naturelle, il a successivement donné l'Histoire des poissons (1789-1803) et celle des cétacés (1804). Comme homme politique, Lacépède a servi avec le même zèle et a trahi avec le même empressement la République, le Directoire, l'Empire et la Restauration. Député à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, membre du conseil des Cinq-Cents, grand chancelier de la Légion d'honneur en 1803, il a prononcé, en 1815, comme président du Sénat, la déchéance de Napoléon, à qui il protestait, en 1814, en la même qualité, de la fidélité de ce corps. La versatilité politique de Lacépède l'a fait surnommer le roi des reptiles⁵.

Dans la note de la dernière lettre de Buffon au baron de Breteuil, Henri Nadault de Buffon est tout aussi agressif :

il avait été prévenu par Lacépède en possession d'un volume prêt à être imprimé et qui s'était fait remettre secrètement tous les manuscrits de Buffon. Aussi avons-nous eu raison de dire, [...] que Lacépède a commis un véritable abus de confiance en trompant la bonne foi du fils de Buffon pour s'emparer des papiers de son père et en se présentant au public comme le successeur que s'était choisi Buffon⁶.

Pour le descendant de l'Intendant, c'est Faujas qui aurait dû être le véritable successeur de Buffon. Le dernier biographe en date de Lacépède, Bernard Quilliet, ne nous donne aucune information sur cette affaire si ce n'est une note de bas de page faisant référence à un vieil article de 1909⁷. Nadault ou Lanessan (dans les notes des *Œuvres Complètes*⁸) évoquent tous deux un acte du 1^{er} avril 1788 qui aurait désigné Faujas comme continuateur de *l'Histoire Naturelle*. Selon eux, Faujas aurait reçu de la part de mademoiselle Blesseau des lettres

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai sur l'Histoire Naturelle des roches de Trapp*, *op. cit.*

² Jérôme Lefrançois (de) LALANDE, « Compte rendu : Essai sur l'histoire naturelle des roches de Trapp », *Le journal des sçavans*, janvier 1789, p. 39 à 43.

³ INCONNU, « Compt rendu : Essai sur l'Histoire naturelle des Roches de Trapp », *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, 1788, XXXIII, p. 228.

⁴ Jacques ROGER, *Buffon*, *op. cit.*, p. 502 et 503.

⁵ Voir : note n°2, Lettre de BUFFON au Buffonet, CCCCXCIV, 18 août 1782, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

⁶ Voir : note n°3**, Lettre de BUFFON au Baron de Breteuil, DCXXXVII, 13 février 1788, in *Ibid.*

⁷ Voir : note n°109, Bernard QUILLIET, *Lacépède*, *op. cit.*, p. 363.

⁸ Georges-Louis Leclerc (comte de) BUFFON, *Œuvres complètes de Buffon. Correspondance I*, Paris, A. Le Vasseur, coll. « Œuvres complètes de Buffon. », 1884 ; Georges-Louis Leclerc (comte de) BUFFON, *Œuvres complètes de Buffon. Correspondance II*, Paris, A. Le Vasseur, coll. « Œuvres complètes de Buffon. », 1884.

concernant la vie de Buffon qu'il aurait souhaité insérer dans le prochain tome de l'*Histoire Naturelle*.

Ces lettres ne sont citées que par bribes éparses et dans les manuscrits de Faujas retrouvés dans différents documents d'archives. Faujas n'exprime d'ailleurs pas le désir de continuer ce grand ouvrage. Nous n'avons donc jamais vu dans, les lettres de Faujas, des prétentions à la succession du maître. Faujas semble plus préoccupé par l'avenir du Jardin du Roi qui, à la mort de son Intendant, est très incertaine. Les officiers du Jardin du Roi prennent conscience que toute la pyramide buffonienne est en train de s'effondrer.

La mort de Buffon et ses conséquences

Georges-Louis Leclerc de Buffon décède le 16 avril 1788 des suites de nombreux calculs. Lors de son autopsie, sur sa propre demande, son cœur est remis à Faujas. Cette anecdote est étrange trop pour être citée dans les textes biographiques concernant Buffon¹. Parce que Faujas apparaît toujours comme un acteur de second plan, la symbolique de ce geste est généralement passée sous silence. Lorsque l'on se place du côté de Faujas, ce moment devient le paroxysme de la relation entre les deux hommes. Buffon offre littéralement son cœur à son disciple et réserve son cerveau pour son fils. Ce geste est étrange et très difficile à interpréter. Pourquoi Buffon ne destine-t-il pas son cœur à son fils ? L'affaire conjugale l'a beaucoup affecté et même s'ils étaient toujours mariés, Buffon considérait la marquise de Cépoï comme morte. Cette affaire est une tache dans sa fin de vie, mais pourquoi refuser son cœur à son propre fils ? Chez Buffon, dont on a dit que le cerveau était plus gros que la moyenne, n'était-ce pas la pièce maîtresse de son anatomie ? Pourquoi l'intendant donne-t-il son cœur à Faujas plutôt qu'à madame Necker, son amour de vieillesse ? Quoi qu'il en soit, Faujas et le Buffonet s'échangent leurs morceaux respectifs et Faujas repart avec un trophée qui lui correspond mieux. La famille Faujas de Saint-Fond garde jalousement cet artefact jusqu'en 1868. Quand la statue de Buffon est érigée au Muséum, le cerveau est rendu pour être placé dans le piédestal².

La mort de Buffon ne se limite pas à un simple échange de chair humaine. Les problèmes liés à sa succession occupent rapidement les naturalistes attachés au service du Jardin du Roi. D'après une lettre adressée au baron de Breteuil le 13 février 1788, c'est Faujas qui est désigné pour gérer sa succession :

¹ Tout du moins tous ceux consultés tout au long de ce travail.

² G. VARIOT, « Le crâne de Buffon retrouvé dans le caveau de la chapelle seigneuriale à Montbard », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1928, vol. 9, n° 1, p. 2 à 5.

Le 13 février 1788

Je supplie monseigneur le baron de Breteuil d'écouter et de croire M. de Faujas sur tout ce qu'il lui dira de ma part, au sujet des papiers qui me concernent.

Je proteste que je n'ai jamais donné ni signé de démission, et le Bon du Roi donné par Louis XV fait voir qu'il ne devait être question de survivance qu'après mon décès.

On peut dire avec vérité que tout est faux dans les deux exposés.

J'assure M. le baron de Breteuil de toute ma confiance et de mon plus tendre respect¹.

Dans ce contexte, les compétences juridiques de Faujas peuvent être utiles au Jardin. Il faut s'assurer que la survivance de l'intendance aille au comte d'Angiviller. Un mois et demi plus tard, le 26 mars 1788, Faujas, alors en retraite estivale à Saint-Fond, s'adresse à un correspondant versaillais :

J'ay reçu pendant mon séjour à ma terre, Monsieur, la lettre par laquelle vous me rendez compte de l'état de la santé de M. le comte de Buffon. Je vous prie de lui faire connoître la part bien sincère que j'y prends et combien je suis sensible à son attention à m'en faire donner des nouvelles. Je vous serai fort obligé de me faire parvenir tous les jours son bulletin jusqu'à son entier rétablissement dont je continue à me flatter d'après ce que vous me marquez de l'état excellent de sa tête et de toutes ses facultés morales.

Je viens d'adresser à M. Duperron l'ordre de délivrer pour être présenté à M. le comte de la Luzerne, suivant le désir de M. le comte de Buffon 50 exemplaires in 12 de son traité de l'aimant. [...]

Vous trouverez ci-joint les lettres de M. de Malesherbes et de M. le comte de la Luzerne a ce sujet que vous m'avez communiqué et qu'il peut être agréable à M. de Buffon de conserver².

On constate que Faujas reste assez inquiet de la santé de Buffon. Il demande des rapports réguliers et on peut aussi penser que l'état mental du vieil homme le préoccupe. Il est fort possible que le correspondant de Faujas ait répondu à une question de ce dernier sur la santé générale du comte. On voit également que Faujas continue à œuvrer pour Buffon et s'occupe du traité de l'aimant sur lequel travaille aussi Lacépède. Le rôle de Faujas est plus administratif.

De son côté, Thouin, qui était devenu le trésorier officieux de l'institution depuis 1780, n'a pas non plus intérêt à ce que la création de Buffon soit gérée par n'importe qui. D'ailleurs, le travail de Thouin est presque celui d'Intendant gris et il a alors les compétences scientifiques et administratives pour reprendre les rênes du Jardin du Roi. De son côté, le comte d'Angiviller, déjà très occupé par ses nombreuses fonctions, n'est pas très attiré par une charge supplémentaire. Il décide donc de se désister, non pas pour laisser le champ libre à un savant, mais en faveur de son frère, le marquis de la Billarderie, totalement inconnu par le personnel du Muséum. Thouin et le nouvel intendant entrent dans une sorte de concurrence qu'Emma C. Spary explique très précisément dans son chapitre sur « l'effondrement du patronage » monté par Buffon au cours de son très long règne. Tout ce qu'il avait réussi à

¹ Lettre de BUFFON au baron de Breteuil, DCXXXVII, 13 février 1788, in Thierry HOQUET et Pietro CORSI, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », *op. cit.*

² Copie d'une lettre de FAUJAS à un correspondant inconnu, AN AJ/15/510 et copie dans le fond AN O/1/432.

créer en 40 ans s'effondre. C'est toute l'organisation sociale d'Ancien Régime qui reprend ses droits au Jardin et non plus une structure savante basée sur les goûts scientifiques et humains de Buffon¹. La lettre que Malesherbes écrit à Thouin le 23 juillet 1788 reflète bien le climat glacial dans lequel devait évoluer le personnel du Jardin :

Je suis trop votre ami, mon cher Confrère, pour donner votre mémoire au baron de Breteuil. Vous m'avez donné de bien bonnes raisons sur l'histoire naturelle. Je vais vous en donner une fort importante sur la Politique Ministérielle, c'est qu'il ne faut jamais remettre à un Ministre fort occupé un Mémoire qu'on craint qu'il ne passe dans d'autres mains. J'en ai vu de funestes effets. D'ailleurs quand on donne un mémoire à un Ministre savoir à qui on le donne. Peut-on compter sur la sureté de la vie ministérielle. Je vous prie de ne dire à personne que je vous ai fait cette dernière observation. Je vous renvoie donc votre Mémoire en vous exhortant très fort à ne pas le faire remettre par d'autres. J'irai vous voir dans la semaine prochaine, si je ne le peux pas aujourd'hui²...

D'après Emma C. Spary, Thouin est mis sur la touche, car dans cette société d'ordre, il ne peut parler en son nom et tenter de doubler son nouveau supérieur en confiant des suggestions directement à un ministre. Le message est donc assez flagrant : le Jardin du Roi a un nouvel Intendant, que les savants l'acceptent ou non.

De son côté, Faujas essaye lui aussi de raisonner sa hiérarchie en écrivant une lettre au comte d'Angiviller avec qui il entretient des relations de confiance depuis au moins 1782. Datée du 15 juillet 1788, elle vise à défendre Thouin et la mémoire de Buffon. Selon Spary, elle n'a jamais été envoyée. Il est vrai qu'elle ne comporte aucun tampon et se trouve dans le fonds du Muséum plutôt que dans ceux concernant les instructions publiques. On y lit un Faujas encore plus contraint dans les formules de politesse qu'à son habitude :

Au jardin du roi le 15 juillet 1788

Monseigneur

Vous avez dans tous les tems aimé m. de Buffon, vous chérissez sa mémoire, et vous avez créé conjointement avec lui un jardin qui fixe l'attention de l'Europe, et attire à Paris une grande quantité d'étrangers.

Je me rappelle d'avoir eu l'honneur de vous entendre dire à m. de Buffon, qu'on restecteroit toujours ses intentions et ce qu'il auroit fait. J'ai appris qu'on s'occupe déjà de vous demander un nouveau règlement pour le jardin et le cabinet d'histoire naturelle. M^r Thouin et moi en ignorons absolument la teneur ; je prends donc la liberté de vous demander la permission, d'avoir l'honneur de vous présenter le plan que quarante-cinq ans d'expérience de m. de Buffon lui avoit fait juger le plus convenable pour maintenir cet utile établissement dans toute sa splendeur et dans l'objet de son institution.

Si vous vouliez m'indiquer le jour, ou je pourrois avoir l'honneur de vous faire ma cour, je serois très empressé de mettre ce plan sous vos yeux.

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur

Votre très humble et
très obéissant serviteur
Faujas de Saint-Fond

Adjoint à la charge du Cabinet d'histoire

¹ Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, op. cit., p. 191 à 225.

² Lettre de Malesherbes à Thouin, 23 juillet 1788, Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin : 1747 - 1824*, Paris, Éd. du Muséum, coll. « Les grands naturalistes », 1989, p. 257 ; Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, op. cit., p. 193.

Faujas prend tellement de précautions qu'on en perd presque la teneur, au demeurant très simple, de cette lettre. « Les vents froids du changement soufflent sur le Jardin du roi¹ », écrit très justement Emma Spary. Nous sommes déjà à l'été 1788 et cet air de changement n'est plus qu'une douce brise. La méritocratie entretenue par des *self-made-men* tels Thouin, Faujas, Lacépède et Lamarck se heurte à l'organisation sociale d'Ancien Régime.

Leurs sollicitations ne modifient rien à la situation et le 18 avril 1788, le brevet d'intendant du jardin des plantes est signé par le roi à Versailles².

On constate que ces savants jouissent tout de même d'une place privilégiée dans l'échiquier politique du royaume. Thouin et Faujas ont la possibilité de s'adresser directement aux ministres. Ces lettres ne passent vraisemblablement pas par des intermédiaires. Ainsi, ne peut-on pas considérer les officiers du Jardin du roi comme des hauts-fonctionnaires ? Ils sont rémunérés directement par l'État et sont insérés dans une logique de hiérarchie administrative à laquelle ils ne peuvent se soustraire. Le bémol est que cette hiérarchie, c'est-à-dire le nouvel Intendant, n'est plus auréolée de sagesse et de savoir comme pouvait l'être leur ancien patriarche.

3. Déceptions et révoltes, l'engagement révolutionnaire

Nous avons pu constater que la fin d'année 1788 est particulièrement tendue au Jardin du roi. Le microcosme du Jardin du Roi vit une situation assez similaire au reste du pays. Les membres anciens et nouveaux, tous amis et très attachés à Buffon, se font déposséder de leur Jardin. Dans une lettre envoyée de Paris le lundi 12 mai 1788, Faujas fait part à Joseph Banks de ses craintes concernant le contexte français :

Le mal de la politique qui devient épidémique en Europe, et qui commence à s'emparer de nous, fera tort aux sciences, avec lesquelles il n'a pas grande analogie, et voilà à quoi est exposé l'esprit humain, dont les projets sont arrêtés tantôt par les maux physiques, tantôt par les querelles de religion, ou les prétentions des hommes qui ne peuvent rester en paix nulle part³.

Toujours en deuil, Faujas se montre circonspect envers la montée des idées politiques de son temps. On sent bien que ce n'est pas un révolutionnaire dans l'âme, mais comme à son

¹ Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, op. cit., p. 194.

² Brevet retranscrit dans Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Muséum d'Histoire naturelle », *Centenaire de la fondation du Muséum d'histoire naturelle 10 juin 1793 - 10 juin 1893 : volume commémoratif publié par les professeurs du Muséum*, Paris, Imprimerie Nationale, 1893, p. 72 et 73.

³ Lettre de FAUJAS à Joseph Banks, 12 mai 1788, 842, in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol.VI/III, p. 396 et 397.

habitude, un homme prudent et très peu flamboyant. Cette lettre nous aiguille au passage sur la pensée politique de Faujas. On voit que pour lui, rien ne devrait venir perturber la marche des sciences. Cette allusion aux guerres de Religion est bien entendu à comprendre à travers le prisme de ses études sur Palissy. Ce dernier a réussi à continuer de travailler à une époque que le naturaliste juge des plus obscures. En tout cas, Faujas est assez circonspect quant à l'avenir politique de son pays. Trois semaines après l'envoi de cette lettre, la ville de Grenoble se soulève.

La fédération d'Étoile

Faujas semble être plutôt discret de la fin de 1788 jusqu'à l'été 1789. Daniel Faucher, pour écrire son histoire de *La Révolution à Loriol*, a contacté les descendants de Faujas et de Freycinet afin de savoir s'il restait des documents pouvant nous renseigner sur les raisons de son départ de Paris. Ces sollicitations, nous dit-il, n'ont pas donné de résultats. La famille de Faujas ne détenait alors aucun papier de cette période¹. Aujourd'hui, l'enquête n'a pas été plus fructueuse et on ne sait toujours pas ce que le naturaliste fait entre l'été 1788 et l'été 1789. Le Dauphiné, comme de nombreuses provinces françaises, est abreuvé par une foule d'informations contradictoires sur des hordes de pillards, de Savoyards ou d'Anglais d'Aquitaine qui se déversent et razzient les campagnes². Le sud du Dauphiné n'est pas épargné par ce contexte et Montélimar, accompagnée par ses villages alentour, se constitue en milice³.

Arthur Young nous apprend que Faujas, le 22 août 1789, est à Montélimar. Ce dernier le reçoit avec : « la franche politesse qui est conforme à son caractère »⁴. Faujas est bien plus impliqué dans la vie politique de sa région que ne le laisse penser Freycinet qui élude totalement l'épisode⁵. D'autant plus que tous les proches de Faujas sont aussi présents dans les instances politiques locales. Les Boisset, Cheynet, Freycinet et Dupuis-Montbrun font tous partie des assemblées de la Drôme ou de Montélimar⁶. Toutefois ce n'est pas à Montélimar

¹ Daniel FAUCHER, « La Révolution à Loriol (1788-1790) », *Annales de l'Université de Grenoble*, 1914, XXVI, p. 59 à 130.

² Georges LEFEBVRE, *La grande peur de 1789*, Paris, Colin, 1988 ; Michel BIARD, Philippe BOURDIN, Silvia MARZAGALLI, Joël CORNETTE et Michel BIARD, *Révolution, Consulat, Empire : 1789 - 1815*, Paris, Belin, coll. « Histoire de France », 2009, p. 68.

³ Georges LEFEBVRE, *La grande peur de 1789*, *op. cit.*, p. 191 à 240.

⁴ Arthur YOUNG, *Voyage en France en 1787, 1788, 1789*, *op. cit.*, p. 403 à 407.

⁵ Louis (de) FREYCINET, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, *op. cit.*, p. 10.

⁶ Il faut se référer aux nombreux registres de délibérations contenus dans le fonds 1E211 des archives départementales de la Drôme.

que Faujas travaille, mais à Loriol, village dont dépend son domaine de Saint-Fond. Les archives départementales de la Drôme, possèdent un fonds concernant les années 1789 à 1791 et Faujas n'est pas présent dans les délibérations du conseil de la ville de Montélimar. Mais il est très actif dans une autre institution où il devient l'un des meneurs : la Garde Nationale.

Georges Carrot et Roger Dupuy¹ s'arrêtent quelques instants sur un événement survenu le 29 novembre 1789 dans la plaine de Bourg l'Étoile². Ce jour-là, Faujas est à Étoile en tant que représentant de Loriol & Livron et surtout en qualité de « Commandant de la Garde Nationale de Loriol & Livron ». Lui, qui un an plus tôt se montrait froid avec les idées politiques nouvelles, se retrouve chef d'une petite troupe de citoyens. D'après les sources que nous avons consultées à Valence, Faujas a l'air de faire office de tête pensante, plutôt que de leader militaire. Le commandement est placé entre les mains de Ducluseau de Chabreuil qui détient le titre de Colonel. C'est ce dernier qui prononce le premier discours du 29 novembre devant les huit à neuf cents représentants³ des 19 communes de la nouvelle fédération réunies précisément à deux heures de l'après-midi :

Tableau 16. Communes représentées à la réunion d'Étoile le 29 novembre 1789. « D » pour les communes du Dauphiné « V » pour Vivarais.

Valence (D)	Châteauneuf d'Isère (D)	Saint- Marcel (D)	Fauconnière (D)	Plovier (D)	Loriol (D)	Livron (D)	Cliou (D)	Saillans (D)	Pouzin (V)
Étoile (D)	Beauchastel (V)	La Voulte (V)	Charmes (V)	Montéléger (D)	Alais (Allex) (D)	Pierre Gourde (V)	Beaumont (D)	La Vache (D)	Montoisson (D)

Le procès-verbal de cette journée est rédigé par Faujas lui-même qui supervise le travail d'édition des événements⁴. Il précise que les hommes de l'Étoile représentaient à eux tous 12 650 « citoyens soldats ».

D'abord, l'assemblée lit et approuve le serment de la nouvelle fédération. C'est un texte appelant les citoyens des deux rives du Rhône à s'unir sous le même drapeau et à « défendre l'État, de rester unis, abjurant désormais toute distinction de province ». Les gardes jurent par cet acte de fidélité « au monarque ». Le serment aborde ensuite des aspects logistiques intéressants, car les communes représentées se jurent assistance : « le transport des bleds par

¹ Georges CARROT, *La Garde Nationale (1789-1871) : une force publique ambiguë*, Paris, l'Harmattan, coll. « Sécurité et société », 2001, 364 p ; Roger DUPUY, *La Garde Nationale 1789 - 1872*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », n° 181, 2010, 606 p.

² Étoile-sur-Drôme n'est d'ailleurs pas vraiment entre Montélimar et Valence comme le suggèrent ces deux historiens mais plutôt entre Valence et Loriol qui sont toutes deux à environ 10km d'Étoile.

³ Georges CARROT, *La Garde Nationale (1789-1871)*, op. cit., p. 65.

⁴ Procès-verbal du serment prêté par les officiers et soldats des gardes nationales du Vivarais du Dauphiné réunies dans la plaine d'Étoile, A.D. Drôme, 1^E211.

terre et sur le Rhône, mais qu'[ils] s'aideron[t] respectivement dans [leurs] approvisionnements, en laissant néanmoins toute liberté au commerce des grains dans l'intérieur du royaume. » C'est une communauté, mais également un groupe d'entraide et de survie dans une période de disette qui se met en place. Enfin, les gardes s'engagent à faire respecter la loi et les décrets de l'Assemblée nationale.

Les 119 chefs des corps se réunissent ensuite pour l'élection des commissaires généraux, trésoriers et secrétaires du « comité militaire » que voici :

Tableau 17. Comité militaire de la fédération d'Étoile

Noms	Grades/ou Commune	Mandat
Decluseau de Chabreuil	C ^{dt} de La Voulte	Colonel des Gardes
Faujas de S^t Fond	C ^{dt} Loriol & Livron	Commissaire
Jusselin	C ^{dt} de Valence	Commissaire
Barnave	C ^{dt} de Saillans	Commissaire
Dubessé	Colonel de Châteauneuf	Commissaire
d'Auteville	C ^{dt} en second de La Voulte	Commissaire
Blachette	C ^{dt} du Pouzin	Commissaire
Meilleret	C ^{nl} d'Étoile	Commissaire
Dutusac	Pierre Gourde	Secrétaire
Poulat	Inconnu	Secrétaire
Béranger	Valence	Trésorier

Nous pouvons constater sur la carte¹ ci-dessous que les communes sont concentrées dans une zone d'environ 590 km² sans comptabiliser les deux communes de La Vache et Saillants qui sont excentrées². Le fond, découpé en deux couleurs, est calqué sur les départements actuels de l'Ardèche et de la Drôme pour faciliter la lecture de l'image. Toutefois, on voit que le Rhône servait déjà de limite naturelle entre le Vivarais et le Dauphiné au XVIII^e siècle. Les points représentent les communes dont les coordonnées ont été prises sur les édifices religieux pour les villes et villages.

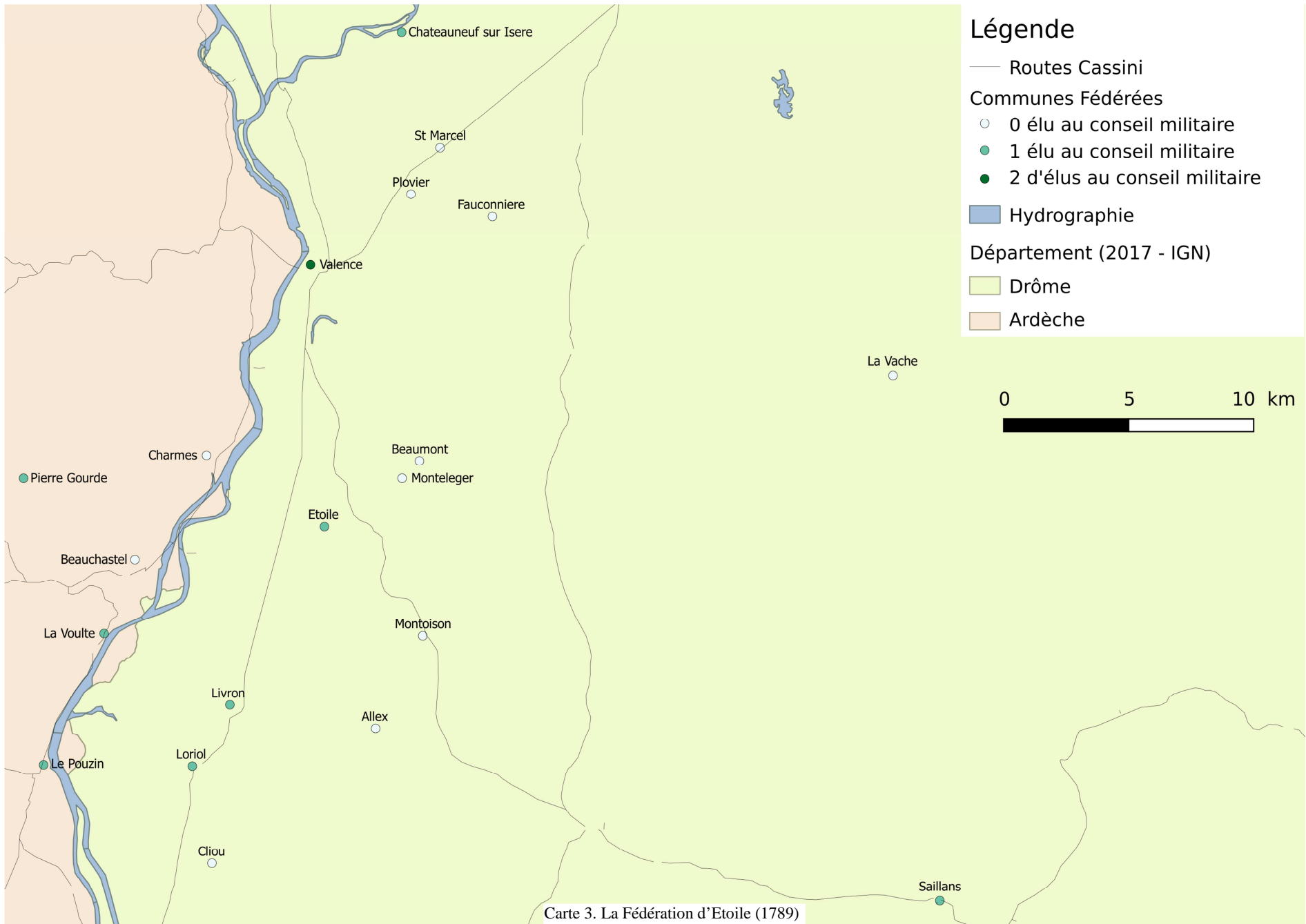
La grande absente de cette fédération reste Montélimar. Elle se trouve à une cinquantaine de kilomètres et détient sa propre zone d'influence. Faujas, ancien vice-sénéchal de Montélimar, laisse derrière lui sa ville natale. Ici c'est Valence qui prédomine en matière de taille et de population. La trésorerie de la fédération s'implante donc dans la plus grande

¹ Le logiciel Qgis ne prenant pas en compte les caractères spéciaux, les communes s'en trouvent dépouillées de leurs accents.

² À 23 et 27km d'Étoile, les calculs des distances ont été réalisés grâce au logiciel Qgis.

ville de la région. De plus, elle est au centre du réseau routier de la région. Au nord, la ville de Romans participe à une fédération réactionnaire¹.

¹ Georges CARROT, *La Garde Nationale (1789-1871)*, *op. cit.*, p. 66.



Carte 3. La Fédération d'Etoile (1789)

Cette journée donne l'occasion à Faujas de prononcer un discours enflammé qui monte jusqu'à Paris grâce à un article du *Moniteur* du 23 décembre 1789¹ repris plus tard dans le *Journal général de France* du 4 janvier 1790². Livré souvent par bribes, ce discours est aux antipodes du Faujas que l'on connaît³. Ce texte très dense nous renseigne non seulement sur la situation de Faujas, mais également sur le contexte politique et la perception de ce contexte dans le sud du Dauphiné. D'abord le titre que porte Faujas nous montre bien son engagement dans la garde nationale. Il n'est pas que spectateur, il est bien acteur de premier plan. Le 29 novembre, Faujas est élu commissaire pour le Dauphiné au côté de Chabreuil et de Barnave⁴. Par la suite, il supervise et signe plusieurs documents importants dans la constitution de la fédération regroupant le Dauphiné, le Vivarais et le Languedoc. En tant que commissaire élu, il est également chargé de reprendre et de transmettre les pièces recueillies pendant cette journée à un imprimeur de Valence. Ce dossier est envoyé le 4 décembre 1789 à monsieur Béranger, capitaine et « trésorier général des gardes nationales confédérées du Vivarais et du Dauphiné »⁵. Faujas lui précise que les pièces ont été « mises en règle » et que c'est pour cela que tous les discours sont écrits sa main. Il s'agit d'une mise au propre en vue d'une publication et de l'expédition de cette version imprimée à l'Assemblée nationale. Tout se fait donc dans un cadre très réglementaire.

Le fond de ce texte est ensuite étonnant. On n'avait jamais vraiment vu le savant s'intéresser autant à la politique. On le voit fustiger les privilèges et les aristocrates, les voleurs, les profiteurs et les émigrés. Une formule de son discours de soutien aux divisions départementales est aujourd'hui célèbre : « Nous ne sommes plus des Dauphinois, vous n'êtes plus des Languedociens, nous sommes des François libres, citoyens et soldats ». Cette phrase caractérise bien les mouvements fédératifs provinciaux qui, en réponse à des dangers indéfinis, s'unissent en groupes militaires et démocratiques. On sent toute la frustration et l'animosité de ce personnage, pourtant si diplomate et mondain, envers la société d'ordres qui a placé le marquis de la Billarderie à la tête du Jardin du Roi. Comment oublier le contexte personnel de Faujas qui en 1789 sort tout juste d'une cuisante défaite contre les anciens

¹ Inconnu, « Assemblée Nationale », *Le Moniteur Universel*, n° 123, 23 décembre 1789.

² Abbé de FONTENAI, « Mélanges », *Journal Général de France*, n° 4, 4 janvier 1790.

³ Voir : Annexes ...

⁴ Il y a en tout neuf commissaires, trois pour le Vivarais et six pour le Dauphiné.

⁵ Lettre de Faujas à Béranger, capitaine en second de la compagnie de Saunière de Valence et trésorier général des gardes nationales confédérées du Vivarais et du Dauphiné au sujet de l'impression des discours prononcées dans la plaine de l'Étoile le 29 novembre 1789. Le dossier sur folio écrit de la main de Faujas comprend plusieurs pièces numérotées : 1° Le titre à placer sur le frontispice de l'impression. 2° Une transcription du discours de Ducluseau de Chabeuil. 3° La réponse de Faujas au précédent discours. 4° Le procès-verbal de la journée de la Fédération de l'Étoile. 5° La liste des signataires de la Fédération d'Étoile, 04/12/1789, A.D. Drôme, 1E211.

« patrons » de Buffon ? D'ailleurs, ces collègues eux aussi rejoignent à un moment ou à un autre la Révolution. Lacépède fait une brillante carrière politique¹, Thouin, Fourcroy et Jussieu sont actifs à Paris². Faujas marque son appartenance au Dauphiné en abandonnant provisoirement la capitale pour participer à cette entreprise.

Faujas revient également sur le contexte national et clame que la communauté qui se crée est un rempart contre les ennemis intérieurs et extérieurs. Juste avant lui, Chabreuil insistait sur le fait qu'il n'avait devant lui que des « Français » et Faujas actionne le même levier. Dans les autres contrées, les « aristocrates » sont toujours là et la vigilance est de mise. La fédération apparaît ici comme l'institution démocratique parfaite pour maintenir la stabilité politique. C'est autant une région qu'une communauté nouvelle faite de peuples autrefois séparés, notamment par le Rhône. La fédération, d'après le savant, dépasse donc les contraintes naturelles pour réunir ses citoyens. De plus, cette communauté d'hommes, qu'il compare aux Gaulois, s'est affranchie de ses anciennes chaînes créées par « la tyrannie des druides » et « les brigands de Rome », c'est-à-dire un pouvoir centralisé et vertical³.

Les efforts de cette réunion Vivaro-dauphinoise ne s'arrêtent pas ici. Un autre rendez-vous marquant élargit cette confédération et on retrouve encore une fois Faujas dans le rôle de secrétaire.

Les fédérations de La Voulte et de Valence

Le 26 décembre 1790, c'est dans les plaines de la Voulte que se réunissent les différentes confédérations de la région pour prêter un nouveau serment et élargir leurs actions. Ce lieu est un gage de respect envers le Vivarais qui n'est pas que figurant, mais également acteur. Le commandant de la Fédération d'Étoile, qui est également commandant de la Voulte, est mis à l'honneur dans sa ville. Ce sont 29 fédérations qui se présentent alors pour élargir et pérenniser leur action. Les confédérations présentes sont celles de :

Tableau 18. Noms des confédérations réunies à La Voulte le 26 décembre 1789

Étoile	Vernoux	Privas	Saint-Marcel	Saint Fortunat	Ollières
Toulland	Saint-Georges	Baix	Meysse	Rompon	Saint-Vincent
Barest	Ceux	Lubillac	Flaviac	Alissas	Bourg-lès-Valence
Montélimar	Peyrus	Château double	Combeauvin	Chabeuil	Crest
Montmeyran	Garne	Montvendre	Poetes & Fiancey	Upie	Chabrillan

¹ Bernard QUILLIET, *Lacépède, op. cit.*

² Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie, op. cit.*, p. 208.

³ Prise de position assez amusante pour un adorateur de Pline et des architectes romains découvreurs du mortier à la pouzzolane.

La zone d'influence de cette fédération est beaucoup plus importante. Chaque fédération est une communauté de communes qui regroupe des milliers de soldats. Faujas, en tant que commissaire de l'Étoile, se charge de réaliser le procès-verbal de la journée. Le but de cette réunion, plus que d'élargir cette communauté de citoyens, est de porter le même serment. Encore très républicains, les gardes se réengagent à respecter les décrets de l'Assemblée nationale et la nouvelle division des provinces.

Après le serment, les organisateurs lisent un article des *Affiches du Dauphiné*¹ dont un passage a fait particulièrement réagir l'assemblée :

Messieurs du Vivarais ne sont pas encore décidés à renoncer à l'esprit d'attachement, et d'habitude qu'ils ont pour leur province, on assure que le rendez-vous donné à la Voulte n'aura pas lieu de part et d'autre, les milices du côté de Dauphiné s'y rendront, mais celles du Vivarais, dit-on, sont tentées d'y renoncer ; ces derniers ont conçu quelques soupçons sur les motifs des Dauphinois qui ont recherché cette union².

La tension monte entre les fédérations et Grenoble qui ne semble pas vraiment désirer se rapprocher du sud du Dauphiné. Le procès-verbal insiste sur l'intention de Faujas de « s'occuper à poursuivre [...] le rédacteur ». La calomnie passe mal en ces temps de levées d'armes. Après avoir remercié les représentants des gardes de Lyon, d'Aubenas et de Saint-Agrève présents à la réunion, les commandants des fédérations procèdent à de nouvelles élections. Les signataires confirment d'abord le commandement de Cluseau de Chabreuil en l'élisant « président de la confédération de La Voulte ». Faujas prend du grade. Alors qu'il était « commissaire du Dauphiné » dans le conseil militaire de l'Étoile, il est propulsé n° 2 de la nouvelle communauté de citoyen. Il est nommé « Secrétaire de la dite confédération : M. Faujas de Saint-Fond inspecteur commandant des gardes nationales de Loriol, de Livron et de Clioux. » Viennent ensuite les commissaires, sept pour le Vivarais, six pour le Dauphiné. Quant à la trésorerie, elle reste à Valence entre les mains de Béranger.

La fin du procès-verbal comporte une note intéressante qui nous montre que cette fédération est belle et bien attachée aux valeurs révolutionnaires et à l'Assemblée nationale :

Des extraits collectionnés du procès-verbal seront envoyés a m. le président de l'Assemblée nationale, à mm. les députés de Dauphiné et du Vivarais, à m. le maire de Paris, et à m. de Lafayette, et des exemplaires imprimés seront adressés aux différentes communes confédérées³...

Le document se termine sur la liste complète des signataires de la nouvelle fédération. Au nombre de 268, ils représentent leurs communes respectives. Faujas est lui aussi présent dans cette liste en tant qu'inspecteur des troupes nationales de Loriol, Livron et Cliou.

¹ *Affiches Annonces et Avis divers en Dauphiné*, n° 57, 1790, Grenoble, veuve Giroud.

² Procès-verbal de la réunion du 26 décembre 1789 à La Voulte : A.D. Drôme, 1E211.

³ *Ibid.*

Le 10 janvier 1790, un nouvel appel est lancé. Les Gardes de Valence invitent leurs « frères » à une nouvelle assemblée. Elle se tient alors le 31 janvier suivant « sous les murs de la ville de Valence » avec, dit le procès-verbal, « dix mille six cents citoyens armés, & dont les drapeaux représentoient environ cent mille hommes ». Les différents corps défilent dans la ville de Valence à partir de onze heures avant de se rassembler et d'écouter les discours. Ce sont 286 communes qui sont représentées ce jour-là : des municipalités du Dauphiné et du Vivarais, bien entendu, mais également des villes et villages du Languedoc. Le Nord du Dauphiné est beaucoup plus présent que lors des précédents rendez-vous. On compte notamment Voiron et Bourgoin. Même Grenoble, pourtant tenue par un Mounier peu enclin à soutenir les fédérations, est représentée par Mallin de la Rivoire qui a le titre de « commissaire du Dauphiné ». La fédération est également élargie au Diois et au Royans et le Vivarais y ajoute sa partie ouest jusqu'au Puy-en-Velay. Au sud, on retrouve Orange et Roquemaure. Des villes de tout le royaume sont aussi de la fête et même Lyon est inscrite ainsi que Nancy, Colmar, Dunkerque, Tours, etc.

Faujas occupe un rôle moins important que lors des précédents événements. Il a d'autres préoccupations, car les lignes bougent à Paris. Sur la version imprimée, Faujas apparaît comme simple « commissaire du Dauphiné », juste après Mallin de la Rivoire. En revanche, sur la version manuscrite où les noms, les grades et les communes sont inscrits pour chaque haut signataire du nouveau serment, Faujas et Mallin se trouvent insérés dans une case spéciale de « commissaires ». C'est un peu comme s'ils étaient des commissaires généraux ayant régressé au moment de l'impression. Mais ces papiers n'ayant pas été tenus et rassemblés par Faujas comme les deux autres dossiers, on ne sait pas vraiment s'il s'agit d'une erreur.

On constate bien la séparation marquée après le nom de Faujas et l'accolade indiquant « commissaires » et non « Commissaires du Dauphiné ».

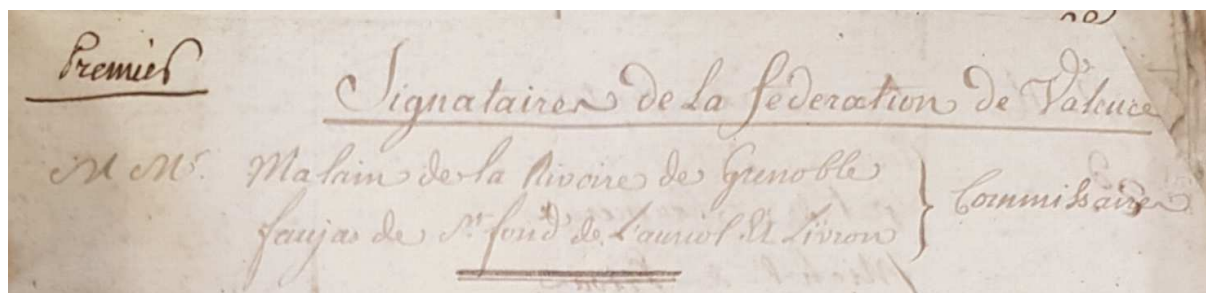


Figure 32. Signataires de la Fédération de Valence, A.D. Drôme 1^E211.

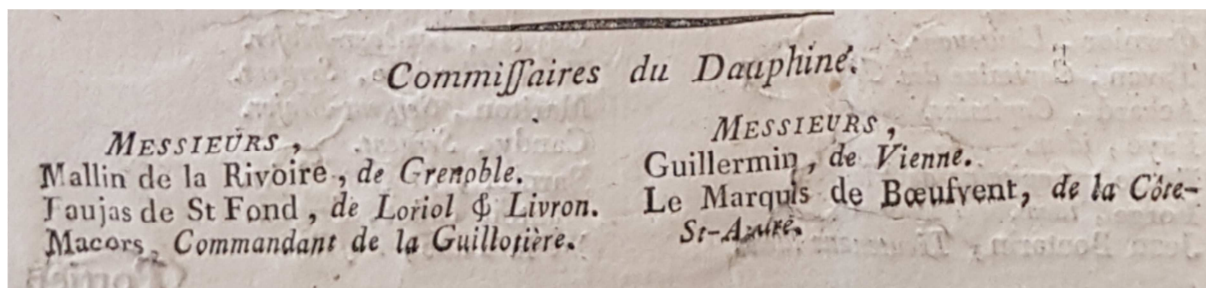


Figure 33. Imprimé des actes de la Fédération de Valence, A.D. Drôme 1^E211.

Toutefois, pendant sa période d'activité dans ses terres, Faujas ne fait pas que le responsable politique. Il est toujours agent des Mines et continue à effectuer son travail malgré, ou peut-être, grâce au contexte.

Le commissaire de la République



Figure 34. Blason de la Commission des Armes et Poudres, A.D. Isère J547

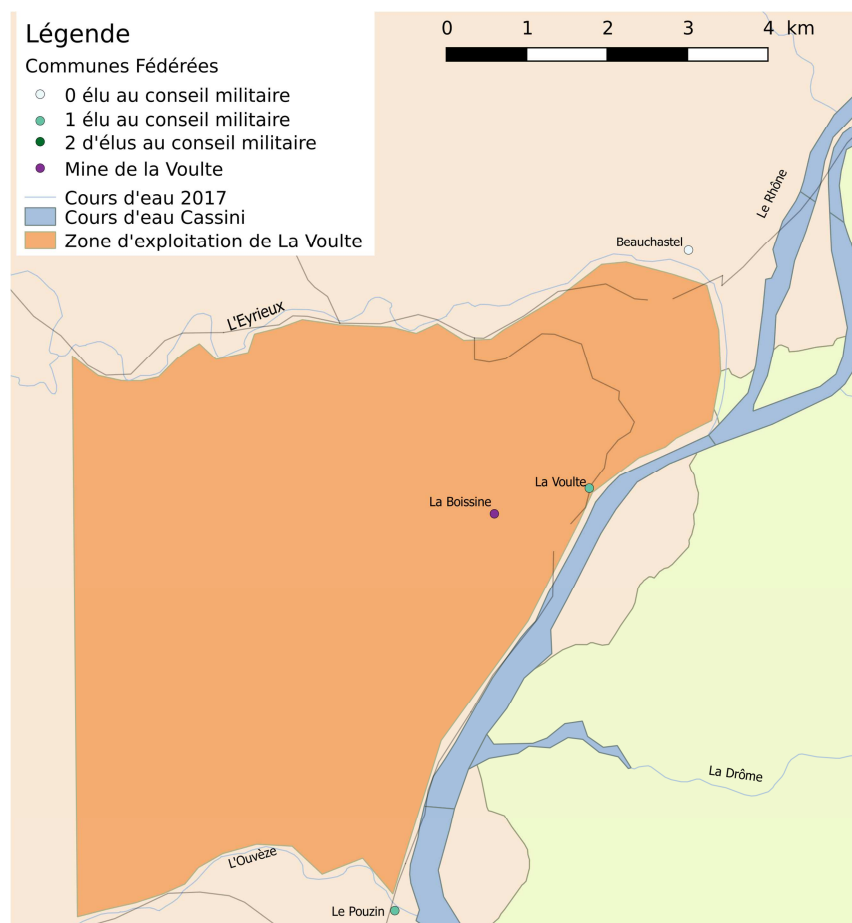
Pendant la période révolutionnaire, Faujas, qui tombe sous le coup des lois du 4-11 août 1789, garde sa double casquette d'officier du Jardin des Plantes et de commissaire aux Mines. C'est pendant cette période de retour dans sa région, c'est-à-dire entre 1789 et 1792, que Faujas découvre un filon de fer hématite à La Voulte en Ardèche. La date de la découverte n'est pas précise et les différents rapports de la Commission des Armes et Poudres ne la donnent pas non plus¹. L'importance de la ville dans les fédérations

révolutionnaires nous offre cependant une indication quant au temps que Faujas passe chez Decluseau de Chabreuil. La mine puis la fonderie sont sur le territoire de la Voulte à quelques kilomètres à l'ouest du village. Les restes des hauts-fourneaux, encore exploités au XIX^e

¹ La *Décade Philosophique* n'annonce cette découverte que le 30 novembre 1794 (n° 22).

siècle, se trouvent au lieu-dit La Boissine qui se situe non loin du Col des Viaux. La première concession prévoit un site très important :

Cette concession s'étend depuis la rivière de l'Eyrieux au nord, jusqu'à celle de l'Ouvèze au Midi, et elle est bornée au levant par le Rhône, et au couchant par la limite nécessaire pour renfermer un espace de dix lieues carré, dont les points devront être déterminés conformément à la loi¹.



Carte 4. Représentation schématique de la Concession de la mine de fer de la Voulte d'après les limites de la Commission des Armes et Poudres du 8 juillet 1794

Nous avons bien ici l'Eyrieux au nord, l'Ouvèze au sud et le Rhône à l'est. C'est la limite est qui est la plus compliquée à définir. Elle doit simplement correspondre aux dix lieues carrées, soit 38,98 km². L'arrêté de la Commission, signé par Robespierre, Carnot, Prieur et Billand, nous montre l'urgence avec laquelle le site doit être mis en activité. Les articles 4 et 5 sont sans équivoques :

4 ° Les travaux d'exploitation et la construction des usines seront commencés sur le champ et l'établissement sera en pleine activité au plus tard dans six mois.

5 ° Il sera fabriqué dans cet atelier des obus, boulets, et autres instruments de guerre.

Le fer est une ressource stratégique en ces temps de guerre et le gouvernement est pressé. La France sort à peine de l'embargo imposé notamment par l'Angleterre après la dénonciation du traité d'Éden-Raynal et la limitation des importations de produits manufacturés britanniques. Trouver des ressources intérieures devient donc vital. Faujas, pour la troisième fois de sa carrière, est au centre de la politique industrielle de la France. Après la

¹ Extrait du registre des arrêtés et délibérations de la Commission des armes et poudres de la République, 08/07/1794, A.D. Isère J547.

pouzzolane française puis le charbon et son raffinage, c'est au tour du fer d'entrer dans son tableau de chasse.

Le *Journal des Mines* ne manque d'ailleurs pas de rappeler la paternité de cette découverte :

La nature semble sourire, par un nouveau bienfait, à la Révolution française. Le citoyen Faujas (maintenant inspecteur des mines), professeur au Muséum national d'histoire naturelle, a découvert une des plus riches mines de fer de la république, près de la Voulte, district du Coyron, département de l'Ardèche, au bord même du Rhône. Le patriotisme s'est soudain emparé de cette grande ressource ; et une société de citoyens, propriétaires du principal local où est située la mine, en sollicite la concession, et l'autorisation d'y établir une fonderie et des martinets à ses frais¹.

Pour Faujas, l'aventure de la Voulte semble s'arrêter là. Cette découverte a néanmoins pour lui une autre utilité. Elle montre aux instances du nouveau régime qu'il est utile à la nation. Entre 1791 et 1797, le naturaliste doit mener un combat plus personnel.

Avec « la fin des privilèges », ce sont ses privilèges qui sont menacés. Après s'être battu pour obtenir une place de choix dans le champ des sciences françaises, après s'être battu pour la liberté de sa région, c'est pour son argent que Faujas doit se battre à présent. Les changements politiques ne sont pas qu'annonceurs de malheurs pour le naturaliste. « La fin des privilèges » signifie également qu'une brèche vient de se créer dans le système de patronage. Les dirigeants en fonction, notamment ceux qui soutenaient le nouvel intendant du Jardin, sont écartés ou s'enfuient, ou bien expérimentent la nouvelle machine installée Place de Grève.

¹ AGENCE DES MINES DE LA RÉPUBLIQUE, « Extrait d'un rapport de la Commission des armes, poudres et exploitation des mines, au Comité de salut public, sur la mine de fer de la Voulte , du 4 messidor, l'an 2. », *Journal des Mines*, Vendémiaire an III, Ier, p. 17 à 21.

CHAPITRE HUIT

FAUJAS ET LA CRÉATION DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE.

Pour Faujas, la Révolution ne se passe pas seulement en Dauphiné. Les lignes bougent et les lois changent à Paris. Le statut de savant d'État, qu'il a mis tant d'années à obtenir, est remis en cause par la fin de la société d'ordres et de privilèges qu'il a pourtant combattue. Les institutions savantes et les savants se retrouvent au cœur des mutations politiques. Le système de patronage, qui avait contraint les officiers du Muséum à supporter la Billarderie, est en train de tourner en la défaveur du marquis. Le Jardin, en tant qu'institution monarchique, n'est alors plus considéré comme légitime au sein du nouveau régime.

Ces savants doivent créer une nouvelle institution sur les fondations de l'ancienne. La survie du Jardin n'est pas le seul enjeu. Les savants luttent aussi pour conserver leur emploi. Les officiers du Jardin des Plantes doivent alors montrer que l'esprit d'égalité prôné par la Révolution a bien pénétré le corps savant. La Révolution est aussi une aubaine pour ce groupe d'hommes assez soudé et qui a trouvé un ennemi commun en la personne de l'Intendant.

Il ne faut pas non plus se tomber dans un angélisme idéologique purement révolutionnaire. Ce n'est pas, comme l'entend Dominique Guillot dans *Les figures de l'organisation*, qu'une « expression de convictions révolutionnaire » mêlée « de la clairvoyance et de la hardiesse d'une communauté de savants », placée sous le patronage d'un sage nommé Daubenton¹. Au contraire, ces savants, Faujas et Lamarck en tête, sentent que leur avenir est compromis et qu'ils ont besoin de se battre pour rester là où ils sont. L'argent est un moteur puissant quand il faut monter au créneau et faire entendre sa voix. Outre la nécessité de comprendre comment le Jardin des Plantes devient le Muséum d'histoire naturelle, il nous faudra également appréhender les tumultes que Faujas, Lamarck et tous les officiers du Jardin traversent entre 1789 et le 10 juin 1793.

¹ Dominique GUILLO, *Les figures de l'organisation : sciences de la vie et sciences sociales au XIXe siècle*, 1. éd., Paris, Presses Univ. de France, coll. « Sociologies », 2003, p. 75 et 76.

1. L'abolition des privilèges, le début d'une très longue bataille

La Révolution marque aussi pour Faujas le commencement de ses déboires administratifs avec l'État français. À cause des dispositions prises à la suite de la nuit du 4 août 1789¹, les pensions que Faujas avait récemment obtenues sont supprimées. C'est le point de départ de toute une correspondance administrative qui va occuper Faujas et plusieurs ministères pendant tout le reste de sa vie. Surtout, cet épisode nous révèle que les savants sont en train de changer de statut. D'hommes privilégiés, ils se transforment en agents d'États, dont la liberté de mouvement se resserre au cours des années.

L'aube du 5 août, un réveil difficile

Voici les arrêtés de la loi du 4 août 1789 :

Arrêtés du 4-11 août 1789, article XIV : « La pluralité des Bénéfices n'aura plus lieu à l'avenir, lorsque les revenus du bénéfice ou des bénéfices dont on sera titulaire excéderont 3000 livres. Il ne sera pas permis non plus de posséder plusieurs pensions sur bénéfices, ou une pension & un bénéfice, si le produit des objets de ce genre que l'on possède déjà excède la même somme de 3000 livres. »

Article XV : « Sur le compte rendu à l'Assemblée nationale de l'état des pensions, grâces & traitements, elle s'occupera, de concert avec le Roi, de la suppression de ceux qui n'auroient pas été mérités, & de la réduction de ceux qui seroient excessifs, sauf à déterminer à l'avenir, une somme dont le Roi pourra disposer. »

En substance, ce que dit ce texte est très simple. La multiplication des « bénéfices », c'est-à-dire des gages accordés par la couronne, va être réévaluée lorsque ces pensions dépassent 3 000 livres par an. C'est le cas de Faujas. Celui-ci touche environ 6 000 livres pour les Mines et 2 000 pour le Jardin². Il faut ajouter à cela qu'il bénéficie toujours de son monopole pour les pouzzolanes (quand on fait les comptes, on constate qu'au cours de sa carrière, il a tout de même réussi à gagner quelques menus avantages).

Le second article signifie que les citoyens tombant sous le coup de l'article XIV verront leurs pensions réévaluées. Les parlements étant en vacation, les mesures relatives aux arrêtés des 4, 6, 7 et 11 août 1789 mettent plusieurs semaines à être enregistrées et sont finalement entérinées par décret de la constituante du 20 octobre-3 novembre 1789. La procédure, dite de « Liquidation collective », c'est-à-dire institution par institution³, est mise en place par la loi du 7-12 septembre 1790. Elle n'est véritablement entérinée que par décret

¹ Jacqueline Lucienne LAFON, *La Révolution française face au système judiciaire d'Ancien Régime*, Genève, Droz, coll. « École Pratique des Hautes Études, IVe Section, Sciences historiques et philologiques 5, Hautes études médiévales et modernes », n° 81, 2001, p. 243 à 251.

² Les sommes sont en net. Parfois, dans les registres comptables du Jardin puis du Muséum, les sommes sont inscrites « après prélèvements ».

³ Ce sont aux différents services de l'État de fournir les dossiers afin que le bureau de la Liquidation puisse normaliser les salaires en fonction des nouveaux statuts.

du 16-22 décembre 1790. À chaque loi votée, les parlements de province bloquent l'enregistrement et allongent les délais. En 1789 et 1790, Faujas perçoit toujours sa pension du Jardin¹.

Le nouveau régime doit également construire une nouvelle institution chargée d'apprécier chaque cas particulier et de rendre des avis sur les nombreuses pensions en circulation. Pour ce faire, la Constituante crée le bureau général de la Liquidation². Il est d'abord confié à Dufresne de Saint-Léon qui est chargé d'évaluer les dossiers et de donner des avis. Englué dans une affaire de surévaluation, ce dernier est remplacé par Valentin Denormandie le 26 novembre 1792.

La « fin des privilèges » ne prend donc effet qu'au bout de deux ans et demi. Ses longueurs politico-administratives sont autant d'obstacles qui prolongent, parfois très longtemps, les procédures de liquidation.

Le cas Faujas

Faujas, en tant que savant de la couronne, rentre tout à fait dans le cadre de la « liquidation collective ». Chaque institution envoie les dossiers de ses agents au liquidateur. Le cas du naturaliste arrive sur le bureau du liquidateur dès 1791. Les archives départementales de l'Isère conservent un tableau imprimé qui montre comment se constituait le dossier de mutation des pensions en « récompenses ». Le liquidateur travaille en ayant devant lui un grand cahier fait de tableaux du même type que celui ci-dessous [Figure 35. Tableau de Liquidation de Faujas de Saint-Fond, Archives Départementales de l'Isère, J547]. Cette méthode, d'après Jacqueline Lucienne Lafon, lui permet d'établir rapidement le rapport entre les états de service d'un individu et ses pensions³. L'âge de Faujas, quarante-neuf ans lors de la constitution du dossier, montre que ce dernier n'a pas pu être réalisé après le mois de mai 1791. Si on prend en compte le temps de latence entre la promulgation de la loi et la mise en place de la Liquidation, le dossier de Faujas doit certainement arriver entre les mains des services de la Liquidation entre janvier et mi-mai.

Le tableau de liquidation fournit trois types d'informations au sujet du cas Faujas. Premièrement, ce document renseigne son état-civil. Nous pouvons constater que Faujas, bien

¹ *État des sommes que le roy veut et ordonne être payées [...] pour les appointements et gages de l'intendant, gardes, démonstrateurs, professeurs, officiers et employés, des jardins et cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1789 [et 1790 dans le même fonds], A.N. O/1/2126.*

² Le terme « liquidation » prend une majuscule lorsqu'il s'agit du « bureau général de la Liquidation ». On parlera de liquidation sans majuscule lorsqu'il s'agit de la procédure.

³ Jacqueline Lucienne LAFON, *La Révolution française face au système judiciaire d'Ancien Régime*, op. cit., p. 289.

qu'ayant longtemps porté le nom de sa terre de Saint-Fond, a perdu sa particule. D'ailleurs, il n'est pas ici domicilié à Montélimar ou à Loriol, mais à Paris. Avec son poste d'adjoint à la garde du cabinet, Faujas possède un logement de fonction à l'entrée du Jardin du Roi. Pierre-Yves Lacour, dans son grand ouvrage sur le Muséum, a réalisé d'intéressantes infographies. Elles montrent que les professeurs logent tous au Jardin. Ils résident soit dans la maison de Buffon, soit dans le bâtiment en face du cabinet de minéralogie qui correspond aujourd'hui à la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle¹. Faujas présente bien un statut de savant d'État affilié au Jardin du Roi.

Deuxièmement, le tableau récapitule ses principaux travaux scientifiques et littéraires. Dans la colonne « Nature des services publics rendus à l'État », nous pouvons constater que le rapport commence par insister sur les découvertes quantifiables qu'il a réalisées : celle de la pouzzolane du Vivarais et de ses applications en génie civil, son travail sur le charbon et sa distillation dont il publie les résultats en 1790². Il insiste ensuite sur les ouvrages scientifiques qu'il a publiés avant la Révolution. Enfin, le document revient sur les deux différentes charges qu'il avait acquises grâce à Buffon.

Troisièmement, le document nous renseigne sur le type de justification employé pour défendre le cas Faujas. Nous pouvons observer que son argumentaire se base sur l'utilité de ses travaux pour le bien public et sur un certain don de soi, de sa fortune et de ses collections. Il est présenté comme un savant vertueux qui ne compte pas sa peine et son argent et qui semble être totalement dévoué à son travail. On peut noter les fameux « voyages et travaux dispendieux », les dons d'objets d'histoire naturelle, etc. Ces arguments sont appuyés par la personnalité de feu Buffon qui est encore cité à ce moment-là (le Jardin du Roi persiste sous cette forme jusqu'en 1792) : « il s'est en outre occupé pendant les six dernières années de la vie de M^r de Buffon, avec qui il étoit très lié, à lui fournir des matériaux [...] » On retrouve ici le même type d'argumentaire que celui employé pour le brevet d'adjoint à la garde du cabinet ou biens dans des lettres pour le commissariat aux Mines.

Ce type de commentaires préfigure parfaitement la dialectique du débat entre Faujas et l'État. D'un côté, il y a le savant travaillant comme agent public et, de l'autre, l'État qui s'interroge sur la véritable utilité des travaux du savant et sur la légitimité de ses réclamations.

¹ Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, op. cit., p. 442.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai sur le goudron du charbon de terre*, Paris, Imprimerie Royale, 1790.

NOMS DE BAPTÊME ET DE FAMILLE; ET DEMEUR.	AGE.	NATURE DES SERVICES PUBLICS RENDUS A L'ÉTAT.	DATES		PENSIONS ET GRACES OBTENUES, ET LEUR ÉPOQUE.	TRAITEMENT DONT ON JOUISSAIT EN ACTIVITÉ.	MOTIFS DE CONSERVATION ET D'OBTENTION DE RÉCOMPENSES.		
			DU JOUR de l'entrée AU SERVICE public.	DU JOUR où l'on s'est retiré DU SERVICE.			CAMPAGNES.	BLESSURES.	AUTRES CAUSES.
<p>Casthelmau Faujas Résident à Paris au jardin du roi fauxbourg St. marceau</p> <p># Description de volumes et d'ouvrages Grand in-folio avec beaucoup de cartes et de gravures</p>	49	<p>La découverte de plusieurs mines de porcellaines en France, notamment au Vivarais, leur introduction dans le commerce ce qui peut vous dispenser de lire l'Italie et de pourvoir cette matière précieuse pour la construction des canaux, écluses et ports.</p> <p>La découverte de plusieurs mines de charbon de terre et l'art d'extraire le goudron minéral de ce charbon.</p> <p>Travaux littéraires.</p> <p>il a donné au public soixante ouvrages de vulgarité avec des notes et des commentaires en 6^o volume avec beaucoup de figures.</p> <p>1^o recherches sur les porcellaines françaises avec la manière de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau in 8^o 1 vol. fig.</p> <p>2^o nouvelles recherches sur les porcellaines de France et de leur utilité aux arts d'Italie in 8^o 1 vol.</p> <p>3^o histoire naturelle du Suint-Étienne in 4^o, 1 vol. fig.</p> <p>4^o Minéralogie des Volcans in 8^o 1 volume avec figures</p> <p>5^o Essai sur les rochers de trapp et sur les porphyres 1 volume in 12^o</p> <p>6^o du goudron minéral tire du charbon de terre avec la manière d'en faire usage pour les canaux et de l'employer dans plusieurs arts imprimée par ordre du gouvernement. 1 volume in 8^o sur papier</p>	<p>Lui a été accordé une pension de six mille livres le quatre avril mille sept cent quatre vingt cinq.</p>		<p>Les motifs de conservation de cette pension, sont fondés sur les discours qu'il a faits, sur ses travaux littéraires sur l'époque où il a eu cette pension qui ne lui a été accordée que de puis cinquante ans, et après des dépenses considérables en voyages, en recherches et en travaux de peu d'années qui avoient considérablement diminué la fortune de M. Faujas.</p> <p>il s'est occupé pendant les six dernières années de sa vie de M. de Buffon avec qui il étoit très lié, à lui fournir des matériaux et à visiter des mines et des recherches à cet illustre savant, pour les cinq premiers volumes qu'il a publiés sur l'histoire naturelle des minéraux et sur l'airain ou peut voir ce que M. de Buffon a été lui-même à ce sujet et dans ce dernier ouvrage.</p> <p>Le Sr Faujas a constamment donné au cabinet d'histoire naturelle du roi les objets remarquables qu'il recueillait dans ses voyages et il a fourni gratuitement pour ce cabinet une superbe collection de tous les produits de Volcans dont on peut voir le catalogue Cy joint avec le reçu de la personne attachée au cabinet qui les a reçus de la main de M. Faujas.</p>				

ARCHIVES
DE
L'ISÈRE

Figure 35. Tableau de Liquidation de Faujas de Saint-Fond, Archives Départementales de l'Isère, J547

Il existe un autre indice tout aussi intéressant dans cette affaire. Le brevet officiel que Louis XVI avait signé en 1785¹ comporte au verso une petite apostille écrite de la main de Faujas. Elle a été certainement ajoutée durant les années qui suivent les demandes de restitution. Faujas note comme précaution : « je ne conserve ce Brevet que jusqu'à ma

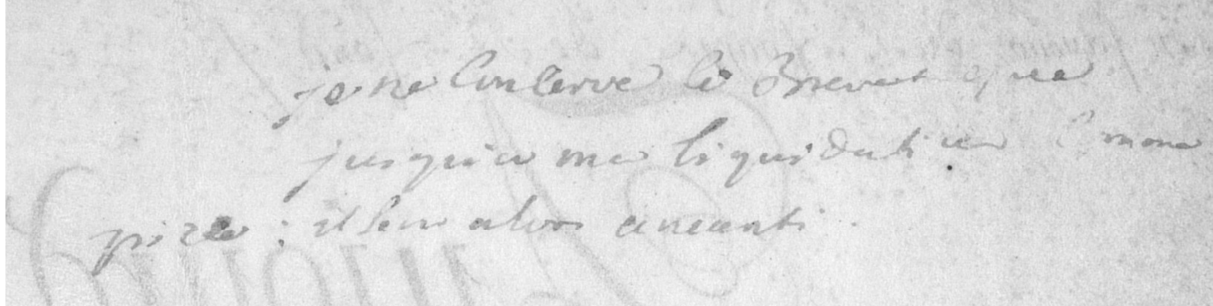


Figure 36. [Verso] Brevet d'adjoint à la garde du cabinet d'histoire naturelle et de chargé de correspondance du cabinet et du Jardin du Roi en faveur du S^t. Faujas de Saint-Fond, Bibliothèque centrale du M.N.H.N. ms 2528

liquidation comme pièce ; il sera alors anéanti. » Le Muséum la date de 1793, mais nous pouvons envisager que ce document ait été présenté dès 1790. On voit que Faujas tente de se dédouaner du fait qu'il ait gardé un document signé par le Roi en un temps où ce genre de faveur est devenu illégal. Il est peut-être également inquiet en raison du climat de violence qui règne autour des documents royaux².

Le dossier de Faujas stagne sur le bureau de Denormandie, pendant plus de deux ans. Le liquidateur envoie à Bernardin de Saint-Pierre, devenu un mois plus tôt le premier directeur du nouveau Muséum fraîchement créé³, une lettre concernant le dossier de Faujas qu'il ne peut pas évaluer en l'état :

« Paris, le 8 mai 1793

L'an 2^o de la République

Le Directeur général Prov.^{re} de la Liquidation
au Citoyen Bernardin de S^t. Pierre.

Il est nécessaire à mon travail, citoyen, que vous veuillez bien me faire connoître quels sont les objets que le citoyen Faujas St Fond a déposé au Cabinet national, entre autres il annonce des produits volcaniques assez précieux. Quelle en est la quantité, et à combien peut être estimé leur valeur ? Enfin s'il a pour ces objets obtenu gratifications ou paiement quelconque. Vous m'obligeriez si vous pouvez me procurer ces renseignements promptement afin que je puisse en faire mon rapport au comité.

Il est à propos pour l'ordre des Bureaux que votre réponse soit intitulée *Indemnité*⁴. »

Faujas, par l'intermédiaire du Muséum, fait alors parvenir de nombreux documents retraçant sa carrière de savant au service de la République. Le 15 mai 1793, ce sont les qualités de botaniste de Faujas et son jardin d'acclimatation dans la Drôme qui sont mis en avant :

¹ Brevet d'adjoint à la garde du cabinet d'histoire naturelle et de chargé de correspondance du cabinet et du Jardin du Roi en faveur du S^t. Faujas de Saint-Fond, Bibliothèque centrale du M.N.H.N. ms 2528.

² François FURET, « La nuit du 4 août », in François FURET et Mona OZOUF (dirs.), *Dictionnaire critique de la Révolution française : Événements*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », n° 266, 1992, vol. IV/I, p. 126 à 132.

³ Dont nous reparlerons plus bas.

⁴ Lettre de DENORMANDIE à Bernardin de Saint-Pierre, 8 mai 1793, A.N. AJ¹⁵512-504.

Je soussigné André Thouin jardinier en chef du jardin national des plantes. Certifie que depuis que le citoyen Barthélemy Faujas-St Fond est attaché au cabinet d'histoire naturelle national il s'en est empressé dans tous les voyages qu'il a faits et par ses correspondances, tant du vivant de M. Buffon qu'actuellement à procurer au dit jardin les graines et plantes économiques les plus intéressantes particulièrement la graine de chanvre de la Chine, production la plus précieuse pour notre marine, et pour laquelle les Anglais ont fait des dépenses considérables pour l'obtenir sans pouvoir la naturaliser dans leur climat, tandis que le citoyen Faujas l'a acclimatée dans les provinces méridionales et dans une terre à lui appartenant à Saint-Fond département de la Drôme, que depuis plusieurs années, il fournit de la graine parfaite pour le jardin national et en distribue à divers cultivateurs, que la valeur d'un pareil présent fait à la nation est inappréciable par les avantages qu'elle en recueillera, en foi de quoi j'ai fait signer le présent pour rendre hommage à la vérité.

Fait au jardin national des plantes le 15 mai 1793 l'an 2eme de la République française./.

Thouin¹

Thouin fait ici allusion aux graines que Faujas a ramenées d'Angleterre et qu'il est le seul de ses amis à avoir réussi à acclimater dans son jardin de Saint-Fond. Les 22 juin et 10 juillet 1793, c'est la Commission des Armes et Poudres qui prend le parti de Faujas en transmettant les résultats de la découverte de la mine de fer de la Voulte². Le 15 juillet 1794, le Muséum envoie une autre lettre de relance au liquidateur qui rappelle que Faujas n'est plus payé depuis 1790, et ce bien qu'il continue de travailler :

« Je soussigné André Thouin Professeur administrateur du Muséum ayant fait les fonctions de trésorier de l'établissement jusqu'au mois de ventôse dernier, certifie que quoique le citoyen Barthelemy Faujas [...] a fait le service de sa place et les voyages annuels pour la recherche des mines et autres objets propres à enrichir le Muséum auquel il a procuré beaucoup de choses il n'a touché néanmoins depuis 1790 [...] aucun traitement, ni même le remboursement de ses frais de voyages pour ceux du Muséum³... »

Le 16 août 1794, le Muséum présente à Denormandie 11 inventaires, soit 43 pages in-folio⁴ recensant et décrivant au total 239 objets remis par Faujas au cabinet d'histoire naturelle et qui doivent lui être payés. Le Muséum estime alors le préjudice à 60 000 livres⁵. Le Bureau de la Liquidation transmet enfin sa décision le 14 septembre 1794. Il propose à Faujas la somme de 30 000 livres à ajouter à la dette souveraine ou à convertir en rente viagère. Le naturaliste suivant à ce moment l'armée en direction de Bruxelles, la procédure ne peut être close.

Il faut attendre le retour de Faujas pour que la procédure reprenne. En attendant, le dossier dort encore et Faujas accumule les arriérés. Quand on consulte les « États nominatifs des professeurs et employés du Muséum » pour l'an III, on remarque que sous le montant de

¹ Lettre d'André THOUIN à Denormandie, 15 mai 1793, A.D. Isère J547.

² Voir Chapitre VII.3, « Le commissaire de la Révolution ».

³ Lettre d'André THOUIN à Denormandie, 15 juillet 1794, A.D. Isère J547.

⁴ Inventaire des Pétrifications fossiles, Catalogue des produits volcaniques remis par M. Faujas de Saint Fond au cabinet du roi, classés et étiquetés dans le même ordre que celui de l'ouvrage ayant pour titre : minéralogie des Volcans ; État des objets d'histoire naturelle fournis au cabinet du roi par M. Faujas de Saint Fond : Jaspes et pechslein ; Pétrifications, oursins ; Minéraux ; Productions d'une mine embrasée de Rouergue ; Spaths adamantins des chinois ; Pétrifications de Montmartre et des autres Carrières à plâtre des environs de Paris, A.N. AJ¹⁵512-504.

⁵ On ne doute donc pas que, même si le Muséum tente de surévaluer cette collection pour des besoins de négociation, nous pouvons calculer la moyenne du prix des objets à 251 francs pièce.

la paye de Faujas est noté la mention « appointements suspendus jusqu'à son option¹. » Le problème ici est qu'il nous manque ces documents entre 1791 et l'an III. Ils ne se trouvent ni dans la série O¹ relative à la « Maison du roi », ni dans la série AJ¹⁵ concernant le Muséum². L'instabilité de la gouvernance de cette institution, qui est en pleine restructuration pendant ces années, peut expliquer cette absence.

Ce cas nous montre donc plusieurs choses. D'une part, c'est toute la procédure de liquidation qui se déroule sous nos yeux. Le travail du bureau, dans un cas épineux comme celui de Faujas, nous permet de comprendre que malgré le désir de rapidité, incarné par la méthodologie d'analyse des tableaux, l'administration entend prendre parfois le temps d'engranger tous les justificatifs nécessaires avant de décider du sort d'un individu. D'autre part, on constate que le statut des intellectuels attachés à l'État est en train de changer. Alors que l'Ancien Régime était plus axé sur la faveur, l'administration révolutionnaire pour sa part entend rationaliser son personnel et organiser les rétributions en fonction du poste occupé et de la réalité de l'action. Faujas doit donc bien être considéré comme un agent d'État, employé par une institution publique dont le statut est également en train d'évoluer.

2. Des savants sur la sellette

Nous avons vu, grâce à l'ouvrage d'Emma Spary, que le système de patronage instauré par Buffon disparaît avec lui. Avec la Révolution les statuts des savants du Jardin sont remis à plat. À côté du combat que Faujas entreprend pour la conservation de ses pensions, sa légitimité au sein de l'institution est remise en question. D'autant plus que Buffon a laissé à sa mort un arriéré de plus de 600 000 livres. C'est encore une fois une affaire d'argent et une bataille de chiffres qui s'engagent en 1789 et 1790.

Le crépuscule du Jardin du Roi

Le 11 juillet 1789, l'Assemblée nationale crée le Comité des finances. À l'instar du Bureau général de la Liquidation, cette instance a pour mission de statuer sur les budgets alloués aux différentes institutions royales. Pour l'année 1789, le Jardin pèse alors plus de

¹ An 3 : État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la république française une et indivisible. AN AJ¹⁵150.

² Les côtes précédentes concernant exclusivement André Thouin d'après l'État général des fonds : http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/pdf/sm/AJ15_2007.pdf

100 000 livres par an sur les caisses de l'État, dont une variable très instable concerne les acquisitions d'objets d'histoire naturelle. Le but du Comité est de réduire les coûts et le Jardin ne fait pas exception. Une bataille politique s'engage alors entre l'État, les professeurs et le marquis de la Billarderie, catapulté intendant un an plus tôt.

Le projet initial proposé par le Comité est de ramener le budget du Jardin à 92 000 livres. Durant l'année 1789, il est cependant étendu à 129 000 livres. Pour remédier à ces surcoûts, l'idée est de réduire drastiquement l'enveloppe à 72 000 livres¹. Pour ce faire, la pension de l'intendant doit être réduite de 4 000 livres et les places de Faujas et Lamarck supprimées. Le marquis de la Billarderie, voyant sa paye diminuée, tente le 11 mars 1790² de passer par Condorcet pour augmenter le budget de l'institution et maintenir ses 12 000 livres. Le 20 août 1790, les craintes de Faujas et de la Billarderie se réalisent. Lebrun propose de réduire la rente de l'intendant à 8 000 livres et de supprimer les postes de Faujas et de Lamarck :

Le Professeur de botanique doit être chargé des herbiers : ce nouveau travail exige une augmentation d'appointement de 2000 liv. ; mais on supprimera une place nouvelle, à laquelle on a attaché 2000 livres [...]. Il manque au Cabinet du Roi une Chaire d'Histoire naturelle 1000 liv. ; mais on supprimera un adjoint à la garde des Cabinets, place inutile & de nouvelle création, qui coûte 2000 livres.

On reconnaît bien dans cet intitulé le poste de Lamarck, remplacé par les heures supplémentaires du professeur de Botanique, et celui de Faujas qui est substitué par une chaire d'histoire naturelle, cette dernière étant assurée par un professeur débarqué du Collège Royal. Les savants du Jardin, grâce à leurs liens avec le monde politique³, ont accès à la proposition du Comité des finances et s'invitent alors à l'Assemblée Nationale. Juste après l'annonce du projet par Lebrun, le président de l'Assemblée, Dupont de Nemours, lit une lettre signée par les « officiers du Jardin des Plantes » intitulée *Première Adresse*⁴.

Le texte commence par revenir sur l'histoire du Jardin et sur les grands noms qui ont contribué à forger sa renommée, Buffon en tête. Il continue en insistant sur un point important : l'enseignement scientifique et technique. Le Jardin est vu comme une institution

¹ Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Muséum d'Histoire naturelle », *op. cit.*, p. 23.

² Lettre de LA BILLARDERIE à Condorcet, 11 mars, 1790, institut de France, in *Ibid.*, p. 25. Note n°2

³ Emma Spary relève des liens de correspondance entre Thouin et Creuzet-Latouche. Voir Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, *op. cit.*, p. 198.

⁴ Louis-Jean-Marie DAUBENTON, Antoine PORTAL, André THOUIN, René DESFONTAINES, Barthélemy FAUJAS, Antoine-François FOURCROY, Gérard VAN-SPAENDONCK, Alexandre BRONGNIART et Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de) LACEPÈDE, *Première adresse des officiers du Jardin des plantes & du Cabinet d'histoire naturelle, lue à l'Assemblée nationale, le 20 Août 1790. Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement ; Projet de réglemens pour le Jardin des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; Etat des dépenses annuelles du Musaeum. Copie du Décret de l'Assemblée nationale du 20 Août 1790*, Paris, La veuve d'Houry, 1790.

de formation, ce qui fait de lui une entreprise fondamentalement républicaine. En jouant sur les progrès de la botanique avec l'acclimatation, de la minéralogie et de la chimie avec le génie des matériaux de construction, le texte met en exergue le rôle d'institution de formation que joue le Jardin :

On apprend aux jeunes gens à reconnoître les diverses substances minérales, [...] ; tous les matériaux de nos constructions [...]. On leur dit de quelle manière on devoit ouvrir de nouvelles sources de richesses ; quels animaux fournissent ces fourrures si recherchées et ces étoffes précieuses [...] ; de quelle manière on élève les animaux ; dans quel pays on pourroit les habituer, les multiplier, quelques fois même les perfectionner.
Des démonstrations analogues ont lieu relativement aux végétaux...

Les savants se placent en pédagogues du peuple, proposant de véritables formations en sciences et techniques dont l'objectif est d'offrir un savoir utile aux citoyens venus de tous horizons :

Non seulement tous les François sont admis dans les cours que l'on donne au Jardin des Plantes, mais encore des étrangers y forment une partie considérable des auditeurs ; il n'est pas rare de trouver des Péruviens, des Brésiliens, des Anglo-Américains, et même des Asiatiques, que l'étude de l'histoire naturelle attire et retient pendant un très long séjour en France ; et l'établissement du Jardin des Plantes n'augmente-t-il pas ainsi la prépondérance et la gloire de la Nation, par un des moyens politiques les plus nobles et souvent avantageux ?

C'est bien là que se trouvent les deux nœuds du problème : l'utilité de la science et le rayonnement de la Révolution. Outre son rôle de formation, le Jardin constitue un terrain d'expérimentation. Le texte met en lumière les réussites des botanistes et des jardiniers et revient sur la nécessité de faire remonter des espèces méridionales vers le nord pour nourrir les populations. Il rappelle l'acclimatation d'arbres fruitiers exotiques (Inde et Chine), du « cèdre du Liban » et surtout, l'implantation du café en Martinique qui vient des plantations du Jardin. L'utilité de l'institution et de l'histoire naturelle est donc présentée comme très concrète et rémunératrice. De plus, cet aspect d'exportation des idées est primordial dans ce contexte. Le Jardin, selon cette lettre, participe au rayonnement de la France dans le monde. Les savants insistent bien sur le caractère politique de cette entreprise. Pour eux, le Jardin des Plantes apporte deux éléments à la Nation. D'une part il participe au progrès et à l'amélioration de la vie des Français par ses recherches et par ses leçons qui contribuent à former la nouvelle génération de citoyens. D'autre part il est une vitrine pour les Lumières françaises en montrant que la Révolution a permis de faire émerger la raison et la liberté d'entreprendre.

La lettre conclut en affirmant que « Le Jardin des Plantes et le Cabinet d'histoire naturelle sont donc de la plus grande utilité pour l'empire. » On remarque que le Jardin du Roi a totalement disparu, contrairement au texte de Lebrun qui reste sur l'ancienne dénomination, et que le royaume est remplacé par « l'empire ». On croirait presque que les savants anticipent

les bouleversements politiques à venir en écartant les mentions de la couronne. Les savants ouvrent leur « adresse » sur les potentialités économiques de cette institution. Ils proposent aux députés de se décharger de la définition des orientations à donner au Jardin et de laisser aux professionnels le pouvoir de constituer un règlement à soumettre à l'Assemblée Nationale. Ils se présentent donc comme voulant participer à l'effort de modernisation national, mais désirent surtout conserver leur autonomie :

L'arbre de la Liberté seroit-il le seul qui ne put être naturalisé au Jardin des Plantes ? Assurez sa gloire et les avantages qu'il procure à l'empire, en déclarant ce qu'il est véritablement. Et pour vous ravir le moins possible des moments que vous consacrez à la prospérité de la France, veuillez nous permettre de vous offrir sous peu de jours quelques observations relatives à l'organisation intérieure de notre établissement, et auxquelles nous vous prions de vouloir bien faire quelques attentions avant le moment où vous vous occuperez du Jardin des Plantes et du Cabinet d'histoire naturelle.

Les naturalistes sont alors défendus à l'Assemblée, entre autre, par Regnault de Saint-Jean d'Angely qui prône une conservation des places de Faujas et de Lamarck¹. La balle est dans le camp des savants. C'est une première victoire et un pas de plus vers la constitution d'une nouvelle institution.

De plus, lors de la même séance, Lebrun porte un coup assez fort à l'intendant : « une place honorable qui doit être objet d'émulation et non d'intrigue². » La charge est à peine masquée et on voit bien que les officiers du Muséum ont distillé leurs impressions sur l'accession du marquis de la Billarderie bien avant l'examen du sort du Jardin.

Le 22 août 1794, La Billarderie, sentant son fauteuil d'Intendant se transformer peu à peu en siège éjectable, écrit à Condorcet pour lui exprimer son ressenti : « la place de M. de Faujas est inutile en tous points [...] celle de Lamarck peut être utile, mais pas nécessaire³. »

Les savants du Muséum ne l'entendent pas de cette oreille. En tant que successeurs de Buffon, ils ne comptent pas abandonner si vite la bataille.

La défense de Faujas

C'est dans ce contexte que Faujas publie un petit avis de quelques pages qu'il a vraisemblablement distribué à l'Assemblée⁴. Ses *Observations*⁵ selon l'intitulé du texte visent

¹ Inconnu, « Bulletin de l'Assemblée nationale », in *La Gazette Nationale, ou Le Moniteur Universel*, Samedi 21 août 1790, n°133.

² *Ibid*

³ Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Museum d'Histoire naturelle », *op. cit.*, p. 35.

⁴ Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, *op. cit.*, p. 200 et 201.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Observations de m. Faujas, Adjoint à la garde du Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi, spécialement chargé des Correspondances du Jardin et du Cabinet. Sur le rapport du Comité des Finances de l'Assemblée Nationale*, Paris, Chalon, 1790, 4 p.

à prouver que son poste est indispensable pour le Jardin. Faujas, juriste de formation, commence par citer le rapport :

On supprimera, dit le Rapport, un adjoint à la garde des Cabinets, place inutile et de nouvelle création qui coûte deux mille livres.

L'argument du Comité est d'abord tranchant : le poste de Faujas n'apporte rien et en substance ce n'est qu'un cadeau à un ancien familier. Le naturaliste détourne ce problème d'attribution en utilisant la figure de respectabilité de Buffon :

Si cette place a été accordée à la faveur et sans titre, si elle est de nouvelle création, c'est-à-dire a été formée depuis que l'Intendant des Jardins et des Cabinets est entre les mains d'un homme de la Cour ; si elle est inutile, ainsi que le Rapport l'annonce, il faut la supprimer, rien n'est plus juste¹.

Faujas se place ici du côté du droit et semble donner raison au Comité. C'est une défense concessionnelle (c'est-à-dire en « certes, mais ») qu'il prépare. Toutefois, on sent la charge arriver avec l'attaque contre l'intendant qu'il ne prend même pas la peine de dissimuler derrière des verborités. Quand on se souvient des contorsions qu'il réalisait en écrivant au comte d'Angiviller, on voit parfaitement que la politique a changé et que les langues se délient. On remarque surtout que Faujas n'a toujours pas accepté que le successeur de Buffon ne soit pas un savant respecté. Cette formule d'« homme de cour » résume bien la manière dont est perçue la Billarderie. Un jacobin n'aurait pas dit mieux, et le terme « d'aristocrate » n'est pas très loin.

Pour justifier sa place, il fait d'abord revenir le fantôme de Buffon. Il invente un dialogue exprimant le fait que si Buffon était toujours en vie, la question de l'utilité de sa personne ne se serait pas posée une seconde². Il ajoute pour preuve le contenu du brevet obtenu en 1787. Il conclut cet argumentaire littéraire et juridique en affirmant :

On voit qu'il s'agit ici d'une place essentielle, la plus propre aux vues d'utilité que comporte un établissement de cette importance, celle de porter dans toutes les parties du royaume le fruit des découvertes utiles, et d'en rendre participants tous les citoyens français³.

L'argumentaire est malin, car il colle parfaitement à la dialectique révolutionnaire. Pour Faujas, le Jardin n'est pas une institution fermée comme l'Académie, mais un lieu qui fait de la science une expérience participative dont il est le lien. Faujas se présente comme le réceptacle du désir de savoir des « citoyens ». Le Jardin est donc une entreprise démocratique qui n'exclut pas, mais rassemble. Faujas continue son argumentaire en pointant que la première erreur du Comité est d'avoir oublié une partie très importante du poste : la correspondance. Faujas affirme que celle-ci est colossale :

¹ *Ibid.*, p. 1.

² *Ibid.*, p. 1 et 2.

³ *Ibid.*, p. 2.

Les correspondances du Cabinet et des Jardins sont immenses, elles s'étendent pour ainsi dire sur tous les points du globe ; le nom et les ouvrages de Buffon ont attiré, presque sans frais, les richesses étonnantes qu'on admire dans cette vaste et superbe collection, et que les personnes honorées de sa correspondance s'empressoient de lui offrir de toutes parts. Son immortelle réputation conservera encore ces correspondances pour le grand avantage de l'Histoire Naturelle ; il est donc nécessaire que quelqu'un les revendique en son nom, et combien cet établissement, digne des regards de l'Europe, ne gagnera-t-il pas encore sous les auspices d'une nation qui doit son bonheur aux lumières, et au milieu de laquelle le génie d'un seul homme a élevé un temple à la nature, pendant que le génie de tous en préparait la liberté¹.

Faujas persiste dans sa rhétorique révolutionnaire en associant des mots comme « nation » « lumières » et « liberté ». De plus, il élargit un peu plus son champ d'action, en mettant en avant le caractère international de la correspondance du Jardin. Il offre donc à son poste une dimension universaliste qui, selon lui, permet au Jardin d'éclairer par son prestige, grâce au monumental travail de Buffon, le monde et de montrer que la nation des Lumières est le fleuron des sciences.

Le naturaliste revient ensuite sur un terrain plus concret. Il commence par approuver le budget prévisionnel que le Comité désire allouer au Jardin, soit 92 222 livres². Pour lui, « si elle [l'enveloppe du Jardin] est bien administrée », elle serait parfaitement suffisante à la bonne marche des sciences naturelles. C'est bien évidemment une autre pique adressée à l'intendant qui réclamait il y a quelque temps un budget d'au moins 100 000 livres. Il ajoute que l'enveloppe pourrait même servir à augmenter les traitements de certains professeurs et à embaucher des aides pour remettre en ordre certaines parties des collections. Pour lui, des économies structurelles doivent nécessairement être opérées, mais au bon endroit. Le Comité, dit-il, en plus de penser à supprimer son poste, veut également renvoyer le chevalier de Lamarck, ancien protégé de Buffon et chaperon du Buffonet : « deux places utiles, celles des correspondances dont Buffon avoit demandé et obtenu la création, et celle du chevalier de la Marck ». On remarque que Faujas ne cite pas son nom une seule fois, mais que son poste est présenté comme une émanation de Buffon. Par contre, il défend la place de Lamarck en se basant sur le travail qu'il reste à réaliser. Selon lui, les différents herbiers sont en désordre et le Jardin a besoin d'un spécialiste pour s'en occuper. Bien entendu, il cite les herbiers savants célèbres dont celui de Tournefort, prédécesseur de Buffon.

Faujas conclut enfin comme il a commencé ce texte, au moyen d'une charge frontale contre le marquis de la Billarderie :

La demande de la suppression de la place de M. de la Marck et de la mienne, forme une économie de 4000 liv. en tout ; il paroît que si la somme consacrée à l'avancement de l'Histoire Naturelle, partie essentielle de l'éducation, est susceptible de réduction, il seroit peut-

¹ *Ibid.*, p. 2 et 3.

² Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Museum d'Histoire naturelle », *op. cit.*, p. 25 et 26.

être plus avantageux d'examiner si l'on ne doit pas s'attacher à une économie bien plus considérable, celle qui résulteroit de la suppression d'une place de l'ancien régime ; celle d'Intendant, contraire à une institution scientifique et à l'égalité qui doit régner entre des savants réunis pour un même but, et qui ne doivent connoître d'autre suprématie que celle des loix et de la prééminence des talents¹.

Cette conclusion pose les bases de ce que veulent les professeurs du Muséum. Bien entendu, il ne faut attribuer ni à Faujas ni à ce texte la fondation de l'institution, mais ce paragraphe nous montre bien l'état d'esprit des savants du Jardin. En premier lieu, Faujas met en concurrence deux postes de garde et celui de l'Intendant. Les députés ont le choix entre deux options. Soit ils réalisent une petite économie de 4 000 livres en retirant des savants d'une institution scientifique, soit une plus avantageuse de 8 000 à 12 000 livres en renvoyant l'intendant qui, depuis la mort de Buffon, n'a plus qu'un rôle administratif et qui plus est, n'est pas un savant ! C'est ici qu'est le fond de l'affaire : personne n'aurait pu remplacer Buffon. Le Buffonnet, pour qui les officiers du Jardin ont une certaine tendresse et le respect dû à son père, ou le comte d'Angiviller, qui était le grand protecteur de Buffon, auraient pu tenir ce rôle. À l'inverse, le marquis n'est ni un scientifique respecté ni un allié. Pour Faujas et ses collaborateurs, c'est une expression flagrante des dérives autoritaires de « l'ancien régime ». Dans ce système, un « homme de la Cour », membre de la famille d'un ministre, pouvait se retrouver à la tête du Muséum. Faujas se réapproprie de la rhétorique révolutionnaire pour soutenir son propos. L'Intendant est un statut « d'ancien régime » qui n'a plus lieu d'exister dans la nation de la liberté. Il faut donc lui substituer une organisation collégiale basée sur « l'égalité » et sur le mérite (la « prééminence des talents »).

Pendant l'année 1790, le Jardin est un objet de convoitise pour plusieurs savants. Balthazar Sage, minéralogiste aux Mines, propose de transférer les minéraux du Cabinet à l'École des Mines. Broussonet veut faire du Jardin le camp de base de la Société d'agriculture. Quand à Condorcet, au « sommet de sa carrière », il tente d'obtenir la succession de l'intendance d'un Jardin qui serait placé sous le contrôle de l'Académie². L'avenir de certains emplois reste plus que brumeux et un collègue de Faujas prend aussi la plume dans le but de faire entendre sa voix.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Observations de m. Faujas, Adjoint à la garde du Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi, spécialement chargé des Correspondances des Jardin et du Cabinet. Sur le rapport du Comité des Finances de l'Assemblée nationale*, op. cit., p. 4.

² Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, op. cit., p. 196 et 197 ; Jean-Luc CHAPPEY, *Des naturalistes en révolution : les procès-verbaux de la Société d'Histoire Naturelle de Paris (1790 - 1798)*, Paris, Éd. du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « CTHS sciences », n° 9, 2009, p. 22 à 25.

La défense de Lamarck

Le chevalier de Lamarck est le second savant à être menacé de renvoi dans le premier projet du Comité des Finances. Comme Faujas, il ne compte pas se laisser faire¹. Alors que le Montilien rédige une simple lettre de principe, le botaniste érige une véritable esquisse de règlement pour le Cabinet d'histoire naturelle.

Jean-Baptiste Pierre Antoine de Monet, chevalier de Lamarck, est né à Bazentin-le-Petit en Picardie le 1^{er} août 1744. Destiné au sacerdoce, il préfère les armes et devient officier en 1761. Il quitte l'armée en 1765 pour se concentrer sur la botanique et entame des études de médecine. En 1778, il publie son premier grand ouvrage, *La flore française*, dans lequel il érige un nouveau système de classification. Buffon le remarque et lui confie son fils pendant un temps. En 1779, Lamarck devient membre adjoint de l'Académie, puis membre en 1783. Entre-temps, en 1781, il entre au Jardin des Plantes en tant que correspondant². En 1789, Lamarck est nommé Botaniste du Roi attaché au Cabinet d'histoire naturelle³. C'est une charge toute neuve pour un père d'une famille nombreuse et modeste qui travaille bénévolement pour Buffon depuis des années⁴.

Comme nous l'avons vu, les différents projets pour le Jardin prévoient de faire disparaître son très récent poste. Lamarck contre-attaque en adressant à l'Assemblée son *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes contenant l'exposition du régime et de l'ordre qui conviennent à cet établissement pour qu'il soit vraiment utile*⁵. Ce texte comporte quatre parties qui permettent à Lamarck de faire évoluer sa pensée d'une vision générale des cabinets de curiosité jusqu'à l'élaboration d'un projet de cabinet d'histoire naturelle.

¹ Richard W. BURKHARDT, *The spirit of system : Lamarck and evolutionary biology ; now with « Lamarck in 1995 »*, 2. print., Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1995, p. 29.

² Jean-Baptiste (de) LAMARCK, *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Éd. André Bourguignon., Paris, Pr. Univ. de France, coll. « Quadrige », n° 108, 1988, p. IV ; Pietro CORSI et CRHST-CNRS, *Œuvres et rayonnement de Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829)*, <http://www.lamarck.cnrs.fr/index.php?lang=fr>.

³ René TATON et Charles BEDEL (dirs.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au dix-huitième siècle*, *op. cit.*, p. 341. Il est présent dans la comptabilité du Muséum dès 1789 : *État des sommes que le roy veut et ordonne être payées [...] pour les appointements et gages de l'intendant, gardes, démonstrateurs, professeurs, officiers et employés, des jardins et cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1789*, AN O/1/2126. A.N. O/1/2126.

⁴ Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Museum d'Histoire naturelle », *op. cit.*, p. 34.

⁵ Jean-Baptiste (de) LAMARCK, *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes contenant l'exposition du régime et de l'ordre qui conviennent à cet établissement pour qu'il soit vraiment utile*, ed. inconnu, 1790, 15 p.

Il fait d'abord la distinction entre « cabinet de curiosité » et « cabinet d'histoire naturelle ». Pour lui les premiers sont des lieux privés destinés à l'amusement. En privilégiant l'esthétisme, les riches propriétaires abîment ou détruisent des éléments. Cela rejoint la vieille théorie de Faujas sur les « faiseurs de cabinets ». Dolomieu, dans une lettre à Faujas en 1783¹, tenait le même discours en se plaignant de la forte inflation des prix à cause de la mode des collections. Lamarck, en tant que savant professionnel, oppose comme ses deux confrères les collections d'amateurs et les collections scientifiques. Car c'est bien là le fond du problème, il faut créer un lieu pérenne où les objets de sciences sont conservés en l'état, non pas pour leur beauté, mais pour leur intérêt.

Le botaniste expose ensuite sa vision d'une institution scientifique de conservation. Pour lui, la méthode de classement est primordiale. Chaque objet doit être soigneusement étiqueté selon les critères savants en vigueur et ce travail nécessite donc des spécialistes de chaque discipline. Ces collections doivent avoir un lieu propre et un catalogue attaché. Ce véritable muséum doit également détenir une bibliothèque exhaustive et mise à jour en fonction de l'avancée de la recherche. Lamarck est très clair dans son exposé :

J'ai dit, et je crois avoir prouvé dans un des mémoires distribués aux membres de l'Assemblée nationale, qu'il n'était pas possible à un seul homme d'embrasser à la fois l'étude de toutes les parties de l'histoire naturelle, et de l'approfondir presque dans ses moindres détails. Il résulte de cette assertion, dont je ne crois pas que personne entreprenne de me contester le fondement ; il me semble, dis-je, qu'un seul homme ne peut se charger de classer convenablement tous les objets qui composent la collection d'histoire naturelle du jardin des plantes, et surtout de déterminer positivement tous les genres et toutes les espèces qu'offre cette vaste collection dans chacun des règnes qu'elle comprend, et s'il est vrai que l'ordre, la classification des objets et par-dessus tout leur juste détermination, sont essentiels pour rendre vraiment utile le cabinet dont il est question, je suis donc fondé à conclure que l'État doit charger un nombre suffisant de savants, d'un mérite reconnu, du soin de conserver, d'ordonner et de déterminer, comme il convient, la collection d'Histoire naturelle de ce cabinet intéressant ; et l'on sent bien que chacun de ces savants devront être attachés séparément à des parties relatives aux connoissances qui leur sont propres².

Lamarck montre que chaque officier attaché au Cabinet (dont lui-même et Faujas que Lebrun veut renvoyer) est indispensable. Pour le chevalier, la situation des sciences a changé et les naturalistes ne sont plus de simples naturalistes au sens large et pluridisciplinaire du terme. Ils sont minéralogistes, botanistes, anatomistes, zoologistes, etc. Les sciences naturelles se fractionnent et le modèle de Buffon, qui rassemblait en lui toute l'histoire naturelle, est depuis sa mort éclaté. C'est une science constellée en disciplines qui apparaît sous la plume de

¹ Lettre de DOLOMIEU à Faujas, 21 mars 1783, B.M.G. N.2152-5.

² Jean-Baptiste (de) LAMARCK, *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes contenant l'exposition du régime et de l'ordre qui conviennent à cet établissement pour qu'il soit vraiment utile.*, op. cit., p. 6.

Lamarck et cette vision est constitutive de l'évolution des sciences au tournant des Lumières.

Il préconise alors une organisation du personnel en différentes sections :

Règne animal :

Pour les quadrupèdes et les oiseaux, une personne.

Pour les poissons et les reptiles, une personne.

Pour les insectes, une personne.

Pour les vers, soit nus, soit testacés, litophiles et zoophites, une personne.

Règne végétal. — pour la botanique, une personne.

Règne minéral. — pour la minéralogie, une personne.

Total : 6 personnes¹

Six personnes, c'est pour lui le minimum requis pour les travaux du Cabinet. De fait, il est fort possible de se passer de lui ou de Faujas. Lamarck détient cependant la parade. Compte tenu du volume d'objets à traiter, six personnes ne suffiraient jamais à réaliser tout le travail nécessaire. Il faut donc d'autres savants capables d'aider les six premiers. Deux personnes supplémentaires devraient, selon Lamarck, œuvrer en conchyliologie et en entomologie, mais Lamarck ne les nomme pas. Ce procédé lui sert surtout à attaquer l'intendant :

Je ne dois point nommer ici les deux savants dont je viens de parler. En effet, le temps où l'on employait les sollicitations, l'intrigue, pour faire avoir des places à ses parents, ses amis ou ses protégés, quelle que fût la médiocrité de leurs talents ou de leurs connoissances, est sans doute passé : le mérite seul, à l'avenir, aura vraisemblablement des droits et pourra concevoir le juste espoir²...

La charge est à peine masquée et cette phrase est bien entendu adressée à la Billarderie que tous les savants du Jardin voient comme un intrigant incompetent. Le chevalier se fait ensuite plus précis et flatte directement certains de ses collègues pour appuyer l'importance de leur présence dans l'institution :

1 ° Par M. d'Aubenton, dont le mérite est suffisamment connu du public ;

2 ° Par M. de la Cépède, qui a publié, sous le nom de quadrupèdes ovipares, une histoire intéressante des reptiles, et qui travaille actuellement à celle des poissons ;

3 ° Par M. Faujas, connu du public par d'excellents ouvrages sur les volcans et sur différents minéraux, lequel pourra se charger de la partie du travail relative à ses connoissances les plus particulières, et joindre à ces fonctions celle de tenir la correspondance générale du jardin et du cabinet qui lui a été spécialement confiée par M. de Buffon ;

4 ° Enfin, par l'auteur du présent Mémoire, qui est chargé de tout le travail qu'exige la partie botanique de la collection du cabinet³.

On voit le petit jeu de flatteries entre Lamarck et Faujas avec ces feuilles qui se répondent. Faujas insiste sur l'infatigable soif de vérité de son collègue. Lamarck loue le travail de Faujas sur la vulcanologie, dont il reste l'un des dépositaires de premier plan et appuie sur le fait que c'est bien Buffon qui lui a confié le poste de correspondant. Il n'écrit

¹ *Ibid.*, p. 7.

² *Ibid.*, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 9.

finalement que deux lignes sur lui. La botanique a besoin d'un spécialiste pour trier ses nombreuses productions et il est l'homme de la situation.

Enfin, Lamarck érige une collection en six points qui reprend les problèmes soulevés et insiste sur le rôle pédagogique et public du cabinet. Il donne des préconisations intéressantes et très concrètes telles que l'ouverture du lieu le matin et non l'après-midi pour éviter qu'il soit surchargé d'oisifs et de permettre aux vrais curieux de toucher les objets pour les étudier. Nous remarquons ici que l'idée du toucher est véritablement encrée dans la méthode naturaliste. Comme Faujas, Lamarck prône une approche et apprentissage sensoriel de l'histoire naturelle. Pour finir, il exhorte également les députés à respecter la règle de ne pas restreindre à moins de six employés le personnel savant du cabinet en leur accordant un logement attenant et une pension convenable.

Lamarck construit un projet en douze articles pour permettre au Cabinet de franchir le pas de la modernité. Ce projet reprend les considérations émises plus haut en leur donnant un aspect réglementaire. Il intègre les concessions obtenues par les officiers lors de la séance de l'Assemblée nationale du 20 août 1790. Pour terminer avec ce texte de Lamarck, on remarque, ou plutôt on ne voit plus apparaître un poste clef : celui de l'intendant. Mis à part la petite attaque contre les pratiques d'élections, perçues comme une émanation d'Ancien Régime, l'administrateur en chef du Jardin est totalement occulté, preuve de son inutilité pour les officiers de l'institution. Plus on avance, plus on voit se profiler une horizontalité des rapports de pouvoir au sein du Jardin des Plantes. Celui-ci cherche à se distinguer de l'Académie, structurée verticalement avec Condorcet à sa tête.

3. La construction d'une nouvelle institution : une victoire scientifique et républicaine

La passe d'armes menée par les savants du Jardin le 20 août 1790 représente le début de la bataille pour leur indépendance. Cette séance à l'Assemblée nationale peut être vue comme la révolution du Jardin, symboliquement proche des révolutions politiques des deux côtés de l'Atlantique. Nous l'avons constaté avec les projets de Faujas et de Lamarck, l'exigence de liberté et d'autogestion est particulièrement importante pour ces hommes. Le Jardin et ses officiers vivent à partir de là dans une situation d'entre-deux. Le statut de leur institution devient de plus en plus flou et la fuite de l'intendant n'arrange rien. Dans les sources, ce flou se traduit par un trou documentaire entre 1790 et 1793 pendant lequel la comptabilité du Jardin semble être à l'arrêt.

Jardin ou Muséum ?

Au lendemain de la séance de 20 août 1790, l'assemblée des officiers du Jardin des Plantes et du Cabinet d'histoire naturelle se réunit pour mettre au point le projet de règlement que l'Assemblée nationale attend de pied ferme. Un premier acte très symbolique est adopté par les savants le 30 août 1790. Daubenton, qui est considéré comme le fondateur du Cabinet d'histoire naturelle, doit impérativement conserver ses pensions en l'état, et ce jusqu'à sa mort. Son successeur hérite d'un salaire normal fixé par le règlement, mais les professeurs veulent rendre hommage à leur patriarche.

La seconde adresse, suivie du premier projet de règlement, reprend les idées énoncées par les lobbyistes Lamarck et Faujas. C'est un véritable manifeste pour les sciences et l'instruction. Ce texte est composé de deux parties.

La première partie dresse l'historique de l'institution depuis la création imparfaite du Jardin en 1626 jusqu'à l'arrivée des deux prophètes de l'histoire naturelle que sont Buffon et Daubenton, ceux-ci ayant modernisé le Jardin et érigé le Cabinet. Daubenton est presque présenté sur le même pied d'égalité que Buffon et l'adresse montre à quel point les officiers du Jardin sont attachés à la figure du vieux savant. Le texte décrit l'évolution de cette institution qui d'un simple jardin médicinal est devenue, grâce aux efforts de ses membres, un centre pluridisciplinaire d'enseignement et de recherche. La Révolution est présentée comme un aboutissement qui va, aux dires des signataires, faire du Jardin un modèle de formation pour le citoyen nouveau :

Pour que les bienfaits de la constitution nouvelle des François s'étendent sur toutes les classes de citoyens, ne faut-il pas préparer à la génération qui va nous succéder une éducation différente de celle qu'on a donnée jusqu'à présent ? Ne faut-il pas, surtout montrer à la jeunesse le spectacle de la nature, offrir à son goût naissant la variété de ses productions, et à sa conception facile l'harmonie de ses phénomènes ? [...] Elles vont exister Messieurs, ces écoles dans l'établissement du Jardin des Plantes ; elles seront pour la postérité un monument de l'importance de vos travaux et de la sagesse de vos vues ; destinées à former dans la Nation et pour la Nation des hommes capables de perfectionner tous les arts, elles ne seront cependant pas exclusivement ouvertes aux François. Les habitants des autres parties du monde viendront partager nos richesses sans nous appauvrir. Ainsi, en frappant les hommes de toutes les contrées par la grandeur de vos idées, en faisant germer dans leurs âmes le saint amour de la liberté, vous les appellerez encore au partage du seul bien qu'on se donne sans se l'enlever, et la capitale vous devra un des moyens les plus légitimes et les plus heureux de faire fleurir dans son enceinte les arts, les talents et de féconder son commerce¹.

¹ Louis-Jean-Marie DAUBENTON, Antoine PORTAL, André THOUIN, René DESFONTAINES, Barthélemy FAUJAS, Antoine-François FOURCROY, Gérard VAN-SPAENDONCK, Alexandre BRONGNIART et Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de) LACEPÈDE, *Première adresse des officiers du Jardin des plantes & du Cabinet d'histoire naturelle, lue à l'Assemblée nationale, le 20 Août 1790. Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement ; Projet de réglemens pour le Jardin des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; Etat des dépenses annuelles du Musaeum. Copie du Décret de l'Assemblée nationale du 20 Août 1790, op. cit., p. 21 et 22.*

Comme dans le texte de Faujas, l'enseignement apparaît ici comme le cœur des missions de l'institution scientifique. Cet extrait exprime l'idéal révolutionnaire d'universalisme qui fait de l'établissement un lieu de rayonnement intellectuel, mais surtout de la puissance de la raison française. Ce texte est clairement rédigé pour faire comprendre aux députés le rôle que peut jouer le Jardin dans la Révolution. Il prône la nécessité de formation des nouveaux citoyens et met en exergue le rôle de l'institution dans la diffusion des bienfaits de la Révolution aux étudiants étrangers. C'est d'ailleurs pour cette raison que la lettre s'adresse directement à eux. C'est pour eux et pour la « Nation » que l'ancien Jardin doit être rénové et changer de statut.

Pour ce faire, les naturalistes n'oublient pas leur héritage en affirmant se reposer sur les épaules de Buffon et disent clairement qu'ils veulent continuer son œuvre : « Dépositaires des idées de cet homme de génie [Buffon] nous ne venons en quelque sorte vous proposer que de réaliser ses projets¹. » Avec cette phrase, on voit que les savants n'ont pas oublié les revers de 1788 et la fin de non-recevoir opposée à Thouin lors de la nomination de la Billarderie. Ils continuent en affirmant que ce projet a fait d'eux des « hommes nouveaux ».

L'adresse n'est qu'une introduction. La seconde partie du texte est un règlement précis qui fixe le cadre très strict des droits et devoirs des savants du Jardin et l'orientation scientifique et pédagogique de ce dernier. Ce document comporte 149 articles regroupés sous 11 titres. Il concerne aussi bien les professeurs que la gestion administrative, les instances décisionnaires, les contenus des cours, le personnel non savant, la gestion des collections, etc. Rien n'est laissé au hasard et même le budget, calculé sur la base des 92 222 livres allouées par l'Assemblée, est respecté. Tout est fait pour que les députés aient une loi clef en main et n'aient plus qu'à voter. De plus, c'est une institution créée pour et par les professeurs, structurée sur l'horizontalité des rapports sociaux.

Le premier Titre, intitulé « De l'organisation générale de l'établissement », comporte certains des articles les plus marquants du texte et pose les bases de la nouvelle institution :

ART. I^{er}. L'établissement sera nommé Muséum d'histoire naturelle.

ART. II. Le but principal de l'établissement sera l'enseignement public de l'histoire naturelle...

ART. III. Le Muséum d'histoire naturelle sera sous la protection immédiate des représentants de la Nation.

ART. IV. Tous les officiers du Muséum d'histoire naturelle porteront le titre de professeur.

On note ici des changements significatifs qui montrent le désir qu'ont ces savants d'ériger une nouvelle institution sur les bases de l'ancienne. Le Jardin et le Cabinet du Roi, qui étaient

¹ *Ibid.*, p. 17.

devenus Jardin des Plantes et Cabinet d'histoire naturelle sous la plume des officiers, changent totalement de nom. Le Musœum abandonne son étiquette monarchique et marque une unité dans son énoncé. Après avoir essuyé de nombreuses attaques sur son intégrité physique, c'est un bloc un et indivisible qui naît. Le personnel lui aussi change de nom. Les savants rejettent leur titre d'officier pour devenir des « professeurs ». Le terme n'est plus connoté « Ancien Régime » et il colle parfaitement avec l'aspect enseignement et recherche du projet. Yvonne Letouzey, qui a défriché et compilé les archives d'André Thouin, montre bien à quel point son travail et sa détermination à transformer le Jardin sont grands depuis la mort de Buffon. C'est de lui que vient l'idée du changement de nom :

Le titre de Jardin des Plantes, que porte notre établissement, ne portant pas une idée juste de son objet puisqu'indépendamment du Jardin, il réunit un Cabinet d'histoire naturelle et des cours publics.

Je demande qu'il soit changé et je prie monsieur le président de vouloir bien mettre en délibérations si le nom de Mucœum ne lui conviendrait pas mieux¹.

Sur le principe, les « professeurs » adoptent une organisation démocratique, collégiale et horizontale. Dès les articles VI à VIII, ils affirment que le Muséum est géré par un bureau exécutif élu par l'assemblée des professeurs à la majorité absolue. Ce bureau comprend un directeur, un secrétaire et un trésorier. Le poste d'intendant n'existe plus. Le Muséum décide de se passer de lui et aborde un fonctionnement à l'image du nouveau régime. De plus, les professeurs le placent sous la tutelle de l'Assemblée en affirmant dans l'article XVI que l'un d'entre eux est chargé de rendre des comptes aux députés.

Du point de vue pédagogique, chaque ancien membre du Jardin se voit attribuer un titre et un cours. Ces derniers sont au nombre de douze. Ils couvrent les champs des compétences des savants en place et personne n'est oublié, Lamarck et Faujas notamment. Ce dernier hérite d'un cours de « Géologie et instruction des naturalistes voyageurs » et du titre de « Professeur de Géologie et pour l'instruction des naturalistes-voyageurs. » Cet intitulé, plutôt atypique, montre que le statut de Faujas a glissé du modèle « minéralogie » à un autre plus large et paradoxalement plus systémique. Le montilien devient alors véritablement géologue, c'est-à-dire chargé d'ériger les systèmes de la Terre. De plus, on confie à Faujas le soin d'instruire les élèves sur l'art de voyager efficacement.

Faujas est, comme ses collègues, responsable d'un cours dont les thèmes sont encadrés par l'article XI du titre II :

¹ André THOUIN, note manuscrite, A.N. AJ/15/502, in Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin : 1747 - 1824*, Paris, Éd. du Muséum, coll. « Les grands naturalistes », 1989, p. 273.

ART. XI : Le cours de géologie et d'instruction pour les naturalistes-voyageurs aura pour objet la théorie générale du globe et particulièrement celle des montagnes, les notions topographiques nécessaires aux voyageurs, pour connoître et pour recueillir les productions naturelles des divers pays du monde, les instructions relatives aux gîtes des minerais, le dénombrement des richesses minérales propres aux quatre-vingt-trois départements de la France, et enfin l'art de préparer et de conserver toutes les productions de la nature. Ce cours, destiné à compléter l'enseignement de toutes les autres parties de l'histoire naturelle, aura lieu dans l'amphithéâtre : il comprendra une vingtaine de leçons, dont les époques seront disposées convenablement entre les voyages que le professeur de cette partie sera chargé de faire ; voir l'article IV du titre VII¹.

Dans la nouvelle nomenclature, Faujas n'est plus considéré comme un minéralogiste ou un vulcanologue. Ce texte crée une branche dans sciences naturelle françaises : la géologie. Elle est ici envisagée comme « la théorie générale du globe ». Faujas est censé enseigner aux jeunes naturalistes le système terrestre, ce qui est singulier quand on repense à ses premiers écrits.

Nous en avons déjà parlé, mais il faut bien comprendre que la définition du substantif « géologie » n'est pas encore totalement fixée. Pourtant, selon Dennis R. Dean, le mot « geologiam » remonte au XIV^e siècle et signifiait, sous la plume de Richard de Bury, la « science terrestre » (« earthly science »). Ce terme désigne alors la « loi des hommes », ce qui se passe sur Terre². Il évolue au fil du temps et prend peu à peu le sens de science de la terre. Il est cependant concurrencé par « géognosie », terme qui se rapporte au système terrestre dans une vision neptuniste³. De son côté, Diderot l'utilise comme « science des continents ». Ce sont véritablement de Luc et Saussure qui démocratisent le terme en France, dans son acception de science de la terre.

À ce moment précis, c'est bien une forme de « théorie de la terre » très buffonienne qui ressort de cet intitulé. Faujas est chargé de faire le lien entre différentes spécialités pour créer un cours de synthèse d'histoire de la Terre. Ce cours est étrange, car on ne sait pas vraiment si c'est par respect pour Buffon ou si le travail de Faujas, qui reste très philosophique, est perçu comme une vue de l'esprit plutôt que comme une science. De plus, son poste au Cabinet était assez administratif.

Ce cours comporte également une autre « spécialité » du naturaliste : le voyage. On remarque que l'intitulé insiste autant sur le versant « instructions » que sur le versant

¹ Louis-Jean-Marie DAUBENTON, Antoine PORTAL, André THOUIN, René DESFONTAINES, Barthélemy FAUJAS, Antoine-François FOURCROY, Gérard VAN-SPAENDONCK, Alexandre BRONGNIART et Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de) LACEPÈDE, *Première adresse des officiers du Jardin des plantes & du Cabinet d'histoire naturelle, lue à l'Assemblée nationale, le 20 Août 1790. Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement ; Projet de réglemens pour le Jardin des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; Etat des dépenses annuelles du Musaeum. Copie du Décret de l'Assemblée nationale du 20 Août 1790, op. cit., p. 33 et 34.*

² Dennis R. DEAN, « The word 'geology' », *Annals of Science*, janvier 1979, vol. 36, n° 1, p. 35 à 43.

³ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles, op. cit., p. 224 ; François ELLENBERGER, Histoire de la géologie. T. 2, op. cit., p. 250 et 251.*

« théorique ». Faujas, en raison de son statut de grand voyageur, d'exploitant minier et de commissaire, est chargé de donner des clefs de recherches aux jeunes naturalistes amateurs. En somme, on lui demande de leur inculquer la façon de trouver des mines et de mener des prospections minéralogiques sur le terrain. La description s'achève sur le fait que ce onzième cours sur douze est censé faire le lien avec les autres enseignements et on sent le désir d'en faire une leçon plus pratique que théorique.

Enfin, le texte précise une particularité du poste : l'obligation de voyager pour le professeur. Faujas est supposé poursuivre le travail commencé avec Buffon et continuer à courir les chemins pour récolter des objets pour le Cabinet :

[TITRE VII] ART. IV. Le professeur de géologie et pour l'instruction des naturalistes-voyageurs sera chargé de la recherche de tous les objets propres à accroître les collections d'histoire-naturelle du Musée; il aura soin de prendre connoissance des productions de la nature nouvellement découverte dans toutes les parties du monde, et surtout dans les différents départements de la France, et de s'en procurer des échantillons destinés à être placés dans les galeries du Musée. Pour remplir convenablement cet objet, il pourra faire tous les ans un ou deux voyages, dont il préviendra l'assemblée du Musée. Il exposera au moins deux fois par an le succès de ses recherches à cette assemblée¹.

Cette fois, cette fonction est inscrite dans le règlement et cela va donner un statut au naturaliste auquel il s'attache très rapidement. En tous cas, en ce mois d'août 1790, la définition même du rôle de Faujas au sein de l'équipe pédagogique du Muséum reste finalement assez floue.

Entre Lamarck, qui se transforme en entomologiste, et Faujas, qui porte plusieurs casquettes, on sent que les « professeurs » ont joué la carte de la défense de leurs collègues, mais en les insérant dans des cases quelque peu abstraites. Ce texte, comme son titre l'indique, est un projet rédigé en une semaine par une assemblée *a priori* horizontale et qui doit aussi être le fruit de consensus.

Ce règlement est présenté à l'Assemblée nationale en septembre 1790, mais cela ne fixe pas le sort du Jardin des Plantes dont la situation stagne pendant un long moment.

¹ Louis-Jean-Marie DAUBENTON, Antoine PORTAL, André THOUIN, René DESFONTAINES, Barthélemy FAUJAS, Antoine-François FOURCROY, Gérard VAN-SPAENDONCK, Alexandre BRONGNIART et Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de) LACEPÈDE, *Première adresse des officiers du Jardin des plantes & du Cabinet d'histoire naturelle, lue à l'Assemblée nationale, le 20 Août 1790. Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement ; Projet de réglemens pour le Jardin des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; Etat des dépenses annuelles du Musaeum. Copie du Décret de l'Assemblée nationale du 20 Août 1790, op. cit., p. 55.*

La stagnation du projet

D'après Hamy et Yvonne Letouzey, le texte est achevé et voté définitivement le 9 septembre 1790 par l'assemblée des officiers. Ils décident de faire imprimer chez la veuve Houry la *Première Adresse*, ainsi que la *Seconde Adresse* et le *Règlement* dans une brochure reliée pour préparer leur opération de lobbying à l'Assemblée nationale. Thouin et Faujas se chargent de superviser l'impression du texte intitulé *Première adresse des officiers du Jardin des Plantes & du Cabinet d'Histoire Naturelle, lue à l'Assemblée nationale, le 20 août 1790*.

Malgré tous leurs efforts visant à ériger une nouvelle institution scientifique et républicaine, les savants du Jardin doivent prendre leur mal en patience. C'est le cas de Lacépède et de Thouin. Le premier grimpe rapidement les échelons et devient ministre. Le second entre au conseil de Paris et resserre ses liens avec Roland¹. Faujas, attaché au Dauphiné, reste impliqué dans la vie de sa province.

De son côté, le marquis de la Billarderie, qui est toujours officiellement intendant du Jardin, fuit la France pendant l'hiver 1791. En plus d'être gentiment pressé vers la porte du Jardin par les différents mémoires et avis qui paraissent depuis le 20 août 1790, il est accusé d'avoir créé de faux assignats et est recherché². En février 1792, il est incarcéré à Boulogne-sur-Mer et sa tête tombe un an plus tard³. Pendant près de huit mois, dit Emma Spary, le Jardin fonctionne grâce à Thouin qui gère la trésorerie. Ce moment d'indépendance aurait pu être propice au changement de régime voulu par le règlement du 9 septembre 1790, mais le pouvoir révolutionnaire n'arrive pas à statuer sur le cas de l'institution savante.

Après le départ et la démission de l'intendant, les officiers espèrent mettre leur patriarche Daubenton sur le trône du Jardin, succédant ainsi à son ami Buffon avec qui il avait si longtemps travaillé. À cause d'un changement de tête au ministère de l'Intérieur, on présente au roi un autre candidat. On voit dans Henri Bernardin de Saint-Pierre, auteur des *Études de la Nature* et de *Paul et Virginie*, un homme avec assez de capacités littéraires et



Figure 37. Première adresse des officiers du Jardin des Plantes...

¹ Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin*, op. cit.

² Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, op. cit., p. 213.

³ Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Museum d'Histoire naturelle », op. cit., p. 43.

savantes pour reprendre la place d'intendant du Jardin¹. Pour Hamy, c'est encore un catapultage du même type que celui de la Billarderie. Emma Spary et Charles C. Gillispie sont moins catégoriques sur ce point. Toujours est-il que Faujas et ses collègues se retrouvent une seconde fois affublés d'un intendant non désiré. Bernardin de Saint-Pierre est nommé le 1^{er} juillet 1792, averti le 3, et le Jardin n'est mis au courant que le 15².

Malheureusement pour lui, en plus de se voir propulsé au sein d'une communauté soudée par les épreuves depuis 1788 et dont les membres ont tous un lien avec Buffon, il doit composer avec Roland qui vient d'hériter du ministère de l'Intérieur. Il se retrouve donc pris en tenaille entre Thouin et Roland qui échangent entre eux et sans passer par cette strate hiérarchique. De plus, son ouvrage « scientifique » (les *Études de la Nature*) publié en 1784 et plusieurs fois réédité a de quoi faire bondir les naturalistes. En effet, le nouvel intendant, malgré une belle plume, livre un texte de Philosophie naturelle plutôt que d'histoire naturelle. C'est un « livre-rêve » dans lequel l'auteur peint le monde par ses songes et idées, mais sans une véritable étude de terrain et qui ne semble pas non plus s'appuyer sur les travaux des contemporains. Bernardin ne nomme pas les savants, mais sa neuvième étude multiplie les attaques contre la méthode scientifique développée qui, selon lui, « ne laisse plus rien faire à la Providence divine³. » Bernardin de Saint-Pierre aborde la question volcanique avec un regard très différent de ceux de Dolomieu et Faujas :

On objecte à la nouveauté du monde l'ancienneté et la multiplicité de quelques laves dans les volcans ; mais ces observations ont-elles été bien faites ? [...] D'ailleurs, comme je l'ai dit dans le cours de cet ouvrage, nous ne saurions distinguer ce qui est vieux et ce qui est moderne dans la fabrique du monde⁴.

On voit bien que Bernardin de Saint-Pierre base plus facilement ses dires sur des auteurs antiques que sur ses contemporains. Il ne prend jamais en compte toute la construction des sciences de la terre depuis Palissy et Sténon jusqu'à Buffon et ses disciples. Comment alors les officiers du Jardin auraient-il pu s'accommoder d'un intendant qui remet en cause l'essence même de leur travail ?

On le ressent très bien dans les études de Hamy, Letouzey et Spary, Bernardin de Saint-Pierre n'est pas vraiment le bienvenu au Jardin des Plantes dont les officiers attendent encore que leur projet soit examiné par l'Assemblée.

¹ Charles Coulston GILLISPIE, *Science and polity in France : the revolutionary and Napoleonic years*, Princeton, N.J., Princeton Univ. Press, 2004, p. 179.

² Ernest-Théodore HAMY, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Museum d'Histoire naturelle », *op. cit.*, p. 46.

³ Bernardin de SAINT-PIERRE, *Études de la nature*, Éd. Colas Duflo, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, coll. « Lire le dix-huitième siècle », 2007, p. 244.

⁴ *Ibid.*, p. 199.

La victoire du 10 juin 1793 et ses conséquences

En 1793, après de longs mois de stagnation, les choses reprennent leur cours pour le Jardin. Pourtant, avec la démission puis le suicide de Roland, Thouin et le Jardin perdent un allier de poids.

Le 16 février 1793, Guyton-Morveau, ancien aéronaute dijonnais et député de Côte d'Or, exprime devant la Convention un avis sur la situation du Jardin des Plantes :

Je demande que les comités d'instruction publique et des finances réunis, à qui on a renvoyé le projet, fassent incessamment un rapport sur la nouvelle organisation de l'administration du Jardin des plantes¹.

Par cet acte, le député relance la machine administrative et enjoint les bureaux concernés de terminer le travail entamé le 20 août 1790. Joseph Fayet, qui retrace lui aussi l'affaire, écrit que pendant la séance de la Convention du 26 mai 1793², Joseph Lakanal, député de l'Ariège et directeur du Comité d'instruction publique, rend un rapport sur l'implantation de la collection de Chantilly au second étage du Cabinet³. Dans l'après-midi du 9 juin suivant, il décide d'aller lui-même au Jardin pour mener l'enquête sur le terrain⁴. Il rencontre Geoffroy Sain-Hilaire, Daubenton et Thouin qui lui remettent une version des *Adresses*. Ayant toutes les cartes en main, Lakanal se sert du temps qui lui reste avant la séance du lendemain pour reprendre le projet de l'assemblée du Jardin des Plantes et du Cabinet d'histoire naturelle afin de présenter son projet de loi le 10 juin 1793 :

Lakanal, au nom du Comité d'instruction publique, fait un rapport et présente un projet de décret sur le Jardin national des Plantes et sur le Cabinet d'histoire naturelle de Paris ; il s'exprime ainsi :

De tous les monuments élevés par la magnificence des nations à la gloire des sciences naturelles, aucun n'a mieux mérité l'attention des législateurs, que le Jardin des Plantes⁵.

Le député reprend ensuite les arguments des *Adresses* en axant sa présentation sur la postérité des grands hommes qui ont fait de l'institution ce qu'elle est. Il reprend Fagon, Winslow, Tournefort, Maquer, les Jussieu, Daubenton et enfin Buffon en insistant sur la portée philosophique de ce dernier. Il réutilise la métaphore du « livre de la nature » en essayant de montrer l'immensité du travail sur « les trois règnes ». Il revient aussi sur l'utilité des serres

¹ CONVENTION NATIONALE, *Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale Série 1, Tome 58, impr. par ordre du Sénat et de la Chambre des députés*, Paris, P. Dupont, 1897, p. 612.

² Joseph FAYET, *La révolution Française et la Science 1789 - 1795*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1960, p. 115.

³ CONVENTION NATIONALE, *Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale Série 1, Tome 65, impr. par ordre du Sénat et de la Chambre des députés*, Paris, P. Dupont, 1897, p. 336 et 337.

⁴ Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Lakanal, sa vie et ses travaux à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents*, Paris, bureau de la revue, 1849, p. 7 et 8 ; Joseph FAYET, *La révolution Française et la Science 1789 - 1795, op. cit.*, p. 116 ; Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie, op. cit.*, p. 227.

⁵ CONVENTION NATIONALE, *Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale Série 1, Tome 66, impr. par ordre du Sénat et de la Chambre des députés*, Paris, P. Dupont, 1897, p. 234.

chaudes qui acclimatent et fournissent des végétaux aux jardins de province, à l'image des plantes médicinales, du célèbre cèdre du Liban et des érables d'Amérique. Il insiste également sur l'utilité du Jardin dans la culture du café. En somme, Lakanal résume la partie « utilité matérielle » de la seconde adresse. Il enchaîne ensuite sur l'argumentaire « enseignement et rayonnement » :

Des connaissances utiles pourraient échapper, malgré l'avantage des rapprochements, à ceux qui commencent à étudier la nature ; des savants consacrés à l'instruction publique exposent aux yeux des citoyens tous les objets utiles au progrès des sciences naturelles, et suppléent à ceux qu'on n'a pu écrire sur l'agriculture, le commerce et les arts.

Et ce ne sont pas seulement les citoyens français qu'on admet aux différents cours donnés au Jardin des Plantes : les étrangers y forment une partie considérable des auditeurs ; il n'est pas rare de trouver parmi eux des Péruviens, des Brésiliens, des Anglo-Américains, et même des Asiatiques, que l'étude de l'histoire naturelle attire et retient pendant très longtemps en France ; l'établissement du Jardin des Plantes n'augmente-t-il pas ainsi la prépondérance et la gloire de la nation, par des moyens politiques plus nobles et souvent les plus avantageux¹ ?

Ces deux paragraphes reprennent presque mot pour mot la *Seconde Adresse* et l'argumentaire de révolution culturelle et de formation du nouveau citoyen par la science. Ils reviennent également sur le rayonnement intellectuel de la République par ses institutions savantes. Suit le projet de loi qui, lui aussi, est presque identique aux premières dispositions du projet de règlement de 1790 :

TITRE PREMIER

Organisation de l'Établissement

ARTICLE PREMIER

L'établissement sera nommé *Muséum d'Histoire naturelle*

II

Le but de l'établissement sera l'enseignement public de l'histoire naturelle, prise dans toute son étendue, et appliquée particulièrement à l'avancement de l'agriculture, du commerce et des arts.

III

Tous les officiers du Muséum porteront le titre de professeur, et jouiront des mêmes droits

IV

La Convention nationale voulant consacrer l'égalité entre des hommes que l'Europe savante met sur le même rang, supprime la place d'intendant du Jardin des Plantes et du Cabinet d'histoire naturelle².

¹ *Ibid.*, p. 235.

² CONVENTION NATIONALE, *Décret de la Convention nationale du 10 juin 1793, l'an second de la République française, relatif à l'organisation du jardin national des plantes & du cabinet d'histoire naturelle, sous le nom de Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Impr. nationale exécutive du Louvre, 1793.

Par ces quelques articles, Lakanal grave dans le marbre tous les espoirs et les combats menés depuis 1788. Le Jardin des plantes, institution hiérarchisée sous « l'Ancien Régime »,

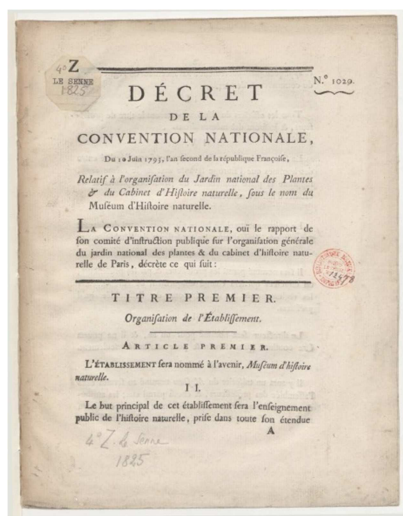


Figure 38. Décret de la Convention nationale du 10 juin 1793 (Gallica)

devient horizontal. Les anciens disciples de Buffon et Daubenton prennent leur indépendance d'une intendance qui n'avait jamais réussi à les satisfaire. L'article 4 est d'ailleurs une nouveauté. Alors que les officiers avaient simplement décidé de ne pas inclure l'intendant dans le projet de règlement, Lakanal grave dans la loi la disparition de cet office tant décrié. Le reste du Titre I^{er} reprend assez fidèlement les dispositions de 1790, à savoir l'élection du directeur, du trésorier et du secrétaire et il place l'institution sous « la protection des représentants du peuple ». Le texte ne comprend que quatre titres alors que le projet était bien plus complet. Le contenu des cours n'est pas détaillé dans la loi, car le second article du titre II stipule que c'est aux professeurs du Muséum de rédiger un règlement qui cadrera l'institution. La loi, quant à elle, traite dans les grandes lignes de l'organisation du Muséum, des domaines à aborder dans les cours, de la création et de la gestion de la Bibliothèque Centrale et des correspondances. Concernant Faujas, ses attributions sont quelque peu simplifiées : « Art. 12 (du Titre I) L'adjoint à la garde du cabinet chargé de correspondance, sera uniquement chargé de compléter la minéralogie et la zoologie de la France¹. » La loi confirme les douze cours, notamment celui de Géologie qui entre pour



Figure 39. Emblème du M.N.H.N. par Van Spaendonck, 1793.

la première fois dans une institution française. Toutefois, le texte a raboté la question des instructions aux voyageurs naturalistes.

Le 10 juin 1793, la Convention adopte le projet de décret de Lakanal et entérine « l'utopie » des officiers du Jardin des Plantes. L'Institution évolue en Muséum National d'Histoire Naturelle et les douze premières chaires sont confiées aux anciens officiers transformés en professeurs. Barthélemy Faujas de Saint-Fond devient ce même jour le premier professeur de Géologie du Muséum et de France.

¹ *Ibid.*, p. 3.

Pour marquer la nouveauté de leur établissement, construit sur les fondations du Jardin des Plantes, mais acquis à la République, Van Spaendonck réalise en 1793 un blason, qui résume finalement toutes les sensibilités scientifiques et politiques du Muséum national d'histoire naturelle. Les trois règnes y sont représentés ainsi que la culture et la paléontologie, tous placés comme sortie d'une corde d'abondance sous un bonnet phrygien. Ce dernier flotte tout en haut et est couronné par le blé et la vigne, éléments essentiels à la vie. Ce qui est intéressant avec cette disposition, c'est que le Muséum et la nature sont placés en dessous du symbole républicain qui domine l'institution, les sciences et la nature.

La République, de son côté, entend bien utiliser ses nouveaux fonctionnaires savants en les envoyant courir les routes des nouveaux territoires conquis, afin de centraliser à Paris, ce qui se fait de mieux dans l'Europe des sciences.

CHAPITRE NEUF

SUR LE FRONT NORD : UNE MISSION ENTRE SPOLIATIONS

ET DIPLOMATIE SAVANTE

Avec la création du Muséum, Faujas, qui est encore tiraillé entre son poste aux Mines où il devient inspecteur et sa place de professeur, se retrouve au cœur de la politique de spoliation centralisatrice lancée en France depuis maintenant deux années. Le désir de faire de Paris le centre européen des sciences occasionne un mouvement de transfert des collections privées provinciales vers la capitale. Dès 1793, Thouin, Charles Devailly (membre du conservatoire du Muséum des arts) et Michel Lebon (bibliothécaire des Quatre-Nations) sont chargés par le gouvernement de faire le tour de la région parisienne pour récupérer et centraliser à Paris les cabinets des « ennemis intérieurs¹ ».

Le contexte militaire ayant placé la France en situation de véritable envahisseur donne l'idée au Comité d'instruction publique et à la Convention d'élargir le champ d'investigation des commissaires. Le décret de la Convention du 15 septembre 1793 laisse aux belligérants le droit de lever des prises de guerre et l'arrêté du Comité de salut public est publié le 18 septembre. Le principe du butin de guerre inscrit dans la loi, la Convention met en place les agences d'évacuation. Ces agences sont chargée d'évaluer et d'aider l'armée à inventorier et récupérer les biens les plus intéressants pour la République. Le 8 mai 1794, la Convention crée un cadre légal aux missions des agences d'évacuation et l'armée du nord n'est pas oubliée². Le principe peut être résumé en une formule prononcée par un conventionnel nommé Sergent : « Les Romains, en dépouillant la Grèce, nous ont conservé de superbes monuments ; imitons-les³. »

¹ Pierre-Yves LACOUR, « Les commissions pour la recherche des objets d'art et de sciences en Belgique, Allemagne, Hollande et Italie. 1794-1797 : des voyages naturalistes ? », in Nicolas BOURGUINAT et Sylvain VENAYRE (dirs.), *Voyager en Europe, de Humboldt à Stendhal : contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790 - 1840*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007, p. 22 à 41 ; Pierre-Yves LACOUR, « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe Septentrionale 1794-1795 », Armand Colin, Société des études robespierristes, 2009 ; Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, *op. cit.*, passim.

² Pierre CARON, « Les "Agences d'évacuation" de l'an II », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1910, XIII, p. 153 à 169.

³ Cité dans Ferdinand BOYER, « L'Organisation des conquêtes artistiques de la Convention en Belgique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1971, XLIX, n° 2, p. 491 à 500.

Faujas, inspecteur des Mines¹, est alors auréolé par la découverte de la mine de fer de la Voulte et bien connu de la Convention comme un des lobbyistes de l'ancien Jardin des Plantes devenu Muséum d'histoire naturelle. L'institution, sous la coupe du Comité d'instruction publique, contient dans son cahier des charges l'agrégation des connaissances et des objets d'histoire naturelle. Le 20 août 1794, la Convention, suivant les directives du Comité d'instruction publique, nomme les agents de l'armée du nord :

Le Comité de salut public, vu que la commission d'Instruction publique n'a pas dans ce moment l'activité nécessaire et qu'il est urgent de pourvoir à des parties essentielles du service dont elle n'a pu s'occuper, nomme les citoyens Wailly, Le Blond, Thouin et Faujas en qualité de commissaire pour ce qui concerne la commission de l'Instruction publique, les charge de se rendre dans la Belgique et dans les pays occupés par les armées du Nord et de Sambre et Meuse pour recueillir tous les monuments, toutes les richesses, toutes les connaissances qui ont rapport aux Arts, aux Sciences, pour en enrichir la République et remplir l'objet de la mission qui leur est confiée²...

Pierre Yves Lacour a étudié le voyage de Thouin grâce à son journal que le baron André Trouvé publie en 1841. Cette édition est à prendre avec du recul, car on sait bien qu'entre un manuscrit et sa publication, certains éléments peuvent être modifiés. Faujas tient lui aussi un journal de voyage. Conservé aux archives départementales de l'Isère, il est resté relativement confidentiel. Seul Gregory Weitz a travaillé sur ce manuscrit³.

Quoi qu'il en soit, le 5 septembre 1794, Faujas, alors en pleine procédure de liquidation dont on connaît la complexité, prend la route du nord :

Parti de Paris le 19 fructidor à dix heures du matin dans une berline avec les cit. Thouin professeur au muséum d'histoire naturelle, Le Blond bibliothécaire des quatre nations, et Dewailly, architecte et habile dessinateur⁴

La commission est accompagnée de six dessinateurs⁵ et est aidée, tout au long de son périple, par les autorités locales et par les représentants du peuple, dont Augustin Frécine, député du Loir-et-Cher. En réalité, ce n'est pas uniquement la Belgique que Faujas parcourt pendant une année. Son voyage le conduit sur les routes des guerres de Paris à Bruxelles, puis à Maastricht, Bonn, Cologne, Amsterdam, Harlem, La Haye, etc.

¹ Renouvelé dans sa place par l'arrêt du Comité de salut public du 15 vendémiaire an 3, Voir « Liste des officiers des mines de la République », in *Journal des Mines* n° I, p. 125 et 126.

² Dans Ferdinand BOYER, « Les Conquêtes artistiques de la Convention en Belgique et dans les pays rhénans », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1971, XVIII, p. 354 à 374.

³ Grégory WEITZ, *Faujas en Belgique, ou le voyage d'un naturaliste dans la tourmente révolutionnaire*, Grenoble, Mémoire sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble II.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », 1794, A.D. Isère J546.

⁵ Augustin FRÉCINE, *Compte rendu à la Convention nationale de la mission aux armées du Nord et de Sambre et Meuse, depuis le 9 fructidor de l'an deuxième jusqu'au 11 ventôse de l'an troisième*, Paris, de l'Impr. nationale, 1795.

1. Une mission au cœur des terres conquises

La mission que Faujas nomme « Voyage dans la Belgique » est plus large qu'une simple excursion en Wallonie. La reconstitution de son itinéraire grâce à son journal de voyage et à celui de Thouin, aux rapports envoyés en France, ainsi que grâce aux échanges qu'il a avec Martinus Van Marum, montre que Faujas parcourt presque l'intégralité des territoires du nord. Après la victoire française de Fleurus le 26 juin 1794, la Convention a fixé les limites de la France jusqu'au Rhin. Toutefois, la situation militaire des territoires du nord oblige les commissaires à faire de nombreux détours. C'est toute une partie du Benelux et de l'Allemagne ouest-rhénane que Faujas découvre pendant cette mission. Il entre dans les pas d'anciens voyageurs dont il a lu les ouvrages, comme ceux de Forster ou de Beaunoir¹. Ces derniers ont parlé de ces espaces et Faujas doit vérifier les observations comme il le fait à chacune de ses pérégrinations. C'est surtout Alessandro Collini qui reste le grand connaisseur de la Géologie de cette région et que Faujas cite dans certains de ses articles. Alessandro Collini, ancien secrétaire de Voltaire, a publié sa relation de voyage en 1776². En tant que directeur du Cabinet d'histoire naturelle de Mannheim, il connaît parfaitement la région et ses productions.

Regard géographique global

En près d'une année, Faujas et ses collègues voyagent dans tous ces territoires pour récupérer les collections des immigrés. Ce temps est très inégalement réparti. Ce qu'on remarque quand on corrèle l'itinéraire et les sources, c'est le rythme soutenu de ce voyage. Par exemple, la première étape de la mission, soit le parcours de Paris à Valenciennes, est effectuée en seulement deux jours malgré toutes les villes énoncées. On voit que la voiture des commissaires doit filer à vive allure. Contrairement à ses autres expériences pérégrines, Faujas est ici extrêmement pressé. La multiplicité de courtes étapes montre aussi que le temps passé dans chaque ville est très bref. La Carte 5, montre que seules les grandes villes occupent les commissaires pendant plusieurs jours. On observe qu'à chaque grand arrêt correspond une constellation d'allers et retours. La commission se rend d'une ville importante à une autre en

¹ George FORSTER, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin, à Liège, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande, etc.*, traduit par Charles POUGENS, Paris, F. Buisson; Alexandre Louis Bertrand ROBINEAU DE BEAUNOIR, *Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf*, Neuwied, La Société typographique, 1792.

² Cosimo Alessandro COLLINI, *Journal d'un voyage, qui contient différentes observations minéralogiques; particulièrement sur les agates, et le basalte. Avec un détail sur la manière de travailler les agates*, Mannheim, chez C.F. Schwan, libraire de la cour, 1776.

faisant parfois escale pour manger ou pour dormir. Les membres s'établissent plus durablement dans des camps de base pour explorer plus en détail quelques régions.

De la même façon que pour le voyage en Angleterre, la méthodologie employée pour réaliser cette carte, du fait de l'abondance des points, nous avons jugé préférable d'attribuer des numéros aux étapes. Les numéros sont attribués en fonction de l'ordre des étapes mentionnées dans le journal de Faujas, de Thouin quand il est avec Faujas ou de la correspondance. Quant aux points jaunes, ils représentent des étapes où les villes importantes. Ils matérialisent des camps de base ou des villes dans lesquelles le travail est conséquent. C'est pour cela que Maastricht entre dans cette catégorie. De plus, la mention de Nedercanne, qui fait partie de la commune de Maastricht, est notée à cause du contexte politique du moment qui influence le voyage de la commission.

Il faut également bien garder à l'esprit que ce voyage n'est pas du tout pour l'agrément ou pour la culture des commissaires. Cela marque d'ailleurs un grand changement dans les pérégrinations de Faujas. Finis pour lui les longues pauses, les visites et les plaisirs, les savants envoyés sur le front ne sont pas ici pour admirer les pierres, les fleurs et les papillons. Ils ont une mission bien précise et les représentants du peuple qui les chaperonnent tout au long de cette année sont là pour le leur rappeler. C'est une course, plus qu'un voyage, une course contre la fuite des immigrés, une course contre la destruction des collections et des objets d'arts et de sciences. Ce marathon dure près neuf mois et fait parcourir à Faujas environ 2461 km¹.

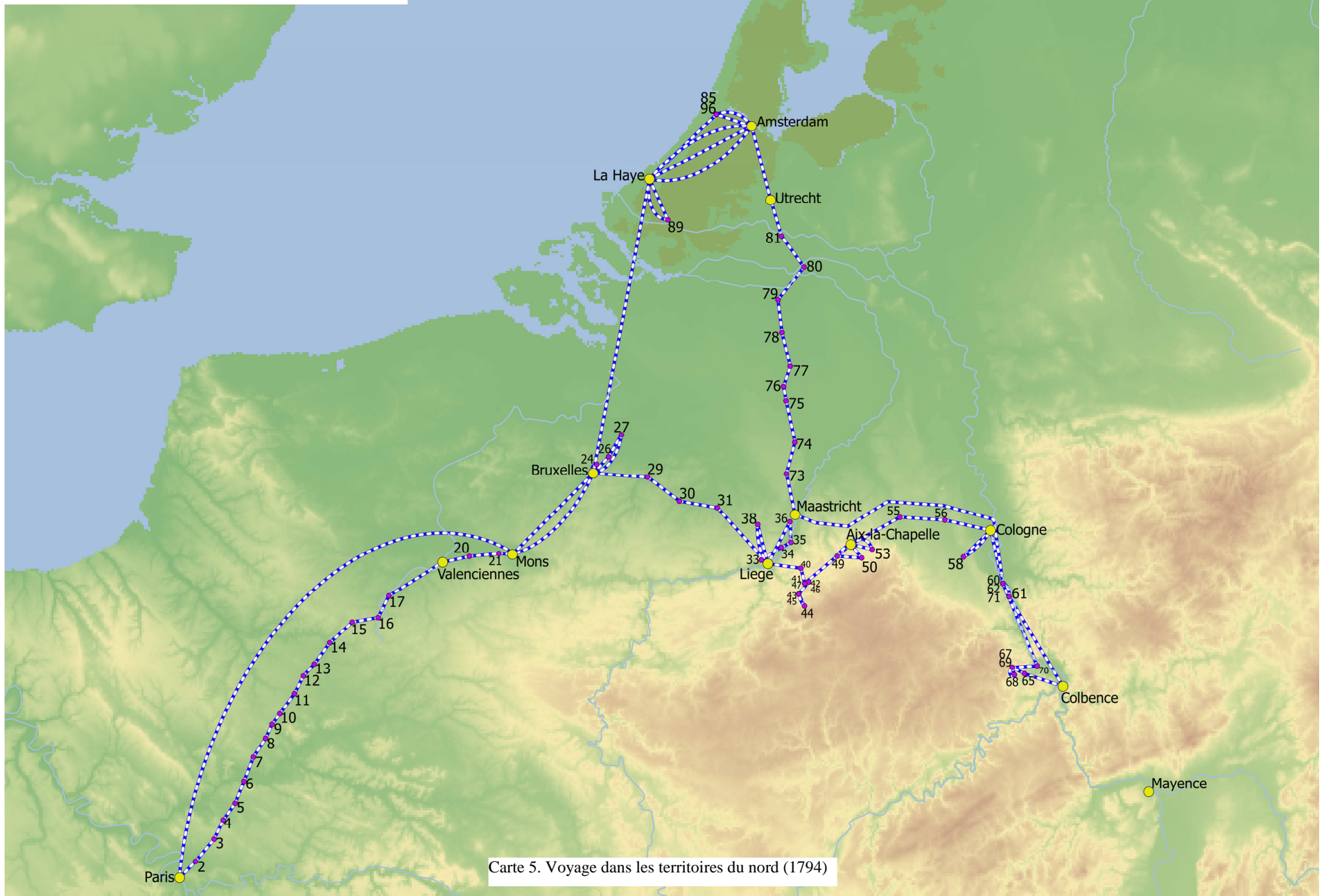
On remarque aussi l'influence des voyageurs naturalistes que Faujas lit avant son départ. Outre les travaux de Camper sur Maastricht qui sont bien connus, on voit que Faujas prend la même route que Forster quand il parcourt les rives volcaniques du Rhin. Cette enclave, que le naturaliste allemand et compagnon de Cook étudie dans son *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin*, est une région importante dans le système catastrophiste terre/mer de Faujas qui doit se baser sur des observations de terrain pour confirmer ses théories.

¹ Calcul réalisé à l'aide de l'outil Statistique de QGIS. Ce chiffre pourrait être augmenté car nous avons choisi de tirer quelques lignes droites qui n'en sont peut-être pas, notamment le dernier segment qui représente tout de même 252 km.

Légende

- Etapes du voyage en Belgique
- Itinéraire du voyage en Belgique
- Hydrographie

0 50 100 150 200 km



Carte 5. Voyage dans les territoires du nord (1794)

Tableau 19. Détail du voyage en Belgique, Allemagne et Pays-Bas (1794)

Étape	Date	Ville
1	05/09/1794	Paris
2		Le Bourget
3		Louvres
4		La Chapelle
5		Senlis
6		Pont-Sainte-Maxence
7		Le Bois de Lihus
8		Gournay
9		Cuvilly
10		Conchy-les-Pots
11		Roye
12		Fonches
13		Marchelepote
14		Peronne
15		Fins
16		Bonavis
17		Cambrai
18	7/09/1794	Valenciennes
19		Mine d'Anzin
20		Quievrain
21		Quaregnon
22		Mons
23		Bruxelles
24	14/09/1794	Laeken/ Belle Montagne
25		Bruxelles
26	15/09/1794	Vilvorde
27		Malines
28	19/09/1794	Bruxelles
29	27/09/1794	Louvain
30	28/09/1794	Tirlemont
31		Saint-Trond
32	29/09/1794	Liege
33	06/10/1794	Saint-Nicolas en Glain
34	09/10/1794	Oupeye
35		Vise
36		Nedercanne
37	11/10/1794	Liège
38	16/10/1794	Tronges
39	19/10/1794	Liège
40	20/10/1794	Herve
41		Francomond/villa Sauvage
42		Vervier
43	21/10/1794	Theux
44		Spa
45		Theux
46		Vervier
47		Francomond/villa Sauvage
48	23/10/1794	Aix-la-Chapelle
49	26/10/1794	Calamine
50		Kornelymunster
51	28/10/1794	Aix-la-Chapelle
52		Échiviller
53		Stolberg
54	29/10/1794	Aix-la-Chapelle
55	02/11/1794	Juliers
56	03/11/1794	Bergheim
57		Cologne
58	23/11/1794	Liblar

59		Cologne
60	30/11/1794	Bonn
61	03/12/1794	Godesberg
	14/12/1794	Bonn
62	19/12/1794	Coblence
63	24-25/12/1794	Coblence
64		Grafft
65		Plaestre
66		Benediktinerabtei Maria Laach
67		Nieder-Mendig
68		Benediktinerabtei Maria Laach
69		Andernach
70	06/01/1795	Bonn
71	14/01/1795	Maastricht
72	05/02/1795	As
73		Brée
74		Achelse
75	06/02/1795	Valkenswaard
76		Eindhoven
77		Liempde
78		Bois le Duc
79	07/02/1795	Dreumel
80		Culemborg
81	08/02/1795	Utrecht
82	09/02/1795	Amsterdam
83		Keysersgacht
84	13/02/1795	Harlem
85		La Haye
86	16/02/1795	Amsterdam
87		La Haye
88	28/02/1795	Rotterdam
89	09/03/1795	La Haye
90	13/03/1795	La Haye
91	17/03/1795	La Haye
92	≅ 20/03/1795	Amsterdam
93	02/04/1795	La Haye
94	18/04/1795	Amsterdam
95	26/04/1795	Harlem
96	31/05/1795	La Haye
97	26/06/1795	Bruxelles
98		Mons
99	??/09/1795	Paris

Un observateur direct de la guerre en cours

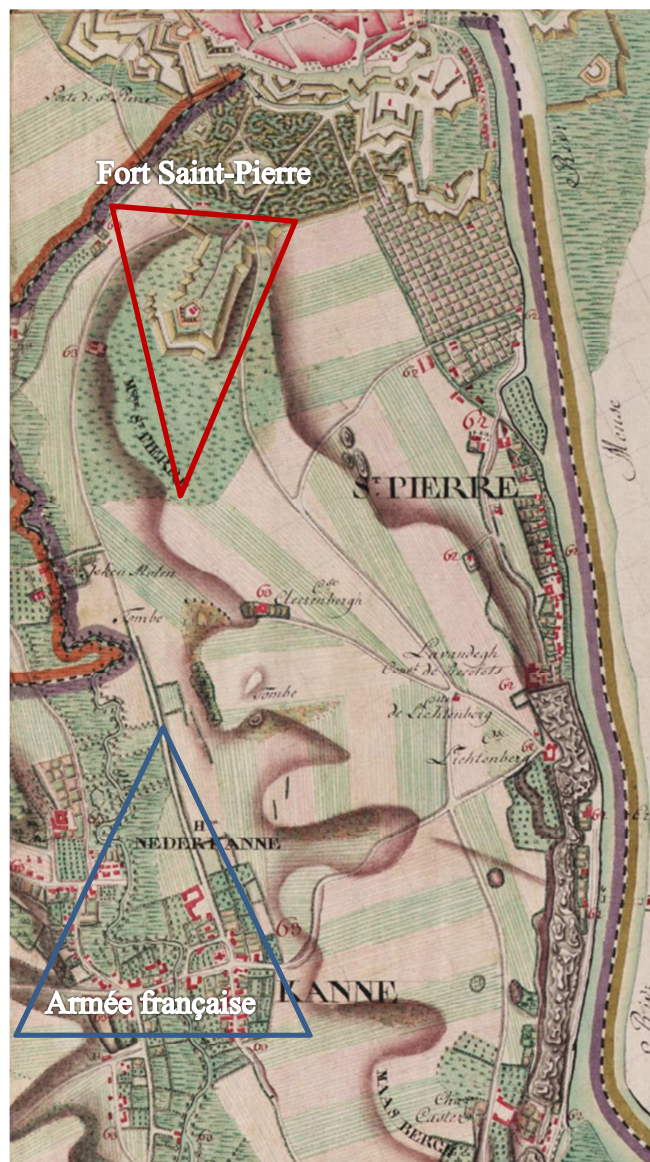


Figure 40. Maastricht par Ferraris, 1777, Bibliothèque Royale de Belgique

Les commissaires arrivent une première fois à Maastricht le 9 octobre 1795. Ils viennent de Liège et passent par les communes d'Oupeye et de Visé avant de s'arrêter au sud de la ville assiégée, dans le village de Nedercanne occupé par le général Duhem.

L'armée française est alors postée autour de la ville et attend des renforts pour mener à bien l'offensive finale. Nedercanne est très proche de l'entrée de Maastricht, mais la ville est gardée par le fort Saint-Pierre qui surplombe tout le sud et empêche toute attaque de la passe. La compagnie est donc coincée et doit attendre le déroulement des événements. Toutefois, Faujas se livre à un inventaire des productions géologiques du site qu'il reporte ensuite dans son ouvrage. Voulant aller visiter les carrières de la montagne de Saint-Pierre, qui est alors un véritable gruyère traversé par un gigantesque labyrinthe de galeries¹,

Faujas se met en danger, mais peint un tableau très précis du siège en cours :

À quatre heures, nous avons monté à cheval avec le général et les officiers de son état-major pour faire la tournée des postes. Cette tournée m'a fait grand plaisir, et m'a donné une idée pratique du siège d'une ville, et les ouvrages immenses qu'une opération semblable exige ; toutes les troupes sont campées dans des cabanes de paille, bien moins dispendieuses et mille fois plus économiques et plus saines que des tentes en toiles. [...] Nous avons approché de très près la place et les avant-postes ennemis puisque dans plusieurs passages découverts, nous avons été obligés de nous séparer de quinze en quinze pas pour éviter de former un groupe, sur lequel on n'auroit pas manqué de tirer du fort Saint-Pierre qui nous dominoit. Nous nous sommes même trouvés plusieurs fois à portée de tir de carabine, mais tout ce spectacle m'intéressoit si fort, que ne m'apercevois du danger que lorsque je voyoit que des hussards qui

¹ Aujourd'hui la montagne a été débitée en carrière et il ne reste plus qu'une exploitation à ciel-ouvert.

nous accompagnoient nous avertissoient avec inquiétude. Il arriva même qu'un aide de camp qui montoit un superbe cheval, le perdit d'un coup de balle¹.

Faujas a une bonne partie de sa famille dans l'armée, dont ses fils, son frère Joseph et son cousin, monsieur Boisset, commandant de cavalerie, frère de Valériane Boisset. La tournée des batteries installées autour de Maastricht lui permet de rendre visite à son cousin et de prendre des nouvelles de son fils lui aussi dans l'armée du nord. Le soir venu, Faujas et Thouin sont accueillis chez le curé de Nedercanne, mais ils sont réveillés une heure seulement après s'être endormis par le tumulte de la guerre :

Nous couchions dans la même chambre et nous étions dans le sort du sommeil lorsqu'à minuit, nous entendîmes de violents coups de canons qui ne nous parurent pas éloignés, et un bruit de cavalerie légère dans la rue. Quelques minutes après, nous entendîmes qu'on tiroit vivement le cordon de la sonnette de la maison. Le curé envoya ouvrir, et un soldat député par le représentant du peuple entra dans notre chambre pour nous avertir que l'ennemi venoit de faire une vigoureuse sortie du côté du village, qu'il falloit se lever promptement. Les coups de canon redoublaient ainsi que les fusillades ; nous nous levâmes, il faisoit une belle lune. La sortie de Saint-Pierre étoit de douze-cents hommes, et de trois cents hommes de cavalerie. Leur intention étoit de surprendre nos postes et de détruire des travaux qui avoient été faits dans le jour, où l'on devoit placer des batteries. Ils étoient suivis de travailleurs pour cet effet. Ils se portèrent avec une belle impétuosité sur cette partie voisine du village, ils firent reculer des compagnies de grenadiers qui furent comme surpris, et au lieu de se rendre à la redoute, qui étoit sous leur garde, ils l'abandonnèrent ; l'ennemi s'empara de deux pièces qui étoient placées à la redoute, et ils y avoient déjà des chevaux pour les conduire, lorsque des braves chasseurs à cheval arrivèrent, chargèrent vigoureusement l'ennemi, reprirent les pièces, et tuèrent dix-sept à dix-huit hommes, firent deux officiers hollandais prisonniers, et en tuèrent un troisième, et forcèrent l'ennemi de rentrer. Nous ne perdîmes que trois à quatre hommes, et n'eumes qu'une douzaine de blessés. L'ennemi rentra dans la place ; tout fut tranquille, nous nous recouchâmes à une heure et demie².

La description très détaillée de cette bataille n'est sans doute pas un témoignage de première main. Il est fort probable que le naturaliste n'ait pas assisté directement aux affrontements. Le lendemain il déjeune avec le commandement et accompagne l'état-major avant d'aller explorer le site :

Après le déjeuner, nous allâmes avec le général et le représentant du peuple Frécine visiter la redoute que les ennemis avoient tenté d'enlever dans la nuit. Nous y vîmes encore des Hollandois et des Autrichiens, étendus sur place, et absolument nus, d'autres que les travailleurs enterroient³.

Les officiers sont quant à eux remis aux mains de l'état-major, et sont soignés. Le général fait avec les représentants du peuple et les commissaires le tour de ses troupes pour féliciter les cavaliers et sévèrement réprimander les grenadiers qui avaient abandonné la redoute. Il les condamne à retirer leurs chapeaux et à porter le poids de cette humiliation pendant une semaine.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 13v.

² *Ibid.*, f. 14r.

³ *Ibid.*, p. 14v.

Faujas ne reste donc que deux jours dans le sud de Maastricht, mais assiste à de nombreux événements qui nous permettent de constater que les conditions de ce voyage sont intimement liées à la géopolitique de la région. On remarque que Frécine n'a pas attendu pour dépêcher un garde chargé d'assurer la protection de Faujas et Thouin qui jouissent d'un statut politique très particulier.

Le poids politique d'une mission administrative et militaire

C'est une très grosse responsabilité qui pèse sur les épaules des commissaires. Les trois espaces visités (belge, allemand et néerlandais¹) sont dotés de villes dynamiques qui renferment des cabinets précieux. Ainsi, ils sont pratiquement toujours suivis par un ou plusieurs « représentants du peuple qui doivent leur faciliter la vie tout en leur rappelant que ce voyage n'est pas un agrément.

La première mission des représentants du peuple consiste surtout à défricher le terrain et à loger les commissaires. Arrivés à Bruxelles le 7 septembre 1784, la première véritable étape de leur voyage, ils se rendent directement chez les représentants du peuple Briez et Hussman alors en poste. Une réunion est organisée avec les autres institutions républicaines en place :

Le soir à six heures, nous nous y sommes réunis avec l'agence du commerce, et des approvisionnements, et les autres agences de la république, afin d'établir les lignes de démarcation de chacune des agences. Celle du commerce s'étoit occupée avant notre arrivée à faire partir pour Paris les plus beaux tableaux de Rubens : les représentants du peuple ont chargé cette agence de nous remettre les procès-verbaux et les catalogues relatifs à ces envois².

On peut assez facilement imaginer cette scène de réunion entre différentes équipes qui doivent définir et se répartir les tâches. À Bruxelles, Faujas rencontre également le représentant du peuple Laurent qui a déjà commencé à trier et envoyer les ouvrages de la Bibliothèque Impériale et devance Le Blond chargé de ce travail. Cela nous amène à penser que les échanges d'informations internes ne sont pas être d'une rapidité fulgurante et que la commission arrive sur place soit pour finir, soit pour récupérer le travail commencé par d'autres. Il est vrai que Bruxelles est française depuis quelque temps et les procédures de rapatriement sont déjà en route. D'après Pierre-Yves Lacour, qui s'appuie sur le travail de

¹ Espaces identifiés par Pierre Yves Lacour dans ses articles sur les voyages de Thouin : Pierre-Yves LACOUR, « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe septentrionale 1794-1795 », *op. cit.* ; Pierre-Yves LACOUR, « La République des sciences dans les guerres révolutionnaires. Les missions des commissaires des sciences et des arts en Europe septentrionale et en Italie (1794-1797) », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dirs.), *La République en voyage, 1770-1830*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Collection Histoire », 2013, p. 297 ; Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste, op. cit.*, p. 75. Sa carte est facilement consultable ici : <https://ahrf.revues.org/11530>

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 3r.

Bénédictes Savoy, les différentes agences chargées des spoliations ne collaborent pas vraiment, mais sont en concurrence. De fait, la réunion avec les représentants du peuple s'avère d'autant plus importante. Le travail des agences est étroitement supervisé. Toutefois, toujours d'après Lacour, Thouin et Faujas sont rapidement prioritaires et les autres agents leur sont inféodés¹. C'est sans doute pour cette raison que les représentants du peuple et les différentes autorités locales semblent particulièrement attentionnées avec les commissaires, et ce durant tout le voyage. Ils sont souvent richement logés dans les villes qu'ils parcourent.

Après quelques jours passés à Bruxelles, les commissaires qui désirent rester quelque temps demandent un logement plus confortable que l'Hôtel d'Angleterre où ils sont établis :

Nous sommes allés à la maison commune pour requérir la municipalité de nous fournir des meubles pour le logement qui nous est destiné à la belle et grande maison qu'occupoit la Chambre des Comptes du Brabant ; les officiers de la maison commune [...] nous ont reçus avec beaucoup de politesse, et ont promis de remplir l'objet de notre demande demain. Nous resterons en attendant à l'hôtel d'Angleterre, où nous ne sommes pas merveilleusement².

À Aix-la-Chapelle³, la municipalité les héberge dans la maison d'un marchand de draps nommé Deusner qui est décrit comme « très riche et affable ». À Cologne⁴, ils n'ont même pas besoin de se présenter :

Nous sommes arrivés à Cologne à sept heures du soir. Comme nous étions attendus, la municipalité nous avoit fait préparer un logement dans une fort belle maison, chez le bourgmestre Legros⁵.

Après un périple en Allemagne et dans les campagnes néerlandaises, la commission arrive à Amsterdam le 9 février 1795. La municipalité d'Amsterdam s'occupe également de leur prise en charge et malgré quelques ratés, le passage de ses membres dans la ville est encore une fois facilité par leur statut :

Nous sommes arrivés à Amsterdam à cinq heures du soir, et avons mis pied à terre au logement destiné aux représentants du peuple, c'est à dire dans la maison de l'homme le plus riche de la Hollande et même de l'Europe, la banquier *Hoppe*. Les représentants du peuple étoient tous à La Haye en ce moment, à l'exception de Bellegarde qui devoit s'y rendre le lendemain. Il n'a pas pu nous y loger à cause du grand nombre de députés qui avoient tous des appartements, mais Bellegarde nous a donné un ordre pour la municipalité qui nous a donné un billet de logement en nous prévenant que c'étoit chez des aristocrates qu'on nous plaçoit, mais que si nous n'étions pas bien reçus, nous n'avions qu'à en donner l'avis.

Nous arrivâmes donc chez notre homme nommé *Soedyk*, riche négociant logé *Keysersgracht*, c'est-à-dire dans la rue du *canal de l'Empereur*, où nous nous sommes établis non sans peine, car le personnage qui nous prennoit avant de nous avoir vû pour des soldats, ne vouloit pas nous loger⁶.

¹ Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, *op. cit.*, p. 73.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 4r.

³ 29 octobre 1794.

⁴ 03 novembre 1794.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 23v.

⁶ *Ibid.*, f. 37r.

Ce passage nous montre bien que les représentants du peuple jouissent d'un pouvoir important qui leur permet d'obliger la municipalité à leur trouver un logement. De plus, Bellegarde les informe qu'il peut prendre des mesures pour les installer en cas de problème. Cela montre que les Français en station dans une république amie jouissent tout de même d'un pouvoir particulier. Ce qui est assez intéressant, c'est le statut de leur hôte. Il est décrit comme « aristocrate », ce qui nous amène à penser que l'ordre de prise en charge des commissaires ressemble à l'obligation de logement des armées en station. Faujas a d'ailleurs joué de son statut auprès des représentants du peuple pour exempter son ami Van Marum de cette charge¹. De plus, l'instabilité politique du début de l'année 1795 et la désorganisation institutionnelle, dues à la purge des Orangistes pendant le mois de janvier 1795, placent les Français en position de force². Le statut des Pays-Bas se trouve dans un entre-deux, car les Patriotes veulent faire de la République Batave une république sœur qui se serait libérée seule, malgré la victoire française lors de la campagne de Hollande³.

Les commissaires sont aidés dans leurs recherches par des locaux. À leur arrivée à Louvain le 27 septembre 1794, la municipalité leur fournit deux guides qui doivent les conduire dans les principaux lieux culturels de la ville. À Liège, toutes les autorités en places sont visitées. Les commissaires vont chez le représentant du peuple Frécine, mais il est absent et c'est son secrétaire qui s'occupe d'eux. Ils rendent ensuite visite à l'administration provisoire du district qui charge un peintre, nommé de France, de les accompagner dans leurs inspections. Pendant le siège de Maastricht, Faujas arrive à parcourir les zones de frictions avec une escorte militaire pour aller visiter les carrières de la montagne de Saint-Pierre de Maastricht.

À La Haye, Faujas et ses collègues sont logés dans le palais du stadhouder, ce qui le perturbe quelque peu :

J'ai même, moi indigne, la chambre où une des jeunes princesses habitait, et comme elle était jolie, que je couche dans son lit, mon austère vertu est mise à grande épreuve, mais ma béatitude est comme celle des saints, tout en contemplation⁴.

À travers ces exemples, nous pouvons constater plusieurs choses. Ils corroborent les idées de Lacour et Savoy qui accordent à la commission un statut très avantageux. On remarque que les représentants du peuple et les instances politiques de chaque ville traversée

¹ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 9 mars 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

² Jonathan Irvine ISRAEL, *The Dutch Republic : its rise, greatness, and fall, 1477 - 1806*, Paperback with corrections, Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford history of early modern Europe », 1998, p. 1122.

³ Annie JOURDAN, *La Révolution batave : entre la France et l'Amérique (1795 - 1806)*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Collection Histoire », 2008, p. 82-83.

⁴ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 14 mars 1795, A.N. AJ/15/836, in Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin, op. cit.*, p. 443 à 445.

sont toujours très « heureux » de recevoir les commissaires. Ce schéma se reproduit presque systématiquement dans les villes parcourues. Les commissaires, en arrivant, se présentent aux autorités locales et sont pris en charge presque directement. Cela leur permet de travailler sereinement et de ne rien manquer. Ce voyage a donc tout d'une mission politique et administrative assistée par une armée omniprésente. Bien que la République Batave tente de garder une certaine liberté, ce n'est pas une commission propre à l'espace qui est désignée. C'est une troupe française qui passe de ville en ville et réserve le même sort aux collections des immigrés que celles réquisitionnées sur le territoire français.

Les représentants du peuple entre pouvoir et contrainte

Croire que le travail des représentants du peuple est cantonné à l'assistance et à l'intendance serait assez réducteur. Nous avons montré précédemment que les commissaires jouissent d'un statut avantageux qui leur permet d'accomplir confortablement leur mission. Ce qu'il faut bien garder à l'esprit est le caractère officiel et contraint de ce voyage. Lorsque Frécine reçoit ses ordres, le 25 août 1794, l'objectif de contrôle de la commission est parfaitement clair :

Le Comité de salut public arrête que le représentant du peuple Frécine se rendra sans délai dans les pays de la Belgique occupés par les armées françaises pour veiller au transport dans l'intérieur de la République de tous les objets ci-dessous indiqués. Il est revêtu de tous les pouvoirs accordés aux représentants du peuple pour faire mettre à disposition de la République tous les effets et généralement tous les objets, d'utilité, de services, d'instruction. Sa surveillance s'étendra sur les subsistances minérales, végétales, les chevaux, les minéraux, les métaux, les matières manufacturées et surtout les objets susceptibles d'importation. Il n'est excepté de sa surveillance que ce qui concerne les contributions militaires et le recouvrement des contributions ordinaires et extraordinaires. Il dirigera et surveillera les agents nommés par la Commission des armes, de transports, d'agriculture, du commerce et d'instruction publique pour exécuter les différentes parties relatives au service et aux attributions de ces Commissions. Chacune de ces Commissions lui remettra, ainsi qu'au Comité de salut public, une liste des citoyens chargés de se rendre dans la Belgique. Cette liste sera présentée à l'approbation du Comité. Le représentant du peuple réunira auprès de lui, aussi souvent que les circonstances l'exigeront, les agents de ces Commissions, règlera toutes les difficultés et assurera la plus prompte exécution de toutes les mesures prises et de celles qui seront prises par le Comité. Il lui sera remis des expéditions des arrêtés et instructions adressés aux Commissions exécutives.

CARNOT, R. LINDET, MERLIN, P.-A. LALOY, THURIOT, ESCHASSÉRIEUX, J.-F.-B. DELMAS¹.

Nous constatons dans cet arrêté que les prérogatives de Frécine sont peu définies. Il est dit qu'il est « revêtu de tous les pouvoirs accordés aux représentants du peuple », mais sans que ces pouvoirs soient précisés. Les travaux de Michel Biard nous éclairent sur cette institution².

¹ CONVENTION NATIONALE, *Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire. Tome 16, 10 août 1794-20 septembre 1794 (23 thermidor an II-4e jour sans-culottides an II)*, Paris, Impr. nationale, 1889, p. 341.

² Michel BIARD, « Les pouvoirs des représentants en mission sous la Convention », *Annales historiques de la Révolution française*, 1998, vol. 311, n° 1, pp. 3-24 ; Michel BIARD, « Les provinces vues de Paris : des terres de

Le statut des représentants du peuple est créé pour combler un vide administratif résultant de la suppression de l'intendance. Il s'agit donc d'une entreprise de déconcentration. La portée de leurs pouvoirs réels fait longtemps débat à l'Assemblée. Finalement c'est un compromis qui en ressort. Ces pouvoirs sont en principe illimités, mais dans le cadre d'une mission précise. Après Thermidor, la Convention, qui veut reprendre le contrôle sur des représentants du peuple devenus trop puissants, décide de n'accorder au Comité de salut public que le droit de nommer les commissaires aux armées. Ces derniers ont alors un rôle de liaison. Cette mesure est adoptée le 7 fructidor an II, la veille de la nomination de Frécine. On peut donc s'interroger sur le véritable statut du représentant. Est-il lié à l'armée du nord ou aux commissions, dont celle pour l'instruction publique ?

À la lecture de l'arrêt, il semble que Frécine est plus lié aux commissions qu'à l'armée. Cependant il est stipulé qu'il se rend en territoire « occupé par l'armée française ». Ce lien militaire permet peut-être au Comité de salut public d'envoyer un agent de liaison auprès de la Commission qu'il a nommée quelques semaines plus tôt. Le terme d'« agent de liaison » n'est d'ailleurs pas si loin d'une partie du travail du représentant. En tant qu'émanation de l'État, sa mission relève de l'inspection et de la transmission des informations. En effet le champ lexical du contrôle et de la surveillance est très largement employé : « veiller » (ligne 2), « surveillance » (ligne 5 et 7), « il dirigera et surveillera les agents » (ligne 8). On voit bien que le rôle de Frécine est de superviser les opérations de collecte, mais également de « régl[er] toutes les difficultés et assur[er] la plus prompte exécution de toutes les mesures prises et de celles qui seront prises par le Comité. » Le représentant est une sorte de responsable des opérations qui a autant un rôle d'organisateur de la vie des équipes d'experts que celui d'inspecteur du travail. Sa mission est apparemment bien accomplie, car Faujas et Thouin, dans un rapport du 14 décembre 1794 écrit depuis Bonn, ouvrent leur lettre en louant son engagement :

Notre marche n'est plus entravée depuis notre réunion à Liège, auprès du Représentant du Peuple Fécine ; l'amour des arts qui l'anime et l'intérêt de la République, lui font partager nos fatigues. C'est un hommage que nous devons à la vérité et au plaisir d'être avec lui, aussi nos collections en tout genre ont plus que doublé depuis cette époque¹.

mission (1793-1795) ? », *Annales historiques de la Révolution française*, 2002, vol. 330, n° 1, pp. 41-70 ; Michel BIARD, « La « Convention ambulante » », *Annales historiques de la Révolution française*, 2003, vol. 332, n° 1, pp. 55-70 ; Michel BIARD, « Contrainte ou liberté économique ? Les représentants du peuple en mission et le ravitaillement de Paris en l'an III », *Annales historiques de la Révolution française*, 2005, vol. 339, n° 1, pp. 35-53 ; Michel BIARD, *Missionnaires de la République : les représentants du peuple en mission (1793-1795)*, Paris, Vendémiaire, coll. « Collections révolutions », 2015, 474 p.

¹ Rapport de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN à la Commission des Arts, 14 décembre 1794, A.N. F/17/1276.

Dans le cadre de la mission de Faujas dans les territoires du nord, Frécine n'est pas le seul représentant à croiser la route de la Commission des sciences et des arts. Le journal, si l'on ajoute Ereth, le secrétaire de Frécine, recense 13 représentants du peuple. Ce nombre est tout à fait logique, car ce ne sont pas moins de douze représentants qui suivent les armées du nord, normalement par équipe de deux¹. Ainsi, sur les 84 mentions de personnages rencontrés lors de son périple, 22 sont des représentants du peuple (et secrétaire) soit 18,48 % des occurrences, derrière les savants (26,88 %). En ce qui concerne les occurrences de « représentants du peuple », Frécine tient haut la main la première place (31,81 %), prouvant que sa mission auprès de Faujas et de ses collègues est primordiale. Faujas, malgré son attachement et son respect pour Frécine qu'il exprime encore dans son ouvrage sur la montagne de Saint-Pierre, n'est pas tout à fait à l'aise avec le fait de se faire chaperonner par un représentant de l'autorité publique. Les accélérations et les ralentissements qu'on constate dans ce voyage sont généralement causés par les représentants qui suivent l'avancée des travaux. C'est Frécine qui vient chercher Faujas et ses collègues lors de leurs balades en Allemagne pour les ramener rapidement à Maastricht et les faire travailler sur les collections de fossiles.

Faujas se plaint d'ailleurs de cette situation dans ses lettres à Martinus Van Marum. Il insiste plusieurs fois sur le caractère rapide et contraint de ses déplacements. Le 9 mars 1795, Faujas informe son correspondant que son excursion à Rotterdam est le fait du représentant du peuple Roberjot : [il] avoit désiré que nous l'accompagnassions dans cette ville », et il conclut sa lettre en promettant à Van Marum d'aller lui rendre visite, mais la promesse paraît déjà assez incertaine :

« Nous resterons ici [à La Haye] trois à quatre jours pour terminer quelques affaires [...] nous irons vous trouver à Haarlem, dans quatre jours au plus tard à dater d'aujourd'hui, et si par hasard nous ne pouvions pas avoir le plaisir de nous rendre auprès de vous le quatrième jour, ce seroit certainement le cinquième².

Quatre jours plus tard, la situation a changé et Faujas n'est plus libre de ses mouvements :

Le cabinet du Stathouder ayant été déclaré propriété nationale française, nous sommes retenus ici pour donner des ordres pour le faire emballer, tous les préliminaires pour mettre l'ouvrage en train exigent que nous différions l'agréable voyage que nous nous proposons de faire auprès de vous, de quelques jours encore, ainsi nous partirons de la Haye pour Haarlem le 27³ de ce mois⁴...

Le 27 ventôse arrive et les commissaires sont toujours à La Haye :

¹ Michel BIARD, *Missionnaires de la République*, op. cit., p. 188 et 189.

² Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 9 mars 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 13 mars 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

⁴ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 17 mars 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

nos préparatifs de voyage ayant été fait pour aller vous voir, mais seulement deux jours avec vous, à cause que nous sommes obligés de présider à l'inventaire et à la vérification du cabinet du prince d'Orange, et que nos représentants nous ont priés de ne pas perdre un moment pour cela¹.

On ne sait pas si Faujas et Thouin ont effectivement pu se rendre à Haarlem, mais dans une lettre du 2 avril 1795, Faujas est toujours aussi surchargé de travail et n'arrive plus à suivre sa correspondance :

je puis vous assurer que nos occupations semblent se multiplier chaque jour [...] nous comptons en avoir pour douze jours au plus tard, et tout sera fini alors, pendant cet intervalle, la belle saison se prépare et nous aurons un plus beau temps pour notre voyage philosophique, auquel nous n'avons pas renoncé...

Les jours passent et dans une lettre envoyée d'Amsterdam le 18 avril 1795, Faujas devient de plus en plus fataliste quant au temps qu'il va lui rester pour pouvoir profiter de son ami :

Amsterdam 29 germinal
Citoyen et ami

Je viens de recevoir votre lettre à laquelle je m'empresse de répondre. Votre attention à nous apprendre l'époque où flore nous étalera ses richesses nous fait grand plaisir et je communiquerai votre lettre aux représentants du peuple.

Puisque vous avez à m'entretenir sur ce qui vous intéresse il faudrait, mon cher ami, tacher de venir dîner demain avec nous ici, nous causerions tout à notre aise ; car je suis si incertain de ce que je puis faire ne pouvant former aucun projet stable, attendu que je suis soumis à la volonté des représentants, qu'il vaut mieux que vous vous donniez la peine de venir ici²...

Après qu'ils aient vraisemblablement pu se voir autour du 24 avril, Faujas se trouve contraint de partir dans le courant de juin 1795 et écrit à Van Marum une dernière lettre hollandaise :

C'est avec bien du regret que je suis privé du plaisir d'aller passer quelques jours avec vous, ainsi que je m'en faisois d'avance une fête ; mais les circonstances exigent que je parte demain pour Paris, les représentants Alquier et Cochon sont déjà partis il ne restera que Ramel qui partira peut être après-demain ; quant à mr Thouin, il est très probable qu'il ira passer deux à trois jours avec vous³.

Durant tous ces mois passés en République Batave, Faujas n'est absolument pas libre de ses mouvements et son avant-dernière lettre est tout à fait explicite. Il est bien « soumis » aux représentants. D'ailleurs, Faujas emploie tout du long un vocabulaire proche de la servitude et des formes passives comme pour appuyer sur le fait que la situation lui déplait, et lui échappe.

Concernant le bien-fondé des spoliations, Faujas n'est pas non plus à l'aise avec certaines prises qui remettent directement en cause la mission d'évangélisation scientifique impulsée par le Muséum lors de sa création. C'est toute l'ambiguïté de la Commission qui est pointée. Car pour un adepte du *soft-power*, la violence de certaines situations et l'atteinte à

¹ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 2 avril 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

² Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 18 avril 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, mois de juin 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

des institutions d'instruction publique de républiques sœurs ne sont visiblement pas acceptables¹.

Ce voyage ne peut donc absolument pas être placé sur le même plan que les précédents. Faujas est envoyé à l'étranger avec la responsabilité de représenter Muséum et la France. Durant tout son périple, il est suivi, surveillé et encadré par une instance politique et administrative qui tient son pouvoir de la Convention. Ce n'est pas un voyage d'agrément ou de science. Faujas et Thouin souhaitent prendre quelques jours pour faire des excursions plus poussées, mais ils ne le peuvent pas faute de temps et de liberté d'action. Faujas, Thouin et leurs collègues ont une mission, et sont au nord pour travailler à augmenter les collections des institutions françaises. L'objectif sous-jacent est bien sûr de faire de Paris la capitale des sciences, des savoirs et des arts, de concentrer en son sein toute l'intelligence des peuples d'Europe et ainsi de dominer, par l'esprit, le reste du monde.

2. Le travail de spoliation

Dans ses différentes publications sur les spoliations dans les espaces septentrionaux, Pierre-Yves Lacour distingue trois différents espaces : A — « l'espace belge », B — « l'espace allemand » et C — « l'espace hollandais ». Ce découpage est judicieux et correspond bien aux trois grandes étapes du voyage de la commission dans les territoires conquis. Les différents grands centres de spoliation se retrouvent successivement et chronologiquement dans ces trois espaces.

Première étape : les collections belges

La mission des commissaires consiste essentiellement à inventorier, à emballer et à envoyer des objets à Paris. Les documents de « l'instruction publique » conservés aux Archives nationales nous donnent un aperçu des collections recensées pendant les différentes étapes du voyage². Durant neuf mois, les commissaires, assistés des représentants du peuple, passent l'essentiel de leur temps dans les principales villes de ces régions septentrionales.

Le travail de collecte démarre véritablement le 7 septembre 1794 avec le recensement des collections bruxelloises. Les commissaires restent sur place environ vingt jours et

¹ Contradiction soulevée par Bénédicte Savoy, qui montre le degré de liberté des commissaires, mais également la séparation entre les prérogatives de chacun. Bénédicte SAVOY, *Patrimoine annexé : les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Passages », n° 5, 2003, p. 39 à 41.

² Archives Nationales, série F/17 : Instruction publique.

s'occupent de plusieurs cabinets. Le premier chantier bruxellois se trouve à l'Académie impériale de Belgique. La besogne commence par une première visite le 12 septembre 1794 pour reconnaître les lieux, Faujas se met au travail le lendemain :

J'ai travaillé depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir à la recherche des objets d'histoire naturelle, qui se trouvent dans le mauvais cabinet de la ci-devant académie, j'y ai trouvé de quoi former une petite caisse, et j'ai décrit les objets dans un catalogue dont je conserve l'original, et dont plusieurs copies seront envoyées au Comité de salut public, Comité d'instruction publique & c¹.

Dans son journal, Faujas décrit la procédure de spoliation. Il inventorie et range les biens dans des caisses de transport qui partent ensuite en convoi pour Paris. Il doit également fournir un inventaire aux différentes institutions. Un rapport est destiné aux représentants du peuple qui contrôlent et gèrent les envois, puis des copies sont distribuées à la réception. D'après la liste du cabinet impérial, Faujas recueille 42 objets d'histoire naturelle, essentiellement composés de minéraux précieux et de fossiles. Il n'envoie pas toute une collection à Paris. Comme il le précise dans la lettre accompagnant la livraison, il ne récupère que les objets dignes d'intérêt et laisse le reste du cabinet. C'est en tout cas ce qu'il dit dans un premier rapport écrit le 20 septembre 1794² après un voyage de quelques jours à Laken et à Maline d'où les commissaires reviennent avec des livres et des plantes : « 4^{ème} jour complémentaire. Nous avons été occupés toute la matinée à écrire au Comité d'instruction publique et de salut public³. » Le travail abattu est déjà considérable. Bien qu'il en fasse peu mention dans son manuscrit, les livres constituent l'essentiel des spoliations :

Jusqu'à présent, nous avons visité huit bibliothèques, dont nous avons tiré environ huit mille volumes. Cinq mille sont déjà en caisses, et expédiés pour Lille, d'où ils seront envoyés à Paris⁴.

Le plus gros cabinet d'histoire naturelle de Bruxelles est inventorié quelques jours plus tard et le contenu figure dans le répertoire envoyé le 3 vendémiaire an II. Faujas se rend la première fois chez François-Xavier Burtin (ou de Burtin) le 19 septembre. Ce médecin et académicien est connu dans le milieu savant pour sa considérable collection composée de près de 12 000 pièces (en 1781) dont 5 000 pétrifications, 4 000 coquillages et 3 000 productions maritimes⁵. Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages d'histoire naturelle régionale, dont le

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 4v.

² Rapport de FAUJAS DE SAINT-FOND au Comité d'instruction publique, 20 septembre 1794, A.N. F/17/1276 et F/17/3979.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 7v.

⁴ Rapport de FAUJAS DE SAINT-FOND au Comité d'instruction publique, 20 septembre 1794, A.N. F/17/1276 et F/17/3979.

⁵ François (de) CALLATAÏ, « La vie rocambolesque et le cabinet d'étude de François-Xavier Burtin (1743-1818) », in *La vie des Musées, Musées en Communauté française Wallonie-Bruxelles, Cabinets de Curiosité : origines et résurgences*, Bruxelles, Association francophone des musées de Belgique, 1992, p. 86 à 93.

célèbre *Oryctographie de Bruxelles* publié en 1784¹. Son parcours de « géologue » local fait d'ailleurs penser au Faujas des premières années qui tentait de percer dans le métier par la découverte d'une histoire naturelle géographiquement restreinte, mais précise². Burtin, après deux mois d'emprisonnement à Vilvorde, s'exile à Vienne pour rentrer au service de Joseph II, mais sans succès. Faujas se rend donc chez lui avec le commissaire chargé des scellés pour les faire retirer en vue de l'inventaire.

Le travail commence le 22 septembre et Faujas, qui s'attend à découvrir une collection importante, se retrouve devant un cabinet en mauvais état :

J'ai été occupé toute la journée à faire mettre en ordre plusieurs objets du cabinet de Burtin. Ce cabinet est dans le plus grand désordre, et tout y est pour ainsi dire renversé sens dessus dessous, et on voit par les vides, qu'il manque plus des trois quart des objets. La femme de Burtin, ainsi que ses amis, me dit que le désordre de ce cabinet venoit de ce qu'à l'époque de la première révolution des belges, le parti de Wandernot, qu'on appelle ici les *wandernotistes*, excita les troubles, et que le cabinet de Burtin fut dévasté par les gens de ce parti, qui le regardoient comme attaché à l'empereur dont il étoit conseiller intime.

Burtin est détesté dans Bruxelles et de nombreux libelles circulaient contre lui dès les années 1787-1788³. Faujas termine son travail le jour suivant, mais ne retient que 39 objets intéressants de ce cabinet, répartis dans « deux grandes caisses » qui sont expédiées pour Paris le 24 septembre 1794.

En plus des livres, les commissaires expédient 42 minéraux et fossiles de l'Académie impériale, 39 objets provenant de chez Burtin, 75 espèces végétales de l'abbaye de Laken et 21 issues du jardin de l'immigré Aramberg. Au total, ce sont 177 objets d'histoire naturelle qui sont destinés à garnir les galeries et jardins du tout jeune Muséum.

Les villes de Louvain et de Liège sont moins riches que Bruxelles pour le commissaire Faujas. Les envois concernent essentiellement des végétaux⁴. Une soixantaine de pièces partent de Liège le 27 vendémiaire, venant de collections privées, de l'Université de Louvain, d'achats et de dons⁵. Faujas profite alors de son temps libre pour visiter la région et sympathiser avec André Dumond, un marbrier de la ville. Le rapport précise qu'en réalité, la ville de Liège n'est pas dépourvue de cabinets, mais qu'ils appartiennent à des particuliers. Ainsi, c'est une entente avec les naturalistes locaux, notamment avec Dumond, qui est

¹ François-Xavier BURTIN, *Oryctographie de Bruxelles : ou description des fossiles tant naturels qu'accidentels découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville*, Bruxelles, Le Maire, 1784, 152 p.

² Michèle GALAND, « Se promener pour la science : parcours d'académiciens dans les Pays-Bas autrichiens », *Etudes sur le XVIIIe siècle*, 2011, XXXIX, "La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles (Belgique-France-Angleterre)", « Editions de l'Université de Bruxelles », p. 209 à 216.

³ François (de) CALLATAY, « La vie rocambolesque et le cabinet d'étude de François-Xavier Burtin (1743-1818) », *op. cit.*, p. 90.

⁴ Rapport de THOUIN au Comité d'instruction publique, 17 octobre 1794, A.N. F/17/1276

⁵ D'ailleurs le rapport sur ces collections a ceci de particulier que Thouin précise en marge où les plantes doivent être placées pour passer l'hiver.

préconisée par ce texte. Selon eux, le seul émigré, disent-ils, a pris la précaution d'emporter ses biens à Londres. La commission quitte Liège le 20 octobre et part vers l'est en direction de l'Allemagne.

Deuxième étape : les riches cabinets d'Allemagne

Après quelques visites dans la région de Spa, les commissaires se rendent successivement à Aix-La-Chapelle, à Bonn, à Cologne puis descendent à Colbence. Comme on le voit sur la Carte 5, ils longent le Rhin, mais sans le dépasser. Cette région correspond à l'espace conquis par la France. Des émigrés y ont laissé des collections même si, d'après Faujas et Thouin, certains ont fui avec une partie de leurs cabinets.

Ils mettent pied à terre à Aix-La-Chapelle le 20 octobre 1794, visitent la ville et ses environs durant une semaine avant de partir pour Cologne. Le manuscrit de Faujas est très prolixe concernant Aix-La-Chapelle et sa région, car il a le temps de faire des excursions dans les mines et les manufactures alentour. Grâce à la présence de Frécine, les commissaires peuvent visiter tous les monuments dont Faujas donne une longue description explicative¹. C'est véritablement à Cologne que le travail reprend. La commission escortée par Frécine entre dans la ville le 3 novembre 1794 et un convoi de plus de vingt chariots part pour Paris le 29 novembre 1794. Dans son journal, Faujas indique qu'il n'envoie qu'une caisse d'histoire naturelle, qu'il utilise ce convoi aussi pour s'expédier du café, du sucre et du savon à Paris. Il s'en excuse d'ailleurs dans son journal, comme s'il avait détourné de l'argent public :

J'ai acheté et payé ces objets, et si le port faisoit la moindre difficulté, je le payerai avec plaisir [...] et ne pouvant pas les envoyer à Paris, par d'autres voies, on ne me sauroit pas gré de m'en être servi, d'autant mieux que j'en préviendrai le représentant du peuple Frécine, lorsque nous serons arrivés à Bonn où il est, et au surplus j'en payerai avec plaisir le port si cela est nécessaire².

La caisse envoyée de Cologne est relativement maigre et il est plus probable qu'elle ne contienne que des objets achetés ou donnés plutôt que réquisitionnés :

Soixante-huit échantillons de marbre garnis et porphyre antique, cette collection faite avec beaucoup de soin en Italie, porte une étiquette sur chaque morceau.

Cent trente échantillons de marbres de Norvège, de Danemark, d'Allemagne, du Brabant, tous étiquetés.

Trois échantillons de mine d'argent natif du Wérou.

Trois beaux cristaux, noir d'étain.

Un bel échantillon de blende cristallisée.

Soixante-douze échantillons ou tablettes d'agathes d'Oberstein.

Une empreinte de poisson, d'une conservation parfaite du Bamberg, pays de Munster, en Westphalie.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 22v à 23v.

² *Ibid.*, f. 30r.

Autre poisson d'une grandeur plus considérable & dont l'empreinte est parfaite¹.

Ces objets viennent certainement des dons d'André Dumont avec qui Faujas a sympathisé, et peut-être du baron Hupsch. Toutefois, il ne semble pas avoir réquisitionné les objets du cabinet des Jésuites de Cologne.

Le 30 novembre 1794, la Commission quitte Cologne pour Bonn et y arrive après un court trajet. Comme nous l'avons vu plus haut, les hommes sont attendus à Bonn par le Général Marceau et le représentant du peuple Frécine qui ont fait privatiser l'Hôtel d'Angleterre pour eux. La ville abrite en effet le palais et donc le cabinet de l'électeur de Cologne. Bonn est une étape très importante dans ce voyage, car c'est un des plus gros chantiers des commissaires et également un des plus politiques. Le travail ne se fait pas attendre. Dès le matin suivant leur arrivée, le général Marceau les emmène visiter le palais de l'électeur. Après avoir fait le tour du jardin botanique et discuté avec Ainé, ancien élève de Thouin et jardinier en chef, les prospections dans le cabinet commencent le 12 décembre 1794. Faujas tombe sur un cabinet à moitié vide ou en mauvais état :

12. Nous sommes allés visiter dans la maison de l'électeur le cabinet d'histoire naturelle. Je ne m'attendais pas à en trouver un local si considérable. Il est composé de cinq pièces, dont la première, destinée aux animaux, est très vaste, bien ordonnée. Il y a un assez grand nombre d'oiseaux tant du pays qu'étrangers. Mais la plus grande partie est attaquée par les insectes, et ceux qui ont été garantis, parce qu'ils se sont trouvés sous des cadres à vitre, bien scellés, ont le défaut d'être appliqués et collés d'un côté contre le fond du cadre, afin qu'ils imitent non le réel, mais le tableau. On a même poussé souvent la chose au point de couper l'oiseau par le milieu, de manière qu'on n'en voit que la moitié. Il y a deux zèbres, l'un mâle, l'autre femelle. Cette dernière est bien conservée et passablement bien empaillée ; un lion, mal conservé, et auquel on a donné des proportions difformes ; quelques monstruosité telles qu'un cheval à deux têtes, un veau à six jambes, & c ; les serpents et autres reptiles sont nombreux, mais n'ont rien de remarquable et sont presque tous décolorés.

Les salles destinées aux minéraux annoncent que cette partie étoit nombreuse, on peut en juger par les étiquettes, car l'électeur, qui avoit probablement une prédilection particulière pour cette partie, a fait emballer et emporter au-delà du Rhin, et dans ses possessions en Westphalie, tous les minéraux, toutes les pétrifications et coquilles. Il a laissé, peut-être par oubli, deux fossiles précieux, par leur belle conservation. Ce sont deux mâchoires inférieures d'éléphant, l'une d'un grand animal de cette espèce, l'autre d'un jeune, avec les dents molaires implantées dans leurs alvéoles. Ces deux objets intéressants d'histoire naturelle, plutôt rapprochés de la pétrification que de l'état fossile, ont été trouvés en Westphalie.

La bibliothèque de l'électeur qu'il avoit rendu public a été emportée aussi. Elle étoit considérable à en juger par la principale pièce.

De ce cabinet, Faujas arrive tout de même à tirer quelques objets. Dans le rapport du 30 décembre 1794, Faujas et Thouin, qui ont déjà fait le tour de la région, longent le Rhin jusqu'à Coblenz. Les objets d'histoire naturelle expédiés depuis Bonn proviennent surtout de deux grands domaines aristocratiques : celui de l'électeur et celui de la famille Wolff-Metternich zur Gracht qui logeait au château de Gracht à Liblar. Faujas ne parle pas du tout

¹ Liste des objets de minéralogie, qui sont parti de l'envoi de Cologne, Signé et « certifié conforme » par FAUJAS, 14 décembre 1794, A.N. F/17/1276.

de ce dernier cabinet dans son journal. La seule mention concernant Liblar est une note de voyage, mais il est plus intéressé par les « terres d'ombre » que par le château. Quoi qu'il en soit, les collections allemandes sont assez riches, car les rapports font état de sept caisses qui contiennent des productions des trois règnes¹. Pour sa part, Faujas recense 81 objets². Faujas et la commission récupèrent les grands animaux empaillés, dont les « monstruosités » que sont le veau (qui gagne une jambe d'un document à l'autre) et le poulain bicéphale. Faujas précise que les animaux « sont bien empaillés ». En fin d'inventaire, il insiste surtout sur les deux mâchoires et le fémur pétrifié d'éléphant, ainsi que sur la mâchoire inférieure d'un cachalot.

De plus, la bibliothèque de l'électeur, qui a été vidée, fait apparemment l'objet d'une controverse entre les commissaires :

La boiserie [de la bibliothèque], en acajou, est très bien traitée. Les commissaires Leblond et Wailly ont jugé à propos de la faire entièrement démonter et encaisser dans vingt-cinq à trente caisses, qui ont chacune douze pieds au moins de longueur, pour l'envoyer à Paris. Je suis convaincu que si l'on compte les frais occasionnés pour démonter les meubles, ceux de tant de caisses, le prix du transport dans un moment où les chevaux sont très rares et nécessaires pour l'armée [...] qui exige des transports journaliers pour les vivres, fourrages, malades & c. on trouvera que cette boiserie coûtera plus que si on la faisoit faire à neuf. Et puis qu'en fera-t-on ? [...] Cet envoi n'est donc nullement de la compétence de commissaires chargées de ce qui se tient aux sciences, à l'instruction publique et aux arts. Et l'agence du commerce regardoit la chose comme meuble pour vendre ces étagères et non pour envoyer à grands frais à Paris, où les riches émigrés ont laissé des meubles dans ce genre plus remarquables encore ; aussi le citoyen Thouin et moi sommes convenus de ne pas donner notre adhésion à cet envoi.

On remarque que le travail est d'abord contraint par des éléments contextuels et matériels, ainsi que par des éléments politiques et hiérarchiques. Faujas nous informe ici que lui et Thouin ont un certain pouvoir sur l'approbation d'une saisie ou non. On peut alors penser que leurs deux collègues leur sont subordonnés. Tout d'abord Pierre Yves-Lacour nous apprend que c'est bien Thouin qui dirige la mission et qui doit donc avoir un certain pouvoir décisionnaire. Ensuite cet envoi empiète sur le travail d'une autre agence, ce qui pourrait créer des tensions entre les différentes équipes. Enfin, le contexte matériel est prégnant. Cet espace est en guerre. Les armées y stationnent, pendant que d'autres s'occupent de prendre Maastricht. Cet élément, qui était plutôt évoqué en toile de fond (sauf pour Maastricht dont nous allons parler), devient un argument sous la plume de Faujas qui rechigne à faire

¹ Description des caisses d'Histoire naturelle qui sont parti avec l'envoi de Bonn, Signé et « certifié conforme » par THOUIN et FAUJAS, 30 décembre 1794, A.N. F/17/1276.

² Liste des objets d'Histoire naturelle, qui sont parti avec l'envoi de Bonn, Signé et « certifié conforme » par FAUJAS, 30 décembre 1794, A.N. F/17/1276.

encaisser de simples étagères. Il semble que Thouin et Faujas aient réussi, car sur le descriptif des convois, on ne trouve pas de mention aux boiseries de Bonn¹.

L'armée du nord ayant fait évoluer la géopolitique des pays voisins et repousser les armées adverses au-delà de la frontière « naturelle » de la République, Faujas et ses collègues sont appelés à Maastricht. Cet épisode, rendu célèbre par l'ouvrage du naturaliste sur la montagne de Saint-Pierre de Maastricht, a donné lieu à une légende et surtout à une belle prise de guerre.

Le Maastricht : un épisode, deux moments et une légende

La prise de Maastricht se déroule en donc deux étapes. Faujas fait une première incursion aux alentours de la montagne de Saint-Pierre, puis revient quelques semaines plus tard, une fois le siège terminé. Il a déjà dans l'idée de récupérer les très intéressantes productions fossiles de Maastricht qui ont été rendues célèbres par Hoffman et Camper. Faujas, en visitant les carrières de Saint-Pierre accessibles depuis Nedercanne, espère pouvoir découvrir des fossiles de valeur :

On trouve en creusant dans l'intérieur de ces collines et dans le centre de la pierre des coquilles bien conservées, quelque fois des gros ossements d'animaux marins, et on n'y a trouvé des écailles de tortue qui avoit près de six pieds de hauteur et dont Hoffman, naturaliste à Maastricht et qui avoit un cabinet, étoit possesseur. Ce fut dans une de ces carrières dont j'ai vu l'emplacement depuis le château de *Canne*, qu'on trouva une tête de crocodile de huit pieds de longueur, et qui est au pouvoir du doyen Godin de Maastricht, et que j'espère, nous pourrons nous procurer après le siège².

Le 11 octobre 1794, après être rentré à Liège, Faujas rencontre le représentant du peuple Gillet qui est en route pour le front. Le naturaliste en profite pour lui parler, ainsi qu'à Frécine, de la tête du reptile d'Hoffmann :

Il m'a fait beaucoup d'accueil, et comme je lui ai recommandé particulièrement de veiller à la conservation du crocodile pétrifié de Maastricht, il me dit que ce seroit un de ses premiers soins dès que cette ville se seroit rendue³.

La commission alors en poste à Cologne revoit Frécine le 7 novembre 1794. Ce dernier revient de Maastricht et rejoint ses compagnons de voyage. D'après Faujas, c'est au représentant du peuple que l'on doit la prise de guerre réalisée dans le cabinet de Godding (écrit Godin) :

Les troupes de la République française, ayant en 1795, repoussé les Autrichiens et mis le siège devant Maastricht, le fort Saint-Pierre fut bombardé. La maison de campagne du chanoine se trouvoit près du fort, et le général étant informé que la tête du crocodile y étoit, donna ordre sur-

¹ Tableau des Convois faits au Gouvernement [...] jusqu'au 18 pluviôse an III de la République française, A.N. F/17/1277.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 15v.

³ *Ibid.*, f. 16v.

le-champ à l'artillerie de respecter cette maison. Mais le chanoine, non moins prévoyant, et ne se doutant pas de l'attention des républicains pour sa maison, fit déloger pendant la nuit son crocodile, qui fut mis en lieu de sûreté dans la ville. [...] Mais au moment où les Français prirent possession de la ville, il fut promis, par le représentant du peuple Frécine, à ceux qui découvriroient le gîte du crocodile, une gratification de six cents bouteilles d'excellent vin, pourvu que le morceau fut défendu de toute atteinte et arrivât en bon état. Cette promesse eut son effet. Le lendemain douze grenadiers apportèrent en triomphe le crocodile dans la maison du représentant¹...

Ce court passage de la prise du Mosasaure a donné lieu à de très nombreuses reprises et a contribué à créer un mythe. Il faut accorder à Faujas un certain talent pour l'emphase et la capacité à faire de ses écrits les plus scientifiques de véritables romans d'aventure. Le paléontologue Francis Duranthon, dans son ouvrage éducatif *Histoire des Dinosaures*², revient sur l'événement dans son chapitre 7 consacré au Mosasaure. Il reprend *in extenso* le passage en l'actualisant et en concluant par une note amusante : « on ne dit pas si une gigantesque beuverie s'en est suivie, mais on peut penser que cette victoire fut dignement fêtée. » Plus récemment, et plus sérieusement aussi, le *Bulletin de la Société Géologique de France* a publié plusieurs numéros sur le reptile marin et certains articles reviennent sur le *Mosasaurus hoffmanni*³. Dans celui de mars 2012, le *Bulletin* publie un article de quatre chercheurs sur ce qu'ils intitulent « l'histoire fabuleuse de Faujas de Saint-Fond⁴ ». C'est un article à charge contre Faujas et ses quelques lignes⁵. Le résumé en dit long sur le ton employé :

À partir de recherches suivies d'archives et de bibliographie, le récit fabuleux de l'acquisition de ce qui devait devenir le spécimen type de *Mosasaurus hoffmanni* MANTELL, 1829 — premier mosasauridé à avoir été nommé — par le géologue B. Faujas de Saint-Fond (1741-1819) dans son livre *Histoire naturelle de la Montagne Saint-Pierre de Maestricht* publié en dix livraisons entre 1798 et 1803, est conté à nouveau et démythifié. De manière significative, Faujas a « oublié » de mentionner la vraie raison de son séjour à Maastricht, à savoir sa nomination comme l'un des quatre commissaires chargés de l'inventaire et de la confiscation des objets de science et d'art dans les pays conquis. Faujas est arrivé à Maastricht environ deux mois après la prise de la ville par les troupes françaises le 4 novembre 1794, tandis que le crâne du mosasaure était confisqué quatre jours après, de telle sorte qu'il n'a jamais été témoin direct de l'histoire

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, Paris, Jansen, 1799, p. 60 et 61.

² Francis DURANTHON, *Histoires de dinosaures*, Rosny, Editions Bréal, coll. « Paléo », 2004, p. 96.

³ Arnaud BRIGNON, « Redécouverte des « crocodiles fossiles des environs du Mans » de Georges Cuvier après deux siècles d'oubli », *Bulletin de la Société Géologique de France*, 2016, vol. 187, n° 2, p. 105 à 120 ; Hallie P. STREET et Michael W. CALDWELL, « Rediagnosis and redescription of *Mosasaurus hoffmanni* (Squamata : Mosasauridae) and an assessment of species assigned to the genus *Mosasaurus* », *Geological Magazine*, mai 2017, vol. 154, n° 03, p. 521 à 557.

⁴ F. F. J. M. PIETERS, P. G. W. ROMPEN, J. W. M. JAGT et N. BARDET, « A new look at Faujas de Saint-Fond's fantastic story on the provenance and acquisition of the type specimen of *Mosasaurus hoffmanni* Mantell, 1829 », *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1 janvier 2012, vol. 183, n° 1, p. 55 à 65.

⁵ Il prend sa base sur un précédent article de 2009 et dont une des parties faisait état de l'« incroyable story » de Faujas. F. F. J. M. PIETERS, « Natural history spoils in the Low Countries in 1794/95 : the looting of the fossil *Mosasaurus* from Maastricht and the removal of the cabinet and menagerie of stadholder William V. », in Ellinoor BERGVELT, Debora J. MEIJERS, Lieske TIBBE et Elsa VAN WEZEL (dirs.), *Napoleon's legacy: the rise of national museums in Europe, 1794-1830*, Berlin, G. & H. Verlag, coll. « Berliner Schriften zur Museumsforschung », n° 27, 2009, p. 55 à 72.

qu'il raconte. Le décret issu de la Convention Nationale annonçant que la destination du fossile serait le Muséum national d'Histoire naturelle (M.N.H.N.) à Paris, fut promulgué le 12 novembre 1794. Il apparaît que le représentant du peuple A.-L. de Frécine (1751-1804) était impliqué dans la confiscation et l'enlèvement du *Grand animal de Maestricht* à son propriétaire légal, l'ecclésiastique Th. J. Godding (1722-1797). Dans une réclamation (datée vraisemblablement de 1815), sa seule héritière R. Godding déclara que six soldats agissant sous les ordres de Frécine se présentèrent avec une charrette pour enlever par la force des armes le « crocodile pétrifié » à la maison de campagne de Godding.

La preuve définitive de l'infidélité de Faujas est donnée par son commissaire associé, le botaniste A. Thouin (1747-1824). Dans les mémoires de Thouin, Faujas est décrit comme un grand menteur et beau parleur, connu pour enjoliver les histoires. De toute évidence, Faujas a falsifié la vérité pour dissimuler le fait que la spoliation d'une personne privée avait eu lieu, ce qui était hors-la-loi, même en temps de guerre. Faujas a aussi usé de propagande envers l'armée française, ce qui était typique de l'état d'esprit de ces années révolutionnaires. En outre, il était assez inexact, son livre étant truffé d'erreurs facilement vérifiables et contrôlables. De plus, il semble que J. L. Hoffmann (1710-1782), célèbre découvreur de fossiles de la région présenté par Faujas comme le propriétaire légal du fossile, ne l'ait jamais été.

Ici nous résumons nos trouvailles antérieures en y incluant de nouvelles, qui nous amènent à la conclusion que ce furent son patriotisme et sa grande capacité à affabuler qui induisirent Faujas à falsifier les faits. [...] Cependant, en embellissant l'histoire, Faujas a ajouté une valeur culturelle supplémentaire à ce fossile¹.

Nous pouvons d'emblée constater la teneur du message que tente de faire passer ce résumé. Se basant principalement sur l'ouvrage de Faujas et ses traductions, sur l'édition de Thouin et sur les articles de Ferdinand Boyer, mais en omettant Lacour et Savoy, les auteurs tentent de « démystifier » ce paragraphe qui, a selon eux, l'objectif de « justifier » une razzia chez un propriétaire. Là où ils disent vrai, c'est que Faujas, dans le passage précédent, promet « le bon Hoffmann » contre le « méchant Godin » qui, par des jeux de droits féodaux, vole légalement le fossile au naturaliste. Ce discours est bien entendu une forme de justification du travail de la commission qui rend en quelque sorte au peuple un bien pris à un homme par un seigneur. Toutefois, le terme de « falsification » est tellement prégnant dans l'article qu'à la lecture on croirait lire un réquisitoire plutôt qu'une analyse d'un événement historique.

De son côté, la nièce de Godding nous donne une autre version de l'épisode :

En 1794, lors de l'entrée des troupes françaises dans ces contrées un député de la Convention en mission près des armées dans ce pays s'empara de la mâchoire d'un crocodile qui se trouvait au milieu d'une pierre de sable, appartenant à feu mon Oncle de Godding Doijen de la Cathédrale de Saint Servaes à Maestricht : Instruit que cette pétrification existait dans la propriété privée Mr Frécine usa du stratagème suivant pour se le procurer. Il fit demander une entrevue au Doijen et il ne dissimula pas qu'elle avait pour objet principal le désir de voir le Crocodile, dont il avait entendu parler ; en effet, il n'arrivait pas d'étranger à Maestricht qui n'éprouva la même curiosité, et qui ne chercha les moyens de la satisfaire ; une invitation de tel despot étant un ordre sévère surtout pour un ecclésiastique, feu mon Oncle n'osa s'y refuser et attendit de jour à autre son arrivée, mais peu après il lui fit savoir, qu'il était retenu chez lui par une indisposition, et il prescrivit en même temps au Doijen de lui envoyer la pétrification, pour qu'il peut à son aise le livrer à son examen ; bientôt six Militaires arrivent pour l'exécuter. Le crocodile fut donc

¹ F. F. J. M. PIETERS, P. G. W. ROMPEN, J. W. M. JAGT et N. BARDET, « A new look at Faujas de Saint-Fond's fantastic story on the provenance and acquisition of the type specimen of *Mosasaurus hoffmanni* Mantell, 1829 », *op. cit.*, p. 55 et 56.

enleve de pure force du domicile du propriétaire, mis sur une voiture, envoyée par le Sr Frecine et il partit sans escorte¹...

En substance, la lettre corrobore la version de Faujas. Maastricht est prise. Frécine et Gillet ont pour mission de récupérer le fossile. Ils s'en chargent.

Certes, Faujas ne peut pas se trouver à Maastricht, il est en Allemagne avec la commission et c'est bien à Frécine que l'on doit cette spoliation. D'après l'article de Pieters, Rompen, Jagt et Bardet, Faujas ne pourrait absolument pas savoir comment se sont passés les événements, car il n'est pas sur place au moment des faits. Pourtant, nous savons bien que Frécine et la commission sont intimement liés et que cette anecdote peut facilement passer de la bouche de Frécine à l'oreille d'un Faujas qui avait particulièrement insisté sur la valeur de l'objet. De plus, le représentant du peuple a largement le pouvoir de faire lever n'importe quel butin dans une ville ennemie et conquise depuis peu. De surcroît, cette prise de guerre concerne la collection d'un ecclésiastique. En cela, la thèse de Pierre-Yves Lacour sur le « discours de justification » des spoliations est parfaitement claire.

Faujas retourne donc à Maastricht le 14 janvier 1795, soit deux mois après la prise de la ville. Le fossile l'attend alors dans la maison des représentants du peuple : « Nous avons logé au gouvernement chez le représentant du peuple Frécine. J'y ai vu avec satisfaction la tête du crocodile qui étoit dans une salle de la maison. » C'est le premier gros chantier de

Faujas à Maastricht, car le poids, les dimensions, et la roche très friable qui entoure le fossile du *Mosasaurus hoffmanni* font de cette pièce un véritable casse-tête. La gravure du travail d'extraction nous montre que la taille de la pierre est conséquente. Il convient donc de



Figure 41. Extraction du crocodile de Maastricht, in Faujas de Saint-Fond *Histoire Naturelle de la Montagne de Saint-Pierre de Maastricht*, 1799.

protéger ce butin. Le général Bollemont fournit alors des ouvriers de l'artillerie à Faujas afin de l'aider à construire une caisse adaptée. De plus, le général du génie Lagastine lui procure un de ses dessinateurs (qui est aussi sculpteur) qui s'occupe du moulage en cire de la pièce.

¹ Copie de la de Lettre de la Veuve GODDING à Brouihère gouverneur de Limbourg, 1815, la Haye, Archives du ministère des Affaires Étrangères après 1813, NA, 2.05.49, citée dans F. F. J. M. PIETERS, « Natural history spoils in the Low Countries in 1794/95 : the looting of the fossil *Mosasaurus* from Maastricht and the removal of the cabinet and menagerie of stadholder William V. », *op. cit.*, p. 69 et 70 ; F. F. J. M. PIETERS, P. G. W. ROMPEN, J. W. M. JAGT et N. BARDET, « A new look at Faujas de Saint-Fond's fantastic story on the provenance and acquisition of the type specimen of *Mosasaurus hoffmanni* Mantell, 1829 », *op. cit.*, p. 61 et 62.

Ces quelques hommes réussissent à penser et à échafauder un véritable cocon sur mesures pour ce trésor paléontologique :

Elle consiste à prendre un massif de bois de peuplier d'un pied d'épaisseur et beaucoup plus grand que le bloc dans lequel est le crocodile. Or, comme on ne pouvoit pas trouver de bloc de cette grandeur, je conseillois de faire ce parquet de deux pièces. Le parquet étant formé et consolidé par des boulons de fer, je fis dessiner la forme exacte du bloc de pierre. Ce dessin fut tracé sur le massif de bois, et on l'excava dans tous les contours que formoit la pierre. Ce moule formé, on devoit apporter avec précautions la pierre pour l'y placer de manière qu'elle y entra avec facilité, qu'il y eut même des vides de deux lignes de largeur tout autour. Je dis que ces vides seraient comblés avec du papier qu'on ferait entrer avec un ciseau. J'aurais bien pu y faire couler du sable, mais je préférais le papier, à cause de son élasticité. Et pour prévenir les chaos dans le transport, les pierres ainsi encadrées dévoient être placées ensuite dans une caisse particulière bien solide, et le tout devoit être transporté sur un corps de voiture suspendue sur des ressorts¹.

Nous voyons donc bien que cette pièce a un statut tout particulier pour Faujas, mais également pour Frécine et pour l'armée qui mettent à disposition du commissaire de la main-d'œuvre qualifiée. En fin de compte, la caisse et le mosasaure arrivent à Paris et le « crocodile » est ajouté aux collections de paléontologie, et où il se trouve encore. À Paris, un nouvel arrivant au Muséum a tout loisir d'étudier cette pièce fraîchement débarquée, presque en même temps que lui. Il s'agit de Georges Cuvier, père de l'anatomie comparée, dont nous reparlerons longuement. Concernant le convoi, Faujas, qui apparemment s'inquiète beaucoup, précise que le « crocodile est dans sa caisse, placée sur un chariot allemand à ressorts » et que l'expédition est encadrée par un « sergent d'artillerie » nommé par le général Lagastine. C'est la seule mention du travail d'escorte des convois qu'on rencontre dans le journal de Faujas, preuve de l'importance que revêt cet envoi.

Faujas ne se contente pas que du gros lézard aquatique. Un autre cabinet lui demande également beaucoup de travail, ce qui lui prend du temps sur ses explorations de la montagne de Saint-Pierre qui est cette fois-ci accessible dans son intégralité.

Durant leur court séjour à Nedercanne, Faujas et Thouin avaient rencontré une libraire de Maastricht nommée Veughen, une patriote batave qui logeait l'état-major français pendant le siège. Un de ses collaborateurs, monsieur Roux, avait acquis une partie du cabinet d'Hoffman et l'avait augmenté lui-même pendant des années. Madame Veughen offre aux commissaires, après la prise de Maastricht, d'acheter la collection de son commis qui est alors en voyage d'affaires. Elle propose à Faujas le prix de « six mille livres d'argent » pour l'intégralité du cabinet². Frécine suit les recommandations de Thouin et Faujas et accepte le marché qu'il paye en assignat. D'après Faujas il s'agit d'une exigence de Veughen, « qui n'en

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 33v.

² *Ibid.*, f. 34v.

vouloit pas d'autre », car cette fervente patriote dit aux naturalistes que cette nouvelle monnaie est celle de la Révolution.

Faujas met dix jours pour inventorier le cabinet et préparer son acheminement vers Paris : « un travail considérable » selon lui. Les pièces les plus importantes sont des ossements de reptiles marins très identifiables : un fémur, des vertèbres, une omoplate et des tortues. Il les fait dessiner et ces études se retrouvent dans son livre¹.

Travail partiel chez le stadhouder

Alors que Faujas travaille sur la collection de Roux, Frécine, parti en éclaireur à Amsterdam, avertit les commissaires qu'ils doivent faire vite, car le dégel pointe et les conditions de voyage pourraient devenir plus compliquées. Faujas et son fils ainsi que Thouin et le fils de madame Veughen, qui leur sert d'interprète, quittent Maastricht le 5 février 1795. Ils traversent le pays en quatre jours et s'arrêtent à Amsterdam. Leur séjour est de courte durée, car Frécine les appelle à La Haye le 12 février 1795. Ils partent le lendemain :

Nous arrivâmes à six heures du soir et nous allâmes mettre pied à terre au palais du Stathouder, où étoient logés les représentants du peuple. Nous vîmes avec grand plaisir notre ami Frécine, qui nous avoit quitté à Maastricht au moment de l'entrée des Français en Hollande. Le représentant du peuple Joubert et sa femme y étoient aussi, ainsi que Cachon, Ramier et Alquier. On nous donne un fort beau logement, et nous fûmes accueillis avec beaucoup d'affabilité².

Après une demi-journée passée à visiter le cabinet, Faujas repart pour Amsterdam avec les Joubert. En fait, le travail d'inventaire ne commence qu'à partir du moment où la collection du stadhouder est déclarée propriété de l'État au mois de mars 1795. Thouin et Faujas semblent avoir insisté auprès des représentants français pour faire pression sur les Bataves, car la collection n'est pas légalement récupérable lors des premières semaines d'occupation. Faujas adresse une lettre au Muséum le 14 mars 1795 pour annoncer que le cabinet du prince est « enfin [...] déclaré propriété nationale³ » et que leur travail peut commencer. C'est à ce moment-là que son journal de voyage s'arrête. Faujas interrompt son écriture lors de l'excursion à Amsterdam le 17 février et ne la reprend que le 26 juin, sur le chemin du retour, lorsqu'il s'arrête à Mons et réécrit quelques lignes. Cette interruption est simplement due au fait qu'il travaille et qu'il n'a pas le temps de faire des visites géologiques. Ce manque de temps s'observe dans les lettres à Martinus van Marum qui couvrent la période de vide entre

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, *op. cit.*, p. 79 à 84.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 37v et 38r.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT FOND au Muséum, 14 mars 1795, A.N. AJ/15/836, in Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin*, *op. cit.*, p. 443 à 445.

Amsterdam et Mons. Faujas tente désespérément de rejoindre son ami, mais il est bien trop pris par ses activités.

À partir de la fin du mois de janvier 1795, Faujas et Thouin se retrouvent seuls et se répartissent donc le travail d'inventaire. Le premier est chargé des minéraux, des quadrupèdes et des reptiles ; le second des plantes et des insectes. Le chantier dure environ quatre mois. Faujas reprend ensuite la route pour rentrer à Paris. Apparemment Thouin doit s'accommoder de la volatilité de son collègue. Il écrit de La Haye le 9 mai 1795 :

Mon collègue s'occupa les matinées des quatre ou cinq premiers jours avec M. Brugmans professeur de botanique, mon correspondant à Leyde de sa partie, mais distrait par des occupations et des voyages à Amsterdam, il s'est reposé sur moi de tout le travail relatif à cette partie de notre mission¹.

Les lettres que Faujas envoie à Van Marum montrent que le naturaliste est sans cesse en mouvement. En revenant de Rotterdam, il ne stationne que quelques jours à La Haye (du 9 mars 1795, jusqu'aux alentours du 20). Puis il fait des allers et retours entre Amsterdam et La Haye pendant tout le printemps 1795. On comprend pourquoi Thouin semble si fâché avec le Montilien à la fin de son journal de voyage. Faujas a laissé travailler seul le jardinier sur une partie des inventaires, pendant qu'il parcourt la région désespérément afin d'aller prendre du bon temps avec Van Marum. D'ailleurs, c'est cette proximité avec Faujas, avec Thouin également, qui permet au conservateur du musée Tylers de passer entre les mailles des spoliations et de l'hébergement forcé².

Faujas reste à La Haye jusqu'au mois de juin 1795. Dans une lettre datée de « juin 1795 vieux style », le professeur de géologie fait ses excuses à son ami Van Marum pour ne pas avoir eu le temps de le voir autant qu'il l'aurait voulu³. En revanche, cette lettre montre que Faujas rentre tout de suite à Paris en cheminant par Bruxelles et Mons fin juin.

3. L'industrie et les sciences en toile de fond

Le travail de spoliation est, en matière de temps réel, celui qui occupe le plus Faujas même si cela apparaît peu dans son journal de voyage. Ce dernier est bien plus prolifique au sujet de ses visites et de ses interactions sociales, culturelles et savantes que sur son travail, alors qu'au prorata du temps passé à classer, trier et inventorier. Contrairement à Thouin qui

¹ Rapport de THOUIN au Muséum, 9 mai 1795, A.N. AJ/15/836, in *Ibid.*, p. 445 et 446.

² Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, 13 mars 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, juin 1795, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

s'attache à des sujets divers et aux institutions charitables¹, Faujas s'intéresse uniquement à ses spécialités que sont la terre et l'industrie.

Géologie et paysages

Comme à son habitude, Faujas, dans ses écrits privés, passe une partie de son temps libre à noircir des pages pour retenir les informations glanées en chemin en vue de les réutiliser dans ses publications. Quelques paysages sont mis en avant dans ce journal.

Pendant son séjour en Allemagne, Faujas est particulièrement intéressé par les productions volcaniques des bords du Rhin. Elles lui permettent d'ajouter une nouvelle région sur son tableau de chasse vulcanologique. En tant que professeur de Géologie, sa tâche est de corréler des informations prises sur le terrain et d'ériger des systèmes géologiques. Le journal manuscrit ne faisant pas état de son passage dans la région de Coblenche et d'Andernach, c'est à travers trois articles de 1802 qu'on retrouve ses observations². Faujas suit certainement les traces de plusieurs naturalistes qui sont passés par cette région avant lui. Il effectue sa première excursion le 23 novembre 1794 à Liblar au sud de Brühl. C'est ce trajet qu'il utilise dans son troisième article de 1802 sur les « terres brunes de Cologne »³. Il est accompagné par Thouin et par le baron Hüpch. Faujas côtoie ce dernier plusieurs fois à Cologne et semble être proche des Français. C'est le baron qui lui parle du volcanisme ambiant. Il doit aussi leur conseiller de descendre au sud de Bonn en suivant le Rhin. Faujas ne précise pas dans son journal ce qu'il retient du lieu, mais il nous prévient de son voyage et du fait qu'il a couché ses observations dans un autre cahier⁴.

¹ Madeleine VAN STREIN-CHARDONNEAU, « André Thouin (1747-1824), un commissaire de la République en voyage dans les Provinces-Unies (1794-1795) », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dirs.), *La République en voyage, 1770-1830*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Collection Histoire », 2013, p. 299 à 310.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Mémoire sur les Trass ou Tuffas volcaniques des environs d'Andernach », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1802, I, p. 15 à 26 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des carrières souterraines et volcaniques de Niedermennich, à trois lieues d'Andernach, d'où l'on tire des laves poreuses propres à faire d'excellentes meules de moulins », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1802, I, p. 181 à 183 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des mines de Turffa des environs de Brühl et de Liblard, connu sous la dénomination impropre de terre d'ombre, ou de terre brune de Cologne », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1802, I, p. 445 à 460.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des mines de Turffa des environs de Brühl et de Liblard, connu sous la dénomination impropre de terre d'ombre, ou de terre brune de Cologne », *op. cit.*

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 30r.

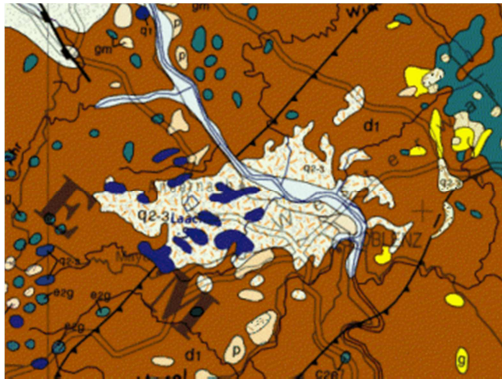


Figure 42. Zone volcanique entre Laach et Colbenz (Géoportail.fr)

Les commissaires et Frécine naviguent ensuite dans la région d'Andernach entre les deux fêtes de fin d'année 1794. Ils établissent leur camp de base à l'abbaye bénédictine Maria Laach, qui jouxte un lac de caldeira. Faujas se trouve dans un paysage vallonné par d'anciens volcans. Il explore plusieurs carrières, notamment celle de Niedermendig¹ dans laquelle il tire des échantillons et analyse les roches². Son premier article (1802) nous informe qu'il est allé visiter les carrières volcaniques de Plaidt et de Krufft³. Celles-ci sont situées autour de la butte de Korrettsberg qui est clairement volcanique. Quand on observe une carte géologique de cette région (Figure 42), on voit bien que la zone est une enclave volcanique quaternaire (zone beige) entourée de sédiments dévoniens (zone marron). Elle est donc particulièrement intéressante pour Faujas.

Puis, c'est son passage à Maastricht qui donne à Faujas le plus d'informations pour ses études. Le réseau de mines au-dessous de la montagne Saint-Pierre est particulièrement intéressant et permet au naturaliste d'écrire un ouvrage complet sur ce lieu. Ce n'est pas le Faujas vulcanologue qui est sollicité à Maastricht, mais l'amoureux des fossiles. La montagne Saint-Pierre se trouve dans une région constituée de roches sédimentaires du crétacé supérieur avec des enclaves cénozoïques au sud et pléistocènes au nord. Elle donc propre à l'étude des reptiles et de la conchyliologie. Faujas jette d'abord



Figure 43. Géologie de Maastricht (Géoportail.fr)

un premier « coup d'œil rapide sur les collines des environs de Maastricht⁴ » où il analyse la roche dont est composé le sous-sol de la montagne. Ce coup d'œil rapide lui permet tout de même de noircir trois grands folios, ce qui est assez important au vu de ses autres descriptions. Comme il le dit d'entrée de jeu : « Les collines de Maastricht sont trop

¹ Cf. Carte n°67

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des carrières souterraines et volcaniques de Niedermennich, à trois lieues d'Andernach, d'où l'on tire des laves poreuses propres à faire d'excellentes meules de moulins », *op. cit.*

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Mémoire sur les Trass ou Tuffas volcaniques des environs d'Andernach », *op. cit.*

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 15r.

intéressantes pour les amateurs d'histoire naturelle pour ne pas exciter toute mon attention¹. » Il parcourt d'abord le côté sud, proche de Nedercanne qui est sous domination française. Ce n'est qu'en janvier, après la prise de la place, qu'il peut s'adonner à loisir à l'exploration souterraine de Saint-Pierre. Toutefois, dès octobre, il commence déjà à tirer des conclusions de ses observations et les intègre à son système :

J'en ai pourtant assez vu pour m'en former une idée assez positive. Ces grands, ou plutôt ces immenses dépôts de sable agglutinés assez faiblement par une proportion de matière calcaire, sont le produit d'une mer qui a entraîné ces dépôts sablonneux parmi lesquels on trouve des coquilles, des tortues, ainsi que des têtes de crocodiles².

Le système catastrophiste cher à Faujas refait ici surface avec la combinaison entre son intérêt pour les volcans et celui pour les fossiles. Ces deux pans de la Géologie sont complémentaires quand on veut expliquer le monde par la violence du feu et de l'eau. Lors de son retour à Maastricht en janvier 1795, Faujas occupe son temps à trier et à emballer, mais également à visiter la montagne Saint-Pierre avec des officiers du génie qui le guident dans les dédales. Il est aussi accompagné de Maréchal (dessinateur attaché à la commission) dont les vues sont gravées et insérées dans son ouvrage³ :

Je suis parti à neuf heures du matin avec les généraux Lagastine et Bollemont, le citoyen Thouin, mon fils, nos dessinateurs, et des officiers du génie pour visiter les carrières. Des soldats portoient des torches et nous sommes rentrés par l'ouverture qui est à côté de la plus grande des entrées. [...] Nous avons cheminé dans ces antres souterrains pendant une heure et demie, en traversant la montagne jusqu'à la sortie qui est du côté de la Meuse.

Pour se faire une idée visuelle de ce que Faujas parcourt lors de cette balade, il faut aller voir les originaux inédits des dessins de Maréchal qui se trouvent dans l'article d'Arnaud Brignon⁴. Ces dessins ne figurent pas dans l'ouvrage de Faujas.

Le naturaliste mentionne une seconde fois avoir « visité de nouveau la montagne de Saint-Pierre⁵ », mais il n'érige pas de nouvelles théories au sujet du lieu. Il reporte ses observations et surtout une analyse à froid des fossiles trouvés à Maastricht dans son ouvrage de 1799. Pourtant, son manuscrit ne fournit pas une recherche particulièrement poussée comme le fait Bory de Saint Vincent quelques années plus tard⁶.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 16r.

³ D'après Arnaud Brignon les originaux, qu'il présente dans un article sont aujourd'hui aux mains d'un collectionneur néerlandais : Arnaud BRIGNON, « Faujas de Saint-Fond, Reinwardt, Cuvier et les poissons fossiles du Crétacé de la " Montagne Saint-Pierre " de Maastricht (Pays-Bas) », *Geodiversitas*, mars 2015, vol. 37, n° 1, p. 59 à 77.

⁴ Cf. note n° 3.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 34v.

⁶ Françoise DREYER, « L'émergence de la notion de limite en stratigraphie au XIX^e siècle », intervention lors du symposium « Histoire de la géologie », congrès de la Société Française d'Histoire des Sciences et Techniques, Strasbourg, 20 avril 2017.

À l'époque de ce voyage, le statut administratif de Faujas est flou. Il n'est ni vraiment professeur de Géologie, ni vraiment inspecteur des Mines. Il n'a pas encore fait son choix et le bureau de la Liquidation l'attend toujours. En revanche ses deux emplois sont bien présents dans ce journal et son intérêt pour l'industrie supplante presque celui pour les roches.

Un Faujas attentif aux ressources et aux savoir-faire

De la même façon qu'en Angleterre et en Écosse, Faujas profite de son passage dans des pays étrangers pour glaner des informations sur leurs spécificités techniques et industrielles. Si le terme d'espionnage n'est pas aussi adéquat que pour son voyage de 1784, Faujas n'en reste pas moins attaché à la récupération de savoir-faire et de technologies qui légalement appartiennent dorénavant à la France. D'autant plus que les territoires conquis sont tous mis à contribution¹. La prise est d'ailleurs trop importante pour se passer de cette région économiquement dynamique². Trois éléments sont au cœur des recherches de Faujas en matière industrielle.

Les mines constituent le premier élément au centre de ses excursions. Outre celles qu'il décrit dans ses articles et qui sont géographiquement très proches, Faujas s'intéresse dans son manuscrit à la mine de calamine située à La Calamine au sud d'Aix-la-Chapelle. Il lui consacre un petit mémoire à la fin de son journal. Il visite le site le 26 octobre pendant son passage dans la région d'Aix³. Calamine est simplement le nom désuet de l'hémimorphite, un silicate de zinc. La commune tient son toponyme de là. C'est donc une mine de zinc que Faujas explore. Ce dernier analyse cette mine avec intérêt, car elle est, dit-il, extrêmement rentable :

La calamine qu'on tire s'exporte en Suède, en Allemagne, et ailleurs. Namur en consomme annuellement six à sept cent mille livres, les fabriques de Stolberg environ six cent mille livres.

Elle a cependant été vidée par les Autrichiens à leur départ. Toutefois, le contrôleur, un français nommé Mallet, conseille à l'inspecteur de reprendre le travail rapidement. Le zinc n'est pas un métal naturellement pur. Faujas décrit d'ailleurs assez bien l'état de répartition de la calamine dans cette mine. Elle est « disposée plus en roche qu'en filon », avec des zones différenciées selon la concentration de calamine. Le zinc doit donc être extrait et chauffé. Le procédé subit plusieurs évolutions au cours du XVIII^e siècle pour se stabiliser au XIX^e siècle.

¹ Michel VOVELLE (dir.), *L'Etat de la France pendant la Révolution : 1789-1799*, Paris, Editions La Découverte, coll. « Librairie du bicentenaire de la Révolution française », 1988, p. 317.

² Jean-Pierre JESSENNE, « Entre contraintes et opportunités : les redéploiements des petites entreprises septentrionales pendant les occupations révolutionnaires (1792-1802) », *Entreprises et histoire*, 2011, vol. 62, n° 1, p. 11.

³ Cf. Carte n°49.

C'est l'Empire qui reprend à grande échelle l'exploitation de la mine. Faujas est très intéressé par la technique de fabrication qui ressemble à celle de la transformation du charbon de terre en *coal* et en *tar* :

La calamine n'est vendue qu'après être grillée. Un vaste hangar est destiné à cette opération qui s'exécute en grand. On grille la mine en formant un lit de bois sec, recouvert de charbon de bois. Le minerai est placé par-dessus, à la hauteur de six à sept pieds. On y met le feu, qui doit être égal et lent. [...] Celle qui est trop calcinée se vitrifie, devient noire¹.

C'est donc un procédé d'oxydation du minerai hémimorphite qui est réalisé avant revente. Sur le plan purement pratique, Faujas fait aussi état du fonctionnement de la mine. Il recense le personnel et précise que le système est aidé par une pompe hydraulique servant à extraire l'eau des huit puits et galeries afin d'éviter que l'air ne se méphitise.

C'est un véritable rapport d'exploitation que Faujas dresse dans ces pages annexes à son manuscrit. On voit bien que le métier de commissaire aux Mines est toujours important pour lui et que le choix entre ses deux titres peut s'avérer difficile.

Le charbon est le second élément auquel Faujas s'intéresse. Ce dernier a forgé une partie de sa carrière institutionnelle grâce à ce combustible. Sa rencontre avec André Dumond, marbrier de Liège, lui apporte son lot de nouvelles idées. Le Liégeois a développé un procédé pour faire de la chaux avec des fours à charbon de terre. Faujas rejoint ici deux de ses domaines d'expertise : le génie civil et la maîtrise du charbon de terre. La technique est simple. Elle consiste à creuser un puits conique d'environ quatre mètres de profondeur, recouvert d'un dôme de pierre ou de brique dans lequel on superpose des couches de charbon et de pierre à chaux. Le feu doit être bien géré pour que la chaux soit parfaitement cuite pendant une douzaine de jours.

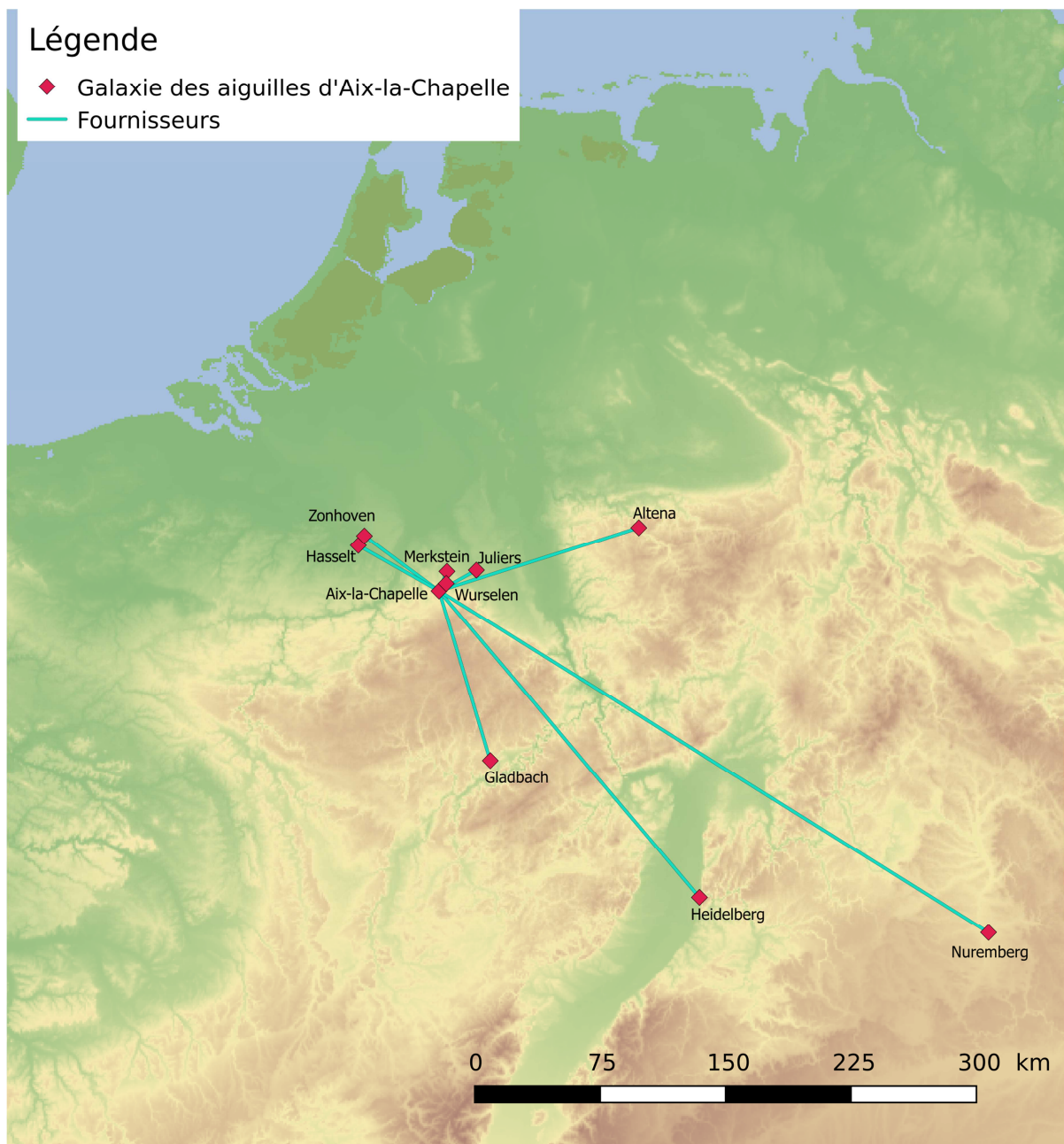
Le procédé très bien décrit dans le manuscrit ne fait pourtant pas l'objet d'une publication particulière et la technique n'est pas non plus reprise dans le *Journal de Mines* dans lequel Faujas est cité pour d'autres travaux. Il décrit également un modèle de brouette « à talon » qui permet de descendre prudemment les pentes escarpées. Il le fait dessiner, mais là encore, ce modèle ne donne pas lieu à une étude particulière. Pourtant, on voit que l'objet l'intéresse et qu'il veut détailler le procédé pour ensuite le reprendre et mener ses propres expériences².

Les manufactures sont le troisième élément qui excitent sa curiosité. Faujas visite à Aix-la-Chapelle plusieurs manufactures d'épingles et travaille à décrire leur fonctionnement

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 21v.

² *Ibid.*, f. 18v.

comme le faisait Adam Smith¹. Il donne une explication très détaillée du fonctionnement des manufactures d'aiguilles du bassin aixois. Outre les procédés de fabrication qui nous montrent une véritable proto-industrie où la division du travail commence à opérer, c'est l'étendue de la galaxie des fournisseurs qui est pointée. D'après Faujas, l'aiguille est la spécialité de la ville puisqu'elle emploie environ « quatorze mille personnes » réparties en douze manufactures et de nombreux ateliers, à Aix et dans les communes alentour².



Carte 6. Galaxie des manufactures d'aiguilles d'Aix-la-Chapelle

¹ Adam SMITH, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Flammarion, 1999 (1^{er} ed. 1776), vol.I, p. 71 et 72.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 59v.

Tableau 20. Fournitures des collaborateurs d'Aix-la-Chapelle

Ville	Altena	Nuremberg	Heidelberg	Gladbach	Juliers	Hasselt	Zonhoven	Merkstein	Würselen
Produit	Fil d'acier	Fil d'acier	Papier violet	Papier bleu	Papier gris	Toile forte	Toile forte	Grès de meule	Pierre à polir

On remarque que la ville a étendu son réseau dans un large champ géographique, mais qui reste germanique. En revanche, Faujas ne nous informe pas sur les débouchés de ces manufactures. En tout cas, on sait d'où viennent tous les produits nécessaires à la fabrication des différentes gammes d'aiguilles.

Bien entendu, Faujas et la commission visitent des manufactures, des mines et des industries locales dès qu'ils le peuvent. Outre l'ambiguïté due au contexte qui ferait d'eux de simples espions, ce sont avant tout des savants qui s'intéressent aux avancées théoriques et techniques et qui suivent aussi leurs intérêts. Le cas de Faujas nous montre bien que son attitude ne change pas vraiment en fonction des espaces visités. Les manufactures, qu'elles se trouvent à Taulignan, à Paris, à Londres ou ici même, éveillent toujours sa curiosité. C'est pour cela qu'il faut rester prudent avec le concept « d'espion industriel » qui est très connoté et ne reflète peut-être pas toujours la voracité des esprits des Lumières. Ceci dit, récupérer des technologies pour le rayonnement de sa nation fait aussi partie de la mission des savants et tout porte à croire qu'une information prise peut être réutilisée ailleurs. C'est le cas de la technique anglaise de réalisation des aiguilles qui a été ramenée à Aix-la-Chapelle :

Aix-la-Chapelle est la grande manufacture d'aiguilles qu'on veut dans la rue Saint-Honoré sous le nom d'aiguilles de Paris, et sous le nom d'aiguilles anglaises, depuis qu'un ouvrier fort intelligent d'Aix a apporté l'art du poli anglais, qu'il est allé chercher à grands frais en Angleterre, et qu'il a vendu à son tour fort cher à un des manufacturiers du pays, qui n'a pu le conserver exclusivement le secret lui-même, les ouvriers qui en avoient pris connaissance chez lui l'ayant communiqué à leur tour aux autres fabricants¹.

La volatilité des technologies dépasse donc de bien loin le champ des seuls voyageurs naturalistes et curieux. Les savants, attachés à l'évolution des sciences et techniques, se servent néanmoins du temps qu'ils ont pour échanger des savoirs et des idées.

L'idéal du Muséum dans les relations savantes

Durant son séjour dans les espaces septentrionaux, Faujas a l'occasion de visiter quelques cabinets intéressants qu'il n'a pas pour charge de vider. Les collections privées ne peuvent théoriquement pas être réquisitionnées par les commissaires qui respectent la propriété privée, quand il ne s'agit pas d'émigrés ou d'ecclésiastiques. Cela lui permet de

¹ *Ibid.*

tisser des liens avec des savants locaux¹ et d'élargir l'influence du Muséum sur l'histoire naturelle européenne. Dans les villes parcourues, les naturalistes s'attachent à prendre contact avec les savants favorables aux nouvelles idées. Certaines de ces rencontres répondent aux exigences savantes, telles que tisser des liens avec de futurs correspondants. Cependant il arrive que de réelles amitiés se créent sur le moment, même si leurs traces disparaissent ensuite.

À Bruxelles, c'est le naturaliste Joseph Van der Stegen de Putte qui tient apparemment le cabinet le plus intéressant de la ville. Ce naturaliste est notamment connu pour sa traduction de Linné publiée à Bruxelles en 1793. Il est alors échevin de la ville. Au moment de la visite des commissaires, Stregen de Putte, devenu bourgmestre depuis environ un an, est particulièrement favorable aux Français². En 1796, de Putte devient membre de la Société d'histoire naturelle de Paris, dont Thouin et Faujas sont membre depuis sa création³. À Bruxelles, Faujas et Thouin tissent également des liens avec un jeune chimiste nommé Van Mons. Les relations avec ces savants sont diamétralement différentes de celles dont nous avons parlé précédemment. Faujas et Thouin sont ici des représentants d'une institution savante qui nouent des contacts avec d'éventuels correspondants. Faujas et de Putte échangent sur l'agriculture et l'histoire naturelle du lieu. Le Montilien repart avec des boutures de tomates qu'il ne connaissait pas (et que le Bruxellois consomme autant cuites que crues et même en jus). Avec van Mons, les commissaires tentent d'obtenir des informations sur les cuivres d'une « carte de Ferraris » dont l'étendue et la précision sont stratégiques dans ce contexte⁴.

À Cologne, Faujas et ses compagnons s'arrêtent pour visiter Walrass, le professeur d'histoire naturelle et de botanique de l'université. Faujas et Thouin ont pour but de rencontrer un collègue et de lier cette institution avec le Muséum qui est censé centraliser les savoirs. Pour sceller cette alliance, ils proposent de lui faire parvenir de nouvelles espèces de plantes pour agrémenter ses leçons⁵. En tant que représentants de « l'instruction publique », Faujas et Thouin sont soucieux de présenter le modèle français comme vertueux et accessible à tous. Ils font de même avec le baron Hupsh avec qui ils sympathisent et à qui, en échange de l'ouverture de son cabinet au public, on promet de donner un local plus grand pour conserver

¹ Pierre-Yves LACOUR, « La République des sciences dans les guerres révolutionnaires. Les missions des commissaires des sciences et des arts en Europe septentrionale et en Italie (1794-1797) », *op. cit.*, p. 290.

² Paul BERGMANS, « Stregen de Putte (Joseph-François-Philippe Van Der) », in *Biographie Nationale de Belgique*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1924, vol. XXIII, p. 766.

³ Jean-Luc CHAPPEY, *Des naturalistes en révolution*, *op. cit.*, p. 277.

⁴ La vue de la figure n° 35 est une carte Ferraris de Maastricht.

⁵ Ferdinand BOYER, « Le Muséum d'Histoire naturelle à Paris et l'Europe des sciences sous la Convention », *Revue d'histoire des sciences*, 1973, vol. 26, n° 3, p. 251 à 257.

sa collection¹. Ces deux exemples sont assez révélateurs de la double mission que les commissaires du Muséum² se sont fixés. D'une main, on prend de qui doit être pris et de l'autre, on encourage la transmission des savoirs et on tente de montrer que les Français ne sont pas des envahisseurs, mais de futurs collaborateurs.

Au-delà des relations de travail, Faujas fait aussi transparaître une amitié certaine pour deux hommes. D'une part, à Liège, il se lie d'amitié avec André Dumont, artisan marbrier avec qui il passe l'intégralité de son séjour. On sent vraiment dans le manuscrit de voyage que quelque chose de sincère s'est créé entre les deux hommes :

Je suis allé déjeuner chez André Dumont, demeurant entre les deux ponts des cy-devant jésuites. Cet homme a une aptitude naturelle pour les sciences, particulièrement pour l'histoire naturelle, il a fort bien soigné l'éducation de ses enfants, leur a donné des talents, il a formé une jolie collection de marbres du pays de Liège et de Namur, il y a réuni quelques objets d'histoire naturelle du pays en pétrification et en fossiles, et cependant cet homme élève sa famille du travail de ses mains, et il a une certaine aisance qu'il doit à son travail et à sa bonne conduite. J'ai eu beaucoup de plaisir à m'entretenir avec cet homme estimable, ami de la liberté lorsqu'elle est fondée sur la moralité et les vertus sociales³.

Quelques jours plus tard, il appuie une seconde fois sur cette nouvelle amitié :

Je suis allé déjeuner avec le marbrier André Dumont, que j'aime beaucoup parce qu'il est plein de bon sens et qu'il aime l'histoire naturelle⁴.

Il est assez rare venant de Faujas que le tableau d'un homme, surtout un civil, soit aussi élogieux. On dirait presque qu'il décrit Dumont comme il le faisait avec Dolomieu dans sa jeunesse. Faujas repart de Liège avec une collection de vingt-huit échantillons de marbre de Liège et de Namur qui lui sont offerts par son nouvel ami.

D'autre part, il y a le cas de Martinus Van Marum. À l'époque des conquêtes du nord, Faujas et lui se connaissent déjà depuis près de dix ans. De plus, Van Marum jouit d'une excellente réputation en tant que conservateur du musée Tyler d'Haarlem qui renferme la plus volumineuse machine électrique d'Europe. En 1785, le Néerlandais avait passé quelques jours avec Faujas, et les deux hommes se sont rapidement liés d'amitié. C'est à Faujas que le Musée Tyler tient une partie de sa collection minéralogique du Vivarais et du Languedoc. En retour Van Marum prêche en faveur de Faujas pour le faire entrer à l'académie hollandaise des sciences en 1786⁵. Rendre visite à Van Marum est un vrai défi pour Faujas qui n'arrive pas à dégager autant de temps qu'il le souhaiterait pour profiter de sa compagnie. Nous avons

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 28v.

² Pour Leblond et de Wailly, c'est différent. Eux se conduisent en vainqueurs et veulent récupérer le plus possible de biens pour les emmener à Paris.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 12r.

⁴ *Ibid.*

⁵ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Van Marum, 11 juin 1786, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

vu qu'il se plaint beaucoup du travail que lui donnent les représentants du peuple, ce qui l'empêche de se déplacer librement. La correspondance avec le naturaliste néerlandais, en plus de nous avoir permis de compléter les trous dans le journal de voyage de Faujas, nous montre que les savants, même en temps de guerre, arrivent toujours à communiquer. D'ailleurs, certains courriers soulignent le lien assez sincère entre deux hommes qui se parlent sans artifices :

C'est avec ses collègues que les relations sont plus énigmatiques. En effet, Faujas et Thouin s'opposent aux deux autres sur le démontage des étagères de Bonn, et Faujas reste très neutre avec Thouin utilisant « le citoyen » dans le journal et « mon collègue » dans les lettres. Thouin, de son côté, est bien plus critique avec son collègue dauphinois dont il tire un portrait peu élogieux à la fin de sa mission :

Mon troisième compagnon de voyage était un Dauphinois qu'à ses vanteries on pouvait prendre pour un Gascon, grand conteur, paresseux, poltron, friand et n'aimant que ses aises. À du savoir il joignait de la mémoire et une certaine facilité dans les manières. Il s'était cru chargé de représenter la France, il connaissait tout le monde, il donnait des audiences, accordait sa protection. À l'entendre, c'était lui qui faisait tout, ses collègues n'étaient que ses subalternes. Telle était sa jactance qu'on le signalait comme un des premiers menteurs dans une armée de soixante-dix mille hommes dont une partie était originaire des pays méridionaux. Il coûta beaucoup à la commission et la servit peu. Bavard amusant, il avait le jargon de la science, quelque instruction dans la minéralogie, et la prétention à la généralité des connaissances humaines¹.

On reconnaît bien quelques traits de Faujas qui sont exprimés ici. Il aide son ami Van Marum à obtenir des gages de Frécine, il voyage beaucoup entre La Haye et Amsterdam au lieu de faire son travail d'inventaire, il s'appuie sur Thouin et tente de se soustraire à ses obligations pour passer du temps avec son ami. On peut comprendre Thouin, dont la réputation de travailleur n'est plus à faire, s'agacer du comportement volage et mondain de son collègue. Faujas rentre en France au mois de juin 1795, en passant par Mons et Bruxelles. À Paris, sa liquidation est toujours en procédure. Vient pour lui le temps de choisir entre ses différentes vies : inspecteur des Mines ou professeur d'histoire naturelle.

Cette décennie (1785 et 1795) est sans doute la plus mouvementée de la carrière et de la vie du naturaliste. Après son retour d'Angleterre, il commence à tirer son épingle du jeu. Son travail, son réseau, en particulier l'aide immense de son mentor, lui permettent de gravir tous les échelons de la hiérarchie des sciences françaises en quelques années. Il vend savamment son procédé de distillation du charbon et se fait embaucher, *in extremis*, au Jardin

¹ André THOUIN, *Voyages dans la Belgique, Hollande et l'Italie*, Paris, Desrez, 1841, vol.I, p. 351 et 352.

des Plantes. C'est grâce à cet événement qu'il peut finalement de faire partie du petit groupe de lobbyistes qui parvient à transformer le Jardin monarchique en une institution d'instruction publique républicaine.

Pour Faujas, vient le temps de la stabilité. Il entre véritablement au Muséum à l'âge de cinquante-trois ans et ses coups d'éclat sont derrière lui. Il sort du siècle des Lumières avec des objectifs partiellement remplis. Il a beaucoup gagné avant la Révolution, il perd beaucoup pendant, mais réussit à se maintenir en poste et à voguer entre les mailles de la politique.

Du point de vue scientifique, Faujas doit maintenant s'intégrer dans son nouveau rôle, celui de professeur de Géologie. C'est alors une discipline naissante qui ambitionne de regrouper les savoirs minéralogiques et les systèmes locaux en de grandes études sur la Terre et son fonctionnement. Faujas a donc dorénavant pour mission de relier ses idées et son expertise afin d'universaliser sa pensée pour « servir à l'Histoire naturelle du Globe ».

QUATRIÈME PARTIE

LES DERNIERS COMBATS DU PROFESSEUR- ADMINISTRATEUR

Faujas de Saint-Fond entre dans la dernière période de sa vie d'homme et de savant. Alors professeur-administrateur à part entière, il se consacre dorénavant à cette seule tâche. Cette situation change assez radicalement sa manière de travailler. Avec la création de revues purement scientifiques telles que le *Journal des Mines* ou les *Annales du Muséum national d'histoire naturelle*, devenues les *Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle* en 1815, la production scientifique de Faujas se fait plus régulière. Son volume est bien supérieur aux périodes précédentes et on sent qu'à ce moment-là, la géologie est désormais véritablement son métier. Il travaille, il voyage, il publie rapidement ses théories. De plus, sa charge au Muséum l'a également transformé en enseignant. Bien que les manuscrits de ses cours aient disparu, son dernier grand ouvrage, *Essai de Géologie ou mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, reprend les thèses qu'il expose dans ses leçons et les érige en grands systèmes. C'est aussi pendant cette période que le naturaliste publie deux ouvrages restés célèbres, son voyage en Angleterre, réalisé douze ans plus tôt, et son étude sur Saint-Pierre de Maastricht dont les gravures ont été saluées par les savants¹. Cette situation pourrait nous faire croire que la carrière de Faujas est alors arrivée à son zénith. Cependant, c'est sans compter la transition du mode de pensée des Lumières au scientisme raisonné et ordonné du début du XIX^e siècle influencé par la « révolution chimique » de Lavoisier. La géologie de Faujas est basée sur deux sciences de plus en plus polémiques : la minéralogie et la paléontologie. Ces disciplines, qui constituent les deux éléments de l'analyse des paysages de montagne, sont peu à peu récupérées par la chimie d'un côté, et par l'anatomie comparée de l'autre. Faujas est au centre de nombreuses controverses scientifiques portées par une nouvelle génération de chercheurs, formée à la science dans les

¹ C'est notamment le cas des géologues d'aujourd'hui qui reviennent très souvent sur l'étude de Faujas sur le crocodile de Maastricht. Voir Conclusion-2.

grandes écoles, et par l'influence d'un Cuvier dont le poids politique devient déterminant pour la direction que prend l'étude des espèces fossiles.

Cette période permet aussi à Faujas de boucler son tour géologique de l'Europe, car après l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique et les Pays-Bas, c'est pour l'Italie qu'il s'embarque en 1805. Ainsi, en digne représentant des Lumières, le naturaliste réussit à compléter, en une vie, ses promenades dans les hauts lieux du voyage européen.

Pour Barthélemy Faujas de Saint-Fond, cette période, caractérisée par un travail stable et rémunéré dans une institution savante à portée nationale et internationale, correspond davantage à pour lui à des batailles permanentes qu'à une véritable période de repos. Ainsi, à l'orée du XIX^e siècle et des véritables grandes découvertes scientifiques que sont la tectonique et l'évolutionnisme, Faujas doit continuer à être actif et pugnace s'il veut défendre ses idées et sa postérité.

CHAPITRE DIX

FAUJAS FACE AUX MUTATIONS DE LA SCIENCE ET DES INSTITUTIONS SAVANTE

Après son retour à Paris, Faujas prend véritablement sa place au Muséum d'histoire naturelle. Le changement de statut de l'institution étant légalement approuvé par la loi du 10 juin 1793, la stabilité de son poste n'est plus un problème. Malgré quelques contretemps administratifs, Faujas a alors tout le loisir de se consacrer à ses tâches principales que sont la recherche et l'écriture. Mais la transition entre les XVIII^e et XIX^e siècles marque la modification de l'échiquier scientifique. À la suite de la « révolution chimique » engagée par Lavoisier, de nombreux savants commencent à remettre en cause les nomenclatures anciennes. Avec le développement de la démarche empirique, symbolisé par l'essor de l'anatomie comparée et de la géométrisation de la cristallographie sous l'impulsion de René Juste Haüy (ancien élève de Romé de l'Isle), les anciens naturalistes comme Faujas se sentent peu à peu marginalisés au sein d'un champ scientifique en recomposition¹. Durant cette période pendant laquelle Faujas doit prendre sa véritable place de « géologue », la discipline reste encore à définir.

D'abord, il doit se préoccuper de son statut juridique au sein de l'appareil administratif que la Révolution a considérablement modifié. Sa position administrative restée très floue du fait de sa « liquidation », cette dernière est toujours suspendue à cause de son départ en Belgique, et sa situation doit être clarifiée². Ensuite, Faujas doit continuer à remplir son rôle de voyageur savant qui contribue à lier la philosophie géologique avec une expérience de terrain qu'il défend depuis ses débuts. Enfin, en tant que scientifique d'État, Faujas doit également continuer à diffuser ses théories à travers d'anciens et de nouveaux canaux, notamment une nouvelle revue d'histoire naturelle érigée par le Muséum à l'aube du XIX^e siècle.

¹ Pietro CORSI, « Buffon sous la révolution et l'Empire », in Jean-Claude BEAUNE et Jean GAYON (dirs.), *Buffon 88 : actes du Colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon*, Paris, Vrin, coll. « Science, histoire, philosophie », 1992, p. 639 à 663.

² Voir chapitre VIII-1

1. Faujas enfin professeur à temps plein ?

Nous avons laissé la procédure de liquidation de Faujas à son point d'arrêt en septembre 1794, juste au moment où il partait dans les territoires du nord. Le naturaliste, qui ne touche *a priori* plus de salaire depuis 1790¹, ne tarde pas à rentrer en France à la fin de sa mission. Il est à Mons le 8 messidor an III² et signe l'état général des professeurs du Muséum de thermidor³. Il est donc à Paris dès l'été 1795. À son retour, Faujas relance la machine administrative. Pour faire entendre sa voix, il est fort probable qu'il soit allé directement plaider sa cause auprès du ministre de l'Intérieur.

La clôture de la liquidation

L'affaire reprend le 5 janvier 1796⁴. Pierre Bénézech transmet un rapport au Directoire qui vante les mérites du professeur et demande un nouvel arbitrage. Le ministre, se basant sur l'estimation du Muséum (60 000 livres) et sur celle du bureau de la Liquidation (30 000 livres), propose la somme de 25 000 livres, plus 6 000 livres directement versées au naturaliste. Il ajoute à cela un salaire de 6 000 livres par an pour ses voyages et dans le but de systématiser la présence d'un dessinateur, outre 4 000 livres, plus 3 000 livres pour son traitement et ses frais de voyage. Au total un budget colossal de 13 000 livres exclusivement consacré aux voyages savants est accordé chaque année au professeur de géologie. Le 21 avril 1796, le ministre des Finances Ramel transmet lui aussi son avis au Directoire exécutif (qui semble faire suite à une demande de ce dernier⁵). Il explique que les prétentions de Faujas et les avis du ministre de l'Intérieur sont légitimes dans le fond, mais que dans les faits, les ressources de l'État sont telles que le projet ne lui semble pas des plus judicieux. Il termine en laissant la décision finale au ministre de l'Intérieur charge passé, entre temps, à François de Neufchâteau.

Les échanges continuent jusqu'au 16 décembre 1796. Ramel, qui s'étonne de la lenteur de la procédure de liquidation, écrit à Denormandie en l'enjoignant de se remettre au travail :

¹

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage dans la Belgique », *op. cit.*, f. 47r.

³ « État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la république française une et indivisible ». A.N. AJ/15/150.

⁴ Copie d'un rapport du ministre de l'Intérieur au Comité de Salut Public, 5 janvier 1796, A.D. Isère J547.

⁵ Rapport identique au précédent, mais émanant du ministre des Finances. Ce sera au ministre de l'Intérieur de trancher sur cette question, 21 avril 1796, A.D. Isère J547.

Le citoyen Barthélemy Faujas, professeur au muséum d'histoire naturelle a présenté, citoyen, au directoire exécutif différents mémoires pour obtenir le rétablissement d'une pension de 6000lt qu'il dit avoir été accordée par l'ancien gouvernement pour ses services ; et il observe que non seulement vous avez liquidé sa pension à une somme inférieure de moitié à celle que ses titres lui donnoient le droit de prétendre ; et que vous avez suspendu votre travail définitif sur cet objet, ainsi que l'expédition du brevet doit lui être rendu, en sorte qu'il ne peut toucher sa pension dont les arrérages lui sont dus depuis six ans.

Veillez bien, citoyen, donner le plus promptement que vous pouvez, vos observations et avis sur la réclamation du citoyen Faujas¹.

Son dossier bloqué, Faujas ne peut donc toujours pas toucher son argent. Cela se confirme quand on consulte les registres des traitements du Muséum². Sous la paye de Faujas il est noté : « Non payée à cause de sa liquidation en cours ». Les mois passent et Faujas insiste auprès du ministre des Finances. Ce dernier, pour le moins agacé, répond assez sèchement au naturaliste le 29 juillet 1797 :

« Je n'ai pas retardé citoyen, l'expédition de votre affaire autant que vous le craigniez et autant que vous auriez de droit de vous en plaindre, si je n'y avois pas apporté l'intérêt qu'elle m'inspire. J'en fis rapport au directoire exécutif, le 3^e jour qui suivit votre dernière visite, il me chargea de remettre le dossier au ministre de l'Intérieur avec mon avis, il vous était favorable, et j'exécutais cet ordre le lendemain ; votre dossier est ouvert au bureau de mon collègue, c'est à lui que vous devez vous adresser actuellement³. »

Malgré tout, à l'été 1797, la liquidation de Faujas est toujours bloquée. Finalement, environ sept ans après la constitution du premier dossier, Faujas obtient partiellement gain de cause par l'arrêt du 7 fructidor an 5 (24 août 1797) :

« 5 – Faujas : le même ministre propose au directoire 4 projets d'arrêtés qui sont adoptés ; ainsi qu'il suit ; le premier accorde au citoyen Faujas, l'un des professeurs administrateurs du *Museum* d'histoire naturelle, une somme annuelle de six mille francs pour ses frais de voyage, et un dessinateur dont le traitement n'excédera pas quatre mille francs.

9 – Faujas : une somme de 25 000 francs due au citoyen Faujas, professeur administrateur au museum d'histoire naturelle, pour les objets dont il a enrichi cet établissement⁴. »

Le Directoire officialise donc les différentes propositions des deux ministères. Finalement, Faujas devient pleinement professeur à partir de cette date. Il n'est plus tiraillé entre le Muséum et les Mines et son salaire ainsi que les sommes pour ses voyages sont enfin budgétés.

Avec ce texte, le Directoire confère un nouveau statut à Faujas : celui de Professeur-Voyageur. Grâce à cette décision, c'est un autre levier qui s'ajoute à la rhétorique de Faujas, qu'il ne va pas hésiter à utiliser sans modération et particulièrement quand son zèle de voyageur devient un problème pour la République puis pour l'Empire.

¹ Lettre du ministre des Finances au directeur de la Liquidation concernant les pensions de Faujas, 16 décembre 1796, A.D. Isère J547.

² État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances, A.N. AJ/15/150 et suivants.

³ Lettre du ministre des Finances à Faujas, 29 juillet 1797, A.D. Isère J547.

⁴ Arrêt du Directoire exécutif concernant la liquidation et le nouveau salaire de Faujas de Saint-Fond, 7 fructidor an V, A.N. AF/III/7 dossier n°23.

Le statut du professeur-administrateur

Plus fondamentalement, cette longue procédure de liquidation nous renseigne sur le statut de l'homme de science au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. La Figure 44 représente les acteurs mobilisés et leurs liens tout au long de cette affaire. Chaque cercle indique un acteur individuel ou une institution. Les lignes traduisent les relations entre les acteurs. Elles sont de deux sortes. La droite bleue est un lien non orienté. Faujas, en tant qu'agent du Muséum, bénéficie d'une relation particulière avec cette institution dont il est un des administrateurs. Ses pairs, eux aussi professeurs-administrateurs et souvent membres fondateurs, le soutiennent systématiquement. Les flèches représentent quant à elles des liens orientés. La direction indiquée par chaque flèche nous permet de comprendre l'orientation du lien qui unit les deux correspondants. Enfin, l'épaisseur de certains liens orientés traduit la multiplication des interactions entre les différents protagonistes. De fait, l'accumulation de dates pour une même courbe souligne également ces échanges multiples.

Ce qui est frappant quand on analyse ce réseau dans sa globalité, c'est l'intégration de Faujas dans un champ peuplé de personnalités et d'institutions très importantes. Il est lié personnellement avec les plus hautes instances de l'État. Malgré les changements à répétition dans les ministères sollicités, on voit que les liens entre Faujas et les ministres ne se rompent pas pour autant. Nous pouvons alors considérer que les professeurs-administrateurs sont des personnages de premier ordre qui communiquent avec le sommet de l'État.

Les liens d'amitié entre Thouin et Rolan, ou bien la belle carrière politique que fait Lacépède, qui devient ministre, nous montrent parfaitement cette porosité entre les sciences et la haute administration. La situation de Faujas, bien que quelque peu différente des deux précédentes, nous renseigne sur la position des professeurs-administrateurs dans la hiérarchie de l'État. Cependant, comme le rappellent bien Jean-Luc Chappey et Antoine Lilti¹, l'exemple de Faujas n'est pas unique et la série F/17 des Archives nationales regorge de ce type d'affaires. Toutefois, le cas de Faujas est assez représentatif du milieu propre au Muséum qui a fait de ces hommes de véritables lobbyistes, maniant le langage juridique et politique avec précision. De plus, comme le dit bien Emma Spary², les officiers du Muséum se sont groupés en bloc homogène et on voit que lorsqu'un de ses membres est attaqué, c'est toute l'institution qui répond comme un seul homme. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce point quand nous parlerons des voyages du professeur-administrateur.

¹ Jean-Luc CHAPPEY et Antoine LILTI, « Les demandes de pensions des écrivains, 1780-1820 », *op. cit.*

² Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, *op. cit.*

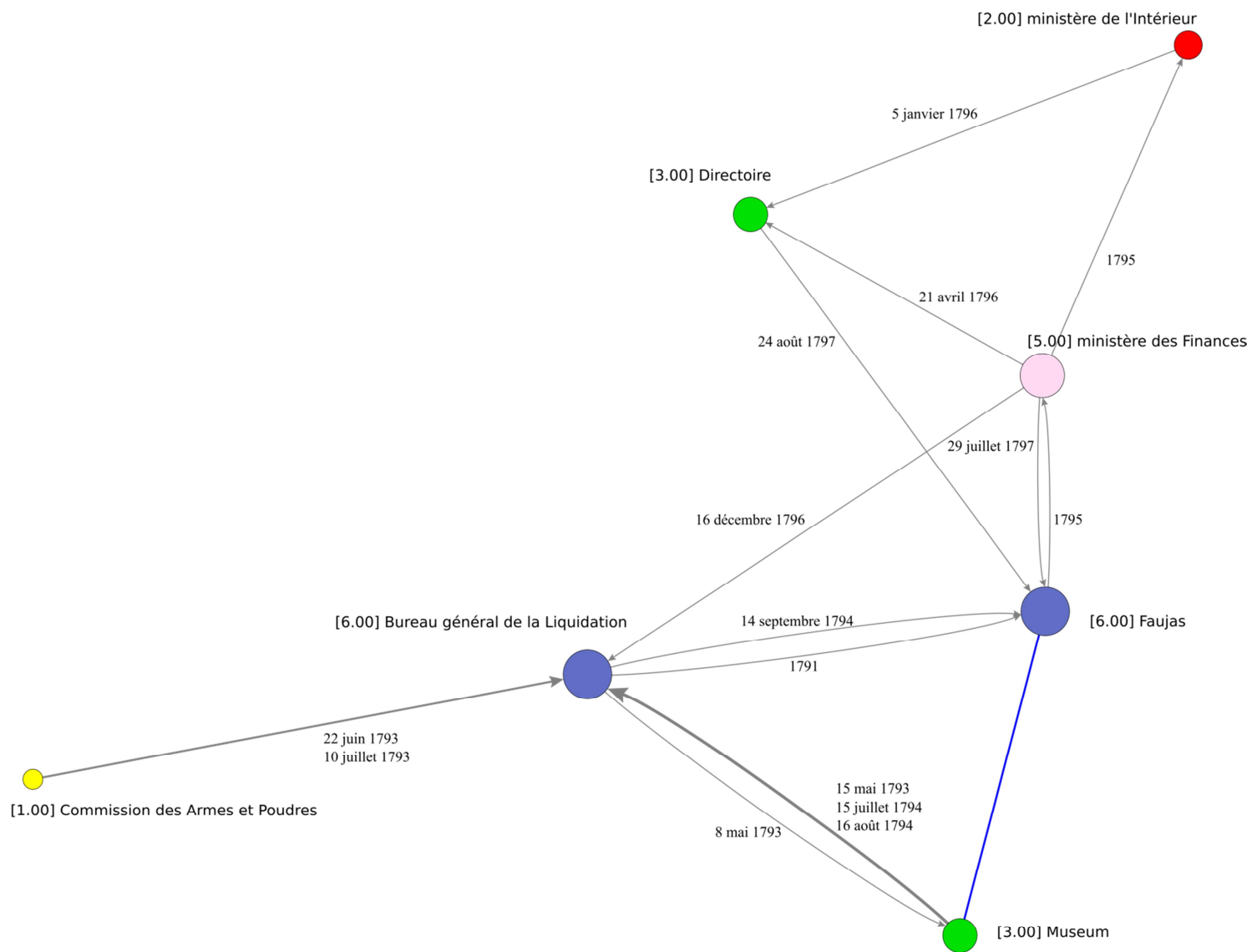


Figure 44 : Réseau institutionnel de Faujas pendant sa Liquidation

2. Les excursions du professeur-voyageur

Faujas, comme nous l'avons dit, est « contraint » d'effectuer pendant son service annuel un voyage géologique ayant pour but d'augmenter les collections du Muséum. Toutefois, à son retour du nord en 1795, la convention lui accorde une année blanche pour qu'il puisse préparer son livre sur *l'Histoire Naturelle de la Montagne de Saint-Pierre de Maastricht* :

Il sera [...] dispensé pour cette année des voyages auxquels il est assujéti comme inspecteur des mines [...] parce qu'il est actuellement occupé d'un ouvrage utile sur la Hollande, où il a été envoyé par le Gouvernement pour la conservation des monuments des sciences et des arts¹.

Dès 1798, Faujas, qui n'a pas vu tout ce qu'il voulait voir en Allemagne, demande au gouvernement s'il peut diriger sa nouvelle tournée sur les rives du Rhin. L'institutionnalisation du Muséum amène l'administration française à conserver systématiquement les différents actes et demandes qu'elle reçoit. Cela nous permet de comprendre quelles sont les contraintes financières et matérielles liées à la préparation de ces voyages.

Un exemple de préparation de voyage

Dans le but de préparer convenablement son voyage, Faujas réactive sa relation épistolaire avec le ministre de l'Intérieur dont le portefeuille est géré par François Sébastien Letourneux. La première lettre, datée du 9 novembre 1797, est un appel à contribution de l'État. Avant de prendre ses dispositions pour partir Faujas demande au ministère de lui fournir les instruments de travail dont il a besoin pour effectuer ses observations :

Je suis chargé chaque année de faire des voyages relatifs aux sciences et aux arts j'aurais besoin, citoyen ministre pour celui que je vais prendre ;

1 ° de deux baromètres portatifs.

2 ° de trois thermomètres.

3 ° de quelques nouvelles mesures linéaires.

4 ° d'une boussole.

Je ne vous fais cette demande, citoyen ministre, que par ce que dans un précédent voyage, mes instruments de physique ont été naufragés, et que le remplacement ne sera point onéreux à la république, qui a dans ses dépôts les objets que je demande².

On peut trouver cette lettre assez anodine, pourtant elle nous renseigne sur un aspect de la vie quotidienne de la recherche pendant les dernières années de la Révolution. Le naturaliste apparaît très détendu dans cette lettre. Le style n'est pas plus soutenu que de raison

¹ DIRECTOIRE EXÉCUTIF, *Recueil des actes du Directoire exécutif : procès-verbaux, arrêtés, instructions, lettres et actes divers.*, Paris, Imprimerie nationale, 1910, vol. III, p. 544.

² Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur, 9 novembre 1797, A.N. F17/1537-FG

et il ne se confond pas en excuses et formules de politesse. Il expose les raisons de cette requête, mais en laissant entendre que l'attribution de ces objets de science est un dû, ou du moins quelque chose de normal. Le dernier paragraphe apporte bien entendu un élément justificatif, mais l'auteur place le ministre en position de débiteur, et ce à double titre. Premièrement, la perte des outils « dans un précédent voyage » montre que son retour de Hollande lui a coûté quelques instruments. Deuxièmement, il insiste sur l'aspect pécuniaire comme pour déculpabiliser sa demande. On sait que les instruments de mesure sont devenus depuis le XVII^e siècle un des éléments incontournables de tous les voyages savants. En tant qu'agent de l'État, Faujas affirme que c'est au ministère de lui fournir ces outils de travail, d'autant plus que l'administration semble être particulièrement attentive à la mesure des espaces¹. Le ministre s'exécute le 16 novembre 1797 et adresse une note au citoyen Charles de l'Institut en lui demandant de remettre à Faujas les outils dont il a besoin². Notons qu'au vu du passif entre Charles et Faujas, la situation est plutôt singulière. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant que Faujas se livre ici à une petite vengeance personnelle.

Faujas émet une seconde requête au ministère de l'Intérieur. Pour l'accompagner dans son voyage, il demande au ministre de nommer un dessinateur, car il explique que son ami Durand est récemment décédé et que Gaule, son autre dessinateur, est en mission en Italie³. Il ne laisse que peu de choix au ministère et propose trois artistes qu'il désigne comme « très estimables et très intelligents » : Terasson, Montfort et Maréchal. Ce dernier est l'illustrateur qui réalise les croquis de l'*Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maastricht*. Un rapport de la cinquième division⁴ suggère au ministre de nommer le citoyen Terasson. Faujas est averti du choix du ministre par un billet daté du 8 janvier 1798⁵.

Cet exemple montre que les relations entre l'État et les savants peuvent être bonnes, et les procédures assez rapides quand le contexte est favorable. La préparation de ce voyage nous informe encore une fois de la proximité entre les savants du Muséum et l'appareil d'État. Faujas s'adresse directement au ministre quand il a besoin de quelque chose, parfois le ministre de l'Intérieur s'occupe lui-même de procédures interministérielles. Quand Faujas demande un passeport pour se rendre en Allemagne, le ministre s'en occupe directement :

¹ Marie-Noëlle BOURGUET, *Déchiffrer la France : la statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Reprint., Paris, Éd. des Archives Contemporaines, coll. « Ordres sociaux », 1989 ; Marie-Noëlle BOURGUET et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments », *op. cit.* ; Ezio VACCARI, « Travelling with Instruments », *op. cit.*

² Lettre de LETOURNEUX à Jacques Charles, 16 novembre 1797, A.N. F/17/1535-FG.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur, 6 décembre 1797, A.N. F/17/1535-FG.

⁴ Rapport de la 5^{ème} division du ministère de l'intérieur au ministre, 2 janvier 1798, A.N. F/17/1535-FG.

⁵ Lettre de LETOURNEUX à Faujas, 8 janvier 1798, A.N. F/17/1535-FG.

Chargé par le gouvernement de faire un voyage relatif aux sciences et aux arts, et dirigeant ma tournée dans les départements situés sur la rive gauche du Rhin, je crois qu'il seroit avantageux de bien connoître les productions de la rive droite et de mettre les savants du Jardin des Plantes en relation avec ceux des diverses universités telles que Gothigue [Göttingen], Francfort, etc. j'ai l'honneur en conséquence citoyen ministre, de vous prier de vouloir demander à votre collègue le ministre des relations extérieures, un passeport, pour avoir la liberté de passer dans le pays avec lequel nous sommes amis¹.

Letourneux s'exécute le 14 avril 1798 en reprenant fidèlement les arguments de Faujas dans sa propre lettre :

Mon cher collègue, le citoyen Faujas est chargé par le gouvernement de faire un voyage relatif aux sciences et aux arts. Comme ce savant désire parcourir la Rive droite du Rhin, visiter même diverses universités, telles que celle de Gottingue, Francfort, etc. Je vous demande pour lui le passeport nécessaire et vous prie de le faire expédier le plus tôt possible, attendu que le voyageur est pressé de partir².

On voit parfaitement comment l'appareil administratif peut se mettre à la disposition de ses savants quand le contexte s'y prête. Faujas se trouve dans une posture favorable d'agent de l'État effectuant une mission courante définie par un arrêté émis par le gouvernement en place. C'est un contexte qui a son importance, car l'instabilité politique et gouvernementale de cette période est souvent la cause des problèmes que rencontre le savant.

Le naturaliste décide de partir de Paris le 20 avril 1798, certainement après avoir reçu son passeport commandé quelques jours plus tôt, et il emmène finalement avec lui Montfort comme dessinateur. Peut-on y voir de la désinvolture ou un simple concours de circonstances, en tout cas on peut constater que Faujas part avec un des dessinateurs que le ministre n'avait pas choisis. Montfort a l'avantage de parler allemand.

Revisiter les excursions allemandes d'Alessandro Collini

Selon Ferdinand Boyer, qui a étudié ce même déplacement rhénan à travers trois lettres que Faujas envoie d'Allemagne, de nombreux points sont passés parfaitement inaperçus dans les procès-verbaux du Muséum³. N'ayant semble-t-il pas étudié la série F17, il se demande si le voyage de Faujas est officiel. Un voyage de ce type après *Campo Formio* lui fait penser à une nouvelle mission d'espionnage. Cependant, il estime que la présence de Montfort rend ce voyage plus savant qu'il n'y paraît au départ. Dans l'état actuel des sources

¹ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur, non datée, A.N. F17/1537-FG.

² Lettre de LETOURNEUX à Delacroix, 14 avril 1798, A.N. F/17/1535-FG.

³ Ferdinand BOYER, « Un voyage scientifique après Campo Formio : trois lettres de Barthélemy Faujas de Saint-Fond à ses collègues du Muséum », *Revue d'histoire des sciences*, 1976, vol. 29, n° 4, p. 325 à 336.

dépouillées¹, rien ne porte à croire que Faujas a une mission particulière, sinon de faire sa « tournée² » minéralogique annuelle, qui est, semble-t-il, de sa propre initiative.

Faujas part donc de Paris le 20 avril 1798 pour un périple à travers l'Allemagne d'environ 2 525 km. La Carte 7 représente son itinéraire. La même méthodologie que pour les autres cartes y est appliquée. Contrairement aux autres itinéraires étudiés, nous n'avons pas retrouvé de journal manuscrit relatant les étapes de cette « tournée » de l'an VI. C'est grâce aux lettres-rapports que Faujas envoie au Muséum, ainsi qu'à ses deux articles parus dans les *Annales du Muséum* en 1805 que nous avons pu reconstituer son parcours. Aussi le tableau accompagnant ce voyage ne comporte-t-il que peu de dates. Faujas précise assez peu la chronologie de ses déplacements et même quand il dit avoir passé un certain nombre de jours dans une ville, il n'y a pas de point d'ancrage temporel précis permettant de s'y retrouver

Tableau 21. Détail du voyage en Allemagne

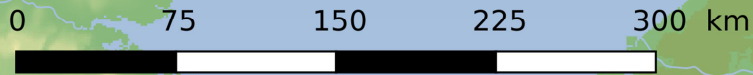
Étape	Date	Ville	Étape	Date	Ville
1	20/04/1798	Paris	21	19/05/1798	Iéna
2		La Ferté-sous-Jouarre	22	30/06/1798	Kassel
3		Châlons-en-Champagne	23		Mayence
4		Saint-Dizier	24		Creutznach
5		Nancy	25		Martinstein
6	13/05/1798	Strasbourg	26		Oberstein
7		Vieux-Briach	27	01/08/1798	Paris
8		Strasbourg			
9		Khel			
10		Rastatt			
11		Baden-Baden			
12		Karlsruhe			
13		Durlach			
14		Bruchsal			
15		Heidelberg			
16		Schwezingen			
17	16/05/1798	Mannheim			
18		Francfort			
19		Cassel			
20		Göttingen			

¹ Dans la série AJ/15 et dans la série F/17 des Archives nationales.

² Terme employé par Faujas en 1808 pour définir un de ces voyages pour le Muséum.

Légende

- Etapes du voyage en Allemagne
- Itinéraire du voyage en Allemagne
- Hydrographie



Carte 7. Itinéraire de voyage en Allemagne (1798)

Lorsqu'on analyse conjointement le tracé, les lettres et les deux articles qui relatent son périple¹, on remarque que Faujas a un objectif bien défini. Il veut poursuivre ses observations sur l'histoire naturelle des rives du Rhin dont il n'avait pas pu visiter la partie sud à cause de sa mission à Maastricht. Forster dans les premières pages de son *Voyage philosophique* parle finalement assez peu de cette région qui fait pour lui office de point de départ. Faujas utilise davantage le voyage de Collini de 1776 qui lui sert de fil conducteur. Il emprunte le même itinéraire, en remontant le lit de la Nahe, un affluent du Rhin, pour se diriger vers l'ouest. Collini, après avoir visité les mines de mercure de Kreuznach, écrit qu'il compte retrouver la source de la Nahe en passant par Kirn, puis Martinstein et enfin Oberstein². Faujas fait de même vingt-deux ans plus tard. Toutefois, d'après le premier rapport qu'il envoie au Muséum, avant de s'aventurer dans la région de Mayence, il commence par prendre la route de l'est depuis Paris. Il passe par Strasbourg et remonte le Rhin jusqu'à Göttingen pour suivre Collini. La région frontalière est très volcanique. L'actuelle frontière entre la France et l'Allemagne est une bande de roches sédimentaires quaternaires appelée « le fossé rhénan », enclavé entre les Vosges à l'est, et la Forêt-Noire. Ces deux zones comportant des traces volcaniques, Faujas est naturellement attiré par elles. D'ailleurs, il précise qu'il passe visiter le volcan du Vieux-Briach entre Colmar et Fribourg. C'est véritablement à Kassel que Faujas est le plus exhaustif sur ses promenades géologiques :

Avant de me rendre à Göttingen, j'avais fait une longue station à Kassel ; j'avais pris cette ville comme un point central, d'où je partais pour aller visiter les montagnes volcaniques qui forment un cercle très remarquable autour de cette ville, dans un diamètre de huit lieues ; j'ai recueilli dans ces belles montagnes assez d'objets remarquables pour en former trois caisses que j'ai expédiées tout de suite pour le Museum d'Histoire Naturelle, en les adressant au Général Hatry, à Mayence, avec prière de les faire parvenir à Paris par la voie la moins dispendieuse. Ceci me rappelle que j'ai fait partir de Francfort une caisse du poids de deux cent cinquante livres environ, qui doit être arrivée par la voie de Strasbourg. Il faudra faire déposer ces caisses dans le magasin qui m'est destiné sous les galeries, afin qu'on les ouvre à mon arrivée selon l'ordre du catalogue que j'en ai fait. Sans quoi, je ne m'y reconnaîtrais plus³.

Après Kassel, Faujas indique qu'il descend sur Mayence et récupère l'itinéraire de Collini. Il boucle son voyage initié pendant sa mission de 1794-1795, mais en prenant de chemin inverse. Collini part de Mannheim, remonte le Rhin jusqu'à Mayence, puis va à l'est en

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1804, V, p. 293 à 315 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique à Oberstein », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1805, VI, p. 53 à 80.

² Cosimo Alessandro COLLINI, *Journal d'un voyage, qui contient différentes observations mineralogiques; particulièrement sur les agates, et le basalte. Avec un détail sur la manière de travailler les agates.*, op. cit., p. 78 à 126 (1776).

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 13 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

suyvant la Nahe pour aller à Oberstein et terminer son ouvrage en remontant à Coblenche, et enfin Andernach (en direction de Bonn) en suivant de nouveau le Rhin. Faujas visite finalement les mêmes espaces, mais de façon discontinue. Il fait le trajet de Cologne jusqu'à Coblenche, puis repart. Deux ans plus tard, il fait le début du chemin dans le bon sens depuis Mayence jusqu'à Oberstein. C'est pour cette raison qu'il est plus probable que Faujas suive délibérément le voyage de Collini, plutôt que celui de Forster ou d'autres auteurs.

Du point de vue géologique, la méthodologie de Faujas, pendant son excursion, a finalement assez peu changé. Le principe de son étude des paysages est resté fidèle à ce que nous avons pu observer au cours de ses précédents périple. Il continue dans la droite ligne de ses travaux amorcés dans les années 1770 en étudiant en détail des régions ciblées et représentatives des théories qu'il construit depuis de nombreuses années. La description de Mayence en est un exemple frappant, car elles correspondent tout à fait au système géologique qu'il développe depuis le début de sa carrière.

La ville de Mayence, située sur la rive gauche du Rhin, est assise au pied d'une suite de collines calcaires couvertes de vignobles. En même temps que ces cultures utiles embellissent ce paysage, et forment l'objet de l'étude du peintre et celui de l'admiration du voyageur, le naturaliste géologue peut y trouver un des plus riches champs d'observation¹.

Il commence, comme on le voit, à peindre le paysage, sans donner trop d'indications sur les sols, mise à part la mention du calcaire nécessaire à la croissance des vignes. Faujas est dans cette posture de conteur qu'il aime tant prendre pour imaginer et colorer ses écrits, mais qui lui vaut aussi son statut d'amateur éclairé, plutôt que de véritable géologue. Il continue en avançant vers son objet, comme s'il s'approchait après avoir regardé la ville de loin :

Les volcans éteints ne sont qu'à une petite distance de là, et offrent une grande variété de produits du feu, tandis que les corps marins fossiles, beaucoup plus rapprochés, s'y trouvent accumulés avec une profusion si étonnante, qu'on peut dire avec vérité que, dans un espace de plus de trois lieues de longueur sur une lieue de largeur, tout n'est composé que de coquilles fossiles ; mais ce qui doit occasionner une bien plus grande surprise encore, c'est qu'à l'exception de trois ou quatre espèces de bivalves qui s'y trouvent en petit nombre, les masses énormes qui forment cette chaîne de collines ne sont entièrement composées que de deux espèces de bulime² d'une parfaite conservation, dont la grosseur n'équivaut pas à celle d'un grain de millet, et dont quatre cents peuvent entrer dans un cube de quatre lignes de côté³.

Les deux éléments de la théorie de la terre faujassienne interviennent dans cette introduction à son voyage. Le premier élément se trouve à Mayence qui jouit d'une présence volcanique proche et d'un recouvrement fossilifère. L'importance de ce lien entre le feu et les eaux est mise en exergue dès les premières lignes de cet article. Le reste de la publication consiste à

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn », *op. cit.*, p. 293.

² La bulime est un mollusque gastéropode, vivant et fossile. Il a une coquille ovale et en spirale.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn », *op. cit.*, p. 293 et 294.

suivre la route, et à reprendre les observations de son prédécesseur en les infirmant¹ ou non². Il l'affirme rapidement, son intérêt est, en plus de voir les productions du pays, de comprendre les mouvements de terrain et d'analyser les espaces transitoires entre deux milieux géologiques :

L'expérience a appris que de telles indications³ annoncent les premières transitions d'un genre de pierre à un autre, et le passage à des roches d'ancienne formation. Mais comme ces passages ne sont jamais brusques, on les voit constamment précédés de terrains intermédiaires, qui occupent souvent les intervalles de plusieurs lieues, et qui sont le résultat du long séjour de la mer, de l'action de ses courants, du mouvement des grandes marées, peut-être même du déplacement rapide des eaux ; en un mot, tout annonce dans ces alluvions formées de décombres, des accidents destructifs qui ont dispersé les débris divers arrachés avec force aux montagnes qui existoient auparavant, et en ont constitué un terrain et des collines secondaires⁴.

Les éléments de la science des Lumières sont encore bien présents avec des montagnes primaires puis secondaires. On pourrait presque croire que Faujas est devenu neptuniste si on ne connaissait pas son penchant pour la génération spontanée des montagnes volcaniques⁵. En tout cas, on remarque que l'attachement à Buffon et à l'idée d'une solidification primordiale est toujours présent. Faujas reste figé dans ce système.

Le second élément très important du système géologique de Faujas se trouve dans la certitude que les trapps⁶ ne sont pas des roches magmatiques. À l'approche de Martinstein, Faujas écrit qu'il constate que le paysage devient de plus en plus noir : « tout sembloit m'annoncer que j'entrois dans un pays volcanisé⁷. » Au cours des quelques lignes suivantes, il déroule lentement ses théories en indiquant être sorti de voiture pour finir à pied, tout en récoltant et en analysant la roche noire à la loupe. Au bout de deux longs paragraphes, le verdict tombe : « elle ne fut plus pour moi dès lors qu'une véritable *roche de trapp*⁸. » Pour Faujas, les trapps ne sont pas un produit du feu, comme il l'affirme depuis 1785 quand il prend part (de loin) à l'affaire des volcans du Champsaur qui oppose Lamanon aux savants grenoblois⁹. Ici, on voit une vraie dichotomie entre sa lecture des paysages et l'avancée de la minéralogie. Faujas reconnaît bien un territoire volcanique, mais sa classification

¹ Observations sur les mines de mercure : *Ibid.*, p. 299.

² Incapacité de Collini à reconnaître les trapps : *Ibid.*, p. 302 et 303.

³ Faujas explique dans le paragraphe précédent qu'arrivé vers Kreutznach les corps marins font peu à peu place à un sable quartzeux blanchâtre qui se colore après coup, puis les quartzs roulés et les feldspaths en masse apparaissent.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn », *op. cit.*, p. 295.

⁵ Ezio VACCARI, « Eighteenth-century classification of mountains in the Alpine region », *International Geology Review*, 2010, vol. 52, 10 à 12, p. 1009 à 1020.

⁶ S'emploi toujours au pluriel.

⁷ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn », *op. cit.*, p. 301.

⁸ *Ibid.*, p. 302.

⁹ Notamment Villars, Ducros, Prunelle de Lierre, etc. Cf. Joëlle ROCHAS, *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, *op. cit.*

minéralogique le contraint à construire un système qui ne le contredit pas. Comme son article est un montage romancé de son voyage¹, on ne sait pas vraiment si ce paysage produit véritablement sur lui l'effet d'un volcan ou si ce n'est que du style. Dans tous les cas, il fait le choix de ce discours exploratoire qui le place en position de voir un paysage volcanique, analyse qu'il dément par l'analyse des sols. Sa posture reste intéressante, car il engage son lecteur à faire attention aux apparences ; c'est en se rapprochant de très près de son objet que l'on peut découvrir la vérité. D'ailleurs, quelques pages plus loin, Faujas ironise sur ses perceptions successives. En voyant ce paysage, il ne sait plus où donner de la tête :

J'avoue qu'il me fut impossible de me défendre d'une idée involontaire que me rappelèrent ces matières de couleurs différentes : les couches blanches se précipitèrent à mes yeux comme des laves altérées par des fumées d'acides sulfureuses, telles que celles que l'on observe à Solfaterra [...]. Les couches rouges sembloient être des pouzzolanes. Je riois de mon embarras et de mon ignorance, je m'impatientois même un peu contre les difficultés que présente si souvent la géologie, cette science naissante, jetant par hasard un regard autour de moi [...], je vis des pierres vitreuses noires, semblables à des obsidiennes, et qui avoient été certainement en état de fusion [...] : qu'on juge alors quel fut mon embarras.

Trouver de la pouzzolane et des obsidiennes dans une région faite de trapps peut décontenancer un savant du XVIII^e siècle. Même s'il rebondit ensuite sur ses propres théories, Faujas reprend ici un trait qui est présent depuis ses premiers écrits. Il accepte parfaitement le fait de ne pas tout savoir, et que son travail sera systématiquement lacunaire et assujetti aux avancées scientifiques de son temps. Il reconnaît également la jeunesse de sa science et le parcours qui lui reste à accomplir.

Faujas ne s'arrête pas à ce seul voyage géologique. Cette excursion en Allemagne lui permet de publier trois autres textes. Un premier paraît l'année suivante et traite de la région d'Oberstein². Il rédige ensuite un mémoire (1806) et un supplément (1810)³ sur les coquilles trouvées en chemin. Dans son second récit, Faujas reprend le fil de sa marche et ne manque pas de dresser un panorama toujours très pittoresque du lieu :

J'arrive enfin à Oberstein, à cinq heures du soir, par un jour superbe. Le contraste de la route sombre et étroite que nous venions de parcourir, le tableau de l'horizon qui se développe un peu plus grand et nous montre quelques verdure ; un soleil brillant qui frappe les hautes tours de deux châteaux gothiques perchés sur les pointes les plus escarpées d'un rocher de porphyre contre lequel le bourg d'Oberstein est appuyé ; une église du XI^e siècle, nichée dans une caverne de ce rocher, et qui paroît comme suspendue au-dessus des habitations, à une hauteur de plus de deux cents pieds ; le bourg, qui n'est composé que d'une seule rue, longue étroite, resserrée dans toute sa longueur par la rivière de la Nahe, dont l'eau limpide, mais tumultueuse se précipite de cascade en cascade, et met en jeu des moulins à tailler les agates : tel est le

¹ Nous n'avons pas la preuve formelle d'un remontage sur ce voyage particulier, mais nous connaissons maintenant sa méthode de travail et le fossé entre ses manuscrits et ses écrits.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique à Oberstein », *op. cit.*

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Des coquilles fossiles des environs de Mayence », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1806, VIII, p. 365 à 371 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Addition au Mémoire sur les Coquilles fossiles des carrières de Mayence », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1810, XV, p. 142 à 153.

tableau qui frappe, d'une manière inattendue, celui qui arrive pour la première fois à Oberstein par la route déserte et solitaire de Kirm¹.

Faujas s'affaire ensuite à visiter les rochers alentour et les manufactures d'agates dont Collini parle longuement dans son ouvrage. Même si ses observations géologiques sont presque toujours noyées par son style littéraire et ses descriptions pittoresques, il n'en reste pas moins que le naturaliste se rend sur place et mène de véritables enquêtes de terrain. Puis, à son retour, il analyse ses productions, les classe en se faisant parfois aider de ses collègues, comme ici où il demande l'aide de Vauquelin bien plus compétent que lui en chimie.

Un voyage pour entretenir et densifier le réseau du Muséum

Ce qui n'est pas explicité dans les publications que Faujas fait de ce voyage est le volet diplomatique des visites qu'il réalise, notamment à Göttingen et à Iéna. En France d'abord, il profite de ce déplacement pour passer dans les principales villes de l'est et tisser des liens entre les naturalistes locaux et le Muséum. Parfois il tente même d'orienter leurs recherches :

À Chalon, je suis allé voir le professeur d'histoire naturelle de l'École Centrale. Son jardin est vaste, dans une belle position, mais il n'y a pas en tout cent plantes, point de serres, pas même d'orangerie. Au surplus, il n'y aurait rien à y mettre dedans. Lorsque je lui ai témoigné ma surprise sur ce dénuement, il m'a dit : « J'ai écrit plus de quatre lettres au Citoyen Jean Thouin² et il ne m'a pas répondu... » Le Cabinet est absolument nul, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un oiseau, pas un insecte, pas une coquille, pas un morceau de mine. « Mais occupés vous, lui ai-je dit, à recueillir au moins les pierres, les fossiles et les minéraux du pays ; c'est la manière d'avancer la science... » Cet honnête homme m'entendait, mais ne me comprenait pas³.

D'un côté, nous voyons le responsable d'un jardin institutionnel essayer de communiquer avec le Muséum, censé centraliser le savoir, mais qui apparemment n'accomplit pas son travail. De l'autre, Faujas se présente en position de contrôleur, qui tente de normaliser les pratiques de conservation et d'exposition d'un cabinet de province. Il insiste sur la nécessité pour ce dernier de se spécialiser dans les productions régionales afin de donner au Muséum les moyens de centraliser des savoirs. Cette centralisation devant permettre au Muséum de constituer des études globales et plus systémiques. Pierre-Yves Lacour, qui a également étudié le milieu des professeurs de province, démontre que ce « petit monde » reste assez hiérarchisé et l'on ne peut douter que les professeurs parisiens tiennent une place de choix

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique à Oberstein », *op. cit.*, p. 56.

² Jean Thouin (1756-1827) : Philippe JAUSSAUD, Édouard-Raoul BRYGOO et MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (dirs.), *Du jardin au muséum en 516 biographies*, *op. cit.*, p. 493.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 13/05/1798, A.N. AJ/15/835.

dans l'échiquier¹. Plus tard, Faujas nous présente le fonctionnement de certains échanges entre les collections locales et le Muséum :

À Nancy, beau jardin de botanique bien pourvu de plantes dont plusieurs envoyées de Russie et de Danemark. Le professeur Villemet, qui dirige ce jardin, est un excellent homme. Il m'a prié de dire au Citoyen Jean Thouin qu'il avait constitué un frais de 18 livres pour le paquet de graines qu'il lui a envoyé par la poste, au lieu de l'envoyer par la messagerie. Il faut y regarder de près pour ces sortes de dépenses, qui sont à la charge des professeurs, qui ne sont pas déjà trop bien payés. Les administrations ne veulent pas rembourser ces frais².

Faujas, et à travers lui le Muséum, est également responsable de la gestion des différentes institutions savantes dont la parisienne semble ici être aussi un point d'ancrage administratif. Lorsqu'il pointe le problème du remboursement des frais de port des productions de Nancy, tout le fonctionnement des échanges entre Paris et la province est mis en lumière. Nous avons vu que les commissaires partis dans les territoires du nord, ou plus tard en Italie³, bénéficient d'un cadre légal qui leur permet d'encaisser et d'envoyer les objets récoltés. Faujas détient une pension spéciale pour ses voyages. De fait, il est assez étrange que les jardins et cabinets provinciaux n'aient pas un budget alloué aux échanges de graines et de pierres.

Arrivé à Strasbourg, le naturaliste ne peut pas se passer de parcourir « pendant trois heures » le très important cabinet d'Hermann qui correspond avec tous les professeurs du Muséum et qui est le naturaliste le plus influent de la région⁴. Faujas est très impressionné par ce cabinet « où il y a de tout ainsi que des choses rares. » En Allemagne, il s'arrête d'abord à Heidelberg pour visiter l'université :

Je me suis rendu ensuite à *Heidelberg*, où est la plus ancienne université de l'Allemagne. J'ai vu là des hommes très recommandables, entre autres le professeur d'Histoire naturelle *Suckost*, homme très savant qui a publié une Minéralogie bien faite, une Chimie d'après les nouveaux principes et d'excellents mémoires d'économie rurale. Je lui ai remis un des derniers ouvrages de notre collègue La Marck dont il n'avait lu que des extraits. Ce livre lui a fait un plaisir infini. Son mémoire sur les couleurs, sa division sur les êtres organisés, tout cela lui a fait un plaisir extrême. Il a passé un jour et une nuit à lire ce livre et il en remerciera son auteur⁵.

Faujas s'apparente à un véritable ambassadeur pour le Muséum. On retrouve ici le régime culturel propre aux Lumières qui fait de la visite, de la conversation et des cadeaux des instruments sociaux dont le but est de tisser ou d'entretenir des liens. Avant la Révolution, et surtout avant le Muséum, Faujas travaillait surtout pour lui-même. Dorénavant, c'est la

¹ Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, op. cit., p. 428 à 438.

² Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 13 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

³ Thouin est en effet chargé d'une seconde mission en Italie pour les mêmes motifs, Cf. : Yvonne LETOUZEY, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin*, op. cit., p. 461 à 505.

⁴ Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, op. cit., p. 412 à 421.

⁵ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 19 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

réputation de l'institution à laquelle il appartient qui est en jeu. Cette mutation s'observe à travers l'ouvrage de son collègue Lamarck, qu'il distribue savamment à l'étranger¹.

Faujas passe logiquement à Mannheim pour rencontrer Collini dont il compte suivre le parcours puis monte jusqu'à Göttingen :

Je partirai dans deux jours pour *Francfort* et j'entrerai dans les pays volcaniques. Je pousserai jusqu'à *Göttingue* et *Ienna* pour voir les savants de ces deux universités célèbres d'Allemagne, et nous procurer par là des relations et des correspondances pour le Museum National².

Le but de ce voyage, très au nord et loin de ses prétentions géologiques, n'est donc pas un secret. Il veut étendre le rayon d'action de la jeune institution :

J'ai beaucoup vu le célèbre Blumenbach, dont j'ai reçu l'accueil le plus distingué. C'est celui de tous les anatomistes de l'Europe qui a fait le plus grand pas dans l'anatomie comparée et il a une collection unique en ce genre. Il dirige en outre le Cabinet d'Histoire naturelle de l'Université qui est très riche en minéraux. Le Jardin de Botanique est très considérable par l'agrandissement qu'il vient de recevoir ; il est dirigé par Hoffmann, jeune homme du plus grand mérite [...] qui est dans ce moment un des botanistes de l'Allemagne le plus fort dans la cryptogamie. L'ouvrage qu'il publie sur les lichens, et dont il y a déjà un grand nombre de cahiers, est de la plus belle exécution ; il désire beaucoup entrer en relation avec les savants botanistes du Museum, qu'il sait très bien apprécier ; il m'a fait voir une fort bonne traduction en allemand du livre de notre collègue Jussieu avec son portrait à la tête, une introduction des différents mémoires du Citoyen Desfontaines sur l'irritabilité de certaines plantes, et il traduit dans ce moment le dernier ouvrage du Citoyen Lamarck ; j'ai donné en son nom à Hoffmann un des exemplaires de ce livre en français, qui lui a fait grand plaisir ; mais, comme il n'entend pas trop bien la langue française, il attend avec impatience la traduction. Quant à Blumenbach, qui aime la langue française et la parle très bien, il m'a dit qu'il admirait la nouvelle division des animaux sans vertèbres du Citoyen Lamarck, et qu'elle était fondée sur les meilleurs principes. J'ai vu un autre botaniste qui s'occupe beaucoup des champignons. C'est le docteur *Persoon*, hollandais, qui a publié divers ouvrages et qui est venu s'établir depuis quelques années à Göttingue, afin d'être à portée d'y consulter la riche bibliothèque de l'Université³.

Une nouvelle fois, on voit bien que Faujas travaille pour le rayonnement de ses collègues et de son institution.

Pour terminer sur le volet diplomatique de ce voyage, nous pouvons aussi constater que les trois lettres-rapports qu'il envoie au Muséum nous renseignent également sur les relations qu'entretient le naturaliste avec l'assemblée des professeurs. Le ton est amical et Faujas, en plus de transmettre son enthousiasme, fait preuve d'une assez rare décontraction. Bien qu'il reste très descriptif dans le corps de la lettre qui a pour but de faire passer le plus d'informations possible, c'est dans les formules de politesse et les *post-scriptum* qu'il devient plus familier :

Recevez en attendant, Citoyens, les assurances de mes plus tendres sentiments et de mon attachement pour vous tous que je regarde comme des frères et des amis. Montfort, qui est plein de zèle, d'activité et de talent pour le dessin, vous prie de vouloir agréer les assurances de ses respectueuses civilités.

¹ Il s'agit certainement de : Jean-Baptiste (de) LAMARCK, *Mémoires de Physique et d'Histoire naturelle*, Paris, chez l'auteur, 1797.

² Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 19 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 30 juin 1798, A.N. AJ/15/835.

Salut et Amitié
Faujas¹

Une telle fraternité est assez rare chez ce personnage toujours plus enclin aux convenances qu'aux éclats sentimentaux. Ce type de conclusion rappelle sa correspondance avec Dolomieu. Cela nous fait penser au statut horizontal de l'institution et au ciment relationnel dont parle Emma Spary². On remarque également que Faujas est très à l'aise avec Montfort avec qui il semble passer de bons moments :

Voilà une bien longue et bien ennuyeuse lettre que vous lirez comme vous pourrez, car je suis obligé de vous l'écrire en courant, mais on aime à causer, et même à bavarder un peu avec ses amis, et vous savez combien je vous suis attaché à tous. C'est dans ces sentiments que je suis tout à vous. Faujas

P. S. Comme je n'ai pas le temps d'écrire à mon fils, faites-moi le plaisir de lui faire savoir que je me porte bien, ainsi que tout mon monde. Montfort m'est des plus utiles : il dessine, il parle allemand, il boit comme un autrichien, il fume, il chante et il danse³.

Finalement, quand Lacépède écrit dans son autobiographie avoir cultivé l'amitié des naturalistes du Jardin puis du Muséum, ce n'est peut-être pas seulement l'expression d'une convenance. Par moment les lettres nous montrent également que les professeurs se connaissent assez bien au point de développer des pratiques d'amitié :

J'entends d'ici Fourcroy se plaindre avec raison que beaucoup de choses manquent au laboratoire de chimie, mais, lorsque nous serons moins pauvres, voici le lieu où l'on travaille très bien et à un prix modéré⁴.

Ce voyage en Allemagne marque la fin d'un cycle pour le professeur. Avec la fin du siècle des Lumières et surtout la fin de la Révolution, Faujas a à peine le temps de profiter de son budget de voyage. Il est en Auvergne avec son fils Alexandre pendant l'été 1800⁵, puis va dans le sud en 1801⁶. Après les deux tournées de l'an VII et l'an VIII, le ministère de l'Intérieur n'est plus aussi conciliant avec ses agents de terrain. La dernière tournée, pourtant effectuée sous l'égide du ministère de la Marine, lui fait prendre un retard de six mois. L'avènement du Consulat opère un durcissement de l'administration, et les campagnes en cours tarissent les budgets. Ainsi, le ministère de l'Intérieur, alors occupé par Lucien Bonaparte, coupe les vivres du naturaliste :

J'ai reçu, citoyen, la lettre par laquelle vous demandez que les 13 000 fr., montant des frais avancés pour vos derniers voyages, soient remboursés. J'ai arrêté en conséquence que cette somme seroit acquittée sur les fonds de la liquidation de l'an 8.

¹ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 13 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

² Emma C. SPARY, *Le jardin d'utopie*, op. cit., passim.

³ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 19 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

⁴ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 13 mai 1798, A.N. AJ/15/835.

⁵ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum, 7 juillet 1800, A.N. AJ/15/546.

⁶ Registre des délibérations de l'assemblée du Muséum, 9 octobre 1800, A.D. Isère J547.

Je vous préviens en même temps que malgré le succès pour l'instruction, les circonstances ne permettent pas de continuer en ce moment. Cette pension n'est que momentanée et n'aura probablement lieu que pour cette année seulement¹.

Le ministre fait donc bien comprendre à Faujas que malgré son statut et l'efficacité de son travail, l'État n'est dorénavant plus en mesure de le financer. Le remboursement de ses frais pour son voyage de l'an VIII et XI n'est accordé qu'à titre exceptionnel. D'ailleurs le ministre n'est pas très enclin à verser tout cet argent à Faujas. C'est le directeur de la section des Arts, Amaury-Duval, qui réussit à trouver les fonds nécessaires en piochant dans l'enveloppe globale du Muséum².

Faujas est donc bloqué à Paris. Le matériau récolté pendant ses nombreux déplacements lui permet néanmoins de publier abondamment pendant sa carrière au Muséum.

3. Les publications du professeur de géologie : un indicateur de sa position au sein d'un champ savant en mutation

Après les agitations, la crise économique et la « disette de papier³ » de la fin du siècle, les publications scientifiques reprennent lentement leurs cours⁴. Faujas, ayant perdu beaucoup d'argent à cause de sa liquidation, reprend son activité éditoriale. Entre 1797 et 1799, il publie deux ouvrages, toujours cités par les historiens, mais également par les géologues. Le premier est la reprise de son journal de voyage en Angleterre dont nous avons précédemment parlé, et le second est une analyse de la montagne Saint-Pierre de Maastricht, étudiée en 1795. Puis, avec l'avènement de l'Empire et la stabilisation des institutions savantes, le Muséum se lance dans la publication de sa propre revue, vitrine des recherches effectuées par ses agents.

La relation de voyage en Angleterre : beaucoup d'anecdotes, un peu de science et quelques mensonges

Faujas n'a pas publié d'ouvrages depuis son *Mémoire sur le goudron* de 1790. En 1797, il publie le résultat de la reprise de son carnet de voyage en Angleterre effectué treize ans plus tôt. Les revues savantes comme le *Magasin encyclopédique* et la *Décade Philosophique* lui accordent un accueil plutôt mitigé. Dans le *Magasin*, A.J.D.B.⁵ adopte une

¹ Lettre de Lucien BONAPARTE à Faujas, 5 mars 1801, A.N. F/17/1537-FG.

² Rapport d'AMAURY-DUVAL au ministre de l'intérieur, 19 octobre 1800, F/17/1537-F-G

³ Expression empruntée aux « Nouvelles Littéraires », in *Magasin Encyclopédique*, 1792, Tome I, n°1, p. 408.

⁴ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 46.

⁵ Il s'agirait du général Alexandre Pierre Julienne de Belair (1747-1819), « un des principaux commentateurs du journal », Cf. Virginie MARTIN, « Les enjeux diplomatiques dans le Magasin encyclopédique (1795-1799) : du rejet des systèmes politiques à la redéfinition des rapports entre les nations. », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 15 septembre 2012, n° 2.

posture assez ambiguë. Dans l'introduction du « premier extrait », après avoir fustigé les faux voyageurs et les compilateurs, il loue le travail de terrain d'un « physicien distingué » et d'un « ami du public »¹. On sent presque un début de critique dans cette formulation qui le place plutôt du côté des vulgarisateurs que de celui des savants. Il correspond finalement au rôle de passeur qu'il cultive depuis longtemps. Le « second extrait » conclut par un commentaire relevant du même registre. Après quelques éloges, le compte-rendu insiste sur le fait que cet ouvrage « n'ajoute rien à la réputation » que le naturaliste « s'est acquise par ses connaissances [...], par son zèle pour le bien public » et surtout « par le plaisir [...] de rendre pour ainsi dire usuel ce qu'il sait et ce qu'il possède »². L'auteur termine en indiquant que « ces qualités lui obtinrent l'estime et même l'amitié des historiens de la nature ». Le *Magasin* ne considère pas forcément Faujas comme un savant, mais plutôt comme un ami des sciences, ou comme un vulgarisateur.

Le *Magasin encyclopédique* est alors piloté par Aubin-Louis Millin dont on connaît bien la vigoureuse participation à la Société Linnéenne puis à La Société d'histoire naturelle de Paris³. On comprend qu'un disciple de Buffon ne soit pas spécialement bien accueilli dans cette revue. Finalement, l'étiquette de vulgarisateur qui est ici accolée au nom de Faujas représente bien le contexte de controverse entre les descendants de Buffon et les défenseurs d'une « réforme de l'histoire naturelle » moins merveilleuse et contemplative et plus géométrique et mathématique⁴.

La *Décade* est moins nuancée et plus accueillante. Ce « voyage savant » est ouvert sur plusieurs thèmes et l'article dit bien que le but assumé de Faujas est d'explorer les multiples facettes de la Grande-Bretagne : « le génie de la nation anglaise ». Les sciences, les mœurs et l'industrie sont au rendez-vous de ce voyage qui est « du petit nombre » desquels « il y a beaucoup à apprendre. » Le reste de l'article est ajouté peu de commentaires et laisse la part belle aux extraits, sans vraiment conclure⁵.

Pour en revenir à la publication en tant que telle, Faujas indique dans le *post-scriptum*, inséré à la fin du second tome, qu'il avait initialement prévu de publier ce voyage dès l'an II⁶.

¹ A.J.D.B., « Voyages. Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides... », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1797, Tome IV, p. 21 à 35.

² A.J.D.B., « Voyages. Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides... Second extrait », *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1797, Tome IV, p. 172 à 187.

³ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.* ; Jean-Luc CHAPPEY, *Des naturalistes en révolution, op. cit.*

⁴ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 13 à 58.

⁵ Paul-François BARBAUD-ROYER, « Voyages. Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, 1 octobre 1797, n°1, p. 85 à 97.

⁶ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides, op. cit.*, p. 415 et 416.

Toutefois, ce retard lui permet de reprendre quelques notes de bas de page qui nous montrent aussi son état d'esprit pendant cette période en faisant ressurgir de vieilles blessures. De plus, Arthur Young et Leopold von Berchtold sont passés par là et la relation de voyage revêt dans ce contexte une dimension d'utilité toute particulière¹. L'*Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs*² vient d'être traduit et édité en français, il entre en concurrence directe avec le *Voyage en Angleterre*. Faujas ne cache pas son attachement pour Young et son admiration pour son récit plein « d'idées neuves³ ». Concernant la trame des pérégrinations, nous pouvons constater que Faujas a plutôt bien suivi l'ordre de sa marche. C'est surtout son séjour à Londres qui est totalement réorganisé. Il articule tout le début de son voyage comme un guide des personnes importantes de la capitale britannique, sans se soucier de l'ordre dans lequel il avait réalisé ses nombreuses visites. Tout est hiérarchisé par noms et il ne mentionne pas non plus la multiplicité des visites effectuées chez tel ou tel protagoniste. De fait, on pourrait croire que son passage à Londres fut très bref alors qu'il y reste en réalité une vingtaine de jours. Comme à son habitude, Faujas embellit, nuance et romance son propos. Sa digression sur le café est un exemple frappant et célèbre des considérations *a posteriori* qu'il insère dans son édition⁴. Quand on compare quelques détails, on remarque que Faujas a également édulcoré son texte pour le rendre plus courtois. Dans son journal, nous avons vu qu'il se plaint souvent des prix qu'il juge presque toujours excessifs, en particulier celui du célèbre « Dîner au club académique ». Dans le manuscrit, les 7^{lt} 4^{sol} qu'il débourse lui font grincer des dents. Dans la publication, il conclut simplement par : « cela n'est pas cher⁵. » De la même façon, alors qu'il se plaint souvent dans son carnet de voyage des quantités astronomiques d'alcool qu'il doit ingurgiter à chaque repas, dans son ouvrage Faujas trouve que l'ébriété des Anglais est « décente » et se fend d'une note dans laquelle il s'amuse à dire que les lettrés du Grand Siècle aimaient bien « boire quelques petits coups au cabaret » et qu'ils devenaient « meilleurs amis et poètes⁶ ». Un autre passage, plus troublant, est celui traitant d'Adam Smith. Il est aux antipodes de la simple note écrite dans le journal. De fait, on

¹ Voir aussi : Lorelai KURY, « Les instructions de voyage dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830)/Travel instructions for the French scientific expeditions (1750-1830) », *Revue d'histoire des sciences*, 1998, vol. 51, n° 1, p. 65 à 92.

² Leopold (von) BERCHTOLD, *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur patrie*, traduit par C.P. LASTEYRIE, Paris, Du Pont, 1797.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, op. cit., p. 6.

⁴ Fiona KEATES, *Solid food, detestable coffee* | *The Repository* | Royal Society, <http://blogs.royalsociety.org/history-of-science/2013/04/11/solid-food/>, consulté le 14 décembre 2016.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, op. cit., p. 58.

⁶ *Ibid.*, p. 59.

ne sait pas vraiment si Faujas est sincère ou non. Cependant, l'historiographie semble accorder du crédit à ce passage - l'on pense ici à Ross¹.

Du point de vue scientifique, il y a un fossé temporel de douze ans entre les deux textes. Pour ceux qui suivent Faujas depuis le début de sa carrière, la mise en scène de son intrépidité de voyageur est une constante dans tous ses ouvrages et articles. Dès 1773, Faujas prône le « Courage », vertu indispensable au naturaliste. La comparaison entre son journal et un passage du second tome de son voyage, pour le moins romanesque, nous montre une autre facette du naturaliste :

Manuscrit de 1784

Aujourd'hui lundy 27. La matinée étant très belle, le tems doux, et n'étant gâté que par un peu de brouillard, une barque avec quatre rameurs étant toute petite, j'ai pris mon parti, et je me suis mis en route avec mr Thorton et mr Macdonald. Le bateau étoit petit en mauvais état, faisoit de l'eau, mais je ne voulus pas reculer, j'y entrois assis sur un paquet d'herbes, et nous partimes. Nous ne restames qu'une heure pour gagner l'isle voisine de Mull, qu'on vu [illisible], ce fut après avoir passé cette isle qu'on entre dans le grand océan. Le tems étoit superbe, le soleil brillant, la mer avoit été calme jusqu'alors, mais en entrant dans l'Atlantique, la mer quoi que sans orage, rouloit de grandes lames, elle étoit dans un balancement continuel, et le fond étoit agitée par de terribles courants, notre petite chaloupe se levant et descendant sans cesse, ce roulis, ces grandes lames, me fatiguèrent, et m'inspirèrent de la terreur, enfin après trois heures de navigation nous arrivames heureusement².

Publication de 1797

Le lendemain, à quatre heures du matin, un de nos matelots vint nous avertir que le tems paroissoit se mettre au beau ; qu'il étoit probable que nous aurions une belle journée. Nos dispositions étoient faites dès la veille ; nous fûmes bientôt prêts, et rendus au bord de la mer avant le lever du soleil. [...]
Les chants commencèrent et durèrent long-tems ; c'étoient des récitatifs monotones, terminés par des chœurs aussi monotones : une sorte de dignité, mêlée de tons plaintifs et mélancoliques, formoit le caractère principal de ces chants ; les rames, qui tombaient toujours en mesure, rendoient la monotonie plus complète. Je m'assoupis, et je dormis bientôt d'un profond sommeil. Je ne sais combien de tems il dura ; mais je fus éveillé par du mouvement et du bruit, et l'on m'annonça que nous étions dans les eaux de l'île de Staffa, et auprès des écueils qui exigeoient de nouvelles manœuvres³.

D'un côté, Faujas exprime sa terreur de l'eau et de la mer et compte précisément le temps passé à naviguer, brassé par la houle. De l'autre il se met en scène comme un homme serein qui s'endort, bercé par les chants traditionnels écossais. Il enchaîne d'ailleurs avec un autre mensonge en reprenant l'anecdote du sauvetage de la première expédition de ses amis à Staffa et en fait une histoire vécue. Il veut donc prouver son courage et montrer qu'il ne recule

¹ Ian S. ROSS, « The Philosopher, the Geologist, and the Piobaireachd Competition : Adam Smith's Musical Experiment », *op. cit.*

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage en Angleterre », Paris, 1784, f. 68v.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, *op. cit.*, p. 34 à 37.

devant rien pour la science. La description des deux grottes, Fingal et Boo Shala, respecte assez bien les observations de terrain et du soir que le naturaliste avait notées dans son carnet en 1784. Les douze types de prismes basaltiques sont numérotés de la même façon. Ses études en laboratoire lui permettent néanmoins d'ajouter des classes de zéolites qu'il n'avait alors pas déterminées.

On remarque ensuite quelques prises de position dans le débat entre les naturalistes et les réformateurs. Dans le premier tome, quand Faujas parle du cristal chinois nommé *spath adamantin*, que lui remet Banks, il écrit quelques mots sur la méthode d'Haüy. Ce cristal fait l'objet de différentes dénominations que le naturaliste rejette. Le chimiste Klaproth lui donne d'abord le nom de « corrindon », mais Faujas, doutant que ce mot soit d'origine européenne, fustige la nouvelle façon de tout renommer :

Cette manie de faire de nouveaux mots a séduit M. Haüy, très habile naturaliste, qui en a créé un dans le genre composé, à l'exemple de quelques chymistes qui ont cherché à renfermer les principes de la science dans les noms¹.

Le message est clair. Faujas, comme le dit bien Pietro Corsi, est un défenseur du clan « naturaliste ». Il lutte contre les tenants de la « nouvelle chimie » qui est très appréciée par son collègue minéralogiste, qui mathématise et géométrise la cristallographie, allant bien plus loin que son maître Romé de l'Isle.

Enfin, même si cette publication colle plus au genre du voyage qu'à celui du livre de sciences, Faujas s'accorde tout de même le droit de parler de son système géologique. Il distille ses considérations au fur et à mesure de son parcours, comme dans ses journaux de voyage. Tous les déplacements de roches sont attribués à des révolutions². Dans ses ouvrages, lorsque Faujas parle de révolutions, c'est à des mouvements marins qu'il fait allusion. Auparavant, il était plutôt proche d'une théorie d'actions conjointes de l'eau et du feu, soit en même temps, soit à différentes époques. On remarque ici que dans son système, le feu crée des beautés comme la grotte Fingal ainsi que les orgues d'Espaly ou de Jaujac, que les révolutions diluviennes détruisent.

De plus, il revient quelquefois sur ses recherches effectuées sur place avec pour objectif d'identifier des montagnes primordiales et des montagnes secondaires. De fait, il recolle à la géognosie Buffonienne des *Époques de la Nature* et adopte la posture classique des historiens naturalistes qui cherchent à partir du plus ancien possible pour ensuite remonter au temps présent et dresser l'histoire de la Terre.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, op. cit., p. 17.

² *Ibid.*, p. 188 à 190, 232, 233, 275, 374 et 383 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, op. cit., p. 124, 250 et 351.

Le dernier livre de science du siècle des Lumières, un ouvrage descriptif et transformiste

En 1799, Faujas publie le résultat de son travail entrepris cinq ans plus tôt lors de ses visites dans les carrières de la montagne Saint-Pierre à Maastricht. L'ouvrage a l'avantage d'être extrêmement bien illustré grâce aux gravures de Maréchal, et c'est le seul point sur lequel Faujas n'est pas attaqué, notamment par Cuvier.

L'ouvrage est annoncé dans la *Décade* du 30 décembre 1798. L'article, bien qu'assez court, est plutôt enthousiaste. Il parle du fruit d'un « travail sans relâche », augmenté de belles gravures. On apprend surtout que l'ouvrage va paraître en neuf livraisons pour un coût total de 72 francs. Les professeurs et élèves du Muséum, ainsi que des écoles Centrales, bénéficient de tarifs préférentiels. La date de la première livraison chez Jensen est annoncée au 8 ventôse (26 février 1799)¹. Le *Journal de Physique* de 1799 est encore plus synthétique et ne fait que mentionner la parution de l'ouvrage avec une petite note : « On sent combien cet ouvrage sera précieux pour la géologie² ». Delaméthrie, proche de Lamarck et des anciens buffoniens, est attentif à un des opposants de la réforme de l'histoire naturelle voulue par Cuvier. Dès la première livraison en ventôse, il suit la parution et reprend plusieurs extraits et même la gravure de la tête du *mosasaurus hoffmani* pour l'édition du mois de floréal an VII. On compte donc un commentaire/extrait par livraison ce qui donne un effet épisodique dans le périodique de Delaméthrie. Cela nous permet aussi de suivre en détail le processus éditorial de cet ouvrage qui s'étale sur plusieurs mois. Le journal ne tarit pas d'éloges sur le naturaliste, mais ce sont surtout les gravures qui font l'objet d'une grande admiration de la part des commentateurs.

Dans l'ensemble, l'ouvrage est descriptif et explique les nombreuses gravures. Cependant, bien plus que de peindre des animaux morts depuis des millions d'années par le pinceau et par la plume, Faujas se concentre sur l'histoire naturelle des animaux et de leurs transformations à travers le temps.

Son discours préliminaire sonne comme un véritable manifeste pour l'histoire naturelle « philosophique » visant à constituer de grands systèmes globaux. Ceux-ci ne sont pas que des vues de l'esprit. Pour le naturaliste les théories de la terre doivent s'appuyer sur des recherches solides. Il justifie sa méthode basée depuis longtemps sur l'agrégation

¹ INCONNU, « Variétés », *La Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 13, 30 décembre 1798, p. 247.

² INCONNU, « Recension : Histoire naturelle de la montagne de St Pierre de Maastricht, par B. Faujas de Saint-Fond... », *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, 1799, p. 62.

d'expériences, notamment de voyage, et la multiplication des sources littéraires et minéralogiques ou, comme le dit Faujas, de « données »¹. Cette introduction nous permet aussi de positionner le géologue dans le champ de la controverse latente qui agite les sciences de la fin des Lumières. Il se rapproche rapidement de Camper qui a beaucoup écrit sur la question. Pour Faujas c'est à ce naturaliste qu'il faut attribuer la découverte de l'anatomie comparée et il occulte Daubenton. Il n'est d'ailleurs jamais cité. Il s'éloigne assez étonnamment de ses anciens maîtres quand il s'agit de conchyliologie en faisant de la taxinomie linnéenne la seule méthode valable pour pouvoir s'adapter à la quantité de découvertes dans le domaine du vivant². Finalement, Faujas défend sa méthode lorsqu'il s'agit de géologie, mais il est bien plus conciliant dans le domaine des animaux qu'il maîtrise moins et sur lequel le poids de l'anatomie comparée pèse de plus en plus³. Faujas parle également beaucoup de Bruguière⁴ et d'Olivier⁵ à qui, d'après Burkhardt, Lamarck doit beaucoup⁶. Ce dernier est utilisé, mais pas dans son intégralité. Pietro Corsi nous rappelle bien que Faujas invoque Lamarck lorsque cela l'arrange, mais qu'il oublie souvent toute une partie de son travail et notamment celui accompli de la fin du XVIII^e siècle. De Lamarck, il ne cite que la *Flore de France* ainsi que les *Illustrations de botanique*. Quoiqu'il en soit, il attend beaucoup de Lamarck et de ses conclusions :

Nous devons donc attendre des grandes connoissances de Lamarck, qui s'est plu d'avance à honorer en public le savoir et la mémoire de son illustre ami [Bruguière], un ouvrage didactique parfait sur les coquilles ; ce qui dispensera les naturalistes de recourir à chaque instant à un grand nombre de livres, difficiles à trouver et d'ailleurs fort chers, lorsqu'ils sont embarrassés pour déterminer des genres ou des espèces peu connues. Ainsi, sous ce point de vue seul, la science aura de grandes obligations à un savant distingué, qui a déjà tant fait pour l'avancement des connoissances naturelles⁷.

Dans cet ouvrage, Faujas se sert de Lamarck comme d'un allié dans les controverses scientifiques de son temps. Dans une longue note aux pages 120 à 123, on retrouve une attaque en règle contre les nouvelles nomenclatures grecques que les réformateurs utilisent. Faujas rend hommage à Lamarck et à son *Pordum* qu'il voit comme une expression de son

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, *op. cit.*, p. 15.

² Dont les fossiles qui étaient vivants à une époque reculée.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, *op. cit.*, p. 111.

⁴ Jean-Guillaume Bruguière (1750-1799), ami de Lamarck et spécialiste de la conchyliologie, il meurt d'une fièvre au retour d'un voyage en Orient.

⁵ Guillaume-Antoine Olivier (1756-1814), entomologiste, ami et compagnon de voyage de Bruguière, ami de Lamarck.

⁶ Richard W. BURKHARDT, *The spirit of system*, *op. cit.*

⁷ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, *op. cit.*, p. 28.

amour pour la langue française et pour l’instruction des femmes. Il conclut sa note par quelques mots choisis en direction de ce qu’il perçoit comme une « novlangue » savante :

C’est un grand malheur, sans doute, que depuis sept à huit ans, on se soit attaché à révolutionner jusqu’à notre langue, à laquelle il seroit bientôt tems de rendre son premier lustre. Le style, a dit Buffon, peint la personne ; craignons qu’on ne nous dise que le langage actuel peint la nation¹.

Pourtant, Faujas défend le système linnéen de classification et son adaptation par les savants, notamment par son collègue Lamarck. Faujas se trouve, comme le dit Dorina Outram, dans une posture plutôt conciliante entre les anciens et les réformateurs. Il n’est plus buffonien et accepte la méthode linnéenne, mais réadaptée pour pallier ses lacunes. Il l’adopte également pour la conchyliologie où la multiplication des espèces demande une méthode de classement systématique. Toutefois il s’oppose avec force au changement de nomenclature qui éloigne la science du public et, de fait, reste attaché à son rôle de passeur.

Il se rapproche de plus en plus de Lamarck en admettant une certaine dose de mutabilité des espèces. Ceci est le résultat de la perception d’un temps extrêmement long dans la construction de la vie et de la terre et de l’espace entre les différentes révolutions terrestres. Il s’inscrit dans une démarche clairement proto-évolutionniste, voir évolutionniste :

Il seroit possible au moins que de si grands et de si nombreux rapprochemens, nous procurassent un jour des moyens de reconnoître si, à certaines époques, la nature n’a pas, si l’on peut s’exprimer de la sorte, donné la préférence à telle ou telle famille d’êtres organisés, dont la multiplication semble avoir été extrême ; si ces êtres n’ont pas disparu en faisant place à leur tour à d’autres, et si dans la suite de ces actes réitérés de générations nouvelles, la nature, riche de tous ces moyens et marchant progressivement du simple au composé, n’a pas donné naissance aux grands quadrupèdes, dont quelques espèces gigantesques sont perdues à leur tour, et n’existent plus à présent que dans l’état fossile².

On voit très bien poindre les différents thèmes des sciences évolutionnistes, à savoir la transformation des espèces, la sélection naturelle et l’extinction³. En cela, le discours préliminaire est très important, car il fixe la philosophie naturelle de Faujas, qui n’est pas distillée dans ses descriptions au fil du livre, mais bien condensée.

Ce qui est perturbant dans ce livre, c’est que Faujas n’applique pas cette logique aux espèces étudiées et que les recherches d’espèces analogues⁴ y sont très présentes. Il suit facilement Lamarck sur les coquilles, car il admet sa supériorité dans ce domaine. C’est d’ailleurs dans la partie conchyliologique que le chevalier est le plus cité⁵. En ce qui concerne

¹ *Ibid.*, p. 121 et 122.

² *Ibid.*, p. 35.

³ Richard W. BURKHARDT, *The spirit of system, op. cit.*, p. 136.

⁴ La théorie du transformisme estime que chaque espèce fossile détient un « analogue » vivant, identique ou quelque peu transformé.

⁵ « Des coquilles fossiles en général, et en particulier celles qu’on trouve dans la montagne de S^t-Pierre », in Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht, op. cit.*, p. 114 à.

le fossile du mosasaure¹, Faujas est attaché à l'idée que l'animal est toujours présent sur Terre, non plus en Europe, mais en Asie et qu'il a été déplacé par une révolution diluvienne. Il entend réfuter la théorie qui fait de l'animal de Maastricht un cétacé. Pour lui « il existe des crocodiles fossiles : cette vérité ne sauroit être raisonnablement révoquée en doute² ». Après avoir visité plusieurs cabinets, eu différents échanges, notamment avec Camper et Fortis, et après avoir lu et consulté diverses études sur les crocodiles, notamment le mémoire de Chapman (1758), Faujas dresse ses conclusions. Pour lui l'animal de Maastricht serait en réalité un gavial, espèce endémique du Gange à mi-chemin entre le crocodile et l'alligator. Faujas utilise cependant le conditionnel, c'est-à-dire qu'il apparente cette espèce à un gavial, ou à une sorte de gavial.

Après avoir examiné l'espèce de l'animal, il se demande, en tant que géologue, comment un reptile asiatique a pu se retrouver aux Provinces-Unies. Le naturaliste, toujours soucieux de relier ses découvertes avec l'histoire de la Terre, tire plusieurs conclusions. Faujas table sur un changement de milieu naturel. Comme les crocodiles doivent avoir accès à la terre et à l'eau douce, il pense que la région devait ressembler à celle du Gange ou de l'Amazone et qu'elle a été recouverte par une révolution maritime qui a alors tout balayé et tué les crocodiles. Cela expliquerait la présence de cornes d'Ammon sur le site. Tout aurait été brassé ensemble et changé en marbre³. Le dernier élément constituant de son système est le temps. Si les naturalistes lui objectent que les coquilles ont pu être présentes avant les crocodiles, ce à quoi il ne croit pas, cela n'enlève rien à l'infinité du temps de l'événement. Selon lui, il a fallu attendre que la boue se fige puis se change lentement en marbre. Dans cet ouvrage, il ne se lance pas dans des considérations chiffrées et on ne sait pas si après des années de recherches, la vision qu'il avait de « centaines de siècles » est plus précise qu'en 1778. Il conclut enfin sa partie systémique par quelques mots pour les tenants du déluge biblique :

Je ne crois pas que cette conséquence puisse être contestée par les naturalistes, elle sera même accueillie sans doute par ceux qui attribuent ces grands événements au déluge de Moïse ; mais ces faits, lorsqu'on voudra les considérer sans préjugé et sans recourir à des opérations surnaturelles, ne sauroient coïncider avec une révolution diluvienne occasionnée par une pluie de quarante jours, et semblent tenir à des événements et à des catastrophes d'un plus grand ordre⁴.

Pour lui, la genèse est l'expression d'un événement physique, et non divin ou fantastique. Encore une fois, il reste dans sa ligne de conduite qui vise à remettre en cause des

¹ « Recherche sur l'histoire naturelle des crocodiles fossiles », in *Ibid.*, p. 215 à..

² *Ibid.*, p. 215.

³ *Ibid.*, p. 229.

⁴ *Ibid.*, p. 230.

superstitions ou plutôt à les démystifier. Plus de surnaturel ou de forces externes, seulement la nature et sa puissance créatrice, dévastatrice et aléatoire.

Faujas ne conclut pas son ouvrage. Toutes ses théories sont énoncées à chaque nouvelle partie qui suit les descriptions des gravures. Par conséquent, son livre se termine de façon abrupte. Viennent enfin les très nombreuses gravures de Maréchal¹. Quoi qu'il en soit, ce livre n'est pas une fin en soi pour le travail du naturaliste. C'est d'abord un rapport de mission, commandé par l'État qui lui avait accordé du temps entre deux voyages, et aussi un moyen de faire rentrer de l'argent dans sa trésorerie mise à mal par la Révolution. Son travail s'accélère et se systématise également grâce à la parution régulière d'une nouvelle revue scientifique consacrée à l'institution dont il dépend.

La revue du Muséum, vitrine scientifique ou champ de bataille ?

Avec l'avènement du Muséum, l'exigence de publicité des travaux est devenue primordiale. En plus de devoir rendre des comptes à l'Assemblée nationale, l'institution savante publie à partir de 1802 une revue scientifique intitulée les *Annales du Muséum National d'Histoire naturelle*. D'après Jean-Luc Chappey, cette revue apparaît comme un choix de professionnalisation de l'édition scientifique afin de soutenir une « science officielle ». Elle est alors concurrencée par les derniers « vulgarisateurs » qui rééditent Buffon et d'autres savants contemporains². En ce qui concerne la persistance de l'aura de Buffon sur le Muséum, Jussieu ouvre les numéros des *Annales* pendant cinq ans par sa « Notice Historique » qui doit contribuer à faire la lumière sur le parcours de l'institution. Jussieu reprend en quelque sorte le travail entrepris lors des tractations pour la création du Muséum qui avait alors placé l'histoire du Jardin et de ses grands hommes comme une base justificative. Dans le premier numéro de 1802, Jussieu fait l'histoire du Muséum, des origines jusqu'en 1643. Puis, à chaque livraison, les premières pages sont consacrées à une courte période de la vie de l'institution savante. Deux numéros s'intéressent exclusivement aux années Buffon qui prennent alors la première place dans de ces précis historiques. Jussieu conclut sa sixième histoire³ par la mort de Buffon :

¹ Les originaux de ces gravures font aujourd'hui partie d'une collection privée : Arnaud BRIGNON, « Faujas de Saint-Fond, Reinwardt, Cuvier et les poissons fossiles du Crétacé de la « Montagne Saint-Pierre » de Maastricht (Pays-Bas) », *op. cit.*

² Jean-Luc CHAPPEY, « Enjeux sociaux et politiques de la « vulgarisation scientifique » en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, 2004, n° 338, p. 11 à 51. Voir également Pietro CORSI, « Buffon sous la révolution et l'Empire », *op. cit.*, p. 88.

³ On notera que c'est dans ce numéro qu'est introduit le personnage de Faujas de Saint-Fond dont l'intégration au Jardin des Plantes est datée en 1787. On se doute donc bien que le géologue, toujours présent au Muséum, ait

Ne considérant ici que l'administrateur dont l'établissement ne perdra jamais le souvenir, nous nous dispenserons de juger le savant et le littérateur qui, dans sa *Théorie la terre*, dans ses *Époques de la nature*, dans son *Histoire de l'homme*, sut allier à la grandeur des idées la majesté du style. Des orateurs éloquents lui ont décerné un juste tribut d'éloges et la France, regardant comme sa propriété l'Histoire naturelle de Buffon, se glorifiera toujours d'avoir donné naissance à celui que l'opinion publique place, depuis long-temps, sur la première ligne des grands hommes qui ont illustré le dix-huitième siècle¹.

Cette conclusion est extrêmement ambiguë. En séparant l'administrateur, dont les professeurs sont presque tous les « fils spirituels », et le savant de plus en plus contesté, Jussieu éloigne scientifiquement le Muséum de Buffon. Le Muséum prend bien, peu à peu, le chemin de la « science sévère ».

La position de Faujas dans ce champ en pleine évolution devient alors difficile à appréhender, car nous avons pu voir avec ses deux articles sur Obernach que le naturaliste n'adopte pas vraiment une posture « professionnalisante », mais reste dans un récit pittoresque et vulgarisateur. Il illustre en quelque sorte cette « contradiction des Lumières² » entre la science et l'analyse pointue, d'un côté, et la littérature pittoresque de l'autre. Cette posture assumée de passeur est en adéquation avec une des missions du Muséum qui est censé instruire et « éclairer » les citoyens. Pourtant avec le virage purement scientifique et non plus savant que prend le Muséum, Faujas peut commencer à apparaître comme appartenant à une autre époque.

Entre la création de la revue en 1802 et son voyage en Italie en 1805-1806, Faujas est dans une période très active. Il écrit et publie beaucoup dans les *Annales du Muséum*, ce qui

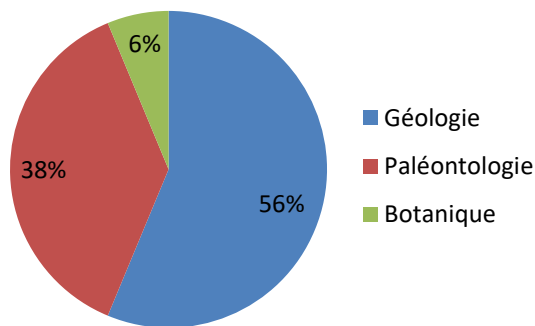


Figure 45. Répartition par domaines des articles parus dans les *Annales du M.N.H.N.* (1802-1805)

lui permet de réutiliser d'anciennes excursions qu'il découpe en petits mémoires. Les seize articles publiés pendant cette période peuvent être divisés en trois thèmes : géologie, paléontologie et botanique. Quand on dresse un tableau quantitatif des publications, on remarque que les sciences dites « de la terre » représentent la quasi-totalité des contributions

de Faujas. En réalité, Faujas ne sort qu'un article de botanique en 1804 sur la culture de la

fait corriger le paragraphe le concernant s'il n'avait pas été satisfait. De fait, on se demande alors comment les erreurs ont pu se perpétuer sur son entrée au Jardin des Plantes alors que ce périodique n'est pas inconnu du public.

¹ Antoine-Laurent de JUSSIEU, « Sixième notice historique sur le Muséum », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, tome XI, 1808, p. 1 à 39.

² Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIIIe siècle*, Paris, Presses Univ. de France, coll. « Perspectives littéraires », 1996, p. 286 à 290.

« patate rouge de Philadelphie ». Cet article atypique de Faujas rappelle qu'il se livre à des expériences agronomiques dans sa terre de Saint-Fond qui jouit d'une abondance d'eau et de soleil. Il avait préalablement expliqué son implication dans la culture du chanvre de Chine à l'occasion d'une longue note introduite dans la publication de son voyage en Angleterre¹.

C'est en sciences de la Terre qu'il produit le plus. Ici paléontologie et géologie ont été séparées. En ce début du XIX^e siècle, les deux sciences, bien que liées, sont concurrencées par l'anatomie comparée. Daubenton utilisait déjà une méthode comparatiste, celle-ci étant en plein essor depuis l'arrivée de Georges Cuvier au Muséum en 1795. Cette branche de l'étude des animaux a pour avantage de favoriser une vision biologique des fossiles et de permettre de porter un regard nouveau sur ces animaux figés. La paléontologie devient peu à peu un domaine de friction entre sciences de la vie et sciences de la Terre.

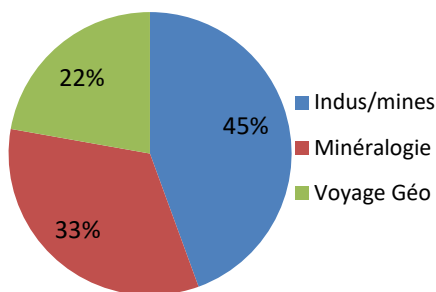


Figure 46. Répartition des articles de géologie (1802-1805)

« voyages géologiques » qui lient beau style et tourisme naturaliste. Cette période est très propice aux productions sur l'industrie et les mines. Faujas tire de ses derniers voyages une masse d'informations très importantes et facilement ré-exploitable.

Sur le plan qualitatif, les articles oscillent entre deux types de méthodologie. Dans les voyages géologiques, très descriptifs, Faujas s'adonne à son goût pour le pittoresque comme nous avons pu le constater avec son arrivée « féérique » à Oberstein. Quant aux articles sur l'industrie et les mines, ils tiennent davantage du registre scientifique. Pendant la période 1802-1805, Faujas publie essentiellement ses articles pratiques sur les mines d'Allemagne qu'il a visitées pendant l'an II et l'an III. Il commence à publier ses observations minières dans un de ses rares articles qui paraissent dans le *Journal des Mines*². Il revient sur les terres brunes de Cologne dont son journal fait mention. D'ailleurs, les commentaires écrits en note illustrent parfaitement le débat en cours entre les « sévères » et les « naturalistes ».

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides*, op. cit., p. 22 à 24.
² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Mémoire sur la terre d'ombre ou terre brune de Cologne Par le C^{en} Faujas, inspecteur des mines, l'un des professeurs et administrateurs du muséum national d'histoire naturelle », in *Journal des Mines* n°XXXVI, p. 893 à 913.

Dans son article, Faujas fustige (comme il le fit dans son petit paragraphe sur Haüy) les faiseurs de nouveaux mots et préfère nommer les pierres de la même façon que ceux qui les travaillent. L'objectif est pédagogique. Faujas veut être compris par tous. Les commentaires en note de bas de page, insérés par les rédacteurs du *Journal des Mines*, défendent la « novlangue » des sciences qui vise à nommer précisément les productions de la terre en employant des dérivés gréco-latins.

Faujas	<i>Journal des Mines</i>
<p>Quant au nom de <i>turffa</i>, donné à la terre d'ombre par les ouvriers et habitans des lieux où sont situées les mines, on verra, dans la suite de ce mémoire que c'est, jusqu'à un certain point, celui qui lui convenait le mieux.</p> <p>Cependant, comme on ne saurait être trop circonspect sur les changemens de noms, il y a beaucoup moins d'inconvéniens à laisser subsister ceux-ci, qu'à les remplacer par d'autres tirés du grec ou du latin ; car il est évident que les peintres, les marchands, et les habitans du pays, ne les adopteraient jamais. Cette profusion de mots érudits, le plus souvent barbares, dont on fait un si grand abus depuis quelque temps, altère la douceur et la clarté de notre langue, l'appauvrit au lieu de l'enrichir, et la conduit à grands pas vers sa décadence</p>	<p>Malgré l'estime dont je suis pénétré pour l'auteur de ce Mémoire, je suis forcé d'avouer que c'est à regret que j'insère ici ses expressions, et que je suis loin de partager l'opinion qu'il manifeste. Si les mots qu'il se plaint de voir introduire dans la langue française, sont tirés du grec et du latin, ils ont une origine commune avec la très grande majorité des mots de notre langue ; ils ne sauraient donc, en aucun sens, être réputés <i>barbares</i>. Cette épithète s'applique mieux, ce me semble aux dénominations obscures, impropres, équivoques, en faveur desquelles on ne peut alléguer que l'usage. Les faire disparaître, pour en substituer qui soient exactes, sonores, significatives, puisées dans les langues anciennes, ce n'est pas, je crois, appauvrir la langue, c'est au contraire l'épurer l'enrichir et la faire marcher vers sa perfection ; car le langage le plus parfait est celui qui exprime les idées avec le plus d'ordre et de netteté. Les nomenclatures méthodiques me paraissent être une des inventions les plus utiles au développement de la raison humaine ; elles soulagent la mémoire, prêtent à l'esprit le secours d'un enchaînement lumineux qui le satisfait et l'éclaire ; enfin, elles rendent l'accès des sciences plus facile et leurs progrès plus rapides. La génération présente peut éprouver quelque embarras dans le passage ; ce n'est jamais sans inconvéniens que l'on change, même pour être mieux ; mais la postérité bénira ceux qui auront eu le courage de s'imposer une peine momentanée pour lui éviter des difficultés réelles et toujours renaissantes.</p>

Nous pouvons parfaitement constater le fossé entre ces deux conceptions des nomenclatures scientifiques. D'un côté, Faujas défend le modèle des Lumières sur lequel se sont érigés les textes fondateurs du Muséum : pédagogie, transmission et universalité. De

l'autre, le modèle d'une institution visant à former une élite savante. Pourtant l'auteur de la note de bas de page défend la nomenclature gréco-latine pour les mêmes raisons : un accès aux sciences facilité par des termes stabilisés et standardisés. De plus, nous pouvons noter l'attaque « générationnelle » que l'auteur de la note de bas de page. Il dit bien que « la génération présente peut éprouver quelque embarras dans le passage » d'une nomenclature à l'autre. Autrement dit, les vieux savants ont du mal à se mettre à jour. Comme le rappelle bien Pietro Corsi, le langage scientifique au tournant des Lumières revêt un aspect politique de plus en plus présent. Avec la Révolution, la redéfinition de la science est un des enjeux les plus importants d'une histoire naturelle en pleine réforme¹.

Dans les *Annales du Muséum*, quand Faujas écrit sur les mines de Brühl et Liblar, puis sur celle de Niederminnich², le regard porté sur ce thème est généralement très descriptif. De plus, c'est toujours le même schéma rédactionnel qui revient inlassablement au fil des articles. D'abord, Faujas donne des indications de voyage : où partir, où se reposer, quelle route prendre, etc. Le lecteur prend la place d'un élève derrière son professeur. Ensuite, il réalise une lecture paysagère de la région puis du lieu. Enfin, il resserre son analyse sur la mine étudiée. C'est là que la description commence réellement. Il énumère toujours les procédés de construction et d'exploitation d'une mine : la méthode d'ouverture du puits, la taille des pierres³, etc. Toutefois, même dans son article sur les mines de Niedermendig, qui est pourtant un site d'exploitation extrêmement florissant⁴, Faujas nous fait suivre ses pas, décrit la marche particulière à adopter, insiste sur le fait que les naturalistes ne doivent pas être trop forts pour passer dans certaines voies, etc. Ce n'est véritablement que sur la fin de l'article qu'il se rapproche de la minéralogie en décrivant quelques minéraux avec précision. En ce début du XIX^e siècle, alors que les sciences deviennent de plus en plus précises, on dirait que Faujas, malgré un certain rapprochement avec Brongniart qui s'occupe des analyses chimiques, reste figé dans un ancien modèle très littéraire qui donne plus à voir qu'à

¹ Sur le langage, voir Pietro CORSI, « After the Revolution : Scientific Language and French Politics, 1795-1802 », in Margaret PELLING, Scott H. MANDELBROTE et Charles WEBSTER (dirs.), *The practice of reform in health, medicine, and science, 1500 - 2000: essays for Charles Webster*, Aldershot, Ashgate, 2005, p. 223 à 245.

² Le véritable nom de la commune est Niedermendig. Sur la réforme de l'histoire naturelle, voir Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 13 à 58.

³ Les techniques de tailles sont très bien expliquées par Charles D. HOCKENSMITH, « The preservation, ownership, and interpretation of american millstone quarries », in Alain BELMONT, Fritz MANGARTZ et LABORATOIRE DE RECHERCHE HISTORIQUE RHÔNE-ALPES (dirs.), *Les Meulières ; recherche, protection et valorisation d'un patrimoine industriel européen (Antiquité - XXI^e siècle) ; colloque international*, Mainz, Verl. des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, coll. « RGZM-Tagungen », 2006, p. 191 à 202.

⁴ Joern KLING, « Die unterirdischen mühlsteinbrüche von Niedermendig/ Deutschland, Historische Kartographie und detailinventarisierung », in Alain BELMONT, Fritz MANGARTZ et LABORATOIRE DE RECHERCHE HISTORIQUE RHÔNE-ALPES (dirs.), *Les Meulières ; recherche, protection et valorisation d'un patrimoine industriel européen (Antiquité - XXI^e siècle) ; colloque international*, Mainz, Verl. des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, coll. « RGZM-Tagungen », 2006, p. 133 à 144.

comprendre. Comme l'explique Pierre-Yves Lacour, Faujas s'inscrit dans une controverse de longue date. La terre brune de Cologne est un sujet d'analyse ancien. Le professeur de géologie tente ici de s'inscrire ici dans la lignée de Wallérius et de Buffon. Malgré l'aspect littéraire de son mémoire, ses théories sont plus tard bien acceptées, notamment par Philippe Bertrand qui se livre à une nouvelle analyse de la région¹.

Faujas devient plus analytique dans ses productions traitant de « minéralogie ». Son article portant sur une « Classification des produits volcaniques² » est expurgé de passages pittoresques. Il ne résiste pas dans son introduction au désir de revenir sur la querelle des « sectes » neptunistes et volcanistes, mais le reste de l'article est étonnamment très analytique. On sent que le naturaliste maîtrise très bien son sujet et il va au plus

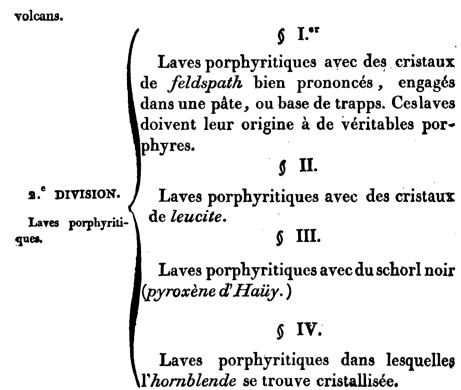


Figure 47. Exemple de calcification minéralogique

profond de ses connaissances à cet instant. Il invoque bien entendu Dolomieu, mais également Hauy pour étayer ses propos. Le terme même de « prodrome » rappelle un ancien mémoire de Lamarck paru en 1799³. Faujas qui fait de plus en plus front contre Cuvier tente peut-être de se rattacher au travail de son collègue.

Chaque division est organisée en deux parties. D'abord, le naturaliste dresse une typologie de chaque « division », ici les laves porphyriques (Figure 47). Chaque type de lave est classé en fonction des incrustations de cristaux étrangers dans sa composition. Ensuite Faujas érige ses subdivisions. Au-dessous des accolades, des « Observation[s] » permettent au lecteur d'avoir quelques justifications sur la nomenclature présentée. Les observations sur les trapps, que Faujas n'assimile pas toutes au feu, sont assez étranges⁴. Sa catégorie intitulée « laves trappéennes » montre que sa vision des trapps est en train d'évoluer. Selon lui, cette roche peut être à l'origine de certaines laves. C'est comme s'il avait compris que les trapps sont volcaniques, mais ayant publié plusieurs fois le contraire, il ne peut l'affirmer explicitement sous peine de perdre la face.

¹ Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, op. cit., p. 283 à 295. La controverse y est détaillée dans son ensemble.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai de classification des produits volcaniques, ou prodrome de leur arrangement méthodique », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Troisième, Paris, frères Levrault, 1804, p. 85 à 100.

³ Jean-Baptiste LAMARCK, « Prodrome d'une nouvelle classification des coquilles... », in *Mémoires de la Société d'Histoire Naturelle de Paris*, Volume I, p. 63 à 91.

⁴ *Ibid.* p.

La dernière catégorie d'articles, certainement la plus disputée, concerne la paléontologie. Les fossiles occupent une place centrale dans le système de Faujas. Ils prouvent le passage de la mer et permettent un début de temporalisation géologique¹. C'est grâce aux fossiles que les savants envisagent les « centaines de siècles » et que le Déluge devient peu à peu *une* révolution et non plus *la* révolution. Après son grand ouvrage sur Maastricht, Faujas publie de nombreux articles sur la question. Si l'on sépare les articles portant sur les mines et l'industrie de la catégorie « géologie », la paléontologie apparaît largement majoritaire. En ce début du XIX^e siècle, la situation des sciences et en particulier de la paléontologie est pour le moins épineuse. Avec les différentes découvertes du Bassin parisien, les savants se séparent en groupes plus ou moins homogènes. Grossièrement, nous pourrions mettre les lamarckiens d'un côté et les adeptes de la nouvelle science de Cuvier et Brongniart de l'autre. Toutefois, comme le décrit très bien Pietro Corsi², Faujas utilise Lamarck quand cela l'arrange, mais ne le défend pas toujours. Il adhère aux théories de ce dernier sur le vivant, mais sa vision du géologique reste personnelle. De plus, les conflits entre les « anciens » et les « nouveaux » deviennent de plus en plus prégnants, ainsi que les tensions entre Faujas et Cuvier. Pourtant, jusqu'en 1803, Faujas continue à utiliser Cuvier et à se fier à ses considérations zoologiques (terme qu'il précise bien) issues de sa découverte de nouvelles espèces dans les environs de Paris.

Cependant, il faut souligner que la paléontologie de Faujas, exprimée dans les *Annales du Muséum*, reste attachée au catastrophisme diluvien cher au naturaliste depuis bien des années. Ce paradigme se retrouve, par exemple, dans un article portant sur l'étude d'un fossile de crâne bovin (1803) :

Il y a donc lieu de croire, d'après tous les faits rapportés ci-dessus, que ces bœufs ont habité très-anciennement les mêmes contrées que les éléphants et que les rhinocéros ; qu'ils ont péri avec eux à la suite de quelque grand et prompt déplacement de la mer, qui a balayé et entraîné au loin tout ce qui se présentait sur son passage ; et qui est probablement le même que celui qui a disséminé tant de grands quadrupèdes depuis l'Asie boréale jusque vers le nord de l'Europe et de l'Amérique³.

Toute la construction intellectuelle d'anatomie comparée entre des fossiles trouvés à travers monde et des bovins vivants, principalement en Asie, conduit Faujas, à une seule conclusion : une catastrophe maritime. Il rejoint ensuite Delamethrie et Lacépède dans les doutes qu'ils

¹ Méthode toujours appliquée pour dégager les aires géologiques des roches sédimentaires.

² Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Sur deux espèces de bœufs dont on trouve les crânes fossiles en Allemagne, en France, en Angleterre, dans le nord de l'Amérique et dans d'autres contrées. », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Second, Paris, frères Levrault, 1803, p 188 à 200.

émettent quant à la disparition des espèces et qui pour Faujas relèvent du manque de données accumulées par les savants, notamment sur les animaux des contrées reculées d'Afrique¹. Il reste dans la droite ligne de ses écrits sur l'animal de Maastricht qu'il relie à un crocodile. Cette recherche d'analogues entre vivants et fossiles, Faujas peut la réaliser, notamment sur la question américaine, grâce à une correspondance qu'il entretient avec Thomas Jefferson entre 1803 et 1809².

Les choses se compliquent l'année suivante avec la publication d'un article de Cuvier sur les rhinocéros. Ce texte attaque directement Faujas et les théories qu'il énonce dans son *Essai de Géologie*. Pour Cuvier, c'est toute la méthode du géologue qui est à revoir et qui l'a conduit à concevoir des explications erronées. Il ne prend plus la précaution de dissimuler ses attaques. Pour lui, Faujas a « tiré des faits mal vus » et a « augmenté les doutes » sur ce sujet. Cuvier se place donc en correcteur grâce à l'exactitude de sa méthode zoologique. Selon lui, Faujas devient même dangereux, car sa stature « d'aussi grande autorité » pourrait induire en erreur de nombreux lecteurs peu avisés. Cuvier développe son argumentation en s'appuyant sur l'étude des dents de rhinocéros. Pour l'anatomiste, la méthode comparative et la finesse de son analyse permettent d'éviter les contresens et « on ne s'expose point à créer des espèces qui n'ont point existé³ ». Il termine son article en remettant en cause la capacité de Faujas à écrire l'histoire naturelle :

[Une] faute [d'inventer de nouvelles espèces] qui au reste seroit tout aussi fâcheuse dans la simple histoire des animaux, et dans ses méthodes systématiques, que dans la géologie ; car si l'histoire naturelle a besoin de vérité, c'est sur-tout dans celle des parties qui n'ont rien de conjectural⁴.

Le message est clair, la méthode descriptive de Faujas, directement héritée de Buffon, est obsolète, car « conjecturale ». L'administration de la preuve scientifique a évolué entre le milieu du XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Dorénavant, on ne peut plus « inventer ». Les naturalistes doivent prouver et démontrer par des faits observés à l'aide d'une méthodologie précise. C'est la bataille des « anciens » et des « modernes », le passage de la science des Lumières aux spécialisations disciplinaires du XIX^e siècle. D'autant plus que Faujas, en tant que détenteur d'une autorité institutionnelle, a une influence non négligeable sur les savants et les apprentis.

¹ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 103 et 113.

² Les N.A. ressentent six lettres, entre 1803 et 1809. Malheureusement, ce sont exclusivement les lettres de Faujas conservées par Jefferson. Les réponses n'ont pas été retrouvées.

³ Georges CUVIER, « Description ostéologique du rhinocéros unicolore », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Troisième, Paris, frères Levrault, 1804, p. 32 à 55.

⁴ *Ibid.*, p 45.

Ici, nous touchons à deux concepts très importants dans la compréhension de l'évolution des débats scientifiques. D'abord, comme le soulèvent Schaffer et Shapin, l'importance de l'autorité personnelle ou institutionnelle des savants dans l'évolution scientifique. « La vérité », ou plutôt le « désir de vérité », comme le théorise Michel Foucault¹, est assujéti à la position des acteurs scientifiques dans le champ des sciences de leur époque. Steven Shapin, qui déconstruit l'évolution sociale de la vérité au cours des controverses britanniques de la fin du XVII^e siècle, a bien montré que la vérité admise est souvent celle de l'institution la plus puissante, ou du personnage le plus à même de représenter la vérité². Le cas du débat entre Boyle et Hoobs n'est pas si éloigné du débat entre la « nouvelle chimie » et les réformateurs de l'histoire naturelle contre les historiens plus proches de la philosophie de Buffon. De son côté Simon Schaffer, qui suit Antoine Lilti, montre qu'au cours du XVIII^e siècle, la détention de la vérité se déplace et sort du cabinet pour exploser dans la sphère publique ainsi que nous l'avons vu avec Mesmer ou avec le débat aérostatique. Cependant après l'intermède de la science spectacle, le savoir retourne au XIX^e siècle, notamment grâce à l'institutionnalisation et à la professionnalisation des savants, de la rue au laboratoire tout en devenant de plus en plus spécialisé³. Finalement, ces différentes études rejoignent bien la thèse de Bruno Latour qui pose des « faits scientifiques » en constructions autant intellectuelles que sociales⁴ : « des processus de pensée⁵ ». Ces « faits » sont assujéti à deux facteurs. D'abord par le « débat et la critique », formulée ou éventuelle, et ensuite par « la norme »⁶. C'est ce dernier point qui fait débat dans notre contexte. La norme scientifique, la procédure de création du fait est en train de changer et c'est pour cela que différents camps ou partis se constituent autour de la défense de la réforme ou de la conservation.

Ce champ est constitué autour de deux groupes bien distincts qui se placent sous l'égide de « saints patrons » représentatifs de leurs mouvements. Globalement les deux camps sont assez homogènes et varient peu pendant la fin de carrière de Faujas. Le schéma ci-

¹ Michel FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969 ; Michel FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

² Steven SHAPIN, *Une histoire sociale de la vérité, Science et mondanité dans l'Angleterre du XVII^e siècle*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2014 ; Bruno LATOUR, *La science en action: introduction à la sociologie des sciences*, traduit par Michel BIEZUNSKI, Paris, Découverte/Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », n° 202, 2010, p. 248.

³ Simon SCHAFFER, *La fabrique des sciences modernes*, op. cit. ; Antoine LILTI, *Le monde des salons*, op. cit.

⁴ Bruno LATOUR et Steve WOOLGAR, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Nachdr., Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche Sciences humaines et sociales », n° 18, 2013, p. 92.

⁵ *Ibid.*, p. 147.

⁶ *Ibid.*, p. 194.

dessous (Figure 48) expose les nœuds constituant ce champ scientifique, tous proches de Faujas et qui ont eu une influence sur son travail.

À gauche nous trouvons les tenants de l'histoire naturelle, anciens disciples de Buffon qui, malgré un éloignement progressif, sont toujours proches de la méthode naturaliste. Ces hommes passent assez facilement au transformisme, qui lui aussi est perçu par Buffon en son temps. Delaméthrie est particulièrement représentatif de cette mouvance et lutte, grâce à son journal, pour le transformisme et pour la sauvegarde de la philosophie buffonienne.

L'autre « parti » est clairement réformateur et suit la reconstruction scientifique engendrée par les travaux de Lavoisier. L'histoire naturelle, et en particulier la minéralogie, doit suivre ce mouvement et se reconstruire en suivant une méthode plus analytique que descriptive et en adoptant une taxinomie gréco-latine héritée de Linné. La minéralogie géométrique et analytique de René-Juste Haüy est très représentative de cette réforme qui est également portée par l'École des Mines et la revue qu'elle publie.

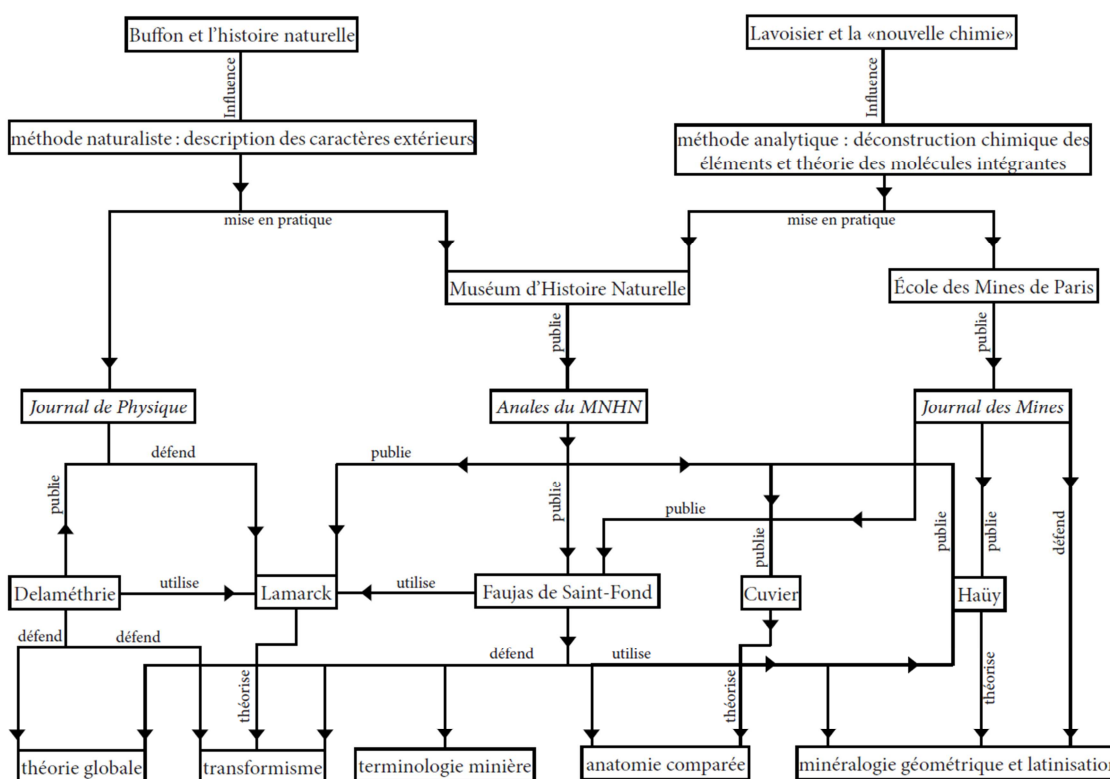


Figure 48. Répartition des « partis » savants au début du XIX^e siècle

Faujas, qui est toujours très opportuniste, peut être considéré comme assez central. Il utilise les idées de ses amis, comme celles de ses adversaires pour les intégrer à ses propres recherches. Il est transformiste, mais n'intègre pas les autres idées de Lamarck sur la chimie et la géologie. Il érige des théories globales, mais basées sur des faits de terrain. Il lutte contre Cuvier et son catastrophisme total, mais utilise les apports de l'anatomie comparée dans ses

recherches paléontologiques. Pour finir, bien qu'il fustige les faiseurs de nouveaux mots, dont son collègue Haüy, il utilise les découvertes de ces derniers et adhère aux analyses chimiques et à l'idée des molécules intégrantes. Cela lui permet d'affiner ses classifications minéralogiques. Pourtant, considérer Faujas comme un pont entre ces deux partis serait une erreur. Bien qu'il se serve de tout et de tout le monde, il n'en reste pas moins transformiste, donc opposé à Cuvier, et partisan d'une minéralogie minière et donc proche du vocabulaire de ceux qui creusent et exploitent la terre. La dimension pédagogique de son travail reste donc très présente.

Lorsque nous lisons les articles des *Annales* les uns après les autres, nous commençons à voir que Faujas appartient à l'ancienne génération de savants. Ce constat est frappant dans le numéro de 1802. Le mémoire de Faujas sur le *Trass et le Tuffa volcanique d'Andernach*, qui reste extrêmement descriptif et accompagné de gravures figuratives et artistiques, est suivi par la cristallographie très géométrique et mathématique menée par Haüy. Une simple comparaison des images employées par les deux auteurs permet d'observer deux conceptions très différentes de la science. L'une est imagée, l'autre schématique. Comme le rappelle très bien Pietro Corsi avec sa formule : « 1795, cependant n'était pas 1805¹ », c'est après son retour d'Italie que les choses deviennent plus difficiles pour le naturaliste. Pour l'heure, l'année 1805 est l'occasion pour Faujas de visiter un nouvel espace géographique dans le cadre d'une mission que lui confie l'Empire.

¹ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 52.

CHAPITRE ONZE

LES VOYAGES EN ITALIE ENTRE MISSIONS IMPÉRIALES ET OBJECTIFS SAVANTS

Les poissons fossiles du Monte Bolca sont, depuis le début du XVIII^e siècle, un objet d'études et de controverses. Alberto Fortis, Domenico Testa et Giovanni Volta se livrent, au cours des dernières années du siècle des Lumières, à une bataille sans merci au sujet des riches dépôts fossilifères du Vicentin. Ce débat les amène à argumenter sur toute l'histoire naturelle du Vicentin¹. En 1802, Fortis publie ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de l'Italie*², dont le premier est consacré au Vicentin. En introduction, il intègre une lettre adressée à Faujas dans laquelle il indique son impatience de ne pas le voir venir chez lui pour observer les merveilles de son pays. « Où êtes-vous donc ? » demande-t-il à son « illustre confrère ». Le naturaliste italien interpelle Faujas, et l'enjoint alors à parcourir et à visiter son pays. En attendant, c'est par ce texte qu'il désire montrer tout l'intérêt du Vicentin, comme terrain d'étude, à son confrère. Il conclut cette lettre introductive par une invitation : « je vais vous entretenir de sa géologie, et de celle du Vicentin en général³. »

Il est fort probable que cette simple invitation aurait suffi de prétexte à Faujas pour faire le voyage jusqu'au Vicentin. De plus, l'Italie n'est pas, à notre connaissance, un espace qu'il a eu l'occasion de visiter lors de sa carrière. Malheureusement pour les deux naturalistes, l'État français, par l'intermédiaire de Lucien Bonaparte, a coupé les vivres à Faujas pour cause de manque de moyens⁴. Cependant dès 1804, deux facteurs rendent possible un voyage en Italie.

Le premier est que cet espace est un riche vivier de spoliations pour l'Empire. Le second facteur comme l'ont montré Gilles Bertrand⁵ ainsi que Romain Buclon⁶, est qu'il

¹ Jean GAUDANT, « La querelle des trois abbés (1793-1795) : le débat entre Domenico Testa, Alberto Fortis et Giovanni Serafino Volta sur la signification des poissons pétrifiés du Monte Bolca (Italie) », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 1997, XI, p. 147 à 184.

² Alberto FORTIS, *Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle et principalement à l'Oryctographie de l'Italie et des pays adjacens*, Paris, Fuchs, 1802, vol. I.

³ *Ibid.*, p. 2.

⁴ Voir chapitre X-2

⁵ Gilles BERTRAND, « Quand le voyage sert à inventer un nouvel espace. Le cas des inspecteurs des Ponts et chaussées français en mission en Italie à l'époque napoléonienne (1805-1812) », *op. cit.*

⁶ Romain BUCLON, *Napoléon et Milan. Mise en scène, réception et délégation du pouvoir napoléonien (1796-1814). Napoleone e Milano. Messa in scena, ricezione e delega del potere napoleonico (1796-1814)*, Université de Grenoble, Grenoble, 2014, 972 p.

s'agit d'un espace à conquérir, à remodeler et à intégrer dans un Empire en pleine expansion. Ainsi, les sphères politiques et scientifiques s'entremêlent encore une fois pour générer une nouvelle mission confiée au professeur de géologie.

Cette mission italienne revêt plusieurs aspects. D'abord, en tant que mission, officielle et encadrée légalement, elle permet de comprendre les procédures administratives qui d'encadrent les savants, avant le départ comme après le retour. Ensuite ce voyage permet à Faujas de visiter de nombreux espaces différents et de satisfaire une curiosité toujours aussi vorace, au risque de sortir du cadre imposé par sa hiérarchie. Enfin, Faujas qui tient un journal pendant une partie de son périple nous permet aussi de parcourir une partie de l'histoire politique et militaire de l'Italie du nord pendant la campagne de Masséna.

1. En mission pour l'Empire

La mission de Faujas de Saint-Fond en Italie est loin d'être aussi simple que ses précédents voyages. Le naturaliste est en réalité au bout d'une chaîne administrative nouée dans un imbroglio de lettres, de promesses et de rapports contradictoires entre la France, en particulier le ministère de l'Intérieur et son service d'Instruction publique, et la ville de Vérone. Toute cette affaire tourne autour du rapatriement d'objets d'histoire naturelle contenus dans le cabinet du comte de Gazola.

Voyages, dons et spoliations

Faujas n'est pas le premier naturaliste à se rendre chez Gazola pour ses collections¹. Avant lui, d'autres savants parcourent la péninsule de façon officielle. À la suite de la mission de spoliation dans les contrées du nord, André Thouin reprend la route vers l'Italie avec la même mission. Il dirige une équipe encore plus prestigieuse composée notamment de son collègue Lacépède, de Gaspard Monge et de Claude-Louis Berthollet². D'après Pierre Yves-Lacour, la Commission des arts et des sciences en Italie part de Paris au printemps 1796. Ils commencent par visiter les villes et les cabinets de la plaine du Pô puis s'arrêtent à Rome en juillet. Ils vont ensuite à Modène, retournent à Rome en mars 1797 et sont enfin à Venise en août 1797. Vérone n'est pas épargnée et la carte que présente Pierre-Yves Lacour nous montre

¹ Les Archives nationales conservent dans le fonds F/17/1537-G, une section consacrée à Gazola et aux promesses que lui a faites l'État français depuis les premières vagues de spoliations.

² La mission est officialisée par l'arrêté du 11 mai 1796, Cf. Marie-Louise BLUMER, *Commission pour la recherche des objets de sciences et arts en Italie, 1796-1797*, 1934, p. 70.

qu'une large portion de l'Italie du Nord est visitée¹. Les premières incursions dans le cabinet de Gazola remontent à 1797. Le volet Gazola est alors principalement géré par Berthollet. Une partie de la collection du Véronais est réquisitionnée moyennant quelques rétributions, mais de principe². Jean Gaudant décrit Gazola comme un savant magnanime qui accepte que ses « trésors » soient rapatriés et centralisés à Paris. Il est même présenté en grande pompe à l'assemblée des professeurs par Faujas le 3 janvier 1803³. Toutefois, entre 1797 et 1815, les réclamations effectuées auprès du ministère de l'Intérieur démontrent que le comte est aussi intéressé par les transactions qu'on lui propose. Un rapport plus complet de vendémiaire an 11 nous apprend que la France avait promis à Gazola des terres de la commune de Villafranca (soit 6 000 livres de rente) en récompense de la cession d'une partie de ses fossiles⁴.

Entre 1801 et 1803, Gazola et la ville de Vérone reprennent contact avec les autorités françaises dans le but d'offrir d'autres objets provenant de la collection de pétrifications du comte au Premier Consul. Les différents rapports nous renseignent sur le caractère confus de l'affaire. Des lettres contradictoires de Gazola informent le ministère, et surtout le Muséum, que le Véronais ne compte pas offrir l'intégralité de ses possessions, mais les objets qui manqueraient aux collections du Cabinet d'histoire naturelle⁵. Le ministère de l'Intérieur prend tout de même la décision d'envoyer Bosc à Vérone⁶. Ce dernier, voulant avoir des renseignements sur la collection, se rend au Muséum pour poser des questions aux professeurs. Il découvre que la ville de Vérone n'est pas spécialement impliquée dans l'affaire, mais que c'est bien Gazola lui-même qui « offre » une partie de ses fossiles au Premier Consul, moyennant quelques rétributions⁷. De son côté, le comte dialogue depuis plusieurs années avec l'État pour récupérer la terre et la rente de 6 000 livres qui lui avaient été promises⁸.

Bosc part en Italie pendant l'été 1803. Cette mission est très confuse et les dates indiquées dans la correspondance de Bosc ne correspondent pas forcément à l'ordre logique de ses visites. On le retrouve à Milan le 15 août 1803 d'où il écrit une lettre peu enthousiaste

¹ Pierre-Yves LACOUR, *La République naturaliste*, *op. cit.*, p. 81 à 85.

² Rapport sur l'historique de l'affaire Gazzola depuis 1797, 12 décembre 1815, A.N. F/17/1537-G.

³ Jean GAUDANT, « Brève histoire de la collection Gazola de poissons fossiles éocènes du Monte Bolca (Italie) conservée au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris », *Geodiversitas*, décembre 2011, vol. 33, n° 4, p. 637 à 647.

⁴ Rapport du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au Gouverneur de la République, concernant les arriérés de la France dues au comte de Gazola, vendémiaire an XI, A.N. F/17/1537-G.

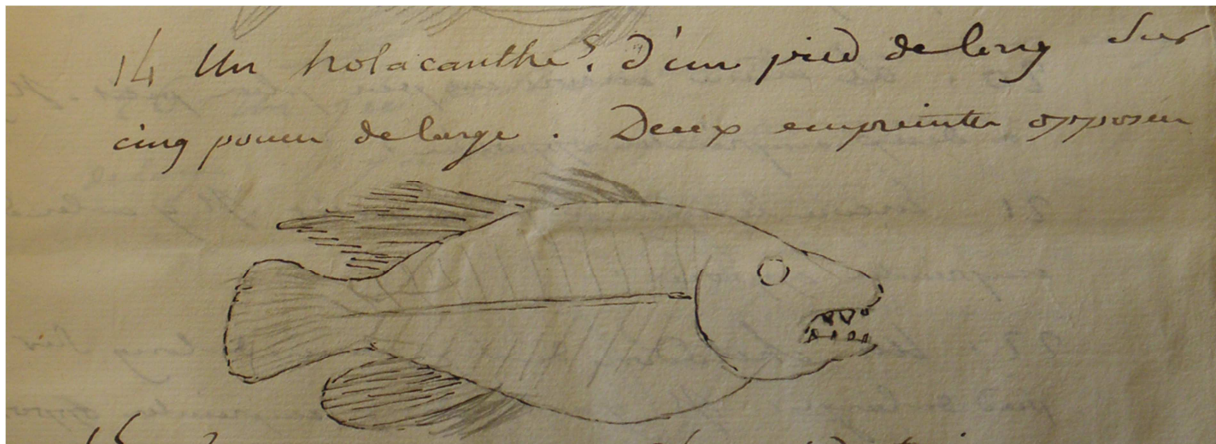
⁵ Rapport du MUSÉUM au ministre de l'Intérieur concernant les collections de Gazola et l'attente d'un ordre de mission pour son transfère, 16 mai 1803, F/17/1537-G.

⁶ Lettre du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR à Bosc concernant sa mission en Italie, 18 mai 1803, A.N. F/17/1537-G

⁷ Lettre de BOSC au ministre de l'Intérieur, 25 mai 1803, A.N. F/17/1537-G

⁸ Rapport du PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE sur l'affaire Gazola, octobre 1802, A.N. F/17/1537-G

quant au bon déroulement de sa mission et au caractère du comte¹. Pourtant, Bosc semble être à Vérone le 17 août et adresse un courrier à la municipalité de la ville dans lequel il la somme de respecter ses engagements. Le 29 août 1803, la ville de Vérone en possession de ladite collection soussigne, par la main de Giuseppe Rotavi, membre de l'administration municipale, un long inventaire des poissons et plantes fossiles qu'elle désire céder au Premier Consul. Dans ce document, Bosc ne fait pas que décrire et numéroter les pièces ; il les dessine également. L'inventaire de 31 pages concerne 191 objets. Les croquis, notamment de poissons, concernent 29 pages².



« 14 Un holacanth ? d'un pied de long sur cinq pouces de large. Deux empreintes opposées »

Figure 49. Inventaire des poissons de Vérone, 29 août 1803, page 3, A.N. F/17/1537-G

Il est donc fort probable que Bosc se soit trompé de mois (républicain) dans sa lettre envoyée de Milan dans laquelle il dit clairement que la mission est terminée et qu'il va rentrer le plus rapidement possible en France. Il insiste d'ailleurs sur la personnalité de Gazola. Bosc serait donc parti pour l'Italie comme prévu pendant l'été. Gazola ayant bloqué la procédure, il entreprend un voyage jusqu'à l'Adriatique en attendant que la ville se décide. Il patiente encore quinze jours et repart enfin pour Milan, vraisemblablement en fructidor, et non en thermidor. Il rentre en France en passant par Lyon avec une caisse de livres et les 191 objets catalogués et « grossièrement figurés ». Il stipule d'ailleurs n'avoir pas utilisé beaucoup d'argent. La ville de Vérone s'est chargée des caisses et de l'emballage. Toutefois, ce n'est qu'une partie de la collection qui est rapatriée de Vérone à Milan.

C'est Faujas qui nous donne le fin mot de cette histoire. Le 26 octobre 1805, il affirme avoir à reprendre tout le travail de Bosc, parce que les objets rapatriés jusqu'à Milan ont été renvoyés à Vérone par Bonaparte. Ce serait là le résultat d'une mésentente entre la famille

¹ Lettre de BOSC au ministère de l'Intérieur, 15 août 1803 (peut être un mois de décalage car enregistrée le 6^{ème} jour complémentaire), A.N. F/17/1537-G.

² Inventaire envoyé par Bosc et la ville de Vérone au ministre de l'Intérieur, 29 août 1803, A.N. F/17/1537-G.

Gazola et Chaptal, ce dernier ayant pris des arrêtés sans en avoir le droit, car la collection était sous la juridiction de la république cisalpine. Le comte est alors à Paris et ses frères à Vérone. Ces derniers décident de ne confier que la partie la moins intéressante à Bosc qui se retrouve, d'après Faujas, piégé entre les deux camps :

les frères de mr. Gazola qui logent avec lui dans sa maison de Vérone, justement indignés de ce que le don gracieux de leur frère, et des injonctions de la part de Chaptal (car ce n'étoit nullement la faute de Bosc)¹ mirent de coté tout ce qu'il y avoit de plus rare. Dans le cabinet de leur frère qui est très grand et occupe plusieurs pièces ; et ce dans ces circonstances, ils abandonnèrent à Bosc les objets d'un plus grand volume, ou ceux qui ne leur parurent pas dignes d'être conservés².

Le 20 octobre 1804, Jean-Etienne-Marie Portalis, ministre de l'Intérieur par intérim, fait parvenir un arrêté au Muséum qui fixe l'étendue des responsabilités du professeur de géologie. Par cet acte, le ministre de l'Intérieur décide d'envoyer Faujas chez Gazola pour terminer le travail.

Une mission encadrée

En comparaison avec l'ordre de mission de l'an II³, le ton de ce nouvel ordre de mission a bien changé. Ici tout est encadré avant le départ du naturaliste :

1° M. Faujas l'un des professeurs administrateur du Muséum d'Histoire naturelle, est autorisé à faire annuellement comme par le passé, des Voyages pour l'intérêt & l'avantage de cet établissement.

2° M. Faujas voyagera cette année en Italie.

Le premier point reprend l'arrêt de 1797, mais modifie la teneur du message. Alors que Faujas devait se déplacer pour augmenter les collections du Muséum là où il lui semblait judicieux d'aller, ce document n'autorise le naturaliste qu'à voyager dans un espace prédéfini et du fait d'un besoin de l'Empire. Faujas est contraint par cet arrêté à exécuter une tâche et à s'y tenir. La seule liberté qui lui est laissée est dans le choix d'une personne pour le seconder et de la date de son départ :

3° Conformément à l'arrêté du directoire du 7 fructidor an 5, ses indemnités seront de 13000fr sur laquelle somme il payera le dessinateur ou le secrétaire qu'il pourra emmener dans ses courses.

4° M. Faujas est chargé de demander & d'expédier en France les poissons pétrifiés qui ont été offerts par la ville de Vérone & par M. Gazzola, pour augmenter la collection du Muséum d'Histoire naturelle de Paris ; à raison de cette mission particulière, les indemnités auxquelles M. Faujas aura droit d'après l'article précédent, seront augmentées de 3000fr.

5° Ces indemnités de 13 000 et 3000fr seront prises sur les fonds destinés aux transports des objets de sciences et d'arts et payées en 4 paiements de mois en mois. Le premier paiement s'effectuera un mois avant l'époque que M. Faujas indiquera pour son départ¹.

¹ Entre crochets dans le texte.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », 1805, f. 18r.

³ Cf. chapitre IX.

Auparavant les questions de budget étaient peu ou pas abordées. Les sommes allouées à cette mission sont ici déjà décidées à l'avance. D'autant plus que l'article 4° souligne le caractère exceptionnel de ce voyage et propose une prime pour le déplacement du savant de 63 ans. Le même jour, une copie de cet arrêt est transmise directement à Faujas et est augmentée d'une lettre émanant du ministère du Trésor public². Cela illustre plusieurs points. D'abord, cette mission est déjà décidée. Le Muséum et son professeur de Géologie ne sont pas consultés, mais avertis de la tâche à accomplir. Ensuite, la levée des fonds qui lui sont alloués est étroitement surveillée par le trésorier de l'Empire. Dans la lettre d'accompagnement, Portalis rompt avec les dispositions de Chaptal. Cependant, quelques éléments de langage montrent que l'administration impériale est bien plus regardante quant à la gestion de son personnel :

Je vous transmets, Monsieur, l'application de l'arrêté par lequel j'autorise de nouveau les voyages que vous étiez dans l'usage d'entreprendre annuellement pour l'avantage du muséum d'histoire naturelle. J'ai senti combien une plus longue interruption serait préjudiciable à cet établissement que vous enrichissez d'objets rares et intéressants.

Portalis possède un certain goût pour les sciences. Cela ressort quand il dit à Faujas que « l'interruption » des voyages lui semble mauvaise pour l'avancée de l'histoire naturelle au Muséum. Toutefois, le ministre garde la main. Il « autorise » Faujas à reprendre la route aux frais de l'État, mais sans citer le texte réglementaire qui accompagne la fonction de professeur de Géologie. Il parle d'« usage » et non pas de contrainte, ce qui suggère une pratique plus récréative et plus philosophique que véritablement nécessaire.

Le naturaliste répond à Portalis le 2 novembre 1804. Il lui confirme qu'il a bien compris sa mission et que toutes ses dispositions sont prises pour partir avant l'hiver. Faujas demande au ministre de lui faire parvenir les documents et l'argent dont il a besoin. Ce dernier s'exécute au cours du mois de frimaire³ et transmet ce document à Faujas pour lui servir de justification à Vérone :

Instruction du Ministre de l'Intérieur pour servir à M. Faujas dans sa mission à Vérone.

M. Faujas, à son arrivée à Vérone, fera reconnoître les titres de sa Mission par les autorités de la ville ; et, après leur avoir remis copie de l'arrêté portant acceptation du don offert en leur nom au Gouvernement Français par M. Gazzola, il s'occupera de constater, par un inventaire, le nombre, l'état de conservation et la variété des objets qui composent la collection. Il enverra un double de cet inventaire au Ministre de l'Intérieur. Il contractera tous les marchés nécessaires pour l'encaissement des objets, et choisira pour leur transport, la voie et les moyens qui lui

¹ Arrêt du ministère de l'Intérieur ordonnant à Faujas de se rendre à Vérone pour récupérer et acheminer la collection de Gazzola, 20 octobre 1804, A.N. F17/15/37-F et A.D. Isère J547 (copie).

² Lettre du Ministère du Trésor Public à Faujas, 08 janvier 1805 A.D. Isère J547. C'est une copie officielle sur papier à entête imprimée.

³ Il n'y a pas la date exacte, seulement le mois. Il est donc préférable de ne pas le traduire en grégorien.

paraîtront les plus propres à en assurer la conservation. Il enverra au Ministre des doubles de ces marchés, pour que les paiements s'exécutent aux époques qui seront déterminées¹.

Ce document semble être aussi adressé à Gazzola. Le dernier paiement dont il est fait mention concerne en réalité l'achat par l'Empire des collections du Véronais. Cela permet également à Faujas de montrer qu'il est en mission officielle pour l'Empire.

La tâche du naturaliste, d'après tous ces documents, est donc très claire et très encadrée. Faujas est averti du déblocage des 11 664^{fr} et 2[°] le 9 mars 1805². Voyant cet argent arriver (en plusieurs versements)³, il décide de faire un petit détour par Saint-Fond puis par le sud de la France pour aller visiter quelques lieux intéressants. Ainsi, on constate d'emblée que le naturaliste, accompagné de son élève Giuseppe Marzari Pencati, prend la réouverture des voyages par le ministère comme le retour de sa liberté d'entreprendre ses explorations là où il se souhaite.

2. Un voyage aux multiples itinéraires

Le manuscrit de voyage en Italie présente le même problème que celui tenu en 1792 pendant sa mission dans les territoires sur nord. Il est très lacunaire. Alors que le document de l'an II avait un début identifiable (le départ de Paris) celui-ci est tronqué au début et à la fin du voyage. Si on considère, comme ici, que Paris est la résidence principale de Faujas de Saint-Fond, alors le commencement de ce voyage doit être pris en compte à partir de la sortie de la capitale. De fait, le voyage du naturaliste en Italie se déroule en trois étapes. D'abord, Faujas et son élève Giuseppe Marzari Pencati parcourent les territoires volcaniques du Vivarais puis font quelques escales à Saint-Fond, à Aix-en-Provence, à Marseille puis à Nice. Ensuite, ils entrent en Italie et c'est à ce moment que Faujas commence son manuscrit de voyage. Enfin, après quelques semaines passées en Italie du Nord et en particulier dans le Vicentin, le journal prend fin, mais pas le voyage. Grâce à la correspondance du naturaliste avec sa cousine, Valériane Boisset, ainsi qu'au dossier qu'il monte pour le remboursement de ses frais de déplacement, on sait que Faujas est resté en Italie jusqu'au printemps 1806 et qu'il a continué à travailler.

La reconstruction de son itinéraire nous permet d'analyser la manière dont Faujas s'accommode - ou non - des mutations propres au champ savant au début du siècle. Si cette

¹ Second ordre de mission concernant le voyage en Italie, Frimaire an XIII (1804), A.N. F/17/1537-F.

² Lettre du ministère du Trésor Public à Faujas, 09 mars 1805, A.D. Isère J547.

³ Lettre du comptable du ministère de l'Intérieur à Faujas concernant le troisième paiement pour son voyage en Italie, 27 avril 1805, A.D. Isère J547.

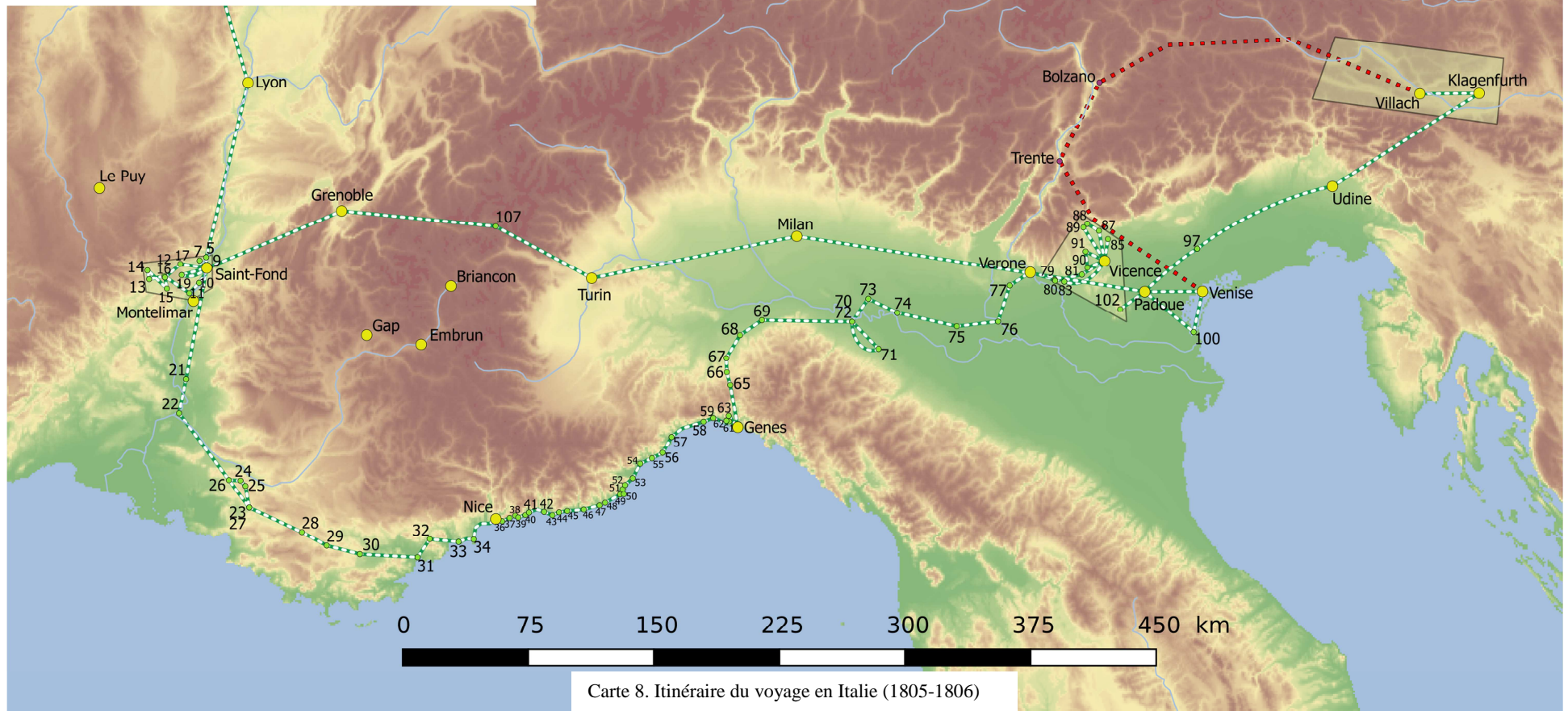
mission est très encadrée sur le papier, le naturaliste de 63 ans ne compte pas se laisser dicter sa conduite comme aux Pays-Bas.

Tableau 22. Détail du voyage en Italie

N°	Date	Ville
1	10/07/1805	Paris
2	10/07/1805	Fontainebleau
3		Lyon
4		Saint-Fond
5	22/07/1805	La Voulte
6		Saint-Fond
7	23/07/1805	Mont Rompon
8	23/07/1805	Saint-Fond
9	29/07/1805	Loriol
10	29/07/1805	Curas
11	29/07/1805	Rochemaure
12	03/08/1805	Ville-Dieu
13	03/08/1805	Aubenas
14	04/08/1805	Vals
15		Saint-Jean Le Noir
16	08/08/1805	Darbes
17		Privas
18	12/08/1805	Saint-Fond
19	25/08/1805	Rochesauve
20		Saint-Fond
21	02/09/1805	Orange
22	02/09/1805	Avignon
23	14/09/1805	Aix-en-Pce
24	16/09/1805	Rogne
25	16/09/1805	Volcan de Beaulieu
26	17/09/1805	Lambesc
27	18/09/1805	Aix en Pce
28	18/09/1805	Saint-Maximin
29	19/09/1805	Brignoles
30	19/09/1805	Le Luc
31	20/09/1805	Fréjus
32	21/09/1805	Esterel
33	21/09/1805	Cannes
34	21/09/1805	Antibes
35	21/09/1805	Nice
36	29(27)/09/1805	Villefranche
37	29(27)/09/1805	Aiza (Èze)
38	29(27)/09/1805	La Turbie
39	29(27)/09/1805	Monaco
40	29(27)/09/1805	Roquebrune
41	29(27)/09/1805	Menton
42	30(28)/09/1805	Vintimille
43	30(28)/09/1805	Bordighera
44	30(28)/09/1805	Ospedaletti
45	30(28)/09/1805	San Remo
46		San Stefano
47		Port-Maurice
48		Oneille
49		Andora
50		Cap-delle-Melle
51		Laigueglia
52		Allasio
53		Albenga
54		Loano
55	01/10/1805	Finale
56	02/10/1805	Noli
57	02/10/1805	Savone
58		Arenzano
59	03/10/1805	Voltri
60	03/10/1805	Gênes
61		Cornigliano
62		Sestri
63		Monte Ramazzo
64	12/10/1805	Gênes
65	13/10/1805	Voltaggio
66	13/10/1805	Gavi
67	13/10/1805	Novi
68	13/10/1805	Tortone
69	14/10/1805	Voghera
70	15/10/1805	Plaisance
71	15/10/1805	Fiorenzuola
72	16/10/1805	Plaisance
73	16/10/1805	Pizzighettone
74	17/10/1805	Crémone
75	18/10/1805	Bolzolo
76	19/10/1805	Mantoue
77	20/10/1805	Villafranca di Verona
78	05/11/1805	Vérone
79	05/11/1805	Cladiero
80	05/11/1805	Rocca di Caldiero
81	05/11/1805	Montebello
82	06/11/1805	Vicence
83	12/11/1805	Monte Tondo
84	12/11/1805	Vicence
85	14/11/1805	Montechio Precalcino
86	14/11/1805	Vicence
87		Thiene
88	15/11/1805	Santorso
89		Schio
90		Montechio Maggiore
91		Castelgomber to
92	13/01/1806	Padoue
93	15/01/1806	Venise
94		Villach
95		Klagenfurt
96		Udine
97		Trévise
98		Venise
99		Padoue
100		Chioggia
101		Padoue
102	22/02/1806	Colli Euganei
103		Padoue
104		Vicence
105	12/03/1806	Milan
106	23/04/1806	Turin
107		Col du Montcenis
108		Grenoble
109		Lyon
110		Saint-Fond
111		Paris

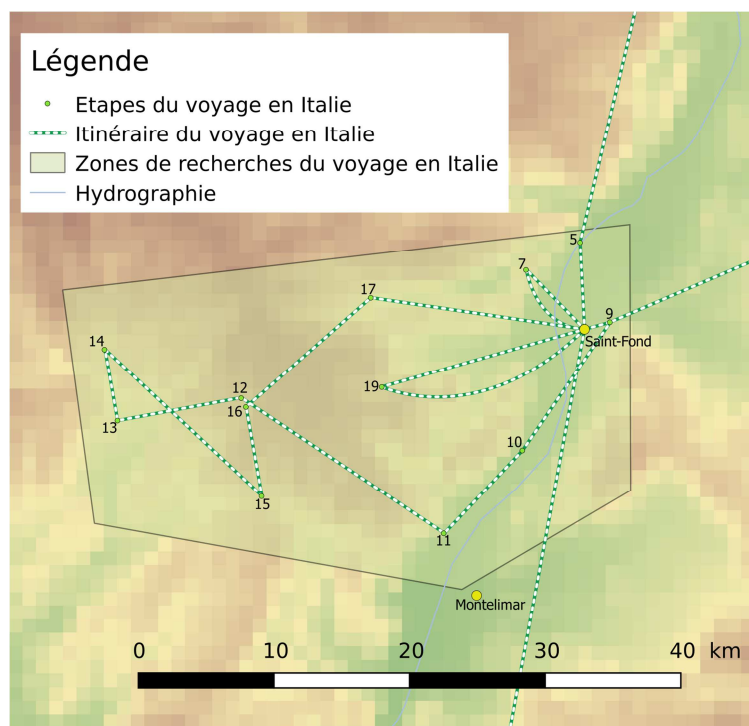
Légende

- Etapes du voyage en Italie
- Etapes du voyage en Italie (incertain)
- Itinéraire du voyage en Italie
- - - Itinéraire du voyage en Italie (incertain)
- Hydrographie
- Zones de recherches du voyage en Italie



Un début de voyage aux allures de vacances

Avant de réellement passer la frontière et effectuer sa mission, Faujas prend son temps. La tournée de l'été 1805, entreprise avec Giuseppe Marzari Pencati, est en quelque sorte la première étape du voyage des deux hommes. L'ouvrage que publie le jeune Véronais en 1806 retrace avec précision l'itinéraire de Paris à Gênes.



Carte 9. Excursions de Marzari & Faujas en Vivarais (1805)

Ils partent de Paris le 10 juillet 1805. Faujas ne prend d'ailleurs pas de dessinateur. Il est fort possible que ce dernier n'ait pas envisagé cette première étape comme un véritable voyage géologique. En comptant environ six à sept jours sur les routes¹, Faujas et son élève arrivent à Saint-Fond (4-6-8-18-20-110) vers le 17 juillet 1805. Marzari rencontre alors la fille de Faujas ainsi que sa cousine Valériane Boisset. Le 21 juillet,

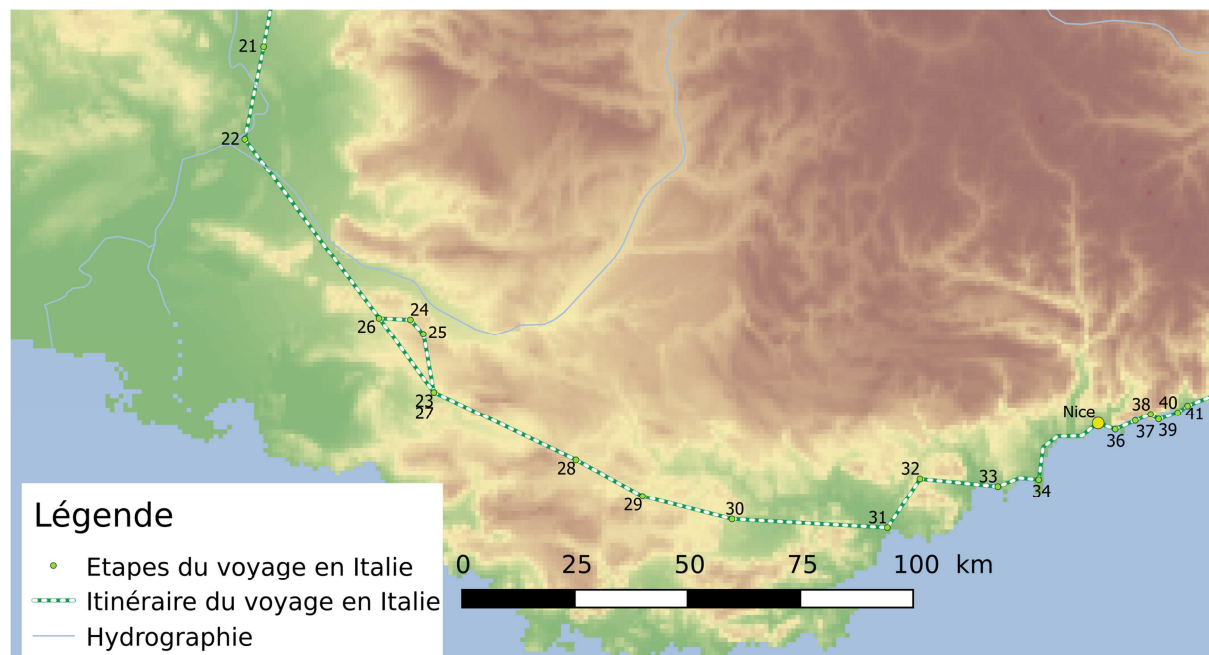
Faujas accompagne Marzari dans

les volcans d'Ardèche, ils font un aller et retour à la Voulte (5) le 22, puis visitent le mont Rompon (7) le 23. Marzari passe ensuite quelques jours dans la bonne société de Montélimar sous l'aile de mademoiselle Valériane Boisset. Le 29 juillet ils repartent pour l'Ardèche. De Lauriol (9), ils vont à Curas (10), Rochemaure (11), Aubenas (13), Vals (14) et Saint-Jean le Noir (15). Ils sont encore à Aubenas le 3 août puis retournent à Saint-Fond par Darbes (16) et Privas (17). Enfin le 25 août, ils font un aller et retour au volcan de Rochesauve (19). Pour le jeune Italien, se trouver aux côtés de Faujas qui sait parfaitement lire et étudier cet espace doit être formateur. L'Ardèche est un des plus vieux terrains de jeu du naturaliste montilien qui y est comme chez lui. De plus, il est très connu dans la région dont il était représentant de la garde nationale. Faujas utilise constamment l'Ardèche dans ses écrits, et ce 22 ans après les

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage de Paris », *op. cit.* ; Aurélie BOISSIÈRE, *Atlas de l'histoire de France : 481-2005*, Belin, 2012, p. 305.

Recherches sur les volcans éteints. Marzari, de son côté, s'intéresse tout particulièrement aux coteaux du Coiron (que Faujas a également étudié) dont il tire de nombreuses observations et quelques gravures. On ne sait pas exactement où Marzari fait ses relevés, mais le plateau du Coiron situé entre Privas, Villeneuve-de-Bergues et Rochemaure est une zone basaltique très particulière. On peut supputer que Marzari et Faujas se sont concentrés sur les cônes stromboliens proches de Freycinet et de Saint-Gineis-en-Coiron qui sont les plus hauts et les plus identifiables. Camille Dal Soglio, qui a très bien étudié les voyages de Giuseppe Marzari Pencati¹, explique qu'il a abandonné les parties pittoresques pour se concentrer véritablement sur la géologie du lieu. Sa pratique scientifique se distingue donc de ce que fait son maître qui reste dans une démarche plus littéraire.

Le Vicentin, qui part de Saint-Fond début septembre 1805, est rejoint par Faujas à Aix-en-Provence (23) le 14 septembre. À partir de là, Faujas commence véritablement les



Carte 10. Voyage de Faujas & Marzari dans le Midi (1805)

recherches qu'il publie par la suite dans les *Annales du Muséum*. Le 16 septembre les deux hommes se dirigent vers Rogne (25), dans l'optique de se rendre au volcan de Beaulieu (26)².

Ce volcan, lissé par l'eau au fil du temps, est un « vieil ami » de Faujas. Quand il parcourait les côtes Évenos en 1778, il pensait que Beaulieu était couvert d'un résidu d'une

¹ Camille DAL SOGLIO, *Giuseppe Marzari Pencati : les voyages scientifiques à l'aube du XIXe siècle ou le portrait d'un homme de science*, Mémoire sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble, 2009, 82 p.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Notice sur le gisement des poissons fossiles et sur les empreintes de plantes d'une des carrières à plâtre des environs d'Aix, département des Bouches du Rhône. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, à Paris, chez les frères Levrault, 1806, pp 220 à 226.

explosion extrêmement violente ayant eu lieu à plusieurs kilomètres de là¹. D'autres auteurs, notamment Saussure, ont reconnu le caractère volcanique de la région. Faujas compte apporter sa pierre à l'édifice. Pourtant, il ne reste, *a priori*, qu'une seule journée sur place. Le lendemain ils se rendent à Lambesque (24) pour visiter la carrière de plâtre qui fourmille de coquilles fossiles². Nous retrouvons encore le modèle dual de Faujas - volcan/fossiles - jusque dans le choix d'excursions ponctuelles et très rapides. D'ailleurs, le trajet global de cette tournée nous aide à comprendre le rapprochement que les naturalistes font entre le plateau de Beaulieu et celui du Coiron qu'ils ont visité quelques semaines plus tôt. Comme l'a récemment rappelé Jean Gaudan, Faujas se rend aussi dans la région d'Aix pour voir les fossiles de poissons très présents dans la zone. Il identifie alors 17 strates géologiques différentes tout en analysant les emplacements des pétrifications³. Faujas anticipe ici ses visites italiennes, car ce sont bien des poissons qu'il va inventorier chez Gazola et les fossiles du Monte Bolca sont déjà connus depuis plusieurs années ; il a d'ailleurs eu l'occasion d'en parler dans son dernier livre⁴. Ces études aixoises peuvent donc être regardées comme des travaux préparatoires à la mission italienne. Faujas, en tant que professeur de géologie, a pour tâche d'ériger des systèmes, et c'est en liant des espaces géographiques parfois lointains qu'il peut y parvenir. Sa géologie étant essentiellement comparative, il doit pouvoir connecter entre eux des milieux à première vue disparates.

Le lendemain (18 septembre), les deux savants reprennent la route de l'Est en direction de Nice. Ils passent notamment par l'Esterel qui est une région volcanisée. Deux petits mémoires manuscrits conservés à Grenoble traitent de la géologie de cette région. Le premier est une liste minéralogique des différents porphyres locaux, le second est une « Histoire naturelle » de la montagne. Ce dernier texte est écrit tardivement, certainement après 1809, car Faujas ne le mentionne le second tome de son *Essai de Géologie*. Mais ces écrits nous renseignent sur le fait qu'en 1805 les deux naturalistes, au lieu de prendre la route du front de mer entre Fréjus (31) et Cannes (33), préfèrent faire un détour par les terres et les

¹ Voir *supra*, Chapitre II-2.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique au volcan éteint de Beaulieu, département des Bouches-du-Rhône, où l'on trouve de grandes quantités de laves compactes et de laves poreuses au milieu des dépôts calcaires, et dans le centre des pierres de cette nature. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, à Paris, chez les frères Levrault, 1806, pp 206 à 219.

³ Jean GAUDAN, André NEL, Denise NURY, Monette VÉRAN et Giorgio CARNEVALE, « The uppermost Oligocene of Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône, Southern France): A Cenozoic brackish subtropical Konservat-Lagerstätte, with fishes, insects and plants », *Comptes Rendus Palevol*, septembre 2017.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à L'histoire naturelle du globe*, Paris, G. Dufour et co., 1803, Tome Premier.

hauteurs alentours en se dirigeant plein nord depuis Fréjus et en redescendant à Cannes par la route de Grasse. Ils arrivent enfin à Nice (35) par Antibes (34) le 22 septembre 1805.

Nice est la dernière étape importante avant l'Italie. Cependant, Faujas, peu pressé de reprendre la route, fait une escale d'environ une semaine pour visiter les hauteurs de la ville. Il reporte ses observations dans un article paru dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*¹ de 1807. Ce texte nous apprend qu'il étudie les brèches coquillères situées dans la colline du Château de Nice. Il visite également le mont Boron et le mont Alban, de l'autre côté du port, et la colline de Cimiez au nord de la ville. D'après le paléontologue Emmanuel Desclaux, l'intérêt de Faujas pour le front de mer niçois correspond à la publication des recherches du major Emery sur la géologie de Gibraltar². Ce travail intitulé « Description minéralogique abrégée de la montagne de Gibraltar » paraît initialement dans les *Transactions de la Société Royale d'Édimbourg*, puis est traduit et publié dans la revue *Sciences et Arts* (1799)³. Emmanuel Desclaux attribue la paternité des recherches sur les brèches coquillères de Nice au géologue montilien qui selon lui a ouvert ce nouveau champ d'études local.

D'une part, on retrouve bien l'attrait de Faujas pour cette histoire naturelle très ciblée et régionale. D'autre part ces recherches ponctuelles sont toujours mises en relation avec un contexte plus large pour se raccrocher aux systèmes géologiques. Le but est de comprendre si les formations rocheuses du littoral méditerranéen peuvent être associées les unes aux autres, créant ainsi un système commun⁴ :

Dans la lignée des observations du Major N. Imrie à Gibraltar, de nombreuses brèches osseuses ont été décrites le long des côtes méditerranéennes, notamment à Sète, à Aix-en-Provence, en Corse, en Dalmatie ou enfin à Romagnano (où il est fait état de la présence de molaires et défenses d'éléphant mêlées à des maxillaires d'antilopes). La distribution, la similarité et la fréquence de ces dépôts littoraux retiennent l'attention de nombreux naturalistes qui vont tenter de trouver une explication globale quant à leur origine et à leur formation⁵.

Emmanuel Desclaux nous montre ici le désir des savants du XIX^e siècle de « recoller les morceaux » de formations géologiques éclatées dans différents pays. D'ailleurs, Faujas

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description géologique des brèches coquillière et osseuse du rocher de Nice, de la montagne de Montalban, de celle de Cimies et de Villefranche, qui tiennent au même système de formation. – Observation critiques au sujet du clou de cuivre que Sulzer dit avoir été trouvé dans l'intérieur d'un bloc de pierre calcaire dure de Nice, et que divers naturalistes ont cité comme un fait certain, d'après l'académicien de Berlin. », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome dixième, à Paris, chez les frères Levrault, 1807, pp 409 à 426.

² Emmanuel DESCLAUX, « Les brèches du château de Nice (Alpes-Maritimes, France) Un site paléontologique et préhistorique au cœur du débat sur l'évolution au cours du XIXe siècle », *Bulletin du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco*, 2012, n° 52, p. 4.

³ Ninian IMRIE, « Description minéralogique abrégée de la montagne de Gibraltar » *Sciences et Arts*, 1799, p.147-165.

⁴ Nous reparlerons des conclusions du cycle d'articles sur le Sud de la France dans le chapitre suivant.

⁵ Emmanuel DESCLAUX, « Les brèches du château de Nice (Alpes-Maritimes, France) Un site paléontologique et préhistorique au cœur du débat sur l'évolution au cours du XIXe siècle », *op. cit.*, p. 5 et 6.

parcourt deux des espaces cités durant l'année 1805. De plus, il connaît bien Sète pour s'y être promené dans les années 1770¹.

Faujas et Marzari repartent de Nice le 27 (d'après Marzari), ou le 29 (d'après Faujas) septembre 1805. C'est à ce moment que le Montilien entame son manuscrit de voyage en Italie. Faujas le fait étonnamment commencer le 19 septembre 1805 et non pas le 29 comme il l'a écrit dans son article de 1808. Toutefois, la datation de Marzari, dont l'ouvrage est très précis, nous semble plus plausible. C'est par le front de mer que les deux hommes décident de voyager, à pied ou en mulet, pour prendre le temps d'admirer l'extrémité sud des Alpes.

L'entrée en Italie

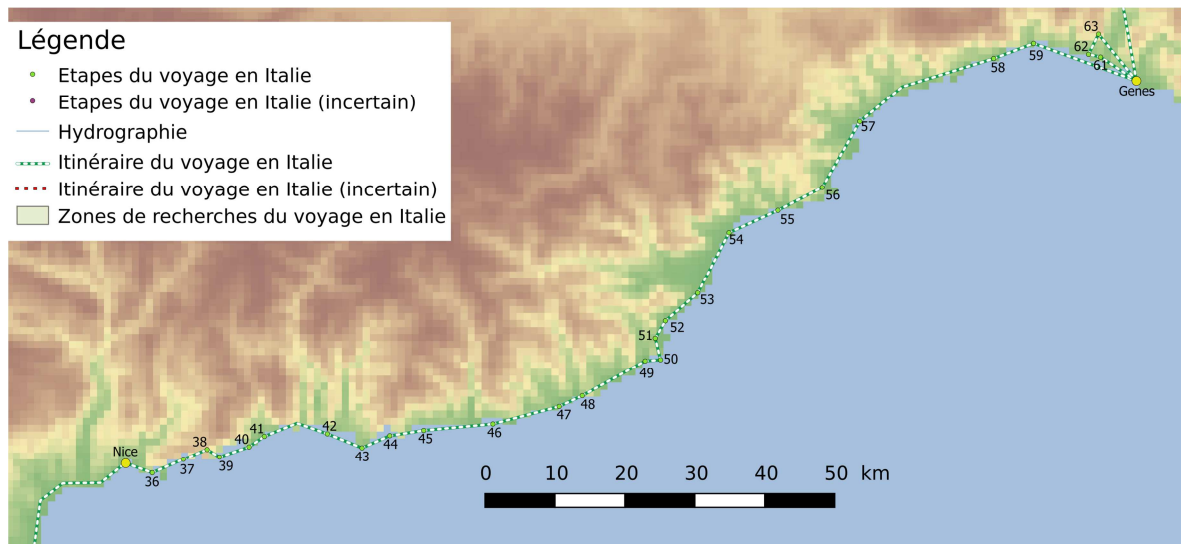
Le journal de Faujas comporte de nombreux blancs et il faut se reporter à ses articles publiés entre 1806 et 1810, aux productions de Giuseppe Marzari Pencati ainsi qu'à ses correspondances pour arriver à dénouer les fils de son parcours.

Faujas et Marzari décident de passer par la route plutôt que par la mer. Le but est de prendre le temps d'observer les montagnes alentour et de continuer à travailler sur les rapprochements géologiques entre les différents espaces évoqués plus haut. Le début du voyage, c'est-à-dire de Nice à Gênes, n'a pas été repris dans le manuscrit conservé à Grenoble. Comme le note Gilles Bertrand, Faujas a certainement prévu d'écrire ou de recopier son périple, mais les folios 7v à 11v sont restés vierges². Le détail de sa marche est résumé dans son article de 1808³. Le manuscrit nous apprend tout de même que le naturaliste ne compte pas parcourir toute l'Italie à pied. Leur voiture est partie pour Gênes par la mer et les y attend. Les deux hommes emmènent également le domestique de Faujas qui a pour tâche de conduire les mulets, de surveiller leur paquetage et surtout leurs instruments.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Voyage à Avignon*, B.N.F NAF 749.

² Gilles BERTRAND, *Le grand tour revisité : pour une archéologie du tourisme ; le voyage des français en Italie (milieu XVIIIe siècle - début XIXe siècle)*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome », n° 398, 2008, p. 281, note 58.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique de Nice à Menton, à Vintimille, Port-Maurice, Noli, Savonne, Voltri et Gênes, par la route de la Corniche. », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, Paris, Tourneisen, 1808, p. 189 à 225.



Carte 11. Itinéraire Nice-Gênes (1805)

L'itinéraire de Nice (35) à Gênes (60) par la route de « la corniche », qui s'étend sur environ 200km, est constellé de petites étapes. Ils mettent sept jours à réaliser ce trajet. Le premier jour, ils vont jusqu'à Menton (41). Le lendemain, c'est à San Remo (45) qu'ils font escale. On les retrouve le 1^{er} octobre à Finale (55), puis à Savone (57) le 2. Enfin ils passent par Voltri (59) et arrivent à Gênes (60) le 3 octobre 1805. Dans son manuscrit Faujas nous indique que la route est très mauvaise jusqu'à la Turbie, voire presque inexistante :

On peut dire avec raison qu'il n'y a point de chemin de Nice à la Turbie, on est presque toujours à escalader des rochers, et on a de la peine à se tirer d'affaire à pied, aussi primes-nous bientôt le parti de descendre de nos mulets. On a tracé il est vrai depuis que Nice et Gênes appartiennent à la France, une route, dont il y a même quelque partie commencée, mais il faudra trop de tems et trop de dépenses pour qu'on puisse jouir de long-tems d'une communication qui seroit cependant bien nécessaire, et qui éviteroit aux habitants du midy d'aller faire le tour par le mont Cenis ou le col de Tende, toutes les fois qu'ils ne veulent pas s'embarquer.

Faujas se plaint de ce chemin délaissé, mais précise que grâce à la France, l'Italie conquise va pouvoir se doter d'une nouvelle route. Comme le rappelle Gilles Bertrand, la République italienne, puis le Royaume d'Italie est un espace à reconstruire et à remodeler. Dès 1796, Jean-François Chantron voyait déjà l'importance stratégique de cette route d'accès rapide à l'Italie¹. Dans cette partie du voyage, Faujas compte observer les variations géologiques du littoral et profiter de ce trajet pittoresque : « rien ne nous pressoit pour le temps » dit-il au début de son article². Il se propose de « poser souvent le pied à terre », de s'arrêter et d'observer. Faujas insiste plusieurs fois sur l'aspect serein de ce périple. Quand il reprend les

¹ Gilles BERTRAND, « Quand le voyage sert à inventer un nouvel espace. Le cas des inspecteurs des Ponts et chaussées français en mission en Italie à l'époque napoléonienne (1805-1812) », *op. cit.*, p. 135.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique de Nice à Menton, à Vintimille, Port-Maurice, Noli, Savonne, Voltri et Gênes, par la route de la Corniche. », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, Paris, Tourneisen, 1808, p. 212.

observations de Saussure sur la route de la *Corniche*, il justifie la qualité de son travail grâce à la lenteur de sa marche :

M. de Saussure nous a dit qu'il se lassa de compter ces cavernes ; comme j'étois moins presse que lui par le le temps, et surtout que je n'étois pas inquieté par la pluie, comme il le fut dans cette dure traversée, j'eus la patience de les compter¹...

Vers Aiza, Faujas, qui s'est arrêté pour ramasser des pierres, se fait un nouvel ami. Le curé du lieu, intrigué par cet homme examinant la terre, se joint aux deux compagnons. Faujas, dans cet éloge de la lenteur, nous montre qu'il en a même oublié sa mission. Le paysage, bien que riche en roches, ne l'enchanté guère. Il se plaint du caractère désolé, nu et stérile du lieu dont le calcaire lui fait penser aux Hautes-Alpes. Le reste de la route est, d'après lui, dominé par le calcaire. Les variations sont rares, mais plus il avance vers Gênes, moins le calcaire est présent et les roches se diversifient.

Faujas et Marzari arrivent à Gênes le 3 octobre. Cependant, ce n'est encore une fois pas son manuscrit qui nous permet d'y voir plus clair. Il faut croiser les écrits de Marzari et l'article de Faujas sur le *Monte Ramazzo* pour comprendre que les deux hommes restent dans la ville portuaire pendant une semaine, avant de repartir pour Voltagio le 12 octobre 1805.

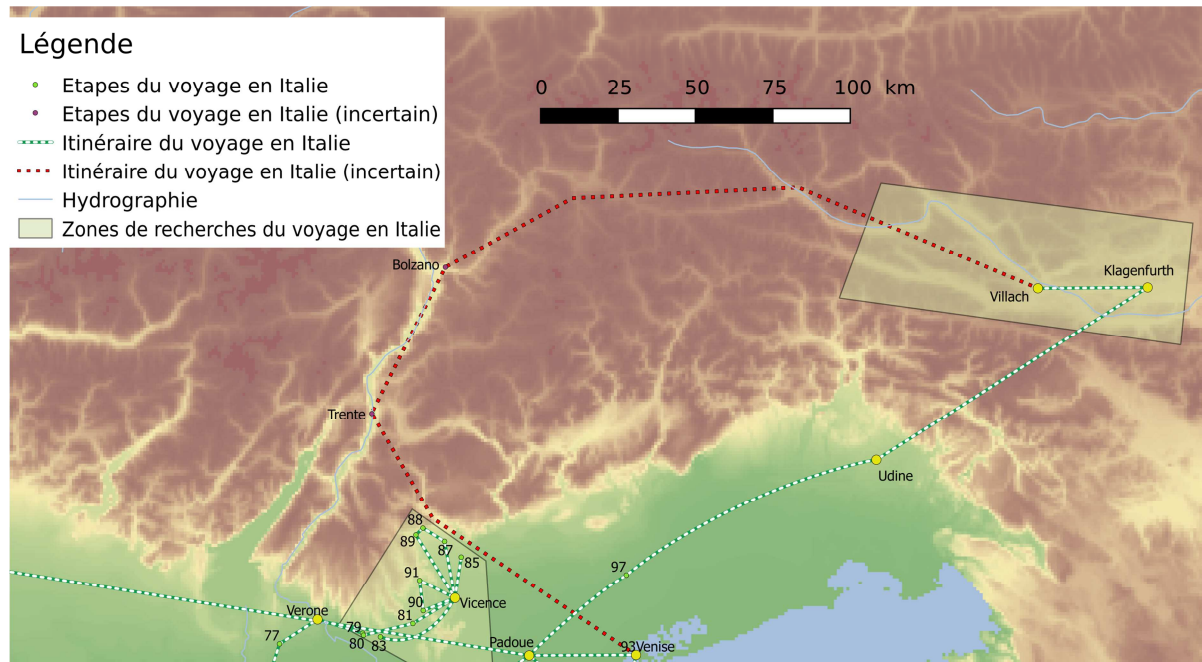
Le voyage caché

Ce voyage en Italie soulève de multiples interrogations, notamment en ce qui concerne sa prolongation au-delà du manuscrit. Quand Faujas rentre d'Italie, l'Empire, qui reçoit des sollicitations pécuniaires de la part du naturaliste, se demande pourquoi Faujas a été si long. Grâce aux fonds de l'Instruction publique, nous avons remarqué que le manuscrit de voyage est particulièrement lacunaire. Alors que les lettres de Van Marum nous avaient permis de combler les omissions son journal, il ne reste du voyage en Italie que quelques indices dans une correspondance éclatée. S'il est difficile de proposer une véritable analyse de ce « voyage caché » les traces retrouvées çà et là nous permettent au moins de reconstituer une partie de son itinéraire qui n'avait encore jamais été envisagé.

Nous avons constaté que l'intégralité du trajet entre Nice et Gênes ne peut être reconstruite sans les publications de Faujas et de Marzari. C'est dans ses différentes lettres que l'on retrouve quelques éléments qui nous permettent de reconstituer une petite partie de sa vie italienne omise par son journal. Ce dernier prend fin le 19 novembre 1805. Toutefois, dans la correspondance que Faujas entretient avec le ministère de l'Intérieur, le naturaliste

¹ *Ibid.*

indique qu'il ne rentre en France qu'en juin 1806. Il « disparaît » donc pendant près de sept mois.



Carte 12. Itinéraire incertain de Faujas en Carinthie (1806)

On retrouve Faujas le 13 janvier 1806. Il loge à Padoue (92 à 103) pour pouvoir bénéficier du service des postes militaires présentes dans la ville. On ne sait pas quand il quitte véritablement Vicence ni combien de temps il séjourne à Padoue. Dans une lettre adressée à un de ses collègues du Muséum¹, nous pouvons constater qu'il reste très actif. Faujas visite les carrières du Monte Bolca, certainement avec Jean-Marie Rigoni. Le responsable des carrières de Bolca qui avait travaillé avec Gazola et avec Scipione Maffei, participe, mais de loin, à la « querelle des trois abbés » sur l'origine des poissons de Bolca². Le 22 février suivant, dans une lettre adressée à Valériane Boisset³, Faujas explique l'ordre de sa marche. On apprend qu'il a fait une course de plusieurs semaines en Carinthie pour visiter « les 30 montagnes ». L'itinéraire qu'il emprunte quand il sort d'Italie est le plus incertain, car nous n'avons pas retrouvé de documents où il décrit précisément ce qu'il fait dans l'extrême nord de l'Italie et en Autriche. Cependant, grâce à un rapport qu'il adresse au ministre de l'Intérieur⁴, nous savons qu'il est passé par Villach (94) et par Klagenfurt (95), pour une mission d'espionnage, avant de revenir par Udine et Trévise puis de se rendre à Venise.

¹ Lettre de Faujas à un inconnu, 13/01/1806, concernant des observations géologiques, Bibliothèque centrale du M.N.H.N. ms/1975.

² Jean GAUDANT, « La querelle des trois abbés (1793-1795) : le débat entre Domenico Testa, Alberto Fortis et Giovanni Serafino Volta sur la signification des poissons pétrifiés du Monte Bolca (Italie) », *op. cit., passim*.

³ Lettre de FAUJAS à Valériane Boisset, 22/02/1806, depuis Padoue sur une partie de son voyage en Italie et sur la maison de Pétrarque. BMG N.3378-7.

⁴ Lettre de FAUJAS au ministre de l'Intérieur, 29/12/1806, ses divers missions et observations italiennes. A.N. F/17/1537-F.

Il séjourne ensuite à Padoue pour suivre les traces de Dolomieu, de Spallanzani et de Fortis dans les monts Euganéens (102), un massif volcanique au sud de Padoue. Le choix de cette montagne correspond bien à ses courses dans le Vicentin qu'il tente de lier entre elles dans le même système.

Son périple se termine à Venise (93-98), chez le prince Eugène¹, puis il remonte à Milan² puis à Turin³ et passe le Montcenis au printemps 1806.

3. Une mission entre sciences et guerre

Le voyage de Faujas en Italie est marqué par trois éléments. D'abord, à titre personnel, il désire faire le tour du Vicentin. Il veut voir ce sur quoi Fortis l'interpelle et augmenter sa connaissance de la vulcanologie européenne avec ce nouvel espace. Il est accompagné par son élève Marzari qui est originaire de la région. La carte de son itinéraire montre une nette accélération entre Gênes et Vérone. La plaine du Pô ne l'intéresse finalement que peu. Ses commentaires sur la région sont d'ailleurs très rapides. Ensuite, Faujas n'oublie pas, en tout cas pendant quelque temps, que sa présence en Italie est le résultat d'un imbroglio entre la France et la famille Gazola. Il a une mission bien précise, normalement encadrée par tout un appareil administratif censé de guider. Enfin, Faujas est contraint par un facteur géopolitique d'envergure. Il se dirige vers une zone de conflits, le Vicentin étant un territoire que la France et l'Autriche se disputent.

¹ Lettre de FAUJAS à Valériane Boisset, 22/02/1806, depuis Padoue sur une partie de son voyage en Italie et sur la maison de Pétrarque. BMG N.3378-7.

² Rapport de FAUJAS au ministère de l'Intérieur (instruction publique), 16/04/1806, concernant la fin de ses missions italiennes et les caisses d'histoire naturelle en transit à Milan.

³ Lettre de FAUJAS au ministère de l'Intérieur, 23/04/1806, concernant les caisses d'histoire naturelles du voyage en Italie en transit à Turin.

Du Monte Ramazzo au Vicantin, méthode de voyage traditionnelle

Faujas reste fidèle à sa méthode de travail pendant ses voyages. Il s'intéresse aux pierres et aux paysages, à l'industrie et à toutes les techniques, nouvelles ou simplement intéressantes, qu'il peut ramener dans le giron de son pays, et enfin aux savants et à leurs collections. Durant sa carrière, quand on se penche sur les observations prises pendant ses voyages, Faujas reste très attaché à cette approche tertiaire des espaces parcourus. Savoirs, savants et savoir-faire sont indissociables. À chaque variation géologique, une utilisation industrielle est envisageable pour le naturaliste et un cabinet spécialisé mérite d'être visité. Cela correspond d'ailleurs assez bien avec son idéal de transmission. La géologie doit servir aussi bien à la compréhension de la Terre qu'à son exploitation. Ce voyage italien ne déroge pas à la règle et Faujas oscille entre ces deux facettes de son mode opératoire.

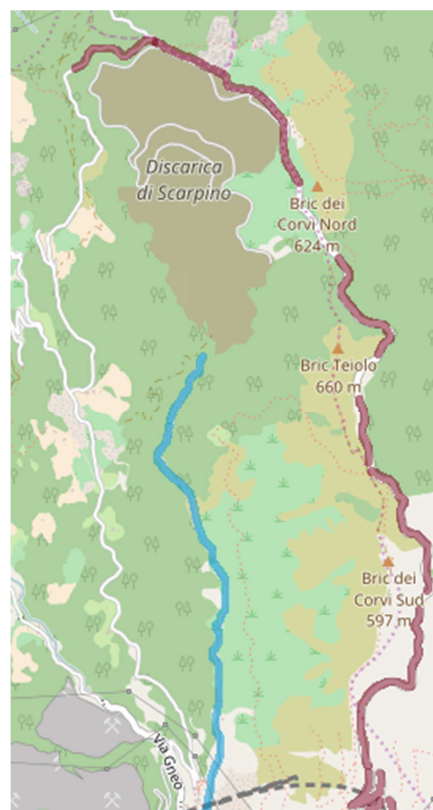


Figure 50. Schéma du Monte Ramazzo

Les industries sont le premier élément auquel Faujas s'intéresse. Il les visite durant une semaine, entre son arrivée et son départ de Gênes. Les notes rédigées à Gênes ont disparu, mais le naturaliste a tout de même dû écrire pendant son séjour. En 1806, il publie un article dans les *Annales du Muséum* qui traite du Monte Ramazzo, de ses productions minéralogiques et minières¹. Cette butte dont le nom n'existe plus aujourd'hui se situe au nord-ouest de Gênes. En 1977, Giuseppe Pipino a réussi à en retrouver l'emplacement². Ses descriptions du site correspondent assez bien à celles de Faujas. Le Monte Ramazzo se situe au nord de Sestri Pontente entre le Rio Cassinelle (en bleu) et la via Militare di Borzoli (en bordeaux). Les trois sommets culminant à environ 600 mètres d'altitude forment la Cresta Rocca dei Corvi qui

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique sur le mont Ramazzo dans les Apennins de la Ligurie. – description de cette montagne. – Découverte de la véritable variolite en place ; de son gisement ; du calcaire, de l'arragonite, de pyrites martiales, magnétiques, cuivreuses et arsénicales dans la roche stéatique. Fabrique de sulfate de magnésie » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, à Paris, chez les frères Levrault, 1806, p. 313 à 333.

² Giuseppe PIPINO, « L'antica miniera di Monte Ramazzo presso Genova ed i suoi minerali », *Rivista Mineralogica Italiana*, 1977, n° 3, p. 61 à 73.

correspond au Monte Ramazzo. D'après Giuseppe Pipino, la zone minière se situe non loin du pic nord, c'est-à-dire où se trouve maintenant la décharge de Scarpino.

Faujas dit remonter le lit du *torrente* Charavagna, qui se prolonge aujourd'hui en via Charavagna. Accompagné de plusieurs Génois et de Marzari, il remonte le lit de cette rivière pendant environ une heure avant d'arriver à la mine de sulfate de magnésie. Faujas garde finalement ses habitudes de voyage. Cette exécution géologique est un moyen d'observer les industries florissantes des régions parcourues. Ici, Faujas adopte une organisation diachronique, typique du voyage géologique. Il ne catégorise pas les différents espaces et utilise le déroulé de son trajet pour décrire l'évolution géologique du Monte Ramazzo.

Dans un premier temps Faujas dresse une liste des productions qu'il rencontre en suivant les rives de la Charavagna. Arrivé au pied de la montagne, il visite une manufacture de chaux dont la pierre et les fours sont contigus. Puis il continue son chemin vers le plateau du Monte Ramazzo et érige une nouvelle liste de roches et de cristaux. La pierre qu'il rencontre dans son ascension est remplie d'une variolite verte qui semble l'émerveiller. Le paysage qui se déroule est, à ses yeux, formé de stéatites, dont le nom vulgaire est craie de Briançon. C'est pour cette raison qu'il rapproche ce milieu avec les Écrins et croit reconnaître des roches semblables à celles de Bourg d'Oisans, espaces qu'il connaît bien. Plus il monte en altitude, plus la variolite, qui n'est autre qu'une lave basaltique, se fait présente¹. De la lave sur du calcaire, c'est tout ce que Faujas aime trouver dans les paysages qu'il visite. De plus la proximité de la mer ajoute à l'idée de la décomposition des laves et de leur transformation. C'est tout son système qu'il a devant les yeux. Pour Faujas, le bas du Monte Ramazzo et la composition multiforme de ce calcaire sont dus à un événement qui aurait lié diverses roches « dans le même fluide ». Le haut de la montagne est plus équivoque. Faujas y voit deux types de roches volcaniques, la variolite et la serpentine. La composition de la montagne est donc duale : un parterre brassé par un « fluide » et des hauteurs créées par le feu. Pourtant, il ne tire étonnamment pas de conclusion générale sur cette montagne. Il reste strictement attaché au modèle du voyage géologique : très observatoire, mais peu analytique.

Dans un deuxième temps, il fait la part belle aux industries présentes en bas et en haut de cette formation géologique. Il commence par la fabrique de chaux de Sestri. C'est surtout son four à basse consommation qui l'intrigue². D'après Tiziano Mannoni, Gianluca Pesce et

¹ Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie*, *op. cit.*, p. 345 et 382.

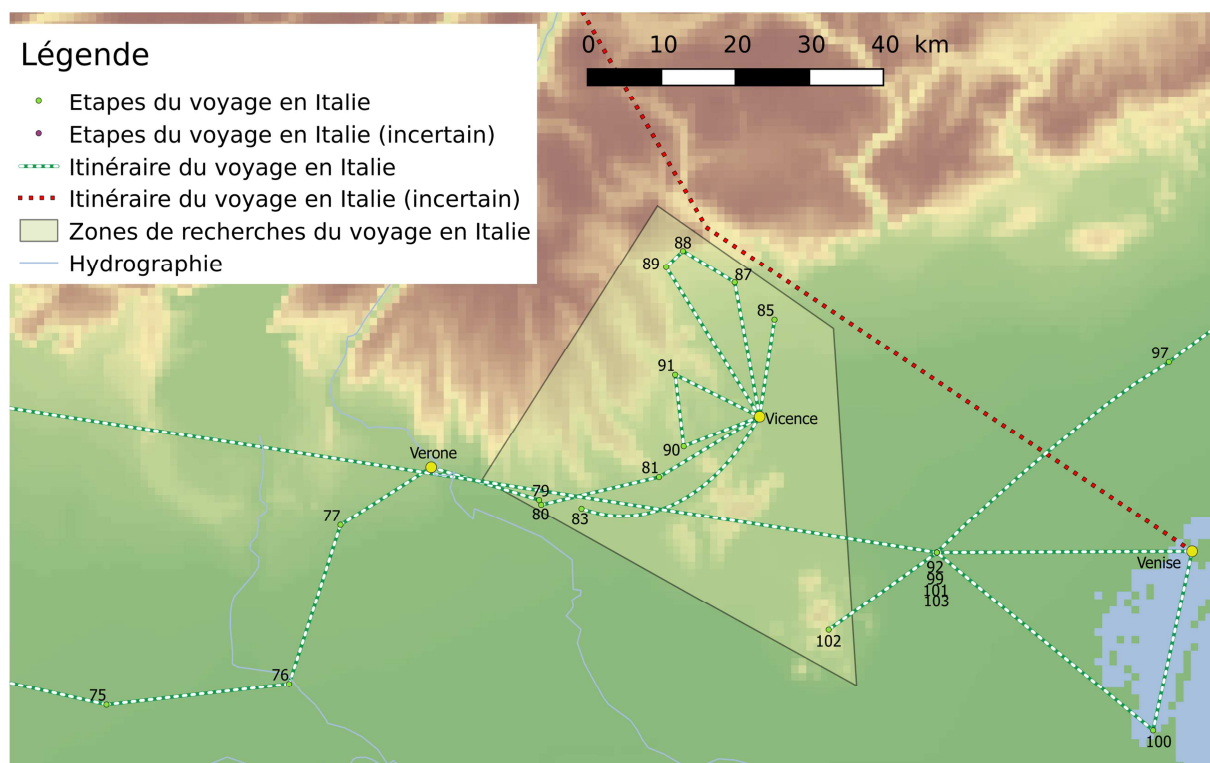
² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage géologique sur le mont Ramazzo dans les Apennins de la Ligurie... », *op. cit.*, p.320.

Rita Vecchiattini¹, l'utilisation de la chaux dolomitique des coteaux génois est attestée dès le IX^e siècle. Faujas explique que la région de Gênes n'ayant qu'un faible accès au bois, l'exploitant a pensé et construit un four à réverbération. La description que donne Faujas dans son article montre que les Génois ont pensé, au début du XIX^e siècle, le modèle de four à chaux qui est utilisé jusqu'au premier XX^e siècle : une tour, ici carrée, et dont l'ouverture haute est la plus fine possible. Le but est de garder le plus de chaleur possible dans la construction. Faujas insiste sur la maçonnerie qu'il décrit comme « bonne et forte », certainement pour éviter toute déperdition de chaleur. Ces fours génois que voit Faujas sont nommés « four intermittent », des ouvriers devant charger, cuire et vider le four à chaque utilisation. Au niveau du plateau, l'exploitation d'Alberto Ansaldo se concentre sur l'extraction du sulfate de magnésium qui est utilisé en médecine comme agent laxatif ainsi que dans l'industrie des peaux. Le naturaliste, outre ses descriptions du terrain, s'attache à comprendre de procédé de transformation de la roche brute.

Les montagnes et les curieuses formations constituent le deuxième élément auquel il s'intéresse durant ce périple. Faujas, qui suit les traces de son ami Alberto Fortis, parcourt l'Italie avec pour objectif de voir ce qu'il a lu dans les livres. La finalité reste la même. Faujas tente de lier des éléments locaux afin de les regrouper au sein du système qu'il conçoit et présente au fil de ses leçons. Durant ses déplacements, Faujas est attentif à ce qu'il observe et adopte toujours cette méthode de cartographie littéraire qui nous fait suivre ses pas et son œil. Cependant, ses analyses restent rapides et conditionnées par le mouvement de l'observateur.

La plus importante zone de recherche connue de ce voyage se trouve dans la région de Vicence (Carte 13, n° 82-104). Faujas y passe plusieurs semaines et réalise de courtes exécutions localisées. Il part de Vicence et s'en éloigne peu. On pourrait d'ailleurs envisager des excursions pédestres dans les environs de la ville. Puis, pendant son séjour à Padoue (Carte 13, n° 92-103), il complète ses observations au sud de la région. Le naturaliste, accompagné de militaires, quitte Vérone le 5 novembre 1805. Le départ de la ville représente véritablement la seconde partie de son journal de voyage. Après avoir accompli sa mission, Faujas décide de visiter le Vicentin.

¹ Tiziano MANNONI, Gianluca PESCE et Rita VECCHIATTINI, « Mortiers de chaux dolomitique avec adjonction de kaolin cuit : l'expérience génoise », *ArcheoSciences. Revue d'archéométrie*, 31 décembre 2006, n° 30, p. 67-79.



Carte 13. Zone de recherche vicentine (1805)

En se basant sur le modèle érigé par Ezio Vaccari dont nous avons déjà parlé¹, on remarque que Faujas privilégie les excursions très courtes réalisées à pied ou à cheval. L'objectif est de prendre son temps, de s'arrêter pour écrire, d'expérimenter sur place et de comparer ses observations avec celles des prédécesseurs. La Carte 13 nous montre bien que les distances sont très courtes depuis Vicence. De plus, si l'on considère la géologie de la région², on remarque que Faujas choisit bien ses cibles. Les différents points montagneux qu'il visite sont tous volcanisés. La Rocca di Caldiero est une petite butte volcanique au milieu des alluvions de l'Adige et ressemble aux formations à pic du Velay tel Flayac. Montecchio Maggiore comporte une zone basaltique entourée de calcaire, de même que la butte de Montecchio Precalcino qui est également d'origine volcanique. Faujas fait parfois des rapprochements entre ces paysages et ceux du Vivarais :

Cependant des coulées de lave basaltiques intactes et d'une lave noire très dure, se montrent à découvert, tantôt au milieu d'autres laves entièrement altérées, tantôt au milieu de véritables tuffas, tantôt qui sont jaunâtres ici, tandis que là ils ont la couleur rouge de brique des pouzzolanes argileuses de Chenavaris en Vivarais³.

Il associe également ses découvertes minéralogiques à des productions d'autres espaces tels l'Égypte, l'Auvergne ou la Provence.

¹ Voir introduction et chapitre I-1

² Nous avons consulté les cartes géologiques régionales de l'Instituto Superiore per la Protezione e la Ricerca Ambientale : <http://www.isprambiente.gov.it/it>

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, p. 22v.

C'est au Monte Tondo (83) que Faujas va au-delà de simples observations et reconstitue ses idées dans une « réflexion sur les volcans¹ ». Cette réflexion préfigure le discours qu'il adopte dans le second tome de son *Essai de Géologie* qui paraît en 1809 et qui regroupe une partie de ses cours du Muséum. Le géologue et son élève se rendent sur les lieux le six novembre 1805. Faujas suit encore Fortis qui parle de cette région dans ses écrits et il veut vérifier les théories de son confrère. Le Monte Tondo est, pour Faujas, une zone particulièrement propice à l'observation. La butte est très proche de Vicence et Faujas peut s'y rendre à pied sans trop d'efforts. De plus sa situation géologique est très avantageuse.



Figure 51. Géologie du Monte Tondo

Nous pouvons observer sur la carte géologique ci-contre [Figure 51] que la zone est en partie faite d'un calcaire dolomitique fossilifère (zone orange annotée O) et de basalte (zone rouge annotée β). Tous les éléments principaux du système de pensée de Faujas sont concentrés dans la même zone. Il peut lier la terre, l'eau et le feu et observer que les montagnes sont faites de successions de catastrophes qui modifient les paysages, et mêlent en différentes époques un seul lieu. C'est certainement cet aspect de superposition saillante qui conduit Faujas à faire

le choix de se livrer à une étude plus systématique. Il ne le fait guère dans le reste de son manuscrit, mais cette montagne l'inspire. Il entend également commenter Fortis.

Pour le naturaliste italien, le détachement montagneux au sud de Vicence faisait partie intégrante du bloc situé juste au nord. C'est, d'après lui, l'action d'une rivière qui aurait creusé lentement la roche et formé le val où se trouve la route². Faujas, qui était assez favorable aux « longs séjours de la mer » pendant ses jeunes années, est, en 1805, bien plus catastrophiste que jadis. Analyser la montagne de façon actualiste comme le fait Fortis est réducteur, car il n'envisage pas le paysage de manière systématique. Pour Faujas, la « grande antiquité » des laves et des volcans doit être regardée comme un phénomène global, ici régional, et non pas très localisé. Faujas, dans cette partie du Vicentin, voit clairement un

¹ *Ibid.*, p. 26v à 29r.

² Alberto FORTIS, *Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle et principalement à l'Oryctographie de l'Italie et des pays adjacents*, op. cit., p. 54.

paysage torturé et abrupt qui correspond selon lui au caractère révolutionnaire d'un espace, c'est-à-dire modelé par des catastrophes multiples :

[...] je vois au contraire, des détroits excavés, des chaînes de montagnes, partagées, des vallées ouvertes, les unes couvertes de sable, d'autres de cailloux roulés, d'autres de coquilles d'autres de vâses mêlées de détritiques de plantes, de bois ; d'animaux : en un mot je reconnois partout les effets désastreux d'une mer qui s'est déplacée d'une manière prompte, et par quelque catastrophe, d'autant plus terrible qu'elle a été plus prompte¹...

Pour étayer sa théorie paysagère, Faujas élabore une temporalité géologique. D'abord, il est fort possible, d'après Faujas, qu'une partie des dépôts calcaires et fossilifères soient plus anciens que les chaînes volcaniques sorties de terre plus tard dans le temps. Se sont alors créés des pics basaltiques, ainsi que des coulées. Le système volcanique se ramifie « sous les collines », tels des rhizomes. C'est, d'après lui, son expérience qui lui permet de classer ses deux premières époques :

[...] le résultat de mes longues observations, et de la longue habitude que l'expérience m'a donné c'est que je n'ai pu acquérir aucune preuve que les volcans aient brûlé nulle part, avant la formation non seulement des grands bancs calcaires de très anciennes formations, mais même des bancs coquilliers²...

Cependant, ce n'est pas parce qu'une révolution volcanique a eu lieu qu'une autre maritime est impossible, bien au contraire. Seul un mouvement d'eaux, rapide et soudain, un aller et retour violent, a pu creuser et « séparer » ce plateau volcanique. Faujas crée donc une troisième période aqueuse et ponctuelle qui aurait brisé le territoire volcanique de la seconde époque. En reliant les éléments entre eux, il envisage d'abord un long séjour marin occupé par des poissons et des coquillages, puis une révolution volcanique qui aurait alors fait élever les montagnes alentour soudées entre elles par un réseau magmatique et formant, en quelque sorte, une chambre commune. Ensuite, la montée et le retrait brusque des eaux ont eu comme conséquence de rompre les montagnes, les eaux se frayant un chemin dans les parties les plus vulnérables. Enfin, les eaux s'étant retirées, celles-ci ont laissé place au paysage actuel. La montagne située du sud de la ville de Vicence est séparée du reste du massif de Montecchio Maggiore, de Castelgomberto, etc., alors que leur composition géologique est identique.

Ce système décrit par Faujas regroupe ici ses différentes visions du monde et superpose les théories qu'il envisage depuis ses débuts. La stagnation des eaux maritimes, longtemps recherchée, est pensée comme un état premier. Faujas imagine qu'un océan a bien recouvert la surface du globe et que cet océan était peuplé de différents corps marins qui se sont déposés dans le fond. Ce n'est que plus tard que les conditions se réunissent pour que des volcans explosent et fassent sortir les montagnes du sol, chassant les eaux. De fait, le calcaire

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, f. 28r.

² *Ibid.*, f. 27v.

fossilifère formé dans le fond marin est emporté par la montée des terres, comme Faujas l'observait en Velay. Pendant le temps de sécheresse, les végétaux et d'autres formes de vies organisées ont proliféré et c'est pour cela que l'on retrouve des fossiles de plantes et parfois d'animaux terrestres. Enfin, une catastrophe aqueuse c'est-à-dire une sorte de déluge est venue balayer cet espace, déformant le paysage, creusant la terre et brisant les montagnes.

Les visites de cabinets et de savants constituent le troisième élément de son voyage. Malgré un périple assez étendu et surtout très long, Faujas fait le choix de retranscrire seulement quelques consultations de cabinets. Dans son manuscrit, on compte treize moments consacrés à cette occupation. La majeure partie des visites est réalisée à Vicence, son camp de base le plus stable. Il est vrai que Faujas, lors de ce voyage, est plus intéressé par les excursions que par les villes dont il ne parle pas beaucoup. Cependant, certains cabinets ciblés sont décrits avec plus de précision.

C'est notamment le cas de la collection de Cortesi à Plaisance. Ce cabinet renferme de nombreuses pétrifications de grands animaux terrestres et aquatiques, ainsi que des coquilles. Toutefois, alors que Faujas passe quatre heures sur place, il ne prend qu'une dizaine de lignes de notes. Il décrit en fin de manuscrit les « doubles » que Cortesi lui a offerts. Dans son journal, Faujas s'étend davantage aux événements qui l'ont conduit au cabinet, qu'au cabinet lui-même¹. Durant la première partie de son voyage, la préoccupation principale du naturaliste est de se retrouver encerclée par les troupes françaises et autrichiennes.

Après Vérone et les longues journées passées à trier les objets de Gazola, c'est à Vicence que Faujas peut prendre le temps de se consacrer aux différentes excursions, sur le terrain ou chez les naturalistes locaux. Certaines visites, bien qu'étant annoncées par des titres, ce qui habituellement donne une dimension plus importante que de simples notes intercalées entre deux moments plus intéressants, Faujas explique que les cabinets italiens lui semblent toujours très mal arrangés². C'est à Schio que Faujas redevient véritablement loquace. La visite n'est pas anodine. Le naturaliste et son élève se rendent dans la ville, avant tout pour voir la collection de Berrettoni³. Fortis, pendant que Faujas rédigeait son *Essai de Géologie*, avait décrit le cabinet du vieil homme. Faujas réutilise d'ailleurs certaines de ces observations

¹ Concernant cet épisode pendant lequel Cortesi se retrouve paralysé par sa peur de la nuit, voir : Gilles BERTRAND, *Le grand tour revisité*, *op. cit.*, p. 266, 281, 413-414, 418.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, f. 29r, 29v.

³ Dans le manuscrit, l'orthographe de Berrettoni est fluctuante. Nous avons retenu celle de l'*Essai de Géologie* de Faujas écrit en 1803 (p. 165).

dans ses cours puis dans son ouvrage de 1803. Il se montre très respectueux pour cet homme qu'il ne juge pourtant pas comme un véritable savant :

15. Nous sommes allés à Schio rendre visite au bon Beretoni, qui s'occupe depuis plus de 40 ans à réunir les produits du Monte Summano, des Alpes des sept communes, et de tous les environs de Schio, et des autres montagnes du Vicentin.

Nous avons fait prévenir par une lettre écrite la veille Mr. Beretoni de notre arrivée et il nous attendoit dans sa maison de Schio. Mr Beretoni étoit un intrépide chauffeur de montagne, et un grand collecteur des objets d'histoire naturelle, [...] il se piquoit plus de pratique que de théorie ; mais on ne sauroit lui disputer d'avoir rendu beaucoup de services à la science, en faisant connoître des lieux remarquables, mais d'un difficile accès, et dans un pays où un étranger auroit de la peine à voyager, ny ayant que des routes détestables, et d'autres gîtes que ceux que l'hospitalité peut offrir aux personnes connues ou recommandées¹.

Malgré cette description avantageuse, Faujas ne s'intéresse pas à tout le cabinet de Berrettoni. Il fait le choix de laisser de côté les productions naturelles plus classiques (plantes, coquilles, poissons) pour se concentrer sur une plus grosse pièce. Berrettoni possède un fossile de crocodile. Ces animaux sont au centre des théories paléontologiques que Faujas construit depuis son retour des Pays-Bas. Il avait assimilé l'animal de Maastricht à une espèce ancienne de gavial, théorie qu'il soutient de nouveau dans son *Essai de géologie*². Cette thèse sujette à polémique nécessite pour Faujas de trouver des pistes pour pouvoir appuyer ses dires face à l'anatomie comparée qui prend une place prépondérante au sein du Muséum et du champ scientifique du début du XIX^e siècle³. Faujas qui analyse et dessine quelques vues de l'animal pense qu'il s'agit bien d'un crocodile. C'est l'os maxillaire ainsi que la disposition des alvéoles de la dentition qui le conduisent dans cette direction. Puis, à la manière de Cuvier, il analyse les dents pétrifiées. En y regardant de plus près, on remarque que Faujas s'approprie la méthode de l'anatomie comparée pour arriver à ses fins.

La méthodologie qu'il adopte dans son manuscrit est assez surprenante, car elle est calquée sur celle de ses articles. Les deux croquis des dents sont d'abord annotés « Fig. 1 » et



Figure 52. Dessins des dents de Berrettoni par Faujas

« Fig. 2 ». Il résonne ensuite point par point et surtout et articule son propos autour des descriptions de ces deux « figures »⁴. Faujas est donc très certainement en train de préparer un

article, une nouvelle édition des *Essai de géologie*, ou une partie de cours sur les fossiles.

Quoi qu'il en soit, le crocodile de Berrettoni est, au regard des autres cabinets et lieux visités, extrêmement bien détaillé. En comptant les dessins, la description du crocodile occupe près de

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, p. 40v.

² C'est d'ailleurs toute la question des ouvrages de Pietro Corsi de Richard Burckhardt.

³ Nous reparlerons de ces controverses dans le prochain chapitre.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, p. 42v.

trois folios. C'est une des plus longues séquences du manuscrit. Cela prouve que ce fossile a éveillé l'intérêt et la curiosité du naturaliste qui, même après quatre heures passées chez Cortesi, ne sort du cabinet qu'avec très peu de notes.

Ce voyage en Italie, d'après le récit qu'en fait Faujas dans son journal, présente de nombreux points communs avec les précédents. Le géologue explore des milieux en suivant les dires de prédécesseurs, visite des cabinets en entretenant son réseau et s'intéresse aux techniques industrielles présentes sur le territoire qu'il parcourt. Sa façon de procéder est ici plus proche de celle employée pendant le voyage de l'an II que de celui en Angleterre ou de ceux en France. Faujas, qui se veut plus géologue qu'auparavant, a expurgé son récit de toutes les analyses et observations humaines qu'il aimait développer dans ses textes préévolutionnaires. Il ne se concentre que sur quelques personnages qu'il rencontre au cours de ses excursions et qui méritent d'être évoqués. Il semble rationaliser ses notes de voyage. Elles sont moins anecdotiques, moins pittoresques. Ces mutations en termes d'écriture soulignent l'influence de la « nouvelle science » sur les manières de faire des savants.

Ce voyage, comme celui de « Belgique », n'a pas seulement une vocation scientifique. Il est aussi entrepris pour des raisons politiques.

La campagne de Masséna, un élément perturbateur de la mission de Faujas en Italie

Le contexte géopolitique européen est déterminant dans le déroulement de ce voyage. Faujas, comme pendant la campagne du Nord, est contraint par des impératifs extérieurs. Le passage du naturaliste en Italie est marqué par la campagne de 1805 dirigée par le général Masséna. Le Véronais et la Vénétie sont le théâtre d'affrontements entre les armées françaises et autrichiennes, et le choc de ces deux empires influence la pratique voyageuse de Faujas. Les territoires parcourus par le professeur de géologie pendant son séjour en Italie font partie des dernières annexions de la France. Quand celui-ci arrive à Gênes, en octobre 1805, la république génoise a été départementalisée depuis mai et il débarque alors en terre d'Empire. Pendant ce temps, les armées française et autrichienne s'observent d'un côté et de l'autre de l'Adige. Masséna tient Vérone-Ouest, vers laquelle Faujas se dirige, et l'archiduc Charles campe à Vérone-Est et à Caldiero. Pour Faujas cette campagne influence son voyage sur trois points. Elle joue sur la temporalité de ses déplacements, lui impose une logistique moins confortable que pendant sa mission de l'an II et en devenant un témoin des escarmouches, la guerre influence également sa manière de prendre en note ce périple.

La guerre joue d'abord un rôle de métronome pour Faujas. Après avoir pris son temps entre Nice et Gênes, il devient plus préoccupé par le déroulement de la campagne quand il commence à entrer dans les terres. Par peur de se faire prendre entre deux feux, le naturaliste est parfois contraint à revoir ses plans. C'est notamment cas à Plaisance, dans le cadre de la visite du cabinet de Cortesi qui lui pose quelques problèmes. Le 15 octobre 1805, Faujas se rend chez son confrère pour examiner sa collection de poissons, mais Cortesi n'est pas à son domicile. Son domestique, resté en ville, prévient Faujas qu'il peut le trouver dans les montagnes, mais Faujas commence à douter :

Cette alternative étoit faite pour me décourager un peu, faire quinze milles et ne pas trouver mr Cortesi cela méritoit quelques réflexions. Dans un moment surtout ou je ne devois pas perdre un moment pour me rendre à Vérone, ou les armées étoient déjà en presence¹.

Après son éloge de la lenteur exprimé dans son périple entre Nice et Gênes, il est assez étonnant de voir Faujas se rendre compte qu'il a effectivement une mission dans une zone tendue et qu'il doit se dépêcher. Malgré tout, il décide de tenter sa chance. L'envie est trop forte et il ne peut passer à côté de ce cabinet qui contient des pièces importantes. Après avoir payé le postillon 5^{lt} supplémentaires pour faire la route au plus vite (environ 23 km en 2h30, soit 9,2 km/h), Faujas est contraint d'attendre une bonne partie de la journée que le domestique de Cortesi le retrouve dans les montagnes. Toujours conscient du temps, il précise qu'il immobilise ses chevaux de poste pour être sûr de rentrer à Plaisance sur-le-champ. Il doit alors s'armer de patience. Après quelques débats sur la dangerosité de la route de nuit qui terrifie Cortesi, les deux naturalistes retournent à Plaisance comme le souhaite Faujas. Le lendemain, le voyageur pour qui le temps a maintenant beaucoup d'importance, nous donne le détail de sa journée :

Je me lève à six heures, je fais ma toilette, je suis à sept heures chès le bon Cortesi, nous déjeunons avec du caffè, et je passe quarte heures délicieuses dans son cabinet [...]. J'ai pris congé de mr Cortesi, à midi entré en voiture traversé le Po [...], passé à *Pizzigitonne* qu'on étoit occupé a fortifier, suivi la route la plus belle, et au milieu pour ainsi dire d'une sorte de jardin, tant la campagne est riche, et arrivé à six heures et demi du soir à Crémone, mes chevaux on fait sept lieues depuis Plaisance jusqu'à Crémone sans débrider. Couché à l'hôtel de la Colombelle où l'on est bien, à Crémone².

La coupe ne concernant que la courte description du cabinet de Cortesi, nous pouvons remarquer le rythme soutenu qui émane de cette journée. D'autant plus qu'à partir de Mantoue, la voiture de Faujas est escortée par des officiers de dragons. Le 19 octobre, des nouvelles du front arrivent aux oreilles des voyageurs et le petit groupe doit alors se séparer :

¹ *Ibid.*, f. 13r.

² *Ibid.*, f. 14r.

19. Nous avons appris hier soir d'une manière peu certaine pour les détails, mais unanime pour le fait que l'armée du général François Masséna avait passé l'Adige devant Vérone et qu'il y avait en une affaire chaude à ce passage ; ce qui a donné des regrets très vifs aux deux officiers de dragons qui voyageaient avec nous de ne s'être pas trouvé à cette affaire, et malgré la délicatesse de santé du plus jeune qui sortoit de d'une maladie longue et qui a la poitrine très foible, ils ont pris le parti de se rendre aujourd'hui à Vérone, ils sont parti à quatre heures du matin, et se sont séparés de nous avec beaucoup de regret¹...

Le 18 octobre, Masséna a en effet reçu l'ordre de passer l'Adige et de remonter peu à peu vers l'Autriche pendant que la Grande Armée avance en Allemagne. Vérone est alors coupée en deux, une partie française à l'ouest, l'autre autrichienne à l'est. Charles se retranche à Caldiero où il place ses redoutes. Les jeunes officiers, frustrés de ne pas avoir participé aux combats, partent rapidement pour Vérone. Cependant, la route de Mantoue à Villafranca est tellement encombrée de charrettes de blessés que Faujas doit continuer son chemin à une allure moins soutenue. L'entrée à Vérone est aussi entravée par l'abondance des troupes en présence.

Pendant sa mission à Vérone, Faujas est plus ou moins obligé de rester dans la ville. Le passage en force de Masséna n'a pas débloqué totalement la situation et réuni Vérone. Faujas précise que le côté est de la ville de Vérone est toujours occupé et que les Autrichiens se sont retranchés du côté de l'Adige. Il est donc logé du côté français, proche de la tête de pont du pont Castelvecchio². Il sort peu et écrit qu'il passe l'intégralité de ses journées à inventorier et à préparer l'envoi des fossiles en France.

La guerre influence également la partie plus « libre » du voyage en Italie. Il suit l'avancée de l'armée et la géopolitique de la région. Ce n'est qu'après la retraite de l'armée autrichienne le 2 novembre 1805 qu'il peut se rendre à Vicence pour effectuer ses observations géologiques. Plus tard, quand Faujas visite la Carinthie, c'est encore une zone très tiraillée entre les troupes françaises, et l'armée autrichienne qui remonte au nord³. Puis, après son retour de Carinthie, il se dit bloqué à Padoue en attendant la prise de Chioggia où il souhaite visiter les cabinets de fossiles⁴. Pendant près d'une année, Faujas s'adapte à l'évolution des combats au sein du Royaume d'Italie. Son rythme d'abord très lent s'accélère en prévision des escarmouches. Puis c'est encore la guerre qui lui dicte ses pauses et l'ordre de ses visites et de ses excursions.

¹ *Ibid.*, f. 15v.

² Mémorial administratif du département de l'Ourte, n° 298 du 25 brumaire an XIV (16.11.1805), p. 165-166. Liège, J.F. Desoer, 1806. (Mémorial administratif du département de l'Ourte ; IX).

³ Jacques GARNIER, « Campagne de 1805 en Italie », in Jean TULARD (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 342 et 343.

⁴ Lettre de Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset, 22 février 1806, depuis Padoue sur une partie de son voyage en Italie et sur la maison de Pétrarque. BMG N.3378-7.

Ensuite, c'est toute la logistique qui est entravée par le contexte. Pendant la mission de la Commission des sciences et des arts de l'an II, Faujas et Thouin bénéficiaient du soutien des représentants du peuple, ainsi que de l'armée qui se chargeait de gérer les convois d'objets de sciences. En Italie, Faujas est seul. Cette mission, très encadrée légalement, laisse finalement une grande autonomie au naturaliste. Le problème qui se pose, une fois les collections de Gazola triées, étiquetées et emballées, est leur transport. Le 24 octobre, Faujas va rejoindre le général Charpentier alors en poste à Alpo (à 9 km au sud), lieu où se trouve le quartier général de l'armée d'Italie. Le naturaliste déjeune avec l'état-major dans l'optique de convaincre le général de lui allouer des ressources pour acheminer la collection de Gazola jusqu'à Milan, sans craindre qu'elle soit ouverte en route. Pendant le temps passé à Vérone, la réquisition des chariots nécessaires au transport des caisses d'histoire naturelle est assez compliquée. Ces chariots servent alors à l'armée en pleine manœuvre. Le savant se retrouve piégé par les combats qu'il tentait d'éviter. Le 28 octobre 1805, il doit s'adresser à nouveau, cette fois-ci par écrit, au général Charpentier pour pouvoir terminer son travail et envoyer les caisses :

Général, j'ai travaillé sans relâche pour faire l'inventaire des objets rares et précieux en histoire naturelle, que Mr. de Gazola a donné au gouvernement français d'une manière très noble et très gracieuse ; je les ai fait emballer avec beaucoup de soin et j'ai dans le moment neuf caisses prêtes à être expédiées pour Milan, qui est le lieu que je choisissais de préférence aux dépôts, parce que c'est le centre du royaume d'Italie et qu'il sera facile de se concerter avec les autorités pour faire partir de la le convoi pour Paris. Comme je suis bien aise cependant que vous interveniez par vos bons offices dans cette affaire, afin que je puisse rendre compte de vos offres obligeantes, dont je ressens déjà les effets ; j'ai l'honneur de vous prier général de vouloir me faire procurer pour après demain s'il est possible un seul caisson qui suffira pour le tout et il y aura une caisse de plus demain ; ce qui formera le convoi total. Le caisson qui s'en chargera pourra revenir de fait à Vérone ; si cependant les besoins de l'armée qui doivent passer avant tout, ne permettoient pas la disposition d'un caisson pour Milan je tacherai de me concerter avec le préfet ou avec la municipalité de Vérone¹.

Après deux jours, et à cause des combats qui se poursuivent, Faujas est contraint d'attendre que la situation se stabilise :

Le 30. Toutes les caisses ont été terminées, clouées, entourées de cerceaux en bois de châtaigner, les n° et les adresses écrites, plombées par les employés de la douane. J'ai soldé les comptes de dépenses pour cet objet et comme toutes les voitures sont fort occupées et mises en réquisition par l'armée, je me trouve très embarrassé pour les faire partir pour Milan².

Cela fait alors cinq jours que Faujas travaille sur les collections, mais il doit renoncer à faire envoyer les poissons à Milan. L'attente est de courte durée. Le 1^{er} novembre, la première manœuvre de Masséna échoue et Faujas voit les « nombreux blessés » revenir. À l'aube du 2 novembre, l'archiduc Charles, en réalité pour couvrir sa retraite, lance deux attaques

¹ Copie de la lettre écrite de FAUJAS au général de division Charpentier, chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, 28 octobre 1805, in Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, f. 93v.

² *Ibid.*, p. 18v.

simultanées au mur Veronetta et à Ronco. Les deux armées parties, Faujas peut se remettre à travailler, mais doit attendre jusqu'au 4 novembre pour la prise en charge du transport.

Nous constatons, grâce à cette affaire, le statut secondaire de la mission de Faujas. Celle-ci ne paraît plus aussi primordiale que l'étaient celles des commissions de la Révolution. Alors que durant la campagne d'Égypte les savants étaient largement sollicités, les sciences sont cette fois-ci reléguées au second plan.

Enfin, dans son manuscrit, Faujas se présente en témoin de la guerre en cours. Il laisse parfois s'exprimer sa sensibilité. En règle générale et contrairement à d'autres observateurs, tels que Monge qui a beaucoup écrit sur les Italiens¹, Faujas ne s'intéresse que peu aux considérations extérieures à son schéma d'observation porté sur l'industrie, l'agriculture et la géologie. Cependant, les batailles dont il est très proche sont parfois mieux décrites que des visites de cabinets. Pascal Bastien et Daniel Roche rappellent très justement qu'à certains moments «l'écriture se fait devoir»². Les contemporains, sachant qu'ils assistent à des moments historiques, notent très consciencieusement les événements qu'ils voient, dans l'optique de laisser une trace. Dans ce journal, Faujas correspond assez bien à ce cas. Bien qu'il ait également décrit quelques escarmouches à Maastricht, dont il avait entendu le récit, la situation italienne est assez différente. Le naturaliste n'est ici qu'à quelques dizaines de mètres des troupes ennemies.

Avant même l'arrivée à Vérone, le climat se dégrade et on sent que Faujas et ses compagnons commencent à appréhender la situation :

il y avoit un tel encombrement à *Villafranca*, en soldats autrichiens, français, en employés dans les vivres, qu'il nous a fallu plus de deux heures pour pouvoir nous procurer a force d'argent une place pour nos chevaux, et un gîte détestable pour nous. Nous avons couché habillés, et mon domestique a passé la nuit dans la voiture afin qu'on ne vola rien. 20. Parti de Villafranca, à huit heures du matin. La route etoit entièrement embarrassée de troupes, de canons, de chariots d'approvisionnement. Nous sommes arrivés malgré cette bagarre à midi à Vérone³...

Vérone quant à elle est dans une situation très instable à l'arrivée de Faujas. Les deux armées stationnent d'un côté et de l'autre des ponts. Faujas commence par faire le tour des ponts et décrit le contexte dans lequel il se trouve :

[20/11] Ce pont [Ponte Nuovo] n'a point été attaqué. La ligne de démarcation est au milieu. Les autrichiens qui ont la tête du pont de leur coté se sont fortement baricadé par des palissades ; et ont deux sentinelles en avant, plus une piece de canon dirigée sur le pont dans la première rue qui est en face ; notre coté est également fortement baricadé il y a en outre des chevaux de frise,

¹ Gilles BERTRAND, *Le grand tour revisité, op. cit.*, p. 276 et 277.

² Siméon-Prosper HARDY, Pascal BASTIEN, Daniel ROCHE, Nicolas LYON-CAEN et Christophe BOSQUILLON, *Mes loisirs, ou Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connoissance (1753-1789)*, Paris, Hermann, 2012, p. 24 à 28.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, f. 15v et 16r.

Quelques jours plus tard, Faujas, qui, comme nous l'avons vu, travaille à la mise en caisse des collections de Gazola, est réveillé par la reprise des combats dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1805. Le 30 octobre, Masséna, apprenant la capitulation d'Ulm, repasse l'Adige et lance ses troupes vers l'est. Le 1^{er} novembre, nous dit Faujas, l'armée française est repoussée par les redoutes de Caldiero situées sur une butte volcanique, qui domine la vallée environnante. Il constate le retour des blessés :

1^{er} novembre. L'armée a trouvé de grandes résistances, devant les formidables redoutes que le prince Charles a fait construire à Caldiero, à quatre lieues de Vérone et à l'entrée du Vicentin. La première attaque n'a pas réussi, et notre armée a eu un grand nombre de blessés. Elle a pris ses positions, non loin des redoutes, et va aviser aux moyens de les cerner et de les bloquer, puis qu'elles sont imprenables par leurs positions, et par l'immense artillerie qui les défend. Elles ne sont d'ailleurs dominées par rien ce qui les rend très difficiles¹.



Figure 54. Plan du champ de bataille de Caldiero gravé ; d'après le dessin fait sur les lieux par le maréchal de camp Pelet par Ambroise Tardieu (1805)

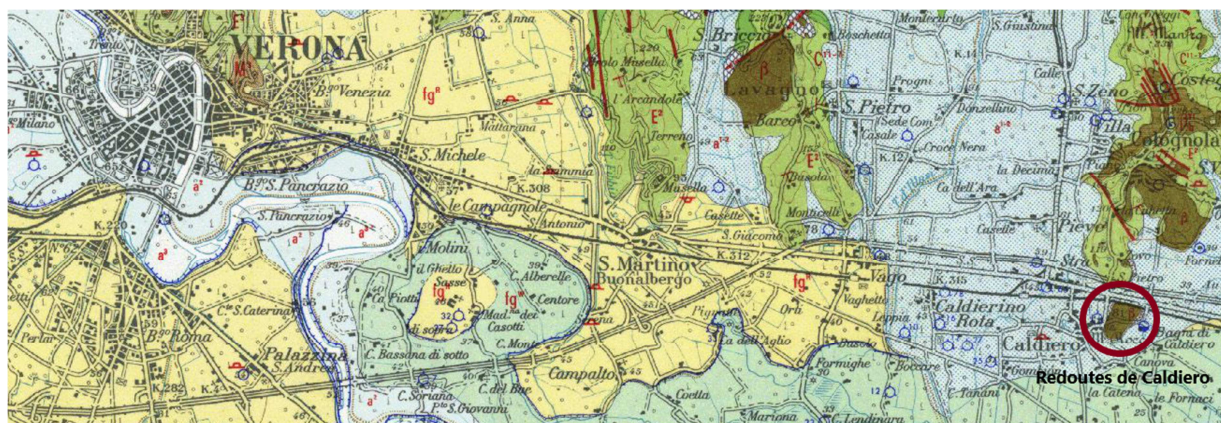


Figure 55. Topographie de l'est de Vérone, Carta Geologica d'Italia alla scala 1:100.000, ISPRA, 2012

¹ Ibid., p. 19r.

La rocca di Caldiero est une butte volcanique qui culmine à 75 m d'altitude. Le reste de la vallée alluvionne de l'Adige se situe entre 20 m et 45 m (en jaune, bleu et bleu-vert). Cette petite butte jouit donc d'une position très favorable et surplombe la grande plaine environnante. L'armée française se trouve alors dominée par cette passe qui lui bloque l'accès au reste de la région. Quand on compare la topographie des lieux avec les cartes de Pelet, on voit bien que Charles occupe une position très avantageuse et très difficilement attaquable¹.

Au petit matin du 2 novembre 1805, Faujas est réveillé par la reprise des combats. Cette fois, c'est au tour du prince Charles de passer à l'offensive. Il dirige alors son opération, non pas sur les troupes françaises occupées à Caldiero, mais directement sur Vérone :

2. À cinq heures du matin fusillade à deux pas des murs de *Veronetta*. Le prince Charles avoit envoyé la division *Somma riva*, par le haut des montagnes pour fondre sur Vérone qui n'était pas défendue. L'armée étant quatre lieues en avant, le même prince a fait faire en même tems une autre attaque du coté de *Ronco*, de maniere que l'armée craignant d'être cernée, a fait évacuer les équipages, les caissons, et la grosse artillerie sur Vicence, ce qui a grandement alarmé les Véronais, qui ne me paroissent en général amis des Français. Je me suis levé et je suis sorti par la porte de *Castel vecchio*, pour voir la fusillade, j'ai vù depuis les Montenegrins qui descendoient des montagnes voisines de la petite Verone, et que nos tirailleurs de la 22^{eme} avoient bien de peine à retennir parce qu'il n'étoient pas en nombre ; aussi les Montenegrins s'approchoient-ils, et s'ils n'avoient pas craint de tomber dans quelqu'embuscade ils auroient pu nous faire beaucoup de mal et occasionner un grand desordre dans la ville ; j'ai resté témoin du combat, jusqu'a dix heures et demi où le feu des Montenegrins s'est tu, et ils se sont postés à une petite distance sur les hauteurs, très près de Verone, où ils sont restés dans l'attente pendant ce tems la nos équipages entroient [...] dans la ville, mais plusieurs passoient en avant du coté [f.19v] de Mantoue².

Charles attaque donc, d'après Faujas, par le nord-est et par le nord-ouest. En sortant par Castelvechio il a une vue de premier choix sur les armées qui descendent les coteaux nord de Vérone. Alors que la guerre paraît plutôt lointaine pendant le voyage de l'an II, ici le naturaliste est au plus près des événements de cette campagne d'Italie. Il passe près de cinq heures à observer l'avancée de l'armée autrichienne avant de se remettre au travail. Bien qu'un de ses compagnons, monsieur Pozac officier de dragons, lui conseille de quitter la ville, Faujas décide de rester pour terminer sa mission. Ce sont ces deux batailles qui empêchent le naturaliste d'envoyer ses caisses à Milan, car les chariots sont alors réquisitionnés pour transporter le matériel et les blessés.

Pendant la journée, la nouvelle de la retraite de Charles arrive aux oreilles de la ville et la situation se débloque enfin :

À deux heures il se rependit quelque bruit que le prince Charles avoit évacué ses fameuses redoutes et que l'attaque qu'il avoit faite avec tant de vigueur avant le jour étoit pour former une grande diversion, et favoriser sa retraite de manière à conserver tous les équipages de son armée et surtout sa nombreuse artillerie ; c'étoit la une fort belle operation militaire de sa part. Il

¹ Ambroise TARDIEU et Jean-Jacques-Germain PELET, « Plan du champ de bataille de Caldiero gravé ; d'après le dessin fait sur les lieux par le maréchal de camp Pelet par Ambroise Tardieu », 30 octobre 1805.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, p. 19r et 19v.

paroît qu'il avoit reçu depuis peu un courrier qui lui annonçoit les désastres de l'armée autrichienne de son frère, et l'ordre de faire sa [f.20r] retraite, de peur d'être coupé par une armée française qui pourroit venir par le Tyrol. Le prince évacua donc les lignes de Caldiero lorsque les bagages de l'armée et ses pieces d'artillerie furent hors de danger. Des que nous nous aperçûmes que leur feu cessat ; nous nous doutames de quelques chose, et l'armée se porta en avant, trouva les redoutes évacuées et poursuivi l'ennemi qui se battoit en retraite sur Monte Bello et sur Vicence. Les pieces d'artillerie qui etoient dans Vérone ressortirent reprirent leur marche à la suite de l'armée, qui envoya des renforts sur ses dernieres pour cerner les Montenegrins qui furent faits prisonniers au nombre de plus de quatre milles ; je les vis tous défiler à sept heure du soir et on les fit coucher dans les arennes, les officiers furent libres sur leurs paroles. Ainsi finit ceste journée¹.

Charles et Masséna reçoivent tous deux les mêmes informations venant de la campagne d'Allemagne. La défaite du « frère » fait certainement référence à la capitulation de Mack à Ulm, malgré la sortie de la cavalerie de Ferdinand de Toscane². Faujas nous offre donc un témoignage de la stratégie de Charles et surtout de l'ambiance qui règne dans la ville de Vérone pendant cette période de forte tension. De son côté, l'armée française reçoit de Napoléon, l'ordre de poursuivre les Autrichiens qui comptent remonter au nord en direction du Danube. Vérone, en une journée, se retrouve libérée des soldats, fusils et canons.

Faujas est lui très intéressé par les fameuses redoutes de Caldiero. Il décide, dès le 3 novembre, de suivre de loin l'avancée des armées pour aller visiter le site. En arrivant sur les lieux il constate le résultat de plusieurs jours d'escarmouches :

3 novembre. Parti à huit heures du matin en voiture avec m. de Gazola et mr Mazari pour aller voir les fameuses redoutes du prince Charles. Nous y arrivames en trottant fort dans deux heures et demi par les plus superbes routes et nous y restames deux heures. La plus part des morts étoient encore sur le formidable champ de bataille, qui offroit un tableau très lugubre, tout étant couvert de giberne, de casques, de sacs rouges en morceaux, de fusils brisés, de bayonettes, de morceaux d'obus et de mitraille. Des arbres renversés par le canon, des chevaux morts ; rien ne rend la guerre odieuse comme un pareil tableau ; je me tiroi de la pour entrer dans le village de Caldiero criblé de coups de canon et de bombes. Ce village est au pied des redoutes, qui forment trois etages de fortifications sur une suite de collines qui bordent la route de Monte bello³.

C'est bien un charnier que Faujas parcourt. Ce témoignage, finalement très concis, nous donne assez d'informations pour pouvoir imaginer la scène. On aurait pu croire Faujas plus prompt à une description détaillée du lieu, mais on sent bien le malaise dans ce passage. Mis à part le commentaire sur le caractère « odieux » de la guerre que Faujas cultive depuis très longtemps⁴, c'est surtout l'expression « je me tiroi de la » qui nous renseigne le plus sur l'état d'esprit et le dégoût du naturaliste pour ce qu'il vient de traverser. Après les hommes, bêtes et équipements déchiquetés, c'est un village partiellement détruit qui accueille la compagnie.

¹ *Ibid.*, p. 19v et 20r.

² Jacques GARNIER, « Mack (von Leiberich, Karl, baron) », in Jean TULARD (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 1108.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, f. 20r.

⁴ Ses commentaires sur les guerres de Religion dans les *Œuvres de Palissy* ne nous faisaient déjà pas douter du caractère pacifiste de Faujas.

La dernière évocation « sensible » de la guerre, Faujas nous en fait part lors de son second passage à Caldiero le 5 novembre 1805. De retour sur les lieux pour observer la géologie du site, lui et sa troupe font une rencontre qui le bouleverse. Ce passage intitulé « Histoire d'un chien » relate comme la guerre affecte autant les hommes que les bêtes :

Je voudrais avoir le talent nécessaire pour peindre ce que j'ai vu dans les environs de Rocca Caldiero d'un chien autrichien, qui nous a donné une leçon de sensibilité qui a fait dans mon âme une impression profonde et douloureuse¹ ;

Sur près de trois pages, le naturaliste nous raconte comment lui et ses compagnons ont entendu ce chien hurler, seul sur le champ de bataille, l'ont suivi et ont tenté de le nourrir, avant de comprendre que son maître, un officier de cavalerie autrichien, tué pendant la bataille de Caldiero, avait été enterré là où le chien était couché et le pleurait. Faujas termine son passage par quelques mots adressés à ses camarades et qui relatent bien l'état d'esprit dans lequel ils se trouvent alors :

Messieurs leur dis je voila un bel exemple, ce pauvre animal nous a fait partager une partie de ~~ses douleurs~~ ses souffrances morales, nous sommes tous affectés, et nous avons la douleur de ne pouvoir pas lui être utile, il y a quelques grands mystères dans tout cela, cet animal n'est pas une machine, car les machines ne se conduisent pas ainsi ; pour quoi donc avilissons nous tant les bêtes, lorsque celle cy nous donne un exemple aussi parfait d'attachement, de sensibilité, de reconnaissance et d'amour pour le compagnon et l'ami qu'il a perdu. Voila mot à mot quel fut le resultat de l'impression que fit sur nous, la scène attendrissante, du grand chien blanc et noir, qui alloit mourir de douleur et de faim, sur le tombeau de l'officier de cavalerie autrichien, son ami plutôt que son maitre².

Faujas, entouré de tant de jeunes gens, improvise une petite leçon de philosophie animale et nous transmet par ces lignes, bien plus poétiques que ses descriptions habituelles, une toute autre facette de sa personne, plus sensible, plus proche du romantisme que de la « froideur » des savants des Lumières³. Cette tirade, écrite après les visites de Caldiero, peut également être mise en rapport avec les commentaires sur les horreurs qu'il découvre à Caldiero. D'un côté, il décrit les massacres des hommes, de l'autre il montre toute la sensibilité de l'animal. L'animal est ici loin de la « bestialité », de « l'animalité » dont les hommes sont parfois pris et dont Pierre Serna analyse les traits dans son « Année du Tigre »⁴. La bête est meilleure que le maître dans la bouche du naturaliste. Elle sait aimer et pleurer son ami, jusqu'à sa propre fin, alors que dans le sillage des armées françaises et autrichiennes, ce ne sont que des corps et des ruines. Le chien reste avec son « ami », alors que l'homme abandonne son cheval sur le champ de bataille.

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, p. 23r.

² *Ibid.*, p. 24r.

³ Jean G. DHOMBRES, « Les atours de la science républicaine en voyage à la toute fin du XVIIIe siècle et les effets du retour », *op. cit.*, p. 325 à 329.

⁴ Pierre SERNA, *Comme des bêtes : histoire politique de l'animal en révolution (1750 - 1840)*, Paris, Fayard, coll. « Collection L'épreuve de l'histoire », 2017, p. 228 à 254.

Malgré tout, la guerre rattrape la petite compagnie lorsqu'elle arrive à Montebello qui est aussi partiellement détruite. Enfin, c'est à Vicence que celle-ci croise une dernière fois les troupes de Masséna qui poursuivent encore le prince Charles. L'armée française est alors bloquée par l'artillerie autrichienne qui, voulant donner du temps à la retraite de Charles, s'est installée à Vérone. Les canons sont vite mis à contribution, envoyant, d'après Faujas, 2 000 boulets en quatre heures. La municipalité, craignant que la ville ne soit détruite, doit négocier un cessez-le-feu avec les deux partis. Les deux armées lèvent le camp le jour même, reprenant leur course vers le Danube. Faujas en profite pour encenser la conduite de ses compatriotes qui, voyant le désarroi de la ville, décide de faire taire ses canons¹.

À partir du 6 novembre 1805, Faujas est libéré de la pression l'armée, de la guerre et de sa mission. Il a maintenant tout loisir de visiter et d'analyser la géologie du Vicentin. Toutefois, entre ses retards, les grandes libertés qu'il prend durant ce voyage, ainsi que sa mystérieuse mission en Carinthie, Faujas ne rentre à Paris qu'en juin 1806. Il est donc resté loin de Paris pendant une année.

4. Faujas et l'État : deux perceptions différentes de la temporalité du voyage savant

À son retour dans la capitale, Faujas tente de se faire payer sa pension de voyage. Le ministère de l'Intérieur est surpris de cette demande cavalière et doute du bien-fondé de cette extension, qui n'était pas prévue lors des décrets de 1804. Le ministre se demande si tout cela justifie vraiment le versement d'indemnités supplémentaires. Faujas doit faire face à une nouvelle bataille administrative avec l'État français. Cette passe d'armes nous montre deux mondes de plus en plus éloignés. D'un côté, pour Faujas, savant des Lumières, le voyage géologique rime avec minutie. Pour ce dernier, le temps est une variable moins importante que la science et l'observation. De l'autre côté, l'administration de l'Empire se rationalise et se durcit dans un contexte politique tendu et des campagnes qui s'enchaînent. Le budget est donc une variable primordiale et les lenteurs des vieux savants, ainsi que leurs multiples exigences deviennent problématiques.

Après quelque temps passés à Saint-Fond, Faujas rentre à Paris. Il entame les démarches administratives à partir du 28 septembre 1806. Il écrit au ministre de l'Intérieur,

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Voyage d'Italie », *op. cit.*, p. 24r à 25v.

poste alors occupé par Jean Baptiste Nompère de Champagny. Il explique que ses cours sont terminés et que ses dispositions sont prises pour visiter la Ligurie. Cette zone est d'ailleurs, au regard du voyage récemment effectué, assez étonnante pour le ministère. On sait que Faujas a déjà bien exploré la région de Gênes, mais comme il l'a souvent répété, il faut selon lui retourner plusieurs fois sur les mêmes lieux pour en faire une bonne analyse :

Conformément à l'article 5. du décret du 10 juin 1793, portant un règlement pour l'administration du muséum d'histoire naturelle, et d'après l'aval du directoire, et celui de votre prédécesseur qui fixe mes frais annuels détournée, j'ai fait le voyage de l'année 1805, qui a produit une belle récolte au muséum et aux sciences naturelles ; je viens de terminer mon cours de géologie, et mes dispositions sont prises pour faire la tournée de 1806, que je dirigerai sur la Ligurie qui est peu connue des naturalistes et riche en minéraux divers¹.

La rhétorique de Faujas est duale. D'une part, il introduit son propos grâce à un argument légal, en remémorant au ministre son statut et ses droits. D'autre part, il enchérit avec un autre argument, plus scientifique, en vantant l'utilité matérielle de ses voyages pour les collections du Muséum, qui, rappelons-le, a pour mission de centraliser les savoirs naturalistes à Paris, sous l'égide de l'Empire.

Le 18 octobre 1806, la 3^e division du ministère de l'Intérieur, qui a reçu et traité la demande du professeur, rend un rapport au ministre². La 3^e division, qui a trait aux Beaux-Arts (ici le Bureau des Sciences), est alors dirigée par Charles-Alexandre-Amaury Pineu, dit Amaury Duval. Il est, avec Ginguené, le fondateur du journal *La décade Philosophique* dans laquelle Faujas avait été plutôt bien accueilli³. Ce document nous informe sur trois éléments. Premièrement, le rapport en lui-même précise que conformément aux anciennes dispositions du ministère, ce voyage d'études peut être budgété grâce au fond « transport des objets de sciences et d'arts ». Amaury Duval stipule d'ailleurs que le déplacement de Faujas est finançable, car ce fonds détient encore une réserve de 15 000 francs, or le naturaliste n'en demande que 13 000. Deuxièmement, un *post-scriptum* informe le ministre qu'après la réception de la lettre de Faujas, une seconde émanant de Lacépède, alors directeur général de la légion d'honneur, a été transmise au ministère dans l'optique de préciser l'intérêt de la précédente mission de Faujas et d'intercéder en sa faveur. Le professeur de géologie désire apparemment voyager en compagnie d'un dessinateur, qui n'était pas présent en 1805. Faujas veut certainement compléter les lacunes de son dernier passage en Ligurie, d'autant plus que légalement, ce voyage n'est pas international, car la région de Gênes est un département

¹ Lettre de FAUJAS au ministre de l'Intérieur, 28/09/1806, concernant une demande de levée de fonds pour la tournée de 1806. A.N. F/17/1537-F.

² Rapport de la 3^{ÈME} DIVISION DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au ministre de l'Intérieur, 18/10/1806, concernant le cout d'une nouvelle tournée de Faujas. A.N. F/17/1537-F.

³ Voir chapitre III.3.

français depuis 1805¹. Troisièmement, le rapport comporte une note, rédigée postérieurement par une autre plume (certainement le ministre), indiquant que le ministère est très surpris par la demande de Faujas :

Je n'ai pas entendu parler du dernier voyage de m Faujas pour lequel je lui aurais donné des fonds. Je ne sais ce qu'il a produit. On m'en propose un nouveau et on indique pour y pourvoir le fond de transport des objets des sciences et arts – je ne connois dans mon budget qu'un fond pour transport de monuments et de [illisible] qu'il reste sur ce fond, 15000f de livres, il a été épuisé, et j'ai été obligé de demander à l'empereur un supplément qu'il m'a accordé ; mais que ce supplément a une destination déterminée, tout ce qui ne sera pas employé à payer les transports, commodités a déjà exercé en partie, de fournir une [illisible] il ne reste donc rien de libre pour le voyage de m Faujas².

Le message du ministre est parfaitement clair. Faujas n'aura pas droit à son enveloppe de voyage. L'apparente méconnaissance de Champagny sur ce dossier interpelle. Faujas avait pourtant bien été envoyé par son prédécesseur pour sa mission en Italie. De plus, la levée des premiers 13 000 francs avait été prise sur ce fameux fonds pour le transport des objets d'arts et de sciences, tout comme en l'an II. Le 25 octobre 1806, le ministère répond à Faujas par la négative en prétextant que les caisses sont vides³.

L'attitude de Faujas vis-à-vis de l'appareil de l'État montre que le naturaliste n'a pas les mêmes filtres que ses interlocuteurs. La lettre du 28 septembre 1806 est une preuve de cette posture. Il ne cesse de clamer que l'arrêt du 7 fructidor an V lui donne le droit et le devoir de voyager, mais il ne précise jamais la durée légale de ces voyages. Est-ce du mépris ou un procédé rhétorique visant à convaincre le ministère ? Ou plutôt, est-ce l'expression d'un décalage d'ordre culturel entre l'appréhension du temps chez un savant pour lequel longue durée rime avec efficacité et rigueur, et une administration pour laquelle cette même durée est rythmée par la loi et non génératrice de dépenses supplémentaires ? Toujours est-il que le ministre semble assez dubitatif et préfère s'en remettre au Muséum pour avoir un avis plus précis que les revendications du savant. C'est certainement ce doute sur la sincérité du naturaliste qui pousse le ministère à affirmer que les caisses sont vides en mentant à Lacépède.

Le second épisode de cette controverse tourne autour de l'allongement conséquent du voyage en Italie. Après avoir essuyé un refus, Faujas change de ton et commence à négocier avec le ministre. Dans une lettre du 3 novembre 1806, il explique d'abord que la campagne de

¹ Jean-Luc CHAPPEY, Bernard GAINOT et Fabrice LE GOFF, *Atlas de l'empire napoléonien 1799 - 1815 : vers une nouvelle civilisation européenne*, Paris, Éd. Autrement, 2015.

² Rapport de la 3^{ÈME} DIVISION DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au ministre de l'Intérieur, 18/10/1806, *op. cit.*

³ Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas, 25/10/1806, concernant son refus de lever des fonds pour une tournée en 1806. A.N. F/17/1537-F.

Masséna l'a retardé dans son travail, puis il justifie le reste de son voyage grâce aux différentes missions, parfois imprévisibles, qu'il a dû effectuer :

Comme j'avois à recueillir pour le muséum, les productions minéralogiques, qui manquoient à nos collections, et qui se trouvoient dans le Tyrol, je dirigeois ma marche sur ces hautes montagnes, je poussai jusqu'en Carinthie, pour ce que j'avois à y voir des manufactures de la plus haute importance, qui manquent à la France. Son Alt. impériale le vice-roi de Milan, fit part à Munich, à sa majesté l'Empereur Napoléon de l'objet de ce voyage, qui fut pénible et même dangereux, et eut tout le succès désiré. Je me rendis ensuite à Venise, lorsque son Alt. impériale vint en prendre possession. Son Altesse impériale m'invitât à visiter les manufactures du pays Vénitien et m'ajourna à Milan, où je fus rendu le douze mars 1806. Ainsi à cette époque, j'avois terminé le voyage de 1805, et anticipé de deux mois et douze jours celui de 1806.

A Milan, son Altesse impériale ne me laissa pas oisif, je fis établir à sa demande, une manufacture de la plus haute importance, qui est en pleine activité, voyez la lettre de son excellence, le ministre de l'intérieur du royaume d'Italie¹.

Ce n'est donc pas une, mais quatre missions que le naturaliste a effectuées en Italie. Il récupère les collections de fossiles, ramasse de nouveaux objets pour le muséum, parcourt les Alpes italiennes et autrichiennes afin d'observer les mines et manufactures et enfin, il supervise l'industrie milanaise sous l'égide d'Eugène de Beauharnais et de Napoléon. Dans son argumentaire, il met en exergue les nombreux services rendus à l'Empire. Le dernier point est d'ailleurs le seul à pouvoir être véritablement prouvé. Le 22 novembre 1807, une lettre de Ludovico di Breme confirme que Faujas a bien joué un rôle dans supervision de manufactures milanaises².

Faujas, qui semble sentir le vent tourner en sa défaveur, tente alors de faire passer l'allongement de sa mission italienne pour un second voyage anticipé. Il continue dans le même sens quelques lignes plus loin en tirant un bilan de l'année 1806 :

J'ai donc voyagé cinq mois, non compris le retour, accompagné de mon dessinateur, de deux domestiques. Cette année 1806, et j'en ai fait l'avance, sur les fonds que je croyois pouvoir toucher sur ceux de 1806 destinés à mes voyages ; ces fonds me sont bien légitimement dûs³.

On remarque que le naturaliste oscille entre négociation et fermeté. Il n'écrit pas « je pense » avoir droit à un remboursement, mais bien « légitimement dû ». Il place donc le ministre en situation de débiteur. Quelques lignes plus bas, il change radicalement de tactique et joue davantage sur la sensibilité de son interlocuteur :

J'ose espérer de la justice de votre excellence que la vie pénible que je mets dans les voyages, les dangers que je cours, l'avantage qu'en retire le Muséum et les arts peuvent me mériter quelques reconnaissances.

¹ Lettre de FAUJAS au ministre de l'intérieur, 03/11/1806, concernant le paiement des frais de voyages supplémentaire de la mission à Vérone. A.N. F/17/1537-F.

² Lettre de BREME (Ludovico di) à Faujas, 22/09/1807, concernant l'état des fabriques et l'économie de la région de Milan. A.D. Isère J547.

³ Lettre de FAUJAS au ministre de l'intérieur, 03/11/1806, *op. cit.*

Le voyage est décrit par Faujas comme une épreuve difficile. L'Empire lui doit en retour considération et « justice ». Cette lettre est particulièrement intéressante, car elle fait appel aux deux grands schémas rhétoriques que Faujas use dans sa correspondance : le droit et la loi, la sensibilité. Ce type de discours se rapproche de ce que Simona Cerutti nomme « les suppliques au roi »¹. C'est un homme seul devant son souverain, ici sa hiérarchie, qui fait, en quelque sorte, l'aumône. Il réclame « justice » et « reconnaissance ». Cette lettre peut donc être perçue comme une hybridation entre un discours légal et argumenté en droit et une forme plus ancienne d'expression des rapports sociaux de domination entre les différents « Ordres ». Le Faujas des années 1790, qui réclamait le maintien de sa pension, utilise une défense très juridique. Ici, le changement de régime crée une situation d'entre-deux mêlant l'ancien et le nouveau.

Malgré tout, le ministre ne semble pas encore tout à fait convaincu. Il écrit d'abord par la négative à Lacépède le 6 décembre 1806², puis se tourne vers le Muséum le 15 novembre 1806³. Ce dernier répond au ministère de l'Intérieur le 24 novembre 1806 :

Nous avons reçu la lettre pour laquelle votre excellence nous fait l'honneur de nous consulter relativement au voyage que M. Faujas de St Fond a fait en Italie pendant les années 1805 et 1806. Elle nous demande si ce voyage doit être considéré comme équivalent à deux de ceux qu'il est chargé de faire annuellement. Les professeurs du Muséum, après avoir examiné la question que vous leur proposez se sont décidés pour l'affirmative, et ils croient devoir vous exposer succinctement les motifs de leur opinion.

M. Faujas est chargé par Votre Excellence de faire chaque année pour la minéralogie un voyage dans l'intérieur de la France ; ce voyage est de 3 à 5 mois. Celui qu'il vient de faire a eu lieu dans un pays qui étoit le théâtre de la guerre et a duré 13 mois⁴.

Après un bref rappel des faits, les collègues du naturaliste encensent son travail et vont dans le sens de Faujas :

D'après les faits exposés ci-dessus on voit que ce naturaliste ayant rempli sa mission et se trouvant forcé de différer son départ à cause de la difficulté du passage des montagnes au mois de janvier, il a pris un parti avantageux pour l'Histoire naturelle en visitant la Styrie et la Carinthie d'où il a rapporté beaucoup d'observations et des objets précieux. Il est encore certain que cette prolongation de voyage a dû lui causer une dépense d'autant plus considérable qu'il avoit avec lui un dessinateur. Il nous a assuré qu'il avoit été obligé d'emprunter de l'argent pour subvenir aux frais qu'il n'avoit pu prévoir. Nous pensons d'après cela, Monseigneur, qu'il est de votre justice d'indemniser M. Faujas d'une double dépense puisqu'en prolongeant son voyage il a rendu des services importants aux arts et à l'Histoire Naturelle⁵.

¹ Simona CERUTTI, « Travail, mobilité et légitimité, Suppliques au roi dans une société d'Ancien Régime (Turin, XVIIIe siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010, 2010/3, *passim*.

² Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au chancelier de la Légion d'Honneur (Lacépède), 06/11/1806, affirmant son refus de payer les suppléments du voyage en Italie. A.N. F/17/1537-F.

³ Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au Muséum, 15/11/1806, lui demandant un avis détaillé sur les avantages du voyage en Italie et de son allongement. A.N. F/17/1537-F.

⁴ Lettre de DESFONTAINES et HAÛY au ministre de l'Intérieur, 24/11/1806, concernant les avantages du voyage de Faujas en Italie. A.N. F/17/1537-F.

⁵ *Ibid.*

Encore une fois, le Muséum est le meilleur allié de Faujas dans ses rapports avec la hiérarchie. Que ce soit ses collègues, ici Desfontaines et Haüy, ou son vieil ami Lacépède, les relations naturalistes de Faujas réapparaissent toujours quand il est en difficulté.

Ce rapport soulève une question supplémentaire. Où Faujas a-t-il engagé un dessinateur alors qu'il se plaignait de ne pas en avoir sous la main lors de la visite du cabinet de Berrettoni – il dessine alors les dents ? Aurait-il donc pu prendre un dessinateur à Venise ou à Milan, s'il est bien retourné à Milan avant de repartir à Venise, ce que ses lettres ne suggèrent pas ? Cela fait partie des interrogations qui entourent ce voyage italo-autrichien pendant l'hiver 1806.

Quoi qu'il en soit, le Muséum livre ici un rapport en tout point identique à celui de Faujas. On est alors amené à se demander si ce dernier n'avait pas fait dicter et signer ce document par Haüy et Desfontaines (mêmes dates, cheminements, anecdotes). Le même schéma se répète dans les échanges entre le ministre et le Muséum les 6 et 31 décembre 1806¹, et dans une autre lettre de Faujas le 29 décembre 1806². Outre la répétition des anecdotes et justifications de l'allongement, il est cette fois question du cours de Faujas. Le ministre demandait comment le professeur avait pu assurer ses leçons de géologie durant les deux années 1805 et 1806 alors qu'il était censé être en Italie. Faujas répond et fait répondre au Muséum que son service de 1805 avait été terminé avant son départ, et qu'il vient de faire un « cours double » pour rattraper son retard de 1806.

Le verdict du Champagny tombe de 10 janvier 1807 dans une lettre officielle se trouvant aujourd'hui à Grenoble :

J'ai décidé, Monsieur, que sur l'exercice de 1806 il vous serait payé une somme de dix mille francs pour acquitter l'excédent de frais du voyage que vous avez fait en Italie, l'année précédente.

Vous serez instruits par la comptabilité de mon ministère de l'époque où vous pourrez recevoir cette somme au trésor public.

Je vous préviens en surplus, Monsieur, que faute de fonds, il me sera impossible à l'avenir d'autoriser de pareils voyages³.

10 000, au lieu de 13 000 francs prévus par la loi, sont donc accordés à Faujas pour sa mission de 1806. Faujas est informé le 11 mars 1807 par Amaury-Duval que son avoir est prêt

¹ Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au Muséum, 06/12/1806, concernant une demande de rapport détaillé sur le voyage en Italie. A.N. F/17/1537-F. ; Rapport de DESFONTAINES et HAÜY, 31/12/1806, en faveur de Faujas et de son travail en Italie. A.N. F/17/1537-F. Une copie est présente dans le fonds A.D. Isère J547.

² Lettre de FAUJAS au ministre de l'Intérieur, 29/12/1806, expliquant une partie de son retard, des modalités du rattrapage de son cours de Géologie et des dettes qu'il du contracter pour mener à bien ses divers missions et observations italiennes. A.N. F/17/1537-F.

³ Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas, 10/01/1807, A.N. F17/15/37-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J547.

à être retiré¹. On voit aussi que le ministre pose une condition à ce remboursement. Faujas ne peut alors plus voyager faute d'argent pour le financer.

De la même façon que pendant sa longue bataille pour la liquidation de sa pension, Faujas est encore une fois appuyé par ses alliés naturalistes. On peut souligner le rôle de Lacépède qui, malgré sa reconversion politique, est toujours présent et disponible pour ses anciens collègues. Cette correspondance administrative nous renseigne aussi sur le mode de fonctionnement du ministère qui semble plutôt géré par les cabinets que par le ministre lui-même, ce dernier ne prenant que les décisions finales.

Ce voyage d'Italie est la dernière étape du « Grand Tour » que Faujas de Saint-Fond met une vie à réaliser. Le savant sexagénaire vit ici son ultime grand périple et l'Empire ayant bloqué ses fonds, il est contraint de faire une croix sur ses excursions européennes. La fin de ce voyage peut donc être perçue comme la fin d'une époque. Faujas a vu, il a marché, il a touché, goûté, testé. Il lui reste maintenant à mobiliser ses savoirs et à réaliser ce pour quoi il a été nommé professeur de géologie, c'est-à-dire à ériger des systèmes globaux pour expliquer l'histoire de la Terre., Faujas entreprend alors de terminer sa grande œuvre de synthèse commencée en 1803. Cependant, les savoirs et méthodes scientifiques ont fortement évolué. Les tenants de la « nouvelle chimie », de la minéralogie géométrique et de la nouvelle nomenclature sont de plus en plus puissants. Menés par le baron Cuvier, les opposants aux « naturalistes » ainsi qu'aux lamarckiens deviennent prépondérants et le « vieux » Faujas a alors du mal à résister.

¹ Billet de la COMPTABILITÉ DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, 11/03/1807, A.D. Isère J547.

CHAPITRE DOUZE

LES DERNIÈRES LUEURS D'UN SAVANT EN PERTE DE

VITESSE

L'entrée dans le nouveau siècle, malgré la richesse de ses productions, n'est pas une période facile pour le naturaliste. Les anciens représentants de l'école des Lumières, autoformés aux sciences, commencent à disparaître. Faujas perd Saussure en 1799 et surtout son grand ami Dolomieu en 1801. La science des Lumières, portée par des *self-made-men* dont Faujas représente un exemple particulièrement révélateur, s'éteint elle aussi face à la spécialisation croissante et à la rationalisation que représente la réforme des sciences engagée par Lavoisier et ses disciples. La vision du monde change. Les nomenclatures évoluent et coupent les savoirs des savoir-faire, ce que le professeur de géologie a beaucoup de mal à accepter. Ce jeune XIX^e siècle est aussi pour Faujas le moment de réunir toutes ses passions : thèses, théories, observations de terrain et de cabinet, et de les ériger en systèmes censés expliquer la formation de la terre, des roches et de la vie. Il boucle ainsi son propre cycle. Après avoir fustigé les « faiseurs de systèmes » en 1773, Faujas devient l'un d'eux. Trente ans ont passé. Influencé par les idées de Lamarck (l'influence est d'ailleurs certainement à double sens), Faujas, plus transformiste que jamais, se place clairement du côté de son collègue entomologiste. Toute sa théorie terrestre vise également à justifier l'évolution des espèces. À ses côtés, Brard, Marzari et Monfort l'accompagnent dans sa pérégrination pré-évolutionniste. Dans une moindre mesure, Delaméthrie qui soutient aussi Lamarck reste intellectuellement proche du professeur de géologie.

Cependant, devant eux se dressent des hommes brillants et puissants. Cuvier d'abord, aidé par Brongniart, s'affaire à développer un catastrophisme apologétique aux antipodes du catastrophisme transformiste que soutient Faujas. Ensuite, c'est toute la nouvelle génération de savants et d'ingénieurs, formée aux sciences dans de grandes écoles, qui renouvelle aussi les façons de faire. Les vieux naturalistes des Lumières et leur vision littéraire des sciences se trouvent dépassés par cet afflux de compétences précises.

Ainsi, même si Faujas persiste par ses écrits et sa pugnacité, le XIX^e siècle représente pour lui la fin de son influence, de sa carrière et de sa vie.

1. Les « *Essais de Géologie* », un transformisme catastrophiste ?

Entre 1803 et 1809, le naturaliste montilien, dont la carrière est plus derrière que devant lui, publie sa grande œuvre de synthèse intitulée : *Essai de Géologie ou mémoires pour servir à l'Histoire naturelle du globe*. Faujas est un savant des Lumières. Il est et il reste accroché à une vision généraliste de l'histoire naturelle, dont il est un des principaux acteurs. Sa chaire de « géologie » est conçue de façon à répondre à l'aspect philosophique de cette science encore en construction. Sa dernière grande œuvre, qui est articulée autour des leçons prodiguées au Muséum, est la conclusion finale de toute une vie de pratiques, d'explorations, d'expériences, de lectures et de vues de l'esprit. Faujas y expose sa vision de la science, de sa science, et tire la conclusion de tous ces anciens travaux. L'enjeu est important entre les deux publications. Le début du XIX^e siècle, comme nous l'avons vu plus avant, est enclin à un profond changement dans l'appréhension des sciences de la Terre et du vivant¹. L'histoire naturelle devient plus empirique, à l'image de la chimie et de la physique. Elle se transforme ou plutôt évolue en science naturelle. Faujas, lui, qui parlait souvent des « eudiomètres », des « thermomètres » et des « baromètres », prend alors une posture plus proche du philosophe naturaliste, à l'image de son ancien maître, que du voyageur non plus savant, mais scientifique, que Marie-Noëlle Bourguet présente dans son récent ouvrage sur Alexander von Humboldt².

La place de Faujas dans la sphère des géologues en 1803

Le premier volume paraît en 1803 et est entièrement consacré à la paléontologie. C'est avant tout la reprise des cours dispensés au Muséum. Faujas y expose sa vision de la géologie et surtout de l'histoire de la Terre. Comme le rappelle François Ellenberger, la géologie est alors une science en plein essor et dotée d'un impact important. Ce dernier cite comme source le discours préliminaire que Faujas prononce à l'ouverture de son cours de 1802 et qui lui sert de base pour la rédaction le début des *Essais*³. L'introduction générale permet au naturaliste d'exposer sa vision de ce qu'est la géologie comme science.

Faujas dans son « État actuel de la géologie » dresse en effet un tableau de l'évolution des sciences de la terre en se faisant historien de sa propre discipline. Ce qui marque dans ce

¹ Voir Chapitre 10-3

² Marie-Noëlle BOURGUET, *Le monde dans un carnet : Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Édition du Félin, coll. « Les marches du temps », 2017, *passim*.

³ François ELLENBERGER, *Histoire de la géologie. T. 2, op. cit.*, p. 318.

texte, c'est que Faujas, en plus de faire une véritable revue de littérature européenne, se place lui-même dans un champ large en commentant les noms cités.

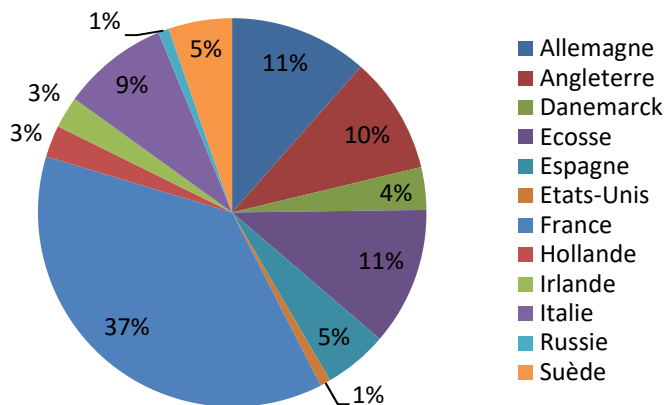


Figure 56. Répartition des noms cités (par pays) dans « L'état général de la Géologie »

D'abord, ce ne sont pas moins de cent treize personnages différents, issus de douze pays, que l'on voit apparaître dans cette introduction. C'est donc une géologie mondialisée qu'envisage Faujas. Bien entendu les pays d'Europe, et particulièrement la France, dominant. Cependant, l'auteur situe tout de même Pallas

en Russie¹ et cite Thomas Jefferson pour les États-Unis². On retrouve dans son propos tous les grands géologues du XVIII^e siècle européen, comme Buffon bien sûr, mais également Pallas (Russie), Werner et Humboldt (Allemagne), Woodward (Angleterre), Hamilton (Irlande), etc. Il invoque aussi ses amis, comme Van Marum, Fortis ou encore Spallanzani. Avec eux les commentaires sont souvent piqués de petites notes personnelles comme des hommages : « L'Italie a perdu son Spallanzani, un des savants qui a porté le plus loin le génie de l'observation³ », plus bas quand il en arrive à Fortis, une parenthèse nous prévient que « Mon attachement pour lui ne s'aurait m'aveugler⁴ ».

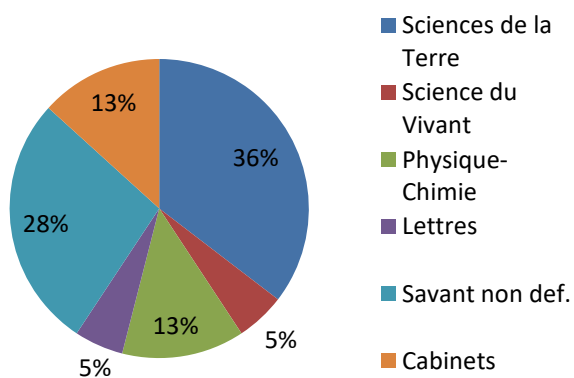


Figure 57. Répartition des noms cités (par discipline) dans « L'état général de la Géologie »

Du point de vue de la répartition des disciplines, les sciences de la Terre, malgré une importante portion de savants « non définis » qui concernent les occurrences « savant » ou « naturaliste », restent dominantes. On remarque également que les sciences du vivant, c'est-à-dire l'anatomie comparée et la zoologie, sont mises de côté dans un volume qui parle pourtant d'animaux,

¹ Bien qu'il soit allemand.

² Faujas et Jefferson échangent des lettres sur la paléontologie américaine depuis 1800.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, G. Dufour et co., 1803, Tome Premier, p. 26 et 27.

⁴ *Ibid.*, p. 27.

certes fossilisés. Qualitativement, les « zoologistes » et « anatomistes » n'apparaissent que dans des listes de noms, telle celle des savants français « utiles » à la page 40.

Ensuite, concernant les naturalistes français, Faujas se place lui-même dans un camp formé notamment de Saussure et de Dolomieu. Les deux auteurs sont les plus utilisés (cinq et six occurrences) et sont les seuls à passer la barre des trois occurrences. À eux deux, ils représentent 9,7 % des noms cités dans le texte. À la page 11, face à von Buch et à sa théorie sur les sols de Rome, Faujas défend son point de vue sur l'origine volcanique du sous-sol romain en s'inscrivant dans la lignée de Saussure et Dolomieu (ainsi que de Ferber et Breislak). Aux pages 22 et 23, quand Faujas dénonce la sympathie des savants britanniques pour les théories neptunistes, il s'appuie, pour étayer sa vision non pas simple, mais multiple des accidents aqueux, sur ses deux collègues : « Saussure, Dolomieu et moi, avons déjà recueilli et donné plus d'une preuve, il y a déjà plus de vingt ans¹ ». Plus loin, dans son paragraphe sur les volcans, il continue dans ce sens : « Saussure et Dolomieu ouvrirent la carrière en grand ; le premier s'empara [...] des Alpes, [...], le second parcourut, d'un œil observateur, les Pyrénées, [...] la Sicile [...], les Iles Ponces, celles de Lipari, et voyagea dans le Tyrol ». En lisant cette introduction, on a véritablement le sentiment que les trois hommes formaient une sorte d'équipe, sublimée par la plume de Faujas. Toutefois, on ne peut douter de l'attachement profond de Faujas pour son ami dauphinois. Il le montre comme un personnage brillant et marqué par de nombreux malheurs, la persécution, l'exil, l'emprisonnement. Les commentaires que Faujas fait sur ses collègues naturalistes français représentent également pour lui un moyen d'attaquer une fois de plus les vicissitudes politiques et la persécution de ses amis savants. Ces dénonciations se retrouvent dans son discours depuis la réédition de Palissy et il clôture sa carrière sur le même ton, en honorant ces morts :

La Géologie avait fait, ainsi que nous l'avons vu, de grandes pertes en France, par la mort de Buffon, de Lamanon, de Lavoisier et de quelques autres naturalistes ; mais ces pertes furent considérablement augmentées, par celle de Saussure, et par la mort plus récente et plus prématurée de Dolomieu, enlevé comme par un coup de foudre aux sciences, dans toute la force de l'âge, et au milieu des plus riches moissons de faits, qu'il venait d'augmenter encore ; la nature a laissé couper trop tôt le fil de la vie de ce célèbre géologue, comme si elle eût craint que Dolomieu ne fût à la veille de lui dérober ses secrets. Je devrais sans doute à l'amitié et à la justice, de rappeler ici les talents et les qualités personnelles, ce que j'ai à dire de la vie de ce savant².

De la même façon que lors de brefs passages du *Voyage en Angleterre*, ces lignes sont empruntées d'une grande nostalgie. Il utilise encore Palissy pour montrer que les hommes de

¹ *Ibid.*, p. 23.

² *Ibid.*, p. 38 et 39.

sciences naissent et vivent parfois pendant des temps sombres¹, mais son tableau nécrologique de savants dont beaucoup ont été soit malmenés, soit exécutés par la Révolution nous renseignent sur ses sentiments.

Enfin, il revient aussi sur d'anciennes rivalités et oppositions. Il s'élève encore, comme pages 22 et 23 contre les *neptunistes* et page contre les théoriciens trop proches des textes religieux. Il réhabilite en quelque sorte Desmarest à qui il attribue les premières recherches sur l'Auvergne, en le plaçant en tête de sa revue sur le volcanisme. Mais Guettard reste absent. La rancœur est sans doute encore vivace malgré les années. Gensanne et Soulavie, qui pourtant étaient tous dans le même champ que Faujas, sont également mis de côté, mais leur statut de savant n'a pas évolué dans le même sens que celui de Faujas². Cependant il n'oublie pas Lamanon, dont il pleure la disparition, sans pour autant omettre encore une fois de mentionner sa rétractation³. Il est moins tendre avec Delamétherie et sa *Théorie de la Terre*⁴. L'ouvrage du rédacteur du *Journal de Physique* est jugé trop systémique. Faujas réitère ses accusations contre les dissertations trop larges en invoquant le manque de recul :

Je le répète, nous ne sommes pas encore assez avancés dans la science des faits ; il nous manque une trop grand nombre de données, pour pouvoir établir à présent un système général, qui puisse résister aux objections que beaucoup d'hommes instruits sont en état de faire depuis que les sciences exactes sont devenues plus générales, et forment une des bases de l'instruction publique⁵.

Quand on regarde en arrière, on voit que le naturaliste, malgré le fait qu'il érige bien des systèmes géologiques, reste convaincu depuis le début de sa carrière qu'il ne peut pas se prononcer sur un système global et que la régionalisation de la géologie est le seul moyen d'accumuler le plus de données possible. Il garde donc la même ligne directrice que depuis son premier article et ne cesse finalement jamais d'adopter une posture d'humilité face au gouffre qui le sépare de l'organisation générale de la Terre⁶.

Les autres minéralogistes et géologues français sont finalement bien moins traités que les Allemands. Outre ceux déjà cités et mis à part Patrin et ses voyages lointains, Lapeyrouse, très bon ami de Dolomieu et Dietrich dans le domaine des mines, les autres sont éclipsés. Ses

¹ *Ibid.*, p. 35.

² Soulavie abandonne rapidement sa carrière de savant : Tom STAMMERS, « Jean-Louis Soulavie : un collectionneur de l'histoire immédiate », in Gilles BERTRAND, Michel BIARD, Alain CHEVALIER, Martial POIRSON et Pierre SERNA (dirs.), *Collectionner la Révolution française*, Paris, Société des études robespierristes, coll. « études révolutionnaires », n° 17, 2017, p. 81 à 94.

³ Faujas parle de l'affaire des volcans du Champsaur.

⁴ Jean-Claude DELAMÉTHRIE, *Théorie de la Terre*, Paris, Maradan, 1795.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, *op. cit.*, p. 32 et 33.

⁶ Voyez Chapitre 1-1 : Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Essai sur l'étude des montagnes », *op. cit.*

collègues du Muséum sont également traités avec rapidité. Il ne leur accorde qu'une liste de noms. Même Haüy, pourtant minéralogiste confirmé et successeur de Dolomieu, n'est pas mieux traité.

De fait, à la fin de sa présentation, Faujas est en quelque sorte seul devant la géologie, après la mort de ses amis. Il est le meilleur représentant valable d'une science en devenir et tente par ses derniers ouvrages de combler les vides dans les théories des autres, mais en s'appuyant bien sur les épaules de savants de toute la planète.

Qu'est-ce que la géologie en 1803 ?

D'abord, la géologie selon Faujas de Saint-Fond est la philosophie des sciences de la terre et d'une partie des sciences de la vie :

Le géologue, c'est-à-dire, celui qui tire des conséquences philosophiques résultant de l'ordre, de la disposition et de l'arrangement de toutes ces masses d'objets divers, pour remonter jusqu'à un certain point vers leur origine a ouvert le champ le plus grand [...] à l'entendement humain, puisqu'il est possible par-là d'arriver, de fait en fait, de conséquence en conséquence, à des temps pré-existants, à des époques immensément reculées, qui nous retracent en caractères indélébiles, les différentes révolutions, les périodes calmes ou les temps de désastres que notre planète a éprouvée et peut éprouver encore¹.

La paléontologie est, de fait, une partie du travail. La minéralogie, la vulcanologie en sont d'autres. Faujas n'a donc pas un seul système, mais bien un agrégat d'idées divers qui concernent des périodes si longues que le fait d'appliquer un système unique serait une aberration. De plus, on remarque bien que tout est très vague dans cette définition de la géologie. Faujas expose des « périodes immenses », comme il parlait de « centaines de siècles » dans sa jeunesse. Il tente également de distinguer des « périodes », parfois calmes, parfois agitées. Faujas érige en quelque sorte de nouvelles « époques de la nature ».

Ensuite, la pratique de la géologie est similaire à celle de l'archéologie. Faujas explique que comme l'amateur d'antiquité, le géologue regarde tout et admire « avec avidité » dans le but de se « familiariser avec son objet. Puis il se concentre sur la globalité du site et commence à étudier et à « reconnaître la disposition des plans, la marche de l'architecte, et les détails d'exécution. » La méthode géologique est pour lui un entonnoir inversé. Il faut aller du plus petit caillou, ramassé à même le sol, et le lier à des centaines, des milliers d'autres pour qu'ils s'érigent en systèmes globalisés et organisés dans l'optique de lever le voile sur les

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe, op. cit.*, p. 46.

grandes évolutions survenues durant l'histoire de la Terre. La philosophie de Faujas reste finalement dans la ligne d'une géologie qui part du local, du fait précis.

Enfin, en ce qui concerne ses Essais, les trois volumes, qui représentent plus de 1200 pages, englobent bien une vision qui entend tirer des leçons des sciences de la terre et les regrouper ensemble pour former la géologie. Le problème principal est que sa méthodologie change entre les trois ouvrages. Le premier tome ressemble à s'y méprendre au livre sur Saint-Pierre de Maastricht. Faujas écrit de grandes tirades sur l'histoire de la terre et réalise ensuite des descriptions de nombreuses gravures. Les deux autres tomes sont beaucoup moins philosophiques et regroupent surtout des classifications de minéraux.

Le système conchyliologique de Faujas en quête d'analogues

Le problème avec le système de Faujas de Saint-Fond est que l'on ne sait pas toujours où le replacer dans le champ scientifique de son époque. La littérature critique¹ a pour coutume de séparer le parti de Lamarck, c'est-à-dire les transformistes, des catastrophistes fixistes de Cuvier. Faujas, qui n'a jamais caché son penchant pour les grandes révolutions terrestres, se positionne, *a priori*, dans cette dernière catégorie. En quoi le catastrophisme de Faujas est-il différent de celui de Cuvier ? Faujas se trouve dans un entre-deux. Sa vision de l'histoire de la terre se situe à la charnière entre Lamarck et Cuvier. Il se rapproche de Lamarck pour le côté transformiste de sa théorie, mais il se rapproche également de Cuvier pour son côté catastrophiste. Toutefois, il ne représente pas non plus une synthèse entre les deux théories. De plus, Faujas est très attaché au travail de Saussure auquel il se réfère constamment. Les avertissements émis par ce dernier en 1795 dans son *Agenda, ou tableau général des observations et des recherches dont les résultats doivent servir de base à la théorie de la Terre*², publié dans le *Journal des Mines* de floréal an IV, ont très certainement influencé les recherches de Faujas. Saussure prend des précautions vis-à-vis de la disparition des espèces et de l'emballlement des géologues face aux coquilles. Mais il ne fait ni figure de fixiste ni de naturaliste, il se pose simplement en arbitre tentant de calmer les savants les plus fougues³.

¹ Corsi, Bruckhard, Outram, Duris & Gohau, etc.

² SAUSSURE Horace-Bénédict (de), « Agenda, ou tableau général des observations et des recherches dont les résultats doivent servir de base à la théorie de la Terre », in *Journal des Mines*, n°XX, floréal an IV (1795), pages 46 à 81.

³ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 102.

Ce qu'il faut également garder à l'esprit est que le professeur de géologie pense sa discipline de façon globale et assez multidisciplinaire. Son premier volume, paru en 1803, outre qu'il replace la géologie dans un champ global, est exclusivement consacré à l'étude des fossiles. Faujas se trouve clairement dans la continuité de ses derniers travaux. Nous avons vu qu'entre 1802 et 1804, il s'est concentré essentiellement sur des questions paléontologiques¹.

L'agencement de cet ouvrage montre bien que le choix sous-jacent est de classer les corps organisés de façon évolutive. Faujas commence avec les coquilles fossiles, puis enchaîne sur les poissons et les cétacés, soit des espèces marines. Ensuite viennent les crocodiles et les tortues, c'est-à-dire des amphibiens. Puis il traite les quadrupèdes terrestres, les éléphants, le mégalonix, etc. Il termine son ouvrage sur les végétaux et les charbons. On remarque facilement que les corps organisés vont ici des plus simples aux plus complexes. Cependant, Faujas n'est pas non plus un spécialiste de la zoologie.

D'une part, les fossiles sont là avant tout pour servir de base à une stratigraphie historique. C'est-à-dire qu'en fonction des espèces trouvées dans le sol, le géologue peut déterminer les grands changements survenus à la surface du globe. C'est dans cette optique que Faujas organise ses dix paragraphes pages 48 à 54. Il sépare les différents reliefs en montrant que certains espaces sont plus ou moins pourvus de fossiles. Toutes les matières du règne minéral sont concernées selon lui, mis à part le granite, le gneiss et le porphyre, dépourvus d'incrustations fossilifères. Faujas prépare certainement ici ses ouvrages à venir. Le granite est pour lui la roche primaire par excellence. Au début de son étude sur les coquilles et leurs analogues, il justifie sa démarche en la reliant aux théories de la terre :

Les coquilles fossiles ou pétrifiées, si abondamment répandues sur presque tous les points du globe, ont-elles des rapports directs avec celles qui vivent à présent dans les mers connues, ou les différences qui se trouvent entre les unes et les autres, sont-elles assez tranchantes et assez caractéristiques pour ne pas permettre de les ranger sur la même ligne ?

Cette question touchait de trop près à l'histoire naturelle des révolutions du globe, pour n'avoir pas fixé sérieusement, mais peut-être un peu vaguement, l'attention des naturalistes ; le plus grand nombre semblait se plaire à croire qu'il n'existait point de véritables analogues, ni dans les coquilles, ni dans les autres animaux marins, non plus que dans les quadrupèdes terrestres, dont on trouve les dépouilles ensevelies quelquefois à de grandes profondeurs².

D'autre part, ce premier ouvrage prend place dans un contexte où les débats et polémiques sont très vifs. La paléontologie, très liée à la « théorie de la terre », est une science à la charnière entre la géologie et la zoologie. De fait, les géologues d'un côté et les anatomistes de l'autre utilisent les spécificités de leurs disciplines dans l'optique de

¹ Voyez chapitre 10-3.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe, op. cit.*, p. 55.

déstabiliser les théories de l'adversaire. C'est notamment le cas en ce qui concerne la rivalité naissante, mais déjà pugnace entre Faujas et Cuvier, qui a pour origine le rattachement de l'animal de Maastricht dans la catégorie des crocodiles ou des lézards¹. L'ouvrage de Faujas, à chaque chapitre, répond à une polémique différente dans laquelle il s'engouffre pour donner son avis et appuyer une théorie ou une autre. L'actualité de la paléontologie est aussi très discutée. Entre la « querelle des trois abbés » sur les poissons italiens, les nombreuses découvertes effectuées dans Bassin parisien² et le défi lancé par Cuvier à Faujas sur le mosasaure, chaque thème abordé dans ce livre est une réponse de Faujas à une polémique en cours. De fait, Faujas se place lui-même dans tel ou tel camp en invoquant certains chercheurs et en occultant d'autres.

Il commence par ce qu'il maîtrise le mieux et surtout par le sujet dans lequel la bibliographie est la plus avantageuse pour lui : les coquilles. C'est avec cette partie que l'on observe le plus intensément son rapprochement avec le transformisme. Le chapitre II est consacré exclusivement à la recherche d'analogues. Sur ce point, Faujas peut compter sur un appui très solide. Pierre Denys de Montfort, dont la collection est très utilisée dans l'ouvrage, est devenu depuis... aide naturaliste au Muséum, attaché à la chaire de géologie. C'est, avec Lamarck, un des collectionneurs les plus célèbres de la capitale. C'est donc un allié de poids dans la construction philosophique de Faujas³.

En conchyliologie, la méthode du, ou plutôt de ces naturalistes consiste à retrouver des espèces vivantes similaires, ou s'approchant de fossiles. Pour ce faire, Faujas croise plusieurs systèmes de classification. La classe n° 47 concerne un fossile de coquille Saint-Jacques. Ce *Pecten maximum* est d'abord identifié dans le *Système des animaux sans vertèbre* de Lamarck (genre 145)⁴. Lamarck donne dans cette page une description détaillée de ce coquillage et le relie déjà au système

N° 47. *Pecten maximum*, Lamarck, genre 135. *Ostrea maxima*, Linn. *syst. nat.* sp. 1; vulgairement le grand peigne. Lister, tab. 163. fig. 1. tab. 167. fig. 4. des mers Européennes. Fossile de la Touraine, du pays d'Anjou, de Grignon, de Dax, des environs de Saint-Paul trois châteaux, de la montagne dite des Coquilles, sur la route de Crêt à Montélimar; cabinets de Dérée, de Montfort, de Faujas.

Figure 58. Recherche d'analogues dans les Essais de Géologie (1803)

¹ Dorinda OUTRAM, *Georges Cuvier : vocation, science and authority in post-revolutionary France*, Manchester, Manchester University Press, 1984, p. 152 et 234 (note n°34).

² Jean GAUDANT, « L'exploration géologique du Bassin Parisien. Quelques pionniers, le plus souvent méconnus », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO)*, 1990, vol. 4, p. 59 à 78.

³ Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 207.

⁴ Jean-Baptiste (de) LAMARCK, *Système des Animaux sans vertèbres, ou Tableau général des classes, des ordres et des genres de ces animaux...*, Paris, Déterville, 1801, p. 135.

linnéen. La méthodologie de travail de Faujas peut être résumée dans un schéma simple. Faujas relie le fossile de Lamarck avec le *Systema Naturae* de Carl von Linné et à la description de l'*Ostrea maxima*¹. La troisième référence correspond certainement à l'ouvrage

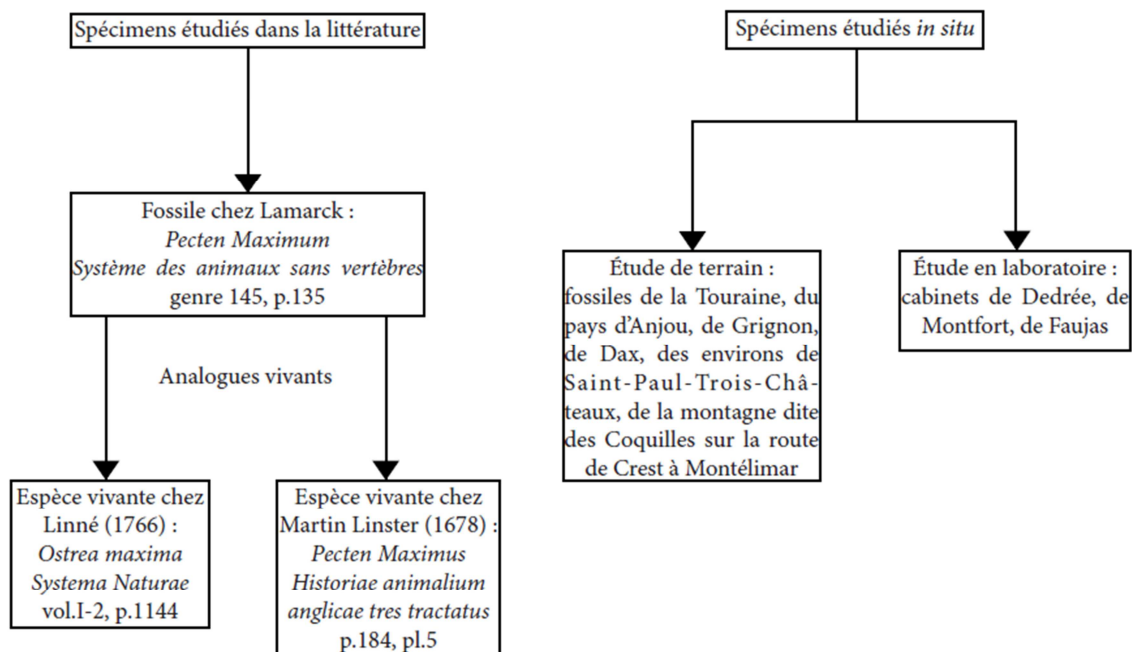


Figure 59. Recherche d'analogues fossiles/espèces vivantes chez Faujas (1803)

de Martin Lister *Historiae animalium angliae tres tractatus*. La planche n° 29 représente un autre spécimen de *pecten maximum*². Faujas utilise donc trois références différentes sur le même objet. D'autant plus que ces trois références sont citées de façon chronologique : Lamarck en 1801, Linné en 1766 et Lister en 1678. Pour conclure, il retourne aux fossiles en identifiant des zones géographiques où l'on retrouve ces espèces. Sur ce point Faujas utilise des lieux qu'il connaît bien. Grignon est situé juste au sud de Montbard et la route entre Crest et Montélimar se trouve en plein cœur de sa région. Enfin il avertit le lecteur sur les cabinets où est conservé ce spécimen.

Le but de cette démarche est avant tout de se démarquer du fixisme de Cuvier. Faujas s'illustre ici clairement en transformiste convaincu. Pour les fixistes, les fossiles représentent des espèces disparues. Elles ont été détruites par de grandes catastrophes, comme le Déluge. Pour les transformistes, les espèces ne disparaissent pas, elles mutent ou se déplacent en fonction de leur environnement. C'est pour cela que Faujas recherche des analogues aux

¹ Carl (von) LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus & differentiis*, Holmiae, Laurentii Salvii, 1766, vol.I-2, p. 1144.

² Martin LISTER, *Historiae animalium angliae tres tractatus. Unus de araneis. Alter de cochleis Tum Terrestribus tum Fluvialibus. Tertium de cochleis marinis*, Londres, Joh. Martin & D. Pauli, 1678, p. 196.

coquilles fossiles. Il veut prouver que les catastrophistes fixistes, considérés comme trop proches des textes sacrés, ont tort de voir disparaître des espèces qui n'auraient pas été sauvées par Noé. Faujas, sans le nommer, attaque les positions idéologiques de Cuvier dont Cédric Gimoult a décrit la proximité avec le créationnisme¹.

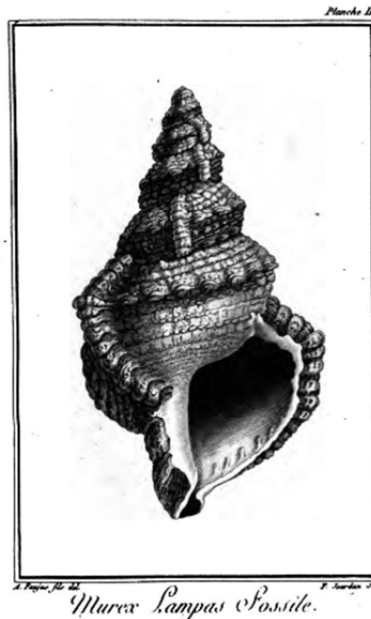
Au total, Faujas identifie cinquante-six classes de coquilles fossiles dont il connaît les analogues vivants. La majorité des classes sont issues directement de Lamarck et renvoyées à Linné. Il tente donc bien de continuer le travail de son collègue du Muséum et d'appuyer ses théories transformistes. Dans les explications de planches, Faujas applique la même méthode et la recherche des analogues est au centre de ses préoccupations. Faujas est encore plus clair

78 DES COQUILLES FOSSILES.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE II.

Murex de grandeur naturelle, et d'une parfaite conservation, trouvé à Grignon. Je ne crois pas qu'on en ait recueilli d'autres, sur-tout de ce volume, au milieu de cet amas de coquilles de tant d'espèces, réunies dans les mêmes petites collines, qui forment le territoire de Grignon.

Celle-ci est l'analogue du *murex lampas*, Linn. syst. nat. sp. 21. Lamarck, genre 46. Gualtieri, tab. 50. fig. D. qui se trouve dans la Méditerranée.



Murex Lampas Fossile.

Figure 60. Explication de la planche II, Essais de Géologie (1803)

Figure 61. Planche n° 2, Essais de Géologie (1803)

que dans la description de ses « classes » d'analogues, ici il écrit simplement que cette planche est l'analogue d'une espèce vivante du même nom dans le système de classification linnéenne. Il affirme donc une continuité de l'espèce entre le fossile et l'espèce actuelle de ce mollusque. Les invertébrés occupent

encore une vingtaine de pages avant que le naturaliste ne commence à aborder les poissons, une autre branche subaquatique, mais vertébrée et donc plus « organisée ».

Les espèces organisées

Avec pour même objectif de démontrer la mutabilité des espèces, Faujas organise son ouvrage paléontologique autour de plusieurs espèces de plus en plus complexes et suivant une trajectoire d'éloignement progressif des milieux aquatiques vers l'intérieur des terres. Ainsi, des poissons aux éléphants, Faujas reprend à son compte les controverses qui agitent le monde des savants de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle.

¹ Jean-Luc CHAPPEY, *La société des observateurs de l'homme, 1799-1804 : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, coll. « Bibliothèque d'histoire révolutionnaire », 2002 ; Cédric GRIMOULT, *Le développement de la paléontologie contemporaine*, op. cit.

L'amitié non dissimulée entre l'abbé Fortis et Faujas est certainement l'une des raisons qui poussent le professeur de géologie à s'engager dans le débat sur les poissons fossiles. Les chapitres concernant des poissons sont inscrits dans un contexte aussi tendu que ceux traitant des débats conchyliologiques. La controverse entre les trois naturalistes italiens, Testa, Fortis et Volta, dont Jean Gaudan a expliqué les rebondissements devant le Comité français d'histoire de la géologie¹, occupe les passionnés de poissons fossiles. Delamethrie, fidèle soutien de Lamarck, entretient le débat dans ses écrits et insiste sur l'importance et l'irréfuitabilité des analogues². De son côté, Lacépède, dans le discours préliminaire de son *Histoire Naturelle des Poissons*, publié en 1801, revient sur la futilité de la classification des animaux, y voyant une simple construction humaine et non naturelle³. Faujas avec cet ouvrage arrive en dernier et veut également apporter sa pierre à l'édifice.

Dans ce chapitre, il utilise les productions fossilifères de trois espaces choisis pour leur facilité de traitement. D'abord, c'est sur les poissons italiens qu'il glose, prenant comme base les recherches de son ami Fortis. Ensuite, il disserte sur les poissons découverts dans les carrières proches de Paris, sur lesquels il a déjà travaillé pour un article des *Annales du Muséum*. Enfin, le naturaliste dauphinois retrouve une fois de plus son « pays » et expose des espèces de poissons issues notamment du Vivarais. En substance, Faujas reste sur la même ligne, qui consiste à décrire et trouver des analogues grâce à l'expérience ou à la bibliographie. Cependant, les descriptions minéralogiques deviennent beaucoup plus précises, la pierre qui entoure l'animal s'avère être aussi importante que le fossile à partir du moment où l'organisation du vivant se complexifie. Faujas, aux pages 105 à 129, montre également une certaine uniformité minéralogique. Le calcaire et la marne sont les strates les plus propices à la conservation des fossiles qu'il trouve et il note une continuité géologique dans les couches refermant ces productions. Puis, des pages 130 à 138, le naturaliste se livre à l'explication de quatre planches, dont la méthodologie d'analyse est similaire aux précédentes :

¹ Jean GAUDANT, « La querelle des trois abbés (1793-1795) : le débat entre Domenico Testa, Alberto Fortis et Giovanni Serafino Volta sur la signification des poissons pétrifiés du Monte Bolca (Italie) », *op. cit.*

² Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 104.

³ *Ibid.*, p. 112.

Poissons fossiles de Vesta-Nova dans le Véronais

En faisant graver ici quelques poissons de Vesta-Nova, mon but a été de donner un exemple de leur belle conservation, afin que ceux qui n'ont pas vu la riche collection, que possède en ce genre le Muséum national d'histoire naturelle, puissent prendre une idée de l'état de ces poissons fossiles, qui sont en général aussi bien conservés au moins que ceux que je fais figurer ici ; l'on en voit même de plus parfaits et d'un plus grand volume, car il y en a qui ont plus de trois pieds de longueur.

Le n° 1 de cette planche, a le plus grand rapport avec le *chaetodon arcuatus*, Linn. édit. de Gmelin.

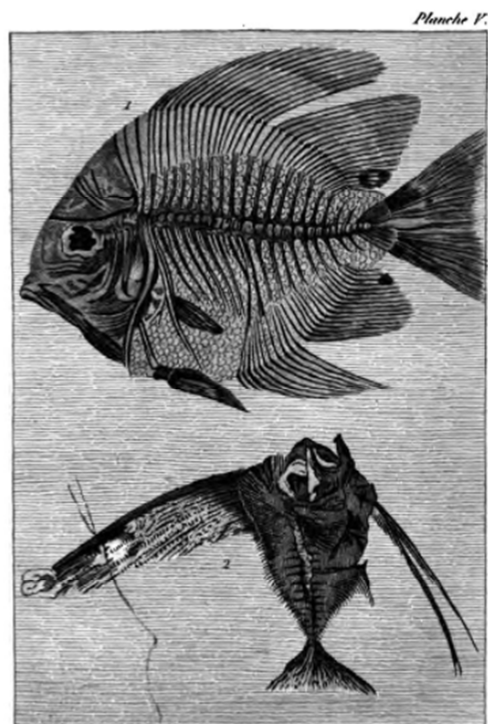
- Bandoulière à Arc, Bloch : pl.201 fig.2.

- *acarauna exigua nigra*, Willughby Ichthyol. append. p. 23. t. 3. fig. 3.

pomocanthe arqué de Lacépède, tom. 4 pag. 521.

L'analogue de ce poisson vit dans les mers du Brésil. Gazzola qui a décrit cet ictyolithe, pag. 31 du premier cahier de son *Ictiologie veronense*, le considère comme ayant appartenu au *chaetodon arcuatus*, et n'attribue les légères différences, qu'il trouve, qu'à l'état de compression qu'il a éprouvé, et qui a pu déranger quelques parties de son corps.

Lacépède croit aussi qu'il est possible que ce soit le même ; mais dans tous les cas, il est du genre *pomacanthe*, s'il n'est pas en effet le *pomacanthe arqué* de cet auteur¹.



Poissons fossiles de Vesta-nova dans le Véronais.

Figure 62. Planche n° 5, Essais de Géologie (1803)

Faujas est ici plutôt bibliographique et s'appuie notamment sur son collègue Lacépède dont la puissance symbolique est encore très importante en ce début de XIX^e siècle². D'autant plus que ce dernier vient de publier son nouveau tome de *l'Histoire Naturelle des Poissons*³, dans lequel il est assez critique avec l'anatomie comparée et les réformateurs. C'est bien le rapprochement entre le fossile et le vivant qui anime encore une fois les analyses du naturaliste.

La méthodologie que Faujas utilise pour décrire le poisson étudié aux pages 134 à 136 diffère quelque peu. Le fossile est une pièce excavée des formations géologiques situées au-dessous du château de Rochessauve dans le Vivarais. Faujas est en quelque sorte dans son territoire et se livre à une analyse du milieu qu'il a alors relativement délaissé. Ce fossile, dit-il, est retrouvé dans une couche de schiste marneux. Cette couche sédimentaire est recouverte de différents types de laves allant de la plus poreuse jusqu'au basalte. Le naturaliste explique que ce poisson a été trouvé dans une zone rempli de feuilles également fossiles, appartenant à des espèces aussi bien méridionales qu'exotiques. Faujas conclut, grâce à ces éléments, que les roches volcaniques ont recouvert postérieurement les couches sédimentaires. De fait, ce ne

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, op. cit., p. 130.

² Pietro CORSI, *Lamarck*, op. cit., p. 112.

³ Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon comte de LACÉPÈDE, *Histoire Naturelle des Poissons*, Paris, Palassan, 1798, vol.5.

sont pas les laves qui sont ici primordiales. Faujas revient à son catastrophisme volcanique. C'est un élément constitutif, mais également évolutif des paysages. Pour le Faujas de 1803, comme pour celui de 1778, les volcans du Vivarais sont sortis du sol, se frayant un chemin dans les couches calcaires ou marneuses, ici calcschisteuses¹, et le soulèvement magmatique souterrain a recouvert les fossiles pris dans d'anciennes couches. Faujas utilise alors, comme plus tôt dans sa carrière, les fossiles en tant qu'éléments d'analyse des sols et de l'évolution géologiques de milieux ciblés. De plus, Faujas tire aussi sur le levier des sciences de la terre qu'il maîtrise mieux que la zoologie.

Le caractère évolutif du livre de Faujas s'organise en s'éloignant peu à peu de la mer. Il passe rapidement les cétacés pour se concentrer sur une branche de la paléontologie qui le touche de plus près : les reptiles, ou plus précisément les crocodiles. Ce chapitre VI est une réponse. Lors de la parution de *l'Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre* en 1799, Faujas, qui avait alors beaucoup travaillé sur le *mosasaurus hoffmani*, fait l'objet de critiques émanant notamment du fils de Camper. Nathalie Bradet et John Jagt, qui ont étudié de près le cas du mosasaure, expliquent parfaitement que la propension de Faujas à chercher des analogues à tout prix l'a contraint à articuler ses recherches sur l'adaptation de son interprétation du fossile à la mâchoire d'un gavial². Camper, dans une lettre à Cuvier publiée dans le *Journal de Physique* de vendémiaire an 9, démontre grâce à de nouveaux éléments que le crocodile de Maastricht n'en est pas un. Pour lui les différentes pièces fossiles ressemblent plus aux caractéristiques d'une dragonne ou d'un antique varan, en somme celle d'un saurien :

il me semble, que notre saurien fossile étoit plus ressemblant aux *lésards*, proprement dits, qu'aux crocodiles, cependant la grandeur de la tête, la forme des vertèbres cervicales et dorsales ainsi que la taille démesurée, lui donnent ce nom à juste titre [...] Les mâchoires du reptile fossile ont été réunies en pointe et non terminées par une extrémité obtuse et arrondie comme celle du gavial et du crocodile de Java³.

Camper, tout en restant courtois vis-à-vis des théories de Faujas, est sans équivoque dans cet article. L'animal n'est pas un crocodile.

¹ Schiste particulier riche en carbonate de calcium, issu du calcaire et non de l'argile. Alain FOUCAULT, Jean-François RAOULT, Fabrizio CECCA et Bernard PLATEVOET, *Dictionnaire de Géologie, op. cit.*, p. 81 et 82.

² Nathalie BRADET et John W. M. JAGT, « Mosasaurus hoffmanni, le «Grand Animal fossile des Carrières de Maastricht» : deux siècles d'histoire », *Bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1996, C 18, n° 4, « Editions scientifiques du Muséum », p. 569 à 594.

³ Adrian G. CAMPER, « Lettre de A.G. Camper à G. Cuvier, sur les ossements fossiles de la montagne de St. Pierre, à Maëstricht », *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, 1800, vol. 51, vendémiaire an 9, p. 278 à 291.

Dans son long chapitre sur les « crocodiles fossiles », Faujas reprend plus largement son travail sur les crocodiles en général qui ressemble beaucoup à son mémoire de 1799¹. Il étudie les fossiles de différents cabinets, celui de son ami Besson à Paris, le cabinet de l'électeur à Mannheim (Collini) où il s'est rendu en 1797, la pièce de Spener, celle de Berrettoni etc. Les deux textes sont presque organisés de la même façon, d'abord les crocodiles du Nil, les plus éloignés du fossile, puis on se rapproche du gavial. La différence est que Faujas ne fait plus que décrire ses planches et qu'il est plus affirmatif dans son raisonnement. Au passage, la référence à Cuvier cité en 1799 disparaît en 1803 et Faujas utilise Camper en précisant que ce dernier est d'accord avec la théorie du crocodile. Faujas ne fait donc aucune de concessions et sa thèse de reste la même. Le fossile de Maastricht est un analogue du gavial du Gange. En conclusion, il relativise quelque peu son propos en écrivant que le mosasaure se « rapproche du gavial, dont il diffère cependant », mais que son espèce est encore inconnue. Il termine en ouvrant le débat et en remettant à plus tard, ou à d'autres, le soin d'une véritable conclusion.

L'ouvrage évolue donc vers les espèces terrestres. Faujas traite successivement des rhinocéros, des éléphants, des bœufs, des hippopotames. Le but reste le même : trouver des analogues et prouver la mutabilité et la continuité des espèces. Faujas opère toujours de la même façon en étudiant des espèces fossiles, puis vivantes et en les reliant entre elles. Tout ce développement s'apparente finalement à une longue liste d'analogues, dont le modèle des coquilles reste dominant. Faujas termine son ouvrage avec des espèces fossiles d'un autre genre : les plantes et les charbons. Les chapitres sont alors plus minéralogiques et se rapprochent de *l'Essai sur le goudron issue du charbon de terre* et des différents articles sur les terres d'ombre ou tuffa.

Ce premier tome de cet *Essai de Géologie* se termine de façon abrupte sans que Faujas donne ses conclusions. Cependant, si l'on peut conclure pour le naturaliste et identifier la thèse de cet ouvrage, c'est bien entendu son aspect très lamarckien qui ressort. Faujas, jadis plutôt favorable à l'éventuelle extinction d'espèces, due à son catastrophisme géologique, est devenu un parfait transformiste. Tout son travail est consacré à l'idéal de continuité des espèces grâce à leur adaptation aux variations de leur habitat naturel. Lesdites variations sont dues à de grandes catastrophes comme les mouvements de mers et les éruptions volcaniques

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Recherches sur l'Histoire naturelle des crocodiles fossiles », *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, Paris, Jansen, 1799, p. 215 à 253.

qui bouleversent radicalement les paysages. Faujas est-il lamarckien ou catastrophiste ? À ce stade, il penche plutôt du côté transformiste. Pourtant, alors que son ouvrage paraît, que ses cours s'enchaînent et que sa mission en Italie se déroule, Faujas doit encore clôturer sa dernière grande œuvre et s'attacher à la géologie du règne minéral. Il doit en terminer avec les révolutions du globe, non pas en observant leurs conséquences sur les espèces vivantes, mais en les appréhendant pour ce qu'elles sont : des catastrophes.

La terre, l'eau et le feu : le catastrophisme géologique de Faujas

Les volcans sont pour Faujas un sujet d'une grande importance. C'est la vulcanologie et l'application de cette jeune science qui lui a permis de s'élever au rang de professeur. Publié en 1809, le second tome de son *Essai de Géologie* regroupe en deux parties une étude minéralogique et une étude vulcanologique. Faujas boucle ses différents travaux avec ce dernier ouvrage. Ces volumes sont plus proches de ses anciens travaux et abordent finalement peu de nouvelles théories. Cependant, Faujas y expose sa vision catastrophiste du monde et se sépare de Lamarck dont il n'utilise alors plus les recherches. Comme Delamethrie, Faujas est très réticent à citer les écrits géologiques de son collègue et préfère de loin les occulter pour exposer son propre système¹. Dans les deux parties du second tome de l'*Essai de Géologie*, c'est surtout Haüy et Vauquelin qui sont mis en avant. Faujas s'appuie sur leurs compétences respectives dans le domaine de la chimie et de la minéralogie cristallographique. Il entre bien dans son rôle de géologue, c'est-à-dire celui qui rassemble les spécialités pour les faire converger.

La première partie des livraisons de 1809 est consacrée aux minéraux non volcaniques. L'ouvrage, comme le précédent, est organisé en fonction de la classification de chacune des différentes matières étudiées. La classification de Faujas reste, à première vue, assez énigmatique. À chaque chapitre, il passe d'une classe à une autre, mais apparemment sans suite logique. Cependant, quand on reprend l'ouvrage dans son ensemble, une certaine organisation ressort. La Figure 63 exprime comment Faujas agence sa pensée dans cet ouvrage. Les chiffres romains représentent les chapitres de l'ouvrage (le chapitre VII n'existe pas). Faujas, malgré l'enchaînement de nombreuses roches et cristaux, arrive à lier les éléments et à dégager des grandes familles de minéraux. De plus, en adoptant la même méthode que dans son précédent livre, c'est de façon chronologique qu'il organise la

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe, op. cit.*, p. 32 et 33.

répartition de ses chapitres partant du type de roche jugé le plus ancien, puis en avançant vers le plus contemporain. Faujas adopte ici la vision ancienne de la géologie qui se réclamait d'une chronologie évolutive et non rétroévolutive telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui et dont certains savants constatent les limites dès 1820¹.

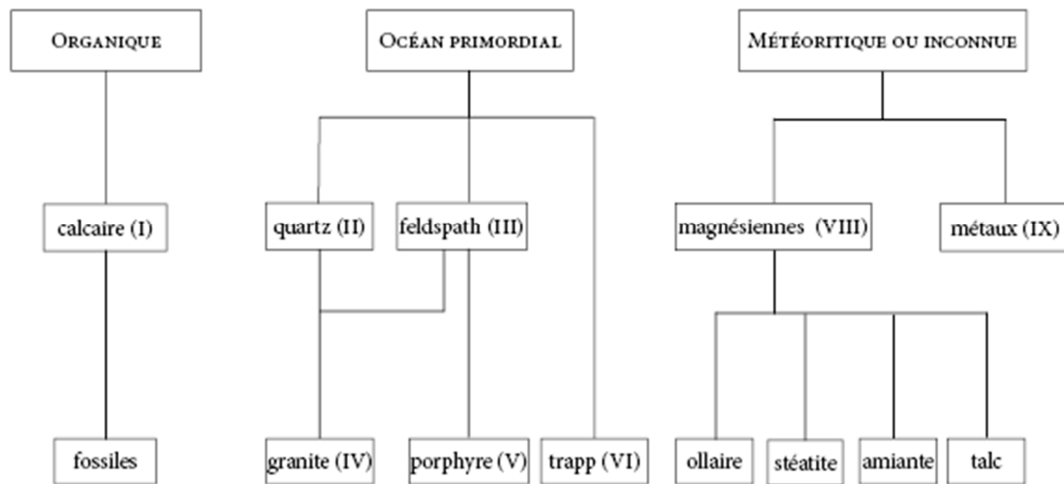


Figure 63. Organisation de l'Essai de Géologie, partie minéraux (1809)

D'abord, il commence par le calcaire, la roche sédimentaire par excellence, qui renferme coquilles, animaux et végétaux pétrifiés et qui permet de remonter le temps grâce aux incrustations de fossiles. Ce terme de roche « organique » renvoie à ce caractère fossilifère. Le calcaire revêt pour le naturaliste un double intérêt. Premièrement, il amène à déconstruire les topos créationnistes qui voulaient que le calcaire trouvé en haute montagne et dépourvu de fossiles ait dû, comme le granite, son origine à la Genèse². Faujas, lui, admet une autre hypothèse. En partant de l'idée que la terre était recouverte d'un liquide, ou d'un fluide universel, le calcaire qui a plus de facilité à se dissoudre aurait été formé avant les roches plus dures et plus complexes. C'est une simple question de chimie élémentaire. Plus la roche est soluble, plus elle est facile à travailler. Secondairement, le calcaire est le résultat de dépôts sédimentaires multiples dus à la décomposition d'animaux à travers le temps. Il peut également être généré par certains organismes vivants tels que les madrépores. Pour Faujas c'est en quelque sorte la roche de la vie qui entre dans le processus chimique de la composition osseuse, des coquilles, des armures insectoïdes, etc.

¹ Constant de PRÉVOST, « Essai sur la construction physique et géognostique du bassin à l'ouverture duquel est située la ville de Vienne en Autriche », in *Journal de Physique*, n° 91, 1820, pages 347 à 367 et 460 à 473. Cité dans Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 261.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, G. Dufour, 1809, vol.tome second, première partie, minéraux, p. 1 à 80.

Ensuite, le naturaliste continue avec deux chapitres cristallographiques puis trois minéralogiques. Cela peut paraître déroutant à première vue, mais cette organisation est plutôt logique. Le quartz et le feldspath sont deux cristaux constitutifs de roches comme le granite ou le porphyre. Selon la géologie de Faujas, c'est en fonction, notamment, de la concentration en cristaux que l'on peut faire la différence entre ces deux roches. Les trapps quant à eux forment une autre classe car beaucoup plus sombres et visuellement proches d'un basalte (mais sans en être). Ces trois roches et les cristaux dont elles sont issues appartiennent dans cet ouvrage à une famille que l'on peut nommer «océan primordial». Pour Faujas, ces minéraux sont le produit d'une cristallisation rapide dans une gigantesque étendue d'eau. Le quartz, dit-il, «est entré comme un des principes constitutifs dans la formation des roches granitiques.» Le cristal de quartz est en effet très présent dans ce type de roche. Mais il pense que cette présence revêt un autre aspect :

la terre quartzreuse existait donc sous un mode quelconque avant l'époque où les eaux de la mer, douées d'une faculté dissolvante très active, réunirent et cristallisèrent simultanément les divers minéraux qui ont donné naissance à ces granites dont la théorie est encore une énigme de la nature¹.

L'autre cristal contenu dans le liquide primordial est le feldspath. Faujas y consacre son troisième chapitre, avant de traiter des roches construites grâce aux cristaux. Son étude du feldspath ouvre une méthodologie nouvelle dans le travail du naturaliste. Il dresse, grâce à Vauquelin, un tableau chimique du cristal. C'est là une profonde évolution qui prouve qu'il a

Du feld-spath vert de Sibérie; par M. VAUQUELIN.

Silice	62, 83
Alumine	17, 62
Chaux	3, 00
Potasse	15, 00
Oxide de fer	1, 00
Perte	3, 15
	<hr/>
	100, 00

Figure 64. Composition chimique d'un feldspath par Vauquelin (*Essais*, 1809)

franchi le cap du XIX^e siècle. La minéralogie scientifique, chimique et géométrique est intégrée à ses analyses. Cela traduit en quelque sorte une victoire des réformateurs sur les naturalistes, car un des derniers élèves de Buffon a franchi le pas de la « nouvelle chimie »². Cependant, Faujas n'est toujours pas près

d'abandonner la nomenclature traditionnelle. Les spaths restent des spaths, ainsi que le quartz ou le granite, et les trapps gardent leur nom scandinave. Il accepte pourtant quelques

¹ *Ibid.*, p. 81.

² Les méthodes de Vauquelin et de Kalproth ainsi que l'impact de la chimie sur la minéralogie ont été très bien étudiés par David OLDROYD, « Some eighteenth century methods for the chemical analysis of minerals », in *Sciences of the earth: studies in the history of mineralogy and geology*, Aldershot, Ashgate, coll. « Variorum collected studies series », n° CS628, 1998, p. VII et 1 à 10.

nouveaux termes, mais seulement quand il s'agit de découvertes récentes. C'est notamment le cas du pyroxène dit « de M. Haüy ».

Ces deux études sur les cristaux de quartz et de feldspath, c'est-à-dire sur des minéraux dits « primordiaux », permettent au naturaliste de s'intéresser aux roches « complexes » composées de différents éléments. Il décrit alors le granite, le porphyre et les trapps. C'est pour lui le point le plus important et il le rappelle page 156 dans un paragraphe spécifiquement écarté du cours du texte et en italique :

Les porphyres, proprement dits, les roches porphyriques et les feldspathiques, les roches trapéennes, en général, datent de la même époque que les granites, et tiennent au même système de formation¹.

Ces trois grandes classes de roches complexes se sont donc formées dans le même bain primordial grâce à l'action chimique de ce fluide. Encore une fois, c'est l'influence de la chimie qui est invoquée comme base scientifique pour la réflexion géologique. Le caractère dissolutif des minéraux et leur analyse mathématique des quantités de matière comprises dans chaque élément, eux-mêmes dissolubles et divisibles, amènent Faujas à se poser la question d'une histoire remontant aux origines de la Terre. Il abandonne au passage les *Époques de la Nature* et la solidification de la première époque. Chez Faujas, il y a un état premier, détruit ou simplement occupé par les eaux, puis grâce à la constitution et à l'unification moléculaire des roches complexes, les montagnes poussent presque d'elles-mêmes. Pour ce faire, il faut un temps infini. Le calcaire des vallées riche en coquilles vient plus tard et reconfigure les paysages, là aussi par des destructions et des catastrophes qui tuent une partie d'une espèce et obligent l'autre à se transformer. La nature revêt donc une certaine continuité entre création et destruction. Pourtant, alors que l'on pourrait y voir un agencement divin, Faujas fustige les visions bibliques de la formation des roches. Pour lui, notamment quand il parle des granites, les anciens naturalistes dévots qui les ont définis comme des « roches primaires », c'est-à-dire issues de la création, se trompent lourdement. Les granites se sont composés dans un liquide qui a lié des éléments entre eux. Dans aucun cas, Faujas ne fait entrer la *Genèse* dans son discours et c'est parfois à des causes extérieures que l'on doit certaines formations. Cette pensée est similaire aux idées de ses deux principaux collègues, Saussure et Dolomieu, dont la théorie de l'océan primordial, qui n'est pas celui du *Telliamed*², est également envisagée pour

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe, op. cit.*, p. 156.

² Benoît (de) MAILLET, *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la terre, l'origine de l'homme...*, Amsterdam, L'Honoré et fils, 1748, vol.2/.

des époques extrêmement reculées¹. Cependant, Faujas, bien qu'il l'égratigne dans son précédent ouvrage, rejoint finalement la même thèse que Delamétherie expose dans sa *Théorie de la Terre* : « Je suppose que toutes les matières qui composent notre globe ont été liquides dans le principe² », dit-il dans l'introduction du quatrième tome de la seconde édition de sa grande œuvre systémique. Sur ce point, les deux géologues sont assez proches l'un de l'autre et bien que Faujas se dise peu à l'aise avec les grands systèmes, il en dresse pourtant dont l'universalité n'est plus à démontrer.

Enfin, une dernière classe se dégage dans l'organisation de cet ouvrage. Elle regroupe les roches dites « magnésiennes » et les métaux. C'est une classe plus floue, car Faujas n'explique pas vraiment leur provenance, mais avoue lui-même que des recherches sont encore à mener, notamment en ce qui concerne les premières. Concernant les métaux, il émet une hypothèse exogène :

Les observations astronomiques nous ont donné déjà une liste très-nombreuse des comètes qui coupent l'orbite de la terre, pour que nous puissions reconnaître dans ces corps une des causes des divers accidents qui peuvent atteindre notre planète³.

Une fois de plus, Faujas rejoint Saussure et envisage des causes, certes très catastrophistes, mais tout à fait extérieures aux idées des neptunistes.

Pour finir, c'est avec les volcans, sa spécialité et ce qui lui a permis de forger sa renommée, que Faujas conclut cette grande œuvre. Dans cette dernière partie de l'*Essai de Géologie*⁴, Faujas laisse assez peu de place aux conjectures philosophiques pour se concentrer sur l'élaboration d'une classification solide des produits volcaniques. Dans ce développement, Dolomieu revêt une importance particulière. Faujas cite souvent son défunt ami, pour souligner son engagement sur le terrain et la justesse de ses théories, parfois pour appuyer les siennes, mais également pour s'autocongratuler de l'avoir convaincu d'aller dans son sens sur plusieurs sujets comme la fracturation des granites ou l'état du magma souterrain⁵. Haüy et Vauquelin sont aussi très présents et Faujas n'hésite plus une seconde à utiliser quelques termes de son collègue cristallographe. Le pyroxène est fixé dans l'esprit de Faujas ainsi que la haüyne. Dans ce domaine sémantique, Faujas fait d'ailleurs office de pédagogue et donne

¹ Saussure en fait une synthèse assez pratique dans l'*Agenda*.

² Jean-Claude DELAMÉTHÉRIE, *Théorie de la Terre*, Paris, Maradan, 1797, vol.4 vol./4, p. 2. Sur l'opposition entre Delamétherie et Lamarck concernant l'océan primordial, voir : Pietro CORSI, *Lamarck, op. cit.*, p. 104 et 105.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à L'histoire naturelle du globe, op. cit.*, p. 325 et 326.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Essai de géologie, ou, Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Chez G. Dufour et co., 1809, vol.tome second, seconde partie, volcans, 362 p.

⁵ *Ibid.*, p. 402.

systématiquement les variations des noms d'une même matière chez les auteurs influents, en général Haüy, Werner et Klaproth.

Ce n'est pas la première étude de ce type qu'il mène. Sa *Minéralogie des volcans* en 1784 et son « prodrome » publié dans les *Annales du Muséum* en 1804 sont mis à contribution. Quand on compare les trois classifications, on remarque que le naturaliste a beaucoup évolué. D'abord, l'ouvrage de 1784 est particulièrement concentré sur les basaltes dont Faujas dresse treize classes. Les sept classes supplémentaires sont consacrées aux autres types de laves, comme les poreuses, les pierres ponce, la pouzzolane et enfin les émaux et les verres volcaniques. Ensuite, avec la progression de la cristallographie, les classes sont revues et deviennent de plus en plus analytiques. Ces incrustations sont très importantes pour la classification de chaque type de production. Le terme de basalte disparaît pour laisser la place à différents types de laves, classées en fonction de leur organisation. Faujas parle alors de « laves graniteiques », de « laves amygdaloïdes », etc. Il maintient tout de même son travail sur la vitrification et sur les laves prismatiques qui lui tient à cœur. Enfin, dans ce dernier travail, Faujas réduit son champ à douze classes bien distinctes. La classification est, comme en 1804, basée sur le caractère structurant de chaque roche et on sent bien que les débats sur les « molécules intégrantes » ont porté leurs fruits. Faujas, en ce sens, resserre son analyse à un niveau minéralogique bien plus fin et plus « scientifique » qu'auparavant. Certaines laves sont donc envisagées grâce à leurs caractéristiques externes. C'est le cas des prismes, des boules, etc... Puis une grande partie des classes sont créées grâce aux incrustations cristallifères ou à leurs compositions primaires telles les laves graniteoïdes ou schisteuses. Faujas n'oublie pas non plus de revenir sur les métaux et les vitrifications issues des feux souterrains. Les trois textes restent finalement assez proches dans leur organisation, mais on sent bien que c'est la méthode qui fait évoluer le propos. Plus on avance dans le temps, plus les descriptions deviennent pointues et plus le niveau de détail est précis. L'apport de la chimie dans la décomposition en est la dernière strate.

De la même façon que dans son premier tome minéralogique, les descriptions chimiques sont bien présentes. C'est là où réside la grande avancée chez Faujas. Nous avons vu plus avant que la chimie influence les études du naturaliste et que les analyses chimiques de Vauquelin lui permettent de classer certains cristaux. Il reprend ici ces bases et les augmente de quelques nouvelles matières. Vauquelin est encore sollicité, ainsi que M. H. Klaproth. Ce dernier est un des chimistes les plus en vue au début du XIX^e siècle. Il est notamment cité avec Vauquelin comme l'un des découvreurs du titane, mais également de

l'uranium (plutôt l'urane, un oxyde d'uranium) et du zirconium. En tant que membre de l'institut et de professeur des Mines, il contribue au *Journal des Mines*. Faujas l'utilise donc allègrement, car ses découvertes sont nombreuses et ses textes particulièrement précieux pour les ouvrages du géologue.

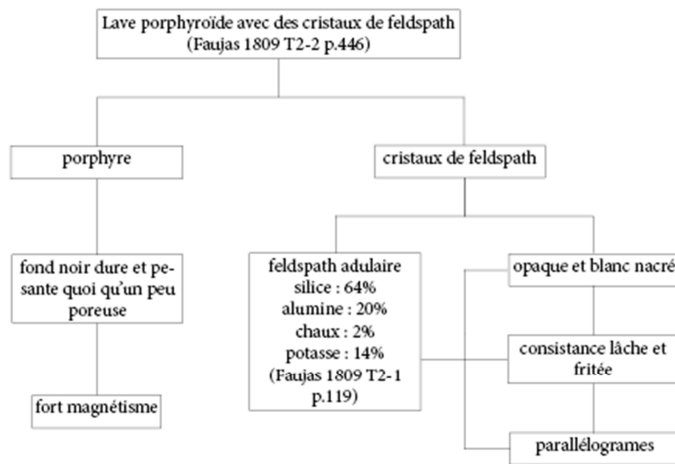


Figure 65. Schéma descriptif d'une lave chez Faujas (1809)

d'un certain type, d'une certaine forme et de certaines couleurs. La chimie réalise le même travail, car elle décompose les cristaux en éléments. Cette science permet aux minéralogistes de comprendre quel type de cristal se trouve dans une roche et d'affiner leurs classes en fonction de la composition chimique des cristaux qui les constituent. C'est donc une minéralogie moléculaire qui commence à faire surface.

Les passages plus « écrits » et plus philosophiques sont situés au début de l'ouvrage et à chaque début de chapitre font office d'introduction. Faujas ne conclut pas son travail par l'exposition d'un système bien clair et défini. Il distille ses idées sur le monde au fur et à mesure de ses chapitres. Cependant, c'est encore une fois son discours préliminaire qui est le plus complet sur sa vision du volcanisme. C'est la formation des montagnes qui est ici questionnée. Nous avons vu que pour Faujas, une grande partie des roches de la croûte extérieure ont été brassées dans un océan primordial. Toutefois, Faujas, qui a découvert dès 1777 que les monts volcaniques se sont parfois élevés en cassant et en faisant remonter cette croûte extérieure, est toujours convaincu qu'une grande partie des montagnes est due à un antique volcanisme. C'est à cause de nouvelles révolutions aqueuses que ces montagnes ont été brisées pour former des chaînes tourmentées comme les Alpes. De fait, les volcans stromboliens très doux et identifiables comme ceux d'Auvergne sont plus récents. Enfin, certains sont encore en activité et leurs éruptions ont pour effet de changer le paysage environnant devant les yeux des observateurs. Concernant les volcans actifs, Faujas se

La chimie peut être ici considérée dans le même angle que l'analyse des roches dans le reste de la minéralogie de Faujas. Comme le montre la Figure 65 les descriptions utilisées pour les classer sont intimement liées à leur composition cristallographique. C'est-à-dire que chaque classe décompose les minéraux en fonction de la présence de cristaux

désolidarise de la discipline en la classant du côté de la géographie physique. Il dit attendre une véritable étude systématique sur le sujet, avant de dresser une liste des volcans brûlants connus à ce jour.

Son ouvrage se termine avec quelques suppléments sur les granites et porphyres de Corse sur lesquels une discussion avec Joseph Rampasse s'est récemment ouverte. Il est difficile de savoir s'il s'agit d'un hommage à l'empereur, mais parler d'une espèce régionale et très localisée alors que le reste de l'œuvre est extrêmement large est assez étonnant. Quoiqu'il en soit, cet ouvrage signe la fin des grandes productions du naturaliste. C'est une conclusion étendue, mais globalisante, de toutes les recherches et passions qui ont ponctué sa vie de savant.

Cependant, la carrière de Faujas n'est pas pour autant terminée et il reste actif, notamment dans les colonnes de la revue du Muséum, à laquelle il contribue jusqu'à 1813. Son influence, elle, n'est plus aussi forte qu'auparavant, nombre de ses collègues sont décédés et Faujas devient un vieux savant, un peu passé, issu de la génération buffonienne qui est sur le point de s'éteindre.

2. Un « naturaliste » rattrapé par les sciences du XIX^e siècle

Depuis son retour d'Italie jusqu'à la fin de sa carrière, Faujas continue à exercer son activité de rédacteur dans *Annales du Muséum*. Alors que les livraisons de ses deux derniers ouvrages occupent une partie de son temps, il ne néglige pas pour autant l'exposition de ses travaux dans la revue. Mais son statut devient de plus en plus précaire au fur et à mesure des années. Cuvier s'est lié avec Brongniart et peut compenser ses lacunes en sciences de la Terre. Faujas est maintenant encerclé entre un spécialiste de l'anatomie et un jeune et brillant géologue, élève de son collègue cristallographe.

Les articles de Faujas entre 1806 et 1817 : entre persistance et résistance

Envisagée d'un point de vue global (Figure 66), la production de Faujas se répartit de façon

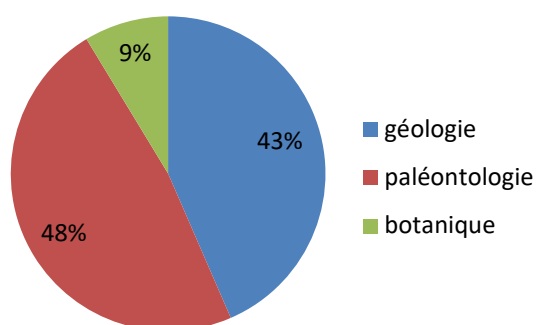


Figure 66. Répartition des articles parus dans les *Annales du Muséum* entre 1806 et 1817

plus équilibrée après son retour d'Italie. Nous pouvons d'ailleurs observer que la paléontologie supplante la géologie. En douze ans, Faujas publie tout de même vingt-trois textes dans les revues du Muséum. Alors que les années 1802 et 1804 avaient été très productives, avec notamment neuf et six articles, Faujas devient bien moins actif. En pleine rédaction des deux volumes du second tome de l'*Essai de géologie*, on sent que la priorité est de travailler sur sa synthèse. Il publie encore entre 1806 et 1808, après son retour d'Italie, mais au fur et à mesure des années, sa production se tarit. Toutefois, Faujas semble toujours au fait des débats en cours et continue de s'y inscrire.

Premièrement, on remarque la persistance de quelques points de botanique. Ceci nous prouve que le domaine de Saint-Fond fait toujours office de terrain d'expérimentation et d'acclimatation pour des espèces exotiques. Saint-Fond est assez méridional pour pouvoir accueillir des végétaux venant de pays chaud, mais également assez septentrional pour les adapter progressivement aux

conditions climatiques du reste de la France. De plus le domaine du professeur de géologie jouit d'une irrigation avantageuse grâce au « canal de l'arrosage » qui fait suite au « ruisseau de la Gueule » situé au nord du chemin de Saint-Fond, à quelques dizaines de mètres de sa maison¹. Cette voie d'eau est d'ailleurs sujette à controverses et Faujas semble la défendre avec pugnacité si l'on en croit une lettre du préfet de la Drôme du 20 mai 1811².

Deuxièmement, dix mémoires sont consacrés à des questions de géologie entre 1806 et 1817. Les différences entre les thèmes abordés sont plus marquées que dans la précédente

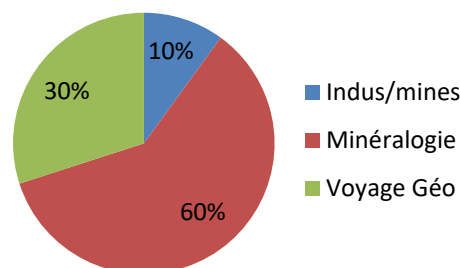


Figure 67. Répartition des thèmes des articles de « géologie » entre 1806 et 1817

¹ Voir chapitre I-1, Figure 8

² Lettre du PRÉFET DE LA DRÔME à Faujas 20/05/1811, A.D. Isère J547.

période. Cela tient au fait que Faujas voyage beaucoup moins et que sa place aux Mines ayant été révoquée après la fin de sa liquidation, il n'a plus d'intérêt à cultiver cette partie.

D'abord, trois mémoires de 1806 et 1808 restent tout de même attachés à des « voyages géologiques » et reprennent ses itinéraires de 1805. Ces articles, contrairement à ses derniers ouvrages, se concentrent davantage sur des phénomènes locaux et on retrouve le Faujas régionaliste proche du terrain des observations pointues. De fait, le voyage de Faujas en Italie lui permet de publier quelques mémoires dans la droite ligne de ses « voyages géologiques », axés sur les itinéraires et censés donner aux autres savants et aux curieux des clefs d'analyse visuelles et spatiales. Il revient sur ce qu'il a vu et recueilli sur le terrain pour étayer ses articles. Il parle de Beaulieu, du Monte Ramazzo et du voyage de Nice à Menton par la route de la corniche.

Ensuite, ces trois textes sont peu analytiques et restent attachés à la vision de tourisme paysager, parfois mêlée avec des observations industrielles, qui lui tient encore à cœur. Toutefois, l'évolution méthodologique du géologue commence également à apparaître dans la revue. Dans le tome onze des *Annales du Muséum*, un dialogue entre Faujas et Vauquelin illustre la porosité qui s'opère entre les sciences de la terre et la chimie analytique¹. Les théories du professeur de géologie, qui travaille sur une pierre appelée analcime ou sarcolite, sont sujettes à controverse. Plusieurs variétés, découvertes par Faujas, Dolomieu, ainsi que Marzari, donnent lieu à des discussions sur l'intérêt scientifique de créer une nomenclature commune à ces différentes pierres. Dans cette affaire, on retrouve deux camps bien distincts. D'un côté, les Mines et son conservateur², de l'autre de Muséum avec deux professeurs, deux institutions concurrentes dans le domaine des sciences de la Terre. Les controverses sur les classifications rejoignent celles sur les nouvelles nomenclatures que propose notamment le *Journal des Mines*. En cela Tonnelier est parfaitement clair. Son but est de « séparer la zéolite de l'ancienne minéralogie en quatre espèces distinctes ». L'expression « ancienne minéralogie » est très chargée et nous pouvons observer que les Mines sont toujours sur cette ligne de renouvellement de la minéralogie. Plus précisément, Tonnelier attaque Vauquelin, et par là Fortis et Faujas, sur le fait que ces savants voient en la sarcoline une espèce différente

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT FOND, « Notice communiqué M. Vauquelin, sur la Sarcolite de Montecchio-Maggiore et de Castel. », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, à Paris, chez Tourneisen, 1808, p. 42 à 46. Louis-Nicolas VAUQUELIN, « Analyse de la substance remise par M. Faujas sous le nom de sarcolite, et qui a été recueillie par feu M. Dolomieu dans les laves de Montecchio Maggiore et de Castel dans le Vicentin », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, à Paris, chez Tourneisen, 1808, p. 47 à 50.

² Jérôme TONNELIER, « Note sur quelques-unes des principales substances renfermées dans une suite de laves du Vicentin, envoyée au Conseil des Mines, par M. le comte Joseph Marzari Pencati de Vicence » in *Journal des Mines*, n° CXXXVIII, août 1807, p.143-160.

de l'analcime. Les professeurs du Muséum répondent par articles interposés. Faujas prend de la hauteur et s'intéresse aux arguments minéralogiques pour conclure en ouvrant sur les analyses chimiques de plusieurs sarcolites. Vauquelin, quelques pages plus loin, détaille ses procédures chimiques et ses méthodes pour extraire les éléments et les peser, puis il conclut :

Ces analyses prouvent en même temps que la pierre dont il s'agit ne ressemble pas seulement par ses propriétés extérieures à la sarcolite de Thompson, mais encore que sa composition chimique est la même absolument. Cette pierre, qu'on a trouvée cristallisée dans le cabinet de M. de Drée, ayant une forme différente de l'analcime, de même nature que la sarcolite de M. Thompson, j'avois raison de la regarder comme devant former une espèce particulière, qu'il ne falloit pas confondre avec l'analcime ; et M. Tonnelier s'est peut-être trop pressé de me faire des reproches à cet égard. (Voyez Journal des Mines, N.° 128)¹.

Le combat minéralogique s'étend, en ce début de XIX^e siècle, à des champs de plus en plus spécialisés, la composition chimique et élémentaire des échantillons étudiés devient aussi importante que les analyses visuelles et la géométrie cristallographique. Faujas, n'étant absolument pas chimiste, n'a vraisemblablement plus les capacités de répliquer directement à des controverses et c'est en équipe que le Muséum peut faire front face aux contradicteurs. Cet exemple illustre également que le naturaliste est lui aussi passé à la nouvelle chimie.

Enfin, dans les deux derniers des six mémoires minéralogiques qu'il publie entre 1806 et 1817, qui sont consacrés aux différentes vitrifications issues des volcans², Faujas s'engage de nouveau. Dans le volume des *Mémoires du Muséum* de l'année 1815, il continue à s'opposer, comme Lamarck, Lacépède et Jussieu, à la classification artificielle :

Ceux qui ne se lassent jamais d'observer la nature dans ses vastes laboratoires, et qu'une longue expérience a familiarisés avec les divers gisemens des substances minérales, auront toujours une sorte d'éloignement pour les classifications artificielles et systématiques, faites de pièces et de morceaux par des hommes à qui la nature sembleroit devoir être étrangère, puisque croyant pouvoir la connoître sans la consulter, ils n'aiment à la suivre que dans le vague des collections qu'ils ont acquises par pièces isolées à prix d'argent, ou qui leur ont été données sans l'indication exacte des lieux, et partant de ces fausses données ils cherchent par mille modes différens à faire ployer la nature à ce qu'ils appellent leurs méthodiques distributions³.

Ce passage est particulièrement marquant. Ce Faujas de 74 ans ressemble trait pour trait au jeune et pugnace amateur qui, quarante ans plus tôt dans son premier article, tenait exactement le même discours⁴. Quelques lignes plus loin, il continue dans cette voie en

¹ Louis-Nicolas VAUQUELIN, « Analyse de la substance remise par M. Faujas sous le nom de sarcolite, et qui a été recueillie par feu M. Dolomieu dans les laves de Montecchio Maggiore et de Castel dans le Vicentin », *op. cit.*, p. 50.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND « Histoire Naturelle de diverses substances siliceuses passées à l'état de PECHSTEINS, ou pierre de poix par l'action des feux souterrains », *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome deuxième, Paris, Belin, 1815, p. 341 à 376 ; Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND « Des Émaux, des verres, et des pierres ponces des volcans brulants et des volcans éteints » in *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome troisième, Paris, Belin, 1817, p. 1 à 36.

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND « Histoire Naturelle de diverses substances siliceuses passées à l'état de Pechsteins, ou pierre de poix par l'action des feux souterrains », *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome deuxième, Paris, Belin, 1815, p. 341.

⁴ Voir Chapitre I-1 : « Découvrir la nature »

s'attachant à la validité de la méthode dite « naturelle » de Bernard de Jussieu, qui regroupe les espèces par famille en fonction de la multiplication de leurs caractéristiques observables¹. De fait, il revient à une méthode plus visuelle. Cependant, dans les observations et dans les termes employés, la chimie est toujours présente même si elle n'est pas affichée de façon aussi claire que dans ses précédentes productions. Faujas parle bien de « sechstein silicieux », c'est-à-dire que le caractère constitutif de ce minéral est bien la présence de silice dans sa composition. Faujas fait donc évoluer la méthode naturelle de Jussieu en l'adaptant aux avancées dans le décodage des éléments chimiques primordiaux des minéraux. Encore une fois, Faujas se trouve dans un entre-deux. D'un côté il cultive la persistance d'un modèle ancien et de plus en plus décrié, de l'autre il manifeste une certaine ouverture aux nouvelles méthodes. Il vogue entre les camps en se positionnant, mais tout en regardant à côté et prend ce qui peut lui être utile pour ses recherches comme il le fait avec le transformisme.

Troisièmement, onze mémoires traitent d'analyses paléontologiques. Bien que son *Essai* de 1803 parle exclusivement de fossiles, Faujas continue à étudier la paléontologie analogique avec grand intérêt. Cette dernière discipline devient aussi importante pour lui que ses anciennes passions. Plusieurs facteurs peuvent expliquer ce revirement. D'abord, avec l'évolution des fouilles du Bassin parisien et la bataille autour du transformisme la mode est plus aux coquilles qu'aux roches. Ensuite, avec la publication des deux parties du second tome de *l'Essai de Géologie*, Faujas fait le point de ses théories géologiques globales et n'a finalement plus vraiment d'intérêt à reprendre ses thèses. Ses mémoires paléontologiques sont, dans une grande majorité, issus du voyage en Italie et du voyage en Allemagne. Faujas retourne de Mont Tonnerre, d'Aix-en-Provence, de la Ligurie et du Vicentin, de Nice et de l'observation des brèches coquillières de cette dernière cité. Cet article lui permet de lier paléontologie et géologie dans une optique de raisonnement globalisant sur la formation de certains types de montagnes. Son but est de reconnaître une continuité dans les littoraux de la mer de Ligurie.

Dans le huitième tome des *Annales du Muséum*, Faujas suit ses collègues dans leurs champs disciplinaires. Il augmente la conchyliologie de Lamarck avec une liste de coquilles de Mayence dont il décrit les figures dans ses articles². Il accompagne ensuite Lacépède en

¹ Pascal DURIS et Gabriel GOHAU, *Histoire des sciences de la vie*, Paris, Nathan, coll. « réf. », 1997, p. 24.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Des coquilles fossiles des environs de Mayence. », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 372 à 382.

publiant un mémoire sur les poissons d'Aix-en-Provence qu'il a étudié avec Marzari en 1805¹ et une lettre sur les poissons du golf de la Spezia², dont il a vu les productions à Nice. Le mémoire sur les poissons d'Aix-en-Provence est particulièrement intéressant du fait de sa ressemblance avec un mémoire géologique traitant d'une simple stratigraphie avaluée sur place, à l'œil ou à la loupe. Pourtant, il s'agit bien d'une étude paléontologique destinée à comprendre à quelle profondeur et dans quels types de couches les savants peuvent s'attendre à trouver telle ou telle espèce de poissons. C'est-à-dire que contrairement à l'*Essai de géologie* qui parlait de l'animal, c'est ici le milieu qui est mis en avant. Faujas et Marzari dénombrent dix-sept strates différentes sur un total de 23,50 m de profondeur. Les couches 7 (11,43 m de profondeur) et 17 (22,7 m de profondeur) étant pourvues de fossiles de poissons, les naturalistes, dont le but premier est de les recenser, s'arrêtent plus particulièrement à ces deux niveaux. Faujas, bien qu'il rapproche les poissons de la couche 7 avec ceux du Monte Bolca qu'il croit reconnaître, ne se livre pas à une étude approfondie des fossiles du lieu. Il se réfère à un ancien ouvrage³ et ouvre le débat sur ses fossiles en demandant aux spécialistes – le nom de Lacépède n'est sans doute pas éloigné – de se pencher sur la question. Faujas fait ici un travail de géologue au service de la paléontologie. Il occupe la place de Brongniart et se cherche clairement son Cuvier pour se charger de l'anatomie. Une fois de plus, cette contribution se rapproche du débat sur les fossiles du Bassin parisien sur lequel Gabriel Gohau revient. Elle montre bien que l'enjeu est grand et concerne autant les sciences que la domination du champ des sciences de la terre⁴. Faujas, en menant une étude stratigraphique, donne des armes aux « naturalistes » qui utilisent les couches de roches pour dater les différents fossiles et ainsi les successions d'époques. Un autre mémoire du même tome traitant des coquilles de Mayence concerne également cette controverse :

On a point encore fait attention que puisque les eaux du grand Océan ont recouvert les plus hautes montagnes, non d'une manière passagère, mais d'une manière stationnaire, a-t-on suffisamment réfléchi, disons-nous, sur l'état dans lequel doivent se trouver ces eaux alors si abondantes et pour ainsi dire si neuves ? L'absence presque totale du sel marin qu'elles contiennent à présent en si grande abondance, ne leur donnoit-elle pas à cette époque des propriétés qu'elles ont perdues ? et si elles n'étoient point salées dans ces temps, ou qu'elles ne le fussent que faiblement, ne devoient elles pas nourrir alors des coquilles analogues à celles de nos lacs, de nos rivières, de nos fleuves, qui n'ont probablement pas eu elles-mêmes d'autre origine ? Ne pourroit-on pas se demander encore si ce n'est pas à cette grande diminution des eaux de la mer qui a nécessairement augmenté le rapprochement des molécules salines et rendu

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Notice sur le gisement des poissons fossiles et sur les empreintes de plantes d'une des carrières à plâtre des environs d'Aix, département des Bouches du Rhône » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 220 à 226.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Lettre à M. de Lacépède sur les poissons du golfe de la Spezzia et de la mer de Gênes » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 365 à 371.

³ Michel DARLUC, *Histoire naturelle de la Provence*, Avignon, Niel, 1782.

⁴ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 289.

ce principe salin trop dominant, qu'est due la perte de plusieurs mollusques testacés que nous ne trouvons plus qu'à l'état fossile qui ont cessé de vivre dans le sein de l'Océan, parce que cet excès de sel étoit nuisible a quelques espèces¹ ?

Après avoir longtemps cherché les montées et descentes d'eaux marines, les alternances de « longs séjours » et de « révolutions », Faujas, dans ce revirement, attribue le mélange d'espèces marines et d'eau douce à une situation intermédiaire. Il se démarque du catastrophisme de Cuvier en remettant en cause une des théories qu'il a érigées une bonne partie de sa vie. Dans cet article, le naturaliste insiste sur le fait que son océan primordial ou « grand Océan » est tellement immense que l'eau ne pouvait être aussi salée que dans les océans actuels. Faujas est soutenu par son élève Cyprien Prosper Brard² qui estime que le « fluide primordial » était alors convenable pour différentes espèces, Delaméthrie³ ne dit pas mieux. Le transformisme n'est bien sûr pas très loin. Les espèces anciennes ont varié en fonction de la salaison des océans actuels qui sont enclavés entre les zones terrestres.

Dans le numéro 15 des *Annales* daté de 1810, Faujas revient sur les coquilles de Mayence dans avec un ajout au mémoire de 1806. Consacrée aux bulimes, cette addition est très énigmatique et jette un certain doute sur la constance de l'esprit d'un Faujas pris dans des débats de plus en plus pointus. Faujas affirme fermement avoir été mal compris et reprend son étude sur les coquillages en mettant les choses au point. Les bulimes de Mayence sont maritimes. Pour lui il n'y a pas de doutes. Le problème tien à la persistance de plusieurs types d'espèces dans un même lieu. À ce moment, on retrouve en partie le Faujas catastrophiste :

En effet l'antique Océan qui a rompu si souvent ses barrières, ainsi que l'état de nos continens et une suite de grands faits géologiques l'attestent, se déplaçant subitement par des causes qui tiennent à de grands cataclysmes, et se portant tout à coup sur des parties découvertes du globe peuplées d'animaux et de végétaux, a dû entraîner et transporter au loin tout ce qui se présentoit sur sa route ; la pesanteur incalculable, jointe à la vitesse accélérée de ces épouvantables masses d'eau en mouvement, ont dû produire des effets dont on ne sauroit se former qu'une très-foible idée, si l'on ne s'est pas exercé à en suivre et à en étudier les résultats en les observant des sommets du Mont-Blanc, du Saint-Gothard ou des hautes Pyrénées, à l'exemple de Saussure et de Dolomieu, et si l'on n'a pas porté un œil attentif, sur ces longues et profondes coupures ouvertes par une force à laquelle rien ne sembloit résister, dans l'épaisseur des chaînes de montagnes à double et à triple rangs, et surtout si l'on n'a pas parcouru avec attention ces bancs énormes et successifs entièrement composés des débris usés et arrondis des pierres les plus dures arrachées de ces mêmes places ; ces bancs de pierres roulées sont d'une grande étendue ; et forment des montagnes telles que celles du Goldo, dans le canton de Swith, et tant d'autres, dont les hautes Alpes de la Suisse et du Tyrol se trouvent semées.

Il est hors de doute que dans des déplacements de mers de cette nature, des coquilles fluviatiles et terrestres, s'il en existait, n'aient pu être mêlées avec des coquilles marines qui suivoient le flot qui les entraînait ; mais dans ce cas tout nous fait voir encore l'empreinte des alluvions qui

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Des coquilles fossiles des environs de Mayence. », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 381 à 382.

² Cyprien Prosper BRARD, « Quatrième mémoire sur les coquilles fossiles qui appartiennent à des genres fluviatiles et terrestres », *Journal de Physique*, n°74, p. 247 à 261.

³ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 289 ; Pietro CORSI, *Lamarck*, op. cit., p. 257.

accumuloient successivement tant de substances de transport, mélangées de tant de matières disparates.

Les entassements plus ou moins réguliers, résultant du déplacement d'un aussi grand nombre de divers corps, attestent suffisamment que les coquilles fluviatiles qu'on pourroit y rencontrer n'ont jamais vécu, je ne dis pas dans les places, mais même dans l'arrondissement des lieux où on les trouve à présent dans l'état fossiles¹.

Dans cet extrait, nous retrouvons les traits de l'argumentaire traditionnel de Faujas. Il commence en réutilisant l'importance de l'expérience de terrain dans le métier de géologue et fustige une fois de plus les savants en laboratoire qui n'ont pas vécu au contact de la nature. Tout est une question « d'exercice », de maîtrise de l'œil. D'abord, ses contradicteurs sont donc envisagés comme des géologues amateurs qui ne savent pas voir. Ensuite, Faujas reprend sa vision de la nature, constituée en partie par les mouvements itératifs du « grand Océan ». Cependant, ce n'est pas le Déluge qui est ici décrit. En utilisant « si souvent », il insiste sur le fait que ces mouvements marins sont multiples et redessinent les paysages à chaque rupture. À chaque itération, les différentes espèces sont emportées, brassées et meurent ensemble, quel que soit le milieu où elles vivent. De plus, cette théorie répond parfaitement au problème de la superposition des couches, parfois marines, parfois non. Puisque la Terre enchaîne les périodes aqueuses et sèches, chaque couche correspond à une époque. Cette vision du catastrophisme, qui aurait pu convenir à Cuvier, n'est pas, pour Faujas, un abandon de son système. Son catastrophisme n'est pas le même de celui du professeur d'anatomie comparée. Après avoir exposé sa thèse, Faujas se livre à un exercice quelque peu différent :

Ceux qui sont d'une opinion contraire à des preuves aussi frappantes et qui se complaisent dans le système des lacs pourroient donc dire aussi que puisqu'on trouve avec ces coquilles, ou dans les couches qui les avoisinent, des restes de divers animaux exotiques, dont on regarde même plusieurs espèces comme perdues, ces animaux des zones brûlantes avoient aussi leur domicile au bord de ces lacs où ils venoient se désaltérer ; que le paisible cerf, dont on trouve des fragmens d'*andouillers* pétrifiés à côté de grands, de moyens et de petits *paléotères*, vivoit de compagnie avec des animaux aussi peu sociables ; et que les bords de ces beaux lacs d'eau douce, ombrages de palmiers africains ou asiatiques, étoient les délicieux asiles d'animaux de genre si opposés ; car l'on ne saurait contester l'existence de ces palmiers, diroient ceux qui auroient des conceptions aussi grandes, puisqu'on en trouve quelques tronçons pétrifiés, au-dessus et même au-dessous, des débris de tant de quadrupèdes : il ne manquerait plus, en un mot, que de faire intervenir dans cette scène des oiseaux qui viendraient s'y noyer et s'y faire incruiter de gypse pour former le complément d'une collection zoologique unique en son genre, et interdire par là aux eaux de la mer la puissance de produire d'aussi étonnans rassemblemens de corps organisés fossiles².

Faujas, qui a toujours gardé ses sarcasmes bien cachés dans ses manuscrits, n'est plus aussi courtois que jadis. Il charge violemment ses deux principaux ennemis, Cuvier et

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Addition au Mémoire sur les Coquilles fossiles des carrières de Mayence. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quinzième, à Paris, chez Dufour, 1810, p. 151 à 152.

² *Ibid.*, p. 152 et 153

Brongniart, et leurs idées évoquées dans leur célèbre *Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris* en 1807. Le couple Cuvier-Brongniart, rejoint par Marcel de Serre¹, est convaincu que la superposition des couches de craie et de gypse, peuplées de différents fossiles (marins et autres), prouve la présence d'une ancienne région lacustre. Les espèces jugées marines n'en sont pas et sont simplement des espèces d'eau douce disparues. Brongniart est clair sur ce point : même si ses collègues « Faujas, Fortis, Dolomieu, etc. » ont reconnu du calcaire marin en Vivarais et en Vicentin, pour le jeune géologue ces calcaires sont différents de ceux de Paris, du Cantal ou de l'Auvergne². L'attaque de Faujas contre les « lacustres » est donc bien dirigée contre Cuvier et Brongniart. Pour Faujas il n'y a pas de cohabitation possible. Si des espèces marines et d'autres se rencontrent, c'est à cause des mouvements marins qui déplacent les animaux les plus exotiques. Mais il faut attendre 1820 pour que Constant de Prévost revienne sur ce thème et prouve que le gypse de Montmartre est bien de nature maritime et non continentale, contredisant les professeurs de minéralogie et d'anatomie comparée³.

La dernière contribution du professeur de géologie à l'histoire naturelle des corps fossiles est une courte notice, publiée dans les *Mémoires du Muséum* en 1817, ornée d'une planche représentant des coquillages trouvés dans le Bordelais⁴. Les deux espèces identifiées, soit la *Buccinum venris* et la *Monodonta elegans*, sont toujours attribuées à Faujas de Saint-Fond⁵. Cependant, plutôt que de nommer de nouvelles espèces, le discours de Faujas dans cette notice est clairement d'encenser le travail de son collègue Lamarck. Pour lui les écrits du chevalier sont primordiaux pour la compétition des espèces et sa taxinomie la plus scientifique. Bien entendu, c'est une nouvelle attaque contre Cuvier et l'anatomie comparée. Cette même année, Cuvier publie son ouvrage sur *l'Histoire et l'anatomie des mollusques* qui devient le principal concurrent du *Système des animaux sans vertèbres* de Lamarck. Faujas prend une dernière fois le parti du professeur d'entomologie et se rallie à sa taxinomie. Les deux hommes, sous la plume de Faujas, restent très liés. Depuis la Révolution et les menaces qui pesaient sur leurs postes, Faujas n'a jamais arrêté de suivre et défendre Lamarck.

¹ Marcel de SERRE, « Note sur le gisement de quelques coquilles terrestres et fluviatiles », in *Journal des Mines*, n°206, 1814, p.151 à 160.

² Alexandre BRONGNIART, « Sur les terrains qui paroissent avoir été formés sous l'eau douce », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quinzième, Paris, Dufour, 1810, p. 337 à 406.

³ Gabriel GOHAU, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 290.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Notice sur quelques coquilles fossiles des environs de Bordeaux », *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1817, III, p. 195 à 197.

⁵ Pour la *Buccinum veneris*, voir : Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (France) Collection : Paléontologie (F) Lot de 3 spécimens fossiles MNHN.F.A32369. Concernant la *Monodonta elegans*, voir : Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (France) Collection : Paléontologie (F) Spécimen fossile MNHN.F.J04579.

Cependant, la fin de carrière de Faujas n'est pas des plus simples, ses théories commencent à rencontrer leurs limites face à la spécialisation des sciences et notamment de la géologie qui devient de plus en plus pointue. La philosophie et la théorie de la terre, les vues de l'esprit ne suffisent plus. Les systèmes, et surtout ceux qui invoquent un temps infiniment long mais jamais clairement défini, se heurtent à un besoin de prouver grâce à des arguments scientifiques vérifiables. La méthode naturaliste faiblit en même temps que la portée de Faujas et de ses théories qui pourtant étaient appuyées sur des études de terrain. Le XIX^e siècle est aussi celui des cartes géognostiques qui commencent à répertorier clairement la formation géologique et stratigraphique régionale, comme le font Cuvier et surtout Brongniart dans leur ouvrage de 1807 sur les environs de Paris.

Des théories de plus en plus attaquées

L'influence sociale et politique de Faujas décline autant que sa puissance symbolique jadis portée par son réseau puis par ses statuts. Avec la création et l'expansion d'écoles prestigieuses comme les Mines et les écoles Centrales, une nouvelle génération de scientifiques, formée directement aux nomenclatures chimiques et minéralogiques actuelles fait passer le vieux géologue des Lumières pour une espèce en voie d'extinction. Faujas est assailli de toute part. Dans le domaine paléontologique, c'est bien entendu la charge lancée par Cuvier qui est la plus retentissante. Les différentes éditions des *Recherches sur les ossements fossiles* illustrent bien la gradation des attaques personnelles du baron d'Empire. Cependant, ses idées géologiques sont également prises à parti par les jeunes savants des mines, avec notamment Brongniart et Prévost.

Premièrement, comme le rappelle Dorina Outram, la relation entre Cuvier et Faujas est rapidement conflictuelle. Quand Faujas et Thouin rentrent de la campagne du nord, Cuvier a été élu sans leur consentement. De plus, son talent pour l'anatomie comparée le mène vers la paléontologie à laquelle Faujas s'intéresse tout particulièrement depuis des années. Ce nouveau, brillant et jeune rival est une menace pour le géologue. Les divergences d'opinions sont nombreuses et Cuvier n'hésite pas à attaquer frontalement Faujas avec son célèbre franc parlé, souvent sarcastique. Faujas est mis à défaut sur le *Mosasaurus* et sur le *Mégalonix*. Les débats sur le transformisme, puis sur la stratigraphie de Paris n'arrangent rien. Dans son éloge à Duméril, Pierre Fourens décrit une conversation qu'il a eue avec le professeur Cuvier

concernant une scène assez comique qui illustre pourtant bien l'état de sa relation avec Faujas :

M. Cuvier m'a souvent raconté qu'ayant fait placer à la porte de la galerie d'anatomie comparée le premier des animaux qu'il ait reconstitués, Faujas de Saint-Fond, très âgé alors et son plus opiniâtre adversaire, se tenait à côté de ce *paléothérium*, interpellant les visiteurs et leur demandant si cet animal, qu'on prétendait être un animal ancien, un animal perdu, ne ressemblait pas à un cheval trait pour trait¹.

Cette scène illustre surtout le fossé entre les deux conceptions des espèces. Pour Cuvier, cet animal, entre le cheval et le tapir, est ancien et à disparu². Pour Faujas, qui cherche toujours des analogues, c'est n'est ni plus ni moins qu'un simple équidé. La scène illustre également les tensions humaines au sein de l'institution donc Cuvier lui aussi se plaint à ses correspondants. Dorina Outram, qui a étudié les échanges épistolaires de Cuvier, explique que pour le professeur d'anatomie Faujas est devenu son « ennemi » personnel et lui reproche même de tout faire pour perturber ses relations avec Lamarck³.

C'est bien sûr dans le domaine de la paléontologie que Cuvier est le plus incisif. Dans les différentes éditions des *Recherches sur les ossements fossiles*, l'anatomiste attaque Faujas à de nombreuses reprises et touche là où les lacunes du professeur de géologie sont les plus flagrantes. Dès les premières pages de la première édition, Cuvier, sans le nommer annonce qu'il va questionner Faujas et ses théories transformistes :

Quelques-unes des assertions sur les espèces dont viennent les os qu'il [Cuvier] examine, ayant été attaquées par des savants estimables, il a été obligé, quoi qu'à regret, de répondre avec détail aux argumens qu'on lui a opposés, parce qu'il s'agissoit de faits dont les théories à venir devront partir comme d'autant de bases, et parce qu'il étoit nécessaire avant tout de mettre hors d'atteinte ces chartes et ces diplômes de l'histoire du globe. Il espère s'être acquitté de ce devoir de manière à concilier ce que réclamoit l'importance de ces documents, avec les égards dus à l'âge et au mérite des personnes qui l'ont contraint de prendre, pour quelques instans, ce rôle polémique si peu d'accord avec ses habitudes⁴.

Les *Recherches* sont alors méticuleusement menées et Cuvier, à partir du second volume, déconstruit totalement les idées de Faujas, en le tournant en ridicule, souvent de façon courtoise, parfois moins. Dans le mémoire « sur les ossements fossiles d'Hippopotame », Cuvier déploie toute l'ampleur de son ironie :

Mon savant collègue Faujas de Saint-Fond, l'auteur le plus récent sur ces sortes de matières, et l'un des plus habiles qui s'en soit occupé, assure dans ses *Essais de géologie*, tome I, p. 364 et suiv., qu'il n'a pas vu dans les cabinets qu'il a visité dans ses voyages, ni dans les auteurs qu'il a consultés, d'où l'on puisse conclure que l'hippopotame se soit trouvé jusqu'à présent dans

¹ Pierre FLOURENS, « Éloge historique d'André Marie Constant Duméril par M. [Pierre] Flourens, secrétaire perpétuel, lu à l'Institut impérial de France, dans la séance publique du 28 décembre 1863 » : <http://correspondancefamiliale.ehess.fr/index.php?7814>

² CUVIER Georges, « Sur les espèces d'animaux dont proviennent les os fossiles répandus dans la pierre à plâtre des environs de Paris », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome troisième, à Paris, chez Levrault, 1804, p. 275 à 342.

³ Dorinda OUTRAM, *Georges Cuvier, op. cit.*, p. 168.

⁴ Georges CUVIER, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, Paris, Deterville, 1812, vol.I, p. iv.

l'état fossile avec des éléphants, les rhinocéros et les autres grands quadrupèdes des pays chauds¹ ».

La controverse porte sur l'entassement des ossements fossiles d'hippopotames et d'éléphants. C'est en effet le propos de Faujas dans son chapitre XII : les hippopotames n'ont pas de fossiles véritablement connus et surtout concomitants avec d'autres espèces australes. Dans les pages suivantes, le professeur d'anatomie réalise alors une pointilleuse revue de littérature en pointant les livres qui parlent spécifiquement du sujet et montre les manquements, voire les dissimulations de son collègue dont les ouvrages cités se trouvent dans leurs deux bibliographies². Cuvier insiste d'ailleurs bien sur ce fait en introduisant son propos avec sarcasme : « en parcourant les mêmes auteurs, nous n'y trouverons pas à la vérité cette disette absolue de renseignements ». De fait, Faujas est présenté, soit comme un savant distrait, soit comme quelqu'un qui élude des études importantes qui ne rentrent pas dans son système de pensée.

C'est d'ailleurs bien sur le thème des grands mammifères terrestres que Cuvier est le plus enclin à reprendre et à critiquer les dires de Faujas. Dans le second tome, Cuvier, qui cite une dizaine de fois son collègue, n'est jamais tendre. Dans son étude sur les rhinocéros, il reproche à Faujas de n'avoir jamais vraiment analysé ses plances qui sont elles-mêmes jugées brouillonnes³. Ses descriptions de dents n'ont fait « qu'augmenter les doutes » sur la question de l'évolution de la dentition au cours de la vie de l'animal⁴ et la méthode conjecturale de Faujas est jugée non analytique⁵. De fait, Cuvier attaque à plusieurs reprises ses analogies⁶.

Les éditions successives des *Recherches sur les ossements* vont crescendo dans la critique du professeur de Géologie. Faujas est parti sans véritable héritier et Cuvier a donc tout loisir de démonter la réputation de feu son collègue. Dans le quatrième tome de la seconde édition des *Recherches*, Cuvier arrive à résumer leurs rapports en quelques lignes :

Mon défunt confrère, M. Faujas, qui sembloit s'être opposé de n'admettre parmi les fossiles, aucun animal inconnu, qui m'a combattu même sur les plus évidentes de mes propositions en ce genre, puisqu'il n'a voulu regarder ni l'éléphant à longs alvéoles, ni le rhinocéros à museau prolongé, ni le crocodile de Honfleur, comme des espèces nouvelles⁷...

Pour finir, c'est dans le cinquième tome de la seconde édition que Cuvier revient sur l'affaire du grand animal de Maastricht. Faujas y est présenté comme celui à qui l'on doit la présence

¹ Georges CUVIER, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, Paris, Deterville, 1812, vol. II, p. VI/I.

² *Ibid.*, p. VI/2 à 6.

³ *Ibid.*, p. II/2.

⁴ *Ibid.*, p. II/7.

⁵ *Ibid.*, p. II/11.

⁶ *Ibid.*, p. II/13 & III/7 à 14.

⁷ Georges CUVIER, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, 2e édition, Paris, G. Dufour et co., 1824, vol. IV, p. 107 et 108.

du fossile en France. L'ouvrage loue également le soin et la précision apportés aux gravures. Cependant, pour Cuvier, la méthode d'analyse du géologue est à revoir. Faujas est « coupable de tant d'erreurs » dit-il page 341¹, coupable de ses théories, coupable de ne pas assez prouver ses dires. Ce sont encore une fois deux conceptions de la vie sur Terre qui se rencontrent. D'un côté, un catastrophisme destructeur qui fait des fossiles des espèces éteintes, de l'autre, un catastrophisme transformiste qui voit les espèces anciennes comme des versions différentes des espèces actuelles. Ces deux positions extrêmes et engagées dans un combat frontal et violent sont finalement deux facettes de l'évolutionnisme.

Deuxièmement, même dans son domaine de prédilection, la géologie, Faujas est également mis en défaut par la nouvelle génération. Le *Journal des Mines* qui anime l'évolution de la minéralogie revient de nombreuses fois, sous la plume de divers auteurs, sur les théories de Faujas. Si une grande partie d'entre eux reconnaissent l'engagement de Faujas et sa capacité à augmenter les collections des institutions minéralogiques grâce à ses voyages, ses thèses sont loin de faire l'unanimité. Certains articles reviennent sur les anciennes productions du professeur de géologie pour discuter ses assertions. C'est notamment le cas des savants Noeggerath de Boun et J.-F. Clere qui reprennent en 1811 et 1814 l'histoire naturelle de Maastricht. Le premier cite l'ouvrage de 1799 comme le plus récent et le plus important sur l'objet. S'intéressant à la paléobotanique, de Boun remarque que les analyses de Faujas concernant les palmiers de Brühl et de Liblar² sont peut-être erronées. Il table davantage sur une espèce de conifère ancien, plus logique selon lui au vu de l'absence d'autres traces de plantes exotiques dans les sols de la région³. D'autant plus que Faujas se base sur le fait qu'il n'a pas trouvé de tiges et de branches dans les roches des deux localités et en a conclu que les incrustations végétales étaient certainement des palmiers. De Boun, suivant son intuition et celle du baron Hüpsch que Faujas a rencontré en 1794, n'est pas aussi catégorique que le naturaliste français et dénonce la précipitation de son collègue. Il est vrai que quand on regarde le contexte de la marche de Faujas en Allemagne et aux Pays-Bas, on

¹ Georges CUVIER, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, 2e édition, Paris, G. Dufour et co., 1824, vol. V 2e partie, p. 341.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Description des mines de Turffa des environs de Brühl et de Liblard, connu sous la dénomination impropre de terre d'ombre, ou de terre brune de Cologne », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Premier, Paris, Levrault, 1802, p. 445 à 460.

³ Jean-Jacques NOEGGERATH DE BOUN, « Description minéralogique du gisement de la Braunkohle (houille brune), dans la colline de Putzberg, près de Friesdorf, département de Rhin-et-Moselle, avec diverses observations relatives à toute la formation de cette espèce dans la contrée du Bas-Rhin », in *Journal des Mines*, n°179, 1811, 335 à 372.

constate que les visites étaient rapides et encadrées par une situation politico-militaire tendue.

La conclusion de Noeggerath de Boun est sans appel :

Ainsi donc, la majeure partie des bois que l'on trouve dans les attérissements de Brühl et de Liblar n'a pas appartenu à la famille des palmiers, comme Faujas l'a pensé ; mais au genre des conifères, de même que ceux du Pützberg¹.

La grande différence entre cet article et les attaques de Cuvier est que de Boun est totalement froid. Il juge des faits sans considération personnelle. Cependant, la controverse se fonde sur les espèces de plantes qui forment les mines de terres brunes. Le postulat de Faujas sur l'aspect végétal de la terre n'est pas remis en cause².

Plus tard, c'est la géologie maastrichtienne de Faujas qui est attaquée par Clere, ingénieur des Mines, qui est allé visiter la montagne de Saint-Pierre et revient avec un article chargé de critiques. Faujas n'est cité pourtant que trois fois, mais cela suffit à démontrer totalement la valeur de son ouvrage. D'abord, Clere, tout en soulignant « l'importance » du travail de Faujas émet une critique assez rude :

Plusieurs ouvrages ont déjà été publiés sur les ossements fossiles que fournissent depuis longtemps les montagnes des environs de la ville de Maëstricht. Le plus important est celui que M. Faujas de Saint-Fond a donné sous le titre d'*Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht*, dans lequel ce savant a décrit avec beaucoup de détail les coquillages fossiles, et les autres débris d'animaux qui avaient été recueillis jusqu'à l'époque où il entreprit ses recherches. Mais malheureusement cet ouvrage, ainsi, que ceux qui l'ont précédé, ne donnent que de légers aperçus sur les caractères géognostiques proprement dits que présentent cette espèce de terrain.

Un terme illustre ici l'évolution méthodologique et épistémologique des sciences de la terre au XIX^e siècle. Clere regrette en effet l'absence d'une carte ou d'un commentaire « géognostique » des lieux. Cette discipline est simplement la partie descriptive de la géologie. Sans s'attarder sur les grands principes de formation, la géognosie s'intéresse aux caractères des sols environnants. C'est à partir de la géognosie que les premières véritables cartes sont mises en œuvre et en particulier celle des Cuvier et Brongniart sur Paris. Ce type de recherche vise à informer visuellement sur des lieux très ciblés et à donner un aperçu des sols en



Figure 68. Carte géognostique de Paris par Cuvier et Brongniart (1810)

¹ Jean-Jacques NOEGGERATH DE BOUN, *op. cit.*, p.352.

² Voir Chapitre X-3.

présence. On constate bien que ce type de travail représente la genèse des cartes géologiques actuelles¹. Les deux auteurs fournissent d'ailleurs une légende, chaque couleur se rapportant à un type de sol différent². Ce qu'il manque donc à Faujas c'est une véritable analyse des sols. Il avait pourtant l'habitude de réaliser des études stratigraphiques des lieux visités, notamment quand il parcourait les volcans du Vivarais. Cependant, la rapidité de son passage à Maastricht peut être également à imputer au manque de rigueur dont Faujas est affublé. Comme nous l'avons vu, il dépense plus de temps à inventorier et à étiqueter qu'à visiter les carrières locales. Toujours est-il que la géologie philosophique, prônée par Faujas en 1803, est aussi en train d'être remplacée par une science plus précise et proche de la géologie actuelle. Les cartes géognostiques et leur développement au cours du premier XIX^e siècle sont le signe de la spécialisation croissante de l'histoire naturelle.

Troisièmement, une des bases des théories vulcanologiques de Faujas est dès 1812 menacée d'être totalement démontée. Scipion Breislak, dont le professeur de géologie parle beaucoup dans son dernier ouvrage, publié cette même année, il énonce une découverte importante pour la vulcanologie. Dans son *Introduction à la géologie*³, Breislak découvre en observant les terrains volcaniques d'Italie que le trapp, contrairement à ce que scandait Faujas depuis vingt ans, est bien une roche volcanique qui n'est pas si éloignée du basalte. Cette thèse est lourde de conséquences pour la classification de Faujas qui perd alors l'un de ses piliers. En 1813, le naturaliste sort une version refondue de son *Histoire naturelle des roches de Trapp*⁴. L'objectif de Faujas est de défendre son système contre d'éventuels remaniements. Pour lui il est clair que son collègue se trompe comme Lamanon avant lui. Cependant, il n'apporte rien de vraiment nouveau à sa classification et au cours du XIX^e siècle, Breislak et la géologie en général ont compris que le trapp est bien igné et que c'est simplement sa disposition en larges couches horizontales qui le fait différer du basalte.

La fin de carrière de Faujas de Saint-Fond correspond donc bien à cette transition des sciences, caractéristique des premières décennies du XIX^e siècle. La nouvelle génération de

¹ Des exemples de cartes géologiques de France, d'Italie et d'Allemagne ont été égrainés dans tous le texte. Concernant la France, la carte géologique la plus accessible se trouve sur Géoportail : <https://www.geoportail.gouv.fr/>

² La figure étant présente plus à titre d'illustration, la carte et la légende sont consultables en haute définition sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53085749r.r=Cuvier%2C%20Georges&rk=85837;2>

³ Scipion BREISLAK, *Introduction à la géologie ou à l'histoire naturelle de la terre*, traduit par J.J.B BERNARD, Paris, Klostermann, 1812.

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle des roches de trapps, considérée sous les rapports de la géologie et de la minéralogie*, 2e ed., Paris, A. Belin, 1813.

savants, formés dans les écoles prestigieuses des Ponts et Chaussées ou des Mines, entre en scène et la génération des anciens théoriciens formés à l'école des voyages s'éteint peu à peu. Au moment où Faujas se met en quête de systèmes philosophiques, ce sont les cartes et la précision qui animent la science subventionnée par l'État. Marie-Noëlle Bourguet et Isabelle Laboulais l'ont bien montré dans leurs écrits, la cartographie, et en particulier la cartographie géognostique puis géologique, devient une ressource stratégique pour l'armée, l'industrie et l'État. Après les études de Brongniart sur Paris, les Mines lancent dès 1811 une campagne de cartographie au 1/500 000¹. L'Empire entend s'inscrire dans la modernité administrative en se dotant d'appareils statistiques fiables², et la géologie, dans un contexte de guerre permanente, est d'autant plus stratégique que les ressources naturelles extérieures entrent plus difficilement sur le territoire. Le géologue, s'il sort de l'école des Mines, devient lui-même une ressource stratégique importante. La « gloire des ingénieurs » définie par Hélène Vérin, construite au cours de l'Ancien Régime, est alors véritablement prégnante au XIX^e siècle. D'ailleurs, c'est un de ces hommes, Pierre-Louis Cordier, diplômé des mines et élève de Dolomieu qui hérite de la chaire de géologie au Muséum. On aurait pu croire qu'un des élèves de Faujas, Brard en tête, succéderait à Faujas, mais un changement dynastique s'opère, dans la droite ligne du renouvellement scientifique de l'époque.

3. La mort de Faujas et ses suites immédiates

Barthélemy Faujas de Saint-Fond décède le 18 juillet 1819 à sept heures du matin. Depuis octobre 1818, il ne se rendait plus au Muséum pour signer *l'état des traitements des professeurs* et c'est un ami, le chevalier du Barroux, qui récupère son salaire. Chaque mois, d'octobre 1818 à juillet 1819, un petit billet de procuration rédigé par Faujas au recto et par le notaire du Barroux au verso accompagne les plans comptables. Puis en juillet 1819, Faujas est simplement effacé du tableau.

Succession des biens et des savoirs

Pendant ses derniers mois, retiré à Saint-Fond, le savant est pris en charge par deux cousines, Valériane et Henriette Boisset. La relation du vieux naturaliste avec Valériane était, d'après leur correspondance, assez courtoise depuis une vingtaine d'années. Pour lui assurer,

¹ Ana CARNEIRO, « L'usage technique et symbolique des cartes à la Commission géologique du Portugal (1857-1908) », *op. cit.*

² Marie-Noëlle BOURGUET, *Déchiffrer la France*, *op. cit.*

à elle et à sa sœur, une rente et une vie agréable, Faujas se remarie sur son lit de mort, le 17 juillet 1818, quelques heures avant de s'en aller¹. Valériane et Faujas entretiennent une relation amoureuse ambiguë depuis les années 1790. Dans les quelques lettres du naturaliste à sa cousine, on sent que leurs rapports étaient plus que familiaux, malgré le fait que Marguerite Richon était encore en vie. Il n'est donc pas étonnant que le vieux savant décide dès 1816 d'aider Valériane et sa sœur.

Les biens de Faujas sont partagés entre ses trois fils, Bernard capitaine à la retraite, Barthélemy (cinquième du nom) qui s'occupe avec son frère de gérer les soieries de Taulignan héritées de la famille Richon, et enfin Alexandre, le plus naturaliste des trois et le plus visible dans les sources. Alexandre Faujas de Saint-Fond est ingénieur-géographe. Après sa captivité pendant les campagnes de la Révolution il est élevé au rang de chevalier de la Légion d'honneur. Ensuite il est envoyé en poste à la Guadeloupe où il devient le maréchal de camp de l'île puis maire de la commune de Canal. Alexandre Faujas est notamment correspondant du Muséum d'Histoire Naturelle.

Cependant, du fait de son mariage avec Valériane Boisset et en vertu du testament olographe rédigé le 12 mars 1816², sa seconde épouse hérite également d'un quart de ses biens meubles et immeuble. Faujas a même prévu dans son testament de laisser à Valériane et à sa sœur Henriette, qui se sont occupées de lui pendant la Révolution puis pendant sa vieillesse, une rente et la jouissance de plusieurs résidences à titre viager. Le testament du naturaliste montre bien qu'il est très attaché à ses deux cousines. À la lecture de ce testament, on comprend que Faujas s'est retrouvé esseulé et que Valériane et Henriette lui ont toujours porté secours. Comme il le rappelle dans son testament, Bernard et Alexandre étaient en campagne militaire et Barthélemy dirigeait les manufactures de Taulignan. Au regard de la place particulièrement importante des sœurs Boisset, le mariage de Faujas et Valériane pourrait même être finalement un moyen de sceller les dispositions du testament et d'assurer leurs acquis.

La mort de Faujas fait aussi émerger dans les lettres adressées à Valériane de nouveaux personnages qui apparemment étaient des amis de la famille. C'est le cas de Dubaroux qui, en plus de s'occuper de la gestion des derniers salaires du naturaliste, loge

¹ Mariage de Faujas et de Valériane Boisset, 17/07/1819, Tables décennales de la commune de Loriol-sur-Drôme, 1813-1822, page 23, A.D. Drôme, 2 Mi 2538/R1.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, 02/11/1019 : Inventaire après décès de Faujas de Saint-Fond domicilié à Paris, 25 rue de Seine. Comprend également les copies des documents officiels du décès et la copie du testament olographe rédigé le 12 mars 1816.

Valériane à Paris¹ au moins jusqu'en 1826. En 1829, dans une lettre d'un des fils Faujas à leur cousine et belle-mère, l'auteur regrette la disparition de Dubaroux comme d'une grande perte pour lui et la famille. Un autre protagoniste éclaire la situation de la réputation des Faujas à Paris. Jean-François Seneaux, qui n'apparaît qu'après la mort de Faujas, est vraisemblablement membre du même cercle que Broussonet avec qui il travaille. Ce médecin, expert en obstétrique, s'interroge sur le devenir de Saint-Fond. Le 7 septembre 1821, dans une lettre à Valériane, il se soucie notamment de la situation financière de cette dernière. Il lui demande également si la collection de Faujas s'est assez bien vendue et surtout si le domaine va rester, comme il le souhaite, dans la famille. De plus, il commente dans cette lettre le comportement de Cuvier envers le clan Faujas :

Toutes me disent que le grand ami du roi, de la famille royale, de la légitimité, de la légalité et de la justice (le grand *Cuvier* enfin), ne m'aime pas !... Il y a longtemps que je savais cela. N'étais-je pas aimé de l'illustre Faujas de St Fond, n'était-ce pas assez pour être mal vu et maltraité par ce vicieux personnage, qui depuis lors et pour mes pechez se trouve partout comme le *gloria parti* dans tous les psaumes² !

La tension entre les deux clans est encore palpable et le médecin se demande si Cuvier n'est pas en train d'appliquer une politique d'effacement de Faujas. Il continue quelques lignes plus bas dans le même sens en accusant Cuvier d'intriguer contre la veuve Faujas : « Je suis sur, mon intéressante amie, comme de mon existence, qu'il agit sourdement contre vous. » Seneaux, qui a un lourd passif avec Cuvier à la suite de son éviction de la faculté de Montpellier, met en garde la veuve de son ami. Il lui demande aussi à ce sujet si les

professeurs du Muséum la traitent bien. Le reste de la correspondance entre les sœurs Boisset et Faujas jette le flou sur les conditions de succession du naturaliste, mais il semble que les conflits et les dettes aient rendu les relations familiales assez froides.

La dernière source à revenir sur la chute de « l'empire Faujas » émane d'une des petites filles du naturaliste. Domiciliée à Paris,

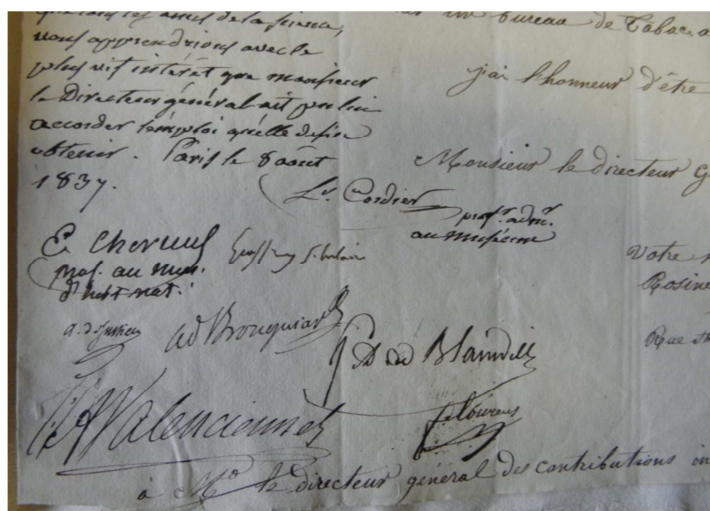


Figure 69. Signatures des professeurs du Muséum en soutien à Rosine Faujas (1837)

¹ Lettre de SENEAX à Valériane, 07/09/1821, adressée à Paris chez Dubarroux, hôtel Némont, rue de la tournelle, BMG N.3378-13

² *Ibid.*

Rosine Faujas de Saint-Fond demande en 1837 au ministère du Commerce, avec l'appui et les signatures des professeurs du Muséum, la permission d'ouvrir un tabac¹. Son argument principal est basé sur le fait que son « illustre grand père » a dilapidé la fortune familiale et sacrifié le bien-être de sa descendance pour soutenir la marche des sciences. Ceci dit, la présence des signatures d'un bon nombre des professeurs en poste démontre que le nom de Faujas de Saint-Fond compte toujours au sein de l'institution qu'il a contribué à ériger.

Une bibliothèque est-elle le reflet d'un savant ?

Au-delà de ses écrits personnels, qu'ils soient manuscrits ou imprimés, la bibliothèque d'un homme de savoirs peut aussi nous montrer, *a posteriori*, comment cultive il son esprit autrement que par la contemplation et la collecte. « La bibliothèque est-elle un état d'âme ? » se demande Daniel Roche dans *Les républicains des lettres*². Ainsi grâce à l'inventaire après décès de son logement parisien³ et au catalogue de la vente d'une partie de ses livres⁴, nous pouvons reconstituer les grandes tendances qui se dégagent de sa bibliothèque et se demander si cette collection est un reflet de l'intellectuel qu'il a été.

En termes de volume, il y a une nette différence entre l'état de la bibliothèque de Faujas en 1808 et en 1819. Après avoir été logé avec une partie des professeurs dans les bâtiments situés à la place des actuelles serres chaudes, Faujas fut contraint en 1808 de libérer son foyer parisien à cause des travaux de modernisation du Muséum. Il fut alors relogé au 25 rue de Seine⁵. Dans ses échanges avec le ministère de l'Intérieur, il demanda des fonds pour déménager ses « 5000 volumes⁶ ». Faujas fait alors état au ministre d'une bibliothèque assez importante, mais qui ne transparait pas dans l'inventaire après décès ou dans le catalogue de

¹ Lettre de Rosine FAUJAS DE SAINT-FOND au directeur général des contributions indirectes, 08 juillet 1837, signée par 7 membres de l'Académie des Science et du Muséum, A.D. Isère J547.

² Daniel ROCHE, *Les républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, coll. « Nouvelles études historiques », 1988, p. 47.

³ M^e Jean VINGTAIN, Inventaire après décès de Faujas de Saint-Fond domicilié à Paris, 25 rue de Seine, 02 novembre 1819. Comprend également les copies des documents officiels du décès et la copie du testament olographe rédigé le 12 mars 1816.

⁴ Auguste GORET, *Catalogue des livres de feu M. B. Faujas de Saint-Fond. Professeur, Administrateur du Jardin du Roi, du Musée d'Histoire naturelle, et Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur ; Dont la vente se fera le Mardi 7 Mars 1820, et les quatre jours suivants, à six heures de relevée, à l'Hôtel-Bullion, Salle vitrée, n^o 3 ; rue J.J. Rousseau.*, Paris, Tillards frères, Libraires du roi de Prusse, 1820.

⁵ L'emplacement de sa maison correspond à l'actuel vivarium du la ménagerie du Muséum National d'Histoire Naturelle.

⁶ Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur, 14/03/1808, lui demandant une indemnité de 5000 francs pour ses frais de déménagement A.N. AJ/15/745. Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas, 11/05/1808, lui accordant une indemnité de 5000fr pour déménagement ainsi que le droit d'utiliser les fenêtres et cheminées de son ancien logement, A.D. Isère J547. Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas, 30/05/1808, le félicitant Faujas pour la rapidité de son déménagement, et pour le prévenir qu'il lui est accordé le grade de commissaire de Sirops de Raisin à 20 lieux autour de son domaine, A.D. Isère J547.

vente. En recoupant les différentes informations de ces deux documents, on relève que le nombre d'objets inventoriés est bien moindre. Pourtant, on entend ici par « objet » tout ce qui a été recensé, dont les cuivres, les cahiers, les portefeuilles de cartes, etc. Dans l'inventaire après décès, les notaires Jean Vingtain et du Barroux font état de 1749 objets répartis en 75 lots. Faujas conserve notamment dans de nombreux cartons les épreuves de ses derniers ouvrages, des portefeuilles de gravures, de caricatures, de dessins, etc. Le catalogue de vente aux enchères rédigé par Auguste Goret, commissaire-priseur rue Guénégaud à Paris, recense

1562 objets répartis en 255 lots. Certaines trouvailles ont donc été écartées de la vente, et notamment les cartons de feuilles appartenant à divers ouvrages de Faujas, que le naturaliste a conservés. L'échantillon n'en reste pas moins intéressant pour dresser un portrait du lecteur. Cette bibliothèque en cinq langues révèle une culture qui ne se ferme pas au seul français et laisse une place aux langues vivantes européennes et au latin. Comme un grand nombre de ses biens, la bibliothèque de Faujas est vendue aux enchères entre le 7 et le 11 mars 1820, de même que sa collection d'histoire naturelle vers le 14 décembre suivant.

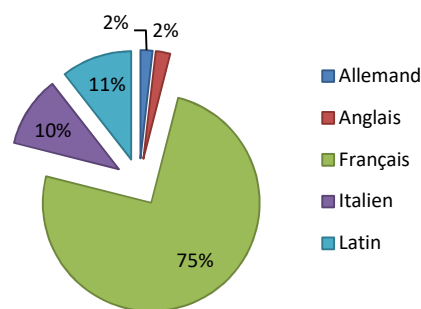


Figure 70. Répartition linguistique de la bibliothèque de Faujas (1820)

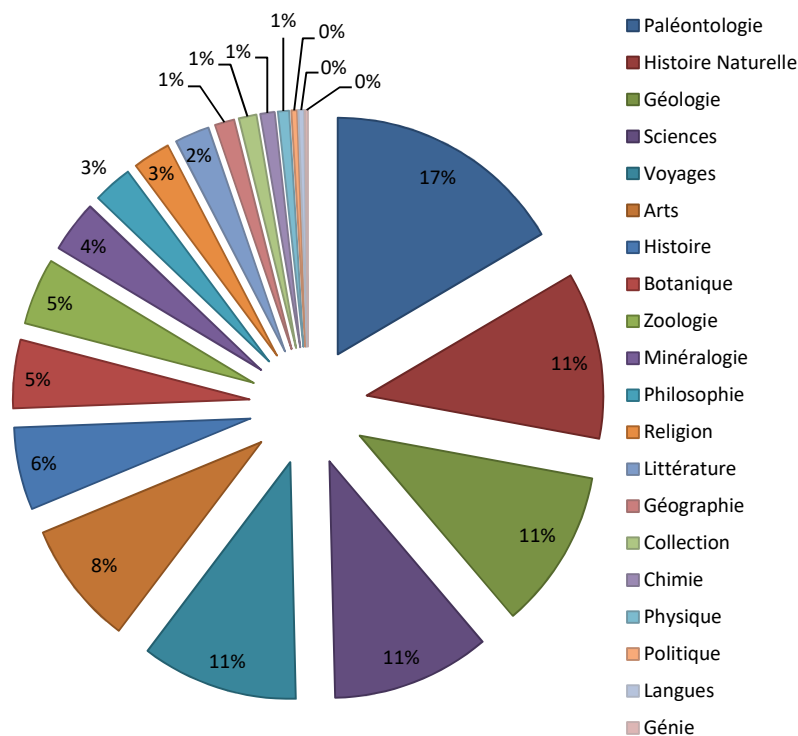


Figure 71. Répartition des livres en vente de la bibliothèque de Faujas (1820)

D'abord, la Figure 71 montre que la répartition des thèmes de bibliothèque de Faujas correspond assez bien au type de savant qu'il est. C'est une collection, certes amplement dominée par les sciences, mais qui comporte beaucoup de disparités. L'étendue du spectre scientifique de Faujas montre qu'il est un bon exemple du savant des

Lumières qui touche à tout.

Premièrement, il possède de nombreuses synthèses très larges et les revues scientifiques que nous avons placées dans les catégories « science » ou « histoire naturelle ». Ces entrées concernent notamment les œuvres de Buffon en plusieurs éditions. Deuxièmement, les sciences de la terre occupent logiquement le plus de place dans les étagères de Faujas. Ceci dit, la paléontologie est tirée vers le haut du fait d'une quantité importante de reliquats issus de *l'Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht* dont 113 exemplaires grands in-folio sont restés invendus. De plus Faujas possède également 129 exemplaires de sa *Notice sur les plantes fossiles*. Malgré tout, cette prédominance des sciences de la terre montre bien l'intérêt tout particulier de Faujas pour la géologie. Troisièmement, on remarque une présence non négligeable d'ouvrages de botanique (mais aussi des livres sur l'agriculture). Ce poste correspond certainement à l'activité d'acclimatation à laquelle Faujas se livrait dans les terres de Saint-Fond. Le climat y est doux et la propriété bénéficie d'une bonne irrigation. D'ailleurs, la présence de cuivres inédits révèle l'intention du naturaliste de se lancer dans un traité de botanique, certainement inspiré par ses expériences concluantes sur le chanvre de Chine et la pomme de terre de Philadelphie. Quatrièmement, le passé littéraire du professeur de géologie n'est pas oublié. La littérature, les arts et l'histoire sont bien présents et reflètent la formation classique du naturaliste.

Ensuite, en analysant le nombre des titres et non le volume réel des ouvrages, de nouvelles tendances se dégagent. L'accumulation d'invendus cache quelque peu le véritable intérêt du savant pour certains domaines. D'une part, la zoologie apparaît alors beaucoup plus.

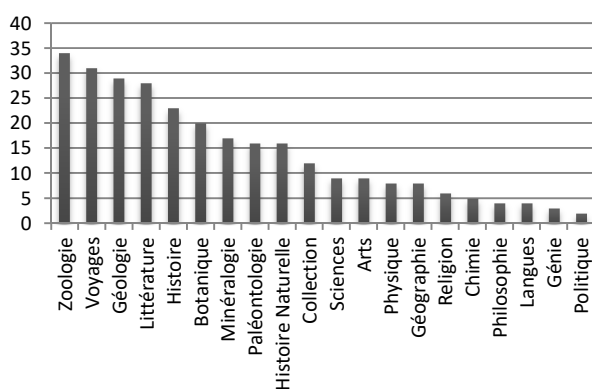


Figure 72. Volume des titres de la bibliothèque de Faujas (1820)

Si on couple cette science à la paléontologie, cela correspond aux dernières préoccupations de Faujas sur sa recherche éperdue d'analogues. Cette domination de la zoologie est d'autant plus marquante que cette section ne comporte aucun invendu de Faujas. La zoologie est donc pour le naturaliste une science dans laquelle il doit beaucoup

apprendre pour rattraper son retard sur les anatomistes. Dans une note du catalogue de vente, Goret explique que Faujas possède les livres de Cuvier qu'il a beaucoup annoté. D'autre part, la présence de la littérature et de récits de voyage se renforce également. Faujas a notamment rassemblé une collection des ouvrages de Pétrarque auquel il voue une grande dévotion. Il se

rend plusieurs fois à Fontaine de Vaucluse pour s'y recueillir. En 1807, lors d'une de ses dernières excursions connues, Faujas qui n'a vraisemblablement plus de feuilles raconte sa visite de la ville sur ses cartes à jouer¹. On compte vingt volumes du poète, dont des incunables. Faujas possède notamment un exemplaire de *Il Poggio* dans un tirage in-quarto demi-relié à dos de veau de 1485. C'est son livre le plus ancien. Ses ouvrages de Pétrarque et sur Pétrarque couvrent toute la période humaniste et avancent jusqu'aux Lumières. D'ailleurs le naturaliste prépare son propre commentaire de Pétrarque. La vente aux enchères fait état de plusieurs cuivres de format in-quarto et in-octavo en rapport avec cette édition commentée des œuvres du grand humaniste, agrémentée des notes de Faujas. Cela prouve une fois de plus que le naturaliste, malgré sa carrière de savant professionnel, n'a vraisemblablement jamais oublié son passé de poète. La littérature de voyage tient, elle aussi, une place très importante dans cette collection. Comme nous l'avons plusieurs fois indiqué pendant cette recherche, Faujas prépare ses voyages et suit des ouvrages de référence durant ses périples. C'est le livre à la main qu'il compare la réalité qu'il a sous les yeux et ses lectures. En Écosse, c'est Thomas Pennant qui l'accompagne, en Allemagne c'est Collini, en Italie Fortis. La littérature de voyage est une des pierres angulaires du travail des naturalistes voyageurs qui doivent comparer leurs expériences pour affirmer ou infirmer celles des autres.

Enfin, et même s'ils sont moins représentés, cette bibliothèque contient des ouvrages dans de nombreux thèmes bien éloignés des préoccupations premières d'un naturaliste. Sa collection comporte des études sur les grands peintres, des vies de saints, quelques dictionnaires du français vers d'autres langues dont un très spécialisé concernant les termes miniers en Allemand. La présence de ces dictionnaires linguistiques, en plus de servir pour ses voyages, l'aide certainement à traduire les ouvrages étrangers. Le génie regroupe des études de génie civil et militaire et la politique des rapports sur les départements. Ces thèmes viennent donc compléter la bibliothèque d'un « honnête homme » qui cultive sa curiosité, mais peut aussi vouloir exposer des beaux livres dans sa maison parisienne.

Comme nous l'avons fait remarquer, les lectures du naturaliste correspondent très bien au type d'intellectuel qu'il est, notamment à la fin de sa carrière. D'abord, les sciences et surtout les sciences de la terre sont majoritaires dans cette collection. Faujas reste géologue, et professeur de géologie. Cependant on voit bien que ce naturaliste a aussi un important besoin d'informations concernant les espèces animales pour les confronter à ses fossiles et ériger son

¹ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, Notes de voyage à Vaucluse dans la maison de Pétrarque écrites sur le verso de 25 cartes à jouer, 10 juin 1807, BNF NAF/749.

propre système de pensée, grâce à ses voyages ainsi qu'à son cabinet et en s'appuyant sur une bibliographie qu'il expose dans ses derniers écrits. Ensuite, la passion de Faujas pour la flore, même si elle reste peu marquée dans ses publications, devient ici un élément central de sa bibliothèque. Le domaine de Saint-Fond est entretenu comme un véritable jardin d'acclimatation grâce à ses lectures en agriculture et botanique. Enfin sa formation littéraire et son amour pour les belles-lettres et les poètes, en plus d'avoir modelé son style d'écriture qui lie science et récit ressort également bien dans cette collection des ouvrages de Pétrarque et de philosophes comme Sénèque, Rabelais, Fénelon ou encore Saint-Augustin.

Faujas est donc bien un savant des Lumières : autodidacte et multiforme. Moins aventurier que Dolomieu, moins scientifique que Haüy ou Brongniart. Cette persistance de la littérature et de la philosophie dans ses lectures le place, une fois de plus, dans une position de « passeur » entre lettres, science et culture.

CONCLUSION

Tout au long de ce travail, nous avons pu suivre l'évolution de Barthélemy Faujas et du champ scientifique auquel il appartient, au cours de cette période de transition que représente le tournant Lumières. Ce récit de vie nous a permis d'appréhender le déplacement de la position d'un acteur et de comprendre comment de simple notable de province, un homme, grâce à ses écrits et surtout grâce à ses relations, a réussi à gravir les échelons des institutions scientifiques ainsi que de toute la société française. Cependant, une vie n'est pas une trajectoire linéaire et fulgurante. La vie, et celle de Faujas ne fait pas exception, est un parcours, un cheminement, fait d'embranchements, d'accélération et de ralentissements, qui se sont dévoilés au travers des sources. Pour l'historien, il fallait donc autant observer la route que regarder au loin. C'est bien cette idée de multiplicité que nous avons tenté d'exposer dans cette recherche.

1. Un chemin, des parcours

L'intérêt de l'étude de Barthélemy Faujas de Saint-Fond revêt donc plusieurs aspects. En premier lieu, son positionnement social permet à l'historien d'entrer dans les mondanités savantes par le biais d'une personne privilégiée, mais qui n'est pas insérée *de facto* par sa naissance. Nous avons observé que, de la sénéchaussée de Montélimar jusqu'au Muséum, Faujas gravit lentement les marches qui l'amènent à devenir haut fonctionnaire. Rien n'est jamais décidé d'avance et chaque étape correspond à un véritable jeu d'influence, de flatteries et de services rendus à des hommes puissants. Le naturaliste doit sa carrière à son travail bien sûr, mais surtout au soutien de mentors et de mécènes. C'est le cas de Buffon qui fait de lui un véritable savant professionnel. C'est aussi, malgré tout, grâce au duc de Chaulnes qu'il s'insère dans la société parisienne et rencontre gens de lettres et ministres. Avec son entrée au Jardin, c'est toute la famille des naturalistes qui se soude pour faire corps et lutter pour leur institution pendant la Révolution.

Faujas n'est donc pas un « bon philosophe », au sens d'un homme isolé qui ne devrait ses récompenses que par son seul esprit. C'est avant tout par son réseau, dont la toile est tissée

au fil des années, qu'il parvient à se faire un nom dans les sciences de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Le parcours de Faujas permet à l'historien des sciences d'étudier le fonctionnement des réseaux et des liens entre savoirs et pouvoir. Que ce soit entre savants ou avec les représentants des différents régimes politiques qu'il côtoie au cours de sa vie, Faujas réussit à se faire une place et surtout à la conserver. De fait, c'est une autre facette des savants qu'illustre ce travail. La figure du savant d'État, soumis à une hiérarchie, à des règles, à un budget, nous montre que les sciences ne se construisent pas seulement grâce aux grands esprits. L'argent, la réputation et la réussite personnelle tiennent une place prépondérante dans la vie du naturaliste.

En second lieu, ce savant incarne également très bien le modèle de l'amateur naturaliste des Lumières, c'est-à-dire un autodidacte émerveillé par une nature qu'il essaye de comprendre. Il commence sa carrière de savant comme simple passionné et livre dès 1773 une vision engagée de sa méthode d'observation de la terre. D'abord régionaliste, il devient plus en plus systémique au fur et à mesure de sa carrière. Cependant, à l'instar de son positionnement social, sa stature scientifique est certes élevée, mais il n'est jamais considéré comme un génie ou un précurseur (comme c'est le cas de Dolomieu et Saussure qu'il continue à aimer et à admirer pendant toute sa vie). Ce statut de savant, connu plus que reconnu, nous offre également un angle de vue central sur les sciences, tout au long de cette période. En tant qu'intellectuel « académique », il ne succombe pas au mesmérisme et reste attaché aux institutions. Dès le début du XIX^e siècle, sa vision traditionnelle de l'histoire naturelle de la terre, héritée de Buffon, le fait entrer en résistance. Il tente alors de sauvegarder le modèle des Lumières basé sur la découverte d'espaces naturels et de paysages, ainsi que sur la transmission des savoirs à travers un discours accessible et dont les termes sont partagés autant par les érudits que par les travailleurs de la terre locaux. Cet idéal d'une science vulgarisée est concurrencé par une réorganisation en profondeur de la formation scientifique et une redéfinition des nomenclatures qui s'éloignent peu à peu des langages régionaux pour aller vers l'ordre gréco-latin que nous connaissons aujourd'hui.

Le cas Faujas nous permet de comprendre que ce grand changement dans l'organisation des sciences, vue par certains comme une « révolution », peut aussi être perçu comme une période plus transitoire pendant laquelle se précisent les anciennes et les nouvelles méthodes. Ce passage au XIX^e siècle, à travers le prisme de ce « naturaliste », questionne bien le concept de « révolution scientifique » que Pascal Duris analyse comme une « bataille des anciens et des modernes » dans le cadre de la transition scientifique du XVII^e

siècle¹. Nous ne sommes pas non plus très loin du débat entre la philosophie naturelle de Hobbes et la naissance de l'expérience des Boyle et Newton. Dans la France du début du XIX^e siècle, on retrouve, d'un côté, les anciens, tenant d'une science littéraire, de la méthode naturelle et, dans le cas de Faujas, du transformisme. De l'autre, les modernes, jeunes scientifiques spécialisés, formés dans les grandes écoles et qui descendent autant de Lavoisier que de l'excellence scientifique républicaine. Faujas qui est peu à peu vaincu par les nouveaux savants se retrouve dans une posture assez bancal. Il défend la méthode naturelle tout en utilisant la chimie dans l'étude des roches et en intégrant une partie du nouveau vocabulaire.

En troisième lieu, à travers Faujas, c'est aussi une méthode qui s'est révélée au cours de cette thèse. Le naturaliste Faujas représente un bon exemple du savant-voyageur. Ce modèle, attaché à la pratique des sciences pendant l'époque des Lumières, fait de Faujas un représentant des « anciens ». Il reste très attaché à la nature et base toutes ses recherches sur des observations de terrain, portées par des journaux de voyage explicites. Ainsi, Faujas nous permet d'appréhender concrètement les conditions de travail des naturalistes et leur rencontre avec leur objet. Cet acteur est un exemple représentatif dans ce champ des savants naturalistes qui regroupe aussi bien de grands voyageurs comme Dolomieu, Saussure et Humboldt, que des aventuriers locaux tels Gensanne ou Soulavie, arpenteurs de lieux aujourd'hui perçus comme communs (le Vivarais, le Velay, le Midi). Si un élément traverse toute la carrière de Faujas de Saint-Fond, du régionalisme des premiers temps au catastrophisme transformiste qui caractérise la fin de sa carrière, c'est cet amour profond de la nature et de son contact. De plus, la richesse des différentes sources et documents de travail et de voyage nous ont permis de montrer que la recherche en science de la terre est multiple. Le terrain, l'auberge, le cabinet, le laboratoire sont tous des lieux primordiaux dans la construction des savoirs. C'est pour cette raison qu'avant de prendre sa retraite à Saint-Fond, Faujas est aussi virulent avec les savants de laboratoire qui ne sortent pas à la rencontre de la nature. C'est un retour aux « amateurs de cabinets » qu'il perçoit, une science pratiquée entre quatre murs. Ce contre quoi il a lutté sa vie durant.

¹ Pascal DURIS, *Quelle révolution scientifique ? les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Hermann, coll. « Les collections de la République des lettres. Études », 2016.

Le nom de Faujas de Saint-Fond est, au regard de sa vie, intimement lié à l'idéal savant des Lumières. C'est un véritable philosophe de la terre et de la nature qui voit dans la transmission de ses idées une manière d'instruire, de restituer ses expériences à travers un style littéraire et poétique. Toutefois, au XIXe siècle, ce style ne correspond plus à ce que l'on attend d'un scientifique. Faujas est donc plus « homme de sciences » que véritablement « scientifique ». Cependant, c'est bien cet idéal d'ouverture propre aux Lumières qui fait du Museum une institution qui lui ressemble. En effet, Faujas, tout comme ses collègues fondateurs, promeut cet idéal fait de savoirs, d'expérience et d'éducation. Il tente de décroiser les sciences des cercles restreints pour former le peuple et les générations futures. En cela, et même si son rôle a été pour le moins oublié, il reste l'un des principaux rouages qui ont permis de sauvegarder l'héritage de Buffon et de le faire évoluer en une institution unique qui réunit tous les domaines des savoirs sur la nature. Le Muséum, malgré la réforme des institutions universitaires, porte encore en lui le triptyque érigé par Faujas et ses collègues : recherche, conservation et éducation. Ainsi, malgré une remise en cause presque totale de ses grandes théories, Faujas est donc toujours reconnu, utilisé et parfois mis à l'honneur. Hissé comme un des précurseurs des études sur le volcanisme, il est une caution historique pour de nombreux géoscientifiques actuels.

Barthélemy Faujas de Saint-Fond est donc bien un acteur qui a vu se dérouler des périodes extrêmement mouvementées et qui a su s'y adapter autant personnellement que professionnellement. Cette qualité d'homme moyen, ni génial, ni anonyme, en fait donc un témoin précieux et important qui a participé à l'évolution de sa discipline ainsi qu'à la création d'une des plus célèbres institutions scientifique de France, d'Europe et même du monde.

Finalement, c'est son ami Dolomieu, dans son journal de captivité, qui en parle le mieux. Il a compris, pendant ses long mois de captivité, que le goût de son ami montilien pour la sociabilité et la gloire l'avait trop occupé pour devenir un grand savant. Ainsi les quelques lignes de Dolomieu écrites sur Faujas et avec lesquelles nous avons commencé ce travail, auraient aussi bien pu le clôturer.

2. Les apports du professeur de géologie pour la science d'aujourd'hui

Malgré une fin de carrière où il voit une grande partie de ses idées remises en cause, le nom et la renommée de Faujas de Saint-Fond persistent dans certains domaines. En géologie,

le travail du naturaliste, notamment sur les volcans, est toujours souligné par les vulcanologues. Pour Maurice Krafft qui signe en 1991 un petit ouvrage de vulgarisation sur l'histoire de la vulcanologie, Faujas est perçu comme un des premiers chercheurs, avec Dolomieu, à avoir admis et défendu le caractère igné du basalte¹. Les historiens de la géologie n'oublient pas, eux non plus, les apports de Faujas. Ainsi, mis à part les ouvrages que nous avons déjà beaucoup cités dans le développement (comme ceux de Gabriel Gohau, François Ellenberger ou encore Pietro Corsi), Martin J. S. Rudwick, qui publie en 2005 un travail colossal sur la géohistoire, invoque lui aussi le nom de Faujas de Saint-Fond comme l'un de ceux qui ont repoussé les limites du temps². Dans l'ensemble de ces ouvrages, Faujas est décrit sous deux facettes bien distinctes. C'est avant tout le régionalisme de ses recherches qui intéresse Gabriel Gohau en l'intégrant à la mouvance des études de terrain avec notamment Soulavie. Pietro Corsi, pour sa part, voit bien dans Faujas l'utilisateur de Lamarck qui se sert de sa conchyliologie pour justifier son système. Cependant, plus il avance, plus Faujas est influencé par le transformisme, qu'il finit par adopter défend dans ses dernières productions.

Les domaines dans lesquels Faujas a apporté une contribution non négligeable à l'activité scientifique peuvent être réunis en trois grands thèmes qui s'influencent les uns les autres et dont les préoccupations se rejoignent pour former le système de Faujas. Premièrement, la vulcanologie de Faujas, et particulièrement son aspect régional, est mise en avant par les scientifiques d'aujourd'hui. Deuxièmement, la paléontologie, bien que balbutiante, l'a accompagné tout au long de sa carrière et Faujas est toujours vu comme un des premiers analystes de certaines espèces. Troisièmement ses deux premiers thèmes participent à la vision systémique de l'allongement du temps que Faujas défend avec opiniâtreté.

La reconnaissance de la vulcanologie de Faujas

Bien que ses théories sur les roches de trapp aient été remises en cause par les analyses de Scipion Breislak³, la vulcanologie de Faujas, surtout celle de son ouvrage sur le Vivarais et le Velay, est toujours reconnue par les spécialistes actuels. Peu de temps après sa mort, Faujas est cité avec respect par Léonce Élie de Beaumont. C'est pourtant ce savant qui est responsable de la chute des théories catastrophistes, et notamment volcaniques, de Faujas. Ce

¹ Maurice KRAFFT, *Les feux de la terre, histoire des volcans*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard Sciences et Techniques », 1991, p. 58 et 59.

² Martin J. S. RUDWICK, *Bursting the limits of time*, *op. cit.*

³ Scipion BREISLAK, *Introduction à la géologie ou à l'histoire naturelle de la terre*, *op. cit.*

dernier est cité en référence dans le *Voyage métallurgique en Angleterre*¹, l'*Explication de la carte géologique de France*² à propos de Roche-Rouge qu'il a rendue « célèbre ». Alexandre Bertrand dans ses *Lettres sur les révolutions du globe* (lettre III sur les volcans)³ attribue à Faujas la découverte de terrains volcaniques du Vivarais et du Velay. C'est également le cas de Bory de Saint-Vincent, très attaché au vieux naturaliste. En plus de l'éloge qu'il écrit en 1820⁴, Bory cite Faujas à de nombreuses reprises dans ses travaux. De plus, même quand il est en désaccord avec lui, Bory reste toujours très respectueux envers son prédécesseur et ne l'accable jamais frontalement à la différence de ce que fait Cuvier. Dans l'*Atlas encyclopédique* qu'il construit avec Anselme Desmarest, Bory revient sur les théories de Faujas sur les grottes de Maastricht. Bien qu'il pointe un certain nombre d'erreurs qu'il trouve « étranges » venant du professeur, Bory ne manque pas une occasion de souligner la qualité de son travail et le critique avec beaucoup de respect⁵. Des revues scientifiques régionales comme les *Annales de la société d'agriculture du Puy* ou encore les *Mémoires de la société d'agriculture de Haute-Loire* reprennent, tout au long du XIX^e et au début du XX^e siècle, les observations ciblées de Faujas et les réemploient à leur avantage. Cette empreinte locale reste donc très attachée à la réputation du naturaliste, et ce bien après sa mort.

Un tel aspect est toujours bien présent aujourd'hui. D'une part, en 2013 lors de la création du projet de Géopark des « Monts d'Ardèche » qui occupe la zone volcanique du Vivarais, le naturaliste est cité au titre de l'ancrage historique :

Les sciences de la Terre sont présentes sur le territoire depuis 236 ans, initiées par Barthélemy Faujas de Saint Fond (1741-1819) qui publie dès 1778 « Recherche sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay ». Contemporain de Faujas, l'abbé Jean-Louis Giraud Soulavie (1752-1813) publiera la première carte géologique de l'Ardèche ainsi que la première représentation de la notion d'étagement de la végétation⁶.

On retrouve dans le comité scientifique de ce rapport le géologue Jean Mergoïl qui utilise Faujas depuis les années 1970 et qui milite pour la reconnaissance du Vivarais comme un site important pour la géologie. Faujas, accompagné ici de Soulavie, devient donc un argument de

¹ Armand DUFRÉNOY, Auguste PERDONNET, Léonce ÉLIE DE BEAUMONT et Léon COSTE, *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des minerais de fer, étain, plomb, cuivre et zinc dans la Grande-Bretagne.*, Paris, Bachelier, 1837, p. 520.

² Léonce ÉLIE DE BEAUMONT, *Explication de la carte géologique de la France : publiée par ordre de M. le Ministre des travaux publics*, Paris, Impr. royale, 1841, vol.III, p. 86, 88 et 206.

³ Alexandre BERTRAND, *Lettres sur les révolutions du globe*, Paris, J. Tessier, 1839, p. 66.

⁴ Jean-Baptiste BORY DE SAINT-VINCENT, « Eloges de MM. Brugmans et Faujas de Saint-Fond », *op. cit.*

⁵ Anselme Gaétan DESMAREST et Jean-Baptiste-Geneviève-Marcellin BORY DE SAINT-VINCENT, *Atlas encyclopédique contenant les cartes et les planches relatives à la géographie physique*, Paris, Veuve Agasse, 1827.

⁶ Maryse AYMES, Jean-Noël BORGUET, Emmanuelle FIVE et Jean MERGOÏL, *Candidature - Géoparc Monts d'Ardèche*, Ardèche, Parc Régional des Monts d'Ardèche, 2014.

vente qui montre que l'intérêt pour les sucs du Vivarais était déjà vivace au siècle des Lumières. D'autre part, l'ouvrage de Faujas représente aussi pour certains géologues un point de départ dans les études volcaniques sur le Vivarais et les coulées basaltiques de l'Ardèche. En 2016 Sébastien Nomade et son équipe du laboratoire des Sciences du Climat et de l'Environnement (Paris-Saclay) se rendent compte de l'influence du volcanisme vivarois sur les illustrations de la grotte de Chauvet Pont-d'Arc¹. Outre le fait de prouver qu'il y a 36 000 ans, les habitants du lieu ont pu observer des éruptions dans la région, il se réclame d'un cycle d'études remontant au naturaliste montilien :

Cette région française est un lieu emblématique pour les vulcanologues parce qu'en 1778 le géologue Faujas de Saint-Fond a relié pour la première fois les coulées de basalte prismatiques et l'activité volcanique du cône de la Coupe d'Aizac².

Le naturaliste montilien, spécialiste d'une vulcanologie régionale et localisée apparaît en quelque sorte comme un pionnier pour les géologues actuels en quête de leurs racines scientifiques. En vulcanologie, l'ouvrage de Faujas sur le Vivarais et le Velay reste donc une ressource pour la géologie et un ancrage durable dans l'histoire des études régionales dans cette zone atypique que sont les « sucs du Vivarais ». Faujas permet aux scientifiques actuels de se rattacher à une longue durée. Comme composante des sciences de la terre, la vulcanologie peut apparaître comme une discipline « dominée », c'est-à-dire une composante de la géologie. En s'inscrivant dans une tradition, cette branche acquiert en quelque sorte une antériorité finalement plus importante que la géologie qui est avant tout une science du XIX^e siècle. Le petit traité de Maurice Krafft est assez représentatif de cette intention de se reconnecter avec l'histoire d'une discipline ancienne. De l'Antiquité à 1991, l'auteur retrace l'épopée de la vulcanologie. Le XVIII^e siècle est selon lui « décisif pour la science des volcans » avec les grandes figures des sciences de la terre comme Guettard, Werner, Hutton, Hamilton et bien sûr Dolomieu considéré comme « le premier vulcanologue ». Faujas, intégré dans ce panthéon, est donc perçu comme une composante de l'histoire des volcans.

¹ Hervé MORIN, « Des dessins d'éruptions volcaniques dans la grotte Chauvet ? », *Le Monde.fr*, 08/01/2016 p. ; Ewen CALLAWAY, « « Cave of forgotten dreams » may hold earliest painting of volcanic eruption », *Nature News*, 15 janvier 2016.

² *This French region is an iconic place for volcanologists because in 1778 the geologist Faujas de Saint-Font has linked for the first time prismatic basaltic flows and volcanic activity at the Coupe d'Aizac cone.* Sébastien NOMADE, Dominique GENTY, Romain SASCO, Vincent SCAO, Valérie FÉRUGLIO, Dominique BAFFIER, Hervé GUILLOU, Camille BOURDIER, Hélène VALLADAS, Edouard REIGNER, Evelyne DEBARD, Jean-François PASTRE et Jean-Michel GENESTE, « A 36,000-Year-Old Volcanic Eruption Depicted in the Chauvet-Pont d'Arc Cave (Ardèche, France)? », *PLOS ONE*, 8 janvier 2016, vol. 11, n° 1, p. e0146621.

Un pionnier de la paléontologie... pour les paléontologues

Faujas est également aujourd'hui assez bien cité par les paléontologues. Grâce à une veille réalisée pendant la durée de ce travail, nous avons pu constater qu'un certain nombre d'articles de géosciences font état des apports scientifiques du naturaliste dans le domaine de l'étude des espèces fossilisées. Trois thématiques se détachent assez bien dans les productions des paléontologues actuels : le mosasaure, la paléoichthyologie et la paléoconchyliologie.

D'abord, les spécialistes des fossiles du crétacé citent Faujas comme le premier savant à avoir fait passer le *mosasaurus hoffmanni* de l'état de baleine à celui de reptile¹. Il représente une étape de la compréhension de cet animal. Cependant, sa philosophie transformiste l'empêche de voir cette bête comme un lézard disparu. Les différentes gravures qu'il insère dans son ouvrage sur Maastricht, ainsi que son apport sur la stratigraphie de la région sont cités dans des articles de paléontologie jusque très récemment². Cela tient à la méthodologie d'attribution des espèces. La taxinomie a ceci de particulier qu'elle prend en compte les différentes étapes d'une découverte scientifique. C'est-à-dire que chaque article sur le mosasaure se doit d'introduire son propos par une réflexion chronologique qui remonte jusqu'aux origines de la découverte. Faujas est toujours représenté comme une étape dans la compréhension de cette espèce. Il en est même le pivot. Avant lui, l'animal de Maastricht est considéré comme une baleine, c'est avec son étude que l'on se rend compte de l'aspect reptilien du fossile. Puis, c'est véritablement Cuvier qui réussit à montrer qu'il s'agit plutôt d'un gros lézard aquatique. La présentation de Faujas est assez objective. Elle est surtout destinée à retracer une découverte. L'intention est moins généalogique qu'avec les vulcanologues, car les réflexions historiques sont courantes dans ce type d'étude.

Ensuite, les travaux de Faujas sur les poissons fossiles ne sont pas aujourd'hui oubliés. Il est considéré comme un des premiers à s'être intéressé de très près aux espèces, notamment italiennes et françaises. C'est généralement le premier tome de l'*Essai de géologie* qui ressort le plus. Plus marginalement, il arrive que les articles dans les *Annales du Muséum* apparaissent dans des travaux sur la chronologie de récentes études en paléoichthyologie. Le

¹ Arnaud BRIGNON, « Redécouverte des "crocodiles fossiles des environs du Mans" de Georges Cuvier après deux siècles d'oubli », *op. cit.* ; Hallie P. STREET et Michael W. CALDWELL, « Rediagnosis and redescription of *Mosasaurus hoffmanni* (Squamata) », *op. cit.* ; Eduardo PUÉRTOLAS-PASCUAL, Alejandro BLANCO, Christopher A. BROCHU et José Ignacio CANUDO, « Review of the Late Cretaceous-early Paleogene crocodylomorphs of Europe: Extinction patterns across the K-PG boundary », *Cretaceous Research*, janvier 2016, vol. 57, p. 565 à 590.

² Luc WILLEMS et Joël RODET, « Karst and Underground Landscapes in the Cretaceous Chalk and Calcarene of the Belgian-Dutch Border—The Montagne Saint-Pierre », in Alain DEMOULIN (dir.), *Landscapes and Landforms of Belgium and Luxembourg*, Cham, Springer International Publishing, 2018, p. 177 à 192.

paléontologue italien Luca Giusberti revient dans deux articles sur le débat concernant les poissons de Bolca et cite Faujas comme un élément important de la controverse qui anime les naturalistes. De plus, le professeur de géologie apparaît bien dans la chaîne des descriptions de la découverte des fossiles à nos jours¹.

Tableau 23. Espèces attribuées à Faujas d'après les archives paléontologiques du Muséum national d'histoire naturelle (2018)

Espèce	Attribution	Date	Référence
Astérite	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Fongie	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Huître (Maastricht)	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Lime	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Ostracite	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Pectinidae	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Pétoncle	Faujas	1798	H. nat. de de S ^t -Pierre de Maestricht, p. 1-263
Dreissena bradi	Faujas	1806	Coquilles foss. de Mayence, An.M.N.H.N., t. 8, p. 380
Hydrobia (Litorella) inflata	Faujas	1806	Coquilles foss. de Mayence, An. M.N.H.N., t. 8, p. 380
Cardites sp.	Faujas	1808	Mém. coquille bivalve. An. M.N.H.N., t. 11, p. 384-392
Baccinum veneris	Faujas	1817	Coqu. fos.s Bordeaux. Mém. M.N.H.N., t. 3, p. 195-197
Cancellaria acutangula	Faujas (cit Lamarck)	1817	Coqu. fos.s Bordeaux. Mém. M.N.H.N., t. 3, p. 195-197
Cancellaria trochlearis	Faujas (cit Lamarck)	1817	Coqu. fos.s Bordeaux. Mém. M.N.H.N., t. 3, p. 195-197
Trigonostoma (Ventrilia) acutangula	Faujas (cit Lamarck)	1817	Coqu. fos.s Bordeaux. Mém. M.N.H.N., t. 3, p. 195-197
Monotonda (Trococochlea) elegans	Faujas	1817	Coqu. fos.s Bordeaux. Mém. M.N.H.N., t. 3, p. 195-197
Monotonda (Osilinus) elegans	Faujas	1817	Coqu. fos.s Bordeaux. Mém. M.N.H.N., t. 3, p. 195-197

Enfin, la paléoconchyliologie reconnaît toujours l'attribution de la découverte de certaines espèces à Faujas, parfois partagées avec son ami Lamarck. Le catalogue des espèces du Muséum ainsi que la base de données WORMS, qui pointe exclusivement les espèces marines, vivantes et disparues, permettent de remonter à la trace laissée par Faujas. Les espèces recensées ici correspondent à des descriptions données dans quatre publications distinctes : la description de Saint-Pierre de Maastricht², le mémoire sur les coquilles de Mayence³, un autre sur un bivalve⁴ et enfin une notice sur les fossiles de Bordeaux⁵.

Cependant, bien que les paléontologues actuels voient en Faujas un des leurs, le transformisme que défend le naturaliste reste figé dans un idéal philosophique de continuité

¹ Luca GIUSBERTI, Mariagabriella FORNASIERO et Roberto ZORZIN, « The Pesciara-Monte Postale Fossil-Lagerstätte: 4. The “minor fauna” of the laminites », *The Bolca Fossil-Lagerstätten : A window into the Eocene World*, 2014, IV, « Rendiconti della Società Paleontologica Italiana », p. 73 à 83 ; Luca GIUSBERTI, Alessandro GARASSINO et Guido ROGHI, « Nomenclatural reassessment of *Justitia desmaresti* (Crustacea, Decapoda, Palinuridae) from the lower Eocene of Bolca (Verona, NE Italy) », *Neues Jahrbuch für Geologie und Paläontologie - Abhandlungen*, 1 avril 2015, vol. 276, n° 1, p. 111 à 119.

² Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, *op. cit.*

³ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Des coquilles fossiles des environs de Mayence », *op. cit.*

⁴ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Mémoire sur un nouveau genre de coquilles bivalve », *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1808, XI, p. 384 à 392.

⁵ Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, « Notice sur quelques coquilles fossiles des environs de Bordeaux », *op. cit.*

de la nature. De l'autre côté de l'échiquier, les catastrophistes sont eux aussi figés dans leur propre système. Ce n'est finalement qu'avec Darwin, qui sait reconnaître les continuités et les discontinuités de la nature, que le transformisme se change en évolution, thèse qui accepte autant la mutabilité que la disparition des espèces.

« Bursting the limit of time », une géologie du temps long

D'une part, au cours de ce travail, nous avons pu constater que le système de pensée de Faujas de Saint-Fond est une pensée du temps long. Tous ses ouvrages, de Palissy à l'*Essai de géologie*, vont dans ce sens. Faujas peut alors être perçu comme un historien de la terre, de ses changements et de son évolution sur de très grandes périodes. L'aboutissement de ce travail sur la durée annonce assez bien l'évolution même de la géologie moderne qui ne va faire que repousser encore et encore les limites du temps en affinant calculs, méthodes et instruments. Faujas se transforme lui aussi au cours de sa carrière. Sa lecture du monde passe d'un catastrophisme violent, fait de grands bouleversements, à une théorie plus calme, plus assagie, mais n'abandonnant pas pour autant les « révolutions ». Ainsi, c'est sur cette évolution de la perception de la durée que Martin Rudwick articule son livre sur l'histoire de la géohistoire¹. Il pointe, comme François Ellenberger, sur la propension de Faujas à imaginer des périodes qui sortent du cadre des textes sacrés et à bien soutenir sa vision du temps. Faujas tient donc selon lui une place importante dans cet élargissement des limites temporelles de la formation de la terre. Cependant, on ne peut pas pour autant affirmer, même après avoir parcouru toute sa carrière, que la géologie de Faujas de Saint-Fond ait une importance capitale dans l'histoire générale des sciences. Il n'a pas véritablement lancé de révolution scientifique, mais il reste un acteur de premier plan dans de nombreux domaines des sciences de la terre. De la réfutation du déluge à l'allongement du temps de la terre aux théories sur l'évolution des espèces, il fait activement partie des débats scientifiques de son époque et reste un savant reconnu. Ainsi, le catastrophisme transformiste de Faujas, bien que ce dernier ait imaginé des périodes très longues, mais abstraites, se heurte à l'avancement de la compréhension de la naissance des montagnes et des continents au cours du XIX^e siècle. Sous l'impulsion de Constant de Prévost et surtout de Léonce Élie de Beaumont, le catastrophisme est peu à peu lissé au moyen de la création de « systèmes » géologiques multiples. Élie de Beaumont en voit une centaine qui expliquent la formation lente des montagnes par des élévations successives. Contrairement à la théorie de Faujas qui percevait

¹ Martin J. S. RUDWICK, *Bursting the limits of time*, *op. cit.*

dans l'élévation de toutes les montagnes une cause volcanique, Beaumont, qui ne trouve pas de traces de volcanisme partout où il va, comprend peu à peu que la solution n'est ni dans le neptunisme de Cuvier et Brongniart ni dans le volcanisme de Faujas ou de von Buch. Avec la théorisation du refroidissement du globe et surtout avec la découverte du mouvement des continents et de la tectonique des plaques, les anciennes considérations sur la formation de la terre volent en éclat. De fait, ni Faujas et sa succession feu-eau, ni Cuvier et son diluvianisme apologétique ne sont épargnés.

3. Quand « *faujas* » devient un mot

Au cours du XIX^e siècle, Faujas est devenu un mot. Des naturalistes ont utilisé le nom de Faujas comme hommage au professeur de géologie et ont sauvé son nom malgré les nombreuses attaques auxquelles il a dû faire face à la fin de sa carrière.

Premièrement, Bory de Saint-Vincent use du nom du naturaliste pour créer de nouveaux toponymes pendant ses voyages. Le géologue belge, très attaché aux Faujas (Barthélemy et Alexandre), donne ce nom à plusieurs formations géologiques. En Guadeloupe, une pente de la Soufrière engendrée par une explosion volcanique non effusive survenue en 1798, est baptisée « éboulement Faujas¹ ». L'île de la Réunion abrite un « cratère Faujas² » non loin du « cratère Dolomieu ». Ils doivent eux aussi leurs dénominations à Bory de Saint-Vincent.

Deuxièmement, en botanique, Alexandre Henri Gabriel de Cassini (ou Cassini V) publie en 1819 dans le *Bulletin des sciences* de la société philomathique de Paris une classification d'espèces endémiques à l'île de la Réunion³. Il crée un nouveau « genre » appelé *Faujasia* qui regroupe quatre espèces : la *Faujasia cadetiana*, la *Faujasia pinifolia*, la *Faujasia salicifolia* et la *Faujasia squamosa*. Il n'y a pas dans la notice de Cassini une référence particulière à Faujas et il s'agit certainement d'un simple hommage rendu l'année de la mort du professeur de géologie. Son nom reste ainsi attaché à la botanique et à l'acclimatation d'espèces exotiques.

Troisièmement, en paléontologie, Faujas n'a pas fait que décrire des espèces avec ou sans son ami Lamarck. Son nom devient aussi un genre à part entière dans la taxinomie des espèces fossiles. D'abord, c'est de son vivant, en 1817, qu'Anselme Gatéan Desmarest dans le

¹ Guadeloupe, Grande Soufrière, commune de Sainte-Claude, 1347m, 16045735° nord, -61.665176° est.

² Ile de la Réunion, Python de la Fournaise, 2067m, -21.225077° nord, 55.722243° est.

³ Alexandre Henri Gabriel (de) CASSINI, « Description d'un nouveau genre de plantes », *Bulletin des sciences*, 1819, p. 80.

Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle crée le « Pagure de Faujas » ou *Pagurus Faujasii*¹. D'après lui c'est en hommage à la description que fait le professeur de géologie de pincés d'un bernard-l'hermite fossile dans l'*Histoire naturelle de Saint-Pierre*. Ensuite, en 1847, Henri Agassiz crée une nouvelle espèce d'échinoderme fossile du genre *Pygurus* qu'il nomme également *Faujasii*². Enfin en 1853, Alcide d'Orbigny paléontologue autodidacte et grand voyageur, constitue un nouveau genre avec le nom de Faujas. Le *Pygurus* étant selon lui trop large, il érige une nouvelle division d'échinodermes appelée *Faujasia*, issue des *Pygurus Faujasii* et des *Pygurus apicalis*³. Cette division est toujours utilisée aujourd'hui pour classer ces espèces d'oursins fossiles⁴.

Quatrièmement, le nom de Faujas est également sauvegardé en minéralogie et plus particulièrement en cristallographie grâce à la découverte d'un nouveau minéral. En 1842, Alexis Damour, ancien juriste devenu minéralogiste autodidacte, propose la description d'une nouvelle espèce de cristaux zéolitiques dans les *Annales des Mines* : la faujasite. Ces minéraux sont pour la plupart incrustés dans des formations magmatiques ou métamorphiques, c'est-à-dire des roches en fusion. Damour conclut alors sa description chimique et microscopique par un hommage à son prédécesseur :

Je propose de donner à ce minéral le nom de *Faujasite*, en l'honneur de M. Faujas de Saint-Fond, bien connu des minéralogistes par ces travaux sur les volcans éteints⁵.

Cette phrase et surtout l'utilisation de l'expression « bien connu » est révélatrice de la perception que les sciences de la terre et l'histoire des sciences ont de Faujas : il est « bien connu ». Les apports de ses travaux pour l'évolution des sciences de la terre n'ont sans doute pas créé de véritable « révolution ». Cependant Faujas reste un personnage important dans l'évolution des savoirs. D'ailleurs, comme le suggère Lucien Febvre, repris récemment par Stéphane Van Damme, l'idée de révolution scientifique n'est-elle pas une idée forgée *a posteriori* dans le but de trouver des points d'ancrage temporel, des ruptures qui n'étaient

¹ Anselme Gaéan DESMAREST, « Crustacés fossiles », in *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine*, Paris, Déterville, 1817, vol. XXXII/VIII, pp. 495-519.

² Henri AGASSIZ et Pierre Jean Edouard DESOR, « Catalogue raisonné des espèces, des genres et des familles d'échinides », *Annales des sciences naturelles (Zoologie)*, 1847, série 3 tome 8, p. 355 à 380.

³ Alcide (d') ORBIGNY, *Paléontologie française. Description zoologique et géologique de tous les animaux mollusques et rayonnés fossiles de la France*, Paris, l'auteur (A. Bertrand ; V. Masson), 1840, vol. VI, p. 314.

⁴ *Faujasia Faujasii*, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (France), Collection : Paléontologie (F), Spécimen fossile MNHN.F.B42946.

⁵ Alexis DAMOUR, « Description de la faujasite, nouvelle espèce minérale », *Annales des Mines*, 1842, « quatrième série tome I », p. 399.

finalement pas perçues par les contemporains¹ ? Ainsi, étudier et suivre un savant comme Faujas qui a participé à la construction des savoirs, sans chercher à le glorifier, reste la façon la plus juste d'étudier son parcours et celui de ses idées.

¹ Stéphane VAN DAMME, « Un ancien régime des sciences et des savoirs », in Dominique PESTRE et Stéphane VAN DAMME (dirs.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 1: De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2015, p. 19 à 40.

SOURCES

Contrairement à la bibliographie qui ne concerne que les ouvrages cités en note, ce recueil de sources a été élargi. Il correspond à une veille de tous les documents, utilisés ou lus pendant les nombreuses années de cette recherche. Les sources sont classées par ville, établissement, et fonds par ordre alphanumérique. Chaque fond est lui classé par date, ce qui a permis de s'y retrouver facilement pendant la rédaction. Cette organisation permet aussi de bien voir se dérouler les différentes correspondances. La mention « source web » concerne des recueils de sources retranscrites de la même façon que dans des recueils de sources papier, mais mises en ligne et disponibles au public. Cela ne concerne donc pas les bibliothèques numériques type Gallica où les sources ont une véritable existence physique.

SOURCES MANUSCRITES

Grenoble

Archives départementales de l'Isère.

Fonds Chaper J/546

Recherches sur la vie de Bernard de Palissy, par M. Faujas de Saint-Fond, Cahier manuscrit de 47 pages. A.D. Isère J546.

Copie de plusieurs manuscrits de M. Faujas de Saint-Fond, Cahier manuscrit de 122 pages + 2 non numérotées contenant plusieurs textes. Faits de Géologie : page 0 / Contenu du Cahier + liste des ouvrages de Faujas + listes des mémoires dans les *Annales d'Histoire Naturelle*, page 1 à 4 / Journal de Paris pages 5 à 116 / Notes tirées de journaux pages 117 à 119 / Article sur un Minotaure page 120 à 122. A.D. Isère J546.

Voyage en Belgique par M. Faujas de Saint-Fond 19 fructidor an 2. Cahier manuscrit de... pages contenant le journal de voyage, plus un catalogue d'objets pris dans le cabinet de l'académie de Bruxelles, plus un catalogue d'objets pris dans le cabinet d'un certain Burtin, plus des notes laves. Entre la page 148 et 149 est inséré un morceau de papier manuscrit semblant provenir d'un autre document, car le papier est différent : «Détail sur les journaux ». A.D. Isère J546.

Notes sur un voyage en Italie commencé en octobre 1805 par M. Faujas de Saint-Fond professeur et administrateur au Jardin du Roi. Cahier manuscrit de... pages contenant le voyage à proprement parler, plus un catalogue des objets récupérés par l'auteur, plus la copie d'une lettre au Général Charpentier chef d'État-major des armées d'Italie (datée du 6 brumaire an 14 = 28 octobre 1805). A.D. Isère J546.

Fonds Chaper J/547

Discours sur l'étude de l'histoire naturelle, servant d'introduction à celle de la province de Dauphiné, avec des observations et des détails relatifs à la manière de voyager utilement sur les montagnes, et de pénétrer dans les cavernes et les autres ouvertures souterraines, pour reconnoître autant qu'il en est possible la contexture intérieure de la terre. Cahier Manuscrit de 24 pages. A.D. Isère J547.

Recherches sur le Volcan de Rochesauve, histoire naturelle de la montagne volcanique de Rochesauve et des plantes fossiles qu'on trouve au-dessus. Deux Cahier Manuscrit de 29 pages (première partie) et 5 pages (seconde partie) A.D. Isère J547.

Substances salines et inflammables rassemblées dans la Sicile. Échantillons marqués E et numérotés. Catalogue manuscrit de 18 pages in-quarto probablement destiné à la collection du Duc de La Rochefoucauld, A.D. Isère J547.

Journal d'observations, itinéraires, physique et d'histoire naturelle faite dans le voyage au volcan de Bourbon, du 3 au 14 novembre 1771 Cahier manuscrit 48pages, in-octavo. A.D. Isère J547.

Cahier d'apostilles au journal du volcan, Cahier manuscrit 6 pages faisant suite au journal précédent, 19,5 x 14.3cm. A.D. Isère J547.

Observation sur quelques minéraux et fossiles de la haute Égypte, d'après les échantillons que j'ai vus chez mr Rozière ingénieur aux Mines qui les a choisis sur les lieux. Deux pages in-octavo datées au 1^{er} mars 1805. A.D. Isère J547.

Volcan d'Andanse, Feuille manuscrite, deux pages. A.D. Isère J547.

Volcan du mont Idienne à l'isle de Java, substances remarquables qu'on y trouve, deux pages in-quarto. A.D. Isère J547.

Porphyre de l'Esterelle, Cahier manuscrit de 10 pages. A.D. Isère J547.

Mémoire géologique sur la montagne porphyrique de l'Esterelle, entre Fréjus et La Napoule, trois pages in-quarto. A.D. Isère J547.

08/07/1774 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un inconnu concernant une précédente lettre et un éventuel séjour à Montélimar. A.D. Isère J547.

13/06/1775 : Billet de FAUJAS DE SAINT-FOND à un inconnu concernant la réception de 40lt. pour la charge de Vice-Sénéchal. A.D. Isère J547.

06/01/1778 : Lettre de BERNARD, adjoint à l'observatoire de la marine (Marseille) à Faujas concernant des observations géologiques de sa région. A.D. Isère J547.

07/06/1781 : Billet de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud (imprimeur) concernant des feuilles de l'*Histoire Naturelle de la province du Dauphiné*. A.D. Isère J547.

19/06/1781 : Billet de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud concernant l'envoi d'un mémoire sur les vins à insérer dans l'*Histoire Naturelle de la province du Dauphiné*. A.D. Isère J547.

30/06/1781 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud qui le félicite de l'impression mis à part la page de titre. A.D. Isère J547.

09/07/1781 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud concernant un texte de Lamarck et un mémoire sur des fossiles marins. A.D. Isère J547.

14/07/1781 : Billet de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud concernant la correction d'un mémoire sur les granites par M. Deliere. A.D. Isère J547.

18/08/1781 : Billet de FAUJAS à Giroud concernant la préface, et la table. A.D. Isère J547.

22/08/1781 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud concernant un problème avec l'intendant du Dauphiné. A.D. Isère J547.

18/10/1781 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud qui semble fort mécontent des procédés d'impression employés par Giroud, ainsi que l'envoi de la nouvelle préface. A.D. Isère J547.

15/11/1781 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Giroud où il se plaint que l'imprimeur ne répond pas à ses lettres et qui n'a pas envoyé son ouvrage. A.D. Isère J547.

22/11/1781 : Lettre de GIROUD à Faujas lui expliquant que l'impression prend du retard. L'imprimeur n'ayant pas reçus les gravures. A.D. Isère J547.

07/01/1782 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à la veuve Giroud où le naturaliste répond aux inquiétudes de l'imprimeur sur les ventes de ses écrits. A.D. Isère J547.

18/02/1782 : Lettre de la veuve GIROUD à Faujas l'informant des demandes de souscription à l'*Histoire Naturelle de la province du Dauphiné*. A.D. Isère J547.

- 01/05/1785 : Copie d'un brevet du CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES accordant de grade de commissaire du Roi aux mines de charbon. A.D. Isère J547.
- 04/05/1785 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR attestant le grade de commissaire aux Mines avec une pension de 3000lt + 3000lt pour l'introduction de la pouzzolane en France. A.D. Isère J547.
- 20/05/1785 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Delierre où il ne géologue assure de recommander le protégé de Delierre à l'intendant des Mines, puis discussions minéralogiques. A.D. Isère J547.
- 08/08/1785 : Lettre du CONTRÔLEUR GÉNÉRALE DES FINANCES à Faujas concernant sa nouvelle pension de 6000lt pour ses travaux sur la pouzzolane. A.D. Isère J547.
- .././1790-1 : Tableau remplie par FAUJAS DE SAINT-FOND alors âgé de 49 ans regroupant ses pensions et les motifs de conservation de ses dernières. A.D. Isère J547.
- 15/05/1793 : Attestation d'André THOUIN faisant l'éloge de Faujas et de son travail au Muséum. A.D. Isère J547.
- 22/06/1794 : Rapport du COMITÉ DES ARMES ET POUDRES au Comité de salut public concernant l'apport scientifique de Faujas pour les Mines. A.D. Isère J547.
- 30/06/1794 : Procès-verbal des expériences faites par le citoyen DARCET, en vertu des ordres du Comité de salut public, du 21 floral, l'an 2 de la R.F. une et indivisible, sur la mine de fer hématite de la Voulte, département de l'Ardèche...A.D. Isère J547
- 08/07/1794 : Extrait du registre des arrêtés et délibérations de la Commission des Armes et Poudres de la République. A.D. Isère J547.
- 13/07/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un inconnu concernant un problème avec une caisse de livre venant de Maastricht. A.D. Isère J547.
- 05/01/1796 : Copie d'un rapport du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au Comité de Salut Public concernant le travail de Faujas et la levée de 25000lt + 6000lt + 6000lt. A.D. Isère J547.
- 21/04/1796 : Rapport identique au précédent, mais émanant du MINISTRE DES FINANCES. Ce sera au ministre de l'intérieur de trancher sur cette question. A.D. Isère J547.
- 16/12/1796 : Lettre du MINISTRE DES FINANCES au directeur de la Liquidation concernant les pensions de Faujas. A.D. Isère J547.
- 29/07/1797 : Lettre du MINISTRE DES FINANCES à Faujas concernant les retards de paiement. A.D. Isère J547.
- 23/03/1801 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à concernant la réception de livres, l'envoi d'autres livres et ses sentiments sur Maastricht. A.D. Isère J547.
- 06/07/1803 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Jensen concernant une demande de plaques de cuivres pour une publication. A.D. Isère J547.
- 06/07/1803 : Lettre de JENSEN à Banks concernant les plaques de cuivres gravées réclamées par Faujas. A.D. Isère J547.
- 20/10/1804 : Arrêt du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ordonnant à Faujas de se rendre à Vérone pour récupérer et acheminer la collection de Gazzola. A.N. F17/15/37-F et A.D. Isère J547 (copie).
- 08/01/1805 : Lettre du MINISTÈRE DU TRÉSOR PUBLIC à Faujas concernant la levée de sa prochaine pension. A.D. Isère J547.

- 09/03/1805 : Lettre du MINISTÈRE DU TRÉSOR PUBLICQUE à Faujas lui accordant un avancement de 11664fr. que le naturaliste avait avancé pour voyager. A.D. Isère J547.
- 27/04/1805 : Lettre du COMPTABLE DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR concernant le troisième paiement fait à Faujas pour son voyage en Italie. A.D. Isère J547.
- 25/11/1806 : Lettre DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas stipulant que l'État ne dispose plus de fonds pour les voyages. A.D. Isère 547.
- 31/12/1806 : Rapport de DESFONTAINES et HAÜY en faveur de Faujas et de son travail en Italie. A.N. F17/15/37-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J547.
- 10/01/1807 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant le remboursement de 10000fr pour les excédents de voyage. A.N. F17/15/37-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J547.
- 11/03/1807 : Billet de la COMPTABILITÉ DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR informant Faujas du retrait de ses 10000fr. pour le mardi suivant. A.D. Isère J547.
- 12/09/1807 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR concernant les voyage de l'an 13 que Faujas aurai fait sans autorisation. A.N. F17/15/37-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J546.
- 22/09/1807 : Lettre de BREME Ludovico (di) à Faujas concernant l'état des fabriques et l'économie de la région de Milan. A.D. Isère J547.
- 11/05/1808 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas lui accordant une indemnité de 5000fr pour déménagement ainsi que le droit d'utiliser les fenêtres et cheminées de son ancien logement. A.D. Isère J547.
- 30/05/1808 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas félicitant Faujas pour la rapidité de son déménagement, et pour le prévenir qu'il lui est accordé le grade de commissaire de Sirops de Raisin à 20 lieux autours de son domaine. A.D. Isère J547.
- 01/05/1811 : Lettre de LA SALLETTE à Faujas concernant son élection à la société des sciences de Grenoble. A.D. Isère J547.
- Date inconnue : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à la Sallette sur la même feuille le remerciant pour sa précédente lettre. A.D. Isère J547
- 20/05/1811 : Lettre du PRÉFET DE LA DRÔME à Faujas concernant un problème de droit d'accès au canal d'arrosage de la Gueule dans la Drôme. A.D. Isère J547.
- 17/11/1818 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un Inconnu concernant des commentaires autours d'un livre de géologie de Scipion Breislak. A.D. Isère J547.
- 08/08/1837 : Lettre de FAUJAS (Rosine) au directeur général des contributions indirectes, signée par 7 membres de l'Académie des Science, concernant la demande d'ouverture d'un tabac à Paris pour vivre décemment après que son grand-père ait dilapidé tout l'argent familiale pour les sciences. A.D. Isère J547.

Bibliothèque Municipale de Grenoble.

Fonds Eugène Chaper : Manuscrits

- 1/07/1799 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à la société minéralogique d'Iéna en remerciement de la filiation de Faujas avec cette institution. BMG N.1421.

- 20/01/1778 : Lettre de DOLOMIEU à Faujas sur l'histoire naturelle de Carthagène de Malaga et de Cadix. BMG N.2152-1 et il existe une transcription à la cote V.3720.
- 05/08/1778 : Lettre de DOLOMIEU à Faujas concernant un mémoire de Faujas et la santé du père de Dolomieu. Vient ensuite des considérations géologiques, d'abord avec les basaltes du Portugal puis la question de l'utilisation par Faujas de lettres privées pour son HN du Dauphiné. BMG N.2152-2.
- 21/04/1778 : Lettre de DOLOMIEU à Faujas concernant des pierres volcaniques de Lisbonne. BMG N.2152-4.
- 18/02/1779 : Lettre de DOLOMIEU à Faujas concernant des gravures imprimées dans le journal de physique de Turin et sur des pierres apparemment volcaniques venant d'Allemagne. BMG N.2152-3.
- 21/03/1783 : Lettre de DOLOMIEU à Faujas concernant l'attitude calomnieuse qu'aurait le duc de Chaulnes à l'égard de Faujas. BMG N.2152-5.
- 07/05/1785 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un inconnu concernant un mémoire présenté à mr de la Boullaye et au Contrôleur Général. BMG N.3092-1.
- 21/06/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Ramel pour lui demander son avis sur voiture fort endommagée. BMG N.3092-2.
- 12/11/1811 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Dentu imprimeur à Paris concernant l'impression en français d'un voyage entrepris par Ammoretti, bibliothécaire à Milan. BMG N.3092-3.
- 27/08/1818 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au comte de l'Escarène concernant un certain monsieur Mionnet dont Faujas soutient la candidature à la place de garde du Cabinet Royal d'antique. BMG N.3261.
- 16/08/1797 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset concernant les doutes de Faujas sur l'état de la politique actuelle et notamment la paranoïa de la Réveillère. BMG N.3378-1.
- Date inconnue : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset dans laquelle il se plaint de l'attitude froide et « ermite » de sa cousine. BMG N.3378-2.
- 26/07/1800 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset depuis son escale à Lyon sur une affaire qui concerne le frère de Val et Portalis. BMG N.3378-3.
- 27/10/1800 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset concernant des affaires de famille se croisant avec les affaires politiques de Faujas. BMG N.3378-4.
- 20/06/1801 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset dans laquelle il lui raconte ses malheurs et ses maladies et où il lui reproche son ton froid. Il parle également d'un petit tour en Auvergne avec son fils. BMG N.3378-5.
- 02/08/1802 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset où il fait état de sa vision de Paris et de considérations personnelles sur des enfants, son fils, les jardins de Saint-Fond. BMG N.3378-6.
- 22/02/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Valériane Boisset depuis Padoue sur une partie de son voyage en Italie et sur la maison de Pétrarque. BMG N.3378-7.
- 07/09/1821 : Lettre de Seneaux à Valériane sur la situation de la postérité de Faujas. BMG N.3378-13

23/07/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND concernant les caisses de livres venues de Maastricht. BMG N.3623.

Haarlem

Archives du Tylers Museum, transmises par madame Lydie Touret.

11/06/1786 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

9/03/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

13/03/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

17/03/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

02/04/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

18/04/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

../06/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Martinus Van Marum, Archives du Musée Tyler, Haarlem.

Lyon

Bibliothèque Municipale de Lyon

Manuscrit de la BML, fonds général d'origine : Ms 2017-14

16/03/1797 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Thomas-Augustin de Gasparin concernant divers sujet d'histoire naturelle (oiseaux, fossiles et marbres).

Paris

Archives municipales de la Ville de Paris

Cadastre de Paris par îlot

Quartier n°47, Jardin du Roi, îlot n°1, F/31/95/01.

Directoire exécutif (an IV-an VIII) : AF/III/7 dossier n°23

24 août 1797 : Arrêt du DIRECTOIRE EXÉCUTIF concernant la liquidation et le nouveau salaire de Faujas de Saint-Fond, 7 fructidor an V.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/150 à 174.

An III : État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la république française une et indivisible. A.N. AJ/15/150.

An IV : État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la république française une et indivisible. A.N. AJ/15/151.

An V : État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la république française une et indivisible. A.N. AJ/15/152.

An VI : État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la république française une et indivisible. A.N. AJ/15/154.

An VIII : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle suivant la fixation déterminée par la loi d'organisation du 21 frimaire an 3 et payable pour le mois de... an 8 de la république une et indivisible. A.N. AJ/15/155.

An IX : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle suivant la fixation déterminée par la loi d'organisation du 21 frimaire an 3 et payable pour le mois de... an 9 de la république une et indivisible. A.N. AJ/15/156.

An X : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle pour le mois de... an 10 de la république une et indivisible. A.N. AJ/15/157.

An XI : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle pour le mois de... an 11 de la république une et indivisible. A.N. AJ/15/158.

An XII : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle pour le mois de... an 12 de la république une et indivisible. A.N. AJ/15/159.

An XIII : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle. A.N. AJ/15/160.

Année 1806 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle. A.N. AJ/15/161.

Année 1807 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle. A.N. AJ/15/162.

Année 1808 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle. A.N. AJ/15/163.

Année 1809 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle. A.N. AJ/15/164.

Année 1810 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/165.

Année 1811 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/166

Année 1812 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/167.

Année 1813 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/168.

Année 1814 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/169.

Année 1815 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/170.

Année 1816 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/171.

Année 1817 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/172.

Année 1818 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/173.

Année 1819 : État du traitement des professeurs et employés du Muséum d'Histoire Naturelle.
A.N. AJ/15/174.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/241

An 4 : Registre comptable des dépenses et recettes du Muséum d'Histoire Naturelle, restitution de 17708,6-8. A.N. AJ/15/241.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/510

09/07/1787 : Copie de la main de FAUJAS DE SAINT-FOND du brevet d'adjoint à la charge du cabinet etc. A.N. AJ/15/510.

26/03/1788 : Copie d'une lettre à un CORRESPONDANT INCONNU, proche de Buffon, sur l'état de santé du naturaliste ainsi que de lettre de Malesherbes et de Luzerne. A.N. AJ/15/510 et copie dans le fonds A.N. O/1/432.

15/07/1788 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au comte d'Angiviller où il tente d'obtenir des explications sur la postérité de Buffon du jardin du roi. A.N. AJ/15/510.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/512

08/05/1793 : Lettre de, DE NORMANDIE à Bernardin de Saint-Pierre concernant les collections données par Faujas au Muséum et le cout de ces dernières. A.N. AJ/15/512.

Suivi de la précédente : Inventaire des *Pétrifications fossiles*, Catalogue des produits volcaniques remis par M. Faujas de Saint Fond au cabinet du roi, classés et étiquetés dans le même ordre que celui de l'ouvrage ayant pour titre : *minéralogie des Volcans* ;

État des objets d'histoire naturelle fournis au cabinet du roi par M. Faujas de Saint Fond : Jaspes et pechslein ; Pétrifications, oursins ; Minéraux ; Productions d'une mine embrasée de Rouergue ; Spathes adamantines des chinois ; Pétrifications de Montmartre et des autres Carrières à plâtre des environs de Paris.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/546

17/05/1794 : Rapport d'une demande en indemnités faite par Faujas, signée par de Normandie. BNF NAF/749 // A.N. AJ/15/546 (copie).

07/07/1800 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un inconnu (surement au Muséum) concernant une blessure faite lors d'une sortie en montagne et l'introduction de Freycinet dans le cercle du Muséum via Lacépède. A.N. AJ/15/546.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/744

09/12/1803 : Lettres des PROFESSEURS à Bosc de diverses questions sur un mémoire que Faujas devait commenter et alors qu'il se trouve à Saint-Fond, le rapport n'est toujours pas fait. Le Muséum s'engage à prévenir Faujas du travail qui lui reste à faire. A.N. AJ/15/744.

04/02/1804 : Lettre des PROFESSEURS ADMINISTRATEURS soutenant une demande de Gazzola concernant l'histoire naturelle de Buffon en échange de pièces d'histoire naturelle. A.N. AJ/15/744.

07/11/1804 : Lettre des PROFESSEURS DU MUSÉUM, écrite par FAUJAS, pour prévenir m. Bessa qu'aucun poste n'est disponible au Muséum malgré les mérites de ce dernier. A.N. AJ/15/744.

25/04/1806 : Traduction d'une lettre de voiture rédigée en italien concernant le port des caisses de Faujas. A.N. AJ/15/744.

29/05/1806 : Lettre de m. DUPONT, transporteur à Jaques Thouin concernant l'arrivée des caisses de Faujas au Muséum. A.N. AJ/15/744.

17/05/1806 : Lettre d'expédition des caisses de Faujas de Lyon à Paris. A.N. AJ/15/744.

04/06/1806 : Demande de levée de fonds extraordinaires pour l'acheminement des caisses d'histoire naturelle venant d'Italie. A.N. AJ/15/744.

18/07/1806 : Lettre des PROFESSEURS DU MUSÉUM au ministre de l'intérieur concernant le coût de transport des caisses d'histoire naturelle envoyées de Vérone par Faujas. A.N. AJ/15/744.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/745

26/12/1807 : Lettre du MUSÉUM informant le ministre de l'Intérieur que la collection communiquée par J. Rampasse est examinée par Faujas et Haüy. A.N. AJ/15/745.

18/02/1808 : Lettre du MUSÉUM au ministre de l'Intérieur concernant des problèmes de relogement de Thouin et Faujas à cause de la démolition de leurs maisons. A.N. AJ/15/745.

14/03/1808 : Lettre du MUSÉUM au ministre de l'Intérieur concernant les problèmes de logements de Faujas suite à la démolition de sa maison. A.N. AJ/15/745.

14/03/1808 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur lui demandant une indemnité de 5000 francs pour ses frais de déménagement. A.N. AJ/15/745.

17/03/1808 : Lettre du MUSÉUM au ministre de l'Intérieur concernant la future maison de Faujas et les problèmes d'assainissements et de beaux qui lui sont liées. A.N. AJ/15/745.

06/05/1808 : Lettre du MUSÉUM demandant au ministre de l'Intérieur des fonds pour le relogement de Faujas. A.N. AJ/15/745.

16/09/1808 : Lettre du MUSÉUM au ministre de l'Intérieur demandant une pension de 2400 francs en échange des deux collections données par Gazzola à la France. A.N. AJ/15/745.

16/02/1809 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à m. Delaunay lui demandant d'évacuer la maison prévue pour Faujas. A.N. AJ/15/745.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/835

13/05/1798 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum concernant son voyage de Paris à Strasbourg.

19/05/1798 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum concernant son voyage de Strasbourg à Mannheim.

30/06/1798 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Muséum concernant son voyage de Mannheim à Cassel puis Göttingen et Iéna.

Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/874

19/06/1794 : État des personnes attachées au Muséum d'histoire naturelle à l'époque du 1er messidor an 2 : Faujas = 2 frères et deux fils aux armées, il a récemment décidé de quitter sa place aux Mines pourtant mieux payée pour rester au Muséum. A.N. AJ/15/874.

Instruction Publique : F/17/1221

An 2 : Devis des dépenses du 3em quartier pour l'entretien du MHN pendant l'année 1793, an 2 de la république une et indivisible. Dans le traitement des professeurs il est dit : « Faujas, professeur de géologie (appointements suspendus jusqu'à son option) cy pour mémoire. » A.N. F/17/1221.

An 2 : Devis des dépenses du 4em quartier pour l'entretien du MHN pendant l'année 1793, an 2 de la république une et indivisible. Dans le traitement des professeurs il est dit : « Faujas, professeur de géologie (appointements suspendus jusqu'à son option) cy pour mémoire. » A.N. F/17/1221.

Instruction Publique : F/17/1276

20/09/1794 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND concernant le déroulement du voyage en Belgique depuis le départ de Paris. A.N. F/17/1276 et A.N. F/17/3979.

An 3 : Rapport de THOUIN FAUJAS DE SAINT-FOND et LE BLOND sur le voyage en Belgique concernant, les lettres les sciences les arts, les paysages et l'utilité des plantations. A.N. F/17/1276.

27/09/1794 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN concernant l'envoi de collections expédiées depuis Bruxelles. A.N. F/17/1276.

27/09/1794 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN concernant l'envoi de casse de livres en compléments des objets de science. A.N. F/17/1276.

14/12/1794 : Lettre FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN à Bonn narrant le voyage de Liège à Bonn et la première rencontre avec Frécine (histoire des caisses de livres). A.N. F/17/1276. – lettre en double.

06/01/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN concernant l'envoi d'une nouvelle livraison d'objets venant de Bonn (le 8 nivôse) + état des livraisons. A.N. F/17/1276 et A.N. F/17/1277.

07/01/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN informant que le convoi allant de Cologne à Bruxelles (exp. Le 10 frimaire) est fortement en retard. A.N. F/17/1276.

01/03/1795 : Lettre de LE BLOND concernant l'arrivée de convoi de Cologne à Paris, et leur retours alors que Faujas et Thouin sont toujours à la Haye. A.N. F/17/1276.

31/05/1795 : Lettre de THOUIN de la Haye concernant l'envoi de caisses d'histoire naturelle par bateau. A.N. F/17/1276.

08/06/1795 : Lettre de THOUIN narrant son Voyage avec Faujas de Maastricht à Amsterdam (≅ 211 km). A.N. F/17/1276.

Instruction Publique : F/17/1277

24/09/1794 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN concernant l'envoi de caisses d'histoire naturelle depuis Bruxelles. A.N. F/17/1277.

06/01/1795 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND et THOUIN concernant l'envoi d'une nouvelle livraison d'objets venant de Bonn (le 8 nivôse) + état des livraisons. A.N. F/17/1276 et A.N. F/17/1277.

../02/1795 : Tableau des convois faits au Gouvernement par les COMMISSAIRES À LA RECHERCHE DES OBJETS DE SCIENCES ET D'ARTS DANS LA BELGIQUE, & dans les pays conquis par les armées du Nord & de Sambre & Meuse, depuis le 19 fructidor ainsi que leur départ à Paris, jusqu'au 18 pluviôse de l'an III de la République française. A.N. F/17/1277.

Instruction Publique : F/17/1537-F

09/11/1797 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur concernant une demande de matériel scientifique en vue de son départ pour la Hollande. A.N. F/171537-F.

16/11/1797 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au citoyen Charles de l'Institut concernant le prêt de matériel scientifique pour Faujas. A.N. F/17/1537-F.

Inconnue : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant les outils de science à aller chercher à l'Institut. A.N. F/17/1537-F.

- 16/12/1797 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur concernant une demande de nomination d'un nouveau dessinateur pour l'accompagner en Hollande. A.N. F/17/1537-F.
- 29/12/1797 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant la nomination de Terrassons comme dessinateur pour la Hollande. A.N. F/17/1537-F.
- 02/01/1798 : Rapport de la 5ÈME DIVISION DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au ministre concernant les dessinateurs en lice pour accompagner Faujas. A.N. F/17/1537-F.
- Début 1798 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant une demande de passeport. A.N. F/17/1537-F.
- Date inconnue (Période impériale) : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant la restitution de sa pension de 6000fr + copie du brevet. A.N. F/17/1537-F.
- 19/10/1800 : Rapport D'AMAURY-DUVAL au ministre de l'intérieur concernant le traitement de Faujas pour son poste de professeur de Géologie. A.N. F/17/1537-F.
- 17/10/1800 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant la fin des voyages de l'an 8 et le remboursement des frais. A.N. F/17/1537-F.
- 17/11/1800 : Rapport D'AMAURY-DUVAL au ministre de l'intérieur concernant le paiement du dernier voyage de Faujas. A.N. F/17/1537-F.
- 05/03/1801 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant le remboursement des frais de voyage pour l'an 8. A.N. F/17/1537-F.
- 05/03/1801 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au Muséum stipulant l'arrêt des voyages scientifiques jusqu'à nouvel ordre faute d'argent. A.N. F/17/1537-F.
- Empire : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à l'Empereur lui demandant la restitution de sa pension de 6000fr. A.N. F/17/1537-F.
- 20/10/1804 : Arrêt du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ordonnant à Faujas de se rendre à Vérone pour récupérer et acheminer la collection de Gazzola. A.N. F17/15/37-F et A.D. Isère J547 (copie).
- 02/11/1804 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant une demande de précision sur la mission à Vérone et sur la levée de fonds nécessaires. A.N. F/17/1537-F.
- Frimaire an XIII (1804) : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant la levée de fonds pour son voyage. A.N. F/17/1537-F.
- Frimaire an XIII (1804) : Second ordre de mission concernant le voyage en Italie. A.N. F/17/1537-F.
- 02/04/1805 : Arrêté du GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE attestant de la réception et de l'acceptation des fossiles de Gazzola. A.N. F/17/1537-F.
- 06/01/1806 : Copie d'une lettre du PRINCE EUGÈNE aux généraux de l'armée d'Italie concernant une demande d'escorte de Faujas en Styrie et en Istrie. A.N. F/17/1537-F.
- 10/04/1806 : Lettre du PRINCE EUGÈNE à Faujas le remerciant pour sa visite. A.N. F/17/1537-F.
- Été 1806 : Compte rendu de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant la mission Italienne. A.N. F/17/1537-F.

- 28/09/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant une demande de levée de fonds pour la tournée de 1806. A.N. F/17/1537-F.
- 18/10/1806 : Rapport de la 3ÈME DIVISION DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au ministre de l'intérieur concernant le cout d'une nouvelle tournée de Faujas. A.N. F/17/1537-F.
- 25/10/1806 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant son refus de lever des fonds pour une tournée en 1806. A.N. F/17/1537-F.
- 03/11/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant le payement des frais de voyages supplémentaire de la mission à Vérone. A.N. F/17/1537-F.
- 06/11/1806 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au chancelier de la Légion d'Honneur (Lacépède) affirmant son refus de payer les suppléments du voyage en Italie. A.N. F/17/1537-F.
- 15/11/1806 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au Muséum demandant un avis détaillé sur les avantages du voyage en Italie et de son allongement. A.N. F/17/1537-F.
- 24/11/1806 : Lettre de DESFONTAINES et HAÛY sur les avantages du voyage de Faujas en Italie. A.N. F/17/1537-F.
- 27/11/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant une demande de rendez-vous dans le but de parler de l'Italie. A.N. F/17/1537-F.
- 06/12/1806 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR au Muséum concernant une demande de rapport détaillé sur le voyage en Italie. A.N. F/17/1537-F.
- 29/12/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'Intérieur expliquant une partie de son retard, des modalités du rattrapage de son cours de Géologie et des dettes qu'il du contracter pour mener à bien ses divers missions et observations italiennes. A.N. F/17/1537-F.
- 31/12/1806 : Rapport de DESFONTAINES et HAÛY en faveur de Faujas et de son travail en Italie. A.N. F/17/1537-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J547.
- 10/01/1807 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR à Faujas concernant le remboursement de 10000fr pour les excédents de voyage. A.N. F/17/1537-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J547.
- 05/09/1807 : Rapport de la 3ÈME DIVISION DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au ministre de l'intérieur concernant les notes de frais de Faujas pour son voyage de l'an 13. A.N. F/17/1537-F.
- 12/09/1807 : Lettre du MINISTRE DE L'INTÉRIEUR concernant les voyage de l'an 13 que Faujas aurai fait sans autorisation. A.N. F/17/1537-F. Une copie est présente dans le fond A.D. Isère J546.
- 01/10/1807 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant son voyage de l'an 13. A.N. F/17/1537-F.
- Restauration : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au Roi de France concernant la restitution des pensions qui lui avait été accordé par Louis XVI. A.N. F/17/1537-F.

Instruction Publique : F/17/1537-G

- 10/1802 : Rapport du PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE sur l'affaire Gazola. A.N. F/17/1537-G
- 16/05/1803 : Rapport du MUSÉUM au ministre de l'Intérieur concernant les collections de Gazola et l'attente d'un ordre de mission pour son transfère. F/17/1537-G.
- 18/05/1803, Lettre du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR à Bosc concernant sa mission en Italie. A.N. F/17/1537-G
- 25/05/1803 : Lettre de BOSC au ministre de l'Intérieur. A.N. F/17/1537-G
- 15/08/1803 (peut être un mois de décalage car enregistrée le 6ème jour complémentaire) : Lettre de BOSC au ministère de l'Intérieur. A.N. F/17/1537-G.
- 17/08/1803 : Lettre de BOSC à la municipalité de Vérone la sommant de faire son travail et de lui donner les collections de Gazola. A.N. F/17/1537-G.
- 29/08/1803 : Inventaire envoyé par BOSC et la ville de Vérone au ministre de l'Intérieur. A.N. F/17/1537-G.
- 10-11/1803 : Rapport du MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR au Gouverneur de la République, concernant les arriérés de la France dues au comte de Gazola. A.N. F/17/1537-G.
- 12/12/1815 : Rapport sur l'historique de l'affaire Gazzola depuis 1797. A.N. F/17/1537-G.

Instruction Publique : F/17/3902

- 2em quartier 1791 : Devis de la dépense du second quartier de 1791 pour l'entretien du jardin des plantes et de cabinets d'Histoire naturelle «Faujas adjoint à la garde du cabinet : 450 ». A.N. F/17/3902.
- 4 janvier 1792 : Loi du 4 janvier 1792, État des sommes à payer aux personnes ci-après... pour appointment et autres dépenses du quartier de Javier 1792. Faujas es noté « adjoint à la garde du cabinet, n'ayant point encore opté entre le traitement d'inspecteur des Mines ». A.N. F17/3902.

Instruction Publique : F/17/3979

- 20/09/1794 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND concernant le déroulement du voyage en Belgique depuis le départ de Paris. A.N. F/17/1276 et A.N. F/17/3979.
- 02/08/1802 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un ministre concernant le citoyen Vial propriétaire à Saint Domingue qui a vécu des difficultés pour lui obtenir des revenus supplémentaires avec son départ pour l'Amérique. A.N. F/17/3979.
- 05/10/1802 : Billet de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministre de l'intérieur concernant le citoyen Briguet soldat invalide qui semble avoir le don de nettoyer des coquilles. Le muséum souhaite son retour à Paris. A.N. F/17/3979.
- 14/03/1803 : Lettre des PROFESSEURS DU MUSÉUM au fils de Faujas (surement Alexandre) l'informant que les professeurs l'on nommé correspondant à l'unanimité. A.N. F/17/3979.

- 16/05/1803 : Lettre des PROFESSEURS DU MUSÉUM concernant la collection de Gazzola qu'il leur reste à compléter. A.N. F/17/3979.
- 18/07/1803 : Lettre des PROFESSEUR au comte de Gazzola le remerciant pour sa collection et pour la mise en ordre de celle-ci. A.N. F/17/3979.
- 16/04/1806 : Rapport de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministère de l'Intérieur (instruction publique) concernant la fin de ses missions italiennes et les caisses d'histoire naturelle en transit à Milan.
- 23/04/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND au ministère de l'Intérieur concernant les caisses d'histoire naturelles du voyage en Italie en transit à Turin.
- 23/04/1806 : Lettre du GÉNÉRAL MENOÛ à Champagny concernant les dispositions pour les caisses d'histoire naturelle de Faujas (collection Gazzola + celles récoltées par Faujas). A.N. F/17/3979.
- 28/04/1806 : Lettre de CHAMPAGNY à Collin lui informant que les caisses de poissons de Faujas arrivent à la frontière et qu'elles ne doivent surtout pas être ouvertes. A.N. F/17/3979.
- 28/04/1806 : Lettre de CAMPAGNY à Menou le remerciant de sa participation dans le bon acheminement des caisses italiennes. A.N. F/17/3979.

Minutes de maître Jean Vintain, notaire à Paris : MC/ET/V/1008

- 02/11/1819 : Inventaire après décès de Faujas de Saint-Fond domicilié à Paris, 25 rue de Seine. Comprend également les copies des documents officiels du décès et la copie du testament olographe rédigé le 12 mars 1816.

Maison du Roi : O/1/432

- 26/03/1788 : Copie d'une lettre à un CORRESPONDANT INCONNU, proche de Buffon, sur l'état de santé du naturaliste ainsi que de lettre de Malesherbes et de Luzerne. A.N. AJ/15/510 et copie dans le fonds A.N. O/1/432.

Maison du Roi : O/1/2126

- Année 1787 : État des dépenses faites pour la culture du jardin du roi, et pour l'entretien des cabinets d'histoire naturelle et des appointements étages des personnes qui y sont attachées ; pendant l'année 1787. « Payé à M. Faujas de S^tFond chargé de la correspondance du cabinet et du jardin, pour ses appointements pendant l'année 1787 la somme de 2000 livres suivant ses quittances ci jointes ici. » C'est la première apparition de Faujas dans les registres du jardin. Plus loin on lit : « Payé à M. Faujas pour les objets qui manquoient aux Cabinets la somme de dix-sept cent trente-deux livres suivant son mémoire quittancé ici ». A.N. O/2126.
- Année 1789 : « État des sommes que le roy veut et ordonne être payées par le S. Randon de la Tour l'un des administrateurs du trésor royal chargé du payement des dépenses de sa maison et autres énoncées par l'édit de mars 1788 pour les appointements et gages de l'intendant des jardin et cabinet d'histoire naturelle pendant l'année 1789 déduction faite du dixième sur le dit appointement de mille livres au-dessus, et pour les autres frais

relatifs a l'entretien des jardin et cabinet pendant l'année 1789 [...] au S. Faujas adjoint à la garde des cabinets, 1800 ». A.N. O/1/2126.

Année 1790 : « État des sommes que le roi veut et ordonne d'être payées pour les appointements et gages de l'intendant, gardes, démonstrateurs, professeurs, officiers, et employés des jardin et cabinet d'histoire naturelle, déduction faite de la somme d'un dixième sur les appointements de mille livres et au-dessus ; et pour les autres faits relatifs à l'entretien desdits jardin et cabinets, le tout pour l'année 1790 [...] au S. Faujas 1800. » A.N. O/1/2126.

Bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle.

Fonds Manuscrits : MS.

1784 : Journal de voyage en Angleterre et en Écosse, manuscrit relié cuir rouge, Bibliothèque centrale du M.N.H.N.°ms/3384

02/09/1785 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à un inconnu sur la société du charbon et expliquant un futur voyage à Montbard. Bibliothèque centrale du M.N.H.N.ms/2528/58.

09/07/1787 : Original du brevet d'adjoint à la charge du cabinet d'histoire naturelle chargé de correspondance signé par Louis XVI et le baron de Breteuil. Bibliothèque centrale du M.N.H.N.ms/2528/59.

Directoire : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Guillaumot directeur des Gobelins concernant des affaires en cours en rapport avec le Muséum. Bibliothèque centrale du M.N.H.N.ms1998/135.

1799/1801 : Notes de captivité, écrites à Messine de 1799 à 1801 par DÉODAT DOLOMIEU (1750-1801), les notes sont prises dans les marges et les blancs d'un exemplaire de la *Minéralogie des volcans* de Faujas de Saint-Fond. Bibliothèque centrale du M.N.H.N.ms/2120. Sur Faujas, Dolomieu écrit : « Ses manières et ses formes ont toujours été extrêmement aimable. Si son esprit, sa facilité et son temps eussent considérablement été employés à la culture des sciences, il aurait pu figurer parmi les plus célèbres du siècle. Mais toutes les dissipations du monde s'allient mal avec les occupations très sérieuses. D'ailleurs, le plaisir d'obliger et l'espèce de considération attachée à une banalité de services à rendre, lui ont fait trop rechercher la faveur et le crédit des gens en place. C'est lui qui m'a introduit dans l'étude des volcans, et il me pardonne d'avoir été plus loin que lui.

13/01/1806 : Lettre de FAUJAS à un inconnu concernant des observations géologiques faites à Padoue ainsi que l'anecdote de son diner avec le prince Eugène. Bibliothèque centrale du M.N.H.N.ms/1975.

Bibliothèque Nationale

Manuscrits, Nouvelles acquisitions Française : NAF.

01/08/1775-07/09/1775 : Journal de voyage dans les Alpes du Sud avec Guettard. BNF NAF/749.

13/10/1777- 02/01/1778 : Journal de Voyage en Haut Vivarais et Velais. BNF NAF/749.

- 13/03/1778-15/03/1778 : Quatrième Voyage en Vivarais. BNF NAF/749.
- 15/06/1779-20/06/1779 : Dixième Voyage en Vivarais. BNF NAF/749.
- 01/12/1779-24/12/1779 : Voyage à Avignon. BNF NAF/749.
- 17/05/1794 : Rapport d'une demande en indemnités faite par Faujas, signée par de Normandie, il est stipulé « pour Copie ». BNF NAF/749 // A.N. AJ/15/546.
- 10/06/1807 : Notes de voyage à Vaucluse dans la maison de Pétrarque écrites sur le verso de 25 cartes à jouer. BNF NAF/749.
- 04/09/1818 : Notice sur le mammouth extraite du journal de Bats du 4 septembre 1818 article nouvelles étranges, Russie Petersbourg le 11 août 1818, Faujas semble avoir recopié un passage qui l'intéressait particulièrement. BNF NAF/749.
- 11/12/1818 : Copie d'une lettre écrite à FAUJAS DE SAINT-FOND par Van Swindem, professeur d'histoire naturelle à Groningen aux Pays Bas concernant des ossements fossiles découverts près de Maastricht lors de la construction d'un fort. BNF NAF/749.
- 1820 : Note rédigée par un inconnu sur une pétition faite par madame Faujas (surement Valériane) dans le but d'obtenir une pension viagère pour les services rendus par son défunt mari. BNF NAF/749.
- 16/06/1776 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Jean-François Séguier concernant un poisson fossile de Vérone et lui demande de faire profiter de son savoir en publiant des ouvrages d'histoire Naturelle Guettard semble de se plaindre de cette confidentialité. BNF NAF/6211.
- 25/09/1790 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Anisson, imprimeur Royal, concernant le mémoire sur le goudron tiré du charbon de terre. BNF NAF/2760.

Uppsala

Bibliothèque de l'Université d'Upsalla

- 27/11/1798 : Lettre d'ALEXANDRE FAUJAS DE SAINT-FOND à Joseph Banks concernant sa captivité en Angleterre. BUU ms alb-25 : 147.

Valence

Archives Départementales de la Drôme

1E211 : Fédérations révolutionnaires

- 05/06/1787 : Tableau de la Société ~~Royale~~ académique & Patriotique de Valence en Dauphiné. Faujas est mentionné comme « membre associé » avec ses amis, Savoye de Rollin, Bournon et Hell.
- 05/06/1787 : Règlement de la Société Académique & Patriotique de Valence en Dauphiné, autorisé par lettre patente de sa majesté en décembre 1786, enregistrée au parlement de Grenoble le 5 juin 1787.

04/12/1789 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND à Béranger, capitaine en second de la compagnie de Saunière de Valence et trésorier général des gardes nationales confédérées du Vivarais et du Dauphiné au sujet de l'impression des discours prononcés dans la plaine de l'Étoile le 29 novembre 1789. Le dossier sur folio écrit de la main de Faujas comprend plusieurs pièces numérotées :

1. Le titre à placer sur le frontispice de l'impression.
2. Une transcription du discours de Ducluseau de Chabeuil.
3. La réponse de Faujas au précédent discours.
4. Le procès-verbal de la journée de la Fédération de l'Étoile.
5. La liste des signataires de la Fédération de l'Étoile.

26/12/1789 : Procès-verbal du serment pris par les officiers des gardes nationales du Vivarais et du Dauphiné réunis dans la plaine de St Peray en Vivarais.

26/12/1789 : Un second dossier sur la Confédération de la Voulte en Vivarais réuni et annoté par Faujas :

1. Imprimé annoté ayant pour titre « Fédération par la ~~Milice~~-garde nationale Vivaroise, de la Voulte, aux autres ~~Milices~~ gardes Nationales Françaises. »
2. Le procès-verbal de la réunion de la Voulte le 26 décembre 1789.
3. La liste des signataires.

10/01/1790 : Lettre imprimée : Généreux et ferme soutien de la patrie à la liberté.

31/01/1790 : Liste de 47 pages in-folio, des signataires de la Fédération de Valence : noms communes et fonction. Le second nom de cette liste est celui de « Faujas de St Fond de Lauriol & Livron, commissaire. »

../../1790 : Imprimé corrigé et annoté, il comprend

1. L'Adresse des Gardes Nationales de Valence à celle des deux rives du Rhône daté du 10 janvier 1790
2. Le procès-verbal de la réunion de Valence le 31 janvier 1790 avec la liste des communes représentées.
3. La liste des Commissaires et officiers (Faujas est commissaire du Dauphiné)
4. Plusieurs discours.

2 Mi 2538/R1 : Tables décennales de la commune de Loriol-sur-Drôme, 1813-1822, page 23 :

17/07/1819 : Mariage de Faujas et de Valériane Boisset un jour avant sa mort.

5 MI 83/R63 PAGE 41 : Registres paroissiaux

22/01/1765 : Acte de mariage de B. Faujas et M. Richon.

*3P3418/23 : Plan parcellaire napoléonien de Loriol-sur-Drôme
(échelle 1:2 500)*

21/05/1810 : Les Deaumes, F2 (partie 1)

3P4148 : Commune de Loriol : matrice de rôle des propriétaires

1810 : n°274, Faugeas Barthélemy.

3Q778 : Minutes de maître Lamry notaire à Loriol

13/02/1820 : Déclaration de succession en faveur des fils de Faujas.

B 717 :

20/05/1767 : Serment de fidélité de Guy de Mortessagne à l'Église Gallicane.

SOURCES IMPRIMÉES

Publications de Barthélemy Faujas de Saint-Fond

Ouvrages

- 1776 : *Mémoire sur des bois de cerfs fossiles, trouvés en creusant un puits dans les environs de Montélimar en Dauphiné, à 14 pieds 2 pouces de profondeur, le 28 du mois d'août dernier, à Grenoble, Cuchet, Paris, Ruault, 1776.*
- 1777 : *Œuvres de Bernard de Palissy revues sur les exemplaires de la bibliothèque du roi avec des notes par Faujas de Saint Fond, et des additions par M. Gobet, Paris, Ruault, 1777.*
- 1778 : *Recherches sur la pouzzolane, sur la théorie de la chaux, et sur la cause de la dureté du mortier : suivi de : Mémoire sur la manière de reconnoitre les différentes espèces de pouzzolane et de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau, Paris, Nyon, 1778-1780.*
- 1778 : *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay ; avec un discours sur les volcans brûlants, des mémoires analytiques sur les schorls, la zéolite, le basalte, la pouzzolane, les laves & les différentes substances qui s'y trouvent engagées, &c, Grenoble, Cuchet, Paris, Nyon aîné, Née et Masquelier (graveurs), 1778.*
- 1780 : *Mémoire sur la manière de reconnoitre les différentes espèces de pouzzolane, et de les employer dans les constructions dans l'eau et hors de l'eau ; pour servir de suite... aux « Recherches sur la pouzzolane », Amsterdam, Nyon, 1780.*
- 1780/1781 : *Histoire naturelle de la province de Dauphiné. Quatre volumes in-octavo, avec des gravures, & une carte géographique & minéralogique de cette province. Tome premier, Grenoble, veuve Giroud, Paris, Nyon. Et au bureau du Journal de physique, Cuchet, 1780/1781.*
- 1783 : *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier : et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu ; suivie de recherches sur la hauteur à laquelle est parvenu le ballon du Champ-de-mars... d'un mémoire sur le gaz inflammable et sur celui qu'ont employé MM. de Montgolfier... d'une lettre sur les moyens de diriger ces machines et sur les différents usages auxquels elles peuvent être employées, Paris, Cuchet, 1783.*
- 1784 : *Minéralogie des volcans, ou, Description de toutes les substances produites ou rejetées par les feux souterrains, Paris, Cuchet, 1784.*
- 1784 : *Première suite de la Description des expériences aérostatiques de mm. de Montgolfier : et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu ; contenant les voyages aériens de la Muette, des Tuileries, de Lyon... &c : plusieurs mémoires de mm. de Montgolfier & de m. le comte de Milly, sur la manière de diriger les aérostates... différentes manières d'obtenir l'air inflammable & les moyens d'en remplir un globe de 30 pieds de diamètre en deux heures ; un mémoire sur la gomme élastique ou caoutchouc..., Paris, Cuchet, 1784.*

- 1784 : *Des ballons aérostatiques : de la manière de les construire, de les faire élever : avec quelques vues pour les rendre utiles. On y a joint l'histoire des ballons les plus singuliers, soit par la manière dont ils furent construits, soit par l'élévation où ils sont parvenus, & leur capacité*, Lausanne, J. P. Heubach & comp., 1784.
- 1788 : *Essai sur l'histoire naturelle des roches de trapp : contenant leur analyse, & des recherches sur leurs caractères distinctifs suivi du tableau systématique de toutes les espèces & variétés de trapps & des roches qui ont pour base cette pierre*, Paris, 1788.
- 1790 : *Essai sur le goudron du charbon de terre : sur la manière de l'employer pour caréner les Vaisseaux, & celle d'un faire usage dans plusieurs arts; sur les différents produits de ce combustible fossile, tels que le bitume solide, l'huile minérale, le naphte, l'alkali volatil, l'eau styptique propre à la préparation des cuirs, le noir de fumée, le coaks ou charbon épuré : précédé de recherches sur l'origine & les différentes sortes de charbons de terre*, Paris, Imprimerie Royale, 1790.
- 1797 : *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides ; ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire naturelle et les mœurs ; avec la description minéralogique du pays de Newcastle, des montagnes du Derbyshire, des environs d'Edinburgh, de Glasgow, de Perth, de S.-Andrews, du duche d'Inverary et de la grotte de Fingal*, Paris, H.J. Jansen, 1797.
- 1798 : *Histoire naturelle de la Montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, Paris, H. J. Jansen, an VII, 1799.
- 1803 : *Essai de géologie, ou Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, C.F. Patris, 1803 -1809.
- 1809 : *Essai de géologie, ou Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, « Minéraux », Tome II, partie I, Paris, Dufour, 1809.
- 1809 : *Essai de géologie, ou Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe*, « Volcans, Paris », Tome II, partie II, Dufour, 1809.
- 1813 : *Histoire naturelle des roches de trapps, considérée sous les rapports de la géologie et de la minéralogie*, Paris, Dufour, 1813.

Articles publiés dans les Annales du Muséum d'Histoire Naturelle et les Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle.

- 1802 : « Mémoire sur les Trass ou Tuffas volcaniques des environs d'Andernach » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Premier, à Paris, chez les frères Levrault, 1802, p. 15 à 26.
- 1802 : « Description des carrières souterraines et volcaniques de Niedermennich, à trois lieues d'Andernach, d'où l'on tire des laves poreuses propres à faire d'excellentes meules de moulins. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Premier, à Paris, chez les frères Levrault, 1802, p. 181 à 193.
- 1802 : « Mémoire sur le Caoutchouc, ou Bitume élastique fossile du Derbyshire. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Premier, à Paris, chez les frères Levrault, 1802, p. 261 à 272. BMG V931.
- 1802 : « Mémoire sur un Poisson fossile trouvé dans une des carrières de Nanterre près de Paris » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Premier, à Paris, chez les frères Levrault, 1802, p. 353 à 356.

- 1802 : « Description des mines de Turffa des environs de Brühl et de Liblard, connu sous la dénomination impropre de terre d'ombre, ou de terre brune de Cologne. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Premier, à Paris, chez les frères Levrault, 1802, p. 445 à 460.
- 1803 : « Mémoire sur une Défense fossile d'éléphant trouvée à cinq pieds de profondeur dans un Tuffa volcanique, dans la commune Darbres, département de l'Ardèche. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Second, à Paris, chez les frères Levrault, 1803, p. 23 à 27.
- 1803 : « Mémoire sur une grosse Dent de requin, et sur un Écusson fossile de tortue, trouvés dans les carrières des environs de Paris. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Second, à Paris, chez les frères Levrault, 1803, p. 103 à 109. BMG V.929.
- 1803 : « Mémoire sur deux espèces de Bœufs dont on trouve les crânes fossiles en Allemagne, en France, en Angleterre, dans le nord de l'Amérique et dans d'autres contrées. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Second, à Paris, chez les frères Levrault, 1803, p. 188 à 200.
- 1803 : « Notice sur des plantes fossiles de diverses espèces qu'on trouve dans les couches fossiles d'un schiste marneux, recouvert par des laves, dans les environs de Rochesauve, département de l'Ardèche. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Second, à Paris, chez les frères Levrault, 1803, p. 339 à 344.
- 1804 : « Mémoire sur quelques Fossiles rares de Vestena-Nova dans le Véronais, qui n'ont pas été décrits, et que M. de Gazzola a donné au Muséum d'histoire naturelle en l'an XI. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Troisième, à Paris, chez les frères Levrault, 1804, p. 18 à 24.
- 1804 : « Essai de classification des produits volcaniques, ou prodrome de leur arrangement méthodique » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Troisième, à Paris, chez les frères Levrault, 1804, p. 85 à 100.
- 1804 : « Notice sur un essai de culture de la patate rouge de Philadelphie dans les environs de Paris » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Cinquième, à Paris, chez les frères Levrault, 1804, p. 58 à 63.
- 1804 : « De la prehnite, désignée sous la dénomination de zéolite cuivreuse du duché des Deux-Ponts, de la roche qui lui sert de gangue, et du lieu où l'on peut la trouver. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Cinquième, à Paris, Levrault, 1804, p. 71 et 72.
- 1804 : « Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutzach, Martein-Stein et Kirn. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Cinquième, Paris, Levrault, 1804, p. 293 à 315.
- 1804 : « Classification des produits volcaniques » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Cinquième, Paris, Levrault, 1804, p. 325 à 357. V.933.
- 1805 : « Voyage géologique à Oberstein » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Sixième, Paris, Levrault, 1805, p. 53 à 80.
- 1806 : « Voyage géologique au volcan éteint de Beaulieu, département des Bouches-du-Rhône, où l'on trouve de grandes quantités de laves compactes et de laves poreuses au milieu des dépôts calcaires, et dans le centre des pierres de cette nature. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 206 à 219.

- 1806 : « Notice sur le gisement des poissons fossiles et sur les empreintes de plantes d'une des carrières à plâtre des environs d'Aix, département des Bouches du Rhône. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 220 à 226.
- 1806 : « Voyage géologique sur le mont Ramazzo dans les Apennins de la Ligurie. – description de cette montagne. – Découverte de la véritable variolite en place ; de son gisement ; du calcaire, de l'arragonite, de pyrites martiales, magnétiques, cuivreuses et arsénicales dans la roche stéatique. Fabrique de sulfate de magnésie. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 313 à 333.
- 1806 : « Lettre à M. de Lacépède sur les poissons du golfe de la Spiezia et de la mer de Gênes. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, Paris, Levrault, 1806, p. 365 à 371.
- 1806 : « Des coquilles fossiles des environs de Mayence. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome Huitième, à Paris, chez les frères Levrault, 1806, p. 372 à 382.
- 1807 : « Notice sur les madréporite à odeur de truffes noires, de Monte-Viale, dans le Vicentin ». in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome neuvième, Paris, Levrault, 1807, p. 224 à 228.
- 1807 : « Notice sur une portion de tronc de palmier, trouvé à soixante pieds de profondeur, au milieu d'un tuffa ou brèche volcanique de Monrecchio-Maggiore, dans le Vicentin » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome neuvième, Paris, Levrault, 1807, p. 388 à 391.
- 1807 : « Description géologique des brèches coquillière et osseuse du rocher de Nice, de la montagne de Montalban, de celle de Cimies et de Villefranche, qui tiennent au même système de formation. – Observation critiques au sujet du clou de cuivre que Sulzer dit avoir été trouvé dans l'intérieur d'un bloc de pierre calcaire dure de Nice, et que divers naturalistes ont cité comme un fait certain, d'après l'académicien de Berlin. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome dixième, Paris, Levrault, 1807, p. 409 à 426.
- 1808 : « Notice communiqué M. Vauquelin, sur la Sarcolite de Montecchio-Maggiore et de Castel. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, Paris, Tourneisen, 1808, p. 42 à 46.
- 1808 : « Notice sur une espèce de charbon fossile nouvellement découverte dans le territoire de Naples » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, Paris, Tourneisen, 1808, p. 144 à 149.
- 1808 : « Voyage géologique de Nice à Menton, à Vintimille, Port-Maurice, Noli, Savonne, Voltri et Gênes, par la route de la Corniche. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, Paris, Tourneisen, 1808, p. 189 à 225.
- 1808 : « Mémoire sur un nouveau genre de coquilles bivalve. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, Paris, Tourneisen, 1808, p. 384 à 392.
- 1809 : « Notice sur une mine de charbon fossile du département du Gard, dans laquelle on trouve du succin et des coquilles marines. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quatorzième, Paris, Dufour, 1809, p. 314 à 324.
- 1809 : « Notice sur le piquant ou l'aiguillon pétrifié d'un poisson du genre des raies, et sur l'os maxillaire d'un quadrupède trouvé dans une carrière des environs de Montpellier, précédée de quelques observations sur les corps organisés, fossiles ou pétrifiés qu'on

- trouve dans les environs de cette ville. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quatorzième, Paris, Dufour, 1809, p.376 à 383.
- 1810 : « Addition au Mémoire sur les Coquilles fossiles des carrières de Mayence. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quinzième, Paris, Dufour, 1810, p.142 à 153.
- 1812 : « Lettre à M. Thouin. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome dix-neuvième, Paris, Dufour, 1812, p 176.
- 1812 : « Mémoire sur le Phormium tenax, improprement appelé Lin de la Nouvelle-Zélande. » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome dix-neuvième, Paris, Dufour, 1812, p. 401 à 430.
- 1812 : « Mémoire sur les Roches de Trapp » in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome dix-neuvième, Paris, Dufour, 1812, p.471 à 514.
- 1815 : « Histoire Naturelle de diverses substances siliceuses passées à l'état de Pechsteins, ou pierre de poix par l'action des feux souterrains », *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome deuxième, Paris, Belin, 1815, p.341 à 376.
- 1815 : « Nouvelle Notice sur des plantes fossiles, renfermées dans un schiste marneux des environs de Chaumerac et de Roche-Sauve, département de l'Ardèche », *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome deuxième, Paris, Belin, 1815, p. 444 à 459.
- 1817 : « Des Émaux, des verres, et des pierres ponces des volcans brulants et des volcans éteints » in *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome troisième, Paris, Belin, 1817, p.1 à 36. BMG Vh4040.
- 1817 : « Notice sur quelques coquilles fossiles des environs de Bordeaux » in *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome troisième, Paris, Belin, 1817, p.195 à 197.
- 1819 : « Notice sur quelques-unes des Plantes fossiles qu'on trouve dans les couches calcaires de Monte Bolca, dans le Véronnais, et de Vestena Nova, dans le Vicentin, dans les mêmes gisements où sont les Poissons fossiles », in *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome cinquième, Paris, Belin, 1817, p.162 à 167.

Articles et lettres publiés dans le *Journal de Paris*

- 1783 : « Physique, Lettre de M. Faujas de Saint-Fond aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, n°295, 22 octobre 1783.
- 1784 : « Histoire Naturelle, Lettre de M. Faujas de Saint-Fond aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 29 février 1784.
- 1784 : « Histoire naturelle, réponse aux réclamations faites par M. le duc de la Rochefoucauld dans sa lettre insérée dans le Journal de Paris du 16 de ce mois, en faveur de M. Desmarest », *Journal de Paris*, 28 décembre 1784.

Articles et lettres publiés dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rozier

- 1773 « Essai sur l'études des montagnes », in Abbé ROZIER (dir.), *Observation sur la Physique et l'Histoire Naturelle*, Hôtel de Thou., Paris, Ruault, 1773, vol.2, pp. 416 à 432.

1773 : « Lettre ou Observation : Sur effets & les suites du tremblement de terre de Saint Paul-Trois-Châteaux communiquées à M. de la Lande, de l'Académie royale des Sciences, par M. F... Lieutenant - Général de Montélimar le 11 Février 1773 », in Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la Physique et l'Histoire Naturelle*, Paris, Hôtel du Thou, 1773, vol.1, p. 205 à 209.

1774 : « Description des grottes de Sassenage en Dauphiné, suivie d'une analyse & de l'examen critique des Pierres de Sassenage, connues sous le nom de Pierres d'hirondelles. », in Abbé ROZIER (dir.), *Observations sur la Physique et l'Histoire Naturelle*, Paris, Ruault, 1774, vol.4, p. 246-257.

Articles publiés dans la *Journal des Mines*

An V : « Mémoire sur la terre d'ombre ou terre brune de Cologne par le c^{en} Faujas, inspecteur des Mines, l'un des professeurs et administrateurs du muséum national d'histoire naturelle », in *Journal des Mines* n°XXXVI, p. 893 à 913.

An VI : « Sur le gisement d'un charbon fossile (lignite) du département du Gard par M. Faujas », in *Journal des Mines* n°XXXVII, p. 155 à 156.

Autres Articles de Presse d'autres auteurs

Annales du Muséum National Histoire Naturelle

1804 : CUVIER Georges, « Sur les espèces d'animaux dont proviennent les os fossiles répandus dans la pierre à plâtre des environs de Paris », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome troisième, à Paris, chez Levrault, 1804, p. 275 à 342.

1808 : VAUQUELIN Louis-Nicolas, « Analyse de la substance remise par M. Faujas sous le nom de sarcolite, et qui a été recueillie par feu M. Dolomieu dans les laves de Montecchio Maggiore et de Castel dans le Vicentin », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome onzième, à Paris, chez Tourneisen, 1808, p. 47 à 50.

1810 : BRARD Cyprien Prosper : « Sur les Lymnées fossiles des environs de Paris et sur les coquilles qui les accompagnent », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quinzième, Paris, Dufour, 1810, p. 406 à 421.

1810 : BRONGNIART Alexandre, « Sur les terrains qui paroissent avoir été formés sous l'eau douce », in *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome quinzième, Paris, Dufour, 1810, p. 337 à 406.

1819 : Copie d'une Lettre adressée à M. Faujas-de-St.-Fond, par M. le comte de Sternberg, in *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, Tome cinquième, 1817, p.168 à 171.

Affiches de Paris

1761 : *Annonces Affiches, annonces, et avis divers* (feuille hebdomadaire), n°26, Paris, 1^{er} juillet 1761, Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4-Z LE SENNE-2742 (Gallica).

Affiches du Dauphiné

1790 : *Affiches Annonces et Avis divers en Dauphiné*, n°57, 1790, Grenoble, veuve Giroud

Gazette de Paris

1761 : *La Gazette*, n°25, 20 juin 1761, in *Recueil des Gazettes de France*, 1761, page 304. Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4-LC2-1 (Gallica).

Journal Général de France

1790 : FONTENAI Abbé (de), « Mélanges », *Journal Général de France*, n° 4, 4 janvier 1790.

Journal de Paris

1779 : INCONNU, « Livres divers », *Journal de Paris*, 23 mars 1779.

1779 : INCONNU, « Belles Lettres », *Journal de Paris*, 2 mai 1779.

1782 : INCONNU, « Art », *Journal de Paris*, n°261, 18 septembre 1782.

1783 : ROBERT (Frères), « Physique, Lettre de MM. Robert aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 14 septembre 1783 p.

1783 : LA ROCHEFOUCAULD François XII (duc de), « Histoire Naturelle, Lettre aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 16 décembre 1783 p.

1784 : CHAPTAL Jean-Antoine, « Histoire Naturelle, Lettre de M. Chaptal [...] aux auteurs du Journal », *Journal de Paris*, 27 février 1784 p.

1784 : INCONNU, « Art », *Journal de Paris*, 29 décembre 1784.

Journal de Physique

1812 : BRARD Cyprien Prosper, « Quatrième mémoire sur les coquilles fossiles qui appartiennent à des genres fluviales et terrestres », *Journal de Physique*, n°74, p. 247 à 261.

1820 : PRÉVOST Costant (de), « Essai sur la construction physique et géognostique du bassin à l'ouverture duquel est situé la ville de de Vienne en Autriche », in *Journal de Physique*, n°91, p. 347 à 367 et 460 à 473.

Journal des Mines

1796 : SAUSSURE Horace-Bénédict (de), « Agenda, ou tableau général des observations et des recherches dont les résultats doivent servir de base à la théorie de la Terre », in *Journal des Mines*, n°20, floréal an IV, p.1 à 70.

1798 : BERTRAND PHILIPPE, « Réflexions géologiques du c^{en} Bertrand, sur les mines de terre d'ombre décrites par le c^{en} Faujas », in *Journal des Mines*, n°51, brumaire an VII, p. 237 à 245

- 1807 : TONNELIER Jérôme, « Note sur quelques-unes des principales substances renfermées dans une suite de laves du Vicentin, envoyée au Conseil des Mines, par M. le comte Joseph Marzari Pencati de Vicence » in *Journal des Mines*, n°128, 1807, p.143 à 160.
- 1811 : NOEGGERATH DE BOUN Jean-Jacques, « Description minéralogique du gisement de la Braunkohle (houille brune), dans la colline de Putzberg, près de Friesdorf, département de Rhin-et-Moselle, avec diverses observations relatives à toute la formation de cette espèce dans la contrée du Bas-Rhin », in *Journal des Mines*, n°179, 1811, 335 à 372.
- 1813 : BRONGNIART Alexandre, « Essai d'une classification minéralogique des roches mélangées... », in *Journal des Mines*, n°199, 1811, 5 à 48.
- 1814 : HÉRICART DE THURY, « Suite de la Description minéralogique du département de l'Isère », in *Journal des Mines*, n°205, 1814, 29 à 54.
- 1814 : SERRE Marcel (de), « Note sur le gisement de quelques coquilles terrestres et fluviatiles », in *Journal des Mines*, n°206, 1814, p.151 à 160.
- 1814 : MONTEIRO, « Observations et considérations analytiques Sur la composition et sur la structure du Pyroméride globaire », in *Journal des Mines*, 1814, n°210, 1814, p. 407 à 425.
- 1814 : FLEURIAU DE BELLEVUE, « Observations géologiques, sur les côtes de la Charente-Inférieure et de la Vendée », in *Journal des Mines*, 1814, n°210, 1814, p.426 à 429.
- 1814 : CLERE Jean-François, Notice géologique sur l'espèce et la nature du terrain des environs de Maëstricht, in *Journal des Mines*, n°214, 1814, p.241 à 252.

Journal des Savants

- 1784 : LALANDE Jérôme Leraçois (de), « Compte rendu : Description des expériences de la machine aérostatique [...] par monsieur Faujas de Saint-Fond », *Le journal des sçavans*, janvier 1784, p. 29.

Journal Encyclopédique

- 1783 : CHARLES Jacques, « Notice communiquée aux auteurs de ce journal, sur l'expérience du globe ascendant, faite à Paris au champ de Mars, le 27 août dernier par MM. Charles & Robert », *Journal encyclopédique*, 10/1783 p.

Mémoires secrets

- 1783 : BACHAUMONT Louis Petit (de), PIDANSAT DE MAIROBERT Mathieu-François et MOUFFLE D'ANGERVILL Barthélemy-François-Joseph, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII, ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle, les relations des assemblée littéraires.... T. 24*, Londres, chez John Adamson, 1783, p. 84 et 85.
- 1784 : BACHAUMONT Louis Petit (de), PIDANSAT DE MAIROBERT Mathieu-François et MOUFFLE D'ANGERVILLE Barthélemy-François-Joseph, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru*

durant cet intervalle, les relations des assemblée littéraires, Londres, John Adamson, 1784, p. 118.

Mercure de France

1761 : *Le Mercure de France*, Juillet 1761, Paris, Chaubert, Jorry, Prault, Duchesne, p. 212.

Moniteur Universel

1789 : INCONNU, « Assemblée Nationale », *Le Moniteur Universel*, n° 123, 23 décembre 1789.

Textes de loi et décrets

AGENCE DES MINES DE LA RÉPUBLIQUE, « Extrait d'un rapport de la Commission des armes, poudres et exploitation des mines, au Comité de salut public, sur la mine de fer de la Voulte , du 4 messidor, l'an 2. », *Journal des Mines*, Vendemiaire an III, Ier, pp. 17-21.

CONVENTION NATIONALE, Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale Série 1, Tome 58, impr. par ordre du Sénat et de la Chambre des députés, Paris, P. Dupont, 1897.

CONVENTION NATIONALE, Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale Série 1, Tome 65, impr. par ordre du Sénat et de la Chambre des députés, Paris, P. Dupont, 1897.

CONVENTION NATIONALE, Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale Série 1, Tome 66, impr. par ordre du Sénat et de la Chambre des députés, Paris, P. Dupont, 1897.

CONVENTION NATIONALE, Décret de la Convention nationale du 10 juin 1793, l'an second de la République françoise, relatif à l'organisation du jardin national des plantes & du cabinet d'histoire naturelle, sous le nom de Muséum d'histoire naturelle, Paris, Impr. nationale exécutive du Louvre, 1793.

DIRECTOIRE EXÉCUTIF, *Recueil des actes du Directoire exécutif : procès-verbaux, arrêtés, instructions, lettres et actes divers*, Édité par Antonin Debidour. Vol. III. Paris : Imprimerie nationale, 1910.

DÉPARTEMENT DE L'OURTE, *Mémorial administratif du département de l'Ourte*, n° 298 du 25 brumaire an XIV (16.11.1805), p. 165-166. Liège, J.F. Desoer, 1806.

Ouvrages d'autres auteurs

ALGAROTTI Francesco, *Le Newtonianisme pour les dames, ou Entretiens sur la lumière, sur les couleurs et sur l'attraction*, Paris, Montalant, 1738.

BANKS Joseph et Dryander Jonas, *Catalogus bibliothecae historico-naturalis Josephi Banks*, London, Typis Gul. Bulmer, 1796.

BERCHTOLD Leopold (von), *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur patrie*, traduit par C.P. Lasteyrie, Paris, Du Pont, 1797.

- BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Histoire naturelle des minéraux*, Tome V, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1788.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Histoire naturelle des minéraux*, Tome IV, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1786.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Histoire naturelle des minéraux*, Tome III, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1785.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Histoire naturelle des minéraux*, Tome I, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1783.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Histoire naturelle des minéraux*, Tome II, Paris, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1783.
- BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Les époques de la nature, suppléments* Tome V, Imprimerie Royale, coll. « Histoire naturelle, générale et particulière », 1778, vol.
- BUILDON Nicolas, *La Redoute chinoise, poëme éphémère*.
- BURTIN François-Xavier, *Oryctographie de Bruxelles : ou description des fossiles tant naturels qu'accidentels découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville*, Bruxelles, Le Maire, 1784, 152 p.
- CHAULNES Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly (duc de), *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, auprès de Saccara, et qui a été consacré par la superstition à la sépulture des animaux adorés pendant leur vie*, Paris, Clousier, 1777.
- COLLINI Cosimo Alessandro, *Journal d'un voyage, qui contient différentes observations mineralogiques; particulièrement sur les agates, et le basalte. Avec un détail sur la maniere de travailler les agates*, Mannheim, chez C.F. Schwan, libraire de la cour, 1776.
- COURS DE GÉBELIN Antoine, *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne considéré dans l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier ou almanach*, Pairs, l'auteur, Boudet, Valleyre, Duchesne, Saugrain, Ruault, 1776.
- CUVIER Georges, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, Paris, Déterville, 1812-1824.
- CUVIER Georges & BRONGNIART Alexandre, *Carte géognostique des environs de Paris*, Paris, Beuvelot & fils, 1810.
- CUVIER Georges, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, Paris, Deterville, 1817.
- DARLUC Michel, *Histoire naturelle de la Provence*, Avignon, Niel, 1782.
- DAUBENTON Louis-Jean-Marie, PORTAL Antoine, THOUIN André, DESFONTAINES René, FAUJAS Barthélemy, FOURCROY Antoine-François, VAN-SPAENDONCK Gérard, BRONGNIART Alexandre et LACÉPÈDE Bernard Germain Etienne (de La Ville sur Illon) (comte de), *Première adresse des officiers du Jardin des plantes & du Cabinet d'histoire naturelle, lue à l'Assemblée nationale, le 20 Août 1790. Seconde adresse des officiers du Jardin des plantes à l'Assemblée nationale en lui présentant un projet de réglemens pour cet établissement ; Projet de réglemens pour le Jardin des plantes et le Cabinet d'histoire naturelle ; Etat des dépenses annuelles du Musaeum. Copie du Décret de l'Assemblée nationale du 20 Août 1790*, Paris, La veuve d'Houry, 1790.
- DELAMÉTHÉRIE Jean-Claude, *Théorie de la Terre*, Tome III, Paris, Maradan, 1795.

- DELAMÉTHÉRIE Jean-Claude, *Théorie de la Terre*, Tome IV, Paris, Maradan, 1797.
- DESMAREST Nicolas, « Minéralogie : Sur le basalte », *Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1773, I, p. 39 à 42.
- DOLOMIEU Déodat (de), *Voyage aux îles de Lipari fait en 1781, ou Notices sur les îles Aeoliennes pour servir à l'histoire des volcans ; suivi d'un mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malthe et sur la différence de la chaleur réelle et de la chaleur sensible*, Paris, J.-M. Boursy, 1783.
- Forster George, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin, à Liège, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande, etc.*, traduit par Charles Pougens, Paris, F. Buisson.
- FORTIS Alberto, *Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle et principalement à l'Oryctographie de l'Italie et des pays adjacens*, Paris, Fuchs, 1802.
- GENSSANE Antoine (de), *Histoire naturelle de la province de Languedoc, partie minéralogique et géoconique*. 1776.
- GUETTARD Jean-Étienne, *Mémoires sur différentes parties de la physique, de l'histoire naturelle, des sciences et des arts.*, Paris, Laurent Prault, 1768.
- GUETTARD Jean-Étienne, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Tome I, Paris, De l'imprimerie de Clousier, rue Saint-Jacques. M. DCC. LXXIX, 1779.
- GUETTARD Jean-Étienne, « Troisième mémoire sur des os fossiles d'animaux terrestres », in *Mémoires sur différentes parties de la physique, de l'histoire naturelle, des sciences et des arts*, Tome I, Paris, Laurent Prault, 1768, p. 29 à 77.
- GUETTARD Jean-Étienne, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Tome II, Paris, De l'imprimerie de Clousier, rue Saint-Jacques. M. DCC. LXXIX, 1779.
- GUETTARD Jean-Étienne, *Mémoires sur différentes parties de la physique, de l'histoire naturelle, des sciences et des arts*, Paris, Costard fils & Cie., 1774.
- HAMILTON William, *Campi phlegraei : observations on the volcanos of the two Sicilies, as they have been communicated to the Royal society of London.*, Naples, Peter Fabris, 1776.
- HOUEL Jean-Pierre-Louis-Laurent, *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari : où l'on traite des antiquités qui s'y trouvent encore, des principaux phénomènes que la nature y offre, du costume des habitans, et de quelques usages*, Paris, Imp. de Monsieur, 1782.
- LA CROIX, *Mémoire pour M. Faujas de Saint-Fond ... contre les Auteurs du Journal de Paris*, Paris, Chardon, 1784.
- LA CROIX Jean-François et THIÉRY Luc-Vincent, *Almanach du voyageur à Paris, et dans les lieux les plus remarquables du royaume*, Paris, Hardouin & Gattey, 1781.
- LA ROCHE Sophie von, Lung Michel et Mondot Jean, *Journal d'un voyage à travers la France, 1785*, Saint-Quentin-de-Baron, les Éd. de l'Entre-Deux-Mers, 2012.
- LACÉPÈDE Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de), *Notice de ma vie à son atesse sérénissime Madame la comtesse Ferdinand de la Ville sur Illon, née Princesse de Hesse Philipsthal*, Dix-huitième Siècle, 1975, n° 7, p. 51 à 85.
- LACÉPÈDE Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de), *Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares et des serpens*, Hôtel du Thou, 1788-1789.

- LACÉPÈDE Bernard Germain Etienne de La Ville sur Illon (comte de), *Histoire Naturelle des Poissons*, Paris, Palassan, 1798-1803.
- LAMANON Robert de Paul (de), *Mémoire litho-géologique sur la vallée de Champsaur et la montagne de Drouveire, dans le Haut-Dauphiné*, Paris, J. Cuchet, 1784.
- LAMARCK Jean-Baptiste (de), *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Éd. André Bourguignon., Paris, Pr. Univ. de France, coll. « Quadrige », n° 108, 1988.
- LAMARCK Jean-Baptiste (de), *Mémoires de Physique et d'Histoire naturelle*, Paris, chez l'auteur, 1797.
- LAMARCK Jean-Baptiste (de), *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes contenant l'exposition du régime et de l'ordre qui conviennent à cet établissement pour qu'il soit vraiment utile*, ed. Inconnu, 1790.
- LINNÉ Carl (von), *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus & differentiis*, Holmiae, Laurentii Salvii, 1766.
- MAILLET Benoît (de), *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la terre, l'origine de l'homme...*, Amsterdam, L'Honoré et fils, 1748.
- MARZARI-PENCATI Giuseppe : *Corsa pel bacino del Rodano, e per la Liguria d'occidentale [...] la orittografia del monte Coiron*, Vincenza, Paroni, 1806.
- MESMER Franz Anton, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, Didot le jeune, 1779.
- NEWTON Isaac, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, traduit par Émilie (du) Châtelet, Paris, J. Gabay, 1759.
- PALISSY Bernard, *Le moyen de devenir riche et la manière véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier & augmenter leurs thrésors & possessions avec plusieurs autres excellens secrets des choses naturelles, desquels jusques à present l'on n'a ouy parler*, Paris, Robert Foüet, 1636.
- PALISSY Bernard, *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux...*, 1580.
- PALISSY Bernard, *Recepte véritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors. Item ceux qui n'ont jamais eu cognaissance des lettres pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitans de la terre. Item en ce livre est contenu le dessein d'un jardin délectable... Item le dessein et ordonnance d'une ville de forteresse la plus imprenable qu'homme ouyt jamais parler*, La Rochelle, Breton, 1563.
- PENNANT Thomas, *A tour in Scotland, and voyage to the Hebrides*, John Monk, Chester, 1774.
- ROBINEAU DE BEAUNOIR Alexandre Louis Bertrand, *Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf*, Neuwied, La Société typographique, 1792.
- ROZE DE CHANTOISEAU Mathurin, *Tablettes royales de renommée ou de correspondance et d'indication générales des principales fabriques, manufactures et maisons de commerce, d'épicerie-droguerie, vins, liqueurs, eaux-de-vie et comestibles de Paris et autres villes du royaume et des pays étrangers...*, Paris, Vve Duchesne [etc.], 1786.

- RUVAULT Nicolas, *Catalogue des livres, qui se trouvent chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, à Paris, 1775, 1775.*
- SAINT-NON Jean-Claude Richard (de), *Voyage pittoresque ou Description des royaumes de Naples et de Sicile*, Paris, Clousier, 1781-1785.
- SAINT-PIERRE Bernardin de, *Études de la nature*, Éd. Colas Duflo., Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, coll. « Lire le dix-huitième siècle », 2007.
- SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Flammarion, 1999.
- SOULAVIE Jean-Louis, *Histoire naturelle de la France méridionale*, Nîmes, Belle, 1780.
- SWINBURNE Henry, *Voyage de Henri Swinburne dans les Deux Siciles, en 1777, 1778, 1779 et 1780*, traduit par Benjamin (de) Laborde, Paris, Didot l'ainé, 1785.
- THIERY Luc-Vincent, *Almanach du Voyageur à Paris*, Paris, Hardoin, 1783.
- THOUIN André, *Voyages dans la Belgique, Hollande et l'Italie*, Paris, Desrez, 1841.
- THOUVENEL Pierre, *Mémoire physique et médicinal, montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la Baguette Divinatoire, du Magnétisme et de l'Électricité*, Paris, Didot le jeune, 1781.
- VILLARS Dominique, *Histoire des Plantes du Dauphiné*, Grenoble, chez l'auteur, 1786.
- VOLTAIRE, *Éléments de la Philosophie de Newton*, Amsterdam, Etienne Ledet & compagnie, 1738.
- YOUNG Arthur, *Voyage en France en 1787, 1788, 1789*, traduit par Henri Sée, Armand Colin, coll. « Les classiques de la Révolution Française », 1931.

SOURCES IMPRIMÉES DANS DES RECUEILS

La correspondance de Dolomieu in LACROIX Alfred, Déodat *Dolomieu, sa vie aventureuse sa captivité, ses œuvres, sa correspondance*, Paris, Perrin, 1921.

- 17/03/1785 : Lettre de Dolomieu à Ch^r Gioeni depuis Malte, « Si parmi les matières volcaniques de l'Etna dont le catalogue est dans l'ouvrage de Faujas... »
- 28/04/1785 : Lettre de Dolomieu à Picot de Lapeyrouse depuis Malte, « Pour remplir cette dernière caisse, j'y ai mis des échantillons des laves de l'Etna dont les numéros correspondent à ceux du catalogue de ces même laves que Faujas a fait imprimer à la fin de sa *Minéralogie des volcans*. »
- 12/04/1787 : Lettre de Dolomieu à Lapeyrouse, « Je ne connais pas encore votre ouvrage sur les fers. Tâchez de me l'envoyer. J'en voudrais deux exemplaires, dont un pour M. Faujas devant qui j'écris. »
- 20/08/1787 : Lettre de Dolomieu à Lapeyrouse, « Je ne conçois pas pourquoi l'extrait de votre ouvrage fait par Faujas n'a pas encore paru. Il faut que ses nouvelles dignités l'occupe beaucoup, car il y a plus d'un mois qu'il ne m'a pas répondu. »
- 31/10/1787 : Lettre de Dolomieu à Lapeyrouse, « Depuis longtemps Faujas ne répond plus à mes lettres ; je lui ai écrit plusieurs fois pour lui parler de l'extrait de votre ouvrage qui devait paraître dans le Journal de Physique du mois de juin. Je lui écrirai encore. Cet homme, fort aimable quand on est avec lui, est si léger qu'il ne pense plus à vous, lorsque vous n'êtes pas sur ses talons. J'aurai dû espérer qu'il serait exacte avec moi, d'autant qu'il s'était chargé de faire imprimer un petit ouvrage dont je lui ai confié le manuscrits. J'ai reçu les quatre premières feuilles, et depuis lors, je n'en ai plus entendu parler. Nos savants de la capitale sont tellement entraînés par le tourbillon du monde, ils ont tant de visites à recevoir et à faire, tant de diners et soupers (... la suite est dans une page perdue). »
- 19/12/1787 : Lettre de Dolomieu à Picot de Lapeyrouse, « L'impression de l'ouvrage que je donne au public est terminée. Faujas lui fait une table. Ce malheureux ouvrage est si plein de fautes d'impression qu'on pourra à peine le lire. Il faut en demander un exemplaire de ma part, chez Cuchet, libraire rue Serpente. »
- 31/12/1793 : Lettre de Dolomieu à Picot de Lapeyrouse depuis Malte, « M. Romé de l'Isle s'est trompé lorsqu'il dit avoir reçu de M. Faujas, à qui j'avais donné, un morceau de lave... »

La correspondance scientifique de Joseph Banks in Joseph BANKS, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765-1820*, VI volumes, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007.

- 30/06/1780 : Lettre de J. STRANGE à Banks, n°185, Tome I, pages 230-231, Banks Collection, Royal Bontanic Gardens Library, Kew Surrey Kew BC I 84 (JBK/1/2).
- 23/04/1782 : Lettre de W. HAMILTON à Banks, n°252, Tome I, pages 320-321, British Library, London, BL Add. MS 34048, f. 15-16 ; DTC II 121-3.

- 07/10/1782 : Lettre de Jan IGEN-HOUZ à Banks, n°292, Tome II, pages 22-23, British Library, London, BL Add. MS 8095, f.86.
- 22/10/1782 : Lettre de F.Z. SCHWEDIAUR à Banks, n°295, Tome II, pages 26-27, British Library, London, BL Add. MS 8095, f.111.
- 11/06/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°345, Tome II, pages 86-88, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 46-8.
- 18/06/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°346, Tome II, page 88-90, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 49-53.
- 04/07/1793 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°356, Tome II, pages 100-102, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 61-4.
- 28/07/1783 : Lettre de B. FAUJAS à Banks, n°365, Tome II, pages 112-114, British Library, London, BL Add. MS 8095, ff. 172-3.
- 20/09/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°385, Tome II, pages 138-140, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 82-5.
- 25/09/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°390, Tome II, pages 146-148, The Natural History Museum, London, DTC III 89-92 Dauwson Turner Collection.
- 27/09/1783 : Lettre de J. DRYANDER à Banks, n°391, Tome II, pages, 148-150, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 5 ; DTC III 93-5.
- 30/09/1782 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°392, Tome II, pages 150-151, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 98-100.
- 04/10/1783 : Lettre de J. DRYANDER à Banks, n°397, Tome II, pages 157-158, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 7.
- 08/10/1783 : Lettres de B. FRANKLIN à Banks, n°401, Tome II, pages 162-163, Letters & Papers, the Royal Society of London, Carlton House Terrace, London, RS L&P, VIII 37 ; UPL IX, 32.
- 09/10/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°402, Tome II, pages 164-166, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 112-15.
- 10/10/1783 : Lettre de P. HOWARD à Banks, n°403, Tome II, pages 166-167, Volume of autographes, the Royal Society, Carlton House Terrace, London, RS Letters 1737-83 24.
- 14/10/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°406, Tome II, pages 172-174, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 121-4.
- 15/10/1783 : Lettre de J. BANKS à Blagden, n°407, Tome II, page 175, Banks and Blagden Correspondance, the Royal Society, Carlont House Terrace, L.RS B 20.
- 16/10/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°410, Tome II, pages 178-179, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 127-31.
- 18/10/1783 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°413, Tome II, pages 182-185, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 173 ; DTC III 132-6.
- 18/10/1783 : Lettre de J. DRYANDER à Banks, n°414, Tome II, pages 185-186, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 13.

- 20/10/1783 : Lettre de J. SIBTHORP à Banks, n°417, Tome II, pages 188-189, Mitchell Library, State Library of New South Wales, Sydney, Australia, ML Banks Series : 72.146 ; DTC III 137-8.
- 01/11/1783 : Lettre de J. DRYANDER à Banks, n°426, Tome II, pages 204-206, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perseval Besquest H. 14 ; DTC III 160-1.
- 07/11/1783 : Lettre de J. BANKS à B. Franklin, n°429, Tome II, page 209, University of Pennsylvania Library, Philadelphia, Pennsylvania, USA, UPL VIII, 35.
- 21/11/1783 : Lettre de B. FRANKLIN à Banks, n°436, Tome II, pages 215-216, University of Pennsylvania Library, Philadelphia, Pennsylvania, USA, UPL IX, 33.
- 28/11/1783 : Lettre de J. BANKS à B. Franklin, n°437, Tome II, page 217, American Philosophical Society, Philadelphia, Pennsylvania, USA, APS Banks MSS 6.
- 30/11/1783 : Lettre de B. FRANKLIN à Banks, n°440, Tome II, page 223, British Library, London, BL Add. MS 8095, f. 177.
- 04/12/0783 : Lettre de BROUSSONET à Banks, n°443, Tome II, page 226-227, British Library, London, BL Add. MS 8095, f. 149-50.
- 07/12/1783 : Lettre de T. SOUTH à Banks, n°444, Tome II, page 228, Mitchell Library, State Library of New South Wales, Sydney, Australia, ML Banks Series : 74.07.
- 09/12/1783 : Lettre de J. BANKS à B. Franklin, n°446, Tome II, pages 230-231, Franklin's Papers, American Philosophical Society, Philadelphia, Pennsylvania, USA, APS.
- 13/12/1783 : Lettre de T. SOUTH à Banks, n° 448, Tome II, pages 233-235, British Library, London, BL Add. MS 33977, f. 247-8.
- 15/12/1783 : Lettre de B. FRANKLIN à Banks, n°449, Tome II, pages 235-236, British Library, London, BL Add. MS 8095, f. 178 ; UPL IX, 34.
- 11/02/1784 : Lettres de H. SMEATHMAN à Banks, n°471, Tome II, pages 258-261, Dawson Turner Collection, the Natural History Museum, London, DTC IV 7-11.
- 23/03/1784 : Lettre de J. BANKS à B. Franklin, n°480, Tome II, pages 270-271, University of Pennsylvania Library, Philadelphia, Pennsylvania, USA, UPL VIII, 43.
- 04/06/1784 : Lettre de T.H. MANN à Banks, n°493, Tome II, pages 283-284, British Library, London BL Add. MS 8085, f.302.
- 17/09/1784 : Lettre de C. BLAGDEN à Banks, n°511, Tome II, page 307, Banks Collection, Royal Bontanic Gardens Library, Kew Surrey, Kew BC I 173 (JBK/1/3) ; DTC IV 62
- 26/10/1784 : Lettre de J. BANKS à C. Blagden, n°526, Tome II, 322-323, Banks and Blagden Correspondance, the Royal Society, Carlont House Terrace, L., RS B 32
- 20/11/1784 : Lettre de T. FRANKLAND à Banks, n°537, Tome II, pages 335-336, Banks Collection, Royal Bontanic Gardens Library, Kew Surrey, Kew BC I 181 (JBK/1/3); DTC IV 92-3.
- 20/11/1784 : Lettre de J. WATT à Banks, n°538, Tome II, pages 336-338, The Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia, USA, HS Penn. Gratz Coll., Case 12, Box 13.
- 23/01/1786 : Lettre de P. CAMPER à Banks, n°628 , Tome III, pages 136-139, British Library, London BL Add. MS 8096, f. 257-8.
- 17/07/1786 : Lettre de B. FAUJAS à Banks, n°656, Tome III, pages 177-178, British Library, London BL Add. MS 8086, f. 306-7.

- 20/10/1786 : Lettre de C.L. L'HÉRITIER DE BRUTELLE à Banks, n°693, Tome III, pages 227-228, British Library, London, BL Add. MS 8096, f. 327-8.
- ../12/1787 : Lettre de H.B. de SAUSSURE à Banks, n°800, Tome III, pages 351-352, British Library, London, BL Add. MS 8097, f. 113-114.
- 03/04/1788 : Lettre de P. CAMPER à Banks, n°830, Tome III, pages 380-382, British Library, London, BL Add. MS 8097, f. 20-1 .
- 12/05/1788 : Lettre de B. FAUJAS à Banks, n°842, Tome III, pages 396-397, British Library, London, BL Add. MS 8086, f. 48-9 .
- 29/06/1788 : Lettre de J. BANKS à Jussieu, n°853, Tome III, pages 410-411, Dawson Turner Collection, the Natural History Museum, London, DTC VI 40.
- 30/06/1788 : Lettre de R. KIRWAN à Banks, n°854 , Tome III, pages 411-412, National Library of Australia, Canberra, Australia, NLA MS 9/3/101b ; DTC VI 38-9.
- 10/01/1789 : Lettre de R. KIRWAN à Banks, n°892, Tome III, pages 456-457, National Library of Australia, Canberra, Australia, NLA MS 9/3/101c ; DTC VI 122-4.
- 12/01/1789 Lettre de J. BANKS à Lamarck, n°893, Tome III, pages 457-458, Dawson Turner Collection, the Natural History Museum, London, DTC VI 125.
- 25/12/1789 : Lettre de J. BANKS à L'Héritier, n°961, Tome III, pages 521-522, Mitchell Library, State Library of New South Wales, Sydney, Australia, ML A300, p. 8-10.
- 10/08/1796 : Lettre de J. BANKS à Jussieu, n°1368, Tome IV, pages 434-435, Dawson Turner Collection, the Natural History Museum, London, DTC X(1) 64-4.
- 15/06/1798 : Lettre de J. BANKS à Price, n°1477, Tome IV, page 545, Fitzwilliam Museum, Cambridge, FMC, Perceval Bequest H. 111.
- 20/09/1798 : Lettre de P. VAN WESTRENNEN à Banks, n°1485, Tome IV, page 556, British Library, London, BL Add. MS 8099, f. 126-7.
- 24/09/1797 : Lettre de M.A. PICTET à Banks, n°1517, Tome IV, pages 598-600, Banks Collection, Royal Botanic Gardens Library, Kew Surrey, Kew BC II 228 (JBK/1/6) ; DTC XI 291-2.
- 08/11/1799 : Lettre de J. BANKS à E. Hamilton, n°1519, Tome IV, page 601, Dawson Turner Collection, the Natural History Museum, London DTC XI 316-17.
- 03/02/1800 : Lettre d'A.L de JUSSIEU à Banks, n°15375, Tome V, pages 16-18, British Library, London, BL Add. MS 8099, f. 173-4.
- 06/12/1800 : Lettre de G.L.C.F.D CUVIER à Banks, n°1576, Tome V, pages 68-69, British Library, London, BL Add. MS 8099, f. 154.
- 03/06/1801 : Lettre de D.G.S.T.G. de DOLOMIEU à Banks n°1598, Tome V, pages 103-104, British Library, London, BL Add. MS 8099, f. 53.
- 16/06/1801 : Lettre de J. BANKS à Dolomieu, n°1600, Tome V, pages 105-106, Dawson Turner Collection, the Natural History Museum, London, DTC XII 240-3.
- 11/02/1811 : Lettre de J. BANKS à Faujas, n°1945, Tome VI, pages 50-51, Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, BPUG, MS suppl. 367, f. 33-33v.

La correspondance de Voltaire

19/04/1777 Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Voltaire, in Voltaire, *Correspondence and related documents XLIV. 1776-1777: letters D20377-D20799*, Voltaire foundation, Oxford, coll. « The Complete works of Voltaire », n° 128, 1976, vol.XLIV, p. 242

Lettre de SAUSSURE Horace Bénédicte (de) à Voltaire, in Voltaire, *Correspondance, Janvier 1775-juin 1777*. Édité par Theodore Besterman. Gallimard. Vol. Voltaire XII. Pléiade. Paris, 1988.

Les voyages de Martinus Van Marum, in Martinus VAN MARUM, R.J. FORD [dir] *Martinus Van Marum Life and Work*, Haarlem, Dutch Society of Science, 1970.

VAN MARUM Martinus, « Journal Physique de mon Séjour à Paris 1785 », tome II, p. 220 à 239.

VAN MARUM, Martinus. « Journey to Switzerland in 1802 », tome II, p. 312 à 377.

SOURCES WEB

Buffon et *l'Histoire Naturelle*: l'édition en ligne, Correspondance de Buffon, in CORSI Pietro, HOQUET Thierry [dir.], Édition numérique réalisé à partir de : NADAULT DE BUFFON Henri, Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies toutes les lettres publiées jusqu'à ce jour, Paris, Hachette, 1860, 2 vol. : <http://www.buffon.cnrs.fr/>

- 28/03/1777 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant une collection envoyée par Faujas pour le Cabinet. Collection Nadault de Buffon L272.
- 13/07/1777 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant la souscription de Buffon pour l'ouvrage de Faujas sur les Volcans. L278.
- 14/08/1778 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant *Les Recherches sur la Pouzzolane* et la préparation d'expériences à venir sur l'utilisation de la pouzzolane dans les constructions. L331.
- 25/08/1778 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant des feuilles de l'histoire Naturelle des Volcans et sur des objets de vulcanologie. L334.
- 02/02/1781 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant deux caisses d'histoire Naturelle envoyées au Jardin par Faujas, et sur une invitation de Buffon à Montbard. L416.
- 03/10/1781 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant des feuilles de *l'Histoire Naturelle du Dauphiné*, sur des observations de granite de Soulavie, quelques reproches sur l'absence de Faujas à Montbard et sur une place de correspondant à l'Académie des Sciences. L451.
- 16/12/1782 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant les dispositions financières pour le voyage en Angleterre ainsi que sur une collection. L499.
- 29/04/1783 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant une invitation à dîner au Jardin. L512
- 01/08/1783 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant la santé de ce dernier, celle de son fils et sur des commandes de Buffon. C'est la première fois que Buffon écrit « mon cher ami » à Faujas. L521.
- 10/08/1783 : Lettre de BUFFON, à Faujas concernant la santé de Buffon, celle de son fils et sa bibliothèque. L524.
- 27/02/1784 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant une invitation à dîner « manger ma soupe ». L540.
- 01/08/1785 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant les connaissances de Camper sur les Volcans du Bas-Rhin et sur une invitation à Montbard. L 588.
- 15/08/1785 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant Camper, le traité sur l'aimant en préparation conjointement avec Lacépède et les récentes pensions que Buffon a obtenu pour Faujas. L590.
- 07/12/1785 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant des discussions sur le charbon et les mines du Mont Cenis. L595.

18/01/1786 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant sa longue absence et les plaintes de la compagnie du charbon ainsi que de ces amis. L598.

05/08/1786 : Lettre de BUFFON à Faujas concernant la compagnie du charbon et l'argent investi dans ce projet. L616

17/01/1787 : Lettre de BUFFON à Faujas où il se languit de la compagnie de Faujas et l'attend impatientement. L620.

Écritures savantes au siècle des lumières. La correspondance et les carnets de visiteurs de Jean-François Séguier : <https://www.seguier.org/Default.aspx#>

20/10/1774 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Séguier Jean-François,

24/10/1774 : Lettre de SÉGUIER Jean-François à Faujas de Saint-Fond Barthélemy,

02/11/1774 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Séguier Jean-François,

25/05/1775 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Séguier Jean-François,

03/06/1775 : Lettre de GUETTARD Jean Etienne à Séguier Jean-François,

14/12/1775 : Lettre de NICOLAS Jean-François à Séguier Jean-François,

29/02/1776 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Séguier Jean-François,

07/07/1776 : Lettre de NICOLAS Jean-François à Séguier Jean-François,

09/09/1776 : Lettre de CALVET Esprit-Claude-François à Séguier Jean-François,

01/10/1776 : Lettre de NICOLAS Jean-François à Séguier Jean-François

03/05/1777 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Séguier Jean-François,

11/12/1777 : Lettre de CALVET Esprit-Claude-François à Séguier Jean-François,

17/12/1777 : Lettre de SÉGUIER Jean-François à Calvet Esprit-Claude-François,

19/07/1780 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Séguier Jean-François, B.M. Nîmes, ms 94, f.59.

13/11/1782 : Lettre de DAUDÉ DE TARDIEU DE LABARTHE Jean-Jacques Hilaire Sylvestre à Séguier Jean-François,

09/1783 : Lettre de DAUDÉ DE TARDIEU DE LABARTHE Jean-Jacques Hilaire Sylvestre à Séguier Jean-François,

National Archives, Founders Online : <https://founders.archives.gov/>

Franklin's Papers :

04/01/1779 : Lettre CUCHET Josèphe à Benjamin Franklin, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Franklin/01-28-02-0276>. [Original source : *The Papers of Benjamin Franklin*, vol. 28, November 1, 1778, through February 28, 1779, ed. Barbara B. Oberg. New Haven and London : Yale University Press, 1990, p.341.]

19/01/1783 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND BARTHÉLEMY à Benjamin Franklin, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Franklin/01-38-02->

0458. [Original source : *The Papers of Benjamin Franklin*, vol. 38, *August 16, 1782, through January 20, 1783*, ed. Ellen R. Cohn. New Haven and London : Yale University Press, 2006, p. 602 à 604.]

16/06/1783 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Benjamin Franklin, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Franklin/01-40-02-0107>. [Original source : *The Papers of Benjamin Franklin*, vol. 40, *May 16 through September 15, 1783*, ed. Ellen R. Cohn. New Haven and London : Yale University Press, 2011, p. 181 à 183.]

18/06/1783 : FAUJAS DE SAINT-FOND Berthélemy à Benjamin Franklin, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Franklin/01-40-02-0115>. [Original source : *The Papers of Benjamin Franklin*, vol. 40, *May 16 through September 15, 1783*, ed. Ellen R. Cohn. New Haven and London : Yale University Press, 2011, p. 193 à 194.]

27/07/1783 : Lettre de FRANKLIN Benjamin to Joseph Banks, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Franklin/01-40-02-0236>. [Original source : *The Papers of Benjamin Franklin*, vol. 40, *May 16 through September 15, 1783*, ed. Ellen R. Cohn. New Haven and London : Yale University Press, 2011, p. 393 à 399.]

Jefferson's Papers

12/08/1803 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Thomas Jefferson, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-41-02-0141>. [Original source : *The Papers of Thomas Jefferson*, vol. 41, *11 July–15 November 1803*, ed. Barbara B. Oberg. Princeton : Princeton University Press, 2014, p. 187 à 189.]

../11/1809 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Thomas Jefferson, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/03-02-02-0028>. [Original source : *The Papers of Thomas Jefferson*, Retirement Series, vol. 2, *16 November 1809 to 11 August 1810*, ed. J. Jefferson Looney. Princeton : Princeton University Press, 2005, p. 47 à 49.]

20/09/1803 : Lettre de Faujas de Saint-Fond Barthélemy à Thomas Jefferson, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-41-02-0299>. [Original source : *The Papers of Thomas Jefferson*, vol. 41, *11 July–15 November 1803*, ed. Barbara B. Oberg. Princeton : Princeton University Press, 2014, p. 397 à 398.]

15/10/1806 : Lettre de FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy à Thomas Jefferson, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/99-01-02-4412>

16/02/1807 : Lettre de Faujas de Saint-Fond Barthélemy à Thomas Jefferson, *Founders Online*, National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/99-01-02-5100>

Œuvres et Rayonnement de Jean-Baptiste Lamarck :

<http://www.lamarck.cnrs.fr/>

LAMARCK Jean-Baptiste, *Mémoire sur le projet du Comité des Finances, relatif à la suppression de la place de Botaniste attaché au Cabinet d'histoire naturelle*, 1789.

LAMARCK Jean-Baptiste, *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle et particulièrement sur celui du jardin des plantes*, 1790.

S'écrire au XIX^e siècle. Une correspondance familiale :
<http://correspondancefamiliale.ehess.fr/>

28/12/1863 : FLOURENS Pierre, « Éloge historique d'André Marie Constant Duméril par M. [Pierre] Flourens, secrétaire perpétuel, lu à l'Institut impérial de France, dans la séance publique du 28 décembre 1863. »

BIBLIOGRAPHIE

ABAD Reynald, « L’Ancien Régime à la recherche d’une transition énergétique ? La France du XVIIIe siècle face au bois », in Yves BOUVIER et Léonard LABORIE (dirs.), *L’Europe en transitions : énergie, mobilité, communication : XVIIIe-XXIe siècles*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Collection histoire nouvelle de l’Europe », 2016, p. 23 à 84.

ABOUCAÏA Claude, *Les intendants de la marine sous l’Ancien Régime. Contribution à l’étude du département, du port et arsenal de la marine de Toulon*, Thèse de Doctorat soutenue le 9 février 1951., Gap, Louis-Jean, 1958.

AGASSIZ Henri et DESOR Pierre Jean Edouard, « Catalogue raisonné des espèces, des genres et des familles d’échinides », *Annales des sciences naturelles (Zoologie)*, 1847, série 3 tome 8, p. 355 à 380.

AGOGUÉ Marine, « L’émergence des collectifs de conception inter-industries : le cas de la Lunar Society dans l’Angleterre du XVIIIe siècle », *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, 2012, vol. 109, n° 3, p. 55.

AGUILAR Jean-Pierre, CLAUZON Georges, LE GOËR DE HERVE Alain, MESLIN Laurence et MICHAUX Jacques, *L’unique volcan de Provence*, <http://www.chateaubeaulieu.fr/lunique-volcan-de-provence/4>, consulté le 15 avril 2016.

ALPAUGH Micah, « The British Origins of the French Jacobins : Radical Sociability and the Development of Political Club Networks, 1787–1793 », *European History Quarterly*, octobre 2014, vol. 44, n° 4, p. 593 à 619.

AMICO Leonard N., *Bernard Palissy : in search of earthly paradise*, Paris, Flammarion, 1996.

AYMES Maryse, BORGUET Jean-Noël, FIVE Emmanuelle et MERGOIL Jean, *Candidature - Géoparc Monts d’Ardèche*, Ardèche, Parc Régional des Monts d’Ardèche, 2014.

BADINTER Élisabeth, *Les passions intellectuelles*, Paris, Fayard, 1999, vol.III/.

BADINTER Élisabeth, *Les passions intellectuelles. I- Désirs de Gloire (1735-1751)*, Paris, Fayard, 1999.

BALDI Rossella, « Entre anatomie, mécanique et illusion : les automates des Jacquet-Droz », in Véronique ADAM et Anna CAIOZZO (dirs.), *La fabrique du corps humain la machine modèle du vivant*, Grenoble, Publications de la MSH Alpes, 2010, p. 59 et 60.

BANKS Joseph, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol.VI/I.

BANKS Joseph, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol.VI/II.

BANKS Joseph, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol.VI/III.

BANKS Joseph, *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765 - 1820*, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007, vol.VI/.

BAUDRIMONT Alexandre, *Dictionnaire de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole*, Paris, J. B. Baillière, 1837, vol.VI.

Belhoste Bruno, *Paris savant : parcours et rencontres au temps des Lumières*, Paris, Colin, 2011, 310 p.

Belhoste Bruno et Edelman Nicole (dirs.), *Mesmer et mesmérismes : le magnétisme animal en contexte*, Montreuil, Omniscience, coll. « Histoire des savoirs », 2015, 319 p.

BENABOU Erica-Marie, *La prostitution et la police des mœurs au XVIIIe siècle*, Paris, Perrin, 1987.

BERGMANS Paul, « Stregen de Putte (Joseph-François-Philippe Van Der) », in *Biographie Nationale de Belgique*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1924, vol.XXIII, p. 766.

BERTRAND Alexandre, *Lettres sur les révolutions du globe*, Paris, J. Tessier, 1839.

BERTRAND Gilles, *Les transformations du voyage à l'époque de la Révolution et de l'Empire : le cas italien*, <http://viatica.univ-bpclermont.fr/donner-voir-et-comprendre/varia/les-transformations-du-voyage-l-epoque-de-la-revolution-et-de-l-empire-le-cas-italien>, consulté le 18 juin 2018.

BERTRAND Gilles, *Le grand tour revisité : pour une archéologie du tourisme ; le voyage des français en Italie (milieu XVIIIe siècle - début XIXe siècle)*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome », n° 398, 2008.

BERTRAND Gilles, « Le laboratoire montagnard de l'astronome Lalande. Du voyage en Italie à ses comptes rendus dans le Journal des Savants », in Sophie LINON-CHIPON et Daniela VAJ (dirs.), *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, Presses de l'Univ. Paris-Sorbonne, 2006, p. 299 à 325.

BERTRAND Gilles, « Le voyage des hommes de science vers l'Italie, de Guettard à Faujas de Saint-Fond (1773-1805) », in Gilles BERTRAND et Maria Teresa PICHELTO (dirs.), *Le vie delle Alpi : il reale e l'immaginario = Les chemins du voyage en Italie : du réel à l'imaginaire*, Quart, Musumeci, 2001, p. 221 à 235.

BERTRAND Gilles, « Quand le voyage sert à inventer un nouvel espace. Le cas des inspecteurs des Ponts et chaussées français en mission en Italie à l'époque napoléonienne (1805-1812) », *Annales historiques de la Révolution française*, juillet-sept, n° 385, p. 133 à 152.

BERTRAND Gilles et GUYOT Alain (dirs.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature : contribution à l'étude de la construction des savoirs, 1750 - 1840*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2011.

BESSON Grégoire, *La découverte des montagnes du Dauphiné au tournant des Lumières (1760-1820)*, Mémoire sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble, 2011.

BIARD Michel, *Missionnaires de la République : les représentants du peuple en mission (1793-1795)*, Paris, Vendémiaire, coll. « Collections révolutions », 2015.

BIARD Michel, « Contrainte ou liberté économique ? Les représentants du peuple en mission et le ravitaillement de Paris en l'an III », *Annales historiques de la Révolution française*, 2005, vol. 339, n° 1, p. 35 à 53.

BIARD Michel, « La " Convention ambulante " », *Annales historiques de la Révolution française*, 2003, vol. 332, n° 1, p. 55 à 70.

BIARD Michel, « Les provinces vues de Paris : des terres de mission (1793-1795)? », *Annales historiques de la Révolution française*, 2002, vol. 330, n° 1, p. 41 à 70.

BIARD Michel, « Les pouvoirs des représentants en mission sous la Convention », *Annales historiques de la Révolution française*, 1998, vol. 311, n° 1, p. 3 à 24.

BIARD Michel, BOURDIN Philippe, MARZAGALLI Silvia, CORNETTE Joël et BIARD Michel, *Révolution, Consulat, Empire : 1789 - 1815*, Paris, Belin, coll. « Histoire de France », 2009.

BLAY Michel et HALLEUX Robert (dirs.), *La science classique : XVIe - XVIIIe siècle ; dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998.

BLUMER Marie-Louise, *Commission pour la recherche des objets de sciences et arts en Italie, 1796-1797*, 1934.

BOISSIÈRE Aurélie, *Atlas de l'histoire de France : 481-2005*, Belin, 2012.

BORY DE SAINT-VINCENT Jean-Baptiste, « Eloges de MM. Brugmans et Faujas de Saint-Fond », *Annales Générales des Sciences Physiques*, 1819, II, p. 7 à 32.

BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 69 à 72.

BOURGUET Marie-Noëlle, *Le monde dans un carnet : Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Édition du Félin, coll. « Les marches du temps », 2017.

BOURGUET Marie-Noëlle, *Déchiffrer la France : la statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Reprint., Paris, Éd. des Archives Contemporaines, coll. « Ordres sociaux », 1989.

BOURGUET Marie-Noëlle et LICOPPE Christian, « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des lumières », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1997, vol. 52, n° 5, p. 1115 à 1151.

BOYER Ferdinand, « Un voyage scientifique après Campo Formio : Trois lettres de Barthélemy Faujas de Saint-Fond à ses collègues du Muséum », *Revue d'histoire des sciences*, 1976, vol. 29, n° 4, p. 325 à 336.

BOYER Ferdinand, « Le Muséum d'Histoire naturelle à Paris et l'Europe des sciences sous la Convention », *Revue d'histoire des sciences*, 1973, vol. 26, n° 3, p. 251 à 257.

BOYER Ferdinand, « L'Organisation des conquêtes artistiques de la Convention en Belgique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1971, XLIX, n° 2, p. 491 à 500.

BOYER Ferdinand, « Les Conquêtes artistiques de la Convention en Belgique et dans les pays rhénans », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1971, XVIII, p. 354 à 374.

BRADET Nathalie et JAGT John W. M., « Mosasaurus hoffmanni, le «Grand Animal fossile des Carrières de Maestricht» : deux siècles d'histoire », *Bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle*, 1996, C 18, n° 4, « Editions scientifiques du Muséum », p. 569 à 594.

BRÉHIER Louis, « À propos de l'origine des vierges noires », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1935, vol. 79, n° 3, p. 379 à 386.

BRIGNON Arnaud, « Redécouverte des « crocodiles fossiles des environs du Mans » de Georges Cuvier après deux siècles d'oubli », *Bulletin de la Société Géologique de France*, 2016, vol. 187, n° 2, p. 105 à 120.

BRIGNON Arnaud, « Faujas de Saint-Fond, Reinwardt, Cuvier et les poissons fossiles du Crétacé de la « Montagne Saint-Pierre » de Maastricht (Pays-Bas) », *Geodiversitas*, mars 2015, vol. 37, n° 1, p. 59 à 77.

BRISSON Luc, *Le sexe incertain : androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes Sources », n° 13, 1997.

BROC Numa, « Voyages et géographie au XVIIIe siècle », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 1969, vol. 22, n° 2, p. 137 à 154.

BUCLON Romain, *Napoléon et Milan. Mise en scène, réception et délégation du pouvoir napoléonien (1796-1814). Napoleone e Milano. Messa in scena, ricezione e delega del potere napoleonico (1796-1814)*, Université de Grenoble, Grenoble, 2014, 972 p.

BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de), *Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour, Tome II*, Hachette., Paris, H. Noddault de Buffon, 1860.

BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de) et LANESSAN Jean-Louis (de), *Oeuvres complètes de Buffon. Correspondance I*, Paris, A. Le Vasseur, coll. « Oeuvres complètes de Buffon. », 1884.

BUFFON Georges-Louis Leclerc (comte de) et LANESSAN Jean-Louis (de), *Oeuvres complètes de Buffon. Correspondance II*, Paris, A. Le Vasseur, coll. « Oeuvres complètes de Buffon. », 1884.

BURKHARDT Richard W., *The spirit of system : Lamarck and evolutionary biology ; now with « Lamarck in 1995 »*, 2. print., Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1995.

BURLEIGH Nina, *The Stranger and the Statesman : James Smithson, John Quincy Adams, and the Making of America's Greatest Museum*, New York, Harper Collins, 2014.

CAILLÉ Jacques, *Un savant montpelliérain : Le professeur Auguste Broussonet*, Paris, A. Pedon, 1972.

CALLATAÏ François (de), « La vie rocambolésque et le cabinet d'étude de François-Xavier Burtin (1743-1818) », in *La vie des Musées, Musées en Communauté française Wallonie-Bruxelles, Cabinets de Curiosité : origines et résurgences*, Bruxelles, Association francophone des musées de Belgique, 1992, p. 86 à 93.

CALLAWAY Ewen, « « Cave of forgotten dreams » may hold earliest painting of volcanic eruption », *Nature News*, 15 janvier 2016.

CARNEIRO Ana, « L'usage technique et symbolique des cartes à la Commission géologique du Portugal (1857-1908) », in Isabelle LABOULAIS (dir.), *Les usages des cartes (XVIIe - XIXe siècle) ; pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. « Sciences de l'histoire », 2008, p. 257 à 270.

CARNINO Guillaume et MILLET Audrey, « Genre et techniques », in Guillaume CARNINO, Liliane HILAIRE-PÉREZ et Aleksandra KOBILJSKI (dirs.), *Histoire des techniques : mondes, sociétés, cultures : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 2016, p. 435 à 452.

CARON Pierre, « Les "Agences d'évacuation" de l'an II », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1910, XIII, p. 153 à 169.

CARON Yves, « Aux origines de la ruée vers le charbon au XVIIIe siècle en Hainaut », *Valentiana*, juin 2001, n° 27, p. 13 à 24.

CARROT Georges, *La Garde Nationale (1789-1871) : une force publique ambiguë*, Paris, L' Harmattan, coll. « Sécurité et société », 2001.

CASSINI Alexandre Henri Gabriel (de), « Description d'un nouveau genre de plantes », *Bulletin des sciences*, 1819, p. 80.

CERUTTI Simona, « Travail, mobilité et légitimité, Suppliques au roi dans une société d'Ancien Régime (Turin, XVIIIe siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010, 2010/3, p. 571 à 611.

CHAMOUX Simone, « L'ascendance dauphinoise de Condorcet », Paris, ENS éditions, 1997.

CHAPPEY Jean-Luc, *Ordres et désordres biographiques: dictionnaires, listes de noms, réputation: des Lumières à Wikipédia*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « La chose publique », 2013, 394 p.

CHAPPEY Jean-Luc, *Des naturalistes en révolution: les procès-verbaux de la Société d'Histoire Naturelle de Paris (1790 - 1798)*, Paris, Éd. du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « CTHS sciences », n° 9, 2009.

CHAPPEY Jean-Luc, « Enjeux sociaux et politiques de la «vulgarisation scientifique» en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, 2004, n° 338, p. 11 à 51.

CHAPPEY Jean-Luc, *La société des observateurs de l'homme, 1799-1804 : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, coll. « Bibliothèque d'histoire révolutionnaire », 2002.

CHAPPEY Jean-Luc, GAINOT Bernard et LE GOFF Fabrice, *Atlas de l'empire napoléonien 1799 - 1815 : vers une nouvelle civilisation européenne*, Paris, Éd. Autrement, 2015.

CHAPPEY Jean-Luc et LILTI Antoine, « Les demandes de pensions des écrivains, 1780-1820 », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 2011, vol. 57, n° 4, p. 156 à 184.

CHAPRON Emmanuelle (dir.), *L'Europe à Nîmes: les carnets de Jean-François Séguier (1732-1783)*, Avignon, Barthélemy, coll. « Institut européen Séguier », n° 4, 2008.

CHARLES-VALLIN Thérèse, *Les aventures du chevalier géologue Déodat de Dolomieu*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « L'empreinte du temps », 2003.

CHARTIER Roger, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Collection points : Histoire », n° 268, 2000.

CHAUSSINAND-NOGARET Guy, *Mirabeau*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Biographie », n° 2, 1984.

COMPARATO Guillaume, « Bleton », in Bruno BELHOSTE et David ARMANDO (dirs.), *Hatmonia Universalis*, coll. « LabEx Hastec ».

COMPÈRE Marie-Madeleine et JULIA Dominique, *Les collègues français 16e - 18e siècles. 1 : Répertoire France du Midi*, Paris, INRP, 1984.

CONLON Pierre M., *Le siècle des Lumières : bibliographie chronologique. T. 18 : 1776 - 1778*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », n° 367, 1998.

CORSI Pietro, « After the Revolution : Scientific Language and French Politics, 1795-1802 », in Margaret PELLING, Scott H. MANDELBROTE et Charles WEBSTER (dirs.), *The practice of reform in health, medicine, and science, 1500 - 2000: essays for Charles Webster*, Aldershot, Ashgate, 2005, p. 223 à 245.

CORSI Pietro, *Lamarck : genèse et enjeux du transformisme ; 1770-1830*, Paris, CNRS Éd, coll. « CNRS histoire des sciences », 2001.

CORSI Pietro, « Buffon sous la révolution et l'Empire », in Jean-Claude BEAUNE et Jean GAYON (dirs.), *Buffon 88 : actes du Colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon*, Paris, Vrin, coll. « Science, histoire, philosophie », 1992, p. 639 à 663.

CORSI Pietro et CRHST-CNRS, *Œuvres et rayonnement de Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829)*, <http://www.lamarck.cnrs.fr/index.php?lang=fr>, consulté le 6 mars 2017.

COSTON Louis Adolphe (de), *Histoire de Montélimar et des principales familles qui ont habité cette ville*, Palais Royal, 1973, vol.IV.

COSTON Louis Adolphe (de), *Histoire de Montélimar et des principales familles qui ont habité cette ville*, Palais Royal, 1883, vol.II.

COWARD D.A., « Eighteenth-century attitude to prostitution », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 1980, vol. 189, p. 363 à 399.

COWARD D.A., « Restif de la Bretonne and the reform of prostitution », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 1979, vol. 176, p. 349 à 383.

DAL SOGLIO Camille, *Giuseppe Marzari Pencati : les voyages scientifiques à l'aube du XIXe siècle ou le portrait d'un homme de science*, Mémoire sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble II, 2009, 82 p.

DAMOUR Alexis, « Description de la faujasite, nouvelle espèce minérale », *Annales des Mines*, 1842, « quatrième série tome I », p. 395 à 399.

DARNTON Robert, *La fin des lumières : le mesmérisme et la Révolution*, traduit par Marie-Alyx REVELLAT, Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire », 1984.

DAUMAS Maurice, *Les instruments scientifiques aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Gabay, 2003.

DAUMAS Maurice, *Histoire générale des techniques*, PUF., Paris, 1962.

DEAN Dennis R., « The word 'geology' », *Annals of Science*, janvier 1979, vol. 36, n° 1, p. 35 à 43.

DESCLAUX Emmanuel, « Les brèches du château de Nice (Alpes-Maritimes, France) Un site paléontologique et préhistorique au coeur du débat sur l'évolution au cours du XIXe siècle », *Bulletin du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco*, 2012, n° 52, p. 3 à 16.

DESMAREST Anselme Gaétan, « Crustacés fossiles », in *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine*, Paris, Déterville, 1817, vol. XXXII/VIII, p. 495 à 519.

DESMAREST Anselme Gaétan et BORY DE SAINT-VINCENT Jean-Baptiste-Geneviève-Marcellin, *Atlas encyclopédique contenant les cartes et les planches relatives à la géographie physique*, Paris, Veuve Agasse, 1827.

DHOMBRES Jean G., « Les atours de la science républicaine en voyage à la toute fin du XVIIIe siècle et les effets du retour », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dirs.), *La République en Voyage 1770-1830*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, 2013, p. 299 à 330.

DOSSE François, *Le pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

DUFRENOY Armand, PERDONNET Auguste, ÉLIE DE BEAUMONT Léonce et COSTE Léon, *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des minerais de fer, étain, plomb, cuivre et zinc dans la Grande-Bretagne.*, Paris, Bachelier, 1837.

DUPUY Roger, *La Garde Nationale 1789 - 1872*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », n° 181, 2010.

DURANTHON Francis, *Histoires de dinosaures*, Rosny, Editions Bréal, coll. « Paléo », 2004.

DURIS Pascal, *Quelle révolution scientifique ? les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes (XVIe-XVIIIe siècles)*, Paris, Hermann, coll. « Les collections de la République des lettres. Études », 2016.

DURIS Pascal, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz, 1993.

DURIS Pascal et GOHAU Gabriel, *Histoire des sciences de la vie*, Paris, Nathan, coll. « réf. », 1997, 415 p.

ECK Jean-François et TERRIER Didier (dirs.), *Aux marges de la mine: représentations, stratégies, comportements autour du charbon en Nord-Pas-de-Calais, XVIIIe - XXe siècle*, Valenciennes, Presses Univ. de Valenciennes, coll. « Recherches valenciennes », n° 23, 2007.

ELIE DE BEAUMONT Léonce, *Explication de la carte géologique de la France : publiée par ordre de M. le Ministre des travaux publics*, Paris, Impr. royale, 1841, vol.III.

ELLENBERGER François, *Histoire de la géologie : La grande éclosion et ses prémices, 1660 - 1810*, Paris, Technique et Documentation - Lavoisier, coll. « Petite collection d'histoire des sciences », 1994, vol.II.

ELLENBERGER François, *Histoire de la géologie : Des anciens à la première moitié du XVIIIe siècle*, Paris, Technique et Documentation - Lavoisier, coll. « Petite collection d'histoire des sciences », 1988, vol.I.

ELLENBERGER François, « Les premières cartes géologiques en France : projets et réalisations », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO)*, 1982.

ELLENBERGER François, « Précisions nouvelles sur la découverte du volcanisme en France : Nicolas Guettard, ses prédécesseurs, ses émules clermontois », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO)*, 1978, n° 11.

FAUCHER Daniel, « La Révolution à Lorient (1788-1790) », *Annales de l'Université de Grenoble*, 1914, XXVI, p. 59 à 130.

FAUQUE D. M. E., « An Englishman abroad : Charles Blagden's visit to Paris in 1783 », *Notes and Records of the Royal Society*, 20 décembre 2008, vol. 62, n° 4, p. 373 à 390.

FAYET Joseph, *La révolution Française et la Science 1789 - 1795*, Paris, Marcel Rivière et Cie, 1960.

FLÉCHET Anaïs, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, 1 décembre 2008, vol. 11, n° 1, p. 15 à 26.

FOUCAULT Alain, RAOULT Jean-François, CECCA Fabrizio et PLATEVOET Bernard, *Dictionnaire de Géologie*, Paris, Dunod, 2014.

FOUCAULT Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.

FRAGU Philippe, « Goitre », in Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 521 à 525.

FREYGINET Louis (de), *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Barthélemy Faujas de Saint-Fond*, Valence, J. Montal, 1820, 56 p.

FURET François, « La nuit du 4 août », in François FURET et Mona OZOUF (dirs.), *Dictionnaire critique de la Révolution française : Événements*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », n° 266, 1992, vol.IV/I, p. 126 à 132.

GALAND Michèle, « Se promener pour la science : parcours d'académiciens dans les Pays-Bas autrichiens », *Etudes sur le XVIIIe siècle*, 2011, XXXIX, "La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles (Belgique-France-Angleterre)", « Editions de l'Université de Bruxelles », p. 209 à 216.

GANET Isabelle, PROVOST Michel et GANET Isabelle, *Les Hautes-Alpes*, Paris, Ed. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, coll. « Carte archéologique de la Gaule », 1995.

GARNIER Jacques, « Campagne de 1805 en Italie », in Jean TULARD (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 342 et 343.

GARNIER Jacques, « Mack (von Leiberich, Karl, baron) », in Jean TULARD (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 1108.

GAUDANT Jean, « Brève histoire de la collection Gazola de poissons fossiles éocènes du Monte Bolca (Italie) conservée au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris », *Geodiversitas*, décembre 2011, vol. 33, n° 4, p. 637 à 647.

GAUDANT Jean, « La querelle des trois abbés (1793-1795) : le débat entre Domenico Testa, Alberto Fortis et Giovanni Serafino Volta sur la signification des poissons pétrifiés du Monte Bolca (Italie) », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 1997, XI, p. 147 à 184.

GAUDANT Jean, « L'exploration géologique du Bassin Parisien. Quelques pionniers, le plus souvent méconnus », *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie (COFRHIGEO)*, 1990, vol. 4, p. 59 à 78.

GAUDANT Jean, NEL André, NURY Denise, VÉRAN Monette et CARNEVALE Giorgio, « The uppermost Oligocene of Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône, Southern France): A Cenozoic brackish subtropical Konservat-Lagerstätte, with fishes, insects and plants », *Comptes Rendus Palevol*, septembre 2017.

GAYET Mireille et BABIN Claude, *Histoire pittoresque de la paléontologie*, Paris, Ellipses, 2009.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE Isidore, *Lakanal, sa vie et ses travaux à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents*, Paris, bureau de la revue, 1849.

GILLE Bertrand, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, 1978.

GILLISPIE Charles Coulston, *Science and polity in France : the end of the old regime*, Princeton, N.J, Princeton University Press, 2004.

GILLISPIE Charles Coulston, *Science and polity in France : the revolutionary and Napoleonic years*, Princeton, N.J., Princeton Univ. Press, 2004.

GILLISPIE Charles Coulston, *Les Frères Montgolfier et l'invention de l'aéronautique*, Arles, Actes Sud, 1989.

GIRARD Caroline, « Charles-Axel Guillaumot (1730-1807), architecte et administrateur de la manufacture des Gobelins », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 2004, vol. 8, n° 1, p. 97 à 106.

GIUSBERTI Luca, FORNASIERO Mariagabriella et ZORZIN Roberto, « The Pesciara-Monte Postale Fossil-Lagerstätte: 4. The “minor fauna” of the laminites », *The Bolca Fossil-Lagerstätten : A window into the Eocene World*, 2014, IV, « Rendiconti della Società Paleontologica Italiana », p. 73 à 83.

GIUSBERTI Luca, GARASSINO Alessandro et ROGHI Guido, « Nomenclatural reassessment of *Justitia desmaresti* (Crustacea, Decapoda, Palinuridae) from the lower Eocene of Bolca (Verona, NE Italy) », *Neues Jahrbuch für Geologie und Paläontologie - Abhandlungen*, 1 avril 2015, vol. 276, n° 1, p. 111 à 119.

GOHAU Gabriel, *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles : naissance de la géologie*, Paris, Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1990.

GOHAU Gabriel, *Histoire de la géologie*, Paris, Éd. La Découverte, coll. « Histoire des sciences », 1987.

GORET Auguste, *Catalogue des livres de feu M. B. Faujas de Saint-Fond. Professeur, Administrateur du Jardin du Roi, du Musée d'Histoire naturelle, et Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur ; Dont la vente se fera le Mardi 7 Mars 1820, et les quatre jours suivants, à six heures de relevée, à l'Hôtel-Bullion, Salle vitrée, n°. 3 ; rue J.J. Rousseau., Paris, Tillards frères, Libraires du roi de Prusse, 1820.*

GRANDCHAMP Philippe, « La place faite aux travaux de Dolomieu dans l'enseignement de la Géologie en France au début du XIXe siècle », in J GAUDANT (dir.), *Dolomieu et la géologie de son temps*, Paris, École des mines de Paris, 2005, p. 139 à 150.

GRIENER Pascal, *La république de l'œil : l'expérience de l'art au siècle des Lumières*, Paris, O. Jacob, coll. « Collège de France », 2010.

GRIMOULT Cédric, *Le développement de la paléontologie contemporaine*, Genève, Droz, coll. « Travaux de sciences sociales », n° 190, 2000.

GUICCIARDI Jean-Pierre, « Hermaphrodite et le prolétaire », *Dix-huitième Siècle*, 1980, vol. 12, n° 1, p. 49 à 77.

GUICHARD Charlotte, *Les amateurs d'art à Paris au XVIIIe siècle*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2008.

GUILLO Dominique, *Les figures de l'organisation : sciences de la vie et sciences sociales au XIXe siècle*, 1. éd., Paris, Presses Univ. de France, coll. « Sociologies », 2003, 428 p.

GUYOT Alain, « Le « Laboratoire Montagnard » La littérature au service de la connaissance. L'exemple de Deluc et Ramond de Carbonnière », in Sophie LINON-CHIPON et Daniela VAJ (dirs.), *Relations savantes: voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, Presses de l'Univ. Paris-Sorbonne, 2006, p. 289 à 298.

HALLEUX Robert, « Histoire Naturelle », in Michel BLAY et Robert HALLEUX (dirs.), *La science classique : XVIe - XVIIIe siècle ; dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 712 à 733.

HAMY Ernest-Théodore, « Les derniers jours du Jardin du Roi et la fondation du Museum d'Histoire naturelle », in *Centenaire de la fondation du Muséum d'histoire naturelle 10 juin 1793 - 10 juin 1893 : volume commémoratif publié par les professeurs du Museum*, Paris, Imprimerie Nationale, 1893, p. 1 à 162.

HANKINS Thomas L., « In defence of biography: the use of biographie in the history of science », *History of Science*, 1979, n° 17, p. 1 à 17.

HARRIS John R., *Industrial espionage and technology transfer: Britain and France in the eighteenth century*, Aldershot, Hants, England ; Brookfield, VT, Ashgate Pub, 1998.

HECKETSWEILER Philippe, *Histoire de la médecine : des malades, des médecins, des soins et de l'éthique biomédicale*, Paris, Ellipses, 2010.

HEUDIN Jean-Claude, « Les créatures artificielles au siècle des Lumières : Jacques Vaucanson un précurseur », in Véronique ADAM et Anna CAIOZZO (dirs.), *La fabrique du corps humain la machine modèle du vivant*, Grenoble, Publications de la MSH Alpes, 2010, p. 17 à 29.

HILAIRE-PÉREZ Liliane, *L'invention technique au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, coll. « Evolution de l'humanité », 2000.

HILAIRE-PÉREZ Liliane, SIMON Fabien Dimitri et THÉBAUD-SORGER Marie, *L'Europe des sciences et des techniques, XVe-XVIIIe siècle : un dialogue des savoirs*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, 2016.

HOCKENSMITH Charles D., « The preservation, ownership, and interpretation of american millstone quarries », in Alain BELMONT, Fritz MANGARTZ et LABORATOIRE DE RECHERCHE HISTORIQUE RHÔNE-ALPES (dirs.), *Les Meulières ; recherche, protection et valorisation d'un patrimoine industriel européen (Antiquité - XXIe siècle) ; colloque international*, Mainz, Verl. des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, coll. « RGZM-Tagungen », 2006, p. 191 à 202.

HOQUET Thierry et CORSI Pietro, *Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne*, <http://www.buffon.cnrs.fr/?lang=fr>, consulté le 30 août 2016.

ISRAEL Jonathan Irvine, *The Dutch Republic : its rise, greatness, and fall, 1477 - 1806*, Paperback with corrections., Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford history of early modern Europe », 1998.

JAHAN Sébastien, *Le corps des lumières : émancipation de l'individu ou nouvelles servitudes?*, Paris, Belin, coll. « Histoire & société », 2006.

JAUSSAUD Philippe, BRYGOO Édouard-Raoul et MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE (dirs.), *Du jardin au muséum en 516 biographies*, Paris, Publ. Scientifiques du

Muséum National d'Histoire Naturelle, coll. « Archives / Muséum National d'Histoire Naturelle », 2004, 630 p.

JENLIS Suzanne (de), *Charles Axel GUILLAUMOT (1730-1807)*, <http://www.anales.org/archives/x/guillaumot.html>, consulté le 15 septembre 2016.

JESSENNE Jean-Pierre, « Entre contraintes et opportunités : les redéploiements des petites entreprises septentrionales pendant les occupations révolutionnaires (1792-1802) », *Entreprises et histoire*, 2011, vol. 62, n° 1, p. 11.

JOSEPH Gilbert, *Buffon : le sacre de la nature*, Paris, Perrin, 2011.

JOURDAN Annie, *La Révolution batave: entre la France et l'Amérique (1795 - 1806)*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Collection Histoire », 2008.

KEATES Fiona, *Solid food, detestable coffee | The Repository | Royal Society*, <http://blogs.royalsociety.org/history-of-science/2013/04/11/solid-food/>, consulté le 14 décembre 2016.

KLING Joern, « Die unterirdischen mühlsteinbrüche von Niedermengig/ Deutschland, Historische Kartographie und detailinventarisierung », in Alain BELMONT, Fritz MANGARTZ et LABORATOIRE DE RECHERCHE HISTORIQUE RHÔNE-ALPES (dirs.), *Les Meulières ; recherche, protection et valorisation d'un patrimoine industriel européen (Antiquité - XXIe siècle) ; colloque international*, Mainz, Verl. des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, coll. « RGZM-Tagungen », 2006, p. 133 à 144.

KRAFFT Maurice, *Les feux de la terre, histoire des volcans*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard Sciences et Techniques », 1991, 176 p.

KURY Lorelai, « Les instructions de voyage dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830)/Travel instructions for the French scientific expeditions (1750-1830) », *Revue d'histoire des sciences*, 1998, vol. 51, n° 1, p. 65 à 92.

LABOULAIS Isabelle, « Le coup d'oeil des ingénieurs des Mines, enjeu de la construction d'une culture professionnelle (1750-1830) », in Liliane HILAIRE-PÉREZ, Michèle VIROL et Stéphane BLOND (dirs.), *Mobilités d'ingénieurs en Europe, XVe-XVIIIe siècle*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, 2017, p. 211 à 229.

LABOULAIS Isabelle, *Lectures et pratiques de l'espace : l'itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'Etat ; (1755 - 1831)*, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 1999.

LACOUR Pierre-Yves, *La République naturaliste : collections d'histoire naturelle et Révolution française : 1789-1804*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, coll. « Collection Archives », 2014.

LACOUR Pierre-Yves, « La République des sciences dans les guerres révolutionnaires. Les missions des commissaires des sciences et des arts en Europe septentrionale et en Italie (1794-1797) », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dirs.), *La République en voyage, 1770-1830*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Collection Histoire », 2013, p. 285 à 298.

LACOUR Pierre-Yves, « Les amours de Mars et Flore aux cabinets. Les confiscations naturalistes en Europe septentrionale 1794-1795 », Armand Colin, Société des études robespierristes, 2009.

LACOUR Pierre-Yves, « Les commissions pour la recherche des objets d'art et de sciences en Belgique, Allemagne, Hollande et Italie. 1794-1797 : des voyages naturalistes ? », in Nicolas BOURGUINAT et Sylvain VENAYRE (dirs.), *Voyager en Europe, de Humboldt à Stendhal : contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790 - 1840*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007, p. 22 à 41.

LACROIX Alfred, *Déodat Dolomieu, Membre de l'Institut National (1750-1801). Sa correspondance - sa vie aventureuse - sa captivité - ses œuvres*, Académie des Sciences., Paris, Perrin, 1921, vol.II/I.

LAFON Jacqueline Lucienne, *La Révolution française face au système judiciaire d'Ancien Régime*, Genève, Droz, coll. « École Pratique des Hautes Études, IVe Section, Sciences historiques et philologiques 5, Hautes études médiévales et modernes », n° 81, 2001.

LANGLOIS Gilles-Antoine, « « Les charmes de l'égalité », éléments pour une urbanistique des loisirs publics à Paris de Louis XV à Louis-Philippe », *Histoire urbaine*, 2000, vol. 1, n° 1, p. 7.

LATOUR Bruno, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Découverte / Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », n° 202, 2010.

LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche Sciences humaines et sociales », n° 18, 2013.

LEBECQ Stéphane (dir.), *Histoire des îles Britanniques*, 2. [nouv.] éd., Paris, PUF, coll. « Quadrige Manuels », 2013, 952 p.

LEFEBVRE Georges, *La grande peur de 1789*, Paris, Colin, 1988.

LETOUZEY Yvonne, *Le jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin : 1747 - 1824*, Paris, Éd. du Muséum, coll. « Les grands naturalistes », 1989.

LILTI Antoine, *Figures publiques : l'invention de la célébrité 1750 - 1850*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2014.

LILTI Antoine, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2007.

LIVET Pierre, « Les diverses formes de raisonnement par cas », in Jean Claude PASSERON et Jacques REVEL (dirs.), *Penser par cas*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Enquête », n° 4, 2005, p. 229 à 254.

LOMÉNIE Louis, *Les Mirabeau : nouvelle étude sur la société française au XVIIIe siècle*, Paris, Dentu, 1879, vol.IV/II.

LORIGA Sabrina, « La biographie comme problème », in Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil, 1996, p. 210 à 231.

MAILLET Benoît (de), *Telliamed, ou Entretien d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la terre, l'origine de l'homme...*, Amsterdam, L'Honoré et fils, 1748, vol.2/.

MANDRESSI Rafael, « La chaleur des hommes. Virilité et pensée médicale en Europe », in Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité. I- L'invention de la virilité. de l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, vol.III/I, p. 235 à 258.

MANNONI Tiziano, PESCE Gianluca et VECCHIATTINI Rita, « Mortiers de chaux dolomitique avec adjonction de kaolin cuit : l'expérience génoise », *ArcheoSciences. Revue d'archéométrie*, 31 décembre 2006, n° 30, p. 67 à 79.

MARTIN Virginie, « Les enjeux diplomatiques dans le Magasin encyclopédique (1795-1799) : du rejet des systèmes politiques à la redéfinition des rapports entre les nations. », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 15 septembre 2012, n° 2.

MAUREPAS Arnaud de et BRAYARD Florent, *Les français vus par eux-mêmes: le XVIIIe siècle ; anthologie des mémorialistes du XVIIIe siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1998.

MAZURIC Simone, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Colin, coll. « Collection U Histoire », 2009.

MAZZOLINI Renato G., « Les lumières de la raison : des systèmes médicaux à l'organologie naturaliste », in Mirko GRIMEK (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident : De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1997, vol.II, p. 94 à 115.

MERGOIL Jean et MERGOIL-DANIEL Juliette, « Gui de Mortessagnes (1714-1796)," géologue": Biographie-OEuvres-Collaborations », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 2011, vol. 3, tome 25, 6, p. 139 à 176.

MERGOIL Jean et MERGOIL-DANIEL Juliette, « L'abbé Gui de Mortessagnes (1714–1796), collaborateur de Faujas de Saint-Fond et pionnier de la volcanologie en Vivarais-Velay (France) », *Comptes Rendus Geoscience*, 2011, vol. 343, n° 5, p. 370 à 378.

MEUNIER Dauphin, *Louise de Mirabeau, marquise de Cabris, 1752-1807*, Emile-Paul, 1914.

MEYER Frédéric, *Pauvreté et assistance spirituelle : les franciscains récollets de la province de Lyon aux XVIIe et XVIIIe siècles*, [Saint-Etienne], Université de Saint-Etienne, 1997.

MICHAUD Charles (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome XVII, Goadby-Gryphius*, Paris, C. Desplace, 1847.

MICHAUD Louis-Gabriel (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome VIII, Chassiron-Comte*, Paris, A. Thoissier Desplaces, 1844.

MICHAUD Louis-Gabriel, *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome XXII, Klaas-La Luzerne*, Paris, C. Desplace, 1843.

MICHAUD Louis-Gabriel (dir.), *Biographie universelle ancienne et moderne, Tome LXIV, supplément*, Paris, Michaud, 1838.

MICHEL Jacques, *Du Paris de Louis XV à la marine de Louis XVI : l'oeuvre de Monsieur de Sartine*, Paris, Éd. de l'Erudit, coll. « Gens de terre - gens de mer », 1983, vol.II/II.

MICHEL Patrick, *Le commerce du tableau à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : acteurs et pratiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Histoire de l'art », 2008.

MINARD Philippe, « Les formes de régulation du travail en France et en Angleterre au XVIIIe siècle : une enquête en cours », *Les Cahiers de Framespa. Nouveaux champs de l'histoire sociale*, 2006, n° 2.

MORÈRE Pierre, « L'Écosse au XVIIIe siècle. Identité(s) territoriale(s) et désir d'universalité », *XVII-XVIII. Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, 2009, vol. 66, n° 1, pp. 143-162.

MORIN Hervé, « Des dessins d'éruptions volcaniques dans la grotte Chauvet ? », *Le Monde.fr*, 08/01/2016 p.

MOURA Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, coll. « Collection Lettres supérieures Les genres littéraires », 1992.

MOURRE Michel, « Quakers », in *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Bordas, 1978, vol.8/7, p. 3747 à 3748.

MOUSNIER Roland, *Progrès scientifique et technique au XVIIIe siècle*, Paris, Plon, coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », 1958.

NOMADE Sébastien, GENTY Dominique, SASCO Romain, SCAO Vincent, FÉRUGLIO Valérie, BAFFIER Dominique, GUILLOU Hervé, BOURDIER Camille, VALLADAS Hélène, REIGNER Edouard, DEBARD Evelyne, PASTRE Jean-François et GENESTE Jean-Michel, « A 36,000-Year-Old Volcanic Eruption Depicted in the Chauvet-Pont d'Arc Cave (Ardèche, France)? », *PLOS ONE*, 8 janvier 2016, vol. 11, n° 1, p. e0146621.

O'BRIAN Patrick, *Joseph Banks : a life*, University of Chicago Press ed., Chicago, Ill, Univ. of Chicago Press, 1997.

OLDROYD David, « Some eighteenth century methods for the chemical analysis of minerals », in *Sciences of the earth: studies in the history of mineralogy and geology*, Aldershot, Ashgate, coll. « Variorum collected studies series », n° CS628, 1998, p. VII 1 à 10.

ORBIGNY Alcide (d'), *Paléontologie française. Description zoologique et géologique de tous les animaux mollusques et rayonnés fossiles de la France*, Paris, l'auteur (A. Bertrand ; V. Masson), 1840, vol.VI.

OUTRAM Dorinda, *Georges Cuvier : vocation, science and authority in post-revolutionary France*, Manchester, Manchester University Press, 1984, 299 p.

PASSERON Jean Claude et REVEL Jacques (dirs.), *Penser par cas*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Enquête », n° 4, 2005, 291 p.

PASSERON Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, p. 3 à 22.

PENNANT Thomas, *A tour in Scotland, and voyage to the Hebrides*, John Monk, Chester, 1774, vol.II/, 532 p.

PIETERS F. F. J. M., « Natural history spoils in the Low Countries in 1794/95 : the looting of the fossil Mosasaurus from Maastricht and the removal of the cabinet and menagerie of stadholder William V. », in Ellinoor BERGVELT, Debora J. MEIJERS, Lieske TIBBE et Elsa VAN WEZEL (dirs.), *Napoleon's legacy: the rise of national museums in Europe, 1794-1830*, Berlin, G. & H. Verlag, coll. « Berliner Schriften zur Museumsforschung », n° 27, 2009, p. 55 à 72.

PIETERS F. F. J. M., ROMPEN P. G. W., JAGT J. W. M. et BARDET N., « A new look at Faujas de Saint-Fond's fantastic story on the provenance and acquisition of the type specimen of Mosasaurus hoffmanni Mantell, 1829 », *Bulletin de la Societe Geologique de France*, 1 janvier 2012, vol. 183, n° 1, p. 55 à 65.

PIPINO Giuseppe, « L'antica miniera di Monte Ramazzo presso Genova ed i suoi minerali », *Rivista Mineralogica Italiana*, 1977, n° 3, p. 61 à 73.

PLAZIAT Jean-Claude, « Bernard Palissy (1510-1590), près de trois siècles de malentendus de la part des géologues, qu'il convient de dissiper à l'occasion de son 500e anniversaire », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 2010, vol. 3, tome 24, p. 131 à 151.

POIRIER Jean-Paul, *Un électricien des Lumières en province : l'abbé Bertholon*, Paris, Hermann, 2008.

POUSSOU Jean-Pierre, *L'économie française du XVIIIe au XIXe siècle, Perspectives nationales et internationales. Mélanges offerts à François Crouzet*, Paris, PUPS, 2000.

POUSSOU Jean-Pierre, « Le dynamisme de l'économie française sous Louis XVI », *Revue économique*, 1989, vol. 40, n° 6, p. 965 à 984.

PRUNIER Clotilde, « La civilisation des Highlands : le fardeau du Lowlander ? », in Bernard SELLIN et Dany GUILLOU-BEUZIT (dirs.), *Ecosse des Highlands, Mythes et réalité*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2003, p. 185 à 199.

PUÉRTOLAS-PASCUAL Eduardo, BLANCO Alejandro, BROCHU Christopher A. et CANUDO José Ignacio, « Review of the Late Cretaceous-early Paleogene crocodylomorphs of Europe: Extinction patterns across the K-PG boundary », *Cretaceous Research*, janvier 2016, vol. 57, p. 565 à 590.

PUGNIÈRE François, « Inventaire du cabinet de Jean-François Séguier vers 1794 », *Liame. Histoire et histoire de l'art des époques moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries*, 20 janvier 2016, n° 26.

QUENET Grégory, *Les tremblements de terre aux XVIIe et XVIIIe siècles : la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Époques », 2005.

QUILLIET Bernard, *Lacépède : savant, musicien, philanthrope et franc-maçon*, Paris, Tallandier, coll. « Biographie », 2013.

RACAULT Jean-Michel, « Instances médiatrices et production de l'altérité dans le récit exotique aux 17e et 18e siècles », *L'exotisme*, 1988, Cahiers CRLH.CIRAOI, n° 5, p. 33 à 43.

RÉGNIER Philippe, REYNAUD Denis et INSTITUT DES SCIENCES DE L'HOMME CNRS USR 3385, *Périodiques / Le gazetier universel*, <http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/>, consulté le 24 juin 2016.

ROBÈNE Luc, *L'homme à la conquête de l'air: des aristocrates éclairés aux sportifs bourgeois. Le règne des aéronautes 18e et 19e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998, vol.II/I.

ROCHAS Joëlle, « Curiosité et momies: la part de l'égyptologie dans les cabinets dauphinois (XVIIIe-XIXe siècles) », *Les momies, savoirs et représentations. De l'Égypte ancienne à Hollywood*, 2009, p. 155 à 169.

ROCHAS Joëlle, *Du Cabinet de curiosités au Muséum: les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, Thèse sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble II, Grenoble, 2006, 878 p.

ROCHE Daniel, *Le peuple de Paris: essai sur la culture populaire au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1998.

ROCHE Daniel, *Les républicains des lettres: gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, coll. « Nouvelles études historiques », 1988, 393 p.

ROCHEMONTEIX Camille, *Joseph Amiot et les derniers survivants de la mission française à Peking (1750-1795)*, Paris, A. Picard et fils, 1915.

ROGER Jacques, *Buffon: un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.

ROLLET Laurent et NABONNAND Philippe (dirs.), *Les uns et les autres: biographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, Presses universitaires de Nancy: Editions universitaires de Lorraine, 2012.

ROSS Ian S., « The Philosopher, the Geologist, and the Piobaireachd Competition: Adam Smith's Musical Experiment », *The Adam Smith Review*, 2014, p. 239 à 249.

ROUANET Stéphanie, « Parcours d'un biomécanicien », in Chantal SPILLEMAECKER (dir.), *Vaucanson & l'homme artificiel: des automates aux robots*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010, p. 17 à 29.

ROUX Caroline, *La pierre et le seuil: portails romans en Haute-Auvergne*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, coll. « Collection Études sur le Massif Central », 2004.

RUVAULT Nicolas, *Catalogue des livres, qui se trouvent chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, à Paris, 1775, 1775*.

RUDWICK Martin J. S., *Bursting the limits of time: the reconstruction of geohistory in the age of revolution*, Chicago London, The University of Chicago Press, 2005.

RUDWICK Martin J. S., *The Meaning of Fossils: Episodes in the History of Palaeontology*, University of Chicago Press, 1976.

SAVOY Bénédicte, *Patrimoine annexé: les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Passages », n° 5, 2003.

SCARFE Norman, *Innocent Espionage : The La Rochefoucauld Brothers' Tour of England in 1785*, Boydell & Brewer, 1995.

SCHAFFER Simon, *La fabrique des sciences modernes*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2014.

SEGUIN Maria Susana, *Science et religion dans la pensée française du XVIIIe siècle : le mythe du déluge universel*, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », n° 52, 2001.

SERNA Pierre, *Comme des bêtes : histoire politique de l'animal en révolution (1750 - 1840)*, Paris, Fayard, coll. « Collection L'épreuve de l'histoire », 2017.

SGARD Jean, « Les philosophes en montgolfière », *Transactions on the Eighth International Congress on the Enlightenment*, 1992, n° 303, « Studies on Voltaire and the eighteenth century », p. 99 à 111.

SGARD Jean, « Justine Souverant, veuve Giroud (?-1798) », in *Dictionnaire des journalistes 1600-1789*.

SHAPIN Steven, *Une histoire sociale de la vérité, Science et mondanité dans l'Angleterre du XVIIe siècle*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2014.

SHAPIN Steven et SCHAFFER Simon, *Leviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, Ed. La Découverte, 1993.

SPARY Emma C., *Le jardin d'utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, traduit par Claude DABBAK, Paris, Publ. Scientifiques du Muséum National d'Histoire Naturelle, coll. « Archives / Muséum National d'Histoire Naturelle », 2005.

STAMMERS Tom, « Jean-Louis Soulavie : un collectionneur de l'histoire immédiate », in Gilles BERTRAND, Michel BIARD, Alain CHEVALIER, Martial POIRSON et Pierre SERNA (dirs.), *Collectionner la Révolution française*, Paris, Société des études robespierristes, coll. « études révolutionnaires », n° 17, 2017, p. 81 à 94.

STREET Hallie P. et CALDWELL Michael W., « Rediagnosis and redescription of *Mosasaurus hoffmannii* (Squamata : Mosasauridae) and an assessment of species assigned to the genus *Mosasaurus* », *Geological Magazine*, mai 2017, vol. 154, n° 03, p. 521 à 557.

SWINBURNE Henry, *Voyage de Henri Swinburne dans les Deux Siciles, en 1777, 1778, 1779 et 1780.*, traduit par Benjamin (de) LABORDE, Paris, Didot l'ainé, 1785, vol.V/.

TATON René (dir.), « Les sciences de la terre », in René TATON (dir.), *Histoire générale des sciences Tome II : La science Moderne*, PUF., Paris, 1969, p. 658 à 678.

TATON René (dir.), *Histoire générale des sciences*, PUF., Paris, 1957.

TATON René et BEDEL Charles (dirs.), *Enseignement et diffusion des sciences en France au dix-huitième siècle*, 2. éd., rev. Éd., Paris, Hermann, coll. « [Histoire de la pensée] », 1986.

TAYLOR Kenneth L., « Geological travellers in Auvergne, 1751-1800 », *Geological Society, London, Special Publications*, 1 janvier 2007, vol. 287, n° 1, p. 73 à 96.

TERRALL Mary, « Biography as Cultural History of Science », *Isis*, 2006, vol. 97, n° 2, « The History of Science Society », p. 306 à 313.

THÉBAUD-SORGER Marie, *L' aérostation au temps des Lumières*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Histoire », 2009.

THÉBAUD-SORGER Marie, « La mesure de l'envol à la fin du XVIIIe siècle. Les premiers ballons: affaires d'opinions ou d'exactitude? », *Histoire & mesure*, 2006, vol. 21, XXI-1, p. 35 à 78.

THEPOT André, *Ingénieurs des mines et ville de Paris: le service des Carrières - travaux souterrains*, <http://www.annales.org/archives/carrieres.html>, consulté le 21 novembre 2016.

THÉVENOT-TOTEMS Marie-Hélène, « La vie des paysans des Highlands au début du XVIIIe siècle », in Bernard SELLIN et Dany GUILLOU-BEUZIT (dirs.), *Ecosse des Highlands, Mythes et réalité*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2003, p. 201 à 215.

THÉVENOT-TOTEMS Marie-Hélène, *La découverte de l'Écosse du XVIIIe siècle à travers les récits des voyageurs britanniques*, Paris, Didier, 1990.

THIERY Luc-Vincent, *Almanach du Voyageur à Paris*, Paris, Hardoin, 1783.

THIRION Jacques, « L'influence lombarde dans les Alpes françaises du Sud », *Bulletin monumental*, 1970, vol. 128, n° 1, p. 7 à 40.

THOMAS Gilles et RAMETTE Xavier, « La création et l'aménagement des catacombes. Premier musée souterrain de France au début de l'Empire, sous l'égide de L.É.F. Héricart Ferrand, entre 1809 et 1815 », *Napoleonica La Revue*, 2011, vol. 10, n° 1, p. 66.

TOPALOV Christian, *Histoires d'enquêtes: Londres, Paris, Chicago: (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque des sciences sociales », n° 5, 2015.

TROLAIS Jean, « Un prestidigitateur célèbre chef de service d'électrothérapie au XVIIIe siècle. Ledru dit Comus (1731-1807) », *Histoire de la Médecine*, 1955, n° 2, p. 13 à 25.

TUZET Hélène, *La Sicile au XVIIIe siècle vue par les voyageurs étrangers. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, Strasbourg, P.H. Heitz, 1955.

TUZET Hélène, « Une querelle littéraire en 1785 l'abbé de Saint-Non et ses collaborateurs », *Revue de littérature comparée*, 1947, n° 21, p. 428 à 435.

VACCARI Ezio, « Travelling with Instruments : Italian Geologists in the Field in the 18th and 19th Centuries », *Centaurus*, 2011, vol. 53, n° 2, p. 102 à 115.

VACCARI Ezio, « Eighteenth-century classification of mountains in the Alpine region », *International Geology Review*, 2010, vol. 52, 10 à 12, p. 1009 à 1020.

VACCARI Ezio, « The organized traveller : scientific instructions for geological travels in Italy and Europe during the eighteenth and nineteenth centuries », *Geological Society, London, Special Publications*, 2007, vol. 287, n° 1, p. 7 à 17.

VACCARI Ezio, « Quelques réflexions sur les instructions scientifiques destinées aux géologues voyageurs aux dix-huitième et dix-neuvième siècles », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie*, 1998, Troisième série XII, p. 39 à 57.

VAN DAMME Stéphane, « Un ancien régime des sciences et des savoirs », in Dominique PESTRE et Stéphane VAN DAMME (dirs.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 1: De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2015, p. 19 à 40.

VAN DAMME Stéphane, « Laborieuse Nature », *La Vie des idées*, 27 mai 2014.

VAN DAMME Stéphane, « La grandeur d'Édimbourg », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, vol. 55, n° 2, p. 152 à 181.

VAN DAMME Stéphane, *Paris, capitale philosophique : de la Fronde à la Revolution*, Paris, Jacob, coll. « Histoire », 2005, 311 p.

VAN MARUM Martinus, « Journal Physique de mon Séjour à Paris 1785 », in R.J. FORD (dir.), *Martinus Van Marum Life and Work*, Haarlem, Dutch Society of Science, 1970, vol.II/II, p. 220 à 239.

VAN STREIN-CHARDONNEAU Madeleine, « André Thouin (1747-1824), un commissaire de la République en voyage dans les Provinces-Unies (1794-1795) », in Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dirs.), *La République en voyage, 1770-1830*, Rennes, Presses Univ. de Rennes, coll. « Collection Histoire », 2013, p. 299 à 310.

VARIOT G., « Le crâne de Buffon retrouvé dans le caveau de la chapelle seigneuriale à Montbard », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1928, vol. 9, n° 1, p. 2 à 5.

VÉRIN Hélène, *La gloire des ingénieurs: l'intelligence technique du XVIIe au XVIIIe siècle*, Paris, Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1993.

VIGARELLO Georges, COURTINE Jean-Jacques et CORBIN Alain (dirs.), *Histoire du corps. I- De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éd. du Seuil, 2011.

VILATTE Sylvie, « La «dévote Image noire de Notre-Dame» du Puy-en-Velay : histoire du reliquaire roman et de son noircissement », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1996, vol. 74, n° 3, p. 727 à 760.

VOLTAIRE, *Correspondence and related documents XLIV. 1776- 1777 : letters D20377 - D20799*, Voltaire foundation., Oxford, coll. « The Complete works of Voltaire », n° 128, 1976, vol.XLIV.

VOVELLE Michel (dir.), *L'Etat de la France pendant la Révolution : 1789-1799*, Paris, Editions La Découverte, coll. « Librairie du bicentenaire de la Révolution française », 1988.

WAQUET Françoise, *L'ordre matériel du savoir: comment les savants travaillent, XVIe - XXIe siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

WEITZ Grégory, *Faujas en Belgique, ou le voyage d'un naturaliste dans la tourmente révolutionnaire*, Grenoble, Mémoire sous la direction de Gilles Bertrand, UPMF, Grenoble II.

WILLEMS Luc et RODET Joël, « Karst and Underground Landscapes in the Cretaceous Chalk and Calcarene of the Belgian-Dutch Border—The Montagne Saint-Pierre », in Alain DEMOULIN (dir.), *Landscapes and Landforms of Belgium and Luxembourg*, Cham, Springer International Publishing, 2018, p. 177 à 192.

WOLFZETTEL Friedrich, *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIIIe siècle*, Paris, Presses Univ. de France, coll. « Perspectives littéraires », 1996.

ZIMMER Marguerite, *Histoire de l'anesthésie méthodes et techniques au XIXe siècle*, Les Ulis, France, EDP sciences, 2008.

Ciment et béton romain haute performance, bâtiment durable et résistant – Institut Géopolymère, <https://www.geopolymer.org/fr/archeologie/ciment-romain/ciment-et-beton-romain-haute-performance-batiment-durable-et-resistant/>, consulté le 9 décembre 2016.

INDEX ET TABLES

INDEX DES NOM PROPRES

A

Adanson (Michel) · 92, 107, 112, 127, 136, 137, 138, 150, 152, 172, 177, 181, 197, 198, 221, 232, 247
Albert (d') · 60, 61, 95, 186, 213, 577
Alembert (d') · 15, 190
Andreani (comte d') · 267, 277, 281
Angiviller (comte d') · 123, 167, 169, 172, 175, 191, 231, 232, 233, 294, 320, 321, 346, 348, 556
Angos (d') · 98, 101
Argyll (duc d') · 271, 272
Arland (marquis d') · 254

B

Bachaumont · 247, 249, 575
Banks (Joseph) · 10, 37, 168, 207, 259, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 276, 277, 291, 292, 295, 296, 301, 322, 429, 551, 565, 576, 581, 582, 583, 584, 588
Barnave · 325, 328
Beauharnais (Eugène de) · 484
Bellonet (abbé) · 219, 220
Béranger · 325, 328, 330, 566
Berchthold (Léopold von) · 262
Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri) · 340, 358, 359, 556
Berrettoni · 469, 470, 486, 503
Berthollet (Claude-Louis) · 308, 446
Bertholon (abbé) · 140, 164, 222, 241
Besson · 54, 172, 219, 233, 257, 295, 503
Bexon (abbé) · 10, 179, 182, 183
Bianchi · 172, 239
Billarderie (marquis de la) · 320, 328, 335, 343, 345, 346, 347, 351, 354, 358, 359
Blagden (Charles) · 168, 258, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 276, 286, 582, 583
Blanchard (Jean-Pierre) · 245, 246, 253, 254
Blesseau (madame) · 318
Bleton Barthélemy · 32, 189, 205, 221, 222, 245, 256
Boisset (famille) · 44, 46, 192, 197, 323, 372, 451, 454, 461, 462, 473, 526, 527, 528, 553, 566
Bollemont · 389, 395
Bonaparte · 424, 425, 445, 448, 499
Bory de Saint-Vincent · 43, 540, 545
Bosc · 34, 447, 448, 449, 557, 562
Boullaye (de la) · 303, 306, 553
Boulton · 37, 291
Boyle · 10, 23, 217, 442, 537
Brebion · 231
Breteuil (baron de) · 303, 310, 318, 319, 320, 321, 564
Broussonet · 266, 267, 269, 277, 348, 528, 583
Brunet · 53
Buffon · 10, 14, 19, 25, 30, 37, 38, 50, 52, 68, 70, 71, 84, 91, 92, 118, 120, 121, 123, 136, 143, 145, 147, 167,

168, 169, 170, 171, 172, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 190, 204, 221, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 244, 247, 255, 257, 258, 268, 286, 288, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 312, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 329, 338, 341, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 362, 407, 419, 426, 432, 434, 435, 439, 441, 442, 443, 491, 492, 506, 531, 535, 536, 538, 556, 557, 563, 577, 586, 587
Buffonet · 315, 316, 318, 319, 347
Buret · 97, 98
Burtin · 381, 382, 549, 577

C

Cabris (marquise de) · 196, 197, 203
Cadet de Vaulx · 255
Calonne (de) · 88, 303, 305, 306, 307, 310
Carnot · 333, 376
Cassini (IV) · 60, 61, 70, 229, 241, 545
Cavallo · 223, 253, 270
Cavendish · 269
Cépoï (marquise de) · 316, 319
Chaix Dominique · 64
Chapelle (de la) · 306, 307, 308, 370, 374, 383, 396, 397, 398, 399
Chaptal · 255, 449, 450, 574
Charles Jacques · 21, 37, 59, 93, 100, 103, 112, 139, 168, 172, 185, 189, 191, 217, 220, 222, 234, 240, 244, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 255, 258, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 276, 286, 349, 359, 365, 367, 413, 438, 471, 473, 474, 477, 478, 479, 481, 482, 559, 575, 578
Charpentier · 474, 549
Chaulnes (duc de) · 31, 37, 89, 123, 131, 169, 172, 178, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 195, 198, 199, 200, 201, 206, 207, 210, 211, 212, 213, 220, 221, 224, 225, 228, 231, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 248, 249, 254, 263, 264, 265, 266, 301, 535, 553, 577
Cheynet · 193, 194, 197, 205, 323
Collini · 367, 414, 417, 419, 421, 423, 503, 532, 577
Condorcet (marquis de) · 37, 167, 178, 184, 187, 188, 189, 343, 345, 348, 352
Coquebert de Montbret · 15, 18, 24
Cordier (Pierre-Louis) · 526
Cortesi · 469, 471, 472
Court de Gébelin · 190
Cuchet (Josèphe) · 67, 68, 77, 78, 91, 122, 131, 139, 146, 154, 155, 172, 184, 220, 234, 252, 253, 257, 568, 579, 581, 587
Cuvier (Georges) · 18, 25, 39, 110, 387, 390, 395, 406, 430, 434, 436, 439, 440, 441, 443, 470, 487, 489, 495, 497, 498, 502, 503, 511, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 528, 531, 540, 542, 545, 573, 577, 584

D

Daubenton (Louis Jena-Marie) · 10, 134, 317, 335, 343, 353, 356, 357, 358, 360, 362, 431, 436, 577
Delacroix · 203, 414
Delamethrie (Jean-Claude) · 440, 500, 504
Deluc (Jean-André) · 50, 52, 53, 142
Démaret (madame) · 205
Denormandie (Valentin) · 337, 340, 341, 408
Deslon (Charles) · 217
Devailly (Charles) · 365
Diderot (Denis) · 190, 356
Dietrich · 180, 493
Dolomieu (Déodat de) · 9, 10, 19, 31, 37, 43, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 126, 129, 134, 135, 136, 145, 184, 186, 187, 188, 191, 192, 208, 209, 210, 219, 234, 244, 247, 249, 264, 265, 312, 350, 359, 401, 424, 439, 462, 489, 492, 493, 507, 508, 513, 514, 517, 519, 526, 533, 536, 537, 538, 539, 541, 545, 553, 564, 573, 578, 581, 584
Dryander (Joseph) · 265, 266, 269, 576, 582, 583
Ducluseau de Chabreuil · 324
Dufresne de Saint-Léon · 337
Dumont · 384, 401
Dundonald · 285, 290, 304
Dupont de Nemours · 343
Dupuis-Montbrun · 323

E

Esguiller (l') · 172

F

Fabry · 93
Faujas de Saint-Fond (Barthélemy) · 1, 2, 9, 10, 11, 15, 18, 19, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318,

319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 340, 341, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 362, 365, 366, 367, 368, 371, 372, 373, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 448, 449, 450, 451, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 572, 573, 574, 575, 577, 578, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588

Fay (du) · 103

Ferber · 127, 180, 492

Fitz-James · 316

Fortin · 172, 236, 237

Fortis (Alberto) · 433, 445, 461, 462, 465, 467, 469, 491, 500, 513, 519, 532, 578

Fourcroy (Antoine) · 317, 329, 343, 353, 356, 357, 424, 577

Franklin (Benjamin) · 90, 114, 187, 190, 202, 217, 247, 266, 267, 268, 277, 291, 582, 583, 587, 588

Frécine (Auguste) · 366, 372, 373, 375, 376, 377, 378, 383, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 394, 402, 559

G

Gautier-Dagoty · 78, 79, 81, 82, 84, 86

Gay (Guillaume) · 61, 62

Gazzola (comte de) · 447, 449, 450, 451, 501, 551, 557, 558, 560, 562, 563, 570

Genssane (Antoine de) · 77, 123, 132, 140, 156, 578

Geoffre de Chabignac · 78, 91

Geoffrin (madame) · 204

Geoffroy Saint-Hilaire · 360

Gillet · 386, 389

Giraud-Soulavie (Jean-Louis) · 76, 123, 156

Giroud (famille) · 146, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 159, 167, 177, 178, 330, 550, 568, 574

Gobet · 111, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 120, 568

Godding · 386, 388, 389

Goret · 529, 530, 531

Greuze · 172, 207

Grignon · 178, 498

Groignard (Antoine) · 98

Guettard (Jean-Etienne) · 25, 41, 46, 48, 49, 50, 53, 54, 55, 57, 59, 61, 67, 71, 72, 75, 76, 77, 88, 97, 114, 121, 122, 123, 126, 130, 131, 132, 135, 136, 140, 143, 146, 147, 156, 164, 175, 177, 210, 228, 255, 493, 541, 564, 565, 578, 587

Guillard · 203

Guillemot (famille) · 37, 169, 184, 191, 196, 202, 203, 204, 208, 228, 229, 231, 232, 233, 272, 294

H

Hamilton (chevalier) · 83, 84, 125, 126, 127, 128, 135, 143, 263, 271, 491, 541, 578, 581, 584
Hassenfratz (Henri) · 304
Haüy (René-Just) · 407, 429, 437, 443, 444, 485, 486, 494, 504, 507, 508, 533, 552, 557, 561
Hell · 185, 565
Herbert · 97, 98
Herschel (William) · 10, 259, 269
Houdon · 248
Houël · 209
Hupsch (baron) · 384
Hutton · 259, 541

J

Jaquet-Droz (frères) · 243
Jefferson (Thomas) · 441, 491, 588
Jensen · 430, 551
Jussieu (de) · 220, 317, 329, 360, 423, 434, 435, 514, 515, 584

L

Laborde (Jean-Benjamin de) · 177, 209, 210, 580
Lacépède (Bernard Germain Étienne de La Ville sur Illon comte de) · 14, 234, 317, 318, 320, 322, 329, 358, 410, 424, 440, 446, 482, 483, 485, 486, 487, 500, 501, 514, 515, 516, 557, 561, 571, 577, 578, 579, 586
Lacoste (famille de) · 184, 192, 194, 195
Lacroix · 9, 100, 102, 185, 196, 197, 203, 312, 581
Lakanal · 360, 361, 362
Lalande (de) · 25, 26, 52, 142, 144, 145, 189, 205, 252, 318, 575
Lamanon (Robert de Paul de) · 257, 295, 296, 318, 419, 492, 493, 525, 579
Lamarck (chevalier de) · 27, 38, 315, 317, 322, 335, 343, 345, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 355, 357, 423, 425, 426, 430, 431, 432, 438, 439, 440, 441, 443, 444, 489, 495, 497, 498, 499, 500, 501, 504, 505, 508, 514, 515, 517, 519, 521, 539, 543, 545, 550, 579, 584, 588, 589
Lavoisier (Antoine de) · 20, 38, 89, 90, 123, 172, 215, 217, 223, 224, 239, 241, 275, 276, 286, 302, 308, 309, 405, 407, 443, 489, 492, 537
Lebon · 365
Lebrun · 343, 344, 345, 350
Ledru dit Comus · 221, 222, 223
Lenoir · 303
Linné (Karl von) · 53, 101, 181, 220, 265, 400, 443, 498, 499, 579
Liotard · 55, 57, 59, 60, 61
Louis XVI · 92, 228, 258, 340, 561, 564

M

Macdonald · 284, 428
Macie · 268
Maclean · 278, 284
Macquer · 143, 144, 145
Maffei (Scipion) · 461
Malesherbes (de) · 75, 135, 320, 321, 556, 563
Mallin de la Rivoire · 331
Marat (Jean-Claude) · 217
Margot Duvernay · 55
Marzari Pencati (Giuseppe) · 451, 454, 455, 458, 513, 575
Masckeline · 269
Masséna (général) · 39, 446, 471, 473, 474, 476, 477, 479, 481, 484
Maupertuis · 10, 11, 12, 234
Mesmer (Franz-Anton) · 28, 32, 188, 190, 218, 222, 255, 301, 442, 579
Michaud · 10, 11, 98, 112, 186, 194, 313
Milly (comte de) · 91, 93, 112, 113, 114, 123, 172, 184, 221, 247, 254, 568
Mirabeau · 196
Monge (Gaspard) · 241, 446, 475
Montgolfier (frères) · 37, 244, 245, 247, 248, 249, 252, 253, 254, 264, 265, 267, 568
Moreau de la Rochette · 204
Mortessagne (abbé Guy de) · 48, 76, 77, 80, 81, 84, 85, 87, 88, 103, 108, 126, 134, 140, 144, 567
Mounier · 331

N

Nadault de Buffon (Henri) · 91, 307, 308, 310, 318, 586
Nairn · 270
Napoléon · 64, 318, 445, 473, 479, 484
Necker (Susanne) · 122, 123, 167, 178, 179, 204, 205, 208, 319
Newton (Isaac) · 41, 217, 234, 537, 579, 580
Nollet (abbé) · 90, 127, 189, 221, 239
Nozéda (Pascal) · 172

O

Orbigny (Alcide d') · 546
Oswald · 228

P

Pajot de Marcheval · 146, 147, 151
Palissy (Bernard) · 53, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 153, 157, 323, 359, 479, 492, 544, 549, 568, 579
Pallas (Peter-Simon) · 491
Pannant (Thomas) · 296
Pasumot (François) · 129, 134, 143, 177
Pelletier · 303
Pétrarque · 99, 461, 462, 473, 531, 532, 533, 553, 565
Picot de Lapeyrouse · 312, 581

Pinçon · 220
Pozac · 478
Preslon · 313
Prévost de la Croix · 93, 94
Priestley (Joseph) · 260, 274, 275, 276, 291
Prunelle de Lierre · 151, 419

R

Ramond de Carbonnière · 53
Ramsden · 270
Réaumur · 50, 53
Regnault de Saint-Jean d'Angely · 345
Réveillon · 253
Richon-Desmarest Marguerite · 46, 192
Rigoni · 461
Robert (frères) · 17, 19, 115, 189, 190, 248, 249, 251, 253, 255, 257, 264, 574, 575, 579
Robespierre · 333
Rohan (de) · 99, 100, 102
Roland · 241, 358, 359, 360
Rousseau (Jean-Jaques) · 45, 208, 273, 529
Roux · 63, 122, 390, 391
Rozier (abbé) · 49, 76, 111, 112, 121, 122, 142, 146, 161, 162, 247, 254, 303, 572
Ruault · 111, 112, 113, 114, 115, 118, 121, 153, 161, 177, 190, 202, 203, 568, 572, 573, 577, 580

S

Sabran (comtesse de) · 201, 202, 229, 230, 234
Sage (Balthazar-Georges) · 134, 255, 348
Saint-Aignan (Bauvillier de la Ferté) · 93, 94, 99
Saint-Germain (de) · 203, 209, 214, 219, 232
Saint-Non (abbé de) · 208, 209, 210, 580
Sartine (de) · 90, 92, 94, 99, 123, 152, 191, 294
Saussure (Horace-Bénédict de) · 53, 111, 113, 123, 127, 157, 356, 456, 460, 489, 492, 495, 507, 508, 517, 536, 537, 574, 584, 585
Schwediauier · 207, 225, 254, 263, 273, 289
Séguier (Jean-François) · 48, 54, 140, 141, 565, 587
Servan (Michel-Antoine) · 45
Sheldon (John) · 270, 271
Sibthorp (John) · 265, 583

Smeathman · 266, 583
Smith (Adam) · 273, 274, 398, 427, 428, 580
Sténon (Nicolas) · 49, 110, 111, 359
Strange (John) · 76, 262, 581
Sykes · 172, 237, 238, 239

T

Thiéry · 211, 214, 221, 241, 578
Thorton · 269, 277, 287, 293, 428
Thouin (André) · 34, 38, 178, 229, 304, 317, 320, 321, 322, 329, 341, 342, 343, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 365, 366, 367, 368, 372, 373, 374, 375, 377, 379, 380, 382, 383, 384, 385, 388, 390, 391, 392, 393, 395, 400, 402, 410, 421, 422, 446, 474, 520, 551, 557, 559, 572, 577, 580
Thouvenel · 189, 245, 580
Tournefort · 53, 347, 360
Turgot · 123

V

Van Marum (Martinus) · 301, 302, 367, 375, 378, 379, 392, 401, 402, 460, 491, 554, 585
Van Spaendonck (Gérard) · 317, 362, 363
Vaughan (Benjamin) · 184, 185, 202, 228, 263
Vauquelin (Louis-Nicolas) · 421, 504, 506, 508, 509, 513, 514, 571, 573
Villars (Dominique) · 46, 54, 55, 58, 59, 64, 67, 68, 132, 419, 580
Volta (Alessandro) · 223, 236, 238, 246, 445, 461, 500
Voltaire · 111, 112, 113, 114, 200, 206, 217, 252, 273, 367, 580, 585

W

Wallerius · 128, 181
Watin · 172, 254
Watt (James) · 37, 241, 275, 276, 291, 292, 583
Werner · 491, 509, 541
Whitford · 228
Woodward · 491

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures

Figure 1. Journal de voyage à Paris (1782-1783), A.D.	29
Figure 2. Journal de voyage dans le Vivarais (1777),	30
Figure 3. Journal de voyage en Angleterre et en Écosse, manuscrit relié cuir rouge, Bibliothèque centrale du M.N.H.N. °ms/3384	31
Figure 4. État des dépenses faites pour la culture du jardin du roi, et pour l'entretien des cabinets d'histoire naturelle et des appointements étages des personnes qui y sont attachées ; pendant l'année 1787. AN O/1/2126.....	33
Figure 5. État nominatif des professeurs et employés et de l'indemnité proportionnelle à eux accordée suivant deux arrêtés du comité des finances en date du 27 messidor et 7 thermidor an troisième de la République française une et indivisible. A.N. AJ/15/151.....	34
Figure 6. Vue aérienne du collège jésuite de Lyon	45
Figure 7. Saint-Fond sur une carte d'État-Major de 1820 (IGN).....	47
Figure 8. Plan cadastral de Loriol, A.D. Drôme 3P3418/23	47
Figure 9. Notre-Dame d'Embrun, portail nord.....	63
Figure 10. Dessin de Faujas de la pierre trouée.....	66
Figure 11. Bois de cerf fossile, planche par Dagoty le <i>Mémoire sur les bois de cerfs fossiles</i> (1776) .	69
Figure 12. Zone de découverte du bois fossile, Carte Cassini 1740 via IGN.....	70
Figure 13. Schéma stratigraphique de la butte de Flayac d'après Faujas (22 octobre 1777)	86
Figure 14. Coulées volcaniques de la région de Toulon (IGN).....	97
Figure 15. Bernard Palissy d'après un dessin envoyé	110
Figure 16. Répartition du volume des mémoires (1580).....	116
Figure 17. Répartition du volume des mémoires (1636).....	116
Figure 18. Répartition du volume des mémoires (1777).....	117
Figure 19. Répartition de la présence de Faujas et Gobet dans <i>Les œuvres de Bernard Palissy</i> (1777)	117
Figure 20. Alentours de Montélimar (carte géologique IGN).....	124
Figure 21. Répartition des thèmes de l' <i>Histoire naturelle du Dauphiné</i> (1781).....	157
Figure 22. Clansayes par Victor Cassien, <i>Album du Dauphiné</i> (1838).....	162
Figure 23. Répartition du travail en chambre à Paris (1782-1783)	231
Figure 24. Médaille commémorative en l'honneur	248
Figure 25. Médaille commémorative en l'honneur	248
Figure 26. <i>Le Volomaniste</i> , eau-forte ; 20,5 x 14,4 cm, BNF, département estampes et photographie, QB-201 (115)-FOL.....	250
Figure 27. <i>Sir Joseph Banks' herbarium and library at Soho Square</i> , Sepia painting by Francis Boott, 1820, Natural History Museum.	269
Figure 28. Scène d'hospitalité écossaise, <i>Voyage en Angleterre...</i> (1797).....	282
Figure 29. Dessin du procédé de Dundonald par Faujas (1794)	290
Figure 30. Dessin du four à charbon de Dundonald par Faujas (1784).....	290
Figure 31. Brevet d'adjoind à la garde du cabinet d'histoire naturelle et de chargé des correspondances... (1787) Bibliothèque centrale du. M.N.H.N. Ms 2528.....	311
Figure 32. Signataires de la Fédération de Valence, A.D. Drôme 1 ^E 211.....	332
Figure 33. Imprimé des actes de la Fédération de Valence, A.D. Drôme 1 ^E 211.....	332
Figure 34. Blason de la Commission des	332
Figure 35. Tableau de Liquidation de Faujas de Saint-Fond, Archives Départementales de l'Isère, J547	339

Figure 36. [Verso] Brevet d'adjoint à la garde du cabinet d'histoire naturelle et de chargé de correspondance du cabinet et du Jardin du Roi en faveur du S ^r . Faujas de Saint-Fond, Bibliothèque centrale du M.N.H.N. ms 2528	340
Figure 37. Première <i>adresse des officiers du Jardin des Plantes</i> ...	358
Figure 38. Décret de la Convention.....	362
Figure 39. Emblème du M.N.H.N. par	362
Figure 40. Maastricht par Ferraris, 1777, Bibliothèque Royale de Belgique	371
Figure 41. Extraction du crocodile de Maastricht, in Faujas de Saint-Fond	389
Figure 42. Zone volcanique entre Laach et Colbenz.....	394
Figure 43. Géologie de Maastricht	394
Figure 44 : Réseau institutionnel de Faujas pendant sa Liquidation	411
Figure 45. Répartition par domaines des articles parus.....	435
Figure 46. Répartition des articles de géologie	436
Figure 47. Exemple de calcification minéralogique.....	439
Figure 48. Répartition des « partis » savants au début du XIX ^e siècle	443
Figure 49. Inventaire des poissons de Vérone, 29 août 1803, page 3, A.N. F/17/1537-G	448
Figure 50. Schéma du <i>Monte Ramazzo</i>	463
Figure 51. Géologie du Monte Tondo	467
Figure 52. Dessins des dents de Berrettoni par Faujas	470
Figure 53. Schéma de la situation à Vérone dans le journal de Faujas (20-21/11/1805)	476
Figure 54. Plan du champ de bataille de Caldiero gravé ; d'après le dessin fait sur les lieux par le maréchal de camp Pelet par Ambroise Tardieu (1805)	477
Figure 55. Topographie de l'est de Vérone, Carta Geologica d'Italia alla scala 1:100.000, ISPRA, 2012	477
Figure 56. Répartition des noms cités (par pays) dans « L'état général de la Géologie ».....	491
Figure 57. Répartition des noms cités (par discipline) dans « L'état général de la Géologie ».....	491
Figure 58. Recherche d'analogues dans les Essais de Géologie (1803).....	497
Figure 59. Recherche d'analogues fossiles/espèces vivantes chez Faujas (1803).....	498
Figure 60. Explication de la planche II,	499
Figure 61. Planche n° 2,	499
Figure 62. Planche n° 5, Essais de Géologie (1803)	501
Figure 63. Organisation de l' <i>Essai de Géologie</i> , partie minéraux (1809).....	505
Figure 64. Composition chimique d'un feldspath par Vauquelin	506
Figure 65. Schéma descriptif d'une lave chez Faujas (1809).....	510
Figure 66. Répartition des articles parus dans les <i>Annales du Muséum</i> entre 1806 et 1817	512
Figure 67. Répartition des thèmes des articles de « géologie » entre 1806 et 1817	512
Figure 68. Carte géognostique de Paris par.....	524
Figure 69. Signatures des professeurs du Muséum en soutien à Rosine Faujas (1837)	528
Figure 70. Répartition linguistique de la	530
Figure 71. Répartition des livres en vente de la bibliothèque de Faujas (1820).....	530
Figure 72. Volume des titres de la bibliothèque de Faujas (1820).....	531

Cartes

Carte 1. Le Paris de Faujas de Saint-Fond (1782-1784).....	173
Carte 2. Voyage de Faujas en Angleterre (1784)	261
Carte 3. La Fédération d'Etoile (1789).....	327
Carte 4. Représentation schématique de la Concession de la mine de fer de la Voulte d'après les limites de la Commission des Armes et Poudres du 8 juillet 1794.....	333
Carte 5. Voyage dans les territoires du nord (1794).....	369
Carte 6. Galaxie des manufactures d'aiguilles d'Aix-la-Chapelle	398
Carte 7. Itinéraire de voyage en Allemagne (1798).....	416
Carte 8. Itinéraire du voyage en Italie (1805-1806)	453
Carte 9. Excursions de Marzari & Faujas en Vivarais (1805).....	454

Carte 10. Voyage de Faujas & Marzari dans le Midi (1805)	455
Carte 11. Itinéraire Nice-Gênes (1805)	459
Carte 12. Itinéraire incertain de Faujas en Carinthie (1806)	461
Carte 13. Zone de recherche vicentine (1805).....	466

Tableaux

Tableau 1. Membres de la commission d'étude de la pouzzolane (1777-1778).....	95
Tableau 2. Volumes des mémoires en nombre de pages dans les <i>Discours Admirables</i> de Palissy (1580)	115
Tableau 3. Volume des mémoires en nombre de pages dans le <i>Moyen de devenir riche</i> de Palissy (1636).....	115
Tableau 4. Volume de pages par chapitre dans les <i>Recherches sur les Volcans éteints...</i> (1778)	124
Tableau 5. Institutions scientifiques	172
Tableau 6. Cabinets de curiosité visités par Faujas	172
Tableau 7. Marchands d'objets de sciences sollicités par Faujas	172
Tableau 8. Personnages importants du réseau de Faujas	172
Tableau 9. Lieux de plaisir et de culture fréquentés par Faujas	172
Tableau 10. Principaux nœuds du réseau de sociabilité de Faujas de Saint-Fond dans le Journal de Paris	184
Tableau 11. Types et coûts des objets vendus aux enchères	212
Tableau 12. Types et coûts des consommables de science au poids ou à la taille.....	236
Tableau 13. Types et coûts des instruments de science au détail	236
Tableau 14. Types et coûts des machines électriques	237
Tableau 15. Détail du voyage en Angleterre (1784)	259
Tableau 16. Communes représentées à la réunion d'Étoile le 29 novembre 1789. « D » pour les communes du Dauphiné « V » pour Vivarais	324
Tableau 17. Comité militaire de la fédération d'Étoile	325
Tableau 18. Noms des confédérations réunies à La Voulte le 26 décembre 1789	329
Tableau 19. Détail du voyage en Belgique, Allemagne et Pays-Bas (1794).....	370
Tableau 20. Fournitures des collaborateurs d'Aix-la-Chapelle	399
Tableau 21. Détail du voyage en Allemagne.....	415
Tableau 22. Détail du voyage en Italie	452
Tableau 23. Espèces attribuées à Faujas d'après les archives paléontologiques du Muésum national d'histoire naturelle (2018)	543

TABLE DES MATIÈRES

ABRÉVIATIONS	3
REMERCIEMENTS	4
SOMMAIRE	7
INTRODUCTION	9
LA BIOGRAPHIE DE SAVANT ENTRE HISTOIRE ET HISTOIRE DES SCIENCES	11
HISTOIRE DES SCIENCES OU HISTOIRE SOCIALE DES SCIENCES ?	18
Une réaction disciplinaire en faveur de la géologie ?.....	19
Le décloisonnement disciplinaire de l'histoire des sciences	22
Une histoire des naturalistes comme analyse des pratiques en histoire des sciences	24
UN CORPUS ENTRE VOCATION SAVANTE ET PASSION PERSONNELLE	28
Les sources scientifiques	29
Les documents administratifs.....	32
Les sources privées et intimes.....	34
UN PARCOURS HUMAIN, INTELLECTUEL ET SOCIAL	35
PREMIÈRE PARTIE LES EXPÉRIENCES LOCALES DU JEUNE NATURALISTE	41
PREMIER CHAPITRE PREMIERS PAS, PREMIÈRES IDÉES	43
1. LA JEUNESSE DE FAUJAS, D'UNE FORMATION CLASSIQUE À L'AMOUR DE LA NATURE	44
Ascendance et formation	44
Découvrir la nature.....	49
2. DE GRENOBLE AUX ÉCRINS, LA PREMIÈRE PROMENADE GÉOLOGIQUE	54
Première étape : de Grenoble à Briançon.....	55
Briançon, premier camp de base des naturalistes.....	57
Mont-Dauphin et Embrun : études au sud des Écrins	58
Gap point de départ vers le Champsaur	64
3. LA QUESTION PALÉONTOLOGIQUE, L'AUTRE PASSION DE FAUJAS	67
La question paléontologique au XVIII ^e siècle.....	67
L'observation et la chimie des corps fossiles	68
L'importance du contexte naturel	69
Des justifications méthodologiques appuyées par une riche bibliographie	71
CHAPITRE DEUX À LA DÉCOUVERTE DES VOLCANS DU MASSIF CENTRAL	75
1. RELATIONS NATURALISTES AUTOURS DU VOLCANISME	75
Guettard, Mortessagne et la construction intellectuelle de Faujas.....	76
Voyage et analyse de terrain dans les jeunes volcans et les coulées du Vivarais	78
Le Puy, les volcans et les rochers du Velay	82
2. LES EXPÉRIENCES SOCIABLES ET SCIENTIFIQUES D'UN SAVANT MONDAIN	90
Enjeux et négociations politico-scientifiques	93
Toulon comme camp de base vers des balades géologiques	96
Une ville importante pour le réseau du naturaliste	98
3. UNE HISTOIRE D'AMITIÉ VOLCANIQUE	100
L'introduction au volcanisme.....	100
Les lettres de la mission portugaise.....	102

CHAPITRE TROIS ENTRE SCIENCE ET AUTOPROMOTION, LES PREMIERS OUVRAGES DU NATURALISTE....	109
1. LA CONQUÊTE DE PALISSY	109
Deux années de problèmes éditoriaux, un livre et un procès	111
L'agencement de la publication.....	115
Le système de Faujas de Saint-Fond expliqué en notes.....	117
2. RECHERCHES SUR LES VOLCANS ÉTEINTS : UN OUVRAGE HÉTÉROCLITE ?	121
Les souscripteurs	122
Agencement quantitatif	123
Minéralogie régionale ou systémique ?	127
Un mémoire étonnant sur une étrange statue.....	133
« Les lettres », un positionnement dans le champ des sciences	134
3. LA RÉCEPTION DES « RECHERCHES SUR LES VOLCANS ÉTEINTS».....	136
Excursions et promotion de ses idées avant l'entrée dans le grand monde	136
L'accueil des <i>Recherches sur les Volcans éteints</i>	141
4. L'HISTOIRE NATURELLE DU DAUPHINÉ, UNE SYNTHÈSE RÉGIONALE ?	146
Une œuvre colossale... en théorie	146
La correspondance Faujas-Giroud ou la chute d'un rêve éditorial.....	150
Une véritable synthèse ou une œuvre inachevée ?	156
DEUXIÈME PARTIE L'ENTRÉE DANS LE GRAND MONDE.....	167
CHAPITRE QUATRE PARIS, CŒUR DES RÉSEAUX DE FAUJAS	169
1. GEORGES-LOUIS LECLERC DE BUFFON LE GRAND MENTOR DE FAUJAS	175
Retours sur une relation épistolaire maître-élève	175
À la recherche du comte de Buffon.....	178
Histoire naturelle et sociabilité au Jardin du Roi.....	179
2. LA CAPITALE DES RÉSEAUX ET DE LA SOCIABILITÉ.....	184
Les grands amis et les grandes rencontres	185
Intimité et amitiés dauphinoises	192
Spectateur d'affaires de cœur.....	196
3. FAUJAS AU CŒUR DU MONDE	198
Témoignages des fêtes, dîners et soirées.....	198
Un rapport aux femmes dans l'air du temps ?	202
Amitiés pittoresques au cœur de Paris.....	208
S'évader grâce à l'exotisme.....	210
CHAPITRE CINQ À L'ASSAUT DE LA CAPITALE DES SCIENCES.....	217
1. UN SÉJOUR FAIT DE SCIENCES ET DE CURIOSITÉS	218
Cabinets et démonstrations entre grands savants et charlatans.....	218
Le corps en scène	224
Les catacombes de Paris : un lieu de découverte et d'autopromotion.....	227
Paris comme espace de travail.....	230
2. UNE SCIENCE MATÉRIELLE	234
Le prix de la science	235
Une ébullition technique	240
3. L'AÉROSTATION, DE L'ENVOL D'UNE RENOMMÉE.....	244
La souscription du Café du Caveau, une mise en scène plus qu'un soutien aux sciences ?.....	246
Célébrité et polémiques dans l'actualité parisienne	248
La fin de la « ballomania » : deux livres et de nouvelles polémiques	252
CHAPITRE SIX LE VOYAGE EN GRANDE-BRETAGNE : SOCIABILITÉ SAVANTE ET « ESPIONNAGE INNOCENT »	257
1 : UN VOYAGEUR DÉJÀ BIEN CONNU.....	262
2 : LE REGARD D'UN FRANÇAIS SUR LA SOCIÉTÉ BRITANNIQUE	267
Rencontres avec les grands intellectuels de son temps	268

Dîners à l'anglaise	277
Les peuples britanniques	279
3 : INTÉRÊT POUR L'INDUSTRIE OU ESPIONNAGE ?.....	285
Le charbon et l'acier, un espionnage pour le compte de la France et de Buffon	286
Une véritable course aux innovations.....	291
4 : LA PERSISTANCE DU TRAVAIL NATURALISTE SUR UN NOUVEAU TERRAIN	294
Les trapps du Derbyshire et le problème des roches non volcaniques.....	295
Staffa, la découverte d'une merveille de la nature	296
TROISIÈME PARTIE DE LA PROFESSIONNALISATION À LA MARCHÉ VERS LE MUSÉUM.....	299
CHAPITRE SEPT RÊVES EXAUCÉS, ESPÉRANCES BRISÉES.....	301
1. LE TEMPS DES RÉCOMPENSES	302
Charbon & goudron.....	302
L'entrée officielle au Jardin des Plantes	309
2. TRACAS ET DÉPART DU COMTE DE BUFFON	315
L'affaire du Buffonet	315
Lacépède, Faujas et l' <i>Histoire Naturelle</i>	317
La mort de Buffon et ses conséquences	319
3. DÉCEPTIONS ET RÉVOLTES, L'ENGAGEMENT RÉVOLUTIONNAIRE.....	322
La fédération d'Étoile	323
Les fédérations de La Voultre et de Valence	329
Le commissaire de la République	332
CHAPITRE HUIT FAUJAS ET LA CRÉATION DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE.	335
1. L'ABOLITION DES PRIVILÈGES, LE DÉBUT D'UNE TRÈS LONGUE BATAILLE	336
L'aube du 5 août, un réveil difficile.....	336
Le cas Faujas.....	337
2. DES SAVANTS SUR LA SELLETTE	342
Le crépuscule du Jardin du Roi.....	342
La défense de Faujas	345
La défense de Lamarck.....	349
3. LA CONSTRUCTION D'UNE NOUVELLE INSTITUTION : UNE VICTOIRE SCIENTIFIQUE ET RÉPUBLICAINE	352
Jardin ou Muséum ?.....	353
La stagnation du projet.....	358
La victoire du 10 juin 1793 et ses conséquences	360
CHAPITRE NEUF SUR LE FRONT NORD : UNE MISSION ENTRE SPOILIATIONS ET DIPLOMATIE SAVANTE...365	365
1. UNE MISSION AU CŒUR DES TERRES CONQUISES	367
Regard géographique global	367
Un observateur direct de la guerre en cours	371
Le poids politique d'une mission administrative et militaire.....	373
Les représentants du peuple entre pouvoir et contrainte	376
2. LE TRAVAIL DE SPOILIATION	380
Première étape : les collections belges.....	380
Deuxième étape : les riches cabinets d'Allemagne.....	383
Le Maastricht : un épisode, deux moments et une légende	386
Travail partiel chez le stadhouder.....	391
3. L'INDUSTRIE ET LES SCIENCES EN TOILE DE FOND	392
Géologie et paysages	393
Un Faujas attentif aux ressources et aux savoir-faire	396
L'idéal du Muséum dans les relations savantes.....	399
QUATRIÈME PARTIE LES DERNIERS COMBATS DU PROFESSEUR-ADMINISTRATEUR	405
CHAPITRE DIX FAUJAS FACE AUX MUTATIONS DE LA SCIENCE ET DES INSTITUTIONS SAVANTE.....	407

1. FAUJAS ENFIN PROFESSEUR À TEMPS PLEIN ?	408
La clôture de la liquidation	408
Le statut du professeur-administrateur	410
2. LES EXCURSIONS DU PROFESSEUR-VOYAGEUR.....	412
Un exemple de préparation de voyage	412
Revisiter les excursions allemandes d’Alessandro Collini.....	414
Un voyage pour entretenir et densifier le réseau du Muséum	421
3. LES PUBLICATIONS DU PROFESSEUR DE GÉOLOGIE : UN INDICATEUR DE SA POSITION AU SEIN D’UN CHAMP SAVANT EN MUTATION	425
La relation de voyage en Angleterre : beaucoup d’anecdotes, un peu de science et quelques mensonges.....	425
Le dernier livre de science du siècle des Lumières, un ouvrage descriptif et transformiste	430
La revue du Muséum, vitrine scientifique ou champ de bataille ?	434
CHAPITRE ONZE LES VOYAGES EN ITALIE ENTRE MISSIONS IMPÉRIALES ET OBJECTIFS SAVANTS	445
1. EN MISSION POUR L’EMPIRE	446
Voyages, dons et spoliations.....	446
Une mission encadrée.....	449
2. UN VOYAGE AUX MULTIPLES ITINÉRAIRES	451
Un début de voyage aux allures de vacances.....	454
L’entrée en Italie	458
Le voyage caché	460
3. UNE MISSION ENTRE SCIENCES ET GUERRE	462
Du Monte Ramazzo au Vicantin, méthode de voyage traditionnelle.....	463
La campagne de Masséna, un élément perturbateur de la mission de Faujas en Italie.....	471
4. FAUJAS ET L’ÉTAT : DEUX PERCEPTIONS DIFFÉRENTES DE LA TEMPORALITÉ DU VOYAGE SAVANT	481
CHAPITRE DOUZE LES DERNIÈRES LUEURS D’UN SAVANT EN PERTE DE VITESSE	489
1. LES « ESSAIS DE GÉOLOGIE », UN TRANSFORMISME CATASTROPHISTE ?	490
La place de Faujas dans la sphère des géologues en 1803	490
Qu’est-ce que la géologie en 1803 ?	494
Le système conchyliologique de Faujas en quête d’analogues.....	495
Les espèces organisées.....	499
La terre, l’eau et le feu : le catastrophisme géologique de Faujas.....	504
2. UN « NATURALISTE » RATTRAPÉ PAR LES SCIENCES DU XIX^E SIÈCLE.....	511
Les articles de Faujas entre 1806 et 1817 : entre persistance et résistance.....	512
Des théories de plus en plus attaquées.....	520
3. LA MORT DE FAUJAS ET SES SUITES IMMÉDIATES.....	526
Succession des biens et des savoirs	526
Une bibliothèque est-elle le reflet d’un savant ?	529
CONCLUSION	535
1. UN CHEMIN, DES PARCOURS.....	535
2. LES APPORTS DU PROFESSEUR DE GÉOLOGIE POUR LA SCIENCE D’AUJOURD’HUI	538
La reconnaissance de la vulcanologie de Faujas	539
Un pionnier de la paléontologie... pour les paléontologues.....	542
« Brusting the limit of time », une géologie du temps long.....	544
3. QUAND « FAUJAS » DEVIENT UN MOT	545
SOURCES	548
SOURCES MANUSCRITES.....	549
GRENOBLE	549
Archives départementales de l’Isère.....	549
Fonds Chaper J/546	549
Fonds Chaper J/547	549
Bibliothèque Municipale de Grenoble.....	552

Fonds Eugène Chaper : Manuscrits.....	552
HAARLEM	554
Archives du Tylers Museum, transmises par madame Lydie Touret	554
LYON.....	554
Bibliothèque Municipale de Lyon.....	554
Manuscrit de la BML, fonds général d'origine : Ms 2017-14.....	554
PARIS	554
Archives municipales de la Ville de Paris.....	554
Cadastré de Paris par îlot	554
Archives Nationales	555
Directoire exécutif (an IV-an VIII) : AF/III/7 dossier n°23.....	555
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/150 à 174.....	555
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/241.....	556
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/510.....	556
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/512.....	556
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/546.....	557
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/744.....	557
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/745.....	557
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/835.....	558
Muséum d'Histoire Naturelle : AJ/15/874.....	558
Instruction Publique : F/17/1221	558
Instruction Publique : F/17/1276	558
Instruction Publique : F/17/1277	559
Instruction Publique : F/17/1537-F	559
Instruction Publique : F/17/1537-G	562
Instruction Publique : F/17/3902	562
Instruction Publique : F/17/3979	562
Minutes de maître Jean Vintain, notaire à Paris : MC/ET/V/1008.....	563
Maison du Roi : O/1/432	563
Maison du Roi : O/1/2126	563
Bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle.....	564
Fonds Manuscrits : MS.....	564
Bibliothèque Nationale.....	564
Manuscrits, Nouvelles acquisitions Française : NAF.....	564
UPPSALA	565
Bibliothèque de l'Université d'Upsalla.....	565
VALENCE	565
Archives Départementales de la Drôme	565
1E211 : Fédérations révolutionnaires	565
2 Mi 2538/R1 : Tables décennales de la commune de Loriol-sur-Drôme, 1813-1822, page 23 :.....	566
5 Mi 83/R63 PAGE 41 : Registres paroissiaux.....	566
3P3418/23 : Plan parcellaire napoléonien de Loriol-sur-Drôme (échelle 1:2 500).....	567
3P4148 : Commune de Loriol : matrice de rôle des propriétaires	567
3Q778 : Minutes de maître Lamry notaire à Loriol.....	567
B 717 :.....	567
SOURCES IMPRIMÉES	568
PUBLICATIONS DE BARTHÉLEMY FAUJAS DE SAINT-FOND	568
Ouvrages.....	568
Articles publiés dans les <i>Annales du Muséum d'Histoire Naturelle et les Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle</i>	569
Articles et lettres publiés dans le <i>Journal de Paris</i>	572
Articles et lettres publiés dans le <i>Journal de Physique</i> de l'abbé Rozier	572
Articles publiés dans la <i>Journal des Mines</i>	573
AUTRES ARTICLES DE PRESSE D'AUTRES AUTEURS	573
Annales du Muséum National Histoire Naturelle	573
Affiches de Paris	573
Affiches du Dauphiné.....	574
Gazette de Paris	574
Journal Général de France	574
Journal de Paris	574

Journal de Physique.....	574
Journal des Mines	574
Journal des Savants.....	575
Journal Encyclopédique	575
Mémoires secrets	575
Mercure de France.....	576
Moniteur Universel.....	576
TEXTES DE LOI ET DÉCRETS	576
OUVRAGES D'AUTRES AUTEURS	576
SOURCES IMPRIMÉES DANS DES RECUEILS	581
La correspondance de Dolomieu in LACROIX Alfred, Déodat <i>Dolomieu, sa vie aventureuse sa captivité, ses œuvres, sa correspondance</i> , Paris, Perrin, 1921.....	581
La correspondance scientifique de Joseph Banks in Joseph BANKS, <i>Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765-1820</i> , VI volumes, London, Pickering & Chatto, coll. « The Pickering masters », 2007.....	581
La correspondance de Voltaire	585
Les voyages de Martinus Van Marum, in Martinus VAN MARUM, R.J. FORD [dir] <i>Martinus Van Marum Life and Work</i> , Haarlem, Dutch Society of Science, 1970.....	585
SOURCES WEB	586
Buffon et l' <i>Histoire Naturelle</i> : l'édition en ligne, Correspondance de Buffon, in CORSI Pietro, HOQUET Thierry [dir.], Édition numérique réalisé à partir de : NADAULT DE BUFFON Henri, Correspondance inédite de Buffon, à laquelle ont été réunies toutes les lettres publiées jusqu'à ce jour, Paris, Hachette, 1860, 2 vol. : http://www.buffon.cnrs.fr/	586
<i>Écritures savantes au siècle des lumières</i> . La correspondance et les carnets de visiteurs de Jean-François Séguier : https://www.seguier.org/Default.aspx#	587
National Archives, Founders Online : https://founders.archives.gov/	587
Franklin's Papers :	587
Jefferson's Papers.....	588
Œuvres et Rayonnement de Jean-Baptiste Lamarck : http://www.lamarck.cnrs.fr/	588
S'écrire au XIX ^e siècle. Une correspondance familiale : http://correspondancefamiliale.ehess.fr/	589
BIBLIOGRAPHIE.....	591
INDEX ET TABLES	613
INDEX DES NOM PROPRES	614
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	618
FIGURES.....	618
CARTES	619
TABLEAUX	620
TABLE DES MATIÈRES	621